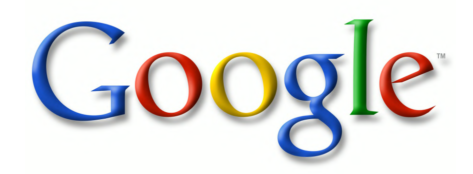
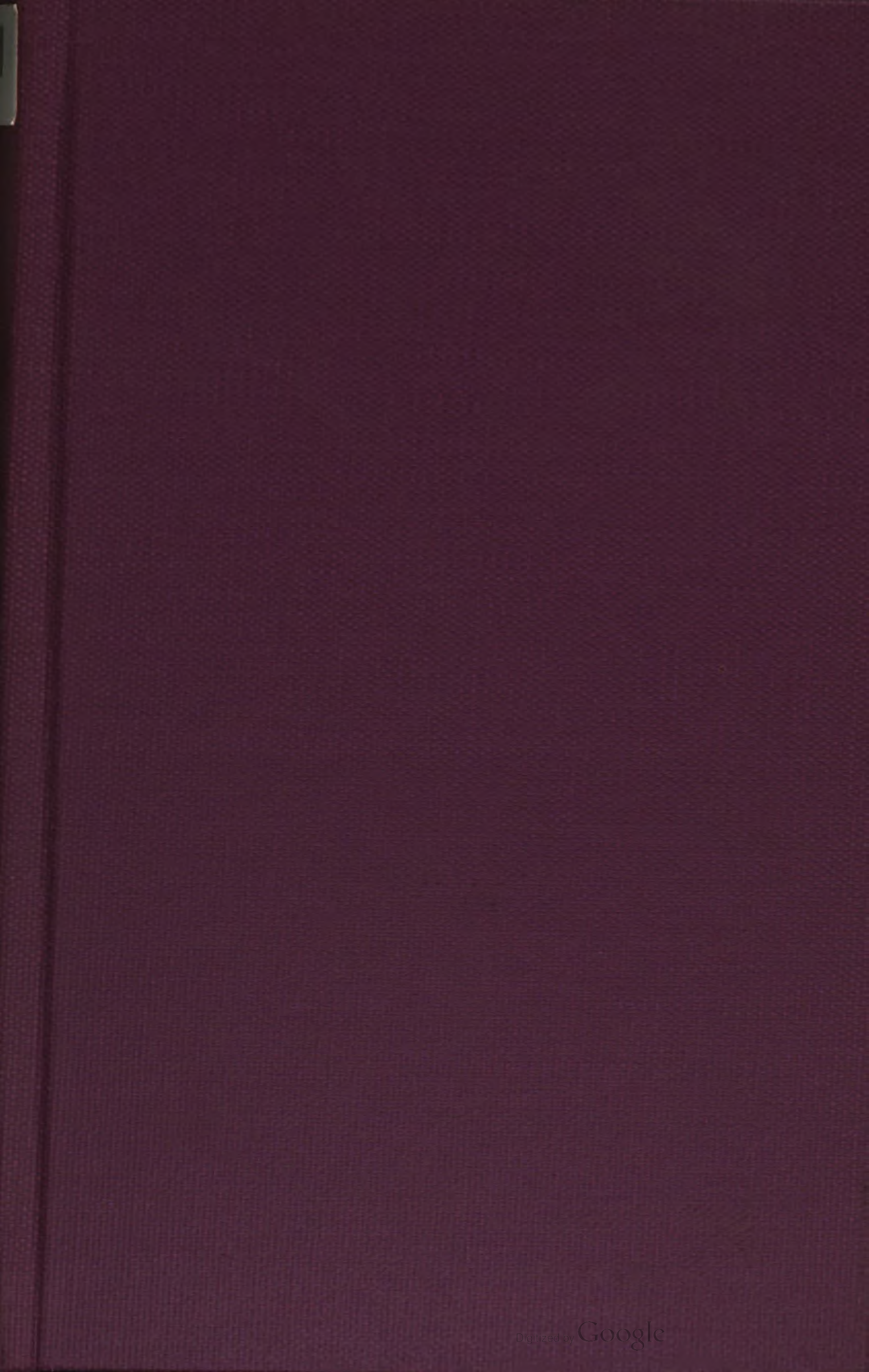




MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-UNIÈME

1er Juillet — 1er Août 1925

1er Juillet — 1er Août 1925 Tome CLXXXI

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Parait le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXV

N° 649 36e Année. Tome CLXXXI 1er Juillet 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France**........ **4 fr.** | **Etranger**....... **4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

L'EXAMEN DE CONSCIENCE D'UN ÉCRIVAIN ALLEMAND

LES ROMANS DE THOMAS MANN

On ne peut plus l'appeler un « jeune », puisqu'on vient de célébrer en Allemagne son cinquantième anniversaire (1). Il appartient à la génération d'avant guerre, celle des Hauptmann, des Hofmannsthal, des Schnitzler, des Stefan George. Sa voix s'est fait entendre, au cours des dernières années, dans toutes les grandes occasions. Il est l'oracle que consultent les étrangers de passage, les journalistes en mal d'enquête. Surtout il parle à la génération d'aujourd'hui avec cet accent d'autorité qu'eurent naguère parmi nous Anatole France et plus particulièrement ce Barrès qu'il aime de citer, avec qui il s'est découvert lui-même plus d'une secrète similitude. Non peut-être sans quelque mélancolie, il a pris rang désormais parmi les « *Maîtres* ». Mais il faut dépouiller ici ce mot de tout ce qu'il évoque pour l'ordinaire de convenu ou d'académique, pour le restaurer dans son acception plus pleine, plus véridique, plus savou-

(1) Au moment de mettre cet article sous presse, nous recevons quelques publications faites à l'occasion de cet anniversaire. C'est d'abord le numéro de juin de la *Neue deutsche Rundschau*, entièrement consacré à Thomas Mann et qui apporte une nouvelle inédite du Maître : *Unordnung und frühes Leid* (*Désordre et précoces souffrances*), qui met en scène la jeunesse allemande d'après-guerre. Signalons ensuite la très captivante étude de M. Arthur Eloesser : *Thomas Mann, sein Leben und sein Werk*, parue chez S. Fischer à Berlin, et qui apporte en particulier sur l'enfance et les débuts du grand romancier, ainsi que sur la chronique familiale d'où est sorti le roman des *Baddenbrook*, des documents très précieux et des illustrations intéressantes.

reuse, plus populaire, tel qu'il était en honneur dans les corps de métier de jadis, avec le sens d'un brevet, délivré en bonne et due forme, d'habileté artisane et d'honorable « bourgeoisie ».

Un certain aristocratisme bourgeois en effet, dans un décor de solide et d'élégant confort, et en même temps le souci d'une scrupuleuse probité professionnelle, voilà bien l'atmosphère morale où respire toute l'œuvre de Thomas Mann, laquelle, à y regarder de près, se présente toujours comme une chronique, une autobiographie déguisée, une confession ou plutôt, dans le sens plus allemand, plus protestant, et d'ailleurs hautement revendiqué du mot, comme un *examen de conscience*. On s'y est quelquefois trompé! Parce que ce romancier excelle à dessiner un original et à le fixer d'un trait de plume dans son automatisme définitif, parce qu'il se plaît à évoquer les milieux les plus divers avec une science du détail poussée jusqu'à la plus minutieuse exactitude, parce qu'il est surtout passé maître dans l'art de « faire parler » la vie, notant chaque timbre, chaque inflexion de voix, chaque articulation et chaque particularité de langage, on a parfois interprété son œuvre dans un sens purement « naturaliste ». On n'a pas pris garde que sous ce pittoresque extérieur, sous cette documentation scrupuleuse, mais toute de premier plan, se cachait un sens symbolique plus profond, une signification essentiellement symptomatique, un problème très personnellement vécu, et que l'affabulation ne fournissait à l'auteur que le prétexte d'engager un débat de conscience, de s'ausculter et surtout de se justifier lui-même à ses propres yeux. L'œuvre littéraire de Thomas Mann est faite de « conscience », et cette conscience s'inspire d'un bout à l'autre d'un intérêt de conservation, je dirais même de préservation morale, extrêmement inquiet, averti et délicat. « Je ne suis ni un savant ni un maître », écrivait-il au doyen de la Faculté philosophique de Bonn, lorsque lui fut conféré le diplôme de docteur *honoris causa*, « je ne suis qu'un rêveur et un dou-

teur, très préoccupé, et pour des raisons pressantes, de préserver ma vie et de la justifier ».

Thomas Mann est un Allemand du Nord. Il est né en 1875 à Lubeck et la vieille ville hanséatique, avec l'enchevêtrement de ses rues tortueuses, ses maisons à pignon et à encorbellements, l'activité grouillante de son port et l'odeur de marée apportée du large, restera toujours le décor familial qu'il se plaira à évoquer. De père en fils, ses ascendants appartenaient à ce patriciat hanséatique, vieille aristocratie du commerce, très digne, très cérémonieuse, dont il devait faire revivre la chronique dans son premier grand roman des *Buddenbrook*. A l'âge de dix-sept ans, à la mort de son père, grand commerçant et sénateur, il quitta Lubeck pour Munich. Munich, c'était déjà un peu le Midi, une ville aux mœurs plus faciles, un milieu littéraire et artistique plus cosmopolite, plus bohème, plein de séductions et aussi de dangers pour ce jeune Allemand du Nord arraché à son milieu natal, à la sévère tradition d'ordre, de travail, de dignité de vie très décorative, qui avait été celle de sa lignée. Il collabora d'abord à une petite revue d'avant-garde, la *Gesellschaft*, que dirigeait le chef d'un groupe de jeunes auteurs munichois, Conrad, le disciple allemand de Zola. C'était l'époque du naturalisme, du théâtre libre de Berlin, des « premières » sensationnelles d'Ibsen et de Gerhart Hauptmann. Le roman russe, récemment découvert, entr'ouvrait un monde nouveau, une terre vierge aux antipodes de la civilisation occidentale. Nietzsche commençait sa marche triomphale à travers l'Europe. Déjà on voyait poindre à l'horizon une constellation lyrique nouvelle, en partie inspirée du lyrisme de Zarathoustra : Dehmel, Hofmannsthal, Stefan George. Seul le roman allemand attendait sa formule nouvelle. Il était réservé à ce débutant, Thomas Mann, de la lui donner.

Vocation qui s'accompagna chez lui de bien des perplexités, de bien des débats de conscience. Que ce jeune Allemand du Nord, transplanté dans les cénacles littéraires et dans les

bureaux de rédaction de Munich, ait pris en dégoût ses occupations de secrétaire stagiaire, aux gages d'une compagnie d'assurances, et qu'un beau jour il ait tout planté là pour aller vivre une vie de bohème à Rome et en Italie, il n'y a là qu'un épisode assez banal dans une biographie d'artiste. Mais aux yeux de ce fils de patriciens, correct et scrupuleux, cette fugue de jeunesse prit bientôt les proportions d'une véritable désertion morale. Sa « conscience » d'Allemand du Nord, l'héritage paternel, septentrional et protestant, s'inquiéta de la sensualité du midi, à la fois trop païenne et trop catholique. Et puis n'avait-il pas obéi peut-être inconsidérément à l'appel d'un sang moins pur, à l'appel de ce sang maternel (le père de Thomas Mann avait épousé une Américaine du sud) dont l'infiltration exotique constituait un danger permanent de déséquilibre et de reniement ?

« Je ne suis pas un Allemand tout à fait pur », constate-t-il mélancoliquement. « Je porte aussi dans mes veines un héritage méridional et latin, importé de l'Amérique du Sud, qui me prédisposait à une certaine intellectualité européenne, plutôt qu'à la tradition des grands poètes allemands. » Et surtout cette vie de bohème, cette liberté cynique de l'artiste, toute de dévergondage et de flânerie sensuelle, que valait-elle quand il la comparait au style de vie si sévère, si digne, si décoratif, qui avait été l'attitude dans le monde de tous ceux de sa race avant lui, la règle même de leur sang ? En lui aussi il découvrait un besoin d'ordre, de netteté, de considération, de propreté surtout, physique et morale, qui souffrait au contact de toute bohème. « Je suis un fils de famille qui a reçu une bonne éducation ; je porte du linge propre, des vêtements irréprochables, et je n'éprouve aucun plaisir à tenir, devant des tables empoissées d'absinthe, des propos anarchistes en compagnie de jeunes gens mal soignés. » — « Vous êtes un bourgeois dévoyé », dit à *Tonio Krœger* (le héros d'une des nouvelles de Thomas Mann) une jeune artiste russe. Et lui-même dé renché-

rir : « Oui, un bourgeois fourvoyé dans l'art, un bohème qui porte au cœur la nostalgie de la nursery, un artiste affligé d'une mauvaise conscience. »

On ne pourrait mieux définir le roman des *Buddenbrook*, qu'il commença alors à Rome, qu'en disant qu'il marque déjà la conversion définitive de Thomas Mann à l'ordre conservateur et bourgeois, en même temps qu'avec lui se prépare le retour de l'enfant prodigue au foyer natal, à la tradition septentrionale et protestante. « Le sang exotique maternel, disait-il plus tard, a pu agir à la façon d'un ferment, d'un stimulant étranger, comme une cause d'aberration passagère. Il n'a pas entamé les assises profondes ni neutralisé les impulsions héréditaires de mon caractère. »

Le sujet : une chronique familiale où revivent les quatre générations successives de la bourgeoisie allemande au XIXe siècle dans une ville hanséatique et dans un milieu de commerçants patriciens. Chaque génération nous est présentée dans son décor, avec le style de l'époque qui se marque dans l'ameublement, le costume, la façon de parler ; elle est baignée de son atmosphère propre et elle apparaît dans son attitude caractéristique en face de tous les grands problèmes sentimentaux, religieux, artistiques. Mais en même temps — et c'est ici que transparaît l'autobiographie, la confession personnelle, l'examen de conscience, — c'est l'histoire d'une *décadence*, d'une diathèse morale qui fait que cette lignée de commerçants entreprenants et de solennels patriciens perd peu à peu ses énergies natives, ses vertus toutes pratiques, pour acquérir, par suite d'une infiltration d'éléments étrangers et d'un affinement qui est en même temps un dérèglement, des curiosités nouvelles, des facultés d'intuition, à la fois spéculatives et artistiques, qui la rendent de plus en plus impropre à la lutte pour la vie dans une Allemagne devenue plus plébéienne, plus dure, plus brutalement entreprenante et jouisseuse.

Analyser un pareil roman, qui est l'histoire de tout un siècle de bourgeoisie allemande, serait une gageure impos-

sible à tenir. Qu'il suffise de dégager le double problème, ou plutôt le problème à double face qu'il pose et qu'avec des variations innombrables Thomas Mann reprendra ensuite dans une série de romans et de nouvelles : le problème de la décadence et le problème de l'artiste.

Le problème de la décadence, il en avait eu dès l'enfance la perception presque physique. Il s'est toujours lui-même posé en « épigone », presque en dégénéré. Il y a là tout au moins un sentiment très personnel, très intime, congénital et organique, qui l'a prédestiné à devenir le psychologue, « le chroniqueur et le glossateur de la décadence, l'amateur expert en matière de pathologie et de mort, un esthète avec un penchant vers l'abîme ». Et ce n'est pas chez lui une simple note d'art. C'est la formule même de sa vie et de son expérience d'artiste. L'art, une vitalité plus riche, plus exubérante, une ivresse triomphale, une orgie créatrice? Ah! que nous sommes loin de compte ! Pour Thomas Mann, il nous l'avoue franchement, le travail artistique est avant tout une lucidité douloureuse et pessimiste de la pensée, un regard critique qui fouille la vie jusqu'à son tréfonds, jusqu'au point « où les choses deviennent tristes et compliquées ». Et l'artiste, un être privilégié et supérieur, un favori des dieux ? Tout au contraire il porte toujours en lui un secret qu'il cache, qu'il doit taire et masquer dans l'intérêt de son honneur et de son art. Creusez bien, vous découvrirez toujours en lui quelque tare secrète, une fêlure, une lézarde, une infirmité ou un déficit organique qui le rend particulièrement inapte au service de la vie.

« Puis-je vous demander quelle est votre occupation, M. Martini?... » demande le prince Klaus Heinrich, dans *Altesse Royale*, au poète Axel Martini qui a gagné, dans un concours, la coupe d'honneur avec son « Hymne à la Vie ».

M. Martini fit un geste qui signifiait qu'il ne comprenait pas. Tout son torse esquissa un point d'interrogation.

— Je m'exprime mal. Je voulais dire : votre principale occupation. Etes-vous fonctionnaire ?

— Non, Altesse. Je n'ai pas d'occupation du tout. Je suis poète tout simplement.

— Pas d'occupation ? Ah ! je comprends. Une vocation si extraordinaire veut qu'on s'y consacre tout entier.

— Il m'est difficile de faire à cela une réponse satisfaisante. A dire vrai, je n'avais pas le choix. Je me suis senti de tout temps profondément inapte à toute autre besogne. Et j'ai l'impression que cette inaptitude totale, absolue, indiscutable, est la seule marque certaine où se reconnaisse la vocation du poète et qu'il faut voir dans la littérature le refuge de tous ceux qui sont incapables de faire quelque chose dans la vie.

Et cette inaptitude à l'action, elle s'accompagne chez l'artiste d'une inaptitude non moins radicale et congénitale à la jouissance normale de la vie :

— Votre poème ! continua le prince. Je l'ai lu et avec quelle attention ! Si je me souviens bien, d'abord toutes les détresses, toutes les cruautés de la vie ; mais après, toutes les ivresses, les extases, le vin, les femmes... Est-ce exact ? — M. Martini sourit. Il se passa le pouce et l'index sur le coin des lèvres pour masquer un sourire. — « Et tout cela, c'est raconté à la première personne. Est-ce vrai ? Tout cela repose sur des expériences personnelles. Non ? Vous n'auriez pas réellement vécu ces choses que vous nous racontez si bien ? » — « Fort peu, Altesse. Oui, quelques bribes par-ci par-là. Le contraire serait d'ailleurs plus près de la vérité. Car si j'étais homme à avoir vécu toutes ces choses, je n'aurais jamais écrit d'aussi beaux vers. J'imagine même que je me mépriserais de vivre la vie que je mène. Car nous autres, artistes, nous avons surtout besoin d'hygiène. Or rien n'est plus antihygiénique que la vie. » — « Mais alors, vous ne boirez jamais dans la coupe qui vous est offerte ? » — « Moi ? J'en doute fort, Altesse. Le geste, je le reconnais, serait beau... Mais d'abord je ne bois pas de vin. Et puis je me couche à dix heures et je mène une vie très sage. Autrement, voyez-vous, je ne l'aurais jamais gagnée, votre coupe. »

Puis gaillardement, Tonio Krœger exprime la même pensée :

L'artiste est-il seulement un homme? Demandez aux femmes. J'ai l'impression que nous autres, artistes, ressemblons à ces

chanteurs de la Chapelle Sixtine qui ont subi une préparation préalable. Notre voix est d'une beauté émouvante. *Seulement, voilà*...

Une modestie de l'artiste toute nouvelle s'affirme dans ces examens de conscience. « L'artiste est-il seulement un homme ? » Il s'agit de s'entendre. Ses dons, sa « spiritualité » ne sont qu'une compensation donnée à cette « moindre valeur » que par ailleurs il représente et qui le classe dans la grande famille névropathique. Il faut que d'abord il se fasse pardonner son inutilité foncière, son irritabilité, sa vanité toujours en éveil, et aussi son cabotinage qui est fondamental, qui ne fait qu'un avec sa fonction essentielle, laquelle consiste à être un pourvoyeur d'illusions, un simulateur professionnel et, au fond, toujours un «*bajazzo*». Il faut surtout qu'il se fasse pardonner cette perversité polymorphe, conséquence de sa morbidité, et qui l'expose à tous les dérèglements, qui fait de lui la proie prédestinée, l'expérimentateur et l'agent de propagande de toutes les décadences.

Nous touchons ici au point le plus obscur de cette confession artistique. Thomas Mann est un « bourgeois fourvoyé dans la littérature » et « domicilié à la fois dans les deux mondes ». Son rêve, il nous le confie : ce serait un accord parfait des deux parties, une synthèse du bourgeois et de l'artiste. Et cette synthèse, il la trouve d'ailleurs réalisée chez les grands maîtres allemands, chez un Bach, un Gœthe, un Richard Wagner même. Les *Maîtres chanteurs de Nuremberg* en apportent la glorification éclatante. Voilà l'atmosphère morale où baigne le grand art allemand, et à cette tradition très délibérément Thomas Mann se rattache. Mais quoi qu'il fasse, les deux « optiques » — celle du bourgeois et celle de l'artiste — n'arrivent jamais chez lui à coïncider, à se superposer, à harmoniser, si ce n'est dans un équilibre instable, dans une synthèse tout ironique.

Contre la décadence, contre le nihilisme et contre le mépris transcendant qu'affecte l'esthète antibourgeois à la

Flaubert, il prend donc la défense de la vie, de la vie simple, qui ne se complique pas, qui ne s'analyse pas, qui ne se traduit pas en littérature, de la vie des normaux, des médiocres, des heureux, de ceux qu'il appelle « les blonds aux yeux clairs ». Et pourtant, tout au fond les envie-t-il ? Car après tout, cette décadence chez l'artiste, qui est le trait par où il se différencie essentiellement du bourgeois, elle est une rançon douloureuse qui tout de même lui confère une supériorité. Privilège peut-être suspect, mais pourtant plus noble que l'attachement vulgaire à la vie. « Deux chemins conduisent vers la vie », lisons-nous dans la *Montagne enchantée*. « L'un est le chemin normal ; il est tout droit, uni, simple et loyal. L'autre est pire et il passe près de la mort. C'est le chemin génial. »

Les secrets de la vie ne peuvent être approfondis que par ceux qui ont expérimenté la maladie et la mort : c'est la source secrète où s'est toujours alimentée la spéculation des métaphysiciens et des mystiques. Les vrais moralistes sont ceux qui ont le mieux connu les tentations de la chair, toutes les séductions et toutes les détresses du péché : voilà le sens éternellement chrétien du salut. Et pareillement il y a chez l'artiste épris de beauté un avant-goût de toutes les perversions, de toutes les dissolutions, de toutes les décompositions. Il est plus près de la maladie et de la mort que l'homme normal. Il est plus corruptible que lui. C'est ce qui fait son immoralité aux yeux des esprits normaux, qui ne voient pas que, de même que la mort n'est que la forme déguisée d'un instinct éternel de création, de même cette perversité chez l'artiste n'est qu'un détour par où la vie arrive à mieux se connaître, à mieux se pénétrer, à mieux se posséder. « Qui déchiffrera jamais l'énigme qui marque de son cachet ce composé hybride qu'est l'artiste ? Qui découvrira la formule de cette alchimie d'instincts secrets où se fondent chez lui la pensée la plus lucide et la sensualité la plus déréglée ? »

Problème scabreux, qui restera toujours non résolu.

Thomas Mann lui a tout particulièrement consacré une de ses nouvelles les plus ambiguës, les plus inquiétantes, qu'il faut lire comme on écouterait la musique du prélude de *Tristan* ou de l'*Après-midi d'un Faune* — pages troublantes avec leur mélange équivoque de scrupuleuse analyse et d'érotiques arabesques, où, parmi les hymnes les plus sacrilèges à la dissolution, éclate tout à coup la prose sacrée de Platon, filtre délectable et dangereux par où s'insinue traîtreusement ce penchant vers l'abîme, ce goût pervers de la mort, d'une mort à la fois infâme et masquée d'énigmatique beauté : c'est la nouvelle qu'il a intitulée *La mort à Venise*.

Et serait-ce là, en fin de compte, la confidence la plus intime de cet écrivain si laborieux, si correct, si prude même, aux instincts si ordonnés et si bourgeois, de ce fils de patricien fourvoyé dans la bohème — cette confession morbide et perverse d'un esthète décadent ?

§

Ce fut une heure tragique pour les hommes de cette génération qui avaient déjà passé le tournant de la quarantaine, quand ils virent du jour au lendemain ébranlées les assises sur lesquelles avait reposé jusqu'à ce jour leur sécurité matérielle et morale, — en particulier pour Thomas Mann qui, par tempérament, était un contemplatif gœthéen, l'homme de la lente croissance et de la silencieuse maturation. A l'écart de la foule et des grands événements politiques, il s'était adonné à des problèmes purement personnels, tout de méditation solitaire et d'aristocratique isolement. Il avait joui, non sans quelques remords, de cette liberté cynique de l'artiste qui « expérimente la décadence ». S'il aimait de se mêler à des milieux humains, c'était uniquement en romancier, par curiosité de psychologue et d'artiste. Quelle allait être sa réaction personnelle en présence de la guerre ?

Une petite phalange de littérateurs d'avant-garde s'était

groupée autour de son frère, le romancier Henrich Mann, de qui le dernier roman, *der Untertan (le fidèle Sujet de sa Majesté)*, achevé quelques semaines avant la déclaration de la guerre, avait été aussitôt interdit par la censure. Il apportait une satire cinglante de l'Allemagne wilhelminienne et dans une vision étonnemment prophétique annonçait la débâcle anticipée de toute une société et de tout un régime. Dans les milieux « activistes », on souhaitait la défaite du militarisme allemand, sur les ruines duquel on espérait voir s'édifier un ordre européen nouveau, conforme aux principes démocratiques de l'Occident. Conservateur de tempérament, Thomas Mann avait horreur de l' « activisme » politique. Comme artiste, il répugnait non moins au nivellement démocratique international. Il estima l'heure venue de prendre position. Dans les derniers mois de l'année 1914, il publia un petit essai historique, *Frédéric II et la Grande Coalition*, où, sous le couvert d'une apologie, d'ailleurs très modérée de ton, du grand Frédéric, il exposait les thèses allemandes, —la guerre préventive imposée à l'Allemagne et la violation des pays neutres, justifiée comme moyen de légitime défense. C'était un livre de guerre. Heinrich Mann résolut de riposter. Dans une petite revue à tendances pacifistes et internationalistes, les *Pages blanches*, il publia une apologie éloquente de Zola et exhuma toute l'histoire du procès Zola. Subterfuge astucieux, inventé pour désarmer la censure allemande. Les militaristes français rétrospectivement encaissaient les coups destinés aux militaristes d'outre-Rhin. Mais les initiés savaient que, par la bouche de Zola, Heinrich Mann développait son propre programme politique et que certaines attaques contre les flagorneurs du chauvinisme belliqueux visaient une personnalité qui lui tenait de près. Thomas Mann sentit le froid du poignard fratricide. Il entreprit un plaidoyer qui ne devait paraître qu'après la guerre : *les Réflexions d'un Allemand étranger à la politique*. La querelle des frères ennemis prenait un sens symbolique.

Si j'ai bien compris la pensée de ce livre touffu, il s'agit cette fois d'un problème de préservation *nationale*. Le danger public que l'auteur dénonce dans ce personnage allégorique qu'il baptise du nom de « littérateur au service de la civilisation » et chez qui nous reconnaissons les traits de l'Adversaire, son frère Heinrich Mann, ce n'est pas seulement l'esprit démocratique français, c'est tout l'heritage latin, c'est ce vieil humanisme qui s'était posé jusqu'à ce jour en champion international de la civilisation humaine. L'Empire romain, l'Eglise, la Renaissance, le classicisme français, la Révolution française, la démocratie moderne, autant de formules qu'a revêtues successivement cette prétention à l'universalité internationale qui, si elle triomphait, amènerait la mort de toute particularité nationale et, spécialement pour l'Allemagne, le tarissement de ses sèves, la ruine de tout ce qui a jamais fait son originalité composite et touffue. Et il est particulièrement deux poisons latins, deux mensonges de cette civilisation occidentale, dont l'action délétère produirait à la longue dans le corps germanique la désagrégation de ses énergies natives, le démantèlement de son armature et de sa structure morales : la *littérature* et la *politique*. La littérature, c'est-à-dire le culte des « belles lettres », des belles formes de la rhétorique, — image d'une civilisation fondée sur les fonctions purement logiques de la pensée et les formes articulées du langage. Et puis la politique, qui n'est que cette rhétorique mise au service de la vie en société. Du lettré humaniste de la Renaissance au philosophe du XVIIIe siècle, et de celui-ci au rhéteur démocrate et bourgeois d'aujourd'hui, la filiation est directe, évidente, indéniable.

Tout à l'inverse, c'est dans les profondeurs orgiaques de l'âme humaine que la culture allemande de tout temps a puisé son inspiration originale et son aliment essentiel. Les œuvres les plus révélatrices du génie allemand, c'est dans la *musique* qu'il faut les chercher. Même les grandes créations de la poésie allemande, les grandes Bibles allemandes, le

Faust de Gœthe, le Zarathoustra de Nietzsche, elles ne sont de la « littérature » qu'accidentellement. Faust lui-même est-il un humaniste, un lettré, un « littérateur au service de la civilisation ? » Nullement. Le lettré, l'humaniste, dans l'œuvre de Gœthe, ce n'est pas Faust, c'est son *famulus* Wagner — un philologue, un avorton. Les textes de l'antiquité classique, sont-ce là les sources de vie où Faust retrempe son âme ? Pas davantage. Mais les forces occultes de la nature et les profondeurs orgiaques de l'âme humaine, voilà le secret de sa magie, qui nous livre aussi le secret de son démon, de l'instinct faustien. La littérature au service de la politique était la formule dont s'inspirait l'intellectualisme français du XVIII[e] siècle. Mais à cet humanisme rationaliste Gœthe oppose le monde des grandes révélations orgiaques de l'âme humaine, qui a été de tout temps le monde de la mystique et de la musique allemandes. Car toutes deux, cette mystique et cette musique, depuis la Réforme, ne font plus qu'un. Elles sont les affirmations simultanées d'un même dynamisme à la fois individuel et collectif, à la fois religieux et musical, de l'âme allemande, en sorte que pour arracher au peuple allemand son âme nationale il faudrait commencer par effacer de chaque conscience l'histoire de cette musique :

En vérité ce ne serait pas une petite affaire. Il ne s'agirait de rien moins que d'ébranler une Puissance que l'histoire de quatre siècles a enracinée dans l'âme allemande — Puissance aussi vieille que le protestantisme et qui a vécu en continuelle alliance avec lui. L'éducation musicale des Allemands a commencé avec Martin Luther, ce pédagogue d'un nationalisme quelque peu agressif, à la fois théosophe, professeur de catéchisme et musicien, et tout cela d'un seul tenant, au point que religion et musique ne faisaient qu'un pour lui et parlaient chez lui le langage l'une de l'autre, comme elles ont d'ailleurs toujours fait dans l'âme allemande. « Dame Musique, disait-il, a été de tout temps chère à mon cœur. C'est une Grâce divine et elle est proche parente de la Théologie. » Il disait encore de cet art qu'il était « pour moitié une règle de vie, une bienfaisante discipline qui adoucit les cœurs, les

remplit de docilité et de prud'homie ». Ou bien : « Un magister qui ne sait pas chanter, je n'en veux pas entendre parler ! » Il a donné à la culture artistique de ses compatriotes une orientation instinctive vers la musique, et sous son inspiration Mélanchthon a inscrit quatre heures de musique par jour dans le programme des écoles saxonnes. J'imagine que les enfants saxons d'alors devaient aller à l'école avec plaisir. C'est Luther qui nous a donné le choral, le chant d'Eglise allemand, à la place des litanies grégoriennes, au grand scandale des catholiques qui se gaussaient de ces refrains de grognards, de ces galantes chansons d'amour; de ces fioritures et romances de bonnes femmes avec quoi les gens de la Réforme célébraient les louanges de l'Eternel. A partir de Luther, le grand réformateur de la musique, la musique — j'entends l'allemande, celle qui va de Bach à Reger — c'est le *punctum contra punctum*, c'est la fugue de grand style. Elle est non seulement le verbe sonore de l'esprit protestant, mais avec sa prodigieuse polyphonie, ses ensembles puissants où l'originalité la plus libre se fond avec la soumission la plus disciplinée, elle est devenue l'image frappante, le vivant symbole artistique et spirituel où se reconnaît, comme dans un miroir, l'âme allemande. Et comment ne serait-elle pas antipathique au littérateur civilisé, au rhéteur occidental des Droits de l'homme ? Et inversement comment les « principes » de ce dernier pourraient-ils intéresser un « musicien ? »

Car c'est le secret de cette pédagogie musicale allemande, de concilier l'originalité la plus audacieuse avec la plus rigoureuse des disciplines. Elle fait que les âmes les plus orgiaques sont aussi les plus disciplinées. Le génie latin ne comprend rien à cette synthèse qu'il n'arrive pas à analyser avec les catégories de sa logique intellectualiste. C'est qu'il y a opposition fondamentale pour lui entre le particulier et le général. L'ordre latin est géométrique, logique et politique. Il est préoccupé de fixer des relations externes entre des nombres, des phénomènes, des concepts, des atomes sociaux. L'ordre allemand, lui, est essentiellement *vital*. Il est un chaos qui s'organise, plutôt qu'un théorème qui se déduit. Il est moins dans les cerveaux que dans les cœurs, dans les volontés. N'est-ce pas déjà la distinction établie par

Kant entre la Raison théorique, tournée vers le connaissable, s'efforçant de capter l'expérience perceptible dans le filet de ses catégories toutes formelles, et cette Raison pratique éminemment germanique, qui plonge dans le Vital inconnaissable dont elle apporte à l'homme intérieur le message direct au moyen de ce que Kant appelle « l'impératif catégorique », et que Thomas Mann traduit par « le commandement vital » ? Et qu'est-ce qu'une *discipline* si ce n'est le sentiment d'un rythme, d'un mouvement commun, d'un pas cadencé ? C'est à sa pédagogie musicale que l'Allemand doit de réaliser spontanément, dans la plus vaste polyphonie, un ordre instinctif qui n'est que le besoin éprouvé par chaque exécutant de prendre sa place dans un ensemble et de se fondre dans une impulsion commune. La musique est donc par excellence la discipline allemande, la formule de la synthèse allemande. A-t-on remarqué que Gœthe, en évoquant l'utopie de sa « Province pédagogique », ne mentionne même pas l'étude du latin, mais qu'il réserve une place d'honneur à la musique, ordonnant qu'elle accompagne et règle toutes les occupations des jeunes élèves et que par elle se fasse la transmission des notions morales essentielles ? Et celui qui a jamais assisté en Allemagne à l'exécution de la neuvième symphonie de Beethoven ou à ce prodigieux déchaînement de forces chorales et orchestrales où s'achève le dernier acte des *Maîtres chanteurs*, celui qui a senti passer le souffle de cet enthousiasme à la fois si tumultueux et si discipliné, celui-là comprendra ce que Thomas Mann entend sous le nom de « militarisme musical » allemand.

On a reconnu la marque d'origine de ce nationalisme musical. Il s'inspire de Nietzsche, du Nietzsche de la période wagnérienne. C'est la même opposition entre Dionysos et Socrate, entre la culture musicale allemande et la civilisation latine de l'Opéra, entre le pessimisme de la tragédie et l'optimisme de la politique. Les Allemands raffolent de ces constructions idéologiques. Ils sont, à l'époque moderne,

les grands pourvoyeurs de mythes philosophiques en Europe, et cette faculté mythique n'exclut d'ailleurs nullement l'esprit réalisateur, de même que leur goût pour l'orgie barbare se concilie avec le besoin non moins essentiel chez eux de se civiliser, de s'éduquer, de « se former », comme ils disent. Ils demandent à l'art de les libérer de tous les artifices de la vie civilisée, de les replonger dans le dynamisme des instincts primitifs. Et puis en même temps s'affirme chez eux un besoin non moins sincère, parfois candide, de raffinement, d'éducation et de sociabilité. C'est ce qui fait d'eux par excellence « le peuple du milieu », éternellement aux confins de la civilisation et de la barbarie.

Les *Réflexions d'un Allemand étranger à la politique* ne nous présentaient qu'un des aspects de cette double âme allemande, une sorte de défi jeté à l'humanisme et à la civilisation occidentale par un Allemand lui-même très raffiné, très littérateur, très européen et très décadent. Il y avait lieu de nous présenter maintenant l'autre aspect, ou plutôt de nous présenter simultanément sous ses deux aspects le problème extrêmement complexe, curieux et inquiétant, qu'est la « conscience » de l'Allemand et l'histoire de sa formation ; — c'est le sujet du dernieret tout récent roman de Thomas Mann, *la Montagne enchantée.*

§

Hans Castorp, le « héros », si l'on peut dire, de cette longue aventure, n'est rien moins qu'un héros de roman. Il est médiocre de parti pris, banal presque avec ostentation. Il s'étudie à nous donner l'image aussi fidèle que possible de cette Allemagne d'avant-guerre qui a porté toute son attention sur les problèmes de la technique et sur les jouissances matérielles que procure la fortune. Tempérament à la fois flegmatique et passionné, descendant quelque peu dégénéré d'une vieille famille de praticiens hanséatiques (l'inévitable motif de l'« épigone » !), il unit au culte traditionnel du travail un certain penchant personnel à la

flânerie. Il vient de passer sans enthousiasme ses examens d'ingénieur constructeur de la marine et s'apprête à faire dans sa ville natale une carrière honorable et sans éclat. Un événement imprévu brusquement l'arrache à son milieu natal et à son orbite normale. Pour se reposer d'un surmenage causé par les fatigues de l'examen, sur le conseil du médecin de la famille, il va faire une petite cure d'altitude auprès d'un sien cousin, jeune aspirant officier, que les médecins ont envoyé à Davos se guérir de ses lésions tuberculeuses. Davos, rendez-vous international des tuberculeux, à 1600 mètres d'altitude, c'est la « montagne enchantée » où ce nouveau Wilhelm Meister, au cours d'un noviciat qui durera sept ans, va accomplir ses années d'apprentissage.

La Montagne enchantée ! On pourrait croire d'abord à quelque macabre ironie dans le choix de ce titre, à voir avec quel réalisme implacable l'auteur nous documente sur le régime d'un sanatorium pour tuberculeux, nous initie à toutes les formalités les plus minutieuses de la cure, nous renseigne sur les symptômes et les progrès de la maladie, nous fait assister à toutes les affres des agonies savamment cachées et prolongées. La prédilection si marquée chez Thomas Mann pour une certaine forme médicale de l'exhibition macabre, elle peut s'en donner ici à cœur joie. Nous apprenons à épier l'usure secrète des tissus sur les visages au hâle factice. Nous entendons à travers les cloisons cette toux molle si caractéristique, « pareille au gargouillement informe des tissus en décomposition », ou bien encore quelque malade facétieux nous jette au passage le sifflement inquiétant de son pneumothorax fraîchement opéré et gonflé de gaz, cependant qu'à travers une porte subitement entr'ouverte, dans la pénombre d'une chambre aux volets clos, nos yeux distinguent sur la blancheur d'un oreiller le visage effroyablement émacié d'un moribond, aux yeux démesurément grandis par la fièvre et la terreur. — Et parallèlement à la chronique médicale et macabre, voici la chronique mon-

daine et scandaleuse qui suinte à travers les murs de ce caravansérail où la maladie s'attife encore d'élégances suspectes, où la fièvre se complique de libidineuses extravagances. C'est enfin toute cette optique si curieuse, ce complet renversement des perspectives, auquel on ne peut guère échapper dès qu'on entre dans ce milieu à part, véritable monde à rebours, où tout est jugé, estimé, classé sous l'angle exclusif de la maladie ; c'est une sorte de hiérarchie tout à fait spéciale à cette bohème de la maladie qui affecte un profond dédain pour ceux « d'en bas » — les bien portants, les profanes qui n'ont pas été initiés aux mystères, aux pratiques occultes et à la liturgie savante de ce culte nouveau : le culte du Dieu-Bacille.

Que Hans Castorp ait été prédestiné à recevoir cette initiation, lui même était à mille lieues de le penser, tandis qu'il prenait le chemin de la Montagne enchantée pour passer quelques semaines en compagnie de son cousin. Et pourtant, sans qu'il le sache, lui aussi il est « marqué ». L'air glacial et vif de là-haut, en même temps qu'il guérit les malades, a vite fait de déceler les germes latents de ceux qui, comme lui, ne se savaient pas atteints. Et peut-être était-ce pour cet Allemand moyen, médiocre, né au sein d'une civilisation toute matérielle, utilitaire et technique, le seul moyen de s'approfondir, de s'affiner, de se découvrir une « âme ». Il se produit en effet bientôt chez lui un double travail : d'une part la lézarde jusqu'alors masquée apparaît au grand jour, et d'autre part se fait une dislocation de toutes les habitudes de vie et de pensée, qui affecte d'abord tout particulièrement chez lui la notion de temps. Dans l'uniformité de cette vie de sanatorium qui n'est que l'éternelle répétition des mêmes rites, où rien ne change, où rien ne « mûrit », en dehors de l'indiscernable travail de décomposition ou de recomposition organique, les jours, les semaines, les mois se confondent dans une fluidité amorphe.

L'ordre même des saisons est brouillé : il neige en été, il y a des journées d'été en plein hiver. C'est le règne de

« la grande confusion ». On dirait qu'une pompe pneumatique aspire le contenu normal de la vie et vide la durée de toute densité spécifique. Et dans ce vide étrange, dans cette éternité stagnante qui est en même temps un détachement grandissant, des problèmes bizarres se présentent à l'esprit de Hans Castorp, problèmes qu'il n'aurait jamais eu l'idée de se poser « là-bas », dans la plaine humide, à quelques mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer...

Méditations pleines de danger, auxquelles il s'abandonne maintenant, pendant les interminables séances de chaise longue. C'est d'abord une excitation, une ivresse fiévreuse de la pensée, sans doute activée secrètement par l'intoxication microbienne. La maladie elle-même n'est-elle pas une frénésie orgiaque de l'organisme, une volupté secrète et malsaine, une poussée perverse d'érotisme latent, une forme masquée et déréglée de l'éternelle *libido*? Ainsi l'enseigne, avec des airs de Christ extasié, un des médecins là-haut, l'inévitable disciple de Freud, qui expose périodiquement cette gnose phallique devant un auditoire féminin très sympathiquement embrasé. A son tour, Hans Castorp subit le charme pervers de cet enchantement, de cette « fuite vers la maladie », comme l'appellent les freudiens. D'autant que ce charme prend corps à ses yeux dans une figure de femme, Clawdia Chauchat, la Circé de la Montagne enchantée. Etrange fascination qu'exerce sur le jeune Allemand, très correct, cette étrangère sans état civil précis, aux allures bohèmes, à l'élégance un peu négligée. Est-ce le galbe suave de ses bras dont il sent la fraîcheur à distance, à travers les manches transparentes? Ou bien l'attrait exotique de ces yeux glauques, un peu bridés et obliques, qui donnent à sa physionomie quelque chose d'asiatique, presque de mongolique? N'est-ce pas plutôt le mystère inquiétant de ce corps si désirable et pourtant intérieurement miné et vermoulu? Idylle malsaine, toute en frôlements lointains, en attentes muettes, en angoisses réprimées, jusqu'au jour de l'explosion foudroyante, certain soir de

Carnaval, dans le tutoiement d'un bal masqué, explosion qui est moins une surprise des sens qu'un dérèglement de l'imagination, la rencontre de deux fièvres. Le lendemain déjà Clawdia Chauchat s'envole, toute à sa vie d'oiseau de passage, ne laissant entre les mains de son amant d'une nuit que le portrait de son buste radiographié.

Mais elle a laissé aussi dans ses veines une fièvre tenace (car elle représente à ses yeux « le principe génial de la maladie »), une fièvre qui risquerait de le clouer à tout jamais sur sa montagne enchantée, si la Providence n'avait rassemblé là-haut toute une cabale de pédagogues qui prendront à cœur de guérir le jeune Allemand, cet « enfant du souci », comme ils l'appellent, et de mener à bonne fin son éducation. Parallèlement à l'intrigue romanesque se déroule ainsi un plan pédagogique qui donne sa toute particulière saveur philosophique à ce roman hautement « éducatif ».

Voici d'abord un mentor bien réservé et bien taciturne — le cousin même de Hans Castorp, Joachim, le jeune aspirant officier à qui il était venu tenir compagnie. Celui-là du moins ne subira jamais le charme de la montagne enchantée ! D'une tenue impeccable, toujours poli, grave, plein de réserve, au garde-à-vous intérieur, il comprend la vie à la façon d'un continuel entraînement au service, et il accomplit sa cure avec la ponctualité d'une consigne qui ne se discute pas. Mais il ronge son frein en silence, et comme les mois se succèdent sans amener la guérison, un beau jour il « déserte » — il déserte son poste de malade pour rejoindre dans son cher régiment son poste de soldat ; il a « fui » — non, comme les autres, les décadents, vers le déshonneur de la maladie — il fuit, lui, vers le champ d'honneur de la vie. Coup de tête fatal ! Quelques mois plus tard, il revient sur la montagne mortellement touché. Et il meurt comme il a vécu : simplement, droitement, virilement, toujours au garde-à-vous, « en brave et en soldat ».

Hans Castorp n'est pas de cette race. Il porte en lui les

instincts d'un incorrigible « civil ». Il ne peut trouver le sens de la vie dans cette servitude fièrement portée. Il est de la lignée gœthéenne, de la race de ceux qui « cherchent en tâtonnant dans le labyrinthe de leur cœur ». A ceux-là il faut d'autres éducateurs.

Et en voici un en effet que nous connaissons déjà, « le littérateur au service de la civilisation ». Il s'appelle Settembrini. Humaniste, descendant à la fois d'humanistes et de conspirateurs italiens, il unit la double tradition du littérateur et du politicien, il a recueilli le double héritage de la Raison latine, à la fois la culture classique et la rhétorique politique.

Il semble que Thomas Mann entre temps se soit un peu réconcilié avec ce personnage ; car, en même temps qu'une élégance un peu voyante et râpée, il lui prête une politesse exquise et une indéniable grandezza. Settembrini a la voix caressante, le geste pathétique et le verbe généreux. Et sans doute il exerce d'abord une certaine séduction sur ce jeune Allemand, très attentif, très préoccupé de « se former ». Il l'arrache à son romantisme trouble, il le dispute au démon malsain de la montagne enchantée. Mais, en dépit — ou, plus exactement, *à cause* de ses litanies humanitaires (Hans Castorp l'a surnommé « le joueur d'orgue de barbarie »), Settembrini sent cette âme germanique lui échapper par tout ce qu'elle a de plus original et de plus profond. Elle ne veut reconnaître son élément natal dans ce culte humaniste de la pensée claire, de la belle forme, de la vie équilibrée : elle y voit quelque chose de superficiel, de mensonger, de frivole, quelque chose aussi qui a fait son temps, qui a perdu tout son sel et son arome. Car ce Settembrini franc-maçon, affilié à une Ligue internationale du Progrès, il est le rhéteur politicien, de qui l'humanisme s'est fait l'allié du libéralisme bourgeois — alliance mortelle et qui fait que l'humanisme à son tour sombrera avec cette bourgeoisie, dans une Europe nouvelle façonnée par de toutes autres Puissances.

L'annonciateur de cette catastrophe européenne, c'est l'antagoniste de Settembrini, son antithèse vivante, en même temps que son *alter ego*, aussi inséparable de lui que l'ombre de son corps, c'est le personnage à qui Thomas Mann a trouvé le nom symbolique et amusant de Naphta. Petit homme tiré à quatre épingles, chétif et toussotant, tout en angles, en arêtes vives, avec l'éclair menaçant de ses lunettes, la voix métallique et un peu fêlée, il est le dialecticien implacable, *Princeps scholasticorum*, le fanatique de la négation, l'antirationaliste, l'antihumaniste, l'antidémocrate, l'antibourgeois. De naissance petit juif galicien (son père, boucher juif, accomplissait le rite sanglant suivant les prescriptions particulièrement cruelles de la loi mosaïque), il a été recueilli dans son enfance malheureuse par des Pères jésuites qui ont su discerner la subtilité dialectique de cette intelligence prête à se dévouer à n'importe quel fanatisme. Et maintenant il évolue vers une sorte de bolchévisme mystique et terroriste. Si Settembrini affirme la vie, la santé, la beauté, la paix, le bonheur, la liberté, lui, il affirme la mort, la maladie, la laideur, la cruauté, l'ascétisme, l'asservissement à la tyrannie théocratique ou communiste. C'est l'antithèse entre la Renaissance et le Gothique, l'antithèse déjà posée par Heine entre « hellènes » et « nazaréens ». Naphta, c'est le Nazaréen intégral conséquent et terroriste.

Entre Settembrini et Naphta s'engage à travers tout le roman un duel à mort, une « disputation » interminable où toute l'histoire du monde est citée à comparaître. Sollicité tour à tour par l'un et par l'autre, Hans Castorp ne sait bientôt plus où donner de la tête. A Settembrini il trouve bien du charme ; sa voix a des accents caressants et persuasifs. Mais Naphta, le sanguinaire, flatte en lui certains instincts cruels et aussi une prédilection pour le grand style funèbre, pour le cérémonial sombre de la mort, « à l'espagnole ». Au reste ils ne peuvent lui apporter la solution originale allemande ni l'un ni l'autre, ni le bourgeois occi-

dental, ni le bolchéviste terroriste. Il leur manque l'intuition de l'ordre vital allemand. Force est donc à Hans Castorp d'aller lui-même à la recherche de cette solution.

Pourquoi s'adonne-t-il tout à coup avec tant de ferveur aux sports d'hiver ? Pourquoi ces folles randonnées de ski à travers les solitudes de neige ? Sans doute d'abord pour fuir les controverses quotidiennes dont l'assomment à présent les Mentors dialecticiens, acharnés à son salut. Mais surtout pour obéir à l'instinct profond de son âme allemande, qui le pousse à s'évader des formes trop articulées de la vie civilisée et à scruter, face au néant, les ultimes pulsations de la vie. Car, pour affirmer la vie, l'Allemand a besoin de la solitude, de cette orgie du chaos, il a besoin surtout du frisson de la mort où il trouve sa suprême lucidité et sa plus délectable débauche ; — n'est-ce pas Gœthe qui a dit que le meilleur dans l'homme, c'est « le frisson » ? Follement Hans Castorp s'avance donc sous la tourmente, il s'égare seul dans le nirvâna des paysages de neige, il sent avec délice sur sa peau la brûlure de l'élément glacial qui peut-être l'ensevelira tout à l'heure sous l'implacable géométrie de ses hexagones cristallisés. Combien peu digne de respect lui apparaît maintenant cet évangile humaniste de la Vie, glorifiée uniquement sous les espèces de la Vertu et du Bonheur, que lui enserinait « le joueur d'orgue de barbarie », inépuisable en litanies humanitaires, — ce mensonge littéraire de la vie civilisée, — en présence de cette ivresse solitaire et grandiose du néant, de cette folie du chaos, de ce frisson religieux et sévère de la mort ! Mais il ne peut s'accommoder davantage de l'Evangile terroriste que lui distillait le diabolique Dialecticien, car la destruction reste toujours un objet d'horreur, car la mort peut être vénérée, mais non aimée, car seule la vie appelle l'amour et cet amour jaillit d'autant plus pur, plus clairvoyant et plus fervent, qu'il a vu la mort de plus près. En une vision d'une beauté surhumaine qui monte des profondeurs les plus métaphysiques de son être, au seuil même

de la mort, Hans Castorp voit surgir ce Temple de la Vie, et au moment où la torpeur mortelle va l'envahir, il reçoit encore à temps la révélation salvatrice, la révélation de ce *sens cosmique de la vie*, qui est l'intuition religieuse spécifiquement germanique, celle qui désormais illuminera sa route et orientera toute son activité.

Ces deux pédagogues ! Avec leur logomachie, leur dialectique qui me fait l'effet d'un *guazzabuglio*, d'un cliquetis de vieille ferraille dont le tintamarre n'assourdit que ceux qui n'ont pas la tête dégagée et ne portent au cœur aucune ferveur ! L'homme est le maître des contradictions, et donc elles n'existent que par lui et il est d'essence plus noble qu'elles. Il est plus noble que la mort, trop grand seigneur pour se plier à sa domination : voilà la liberté qui illumine sa raison. Il est plus noble que la vie, trop grand seigneur pour subir son esclavage : voilà la piété qui fait battre son cœur. Je ne permettrai point à la mort d'exercer sa tyrannie sur ma pensée. En cela consiste la bonté et l'amour des hommes, en rien d'autre... Mort et amour, rime détestable, alliance de mots absurdes ! L'Amour s'oppose à la Mort; lui seul, non pas la Raison, est plus fort que la Mort. Lui seul, non pas la Raison, inspire les pensées bonnes. Tout ce qui a pris forme organisée est enfant de l'Amour et de la Bonté, toute moralité, toute communauté sage et douce dans la cité des hommes avec, pourtant toujours, à l'arrière-plan, un mystère sanglant. Ainsi me l'a dit mon rêve et cela est sagement ordonné... Et maintenant mes yeux s'ouvrent et je m'éveille, car j'ai fini mon rêve, je touche au terme. Un rêve a mis une clairvoyance en moi qui m'exalte et me réchauffe. Mon cœur bat plus fort, depuis qu'il sait pourquoi il bat. Il ne bat plus pour obéir à cet obscur instinct qui fait pousser les ongles même sur un cadavre — il bat humainement par l'élan joyeux d'un principe aimant. C'est là mon breuvage, plus délectable que les vins les plus généreux ; il circule dans mes veines, principe de vie et d'amour, il m'arrache à cette torpeur dont je connais les dangers mortels pour ma jeunesse. Allons ! Debout ! Ouvre les yeux tout grands ! Regarde là-bas tes pieds qui se raidissent dans la neige ! Rassemble toutes tes forces ! Vois, le temps a changé et — il va faire beau !

« Deux chemins conduisent vers la vie. L'un est le che-

min normal ; il est tout droit, uni, simple et loyal. L'autre est pire et il passe près de la mort. C'est le chemin génial. » Ce chemin qui passe par la maladie, par la décadence et près de la mort, c'est celui qu'avait suivi naguère cet autre solitaire de haute race sur sa montagne enchantée, le solitaire de Sils-Maria, le maître douloureux et génial de Thomas Mann, Frédéric Nietzsche. Dans un plan plus humble, plus médiocre, plus « bourgeois », c'est aussi celui qui a été imposé à Hans Castorp, cet Allemand d'avant-guerre en quête de son âme. Et le sens surhumain de la vie, il va nous apparaître sous un dernier masque d'éducateur, mi-burlesque mi héroïque, sorte de parodie bouffonne du surhomme nietzschéen ; il nous est présenté dans la personne de l'ineffable Mynherr Pieter Pepperkorn.

Un original, dans toute la force du terme, que ce planteur hollandais, « le roi du café », en compagnie de qui un beau jour Clawdia Chauchat fait sa rentrée au sanatorium de la montagne enchantée. Une personnalité « de grand format ». De carrure imposante, solidement campé sur ses jambes écartées, et les mains dans ses poches, il pérore. Ou plutôt, il fait le geste de pérorer. Il avance la main droite d'un geste impérieux, tel un chef d'orchestre qui commande le silence — et puis il profère quelques éructations incohérentes. Un continuel avortement de la parole, de toute syntaxe, de toute logique, à cela se réduisent ses palabres. Et pourtant tout le monde demeure subjugué par l'ascendant de cette Puissance, de cette Nature royale qui a tour à tour le calme grandiose et les explosions terribles d'un élément primitif. Il est l'*Inarticulé génial*, maître de toutes les contradictions, un élan vital que n'ont pas réussi à endiguer, à canaliser les fonctions logiques de la pensée et de la parole, un élan vital transposé dans une sorte de symbolisme phallique à la Freud, car il y a en Pepperkorn à la fois du dieu et du satyre, un composé bizarre de Silène et de patriarche biblique, un Faune prédicant. Qu'il faille du reste interpréter *cum grano salis* les prêches extravagants où se

plaît ce maniaque de l'érotisme, ce Faune déjà sexagénaire et grisonnant, qu'il s'y cache un condiment très épicé de cynisme, c'est ce dont nous sommes avertis par le nom même que porte le personnage : *Pepperkorn* (c'est-à-dire « grain de poivre »). Et pourtant ce prophète titubant et bégayant d'un culte à la fois bachique et phallique, ce martyr de la syntaxe et de la logique, il voit plus clair dans la vie que tous les rhéteurs, dialecticiens et littérateurs, que toutes ces poupées articulées de la civilisation, qui pensent en concepts clairs, s'expriment en formules achevées et en antithèses subtiles. Et puis il y a aussi une tragédie émouvante, cachée, tout au fond de cet élan vital prisonnier d'un organisme massif, d'un corps déjà vieillissant et marqué des signes de l'inévitable décrépitude. Car il sent venir l'heure « catastrophale », celle où chez lui « le sentiment ne sera plus à la hauteur de la vie », et alors, noblement il abdique, il *veut* son déclin. Avant de s'injecter le venin mystérieux, complice de la mort foudroyante, il donne l'accolade fraternelle à la nouvelle génération ; il abandonne à son disciple préféré, Hans Castorp, ses droits sur Clawdia Chauchat. Devant ce lit de mort, le couple réconcilié échange un baiser fraternel — qui est aussi un baiser d'adieux.

Car Hans Castorp a fini maintenant son noviciat sur la Montagne enchantée. Si malgré cela il y séjourne encore (il nous est dit qu'il y est resté encore « des années »), c'est retenu par un sentiment bizarre qu'il ne peut définir lui-même autrement qu'en l'appelant « une accoutumance à l'inaccoutumance ». Peut-on d'ailleurs parler « d'années » là-haut ? Le temps — celui qu'enregistrent les horloges terrestres et qui se règle sur les saisons, les occupations et les travaux de la vie, est aboli sur la Montagne enchantée. Il est résorbé dans l'uniformité d'une durée sans changement. Mais Hans Castorp reste encore sous l'empire de cette durée uniforme, car s'il a triomphé du charme de la décadence, il ne s'est pourtant pas réadapté ailleurs. Il a rompu

tous les liens avec les pays plats ; il ne lit plus de journaux : il ne règle et ne remonte même plus sa montre. Il jouit, non sans remords, de cette liberté cynique de l'artiste qui se plaît à « expérimenter la décadence », — liberté pleine de remords qui fut un peu celle de l'esthète Thomas Mann, pendant la période d'avant guerre.

Jusqu'au jour où se produisit l'événement fatidique. D'abord un grondement lointain, de plus en plus rapproché, et enfin le coup de foudre des derniers jours de juillet 1914. « Il se vit du coup complètement exorcisé, libéré, détaché, non du fait de sa volonté, comme il se l'avouait à sa honte, mais subitement projeté sur le sol par l'action d'éléments étrangers, au regard desquels sa délivrance personnelle signifiait sans doute très peu de chose. Mais alors même que son modeste destin se perdait dans l'immensité de l'Evénement anonyme, n'y reconnaissait-il pas la main d'une Bonté à son égard particulièrement providentielle ? »

Et voici les dernières pages du roman. Quelque part en Champagne ou en Flandres, une vague d'assaut s'avance sous la rafale d'un tir de barrage. Et dans ce charnier anonyme et ambulant, nous perdons peu à peu de vue la personne de Hans Castorp, soldat inconnu de la Grande Guerre...

Livre déconcertant, qu'on est tenté à tout instant de déposer, irrité de ses discussions interminables, mais qu'on reprend toujours, reconquis par l'originalité des physionomies qu'il évoque, des problèmes qu'il soulève, par le charme aussi d'une langue classiquement belle, d'une sagesse de vie dont la trop riche substance fait éclater les formes traditionnelles du roman. Et c'était certes une entreprise peu commune que d'élever la forme du roman à une pareille hauteur de vue, de l'accorder à de si vastes horizons humains.

Des objections multiples se pressent à l'esprit. Que penser de ce dénouement inattendu ? Etait-ce l'aboutissement logique, normal, du plan pédagogique longuement mûri,

pendant les années de noviciat passées sur la Montagne enchantée, que cet engrenage meurtrier où Hans Castorp se trouve un beau jour entraîné, en somme à son corps défendant, et qui devait répugner à sa sensibilité, à la fois bourgeoise et artiste, d'incorrigible « civil »? Et puis représente-t-il bien le type « moyen », quasi anonyme, de l'Allemand « normal » d'aujourd'hui,— cet épigone légèrement dégénéré, ce rêveur décadent qui passe sept années de sa vie sur la Montagne enchantée, à ruminer dans la position horizontale, étendu sur une chaise longue, les mystères de la durée bergsonienne et de la relativité einsteinienne, négligeant de lire les journaux, oubliant à la fin même de remonter sa montre ? Est-ce là l'image de l'Allemand où se reconnaîtra la jeunesse allemande nouvelle? Ne trouvera-t-elle pas dans son cas beaucoup de « littérature », trop de « littérature » ?

Cette question touche au problème le plus vital que soulève ce roman, que soulève toute l'œuvre de Thomas Mann. L'Allemagne sortira-t-elle de cet « examen de conscience » avec une formule plus intensive, plus exclusive aussi, qu'elle opposera aux autres formules civilisatrices? Ou s'orientera-t-elle dans le sens de ce « bon européanisme » qui était le rêve d'un Gœthe et d'un Nietzsche ? Sans aucun doute, c'est à cette dernière solution que se rallie aujourd'hui Thomas Mann. Mais, s'il en est ainsi, on peut se demander si la méthode dont s'inspire son nationalisme artistique d'après-guerre est le moyen le mieux approprié au but qu'il se propose. Ces controverses sur l'humanisme et le germanisme, sur le principe occidental et le principe oriental, sur la civilisation latine et la culture allemande, alors même qu'elles s'inspirent d'un sincère désir d'établir des prises de contact, de faciliter des rapprochements, rappellent un peu trop certaines « disputations » de théologiens, lesquelles, sous prétexte d'établir des formules de concorde, ne faisaient qu'approfondir le schisme. Et peut-être est-ce prendre le problème par le mauvais bout que de

commencer par marquer si nettement des frontières. Ainsi que l'observe quelque part Arthur Schnitzler : les caractères nationaux ont toujours quelque chose de déplaisant ; seules les individualités supérieures nous réconcilient avec eux.

Qu'est-ce à dire sinon que, dans l'état actuel, l'européanisme n'est pas un problème d'éducation *nationale*, mais une question de culture *personnelle* ?

Et c'est là ce qui fait à nos yeux la valeur d'une œuvre comme celle de Thomas Mann — moins le germanisme grégaire et diffus qu'elle représente, que les qualités d'esprit hautement individuelles qui s'expriment en elle. Au fond, Thomas Mann est beaucoup moins différent de nous qu'il ne veut se l'avouer. Il est près de nous par certains aspects de sa personnalité artistique, par le goût, par le souci du style précis et de la forme élégante, par l'urbanité, la finesse, surtout par la lucidité critique de sa pensée qui est celle d'un moraliste européen. Mais peut-être précisément *à cause de cela* a-t-il voulu mettre au service d'un germanisme très raffiné, très intellectualisé et très personnel, des qualités qui tiennent pour une bonne part à son héritage latin. Il a mis une sorte de point d'honneur, de scrupule sentimental, à se défendre contre les sollicitations étrangères dont il sentait s'exercer l'empire sur lui, à préserver son héritage allemand, à le proclamer la seule règle valable de son sang. Il nous a apporté ainsi un germanisme comme filtré à travers une intellectualité latine. Et c'est ce double héritage qui fait que, plus que tout autre écrivain allemand de l'heure présente, il semble prédestiné à devenir un artiste vraiment « européen ».

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ
Professeur à l'Université de Strasbourg.

LA POÉTIQUE DE PIERRE LOUŸS

—

L'œuvre de Pierre Louys...

Si elle est simple et s'embrasse d'un coup d'œil, ce n'est pas qu'elle ait l'outrageante facilité de celles qui transposent, avec plus ou moins de virtuosité d'un livre à l'autre, quelques thèmes bien accueillis.

Peu d'artistes ont mieux évité ce travers qui fait que, neuf fois sur dix, un écrivain fêté devient, au bout de peu d'années, son propre pasticheur. *Aphrodite*, les *Aventures du roi Pausole*, les *Chansons de Bilitis*, *la Femme et le Pantin*, autant de livres divers et parfois opposés. Dieu sait pourtant si, dans le cas, forte était pour l'écrivain la tentation de s'imiter lui-même !

Célèbre à vingt-six ans avec ce livre qui a pour marraine celle que Lucrèce appelait magnifiquement « la volupté des hommes et des dieux », et qui reste, après vingt siècles de christianisme, la reine des hommes dont elle fait encore des dieux momentanés, Pierre Louys semblait doublement sollicité, et par ses propres goûts et par le succès qui lui était venu, — fulgurant, — de donner à cette histoire antique d'heureux « pendants ».

Mais, soumis aux seules lois de son génie, il ne se tint pas pour satisfait. Dédaigneux du public qui adore les classifications toutes faites, il quitta le monde antique pour le moderne, le môle d'Alexandrie pour la promenade de Séville, et sa déesse immortelle pour Conchita Perez, l'héroïne de ce livre brûlant et sec, scabreux et désolé : *la Femme et le Pantin*.

Ce n'était pas pour s'arrêter là. Rompant aussitôt les

rênes, le voilà qui repart en plein fantasque, en plein absurde, et, nouveau Boccace, entreprend de conter aux femmes galantes et aux libertins, enfants d'un siècle vieux, les *Aventures du roi Pausole*.

L'hellénisme alexandrin qu'il butinait hier parfume toujours son rêve et aux *Chansons de Bilitis* où il déposa, dans un moule antique, toute la complexité, tout le raffinement du moderne plaisir, viendront se joindre, au gré des jours, ces contes qui, de *L'Homme de pourpre* à *la Persienne*, étendent, du monde antique au nôtre, l'illusion mélodieuse de son art.

Quelle signification prend alors, à la lumière de telles œuvres, cette profession de foi :

> Croire en la Muse. Lui offrir le silence et la solitude. Espérer sa grâce.
>
> Sous le murmure perceptible, que tout s'incline. Astreindre la volonté. Museler la raison. Prendre conscience de la voix supérieure. Ecouter longtemps... Sans répondre.
>
> ... Poètes, évangélistes d'une déesse intime, transfigurez vous par la nuit.
>
> Ecrivez à l'écart. Signez. Rentrez dans l'ombre.
>
> Le verbe seul est illustre.
>
> Pas d'orgueil sur vos têtes. Chassez même la gloire de votre maison. Silence autour de vous. Solitude. Fierté.
>
> Mais la fierté ! Jurez qu'elle vous tient ferme ! Jurez qu'elle est incorruptible, qu'elle vous arme pour jamais contre la misère, l'amour et la mort ! que vous n'écrirez pas un vers sans le lui donner en garde avec le respect de votre œuvre ! et qu'elle grandit, comme votre joie de la lyre, lorsque le rayonnement solennel des arts fulgure des quatre horizons, — rose de la lumière humaine, — où flammes, flammèches, phosphorescences, éclairs, fumerolles et splendeurs, — tout est sacré (1).

§

Sans doute, et j'ai hâte d'aborder ce délicat problème, l'œuvre de Pierre Louys n'a pas que des lecteurs de choix. L'au-

(1) Pierre Louys : *Poëtique*, « Mercure de France », 1er juin 1916 (les citations de la *Poëtique* sont conformes à cette version).

dace de cette œuvre, l'idolâtrie charnelle qu'on y respire, les traits lascifs de certains tableaux : autant de raisons qui ont attiré là beaucoup de gens qui n'ont pas coutume de chercher, chez leurs fournisseurs habituels, le seul frisson de la beauté, et qui, d'ailleurs, ne le réclament guère, bien empêchés qu'ils sont de le reconnaître.

Le fait est là, et il serait bien vain de le nier. On a fait de l'œuvre de Pierre Louys des éditions illustrées, trop illustrées ! On l'a vendue dans les collections spéciales, en assez étrange compagnie. Tout cela est la rançon du succès. Il est bien rare de ne pas la payer d'une manière ou d'une autre.

Breuvage parfumé d'essences alliciantes, ces livres n'appellent pas que les abeilles. Parfois il faut chasser du bord de la coupe les intrus—guêpes frivoles ou bourdons grossiers — qui pullulent à l'entour. Rouvrons-les dans le silence propice aux Immortelles. Alors, les divines passantes que mettent en fuite aussi bien les curiosités indignes que les sensualités grossières, — les Muses reviennent en troupe. Souriantes et légères, elles accueillent favorablement l'amphore que le poète vint remplir à leur fontaine, la corbeille d'osier tendre qu'il tressa pour elles, au bruissement des pins et des eaux, afin d'y déposer une offrande de fleurs fraîches et de fruits savoureux.

Encore faut-il observer qu'ici les censeurs sévères se recrutent le plus souvent parmi ces puritains de la civilisation chrétienne, pour qui le monde entier ne respire qu'un parfum de péché. Hantés par lui, ils croient le flairer partout, et leurs clameurs ne traduisent que leur obsession...

Laissons ces monomanes à leur hantise et regardons les choses... plus simplement. Oui, qu'on laisse au baiser sa place dans le monde ; surtout qu'on l'envisage avec un peu plus d'ingénuité ; bref, qu'on le replace dans sa spontanéité de fonction humaine ! Alors les griefs qu'on avait faits au chantre de Bilitis pour l'avoir célébré peut-être avec la

liberté d'un autre âge, ces griefs s'atténueront fort, s'ils ne s'évaporent tout à fait...

Dans cette querelle,

Vieille comme le monde et la fatalité,

l'auteur d'*Aphrodite* n'a pas été sans prendre parti et il l'a fait parfois de manière assez provocante.

Ce petit livre d'amour antique
est dédié, respectueusement,
aux jeunes filles de la société future

Voilà ce qu'on lit au début des *Chansons de Bilitis*. L'envoi n'a pas été sans toucher ses destinataires et, si j'en crois la renommée, les jeunes filles d'aujourd'hui lisent assez volontiers « ce petit livre d'amour antique », — sans favoriser beaucoup pour cela l'avènement de la société future.

Ce n'est là, à tout prendre, qu'une boutade et je ne crois pas qu'elle doive porter ombrage, comme on a feint de le croire, aux représentants du sexe fort, — ainsi appelé sans doute parce qu'il est d'ordinaire l'esclave heureux de la faiblesse féminine.

La préface d'*Aphrodite* a un tour insensiblement plus théorique et, par là, plus ambitieux.

Ce livre, dit entre autres choses Pierre Louys, je l'ai écrit avec la simplicité qu'un Athénien aurait mise à la relation des mêmes aventures. Puis, distinguant l'idée de honte, que l'antiquité n'appliquait qu'aux excès de la chair, de l'idée de péché que le christianisme applique indifféremment à tout acte sensuel, il conclut :

Quand les Grecs ou les Latins voulaient outrager un homme qui fréquentait les filles de joie, ils l'appelaient μοιχος ou *mœchus*, ce qui ne signifie pas autre chose qu'adultère. Un homme et une femme qui, sans être engagés d'aucun lien par ailleurs, s'unissaient, fût-ce en public et quelle que fût leur jeunesse, étaient considérés comme ne nuisant à personne et laissés en liberté.

Il y a peut-être là quelque vérité, encore que relative.

Mais où s'affirme bien l'excès de la tendance, c'est quand, reprenant un thème d'ailleurs connu, l'écrivain va souhaiter que le monde oublie « dix-huit siècles barbares, hypocrites et laids », pour « revenir pieusement à la beauté originelle ».

N'oublie-t-il pas alors que ce n'est pas tant le christianisme tout entier qu'une de ses tendances extrêmes qu'il faut accuser d'avoir tenté de flétrir, en sa fleur, la joie de vivre ? Car l'histoire du christianisme enregistre un perpétuel débat entre la rigueur ascétique et une tolérance, sinon générale, du moins toute pénétrée du sentiment des nécessités humaines. Et que voyons nous d'ailleurs ? Aux époques de belle vitalité catholique, c'est-à-dire pendant toute la Renaissance et jusqu'à l'aube du XVIIIe siècle, l'Eglise montre à l'endroit des choses de la chair une large tolérance, bien conforme d'ailleurs à l'esprit d'une religion qui s'incorpora les rites du paganisme expirant, n'hésitant pas à substituer aux divinités païennes les saints qu'elle intronisait, poussant parfois l'indulgence jusqu'à laisser planer quelque doute sur l'identité, semi-païenne, de certains d'entre eux, et toujours trop consciente des besoins des sens pour ne pas garder comme alliés fleurs, parfums et sons, ces portes naturelles par où l'on accède à eux...

C'est seulement aux périodes d'affaiblissement vital qu'on voit apparaître cette volonté de réduire l'homme à ses seuls éléments spirituels, de le mutiler en quelque sorte en tendant vers cet ascétisme exaspéré et stérile qui reçoit encore, comme le disait Pierre Louys, son mot d'ordre de Genève, la ville de Calvin.

Il semble donc que l'auteur d'*Aphrodite* simplifiait à l'excès le problème, en croyant le réduire. Souhaiter le retour à l'équilibre parfait des civilisations antiques est, pour le reste, un rêve pur. Plus d'un artiste l'a formé, tel, un demi-siècle plus tôt, Gautier se vantant de retrouver en lui les traits d'un païen primitif pour qui n'eût pas coulé le sang du Golgotha. Illusion encore ! Même chez les artistes

les plus profondément épris des civilisations disparues, on trouverait, en y regardant de près, trace de cet apport mystérieux qui, au déclin des civilisations païennes, vint enseigner à l'homme las, mais insatisfait, le tourment de l'infini et la volupté des larmes.

§

D'après une règle, à laquelle peu de prosateurs dérogent, Pierre Louys commença par écrire en vers.

N'est-ce pas aux poètes que vont d'abord les ferveurs juvéniles ? Or de l'admiration à l'imitation il n'y a qu'un pas. Le cœur palpite, l'esprit s'exalte et chacun répète à sa façon l'*anch'io son pittore* du grand artiste.

Donc, vers 1891 et ses vingt ans, Pierre Louys écrivit des vers.

On était encore en pleine mêlée symboliste. Mallarmé, serein et incompris, Verlaine pauvre et discuté, étaient les maîtres favoris d'une génération qui reconnaissait aussi Leconte de Lisle et Heredia. On retrouve ces noms dans *la Conque*, jeune revue que fonda, vers cette époque, le futur auteur d'*Aphrodite*, et que les « Maîtres » voulurent bien honorer, tour à tour, d'une page inédite.

Les vers de Louys parurent dans une plaquette, à couverture jaune ornée de lotus et portant une étoile au front: *Astarté*. Si, depuis lors, on a lu çà et là des vers inédits de Louys, aucun volume ne les a recueillis et *Astarté*, devenue rarissime, reste encore le seul livre de vers qu'il ait publié.

On se plaît à trouver dans cette première œuvre le gage de ses qualités foncières, alliance d'humanisme et de sensualité. Et certes on y écoute encore avec plaisir :

> La flûte qui fléchit sous les doigts allongés
> Docile à s'animer comme la femme aux lèvres...

Mais surtout nous attendons avec impatience que soient réunies en volumes les nombreuses pièces écrites depuis

lors et qui sont encore dispersées, telle l'admirable *Psyché* :

C'est notre heure éternelle, éternellement grande,
L'heure qui va survivre à l'éphémère amour
Comme un voile embaumé de rose et de lavande
Conserve après cent ans la jeunesse d'un jour.

Plus tard, ô ma beauté, quand des nuits étrangères
Auront passé sur vous qui ne m'attendrez plus,
Quand d'autres, s'il se peut, amie aux mains légères,
Jaloux de mon prénom, toucheront vos pieds nus,

Rappelez-vous qu'un soir nous vécûmes ensemble
L'heure unique où les dieux accordent, un instant,
A la tête qui penche, à l'épaule qui tremble,
L'esprit pur de la vie en fuite avec le temps.

§

Ayant poussé à fond l'étude de l'antiquité, l'auteur d'*Astarté* devait se plaire à en faire revivre quelques chefs-d'œuvre.

C'est ainsi qu'enveloppant son érudition de toute la délicatesse de l'inspiration véritable, il va traduire les *Poésies* de Méléagre de Gadara et les *Scènes de la vie des Courtisanes* de Lucien de Samosate, entremêlant ces œuvres savantes de ses premiers contes antiques, encore très proches d'elles : *Léda*, *Chrysis*, *Ariane*, la *Maison sur le Nil*.

Chaque époque se fait de la traduction une idée différente.

Nos grands siècles classiques traitaient l'auteur ancien avec liberté. Elevés par la Pléiade dans l'idée que l'important était de se bien pénétrer du suc d'un écrivain, d'en sucer la « substantifique moëlle », ils laissaient au traducteur des droits étendus, croyant par exemple que la flamme d'une transposition personnelle l'emporte parfois sur la froideur d'un mot à mot.

Cette conception a pu donner des chefs-d'œuvre, telles les *Vies des hommes illustres*, « translatées » de Plutarque

par Amyot. Il n'en reste pas moins qu'elle a son danger. Ouvrir la porte à la fantaisie, c'est en quelque sorte subordonner la valeur de l'auteur à celle du traducteur. Le premier y court quelque risque.

Ainsi voyons-nous la traduction évoluer insensiblement vers une tradition plus rigoureuse, plus « scientifique ». La tendance atteignit son apogée vers le milieu du XIXe siècle. On vit alors (on voit encore d'ailleurs) — à l'exemple du plus célèbre d'entre eux : Leconte de Lisle, — des traducteurs soucieux de garder une telle fidélité au modèle que, devant les noms propres, par exemple, ils n'hésiteront pas à substituer aux noms consacrés par l'usage et les habitudes de la langue des transcriptions littérales, fût-ce aux dépens de l'harmonie...

Hélas ! on s'est aperçu assez vite que, même en ces matières, la science n'atteignait pas aisément au degré d'objectivité souhaitable ; que née du cerveau des hommes, subordonnée malgré tout à leur goût et à leur humeur, elle demeurait, comme eux, faillible et transitoire. Aussi, tout en accordant au traducteur moins de liberté peut-être qu'on ne le fit chez nous d'Amyot à Fénelon, on ne laisse pas d'estimer que la méthode la plus savante ne supplée pas, à l'occasion, un peu d'intuition poétique.

L'érudition, jointe aux dons d'artiste, fait de Pierre Louys un traducteur incomparable. Il n'a pas persévéré dans cette voie. Mais sa pratique du poète de l'*Anthologie* et du confident des courtisanes le préparait à merveille à donner à la poésie française — car c'est bien à elle qu'elle appartient — cette *Anthologie* du plaisir, la plus simple et la plus complexe, la plus tendre et la plus ardente qui soit en notre langue : *les Chansons de Bilitis*.

§

Le sous-titre dit : roman lyrique. Les chansons en effet se divisent en trois groupes, chacun correspondant à une étape de cette vie de Bilitis que Pierre Louys nous conte,

au début, avec tant de scrupules dans la fiction que, lorsque parurent les premières chansons, un savant professeur, ancien élève de l'école d'Athènes, remercia l'auteur de son envoi en lui confiant qu'il en avait lu quelques-unes avant lui... Donc pour suivre la fiction, Bilitis écrira sous nos yeux des *Bucoliques en Pamphylie*, des *Elégies à Mitylène* et enfin des *Epigrammes dans l'île de Chypre*, tableaux divers de sa vie voyageuse, emportée dans le cycle de la passion :

Certes je ne chanterai pas les amantes célèbres. Si elles ne sont plus, pourquoi en parler ? Ne suis-je pas semblable à elles ? N'ai-je pas trop de songer à moi-même ?

Si quelqu'un souffrit, je ne le sens qu'à peine. Si quelqu'un aima, j'aime davantage. Je chante ma chair et ma vie, et non pas l'ombre stérile des amoureuses enterrées.

Les Chansons de Bilitis exhalent une séduction qui tient du sortilège. Plusieurs sont devenues célèbres. Il n'en est guère qui ne mériteraient, à un titre quelconque, de le devenir.

En elles s'accordent (on écrirait volontiers s'accouplent) avec un bonheur inouï les réminiscences archéologiques et les inventions personnelles, la rouerie et la simplicité, l'érudition et la poésie. L'abeille qui distille ici son miel a beaucoup voltigé sur les parterres des anciens poètes, de Terpandre à Sapho, d'Alcée à Théocrite. Elle s'est grisée de leurs scolies, de leurs odelettes, de leurs épithalames. Jamais « l'innutrition », tant prônée par Ronsard et son école, puis reprise par Chénier pour son propre compte, n'a donné plus merveilleux résultat. La science se marie à la vie.

Veut-on voir Bilitis elle-même ? La voici, debout devant nous :

Mes cheveux sont noirs de leur noir et mes lèvres rouges de leur rouge. Mes boucles flottent autour de moi, libres et rondes comme des plumes.

... Moi je ne saurais vivre que nue. Mon amant, prends-moi

comme je suis : sans robe, ni bijoux, ni sandales, voici Bilitis toute seule.

Cette nudité prête à l'enfant une sensibilité permanente... Elle connaît, pour l'avoir éprouvé bien souvent, le craquement des feuilles, la mollesse du sol humide, le toucher de la pluie, le baiser du soleil :

La pluie fine a mouillé toutes choses, très doucement et en silence. Il pleut encore un peu. Je vais sortir sous les arbres. Pieds nus, pour ne pas tacher mes chaussures...

La pluie au printemps est délicieuse. Les branches chargées de fleurs mouillées ont un parfum qui m'étourdit. On voit briller au soleil la peau délicate des écorces.

Et encore :

Il avait plu. Des gouttes d'eau tombaient et coulaient sur ma peau. Mes mains étaient tachées de mousse, et mes orteils étaient rouges, à cause des fleurs écrasées.

Maintenant c'est la nuit, la nuit augurale et sacrée, mère des épouvantes, mère aussi des songes :

Les masses noires des arbres ne bougent pas plus que des montagnes. Les étoiles emplissent un ciel immense. Un air chaud comme un souffle humain caresse mes yeux et mes joues.

O nuit qui enfantas les Dieux ! comme tu es douce sur mes lèvres ! comme tu es chaude dans mes cheveux ! comme tu entres en moi ce soir ! et comme je me sens grosse de tout ton printemps.

Mais une clarté peuple soudain la forêt :

Je m'en allai le long du fleuve, tristement, et toute seule; mais en regardant autour de moi, je vis que derrière les grands arbres la lune aux yeux bleus me reconduisait.

Après les jours, les saisons la trouvent attentive à leurs couleurs, sensible à leurs souffles et à leurs parfums. Voici l'automne :

La terre est sombre comme un vêtement de deuil et les arbres jaunes frissonnent comme des chevelures coupées.

L'hiver à présent :

Le long du bois couvert de givre, je marchais ; mes cheveux devant ma bouche se fleurissaient de petits glaçons et mes sandales étaient lourdes de neige fangeuse et tassée.

Saison des longues paresses et des nuits voluptueuses, l'hiver ramène l'intimité et les soins amoureux. Pour son amie Mnasidika, Bilitis va mêler les attentions délicates aux transports du plaisir. On la retrouve tout entière dans ce trait domestique et passionné.

Au milieu des tisons ardents, je vais chauffer le fer et te coiffer ici. *Avec des charbons éteints, j'écrirai ton nom sur le mur.*

Ce nom, elle l'écrira mille et une fois au cours des poèmes qu'elle va lui consacrer. Elle le répète et le répète encore, tantôt avec langueur, tantôt avec feu ; elle s'en caresse, dirait-on, comme d'une chose qui appartient à son amie, qui est encore elle-même. Elle dit toute la force exclusive de la passion dont elle est possédée.

Aujourd'hui Masidika seule et pour toujours me possède. Qu'elle reçoive en sacrifice le bonheur de ceux que j'ai quittés pour elle.

... Tout, et ma vie, et le monde, et les hommes, tout ce qui n'est pas elle n'est rien. Tout ce qui n'est pas elle, je te le donne, passant...

Ce qui se déroule en ces pages, c'est le jeu de l'amour sensuel, avec ses plaisirs poussés jusqu'à la souffrance, ses baisers achevés en morsures. Les bouches s'appellent et se repoussent pour mieux se reprendre encore, les jambes se crispent, pour le spasme, les bras se referment sur les corps pâmés...

Je promènerai mes lèvres comme du feu, sur tes bras, autour de ton cou, et je ferai tourner sur tes côtes chatouilleuses la caresse étirante des ongles.

... Elle entra, et passionnément, les yeux fermés à demi, elle unit ses lèvres aux miennes et nos langues se connurent.

Il ne s'agit guère ici que de jeux physiques. Cependant,

pour physique qu'il soit, cet amour s'épanouit en rêves et s'achève en regrets.

Le rêve, il fleurit dans cette étrange chanson, l'une de celles que Debussy a mises en musique :

Il m'a dit : « Cette nuit, j'ai rêvé. J'avais ta chevelure autour de mon cou. J'avais tes cheveux comme un collier noir autour de ma nuque et sur ma poitrine.

« Je les caressais et c'étaient les miens ; et nous étions liés pour toujours ainsi, par la même chevelure, la bouche sur la bouche, ainsi que deux lauriers n'ont souvent qu'une racine.

« Et peu à peu, il m'a semblé, tant nos membres étaient confondus, que je devenais toi-même ou que tu entrais en moi comme mon songe. »

Quant au regret, il s'immisce partout : — dans le décor, témoin récent du plaisir :

Je regarde la place vide, le bois désert, la terre foulée. Et je mords mes poings jusqu'au sang et j'étouffe mes cris dans l'herbe ;

— dans le cœur, esclave de la chair et si fortement lié par l'habitude qu'il n'est pas dupe de l'illusion cherchée aux bras d'une autre :

Entre ta chair et la mienne un rêve brûlant m'a possédée, *je te serrais sur moi comme une blessure...*

Dans cette conception d'une vie voluptueuse et pleine, la mort apparaît en sa réalité, sans mystère : l'arrêt au bout de la course, le repos après l'agitation de la vie. Embaumés, chargés encore de leurs vêtements et de leurs parures, les morts prolongent, par leur apparence, l'illusion du sommeil. Si, fidèles à la fiction des épitaphes antiques, ils adressent la parole aux passants qui les visitent, c'est pour leur offrir les conseils et les souhaits de la sagesse définitive :

Ne pleure pas, toi qui t'arrêtes : on m'a fait de belles funérailles...

... et le souvenir de ma vie terrestre est la joie de ma vie souterraine.

Ou bien :

En gratitude à toi qui t'es arrêté, je te souhaite ce destin : Puisses-tu être aimé, ne pas aimer. Adieu. Souviens-toi dans ta vieillesse que tu as vu mon tombeau.

Ainsi, jusqu'au bout, ce « petit livre d'amour antique » demeure pareil à lui-même, et tel que les menus chefs-d'œuvre d'où il procède: clair, net, délimité. Le pinceau qui traçait au flanc des vases la forme des choses ou les ébats des vivants est le même qui décore à présent, d'une arabesque toujours légère, l'urne où va reposer la cendre des morts.

§

Il n'entre guère dans mon plan de résumer les romans de Pierre Louys, qui sont, comme on dit, entre toutes les mains. Ne suffit-il pas d'en citer les titres pour les évoquer aussitôt?

Aphrodite, c'est l'histoire de Chrysis, courtisane d'Alexandrie, qui, pour prix de son amour, exigea du sculpteur Démétrios les trois choses les plus précieuses qui fussent dans la ville : le miroir d'une courtisane, le peigne de la femme du grand prêtre et le collier de la grande *Aphrodite*. Franchissant les étapes qui vont des jardins de la Déesse à celui de l'Hermanubis, à travers le vol, le viol et la mort, Démétrios conquiert les joyaux demandés, afin qu'au jour fixé, dans un couchant d'or et de gloire, Chrysis, parée des bijoux terribles, apparaisse aux yeux du peuple entier qui salue en elle l'incarnation même de la grande Aphrodite. Mais au livre de gloire et de vie succède le livre de deuil et de mort. Chrysis, jetée en prison, boit la ciguë sous l'œil indifférent de Démétrios repris par ses propres rêves. Et si, plus tard, le sculpteur revient fixer dans la glaise les traits immortalisés de la morte, c'est Rhodis et Myrtocleia, les petites courtisanes, compagnes voluptueuses de ses fêtes, qui rouvrent enfin les portes de la prison pour porter clandestinement en terre son cadavre soustrait au bourreau...

Ainsi s'achève, funèbrement, ce conte splendide. Ces chairs parfaites se marbrent de pourriture. Cette vision se clôt sur un hymne au néant. On dirait une variation sur le : *memento quia pulvis es et in pulverem reverteris*, et si l'artiste païen y trouve prétexte à rêveries somptueuses, le moraliste chrétien n'aurait pas de peine à y puiser un thème à sombres méditations.

Remy de Gourmont l'avait admirablement senti, et dès la première heure, quand il écrivait :

Il y a en ce moment un renouveau de ces religions purement charnelles où la femme est adorée jusque dans la laideur de son sexe, car au moyen de métaphores on peut adoniser l'informe et diviniser l'illusoire... Mais aussi qu'une telle littérature est fallacieuse!... Les femelles mordillent les cervelets et mangent les cervelles; et toutes ces copulations n'engendrent que le néant, le dégoût et la mort.

Pierre Louys n'avait-il pas senti lui-même les limites de l'alexandrinisme réduit à ses propres ressources, lorsqu'il choisissait pour servante de sa déesse une juive, une Galiléenne, mêlant aux rites plastiques de l'Hellade les bouffées de parfum, qu'on voit s'échapper comme d'un antre miraculeux de la terre où devait naître le Christ. Rose du Cédron transplantée sous un platane d'Alexandrie, Chrysis reste profondément attachée à son sang étranger et, dans « la suprême nuit », elle écoute chanter dans sa mémoire des fragments de versets sacrés, écho de son enfance.

La lumière est douce. Ah! qu'il est agréable de voir le soleil !...

Alors :

Un furieux désir de vivre, de tout revoir, de tout recommencer, de tout refaire, la souleva subitement. C'était une révolte en face de la mort; l'impossibilité d'admettre qu'elle ne verrait pas le soir de ce matin qui naissait; l'impossibilité de comprendre comment cette beauté, ce corps, cette pensée active, cette vie luxuriante de sa chair allaient, en pleine ardeur, cesser d'être et pourrir.

Ainsi, à l'heure où l'être se retrouve seul en face de lui-même, « avant que la poussière retourne à la terre d'où elle a été tirée », devant ce vertige de l'inconnaissable, ce sont les effluves exhalés d'une terre étrangère, d'une terre « barbare », qui enveloppent l'être de leur vertige, élargissant un monde qu'il croyait tenir dans la main... Cette finale prend ici valeur de symbole.

Œuvre d'un archéologue resté poète, *Aphrodite* ne laisse pas de souffrir d'une insensible disparité entre le sujet traité et l'art mis en jeu. La stylisation y est parfois facile. Le parallélisme même des épisodes contente l'œil plus que l'esprit. L'imitation de *Salammbô* perce çà et là, dans l'épisode de crucifixion notamment. Surtout *Aphrodite* ne donne point l'impression d'une de ces œuvres jaillies spontanément dans la rigueur de leur forme et de leur style, — une, indivisible, immuable. C'est pourquoi, malgré ses séductions multiples, elle n'occupe pas à mes yeux une place de premier plan dans l'œuvre de son auteur.

§

Plus sobre et d'un grain plus serré apparaît la *Femme et le Pantin*, histoire d'un homme qui se prosterne et rampe devant la femme qu'il désire, puis soudain, au comble de l'exaspération, tourne et change, s'érige en maître, ose la frapper, est adoré un instant pour ce geste, mais, incapable de jouer longtemps son rôle de dompteur, redevient la chiffe qu'on ramasse et qu'on quitte au gré d'un caprice ; et ainsi, dix fois berné, dix fois lâché, joué jusqu'au bout, revient à la charge avec cette lettre finale — suprême expression de l'humiliation du mâle devant la femelle souveraine :

Ma Conchita, je te pardonne. Je ne puis vivre où tu n'es pas. Reviens. C'est moi maintenant qui t'en supplie à genoux.

Je baise tes pieds nus.

MATEO.

Partie en quatre coups de dés où la femme joue, et gagne, jusqu'au bout !

Le récit s'encadre de décors bien espagnols : paysages de neige et places ensoleillées, chambre louche et mirador, patio et jardin, cabaret de port et grille fermée ; tous témoins ou obstacles dans l'une des plus sombres tragédies qui soient : la dégradation d'un homme dont la femme aiguise le désir sans le contenter.

Le titre de cette tragédie sensuelle l'explique assez pour qu'il soit inutile de le commenter. Mais il lui donne ce prolongement sensible qui en fait, à côté de *Carmen* et de *Manon Lescaut*, l'une des plus âpres peintures du désir qu'artiste ait tentée.

Les obstacles pourtant ne manquaient pas. Il fallait compter avec le prévu d'un décor fort exploité déjà ; avec la difficulté de refaire, quatre fois au moins, une scène toujours la même : celle de la femme qui se dérobe ; avec le danger d'outrer les figures aux dépens de la vraisemblance. Pierre Louys s'est joué de tout ; tournant le pari à son avantage par l'adresse de ses « mise-en-pages », ce balancement d'intérêt qui rattache l'intrigue d'un fil plus fort au moment qu'on la croit rompue, et surtout par la magie de son style rapide et pourtant savoureux...

§

Dans les *Aventures du roi Pausole*, une conception au fond analogue de la souveraineté de la femme et des entraves apportées par les siècles au libre développement du bonheur individuel, s'enveloppe de tant de bonhomie et de si fins sourires que l'analyste le plus subtil a peine à la retrouver dans certaines petites phrases, désolément glacées.

... Les femmes sont sur la terre pour être très malheureuses ; souvent sans raison aucune ; *mais quand une cocotte se met à pleurer, je vous réponds qu'elle sait pourquoi.*

— Voulez-vous me le dire ?

— *Parce qu'elle joue avec un amour qui ne cesse de lui échapper.* Parce que, entre vingt hommes qu'elle déteste, elle en

choisit un qu'elle chérit et que celui-là n'a qu'un désir, c'est de la quitter le plus vite possible. *Parce qu'il n'y a pas de comédie plus triste à jouer ni plus laborieuse que celle des sentiments tendres.*

Pour le reste, c'est l'histoire d'un excellent roi qui « connaissait l'art d'échapper à tous les regrets en changeant la définition du bonheur sous la dictée des circonstances ». Il vivait fort heureusement entre ses 366 femmes (1 pour chaque jour de l'année, la dernière en prévision des années bissextiles) et il fallut l'escapade de la Blanche-Aline, sa fille, pour le lancer dans l'aventure : « parcourir sept kilomètres à dos de mule, de son palais à sa grand'ville », ce qu'il n'avait onc entrepris de sa vie. — Encore ne s'y lança-t-il que sur le conseil de son page, Giglio, nouveau Fantasio, aussi poète que le premier — et peut-être meilleur amant. D'ailleurs, si elle dura peu, l'équipée n'en fut que plus chargée d'aventure ; et le jeune page en prit sa part, parfois même aux dépens de son bon maître, lequel eut d'autant moins de peine à le lui pardonner qu'il l'ignora toujours...

Tout cela est léger, frivole, narquois, fait de traits badins et peints de couleurs claires, avec, çà et là, ces touches où se reconnaît le poète. Voyez par exemple le harem de Pausole :

C'était l'heure de la sieste.

La grande salle respirait avec l'haleine de trois cents rêves.

Toutes les femmes gisaient encore où le sommeil les avait prises. Elles couvraient les nattes de joncs froids, elles brochaient sur les étoffes, elles emplissaient de leur croupe des hamacs aux mailles larges. Pausole ne pouvait ni marcher, ni s'asseoir, ni lever la tête sans toucher une dormeuse nue. Un divan seul en portait quinze. Un filet suspendu en portait deux et les réunissait l'une contre l'autre. Celles qui souffraient de la chaleur s'étaient couchées dans le bassin plat, et, la tête sur le bord de marbre, elles allongeaient leurs jambes sous l'eau jusqu'à la sirène centrale, pistil de la tulipe ouverte que formaient leurs corps rayonnants.

Les mêmes qualités rayonnent dans les contes de Pierre

Louys, les uns très courts, les autres assez longs, certains portés aux dernières limites de la perfection sensible. Tel l'*Homme de pourpre*, histoire du sculpteur grec Parrhasios qui tortura un homme pour en arracher le rugissement de Prométhée ; telle *Une Volupté nouvelle*, gracieuse invention d'un fumeur convaincu ; telles enfin la *Bibliothèque* et la *Persienne*, peintures tragiques d'une enfant qui découvre brusquement toute la force, toute la détresse de la vie.

§

Cette œuvre d'apparence diverse n'a-t-elle pas un point de convergence où elle trouve son unité ? On n'en doute guère quand on lit cette phrase où l'auteur parle par la bouche d'un de ses héros :

Ce qui est vrai, c'est que l'amour n'a pas été pour moi une distraction ou un plaisir, un passe-temps comme pour quelques-uns. Il a été ma vie même. Si je supprimais de mon souvenir les pensées et les actions qui ont eu la femme pour but, il n'y resterait plus rien, que le vide.

Sans doute y aurait-il à épiloguer là dessus, à nous demander par exemple, comme le fait Phrasilas au cours du banquet chez Bacchis, si « l'amour n'est pas un mot qui n'a pas de sens ou qui en a trop, car il désigne tour à tour deux sentiments inconciliables : la volupté et la passion ». Nous retiendrons seulement que, dans ce débat, Louys, volontairement ou non, a pris parti et que son œuvre, au total, nous offre peu ou pas de passion et beaucoup de volupté.

Que d'autres l'en blâment s'ils le veulent ou marquent les limites que ce choix lui impose. Nous ne saurions lui refuser ce qu'un critique louait quelque part chez Anacréon : « un goût de la beauté qui l'éloigne de la bassesse ».

C'est là, à proprement parler, la teinte de son art, de son art sensuel et troublant, mais où les frissons les plus fugitifs se sont harmonisés dans la glace, *où les transports du*

plaisir lui-même rejoignent et prolongent le sourire ingénu de l'éternelle beauté.

Et puis il eut le génie de la prose.

La sienne offre le plus souvent ce caractère définitif qu'on croirait presque réservé au vers. Flaubert lui-même n'avouait-il pas que la prose est indéfiniment perfectible ?.. Seuls nos plus grands écrivains ont laissé des pages « dont on ne saurait enlever une syllabe sans fausser la mesure de la phrase ». L'auteur des *Chansons de Bilitis* à son tour, et l'honneur n'est pas mince, est venu enrichir l'Anthologie des plus beaux morceaux de la prose française...

Les moyens dont il usa pour y parvenir, il nous les a révélés dans sa *Poétique* :

> Choisir le mot. Il n'en est qu'un...
>
> Mépriser les épithètes...
>
> Placer le mot : c'est écrire...
>
> Apprendre comment on étouffe la voyelle criarde entre deux sons sourds ; comment un coup flasque devient sec et tinte...
>
> Faire bondir le rythme par l'R ou par l'L, par les doubles consonnes qui vibrent, qui sifflent. Le rompre et l'abattre au souffle d'une muette, il faut qu'il retombe ou qu'il rebondisse...

Ne comprend-on pas mieux maintenant pourquoi on trouve parfois, dans une seule phrase, même la plus courte, quelque chose qui coule et fuit, s'échappant littéralement des lèvres à mesure qu'on le prononce :

> Mais les Naïades sont transparentes, et peut-être, sans le savoir, j'ai caressé leurs bras légers...

...pourquoi cette strophe chante et séduit, à l'égal des plus rares trouvailles de poètes :

> Les feuilles sont chargées d'eau brillante. Des ruisseaux à travers les sentiers entraînent la terre et les feuilles mortes. La pluie, goutte à goutte, fait des trous dans ma chanson.

En ces lignes charmantes, rien n'est laissé au hasard, et il n'est pas une syllabe, pas une consonance, pas une virgule même, qui n'ait sa place et sa raison d'être. Et saurait-

on pousser plus loin le jeu des *o* et des *u* que le poète l'a fait ici :

Dès que la nuit monte au ciel, le monde est à nous et aux dieux. Nous allons des champs à la source, des bois obscurs aux clairières, *où nous mènent nos pieds nus.*

Ductilité, aération, transparence : tels sont les mots auxquels il faut revenir sans cesse quand on veut louer comme il convient l'art de Pierre Louys. Nous lui en devons une reconnaissance d'autant plus vive qu'il commença d'écrire, ne l'oublions pas, à une époque où ces qualités étaient de toutes les moins cultivées.

Il est venu à son heure nous rappeler que les mots n'ont jamais perdu toute leur fraîcheur. L'important, *l'essentiel* est « d'ensorceler cette loque à la juste place où elle tourbillonne et colore tout à coup sa métamorphose ». Pour avoir bien connu les lois mystérieuses de cet art, l'auteur des *Chansons de Bilitis* a mérité d'écrire en notre langue beaucoup de pages d'une grâce végétale et naturelle, dont on ne se lasse pas, car elles gardent intacts, cette glace bleue des prunes, ce velours rose des pêches que le moindre toucher défraîchit...

Sans doute il est des écrivains plus âpres ou plus ardents, plus mordants ou plus pathétiques. Il en est peu qui aient mis au service de notre littérature, dans une époque troublée, une langue plus pure, une syntaxe plus nette, — une plus enivrante limpidité.

HENRY DÉRIEUX.

L'INEXPRIMÉ

—

I

O Poésie éparse et douloureuse,
O duvet dans l'air sans parois,
O bouche creuse
Qui ne trouvez jamais de voix !

Gouttes qui ne serez jamais rosée
Sur les fleurs basses du chemin,
O toi qui t'effeuilles, pensée,
O toi qui t'évades, parfum !

Flocons à la tragique ronde
Suspendus au ciel trop lointain,
Sans goûter la paix de tout ce qui tombe,
La douceur de ce qui s'éteint ;

Embruns qui ne serez jamais l'écume
A la poupe des vaisseaux,
Molle brume
Qui traînez vos langueurs sur l'eau ;

O Poésie, ô belle dame
Assise sur la chaise d'or ;
Montante flamme
Au palais noirci de nos corps ;

Toi la furtive, la secrète
Et la douloureuse beauté,
Contours fuyants, grâce imparfaite,
Fragilité ;

Lorsque tu parais sous les arches
Du grand domaine inexploré,
C'est de loin que l'on suit ta marche
Entre les feuillages nacrés.

L'âme enchaînée ouvre ses ailes
Et prépare son chant ;
Le silex du noir chemin étincelle,
Passante, à ton talon d'argent.

Mais tu fuis, entendant à peine
La meute des souffles humains,
Et tu secoues, de tes épaules souveraines,
Ainsi que des feuilles mortes, nos mains.

Il te faut poursuivre ta ronde,
Et nous laisser, les bras en croix,
Crier sur les cimes du monde
Ton nom, en levant nos faces vers toi !

II

J'ai parfois la croyance exaltée
Que je suis en route vers elle.
Je conçois sa simplicité,
Sa rudesse, sa force nouvelle.
Elle n'est encore que prescience,
Un souffle à travers un silence,
Une lueur ;
Elle est comme les eaux d'une île :
Autour de la vie immobile,
Elle promène une inquiète rumeur.

Je ne sais comment on l'appelle :
Je la nomme ma sainte, ma dame;
Je tiens entr'ouverte pour elle
La porte défiante de mon âme.
Elle vient tard.

On ne peut l'entendre marcher
Qu'une fois tout l'inutile fauché
Dans le grand chemin que la mort prépare.

Elle reviendra,
Comme sous une robe de moine, austère,
Couleur d'âme et couleur de terre.
Auparavant, il me faudra,
D'un pas et d'un effort âgés,
Franchir des plaines ravagées,
Et la douleur, champ après champ,
Et sentir au fond de moi-même
Quelqu'un de grand et de planant
Dont la main, par-dessus les désastres, sème !

Alors je la chanterai,
Alors les vers que je ferai,
Au goût de l'eau, au son du vent,
Et le sel du matin humide sur ma bouche,
Avec mon cœur comme un plein air,
Et mes désirs à découvert
Seront les seuls et les marquants
Qu'on place haut, de crainte qu'on y touche !

Ceux-là seront les vrais,
Les blés au-dessus des ivraies,
Tout l'austère
De la laine filée et du vase de terre,
L'essentiel et le fini,
Le son au lieu du vain bruit,
La substance au creux de la main,
La stance s'échappant soudain
Sur quatre ailes !

Je rêve à notre rencontre future...
Nous aurons l'air toutes les deux d'avoir grandi,
De sortir de la chambre obscure
Des maladies,
De déboucher dans un jardin

Changé par le printemps et la convalescence.
Pendant l'absence
Le vieux pommier, près du vieux puits,
Sur la margelle aura fleuri.
L'air sentira l'eau fraîche et l'écorce nouvelle.

Mais il faudra en attendant
Etre celui qui va tâtant
Le sol, comme un sourcier ;
Sur la baguette sensitive se plier,
Pencher l'amphore de sa face,
Et sentir le frémissement
De quelque chose de dormant
Qu'il faut onde par onde amener aux surfaces.

Mais il faudra longtemps encor
Pousser la plume raboteuse sur l'établi,
Etre l'humble atelier rempli
De poussière vermeille et de simple vouloir,
Avant de voir,
A sa hauteur, un enfant nimbé d'or
Dont les lèvres sont hermétiques
Et qui cependant fait flotter,
Aux cimaises d'obscurité,
L'arabesque de son chant mystique.

III

Mes images, ô belles dames,
Cortège invisible et présent,
Douces servantes de mon âme,
Porteuses de myrrhe et d'encens.

Elle n'a qu'à frapper des ailes,
Mollement, aux heures d'ennui,
Pour sentir vos claires prunelles
Pénétrer la tombante nuit.

Lorsque son étroite demeure
Est refroidie et sans clarté,
O visions intérieures,
Vous brillez dans l'obscurité.

O vous, ma famille secrète !
Par dessus les fronts étrangers,
De vos mains fragiles, vous faites
Le geste de m'encourager.

Vous êtes les grandes madones
Que portent mes rêves en blanc,
Tandis que mon âme frissonne
Ainsi qu'une bannière au vent.

Le champ clos, étouffante enceinte
Qui m'oppressait de ses parois,
Devient tout espace, mes Saintes,
Au-dessus de vos grands pavois.

Dans mon logis pauvre et sans aise,
Vous viendrez, Dame-de-Merci ;
J'essuierai en tremblant la chaise
Et vous serez émue aussi.

La troupe maigre de mes peines
Voudra toucher votre manteau ;
Vous vous pencherez sur l'haleine
Des rêves chétifs au berceau.

Quand sonnera l'heure dormante,
La nuit soufflera sur vos yeux,
Emportant vos formes ployantes
A travers l'espace poudreux.

J'appuierai mes mains à la table.
Il flottera sur chaque objet
Je ne sais quel air de miracle
Et de ravissement secret.

Dans le clair-obscur de mon âme,
En souvenir je vous verrai
Me tendre les bras, belle dame
Dans votre grand manteau doré.

Parfois vous n'êtes qu'un présage :
Une porte obscure ouvre en moi,
Ce n'est qu'un contour de visage
Qu'entre les arcades je vois.

C'est en vain que je vous appelle.
Il faut que le temps soit venu
Pour que dans la noire chapelle
Vous entriez sur vos pieds nus.

Il faut de sombres intervalles
Entre les moments de clarté.
Il faut crier dans les dédales
Pour que tu paraisses, beauté !

Il faut que tombent de tes lèvres
Un rythme, une haleine, un frisson,
Et qu'avec des sueurs de fièvre
On compose en soi la chanson.

MARIE LE FRANC.

PAUL VERLAINE
ET SON MÉDECIN

LETTRES INÉDITES AU Dr JULLIEN

—

Le 26 janvier 1886 mourait Mme Verlaine. Rien de pire ne pouvait arriver au poète, vraiment incapable encore de se conduire, après tant de cruelles expériences. Tout lui manquait à la fois, l'affection la plus sûre, le seul être qui pût avoir, avec un peu d'autorité, *toute la douceur*, *toute patience*... Il se sentit désemparé dans sa misérable chambre de la Cour Saint-François. Edmond Lepelletier a décrit ce taudis repoussant, au fond d'un coupe-gorge, et l'on croirait lire une page des *Mystères de Paris* : « Une sorte de Cour des Miracles, peuplée de travailleurs, surtout d'indigents, située en contre-bas du chemin de fer de Vincennes... La chambre était petite, sordide, sinistre, comme le coupe-gorge au fond duquel elle se trouvait blottie... » Cela, après la vie campagnarde de Coulommes. Dans ce repaire humide et boueux, sans air, un marchand de vin, hélas ! à sa porte, la santé déjà compromise du pauvre Lélian ne pouvait résister longtemps.

Son rhumatisme le torturait et le clouait sur place : il n'avait même pas pu suivre le convoi de sa mère. Quelques pauvres économies s'épuisaient et les soucis d'argent ajoutaient à sa misère physique et morale. Son logeur le harcelait et harcelait Vanier, arrachant ce qu'il pouvait obtenir sur le bénéfice hypothétique des livres futurs. Impitoyable, sa femme faisait valoir ses droits. Impossible de rien connaître de son fils. Malade, il n'avait qu'un recours.

« On m'offre l'hôpital — avec recommandation c'est vrai, écrit-il à Vanier le 6 février ; c'est peut-être un peu bien traditionnel et bien poétique, çà, l'hôpital. Quelque tentant que ce soit, j'attendrai encore un peu (1). » Cette *recommandation* ne

(1) *Correspondance* publ. par Ad. Van Bever, t. II, p. 44.

venait elle pas du Dr Louis Jullien — son « principal protecteur », comme il dira plus tard (2) ? Ce qui est certain, c'est qu'en ce moment douloureux il a recours à lui et que s'engage alors une correspondance régulière.

Déjà, il avait reçu ses soins. La première lettre que je connaisse est du 14 décembre 1885 :

Paris, le 14 décembre 1885.

Cher Docteur,

Voici. Ma jambe va beaucoup mieux. Enflure fort diminuée.

Le pied revit un peu. La jambe plie d'un centimètre environ sans grand mal. Je puis, avec peu d'effort, la lever et la remuer en long et en large. Je me demande si j'oserai essayer de descendre du lit ou s'il faut encore attendre. Enfin, un nouvel appareil (en plâtre, je crois) serait-il nécessaire ?

Lettre explicite s'il vous plaît.

(2) *Ibid.*, p. 117. — Une note manuscrite du Dr Jullien, que Mme Jullien m'a très aimablement communiquée, précise les circonstances de leur première rencontre : « Vers 1885, mon frère Jean et moi avions l'habitude de prendre tous nos repas au restaurant Laveur. Un jour, Charles Morice amena parmi nous un personnage mal vêtu, d'allures plutôt tristes, et qui ne parla guère pendant tout le diner. C'est Paul Verlaine, nous dit-on ; ce nom nous était connu par beaucoup d'articles publiés alors dans *Lutèce*, journal très lu des étudiants. Quelques sonnets nuageux l'avaient signalé à notre attention. La plupart de mes camarades le prenaient pour un poseur, vaguement polémiste, mais en somme un timide, un homme dont les propos étaient sans grande importance. Il nous frappa par sa calvitie, son nez camard, son faciès socratique et son silence presque obstiné. Nous sortions tous en file, lorsque le garçon qui nous avait servis rappela notre invité et, lui faisant remarquer qu'il oubliait quelque chose, lui remit une liasse pliée dans un grossier papier jaune, comme celui dans lequel on met « les frites ». Je le vois encore fourrer négligemment le paquet dans la poche de sa redingote et déambuler avec nous jusqu'au café voisin où nous allions prendre le mazagran. Il y avait, paraît-il, plusieurs billets de mille francs dans cette enveloppe crasseuse. A quoi servirent-ils ? je ne le sais. Peut-être à payer un manège de chevaux de bois : c'est ce que l'on a dit. Quoi qu'il en soit, je devais rester plusieurs années sans revoir la *célébrité* qui nous avait si peu frappés. J'eus quelquefois l'occasion de le rencontrer dans les parages de l'Odéon et de la rue Vaugirard, au cours d'excursions dans les brasseries de ces régions. Il semblait peu communicatif et défendu par une cour intransigeante. » (D'après les lettres de Verlaine, il semble qu'il faille reporter cette rencontre à une date antérieure à 1885.)

Bien à vous.

Un danseur impatient.

P. VERLAINE.

6, Cour Saint François, rue Moreau.

Je garde toujours ma jambe dans la gouttière. Dois-je la retirer ? Dois-je garder le genou enveloppé (3) ?

Il y a là encore une certaine gaîté, une façon alerte de prendre son mal en patience. Après la mort de sa mère, le ton change :

Le 20 février 1886.

Mon cher Docteur,

J'ai, ce matin, complètement oublié de vous demander l'adresse de M. Colin. D'ailleurs, vous lui aurez donné la mienne pour un rendez-vous *extrêmement* prochain. Mais deux précautions valent mieux qu'une.

Il faudra qu'avant *jeudi* j'aie votre note de soins pour ma mère *et moi* (*visites chirurgicales*). J'espère fermement donc vous voir très bientôt et Colin aussi.

Mille cordialités.

P. VERLAINE.

—

Paris, le 29 avril 86.

Mon cher Docteur,

En présence de la mauvaise volonté de mon ex-épouse à payer les dettes privilégiées de la succession de ma mère, je crois qu'il serait bon que vous écrivissiez à cette dame d'avoir à se presser, sinon vous vous verriez dans la nécessité de lui envoyer une sommation par huissier au sujet des 500 francs que vous doit la dite succession, et ce dans le plus bref délai.

Monsieur Chanzy (4) a fait une démarche analogue et a reçu de l'avoué, M. Guyot Sionnest, une réponse dilatoire

(3) Les lettres des 14 décembre 1885, 29 avril 86, 27 décembre 91, 2 mai 94, 26 août 94 m'ont été communiquées par le Dr W. Jullien que je prie de trouver ici l'expression de ma gratitude.

(4) Chanzy, le tenancier de l'Hôtel du Midi, 6, Cour Saint-François.

qui a déterminé M. Chanzy à procéder par voie d'huissier.

Le marbrier s'est fait payer, sans doute de la même manière.

Enfin, il faut prouver à cette personne la vérité du proverbe: A bon chat bons rats.

Excusez ce papier et mettez-le sur le dos de la détresse où m'a réduit une femme à qui je n'ai jamais refusé ni un gâteau, ni du Madère chez les pâtissiers de haut goût, ni boites de gants, ni rien, même mon estime jusqu'à ces derniers mois.

A vous, et venez donc me serrer la main.

P. VERLAINE.

P. S. L'adresse de mon ex femme est : Madame Mathilde Mauté, 14, rue Nicolet, XVIIIe arrondissement.

Puis, brusquement, griffonné à la hâte, d'une écriture fébrile, cet appel émouvant :

Le 10 [juillet 86].

Cher Docteur,

Venez, complications, rechute, etc ..

Vive Louis II de Bavière à qui j'ai fait un sonnet pour la revue wagnérienne !

Sans blague, venez quand pourrez. Je souffre terriblement.

Votre

P. V.

Quelques jours plus tard, Verlaine fit son entrée à Tenon — son premier hôpital. Malgré ses préventions, les *semaines d'apprentissage* n'eurent rien de pénible. C'était l'été ; *les immenses rideaux blancs, le beau soleil de juillet* lui *garnissaient l'âme d'une chaude fraîcheur* (5). Autour de lui, peu de malades gravement atteints : la trêve des beaux jours. Et il avait la perspective de quelque argent à toucher...

En revanche, Broussais qu'il connut à la Toussaint, dans la mélancolie de l'automne, produisit une impression plus froide ; mais, ici encore, il s'habitua vite. Il avait peu d'exigences —

(5) *Mes hôpitaux.*

pour bien des raisons — et connaissait trop les dangers de la liberté pour ne pas s'accommoder de cette discipline sans rigueur.

Désormais, l'hôpital sera son domicile ordinaire et normal. Il a bien quelques mouvements d'impatience : cette légende qui se forme autour de lui l'agace un peu. Des inquiétudes aussi, à se sentir au pouvoir de la médecine et de la chirurgie — divinités mystérieuses. Mais, dans l'ensemble, chez les docteurs, les infirmiers et, sauf de rares exceptions, chez les étudiants, il ne trouve que chaude sympathie. Parmi les malades, il jouit d'une aimable popularité. Le régime, la vie régulière atténuent ses douleurs. Les tentations même ne le tourmentent guère, dès qu'il se sent hors d'état d'y succomber... Puis, au printemps, ces quelques semaines dans la maison de convalescence de Saint-Maurice, si accueillante avec sa salle de jeux, sa bibliothèque et, *légers et clairs*, les *arbres gentils* de son *bois plébéien*.

Mieux que la prison autrefois, c'est le bon gîte, le refuge, et les moments de liberté qui, de temps à autre, le ramènent à la vie de hasard, ces *instants noirs*, réveillent en lui tant de détresse que le retour à l'hôpital lui est une joie. Il y revient toujours comme l'on rentre chez soi, après les hôtelleries douteuses, avec un sentiment de bien-être et de sécurité.

—

Paris, le 31 décembre 1886.

Mon cher Docteur,

D'abord mes meilleurs souhaits. Ce matin à la visite, le docteur, qui m'a dit vous avoir vu la veille et avoir conféré avec vous de mon cas, m'a affirmé que je pourrai être guéri dans *trois mois*. Trois mois à l'hôpital, c'est doublement long, d'abord comme délicatesse, fausse honte, que sais-je, usurpation apparente d'un lit pour un malade plus intéressant, etc. Quant à la longueur matérielle, je m'y résignerais, hélas ! d'autant plus volontiers que, sorti d'ici, je me trouverai presque immédiatement sans ressources, à moins d'un événement difficile à prévoir. On me doit 900 francs dont je pourrai toucher au moins les 3/4 au moyen d'un transport, mais j'ai affaire à un notaire des plus récalcitrants. On me doit aussi 1.500 francs, un ancien vicaire de

Saint-Gervais ! D'autre part, Chanzy me doit quelque cent francs, je pense (6), mais ces affaires sont si longues. Ma femme, en faisant ce qu'elle a fait, savait bien me mettre sur la paille et me pousser — à quoi ? à quoi, la scélérate ! — La littérature ? bien précaire. Des leçons ? bien aléatoire.

Quoi qu'il en soit, que me conseillez-vous ? Dois-je rester jusqu'à ce qu'on me dise adieu, dois-je m'entendre avec Chanzy, alors (si je puis compter sur trois mois, au moins, mais sur un temps fixe), pour louer un cabinet pour mes livres et retenir la chambre du rez-de-chaussée pour plus tard... Mais c'est difficile de s'arranger avec toutes ces affaires qui en finissent peu, trop peu ! — et des gens « dilatoires », hommes d'affaires et logeurs.

Je compte sur prompte réponse vôtre. Et, *quand ça ne vous dérangera pas du tout*, sur visite.

Vous savez sans doute que M. Nélaton nous quitte le 15. Je crois — je ne fais que croire — que c'est précisément M. Berger qui le remplacera. Est-ce bon ou mauvais ?

Avez-vous reçu ou eu *Louise Leclercq* et les *Mémoires d'un veuf* ?

Bien à vous, bien reconnaissamment.

P. VERLAINE.
Salle Follin, lit 6.

P. S. — Savez-vous vaguement si le père Didon est en ce moment à Paris, et son adresse ?

—

Paris, le 11 janvier 87.

Cher docteur, je pense que c'est demain que M. Richelot prend le service. Du moins, M. Nélaton a-t-il fait sa dernière visite aujourd'hui, ou ça y ressemble fort : indications précises sur les pancartes, recommandations aux élèves, etc., — et je me recommande à votre bonne amitié.

(6) En entrant à l'hôpital, Verlaine n'avait pas réglé ses comptes avec son logeur. Il avait en outre laissé dans sa chambre « livres, manuscrits, effets d'habillement... » (Voy. lettre à Vanier du 13 janvier 1887.)

Le docteur m'a aussi parlé d'électricité, sur le « triceps » je crois (excusez!) pour quand je serai hors.

J'écris à Vanier pour ces bouquins que vous n'avez qu'à demander d'ailleurs de ma part.

Je suis en train de mettre en ordre mes deux proch. vol. de vers. Vous me permettrez, n'est-ce pas? de vous dédier une pièce, que je veux choisir.

Je me propose d'écrire à votre frère, mais pas encore maintenant. Faut que je relise son livre (7) qui m'a plu beaucoup, *beaucoup* : simplicité, netteté. Ces *vertus* dans cette mascarade de nos jours !

A vous, bien affectueusement.

P. V.
lit 6, salle Follin, Broussais.

—

Le 18 janvier 1887.

Mon cher Docteur,

Ce n'est pas M. Richelot, mais M. Brun qui est notre chef de service actuel. M. Nélaton m'a recommandé. M. Brun m'a dit ce matin : vous n'êtes pas entré ici pour une ankylose, mais pour des ulcères (or mes ulcères sont guéris). Puis il a dit aux élèves : on lui fait des massages? — Oui. — On verra.

Tel est, mon cher docteur, le point où nous en sommes. Que veut dire ce *on verra* ? Est-ce Vincennes, ou la rue, ou ici ?

Honteux, moi, de vous tourmenter ainsi, mais vous avez été si bon pour moi que je suis devenu, sans doute, indiscret. Excusez ma situation d'infirme incapable de se soigner pour le moment chez soi.

Bien à vous.

P. VERLAINE.
Salle Follin, lit 6
Hôpital Broussais, 96, rue Didot.

—

(7) *Trouble cœur* (Paris, Tresse et Stock, 1886).

Rendu à la liberté en mars 87, il retourne à son appartement de la rue Moreau, — mais pour peu de temps. Après un mois à Cochin (avril-mai), il est envoyé à l'asile de Vincennes.

[15 mars 1887] (8).

Seriez-vous assez aimable pour me venir voir, si possible, demain mercredi, 6 cour Saint-François, rue Moreau.

Je vais mieux, mais je désirerais une consultation et un avis.

Nous causerons un peu de mon prochain volume et de dédicaces.

A vous de cœur.

P. V.

—

Dimanche [15 mai 1887.]

Mon cher Docteur,

Je sors de passer près d'un mois (19 avril-16 mai) à Cochin sous la direction de M. Auger, recommandé à l'interne en chef, M. Morel, par M. Nélaton. (Vous savez que ce dernier croit à ma guérison absolue dans un délai de mois [*sic*], moyennant bains ou douches et massages fréquents.) M. Auger, qui n'a pas l'air d'être de l'avis de M. Nélaton, m'envoie demain à Vincennes, non guéri de mon *ankylose incomplète consécutive à une arthrite rhumatismale* ; c'est-à-dire que je suis à peu près comme la dernière fois que je vous ai vu, la jambe pliant un peu seulement. De plus, M. Morel qui m'a ausculté souvent trouve que j'ai une *petite lésion au cœur* et me conseille de prendre en petite quantité de l'*iodure de sodium ?* Qu'est-ce encore que cela ?

Je crois qu'on ne reste que 15 jours à Vincennes. Peut-être qu'un mot de vous au docteur en chef ferait du bien pour un séjour plus long et des soins sérieux. Je recours donc encore une fois à votre infinie bonté.

Amour va paraître. Il y aura la pièce que vous connaissez

(8) Date de la poste.

peut être, « Je vois un groupe sur la mer » et qu'on trouve bien, dédiée à M. le Dr Louis Jullien. Je pense que Vanier fera ça fin courant (9).

Pensez à moi le plus tôt que se pourra, n'est-ce pas, cher docteur.

P. V.

Asile des convalescents. Vincennes.

—

Saint-Maurice, le 27 mai 1887.

Mon cher Docteur,

Le nom du médecin en chef est M. Ducel, mais c'est à l'interne qu'on a surtout affaire ; c'est, j'orthographie approximativement et je ne suis même pas sûr du nom, un M. Galli. — Je compte rester quelques jours, peut-être 15 encore, une fois mon temps de 15 jours passé (mardi prochain), puis demander à rester en payant (45 francs par mois). Ce serait « charmant » et me permettrait d'attendre de moins « indifferent circumstances ». Je vous écrirai d'ailleurs prochainement. Quand j'aurai une sortie, je tâcherai d'aller vous voir, afin que vous m'auscultassiez et m'édifiassiez sur l'état de mon « pauv'cœur ». Je pense qu'*Amour* va bientôt paraître, — en dépit des bruits de guerre ! ! ! (10).

A vous bien cordialement.

P. V.

Galerie Argand, Chambre 1.
Asile nl de Vincennes,
Seine, Saint-Maurice.

—

Lundi soir [septembre 1887].

Mon cher Docteur,

Voici la nouvelle édition de mes *Romances sans paroles*,

(9) Voy. la lettre à Vanier du 10 mai 1887 (*Correspondance*, II, p. 72). — *Amour* ne parut qu'un an plus tard (Journal de la librairie du 26 mars 1888). — La pièce dédiée au Dr Jullien n'est pas « Je vois un groupe... » mais la *Ballade, en rêve*.

(10) Affaire Schnœbelé.

avec un portrait rigolo (11). Qu'elles amusent vos douleurs et qu'il fasse sourire votre, j'espère, convalescence. Je voudrais vous déranger, mais je n'ose — *On n'entre pas sans frapper* — pour me renseigner dès *le matin* pour savoir à quoi m'en tenir sur admissions ès lieux *dolenti*.

M. le docteur Berger m'a offert son service, mais oublia de me dire où, sinon quand. — Ces savants! Et je voudrais avant d'entrer, sous votre aile, en la *Charité*, connaître, alors ! comment m'y prendre.

Votre concierge d'ailleurs m'aura renseigné sur les opportunités et moi, je reste, cher ami, votre obligé comme à ce bon Dieu-là.

P. VERLAINE.

—

Ainsi Verlaine, après deux séjours à Saint-Maurice (mai et août) et un passage à Tenon en juillet, se trouvait réduit encore, en septembre, à demander son hospitalisation ; il réintégra, à la fin du mois, Broussais et la Salle Follin.

Mais bientôt, sa correspondance témoigne de quelques inquiétudes et d'une certaine impatience aussi. La perspective d'une opération — et l'on commence à en parler sérieusement — est loin de lui sourire. D'ailleurs, cette vie d'hôpital n'est pas très favorable à ses intérêts littéraires. « Quel enterrement loin de toute réclame! » écrit-il à Lepelletier, et il ajoute : « Les absents ont toujours tort. » L'admiration bruyante de quelques jeunes gens ne lui suffit plus et le compromet; il voudrait travailler sérieusement, produire, agir, profiter des dispositions favorables de la grande presse : il a en tête une foule de projets et *ses chantiers sont pleins*. Quant à sa *santé générale*, à part cette boiterie à quoi il faut bien se résigner, elle est assez bonne.. (12). Déjà il se préoccupe de trouver un logement.

—

Paris, le 23 décembre 1887.

Mon cher Docteur,

Merci de votre bonne promesse en vue de m'aider, le

(11) Parue le 31 août.
(12) Lettres à E. Lepelletier des 28 novembre 87 et 3 janvier 88.

temps venu, à trouver un Orsini quartierlatinesque. Quand ce temps viendra-t-il ? Voilà la question qui « m'agite ».

Un peu de clarté, n'est-ce pas ?

Je suis à peu près sûr — ou même tout à fait sûr — quel pyrrhonisme pourtant CETTE vie inspirerait à feu Candide lui-même ! — que Vanier tiendra, courant de janvier, la somme (*qu'il me doit*) de 250 francs à ma disposition.

D'autre part, M. Brun, notre excellent docteur, va s'en aller d'ici, dans les premiers jours dudit janvier. Qui lui succèdera ? (On parle d'un M. Régnier ou Rénier.) Et son successeur sera-t-il longanime aussi ? Questions. M. Brun, sans nul doute, me recommandera à lui, — mais une bonne insistance de vous ferait sans doute beaucoup de bien. Oserai-je vous prier... ?

Ah ! M. Brun, parlant de mon mal à un confrère venu à Broussais pour une opération et qui suivait la visite s'ensuivant, lui dit : une arthrite, *génitale*, probablement. Qu'est cela, *bone Deus* !

On parlait de m'endormir pour me plier le genou de force. J'ai alors demandé, comme à Cochin et à Vincennes on m'avait trouvé cardiaque, à être ausculté. M. Brun a prononcé des paroles que je n'ai pas retenues pour caractériser ce que j'avais — et il a décidé qu'on ne pouvait m'endormir. Toutefois, l'interne m'a dit que ce n'était pas dangereux ; mais, à Cochin, on m'avait recommandé l'iodure de sodium et ici on ne m'ordonne rien pour le cœur.

Toujours la même jambe, en dépit de bains sulfureux 3 fois par semaine et de quelque électricité.

Et je profite de ce décadent décembre pour vous envoyer mes meilleurs souhaits de nouvel an. Répondrez-vous bientôt, comme il le souhaite, à votre

P. VERLAINE

Hôpital Broussais, Salle Follin, 22
rue Didot 96, Paris.

—

Broussais, le 12 janvier 1888.

Mon cher Docteur,

M. Regnier ou Rénier m'a vu ce matin. Il m'a dit que je *pouvais marcher plus vite avec une ankylose qu'un autre* et *travailler*, enfin qu'il n'y avait pour moi qu'une saison !!! de bains sulfureux, mais qu'à l'hôpital...

Alors, je crois qu'il faut que je parte. Je vous écris ceci en hâte pour voir si vous pouvez faire quelque chose.

Je suis le n° 22 de la salle Follin.

J'ai reçu ce matin le livre de votre frère (13). Je le lirai avec un plaisir que je devine d'après le plaisir que m'a déjà donné son précédent et lui en écrirai. Son adresse, s'il vous plaît.

J'attends réponse le plus tôt possible. Probable que je serai bientôt hors d'ici. A moins....

Votre bien d'avance reconnaissant en tous cas et mille pardons.

P. V.

—

Paris, le 18 janvier 88.

Mon cher docteur, ci-joint une lettre pour Monsieur votre frère que je vous prie de lui remettre.

M. Régnier me garde, évidemment grâce à vous, dont mille et mille gratitudes. Il parle, mais pour quand ? (et c'est l'important) de m'endormir pour plier cette jambe. Or je vous l'ai déjà dit, un M. Morel, interne à Cochin, m'a découvert quelque chose au cœur qu'on a constaté à Vincennes, à cette enseigne que j'ai pris là de l'iodure de sodium durant 6 et 8 semaines, sinon plus. Ici on m'a ausculté et M. Brun n'a pas voulu m'endormir après m'en avoir, il est vrai, vaguement parlé, peut-être (comme M. Régnier, probablement du reste) dans des buts purement dilatoires et facultatoires, comme on rime chez les symbolistes. — Que pensez-vous de tout cela, et quand vous viendrez me voir,

(13) Brochure de la *Sérénade*.

que direz-vous après un examen... auscultatoire? Ah ! zut alors !

J'ai des ennuis avec mes décadents. Bien envie de lâcher en douceur cette gosserie plutôt décidément compromettante. Que les gens sont donc bêtes et détestables, même les meilleurs !

Déchirez, je vous prie, cette lettre pleine de détails médicinaux, d'un français cursif et de bêtes griefs touchant mon sale métier.

A bientôt. Tout vôtre

P. V.
Hôp. Broussais, en Follin
96, r. Didot.

—

Paris, lundi 12 [mars 88].

Mon cher Docteur. Reçu votre bonne lettre avant-hier.

« Après délibération », voici ce que j'ai cru pouvoir décider :

Mardi prochain, 20 courant, vers 9 heures du matin, je quitterai Broussais, me dirigeant par l'omnibus de Montrouge ou pédestrement s'il fait beau, chez Vanier, naturellement. J'espère d'ici là avoir reçu de vous lettre m'indiquant chances de logement (dans les 30, 35 francs non loin de Sainte-Geneviève ni de Vanier, plutôt plus près, bien entendu, de ladite bibliothèque où je passerai la plus grande partie de mes jours et surtout de mes *soirs*, le moins haut possible, etc..). Vous verrez aussi pour la nourriture qui est le second article, pouvant attendre à la rigueur un tantinet. Quant au « somptuaire », assez pressé, lui. Verrez aussi, n'est-ce pas ?

Que de pardons pour toutes ces obligeances nouvelles aussi impudemment (mais avec tant de confiante amitié) sollicitées.

L'important :

Mon budget : *140 fr.* que j'emporterai d'ici. *250 fr.* chez

Vanier. *50 fr.* à la *Revue indépendante* (14). Total *440 fr.* Pour durer jusqu'en le milieu de mai, époque à laquelle 920 fr. — D'autres sommes qu'on me doit jusqu'à concurrence de 2.000 francs sont aléatoires pour le moment. Ces 440 fr., sûrs, mais c'est tout — sauf miracles ! — jusqu'en mai... Sauf avances ou emprunt. A vous de cœur.

P. V.

Ai-je besoin — 44 ans viennent le 30 mars ! — de vous promettre toute raison et tout *régime* s'il le faut, puisque je sors en quelque sorte sous vos auspices. Ayez toute confiance en votre malade qui sait être sérieux quand il le faut (15).

—

C'est ainsi, dans les dispositions les plus sérieuses, avec le souci d'organiser sa vie, que Verlaine s'installa au n° 14 de la rue Royer-Collard. *Amour*, depuis longtemps annoncé, paraissait à la fin du mois et déjà d'autres projets semblaient prendre corps. Jean Jullien, que le succès de la *Sérénade* (22 décembre 1887), avait classé au premier rang de la jeune équipe d'Antoine, était disposé à le servir — et le poète rêvait de théâtre. N'avait-il pas inséré, dans *Jadis et naguère*, une petite comédie toute prête pour la représentation, *les Uns et les autres*? En août déjà, il avait songé à l'offrir à Porel (16) et son ami Léo d'Orfer la lui réclamait maintenant pour une représentation privée (17)... Mais le Théâtre libre l'attirait davantage.

—

Mercredi 28 [mars 88]
rue Royer Collard, 14.

Cher docteur, j'ai faussé compagnie à Broussais, mais, cette fois, en toute correction. Je *travaille* !! et suis sage !!!

Mille remerciements de votre trop bonne lettre. Je vais

(14) Il venait d'y publier *Conte de fées*.
(15) Comp. lettre à Vanier du 5 mars.
(16) A L. Vanier, 31 août 1887.
(17) A L. Vanier, 20 février 1888.

penser à ce Théâtre libre et vous en écrirai, en attendant que j'aie le plaisir de vous voir.

Votre bien reconnaissant P. V.

—

Paris, le 1er mai 88.

Mon cher Docteur,

Dès lundi prochain, je serai, je l'espère, libre de tout ennui au moins immédiat et prêt à l'attention vers ce Théâtre libre entrevu entr'ouvert (excusez).

Doncques, un mot d'entente et je me vouerai presque en entier à cette tentative, autant que ma jambe le voudra.

Faites agréer à Monsieur votre frère mes meilleures cordialités et croyez-moi

Votre tout dévoué reconnaissant

P. V.

14, rue Royer-Collard.

—

Paris, le [25 mai 88.]

Mon cher docteur,

Quid de *les Uns et les autres* et du théâtre libre ?

D'ailleurs, je vais un peu mal et mes affaires ne se débrouillent pas : mais puisqu'il en est ainsi !

A vous de cœur

P. VERLAINE.

—

14, rue Royer-Collard.

Je ne sais pourquoi ces projets ne réussirent pas. Mais c'est seulement le 21 mai 1891, au Vaudeville, que devaient être joués *les Uns et les autres*, en une représentation à bénéfice, par les soins du Théâtre d'art : représentation unique, dont le bénéfice se réduisit à rien. D'ailleurs, l'état du poète s'aggravait de nouveau et, faute d'argent, il ne pouvait songer au traitement thermal qu'on lui conseillait. A l'automne de 1888, il a repris à Broussais ses quartiers d'hiver. Ses lettres maintenant deviennent plus brèves, un peu découragées sans doute ; certains cris

de détresse sont plus émouvants que jamais, mais ses amis fidèles ne le perdent pas de vue.

—

Paris, le 29 août 88.

Mon cher Docteur,

Je suis très reconnaissant à vous et à M. le docteur Guilloud, mais une pénurie chronique m'interdit le voyage. Je regrette d'autant plus cette circonstance, que ma jambe est loin d'aller mieux.

A vous bien cordialement. Aimez votre

P. VERLAINE.

—

Paris, 10 nov. 88.

Mon cher Docteur,

Ma santé est de moins en moins bonne. Je voudrais vous voir ou que vous m'écrivissiez s'il serait possible de passer quelque temps à la *Charité* où j'aurais le plaisir et le bonheur d'être votre voisin.

Je suis, en attendant, votre

P. VERLAINE.

—

Jour de Noël [88].

Cher Docteur,

Vu ma jambe pire, je suis rentré à Broussais (rue Didot, 96), salle Parrot, lit 1.

Je vais mieux depuis. Vous écrirai plus en détail très bientôt. Amitiés à votre frère. Et ce Théâtre libre ? Et ces *Uns et ces autres ?*

A vous de cœur.

P. VERLAINE.

—

Le 27 janvier 1889.
(Le jour des bienheureux saint Boulange et saint Jacques) (18).

Mon cher Docteur,

Pourriez-vous m'envoyer deux billets pour la représentation du 31 (19)? Deux amis à *comptes rendus* et à *battoirs* devant m'y représenter, j'insiste et vous serre la main bien amicalement ainsi qu'à votre frère.

Santé toujours la même. Je compte voir demain M. Chauffard (mille remerciements).

Votre bien cordial et reconnaissant,

P. V.

—

Paris, le 4 février 1889.

Mon cher Docteur,

Mes amis me chargent de vous remercier et de féliciter chaudement M. Jean Jullien. Je maudis bien ma pitoyable santé pour m'avoir empêché de joindre mes applaudissements aux leurs. Elle s'améliore toutefois et M. le docteur Chauffard a pour moi toutes bonnes attentions, pour lesquelles je vous envoie l'expression jamais assez renouvelée de ma reconnaissance.

Je fais force vers. M'autorisez-vous à vous adresser un sonnet dans un petit volume tout spécial et le plus cordial possible que j'intitule, pour paraître très prochainement, *les Amis* ? (20)...

N'auriez-vous encore entendu parler de mon fils et, en ce cas, quelles nouvelles, je vous prie ?

Agréez et faites agréer à M. Jean Jullien ma plus affectueuse poignée de mains.

Votre

P. VERLAINE.
Hôpital Broussais, Salle Parrot, 1.
96, rue Didot.

—

(18) Allusion aux élections parisiennes (Jacques contre le général Boulanger).
(19) Première de l'*Echéance* au Théâtre libre.
(20) *Dédicaces*.

Paris, le 3 mars 1889.

Mon cher Docteur,

Me sentant un peu mieux, j'ai quitté Broussais et suis installé rue de Vaugirard, 4, hôtel de Lisbonne, où je garde toute prudence et « reçois » tous les mercredis soir, à partir de 8 heures.

Je serais heureux de vous y voir, ainsi que votre frère à qui je serre, ainsi qu'à vous, la main.

Bien affectueusement,

P. VERLAINE.

—

[Mai 1889.]

Mon cher Docteur,

C'est encore moi, confus plus que je ne saurais dire.

Voici. J'ai un absolu besoin d'une paire de souliers, de dégager quelque linge de chez la blanchisseuse et de quoi prendre, durant un jour ou deux, quelques omnibus.

Vanier me doit, grâce à une transaction relative à *mes* exemplaires de *Sagesse* et de *Parallèlement*, quelques cent francs ou tout proche. Mais il ne « peut » me les donner qu'à l'apparition (dans 8 jours au plus tard) de ces deux volumes (21).

Pourriez-vous me prêter *d'ici-là* un louis ? ou alors me aider de vieux souliers, d'une chemise et de deux chaussettes ? Je serai chez moi ou chez mes propriétaires, l'espèce de café-bureau d'en face la porte d'entrée, toute la soirée.

Vous expliquerai ma vie qui est plus sérieuse (dans le bon sens du mot) que ne pourriez croire.

Si ne pouvez venir, mandat, je vous prie, ou envoi. En tout cas, soyez assuré de toute ma reconnaissance pour le passé.

Votre bien affectionné,

P. VERLAINE.

Je n'oublie pas les 20 francs que je vous dois de la rue

(21) Voy. lettre à Vanier du 21 mai.

Moreau et de chez vous. Total, y compris ces 20 francs-ci, s'il vous est possible : 40 fr. qui vous seront rendus fidèlement. Je ne suis pas un tireur au c... Amitiés à M. Jean.

—

Paris, 9 juillet 1889 (22).

Monsieur,

M. Verlaine me prie de vous annoncer que conformément à vos conseils, il est entré hier à l'hôpital Broussais. M. Chauffard qui l'a examiné ce matin est aussi d'avis qu'une saison d'Aix lui ferait infiniment de bien. Il ne vous écrit pas lui-même, se trouvant un peu fatigué de la course qu'il a dû faire hier.

Il me charge, en outre, de vous envoyer pour *Art et critique* un *gosse* nouveau. L'ordre de la prochaine publication serait alors, et veuillez en prévenir Monsieur votre frère,

IV : *A Mlle J. J.*, que vous avez déjà.

V : *A Mlle M. J.*, que je vous envoie ci-joint.

VI : *Epitaphe.*

Et VII : *Au Révérend Prieur de la Chartreuse de M. S. M.*, que vous avez également.

M. Verlaine me prie d'ajouter qu'il serait heureux que vous vinssiez le voir un jour que vous aurez le temps; il projette d'énormes travaux. Il compte recevoir la revue à sa nouvelle adresse : salle Lasègue, 31, hôpital Broussais, et vous envoie, ainsi qu'à Monsieur votre frère, toutes ses amitiés.

Veuillez agréer...

A.-F. CAZALS.

Cette revue *Art et critique*, fondée en juin, permet au Dr Jullien et à son frère de venir à l'aide du poète, matériellement et moralement, d'une façon plus efficace. Verlaine y collabore assez régulièrement ; des articles élogieux lui sont consacrés; des polémiques s'engagent à son sujet... En février, elle ouvrira pour *Dédicaces* une liste de souscriptions.

—

(22) Lettre de Cazals, alors hospitalisé à Broussais comme Verlaine.

Dimanche 28 [Juillet 1889].

Mon cher Docteur,

Voici l'*Arras* en question qu'on remettra pour vous, en même temps que ce mot (23). Qu'on y taille encore, s'il y a lieu, bien que j'y aie passé déjà d'assez inflexibles ciseaux pour ma part. Vous me direz en combien ça paraîtrait, n'est-ce pas ? — je veux dire en combien d'exemplaires et quand à peu près.

Je serais heureux d'être mis en rapports avec votre imprimeur, relativement à mon *Œuvre complète* éditée par moi seul responsable. J'ai l'intention toutefois de commencer par la publication du livre aux *Amis* (où sera votre sonnet). Ce serait « inédit » et réservé seulement aux amis, par voie, hélas ! un peu de souscription. On verrait plus tard à une édition « populaire ». L'œuvre complète (poésies) serait en deux volumes à 10 francs. Je désirerais vous parler de tout cela, à vous ou à votre frère, avant l'imprimeur.

A bientôt de vos nouvelles et, j'ose l'espérer, quelques meilleures nouvelles de chez vous.

A vous et votre frère, bien cordialement.

P. V.

—

Cazals vous adresse tous ses compliments. Veuillez lu envoyer *Art et critique* dès que son article sur Berrichon aura paru.

Toujours pas l'adresse de Moréas, j'espère l'avoir tout de même un de ces jours et vous la donner. Mais en voici une non moins bonne : Gabriel Vicaire, 26, rue Denfert-Rochereau. Ecrivez de ma part. Je ne doute pas de son adhésion.

—

[Août 1889.]

Mon cher Docteur,

Vous ne doutez pas que je prends une grande part à votre douleur. Comme vous me l'écrivez, j'ai passé par là et

(23) *Arras, fragment d'un livre perdu*. Publ. par *Art et critique*, les 9, 16 et 30 novembre.

je ne sais que trop tout ce que l'on perd, en perdant une bonne et bien-aimée mère. Recevez donc, en cette triste circonstance, ma meilleure et ma plus chaude poignée de main.

Si vous n'êtes pas à Paris quand ceci vous parviendra, vous trouverez rue de l'Université, où ce fut porté chez votre concierge, une lettre de moi et le manuscrit (en état) d'*Arras*.

Veuillez me faire parvenir quelques numéros du n° 10 d'*Art et critique* (et deux collections, si possible).

A bientôt, j'espère, de vos nouvelles.

Bien à vous et à votre frère. Compliments empressés de Cazals.

PAUL VERLAINE.

—

Paris, le 4 août 1889 (24).

Monsieur. J'ai été très flatté de lire dans *Art et critique* les éloges littéraires que vous m'y prodiguez et très ému en même temps de vos lignes si sympathiques sur l'homme. Agréez mes meilleurs et bien sincères remerciements.

Je me permets de profiter de ce mot pour vous prier, quand vous verrez M. Jean Jullien, de lui dire, pour qu'il l'apprenne à son frère le docteur, que le chef de service qui me soigne en remplacement de M. Chauffard parti en congé, s'appelle M. Siredey, ancien chef de clinique à la Charité (25).

Agréez, Monsieur et cher confrère, ma bien cordiale poignée de mains.

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, salle Lasègue, 31, 96, rue Didot.
Visible tous les jours de 1 à 3 (Strict.).

Veuillez m'envoyer quelques numéros de ce n° 10.

—

(24) A Jacques Donzelle, auteur d'un article sur *Parallèlement*, 3 août.

(25) Dans une autre lettre, Verlaine l'appelle, sans garantir l'orthographe, le Dr Séguier.

Dimanche [Octobre 1889] (26).

Mon cher Docteur,

Merci pour l'excellente réponse de Donzelle (27). (Qui est ce très sympathique personnage? Et de qui sont les lignes citées à l'appui de la réponse?)

Cazals aussi est très content de la rectification et me prie d'en remercier M. Jean Jullien bien chaudement.

Ne pourriez-vous, Messieurs Jean Louis, qui devez avoir des accointances terribles dans le monde théâtral, promouvoir l'idée de mes pièces jouées sur les scènes que faudrait, *sive* Français, Odéon, Gymnase ou Vaudeville (pour prose)? Tout au moins un bout d'article ou un petit article de tête en *Art et critique* parlant favorablement de « mon théâtre », *les Uns et les autres*, *Mme Aubin* (qui serait augmentée d'une scène) et, pour la farce, de mes « pantomimes » et « ballets », *Gaspard Hauser* et *Pierrot gamin*, ne ferait peut-être pas mal.

Tolle, lege — et vale.

P. VERLAINE.

Salle Lasègue 31, h. Broussais.

P. S. Pourriez-vous me prêter mes livres, *Amour* et *Jadis et Naguère* un ou deux jours : histoire d'y recopier quelques sonnets anciens pour *Dédicaces* qui va s'imprimer et faire recopier *les Uns et les autres*. Merci d'avance.

—

Dimanche [novembre 1889].

Cher Docteur,

Quand la série *Arras* sera terminée, n'est-ce pas, faites envoyer :

— à M. Bradier, libraire, rue Saint-Aubert, Arras, Pas-de-Calais ;

— au journal : *le Pas-de-Calais* ;

(26) Du 21 août au 14 septembre, Verlaine est à Aix-les-Bains. Les lettres qu'il adresse au Dr Jullien n'apprennent rien de nouveau. Au retour, il réintègre Broussais.

(27) Polémique entre un certain J. Bineau et Jacques Donzelle au sujet de Verlaine (*Art et critique*, 12, 19, 26 octobre).

— au journal : *le Courrier du Pas-de-Calais*.

N'est-ce pas ? En ayant soin de souligner les mots *Vieille ville*, *Arras*, *Paul Verlaine* sur la couverture.

Dédicaces va paraître. Faites-moi, si possible, des souscripteurs.

Ennuis avec Savine pour vol. de prose (28) (vol est le mot avec les éditeurs). Envie décidément de m'éditer moi-même.

Dès sorti, m'en occuperai.

Quid d'Antoine ?

Quant à l'article de « Thome » (Trézenik, n'est-ce pas ?), il est plutôt fumiste qu'autre chose. Je n'y répondrai certes pas. Mais je me rappelle précisément avoir écrit, des premiers, sinon le premier (dans, je crois, *les Hommes d'aujourd'hui*) le mot *génie* à propos de Laforgue. Je ne le regrette certes pas, mais enfin, il est triste de se voir attribuer des torts, j'ose dire, de jalousie !! alors qu'on est peut-être le plus incapable littérairement et j'espère, sauf en affections, autrement, d'un tel sentiment, — bien au contraire et c'est prouvé dans l'espèce. D'ailleurs, n'est-ce pas, rien, *de ma part*, dans *Art et critique* à ce sujet (quel style !!)

Pense-t-on un peu à *mon* (MON) théâtre, rue des Canettes ?

Cazals, présent, se joint à moi en compliments pour vous et votre frère.

Votre affectueux,

P. V.

Quand vous verra-t-on ?

—

Dimanche soir [novembre 1889.]

Cher Docteur,

Dédicaces va paraître. Vous savez que c'est par souscriptions. Il y aura des volumes à 20 et à 10. Propagandez emmy vos cognoissances et féaux pour le plus possible

(28) *Histoires comme ça.*

d'adhésions, je vous prie, et envoyez-moi noms et adresses.

Cet article sur mon théâtre dans *Art et critique?*

L'adresse, s'il vous plaît, de Vielé-Griffin et de Régnier.

Idée, moi. Dès monnaie, réserver un peu pour publier mes œuvres moi-même. Ai imprimeur à crédit, mais que votre frère me donne un conseil.

A quand la suite des *Gosses* (29)? Et surtout à quand votre bonne visite?

PAUL VERLAINE.

— Ah! le père Perrens vit encore. Un bon type de mon temps, n'est-ce pas? qu'utiliserai dans *Proses*.

Quid d'Antoine? Pouvez-vous me prêter *Jadis et Naguère?*

—

Pendant l'été 1889, Verlaine s'était fâché avec Vanier. De là cette idée étrange de devenir son propre éditeur et d'imprimer lui-même ses œuvres complètes. En ce qui concerne *Dédicaces*, à paraître par souscriptions, il avait songé d'abord à son ami Cazals (30), — ce qui n'était pas une idée beaucoup plus heureuse. Mais *la Plume* s'offrit à imprimer le volume. En octobre, Léon Deschamps avait en main le manuscrit; le 15 janvier, il lança officiellement la souscription.

—

Paris, Broussais, le 28 janvier [1890].

Cher Docteur,

Ci-joint 5 bulletins de souscription. Envoyer à moi ou à *la Plume*, s'il y a lieu: c'est kif-kif. Peut-être trouverez-vous 5 bonnes âmes à 20 fr. — ou moins. M'enverriez, en tout cas, noms des souscripteurs. Le livre paraîtra sous très peu: j'attends les dernières épreuves (c'est le livre aux sonnets, à propos, dont j'ai changé le titre, *Amis*, pour *Dédicaces*, plus littéraire, je crois (31).

(29) *Art et critique*, 15 juin 1889, 1er févr., 1890. Publ. dans *Histoires comme ça*.

(30) Voy. *le Chat noir*, du 14 sept. 1889.

(31) Ne serait-ce pas aussi qu'après *Amies*, ce titre pouvait inquiéter un peu?

Grâce aux argents que cette souscription me rapportera, j'espère tôt sortir d'ici, sans doute pour quelque séjour à Neuilly chez un ami, puis quartier près de journaux, *Figaro*, *Gaulois* où pourrai écrire et gagner.

Pourrai-je, la saison venue, retourner à Aix ? ou plutôt aller dans ces eaux du docteur avec qui je dînai un soir chez vous ?

Vanier sans doute va imprimer *Poèmes saturniens*, mais sans mon assentiment et non *corrigés par moi*. De plus j'y voulais préface qui est faite et que Vanier me met dans l'impossibilité de lui donner, faisant la sourde oreille à des propositions de revision de traités (qu'il a violés cent fois, principalement en ne me donnant pas le nombre d'exemplaires voulu et en faisant marcher incomplètement le service de presse). J'ai envie, dès *Poèmes saturniens* parus, de faire paraître en brochurette la *préface*... et les traités !! Fameux, ça ! Qu'en dites-vous ?

Pensez-vous à m'envoyer *les Uns et les autres* ? Qu'en dit Antoine ? Je pense à Claretie, moi.

Publierez-vous bientôt mes *Gosses* ? j'en aurai besoin bientôt, *très bientôt*, surtout du Novice (combien en avez-vous et les titres ?) parce que le bouquin de prose est en train de se faire pour tôt paraître — chez Savine, enfin !

Bonheur fini. Le mets au point. Mille amitiés à vous et frère.

P. V.

—

Paris, 14 février soir [1890].

Cher Docteur,

Je reçois à l'instant votre lettre et les 40 francs dont reçu et mille remerciements du cœur. Je vais envoyer les noms à Deschamps et lui faire part du désir de votre frère.

L'ouvrage n'est pas encore paru, il est *imminent*.

D'autre part, la souscription marche *admirablement*.

Dès sorti, j'espère très bientôt (32) et le puis dès mainte-

(32) Sorti de Broussais, fin février, Verlaine rentrera en mai à Cochin. Il

nant espérer, je m'occuperai de mes affaires de librairie (33), dès sorti, *tout de suite, tout de suite*. C'est bien, n'est-ce pas ?

L'auteur de l'article de l'*Eclair* est Montorgueil qui me l'a envoyé avec son nom au crayon. Il m'avait déjà froissé, il y a deux ans, dans le *Mot d'ordre* et m'avait écrit, sur plainte mienne, lettre charmante me promettant une rectification, dont nulle nouvelle que celle-ci !! Ces journalistes ont un sens moral. Comme il paraît qu'il m'est très sympathique et écrit *en ami* (jugez un peu, si le contraire), je lui ai écrit en même temps qu'à l'*Eclair*, le priant (mais, sans doute, basta !) de rectifier, lui, ès prochaine occasion. Vous savez que, si je voulais, je pourrais soutenir, pièces en mains, les assertions de ma lettre et, je crois, foutre à l'*Eclair* une jolie affaire en diffamation.

Mais l'important, pour moi, c'est dès sorti de m'occuper de mes affaires de librairie, avec conseils, parbleu ! fût-ce par l'assistance judiciaire, si la persuasion ne réussit pas — l'important et le devoir.

Je vous quitte, cher docteur, en vous remerciant encore de tout cœur. Vous écrirai très bientôt.

A vous de cœur encore une fois et à bientôt somatiquement (Vulgo, en chair et en os).

P. VERLAINE.

—

Jeudi, 4 h. [février 1890.]

Toutes dettes payées — et j'en avais ! — je me trouve à court.

M. Vinci n'a pas encore versé les 83 fr. de sa si touchante souscription à *Art et critique* (34). Avez-vous reçu de nouvelles souscriptions ? Car Deschamps qui est absent de

passera presque tout le reste de l'année, à l'hôpital, avec un séjour à Saint-Maurice en août.

(33) Son conflit avec Vanier. Voy. lettre à E. Lepelletier du 8 janvier.

(34) Souscription d'Ernest Vinci : 21 exempl. à 3 fr. et 4 à 5 fr. — Voy. *Art et Critique*, 22 févr. 1890.

Paris ne peut naturellement m'aider et je ne sais où lui écrire. Ma jambe me défend de faire beaucoup de courses, même pour « encaisser » des sommes belles mais nécessaires au *Courrier Français*. Enfin, une avance me charmerait et je demeure Hôtel des Mines, boulevard Saint-Michel.

A vous de tout cœur et excusez une indiscrétion qui sera réparée.

P. V.

—

Et voici, moins régulières en ces dernières années, quelques lettres encore :

[Janvier, 1891] (35).
Hôpital Saint-Antoine, rue du Faubourg Saint-Antoine, 184.
Salle Bichat, 5.

Cher Docteur,

Me voici bien coupable et bien en retard vis à-vis de vous. Mais la, mais ma vie ! Ça va mieux, un peu, du côté pécuniaire, malgré l'endroit d'où je vous écris, cloué par un rhumatisme au poignet gauche qui d'ailleurs cède à la ouate, au baume tranquille et au divin, à l'infernal salicylate (est-ce l'orthographe ?) de soude. Si bien que j'espère sortir bientôt dans de normales conditions et quelles intentions sagissimes, c'est effrayant tout simplement.

Je travaille beaucoup. Sous peu, aurez de mes nouvelles, sous forme d'une trombe de publications, prose et vers, chez divers éditeurs. *Divers*, c'est le secret de ma « force » (!!) actuelle.

Divide ut imperes (Est-ce ça ?).

Las, hélas ! pour *Art et critique*, mais la « vaillante » revue va renaître dans *la Plume* et y injecter quelque moelle dont elle a besoin.

Mille amitiés à votre frère (dont l'adresse ?) Parlez-lui donc de l édition de *Sagesse* illustrée par M. Denis (36),

(35) Voy. les lettres du 14 janvier à Lepelletier et à Vanier. — Verlaine ne reste que quelques semaines à Saint-Antoine.

(36) Renvoi en note : « M. Maurice Denis, 9, rue des Ecuyers, Saint-Germain-en-Laye. »

un jeune homme de grand talent,et qui, par souscription, comme *Dédicaces*, me pourra procurer quelque monnoye dont toujours besoin, pauvre de moi !

Je suis ici à gogo, Dr Taprez ou Tapret comme chef (37), un homme exquis ; l'ancien Dr de Broussais comme directeur, charmant et toute complaisance pour moi. Quand pourrez, venez donc me voir. Je me propose bien, dès sorti, peut-être dans 8 jours, de sonner à votre porte, un jour que j'irai ou reviendrai des Batignolles (38) — vers 4 heures, excepté les mercredis, n'est-ce pas ? Si longtemps qu'on ne s'est vu, et vous si bon et que j'aime tant !

Une bonne poignée de main, cher Docteur et à bientôt dans tous les cas. Votre

P. VERLAINE.

—

Saint-Antoine, 5, salle Bichat
Jeudi 5 février 1891.

Méchant Docteur,

(De ne m'avoir pas répondu, mais si pressé sans doute, ou peut-être en voyage), j'ai le plaisir de vous annoncer que « je me fais la paire » demain vendredi, — jour de Vénus ! — et que mon adresse est dorénavant 18, rue Descartes. Vais être horriblement occupé toute cette semaine. Livre chez Vanier (*decidedly far better as to concerns prices*) (39), livre chez Charpentier (*Choix de poésies*), démarches chez Savine (*decidedly a jester, a dilatory and rarely paying fellow*) en vue de *Dédicaces*, édition commerciale et un volume de nouvelles (*Histoires comme ça*), tout prêts et ne paraissant jamais, etc., etc.

Votre frère m'a dit qu'on vous trouvait tous les jours à 4 heures, excepté les mercredis — juste *mon jour*, à réorganiser dans une 15e. J'irai donc, dans quelque huit ou dix jours, vous serrer la main.

(37) Le Dr Taperet.
(38) Hôtel Biot, 18, rue Biot.
(39) Renvoi en note : « *Bonheur*, enfin ! »

Et cette réédition illustrée et par souscription de *Sagesse* ?

Lûtes-vous mon interview dans le *Figaro* ? Anodin, n'est-ce pas ?

Du reste, on m'a remis au sirop de Gibert. J'en emporterai un flacon ainsi qu'un autre contenant le corollaire gargarisme. On m'a dit d'user de ça encore une 15e.

O grande puissance
De l'orviétan (40) !

Mes affaires vont un tout petit peu mieux. Avez-vous vu mon portrait par Carrière chez Durand Ruel ? Il est maintenant chez le propriétaire, Jean Dolent. Il y en a un autre d'Aman Jean.

Je travaille à mort.

Avez-vous nouvelles d'Aix-les-Bains et de Saint-Honoré ?

Et à très bientôt et tout à vous de cœur.

P. VERLAINE.

—

Paris, 27 décembre 1891.

Mon cher Docteur,

Bon jour et bon an !

Voilà combien de temps que nous n'avons eu de nos mutuelles nouvelles ! J'espère que, pour vous, tout aura été, à gogo, en prospérant. Mais, depuis mon « bénéfice » (41), la mistoufle coutumière et la santé rare furent mon lot — et me revoici depuis deux mois en ce Broussais de malheur et de bonheur, où M. Chauffard vient de me découvrir... diabétique en herbe : *gluten and Co* !

Je travaille beaucoup, *Odes en son honneur* (des Chansons pour elle plus en faux-col et en Cronstadt) *Invectives*,

(40) En note : « Pour remèdes éventuels, avec un mot de vous, ne puis-je me procurer à la Centrale (pharmacie !) tel salicylate, bromure, ou Gibert [mot illisible] *oculairement* ? »

(41) La matinée du Vaudeville, en mai 91, au bénéfice de Gauguin et de Verlaine, avait rapporté au poète 100 fr. seulement. Il était rentré à Broussais en novembre.

Mes prisons, *Notes sur l'hôpital*, *Louis XVII*. Faut que tout cela soit terminé l'an qui vient. *Sic volo sic jube...rem.*

D'ailleurs, malgré tous sucres nouveaux et tous rappels arthriques et antarthriques, je souffre médiocrement, et le petit bonhomme d'appétit vit toujours.

Quand vous verrez votre frère et que vous y penserez, s'il n'y a pas moyen d'avoir la collection d'*Art et critique* (j'ai perdu ou plutôt on m'a subtilisé la mienne), serez-vous assez gentil pour lui demander les numéros où il y a de la prose de moi : *Gosses*, *L'histoire d'un regard*, *Notice sur Jules Tellier*, entre autres choses (j'oubliais, *Une vieille ville*) n'est-ce pas? Car ça « m'urge » en vue d'un bouquin de Mélanges que je brasse pour de vagues printemps.

Venez donc me voir, m'apportant, si moyen, quelque lecture (prose préférée). Visible tous les jours. D'ailleurs, vous autres médecins, n'êtes-vous pas Sésame lui-même, si j'ose ainsi m'inspirer du « feu Billard », d'hélas feu Banville.

Et tout à vous de cœur. Mes meilleurs respects à Mme Jullien, je vous prie.

PAUL VERLAINE
Hôpital Broussais, salle Lasègue, 24.

—

Jeudi matin, 21 janvier 92.

Cher Docteur,

Sorti ! Mon adresse 272, rue Saint-Jacques (Deux-cent-soixante-douze). Merci des souscriptions (42). « Continuez. »

Il y aura des exemplaires de luxe à 20 francs. Portrait, comme pour ceux de luxe, très réussi, de Hayet, et couverture (pour ceux à 20) des plus curieuses, illustrée par le bon Cazals.

Je vais mieux, mais dois suivre un régime : gluten, benzo... quoi ? et pilules arsenicales... Sagesse prescrite et bien dans mon intention.

(42) *Liturgies intimes*, Biblioth. du Saint-Graal. (Paraîtront en mars.)

Envoyez les souscriptions chez moi. Plus court. Avec, bien entendu, le nom des souscripteurs et leur adresse. Le *Réveil* se transfigure en *Saint-Graal*. Joli titre, n'est-ce pas ? J'y envoie une lettre adhésive qui vous amusera. Mes meilleurs respects à Mme Jullien et tout à vous.

P. VERLAINE.

—

Le 7 janvier 1893.

Cher Docteur,

En Broussais, bien entendu, 22, salle Lasègue, 96, rue Didot !... (43) Pour quelques jours encore jusqu'à départ très probable pour Belgique, en vue de conférences. J'ai été, en novembre dernier, à La Haye, Leyde, Amsterdam, à ces fins, vous savez peut être, avec quelque succès d'ailleurs.

Peu malade. Fatigué. Je vais beaucoup mieux.

Et... je viens au but de ma lettre. Voulez-vous m'autoriser à faire votre biographie dans les *Hommes d'aujourd'hui* ? Vous m'enverriez tout de suite, n'est-ce pas, des notes sur vous (naissance, etc.), vos travaux, vos projets ; quelques anecdotes feraient bien. Quant au portrait, voulez-vous que ce soit Cazals qui le fasse ? Il irait prendre ou vous lui enverriez (F.-A. Cazals, n'oubliez pas le F. A., car il demeure chez son papa, 22, rue Mondétour).

Dès ma sortie d'ici — à ma rentrée de Belgique, j'irai vous voir. Quels jours et quelles heures, sans indiscrétion ?

Amitiés à Jean Jullien et à vous, cher docteur, ainsi qu'à votre femme, l'expression de mes meilleures cordialités. Votre

PAUL VERLAINE.

—

Au début de mars, Verlaine rentra à Paris. Eugénie Krantz l'attendait à la gare ; trésorière diligente, elle mit à l'abri les quelques billets rapportés de Belgique et la vie lamentable re-

(43) Il y était rentré en revenant de Hollande.

prit. On a donné trop de détails peut-être sur ces dernières années. Le poète ne songe plus à réagir. Quand il n'est pas à l'hôpital, il se traîne de l'un à l'autre de ces logis de hasard, rue Saint-Jacques, rue Boulard, rue du Cardinal-Lemoine, rue M. le Prince, rue Saint-Victor, rue Descartes.

Les gardes du corps qu'il s'est donnés tiennent à distance les amis véritables. Au lieu des lettres d'autrefois, savoureuses et joyeuses malgré tout, ils ne reçoivent plus que de courts billets, à de longs intervalles : demandes d'argent ou vagues formules de souvenir.

En mai 94, le Dr Jullien intervint encore pour le faire entrer à l'hôpital Saint-Louis et dut régler lui-même les premiers frais. Trois mois plus tard, il fut des 15 souscripteurs qui, par l'entremise du *Figaro*, s'associèrent pour lui assurer une pension mensuelle... Suprêmes témoignages d'une fidélité vaine désormais et sans illusions.

JULES MARSAN.

J.-H. FABRE ET LA SCIENCE

Sous le titre *Les ennemis de J.-H. Fabre et Ferton*, le fascicule du *Mercure de France* portant la date du 1er juin 1925 renferme un article où je suis directement mis en cause, à propos de mon récent livre, *J.-H. Fabre et la Science*.

On me permettra de négliger la personnalité du collaborateur du *Mercure*. Son nom n'évoque en moi aucun souvenir d'ordre scientifique, et ses connaissances à cet égard paraissent assez limitées, puisqu'il avoue ingénument ne rien connaître des travaux de mon ami et collègue, F. Picard. Ce sont pourtant des travaux fort appréciés de quiconque se pique de biologie en général, d'entomologie et de mycologie en particulier.

Du reste, le collaborateur du *Mercure* s'applique exclusivement à l'interprétation libre des textes relatifs à Fabre, agrémentée de copieuses injures. Procédé facile, surtout à qui n'a pas le choix.

En quelques mots, remettons les choses au point. Peut-être y a-t-il intérêt d'ordre général à examiner pourquoi nous refusons à J.-H. Fabre l'importance et la valeur que d'aucuns lui attribuent. Cela tient-il aux idées philosophiques qu'il défend ? ou à la qualité des faits qu'il apporte ?

Quiconque sait l'esprit qui domine et dirige la recherche scientifique n'a, sur ce point, le moindre doute. Les opinions d'un homme de science ne déterminent nullement le jugement que l'on porte sur la valeur des faits qu'il découvre. La preuve étant faite que son opinion n'altère pas la

rigueur de son observation, le contrôle d'autrui en ayant montré l'exactitude, l'homme de science peut tirer des faits telle opinion qu'il lui plaît : l'opinion seule sera matière à discussion et non les faits.

Qui s'aviserait de dénier à Cuvier une grande puissance d'observation, une faculté d'analyse très pénétrante ? Son *Anatomie comparée* reste un document toujours utilisable et souvent utilisé ; par contre, sa théorie des *Corrélations* appelle les plus expresses réserves, parce qu'elle ne tient pas compte de tous les faits, ou les déforme par des hypothèses mal fondées.

De même, à l'heure actuelle, une école biologique prône une théorie de l'hérédité à laquelle tout le monde ne souscrit pas. Personne cependant ne conteste l'exactitude des faits sur lesquels cette théorie repose. De nombreux expérimentateurs les ont revus et bien étudiés ; mais quelques-uns estiment ces faits insuffisants pour soutenir l'interprétation, et trouvent illégitime de suppléer aux faits par des hypothèses un peu en l'air.

Jamais, à aucun moment, nul n'a songé à confondre dans un même bloc des documents d'une irrécusable authenticité avec les interprétations qui se greffent sur eux.

Le cas de J.-H. Fabre est précisément tout autre. J.-H. Fabre a une conception de l'instinct qui n'est peut-être pas très personnelle, mais sur laquelle on ne saurait porter un jugement *a priori*. Il exprime, au sujet du transformisme, une opinion que plusieurs naturalistes, avant lui ou en même temps que lui, ont formulée en s'appuyant sur des faits valables. Ni la conception, ni l'opinion n'exercent la moindre influence sur l'appréciation relative à l'exactitude des faits. Pas davantage on ne s'occupe de savoir si J.-H. Fabre possédait ou non des liens officiels, et il en possédait de bien plus sérieux que nombre de ceux aux travaux desquels on ne cesse de se reporter. Rien de tout cela n'entre en ligne de compte. La recherche scientifique ignore l'origine et la situation des hommes de science, elle s'intéresse aux faits,

elle leur accorde l'importance la plus grande, parce que les faits seuls suggèrent les idées et que les idées seront fausses si les faits sont inexacts.

Tout est là. Et quand on s'enquiert de l'exactitude des faits recueillis par J.-H. Fabre, on s'aperçoit rapidement que *les plus importants*, ceux pour lesquels il a le mérite de l'invention, ceux qui soutiennent sa théorie de l'instinct, ceux-là sont franchement inexacts.

Dans mon livre, *J.-H. Fabre et la Science*, j'en ai fourni des preuves abondantes et péremptoires. Qu'on me permette de les rappeler brièvement ici. La première et la plus importante est relative à la piqûre suivie de paralysie que certains Hyménoptères font à leur proie. Nier le fait de cette piqûre paralysante serait ridicule, — et le collaborateur du *Mercure* n'hésite pas à m'attribuer cette négation, contraire à mon texte. Depuis Réaumur, le fait est devenu d'observation banale. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J.-H. Fabre prétend localiser le point sur lequel porte l'aiguillon ; celui-ci toucherait directement et à coup sûr les centres nerveux. De cette localisation Fabre tire le principal de sa doctrine ; il y insiste, il y revient sans cesse, croyant tenir une preuve irréfutable de la prescience de l'insecte. C'est l'axe même de toute son œuvre : et l'on mesure alors la hauteur de la chute si l'axe disparaît. Or, cette prétendue localisation n'est qu'une affirmation, contredite par tous les observateurs et tous les expérimentateurs qui ont institué des recherches de contrôle.

Et la question ne se pose pas de savoir qui a raison de Fabre ou de ses contradicteurs. Fabre a émis une hypothèse et construit toute sa doctrine sur un fait imaginaire; les contradicteurs ont observé d'une façon complète, effectué les expériences qui s'imposaient; ils se contrôlent mutuellement et se confirment, supprimant ainsi toute incertitude. Crier au parti pris est une plaisanterie pure. En réalité, l'insecte pique au hasard, l'aiguillon pénètre où il peut et le venin agit à distance sur les centres nerveux.

Dans le cas de l'orientation, toutes les assertions de Fabre tournent autour de fautes expérimentales lourdes. Avec des Hyménoptères volants, il se contente de résultats plus que douteux et ne procède à aucune contre-épreuve, tirant les conclusions, dans le sens de sa doctrine, de faits insuffisamment étudiés. Avec les Fourmis, il ne se livre pas davantage à une analyse expérimentale serrée et ses conclusions à leur sujet sont également caduques. Tous les expérimentateurs qui ont abordé, en dehors de Fabre, le même problème ont obtenu des résultats autrement précis, contrôlés autant qu'il convient et formant un faisceau de données bien établies. A ce faisceau, Fabre n'apporte rien.

Tout le reste est à l'avenant. Des vétilles, dira-t-on ? Ah ! mais non ! C'est toute une méthode, c'est toute la méthode scientifique qui est en jeu, — simplement : d'un côté, l'observation hâtive, l'expérience mal conduite, des conclusions en conséquence, — de l'autre, l'observation patiemment contrôlée, l'expérience rigoureusement montée avec preuve et contre-épreuve.

Telle est, notamment, la différence qui existe entre Fabre et Ferton, différence de méthode et non d'opinion, la fantaisie d'un côté, la rigueur scientifique de l'autre. Fabre dit : le fil de l'Eumène a une grande importance pour la vie de la larve. Ferton réplique : ce fil n'a aucune importance à ce point de vue. Simples opinions contraires ? Reportons-nous aux textes : Fabre constate l'existence d'un fil au bout duquel l'œuf se trouve suspendu. Le fait est exact et constitue un document intéressant. Mais, réduit à lui-même, ce fait n'a aucun sens, il ne peut que suggérer des hypothèses, c'est-à-dire des recherches à effectuer. Fabre se borne à imaginer un petit roman, sans amorcer la moindre expérience, tandis que Ferton voit aussitôt l'expérience décisive, l'exécute et démolit le roman. Des vétilles, cela ? Toute la mentalité de Fabre réside dans ces « vétilles » : il observe et expérimente hâtivement, il conclut au gré de ses croyances, et le reste s'ensuit.

Sa tournure d'esprit fut toujours ainsi superficielle et imaginative. Elle se manifeste dès ses premières publications. Dans sa thèse même, étudiant divers Myriapodes, il commet des confusions impardonnables, mêlant les espèces, prenant, par exemple, les individus de l'une pour les jeunes de l'autre, confusions relevées en 1903 et 1905 par M. Chalande, spécialiste averti. La même tendance imprègne l'œuvre entière. Chaque fois qu'un travailleur reprend une question abordée par Fabre, il le trouve en défaut. Tout récemment encore, un jeune entomologiste, observant la ponte de l'Argiope fasciée, constatait des différences radicales entre la réalité et le récit de Fabre (*Bul. Soc. ent. Fr.*, 1925).

Fabre, alors, n'a-t-il rien laissé de bon ? Je pense le contraire. Sûrement les divers chapitres des *Souvenirs* renferment quelques faits, exactement observés et décrits. Mais comment les dénombrer ? Un tri soigneux s'impose d'abord pour séparer ceux que Fabre s'est appropriés sans le dire, de ceux qui lui appartiennent sans discussion. En outre, aucun de ces derniers ne peut être retenu sans enquête sur son authenticité. Et quant aux faits qui pourraient passer pour valables, intimement liés à l'armature du récit, partie intégrante d'un tout, ils risquent d'être, par là même, déformés et amoindris.

Si les faits sont à ce point controuvés, suspects ou déformés, les idées qu'ils soutiennent n'ont plus qu'un médiocre intérêt. Et l'on peut attribuer à Fabre toutes celles que l'on voudra, ce sera vraiment sans importance. Au surplus, les vues vraiment générales lui échappent souvent, à telle enseigne que s'il rencontre, pour un même phénomène, deux faits opposés, il les interprète séparément et se contredit, sans soupçonner le lien profond qui les unit.

Tout se passe, en définitive, comme si son opinion, ses croyances, admises par principe, dirigeaient étroitement ses observations et ses expériences. Celles-ci répondent rarement à la question même qu'elles devraient résoudre ; celles-

là sont superficielles et entachées d'erreurs graves. Il n'y a donc pas lieu de se demander si le discrédit dont jouit Fabre parmi les hommes de science tient à ses opinions ou à la qualité de son œuvre : qu'il s'agisse d'instinct ou de transformisme, les faits essentiels sur lesquels il s'appuie n'ont aucune valeur; il se trompe avec persévérance. Et par là s'explique, sans doute, que, mettant en parallèle Fabre et Ferton, mon éminent collègue E.-L. Bouvier oppose montagnes à taupinières : les erreurs accumulées de Fabre formeraient en effet des montagnes; le tout petit nombre des erreurs de Ferton feraient un imperceptible monticule.

Dès lors, comment conclure ?

On proclame le « génie » de J.-H. Fabre : ce ne saurait être celui de l'observation exacte et précise, ni celui de l'expérimentation rigoureuse et décisive.

Serait-ce le « génie » de l'erreur ? Je n'y contredis point.

ÉTIENNE RABAUD
Professeur à la Faculté des Sciences
de l'Université de Paris.

J.-H. FABRE EST-IL UN GÉNIE?

—

Il a paru dans le *Mercure de France*, sous la signature d'un inconnu, un article intitulé *les Ennemis de Fabre et Ferton*, qui me met assez violemment en cause. Je suis accusé d'avoir été poussé par mon ami Et. Rabaud, dans la campagne antifabrienne (quel jargon !) mais de l'avoir lâché, par suite des gaffes qu'il commettait, et surtout de douches officielles que j'aurais reçues. Ce réquisitoire est accompagné de la sommation d'avoir à m'expliquer sur mon silence, et de dire ce que je pense au juste de l'auteur des *Souvenirs*. Ce que j'en pense ne regarde que moi et ne doit guère intéresser vos lecteurs. Je vais cependant m'exécuter, car je ne puis laisser croire que je désapprouve les écrits d'Et. Rabaud, ni que j'ai cédé sous une menace officielle. J'entends bien que le collaborateur du *Mercure* n'en croit rien lui-même, et qu'il procède par insinuations, par un pieux mensonge du genre de ceux qu'on tolère, bien à tort à mon avis, chez les avocats d'assises sans talent, qui espèrent impressionner le jury par ce douteux artifice. Dans les milieux scientifiques, cela porte un autre nom, que le collaborateur en question paraît affectionner singulièrement, celui de calomnie. Au surplus n'est-il pas contradictoire de représenter les officiels acharnés à la ruine de Fabre et les mêmes officiels menaçant de leurs foudres celui d'entre eux qui porte sur le dieu une main sacrilège? Mais les amis de Fabre ne craignent pas l'incohérence. En tout cas, nous ne sommes plus au moyen âge, et un esprit indépendant peut exprimer sa pensée sans avoir à redouter le triste sort d'Abailard.

Mon silence s'explique par une raison très simple : je ne pense pas tout le temps à Fabre, et je m'occupe parfois d'autre chose entre mes repas.

Je me lève, maintenant, du banc des accusés et je m'explique sans réticences, devant le grand inquisiteur de la religion fabrienne (décidément, quel mot!) sur Fabre considéré sous ses trois hypostases de Grand Savant, de Grand Philosophe et de Grand Ecrivain.

Fabre est-il un entomologiste de génie ? Je réponds non ! Son œuvre se décompose en trois parties : d'abord la simple vulgarisation ; entre autres, les articles sur la Mante, les Ciones, le Charançon de l'Iris des marais, le Ver-luisant, etc. Le grand public l'ignore, car Fabre donne tout cela comme sien, mais les entomologistes sont renseignés, et c'est à juste titre que ces productions ne figurent dans aucune bibliographie, pas plus que les feuilletons scientifiques des journaux quotidiens.

La seconde partie contient les faits absolument controuvés : le cycle évolutif des Halictes, par exemple, la ponte des *Apanteles*, le retour au nid, le sens mystérieux du Grand Paon, ne renferment que de lamentables erreurs sur lesquelles les amis de Fabre feront mieux de ne pas insister.

Restent trois sujets sur lesquels, à vrai dire, repose toute la gloire du demi-dieu : l'hypermétamorphose, l'instinct des Sphégiens, celui des Bousiers. L'hypermétamorphose a été découverte par Newport. Fabre n'a ajouté que quelques détails, fort intéressants d'ailleurs.

La paralysie des proies était connue de tout le monde avant Fabre. Le grand génie a révélé à l'univers émerveillé exactement ceci : le Sphégien donne un nombre fixe de coups d'aiguillon, correspondant providentiellement à la structure du système nerveux de sa victime, et pique avec précision sur les ganglions. Or c'est radicalement faux. Le nombre de coups varie avec les soubresauts du patient, le dard pénètre où il peut et le venin diffuse dans le sang.

C'est un instinct assez imparfait et pas plus admirable ni mystérieux que n'importe quel autre réflexe.

Lorsqu'on traite le récit de Fabre de roman, on est poli ; car enfin, il n'a pu voir ce qui n'existe pas. Il l'a donc inventé. Disons qu'il s'est laissé entraîner par son imagination, ne pouvant résister au charme de tenir le lecteur haletant sous le coup d'un récit dramatique et merveilleux.

Il ne s'agit pas de savoir ce qu'écrivait Ed. Perrier, ce que pensait Remy de Gourmont, ou de quelles épithètes polies se servait Darwin. Ces auteurs ont cru à la bonne foi de Fabre, sans doute, mais ni les uns ni les autres, pas plus que le collaborateur du *Mercure*, n'ont jamais vu un Sphégide piquer sa proie. Je l'ai vu, et bien des fois, notamment chez les mêmes insectes que Fabre, le Sphex, l'Ammophile, le Philanthe, les Pompiles. Ni les uns ni les autres n'ont élevé, observé des insectes, expérimenté sur eux pendant 25 ans. Je l'ai fait et cela me confère le droit de n'admettre que les contradictions venant d'entomologistes en ayant fait autant. Mais je suis tranquille, je *sais* qu'ils sont tous de mon avis.

Les observations sur les Bousiers n'ont pas été vérifiées depuis Fabre. On peut cependant les tenir pour exactes. Elles constituent un bon travail. Cela permet de classer Fabre, malgré ses erreurs, à côté de bien d'autres entomologistes amateurs inconnus du public, dont les travaux valent celui-là, ou valent mieux. Mais ce n'est pas assez pour assurer la gloire d'un naturaliste, ni pour le faire sacrer grand génie.

Fabre n'a pu fréquenter les laboratoires. Il serait injuste de lui en tenir rigueur, mais on doit le déplorer et non l'en glorifier. Il y aurait appris, pour le moins, qu'il est indispensable de déterminer les insectes dont on étudie les mœurs, qu'on ne peut décrire d'espèces nouvelles sans bibliographie, sous peine de les voir toutes tomber en synonymie ; il eût évité quelques bourdes comme de parler du vitellus chez des animaux qui n'en ont pas, et de croire que les Scolopendrel-

les sont les enfants des Scolopendres. Il eût coudoyé d'autres naturalistes et constaté que ses idées étaient depuis longtemps fossiles au moment où il les émettait. Ce n'est pas sa faute, mais les faits sont là, et il ne suffit pas d'étaler une ignorance, même involontaire, pour être un savant de génie.

En résumé, le collaborateur du *Mercure* parle des centaines et des milliers de faits découverts par Fabre. Il serait bien en peine de les citer ; je n'en connais que trois ; l'hypermétamorphose, la piqûre sur les ganglions, les mœurs des Bousiers. Le premier était déjà connu, le second est faux ; reste l'instinct des coprophages. A part cela, il n'y a que des détails en partie inexacts, noyés dans des phrases. Rien de génial dans tout cela.

Fabre est-il un profond penseur ? Je réponds non ! Oh, l'ami de Fabre va m'appliquer son *ne sutor ultra crepidam !* Je lui réplique d'avance : gardez cela pour vous. Etant rattaché à la chaire d'Evolution des êtres organisés, je suis forcé, de par mes fonctions, d'être au moins aussi au courant que ce monsieur des questions de philosophie biologique.

J'ai cherché à démêler comment le collaborateur du *Mercure* se représente la philosophie de Fabre. Il n'est pas facile de tirer quelque chose de ce flux incohérent ; mais voici ce que j'ai cru comprendre : contrairement à ce qu'on avait pensé, Fabre est un fervent évolutionniste. Seulement voilà ! il n'est pas transformiste. Cela n'a d'ailleurs plus aucune importance, car le transformisme vient justement de mourir, tué, paraît-il, par un article du Larousse mensuel. Feu le transformisme était tout le contraire de l'évolution, mais il y a aussi le contre-transformisme qui se présente comme un autre contraire du transformisme, quoique son véritable opposé soit le pseudo-transformisme avec lequel il faut se garder de le confondre. Fabre doit être en effet un profond philosophe, car il nage au milieu de tout cela, paraît-il, admirablement bien.

Il est donc résolument évolutionniste ; c'est démontré, quoiqu'il ait toujours soutenu le contraire dans ses écrits, par le fait qu'il n'ignorait pas l'existence des fossiles (tout de même !) Mais ce qui caractérise le mieux les moindres nuances de sa pensée, c'est qu'il était antidarwino-lamarcko-hæckelien. Pour ma part je l'eusse volontiers soupçonné d'être un tantinet spencero-weissmanno-huxleyo-morgano-geoffroy-saint-hilairien, bien que ses admirateurs n'aient pas encore osé se prononcer sur ce point. Fabre admettait les mutations brusques ; la preuve, c'est qu'il a combattu les variations lentes, et qu'il n'a jamais contredit de Vries qui a découvert les mutations quarante ans après lui. C'est ainsi qu'on démontre facilement que Lamarck était un chaud partisan de la sélection naturelle, vu qu'il n'a jamais écrit à Darwin pour lui exprimer son mécontentement lors de l'apparition de *l'Origine des espèces*. Fabre est-il intellectualiste ou mécaniste ? Tantôt l'un, tantôt l'autre ; un mélange des deux. Penche-t-il vers le spécialisme (*sic*) ou vers l'officialité (*sic*) ? Couci-couça. Mais c'est un athée farouche. Cela ne fait aucun doute, puisqu'il met la Providence à toutes les sauces, et qu'un insecte, d'après lui, ne peut lever la patte sans un décret spécial de la Divinité, ce qui prouve bien que celle-ci n'existe pas, comme le comprendrait un enfant au maillot.

Et voilà la philosophie du grand homme, telle que la présente son défenseur le plus ardent. C'est à coup sûr une philosophie singulière ; et c'est, sans doute, ce que les gens du métier appellent l'identité des contradictoires. Moi, j'appelle cela de la démence.

Heureusement je sais lire. Les personnes qui sont dans le même cas pourront se convaincre, en feuilletant les *Souvenirs entomologiques*, que Fabre n'était tout de même pas un délirant. J'ignore s'il était athée, évolutionniste, et s'il approuvait les travaux de de Vries avant qu'ils n'eussent paru, et ses amis l'ignorent comme moi. Ce qui importe, ce n'est pas ce qu'il pouvait penser, mais ce qu'il a écrit,

tant pis pour lui s'il mentait. Il a soutenu qu'il était fixiste, nous le tiendrons donc pour tel. Il croit à l'immutabilité de l'espèce et consacre toutes ses forces à démontrer que l'instinct ne peut varier d'un iota sans amener un cataclysme.

Sa profonde philosophie peut se résumer en un mot : la puérilité. Qu'est-ce que l'instinct ? Un mystérieux démon intérieur doué de prescience, insufflé dans un automate dès l'origine, et pour toujours, par une Intelligence qui a tout prévu. Il repousse, d'ailleurs, toute explication, même la mieux fondée. La ponte des Osmies. Parthénogénèse ? Non, mais mystère insondable ! Le vol nuptial du Grand Paon. Odorat ? Non, mais l'inconnaissable ! Le retour au nid. Repères visuels ? Non, mais sens de la direction incompréhensible et hors de notre atteinte ! En principe, rien n'est explicable ; le *deus ex machina*, un point c'est tout.

On voit combien cette précieuse philosophie est susceptible de pousser à la recherche et de favoriser le progrès de nos connaissances. A quoi bon chercher le déterminisme ? On admet d'avance qu'il n'y en a pas.

Et puis, ce n'est pas très nouveau : l'instinct sous la dépendance d'un stimulus interne, c'est ce que presque tous les hommes ont pensé tant qu'on s'est contenté d'admirer et de faire de la scolastique au lieu d'expérimenter, et la théorie du *deus ex machina* est encore celle qui satisfait avec le moins de frais la curiosité rudimentaire des Botocudos et des Tupinambis. Nul doute qu'elle ne fût classique à l'époque de l'homme de la Chapelle-aux-Saints. Mais, au temps de Fabre, c'était tout de même un peu vieillot.

Ce n'est pas tout : l'automate inconscient guidé par l'inéluctable et divine force interne que nous présente Fabre désire, pense, agit, raisonne, à certains moments, comme vous et moi. Un philosophe incomparable devrait au moins être conséquent avec lui-même. Quant au finalisme, il brille d'un trop vif éclat d'un bout à l'autre de l'œuvre, pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Il se résume en cette

phrase des *Souvenirs* : « Jamais instinct n'a failli à ses promesses. » C'est ce que se disait aussi le papillon qui courait se brûler les ailes à la flamme d'une bougie.

Qu'un lecteur impartial lise les *Souvenirs entomologiques* d'un bout à l'autre. Y trouvera-t-il, à propos de l'instinct, une pensée originale, une lueur soudaine, une théorie ingénieuse, une de ces idées vraiment nouvelles qui surgissent tout à coup chez les hommes de premier plan et qui révolutionnent notre façon de comprendre les choses? la marque du génie enfin ? Hélas! il y verra l'étalage de tous les lieux communs qu'ont ressassés à toute époque les ignorants, de puériles attaques contre le transformisme, les idées préconçues sur la psychologie animale qui eurent cours de tout temps chez ceux qui ne l'ont jamais étudiée. Horreur! l'oracle infaillible pense sur l'instinct exactement comme le charbonnier du coin!

Du moins, Fabre est-il un génie littéraire? Je réponds : pas à mon goût. Inutile de m'opposer l'opinion de tel ou tel critique. On m'a sommé de donner mon avis, je le donne. Il ne s'agit plus de faits scientifiques dont la réalité s'impose, il s'agit de goût et chacun est libre d'avoir le sien. Ce que je prise avant tout chez un auteur scientifique, surtout un semi-vulgarisateur, c'est la simplicité et la clarté. J'aime le style de Descartes, de Pascal, de Fontenelle, de Réaumur, de Claude Bernard, dans son introduction à la médecine expérimentale.

Le style de Fabre manque de simplicité. On y sent le pastiche maladroit de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand, déjà bien démodés, l'outrance prétentieuse du monsieur qui s'excite à froid en se battant les flancs pour atteindre au sublime. C'est un style affecté, très contraire au goût français, très fatigant par l'accumulation des adjectifs qui ne servent que de chevilles, et dont la répétition finit par créer une monotonie insupportable, comme l'a très bien remarqué Et. Rabaud.

Et que dire des expressions telles que : « je me tourne-

boule la cervelle », de ces agaçantes et continuelles suppressions d'articles, restes du patois maternel, mais qui constituent autant de fautes de français.

Si Fabre est un si grand littérateur, il doit bien souffrir dans l'Au-delà en se voyant défendu par le moyen d'un charabia hérissé de barbarismes. Il n'est, à mon sens, qu'un auteur de second ordre, mais il n'eût tout de même pas écrit le baragouin suivant : « elle explique mécanistiquement », « l'éloge stylistique », « en outre de », « une impression impressionnée », « le respect du spécialisme et de l'officialité des contempteurs fabriens ». Qu'est-ce qu'un « batelier fertonien » ? Qu'est-ce qu'un « factum rabaudien » ? Un « giardiste » ? Une « paralysation » ? Quelle différence (ou quel rapport) y a-t-il entre un « antifabriste » et un « antiintellectualiste antitransformiste ? » On écrit ainsi, et on bafoue le style des naturalistes ! Le génie de quelqu'un ne se démontre pas en dévidant pendant quarante pages d'incohérentes onomatopées.

Etre en retard sur son siècle par la science, la pensée et la manière d'écrire, n'est pas un des signes à quoi se reconnaît le génie. Je ne sais quel inconscient, m'a-t-on dit, proposait récemment de hisser Fabre sur le même piédestal que Pasteur. La valeur d'un savant se mesure aux ruines qu'il accumule autant qu'à ce qu'il bâtit. L'admirable édifice élevé par Pasteur forçait, en sortant de terre, une cité tout entière à s'écrouler avec fracas, la cité de l'ancienne médecine et de l'ancienne biologie. Pendant ce temps, que faisait Fabre ? Défenseur des idées surannées, il s'entêtait à soutenir, de ses mains débiles, un mur fissuré dont rien ne pouvait conjurer la ruine. Tant pis pour lui si le mur, en s'éboulant, l'a écrasé.

Il est un petit jeu dont on abuse un peu depuis quelque temps. Cela consiste à fonder une religion : tantôt c'est Balzac, tantôt Hugo, plus tard Stendhal ou Ronsard, qui sont nommés dieux par décret. Aussitôt on organise un culte. On produit l'effigie de l'idole, costumée parfois en

m'as-tu-vu de sous-préfecture, avec un cache-nez retombant sur l'épaule, un chapeau à larges bords surmontant des yeux luisant d'un puéril orgueil. On élève des statues de tous les côtés, on édite ses œuvres à grands frais, puis on installe dans sa demeure, acquise aux dépens des contribuables, un temple-musée où l'on expose à la vénération des fidèles de saintes reliques, telles qu'un manuscrit raturé, la pipe de la divinité, sa loupe, une mèche de ses cheveux. Mais une religion bien comprise ne va pas sans fanatisme. On traque les contempteurs de l'idole, les hérétiques, les simples tièdes qui avouent timidement que Stendhal n'est pas toujours bien amusant ou qu'ils ne lisent pas Ronsard plus de deux fois par semaine. Ils sont happés, voués aux gémonies, foudroyés, livrés au bras séculier, après avoir été couverts d'injures dont les plus anodines sont « calomniateur » et « *minus habens* ».

C'est très amusant, et puis cela procure aux critiques une mine inépuisable d'articles.

Malheureusement les hommes de science sont très occupés et se montrent tout à fait réfractaires à ce petit jeu-là. Ils ne pensaient guère à Fabre. Mais quand ils se sont vus tout à coup abreuvés d'outrages et vilipendés à propos du nouveau culte qu'il a plu à quelques-uns de ces messieurs d'instituer, menacés des foudres divines et humaines chaque fois qu'ils négligeaient de citer Fabre toutes les trois lignes en écrivant n'importe quoi, fût-ce une réclame pour les pilules Pink, ils se sont départis de leur réserve coutumière. Si le faux dieu et ses fidèles en sortent écornifiés, ils l'ont bien cherché. On veut que nous traitions Fabre selon ses mérites. Voilà qui est fait.

Il me reste, en terminant, à faire une révélation aux admirateurs de Fabre : ses pires ennemis ne sont pas ses détracteurs. Nous nous gardons de faire aucune campagne contre ce Génie ; nous laissons cette tâche à ses amis. Qu'ils se souviennent du pavé de l'ours. On ignore les rudiments de la zoologie et l'on sacre Fabre naturaliste génial ;

on croit à la génération spontanée, on fait sortir l'homme d'un peu d'argile (1), et on le nomme philosophe de première classe ; on s'exprime en petit nègre, et on l'institue littérateur incomparable. On tranche, on dogmatise, on distribue des récompenses et des punitions. On accorde généreusement un accessit à Réaumur (qu'on n'a jamais lu), une mention honorable à Lepeletier (dont on ignorait l'existence il y a trois mois), un léger encouragement à Perton (dont on ne connaissait même pas le nom avant l'apparition d'un livre récent). On perd le sens du ridicule au point de ne pas entendre l'éclat de rire sonore qui résonne joyeusement derrière soi.

Ce sont les coups d'encensoir maladroitement assénés par ses sots adorateurs qui ont brisé le colosse aux pieds d'argile.

FRANÇOIS PICARD
Maître de conférences à la Faculté des Sciences
de l'Université de Paris.

(1) « Pour que de la goutte de glaise nous arrivions à l'être humain... » (*Mercure*, 1er juin 1925, p. 324.)

LE MUSÉE DE LA GUERRE

—

Le Président de la République vient d'inaugurer ces jours derniers, au Château de Vincennes, dans le Pavillon de la Reine restauré et remis en état pour la circonstance, le Musée de la Grande Guerre, dont il a été bien souvent question dans la presse au cours de ces dernières années, mais que peu de gens connaissent, puisque, somme toute, les locaux trop étroits où il étouffait naguère dans l'hôtel de la rue du Colisée — une ancienne demeure de Réjane, acquise plus tard par Poiret — ne furent jamais qu'à peine entr'ouverts au public.

C'était là, d'ailleurs, le second avatar de ces collections qui, au début, furent installées dans un appartement de l'Avenue Malakoff, puis dans plusieurs locaux du même immeuble, d'où elles n'émigrèrent que quelques mois avant l'armistice.

Due à l'initative privée, la fondation du Musée remonte aux premières semaines de la mobilisation. Dès cette époque, M. et Mme Henri Leblanc avaient conçu l'idée — pensée opportune et charmante, mais dont la réalisation n'était possible qu'à peu de bonnes volontés — de rassembler pour leurs amis absents, en même temps que nombre de périodiques, tous les menus objets suscités par les circonstances, champignons hâtifs et éphémères que chaque journée faisait éclore, et qui se mirent bientôt à pulluler dès que la guerre fut entrée dans les mœurs et devenue pour la plupart des gens un état de choses normal. Ce fut ainsi que commença à se former cet ensemble, à la fois si curieux et si émouvant, qui est pour l'histoire des années sinistres

qui vont de 1914 à 1918 ce qu'est Carnavalet pour la chronique de Paris.

En septembre 1917, les collections constamment augmentées, enrichies (un catalogue du fonds primitif (1), a été établi et publié presque intégralement), furent transmises à l'Etat par donation et confiées à la haute direction de M. Camille Bloch, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, chargé de cours à la Sorbonne. Peu de temps auparavant, le 23 juillet 1917, la Chambre des Députés avait adopté une proposition, émanée de M. André Honnorat, le tenace défenseur de l'heure d'été, qui n'a cessé depuis lors de s'intéresser très activement à l'existence et aux progrès de l'établissement dont il est un des parrains les plus dévoués, proposition complétée par un amendement de M. Jean Locquin, par laquelle la Chambre invitait le Gouvernement « à faire rassembler d'urgence dans une bibliothèque spéciale tous ouvrages et publications de toute nature relatifs à la guerre, périodiques et non périodiques, d'origine officielle ou privée, déjà parus ou à paraître en France et à l'étranger. A faire procéder au classement, ainsi qu'à la rédaction de catalogues, de répertoires et de recueils des documents ainsi réunis, le tout en conformité des méthodes de l'érudition historique ». Aujourd'hui, les *Bibliothèque et Musée de la Guerre*, auxquels est annexé depuis peu l'*Office de documentation internationale contemporaine depuis 1914*, créé sur l'initiative de la *Société d'histoire de la Guerre*, forment un ensemble organique parfaitement original, qui n'a d'équivalent dans aucun pays, et qui n'est pas seulement l'entassement d'une quantité considérable de livres, de documents, d'objets, d'ailleurs introuvables tout autre part, mais surtout un véritable laboratoire de recherches historiques. Avant d'étudier plus spécialement le Musée proprement dit, il con-

(1) Catalogue dont la partie iconographique a été rédigée avec beaucoup de compétence par M. Charles Callet.

vient d'esquisser en premier, à grands traits, la physionomie de l'institution dont il fait partie intégrante.

Quelques chiffres d'abord. Au moment de la donation, le fonds comprenait, pour la partie bibliothèque, plus de 15.000 ouvrages (livres, journaux, périodiques, affiches) ; pour la partie iconographique, environ 56.000 pièces. A l'heure actuelle, on reste au-dessous de la vérité en évaluant le total des volumes que renferme la Bibliothèque — en joignant les périodiques aux ouvrages — à 100.000 ; à ce chiffre il faut ajouter 10.000 dossiers, 10.000 cartes et photos d'avions et plus de 15.000 affiches-textes. Pour le Musée, le nombre d'objets enregistrés se monte à 155.000 environ.

La bibliothèque se compose de deux services bien distincts, placés sous la direction de deux conservateurs, l'un de pure bibliothéconomie, l'autre dit de documentation. Au premier de ces services incombent toutes les opérations d'inscription et de cotation des volumes, de confection des fiches, de rédaction des catalogues (ont déjà paru le Catalogue du fonds allemand en quatre volumes, soit 1350 pages sur double colonne, et le Catalogue du fonds italien, un volume de 440 pages). Il cherche à recueillir non seulement les témoignages : mémoires des hommes d'Etat et des généraux, souvenirs de combattants, les études critiques, les documents officiels, les statistiques, les débats parlementaires, mais aussi toutes les publications éphémères : tracts et brochures de propagande, revues et journaux de « nationalités » par exemple, qui ont eu un rôle si important pendant les années de guerre. Domaine tout à fait distinct, par conséquent, de celui des Archives du Service historique de l'Armée. Enfin le service du catalogue rédige le *Bulletin mensuel de documentaton des Bibliothèque et Musée de la Guerre*, où l'on trouve non seulement la liste des plus importants ouvrages récemment acquis, mais aussi de ceux que la Bibliothèque ne possède pas encore, mais dont le public peut avoir intérêt à connaître l'existence.

Le service de la documentation — dirigé par M. Renouvin, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, chargé de cours à la Sorbonne, — assure le dépouillement régulier des bibliographies et des principales revues françaises et étrangères ; il y puise l'indication des documents intéressant l'histoire contemporaine ; il dresse la liste de ceux de ces documents dont l'acquisition paraît utile ; il établit des fiches pour chacun des articles, pour chacun des ouvrages se rapportant à l'objet spécial de la Bibliothèque, notant ainsi même ceux qu'il n'est pas question d'acquérir. Classées ensuite par auteurs et par matières, ces fiches constituent un vaste répertoire bibliographique qui a chance d'être à peu près complet.

Ce service organise, de plus, avec d'autres bibliothèques françaises et surtout étrangères, un jeu d'échanges qui fonctionne régulièrement, source d'enrichissements très appréciables. Il fournit, enfin, tous les renseignements qui lui sont demandés et son travail aboutit fréquemment à la rédaction de bibliographies complètes, embrassant les sujets les plus divers (1).

§

A considérer l'ensemble du Musée, deux tendances se font nettement jour : la tendance documentaire et la tendance esthétique, sans que, naturellement, il soit possible dans bien des cas de tracer une démarcation précise entre l'une et l'autre. Il faut rendre hommage à l'habileté avec laquelle M. René Jean, le distingué critique et écrivain d'art qui, depuis l'armistice, assume la conservation de ces collections formées d'éléments si hétérogènes, je dirai même si contradictoires, a su fondre harmonieusement, dans un ensemble

(1) Les lecteurs qui désireraient être plus amplement renseignés à ce sujet consulteront avec fruit les importants articles de M. Camille Bloch, parus dans la *Revue de Paris* du 1er février 1920 et dans la *Revue de Synthèse historique* de mai 1922 (nos 97-99), ainsi que l'intéressante brochure de M. Paul Fontana : *Un nouveau type d'organisation des bibliothèques*, les « Bibliothèque et Musée de la guerre », Paris, Jouve et Cie, éditeur, 1925.

pittoresque ces manifestations multiples d'une époque entre toutes chaotique, de façon à éviter entre elles de trop brutales disparates. La tâche n'était point aisée. Qu'on se figure seulement quel capharnaüm, quel bric-à-brac invraisemblable on pourrait réaliser avec la quarantaine de sortes d'objets qu'énumèrent les statistiques administratives, depuis les affiches illustrées, les albums, la bijouterie, les bons de monnaie, les cartes postales, les diplômes, les estampes, les faïences et porcelaines, les figurines, les imageries, les insignes militaires ou civils, les jouets, les médailles, les objets divers, les objets fabriqués par les soldats, les originaux de toute nature, les papiers peints, jusqu'aux photographies (films compris), aux sculptures, timbres de guerre, tissus, tracts, vignettes, etc... Ces abondantes ressources n'ont pu, évidemment, être utilisées dans leur totalité. Avant même d'opérer un classement, il a fallu faire un choix. Puis les éléments divers ont été groupés, par périodes et par régions pour la France : la Marne, Verdun, l'Argonne, l'Alsace-Lorraine, la Somme, la Champagne, les régions occupées, l'Arrière, la Victoire ; par nations pour nos Alliés. Une salle est consacrée aux prisonniers de guerre (en Allemagne et chez nous), deux autres aux productions des Empires Centraux. Si vous le voulez bien, nous allons parcourir maintenant ces galeries un peu à bâtons rompus, en nous arrêtant parfois pour muser, çà et là.

Parmi les tableaux qui forment la trame substantielle, les pièces de résistance des collections, la très grande majorité est due naturellement à des artistes français mobilisés, peintres aux armées ou chargés de missions spéciales pour la plupart. Les représentants de la jeune école sont ici en nombre et avec raison. Ils ont payé de leurs personnes, ils ont vu, en première ligne, ce que d'autres s'efforçaient d'imaginer ou de reconstituer en des endroits moins exposés. Je songe aux dessins à la plume, aux lavis teintés de Segonzac et à cette magnifique étude de poilu étalant au soleil son corps écrasé de fatigue ; aux dramatiques com-

positions de Luc-Albert Moreau — un grand blessé celui-là — durs et puissants poèmes de la tranchée, lourds de la hantise de cet invariable tête à-tête : celui de la terre brune, ouverte, refuge ou tombeau, et de l'homme bleu-horizon ; au *Bois des Caures*, page tragique, de feu et de sang par André Fraye, à côté de laquelle son *Ambulance* dans une clairière apparaît comme une lumineuse et reposante oasis ; aux notations si justes et si pénétrantes de Georges Victor-Hugo ; aux prestes et pittoresques croquis de Jean Lefort qui constituent le plus curieux des journaux de marche, la chronique au jour le jour de la vie des combattants.

Jean Marchand, André Lhote, André Verdilhan évoquent, eux, la vie chatoyante des ports, les bassins de radoub, les débarquements américains. Dufresne nous montre la libération de Noyon en 1917, Flandrin une vaste perspective de la bataille de la Somme, Othon Friesz, impétueux et truculent, l'armistice à Strasbourg, Raoul Dufy, en quelques touches à peine teintées, le feu d'artifice du 14 juillet 1919. Bonnard, Vuillard, Maurice Denis, Lebasque, Vallotton, Louis Charlot, René Piot, Zuigg, Communal, Déziré, Jules Adler, Maurice Taquoy, André Dewambez, Ottmann, Grün, Prinet, Abel Truchet, Balande, G. Pierre, et bien d'autres encore, sont représentés par des paysages, des scènes de la vie du soldat, des portraits, qu'ils ont marqués chacun de leur personnelle empreinte ; Laboureur, Galanis, Le Meilleur, par des bois ou des eaux-fortes remarquables. Il faut faire une place à part à Bellan-Gilbert qui, peintre aux armées pendant la guerre, fut chargé, la paix une fois conclue, de parcourir tout le front, de la mer du Nord aux Vosges et de fixer sur la toile l'aspect des anciennes lignes de feu, des destructions ennemies, ainsi que le progrès de la reconstitution des pays dévastés.

De cette randonnée de dix-huit mois témoignent près de trois cents études, fort adroitement mises en page, d'un précis et sobre impressionnisme.

Les peintres et dessinateurs plus âgés qui, à l'intérieur, firent œuvre de propagandistes et d'illustrateurs, les Steinlen, Willette, Abel Faivre, Poulbot, G. Scott, Lévy-Dhurmer, Sem, achèvent de garnir les cimaises de leurs œuvres faites d'humour ou de pathétique émotion. Je n'aurai garde d'oublier les artistes américains Cameron Burnside et Brock — ce dernier fort intéressant — les Anglais Brangwyn, P. Nasch, Joseph Pennell, Muirhead Bone, le Lorrain annexé Jacques Gachot, les Allemands Théo Blum et Wentscher, l'Autrichien Laske, dont les peintures, dessins ou lithos contribuent fort heureusement à décorer leurs sections respectives.

Les affiches illustrées, provenant de tous les pays belligérants, constituent des séries très riches et du plus haut intérêt. Elles sont au nombre de plus de 6.000. Plusieurs centaines d'entre elles — un premier choix — pourront être mises sous les yeux du public, grâce à des meubles à volets d'un système ingénieux. Ces affiches, appels pour les emprunts et les œuvres de bienfaisance, exhortations aux restrictions nécessaires, publicité en vue des *journées*, souvent aussi, en Allemagne par exemple, instruments de propagande générale destinée à maintenir le moral et à restaurer une confiance ébranlée, portent les signatures des artistes les plus connus et offrent une étonnante diversité d'inspiration et de motifs. Plus que toute autre manifestation esthétique, peut-être, elles apportent au psychologue une contribution précieuse à l'étude des caractères nationaux et des particularités ethniques, saisis lors d'une époque où tout contribuait à favoriser leur développement à l'état pur.

De ces affiches on peut rapprocher les nombreuses images populaires russes de 1914, d'une polychromie endiablée et d'une verve étonnante, où des influences orientales et même japonaises sont nettement perceptibles.

On pourrait consacrer une étude détaillée à la céramique de guerre d'après les spécimens multiples et caractéristiques qu'en conserve le Musée : faïences populaires qui

font penser à celles de la Révolution française, statuettes coloriées, reproduisant les traits des principaux protagonistes du grand drame, services à thé d'outre-Rhin marqués du fameux : *Gott strafe England !* verreries émaillées, assiettes et plats décoratifs en porcelaine de luxe. On s'attarderait volontiers aux reliques provenant des églises et monuments ruinés, notamment de la cathédrale de Reims.

On se plairait encore à examiner tant de curieux jouets et ces amusantes figurines qui reproduisent les uniformes alliés et racontent l'évolution du costume féminin pendant la guerre ; à contempler les vitrines renfermant les *ersatz* de tout genre, ingénieux produits de la misère germanique, depuis les linceuls en papier et les semelles de bois articulé jusqu'aux paquets de tabac fait de feuilles mortes aromatisées. Mais il faudrait tout citer, au risque de se perdre dans le détail. Contentons-nous d'un bref arrêt seulement à la section de numismatique qui, sans aucun doute, mérite particulièrement de retenir l'attention du visiteur.

Cette section comprend plus de 2.000 médailles — pour la moitié allemandes ou autrichiennes — où se trouvent perpétuées toutes les péripéties des hostilités et même celles de l'après-guerre (traités de paix, occupations, plébiscites). Je ne parle pas ici des effigies officielles ni des allégories, fâcheusement semblables sous toutes latitudes, mais de ces pièces de circonstance, frappées ou plus souvent fondues dans les Empires Centraux, commentaires anecdotiques et satiriques des événements, véritables comprimés d'histoire. Elles enregistrent fidèlement les variations du potentiel belliqueux, depuis les transports des premiers jours jusqu'aux défaillances de 1918 et aux convulsions qui suivirent. Pour ne citer qu'un seul exemple, je ne connais pas de plus saisissant résumé de la révolution en Bavière qu'une petite série de quatre médailles, dues au fécond Karl Goetz, d'ailleurs Bavarois lui-même : c'est d'abord le départ des souverains quittant Munich, le 8 novembre 1918, abandonnés de tous ; puis Kurt Eisner qui se proclame président

du Conseil ; ensuite la république soviétique d'avril 1919, éphémère triomphe des conseils d'ouvriers et soldats ; enfin le revirement vers la droite des élections du 6 juin 1920, symbolisé par un innombrable troupeau de moutons qui s'engouffre entre les deux montants d'un vaste portail, surmontés l'un d'une couronne, l'autre d'une tiare. En légende ces trois mots : *La fidélité bavaroise.* L'artiste n'apparaît-il pas ici le plus énergique et le plus concis des chroniqueurs ?

§

Mais, si intéressant que soit le point de vue documentementaire et historique, le point de vue psychologique et humain importe plus encore. Six ans après la conclusion de la paix, le souvenir des épreuves et des horreurs de l'affreuse époque a déjà singulièrement pâli. La mémoire des peuples est plus courte, sans doute, plus oublieuse encore que celle des hommes. Elle rejette d'instinct, au plus tôt, le poids trop lourd de tant de jours sanglants. Aussi est-il utile, est-il nécessaire que des témoignages irrécusables demeurent, hautes bornes immobiles parmi les sables mouvants qui changent en si peu de temps la surface de toutes choses.

Sans doute il ne sert à rien de se retourner sans cesse vers le passé, fût-il d'hier. La paix est un acte de foi, proclame aujourd'hui la mystique anglo-saxonne qui trouve en France de nombreux échos. Mais, cela admis, n'est-il pas prudent, n'est-il pas indispensable de garder présent le souvenir de ces redoutables *psychoses* de la guerre, de ces névroses collectives auxquelles tous les belligérants ont payé leur tribut : mégalomanie chauvine, phobie des espions, injures grandiloquentes et puériles, calomnies systématiques envers l'adversaire, toutes ces maladies secrètes dont il est décent de ne plus parler aujourd'hui ? Je veux bien que ces manifestations délirantes soient les symptômes du mal sacré qui frappe les peuples qui saignent. Mais qui nierait pourtant le bienfaisant malaise, la bonne honte qui

vous prennent à feuilleter, à l'heure actuelle, les séries de cartes postales illustrées parues dans les premiers mois de la guerre ? C'est une atroce chose que la haine, étalée, cultivée, commercialisée, une chose à combattre et à exterminer, au dehors comme chez nous. Mais il faut d'abord ne pas la nier et puis connaître son venin qui, après avoir empoisonné toute l'Europe, ne s'élimine que trop lentement. Je crois que le Musée de la Guerre — en quoi, moi aussi, je fais acte de foi — pourra puissamment contribuer à la guérison de ces plaies des âmes et saura fortifier en elles tout ce qui peut éviter le retour d'événements qu'aucun de nous, à aucun prix, ne veut revivre.

GUY-CHARLES CROS.

MARIE

OU

LA GRACE DU DIABLE[1]

—

Le reste de l'après-midi, Suzanne range deux armoires avec violence et minutie. M. Dumont-Carrier hargne au milieu de son personnel et Marie réussit l'édification sur sa tête d'un petit monument de bouclettes vraiment tout à fait joli.

Puis le dîner les réunit tous les trois. M. Dumont-Carrier sait ce que sont les difficultés de la vie, il en a tranché de bien difficiles ! et il est tout à fait à l'aise :

— J'ai vu ceci, j'ai fait cela... Quelle belle fin de journée !... Et toi, Suzon, tu ne dis rien ?

Mais les tentatives qu'il lance vers sa fille tombent comme dans un puits sans fond ; la réponse de nul écho ne se fait entendre, l'eau d'aucun commentaire ne les accueille.

En ce qui concerne Marie, elle se soulève sur sa chaise, de temps en temps, pour voir si ses petites boucles ne perdent pas leur alignement.

—

Le lendemain, la situation change : Suzanne prend l'offensive : dans le même « vous » elle enclôt son père et Marie : *Vous* avez bien dormi ?... Tant mieux !... *Vous* sortez?... Moi, je reste!... *Vous vous* mettez à table? Moi, je vais dans ma chambre!

M. Dumont-Carrier et Marie sont encloués à leur

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 528.

place par ce ton pointu, comme des papillons par une épingle.

Puis, M. Dumont-Carrier se révolte, parce que Marie a pleuré et dit :

— Alors moi, je veux aller à Caen avec maman.

—

Et il tient ce discours à Suzanne :

— Ma fille, je regrette d'avoir à te dire que ton attitude, vis-à-vis de Marie et de moi-même, me déplaît foncièrement. Marie est notre invitée, tu lui dois un bon accueil: cette enfant s'est un jour trouvée souffrante, — j'ai dû la soigner, mon Dieu ! — Où étais-tu allée courir ? Je l'ignore ! Si tu étais restée là, rien ne se serait produit.

— Mais papa...

— Assez! Donc, avec ta manie d'entrer partout, de tout voir, de tout entendre, de tout savoir, — tu es entrée chez Marie. Ce que tu t'es figuré ? je l'ignore, mais je m'étonne de trouver, chez une jeune fille de ton âge, un tel genre de suspicion.

» Enfin, ma pauvre enfant, je suis fatigué de tout cela et je te le dis, une fois pour toutes : tâche à l'avenir de te montrer correcte, convenable.

De nouveau, Suzanne change de façon d'être : elle n'offre plus maintenant la moindre aspérité.

— Suzanne, veux-tu que...

— Mais oui.

— Cela ne t'ennuie pas ?...

— Mais non...

Elle est insaisissable, glissant doucement, comme un lutteur chinois imbibé d'huile.

—

Puis Mme Dumet revient de Caen, et Marie rentre dans sa maison. Oh ! cette maison de mauvaise accueillance, froide, sombre, laide ! Cette misérable maison qui claque

du bec à tous les vents, qui, née dans la misère, entravée dans sa croissance, resta petite, malingre et rachitique, avec un escalier ankylosé, tout raide...

... Que Marie aime la maison de M. Dumont-Carrier, cette maison, grande, belle, blanche, dont la façade, aux fenêtres bien en rang, semble avoir des traits réguliers, une expression favorable et paisible, qui, n'ayant jamais connu ni privation ni soucis, est aimable et souriante, sans rien de traître, rien de noir, pleine d'élégance, bien développée, avec son large escalier aux belles courbes larges et souples!

—

Marie a lavé la lessive, puis elle l'a étendue dans son jardinet, et des restants de chemise, des souvenirs de draps, des trous dans des chiffons, s'essorant, s'y sont balancés sans honte ni fierté.

Dans ce jardinet, des pommes de terre poussent sans trop de bonne volonté, parmi les orties pleines de courage; elle a pris la bêche et, dans le ventre ouvert de la terre encornée, les pommes de terre ont apparu comme une nichée d'un gris nouveau-né et vaguement rose...

Ah ! faudra-t-il donc toujours être traqué par la misère ? Avoir le travail forcé à ses trousses, comme les condamnés qui, dans un cul de basse-fosse, où l'eau monte pour les noyer intentionnellement, pompent de toute leur vie pour échapper à la mort ? Faudra-t-il toujours se lever tôt, devenir une malheureuse efflanquée, changer ce petit dos plein de fossettes, comme un dos de porcelet d'élevage, contre une échine de chat maigre, râpé du poil ? Toujours faire tirer, pousser, peiner, ces pauvres chères petites mains ?...

—

Où sont les repas bien ordonnés de chez M. Dumont-Carrier ? Où est Justine, la femme de chambre aux pattes de velours ? — Marie a dû, non seulement manger avec

sa mère d'uniques, de mornes pommes de terre, mais d'abord les préparer elle-même après les avoir arrachées... Maintenant, elle reste seule avec sa casserole, dans sa cuisine au carrelage de dévastation, à l'odeur de mal au cœur...

Elle regarde par la fenêtre... il pleut... il pleut ; toute la terre est une vallée de larmes...

Alors elle se met à pleurer, comme si elle voulait que toute sa peine lui sorte par les yeux.

—

Et M. Dumont-Carrier ? Il ne sait plus comment vivre ! Une seule idée persiste en lui : voir Marie... Il sort, il va du côté de chez elle ; — s'il ne la rencontre pas, il s'enfonce dans la froide solitude comme dans quelque océan glacial arctique. S'il la rencontre, il peut à peine encaisser le direct suffocant qu'il reçoit en plein estomac.

C'est l'Amour... en voilà une histoire ! Il n'y avait donc jamais rien eu dans sa vie, depuis sa naissance ? les affaires ?... sa fille ?... sa femme...? Sa femme ! — cette personne de bonne famille, sérieuse, distinguée, très bien sous tous rapports, qui est venue en le grand apparat blanc d'un beau mariage, avec laquelle il s'est si bien entendu, qui est repartie dans le grand apparat noir d'un enterrement de première classe, qu'il a tant regrettée — sa femme elle-même a tenu moins de place, dans son cœur, pendant toute sa vie, que Marie, petite créature peu sérieuse, pauvre comme un rat, Marie toute nue et voilà tout... Ce n'est pas raisonnable.

Et peu à peu s'insinue en lui le besoin formel de voir Marie toujours, de ne la perdre de vue jamais... Mais comment faire ? Dire à Suzanne : Je t'ordonne — je *t'or-donne*, tu entends ? — de vivre en bonne intelligence avec Marie !... On ne peut espérer que Suzanne comprenne... accepte,... et puis c'est délicat tout de même.

★

Aujourd'hui, M. Dumont-Carrier n'a pas rencontré Marie; pourtant il aurait tant voulu goûter avec elle à cette suprême belle journée d'automne, à ce rayon de soleil, doux comme un rayon de miel...

Dans la ville sonore, propre, vide, la rue du Mitan semble s'être couchée pour dormir. Par là, un café rêve, la bouche ouverte, tirant la langue, avec son store; son haleine fraîche sent la bière, et il absorbe M. Dumont-Carrier, qui s'assied et fait deux gestes de mâle, s'éponge le front et commande un demi, un demi-blonde... blonde, blonde... Marie est blonde...

Un peu plus tard, il se promène... le vent qui souffle maintenant lui arrache les pensées de la tête, dès qu'elles en sortent, et les dilapide partout; alors, il rentre pour mieux penser à Marie...

—

Et figurez-vous, c'est in-croya-ble. Il va chercher dans l'armoire la vieille petite robe qu'il lui a donnée il y a quelque temps — qu'il a remplacée par une belle neuve et qu'elle a laissée en s'en allant, comme une couleuvre sa toilette de l'année dernière ; — il la prend dans ses bras, il l'embrasse... il la câline... cette robe beaucoup portée a gardé la forme, l'aspect, l'odeur de Marie, tant qu'on croirait que c'est sa vraie peau qu'il presse sur son cœur : beige à carreaux verts.

—

... Naturellement... il peut toujours rompre avec sa maîtresse, donner sa place à Marie ? C'est une bonne place. Mais... Marie,... jolie comme elle l'est, doit être surveillée Ce qui lui est arrivé avec cet Espagnol risque de lui arriver encore... Les hommes ne connaissent pas le scrupule, eh non ! Laisser Marie libre, aller, venir, au milieu de la dévorante concurrente vitale ?...

Cela, M. Dumont-Carrier ne peut l'envisager, plus que l'idée de se nourrir désormais d'étoupes enflammées, de verre pilé ou d'acide prussique.

—

M. Dumont-Carrier passe encore dans la rue de Marie, mais il ne la voit pas ; alors, la tête basse, suivant son idée fixe, comme un chien suit son maître, il s'en va jusque dans les champs. Les fleurs, les feuilles, les herbes, se peignent sur sa rétine, et il les décapite avec sa canne, par abus de pouvoir, comme tout le monde..

A son retour, il fait nuit, il entre chez Marie, elle est là, il se met à genoux devant elle, et plus piqué de flèches d'amour qu'un toro de banderilles, il cache sa tête dans son giron et pleure,... et pendant ce temps, comme il ne la regarde pas, elle lui tire la langue.

—

— Oh ! Félicie ! raconte Marie — si tu voyais M. Dumont-Carrier, quand il vient me voir, les yeux qu'il me fait ! Et si tu l'entendais : « Je t'ouaime !! Je t'ouaime !!» C'est à mourir de rire !

—

Voyons ! voyons ! petite Marie — un homme — et quel homme ! un Monsieur si riche et si considéré sur la place de Fiérac, bien vêtu, bien chaussé, d'une belle corpulence, est secoué, danse et se contorsionne, au milieu de l'Amour, cette force de la nature — Et toi, Celle qu'il aime !... tu le regardes faire et tu ris comme une enfant au théâtre guignol.

—

— A son âge, Marinette, ce pauvre homme, répond Félicie, il s'en fera mourir!

—

Et voilà qu'une pensée tombe comme une graine dans l'esprit de M. Dumont-Carrier.

Les petits oiseaux du ciel ne la mangent pas, et la terre est nourricière, — la graine germe, — elle prend des racines terribles dans son sang et dans sa chair, sa cervelle et son cœur, sa peau et ses os, devient plante vorace, vivante, acharnée ! comparable au chiendent qui mange le jardin d'un jardinier toujours saoul-perdu :

L'idée d'épouser Marie.



— Ecoute-moi Marie... tu m'écoutes ?

— Oui, Monsieur Dumont-Carrier.

— Tu m'écoutes bien, avec tout ton cœur, n'est-ce pas, chère petite ?... Eh bien... dis-moi, est-ce que tu ne serais pas contente de ne plus quitter ton grand ami, jamais ?

— Oh ! si, Monsieur Dumont-Carrier.

— ... Alors... je vais te dire quelque chose... qui peut-être... enfin — Bref ! — veux-tu que nous nous mariions tous les deux ?...

— Oh ! Monsieur Dumont-Carrier !!

— Oh ! quoi ! oh ? Qu'est-ce qu'il y aurait de si extraordinaire ? Notre différence d'âge ? On en a vu de plus considérables; j'ai quarante-six ans, c'est entendu — enfin je viens de les avoir, c'est la même chose. — Tu as, toi, quinze ans ?

— Je suis dans les seize.

— Oh ! c'est différent — puis, j'ai toujours mené une existence parfaitement régulière, et j'ai, en réalité, de ce fait, quinze ans de moins que mon âge ; puis, dans les meilleures unions, il y a toujours quelque chose...

Une seule est irremplaçable, l'amour... Marie... l'amour...

Au fond, la petite Marie, qui n'a jamais rien eu pour s'habiller qui ne soit pauvre chiffon de hasard : vieille robe de Suzanne ou coupon fané, chaussures informes dès leur naissance, mal conformées, — puis défor-

mées, — la petite Marie admire les chaussures intactes, très élégantes de M. Dumont-Carrier, ses costumes bien faits et de belle étoffe, tous les détails bien neufs de son ajustement de « Monsieur riche ».

... Elle a honte de la pauvreté qui la vêt... elle a raison peut-être ? Un oiseau de paradis habillé de noir ne serait guère plus qu'un merle, et de quoi aurait l'air le pape à ses audiences, vêtu d'un petit complet gris ?

M. Dumont-Carrier ne sait pas si Marie est mal vêtue, il sait qu'elle a des cheveux d'or, des dents de perles, des yeux de saphir et seize ans... quel trésor !

Il a raison peut-être ? Une jolie fille toute nue est encore plus belle peut-être qu'un pape tout habillé, ou qu'un oiseau de paradis avec toutes ses plumes de haute mode.

★

M. Dumont-Carrier a demandé à Mme Dumet la main de Marie.

— Comment ! s'est-elle écriée, Monsieur voudrait épouser ma fille !!!... Oh !

— Quoi? a-t-il fait, rogue. La différence d'âge? Pppp... Ou craignez-vous qu'elle ne soit pas heureuse avec moi ?

» Décidez-la à accepter et vous n'aurez pas à vous en plaindre, — si vous savez ce que parler veut dire.

Un homme si riche! et elle oserait le refuser, Marie! Comment, si elle la décidera ! C'est-à-dire qu'elle lui dirait plutôt : — Epouse Monsieur tout de suite, tu entends, grande cruche, ou je te pèle les fesses.

—

Et M. Dumont-Carrier tient à sa fille cet autre discours:

— Ma chère Suzanne, j'ai quelque chose à t'annoncer qui, j'espère, te fera plaisir, il s'agit d'une personne que tu aimes bien, au fond, d'une amie à toi, d'une demoiselle,... de Marie Dumet... oui... elle-même...

— Alors ?

— Il y a quelque temps, trompé par des apparences menteuses, tu as pu croire — et ce scrupule était tout à ton honneur — que ton père, vis-à-vis de cette jeune fille, avait eu certains torts ; il n'en était rien, — oh ! évidemment ! mais enfin, ces torts, si torts il y a, il a tout de même tenu à les réparer, quoique à vrai dire... mais cela, n'est-ce pas ? il y a tenu... à cause... oui, à cause de toi, tu me comprends ?

— Alors ?

— Alors,... eh bien ! j'épouse Marie Dumet.

— Tu... tu... ép...

— Oui, et puis ?

— A... A ton âge !... à cinquante ans, tu l'épouses, cette... cette...

— Oui, ma fille, je l'épouse ! à cin-quante ans ! Tu n'as qu'à en prendre ton parti, et dis-moi, imbécile, où as-tu pris que j'avais cinquante ans ? Je suis né en... telle année, et à la fin, compte... compte...

—

Il s'en va avec tant de vapeurs furieuses qu'il lui semble que sa tête en fume, et Suzanne, seule, est possédée du diable de la colère noire, et son caractère sort d'elle-même, elle crie :

— Une sans le sou ! une fille de rien ! une espèce de domestique, mise sur la terre pour me complaire, pour me servir, moi, Mademoiselle Suzanne Dumont-Carrier!... qui deviendra mon égale, et qui règnera dans ma maison, et sur le cœur de papa !... avec qui il faudra partager l'argent et tout ! et de qui il ne faudra rien espérer ! une pauvresse ! une fille de rien ! une Marie Dumet !

Et elle prend un Gallé de deux cent cinquante à trois cents francs et le précipite dans la mort violente.

—

— Je serai donc « Madame Dumont-Carrier », pense

Marie, comme ronronne un chat à l'odeur charmante du goujon frit.

Armand (le chauffeur à la familiarité insultante), Armand sera bien obligé de lui parler respectueusement. — *Ça va, Marie!* — Depuis qu'elle l'a connu et haï, il le lui a dit deux fois par jour en moyenne. — Ah ! s'il osait, maintenant! Elle le dirait à M. Dumont-Carrier qui le mettrait à la porte! — Mais il est déférant... il subit l'influence des millions qui vont de toute leur conséquence s'ajouter à Marie... Il lui a seulement dit ; — oh ! il y a longtemps ! — quand on parlait du mariage et qu'on n'y croyait pas encore: « C'est vrai que vous l'épousez, le patron? Ce vieux-là! ben vrai! si c'est pas malheureux tout de même ! » Et comme il la dévisageait, en disant cela !... Est-ce que *ça le regardait* ?

Eh ! oui, elle sera riche ! on la servira, — on lui portera son déjeuner dans son lit, sur un plateau avec un napperon, elle aura des matinées en dentelle, des petits bonnets avec des cocardes, des ceintures à jarretelles avec des roses rococo, des kimonos en soie, des mules d'appartement, des toilettes, des montres-bracelets, des chapeaux à plumes, des manteaux en fourrure, des cartes de visite, de tout.

—

Suzanne a été malade, puis elle a guéri : son père lui a dit :

— Tu as fini tes comédies ?

— Ecoute, papa, lui a-t-elle expliqué, je préférerais ne pas assister à ton mariage, j'irai chez tante Clarisse à Lavaur. Tu sais... le souvenir de maman... Non! non! je t'en prie ! ne me demande pas d'être là, ce jour-là... Cela me ferait un chagrin épouvantable !

— Et moi, mon enfant, je préfère que tu y assistes, Marie serait contrariée... Non ! non ! tu res-te-ras, tu te commanderas une robe à Toulouse, chez Fillias, c'est

là que Marie fait faire les siennes, elle te donnera des conseils, elle a un goût!...

—

Il donne à Marie une bague de fiançailles, des plus grosses, des plus belles qui aient mûri à l'arbre des tentations féminines, et un collier de perles qui la transporte d'admiration! Que c'est joli, on dirait des pilules! Et des bijoux de toutes sortes ! et des lingeries ! et des robes ! et de l'argent ! de l'argent ! de l'argent !...

★

Les voilà mariés : elle est la bien-aimée, la chérie de toutes les heures, c'est entendu, mais enfin elle en est largement indemnisée.

Quel couple mal assorti ! Ah ! que voulez-vous ? chacun donne ce qu'il a, — Monsieur, ses récompenses en espèces, — Madame, ses récompenses en nature.

—

Et elle décide, en ce temps-là, de s'appeler « Mary » dorénavant, puisqu'elle en a les moyens, mais de sa nature elle s'appelle Marie.

—

Pour lui, pauvre cher homme ! le paradis est dans la chambre, il regarde Mary avec extase, ravissement, recueillement, comme un affamé un étalage de primeurs.

Il faut comprendre les choses, : cet homme-là, à son âge, il n'espérait que devenir grand-père, un jour, comme un vieux, et il est devenu nouveau marié, comme un jeune homme !

— Mademoiselle Suzanne n'est pas trop aimable, dit Mme Dumet à M. Dumont-Carrier, je préférerais mieux que ma petite Marinette soit restée avec moi, que non pas d'être malheureuse avec votre demoiselle.

— Ne craignez rien, lui répond-il, je veillerai à tout

cela, et si elle n'est pas ce qu'elle doit être pour ma femme, elle pourra s'en mordre les doigts. Enfin, que peut-elle lui reprocher, si ce n'est de faire tout mon bonheur ?

— Oh ! c'est la jalousie, dit Marie.

— Que tu es gentille, ma chérie ! dit le vieil époux, de l'excuser toujours...

— Bête ! susurre la mère, ne tiens pas pour cette Suzanne, que si elle reste là, elle te gênera, et que si elle s'en allait à Lavaur, tu commanderais tout !... Tu comprends ? Ton mari, à son âge, il te faut lui faire donner tout ce que tu pourras, et tu sais, il te faudra penser à moi, une mère passe avant tout.

III

LES TEMPS MAXIMA

Jadis Marie, petite fille de la rue, jouait au chat perché, aux cachettes, aux quatre coins ; la voilà bien installée sur sa chaise, à table ; dans un fauteuil au salon, et dans sa chambre, au fond de son vaste lit des grasses matinées. On ne la délogera pas, on ne la dérangera pas !

Au début, elle s'activait encore un peu, en raison de la vitesse acquise, s'occupait de la maison, brodait. Puis elle s'est ralentie et ne fait plus absolument rien ; elle a voulu avoir un chien, un petit chien de grand prix, il lui tient compagnie, et près d'elle il bâille et ne fait rien de ses quatre pattes.

Elle regarde ses bagues, comme autrefois ses petits cailloux sur sa main.

A quel jeu a-t-elle donc joué ? avec quels petits gestes distraits ? Voilà ses mains tout ampoulées de gemmes rares !

Elle va se promener.

Elle, Mary, qui était attachée par la misère comme une chèvre, qu'une courte chaîne empêche de vagabonder et

de brouter ce qui lui fait envie, elle peut maintenant aller partout : au cinéma, dans les fauteuils, — au théâtre, pour les tournées Baret, dans une loge de face, tout en velours rouge, — à Toulouse, avec son automobile et Armand, son chauffeur, pour des achats dans les plus grandes maisons, — et dans le chemin de fer, en première classe, avec un élégant costume de voyage et un nécessaire à son chiffre, — et elle peut manger aussi tout ce qu'il y a de meilleur et plus beau dans les magasins d'alimentation.

Ah ! Elle ne se prive de rien ! Dites donc ! elle serait bien bête ! C'est son mari qui lui paye tout ça ! Il l'aime ! Il l'aime ! c'est un homme d'un certain âge et plus que millionnaire, un homme de grand rapport.

—

Quand les commerçants voient Mary sortir de son automobile, armée de sa beauté et de son arrogance, ainsi Minerve sortant avec son casque et sa lance de la cuisse de Jupiter, ils sont pleins de considération ; elle achète sans compter, sans regarder ; — ses gestes bridés, étriqués jadis par les deux terribles « bouts » sur lesquels il fallait toujours tirer pour arriver en fin de compte à les nouer ensemble, ses gestes sont devenus libres, aisés et rien n'a craqué ; alors ils sont devenus larges, — et leur largeur ne dépasse jamais la longueur de son argent.

Elle dit : « Je ne suis pas de ces personnes qui lésinent; je mets ce qu'il faut et je veux être bien servie. » Les marchands répondent : « Ah ! certes ! Madame sera contente. »

Une fois, Suzanne l'accompagne ; ils lui disent, gracieux : « Et Mademoiselle portera le petit paquet, voilà » ! — Ils croient que c'est la cameriste, cette personne.

— Enfin ! dit Suzanne à son père, il me semble que tu pourrais faire attention aux dépenses de Mary. Je suis autrement économe qu'elle, moi, et pourtant...

— Evidemment répond-il, elle ne coupe pas les liards en quatre, mais qui le lui demande ?

★

PETITE HISTOIRE DE MÉNAGE

Un matin, Mary, étant encore couchée, a voulu voir tout de suite, tout de suite, l'effet que produisaient sur les vitres de sa chambre les nouveaux rideaux en dentelle de partout qu'elle a achetés pour remplacer les autres, tout unis. Justine est sortie, et M. Dumont-Carrier déplace lui-même les vieux rideaux, les anciens, les assez-vus, et les remplace par les tout-nouveaux, tout-beaux. Quel travail ! mon Dieu ! quel travail ! et ce grand soleil en plein dans les yeux du digne homme ! Enfin, fier d'avoir fini :

— Cela te plaît-il, ma mignonne? lui demande-t-il.

— Laisse-moi tranquille, que je lise! répond-elle.

— Alors... embrasse-moi pour la peine ?...

— Houlla ! il fait trop chaud.

—

Une autre fois, il y avait quelques personnes qui parlaient ensemble, dans le salon, de quelque chose qui devait les intéresser, parce qu'elles riaient. Elles ne s'occupaient pas de Mary. Il paraît même que Mary leur a demandé : *De quoi riez-vous* ? — et qu'elles ne lui ont pas répondu ! — Alors, elle s'est redressée comme une vipère qui vous appliquerait bien la peine de mort ; elle a dit: *Si je suis de trop, vous savez* ? — et elle est partie, elle est allée s'enfermer dans sa chambre pour se venger.

— Quel caractère ! a dit Suzanne.

— Toi, tais-toi ! a dit son père.

— Mon Dieu, Seigneur ! a gémi une dame.

Cette petite Mary ! Croyez-vous ! elle est devenue tellement importante que son départ a créé une vraie tornade

glaciale où toutes les gaietés en fleurs ont péri sur pied.

M. Dumont-Carrier est sorti du salon, après Mary.

— Il va encore l'implorer ! Quel vieux...! s'est exclamée Suzanne.

— Amour !... Amour !... a roucoulé un Monsieur.

— Voyons... ouvre ! ma petite Mary, a supplié M. Dumont-Carrier derrière la porte. Marie lui a répondu « zut ! » — Et il est revenu avec ce « zut » qui a traversé le bois et s'est planté, comme une fléchette, dans ses tendres sentiments.

— C'est ta faute, enfin ! c'est vrai ! a-t-il dit à Suzanne. Tu ne pouvais pas lui répondre, au lieu de rester comme une buse, quand elle a demandé : *De quoi riez-vous ?*

— Et ! bien ! et toi, papa ?...

— Je ne l'ai pas entendue. Tu penses que si je l'avais entendue !...

*

Mme Dumet, elle aussi, a tout ce qu'il lui faut maintenant et sans travailler, sans rien faire ! Alors que devenir chez elle? C'est vrai, elle languit là, toute seule; alors elle vient chez M. Dumont-Carrier.

Mary aimerait asseoir sa mère dans une bergère, avec un livre aux doigts, au coin d'une cheminée en marbre et vêtue d'une robe à queue, comme une marquise.

Mais cette petite travailleuse à la figure de friton, à la taille étranglée de fourmi noire, lui dit qu'elle préfère mieux d'être à la cuisine, à parler, à rire avec l'un, avec l'autre, à donner un coup de main pour les chaussures, la vaisselle, que c'est plus agréable tout de même que de rester comme une « estatue » de sainte Germaine de Pibrac.

D'ailleurs, depuis le mariage de Mary, elle a chaviré dans les stupeurs, elle est déroutée, elle n'en revient pas ! Elle n'y croyait pas, avant, — il était célébré qu'elle n'y croyait pas encore, elle n'y a cru que quand elle l'a vu

à « l'état civil » de la commune, dans le *Cri aveyronnais*, marqué en lettres d'imprimerie.

Quelquefois, quand il vient du monde, elle va ouvrir la porte, on lui demande : « Madame est là ? » — Elle répond: oui, et puis elle ajoute, si on ne la connaît pas:

— Vous savez, c'est ma fille.

Quand elle voit Mary passer dans les couloirs, sur les beaux tapis, elle la contemple, se retourne, pour la voir plus longtemps en ses élégants déshabillés de petite traîne-richesse ; quand elle l'approche, elle se plante là, lève les deux bras et s'écrie :

— Qui t'a vue et qui te voit !...

Alors, M. Dumont-Carrier lui fixe une bonne rente, à condition qu'elle aille la manger chez son frère Ernest à Caen.

★

Suzanne raconte aux amis de sa famille qu'elle en a assez, que la vie est impossible, depuis que cette Mary est là, qu'elle a toujours tort, qu'elle est de trop, que papa est contre elle et qu'elle épouserait « elle ne sait qui » pour partir de la maison.

Certes ! elle aurait bien voulu épouser le baron de Cîmmé... Qu'il lui plaisait, ce jeune homme !... et elle espérait tant que, quand il reviendrait... Mais il ne revient pas. Oh ! elle aurait attendu... Mais un jour Mary lui a dit :

— Tu sais, ton baron de Cîmmé ? Tu te figurais qu'il pensait à toi ? Oui ! compte là-dessus et bois de l'eau ; il va se marier avec une personne très riche, et très jolie, une Américaine de... de... Singapour... ou de... Connecticut, je crois.

— Oh !... Comment le sais-tu ?

— « On » me l'a dit...

Naturellement ce n'était pas vrai, et Mary ne savait rien. Mais Suzanne a été découragée.

— Hélas ! mon Dieu, a-t-elle pensé. Un mari pareil ! C'est trop beau pour moi. Maintenant, je n'ai plus les moyens... c'est si cher, l'ancien, l'authentique, les beaux meubles, les beaux noms...

—

— Et si, pense une vieille dame, et si je faisais connaître mon neveu à cette pauvre Suzanne ? Autrefois, certes, elle n'en aurait pas voulu ! Mademoiselle Dumont-Carrier, peste ! Je crois bien ! la plus riche héritière du pays ! Mais maintenant que son père est remarié... ce n'est plus pareil... En tout cas, elle aura toujours ce qui lui revient de sa mère, je suppose ? Mon neveu est sans fortune, mais avec sa situation ? — Et puis elle n'est pas très jolie, cette pauvre Suzanne ; enfin ce serait un parti inespéré pour Joseph...

—

Suzanne a rencontré un soir, chez la vieille dame, son neveu qui est un médecin d'une trentaine d'années, avec une belle barbe noire (1) et un air sérieux, convenable; il lui a dit qu'il connaissait un médecin âgé, dans les environs de Béziers, à la campagne, non pas absolument à la campagne, dans un chef-lieu de canton ; que ce médecin avait une très bonne clientèle, qui ne se composait pas de jeteurs de poudre aux yeux, ou de meurt-de-faim, de mauvaises payes enfin, — non, une clientèle de gens aisés ; qu'il voudrait se retirer et qu'il cherchait un successeur ; que, en ce qui le concernait, lui, Joseph Bourrier, il estimait que la succession de ce médecin était une chose intéressante.

—

Un autre jour, il a dit à Suzanne qu'il était sans fortune, mais qu'avec ce que lui apporterait sa femme en se mariant... et puis il lui a fait cette déclaration :

(1) Moi, je trouve que c'est laid, une belle barbe noire, mais enfin, chacun est libre.

— Mademoiselle, je ne suis pas de ces petits jeunes gens, de ces petits sauteurs qui agissent sur un coup de tête, qu'une amourette fait dérailler — non, je suis un garçon sérieux, qui cherche à s'é-ta-blir, — une occasion se présente pour moi — acceptable, — avantageuse, — mais il faudrait que je sois marié. Voulez-vous être ma femme ?

— Il faudrait en parler à papa, a répondu Suzanne.

— Certes, a-t-il repris, il y a des choses qu'il vaut mieux régler du premier coup, plutôt que d'avoir des surprises ensuite. Vous me comprenez, Mademoiselle ? Moi, je suis un garçon carré en affaire : j'apporte ceci, — vous apportez cela, — ça va ou ça ne va pas ; enfin on est fixé, et cela vaut mieux que de s'embarquer à la légère.

... Je voudrais même voir votre père au plus tôt, car,... si par malheur, n'est-ce pas, le... l'affaire ne marchait pas, il faudrait que j'aie le temps de me retourner... de voir ailleurs... ce serait, du reste, pour moi une déception... une déception sérieuse... je ne le cache pas...

Il paraît qu'on lui a parlé d'une ou deux autres jeunes filles, mais on sent que, même à prix égal, il donnerait la préférence à Suzanne.

—

— Eh ! bien, mais il me semble, Suzanne, dit M. Dumont-Carrier, que ce garçon a l'air sérieux ? Qu'en penses-tu ?... Tu es en âge de te créer un foyer... Réfléchis... Vois ce que tu décides.

— Rassure-toi papa : je décide de l'épouser.

★

Et voilà ! Suzanne est partie avec son mari et sa dot. Ce n'est peut-être pas un aigle, ce médecin de chef-lieu de canton. Mais s'il en était un, il s'envolerait et comment pourrais-tu le suivre, ainsi que tu dois le faire de par la loi ?

Non, ne regrette pas M. le baron de Cîmmé ! Il t'aurait mangé tout ton argent, et de toi il n'aurait pas eu faim.

—

M. Dumont-Carrier a été bien soulagé par le départ de sa fille; il ne l'aime plus, il l'aimait bien, pourtant, mais son amour a été dénaturé par la passion, comme un produit pur et naturel par une mauvaise essence.

★

VOLE MON CŒUR VOLE

C'était un jour... un jour d'avril qui soufflait doux et qui sentait bon. Mary se pavanait au soleil, seule, en s'ennuyant, et elle avait envie de tout — même de son mari!

Quand le mai va venir...
On se sent le cœur faillir...

C'est à ce moment-là que Damien de Cîmmé a fait sa réapparition.

Il l'a vue toute langoureuse, toute enroulée dans sa coûteuse élégance et il a pensé : Mâtin !... s'est approché.

— Ah ! Mary... Mary tant regrettée ! a-t-il proféré ardemment. Comme vous m'avez fait du mal, à moi qui vous aimais tant !... Vous ne m'aimez plus... et moi... je vous aime toujours... Méchante ! méchante qui vous êtes mariée... ah ! femme !... cœur de pierre...

— Mais vous étiez parti!... suggère-t-elle, troublée au fond dans son impression ancienne.

— Ah ! Mary !... étais-je parti vraiment — et pouvais-je vous oublier ? Ah ! le sort !... le sort des êtres ! Quelle chose mystérieuse et tragique !...

Puis, détendu, brisé :

— J'ai souffert... j'ai bien souffert...

—

Un soir, sous un ciel où se bousculaient tragiquement les nuages que perçaient de coups les rayons de soleil,

droits comme des épées ; sous un ciel pathétique, comme pour une tragédie de grand style, Mary et Damien faisaient, à côté l'un de l'autre, des petits gestes de mounaques.

Soudain, ils ont senti l'Amour tourner autour d'eux, et c'était bien lui encore ! Il les a pris par la tête avec ses mains inexorables, les a tenus l'un contre l'autre, les a forcés à s'embrasser, si longtemps et si fort qu'ils ont pensé en étouffer sur place.

—

L'Amour les tient toujours et les fait marcher.

— Allez ! allez ! démène-toi, mon garçon, fais le beau; et toi, cours, ma fille, cours et trotte!

Il les amène par la main, à la maison de Félicie, comme jadis... tous les jours, tous les jours à cinq heures...

Ce n'est pas prudent, et puis, c'est blâmable.

Mary! Mary!...

— Et bien, quoi? répondrait-elle si elle savait s'e pliquer. Je suis comme un pécheur qui dans l'eau baptismale noie tous ses péchés et s'en va bien propre.

—

— Ah ! dis-nous, Mary ! qu'est-ce qui farde ta beauté de joie ? Qui te fait luire les yeux ? Qui te fait gravir avec tant de force, de fierté et de contentement, la courbe éternelle de la sphère terrestre ?

— C'est mon amour pour Damien ! — pour Damien mon amant, pour Damien, un beau jeune homme d'agrément.

★

NOBLES ET RUINÉS

La vieille baronne douairière de Cîmmé, vêtue des soieries anciennes et des dentelles qui lui ont été léguées, ainsi que les vertus de sa race, a reçu cet après-midi des personnes de qualité.

Quelques heures durant, on s'est, chez elle, attaqués, défendus, aimés, haïs, alliés et déchirés. Restée maîtresse du champ de bataille, elle regarde autour d'elle, — le feu s'éteint, — il ne renaîtra de ses cendres que dans une quinzaine de jours, pour une autre réception ; jusque là, dans le château, on peut mourir.

Des quelques petits gâteaux qui se retranchaient derrière la résistance et le rempart des tartines de pain rassis, il ne reste rien...

— Aidez-moi, mon fils, dit-elle à Damien, aidez-moi à ranger toutes ces tasses, vous avez faim, vous ? Moi, quand j'ai goûté, je ne peux guère dîner. Vous avez faim ? Tenez, mangez ces deux tartines qui restèrent ; il y a aussi du thé froid, vous pourrez le réchauffer, il reste de la braise. — Fermez le sucrier, les vrais connaisseurs boivent leur thé sans sucre.

Et Damien et Mme de Cîmmé mangent des tartines qui découragèrent les affamés du jour et boivent dans de très belles tasses de style Louis XV, authentiques, leur thé froid, distingué, amer et noir comme leur misère.

—

Du fond de l'allée qu'envahit un affreux baragouin de mauvaises herbes, Mme de Cîmmé regarde le château de ses pères, et elle soupire profondément, car, hélas ! il est atteint d'une maladie de peau, d'une maladie des os, et il a de grandes traces de larmes dans sa façade ravagée... Les tourelles s'effondrent, elles perdent leur superbe avec leurs écailles d'ardoise... elles mourront bientôt faute de soins... comment leur payer fers et chaux, soins et réconforts, au prix où sont la main-d'œuvre et la matière première ?

Alentour, le jardin est sec, les canalisations anciennes étant ruinées, et tout est privé d'eau, cette richesse des jardins, et tout est privé d'argent, cette sève de tout...

Faudra-t-il donc que Damien s'expatrie de nouveau ?

Que n'a-t-il demandé, jadis, la main de cette riche héritière, cette *Mademoiselle Dumont-Carrier* ?...

Ah ! non certes ! Damien ne voudrait plus partir maintenant, il ne pourrait plus, l'amour le tient trop enchaîné ici... sa vie, monotone et sombre toute la journée, tous les soirs s'illumine parce que, vers les cinq heures, là-bas, il rencontre Mary.

Autrefois, déjà, il l'aimait réellement (il l'aimait, ce qui s'appelle aimer) — mais il la préfère assaisonnée au miel de la fortune qu'au vinaigre de la misère (1).

★

JALOUSIES

— Ah ! dit M. Dumont-Carrier, comme tu sors souvent, ma Mary, depuis quelque temps ! Mais où vas-tu ? Autrefois, tu restais là, j'arrivais, je te trouvais... j'étais heureux !... Maintenant j'arrive, — il n'y a personne.

— Je m'ennuie, moi, pardi, là, toute seule...

— Que veux-tu que je fasse pour te distraire ? Veux-tu que nous partions en voyage ?

De temps en temps, M. Dumont-Carrier va en Angleterre, à Marseille, à Bordeaux, débusquer quelque affaire qui ne veut pas sortir... en remettre sur pied quelqu'une qui ne marche pas... en traquer quelque autre qui est trop calme. Mary à plusieurs reprises l'a accompagné, mais cette fois... non... elle n'ira pas, elle n'a pas envie de voyager, justement.

— Je suis bien heureuse ici, au fond... c'est vrai... pourvu que je puisse un peu sortir... me promener, prendre l'air. Ce qui m'ennuie, c'est de rester enfermée tout le temps, il me semble que j'étouffe...

— Eh ! bien, que veux-tu, ma chérie... sors... sors... puisque cela t'amuse. Oh ! j'ai bien confiance en toi, va !... Tu m'aimes, n'est-ce pas? Ah! tu sais, quand on

(1) Des goûts et des couleurs. .

est mariée, il ne faut pas penser à un autre qu'à son mari ?... Ce que je craindrais... c'est que tu rencontres quelque misérable... qui avec de belles paroles... ahhrr !...

— Que ferais-tu ? tu me tuerais ?

— Ne ris pas, Mary ! oui ! je te tuerais ! et l'autre aussi !... Mais, va ! je sais bien que je n'ai rien à craindre, n'est-ce pas, mon amour ?

— Oh ! tiens, tu es fou. C'est vrai, enfin ! Me dire des choses pareilles !

— Allons, ne te fâche pas... je te crois, ma Mary !... Mon cher trésor !...

Et il l'assied sur ses genoux, et il lui prend les deux mains, il la regarde avec les yeux de la foi.

—

— Et où es-tu allée, ma Mary, aujourd'hui ? Tu es sortie à cinq heures cinq... et il est sept heures trente-huit ? Allons, raconte-moi, mon petit chéri...

— Je suis allée... par-ci... par-là... Tiens! j'ai acheté ces gants... Ils sont jolis, n'est-ce pas ? Et puis ces épingles à cheveux... C'est de l'écaille, tu sais, la vendeuse m'a dit que c'est ce qu'on fait de plus nouveau, regarde, ça fait joli dans les cheveux ?...

— Et... c'est tout ?

— Tu trouves que je devais acheter autre chose encore?

— Mais non ! je te demande si tu n'es pas allée ailleurs ?

— Ecoute donc ce que je te dis ! Elles font joli, mes épingles ?

Quelle enfant ! Bien sûr qu'elles font joli... Ah ! c'est bien toi, ça : passer deux heures pour acheter des épingles ! Enfant ! va !

—

— Tu sors déjà, ma petite femme ?... Que tu es jolie ! attends un peu, tu ne sais pas ? Qui est-ce qui ne sera pas toute seule, pour se promener, ce soir, comme une petite

malheureuse ? C'est ma Mary... Tu comprends ? J'en ai assez, de regarder mes employés, pendant que toi, tu t'ennuies. Qu'ils s'arrangent ! J'aime mieux être avec toi ! Comme ça, je n'aurai pas peur que la crique te croque. Tiens ! tu ne sais pas ? nous irons prendre l'apéritif au café Glacier, tous les deux seuls ! Tu es contente ?

—

Ah ! c'est que M. Dumont-Carrier aime Mary ! un peu plus fort chaque jour, un peu plus passionnément ; il ne pense qu'à elle ; il a même pris toutes ses précautions au cas où il viendrait à mourir pour qu'elle reste très riche, bien plus riche que Suzanne. Il ne vit que pour elle! Oh! c'est gentil tout de même!

S'il venait à mourir, ce serait plus gentil.

—

Cinq jours ! cinq jours que Mary n'a pu rejoindre Damien ! Cinq jours que M. Dumont-Carrier, atteint de jalousie généralisée, ne s'est éloigné d'elle, ni d'un quart d'heure ! ni d'un décamètre !... Et ce soir encore, pendant que Damien « espère » Marie, là-bas, chez Félicie, en vain pour la cinquième fois, Marie attend M. Dumont-Carrier, qui va sortir avec elle.

Le voilà, tout essoufflé. — Que dit-il ? Qu'il regrette, ah ! certes ! mais que ce soir... l'arrivée de ces industriels... il ne peut sortir avec Mary. Il... ne... peut,.. sortir... ce soir ?

Il n'a pas achevé qu'elle est déjà partie, le laissant là sur ses deux pieds, tout incompréhensif

— Mais qu'est-ce qu'elle a eu, à partir comme ça ? balbutie-t-il. Comme elle était furieuse !... Pour une fois, mon Dieu ! que je suis obligé de lui manquer de parole!... Ah ! petite femme ! petite despote !

Et cette preuve d'amour qu'elle vient de lui donner

là, jointe au puissant intérêt de ses intérêts, le soutient dans son bureau avec ses gros industriels...

—

Et libre! libre! libre! graciée de la peine de mourir d'ennui, Marie court chez Félicie, et Damien est là — entêté — qui l'attend.

— O mon Damien !

— O ma Mary, ô mon aimée unique !

Ils chantent leur peine d'amour en strophes alternées, et puis ils concluent, en un grand duo — qu'il vaudrait mieux pour eux, au lieu de tant souffrir, mourir ! Ensuite, ils se consolent, ils se rassurent, par l'apport l'un de l'autre, et enfin, ils se quittent ! — ils te quittent, face de l'amour, pour combien de temps ?

Et repartent, chacun séparément, par prudence, dans le noir et dans la solitude.

—

Quand Mary s'en va, il n'y a pour la suivre que son ombre épaisse et obscure comme un nègre fidèle, puis... puis... il lui semble entendre quelqu'un marcher derrière elle... Elle tourne la tête et voit un homme enveloppé de mystère comme d'une cape ténébreuse... Elle ralentit son pas, il ralentit le sien... Elle court. Dieu! il court aussi! il la suit... Oh ! c'est son mari peut-être. Mais non, ce n'est pas lui. A un éclairage, elle reconnaît l'homme au pardessus — c'est Armand, son chauffeur!

—

Quand M. Dumont-Carrier, ses industriels partis assez tard, revient chez lui, Mary est là, installée, toute calme, souriante, douce ; elle lit.

Une minute! une minute avant! elle arrivait folle de peur, biche forcée, jetait son chapeau, son manteau, et tombait sur sa chaise, un livre aux doigts, accroché en passant comme une épave par un noyé.

— Il y a longtemps que tu es là, ma Mary ?

— Oh! oui! il ne faisait pas bon, je suis rentrée tout de suite.

— Tu me pardonnes, dis ?... de t'avoir laissée toute seule... ce soir ? Allons, pardonne-moi... je ne recommencerai plus, je te le promets... cher amour !...

—

D'abord, en reconnaissant le chauffeur, Mary a cru que M. Dumont-Carrier l'avait fait suivre, — et puis... non, non... ce n'est pas ça... Oh ! pourvu qu'Armand ne dise rien !... La soirée passée, le lendemain, il a toujours sa figure ordinaire. Etait-ce seulement lui ? Ne s'est-elle pas trompée ? Elle commence à le croire, elle se rassure, et cet homme noir recule, devient peu à peu un mythe et se confond avec tous les hommes noirs qui ont de tout temps effrayé la jeunesse...

—

Et pourtant, c'était bien lui ! Quelques jours après, la maison était pleine de la précieuse, de la calme solitude des après-midi, il a arrêté Mary entre deux portes, dans un coin d'ombre, lui a posé sur l'épaule une main lourde comme un appareil justicier, et lui a dispensé un regard singulier, une espèce de fluide noir et pesant, plein de mauvaise intention, de moquerie, de rancune, de menace.

— Il est plus frais que le patron — hein ? celui-là de chez Félicie ?

. . . .

. . . .

Ah ? il ne dira rien maintenant ?.. Non ! non ! Alors, qu'importe, hein !... qu'importe ?... et puis tant pis.

—

Félicie est venue cet après-midi voir Mary, et quelques instants après son départ, Mary, allant jeter une lettre elle-même, a rencontré Damien, dans la rue — par hasard. On rencontre un ami, on lui parle... Ce n'est

pas défendu ?... Pendant ce temps, le chauffeur passe — il frôle Mary — puis s'efface dans la nuit.

Et quand elle rentre :

— Est-ce qu'on va le rencontrer souvent, ce cher et tendre ?... lui demande-t-il.

Et il ajoute :

— Je vends la mèche, si ça continue.

—

— Mais, questionne M. Dumont-Carrier, qu'est-ce que tu as, ma petite femme ? Tu as l'air malade, triste ? Non, c'est vrai, tu n'es pas triste ? Tu n'es pas malade ? Tu ne t'ennuies pas ?... Oh ! je voudrais savoir ce qu'il y a dans ta petite tête...

Ce qu'il y a, pauvre Monsieur Dumont-Carrier ! N'insistez pas !

... Il y a, au fond, un beau jeune homme : le roi de cœur, qui se morfond, et le valet de pique, votre propre chauffeur, ricaneur, avantageux... qui profite de tout...

Alors.., alors, maintenant Mary ne pourra plus voir son Damien ?... Plus jamais peut-être !... et toujours, toujours, Armand, le chauffeur, la guettera dans les coins sombres ?... Et longtemps, longtemps encore, elle entendra les déclarations d'amour de M. Dumont-Carrier, rabâcheur comme un opéra ?

—

Un dimanche lourd de chaleur, que comprimait sur la terre un ciel bas, couvert d'ardoises, — Mary, souffrante, reposait, et un contrevent, qui battait au grenier, lui faisait mal aux nerfs (1).

Il n'y avait pas de domestique pour aller l'arrêter, — ils étaient tous sortis, — et M. Dumont-Carrier est monté pour l'arrêter lui-même.

S'est-il trop penché pour en saisir le bord ? A-t-il

(1) Parfaitement.

été pris par quelque vertige ? Le fait est qu'il a perdu l'équilibre et qu'avec un « houch ! » affreux de crevaison, il est aller s'écraser sur le pavé de la cour.

Oh ! que c'est dangereux ! ces fenêtres sans garde-fou.

—

Deux heures après, Armand, rentrant avec Justine, trouve M. Dumont-Carrier par terre, refroidi, figé, mort.

— Ah! sacrrr! dit-il. — Madame! Madame! crie Justine.

Mary se lève.

— Qu'y a-t-il donc? je dormais... Les talons de ses mules faisaient clac derrière elle... Elle est descendue et s'est évanouie (1).

... Longtemps, elle verra cette tête esclaffée.

—

La police est venue, des médecins, le curé.

Le pauvre M. Dumont-Carrier ! Quel accident ! c'est terrible ! Il a voulu fermer le contrevent et il est tombé par la fenêtre, dans l'éternité... Il n'est pas mort tout de suite, le malheureux ! Si Mary n'avait pas dormi, elle l'aurait entendu gémir.

—

... Il était là... il y a encore si peu de temps ! Il tenait bien sa place... Le voilà mort... enterré, réduit à rien.

Suzanne est venue avec son mari. N'est-ce pas, il n'y a pas de rancune qui tienne ? Des circonstances comme celles-là les balaient et les emportent, faisant place nette.

Suzanne a eu une grande crise de désespoir, d'abord parce que le sang est plus lourd que l'eau, et il avait été son père dans le temps, ce mort, et enfin c'est toujours comme ça.

...Puis elle assiste à ce que furent toutes ses intentions... Elle voit que, même maintenant, il préserve sa Mary,

(1) Sans mentir.

l'abrite sous son héritage, l'écarte, elle Suzanne, sa fille, de tout son grand geste de pauvre fou d'amour, — qu'elle n'aura que ce qu'il lui a laissé de par la loi... et qu'encore la loi, il l'a tournée avec des manières retorses, est entré par derrière et a cambriolé.

—

Mary et Suzanne sont bien obligées de vivre ensemble, pendant ces quelques jours, pour tout régler, et de se voir, de se parler.

Elles se disent : « Bonjour, — bonjour, — tu as bien dormi? — Merci, et toi? » Oh! elles sont très polies! Mais elles échangent leurs politesses comme des gifles.

—

— Tu ne la trouves pas suspecte, toi, cette mort de papa ? dit Suzanne à son mari. Je ne voudrais pas, sur un sujet pareil, parler à la légère... mais enfin !... cet accident !... et Mary qui hérite... Est-ce qu'elle ne... A ton avis...

— Eh ! bien — répond-il... je me suis posé la même question... Mais écoute mon raisonnement : d'abord, Mary était elle-même réellement souffrante ce jour-là, très somnolente, mon confrère le docteur Dupont avait diagnostiqué, dès la veille, une fièvre imprécise assez inquiétante. Et puis, dans quel but aurait-elle agi ? — Elle avait tout ce qu'elle voulait ! — Si elle avait eu quelque amourette... Mais on ne lui en connaît pas, — elle est très jeune de caractère, — très enfant même, mais je la crois foncièrement honnête,— j'ai fait parler les domestiques, Armand, le chauffeur, surtout. Il est dans la maison depuis longtemps, il était absolument dévoué à ton père, qui lui avait rendu de signalés services — lui-même me l'a appris — c'est un garçon qui, pour ton père, aurait fait n'importe quoi ; — de plus, l'enquête n'a rien révélé de suspect. Armand lui-même, qui est arrivé le premier, n'a rien remarqué, rien, rien, rien... Moi, je crois à l'accident ;

mais, si même je n'y croyais pas — dans cette obscurité totale où nous nous trouvons, je te dirais : Ne mêlons pas la justice à tout ceci, — on sait où ça commence, on ne sait pas où ça finit...

» Ah ! s'il y avait la moindre preuve ! le plus petit indice?... un témoin?... ce serait autre chose... Mais non, je te dis non.

—

Et pendant qu'ils parlent ainsi tous deux, dans la pièce à côté où se trouve Mary, Armand entre, tenant à la main une épingle à cheveux en écaille, et la lui montre.

— Tiens, dit-elle, je l'avais perdue, où l'avez-vous trouvée ?

— Où...?... Et il lui répond en messe basse : Où je l'ai trouvée, cette épingle? Au grenier; tenez, le jour que le pauvre Monsieur a... sauté le mur. Je suis monté : elle était là, par terre, dans la poussière ! On avait comme piétiné autour... Quelqu'un de pieds nus... Je l'ai ramassée, j'ai balayé... et... ni vu ni connu... Mais enfin, moi... C'est *vous*, hé! qui l'avez tué, cet homme?...

— Moi !

— Allons !... je vous ai vue... du dehors...

— Moi !!... moi !!... oh !...

— Attention à Madame Suzanne et à son mari ! Ne faites pas d'histoires, c'est vous, hé? Dites-le moi... allons ! c'est vous?

— Est-ce... que... c'est... moi... seulement...? Il était tellement penché... que... je... ne l'ai... pour ainsi... dire... pas... tou-ché.

★

Suzanne, avec son mari, s'en est retournée les mains peu chargées et le cœur vide.

Elle « a été d'ici », de cette petite ville... de cette maison.

Elle est d'ailleurs, d'une autre maison, d'une autre petite ville, à laquelle elle s'est incorporée... où sont son feu et son lieu, où son mari réussit bien, auprès de sa clientèle, et où elle fait ce qu'elle peut, où elle a des amies, des personnes très gentilles, avec qui elle travaille, l'après-midi, à des ouvrages de dames, en filet, en broderie, en macramé.

—

Des heures ! des heures ! du jour, de la nuit, passent aussi décolorées pour Mary, aussi saignées à blanc les unes que les autres. Armand ne dit rien, disparaît, revient, repart. Mary n'a pu qu'un instant l'apercevoir, le front plissé, elle ne sait pas ce qu'il pense... il confère avec Justine... mon Dieu...

Enfin... le voilà... il est là.

— Parlez, maître de danses, quel pas faut-il danser ? Faut-il tourner à droite ? tourner à gauche ? se mettre à genoux ou tomber par terre ?

— Eh bien ! commence-t-il, faut dire une chose : Justine et moi, nous nous sommes promis. Seulement, nous en avons marre d'être chez les autres, et pour nous marier, nous faut nous établir, n'est-ce pas? Moi, je suis capable pour tenir un garage, — enfin c'est mon idée — et justement, il y en aurait un à céder, très bien placé. Justine est une ménagère de première, belle fille, sérieuse, tout! — Deux ans que nous nous fréquentons, et... pas « ça », ah! pour ça, elle est sérieuse! Enfin, elle a des sentiments, et moi aussi; nous ne serions pas à plaindre, il n'y a pas à dire ! Seulement, ce garage... dans la situation qu'il est... on ne l'aura pas pour rien ! Puis, il y a les fonds de roulement, — et puis tout!... Par exemple, — moi... si enfin... si enfin, nous nous entendons,... moi — pour ce qui est enfin... de la petite histoire du pauvre Monsieur... Il faut comprendre les choses... A quoi ça nous servirait, maintenant, de dire, de faire? C'est vrai

vous pourriez être tranquille ! Ça, aussi vrai que je suis un honnête homme, ce serait « motus ». Vous allez de votre côté ; moi je vais du mien... et personne n'a rien à dire...

— Justine ?

— Elle sait rien de rien, Justine.

IV

LES TEMPS « OPTIMA »

VISITE DE CONDOLÉANCES

— Ah ! Mary ! s'écrie Damien, enfin c'est toi ! c'est bien toi ! te voilà ! je te retrouve !... Quelle souffrance fut la mienne, durant ces longs jours endeuillés ! Ne plus te voir et désespérément t'attendre ! Ah ! pourquoi m'avoir laissé si longtemps à cette solitude atroce ? Depuis ce dramatique événement, je conçois évidemment... tu ne t'appartenais plus, mais avant, lorsque je t'attendais, dans la rue, comme un mendiant qui espère en une radieuse aumône... avant ! bien-aimée !... pourquoi le fuyais-tu, ton Damien ?...

— Ah ! répond Mary, j'avais comme un pressentiment que mon pauvre mari allait me quitter... lui qui était si bon ! que c'était mon devoir de ne plus te voir... J'obéissais, pour ainsi dire, à un ordre venu d'en haut...

— Chère ! Chère aimée... Ah ! je te reconnais bien là... loyale... sincère...

★

TEMPÉRATURE ET DÉCISIONS

Un orage a éclaté, la nature était aux cent coups. Comme cela se calmait, Damien est venu de nouveau voir Mary.

— Puisque la fatalité t'a rendue libre, ma Mary... dis, ne voudrais-tu pas que notre rêve de jeunesse, si exquis,

se réalise un jour ?... Ne voudras-tu pas être ma femme bien-aimée, à la face de tous, devant Dieu et devant les hommes ?... Oh ! je ne devrais pas te parler ainsi !... Je devrais me renfermer dans un mutisme farouche, absolu !... Mary ! je ne suis pas riche, moi... Mais en amour, je te demande du fond de mon cœur, y a-t-il de ces différences ?... Tes yeux me répondent...

» Ah ! chère aimée ! nature d'élite ! quelle noblesse de sentiments est la tienne !

—

C'est entendu, elle le prendra en charge.

Il lui a baisé les mains avec une ardeur sacrée, et s'en est allé... A travers les vitres, elle l'a regardé s'éloigner, le vent dans le dos...

Et puis elle a vu une chatte, fille du diable, traverser la rue pleine de boue et s'en tirer, toute blanche des pattes.

Dans la buée de sa respiration qui s'interposait, avec le bout de son doigt, elle a écrit alors : BARONNE.

V

TRIPTYQUE FINAL

LA BÉNÉDICTION DES HUMBLES

Mary est venue voir Armand, garagiste, et son épouse.

— Ah ! s'écrie Armand, la main sur le cœur. Que Madame a été bonne pour nous autres! Jamais, jamais, Justine et moi, nous oublierons les bontés de Madame ! Et je peux dire que, si jamais Madame a besoin d'un coup de main ou de quoi que ce soit, je suis son homme, et Madame peut compter sur moi...

» Et à ce qu'il paraît que Madame se remarierait avec Monsieur le Baron de Cîmmé ? Oh ! Madame a bien raison !... A l'âge de Madame, on ne peut pas toujours pleurer, c'est vrai, il faut se faire une raison... n'est-ce pas, Justine ?

— Ah ! tout de même, quand je pense comme Madame a été bonne pour nous autres !! S'il y a une justice au ciel, Madame sera heureuse !

—

LA JUSTICE DU CIEL

Le château des Barons de Cîmmé montre, dominatrice, sa silhouette, que les entrepreneurs de ravalement ont complètement remise à neuf. Les tourelles que minait la consomption, réparées à chaux et à sable, dressent de nouveau, rondement, leurs reins solides et l'arrogance de leur tête pointue. Les rampes des terrasses descendent avec leurs rangs de balustres, ronds comme de beaux mollets. Les canalisations souterraines ont été rétablies, l'eau circule de nouveau, ainsi qu'un réseau de fluide vital en pleine chair ; les fleurs des massifs sont comme l'élite et le beau monde, au milieu de la verdure qui est comme la masse populaire, et tout cela a été sauvé par l'or de Mary, comme de pauvres épuisés par la transfusion du sang.

La vieille baronne de Cîmmé et Mary, sa chère fille, depuis quelque temps, appuyées l'une contre l'autre, se promènent au milieu de toute cette prospérité... Un appel joyeux leur fait lever la tête... Elles sourient à Damien, penché sur la terrasse... Il descend vers elles, aisé, souple, gracieux... On sent le garçon remis à flot et qui nage dans le contentement...

—

CONCESSION PERPÉTUELLE

A l'extrémité de la villa, M. Dumont-Carrier dort du dernier sommeil, sous un monument funéraire de toute beauté.

★

Chacun, dans sa situation, a tout ce qu'il lui faut.

JEANNE RAMEL CALS.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jean Psichari : *Ernest Renan, jugements et souvenirs*, les Editions du Monde Moderne. — Pierre Lasserre : *La Jeunesse d'Ernest Renan. Histoire de la crise religieuse au XIXe siècle. — I. De Tréguier à Saint-Sulpice. — II. Le drame de la Métaphysique chrétienne*, Garnier. — Jacques Rebot *Sous le chêne celtique*, Editions du Siècle. — Pierre Trahard : *La Jeunesse de Prosper Mérimée* (1803-1834), 2 vol., Champion. — Emile Magne : *Ninon de Lanclos*, Emile Paul. — John Charpentier : *Théodore de Banville. L'Homme et son œuvre*, Perrin.

Dans ce volume de *jugements et de souvenirs* sur **Ernest Renan**, M. Jean Psichari, écrivain et homme de science, a su associer à une critique vraiment scientifique et indépendante, l'émotion respectueuse de ses souvenirs personnels. Ce sont ces évocations directes qui donnent leur plus grande saveur et leur plus grande valeur à ce livre de bonne foi : « J'ai vécu dix ans dans son intimité, écrit M. Psichari de celui qui fut son beau-père, dans son intimité familiale. Je lui garde toujours une reconnaissance profonde de m'avoir jugé digne d'y être admis. » L'intimité familiale fut aussi une intimité avec la pensée et l'œuvre du Maître. Après avoir mis au point, avec un sens critique très averti, le degré et les limites de l'érudition de Renan, M. Jean Psichari conclut que Renan fut moins un savant qu'un penseur et un écrivain de génie : « Il a pensé sur les faits et sur les textes découverts par autrui. Il s'est formé une idée personnelle de Jésus, de l'époque de Jésus, des Apôtres, de saint Paul, et ainsi de suite jusqu'au IVe siècle de notre ère. Cela n'est évidemment pas de la science. C'est de l'érudition utilisée et pensée. » Mais n'est-ce pas le rôle des hommes de science d'apporter des documents, des découvertes, à l'homme de génie qui leur donnera une valeur? Il faut se réjouir que Renan se soit contenté des documents recueillis par autrui, puisqu'il nous a donné « la pensée suscitée en lui par ces documents ».

En une note assez importante, M. Psichari énumère quelques fautes ou particularités grammaticales du style de Renan, spécifiant que ce n'est pas la correction grammaticale qui fait les grands écrivains : « Ce qui compte, c'est le style, c'est la pensée qui l'anime, et plus que le reste, le sentiment » ; au moins le sentiment intellectualisé.

Ce qui compte, c'est le style ! mais le style ne se dissocie pas de la pensée qu'il exprime. Et je veux souligner ici cette belle conception du style que professait Renan : « Ce n'était pas d'après lui, la répétition dans le mot qu'il fallait éviter, c'était la répétition dans l'idée... En réalité, les répétitions n'existent pas quand le mot employé est le mot juste. Et il peut l'être deux fois. » On pourrait même ajouter cette autre formule de style : il n'y a pas de synonymes. Des répétitions, observe M. Psichari, il y en a jusque dans *la Prière sur l'Acropole*, et « ces répétitions désapprouvées par les puristes nous livrent peut-être le secret de ce style extrêmement aisé et qui jamais ne s'arrête »...Quand donc, continue M. Psichari, Renan avait une répétition à enlever, « il ne cherchait pas de synonymes, il revenait voir au fond des choses. En un sens, le style pour lui n'existait pas. L'essentiel était l'idée. » Que cette leçon serve d'exemple aux jeunes écrivains, au moins à ceux qui ont des idées à exprimer. M. Psichari nous confie encore que « les ratures ne sont pas d'ordinaire dans les manuscrits de Renan (Oh ! Albalat !), qui, sur ce point, diffère essentiellement de M. Taine ; les manuscrits de ce dernier sont surchargés, labourés, tourmentés, malheureux, dirait-on, de mille remords, retours et polissures dont se tracassait le consciencieux écrivain. Ce sont, écrit M. Psichari, des courses incessantes et victorieuses après plus de clarté, travail géant d'un organisme délicat qui veut arriver à l'établissement de la logique suprême, sans réplique possible. » Ce que cherche Taine dans ces corrections, ce n'est pas une vaine parure de style, c'est la précision même d'une pensée subtile et difficile à capter. Ce qu'il trouve, ce n'est pas le mot le plus élégant, mais le mot juste — le seul — qui puisse exprimer son idée. Ce n'est plus là un travail de vaine rhétorique mais un travail purement intellectuel.

J'ai lu avec le plus vif intérêt le chapitre que M. Psichari consacre à Renan, Bossuet et Pascal écrivains. J'y cueille ce jugement sur Descartes, dont, écrit-il « la situation est particulière, puis-

qu'il nous a le premier, peut-on dire, franchement dégagés du latin ». Il faut souligner cette remarque qui n'avait peut-être jamais été faite et qui ajoute encore à la gloire de Descartes, qui ainsi nous aurait à la fois libérés du latin et de la philosophie scholastique. Descartes, le premier philosophe moderne et le premier écrivain moderne. Jusqu'à lui, la philosophie s'appuie sur la révélation divine, et la langue sur la période cicéronienne.

Et cette remarque confirme la théorie de Renan sur le style : que l'essentiel, c'est l'idée et qu'il ne faut pas aller chercher des modèles de style chez des écrivains dont la pensée s'appuyait sur les Pères de l'Eglise. Je sais qu'il y a, à l'heure actuelle, une pléiade de jeunes écrivains qui cherchent (et ce qu'il y a de plus curieux) trouvent leurs directions philosophiques, si on peut dire, dans saint Thomas d'Aquin, mais la philosophie et la littérature n'ont vraiment rien à voir avec ces manifestations d'instinct vital. C'est d'ailleurs excellent au point de vue de l'énergie nationale, et on ne saurait trop décourager la culture de l'esprit critique et philosophique.

Je ne puis analyser toutes les pages de ce livre où l'on retrouvera le récit de la mort de Renan, hanté à ses dernières minutes par la lumière de l'Acropole et peut-être par l'image d'Athéna dont il fit la déesse de la Raison et de la Sagesse, et qui était et est toujours demeurée (car les dieux ne meurent pas) la déesse de la guerre, sortie du crâne de Zeus, « armée, lance au poing, égide au bras ».

Les doutes de sa vie s'étaient enfin transmués en cette certitude que l'adorant d'Athéna exprimait vingt-quatre heures avant sa mort :

> Je sais qu'une fois mort rien ne restera de moi-même, je sais que je ne serai plus Rien ! Rien ! moi-même, je sais que je ne serai plus Rien, RIEN, RIEN.

Mais voici à la fin du volume, une étude émue, que M. Jean Psichari consacre à son fils Ernest Psichari, le plus célèbre des petits-fils de Renan et qui apparaît à M. Psichari comme une « défaite significative de la philosophie renanienne », et qui me semble surtout une manifestation imprévisible du bouturage des races entremêlées. Redressement d'une race qui, après une floraison monstrueusement intellectuelle, repart vers la vie, les enthousiasmes religieux, et les héroïsmes fructifiants.

§

La Jeunesse d'Ernest Renan. *Histoire de la crise religieuse au XIXe siècle.* Cet ouvrage de M. Pierre Lasserre, dont voici les deux premiers volumes : *De Tréguier à Saint-Sulpice* et *le Drame de la Métaphysique chrétienne*, m'apparaît pour le xixe siècle d'une importance égale à ce que fut le *Port Royal* de Sainte Beuve pour le xviie. M. Lasserre a revécu dans ces pages toute la crise religieuse de notre siècle, et a suivi pas à pas, doctrine par doctrine, idée par idée, toute la métaphysique chrétienne depuis le mysticisme grec, la philosophie scholastique jusqu'à la philosophie moderne, encore mystique, et jusqu'à la science expérimentale, encore religieuse. La conception de cet ouvrage, écrit M. Lasserre, dérive de cet aperçu que la crise religieuse personnelle de Renan est le raccourci de la crise religieuse des temps modernes : « Ce qui s'est passé en quatre ans dans ce jeune esprit reproduit, phase par phase, ce qui s'est passé en trois siècles dans une grande partie de l'élite intellectuelle de l'Occident. » L'intelligence de Renan apparaît à M. Lasserre comme une des plus réceptives et des plus sensibles de son siècle. Et c'est, écrit-il, ce qui nous inclinait à y chercher le reflet des siècles.

... M. Pierre Lasserre résume ainsi les raisons qui rendirent Renan incrédule, et, à sa suite, l'élite intellectuelle de l'Occident et même du monde civilisé :

Les quatre années de grand séminaire du jeune clerc ont été une crise d'esprit continue, qui se divise en deux périodes de deux ans : la période d'Issy et celle de Saint-Sulpice. Dans la première, il est tout à la philosophie ; dans la seconde, à l'exégèse et à la critique des Ecritures. La philosophie a commencé le travail de destruction, et elle l'a poussé au point de ne laisser au jeune homme qu'une croyance extrêmement fragile et comme démantelée. La critique l'a consommé.

Mais dans les premiers chapitres du tome premier, M. Lasserre avait déjà poussé ses investigations jusqu'aux plus lointaines origines celtiques de Renan, et, à ce propos, nous avait montré l'esprit celtique comme le perpétuel renouvellement de notre littérature, jusqu'au romantisme, introduit par Chateaubriand, le grand Celte qui n'avait pas eu besoin d'aller le « chercher en Allemagne, en Angleterre et en Scandinavie. » Il en avait « distillé l'essence de son propre fond ».

Mais observe M. Lasserre la belle fécondité poétique des Celtes au moyen âge avait duré peu : « Les temps qui ont suivi nous offrent un spectacle tout contraire, le spectacle d'une stérilité complète et singulièrement prolongée. »

Du xve au commencement du xixe siècle. C'est là, constate M. Lasserre, un fait paradoxal. Peut-être, mais ne lui trouverait-on pas une explication dans l'envahissement gréco-latin de la Renaissance qui aurait étouffé momentanément l'esprit celtique. Il resurgit de sous terre, en un fleuve puissant au xixe siècle, avec Chateaubriand, La Mennais et Renan, et revivifie notre littérature et notre philosophie desséchées par un trop ardent classicisme.

Evoquant les pères de sa race, Renan écrivait dans ses *Essais de morale et de critique* : « Consolons-nous par nos chimères, par notre noblesse, par notre dédain; qui sait si nos rêves, à nous, ne sont pas plus vrais que la réalité ? Dieu m'est témoin, vieux pères, que ma seule joie, c'est que parfois je songe que je suis votre conscience, et que par moi vous arrivez à la vie et à la voix. »

Ah ! il ne songe pas aux factices dieux et déesses de l'Olympe et de la littérature latine. Par sa voix, c'est la race qui réagit, par delà les conquêtes et les directions imposées, contre César et les envahisseurs de notre sol et de nos traditions.

Je suis heureux de trouver dans le très beau livre de M. Jacques Reboul : **Sous le Chêne celtique,** une confirmation à ces idées. Dans cet ouvrage qui devrait se ranger en bonne place dans la bibliothèque de tous les lettrés, M. Reboul n'hésite pas à écrire :

Le celtisme nous fournit la seule méthode efficace de compréhension nationale, pour le passé et pour le présent ; pour l'avenir, c'est l'unique force libre de fécondation. Elle est infinie dans sa forme et infiniment puissante dans son rôle, parce qu'elle se renouvelle en elle-même comme la race. C'est mieux qu'une doctrine : une matrice d'activité généreuse.

Renan se trouve être une merveilleuse illustration de cette doctrine, que je défends, après mon frère Remy, depuis de longues années, peut-être parce que notre hérédité nous a préservés de l'esclavage latin.

Tous les Français qui se proclament des Latins me semblent

toujours des vaincus, ivres de leur esclavage. Je ne suis pas un grand admirateur de Romain Rolland, mais à défaut d'une pensée sûre, il y a dans son œuvre des intuitions artistiques et musicales. Je l'écoute lorsqu'il écrit cette page que cite M. Jacques Reboul :

Notre âme profonde, l'âme de nos races celtiques, s'est, comme l'âme anglaise, enveloppée du mensonge de formes à demi-étrangères ; elle n'a presque jamais osé être elle tout entière ; elle a peur de se regarder nue.

Il faut avoir une âme de vaincu pour prétendre nous imposer l'unique culture classique. Nos classiques ? Ils sont plus vieux que Rome...

Un jour viendra, peut-être proche, où ce sera à ce point de vue celtique, que l'on établira une véritable histoire de notre littérature française. Quelle revision des valeurs ! Et l'on s'apercevra alors que notre grande richesse littéraire n'est pas le dix-septième siècle, mais le moyen âge, et cette résurrection de l'esprit celtique que fut le romantisme et tous ceux qui s'inspirèrent de cette tradition, les Chateaubriand, Renan, La Mennais, Barbey d'Aurevilly, et les plus grands poètes du symbolisme. Baudelaire lui aussi se retrouvant lui-même enfin dans l'œuvre de Poe, ce Celte, d'origine normande, et Mallarmé, ce génie pur de tout faux classicisme, ne sont-ils pas le véritable levain de notre poésie actuelle, dont quelques jeunes poètes vont encore chercher l'inspiration dans les pampas américaines, où traîne encore la robe blanche des druides ?

Et si M. André Gide, ivre de biblisme tolstoïen et d'épilepsie à la Dostoïewsky, prétend mener le jeune troupeau des écrivains français vers ces steppes salées de moralisme, ne le suivons pas ; laissons-le s'égarer, avec sa petite troupe, vers cette Sibérie intellectuelle. Soyons immoralistes, mais avec héroïsme et amour. Un immoralisme qui s'appuie sur saint Paul et sur Calvin peut bien être immoral, ce qui est assez facile, mais jamais immoraliste, c'est-à-dire antichrétien.

§

M. Pierre Trahard consacre deux gros volumes à **La Jeunesse de Prosper Mérimée**, et c'est là un document critique d'une très grande valeur. Les amateurs d'inédit, écrit M. Trahard, feront bien de ne pas ouvrir mon livre. Qu'ils l'ou-

vrent cependant, car ils trouveront dans cet ouvrage un Mérimée peut être plus grand qu'ils ne le soupçonnaient. Il est tout de même un peu vain de se demander, comme le fait l'auteur, si Mérimée, ou si Stendhal furent classiques ou romantiques. Il faut élargir les définitions, et se demander plutôt ce que ces deux écrivains ont apporté de nouveau dans la littérature... Je n'hésite pas à les rattacher à la belle lignée des rénovateurs de l'esprit français au xixe siècle, aux Renan et aux Lacordaire, étudiés par M. Lasserre. D'ailleurs au xixe siècle, il n'y a plus de classiques; il n'y a plus que de pâles néo-classiques.

M. Trahard nous avoue en outre qu'il n'a usé qu'avecla plus grande discrétion des documents que le hasard lui a apportés. Je suis convaincu, écrit-il, qu'ils modifieront peu la physionomie morale de Mérimée ou que, s'ils la modifient, ce ne sera pas à l'avantage du modèle. Ceci est grave. Qui sait, en effet, si ce qui aux yeux de M. Trahard diminuerait Mérimée ne le grandirait pas aux miens. Ensuite, ajoute l'auteur, « je crois que la pudeur doit avoir sa place dans la littérature comme dans les mœurs, et si je n'ai pas tout dit sur George Sand, sur Mme Lacoste ou sur Mme Délessert, c'est volontairement. Enfin, je n'attache qu'une importance relative aux menus faits de la vie quotidienne et j'ai étudié la vie de Mérimée surtout dans la mesure où elle explique son œuvre, quelques fois avec l'arrière-pensée que l'œuvre d'un écrivain détermine sa vie ». C'est plutôt la vie d'un écrivain qui détermine son œuvre, et dans cette vie il n'y a pas de petits faits qui n'aient leur importance au point de vue de la compréhension de l'œuvre. L'œuvre d'un écrivain, ce n'est en somme que sa vie intellectualisée. L'œuvre de Stendhal n'est pas autre chose, et l'œuvre de Mérimée. Mérimée, fut un peu, et peut-être beaucoup, le disciple de Stendhal. On voit d'après le passage cité, que M. Pierre Trahard, biographe de Mérimée, n'est guère stendhalien. Et pourquoi cette grande place laissée à la pudeur ? Peut être pour nous faire rêver à des vices plus compliqués !

§

Je veux signaler le beau livre de luxe que M. Émile Magne a consacré à **Ninon de Lanclos**, et qui est dédié à Remy de Gourmont. On est émerveillé de l'aisance avec laquelle M. Émile

Magne évolue dans les milieux du xviie siècle ; il connaît personnellement tous ces personnages qu'il nous présente, et leurs âmes secrètes n'ont rien de secret pour lui. Avec quelle affectueuse admiration il nous raconte la vie de Ninon qui associa la beauté et la volupté à la philosophie. Modèle parfait de l'honnête femme comme Saint-Evremond, son ami, en fut la perfection humaine. On lira ce livre comme le plus passionnant des romans, parce qu'il émeut à la fois notre sensibilité et notre intelligence. Au sujet de Ninon, on écrirait une théorie de l'amour, et il faut donner sa vie en exemple aux belles femmes intelligentes de notre temps. M. Émile Magne nous apporte dans cet ouvrage, à côté d'une documentation nouvelle, des raisons nouvelles aussi d'aimer et d'admirer la belle Ninon de Lanclos, qui sut être une grande femme sans être féministe.

§

Voici la première étude vraiment complète que l'on ait écrite sur **Théodore de Banville**. M. John Charpentier, dans ce volume, ne se contente pas d'analyser l'œuvre de Banville et de nous dire la vie du poète, il fait œuvre de critique en situant cette œuvre dans la littérature et en nous donnant les raisons de son jugement. L'influence de Banville sur les jeunes générations de poètes fut plus grande qu'on ne le croit. Cette influence, constate M. Charpentier, complète ou contre-balance celle de Baudelaire, « en aidant notre génie à prendre conscience de ses qualités les plus lumineuses ». Il n'est pas aussi incantatoire ni aussi obsédant que Baudelaire, mais « son chant d'Ariel n'en propose pas moins de nouveaux thèmes lyriques aux poètes découragés par le prosaïsme des Parnassiens ». Quoique dépourvu du sens du mystère, il y a de « secrètes intentions, des sous-entendus dans sa grâce et dans son héroïsme » Il ne nous laisse pas toujours « deviner que la réalité subit des transformations à travers sa conscience. Il se borne à l'élever à cette hauteur où tout, dans la sérénité ou la sublimité, s'harmonise ». Son grave défaut : la facilité. La postérité devra éliminer nombre de pièces de son œuvre lyrique. Mais, conclut M. Charpentier, « elle conservera à peu près intact son théâtre qui m'apparaît comme un des points culminants de notre art dramatique et le choix même qu'elle opérera parmi ses écrits en prose n'en réduira guère la voluptueuse et

rayonnante floraison ». Et je pense que ce jugement est exact — pour longtemps.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jean Cocteau : *Poésie*, « Nouvelle Revue française ».

Réunion intégrale de recueils précédents et d'un inédit, voici, de 1916 à 1923, *le Cap de Bonne Espérance*, *Discours du Grand Sommeil*, *Poésies*, *Vocabulaire*, *Plain Chant*, ce qu'a écrit de **Poésie** un poète encore jeune et des plus importants de notre époque, M. Jean Cocteau. Du maniérisme, une affectation d'agir, de sentir, surtout de s'exprimer par saccades et boutades scintillantes d'ironie désinvolte et impromptue, déconcertait, à sa grande joie, souvent le lecteur. De qualités foncières que l'auteur ne songeait à discipliner, l'élan spontané s'amusait lui-même en ses bonds inopinés et s'affirmait volontaire avec une gracieuse et juvénile arrogance, Et puis le temps n'est plus à la patiente méditation, à la contemplation qui se nourrit d'être prolongée jusqu'en extase assidue et confondue rêveusement avec son propre objectif. Aujourd'hui, une rapide indication suggère les analogies ; le geste suffit, riche des possibilités que nul ne prétend à fixer, ni seulement à énoncer. On ne développe plus ; la construction présente des matériaux dont l'utilisation se proportionne à l'inspiration, un détail implique l'ampleur de l'ensemble qui le soutient et le justifie. Procédés dont le mérite équivaut à d'autres. Les nouveaux venus y attachent un mérite exclusif, n'entrevoient pas qu'il n'est que relatif et, comme tout autre, évanescent, momentané, s'il ne se relie et ne se cimente et ne s'agglutine à la tradition même que, fous d'illusions, ils s'imaginent nier quand, au contraire, ils la renforcent.

Certes M. Jean Cocteau, dès ses débuts dont je perdrai souvenir, puisqu'il lui déplaît d'en rappeler lui-même les titres dans la liste de ses ouvrages précédemment parus, et dans *le Cap de Bonne Espérance*, le premier titre qui y soit rappelé à la mémoire, a pu s'enorgueillir de son apport ingénu et comme débridé de nouveauté, et, pour les esprits formés avant que le sien se fût révélé, il y a peine parfois à en saisir les sursauts et la direction. Je me flatte d'avoir été de ceux dont la curiosité et la sympathie ont été éveillées à son passage, mais, je l'avoue sans difficulté

ni détours, je ne me sentais pas entièrement séduit, réduit, subjugué, et il me fallait l'ensemble que nous donne l'édition nouvelle de son œuvre pour en comprendre la singulière et considérable importance. L'évolution d'un fier génie poétique s'y trouve incluse et d'un ensemble au suivant se nourrit, se purifie, s'affirme.

Curieusement, *le Cap de Bonne-Espérance* est abordé par le navigateur d'arabesques fuguées, de courants par écumes déferlées du Sud au Nord, vers l'Ouest en s'effarant à l'aurore et qui, parmi les grands flots convulsifs, passionnés, retenus et soudain aventurés selon les touches sollicitées en leurs directions successives d'un piano, court normalement ou brusque, va se résoudre en un accord plagal où leur signification se résume. Art, on dirait moins d'un musicien, quoiqu'il le soit assurément, et suprême, que de l'instrumentiste en qui il s'incorpore ou se traduit. Les sensations ne sont point concentrées, produites au jour à la guise adoptée par un poète, mais se transposent au frémissement ou qui glisse, ou qui s'affermit de doigts tantôt groupés, crochus ou distendus au long du clavier d'ivoire avec l'enlacement subtil de ses sonorités. Le *Discours du Grand Sommeil*, publié pour la première fois, mais composé de 1916 à 1918, participe (traduit de quoi ? De cette langue morte, de ce pays mort où mes amis sont morts) d'allures encore analogues. Mais le caprice d'enfant adulé y mêle moins de futilités à mesure que le pénètre le sentiment grave d'une solidarité profonde entre les hommes engagés dans l'atroce, lourde, si simple et fatale aventure de la guerre, voués à leur destin, frappés sans cause par la mort ou saccagés dans leur corps et dans leur vie pour toujours, et l'implacable ténacité des événements qui brisent leur espoir et leurs membres. Une fermeté nouvelle virilise la vision du poète, et s'y répercutent en profondeur l'émotion fraternelle, la pitié aimante, la résolution sans emphase et sans affectation. *Tour du secteur calme* est le titre d'un poème, vers libres mais de retentissement intime, des plus larges que je connaisse, écrits par un homme jeune qui fut dans la tourmente : cette mort du capitaine, tableau humain, intense, brûlant à la façon (d'ailleurs fort différente) d'un Walt Whitman, et cette *Malédiction du laurier, « Ma Mère » et la découverte de la Rose...*

Le choix que fait M. Cocteau des incidents significatifs se sim-

plifie et gagne en précision. Aux *premières larmes* de *Poésie* de 1920,

Un dahlia s'est lourd penché
après la pluie

constate-t-il en préambule ; l'aventure est détruite, le téléphone raccroché le lui a confirmé, et laisse, conclut-il,

Ma tête, éponge lourde
Au bord du corridor.

Dépouillé, c'est ainsi qu'il procède d'une image à son symbole, ou bien en direction inverse, ingénieusement.

Mais déjà ses lectures ont évolué, le rapprochent d'un grand centre universel, et essentiel, par *Vocabulaire 1922* et l'exaltent au splendide *Plain-Chant* l'année qui suit.

Cependant l'universelle sagesse ou la sérénité essentielle ne l'affermissent point encore ; malgré l'amplitude de tout ce qu'il a accueilli des âges accomplis, et de Ronsard, de Mallarmé, de Moréas, non moins que des classiques et de tel vivant, M. Henri de Régnier par exemple, pour l'amalgamer avec un goût exquis à ce qui constitue son fond personnel, il demeure par ferveur d'amitié, le fidèle aux illusions ardentes de sa jeunesse :

J'ai peine à soutenir le poids d'or des musées
Cet immense vaisseau
Combien me parle plus que leurs bouches usées
L'œuvre de Picasso...

Non que je lui reproche sa foi en l'œuvre de Picasso, j'en suis fort éloigné ; mais il considère encore, puérilement, que des œuvres conservées par les musées, les banales, comme il dit, sont usées. Il comprendra, un jour, qu'une œuvre de beauté (*a joy for ever*) est inépuisable, de quelque temps, de quelque mode qu'elle dépende. Il se peut que soient usées les méthodes selon lesquelles durant les siècles l'homme l'a interrogée, mais c'est à nous de nous renouveler, à rendre autrement sensibles et compréhensives nos questions ; l'œuvre nous répondra, pour peu que nous portions en nous le sentiment de sa beauté. C'est assez ; nous seuls, nous pouvons être faibles et usés : nous manquons d'intelligence et d'amour ; la beauté vraie ne cesse jamais de vivifier, de fortifier, de nourrir. Il s'agit seulement de la regarder avec des yeux ouverts ou diversement épris. Les poèmes les

mieux venus, les plus sûrs, les plus séduisants de M. Cocteau n'abolissent pas un peu de Virgile ou de Dante. Ils se surajoutent au trésor éternel, et il a raison de s'en enorgueillir :

Lorsque nos successeurs verront mon aventure,
Les ressorts, les cahots de ma belle voiture,
Ils s'émerveilleront d'un si noble parcours.
Mais ceux qui maintenant regardent mon passage
Me trouvent maladroit, chacun se jugeant sage
Et veulent imposer leur route à mes amours.

Quoi, vous avez écrit LE CAP, VOCABULAIRE ?
Vous écrivez ceci ! Vous ne pouvez me plaire.
L'homme aime l'uniforme et qu'on n'en change point.
Mais après notre mort se livre notre course,
La voiture s'étoile ainsi qu'une Grande Ourse,
Et nos fruits aigrelets se révèlent à point.

Quelque part, le poète affirme fièrement que si, à l'heure présente, soudain la mort le saisissait, son œuvre resterait, attesterait son passage parmi les hommes terrestres. Il a raison. Et je ne puis m'empêcher de penser que l'anthologie qu'on en composerait formerait un choix exquis de poèmes frais, jeunes, tendres ou spirituels, peu crédules aux visions imposées ou routinières, souvent coupés d'accès d'impatience, mais aussi de grâce impertinente, tout pénétrés d'attentive et chaleureuse amitié, avant même de s'achever en ce « plain-chant » ordonné, harmonieux, par places puissant avec ces retours du poète sur lui même, sur son passé, sur ses affections et ses illusions et sa gravité pensive en face de l'avenir. Je ne bannirais pas même de ce choix quelques-unes, qu'elles soient ou non avouées pour telles, de ces *Cocardes* ou autres « pièces plaisantes », trilles ou fantaisies modulées sur « le mirliton d'Irène » — esprit d'invention dans le rapprochement des images ou des mots, pétillement, scintillations ; par exemple, pris au hasard, *le Vésuve* :

Naples, ses tarentelles
Montrent son joli pied ;
Mais la belle en dentelles
Fume comme un troupier.

« Vers de circonstance » ; épigraphes légères et jolies. Qui n'en avouerait le charme ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Francis Jammes: *Les Robinsons basques*, Editions du « Mercure de France ». — Pierre Bost : *Homicide par imprudence*, Editions Fast ; *Hercule et Mademoiselle*, Librairie Gallimard. — Henry Champly : *L'Homme qui paye*, E. Flammarion. — Georges Girard : *Les Vainqueurs*, Editions de la « Nouvelle Revue Française ». — Louis Roubaud : *Les enfants de Caïn*, B. Grasset. — Georges Lecomte : *Le mort saisit le vif*, E. Fasquelle. — Henry Bordeaux : *L'Amour et le bonheur*, Librairie Plon. — Franc-Nohain : *Les Salles d'attente*, Renaissance du Livre. — Mémento.

Les Robinsons basques, par Francis Jammes. — Pour que Francis Jammes lui ouvre une grotte dont il tient la clef et qui renferme un trésor, un juif, Jacob Meyer, de ceux « qui portent besicles de corne sur nez crochu », imagine de lui réciter un conte, composé par son neveu, et de le lui donner pour une authentique légende. Cette légende ne relate rien moins que les origines merveilleuses de la race basque ; et comme elle resplendit de la plus fraîche, de la plus riante et de la plus colorée des poésies, Jammes, qui n'est pas un tigre, se laisserait toucher par le nouvel Orphée, s'il ne discernait dans son récit certains archaïsmes ou des raffinements d'un modernisme suspect. Aussi bien, dans une crise de somnambulisme, Eliezer, le neveu du conteur, lui confesse-t-il, une nuit, la ruse de son oncle. C'est au tour du poète d'Orthez de tromper le trompeur. Il introduit les Juifs dans la grotte convoitée, mais après avoir rendu le trésor qu'elle contenait à son légitime propriétaire, et avoir remplacé ledit trésor par une jeune fille d'une grande beauté, costumée et parée selon la tradition même de la légende que le subtil Eliezer inventa. Jacob est foudroyé ; mais Eliezer a reçu le coup de foudre... et la grâce l'a touché ! Il se convertit et épouse la vierge que substitua Jammes à la fortune dont son oncle voulait s'emparer. Victoire chrétienne. Jammes a rendu le bien pour le mal. Au vrai, il se sentait tout plein d'indulgence pour le génie de son mystificateur, car Eliezer a des inventions délicieuses. Dans le folklore oriental, ce juif a puisé les images, comme le marchand les trésors dans la grotte d'Ali-Baba, et il en a ajouté de son cru. Mais je ne serai pas dupe à mon tour, et c'est à M. Jammes que je veux faire hommage de mon admiration pour le charme de son récit, par endroits si finement malicieux ou humoristique, et toujours d'une délicatesse et d'un raffinement précieux, dans sa simplicité même. *Les Robinsons*

basques sont dignes de ce *Roman du lièvre* dont mes jeunes années s'enchantèrent.

Homicide par imprudence. — Hercule et Mademoiselle, par Pierre Bost. « Chez mes confrères, écrivait Marivaux, l'amour est en querelle avec ce qui l'environne... Chez moi, il n'est en querelle qu'avec lui seul, et finit par être heureux malgré lui ». M. Pierre Bost, qu'il s'en doute ou non, est un disciple de Marivaux, et le roman qu'il a écrit rappelle beaucoup *le Jeu de l'amour et du hasard*. Son héros ne lutte qu'avec ses scrupules ou sa timidité pour ne pas avouer son amour, et il faut que l'objet de cet amour soit sur le point d'appartenir à un rival pour qu'il se détermine à se déclarer. Résultat : un homicide, car le rival qu'il se croyait préféré met fin à ses jours quand il s'aperçoit de l'entente qui s'est faite à ses dépens. M. Bost a de la subtilité. Son roman abonde en jolis et délicats détails, mais qui ne laissent pas de faire surcharge et qui sont un peu précieux. Assez vains aussi parfois. Risquerai-je qu'il est de ces écrivains dont le talent s'enrichirait de tout ce qu'on leur retrancherait? C'est qu'il est bien jeune encore. Il semble donner raison, en outre, à M. François-Albert quand celui ci disait que nos étudiants ne travaillent pas. Non tellement qu'il nous montre son héros et les camarades de son héros s'amusant, que parce qu'on ne voit aucun reflet de leurs studieuses occupations dans leur vie. Ils paraissent n'avoir aucun souci de leur avenir, et cela expliquerait que tant de jeunes gens se mettent aujourd'hui à écrire, faute d'avoir su choisir une carrière plus sérieuse que celle de romancier... J'ai trouvé supérieur à *Homicide par imprudence*, qui me semble une petite œuvre très auto-biographique, le recueil de nouvelles que M. Bost a publié peu après, sous le titre d'*Hercule et Mademoiselle*. La première, surtout, de ces nouvelles, est d'une qualité remarquable, et d'une très profonde vérité sous son ironie, fort savoureuse elle-même, d'ailleurs. L'histoire de cette vieille fille qui, ayant fait castrer un matou trop coureur, cesse de s'intéresser à ce même matou une fois supprimée la cause qui l'incitait à des fugues, révèle de la part de son auteur un réel talent. Je pensais au célèbre *Cœur simple* de Flaubert en lisant *Hercule et Mademoiselle*, et je dois avouer que je trouvais d'une plus émouvante humanité que l'amour de la servante pour son perroquet, celui de Mlle de Rage

pour son chat. Après cela, M. Bost me pardonnera de lui dire tout net que *Méningite sentimentale* m'a paru presque puéril, si *Fumée sans feu* est d'une très fine observation et si *Les Détours inutiles* — où l'on retrouve quelque chose d'*Homicide par imprudence* — contient d'excellentes observations psychologiques.

L'Homme qui paye, par Henry Champly. La courtisane Jany ayant, par désir de luxe, épousé un prince fastueux, mais barbare, souffre atrocement dans sa chair meurtrie des anormales exigences de son mari. Prisonnière de celui qu'elle se flattait d'asservir à son charme, elle subit, d'abord, à la fois par vénalité, orgueil et goût du danger, puis se révolte et l'abat, un soir, d'un coup de revolver. Arrêtée sur le territoire anglais où elle commit son acte de désespoir, elle est jugée au tribunal d'un pays dont elle ignore la langue, mais, après d'angoissants débats, triomphalement acquittée. Par plus d'un détail, l'aventure de Jany rappelle celle, toute récente, d'une autre femme, qui, d'un nabab aussi, se rendit meurtrière. Sans doute, M. Champly dut-il s'inspirer de ce drame ou le reprendre, en l'interprétant à sa manière, pour en dégager en même temps que les éléments d'une étude psychologique, les données d'un problème social. Sur le tableau de mœurs qu'il brosse nerveusement du monde de la galanterie cosmopolite actuelle, le portrait de son héroïne se détache, avec un réalisme hardi. Je préfère d'autres romans de M. Champly, qui a un sens d'observation aigu, l'âme généreuse, mais l'esprit amer. Celui-ci, cependant, intéresse, émeut, et, par son audace, étonne. Il faut que M. Champly soit bien maître de son art, pour avoir su ne se jamais départir d'une subtile réserve en nous révélant ce qu'il nous révèle... Son évocation de l'atmosphère d'une *court* britannique est excellente, quoique son roman m'ait semblé, par endroits, cursivement écrit.

Les Vainqueurs, par Georges Girard. Je trouve très bien que le livre de M. Girard ait obtenu le prix de la Renaissance. C'est une œuvre probe, et qui relate les faits de la guerre avec impartialité. Mais si le jury qui a couronné *Les Vainqueurs* (titre prédestiné) avait pour mission de désigner un roman, nul doute qu'il eût dû porter ailleurs son attention. Le livre de M. Girard n'est qu'un document — de premier ordre — et qui reproduit avec tant d'exactitude la vérité qu'il ressemble à un reportage. L'imagination en est absente, et cette vue de l'esprit

ou ce sentiment particulier de la vie qui traduit la personnalité profonde d'un écrivain. Les choses ont dû se passer comme M. Girard les raconte. Et M. Girard, pour les raconter, a certainement pris des notes au jour la journée. Pions obscurs du vaste échiquier sur lequel s'est jouée la destinée de la France, les soldats de M. Girard ont su moins de la victoire de la Marne que le héros de Stendhal de la bataille de Waterloo ou que celui de Zola du désastre de Sedan. *Mais le lecteur sait pour eux*, ou croit savoir... Et c'est ce qui lui fait trouver moins oppressant le fardeau de leurs peines. Rupture d'équilibre, donc ? Point. Au lieu de notre certitude, les vaincus de Charleroi n'avaient-ils pas leur espoir ou leur illusion ? Ainsi, la réalité, qui pourrait paraître altérée, n'est que transposée. Faut-il contester à M. Girard le mérite d'avoir consciemment opéré cette transposition ? Je préfère lui en laisser tout le bénéfice.

Les enfants de Caïn, par Louis Roubaud. Un reportage, encore, et plus nettement accusé que le pseudo-roman de M. Girard, ce livre sur les colonies correctionnelles et les écoles de préservation, qui nous promène d'Aniane à Belle-Isle et à Doullens, et, chaque fois, nous fait entrer de plain pied dans ces enfers de la jeunesse malheureuse ou misérable. M. Roubaud est un témoin impartial, qui sait qu'un trait vrai, avec simplicité rapporté, impressionne plus, quand il s'agit de plaider pour une cause digne d'intérêt, que toutes les exagérations de l'éloquence ou que les fantaisies de l'imagination. Mais cet esprit, si positif qu'il soit, ne laisse pas d'ancrer en moi la conviction qu'un nouveau romantisme s'épanouit à l'heure actuelle. Le goût de l'intense et la curiosité de l'exceptionnel, voilà ce qui caractérise ce romantisme. M. Roubaud ne gesticule point. Son geste est précis ; mais il a de la sympathie pour les beaux cas, et ce sont eux que son geste désigne le plus volontiers. Reste l'utilité de son entreprise. Nul, s'il a le cœur bien placé, ne contestera que le régime de nos écoles pénitentiaires ne soit indigne d'un grand peuple civilisé, et qu'il y ait beaucoup à faire pour en améliorer les conditions.

Le mort saisit le vif, par Georges Lecomte. Une famille noble, mais pauvre : les Champbourguet, avec deux filles, Christiane et Isabelle, qu'on trouve charmantes, mais qu'on n'épouse pas, parce qu'elles sont sans dot. Coup de théâtre : la tante des

Champbourguet meurt, leur laissant une fortune considérable. Aussitôt les fiancés se présentent pour Christiane et Isabelle. Mais, nouveau coup de théâtre : Champbourguet découvre, dans le tiroir secret d'un meuble, un testament par lequel sa tante lègue tous ses biens à son notaire. Au lieu de détruire ce document qui le ruine, l'intègre gentilhomme le porte chez son propre tabellion. Conséquence : le fiancé d'Isabelle se défile. Si celui de Christiane — non moins désintéressé, certes — ne reprend pas sa parole, c'est qu'il a le souci de son avenir, et redoute de passer pour un mufle... Troisième coup de théâtre : le testament était un faux. Les Champbourget rentrent en possession de la fortune de leur tante, et Isabelle qui a trouvé, dans la pauvreté, un homme qui l'aime, sera heureuse, tandis que Christiane s'isolera dans une sorte de résignation digne et froide, sinon de pessimisme altier. Un roman adroitement mené, comme on voit, aux péripéties dramatiques, et qui se lit avec intérêt. La manière de M. Lecomte n'est point de demain, ni peut-être d'aujourd'hui. Mais elle offre toute la sécurité désirable. M. Lecomte confirme ses qualités d'observateur des mœurs. Il ne manque pas de verve, en outre, et ses portraits sont bien venus, si l'on ne saurait dire qu'ils révèlent un profond psychologue.

L'amour et le bonheur, par Henry Bordeaux. M. Bordeaux est Savoyard, comme Joseph de Maistre, et il invoque cette origine pour justifier le goût qu'il a d'envisager les choses par leur côté « plaisant et ironique ». On ne s'était guère aperçu, jusqu'ici, d'une telle tendance chez l'auteur des *Yeux qui s'ouvrent* et de *La neige sur les pas*. Mais la longue nouvelle qui donne son titre au présent recueil de récits ne laisse point d'être narquoise, en effet, voire caricaturale, et d'attester que M. Bordeaux considère avec amertume les ravages que fait dans les âmes la passion littéraire, et plus encore la publicité qui exploite cette passion. Je crois qu'il faut en prendre son parti, et que cela passera, à cause de l'exagération même de la réclame. Du moins, c'est ce que je me répète, comme je ne cesse de me redire que les guerres finiront à force, pour les hommes, de perfectionner sans cesse leurs moyens de destruction...

Les salles d'attente, par Franc-Nohain. Voltaire avait choisi Venise et l'époque du carnaval pour réunir ses rois en exil, mais il préparait, sans s'en rendre compte, la voie au romantisme déco-

ratif, et ce romantisme est passé. M. Franc-Nohain ne va pas si loin chercher le lieu où faire se rencontrer ses personnages. C'est dans des gares, et des gares parisiennes ou pas trop éloignées de Paris, je suppose, qu'il rassemble ceux-ci en les empruntant, du reste, à tous les mondes. Il leur fait jouer la comédie à l'improviste, avec cette verveuse et savoureuse cocasserie qui, elle, n'a pas attendu le romantisme pour exister, qui lui survit, et qui n'est vraiment que de chez nous. Je suis de ceux qu'amuse l'invention fantaisiste du poète gavroche de *La chanson des trains et des gares*. L'admirable, à son sens, est qu'elle n'a jamais besoin pour nous faire rire d'avoir recours au scandale, et qu'elle ignore la méchanceté.

Mémento. — *La valse d'or*, par Jean-Joseph Renaud (Fasquelle), nous conte agréablement l'histoire d'une femme qui, subitement ruinée, s'éprend du richissime industriel que, pour ne pas déchoir, elle épousa. Psychologie juste. Descriptions bien faites. M. J.-J. Renaud ne redoute pas d'user de ces effets auxquels recourait Henry Bataille dans *Maman Colibri*, par exemple, où un air de Chopin se faisait entendre à point nommé pour provoquer notre émotion... — M. Ferdinand Duchêne poursuit sa remarquable série des « Barbaresques ». Le troisième volume de ladite série, *Au pied des monts éternels* (Albin Michel), se passe en Kabylie, et nous montre l'âme des Arabes et des Berbères obstinément fanatique et fidèle à ses traditions de ruse et de cruauté. M. Duchêne est un bon peintre et qui nous renseigne abondamment sur un pays qu'il connaît bien. — Le recueil de nouvelles posthumes d'Emile Nolly (*Le mariage de Bep Mao* (Calmann-Lévy) vaut surtout par la première, à laquelle il emprunte son titre, et qui est d'une ironie fort joliment philosophique. Mœurs chinoises. Vérité de tous les pays et de tous les temps. Emile Nolly contait avec art et il aimait passionnément l'Orient. — M. Frédéric Boutet qui, pour un public fidèle, écrit un conte chaque semaine, a réuni, pour ce même public, une quarantaine de ces contes en volume sous ce titre aguicheur : *Totote et Cie* (E. Flammarion). Il n'y a pas de raison pour que, l'ayant lu, on ne veuille le relire. M. Boutet a de la bonne humeur, un certain sens scénique du pittoresque. Il réalise avec esprit son ambition qui est d'amuser sans fatigue. — *Avec toi sur le lac*, de M. Edouard de Keyser (Nouvelle Revue critique), est un hymne ou, plutôt, un chant un peu précieux en l'honneur de la bien-aimée. J'ai plusieurs fois pensé, en écoutant la sérénade des sérénades de M. de Keyser, aux petits airs de flûte ou de mirliton de l'auteur de *Toi et Moi*. Mais il y a de la solitude autour des amants de M. de Keyser, tandis que tout

un papotage bourgeois enveloppe le couple de M. Géraldy. C'est une des raisons pourquoi je doute qu'*Avec toi sur le lac* ait le même succès de librairie que *Toi et moi*.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Robe d'un soir, pièce en quatre actes, en vers, de Mme Rosemonde Gérard, musique de scène de M. Claude Corbreuse, Odéon, 29 mai. — *La Cavalière Elsa*, tragédie en quatre actes de Paul Demasy sur un thème de Pierre Mac Orlan, Studio des Champs-Elysées, 2 juin. — Deuxième spectacle des *Jeunes*, salle Adyar, 10 juin.

Presque simultanément, la Comédie-Française et l'Odéon ont représenté, l'une *La Nuit des Amants*, très mauvaise pièce en vers de M. Maurice Rostand, l'autre **La Robe d'un soir**, très mauvaise pièce en vers de Mme Rosemonde Gérard. Or, des bruits circulent. On murmure que, pour se faire jouer, le fils et la veuve d'Edmond Rostand utilisent les œuvres de ce dernier comme valeurs d'échange. Je répète les choses comme on les dit, je les atténue plutôt. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans ? Je voudrais bien le savoir, et c'est pourquoi, sans m'embarrasser de circonlocutions trop élégantes, je pose ouvertement la question et presse les intéressés d'y répondre. Elle est grave. Elle est d'ordre public. Il s'agit en l'espèce de deux théâtres d'Etat subventionnés par les contribuables et dont la gestion relève donc, dans une certaine mesure, de l'opinion. La *Nuit des Amants* et *La Robe d'un soir* sont deux pièces si médiocres, si détestables, que notre seule qualité de citoyens nous autorise à protester contre le fait qu'elles aient été montées sur des scènes que nos impôts contribuent à faire vivre. Ou le comité de lecture de la Comédie-Française et M. Gémier, qui les ont reçues, les trouvent bonnes, et dans ce cas leur compétence est en cause ; ou ils les ont accueillies à leurs corps défendant, et nous désirons savoir si les arguments qui ont emporté leur décision sont de la nature de ceux qui se colportent de bouche en bouche. Mme Gérard et M. Rostand vont s'émouvoir peut-être de ce qui se dit sur ce sujet et me remercier de le leur apprendre. J'accepte d'avance l'expression de leur gratitude.

Pour une comédie musicale genre *Dédé*, *La robe d'un soir* eût fourni un excellent scénario, à condition toutefois que la su-

crerie sentimentale en fût corrigée par une bonne pinte de gaillardise. Voici. Dans un atelier de broderie situé rue du Dragon (emplacement bizarre), vit une ouvrière incomparable qui répond au nom de Midinette. Si vous ou moi avions à mettre à la scène un personnage de jeune ouvrière, nous nous garderions bien, n'est-ce pas, de la surnommer Midinette ? Cela nous paraîtrait trop banal, trop bêta. Mais Mme Rosemonde Gérard a trouvé Midinette du dernier fin, et ce simple détail donne la mesure de son imagination et de sa fantaisie. Le patron de Midinette, lui, s'appelle M. Lulu. Il nous apparaît au premier acte dans un smoking blanc qui est exactement le costume d'un compère de revue.... Ah ! qu'il fait chaud ! Aurai-je jamais le courage d'aller jusqu'au bout de ce fastidieux résumé ? Métier terrible que le nôtre ! Après avoir passé au théâtre une soirée lourde de stupeur et d'ennui, en passer une autre, chez soi, à revivre la première, la plume à la main ! « Qui vous y force ? me direz-vous. A votre défaut, votre rubrique eût été sans doute confiée à de meilleurs soins ! » — J'en tombe d'accord, mais j'ai la faiblesse d'aimer le théâtre et de me plaire aux bonnes pièces. Ne m'accablez pas, c'est un vice qui se paie cher. Donc, une cliente de M. Lulu, qu'on nous présente sous l'appellation de la Marquise, a, dans un mouvement d'agacement causé par l'incendie de son château, déchiré la belle robe brodée pour elle dans l'atelier de la rue du Dragon. Il faut réparer le désastre séance tenante, ou la Marquise ira désormais se fournir ailleurs. Que c'est bête, mon Dieu, que c'est bête ! Réparer la robe en l'espace de quelques instants, aucune brodeuse n'en est capable, sauf, naturellement, Midinette. Justement, Midinette n'a pas de domicile, elle loge à l'atelier. Quand je vous dis que c'est complètement idiot ! Il ne lui en coûte donc point de faire quelques heures de travail supplémentaire. Elle se met à l'ouvrage et en un tournemain, c'est fait, la robe est réparée ; la Marquise, qui s'est dérangée en personne pour venir la chercher, n'a plus qu'à la mettre. Mais une idée la traverse. La belle robe, c'est Midinette aux doigts de fée qui va la porter pour se rendre, ainsi vêtue, au bal. Midinette endosse la robe et disparaît, et c'est la Marquise qui gardera l'atelier. Hein, est-ce bête ? Mais un rapin du voisinage... Non, non, il n'y a pas de puissance au monde qui puisse m'obliger à consacrer une minute de plus à cette pièce d'une niaiserie sans précédent sur une scène

littéraire. Des vers, je ne dirai rien, ils sont à la hauteur de l'anecdote. Passons.

§

M. Paul Demasy a tiré une tragédie moderne, en quatre actes, de **la Cavalière Elsa**, un des romans les plus caractéristiques de la troisième manière de Pierre Mac Orlan, la première étant celle du *Rire jaune* et la deuxième celle de *L'Etoile matutine*. De l'humour macabre, Mac Orlan a évolué à travers le roman de piraterie vers une forme de récit épique et prophétique, sans nul dommage pour sa tournure d'esprit très personnelle, faite de familiarité bourrue, de bon garçonnisme anxieux, de goguenardise grinçante. De là, dans tout ce qu'il fait, un ton particulier qu'on retrouve dans sa conversation, et qui constitue l'attrait le moins contestable de ses ouvrages, mais qu'il était impossible à M. Demasy de transcrire pour le théâtre. Ce qui appartient à Mac Orlan, dans la pièce jouée par la troupe de M. Baty au Studio des Champs-Elysées, réside dans l'idée générale de l'œuvre, la conception des personnages et le gros de l'intrigue. L'agencement et le style sont de M. Demasy, ainsi que certaines retouches données aux caractères et qui font d'Hamlet, par exemple, le véritable héros de la pièce. Est-ce la faute de l'interprète ? A la scène la Cavalière tourne un peu trop à la petite femme, jouet fragile entre les mains d'Hamlet, Mlle Marguerite Jamoïs n'a ni le physique ni le tempérament d'un rôle qui, au surplus, implique des arrière-plans d'une cérébralité assez poussée. Au contraire, M. Manuel Delaître (Hamlet) est tout à fait dans la peau du personnage. Cet artiste de nationalité belge mérite de retenir l'attention des directeurs parisiens, mais ceux-ci ont sans doute d'autres chats à fouetter. L'ensemble de l'interprétation est convenable, réserve faite de l'acteur qui joue le rôle de Bogaert, l'officier de marine — dans le roman, c'est un peintre montmartrois — pour l'amour duquel la Cavalière lâche sa mission et renonce à la vie. Ce sentiment de la Cavalière à l'égard de Bogaert eût dû, semble-t-il, être marqué davantage. On ne s'explique pas bien non plus la raison pour laquelle Hamlet, prenant son surnom trop au sérieux, revêt le travesti shakespaerien. Symbolisme de Mi-Carême ! Comme un frac strictement ajusté eût mieux fait l'affaire ! Quoi qu'il en soit, excellente soirée pour la littérature,

sinon pour ce qu'on appelle vulgairement le théâtre. Il n'y a rien de commun entre *la Cavalière Elsa* et le bolchévisme de MM. Trotsky et Cachin. La pièce de M. Demasy et le roman de Mac Orlan n'en offrent qu'une transposition baudelairienne. Cette Cavalière qui promet à ses troupes la conquête des étoiles fera sourire son Excellence M. Krassine, mais les bourgeois français qui l'écouteront vociférer sentiront passer le frisson du grand soir, et ils rentreront chez eux sur une impression, en somme, salutaire.

§

Je n'avais pas vu le premier spectacle des **Jonchets** Voici l'avertissement placé par leur directeur, M. Louis Valray, en tête de leur nouveau programme :

Les Jonchets se présentent à vous pour la deuxième fois.

L'accueil fait à leur premier spectacle a étayé leur effort, et ils rentrent dans la bataille après une préparation soutenue.

Ils ont pu, en développant leur mouvement, affirmer leurs tendances et préciser les formes qu'ils recherchent. Ils savent bien qu'en voulant ainsi dégager leur caractère en toute indépendance, ils perdront des adeptes parmi la foule, mais ils espèrent se créer aussi des partisans sincères et sûrs, en un mot des amis.

Formons-nous un groupement d'Avant-Garde ? Le mot, étiquette facile pour beaucoup de programmes, a une apparence pompeuse. Ce qui est certain, c'est que nous sommes ennemis de la cristallisation des vieilles formules et que nous ne nous sentons pas liés par le respect aveugle de la tradition.

L'art théâtral, qui englobe tous les autres, doit, comme eux, suivre la constante évolution des choses pour demeurer vivant.

Les moyens des Jonchets sont simples, très simples, puisqu'ils ont comme seul capital leurs aptitudes et leur volonté. Cela les oblige à tout exécuter par eux-mêmes dans la discipline volontaire qu'ils se sont imposée : décors, costumes, musique de scène, se plient ainsi d'autant mieux à une conception unique et concourent tout naturellement à l'harmonie d'ensemble ; l'interprétation, soumise à la même pensée directrice d'unité et de composition, sert l'œuvre avec désintéressement, en toute probité artistique.

Notre réalisation aura-t-elle été assez proche de notre rêve ? Vous nous le direz. Oubliez, comme nous le faisons nous-même, nos grandes difficultés, notre long effort, pour ne voir que le résultat. C'est sur lui que nous voulons être jugés.

Eh bien, le second spectacle des *Jonchets*, à la salle Adyar, avenue Rapp. n'a pas manqué d'intérêt. On nous a donné d'abord l'*article 330* de Courteline, joué d'une façon passable, puis un acte de Mme Anne Valray, *Une visite*, beaucoup trop long, mais où l'auteur, s'il disposait d'une meilleure voix, se fût assuré un joli succès d'interprète, et enfin *Le premier bouilleur*, de Tolstoï, sorte de « mystère » antialcoolique, dont la mise en scène consciencieuse fait honneur à la jeune et zélée compagnie des *Jonchets*. Il ne reste à celle-ci qu'à trouver de bonnes pièces pour se situer à une place de premier plan dans le théâtre d'avant garde. Hélas! l'exemple de Copeau, de Dullin, de Jouvet, de Baty, prouve trop bien que ce sont les bonnes pièces qui manquent le plus.

ANDRÉ BILLY.

HISTOIRE

Robert de la Sizeranne : *César Borgia et le Duc d'Urbino*, 1502-1503, Hachette. — Emile Gabory : *La Révolution et la Vendée*, d'après des documents inédits, Perrin et Cie. — G. Lenôtre : *Monsieur de Charette*, le Roi de Vendée, Hachette. — Jacques Reboul : *M. Bainville contre l'Histoire de France*, Editions du Siècle. — Mémento.

En lisant, — dans la bibliographie des ouvrages consultés par M. Robert de la Sizeranne pour ce livre sur **César Borgia et le Duc d'Urbino**, — le nom de Ferdinand Gregorovius, esthète de l'Histoire et petit cousin intellectuel de Burckhardt et de Renan, une curiosité m'a pris, et je me suis mis à feuilleter les présentes pages sur les Borgia. De même qu'il m'est arrivé de passer un ou deux bons moments avec Gregorovius (*Lucrezia Borgia*, etc.), de même je ne me suis pas ennuyé avec M. de la Sizeranne, quelques différences qu'on trouve ici.

Son livre est l'histoire d'un épisode de la conquête violente des Romagnes par César Borgia : la dépossession du duc d'Urbino, Guidobaldo de Montefeltro. L'invasion « brusquée » du Duché neutre, en pleine paix, au mépris des traités, après des assurances d'amitié et le resserrement des relations existantes, après, ce qui est un comble, une contribution en hommes et en argent fournie par le duc d'Urbino, cette invasion soudaine et féroce comme un bond de tigre est tout à fait dans la meilleure manière de César Borgia. Les deux fuites de Guidobaldo, ses deux séjours à

Venise qui lui donne par intérêt un refuge, ses deux retours, dont le second fut définitif grâce à la mort du pape Alexandre VI et à la déconfiture terrible qui s'ensuivit pour César son fils, mouvementent de façon attachante le récit. Le condottiere du Saint-Siège, certes, au cours de cette guerre, ne fit qu'une bouchée du droit des gens. Un exemple, un seul, et qui suffit. Après s'être solennellement réconcilié avec les Confédérés, César les fait immédiatement assassiner. C'est fort succinct.

Tout de même, dans cet ouvrage, chronique colorée, vive et rapide, plus qu'histoire détaillée, les guerres de la Papauté, à cette époque, peuvent ne point paraître suffisamment expliquées. Le personnage de César Borgia risque d'y perdre quelque peu. Non que nous ignorions ainsi des raisons capables de l'innocenter; Burckhardt, qui l'a étudié, parle « du comble de sa perversité » et dit que « la manière dont il isole son père nous fait vraiment frissonner d'horreur ». Mais on saisirait mieux les mobiles qui le poussent; partant on le comprendrait mieux lui-même. La situation de la Papauté, lorsque Alexandre VI ceignit la tiare, était celle-ci :

Le long séjour des papes à Rome, les tentatives du peuple pour recouvrer ses franchises municipales, les privilèges des barons romains connus sous le nom de vicaires du Saint-Siège, les droits de souverains qu'ils avaient obtenus, soit des empereurs, soit des papes, leurs parents, sur les domaines de l'Eglise, avaient considérablement affaibli le pouvoir temporel du souverain pontife, et diminué le trésor public. Alexandre s'appliqua tout entier à changer cet état de choses à son profit. Il songea principalement à dépouiller des voisins puissants, presque tous Gibelins (du parti des empereurs), qu'il regardait comme des usurpateurs. Tels étaient les princes d'Este à Ferrare, les Bentivoglio à Bologne, les Malatesta à Rimini, les Manfredi à Faënza, les Colonna dans Ostie, les Montefeltri dans Urbin, les Orsini, les Savelli, les Vitelli, etc. (1).

Cette nécessité où se trouvait la papauté de vaincre de puissants rivaux temporels, sous peine d'être vaincue elle-même et peut-être de disparaître en fait, — voilà ce qu'il faut avoir en vue quand on parle des guerres de César Borgia. Sans doute, lui et son père Alexandre VI recherchèrent en même temps leur avan-

(1) Voir l'article Alexandre VI, dans la *Nouvelle Biographie Générale* de Firmin-Didot.

tage personnel; mais ils n'en étaient pas moins dans la vraie ligne de la politique romaine, celle d'Innocent III (1). Sans doute encore, aucun scrupule n'intervint jamais dans leur emploi de moyens. Mais la trahison était alors un principe de la politique. La politique d'Alexandre VI et les guerres de César Borgia servaient la Papauté et l'Eglise. Eux seuls, en Italie, montrèrent des qualités d'administrateurs (2). Si le Père et le Fils sont définitivement jugés compromettants, impossibles, ce ne peut être à cause de leur action comme hommes de gouvernement. C'est parce qu'ils ont disparu trop tôt, quand les scandales de leur vie éclatèrent *post mortem*, dans la ruine soudaine de leurs plans politiques. Le *Diarium* de Burchardt, si curieux comme tableau de leurs mœurs (est-il bien exact?), complète fâcheusement *le Prince* de Machiavel. Mais le témoignage du secrétaire florentin doit être considéré à part (3).

En somme les deux Borgia sont l'expression pratique la plus complète de l'individu tel que l'a formé la Renaissance italienne. On peut trouver un intérêt psychologique à considérer ce spécimen, comme on considérerait une force. Certes, tels autres tyrans italiens du xve siècle procureront un plaisir plus délicat : humanistes, amateurs, gens de goût et de pensée sereine (le Duc d'Urbin en fut un), dont la culture ne fut point gâtée des manies violentes, des fièvres, des tares morbides que contractèrent les Borgia dans leur effort enragé. La parfaite froideur italienne de César Borgia est une élégance certainement, mais une élégance qui donne le frisson. La justification esthétique, ici, ne s'entend que de l'intérêt tel quel offert par le spectacle de la force. Intérêt souvent sombre, mais toujours puissant, absorbant, — et celui-là même, hélas, que comporte trop sûrement d'une façon ou d'une autre notre vie à tous!

M. de la Sizeranne, artiste et esthète, malgré l'art et l'esthétique n'en a pas moins protesté, et il a bien fait. Mais, comme historien, il manque un peu de précision, car il prête un peu

(1) Achille Luchaire : *Innocent III, Rome et l'Italie*.

(2) Venise exceptée, bien entendu.

(3) Machiavel souhaitait une Italie puissante, *une*. La politique des papes antérieurs, par le népotisme, avait morcelé la Péninsule. César Borgia, au contraire, fit des guerres qui servaient (fût-ce avec le concours du roi de France) une politique d'Etat, une politique unitaire. Aussi Machiavel fit-il de César Borgia un héros politique.

trop sa révolte de moderne honnête homme aux contemporains de César Borgia. Il néglige un peu l'art de suggérer les sentiments d'une époque d'après ce qu'éprouvaient les contemporains. J'ai bien pris garde qu'il a enregistré, dans un appendice, quelques sentiments sévères de certains de ces contemporains. Malheureusement, ces documents sont présentés sans critique; et, par exemple, sont-ils postérieurs ou antérieurs à la chute de César Borgia ?

M. Emile Gabory, qui travaille depuis vingt ans à une histoire scientifique des guerres de Vendée (trois volumes autour du sujet ont paru), publie aujourd'hui le premier tome de cette histoire proprement dite : **La Révolution et la Vendée**. C'est une œuvre documentaire de premier ordre, laborieuse et solide. L'auteur, ancien archiviste de la Vendée, archiviste de la Loire-Inférieure, a travaillé sur des documents inédits qui lui ont fourni d'innombrables faits. Son livre est formé de ces faits-là. Recomposant de cette manière les grandes lignes de l'histoire des Guerres de Vendée, M. Gabory a montré l'ampleur du mouvement et surtout il l'a fait saisir dans ses causes profondes. Il a fait voir, pièces en mains, ce qu'on savait déjà, d'ailleurs, mais ni avec cette plénitude ni avec ces nuances, que la Vendée, comme les autres provinces, avait d'abord, en 1789, bien accueilli la Révolution. Mais, dans ces populations chrétiennes jusqu'au mysticisme, la promulgation de la Constitution civile du Clergé fomenta la Révolte. On a dit que la grande cause de l'insurrection fut la cause militaire, la levée générale. Elle fut seulement l'occasion du soulèvement en masse qui eut lieu en mars 1793. La preuve en est que, de juin 1791 à août 1792, il y eut, pour motifs religieux, neuf tentatives d'insurrection. Durant cette période initiale, « on trouve toujours dans toutes les affaires le curé insermenté ». Etudiant les interventions du pouvoir central dans ces premiers moments, M. Gabory a montré le rôle néfaste de Dumouriez, qui empêcha la mission de Gallois et de Gensonné, deux modérés, d'avoir les bons effets qu'elle semblait devoir produire. L'auteur a profondément étudié le scrupule religieux qui fut à l'origine de cette guerre, scrupule fanatique chez les paysans, irréductible chez les nobles qui l'associaient à leur loyalisme monarchique. La bourgeoisie vendéenne, elle, était plus indifférente, et en 1793 elle paraît s'être trouvée militariste.

M. Gabory, dans ce premier volume, mène le récit documentaire des opérations militaires de la Convention en Vendée de mars à août 1793, période qui comprend notamment la victoire vendéenne de Fontenay, la prise de Saumur et l'échec devant Nantes. Les Vendéens ne voulurent pas être soldats, eux qui, dans d'autres combats, montrèrent un si grand courage militaire, parce qu'ils virent toujours dans la Révolution un schisme, un accident et une illégalité. Lorsque la terrible armée de Mayence entra en Vendée, après les mécomptes du début et la défaite de Westermann à Châtillon, la guerre, bien que devant durer longtemps encore, avait déjà rendu visibles les causes de l'échec final des Vendéens. M. Gabory, avec sa patience documentaire habituelle, a étudié ces raisons. On peut dire que l'esprit de clocher, avec ses rivalités et ses vues courtes, fut la principale. (C'est du moins ce qui ressort des réflexions de l'historien, à propos de l'échec devant Nantes.) Nous attendons la suite des travaux de M Emile Gabory.

Nul mieux que M. G. Lenôtre, qui toute sa vie a étudié les temps révolutionnaires, surtout dans leurs détails pittoresques, ne pouvait raconter la vie de **Monsieur de Charette** (le Roi de Vendée). On sait que pendant trois années, de mars 1793 à mars 1796, Charette fut le plus redoutable des chefs vendéens qui tinrent en échec les armées de la Révolution. M. Lenotre a évoqué l'épopée vendéenne, du même style et avec la même méthode, le même sens de la curiosité (ce mot me revient toujours sous la plume quand je parle des livres de M. Lenotre), qu'il montra déjà si souvent dans d'autres sujets de la période révolutionnaire. Ce récit coloré, vivant, de belle allure narrative, est entraînant comme un roman d'aventures ; et en même temps, il dénote de minutieuses recherches. On ne sait si des découvertes ultérieures fourniront une réponse sur certains points au sujet desquels M. Lenotre n'a pu émettre encore que des hypothèses. C'est ainsi que la plus importante sans doute de ces questions, l' « Enigme de la Pacification » (le traité de paix, ou plutôt la trêve, du 17 février 1795), garde en partie ses obscurités. Il paraît avéré que des articles secrets promettaient la remise du jeune Louis XVII entre les mains des Vendéens. On a dit qu'il était douteux que Charette ait pu y croire. Mais M. Lenotre, écartant cette opinion, pense qu'il y croyait, au contraire, comme à chose

signée, et c'est même ce qui expliquerait, selon le même historien, les actes de condescendance outrée de Charette envers les autorités républicaines, lors des fêtes de Nantes après la signature du traité. Mais il ne tarda pas à concevoir les doutes les plus vifs sur la sincérité des promesses contenues dans cet instrument, notamment en ce qui concernait le dauphin. Le 26 juillet 1795, sur la nouvelle de la mort du jeune prince, qui avait succombé la veille du jour fixé, dit-on, pour sa délivrance, Charette, devant ses troupes, proclama Louis XVIII, et annonça la reprise des hostilités. Elles se prolongèrent pendant près d'un an encore. Charette, vaincu, mourut en grand homme. Sur un autre point, en ce qui concerne le débarquement annoncé, puis contremandé, du comte d'Artois, M. Lenotre croit à un piège tendu au général vendéen. Il émet des doutes sur l'identité de ce M. de Grignon, soi disant aide-de-camp du comte d'Artois, qui notifia à Charette la remise du débarquement à une date ultérieure, contretemps qui amena le débandement des troupes du chef royaliste.

Bien qu'il ait osé le titre de son écrit : **M. Bainville contre l'Histoire de France**, M. Jacques Reboul n'a point méconnu, sous divers rapports, la bonne et grande portée d'un ouvrage dont le succès considérable a la valeur d'un mouvement d'opinion. Le grand service rendu par l'œuvre de M. Bainville, nous l'avons déjà dit, est d'avoir rétabli l'unité, la *suite* de notre Histoire nationale. Quelques inconvénients, quelques dangers que pense discerner M. Reboul, aucun péril n'était plus grand que celui de se faire de cette Histoire une idée inexacte, une image parée de tous les mérites à partir de la Révolution, gâtée de tous les démérites antérieurement à cette date. C'est ce péril qui se trouve désormais écarté. On ne peut plus couper l'Histoire de France en deux. Il n'y a plus de schisme en Histoire. Rationalistes ici, Positivistes là, je ne vois plus ces deux camps. M. Bainville accomplit l'union de tous dans la substance de la réalité historique. Or un tel service rendu fait paraître bien courte la définition donnée par M. Reboul de l'entreprise de M. Bainville : « la justification d'un ordre social » périmé. Cette entreprise enveloppe une telle justification, mais elle la dépasse considérablement ; car étendre la couleur réaliste à notre Histoire tout entière, à la contemporaine autant qu'à l'ancienne, ce n'est point nécessairement faire exclusivement l'éloge des vérités du

passé, ce n'est point exclusivement être le « prophète du Passé » et l'on peut trouver que M. Reboul, dont l'écrit contient beaucoup d'aperçus intéressants, ingénieux (nous les avons notés), ne s'est pas suffisamment rendu compte de cela. Il s'est laissé hypnotiser par le point de vue du catholicisme, pris pour une force réactionnaire. Et, en sens inverse, il s'est laissé séduire par le point de vue protestant et libéral. Là sans doute est l'origine de ce que ces curieuses pages contiennent de plus systématique.

Mémento. — M. Gabriel Hanotaux, nous emmenant *Sur les Chemins de l'Histoire* (Edouard Champion), nous décrit ce qu'il y a vu. Ces études et ces articles, composés dans les intervalles de ses œuvres, remplissent deux volumes magnifiques, réconfortants à voir par ces temps de librairie besogneuse. Ce sont des morceaux détachés d'inégale importance. Certains sont considérables : la « Théorie du Gallicanisme » ; les « Maximes d'Etat » et « Fragments politiques » du Cardinal de Richelieu ; « Les Intendants des Provinces ». A lire aussi quelques études sur des historiens : Augustin Thierry, Albert Sorel, Albert Vandal, Fustel de Coulanges ; et des souvenirs sur Taine et Pasteur, Victor Hugo, J.-M. de Heredia, Gambetta, M. Ribot. Cette collection s'achève par des pages sur les Soviets, et par des réflexions remarquables sur « une histoire de la Nation Française », où les faits généraux de cette Histoire, notamment les faits sociaux et politiques, sont dégagés avec une brièveté précise, claire et toute substantielle.

Revue Historique (mars-avril, 1925). — Michel Lhéritier : L'avènement de la dynastie danoise en Grèce, 1862-1863. (L'auteur signale le peu d'attention donné par les historiens à cette question qui, en son temps, eut cependant « une portée européenne ». La politique mutuelle des trois puissances dites protectrices fut très laborieuse, ce que montre l'auteur, et elle le resta...) Salomon Reinach : Observations sur le texte du Procès de condamnation de Jeanne d'Arc. (La publication — mentionnée dans cette rubrique en son temps — par M. Pierre Champion d'une nouvelle édition de ce procès a été pour M. S. Reinach l'occasion de « reprendre l'examen de quelques passages de ce précieux et difficile document ».) Bulletin historique : Histoire ecclésiastique du moyen âge par E. Jordan. — *Id.* (mai-juin 1925) — B. Combes de Patris : Une victime de la diplomatie pontificale au XVI[e] siècle : Guillaume de Patris, abbé de la Grasse (1535-1580). (D'après des documents inédits tirés des Archives du Vatican.) Paul Robiquet : Un sauveur de Louis XVI dans la journée du 20 juin 1792 : Le chevalier Jean de Canolle (il détourna un coup de pique porté contre la poitrine du Roi). Henri Sée : A propos du mot « industrie ». (Il s'agit du fameux mot de Mirabeau : La guerre est l'industrie nationale de la Prusse. M. Sée montre que le

procès-verbal de la séance a défiguré le texte de Mirabeau, le mot « industrie » n'ayant pas alors la signification que paraît lui donner Mirabeau, car il avait conservé le sens classique « d'invention, de savoir-faire ».) Bulletin historique : Histoire de la guerre de 1914-1918, par Pierre Renouvin. (Cette rubrique est nouvelle.) Dans les deux numéros : Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et Sociétés savantes. Chronique.

Revue des Etudes Historiques (janvier-mars 1925). — F. Rousseau : L'autobiographie laïque de Camus, évêque de Belley. (Il s'agit d'*Alexis*, roman de Camus, qui est l'autobiographie laïque de ce prélat.) P. Marmottan : Un architecte des Consuls et de Murat : Etienne Chérubin Leconte (*avec une illustration*). (La destinée de Leconte fut d'être employé par des princes ou chefs d'Etat. Sa carrière est donc curieuse à étudier.) L. Baudin : La Révolution de 1911-1912 en Equateur. (Révolution peu connue.) Baron de Baye : Les Icônes russes. (Les recherches du Baron de Baye furent particulièrement favorisées et fécondes, dans une mission qui se place aux beaux jours de l'alliance franco-russe.) Ch. Samaran : Histoire romancée et Roman historique. (Intéressant.)

Le manque de place nous oblige à remettre à la prochaine fois l'achèvement de cette bibliographie des Revues d'histoire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Henri Maillart : *L'Enseignement supérieur*; éditions de « la Bonne Idée ».

Le mouvement scientifique est lié étroitement à l'organisation de l'**Enseignement supérieur.** Une réforme de cet enseignement s'impose. Dans les milieux savants, on parle beaucoup en ce moment d'une enquête récente et très sérieuse sur la situation de l'enseignement supérieur scientifique et de l'enseignement supérieur technique.

Son auteur, Henri Maillart, s'adresse aux « rationalistes » et prévient « les sectaires, les fanatiques, ceux qui font des fétiches avec les formules de la science(*sic*), tous les esprits faux, enfin » qu'ils ne trouveront rien qui puisse les satisfaire dans son livre.

Henri Maillart a relevé dans le fascicule 53 de la *Gazette des Ardennes illustrée*, — organe de propagande allemande en pays envahis, — une page qu'il éprouve le besoin de mettre sous les yeux du public français et de commenter longuement, car « le Français du XXe siècle s'accorde volontiers une valeur intellec-

tuelle qu'il est souvent loin de mériter ». L'insuffisance chez nous des trois ordres d'enseignement est indéniable ; Maillart s'en prend à la bourgeoisie.

Nous avons trop de « fils à papa » qui ne sont rien par eux-mêmes, qui ne sont quelque chose que par la situation que leur ont ménagée leurs parents. Le prestige tiré d'une belle famille, l'excellence d'une position trouvée en naissant, voilà tout le mérite de ces gens qui ont de l'infatuation et de l'orgueil à revendre, mais qui ne sont forts et puissants que par le droit de succession...

A côté de ces fils à papa, nous avons leurs sœurs et leurs femmes, petites cervelles, brillantes comme des poupées, qu'on ne doit regarder que comme des poupées ; elles savent s'habiller, se déshabiller et babiller, selon l'image saisissante qui en a été donnée, et le vide de leurs cervelles apparaît dès que le regard s'arrête un instant à les mieux observer.

Voilà une appréciation bien sévère. Je pense qu'il se trouvera bien quelques Françaises « bourgeoises » pour protester ; nous ne fréquentons sans doute pas les mêmes milieux, car je n'ai pas eu la même impression.

La force morale, à laquelle on doit attribuer un coefficient très élevé dans l'évaluation des forces nationales, doit rester la qualité dominante de la femme, et nous ne pouvons pas nous désintéresser de son affaiblissement ; — et c'est toujours H. Maillart qui parle — le patriotisme de la bourgeoisie vaut sa moralité.

De l'autre côté du Rhin, au contraire, bourgeois et ouvriers reconnaissent les bienfaits qui leur viennent des intellectuels. Les savants comme les artistes sont considérés en Allemagne comme des supériorités sans rivales, qu'on doit placer au-dessus de tout ; on les honore hautement, on leur accorde sans compter des titres et des témoignages de reconnaissance, comme on leur accorde des laboratoires et des instruments de travail et d'étude. « L'Empereur aimait aller visiter ces laboratoires et se trouver dans la société de ces savants à qui il décernait le titre d'*Excellence*. »

Maillart regrette que la Légion d'honneur ne soit attribuée qu'avec parcimonie aux savants. « Ce sont des généraux, on les traite comme des capitaines.... C'est pitié. Il faut l'avouer.... Chez nous, la mentalité générale n'est pas à un niveau très élevé. » L'auteur ne doit cependant pas être sans savoir qu'il y a des savants qui n'apprécient pas la valeur de cette haute distinction :

il s'est trouvé un Pierre Curie pour la refuser ; d'autres se contentent de ne point porter le ruban rouge.

« Henri Maillart insiste longuement dans son livre sur l'insuffisance des traitements du personnel de nos laboratoires, ce qui rend le cumul obligatoire. Pour développer la recherche scientifique, il faut naturellement améliorer l'outillage mis à la disposition des travailleurs, accorder aux laboratoires les crédits annuels nécessaires pour mettre cet outillage en action, mais il faut avant tout assurer la liberté matérielle des chercheurs par des traitements qui leur permettent de vivre sans être obligés de chercher ailleurs un complément. Maillart montre, par une série d'exemples, que le cumul se pratique à tous les degrés de l'échelle de l'enseignement supérieur ; les chefs de travaux et les préparateurs imitent de leur mieux les professeurs et les maîtres de conférences : ils sont professeurs dans les établissements de la Ville de Paris, dans l'enseignement libre, colleurs dans les lycées ; ils sont médecins, experts près les tribunaux, donnent des leçons, etc. » C'est forcé : il faut vivre et élever les enfants ; mais cela nuit beaucoup aux travaux scientifiques. Et puis, il faut songer à la vieillesse : de 60 à 70 ans, même si on est encore en pleine production scientifique, on est mis à la retraite, et c'est tout à coup la misère. Maillart demande la mise à la retraite pour tous à 65 ans ; à cet âge les forces physiques commencent à faire défaut, mais la vigueur intellectuelle reste en général très belle, et il devient difficile de poursuivre à la fois l'enseignement et la vie de laboratoire. Mais Maillart réclame pour *les membres de l'Institut* un « régime de faveur ». Sans les laisser à la tête d'un service, on pourrait les *doter* d'une somme équivalente à leurs traitements. Mais pourquoi cette faveur serait-elle accordée aux seuls membres de l'Institut ? Il y a des savants éminents, des chercheurs originaux, à tous les degrés de l'enseignement supérieur, et, tant qu'ils continuent à produire scientifiquement, on doit continuer à leur donner de quoi vivre. Il y a même des esprits passionnés pour la recherche, mais inaptes à enseigner, à diriger un service, à gravir les degrés de la hiérarchie : on devrait, à partir du moment où leur valeur s'est manifestée, les doter largement pour qu'ils se consacrent uniquement à la science. C'est à ces savants indépendants que V. Duruy pensait lorsqu'il a créé l'Ecole des Hautes Etudes, cette

école à laquelle L. Liard avait rêvé de donner plus d'extension.

Maillart, lui, propose de la supprimer ; les savants indépendants l'intéressent sans doute moins que les membres de l'Institut. Les savants pour lui sont des fonctionnaires, et il ne faut pas l'oublier quand on établit l'échelle de leurs traitements. Maillart estime que les éminents professeurs de la Sorbonne, du Collège de France, du Muséum, de l'Ecole de médecine, doivent marcher de pair avec les Directeurs généraux des Ministères ; les Maîtres de conférences devraient être placés entre les Directeurs et les sous-Directeurs. Maillart réclame pour les Chefs de travaux le même traitement que les Maîtres de conférences, mais, « pour tenir compte de l'habitude qui veut qu'ils soient immédiatement au-dessous de ces Maîtres de conférences », il leur assigne une place entre les sous-Directeurs des Ministères et les Chefs de bureau... Pour éviter le risque de se tromper, pourquoi n'adopterait on pas dans l'Université le système des galons, qui a donné d'excellents résultats dans l'armée ?

§

La lecture des premières pages du livre édité par la « Bonne Idée » pourrait laisser croire aux bourgeois, si vivement attaqués par lui, que l'auteur est un « mauvais esprit ». Qu'ils soient rassurés, il n'en est rien. Maillart, on vient de le voir, est pour l'ordre, la hiérarchie, la morale, les distinctions honorifiques, la tradition. Parlant d'Instituts copiés sur ceux de l'étranger, Instituts qu'on veut édifier sur l'emplacement des fortifications, Maillard proteste contre ce projet.

La place de la Science française n'est pas aux fortifications, elle est sur la montagne Sainte-Geneviève où elle est née, où elle doit rester. Là où s'élèvent le Collège de France, le Muséum, la Sorbonne, l'Institut du Radium, l'Ecole normale, l'Institut de Chimie, l'Ecole des Mines, les Facultés de Droit, de Médecine et de Pharmacie, l'Ecole coloniale, l'Observatoire, l'Ecole de Physique et de Chimie, l'Institut Agronomique, l'Ecole Polytechnique, etc., etc... doivent s'élever, agrandis, modernisés, tous nos Instituts. Tout cela, planté sur la montagne Sainte-Geneviève, est quelque chose d'unique au monde. Paris serait aux Américains et aux Allemands, qu'ils feraient de cette montagne Sainte-Geneviève la Ville de la Science. Et nous, les fils de ceux qui ont écrit cette histoire, nous passerions à côté sans nous arrêter, pour aller sur les fortifications ! Allons, ce n'est pas sérieux.

Maillart réclame une nouvelle répartition des services de nos établissements scientifiques ; il propose de grouper ceux qui relèvent d'une même discipline. Ainsi, à la Sorbonne, on devrait pouvoir trouver tous les services d'enseignement des sciences naturelles ; viendraient alors y prendre place ceux de zoologie et de botanique du P.C.N. et celui d'embryologie logé au boulevard Raspail ; le Muséum resterait pour les services de collections. Mon collègue de la Faculté des Sciences qui écrit ainsi sous le pseudonyme de Maillart est un jeune chimiste de valeur ; en France, il est, paraît-il, un de ceux qui connaissent le mieux la molécule d'albumine, mais il me paraît fort mal se rendre compte des nécessités de la biologie moderne. La Sorbonne, cet énorme bloc de pierres, avec ses façades monumentales, s'adapterait difficilement à la création de terrains d'expériences, de jardins, de vivariums, d'aquariums... Le biologiste ne doit-il pas constamment expérimenter sur les plantes et les animaux, et rechercher le déterminisme physico-chimique de leurs formes et leur fonctionnement ? Les botanistes et les zoologistes du P. C. N. ont toujours été satisfaits de pouvoir consulter leurs collègues des services voisins de physique et de chimie. L'avenir est dans l'application de ces sciences à la biologie. Pourquoi maintenant briser ces associations entre savants de diverses disciplines et qui étaient pleines de promesses ? D'ailleurs, le P. C. N. lui-même, comme année d'introduction aux études scientifiques, est condamné par ce chimiste, comme si une année de culture générale scientifique, avant les spécialisations fatales, était nuisible aux jeunes gens.

Henri Maillart préconise la spécialisation en sciences. Il faut grouper les travailleurs par spécialités. Il faut confier le choix des professeurs à des conseils de spécialistes.

> Il faut que nos scientifiques et nos techniciens soient jugés par ceux de leur spécialité, et jugés par ceux-là seulement. Toute autre manière de faire est absurde.

Les conseils de spécialistes ! Cela a du bon, mais du mauvais aussi. Les novateurs ne trouveront guère grâce devant eux ; pour celui qui le juge, le candidat est souvent le concurrent de demain.

§

Le livre d'Henri Maillart est bien documenté ; il soulève une

foule de questions intéressantes. L'auteur s'attaque courageusement à bien des abus : influence de la politique, des oligarchies d'école, des liens de familles, de l'amitié. Mais il parle au nom de la Raison, et il n'admet pas la contradiction. Ne commence-t-il pas par déclarer : « Tous les esprits faux peuvent fermer ce livre, car ils n'y trouveraient rien qui puisse les satisfaire... » Je crains bien que Maillart ne me classe parmi les « esprits faux ».

GEORGES BOHN.

HYGIÈNE

L'hygiène des eaux thermales et des villes d'eaux. — « Les voyages aux eaux ont été inventés par les femmes qui s'ennuyaient chez elles », écrivait Voltaire à Lekain. Cette boutade n'empêcha point notre philosophe, convalescent de la petite vérole, d'aller prendre les eaux à Forges. Les sceptiques disent aussi que la coutume qui nous porte, chaque année, à nous entasser, pendant la belle saison, autour des sources thermales, fait plus de cocus que de guéris. Il faut croire qu'elle fait plus de ceux ci que de ceux-là, sans quoi l'on s'y plierait avec moins d'empressement.

Les semaines passées aux eaux sont souvent, quoi qu'on puisse dire, décisives pour effacer les soucis, calmer les douleurs et ranimer l'espérance des malades. Nous ne connaissons pas encore le pourquoi et le comment de l'activité de beaucoup de sources. Les unes désintoxiquent, les autres tonifient l'organisme ; certaines parachèvent les guérisons et quelques-unes y conduisent infailliblement.

Il n'est pas de pays mieux partagé que la France en « Fontaines de Jouvence » de toute espèce et de toute activité. Mais à part une vingtaine de stations célèbres où la foule des curistes se rue, il en est cent autres qui sont ignorées hors des limites du département où elles se trouvent et auxquelles, cependant, leurs vertus pourraient conférer une notoriété universelle.

Mais les moyens de communication ou d'accès sont parfois difficiles. Le confort y est médiocre ; les installations sont anciennes et peu engageantes. Le public hésite à recouvrer la santé au prix de tant d'incommodités, et ces stations végètent sans connaître le succès que légitimerait l'efficacité de leurs eaux thermales.

Supposons que les malades et les convalescents se soient documentés sur les ressources du domaine hydro-minéral de la France qui est, je le répète, le plus complet et le plus varié qui existe au monde. Que font-ils trop souvent, par la suite ? Ils arrivent dans la station de leur choix sans avoir préalablement pris conseil d'un médecin compétent, habile à discerner les indications et les contre-indications d'une cure en tel ou tel autre endroit. Ils demandent aux sources la guérison des maux les plus divers. Ils ignorent la composition chimique, les propriétés et le mode d'emploi le plus efficace des eaux. Ils ont écouté la voix de la renommée et ils ont la foi. Cela leur suffit.

Il se peut que leur choix ait été bon et que les résultats de la cure soient excellents. Mais il arrive aussi que des catastrophes surviennent et interrompent un traitement commencé à la légère.

Des sources actives exercent par elles mêmes une action considérable sur l'organisme. Il peut être aussi dangereux d'abuser d'elles que de s'intoxiquer avec des médicaments aux effets énergiques. Dans tous les cas, c'est agir prudemment de n'utiliser les eaux que selon les indications de médecins renseignés sur leur activité.

La physique et la chimie, en ces dernières années, ont fait des progrès dont doivent bénéficier grandement les études biologiques appliquées aux eaux thermales. Il convient de tenir compte de ces données et, peut-être apercevra-t-on, avant longtemps, la nécessité de réviser les indications empiriques et traditionnelles de nombre de stations.

Si la composition chimique des eaux minérales, écrivait récemment le Dr Octave Béliard, révèle leurs propriétés, elle est insuffisante à expliquer leur activité. Il est prouvé que leurs effets curatifs indiscutables ne sont pas proportionnels à leur teneur en substances dissoutes. Ce ne sont pas des solutions pharmaceutiques. Toutes les eaux célèbres par leur efficacité dans le traitement des maladies ont été analysées strictement, et beaucoup d'entre elles ont accusé une minéralité très faible. Il est facile de les reproduire dans les laboratoires ; mais les eaux ainsi obtenues, même si l'on force la proportion des corps constituants, restent à peu près inopérantes. Il est aussi impossible à un chimiste de fabriquer une eau minérale active dont il connaît tous les éléments, que de fabriquer un être vivant. La raison en est que l'eau minérale est, dans un certain sens, une *chose vivante* et que les Anciens n'étaient puérils

qu'en apparence, lorsqu'ils donnaient aux fontaines les traits d'êtres animés et énigmatiques, ondines et naïades.

Depuis que l'on connaît bien les phénomènes de radio-activité, on a été amené à leur attribuer beaucoup d'importance pour expliquer les effets des eaux. Peut-être est-on allé un peu vite en cet ordre d'idées. L'émanation radio-active est d'observation générale dans *toutes* les eaux de source, quelles qu'elles soient. Elle est d'autant plus intense que les eaux proviennent d'une source plus profonde. Les eaux les plus radio-actives sont généralement les eaux à température élevée provenant des couches géologiques les plus éloignées de la surface. Cette radioactivité résulte du rayonnement et des émanations de certains corps, tels que le radium, le thorium, le polonium, l'uranium, l'actinium, répandus partout, mais d'une façon variable, dans le sol et le sous-sol ou alliés avec d'autres métaux en minerais plus ou moins radio-actifs.

Bien que les émanations soient d'une grande subtilité, on les décèle et on en évalue même la richesse numériquement, à l'aide de mesures conventionnelles.

On a constaté, d'autre part, que l'émanation n'est point persistante et que les eaux minérales captées perdent rapidement leur puissance radio-active. Après quelques secondes, quelques minutes, quelques heures ou quelques jours, suivant la nature du rayonnement, il devient impossible de mettre en évidence les émanations. Cela ne signifie point que les eaux soient devenues inactives et qu'elles *meurent*, ainsi qu'on l'a écrit, peut-être un peu à la légère. Elles agissent, en effet, par de multiples et occultes influences — dont leur radio-activité n'est assurément pas la plus importante — qui se sont exercées sur l'eau vierge dans les profondeurs du sol.

Par conséquent, la radio-activité d'une eau n'est qu'une qualité passagère, fugitive même et tout à fait annihilée par l'embouteillage et l'expédition au loin. On n'en peut bénéficier à coup sûr qu'en venant boire les eaux sur place, à leur point d'émergence.

La température, la pureté, la tension moléculaire, l'ionisation,

(1) *Les Eaux minérales*, par Maurice Perrid et Paul Mathieu E. Flammarion, Edit. — *Eaux minérales radio-actives*, par Piéry et Milhaud, Doin, Edit.

— modification électrique, — la composition chimique sont, au même titre que la radio-activité, les facteurs importants de l'efficacité des eaux. Prétendre attribuer toutes les vertus d'une source thermale à son degré de radio-activité, c'est conclure hâtivement et faire table rase de quantité d'actions connues et inconnues qui sont loin d'être négligeables.

Me plaçant à un autre point de vue, je voudrais signaler que dans les centres thermaux envahis par une clientèle flottante, la réunion des bien portants facilite beaucoup la diffusion des maladies communiquées par les porteurs de germes. Dans ces agglomérations dont la densité est souvent extrême, il n'est pas rare de rencontrer des malades contagieux mêlés aux autres curistes. Ainsi, bien des personnes saines s'exposent à des dangers réels sans les connaître.

Je n'en veux pour preuve que le cas d'une mère de famille qui me signale que deux de ses enfants viennent de contracter une diphtérie grave, à la suite d'un séjour qu'elle fit avec eux dans un hôtel où, cependant, elle ne passa que cinq jours. Quarante-huit heures auparavant, dans les chambres où couchaient ses enfants, un jeune garçon avait été soigné pour une angine.

Il faut le reconnaître, la préservation du public n'est pas toujours suffisamment organisée. Les hôtels de campagne, notamment, ne sont guère surveillés. C'est ainsi que j'en connais qui, depuis plusieurs années, abritent, pendant la belle saison, des tuberculeux contagieux, venant aux champs pour guérir. En l'absence de toute mesure hygiénique, leur présence est dangereuse. Ils risquent de transmettre un germe mortel à ceux qui leur succéderont dans la chambre qu'ils occupent ou aux personnes saines qui viennent villégiaturer dans le même hôtel qu'eux.

Mais, dira-t-on, chaque fois qu'une maladie contagieuse est constatée quelque part, le médecin est tenu d'en faire la déclaration et celle-ci entraîne la désinfection par le service municipal ou départemental requis. Telle est la théorie. La pratique est, bien souvent, tout autre. La déclaration des maladies infectieuses n'est pas toujours faite. De plus, la déclaration de la tuberculose — pour ne citer qu'elle, — demeurant facultative, les médecins se retranchent derrière le secret professionnel pour ne pas déplaire à leurs clients. Les maires, qui sont investis des pouvoirs néces-

saires, ne veulent point heurter l'opinion publique souvent indifférente et, parfois même, hostile aux mesures de désinfection. Enfin l'étuve à désinfection départementale ou communale ne peut se transporter partout.

En réalité, tous les hôteliers devraient, après le départ des voyageurs suspects, prendre les mesures de désinfection. L'intervention du service départemental ou municipal n'entraîne pour les hôteliers qu'une taxe minime.

Une telle manière de faire constituerait une excellente recommandation pour les maisons dont les conditions hygiéniques seraient signalées par le Touring-Club et l'Automobile-Club. En réalité, les lois d'hygiène seront appliquées quand le public sera instruit et convaincu des dangers que l'absence de précautions élémentaires lui fait courir. Quand il sera pénétré du rôle funeste de la contagion, un mouvement de défense ne manquera pas de se dessiner. On s'apercevra du danger et on rappellera l'ordre ceux qui, par défaut de soins, d'attention ou de propreté, peuvent être semeurs de maladie. Souhaitons que la réclame la plus habile d'un hôtel soit la mention sur ses prospectus que les chambres sont désinfectées après le départ de chaque pensionnaire.

Les hygiénistes sont parfois difficilement écoutés, mais dans le cas présent, ils ont des alliés puissants dans le bon sens du public et l'intérêt même des hôteliers. Souhaitons que leur voix finisse par être entendue.

Dr MAURICE BOIGEY.

QUESTIONS JURIDIQUES

Appel ; Appel incident, Matière civile, Matière répressive, Simple police. — Loyers, Prorogation du bail, Sursis à l'expulsion. Locataires qui n'ont pas droit au sursis. — Le français que parle l'*Officiel*. — Propriété artistique, Portrait, Refus de livrer, Obligation de faire, Expertise. — Mémento.

Le délai pour *interjeter appel* du jugement rendu par un tribunal civil est de deux mois à partir du jour de la signification. Mais, lorsque l'un des adversaires a interjeté appel, l'autre, ou les autres, peuvent le faire aussi *en tout état de cause*, c'est-à-dire tant que la cour d'appel n'a pas statué. C'est là ce que l'on nomme **appel incident**.

L'appel incident n'existait pas en matière répressive, où le délai d'appel est de dix jours.

La loi du 22 avril 1925 (*Journ. offic.* du 24), qui complète les art. 174 et 203 du Code d'instruction criminelle, admet l'appel incident en matière répressive.

Désormais, en cas d'appel d'une des parties pendant le délai de dix jours, *les autres parties auront un délai supplémentaire de cinq jours pour interjeter appel.*

Il en sera ainsi aussi bien en simple police (art. 174) qu'au correctionnel (art. 203).

En ce qui concerne les jugements de simple police, l'innovation est particulièrement intéressante, parce que le ministère public et la partie civile ne pouvaient pas appeler, tandis qu'ils pourront maintenant le faire, lorsque l'inculpé sera appelant.

§

La loi du 2 août 1924 sur les **Loyers** permettait au locataire, dont le bail expirait avant le 1er janvier 1926, d'obtenir prorogation.

Une loi du 24 avril dernier proroge, jusqu'au 1er juillet prochain, le délai imparti au locataire pour demander cette prorogation.

Jusqu'à cette date, dit l'art. 1 de la loi nouvelle :

.... Si l'expulsion du locataire ou de l'occupant de bonne foi est poursuivie en vertu d'une décision définitive antérieure à la promulgation de la présente loi, le juge des référés devra, sur la justification qu'il a été formé une demande de prorogation, ordonner qu'il sera sursis à l'expulsion jusqu'à ce qu'il ait été statué par la juridiction compétente sur cette demande. Si cette demande n'a pas encore été formée, le juge devra accorder un délai de trois jours francs pour la former, passé lequel il statuera.

Telle est la règle générale. Le législateur y apporte une large exception, en terminant ainsi l'art. 1 :

Toutefois il ne sera pas sursis aux expulsions ordonnées par application des articles 9 et 13 de la loi du 31 mars 1922, complétés par les dispositions de la loi du 2 août 1924.

Cela signifie que le juge des référés n'accordera pas de sursis lorsqu'il s'agira : 1° d'un étranger non admis à domicile et n'ayant pas d'ailleurs combattu ni servi dans les armées alliées ; 2° d'un locataire de locaux de plaisance ; 3° d'un occupant pour lequel le logement constitue un des accessoires du contrat de

louage de service; 5° d'un propriétaire qui voudra habiter lui-même ou loger ses ascendants ou descendants.

§

Tout cela est fort bien. Mais pourquoi le **Journal officiel** persiste-t-il à confondre le mot *paragraphe* avec le mot *alinéa* ?

« Le délai imparti par le paragraphe 3 de l'article 1er de la loi du 2 août 1924 » — déclare la loi nouvelle.

L'art. 1er de la loi du 2 août 1924 n'a pas de paragraphes ; il est en alinéas, sept si je regarde bien.

Beaucoup de textes législatifs comportent des paragraphes. Raison de plus pour que l'*Officiel* s'exprime en français.

§

La convention par laquelle un peintre s'engage à exécuter un portrait constitue une simple **obligation de faire** à laquelle s'applique l'art. 1142 du Code civil et qui se résout en dommages intérêts lorsque le peintre n'y satisfait point, c'est-à-dire lorsqu'il ne livre pas le portrait.

Ce principe est depuis longtemps établi puisqu'en 1865; Rosa Bonheur en a bénéficié. La Cour de Paris, par arrêt du 4 juillet, la condamna en effet, non pas à exécuter un certain *Attelage de chevaux et bœufs* qu'elle avait, cinq ans plus tôt, promis à un sieur Pourchet moyennant un prix de 8 à 10.000 francs, et qu'elle se refusait à accomplir, — mais à payer au demandeur 4.000 fr. à titre de dommages-intérêts.

Le 14 mars 1900, la Cour de cassation a refusé à un client de Whistler, lord Eden, livraison d'un tableau que le peintre avait non seulement achevé, mais exposé, en 1894, au Salon du Champ de Mars. Whistler avait reçu, quelques jours avant la terminaison de la toile, un chèque de 105 livres sterling, soit 100 guinées, alors que le prix de la dite toile avait été fixé à la somme de 100 à 150 guinées. Il avait encaissé le chèque, puis il s'était ravisé, avait offert à lord Eden de rembourser la somme ; et comme celui-ci le traduisait devant le Tribunal de la Seine, il avait fait subir à son œuvre des modifications radicales, remplaçant la tête de la dame portraiturée par celle d'une autre personne.

Par jugement du 20 mars 1895, le Tribunal ordonna la remise du tableau ainsi transformé, plus des dommages-intérêts. Sur

appel du peintre, la Cour de Paris infirma cette sentence sur le chef de la livraison et interdit à Whistler de faire aucun usage du tableau avant de l'avoir transformé de manière à le rendre méconnaissable. La Cour de cassation (*Gaz. Trib.*, 1900. 1. 146) rejeta le pourvoi de lord Eden.

Un jugement du Tribunal de la Seine, en date du 28 juin 1924 (*Gaz. Trib* , 7, 8, 9 septembre), suit la même jurisprudence dans un procès Edwards contre Boldini.

En juin 1921, Boldini accepte de faire le portrait de la dame Edwards et de ses quatre enfants ; la toile figure au Salon de la Société Nationale de 1922.

Après la clôture du Salon, Edwards demande la livraison et s'offre à payer le prix, qu'il soutient avoir été fixé à 60.000 fr. Le peintre conteste cette fixation et, par lettre du 29 juillet 1922, se déclare prêt à livrer contre une somme de 300.000.

Le jugement a estimé qu'en suite de cette lettre et des conclusions prises devant le tribunal par Boldini, celui ci n'a pas le droit de retenir le tableau. Le peintre l'a mis à la disposition du client. Celui-ci a accepté en signifiant par huissier des offres réelles. La propriété du tableau lui est donc acquise contre le paiement non pas de 60.000 fr., car Edwards ne prouve pas que le prix ait été fixé à 60.000, mais contre le paiement de la valeur du tableau.

Le jugement déclare en conséquence que Boldini sera tenu de remettre son œuvre, moyennant le paiement de la somme fixée après expertise confiée à trois experts « lesquels, en tenant compte de la notoriété de l'artiste, de la valeur de sa signature, de l'importance du tableau et des prix généralement demandés par Boldini », diront quelle doit être sa rémunération.

Mémento. — A. Fruhinsholz, professeur de clinique obstétricale à la Faculté de médecine de Nancy : *Les Droits physiologiques du nouveau-né* (A. Humblot), 21, rue Saint-Dizier, Nancy. — Peu de mots, beaucoup d'idées et utiles à connaître. Le droit de l'enfant à ne pas être détaché de sa mère, tant qu'il a besoin d'être allaité, non seulement est méconnu, mais encore cette méconnaissance est favorisée par la Loi. L'auteur s'élève contre le pouvoir qu'a une mère de « reconnaître » ou de « ne pas reconnaître » sa progéniture, de l'abandonner à l'Assistance Publique ou de la mettre en nourrice loin de toute surveillance. Il montre que, s'il y a des « raisons » en faveur de ces trois pratiques, elles sont très faibles par rapport aux raisons qui les condamnent. Hé-

las ! Quand on voit comment nous savons défendre le droit de l'enfant à naître (ou le droit de la Société à ce que l'enfant naisse), on comprend que nous soyons mal capables de le défendre une fois né ; et je ne répéterai pas ce que j'ai dit à plusieurs reprises de notre nouvelle législation sur l'avortement ! Quant à l'infanticide, plus nous allons et moins le jury consent à le réprimer — E. de Kerdaniel : *Les Animaux en Justice* (E. Figuière, édit., 6 fr.). Il ne s'agit pas des poursuites pénales contre les animaux accusés de crimes et délits nommés aujourd'hui de droit commun, poursuites que le Bon vieux temps a connu du moyen âge jusqu'au milieu du xviiie siècle, d'ailleurs de façon beaucoup moins fréquente qu'on s'imagine, mais des instances en excommunication, monitoires et exorcismes. Ce petit livre est un manuel de droit canonique touchant un chapitre des plus curieux. — Paul Ginisty : *Vie, aventures et incarnations d'Anthelme Collet* (Nouvelle Collection historique éditée par Perrin et Cie, 1 vol. de 250 pages, 7,50). Voici l'un des héros judiciaires du siècle dernier qui ont fait couler le plus d'encre. Ses exploits se placent entre 1805 et 1820, où cet escroc fut condamné à 20 ans de bagne, pour faux, après avoir subi en 1813 une première condamnation à cinq ans. La crédulité publique, entretenue par la publication de ses prétendus Mémoires, a amplifié et embelli des agissements d'une assez grande platitude, et j'ai peine à croire que Collet ait pu inspirer Balzac pour la création de Vautrin. Mais l'ouvrage de M. Ginisty, qui remet la légende au point est de vif intérêt en ce qu'il constitue un bon document sur la psychologie des escrocs et sur celle de leurs victimes. — Dans la même collection, *La mystérieuse Baronne de Feuchères* par M. Louis André, ouvrage posthume de l'excellent juge d'instruction au Tribunal de la Seine. Il s'agit de savoir si le dernier descendant de Condé s'est suicidé ou s'il a été étranglé par sa maîtresse, et d'apprécier le rôle que Louis-Philippe et les magistrats de l'époque ont joué dans cette affaire. M. André penche fortement pour l'assassinat, et le « roi citoyen » et sa justice, sauf une exception réhabilitante, ne sortent pas indemnes de la démonstration. — Voici avec *L'Auberge de Peyrebeille*, par M. Pierre Bouchardon (Albin Michel, 7 fr. 50) un autre ouvrage de magistrat, et qui sent sa provenance. Mêmes qualités d'exactitude, sagacité et clarté que dans *L'Affaire Lafarge*, qui ruine définitivement, espérons-le, la légende de l'innocence d'une empoisonneuse ultra-avérée. Mais ici la tâche de M. Bouchardon était plus facile, car la culpabilité des aubergistes ardéchois Martin, dit de Blanc, et Marie Breysse, n'a jamais été en question, et il s'agissait au contraire de les débarrasser de quelques crimes mis par l'imagination des faiseurs de romans sur leur dos, d'ailleurs solide. *Idem* pour leur domestique Rochette, dont la tradition faisait un nègre, sans doute en raison de la noirceur de son âme, car

il jouissait d'un teint non moins blanc que vous ou moi. L'ouvrage de l'honorable Conseiller à la Cour termine par le récit du procès qu'utilisa Stendhal pour écrire *Le Rouge et le Noir*. On savait que Julien Sorel se nommait Antoine Berthet et la réelle Mme de Rênal avait nom Michoud de Latour, mais voici, résumée en cent pages, leur « histoire véridique ».

MARCEL COULON.

SCIENCE FINANCIÈRE

Albert Calmès : *Comptabilité Industrielle*, Payot. — Albert Calmès : *Administration financière des entreprises et des sociétés*, Payot. — Jean Lescure : *Le Problème budgétaire*, « Recueil Sirey ». — J. L'Huillier : *Le Problème du franc*, Allier.

M. Albert Calmès vient de publier, presque coup sur coup, deux gros volumes consacrés à la **Comptabilité Industrielle et à l'Administration financière des entreprises et des sociétés**. Voilà deux livres précieux pour tous ceux qui ont la charge de la gestion financière des sociétés commerciales, et qui ne seront pas inutiles aux hommes d'affaires qui dans ces entreprises engagent leurs deniers ou ceux d'autrui.

Organiser une comptabilité industrielle n'est pas, en effet, chose aisée. N'est-il pas souvent bien délicat d'en lire les bilans Grâce aux deux ouvrages de M. Calmès, les gérants, administrateurs ou commissaires aux comptes, aussi bien que les commanditaires, les actionnaires ou obligataires pourront évoluer sans se perdre dans ce nouveau labyrinthe.

M. Calmès commence par exposer la théorie de la comptabilité en général ; il en abandonne les théories habituelles, qui ne sont au fond que des règles empiriques et, renversant la conception courante, il fait découler la comptabilité du bilan au lieu d'expliquer le bilan par la comptabilité. Il aborde ensuite la comptabilité industrielle proprement dite; il en montre les particularités, étudie les comptes d'immobilisation, d'amortissement et d'exploitation, puis, dans une troisième partie, il prend un cas concret et examine la comptabilité d'une usine métallurgique. Mais les problèmes financiers que pose l'administration d'une affaire dépassent singulièrement le cadre des préoccupations comptables, et c'est l'objet du second volume de M. Calmès. Quel est donc ce domaine financier d'une entreprise ? se demande l'auteur. Et il conclut : c'est le champ d'action du capital de cette entreprise.

Dès lors, il ne sera question que de ce capital envisagé successivement comme actif et comme passif, sous l'angle des frais, du chiffre d'affaires, de la trésorerie, du bénéfice, du crédit et du groupement par l'association. Cette matière est exposée en trois parties : la première étudie le capital, ses éléments, ses fluctuations et le calcul du capital d'une entreprise ; la deuxième expose les opérations qui naissent du crédit, c'est-à-dire du capital emprunté et en particulier celles qui se rattachent aux emprunts de capitaux à long terme par l'émission d'obligations. Dans la troisième partie, l'auteur examine la gestion financière des sociétés : sociétés en nom collectif, sociétés en commandite, sociétés anonymes. Il ne se réfère pas uniquement au droit français, mais il tient compte aussi des législations étrangères, particulièrement de la législation belge et de la législation suisse. Il étudie même certaines dispositions du Code de commerce allemand, applicables en Alsace-Lorraine, de sorte que son ouvrage peut être consulté par les lecteurs de ces divers pays.

Cependant M. Jean Lescure se penche sur le **Problème budgétaire** et se demande **comment le résoudre**. La première solution est la banqueroute, c'est-à-dire l'opération par laquelle un Etat répudie tout ou partie de sa dette. Sous l'Ancien Régime, la banqueroute est endémique et l'on connaît les vers du Chevalier de Cailly :

De nos rentes, pour nos péchés,
Si les quartiers sont retranchés,
Pourquoi s'en émouvoir la bile ?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu :
Nous allions à l'Hôtel de Ville
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

Sans remonter au système Law, M. Lescure s'arrête sur la banqueroute de l'an VI, qu'annonce en France le retour à l'équilibre budgétaire. Le Directoire prépare la voie au Consulat qui rétablit l'ordre dans les finances. Cambon crée le grand-livre (loi du 24 août 1793). Ramet l'allège des 2/3 (loi du 9 vendémiaire an VI).

Après quoi les rentes inscrites ne figurent plus au nouveau livre (loi du 8 nivôse an VI) que pour 43.634.000 francs au lieu de 119.708.000 francs.

La loi du 18 mars 1796 avait enlevé le cours à l'assignat et la

banqueroute sur les rentes devait s'ensuivre. La transition du papier monnaie à la monnaie saine s'opéra sans difficulté. Le métal ayant reparu, les prix des marchandises furent voisins des prix pratiqués antérieurement.

Mais tout équilibre budgétaire était utopique avec une dette représentant désormais près de la moitié du budget. On décida d'en consolider 1/3 réglé en saine monnaie ; les deux autres tiers étaient soldés en capital et en bons reçus en paiement des biens nationaux. Mais ces bons se déprécièrent rapidement et, en fait, la loi de l'an VI équivaut à une banqueroute des deux tiers, nom qu'elle porte devant l'histoire. Au lendemain de cette amputation, écrit M. Lescure, le sort des rentiers apparaît pourtant plus favorable que sous le règne de l'assignat. Le pouvoir d'achat du rentier est égal au tiers de son pouvoir d'achat primitif ; sous le règne de l'assignat, il était voisin de zéro. Les rentiers de 1914 souscriraient sans doute à une consolidation de ce genre.

Ainsi donc, en France, la banqueroute sur le papier-monnaie a annoncé, préparé et commandé la banqueroute sur les rentes. C'est la marche même suivie par la banqueroute allemande de 1924. L'Allemagne démonétise le mark-papier en décidant qu'un trillion de mark-papier vaudra un mark-or. Après cela, elle déclare son budget incapable de porter la charge des arrérages de la dette publique, et les porteurs de rentes allemandes cessent de recevoir le montant de leurs créances, tant que la dette des réparations n'aura pas été intégralement acquittée. Le résultat est à peu près le même qu'à un siècle de distance. Les prix ont presque retrouvé en Allemagne le niveau de 1914 et le budget est en équilibre, les réparations mises à part.

D'après M. Lescure, ce retour brusque au pair antérieur n'a déterminé en Allemagne aucun malaise économique, en dehors d'une crise de crédit passagère. Le pays a retrouvé une assiette économique acceptable et il est devenu celui où les prix de revient supportent la moindre charge d'impôts. La politique financière et monétaire de l'Allemagne équivaut à l'anéantissement de la fortune privé ; mais les producteurs sont libérés de leurs dettes et l'industrie allemande apparaît désormais comme un concurrent redoutable.

Malgré tout, M. Jean Lescure écarte une si violente méthode. Elle est injuste, car le sacrifice doit être égal pour tous ; elle

viole des engagements solennels et ruine définitivement les citoyens dont les épargnes ont soutenu la guerre et permis la reconstruction des régions dévastées. Quelle politique faut-il donc choisir? Deux solutions s'offrent à nous : l'équilibre budgétaire par la consolidation de la chute du franc, c'est-à dire par la banqueroute partielle, ou bien par un prélèvement massif sur les fortunes.

Avec une monnaie dépréciée et un système fiscal élastique, l'équilibre budgétaire est possible, facile, assure notre auteur. Il serait même aisé d'envisager la mise au point nécessaire des pensions de guerre, des traitements, et d'indemniser les petits rentiers, car les possibilités de rendements fiscaux sont considérables sous un régime de papier-monnaie avec une masse de plus de 30 milliards d'impôts.

Mais quelques-uns préfèrent une autre politique : l'amortissement de 50 ou de 75 p. 100 de la dette publique par un prélèvement sur les fortunes. L'impôt sur le capital peut avoir pour but d'atténuer les inégalités provenant de la prépondérance des impôts indirects (c'est alors un impôt de redressement) ; ou bien de combler le déficit, impôt d'équilibre; ou bien d'annuler une large part de la dette par voie d'amortissement. C'est à cette dernière variété qu'on réserve le nom de prélèvement sur le capital. L'idée n'est pas neuve, constate M. Lescure ; la chose encore moins, et les socialistes d'aujourd'hui trouveraient dans l'histoire de la Royauté de singuliers précédents. Que comprendra la matière imposable? Le capital au sens large. Mais l'impôt frappera-t-il l'ensemble de la fortune ou simplement l'enrichissement?

Et comment établir cet enrichissement? Il ne sera pas aisé de fixer la fortune d'avant guerre et celle d'après guerre. Il ne sera pas beaucoup plus facile au fisc de constater la matière imposable et même de l'évaluer. A l'heure actuelle, il semble bien que la politique de prélèvement soit techniquement impraticable, mais elle peut s'imposer demain. Loin d'être un impôt de vexation, dit M. Lescure, de nivellement ou une mesure démagogique, il doit avoir pour but ou pour résultat de galvaniser la production et de tendre les énergies. Et l'auteur envisage deux stades dans le rétablissement de nos finances et de notre économie : d'abord l'équilibre par le franc déprécié, qui est la méthode du budget de 1925 ; puis le dégonflement possible, rapide, et une amélioration

conséquente du franc, une baisse de prix et un retour lent au pair d'avant guerre.

M. J. L'Huillier étudie des questions voisines dans sa brochure intitulée **Le Problème du franc**. Il reconnaît que ce problème est lié à celui de l'équilibre budgétaire. Il estime qu'il ne faudra pas revenir aux espèces métalliques sans avoir la certitude que ce retour soit définitif; et cette certitude ne sera acquise que le jour où sera écartée toute crainte d'un nouvel emprunt de l'État à la circulation, c'est-à-dire d'un nouveau retour à l'inflation et au cours forcé qui en est la conséquence inévitable. Et il faut pour cela, non seulement que l'équilibre budgétaire soit assuré, mais encore que le chiffre de la dette flottante, dont l'énormité constitue un danger permanent, soit réduit par une consolidation préalable.

LOUIS CARIO.

ENSEIGNEMENT

H. G. Wells : *Un grand éducateur moderne, Sanderson, directeur du collège d'Oundle* (Alcan). — Georges Hébert : *Le Sport contre l'Éducation physique* (Vuibert).

Sur la ligne de Peterborough à Northampton, on rencontre, à 39 kilomètres de cette dernière ville, un petit bourg de 3.000 habitants, Oundle, qui possède un collège de garçons. L'établissement ne peut se recruter qu'en partie dans la région environnante, et il n'a chance de prospérer que si sa renommée lui attire des élèves venant d'autres contrées. Son sort est lié à la valeur du directeur ; aussi a-t-il connu des périodes brillantes suivies de périodes de déclin et, toujours ses vicissitudes ont eu pour cause les qualités des chefs que le hasard lui octroyait.

De 1890 à 1922, ce fut pour le collège une ère inouïe de prospérité, grâce à un directeur d'une trempe peu commune, dont le grand écrivain Wells vient de nous donner la biographie dans un livre fort savoureux : **Un grand éducateur moderne, Sanderson, directeur du Collège d'Oundle**. L'auteur nous affirme que Sanderson est le plus grand de tous les hommes qu'il a connus, grand « par le génie particulier et la puissante humanité », grand pour avoir projeté sur la vie générale de notre époque « les clartés les plus inattendues et les plus précieuses », pour avoir considéré l'école comme le centre d'une

complète réorganisation de la vie civilisée. Et Wells parle de ce qu'il sait : lié d'amitié avec Sanderson, à qui il avait confié ses deux fils, il a assisté à l'éclosion de projets éducatifs qu'il envisageait au début comme des rêves chimériques et qu'il a vu entrer dans le domaine de la réalisation, grâce à cet homme hardi, tenace, doué de qualités extraordinaires. Il a vu, dans les dernières années, ce modeste collège d'un bourg rural devenir un organisme très proche de ces grands centres éducatifs que réclame notre monde; sa prospérité était telle que, malgré des agrandissements considérables, la liste des candidats à l'admission était d'une longueur désespérante et qu'il fallait faire inscrire les enfants cinq ans à l'avance.

Ce qui valait à Oundle cette réputation, c'étaient d'abord les qualités propres du directeur, puis l'allure qu'il avait imprimée à la maison par la formation d'un corps de professeurs chargés d'appliquer ses théories et de diffuser ses idées. Quelques-unes de ses théories sembleraient paradoxales aux pédagogues français de 1925 — celle-ci par exemple : L'émulation, la « concurrence » est, pour l'activité enfantine, un moteur insuffisant ; il s'ensuit qu'il est d'une saine pédagogie de supprimer prix et concours, notes et classements, compositions et examens. En France, nous avons toujours le culte, sinon le fétichisme de l'émulation. Sanderson nous en montre le danger : elle est bonne sans doute pour recruter l'élite de la classe, mais elle ne joue qu'entre les « as » et la plupart des élèves sont découragés par leurs insuccès, et c'est ainsi qu'il y a tant de paresseux dans les classes soumises à ce régime.

Autre paradoxe. Au lieu de faire étudier aux jeunes gens des matières pour lesquelles ils n'ont pas de goût, ne vaut-il pas mieux les aiguiller vers le travail pour lequel ils sont faits ? Ce travail, joyeusement accompli, ne restera pas stérile. La tradition française, on le sait, est tout autre : elle n'admet pas que nos jeunes gens soient capables de choisir leur menu intellectuel et elle les contraint, jusqu'à la fin de leurs études, à absorber tout le programme encyclopédique qui leur est servi. Incontestablement, c'est la tradition française qui a tort.

L'école, dit Sanderson, doit préparer l'enfant à sa vie professionnelle, mais elle doit aussi former en lui l'homme des temps futurs. Car, pour que le travail scolaire serve les nécessités vi-

tales de la collectivité, il faut que l'enseignement scientifique à l'école plonge ses racines dans la science appliquée. C'est de la science appliquée que dépend notre vie intellectuelle et sociale. Sur ce point, Sanderson est absolument d'accord avec Herbert Spencer : il veut non seulement que la science soit enseignée dans les écoles, mais que la pensée scientifique inspire désormais toute la vie scolaire.

§

Il serait superflu de présenter à nos lecteurs Georges Hébert, l'apôtre de l'éducation physique par la Méthode naturelle. Ancien lieutenant de vaisseau, ancien directeur du Collège d'Athlètes de Reims, président du Comité de rédaction de la revue l'*Education physique*, il consacre toute son intelligence, toute sa volonté, à l'œuvre sociale de la régénération de la race.

En dépit de son titre subversif, **Le Sport contre l'Education physique** n'est point un réquisitoire contre le Sport, qui possède certainement des vertus, mais dont les tendances actuelles, les abus donnent lieu à des critiques sévères de la part des pédagogues et des médecins. L'idée de lutte ou d'effort soutenu pour la réalisation d'une performance est l'essence même du sport. Elle implique le désir de faire plus ou mieux que ce qui a déjà été fait par les autres ou par soi-même, c'est-à-dire d'améliorer, d'égaler, de surpasser ou de vaincre. Maintenu dans la limite de sa conception vraie, il a sa place marquée en éducation physique, mais tel qu'il est aujourd'hui pratiqué, dévié de façon outrancière, voire dangereuse, il est à rejeter d'une façon absolue pour l'éducation de la jeunesse : il n'est plus, en effet, un moyen de perfectionnement physique ou viril ; il a son but en lui-même; il est une matière à part, sans rien de commun avec la saine éducation.

L'éducation physique utilise l'exercice comme un moyen de développement musculaire et organique. Elle dose les efforts à fournir ou la quantité de travail à dépenser suivant les capacités de chacun. Le résultat purement matériel de l'exercice reste dans les limites inférieures ou moyennes tant que le développement n'est pas suffisant. En sport, l'exercice n'est pas un moyen, mais un but ; on court non pour se développer, mais seulement pour réaliser le meilleur temps sur un parcours donné.

L'éducation physique vise à généraliser la valeur des aptitudes

dans tous les genres d'exercices utilitaires. Le sport pousse à la spécialisation, parfois dans un seul genre d'exercices. L'éducation physique s'adresse à tous, surtout aux faibles et aux moyens qui sont la majorité, et qu'elle amène progressivement à acquérir le maximum du développement permis par leur constitution. Le sport, tel qu'il est compris et pratiqué de nos jours, ne convient qu'aux forts et aux moyens ayant, par nature, hérité d'excellentes aptitudes.

L'éducation physique tend à accroître les résistances organiques et les immunités naturelles contre la maladie par le dosage du travail, la pratique des bains d'air et de soleil, l'endurcissement progressif au froid, un enseignement approprié des règles de la frugalité et de la sobriété et de tous les préceptes d'hygiène dont l'application est capitale pendant la jeunesse pour l'acquisition d'une santé robuste. En sport, la santé n'est nullement la préoccupation dominante. Le travail a lieu au grand air, mais aucune attention spéciale n'est apportée à l'endurcissement au froid et aux intempéries... encore moins à la frugalité et à la sobriété.

L'éducation physique cherche à éduquer la masse et ne s'attache pas spécialement à faire ressortir de brillantes individualités; elle s'élève contre la vanité, le cabotinage. Le sport recherche le champion, l'être exceptionnel ; il lui faut l'apparat extérieur, la galerie, l'exhibition.

Mémento. — Marcel Foucault, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier : *Observations et Expériences de Psychologie scolaire*. L'ouvrage présente la substance de leçons de psychologie faites à la Faculté des Lettres et relate un certain nombre d'expériences sur les enfants au Laboratoire de psychologie appliquée. Aperçus ingénieux constituant une intéressante contribution à l'étude de la psychologie enfantine. — Abel Faure : *Enseignement et réalité*. L'auteur, à qui les questions d'éducation sont familières, critique avec grand bon sens le bouleversement périodique de notre régime scolaire, la surcharge des programmes, leur fausse utilité. Il présente un projet intéressant d'organisation d'un enseignement parallèle à l'enseignement secondaire et destiné aux enfants du peuple. — Jean Haessaert : *Didactique mineure*. Docteur en philosophie spéciale, professeur de pédagogie et de psychologie à la Section Normale de Gand, l'auteur étudie l'application aux problèmes scolaires des vues exposées dans un précédent ouvrage : *Introduction à la Philosophie expérimentale*. Il reproche avant tout à l'enseignement actuel son caractère non seulement verbal, mais irréel. L'école ignore

la vie, dont elle n'apprécie pas la valeur et qu'elle contribue à gaspiller. Des aperçus originaux abondent dans cette synthèse où s'esquisse une pédagogie nouvelle.

Ludovic Zaretti : *L'éducation nationale et le mouvement ouvrier en France.* — A. et L. Franchet : *Projet d'organisation du ministère de l'Education nationale.*

F. RONDOT.

GÉOGRAPHIE

Revue de géographie annuelle, dirigée par Ch. Vélain, Louis Gentil, Paul Girardin, années 1923 et 1923 (t. X et XI), 2 vol. in-4, Paris, Delagrave. — L. Germain : *La vie des animaux à la surface des continents*, 1 vol. in-18, de la « Nouvelle collection scientifique », Paris, Alcan, 1924. — Mémento.

La Revue de géographie, publiée chez Delagrave, ne ressemble pas aux périodiques ordinaires. Elle ne publie qu'un volume par an, et chaque volume ne contient qu'un nombre très petit de mémoires. Mais les plus courts de ces mémoires sont plus développés que les plus longs articles des périodiques. Quant aux mémoires importants, ce sont de vrais volumes dont chacun fait le tour d'une question ou d'une série de questions ; presque tous, au reste, sont publiés à part après leur parution dans la revue. Les broutilles ordinaires de correspondances, renseignements et nouvelles géographiques sont supprimées. De sorte que la collection de la Revue constitue, à elle seule, une vraie bibliothèque de travaux généralement très neufs et longuement médités.

Le volume de 1922 contient les mémoires suivants :

Jacques Bourcart, *Les Confins albanais administrés par la France, 1916-1920.* Très important travail abondamment illustré de cartes originales, de coupes géologiques, de perspectives cavalières dessinées à la plume et de photographies. Ces confins albanais sont les lisières de l'Albanie méridionale, où l'armée française établit pendant la guerre une communication entre l'Adriatique et la zone d'opérations de Macédoine, de Santi-Quaranta aux lacs Presba et Okrida. Curieux pays de montagnes, un des moins connus, le moins connu peut-être de toute l'Europe, avant cette période de guerre qui, tout en faisant reculer la civilisation, a fait avancer la géographie. C'est une terre âpre et sauvage, dont les deux tiers s'élèvent à plus de 1.000 mètres, avec des sommets et des plateaux qui dépassent 2.000 ; le tout assez varié d'aspect par la rencontre des *roches vertes*, où domine

la serpentine et où abondent les sources, avec les calcaires secs et dépouillés, aux formes abruptes. Nombreuses formations glaciaires avec des cirques et des moraines, puis des lacs; le plus connu est ce grand lac d'Okrida dont le poisson faisait autrefois les délices des empereurs de Byzance et forme encore une des principales ressources de la contrée. Le réseau hydrographique est très jeune : les fleuves, comme le *Shkumbi* et le *Dévoli*, sautent de palier en palier et entraînent à la mer d'énormes atterrissements. Le climat, sauf dans quelques régions basses, n'a rien de la douceur méditerranéenne. Le pays, semble-t-il, n'est pas encore déboisé, malgré les ravages des moutons et des chèvres, mais M. Bourcart, qui est surtout géologue, est trop sobre de renseignements sur la géographie botanique. La population a fait sur M. Bourcart une très favorable impression. Bien que très mélangée, puisqu'elle comprend avec les Albanais des Bulgaro-Macédoniens, des Roumains, des Turcs et des Bosniaques, elle se distingue, paraît-il, par sa loyauté. Officiellement orthodoxes ou musulmans, ces gens n'ont en réalité qu'une religion, le *bessa* ou fidélité à la parole jurée. Ils sont pâtres ou agriculteurs : leurs conditions d'existence sont encore très primitives, faute de voies de communication ; le village albanais, généralement établi sur les sources au contact du calcaire et des *roches vertes*, vit presque absolument sur lui-même ; son maïs, son tabac et sa laine lui fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie. Mais ce n'est pas un pays d'idylle : l'Albanais ne quitte point son fusil ; le pays a toujours vécu dans l'insécurité ; les pratiques de la *vendetta* y sont aussi florissantes que dans la Corse du temps de Colomba.

La mission d'études du bassin du Tchad, dirigée en 1913-1914 par le capitaine de frégate Audoin, a vu ses résultats pratiquement anéantis par la guerre. Elle avait pour but la recherche des meilleures voies commerciales entre le bassin de l'Oubanghi et le Tchad, à une époque où le Cameroun allemand poussait encore ses antennes jusqu'au Congo. Les voies recherchées étaient des rivières dont M Audoin étudie les conditions de navigabilité ; ce sont des affluents de l'Oubanghi et du Chari. Ces études conservent de l'intérêt surtout au point de vue de la géographie scientifique. Leur portée pratique a beaucoup diminué.

La Mésopotamie du lieutenant de Figaret est un travail sorti

de la guerre, comme celui de M. Bourcart. L'auteur a suivi les opérations des colonnes qui pacifièrent en 1920, sur l'ordre du général Gouraud, le cours supérieur de l'Euphrate en Mésopotamie, dépendant de notre zone d'influence syrienne. Bonne esquisse générale de la Mésopotamie, avec ses deux grands fleuves, sa région deltaïque, sa richesse agricole qui sera stimulée par les travaux d'endiguement de Wilcoks, ses ressources en pétrole sur le Haut-Tigre, le tout accompagné de quelques photographies assez expressives. Récit des opérations militaires de 1920.

Voici maintenant les mémoires du volume de 1923 :

Aimé Azam, *Les limons de la Basse-Normandie* (pays d'Auge, Calvados, Cotentin). Ce travail complète heureusement l'excellente *Basse-Normandie* de Bigot, parue dans la même collection en 1913. Les limons de surface de Basse-Normandie, qui se rattachent aux formations analogues du nord de la France et du nord de la presqu'île bretonne, ont une grande importance, tant au point de vue de la géographie physique que de l'agriculture, mais ils font depuis un siècle le désespoir des géologues, qui n'ont pu se mettre d'accord sur les causes de leur formation, et qui, comme il arrive en pareil cas, ont remplacé les faits absents par des hypothèses où se donne carrière leur fertile imagination. M. Azam ne paraît pas éloigné de croire que toutes les théories sont vraies, chacune d'une vérité locale, autrement dit que les modes de formation des limons sont très divers et très complexes. Réserve prudente, peut-être conforme à la réalité des choses, mais, on l'avouera, peu satisfaisante pour l'esprit qui n'en reçoit que des demi-lumières, encore fort douteuses. Toutefois l'auteur penche visiblement pour la prépondérance des limons formés par simple *altération sur place* des roches existantes, notamment sur le plateau si curieux et si connu de la Hague. Il est conduit à cette conclusion par les nombreuses analyses micrographiques et microchimiques qui forment la partie la plus originale et la plus intéressante de son mémoire, et où il se montre un adepte de la science nouvelle qui a reçu le nom de *géochimie*.

La formation des *Dunes de l'Olténie*, étudiée par M. Michel Saint-Jonesco Balca, s'explique plus aisément. L'Olténie est la partie occidentale de la Valachie, entre les Alpes de Transylvanie, l'Olt et le Danube. De nombreuses dunes de sable y existent non

loin du Danube, surtout dans la grande courbe que forme le fleuve près de Vidin ; elles forment d'une manière générale des rides orientées d'ouest en est ; les unes sont mobiles, les autres sont plus ou moins consolidées ; il serait aisé de les consolider toutes. Comme pour toutes les dunes, l'action des vents dominants, qui sont ici des vents du nord-ouest, favorisés par la sécheresse relative d'un climat déjà très continental, paraît être la cause la plus puissante de leur formation. Mais le travail des vents a été préparé par l'érosion fluviale. Les éléments minéralogiques des dunes sont exactement ceux des roches compactes des Carpathes et des Alpes de Transylvanie. Ce sont des débris détritiques arrachés par les fleuves et par les rivières et entraînés par le Danube, lequel, au cours de ses crues, les dépose au fond de son lit majeur, dont la largeur atteint une dizaine de kilomètres. Après les crues, ces sables, séchés au soleil, sont repris par les vents et façonnés en rides sur la zone d'inondation et au delà de cette zone. Les dunes ne sont point stériles : on les fixe par la culture aussi bien que par les plantations de robiniers et de pins. La végétation les fixerait toutes, sans les ravages causés par les moutons et surtout par les porcs qui affouillent le sol en cherchant les racines.

Le Bassin de Thiézac (*Cantal*), par Yvonne Boisse de Black. Monographie d'un petit cirque d'effondrement affecté par des affaissements anciens, puis par des épanchements volcaniques; ceux-ci ont été le théâtre d'une érosion active avec éboulements chaotiques qui ont favorisé l'établissement d'une circulation souterraine. Ces éboulements continuent dans le bourg même de Thiézac.

La *spéléologie* ou science des cavernes et de la circulation souterraine des eaux n'a pas chez nous d'apôtre plus zélé que M. Martel, continuateur de Daubrée. M. Martel expose toutes les recherches faites dans cet ordre d'idées depuis dix ans (*Les récentes explorations souterraines, 1914-1923*). C'est en Autriche et sur le Carso d'Italie que les recherches ont été les plus actives et les plus heureuses ; elles étaient faites, soit dans un but de curiosité scientifique ou pittoresque, soit, comme il arriva sur les fronts de guerre, pour abriter des hommes, des armes et des munitions. En Autriche a été continuée l'exploration de la plus grande caverne d'Europe, qui est aussi la plus grande glacière naturelle du monde, l'*Eisriesenwelt*, à 36 kilomètres au

sud-est de Salzbourg, avec ses trente kilomètres de galeries. Rien de plus curieux que la formation de ces nappes glaciaires des cavernes. L'exploration du monde souterrain, si activement poussée qu'elle soit, commence à peine. Selon M. Martel, dans les terrains calcaires, les abîmes, cavernes, résurgences et autres phénomènes souterrains sont aussi nombreux, sinon plus, que les glaciers, cascade et chasses de la surface. C'est par dizaines de milliers qu'il faut les cataloguer.

L'intéressant travail de M. Louis Germain sur **La Vie des animaux à la surface des Continents** nous transporte sur un autre terrain, celui de la *biogéographie*. C'est un raccourci de géographie zoologique limité au domaine proprement terrestre ; il révèle partout la grande érudition et les longues études de l'auteur. Au point de vue des facteurs de distributions, M. Germain nous met en garde contre les solutions trop simplistes. Les faunes modernes sont des résultantes dont les composantes sont nombreuses. A noter le rôle des *asiles*, c'est-à-dire des régions où l'absence de convulsions terrestres et de régressions ou de transgressions marines, pendant de longues périodes géologiques, a permis aux faunes d'évoluer par elles-mêmes. A noter aussi, pour les migrations, le rôle de l'*eurythermie* et de la *sténothermie*, peut-être plus considérable encore que le dit M. Germain : les animaux *eurythermes* sont ceux qui supportent de grandes différences de température, les *sténothermes* sont ceux qui ne les supportent pas et dont le domaine est par suite bien nettement localisé. Remarques très justes sur le domaine forestier des régions tropicales, qui, développé par l'humidité, devient défavorable aux grands animaux ; remarques moins justes, à mon sens, et entachées d'un peu d'exagération, sur le rôle de l'homme comme destructeur des grandes espèces ; il eût fallu y ajouter, comme correctif, la propagation par l'homme de nombreuses espèces, domestiquées ou non, surtout dans l'hémisphère austral ; M. Germain lui-même apporte plus loin des chiffres très curieux à ce sujet. Je le chicanerai encore sur une phrase : « Le lion est avant tout un animal désertique » (p. 92). Certes, l'expression a dépassé la pensée de l'auteur. Le lion du désert ! Quelle vieille connaissance ! Mais laissons-la aux livres d'images. Le lion ne peut pas plus vivre dans le désert que n'importe quel grand quadrupède. Le lion est un animal des

steppes et de la savane. — Le procédé purement énumératif et analytique, dont la sécheresse est fort à craindre dans un livre comme celui de M. Germain, est heureusement atténué par quelques monographies insulaires très intéressantes, celles des Galapagos, des Sandwich et de Sainte-Hélène. La division proposée de la faune en trois grands groupes (*Arctogée* ou Amérique du Nord, Europe, Asie et Afrique, *Néogée* ou Amérique du Sud, *Notogée* ou Océanie), est à la fois simple et rationnelle. En somme, un bon livre.

Mémento. — Je mentionne avec plaisir la brochure de B. Saint-Jours, *L'Atlantide de Solon et de Platon n'est qu'un mythe* (extrait de la *Revue méridionale* du 15 août 1924). Le vénérable savant bordelais continue à pourchasser énergiquement les mensonges scientifiques. Que de fadaises n'a-t-on pas écrites sur cette Atlantide engloutie au large des Açores! Et cela continue. Et il est déplorable que certains hommes de science, du reste très estimables, soient assez dénués d'esprit critique pour croire au pays des Atlantes submergé avec ses cités. Toujours la confusion du *temps géologique* et du *temps préhistorique et historique*. Il n'y a absolument aucune commune mesure entre eux. Je considère aussi qu'il convient de mettre le public en garde contre certaines entreprises de librairie. De ce nombre est une récente édition du *Voyage de Bougainville* (Paris, Pierre Roger, s. d. [1924]). Le récit du voyage de la *Boussole* et de l'*Etoile* autour du monde, de 1766 à 1769, est un des plus purs chefs-d'œuvre de notre littérature maritime. Il vaut autant par la forme que par le fond. Quand on le réédite, il ne faut pas toucher au texte. Cependant, l'éditeur n'a pas craint d'y promener une paire de grands ciseaux. Il a supprimé toutes les déterminations de routes et de positions astronomiques, sous prétexte qu'elles manquent d'intérêt : c'est pourtant cela qui fait la valeur scientifique du livre. Il a supprimé aussi, dans les charmantes peintures de Tahiti, tout ce qui choque l'hypocrite pudibonderie moderne, sans faire attention que Bougainville, maître écrivain de la plus belle période de la langue, sait dire en termes choisis et sans grossièreté les choses les plus risquées. Personne n'a le droit d'amputer Bougainville.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Théodore Gerold : *Chansons populaires des XVe et XVIe siècles, avec leurs mélodies*, Bibliotheca romanica, nos 190-192, Strasbourg, Heitz et Paris, 47, Mont. Sainte-Geneviève, pet. in-18. — Abbé H. Grospierre : *Quelques notes sur les vieilles chansons populaires du Jura*, Lons-le-Saulnier, L. Declume. — Arthur Rossat : *La Chanson populaire dans la Suisse romande*, Bâle,

Société suisse des Traditions populaires. — Du même : *Les Chansons populaires recueillies dans la Suisse romande*, tome premier, *ibidem*. — Henry Bett : *Nursery Rhymes and Tales, their origin and history*, Londres, Methuen, in-18.

Le petit traité de Th. Gerold sur les **Chansons populaires des XVe et XVIe siècles** est admirable d'érudition précise et de prudence scientifique, dans un domaine où les possibilités d'explication et d'interprétation sont presque illimitées. L'auteur regarde comme « populaires » même les chansons d'origine bourgeoise ou courtoise, pourvu qu'elles se soient répandues dans toutes les classes de la société ; il montre fort bien comment le peuple des villes, autant que celui des campagnes, transforme à sa guise et adapte à ses goûts particuliers tel ou tel thème littéraire, tel ou tel timbre musical, introduit des éléments étrangers, supprime et retouche.

M. Gerold ne s'est, par principe, occupé que des chansons dont on a pu retrouver ou reconstituer la mélodie ; il a raison de reprocher aux premiers folkloristes de s'être trop exclusivement occupés du texte seulement des chansons, sans comprendre l'importance des mélodies. En étudiant ensemble ces deux éléments, qui dans la pratique sont intimement liés, il a été possible de retrouver la source d'un assez grand nombre de chansons populaires modernes dans les recueils de la Renaissance : ainsi *Rossignolet du bois* ; *En revenant de Lorraine* ; *Au bois madame* ; *Sur le pont d'Avignon* ; et toute la série des *Maumariées*. L'auteur donne les textes recueillis pendant plusieurs siècles et constate qu'en somme les changements effectués par la mémoire populaire ont été relativement faibles. Très intéressante aussi est l'étude comparative du rythme poétique et de la métrique avec le rythme musical et la structure mélodique. Une bibliographie des sources anciennes, une collection de chansons des XIVe-XVIe siècles et une autre à titre de comparaison de chansons transmises par la tradition orale et notées de nos jours, qu'on peut probablement faire remonter aux recueils anciens ; puis, à propos de chaque chanson reproduite, des notes critiques et bibliographiques ; tel est le contenu de ce petit volume absolument indispensable à tous les folkloristes, parce que plein de faits et d'idées.

Parmi les chansons qui ont subsisté, M. Gerold cite celle du mari paysan exploité par son valet qui lui prend son bon pain, son bon vin, sa bonne viande et sa belle femme ; le texte et la

mélodie se trouvent déjà dans les *Airs* de Cerveau, 1599 : je l'ai retrouvée de nos jours dans la région de Bonneville, et divers folkloristes l'ont notée en Bresse ; Tiersot l'a signalée aussi dans l'ouest de la France; malgré tout, je doute que cette chanson soit populaire française générale. Une nouvelle version vient d'être publiée par M. l'abbé Grospierre dans ses **Notes sur les vieilles chansons populaires du Jura**, sous le titre *La Saint-Martin*, alors qu'en Savoie et en Bresse elle est dite *La Saint-Jean*. Toutes les versions modernes commencent par une allusion à la date du changement des garçons de ferme ou *louée* des domestiques ; je crois que cet élément à la fois économique et rituel est primitif dans cette chanson et qu'au texte de Cerveau manque la première strophe, de sorte que le thème y apparaît comme une sorte de fableau ou de gaudriole passe-partout, par élimination de l'élément calendaire.

La collection de M. Grospierre comprend une quarantaine de chansons notées et quelques danses ; la plupart sont plutôt bressanes que comtoises, le village de Nanc, où elles ont été recueillies, étant d'ailleurs situé non loin de la limite. L'introduction donne des renseignements inédits sur les mœurs et cérémonies populaires de cette région. Toute l'argumentation d'ordre musical est aussi à lire ; M. Grospierre, étant organiste, est fort versé dans la musique du moyen âge, dont la connaissance est nécessaire à l'intelligence de la chanson populaire moderne. Il rappelle que notre système de musique ne date que du XVIe siècle et qu'auparavant a existé le système, conservé par les chanteurs populaires, des six gammes qui n'admettaient pas de sensible ni aucune altération dans la série des notes, sauf pour le *si*, qui pouvait être bémolisé ; par suite, les demi-tons se trouvaient placés à des degrés différents par rapport à la finale de chacun des six modes. Notre procédé actuel de notation et d'harmonisation ne correspond donc pas à la réalité chantée ; on s'en tire plus ou moins en intercalant ce qu'on nomme souvent, et à tort, des fioritures, lesquelles pourtant n'ont pas pour les chanteurs une valeur épisodique, mais bien une valeur constante.

Aux mêmes constatations était de son côté arrivé l'excellent folkloriste suisse Arthur Rossat, dont la mort récente a été une grande perte pour notre science. Dans son traité général de **La Chanson populaire dans la Suisse romande**, au cha-

pitre IV, il remarque en outre que notre système de barres de mesure n'est pas applicable à la chanson populaire telle que la chantent nos paysans, sauf quand il s'agit d'airs à danser. Il a eu la tentation de revenir à l'ancienne notation sans barres de mesure, qui « rendait certainement avec plus d'exactitude la forme rythmique de certains récits chantés », mais n'a pas osé enfreindre les habitudes acquises, parce que l'œuvre de collection entreprise par la Société Suisse des Traditions populaires « est avant tout une œuvre de vulgarisation ». Rossat s'est tiré de cette difficulté en donnant le plus possible de variantes rythmiques des divers timbres.

A noter ce fait curieux que les timbres en usage dans la Suisse romande ne sont pas très nombreux. « En Valais, la plupart des chansons satiriques sont composées sur l'air du *Roi Dagobert*; dans le canton de Vaud, sur l'air de *Traderi*; dans le Jura bernois, sur l'air de la *Schlague* ; à Neuchatel sur l'air : *Amis la matinée est belle* ». On saisit ainsi l'un des procédés vraiment populaires d'adaptation de paroles nouvelles à des airs anciens, lesquels d'ailleurs éprouvent souvent toute une série de modifications. D'autre part, les chanteurs ne se font pas scrupule d'accoler à des paroles connues des airs nouveaux, et notamment, dans la Suisse romande, des timbres allemands : « Les chanteurs ne sont jamais embarrassés : quand ils ne connaissent pas l'air d'un chant, ils lui en trouvent un autre. »

Tout ce volume est à lire ; car sur la base d'une énorme collection de documents, pour les neuf dixièmes inédits, Rossat a établi une sorte de théorie générale de la chanson populaire suisse romande, qui présente un intérêt direct pour les folkloristes français et italiens. C'est en somme l'introduction au recueil des textes avec notations musicales et commentaires dont le tome premier contient 27 chansons « traditionnelles ». En novembre 1906, la Société avait constitué une commission de recherches et envoyé un appel dans toute la Suisse : un an après, de Suisse allemande étaient rentrés 5.000 textes et de Suisse romande quelques dizaines à peine : « les ecclésiastiques, professeurs, instituteurs, syndics et maires se sont complètement désintéressés de notre entreprise » ; une campagne dans les journaux a réussi un peu mieux ; « mais pour obtenir un résultat satisfaisant, il n'y a que l'enquête personnelle, conduite avec persévérance et mé-

thode ». C'est à cette enquête qu'Arthur Rossat avait consacré la majeure partie de sa vie. Nous tenons à rendre ici hommage à sa mémoire ; et nous espérons que la Société suisse des Traditions populaires publiera bientôt la suite du recueil dont il fut le bon ouvrier.

Plus restreint est le sujet d'une étude sur **l'Origine et l'histoire des Chansons et Contes de nourrice**, à laquelle M. Henry Bett a consacré une vingtaine d'années. Il est bien vrai de dire que, dans certains domaines, la mémoire populaire est extrêmement tenace et que de nos jours survivent encore des croyances et des coutumes préhistoriques. La démonstration a été faite en divers pays et par maints savants, comme Sébillot, Mannhardt, Frazer, etc. La difficulté consiste seulement à prouver l'exactitude de la théorie générale dans chaque cas particulier. Quand les gamins anglais jouent à *Buck, buck, how many horns do I hold up*, est-ce vraiment une survivance du jeu romain *Bucca, bucca, quot sunt hic ?* ou un cas très simple de coïncidence, ou une vulgarisation datant seulement du moyen âge ? Cette question, l'auteur la pose à propos de nombreux thèmes de contes populaires et surtout de formulettes enfantines ou de ritournelles. La survivance des cinq ou dix premiers noms de nombre *gaéliques* dans toute une série de formulettes à compter *anglaises* est évidente (c'est la série dite *shepherd's score* ; elle correspond à *un, deux, trois, allons dans les bois*). On pourrait, en se basant sur cette découverte de M. Bett, chercher de nouveau l'origine de la formulette *Carin, caro*, etc., étudiée par Blavignac et encore en usage dans la région de Genève. Des notes critiques et comparatives terminent ce petit volume fort intéressant et qui a une importance plus générale que ne l'indique son titre.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Mort de Pierre Louys. — *La Vie des Lettres et des Arts* : M. Georges Polti rêve d'un théâtre nouveau qui serait à l'actuel ce que la symphonie est à la mélodie. — *Revue des Deux Mondes* : Mise des carnets de combattants aux programmes scolaires. — Mémento.

Paris en foule a suivi les obsèques de Lucien Guitry, et, dans cette multitude, tous les acteurs.

Nous étions peu, ce dimanche 7 juin, à accompagner Pierre Louys mort, de sa villa de Passy à l'église de l'Assomption et au cimetière Montparnasse. Tous ceux qui ont l'honneur de tenir une plume, toute la jeunesse des Lettres surtout, auraient dû saluer ce départ d'entre nous d'un des plus parfaits artistes qui aient écrit.

Mais quelle véritable douleur profonde, chez ces quelques-uns que nous étions là, — ses amis et ses camarades, témoins de l'éclatant début de sa carrière !

Nous tous qui l'avons connu, couronné de ses vingt-cinq ans, nous sommes certains d'avoir vu le Prince Charmant s'élancer vers la vie. Le fameux article de Coppée créant la gloire de Pierre Louys en une matinée ne suscita pas un jaloux. De ce jour, nous fûmes tous un peu moins injustes à l'égard du poète des *Intimités* et du *Reliquaire*. Et aussitôt Pierre Louys d'employer sa jeune autorité en faveur de Paul Fort, dont il présente les premières *Ballades françaises* au public. Peu après, il découvre Claude Farrère. Pendant que navigue en Chine le jeune enseigne de vaisseau, la sollicitude de son aîné agit auprès des membres de l'Académie Goncourt. Ils avaient décerné leur prix à John-Antoine Nau. Leur second choix vaut à Claude Farrère la notoriété qui est devenue sa gloire universelle. Et il a toujours confessé : « Je dois tout à Pierre Louys. »

On reste stupéfait, devant cette fin et les années qui l'ont préparée. Après *Aphrodite*, les admirables *Chansons de Bilitis*, *les Aventures du Roi Pausole*, *la Femme et le Pantin*, *Archipel*, *Sanguines*, ajoutent au rayonnement de Pierre Louys, prouvent qu'il a cultivé ses dons, qu'il pourra s'élever encore, créer, accroître son œuvre. Tout ce que les bonnes fées lui avaient accordé, de mauvaises fées l'abîment sous des sorts funestes. L'origine de ces malheurs est l'impatiente curiosité d'un jeune homme fragile : il surprend une consultation de médecins illustres qui viennent de l'examiner. Il croit avoir peu d'années à vivre. Alors, il veut sa large part des joies humaines. Son harmonieux élan devient le désordre, ses enthousiasmes une frénésie, — les dieux frappent cruellement en lui l'image qu'ils avaient permis qu'il fût, au terme du XIXe siècle, de l'immortel Apollon porte-lyre.

A défaut de la presse quotidienne, de ses obligations privilé-

giées à MM. les assassins, les cambrioleurs et à la clientèle de notoriétés qui lui paient leur gloire marchande, — les revues, s'il existe encore un peu de justice, vont dire quel artiste de haut lignage fut Pierre Louys, dont l'œuvre durera autant que la langue française.

§

« Timidité de Shakespeare » — ce titre appartient bien en propre à M. Georges Polti, dès longtemps connu pour un esprit des plus originaux. Il intitule ainsi un article plein de vues intelligentes, que vous pourrez lire dans le nº 19 de **La Vie des Lettres et des Arts**. Ce sont des « concentrés » d'idées. L'auteur dédaigne les développements où se complairait un critique. Il place Shakespeare « entre l'Attique et la Picardie, entre Sophocle et Jean Bodel », il le tient pour « le premier maître *de la scène réduite*, de la scène pour *petite* société », ce qui explique le titre de ces notes pleines de substance. Elles inspireront bien des commentateurs, qui oublieront de citer le nom de M. Georges Polti, naturellement.

Qu'au moins, on trouve ici cette page de M. Georges Polti :

Or, il me plait de rêver une mise en scène, — et partant un drame — difficile au dernier point, effrayante, mais, sachez-le, possible !

Le théâtre, aussi large que vous le pourrez ouvrir (encore la moindre scène y suffirait, disproportionnée qu'elle reste à la taille de l'acteur !), le théâtre représentera plusieurs, trois, dix, vingt endroits différents : villes, bois, déserts, une montagne ici, là des mers, et l'enfer, des nuées sur des nuées, tel ciel théologique, une chaumière, que sais-je ! Cependant cette masse de décors se transformeront sans relâche, plus ou moins vite les uns que les autres : des sables succéderont à un palais, un rivage à l'Océan, à la montagne un chemin en pente, etc.

Dans ce petit univers grouilleront... des anonymes, passants dont nul ne reparaîtra parfois, ayant simplement jeté, qui une phrase, qui un geste ou un soupir.

Il arrivera que l'un de ces décors, — un ciel, par exemple, ou une forêt, — s'arrêtera, immobile, afin que ses habitants figurent comme les aiguilles marquant, au cadran de l'éternité, les changements des siècles. De sorte que les autres tableaux vivront visiblement des années en quelques minutes, avec le halètement fou des vastes envolées historiques au fond de notre imagination... D'autres fois, une minute durera une heure...

A pareil art il faudra, bien entendu, la précision mathématique des gestes et des intonations. Car il y aura en jeu toute la science d'un symphoniste.

Symphonie *en effet et non* Mélodie, un tel drame! Au lieu d'une situation péniblement et tristement développée, *toutes* les situations, *toutes* les émotions dramatiques à la fois, en des décors divers, s'entrelaceront et s'éclaireront l'une l'autre devant nos yeux. Et chaque assistant de cet éblouissant spectacle-algèbre, au lieu d'être traîné derrière quelque fable rebattue, nagera à même l'océan total des âmes humaines.

Etat voisin, j'imagine, de la divinité.

Car ce ne sera plus ici l'individu qui parle à l'individu, comme dans la poésie lyrique ou didactique, ni la foule à l'individu, comme dans l'épopée et l'histoire. Ce n'est plus même un individu qui saigne et palpite devant une foule fraternelle, comme au théâtre jusqu'ici connu.

C'est la foule, c'est la totalité qui vit et bouillonne devant la totalité, la foule, et lui parle.

Les vrais héros de l'action étant les abstractions invisibles, les *nominaux*, les idées qui travaillent ces foules et dont la vie embrasse des générations.

Voilà, en vérité, un beau rêve. M. Georges Polti résume en trois lignes son désir de rénovation :

Car je veux *Quelque chose* qui soit au théâtre passé ce que parut le théâtre quand il s'éleva en face des paisibles formes littéraires jusque-là connues.

Souhaitons à l'auteur des *Cuirs de Bœuf* qu'il nous donne bientôt une œuvre conçue selon son ardent désir de neuf et qu'une scène bien équipée tienne à honneur de la représenter.

§

M. André Le Breton propose, dans la **Revue des Deux Mondes** (1er juin), la mise des « Carnets de combattants aux programmes scolaires » :

Mme Noëlle Roger raconte qu'un jour, voyant un de ses blessés sortir de l'hôpital à peu près guéri, mais avec un bras de moins, elle fut frappée de sa morne tristesse : et comme elle essayait de le remonter en lui parlant de la sympathie, de l'estime dont partout désormais il se sentirait entouré, il répondit, non sans amertume, avec un regard à sa manche vide :

— Oh ! madame... Cela sera si vite oublié !...

Il ne faut pas que cela soit oublié, ni des vieux, ni surtout des jeu-

nes, et c'est pourquoi je demande que des extraits de nos *Carnets de route* figurent enfin dans les recueils de morceaux choisis que l'Université met entre les mains de nos écoliers. Qu'ils étudient la guerre de Troie ou les guerres puniques, qu'ils apprennent par cœur dans le *De Viris* les belles actions de Clélie, d'Horatius Coclès et de Mucius Scævola, ou le combat des Horaces et des Curiaces, je le veux bien. Mais vraiment, quels livres leur ferions-nous lire qui vaillent les humbles écrits rédigés dans le gourbi, dans la cagna, sous la constante menace de la mort ? Je n'obéis pas, en parlant ainsi, à des considérations purement sentimentales. Je crois que ces écrits ne sont pas seulement des reliques sacrées, qu'ils sont des œuvres neuves et admirables à plus d'un titre, que plusieurs d'entre eux sont même de véritables chefs-d'œuvre.

M. Le Breton, en principe, a tout à fait raison.

Reste à choisir les textes.

Celui que l'auteur emprunte à l'abbé Dubrulle et qui dépeint l'horreur de Verdun, le 28 février 1916, nous semble à nous de ceux qu'il importe que connaisse l'enfance, pour imprégner les générations futures de l'horreur de la guerre, de la monstruosité de ce crime collectif que *rien, rien ne peut justifier !*

Au contraire, M. André Le Breton écrit :

Ne retenons pas longtemps les yeux de l'enfance sur de telles images ; la faute serait grave, je crois ; il ne faut pas épouvanter les petites âmes qui s'ouvrent à la vie en leur révélant impitoyablement ce qu'elle peut avoir de plus horrible. Mais si, au contraire, c'est notre devoir que de les initier à ce qu'elle a de plus noble et de plus grand, si c'est notre devoir que d'éveiller chez l'enfant le sentiment de la beauté morale, où donc apprendront-ils mieux à s'en instruire et à s'en pénétrer que dans l'histoire intime des hommes qui ont vécu quatre ans au milieu de ces horreurs sans nom et qui les ont surmontées ?

M. Le Breton veut bien appeler la guerre une « monstruosité », une « absurdité », — il tient cependant pour ceci :

Il faut donc cette absurdité et cette atrocité, — la guerre, — pour que se découvrent toutes les secrètes richesses de l'âme humaine, pour que se voie jusqu'où cette âme peut s'élever ?

Mille fois non ! il *ne faut pas la guerre* pour prouver « jusqu'où l'âme humaine peut s'élever ». La guerre continue de tuer. La guerre a pourri toute l'Europe, moralement et physiquement. Il faut que, par les carnets de combattants, la jeunesse apprenne à détester la guerre et prenne en dégoût les mots grandilo-

quents qui tendent à la glorifier. Et si l'on évoque le Soldat inconnu de l'Arc de Triomphe, que ce soit sans altérer la véritable signification de sa tombe : celle de tous les pauvres bougres qui aimaient la vie et sont morts sans savoir au juste pourquoi ! Cela, c'est un abîme de misère humaine.

MÉMENTO. — *La Revue hebdomadaire* (30 mai) : début d'un beau « Franz Liszt », par M. Guy de Pourtalès.

La Revue de Paris (1er juin) : « Souvenirs sur Napoléon Ier », par le comte de Sainte-Aulaire. — M. J. Cassou : « L'Espagne, valeur spirituelle ».

La Revue Mondiale : « Faust à l'Odéon », par MM. Gémier et Gsell. — M. H. d'Alméras : « Une page de la vie de Pauline Bonaparte ». — « L'Angleterre et nos dettes », par M V. Augagneur.

Napoléon (mai-juin) : M. G. I. Bratianu : « Un Bonaparte en Corse au XIIIe siècle ». — M. A. Hachette : « Dossier de la journée du retour des Cendres. »

L'Europe nouvelle (23 mai) : Inédits sur la Commune de Paris.

La Revue du Siècle (1er juin) : « Un Voltaire moins connu », par M. Eugène Marsan. — Poèmes de M. Jean Lebrau.

L'Alsace française (23 mai) : « Jules Laforgue à Strasbourg », par M. G. Jean-Aubry.

Le Correspondant (25 mai) : « Causes et conséquences de l'élection de Hindenburg », par ***. — « Le secret du coup d'Etat », d'après des inédits de Flahault, par M. Maurice Claudel. — « La dentelle à la main », par M. A. Lefébure.

La Revue de France 1er juin) : Lettres de Guizot à lady Alice Peel. — « Les abus de la répression », par M. Henri-Robert.

Revue de l'Amérique Latine (1er juin) : M. Lugné-Poe : « J'aime Trujillo ». — M. A. Zéréga-Fombona : « Effort intellectuel de la Colombie ».

Æsculape (mai) : « Les effigies de Charcot », par M. le Dr Henry Meige. — « Existe-t-il des hommes à queue parmi les tribus Moïs ou Khâs ? », par M. le Dr E. Vogel. Il conclut à la fable. Mais les Annamites et les Moï croient à l'existence de « sauvages à queue ».

La Revue Universelle (1er juin) : La suite de « Notre cher Péguy », par MM. J. et J. Tharaud. — « Les hommes d'affaires au pouvoir », par M. R. Gounard.

Revue de l'Enseignement des langues vivantes (juin) : MM. E. Legonis et E. Cazaniau : « L'hommage de la Sorbonne à M. Galsworky ». — « Carl Spitteler », par M. H. Buriot-Barsiles. — « La princesse Mechtild Lichnowski », par M. C. Pitollet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Albert Samain à Magny-les-Hameaux (« Le Journal », 8 juin). — *L'Hommage de Léon Riotor à Albert Samain* (« L'Ere Nouvelle », 7 juin). — *Quelques inédits de Samain* (« L'Eclair », 7 juin). — *La légende de* l'Aphrodite *de Pierre Louys, refusée par les journaux, est réfutée par M. Alfred Vallette et M. A.-Ferdinand Herold* (supplément du *Figaro*, 13 juin).

Le dimanche 7 juin on a inauguré à Magny-les-Hameaux, où mourut le poète du *Jardin de l'Infante* le 18 août 1900, un très beau et très pur bas-relief, œuvre de Mme Yvonne Serruys. M. Georges Le Cardonnel nous rappelle, dans le **Journal**, comment Albert Samain, malade, « était venu se reposer près de son ami le musicien Raymond Bonheur, dans ce petit village silencieux et clair, qui semble fait pour la méditation, entouré de coteaux boisés, au fond de la magnifique vallée de Chevreuse, non loin de l'illustre retraite de Port-Royal-des-Champs ».

Des discours furent prononcés, qui furent surtout des hommages émus au poète. MM. Georges Lecomte, Gaston Rageot, Léon Riotor, Léon Bocquet évoquèrent leurs souvenirs ou célébrèrent le génie d'Albert Samain, que synthétise l'œuvre de Mme Yvonne Serruys : la muse antique et la muse moderne s'harmonisant *aux flancs du vase* symbolique de la poésie de Samain.

L'Ere Nouvelle nous donne le texte de l'émouvant discours de M. Léon Riotor, qui fut, dit-il lui-même, « l'ami de début d'Albert Samain, le premier ami inconnu, celui auquel on dévoile ses espoirs ».

Je le rencontrai au café Corazza, voici plus de quarante années. J'aperçus isolé, muet, un jeune homme au profil maigre et fin, et je pensai à quelque clerc de province, égaré dans ce lieu. Mais nous causâmes, le solitaire me confia ses rimes, je les publiai dès le lendemain dans un quotidien littéraire, immense joie !

Ce nourrisson des muses débarquait, en effet, de Lille en Flandre, — avec sa mère, veuve, et un jeune frère, — pour occuper l'emploi d'expéditionnaire à la préfecture de la Seine, où je devais le rejoindre dix ans plus tard. Son bureau campait alors aux Tuileries, pavillon de Flore, et ce nom-là seul l'enchantait, autant que le parterre étalé sous la fenêtre. Et sur la pelouse, ultime satisfaction, un vase antique s'ornait d'une ronde de faunes et de bergères.

Sa tâche terminée, l'expéditionnaire déambulait, l'esprit plein de visions, le long de la Seine, molle et grise, assez semblable au fleuve de ses jours. Fragile, — car il portait en lui le mal de son père défunt, le

mal qui devait l'emporter à quarante ans, — il menait une existence moderne, mécaniquement découpée par ses travaux de fonctionnaire et par ses promenades pour rentrer à la maison.

Sensible aux images et aux contacts, il composait depuis longtemps de menues strophes sur tout cela. Ensuite, Musset l'impressionna, il lut Baudelaire et aussi Leconte de Lisle. Ce dernier excita son envie de couleur et de force, les autres firent battre son cœur éperdu, tandis que sa brûlure maladive, inguérissable, le rendait élégiaque et fastueux.

Essaya-t-il d'attirer jusqu'à ses lèvres cette chair de femme, ces fleurs et ces parfums dont il rêvait ? C'est en des amitiés masculines que s'épanchèrent les flots d'un sentiment qui voulait embrasser le monde, tandis que la voix secrète des dieux l'avertissait qu'il n'en aurait pas le temps.

Ce soir-là d'octobre 1883, durant ces instants rapides, je le compris tout entier. Il me dédia un cahier. Plus tard, au fur et à mesure qu'il réunira ses poèmes en recueils, il entourera ceux-ci du décor qui les inspira. *Au Jardin de l'Infante* (1893), *Aux Flancs du vase* (1898), *le Chariot d'or* (posthume), *Polyphème*, sont les visions familières de sa Muse. Il révélait déjà, dans ses premières pages calligraphiées, les influences diverses qui le hantaient : le Parnasse dans *les Dompteuses* et *la Peau de bête*, que je publiai au *Réveil* ; l'intimité naïve de Coppée avec *la Bonne Mère*, que j'utilisai dans *l'Album des Musées*, et même la grandiloquence de Heredia, témoin cet *Amour de l'art*, donné encore par moi dans ce même album, où il s'écriait :

Le marbre seul est dieu dans mon cœur de païen !

Ah ! je n'en crois rien. Ce cœur était bien de chair, et de chair périssable !

Dix ans passés, la direction de l'enseignement avait émigré du Pavillon de Flore et du Jardin de l'Infante à l'entresol surbaissé de l'annexe Lobau, derrière l'Hôtel de Ville. Samain demeurait le parfait employé qu'on cite, toujours avec sa mère au 16 de la rue Saint-Martin, à deux pas de là. Son aspect restait pâle et froid, mais dès qu'il ouvrait son geste, son verbe et sa pensée, il séduisait le plus rebelle, c'était pour toujours qu'il se faisait aimer.

— « Ecoutez-le », répétais-je. Il parlait, une flamme dansait dans ses yeux clairs, et nul ne songeait à l'interrompre. Notre ami se révélait sans cesse un causeur charmant et prolongé.

Le sourire du monde l'avait accueilli dès son premier recueil au *Mercure de France*, qu'il contribua à fonder avec Alfred Vallette, Remy de Gourmont, Jules Renard, Ernest Raynaud. Ces murmures approbateurs devaient se changer en un chœur de gloire, quand le bon Coppée lui consacra une colonne du *Journal*, le 15 mars 1894. D'autres

portes plus fermées, la *Revue des Deux Mondes*, la Comédie-Française, l'Odéon, s'ouvrirent alors devant lui.

Et puis, de nouvelles heures passèrent encore. Cette obscure famille endeuillée avait fait de mon ami un triste qui s'efforçait de paraître voluptueux. Les poitrinaires sont ardents d'une étreinte multipliée. Le poète tenta d'échapper à cette loi, on ne lui connut ni femme, ni maîtresse, mais sa chair déchirée s'incendiait de la flamme éternelle.

Il lui fallait maintenant l'air pur, le chant des eaux et des forêts. Il prit des congés, fit des voyages, revint épuisé. Un confident très affectueux lui plaisait plus que d'autres, autant par son nom, Bonheur, que par son caractère, car il croyait à l'influence des mots. C'est près de Raymond Bonheur qu'il connut ces vergers, ces bocages, ces délicats paysages de l'Ile-de-France aux horizons tranquilles, aux collines si paisibles qu'elles évoquent la respiration de l'aimée.

C'est à Magny-les-Hameaux, où nous sommes aujourd'hui, — ce nom n'est-il pas, lui aussi, le pastel même ? — qu'il préférait revenir. C'est là qu'il esquissa ses derniers vers, ses poèmes inachevés, c'est là qu'il proféra son suprême chant. A peine comptait-il quarante-deux hivers ! Cet adieu fut calme et sans cris, un murmure d'oiseau qui tremble et qui s'éteint. Ainsi qu'il aperçut Polyphème se pencher sur les amants durant sa terrestre existence, le poète regarda sans crainte la Mort se pencher sur son cœur vaincu.

Parlant ensuite de la sincérité passionnée de l'inspiration de Samain, M. Léon Riotor la définit « ardente et pure ». Elle trahit, dit-il « le mystère d'une nature qui s'est consumée dans le désir, dans la mélancolie, dans un souhait toujours déçu, toujours renaissant ».

Evoquant la mort de son ami, M. Léon Bocquet écrit dans l'*Eclair* :

Peut-être est-il mort, regrettant de s'être adonné trop exclusivement au rêve et d'avoir perdu la consolation de ses enfances naïves et croyantes. Un fragment de poème, qui n'a jamais été publié, semble l'indiquer :

Mon âme s'est dissoute à l'opium du rêve.
O le bouclier fort, ô la Foi qui soulève
Les montagnes, qui brave et la torche et le fer
Et qui marche, les deux bras croisés, sur la mer !
La Foi, l'espoir qui chante et le goût de la vie !

Dans cet article, M. Léon Bocquet nous donne ce sonnet inédit de Samain. Il est de l'époque, vers 1884, où le poète, de « sa voix mélancolique et douce, épouvanté de son audace », se hasardait à dire ses vers au Chat Noir :

PÉCHÉ VÉNIEL

Au fond du jour mourant, où baigne la chapelle,
Sous le rubis tremblant du lampadaire d'or,
Blanche, dans son ogive au gothique décor,
La Vierge, aux yeux baissés, sourit, gravement belle.
Blond, en soutane noire, un enfant devant elle
Prie à genoux. Son âme est toute blanche encor.
Et seuls, les Séraphins au frissonnant essor,
Peuplent le bleu limpide où rêve sa prunelle.
Cependant la clarté des hauts vitraux étroits
S'alanguit vaguement sur la robe aux plis droits
Qui, du col aux pieds, tombe ample, large et sévère.
Mais l'enfant, sans savoir quel charme en lui s'épand,
Fixe, oubliant Jésus pensif sur le Calvaire,
Les deux petits pieds nus posés sur le serpent.

Malgré les succès qu'il y obtient et les gens de lettres qu'il y rencontre, écrit M. L. Bocquet, Albert Samain ne s'attarde point au *Chat Noir* :

Il préfère aux glorifications réciproques et au tumulte du lieu de lentes promenades à travers Paris. Au retour, les yeux encore émerveillés des visions de ses musardises et de ses découvertes, il consigne d'alertes croquis dans de petits cahiers, avec l'intention peut-être de faire, quelque jour, de ces notations en prose, la matière de paysages en alexandrins. Voici une de ces pages inconnues :

Place Royale. Le jardin est presque désert. En face de moi, la rangée des maisons, plantée comme un décor avec sa belle ordonnance Louis XIII, ses grands toits en pente et ses hautes cheminées, s'en va lentement sous le crépuscule. Le ciel vaporeux, bleuté, teinté de gris, conserve encore une clarté. Un bouquet d'arbres au milieu, déjà tout dépouillé de feuilles, découpe sur le ciel sa broussaille de branches fines, comme un dessin à la plume. Au bas des maisons, sous les arcades, des lumières, çà et là, s'allument aux boutiques. Des becs de gaz aperçus dans de grandes cours solennelles prennent une mélancolie antique. Le jet d'eau, en train de mourir, fait un bruit maigre, frileux, comme désolé, dans l'abandon du crépuscule... La lune monte, jaune-pâle.

C'est déjà, remarque M. Léon Bocquet, le thème et l'accent de certains poèmes d'*Au Jardin de l'Infante*, qui devait paraître aux éditions du « Mercure de France », en 1893, où Samain fréquentait depuis 1890.

§

Dans le **Figaro**, M. André Lebey, qui fut peut-être son ami

le plus intime, évoque le souvenir de Pierre Louys : « Il avait, écrit-il, le dédain de paraître. »

Il a vécu dans sa bibliothèque aux livres innombrables, judicieusement choisis, la plume à la main, ne cessant de chercher, de prendre des notes et d'écrire. En plus de ce labeur, un peu partout réparti, entre les mains les plus diverses, il laisse d'assez nombreux manuscrits. Dès maintenant on devrait se préoccuper de réunir sa correspondance : ce sera le meilleur moyen de préparer ses œuvres complètes. Il faudrait retrouver ses plus petites notes comme ses plus courts articles : je me souviens d'avoir lu dans l'*Intran*, le lendemain de la mort de Remy de Gourmont, une sorte de résumé figuratif de ce qu'il était qui contenait tout.

Il n'écrivait que pour les initiés :

Il savait trop le hasard des succès, comme leur inutilité, leur danger, peut-être, tout ce qu'ils ont de factice et de rapide ; au delà des siens, qui, jamais, ne l'entamèrent, il revoyait les jours où dix ou douze maisons d'édition refusèrent *Aphrodite*, qu'il dut éditer à ses frais au « Mercure de France ». Trop sûr de n'être pas compris, surtout qu'il était monté, cette fois, au sommet de la Montagne, il n'insistait pas. Il donnait, seulement, en se rappelant de loin, l'essence concentrée de son expérience et de sa certitude.

Cette légende d'*Aphrodite*, refusée par tous les éditeurs avant d'être acceptée par le « Mercure de France », sera peut-être difficile à détruire. M. Alfred Vallette nous apporte sur ce sujet les documents et ses souvenirs les plus précis. Il écrit :

La mort de Pierre Louys fait reparaître la légende de l'auteur d'*Aphrodite* blackboulé partout, ne trouvant point d'éditeur et *contraint* d'avancer les frais de l'édition. Or, ce roman n'a jamais été présenté à aucun journal, ni à aucun éditeur.

Pierre Louys avait publié à la Librairie de l'Art Indépendant, en 1893, sous forme d'une plaquette in-8 de luxe, tirée à 125 exemplaires, *Chrysis*, titre suivi de l'indication significative : « Fragment ». C'était, en réalité, un premier chapitre. L'auteur y ajouta et composa ainsi une œuvre d'une certaine étendue : ce ne peut être que cette longue nouvelle qui fut offerte à des journaux. Pierre Louys ne m'en a jamais rien dit. Mais il reprit son ouvrage, le développa et en fit un roman. Au début de son travail, le roman n'étant que conçu et non écrit, sinon en une version écourtée, il vint me proposer de le publier au *Mercure de France*, ce qui fut entendu. Il passa une partie de l'été de 1895 dans l'Ardèche, chez notre ami A.-Ferdinand Herold : il y travailla, et c'est de là que, par petits paquets, il m'envoyait son manuscrit. La publica-

tion commença dans le numéro d'août 1895, sous le titre *L'Esclavage*, et, portant sur six numéros (la revue était alors mensuelle), ne se termina que dans la livraison de janvier 1896.

En même temps que nous décidions de publier *L'Esclavage* dans la revue, nous convenions, l'auteur et moi, que le roman paraîtrait ensuite dans nos éditions in-18 à 3 fr. 50, qui allaient être inaugurées en octobre 1895 par un volume d'Henri de Régnier, lequel volume serait immédiatement suivi d'œuvres de Francis Vielé-Griffin, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck : et, de même que toutes ces éditions, celle de *L'Esclavage* devait être établie aux frais du « Mercure de France ». Comme les pages de la revue étaient à l'époque « justifiées » sur la longueur moyenne des lignes de volumes, on avait arrêté qu'on utiliserait la composition pour monter le volume. Mais quand je demandai à l'auteur le bon à tirer d'une partie du livre, pour dégager les caractères, il me fit remarquer avec raison que, la fin du roman n'étant pas encore écrite, il serait dangereux de commencer le tirage, un épisode de la fin pouvant nécessiter une retouche au début. Cette circonstance entraînait la « distribution » de la composition, car l'imprimerie n'était pas riche en caractères et n'en aurait p eu assez pour terminer le roman dans la revue. Je répondis que nous recomposerions, et que rien ne serait modifié à nos arrangements. Mais Pierre Louys me dit alors qu'en effet c'était bien sans importance au point de vue des charges, car il désirait assumer les frais de l'édition. Ce qui fut fait.

Il résulte de ce qui précède :

1° Qu'un manuscrit composé et publié par parties, au fur et à mesure de l'achèvement de chacune d'elles, n'a pu être offert à la presse et par elle refusé ;

2° Que nul n'a imposé à l'auteur l'ob gation faire les frais d'édition de son livre, mais qu'il l'a *désiré*.

C'était, du reste, pour reprendre le mot de Pierre Louys, sans importance, car tout se bornait à une position de comptes. Jamais l'auteur n'a eu rien à débourser, et par ailleurs étant débité des frais, il recevait des droits nécessairement très supérieurs à ceux des ouvrages publiés au compte des éditeurs.

Ce n'est qu'après la publication dans la revue que Pierre Louys s'avisa que le titre était mauvais, et *L'Esclavage* devint *Aphrodite*. Le volume parut le 28 mars 1896 et ne s'enleva pas tout de suite. Mais après l'article de François Coppée, le succès fut considérable.

Ainsi que l'observe M. Alfred Vallette, ce fut sans doute *Chrysis*, cette longue nouvelle, qui fut offerte aux journaux, et refusée. Mais il faudrait expliquer encore que cette belle prose ne fut alors refusée qu'en raison de sa ferveur sensuelle, en un temps

où les Muses étaient étroitement surveillées par la police des mœurs.

C'est seulement par crainte d'être poursuivis que les journaux refusèrent d'accueillir la frémissante nudité de **Chrysis**.

M. A.-Ferdinand Herold, auprès duquel, en sa maison de campagne de l'Ardèche, *l'Esclavage* fut écrit, corrobore les souvenirs de M. Alfred Vallette, souvenirs que des lettres de Pierre Louys et du directeur du *Mercure de France*, lui-même, préciseront encore quelque jour.

M. Herold écrit :

> La première version du roman était beaucoup plus courte que la version actuelle. Louys ne réussit pas à la publier.
>
> En 1895, le *Mercure de France* devenant de plus en plus important, Alfred Vallette résolut d'y publier des romans. Il fut décidé alors que *Chrysis* serait le premier des romans donnés au *Mercure*.
>
> Mais Louys voulut revoir son œuvre. Il prit le parti de la récrire presque entièrement. Je l'emmenai à la campagne, chez moi, dans l'Ardèche, pays calme, où il put travailler à loisir. C'est là que fut achevée, en 1895, pendant l'été, la version nouvelle du livre. Au *Mercure*, il eut pour titre *L'Esclavage* : ce titre ne satisfaisait qu'à moitié Pierre Louys. Il en essaya d'autres, et enfin, quand le roman — un peu remanié encore — parut en volume, il s'arrêta, sur le conseil de José-Maria de Heredia et de quelques amis, à *Aphrodite*.
>
> Louys conservait avec soin ses manuscrits. Il est fort probable qu'on retrouvera toutes les versions d'*Aphrodite*, et, à les comparer, on se convaincra du scrupule qu'il mettait à parfaire tout ce qu'il signait.

Et il faut dire encore que les jeunes écrivains de la génération symboliste, les Pierre Louys, les Henri de Regnier, les Vielé-Griffin, les Verhaeren et les Maeterlinck qui devaient se réfugier au *Mercure*, ne cherchaient nullement la gloire immédiate et souvent fugitive que peuvent donner les grands journaux. Ils se savaient déjà destinés à une gloire plus secrète et plus sûre des lendemains.

R. DE BURY.

ART

Exposition Romaine Brooks, galerie Charpentier. — Exposition William Malherbe, galerie Durand-Ruel. — Exposition Serge-Henri Moreau, galerie André. — Exposition trinationale, galerie Durand Ruel. — Exposition Théo van Rysselberghe, galerie Druet. — Exposition Geneviève Gallibert, galerie Druet. — Exposition Edgar Chahine, galerie Marcel Guiot. — Exposi-

tion Ernest Quost, galerie Mercier, Palais de marbre, 77, avenue des Champs-Elysées. — Le Salon du Sud-Est, Palais des Beaux-Arts, Lyon.

Le talent sobre, un peu sévère, de **Romaine Brooks** s'affirme dans des portraits très nets, très découpés, singulièrement intuitifs de la personnalité du modèle. Certains de ces portraits sont célèbres, celui de d'Annunzio en costume militaire dans le décor de l'aube froide et grise à Venise, celui de la pianiste Renata Bugatti, et celui, presque souriant, empreint de mélancolie légère, en sa ligne gracieuse, de miss Clifford Barnay, belle représentation de poétesse, si frappante d'évocation intellectuelle, celui de Jean Cocteau dans un décor de toits parisiens avec l'aiguille rousse de la Tour Eiffel, etc...

Les nus féminins sont traités un peu dramatiquement. Leur blancheur, isolée par des draperies noires, s'accentuent de chevelures d'ébène et de regards d'onyx. Il y a aussi des études souples de modèles à l'atelier, quelques caprices où le modèle a été paré de costumes surannés, qui mettent en relief la jeunesse de la face.

Toute les harmonies de ces tableaux sont presque réduites au gris, au blanc, au noir, et ces simplicités de ton collaborent à l'aspect sculptural de l'ensemble.

§

L'exposition de **William Malherbe** est un éblouissement.

Avec Valtat et d'Espagnat, William Malherbe est un des peintres de notre temps qui sait le mieux faire chanter la couleur et l'iriser. Chez William Malherbe, l'harmonie colorée est le principal facteur de beauté, le dessin hardi étant là, en sertissement, comme l'osier des corbeilles autour d'une profusion de fleurs éclatantes.

Ce dessin est singulièrement expert à figurer le mouvement d'une danseuse, la présentation juste et comme soudaine d'un portrait de théâtre, et aussi la torsion flexible ou le repos frémissant d'un jeune corps de femme nue, évoquée dans la douceur du paysage et dans les masses subtiles d'un coin de parc ou de jardin que la lumière parsème de taches mobiles.

A mesure qu'évolue l'art de Malherbe, ces masses arborescentes, les pans de ciel qui les baignent, sont traités avec moins de détail, comme poussés à un frottis très diapré et n'en rabattent

que mieux sur le corps, qui est l'épisode central et le thème même du tableau, tous les jeux lumineux de l'atmosphère.

Les modèles des nus sont choisis graciles, sveltes, grands, élégants ; ce qui est de l'aussi bon vérisme que la recherche obstinée de formes lourdes.

Il règne dans ces tableaux une belle unité. La polychromie en est très logique. Comme Whistler, Malherbe pourrait intituler ses tableaux harmonies et désigner, au titre, les tons de ces harmonies. Ce serait souvent des harmonies en bleu et rose, des harmonies en rouge, vert et rose. Les tons principaux sont traités comme des thèmes musicaux et dérivés en modulations. Cet art logique est très aigu.

Les natures-mortes de William Malherbe apparaissent somptueuses, revêtues de ce charme à la Turner qui, de loin avant la perception du détail des formes, donne une impression de bouquet éclatant, d'architecture savamment polychrome. C'est une des exigences de la beauté picturale qui se trouve ainsi satisfaite.

Quelques bons portraits d'hommes, dont celui très connu de M. Gallimard, des portraits de femmes brillants et véridiques, comme celui de Mlle Dièterle, des études de paysages, robustes et nettes, complètent cette belle exposition.

§

Si Huysmans eût connu **Serge-Henri Moreau**, il lui eût consacré un article, non seulement pour quelques études où la Bièvre, à deux pas des Gobelins, sitôt les fortifications franchies, coule, lourde et rousse, dans un lit ombragé de frondaisons qui semblent presque, d'une rive à l'autre, se toucher, études qui dégagent une bonne impression de repos, de solitude et aussi de vérité tranquille, mais aussi pour ses aspects de *fortifs* et de maigre banlieue.

Il eût aimé ces pâtis de la zone, hérissés de cahutes de chiffonniers, dont la construction légère alterne la boîte à sardines, le couvercle de caisse, le débris de voliges, les rognures de feutre et pour la toiture les déchets de tôle ondulée, de papier bitumé, accordés avec de l'ardoise cassée, mariée au carton comme le Grand Turc à la République de Venise. Le soleil tape souvent de toute sa force sur ces têts irréguliers et gibbeux et les dore, ce

qui donne à leurs habitants l'idée de les pavoiser, et S.-H. Moreau nous montre un de ces campements où les gourbis s'enrubannent de drapeaux gaîment effilochés dans la lumière.

S.-H. Moreau est aussi le descripteur précis, minutieux parfois jusqu'à la sécheresse, des portes de Paris. Il en entaille les fortifications de leurs murs d'entrée, de leurs parois de moellons, sans oublier de leur donner pour fond les grandes plaques verdâtres des terrains de la zone. Il a pu souvent peindre de sa fenêtre le vaste terrain vague qui va du boulevard Lefebvre, fortifications franchies, jusqu'aux bâtiments d'aviation d'Issy.

Mais ce terrain, il y a quelques mois encore vide et excavé de blanc par une carrière abandonnée, se présente à lui, maintenant, hérissé de pylones, peuplé de hangars, bruissant de foule. La Foire de Paris y a installé sa banalité coupée de quelques ingénieux détails architecturaux.

Tous les motifs traités par S.-H. Moreau aux confins du XIII° arrondissement, près du château de la Reine Blanche, de la poterne des Peupliers, sont en train de se modifier. Paris crève sa ceinture, les boucks s en tombent. Il en advient que les tableaux de S.-H. Moreau en prennent une valeur documentaire et que Moreau prend sa place parmi les historiens picturaux de Paris, les Dagnan, les De Masy, les Houbron et qu'il se prépare, pour l'avenir, une salle à Carnavalet.

§

La Galerie Durand-Ruel nous offre une **Exposition Trinationale**. L'étiquette un peu barbare, linguistiquement, désigne une réunion de peintres et sculpteurs français, anglais, américains.

L'idée est excellente de montrer au public parisien des œuvres d'artistes étrangers, que ce public connaît tout au plus de nom, à moins qu'il n'en ignore même le nom.

La réalisation de cette idée, à la galerie Durand-Ruel, est assez médiocre.

Ces choix variés ne peuvent point se différencier de l'idée d'une sélection. Or, il est évident que cette sélection est totalement arbitraire. Tout de même, le Jeu de Paume et les Salons nous en ont appris suffisamment sur l'art en Angleterre et en Amérique, pour que nous nous rendions compte de l'insuffisance et de la partialité de la présentation actuelle.

La sélection des artistes français est guidée également par le simple hasard. On paraît avoir eu souci de tout évoquer ; à côté d'un Monet, d'un Guillaumin, d'un Lebourg, d'un Henri Martin, voici les deux Laurens et même M. Maxence. Rien de plus juste si on pouvait y voir Quost, Gagliardini, Guillonnet, Charreton, Ernest Laurent, Valtat. Si les natures mortes cubistes de Picasso n'offrent aucun intérêt, son étude d'enfants, avec fond gris-rose, d'une rare finesse et d'une très jolie souplesse, est charmante à regarder. Mais qui croit-on amuser en hospitalisant une plaque noire où M. Picabia a collé un feu d'artifice de bouts de paille et d'enveloppes à cure-dents? M. Picabia a démontré jadis qu'il était un exécutant doué de virtuosité. Pourquoi ne peint-il pas ? Ses farces n'offrent vraiment aucun pittoresque, et ne sauraient être comprises dans une sélection de l'art français.

La sculpture nous offre un très beau morceau de Bourdelle, assez ancien, la prière de Séléné, une sorte de maigre Diane, baudelairienne, sèche, nerveuse, nuance femme damnée, et un admirable buste de Jean Boucher, une étude de jeune homme à face martiale et léonine. A Jean Boucher et Bourdelle on adjoint M. Constantin Brancusi, sans inviter ses complémentaires, M. Lipchitz ou Zadkine.

M. Brancuri ne se prodigue pas aux expositions. Il est certainement habile, notoirement convaincu. Son habileté technique est évidente, mais un nouveau-né n'est pas un œuf ; un oiseau n'est pas un cachet à vague forme de plume d'or. La sculpture est un art plastique, et si elle a le droit de résumer, ce n'est pas jusqu'à l'énigme.

Parmi les Anglais invités, M. Augustus John. M. John est célèbre en Angleterre et en Amérique. Son grand succès ne doit rien à Paris, où il n'a, je crois, jamais exposé. Il a bien fait. Son succès en eût été rabattu. Un de ses tableaux, *Lady Ottoline*, rappelle Franz Lembach, un autre Renoir, le troisième Cézanne. C'est un éclectique. Son exécution est médiocre.

De M. Roger Fry, on peut louer un assez bon portrait de lui-même. M. Tucker rappelle Monet dans la période et dans le style de son séjour de Norvège, M. Ebstein a un bon portrait de femme un peu simplifié, influencé de Bourdelle. M. Lamb est un artiste curieux. Les bourgeois de son *Dimanche au bord de la rivière* sont silhouettés avec relief. Il a vu des Daumier. Il tou-

che au caractère sans aller à la caricature. M. Dobson, M. Mac Evoy, Mme Bell ne manquent point de talent.

L'Amérique nous envoie quelque sculpteurs. L'étude de fillette de Mme Gertrude Whitney est d'une jolie souplesse ; le costume moderne y est traité avec aisance. La figure de bronze de M. Bartlet est agréable. Les figures d'animaux de M. Haseltine sont élémentaires. Le faire en est trop varié, réalisme avec luxe dedétails dans une œuvre éginétique ; dans une autre, virtuosité.

Parmi les peintres, M. Pop Hart donne une pittoresque vision d'hiver d'un village encore endormi d'ombre ; la voiture du boulanger passe, le décor est émouvant, les personnages vaguement esquissés. M. Daugherty a de la finesse impressionniste, M. Glackens est influencé de Renoir, M. Hawthorne de Cézanne, M. Redfield de Lebourg, M. Walt Kuhn ne manque point de robustesse.

§

Galerie Druet, exposition de **Theo van Rysselberghe**, toujours infiniment habile, très défini, bon luministe, d'une exactitude matérielle rehaussée de bonne humeur et de justesse.

Il montre des fragments importants d'une décoration où il transporte dans les gris du Borinage, pour une salle de fête, tout l'éclat du paysage et de la flore provençale. Il y joint de beaux nus et quelques beaux portraits, dont le sien propre est le plus intéressant, et vraiment intéressant de force et de vérité.

Il y ajoute deux sculptures, des bustes : violon d'Ingres.

§

Geneviève Gallibert est en grand progrès. Elle a une façon de peindre les eaux, avec un choix un peu arbitraire du détail pittoresque, moires, remous, mouvements, très individuelle. Les barques ou le remorqueur qu'elle y campe ont leur valeur de légèreté et de forme, stylisée alertement.

Elle note bien la vie du paysage. Les nus sont bien établis.

C'est une aquarelliste douée d'un métier sûr et rapide, avec des ellipses très artistes.

§

Galerie Guiot, une exposition des meilleures pièces d'**Edgar**

Chahine (et surtout de la très belle suite sur Venise), en bon nombre et toutes douées d'une haute valeur pittoresque.

Le métier de graveur de Chahine est infiniment savant et souple. Ses planches sont des plus savoureuses qu'on produise en ce moment. La variété des sujets est servie par une grande flexibilité d'exécution ; ses types féminins sont particuliers et toujours doués de grâce. Grand art.

§

Ernest Quost est un des doyens du Salon des Artistes français où il a été longtemps un des cinq ou six représentants de la bonne peinture. Tous les ans, un frais paysage peint lentement, avec une scrupuleuse attention aux nuances d'ombre, une piété vis-à-vis du reflet, un souci de largeur d'horizon, une préoccupation de vérité sans grandissements, signalait sa présence. Parfois aussi une étude de nu, consciencieuse, fine dans un décor agreste. Il alterne les coins de pacages, les bords de prairies, aborde la traduction des grands espaces de cultures, avec des verts diversifiés, montant lentement jusqu'à des collines crêtées d'arbres, dont il silhouette amoureusement les silhouettes menues, notant le léger halo du vent autour des feuilles. Il n'a jamais cherché le motif compliqué. Il a admis comme Camille Pissarro, avec qui il a des points de rapport, que tous les thèmes sont bons, surtout les plus simples, si les horizons s'étagent bien jusqu'à un ciel tendre d'un bleu transparent. Il a observé et traduit en vériste ému. Mais il n'irise pas. Ce qui le différencie des impressionnistes, parmi lesquels il eût pu compter, c'est une certaine hésitation à chercher dans son paysage une dominante aiguë, à choisir une minute rare, exceptionnelle, où la nature revêt plus de beauté et un tableau plus saisissant, s'il risque, lors de sa présentation, d'être moins compris. Son souci est de vérité simple, générale, presque stable. Il limite sa recherche du reflet dans l'éclat. Sa mise en page est toujours simple, sans arrangement. Il ne modifie pas l'aspect de son thème, qu'artiste de style, il se garderait d'élaguer et d'abréger. Mais s'il limite le détail du reflet dans l'éclat, il le pousse très loin dans la demi-teinte, dans les ombres et il y trouve de très beaux effets. Personne n'encadre mieux de veloutés profonds et véridiques une belle tache de lumière tempérée, un bouquet central dans un jardin.

Ses jardins ne sont point arrangés, il aime les fleurs simples, il est *le* peintre des roses trémières. S'il ne s'épanouit pas en force, il reste délicat. C'est une manière de Fantin du paysage. S'il a moins d'éclat et de vibration que les grands impressionnistes, il a ce mérite de peindre étonnamment juste.

L'exposition actuellement ouverte galerie Mercier (une galerie nouvelle aux Champs-Elysées) groupe une soixantaine de toiles, dont les unes, en très petit nombre, remontent à la première période du peintre, et les autres sont assez récentes ou toutes récentes. A travers ces étapes, on voit l'exécution du peintre gagner en légèreté et en subtilité. Les meilleures seraient celles qui datent des toutes dernières années, résultat remarquable chez un peintre de quatre-vingt-trois ans. Les thèmes n'ont que peu varié. Des portraits de femmes dans une demi-pénombre chauffée plus qu'éclairée de soleil doux. Une femme se recule de l'éclat vif d'un gros bouquet, pour se voiler presque de lumière grise dans un encadrement de porte. Les tableaux de fleurs se présentent hardis, précis, éclatants, tel ce panier de fleurs printanières dont la clarté s'augmente de toute la luminosité du pré.

La *Source* est un très aimable tableau où le corps d'une jeune femme se nuance de nacre pâle, à peine rosé, dans l'animation des feuillures, et tend une coupe de cristal à un berger assez vigoureusement accusé.

Le peintre a retracé des scènes de gaîtés populaires, guinguettes à Saint-Ouen, où l'on danse près des tonnelles, et des barques s'embrasant, sur la Seine, de reflets roses. Il a esquissé un soir de Quatorze Juillet, avenue Trudaine, et sa conception de la masse des danseuses dans une sorte de vapeur blanchâtre et aiguë est très personnelle.

De belles pages font revivre la fraîcheur matinale des prairies, revoir la légèreté bruissante des allées de peupliers, l'animation florale du jardin du Luxembourg. C'est souple et varié, véridique et ému, de la vraie peinture, de la peinture de maître.

§

Lyon a une tradition d'art pictural. Cet art se manifeste de deux manières bien tranchées. Il y a le Lyonnais philosophe, rêveur et précis, un peu mélancolique, raisonneur, mais aussi lyrique, type Chenavard, esprit des plus curieux, gêné par des

insuffisances de métier et de tempérament de peintre, à représenter de hautes conceptions, rendues plastiquement plausibles. Ce type d'artiste aboutit complètement à un Puvis de Chavannes d'une si haute harmonie, qui, après avoir prouvé par quelques portraits qu'il eût pu donner de la très belle peinture vériste, part pour le symbole et le rend décoratif par la puissance du style.

C'est l'aboutissement d'un esprit particulier accusé en littérature par Ballanche. Puvis réalise, dans sa nuance, le genre de plasticien philosophe qu'a rêvé d'être Chenavard.

Il y a un autre groupe qui vient davantage de l'esprit artisan des Lyonnais, de leur long maniement du dessin d'ornement, de la bigarrure florale du tissu. Ces origines d'artisan ne suffiraient pas à expliquer la valeur d'un Vernay, mais elles l'éclairent sur une de ses faces.

Latéralement à l'impressionnisme, les Lyonnais ont trouvé bien des vérités picturales. Paysagistes, ils ont traduit, avec une merveilleuse finesse, les aspects de leur pays accidenté. Ils ont beaucoup peint en Dauphiné vers la vallée de Morestel, au beau caractère romantique. Ravier et Carrand ont noté dans leurs régions nombre de coins pittoresques, avec une rare puissance à rendre les ténuités du paysage et en accentuer la force. La galerie Poyet expose à Lyon une quarantaine de Carrand, d'une saveur curieuse et captivante. Il est impossible de ne point reconnaître chez Carrand, qui fut un isolé, des points de contact intellectuel avec Jongkind et Raffaelli.

Seignemartin, qui mourut très jeune, était un artiste infiniment doué qu'influencèrent Ricard et Monticelli, qui provençalisa quelque peu, mais encore une haute personnalité fleurit en lui.

Cette tradition d'art lyonnais explique l'intérêt qui se dégage de cette manifestation du **Salon du Sud-Est**, qui ne comprend pas tous les artistes lyonnais vivants, auquel manque un évocateur du paysage tel que Charreton, mais qui présente une dizaine d'artistes, tous d'un tempérament curieux et personnel.

Le président de ce salon est M. Sénard, peintre de fleurs dans la tradition de Vernay et de Jacques Martin, mais aussi évocateur, par le dessin, en vastes compositions de lignes véhémentes, d'idées sociales, qu'il traduit dans un style large qui ne craint

pas une légère surcharge d'humour. Adrien Bas est représenté par une brève rétrospective. Le peintre, mort à trente-huit ans, n'a pu donner toute sa mesure. L'exposition nous montre un portrait de lui par lui-même, d'un vérisme simple et émouvant. Un portrait de femme est traité avec une vigoureuse simplicité.

Philippe Pourchet est un bon traducteur des effets du soir, et son exécution est originale.

Louis Bouquet expose un Tristan et Yseult d'une vie singulière. Tout est subordonné à exprimer ce mouvement de passion qui, le philtre bu, jette Yseult aux bras de Tristan devant Brangaine épouvantée. Le paysage tangue de l'émotion des personnages. Les personnages, affinés par le sentiment, ne sont point d'une réalité absolue, pourtant ils existent dans le mouvement qui leur est donné. Il y a là quelque chose de neuf et de puissant.

Voici tout un groupe de jeunes artistes. Morillon, qui n'est pas inconnu des visiteurs des Salons d'Automne ou des Tuileries, campe, avec sobriété et vigueur, des natures-mortes, réalistes et très réalisées, très construites, et des nus féminins de lignes souples, naturelles et, dans leur netteté, très vivantes.

La place est un excellent paysagiste ; il note, avec beaucoup de diversité dans des tonalités calmes, des coins du paysage lyonnais, et des aspects de jardins publics de Lyon. Il sait faire chanter les tons dans des gammes simples : ses effets de puissance sont placés avec justesse et discrétion. C'est aussi un bon peintre de fleurs.

Antonin Ponchon dépeint sous le soleil printanier une des plus curieuses églises de Lyon, l'église d'Ainay, et donne du caractère très particulier, à la fois clair et nostalgique, des quais de Saône, une impression précise et captivante.

Didier peint à Neyron un large paysage de fleuve aux longs méandres à angles adoucis, très peu d'arbres, sous un ciel très nuancé, la terre herbue jusqu'au fond de l'horizon, et accentue aussi l'ensoleillement vigoureux d'un paysage provençal. Technique juste et souple.

Courbet-Descombes est un remarquable graveur. Sa peinture en porte la trace, non seulement par la robustesse du faire, mais par le jeu de ses colorations : blanc, gris, noir ; ses paysages sont franchement romantiques, le mouvement en est large et dramatique.

M. Chevallier, tout jeune, débute par de solides portraits d'hommes. M. Curnier donne de très intéressantes transcriptions de grandes collines lyonnaises; M. Leriche de claires campagnes provençales ; ses aquarelles du paysage de Vaison sont remarquables. M. Tresch a des portraits nets et pittoresques, M. Roblin de vigoureux aspects de Seine.

Un sculpteur, M. Salendre, épris de simplifications modernes, garde le souci de donner, aux faces de ses figures, une expression de vie réelle.

Les Lyonnais avaient invité quelques Dauphinois. Mme Louise Morel, artiste de talent, dans sa composition « Plein Air », groupe avec une aisance harmonieuse trois nus féminins d'un dessin très juste.

M. Sahut peint de bons portraits, des visions claires et presque chantantes du port de Marseille. Une église de Nantes, vue sous un ciel gris et triste, lui a donné le thème d'un tableau à jolies finesses.

M. Ducultit est un aquarelliste minutieux et élégant.

Mlle Groll peint avec esprit. Son vase de fleurs est d'un joli aspect d'élégance vraie. Un portrait d'enfant est très prestement enlevé dans la justesse du caractère, avec une jolie notation de regard.

Les peintres du Salon du Sud-Est avaient convié des peintres célèbres à appuyer leur effort et à en préciser les tendances par leur présence.

Ce nous fut l'occasion de revoir d'admirables toiles de Monet, de Guillaumin, un large et subtil dessin d'Augrand, de bons tableaux de Bouche, des aquarelles de Friesz, à sujets provençaux, traitées comme des tableaux, un paysage du Dauphiné de Jules Flandrin, d'une pureté classique, un éblouissant Signac encadré de prestigieuses aquarelles, des aspects de Marseille de Mathieu Verdilhan, des moissons de Zirgeg et l'admirable portrait de Renoir vieilli, d'Albert André.

Le Salon du Sud-Est est fondé et nous renseignera tous les ans sur les progrès du jeune groupe lyonnais.

GUSTAVE KAHN.

LES ARTS DÉCORATIFS

L'architecture et ce qui s'y rattache à l'Exposition de 1925. — Si, au lieu d'être consacrée à l'art appliqué et à la décoration, ma chronique traitait des *plaisirs de la capitale*, je serais moins embarrassé pour parler de notre exposition. Car le public semble s'y amuser énormément, surtout après dîner, quand des guirlandes de feu, des girandoles phosphorescentes, d'aveuglants projecteurs, des fontaines lumineuses viennent, de leurs divers éclats, fantasques et inattendus, rehausser les bariolages des constructions estompées par les ténèbres.

Cela est fort bien : depuis la fin de la guerre, « Les Soirées de Paris » ont besoin de stimulant.

Reste le jour cru ; reste l'affaire des Arts Décoratifs, sans musiques, sans voilage nocturne, sans parure électrique ; reste, dans la grande ville, cette ville d'architectures nouveau-nées, ornées dans le goût du jour, selon quelques-uns dans le goût de demain ; reste cet ensemble de rues et d'avenues improvisées en quelques mois, ces carrefours spacieux, ces luxueuses arcades sous lesquelles se succèdent les étalages les plus recherchés, ces jardins, ces terrasses, ces galeries, ces énormes tours... et tout ce ciment et ce stuc doré, argenté, ciselé, crénelé, imitant tantôt la pierre, tantôt le marbre, tantôt l'ébène, voire le corail ; reste, en deux mots, la manifestation internationale du style de 1925...

Jamais en cervelle humaine ne germa idée plus hardie que celle d'inviter les peuples du monde, afin de venir comparer leur mode actuelle de construction à la nôtre. On a seulement négligé de se demander s'il n'y avait pas des nationalités, des nationalités importantes auxquelles, de cette manière, on fermait l'exposition.

Les gens les plus neufs du monde (quand ils restent chez eux et ne viennent point s'intoxiquer chez nos cubistes ou à l'Ecole des Beaux-Arts) sont certes les constructeurs spontanés de New-York, de Chicago, de Baltimore, de Pittsburg, de Saint-Louis, de Philadelphie, des deux San-Francisco, etc., etc... Aussi nous ont-ils fait savoir, indirectement bien entendu, qu'ils ne possédaient pas de nouveau style pour le moment ; que, ce qu'ils avaient de plus *up to date*, c'était le *sky scraper*... mais que — sans compter les trente ou quarante ans écoulés depuis son invention — ils n'avaient temps, envie ni moyens de construire un gratte-

ciel en quelques semaines pour le démolir quelques semaines après.

De dépit, nos maîtres-maçons ont réalisé de hauts donjons en ciment armé, aux sixièmes desquels on vend des repas, au rez-de-chaussée desquels on trouve des apéritifs et des ascenseurs pour monter à table...

Quant aux Russes, autre peuple qui se voit aujourd'hui (quelque dix siècles après nous) devant une possibilité d'évolution générale et, partant, architecturale, les Russes se sont empressés de présenter une petite fantaisie dans le genre du manoir renversé qui fit la joie des bons visiteurs de l'exposition de 1900. C'est de l'humour à la Gogol, c'est d'un adorable saugrenu, c'est du Chagall et du ballet bolcheviste. Et s'il y a de la naïveté dans les conceptions de M. Melnikoff, elle est de l'espèce qui anime leurs diplomates...

Mais les Occidentaux ont pris notre invitation au sérieux d'une façon ou de l'autre : la Grande-Bretagne offre un échantillon de néo-anglais dont seul le ravissant bateau à voiles, au sommet, est à retenir ; les Italiens du romantique néo-latin, les Belges du néo-bruxellois, les Espagnols de l'austère et chaud néo-ibérique, les Japonais du japonais, néo peut-être, mais en tout cas assez joli, léger, aimable et conventionnel pour que cette habitation eût pu figurer, sans étonner plus qu'aujourd'hui, dans une Rue des Nations il y a un demi-siècle.

A côté de ces efforts de renouvellement dans la tradition, il y a les synthèses, comme le pavillon de la République tchéco-slovaque qui fleure la jeunesse, la force, l'industrie en même temps que la forêt et la campagne ; comme le pavillon des Pays-Bas, solide protecteur contre la pluie et le froid, avec ses canaux et ses prairies en miniature ; comme celui encore du Danemark en briques rouges, élémentaire, rustique et trapu, comme enfin la section viennoise toute de fantaisie, de frivolité dans ses lignes discrètes et désuètes d'un rococo bon enfant.

La Grèce s'extériorise dans une villa accueillante qui ne déparerait pas les côtes de la Méditerranée. La Serbie a ceci de caractéristique qu'elle rappelle cette absence de couleur locale qui est le propre des bâtisses officielles des villes balkaniques, là où l'on ne s'incline pas devant le modèle turc.

Que dire de l'Alsace, de la Bretagne, de la Provence, des

Alpes-Maritimes, de la Normandie ? Ces vieilles provinces, heureuses esclaves d'une magnifique personnalité, ont essayé de moderniser des choses trop enracinées pour que cela ait pu réussir. Ce qu'il y a de bien dans tous ces essais de renaissance, c'est ce qu'il y reste d'autrefois.

Le cerisier, l'olivier, le figuier, le pommier, dans leur clos au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, à leur place selon la volonté du soleil, n'admettent pas qu'on touche à l'originalité locale de toujours qui, elle, suffit, parce que naturelle, qui, elle, durera ce que durera la France divine.

Le pont Alexandre-III, mis à neuf comme une pendule Second Empire que l'on aurait couverte de ripolin, le large pont Alexandre-III nous conduit vers l'Esplanade où l'on a osé boucher « malgré des promesses formelles » la perspective sur les Invalides.

Et nous voici au centre de l'effort des architectes parisiens. Ainsi que le remarque Robert de Souza dans l'*Eclair* du 3 juin, nous sommes immédiatement frappés par l'écrasement qu'y subit toute ligne à peine sortie de terre.

« Un cauchemar délicieusement fleuri », a défini un journaliste du *Berlinske Tidinge* de Copenhague, cette réunion d'embryons de palais qui après réflexion ressemblent à des sixièmes dont les cinq autres étages seraient sous terre, ou à des rez-de-chaussée hâtivement couverts contre la pluie de dômes ou de faîtages resplendissants. C'est assez monotone et insignifiant. Cependant, ce qui choque plus que les colonnes coupées, que les coupoles aplaties, que les portiques anguleux, que les ridicules vases obèses qui annoncent le Pavillon de Sèvres, que certain alignement de statues dodues, que les tours sans raison, ce qui choque le plus, ce sont les abominables peintures qui décorent les pans de murs de la *Cour des Métiers*, elle-même de conception vraiment peu imprévue.

On ne peut guère me reprocher d'avoir manqué de courtoisie vis-à-vis des organisateurs de l'Exposition des Arts Décoratifs et Industriels Modernes, depuis les nombreux mois que je m'en occupe ici et ailleurs. Pourtant, il est dur de se voir exposé à être accusé de défaitisme artistique, d'enregistrer les reproches d'avoir, avec d'autres, entrepris une campagne systématique contre cette manifestation internationale, en osant dire — et répéter — que d'avoir

voulu ignorer, pour la décoration du *Clou* de l'Exposition, l'existence de coloristes tels que André Derain, Raoul Dufy, André Dunoyer de Segonzac, Jean Marchand, René Demeurisse, Marquet, Henri-Matisse, Luc-Albert Moreau, Othon Friesz et surtout Maurice Vlaminck, — j'en choisis de tous les âges, — c'est une tromperie esthétique, c'est une sorte de vol vis-à-vis du public, qui vient ici pour être renseigné sur ce que la France possède de meilleur comme décorateurs et artisans. Je l'écris quand même en en prenant toute la responsabilité : les toiles tendues sur les parois de la *Cour des Métiers* sont une honte pour les responsables.

Quant aux petits à-côté de l'ensemble, il serait injuste de ne pas citer l'attrayant Village du Jouet, où l'on devrait faire preuve d'assez de bon sens pour laisser entrer, au moins certains jours, les enfants seuls sous la conduite de personnes autorisées, quitte à prier les parents d'attendre au tourniquet. Mais il serait injuste aussi d'accorder trop d'importance aux trois bateaux de M. Poiret qui, au moins en ce qui concerne leur décor extérieur, seule chose qui nous occupe pour le moment, ne dépassent guère le niveau artistique des autres attractions.

Si le théâtre de Perret et de Granet possède, à défaut de magnificence, la vertu d'être discret, je me permets cependant de penser qu'un aspect de baraque de foire qui appelle les passants et intrigue les badauds aurait mieux fait l'affaire de cette section qui englobe simultanément opéra, music-hall, grand guignol, vaudeville et tréteau burlesque...

Qu'on m'excuse de ne pas être entré dans de plus amples détails : l'art à l'Exposition des Arts décoratifs tient une place (toutes les voix autorisées sont de cet avis) inférieure à celle à laquelle il avait droit dans le pays, dans la ville qui, depuis des siècles, enseigne aux gens la manière d'embellir la vie et d'en jouir.

Au cours d'un prochain article, nous verrons si au moins dans les halls, les stands et les vitrines de ces musées éphémères, on a rendu justice aux grandes personnalités françaises qui — en dépit de ce que pourrait faire croire l'incompétence et l'injustice officielle ou mercantile et certaine propagande étrangère qu'involontairement elle nourrit — façonnent encore aujourd'hui le goût universel et imposent leur mode aux quatre coins du monde.

VANDERPYL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

A la mémoire de Léonce Bénédite. — Les Expositions de l'art roumain au Jeu de Paume, d'art ancien espagnol et d'art lyonnais. — Nouvelles expositions au Musée du Louvre des dessins donnés par Léon Bonnat au Musée de Bayonne.

Il faut, en franchissant le seuil de l'exposition ouverte en ce moment au **Jeu de Paume**, accorder un souvenir pieux et reconnaissant à celui dont le portrait est seul aujourd'hui à nous accueillir à l'entrée de ces salles qui, grâce à son ardente initiative, furent depuis 1921 peuplées de tant de belles œuvres venues de Hollande, de Belgique, de Suisse, et où, cette année, la Roumanie, à son tour, apporte ses trésors : **Léonce Bénédite**. Quelle gratitude ne lui devons-nous pas pour tant de révélations, sources de si vives jouissances ! La mort, qui l'a ravi brusquement le 12 mai, a seule pu arrêter le cours de son activité féconde, dont le Musée du Luxembourg et le Musée Rodin, qu'il dirigeait tous deux, ont ressenti les heureux effets et qui également, à maintes reprises, servit si efficacement à l'étranger, par des expositions et des conférences, la cause de l'art français. Il est profondément triste qu'il n'ait pu jouir du succès de cette exposition de l'art roumain qu'il avait préparée et qu'après lui ont achevé de mettre au point son dévoué adjoint M. André Dézarrois et l'érudit et fin historien d'art qu'est M. Henri Focillon, aidé d'un comité roumain d'organisation aux premiers rangs duquel il faut citer M. Georges Bals, l'historien de l'art roumain, qui a signé la préface si instructive du catalogue de la section ancienne, M. Draghiceanu, le savant secrétaire de la Commission des monuments historiques de Roumanie, M. Tzigara-Samurcas, directeur du Musée d'art national de Bucarest, et le peintre Stoenesco.

Si elle n'est pas, par l'autorité des noms et des chefs-d'œuvre, aussi imposante que les expositions qui la précédèrent au Jeu de Paume, l'exposition roumaine, néanmoins, par l'originalité et la richesse des pièces qu'elle nous montre, par la nouveauté aussi de ses enseignements, comptera parmi les plus rares spectacles qui nous auront été offerts en ce musée. Elle résume par un ensemble d'œuvres de toute espèce, non encore vues chez nous, dont quelques-unes particulièrement importantes (des pans de murs entiers ornés de fresque et tout une iconostase) ou infiniment

précieuses, que nos amis roumains n'ont pas hésité, en dépit des risques et des difficultés, à transporter jusqu'à Paris, toute l'histoire du passé artistique depuis les origines au XIVe siècle jusqu'au XVIIIe siècle, des deux pays, Moldavie et Valachie, dont la réunion, au XIXe siècle, a formé la Roumanie actuelle. Il est malaisé de caractériser en une formule synthétique l'art de ce pays où tant d'influences, grecques, hongroises, slaves, saxonnes, se sont fait jour ; pourtant, dans ce concert où elles se font entendre tour à tour, une note domine : celle fournie par Byzance.

Elle se manifeste, en premier lieu, dans l'architecture des monastères, des églises (surtout en Moldavie) et des palais, que nous montre toute une série de photographies groupées autour de celles du célèbre *Trophée de Trajan*, qui dresse encore aujourd'hui dans la plaine danubienne la masse énorme de son soubassement ébréché par les siècles. Elle se manifeste surtout dans les peintures murales et les icones. Les plus anciennes, parmi les premières, remontent au XIVe siècle; elles décorent à Curtea de Arges, une des anciennes capitales de la Valachie, l'église bâtie après 1330 par le voïvode Bassarab pour servir de chapelle princière à la cour (1) et figurent à l'exposition sous forme d'un fragment représentant la Cène et de relevés à l'aquarelle qui nous font apprécier leur caractère byzantin mêlé d'influences slaves, leur beau et riche coloris. D'autres fresques, ornant autrefois l'église métropolitaine de la même ville et déposées au siècle dernier au Musée de Bucarest (ce qui nous vaut la bonne fortune de les avoir elles-mêmes sous nos yeux) à la suite d'une restauration — un peu excessive — de l'église par notre compatriote l'architecte Lecomte du Nouy, furent exécutées dans les premières années du XVIe siècle et, tout en conservant les formules traditionnelles byzantines (Dieu le Père y est représenté sous l'aspect d'un *basileus* en vêtement d'apparat et saint Jean-Baptiste, qui semble une

(1) On trouvera dans un luxueux volume (en vente à l'exposition) édité par la Commission des monuments historiques de Roumanie en 1923 et intitulé *Curtea Domneasca din Arges* (texte en roumain et en français), la reproduction en noir ou en couleurs de tout cet ensemble de fresques si intéressant, avec l'historique de la résidence princière d'Arges, de son église et de ses peintures par M. Draghiceanu, et d'autres savantes études de MM. D. Onciul, N. Ghika-Budesti, I. Mihail, P. Panaitescu, C. Moissil, V. Bratulescu, G. Cerchez, N. Jorga, sur ces mêmes fresques, les inscriptions religieuses, monnaies et les travaux de restauration de l'édifice.

miniature agrandie d'un manuscrit grec, y porte les ailes qui chez les artistes byzantins signifient la mission divine), sont d'une allure plus libre et, plus fière, traitées dans un coloris plus clair et plus vif, et, dans les figures des fondateurs princiers de l'église, avec une recherche de vérité qui les rend des plus attrayantes. Au contraire, les icones, à part une ou deux qui trahissent l'influence de l'art occidental, sont exécutées suivant les canons de l'école du Mont Athos ou, plus tard, à l'imitation des icones russes ; la plupart ont d'ailleurs été revêtues, par la piété de leurs donateurs, de plaques d'orfèvrerie qui ne laissent à nu que les visages.

Les sculptures sont en petit nombre : portes d'églises des xiv[e] et xv[e] siècles en bois peint, décorées d'entrelacs comme nos chapiteaux romans ou, plus rarement, de scènes religieuses. Et voici, datant de 1706 et provenant du monastère d'Arneta, une iconostase entière dressant au fond de la dernière salle, en une sorte de sanctuaire, sa haute architecture dorée et ouvragée dont les colonnettes et les arcatures encadrent d'autres peintures : compositions pieuses et figures d'Apôtres ou de Prophètes. Sur le côté, avec une croix processionnelle du xvii[e] siècle, deux *ripide* en argent doré (*flabella* liturgiques qu'on place près de l'autel), dressés sur des hampes, attirent l'attention par leur belle et originale ornementation, surtout l'un, donné par Etienne le Grand au xv[e] siècle au monastère de Putna, où des rosaces, offrant en leur milieu des têtes d'anges, sont reliées par des entrelacs en filigrane. Dans une vitrine voisine, on admirera également des bijoux, bagues, bracelets, fermoir de ceinture, datant de la fin du xiv[e] siècle, découverts par M. Draghiceanu dans les tombes princières de Curtea de Arges (1) ; le fermoir ciselé, en forme de château féodal, fait songer par son style élégant à nos bijoux français de cette époque : peut-être son auteur a-t-il connu la brillante cour des rois angevins de Hongrie au xiv[e] siècle ? Tout ce qui est orfèvrerie est ici d'une extrême richesse d'ornementation : reliquaires en forme d'églises byzantines, lampes, encensoirs, patènes, calices (dont quelques-uns à godrons, imitant une grappe de raisin, rappellent les hanaps allemands de la Renaissance),

(1) Le volume que nous avons signalé dans la note précédente contient l'exposé détaillé de ces fouilles et la reproduction de tous les objets qu'elles livrèrent, en particulier des bijoux dont nous parlons.

boucles de ceintures, reliures d'Evangéliaires (dont les miniatures, en plein XVIe et XVIIe siècles, restent de pur style byzantin), etc. Et ce qu'on nous montre ne nous donne qu'une faible idée, paraît-il, des trésors que renferment certains monastères et qu'ils n'ont pas osé se risquer à faire voyager (1).

Mais, parmi ces richesses, la grande et belle révélation de l'exposition, ce sont les tissus brodés : *epitaphios* qu'on place le Jeudi Saint sur le tombeau du Christ, voiles eucharistiques, étoles, épigonates, manchettes, couvertures de tombes, portières, etc., brodés de soie, d'or et d'argent, où les figures, traitées et modelées à l'aiguille, sont d'une finesse merveilleuse. On ne se lasse pas d'admirer, en particulier, parmi les couvertures qu'on plaçait, dans les églises, sur les tombes des princes ou des boyards, celle, datée de 1476, où la princesse Marie de Mangop, femme d'Etienne le Grand, se dresse hiératique, en ornements d'apparat, brodés d'or et d'argent, sous une arcade byzantine, (no 56), celles où les princes Jérémie et Simon Movila, le prince Basile Lupu et la princesse Tudosca s'enlèvent, impressionnants, en somptueux costumes brodés d'or, d'argent et de perles, sur un fond de velours rouge (nos 69, 70, 82 et 83) ; d'autres simplement décorés d'armoiries ou d'ornements ; puis, dans la vitrine des bijoux, l'épigonate et l'étole en soie bleue, brodées or et argent, des environs de 1370, provenant du monastère de Tismana (nos 50 et 51), que surpasse peut-être encore en beauté l'étole donnée, à la fin du XVe siècle, par Etienne le Grand et son fils au monastère de Putna (no 55), l'*epitaphios* en soie bleue, brodé or et argent, d'une harmonie si délicieuse, donné par le même souverain au même monastère (no 59), la tenture brodée, datée 1485, représentant la Dormition de la Vierge, avec l'épisode traditionnel du Juif qui porte une main sacrilège sur le corps de Marie et dont les mains, au lieu de se dessécher soudain comme dans nos miniatures occidentales, sont ici tranchées par le glaive d'un ange (no 57), etc. Ne nous eût-elle apporté que ces

(1) Et l'on n'a pu nous apporter non plus — et pour cause — les merveilleuses pièces d'orfèvrerie cloisonnée du IVe siècle qui composent le trésor de Petrossa, et qu'on a d'ailleurs admirées à Paris à l'Exposition universelle de 1900 : envoyées, au moment de l'entrée en guerre de la Roumanie, à Moscou, chez ceux qui étaient alors nos alliés, pour y être plus en sûreté, elles y sont restées jusqu'ici, l'honnête gouvernement soviétique n'ayant pas encore jugé bon — ce qui n'étonnera personne — de les restituer.

pièces si inattendues, d'une si étrange et si rare beauté, que l'exposition d'art roumain mériterait de compter parmi les plus intéressantes et les plus instructives que le Jeu de Paume nous a montrées.

A cette section d'art religieux est jointe (dans la salle d'entrée) une section d'art populaire organisée par M. Tzigara-Samurcas, qui offre également bien des sujets d'admiration : chemises, tabliers et autres pièces de vêtements tissés et décorés, avec un goût exquis dans la sobriété et le choix des couleurs, par les paysannes roumaines (et dont la tradition va, hélas ! se perdant de plus en plus sous l'envahissement de ce qu'on nomme si inexactement le Progrès), veste de postillon, corselet richement brodé de fleurs datant du XVIII[e] siècle, tapis et tentures, les uns à décors géométriques et aux couleurs sombres provenant de Bucovine, les autres à décor floral et aux colorations plus gaies, venant d'Olténie et de Valachie ; poteries populaires ornées de spirales ou de dessins géométriques qui rappellent étrangement les anciennes poteries mycéniennes ou crétoises, et d'autres de Transylvanie, exécutées au XVIII[e] siècle, d'un beau et libre décor où de larges fleurs d'un bleu intense se détachent sur fond blanc.

Enfin, trois salles sont consacrées aux artistes modernes et contemporains : peintres, sculpteurs, graveurs, assez peu nombreux, car c'est seulement vers le milieu du XIX[e] siècle qu'apparaît une école nouvelle, sans relation aucune avec la tradition des âges précédents, figée dans la stricte observance des formules byzantines qui s'attachaient moins à la traduction de la vie et à la beauté des formes qu'à l'expression du sentiment religieux : il y a là, comme le fait observer dans la préface du catalogue de cette section le D[r] J. Cantacuzène, « un hiatus énorme, comme deux mondes distincts, presques irréductibles l'un à l'autre ». Th. Aman, qui étudia à Paris et dont on voit ici le portrait peint par lui-même ; les paysagistes Grigoresco et Andreesco, qui vécurent dans l'intimité de nos peintres de Barbizon et qui ont su exprimer avec bonheur la physionomie du pays roumain, comme fit aussi Luchian, autre peintre admirable, amoureux des beaux tons posés d'une touche large et franche, sont les trois grands morts dont s'honore l'école de peinture roumaine. Ils sont dignement continués aujourd'hui par MM. Stoenesco, Popesco, Petrascu, Steriadi (auteur également de bons portraits en

lithographie), Dimitresco, Maniu, Iser, d'autres encore. Parmi les sculptures, on admirera surtout la *Tête d'enfant* et le *Jeune berger* de M. Mirea, la *Pietà* de Mlle Cosaceano.

§

L'art espagnol, grâce aux belles études que nous en ont données des historiens comme Paul Lefort, Emile Bertaux, Paul Lafond (1) et Marcel Dieulafoy, et aux expositions qu'on en a faites à Paris, nous est mieux connu que l'art roumain. Néanmoins on prendra plaisir à visiter à la galerie Jean Charpentier (76, faubourg Saint-Honoré) l'ensemble d'œuvres d'art ancien — peintures, sculptures, tissus, céramiques — réuni là pour un mois (du 6 juin au 6 juillet). On y admirera une importante série de retables et tableaux de Primitifs, dont quelques-uns très beaux, notamment un *Saint Antoine* de l'école catalane du XVe siècle ; dans le groupe nombreux — mais assez mêlé — des autres peintures, une *Déposition de croix* et un *Christ emmené par les soldats* (du Musée de Lyon) du Greco, une *Tête de Christ* attribuée au peintre du XVIe siècle F. del Rincon et une émouvante *Pietà* de Moralès, une de ces natures mortes où le mystique Valdès Leal assemblait des objets symbolisant la vanité des choses d'ici-bas, de nombreuses toiles de Ribera (dont certaines auraient pu être écartées sans inconvénient), de Herrera le Vieux, de Zurbaran (*Moine en prière, saint François debout en extase, Dame au chapelet* notamment, sans parler des *Funérailles de saint Bonaventure* du Musée du Louvre, qu'on n'est pas peu étonné de rencontrer ici en compagnie de deux toiles de Herrera et de Ribera : n'est-il pas un peu scandaleux de voir les chefs-d'œuvre de nos musées se promener ainsi dans Paris même, sans aucune raison ?), puis des portraits par Murillo, par Sanchez de Coello, une ravissante tête de *L'Infante Marie-Anne d'Autriche* par Velazquez, enfin plusieurs Goya dont les meilleurs sont un *Portrait de jeune fille* (n° 23) d'une rare distinction de couleur, le *Portrait de la marquise de Las Mercédès*, dont le Louvre possède une esquisse, et une *Procession* (mais pourquoi avoir donné à Goya un soi-disant *Portrait de religieuse* qui est visiblement une œuvre de Raeburn ou quelque autre pein-

(1) Dont il est regrettable que la préface du catalogue déforme les noms en *Louis* Bertaux et Paul *Laffont*, comme elle transforme aussi en *Geoffroy* le nom de notre confrère Gustave Geffroy.

tre anglais?). Plusieurs de ces sculptures religieuses polychromes très réalistes, qui sont une des spécialités de l'art espagnol, de somptueuses orfèvreries, des vêtements richement brodés, un choix de céramiques complètent cet ensemble.

§

Mais l'exposition qu'il faut se hâter d'aller voir, parce qu'elle est plus féconde en délicates jouissances, parce qu'elle est organisée au profit de la Ligue franco anglo-américaine et de l'Association lyonnaise pour la lutte contre le cancer, et enfin parce qu'elle fermera dès le 8 juillet, c'est celle de **l'Art lyonnais** (18, rue de la Ville-l'Evêque). Peintures et dessins, livres anciens et soieries y résument en un tableau significatif — composé, ici encore, avec infiniment de goût, avec l'aide de M. Joseph Billiet, par M. Henri Focillon, qui fut longtemps directeur des Musées de Lyon, et qui dans la préface du catalogue trace un éloquent et vivant portrait de l'âme lyonnaise — la production d'art, si personnelle et si forte, de cette antique cité, de tout temps réfléchie et studieuse, portée volontiers à la rêverie et au mysticisme, et composent un ensemble singulièrement attachant pour tous ceux qui ont l'amour des solides qualités et le culte des traditions régionales. De Corneille de Lyon, dont une vitrine renferme plusieurs des charmants et fins portraits où il excella, à notre contemporain François Guiguet, son héritier par la délicatesse, la peinture lyonnaise est représentée par la plupart des maîtres, trop peu connus, qui, au XIX[e] siècle surtout, constituèrent dans notre école un groupe à part, uni par d'étroites affinités, par le culte commun des idées, le souci du style et de l'exécution probe (1) : sobres portraitistes comme Jacques de Boissieu, François Bellay, Janmot et Hippolyte Flandrin ; peintres de mœurs, d'intérieurs, de natures mortes et de fleurs, comme Bellet du Poizat, Berjon, Saint-Jean, Vernay, J. Martin, Vollon ; paysagistes comme Pil-

(1) Sur cette école lyonnaise en général, il faut lire l'excellent travail, très documenté, de M. Alphonse Germain : *Les Artistes lyonnais* (dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1907 et 1908) ; — sur Ravier en particulier, les écrits du même auteur (dans l'*Occident*, 1902), de Félix Thiollier (Saint-Etienne, 1899), d'Emile Michel (*Gazette des Beaux-Arts*, octobre 1906), du D[r] Traversier (Grenoble, 1909), de M. Paul Jamot (dans la *Revue de Paris*, 1[er] octobre 1910); — sur Guichard, l'article de M. Henri Dérieux (dans la *Gazette des Beaux-Arts* de mars 1922) ; — sur Seignemartin, l'ouvrage de Ch. Faure et A. Steingelin (Lyon, 1905).

lement, Appian, Lépagnez, Grobon (ces deux derniers comparables au Corot des vues d'Italie et qu'on aurait bien dû ne pas oublier à l'exposition du Paysage français du Petit Palais), le classique Paul Flandrin, le solide François Vernay, le subtil Carrand aux « grisailles mordorées », le lumineux Ravier, peintre des féeries du soleil couchant (mais pourquoi Joseph Trévoux est-il absent de cette réunion de peintres-poètes, et aussi Guindrand et Ponthus-Cinier ?) ; et ces beaux peintres, tour à tour réalistes ou fantaisistes, que furent Joseph Guichard, élève d'Ingres et de Delacroix, sorte de Monticelli plus raffiné, et son élève Seignemartin ; enfin, après l'austère Chenavard et le religieux Paul Borel (qu'on n'a pu représenter que par des dessins), Puvis de Chavannes avec une belle esquisse de *Marseille porte de l'Orient*, la divine petite *Espérance* du Musée du Luxembourg, l'admirable *Portrait de sa femme* et plusieurs dessins, Puvis qui, comme dit si bien M. Focillon, sut unir « la noblesse de la vision antique à la religieuse gravité de la ville » qui le vit naître.

Une sélection des plus beaux spécimens de la typographie lyonnaise depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours (on sait combien elle a été et reste célèbre), et, sur les murs, alternant et rivalisant avec les tableaux, de somptueuses étoffes fleuries, des velours peints de Grégoire, et la merveilleuse tenture brodée soie et or exécutée pour le petit salon de l'impératrice Marie-Louise et accompagnée du mobilier correspondant, chantent à leur tour la gloire des industries lyonnaises et achèvent de faire de cette belle manifestation d'art un régal pour les yeux autant que pour l'esprit.

§

La place nous manque pour donner aujourd'hui les nouvelles assez nombreuses qui concernent le **Musée du Louvre**. Signalons seulement l'exposition qui s'y tient actuellement d'une nouvelle série des dessins donnés par Léon Bonnat au Musée de Bayonne ; succédant à celle des dessins de l'école française du XVe au XVIIIe siècle, elle concerne les dessins des écoles allemande, flamande et hollandaise : vingt-cinq pièces parmi lesquelles onze Rembrandt (où l'on admirera surtout l'*Homme à genoux priant*) et quatre Dürer, dont le portrait à la pierre noire d'un *Homme coiffé d'une toque* et une merveilleuse *Tête de cerf* à l'aquarelle.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Eugène Pépin : *Chinon*, Laurens. — Adolphe Dieudonné : *Les Monnaies françaises*, Payot.

Chinon, qui figure dans l'épopée de Jeanne d'Arc, était alors, avec Loches, une des dernières places fortes qui constituaient le royaume de Charles VII, et c'est de là que partit la Pucelle pour délivrer Orléans, culbuter les troupes anglaises à Jargeau et mener au sacre de Reims le « gentil dauphin » dont Jean Fouquet, — ironie des choses ! — nous laissa ensuite un merveilleux et caricatural portrait que conserve le Louvre.

Le château de Chinon fut plusieurs fois démoli et reconstruit; à l'invasion des Wisigoths, sur la fin du IVe siècle, on le saccagea; et Grégoire de Tours en mentionne un siège vers 446. Dans le quartier dit du Vieux-Marché, des tombes mérovingiennes ont été exhumées. Mais on n'a guère de détails sur la place avant le xe siècle.

L'histoire se corse avec la rivalité des rois de France et d'Angleterre au moyen âge. On indique la présence fréquente de Henri II Plantagenet — qui possédait le pays — au château de Chinon, où il fit exécuter de vastes travaux de défense que continuèrent ses successeurs. C'est là qu'il mourut en 1189 et c'est là également que son fils, Richard Cœur de Lion, blessé devant le château de Chalus, serait aussi venu mourir, d'après une tradition locale (1199), dans une maison du Grand-Carroi, au pied du château. On mentionne ensuite à Chinon la présence fréquente et le mariage, avec Isabelle d'Angoulême, de Jean sans Terre, qui succéda à Richard. Philippe-Auguste, lorsqu'il mit la main sur les possessions anglaises, s'empara de Chinon, après un siège de huit mois (1205).

Le château de Chinon vit dès lors de nombreux séjours des rois, saint Louis, Philippe III, et les défenses de la place furent encore renforcées sous Philippe le Bel. On enferma les Templiers arrêtés dans une de ses tours.

Mais la grande heure de l'histoire de Chinon, c'est sous Charles VII, et c'est là qu'eut lieu entre le Roi et Jeanne d'Arc l'entrevue célèbre où elle révéla sa mission. Jeanne quitta la Cour de Chinon le 25 avril 1429 pour aller délivrer Orléans. Mais Chinon resta le siège du gouvernement jusqu'en 1450. Le châ-

teau était exigu malgré divers arrangements, et l'on a rapporté que la favorite du moment, Agnès Sorel, était bien logée à Chinon, mais dans un local séparé, dit *Roberdeau*, à peu de distance des murailles de la forteresse. Beaucoup de seigneurs habitèrent alors dans la ville, comme il arriva pour Loches et spécialement dans la paroisse Saint-Maurice.

Avec les guerres de religion, la place se trouva occupée en 1562 par les protestants de La Roche du Maine. C'est aussi au camp de Chinon que furent rassemblées les troupes avec lesquelles le duc d'Anjou devait gagner la bataille de Moncontour (1569).

En 1634, Richelieu devint seigneur de Chinon. Il fut alors question de détruire le château, mais le projet n'eut pas de suite et le château resta dans la famille jusqu'à la Révolution. Le vieux manoir, dont on avait déjà démoli la grande salle en 1699, fut loué pour une somme de 320 livres, « plus une redevance en pigeons »; en 1771 on y trouve installé un « maistre cordonnier ». Sous la Révolution, la ville fut, au moment de la guerre contre les Vendéens, le siège du quartier général de l'armée républicaine, ce qui n'empêcha pas les Vendéens de l'occuper du 12 au 22 juin 1793. Bientôt, le château servit de carrière pour les constructions de l'endroit, comme il arriva pour Coucy; et en 1819 on trouve encore la trace d'une vente de matériaux qui en proviennent. Des travaux de consolidation et restauration furent enfin décidés et commencèrent en 1855. Mais, de plus, les fortifications de la ville ont été détruites et remplacées (1820-1830) par des promenades.

Le château de Chinon est perché sur le rebord d'une falaise abrupte que baigne la Vienne ; et de là on aperçoit le château de Saumur, à 27 kil. dans l'Ouest. Isolé sur un éperon calcaire, le château de Chinon a la forme d'un quadrilatère allongé de 400 m. environ sur une largeur de 70 m.

Trois châteaux séparés par des douves profondes le constituaient : le fort Saint-Georges, le fort Milieu et le fort du Coudray. A l'est est un fort rectangulaire avec tour massive à bec, et contenant une chapelle de Saint-Georges qui a donné son nom au fort. — Mais nous ne pouvons décrire en détail les fortifications du château, pour lesquelles on voudra bien recourir au volume de M. Eugène Pépin.

On sait d'ailleurs que les fortifications de Chinon, bien des

fois remaniées, datent du XIIe au XVe siècle et sont un des beaux souvenirs de l'architecture militaire du temps. On peut mentionner spécialement la tour de l'Horloge (XIIe-XIVe siècle), une des parties les plus élégantes des constructions. Du même côté, on retrouve l'emplacement de la chapelle Saint-Georges, dont on a reconnu les fondations, et une crypte d'où proviennent de nombreux fragments de pierres peintes qui sont allés enrichir un musée du lieu, dit « du Vieux Chinon ». On peut citer ailleurs la tour d'Argenton, qui a servi de prison, et la tradition veut qu'elle ait possédé des cages de fer comme Loches et le Mont Saint-Michel. De ce côté on trouvait la chapelle de Saint-Hilaire, qui remontait très haut (996) et relevait de l'abbaye de Bourgueil. Cet édifice, dont la construction datait du XIe siècle, servait de chapelle royale, et nombre de personnages y furent inhumés. Dans la troisième enceinte du château, il y avait encore une chapelle dédiée à saint Martin et située près du donjon. Elle a disparu à l'époque révolutionnaire.

De la troisième enceinte, on peut signaler aussi la tour du Moulin ; la tour du Coudray, qui reste une belle construction, et où furent détenus les Templiers, comme il a été dit plus haut, logea également Jeanne d'Arc durant son passage à Chinon ; elle était alors désignée sous le nom de tour Pavie. Reste enfin le donjon, grosse tour cylindrique, encore de bel aspect et dont M. Eugène Pépin nous parle assez longuement. Mais des bâtiments intérieurs, il reste en somme peu de chose.

A Chinon, il y a encore diverses églises et établissements religieux dont les constructions méritent d'être signalées. C'est l'église Saint-Mexme qui semble remonter au IXe siècle et dont l'édifice roman est une des curiosités de la ville. Il n'en reste malheureusement que la façade et la nef. Saint-Mexme était une collégiale dont les chanoines relevaient directement du Saint-Siège et avaient le droit de nommer les curés dans les quatre paroisses primitives du lieu. A la Révolution, l'église avait été transformée en *nitrerie* ; son clocher central peu après tomba ; le chœur fut démoli bientôt et la nef finit par devenir une école. C'est ensuite l'église Saint-Maurice qu'on croit pouvoir faire remonter au Xe siècle et qui offre des parties de construction d'âge très divers ; c'est Saint-Etienne qui paraît dater de 1054. C'est Saint-Martin, qui remonterait au Ve siècle, aurait été la

première église de Chinon et s'élevait près du château ; Saint-Jacques sur la rive gauche de la Vienne, et qui serait du XIIIe siècle, etc. Ailleurs, c'est le couvent et église des Augustins, utilisés pour divers usages ; le couvent des calvairiennes (1626), dont on a fait un hospice ; la « Chapelle de Chinon » près de Saint-Maurice, — sans parler de la chapelle du Pont, maintenant détruite.

Il y a enfin dans la ville de nombreuses maisons des XIVe, XVe et XVIe siècles, souvent remaniées au dehors, mais dont l'intérieur est à peu près intact. On les trouve dans les rues Voltaire, au Grand Carroi, au carrefour du Puits des Bénacs, etc. L'un de ces anciens immeubles a été utilisé pour l'installation d'un Musée du Vieux Chinon, ou l'on apporte tous les restes curieux qui sont trouvés dans la ville.

Chinon est avec Loches une des forteresses qui nous rappellent le mieux l'âge historique de Charles VII. Mais Loches, qui a peut-être moins souffert du temps et des hommes, garde au contre-bas de son château tout un quartier de beaux hôtels, de beaux immeubles qui manquent à Chinon. L'éditeur Laurens, dans l'intéressante série dont il poursuit la publication, pourrait en donner maintenant une monographie qui ne manquerait pas d'intérêt. Avec Beaulieu-les-Loches, qui en est comme le prolongement, il y aurait là la matière d'un intéressant ouvrage.

§

J'ai à présenter encore un intéressant petit volume de M. Adolphe Dieudonné sur les **Monnaies françaises**, qui passe en revue la numismatique d'échange dans nos régions. On sait qu'avant la monnaie, les échanges étaient faits à l'aide de certains objets d'usage courant, tels que les *chaudrons* et les *broches à rôtir*, objets de troc qu'on retrouva en Gaule, les broches liées par séries pour faciliter les manipulations. On cite les chaudrons et les broches à rôtir, mais il semble bien que d'autres objets furent utilisés. On indique ensuite, par ordre d'ancienneté, les monnaies de Marseille. L'usage de la monnaie peu à peu se répandit, d'abord dans le sud de la Gaule et par les routes que suivait le trafic à travers le pays. Dans la dernière période de l'indépendance, on trouve des *statères* d'or frappés au nom de Vercingétorix ; mais depuis leurs expéditions en

Orient, les Gaulois accueillaient volontiers les pièces de Philippe de Macédoine, qui se répandirent abondamment dans nos régions. Il faut surtout dire que ces monnaies furent souvent imitées et devinrent d'usage courant. Après de nombreux détails donnés sur le monnayage de l'époque et de la période d'occupation romaine qui suivit, on arrive aux temps mérovingiens, où l'on voit les « pseudo-impériales » et les royales mérovingiennes avec des monnaies d'or, d'argent et de bronze. Nous passons à l'origine et au classement des monnaies carolingiennes, et avec les *débris* de la dynastie on voit paraître un monnayage pseudo-carolingien.

M. Adolphe Dieudonné étudie ensuite la monnaie sous la troisième race, de Hugues Capet à saint Louis, avec « l'époque des deniers », les monnaies féodales, le monnayage royal. C'est ensuite l'époque du *gros* ; on essaye de régler le monnayage féodal. On arrive à la période de la guerre de Cent Ans, de Philippe VI à Charles VII. On parle du groupement des provinces, qui s'opère dès lors, puis de la réforme administrative, du rôle de l'écu d'or, des *testons* et des louis ; des guerres de religion et du franc de Louis XIII et de Louis XIV, des événements qui marquèrent les règnes de Louis XV et de Louis XVI et de leur répercussion sur la monnaie ; enfin de la Révolution et du système décimal ; du système monétaire de Napoléon Ier à Napoléon III ; de la grandeur et décadence du système décimal déjà cité, etc.

Ce volume est une curiosité, mais on peut féliciter M. Adolphe Dieudonné d'avoir écrit ce petit livre qui, en somme, malgré l'ingratitude du sujet, retient et même intéresse le lecteur.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les deux préfaces du « Reliquaire ». — Je rappelle d'abord que ce titre, *Le Reliquaire*, emprunté à François Coppée, fut celui sous lequel parut, en novembre 1891, à la librairie Genonceaux, un recueil de vers de Rimbaud (la nouvelle de sa mort ne vint que peu de jours après). Le lancement du volume, opéré dans des conditions assez suspectes, aurait donné lieu à une descente de police, puis à une saisie, suivie, a-t-on dit, d'une mise au pilon et, finalement, de la fuite de l'éditeur. Il en résulta

un gros scandale qui occupa, deux mois durant, la cour et la ville, c'est-à-dire les revues, les journaux et le public ; après quoi le silence se fit.

Cette histoire a pris un regain d'actualité ces temps derniers. Il y a présentement « une question du *Reliquaire* ». Des documents, des articles remontant à 1891 ont été remis au jour par M. Pierre Dufay dans l'*Intermédiaire* (1924, n° du 20 juin) ; par M. Armand Lods, dans l'*Eclair* (du 21 octobre). C'est, je crois, le *Mercure* qui a donné aux chercheurs l'idée première de cette enquête, en publiant, le 1er mai 1924, les « Souvenirs d'un ami de Rimbaud », par M. J.-M. Carré. Ces souvenirs curieux, et qui éclairent bien des points ignorés, sont dus à M. Louis Pierquin. Celui-ci, venant à parler incidemment du *Reliquaire*, nous apprend que « la préface du recueil, gratuitement prêtée à Rodolphe Darzens, et attribuée, à tort ou à raison, par Mme Rimbaud à Georges Izambard,... fut jugée offensante pour la mémoire d'Arthur ».

Offensante en effet, injurieuse même (« Voyou inconscient »), avec des erreurs criantes, des anecdotes controuvées ou faussées, et, çà et là, des gravelures ânonnées sur un ton d'hypocrisie prudhommesque... Sur quoi Madame Mère, qui avait des lettres, me fit l'honneur de m'attribuer ce factum,... « à tort ou à raison », ajoute M. Pierquin.

Cette réticence m'a surpris : je trouve la formule un peu évasive, mais je ne vais pas quereller M. Pierquin à ce propos, car, en vérité, je ne sens percer dans ses notes aucune hostilité préconçue ; même, je crois deviner les motifs de sa réserve. Il s'est trouvé en présence d'une légende toute faite, qu'il a pu croire inoffensive, faute d'en connaître tous les dessous. . Pourtant, elle n'allait à rien moins qu'à me présenter comme un faussaire ou le complice d'un faussaire... S'il s'en fût rendu compte, cette énormité l'eût choqué, j'en suis sûr. Ce n'est donc pas à lui que je m'en prends. Je n'en veux qu'à cette légende sournoise, poussée dans l'ombre comme un champignon, et qui a pris soudain assez de volume pour faire illusion à l'impartialité d'un honnête homme. C'est cela qui est grave. Cette légende, je l'avais dédaignée comme absurde. Elle devient encombrante comme une torpille flottante. Il faut la couler à fond. Si je me

taisais aujourd'hui, demain d'autres biographes de Rimbaud prendraient mon silence pour un aveu.

§

Et maintenant, causons.

C'est à Paris, en 1891, que le *Reliquaire* a paru. C'est à Paris, lieu d'origine, que, logiquement, la rumeur qui m'en dit l'auteur aurait dû prendre naissance avant de se propager en province. De cette rumeur a-t on trouvé quelque trace dans les journaux ou les revues qui ont raconté le scandale? Non.

Seule, dans sa taupinière de Roche, Mme Vitalie Rimbaud, sans le moindre essai d'enquête, sans référence d'aucune sorte, hantée uniquement, comme en 1870, par ses préventions impulsives — *chimæra bombynans* — a décidé un beau matin, entre deux ventes de fourrage, que je devais être le coupable... C'est la méthode intuitive: au style marmiteux du factum, elle a *reconnu* ma facture. Merci de *sa reconnaissance*. C'est la première fois qu'il m'en vient des nouvelles.

J'aurais pu toujours ignorer ce retour offensif de ses phobies noires d'autrefois ; mais son gendre, pourtant mieux placé qu'un autre pour démêler l'invraisemblance de pareils soupçons, aima mieux les reprendre à son compte — vingt ans après, en 1911 — pour les besoins de la campagne rageuse qu'il menait alors contre moi. Lisez : « Le pourvoyeur de la Préface Genonceaux n'a pas encore digéré la juste semonce que lui infligea cette mère ». Ah! qu'en termes galants!...

Violence à froid, sous-entendus calculés, allusion sibylline à l'envoi d'une « semonce » restée dans l'écritoire... Bluff sur bluff! un vrai scénario de mélodrame.

Je répondis (*Mercure* du 16 I-11) par mes dénégations formelles : « Je n'ai jamais connu, jamais vu, jamais entrevu âme qui vive du nom de Genonceaux ». Je pensais que cela devait suffire : ceux qui me connaissent m'ont toujours fait l'honneur de me croire sur parole. Mais Berrichon n'était pas de ceux qui s'accommodent de cette viande creuse, la parole d'honneur d'un confrère... Il n'avait pu s'opposer à l'insertion de ma réplique, mais quand vint le moment de réunir ses articles en volume (*Rimbaud, Le Poète*, 1892. Voy. page 88, note), il maintint fièrement l'imputation contestée, mais discrètement s'abstint d'y annexer mon démenti.

O Pétronille, sainte patronne des gens de plume, à qui Veuillot jadis a conféré ce titre auguste, quelles drôles de mœurs littéraires s'abritent parfois à l'ombre de ta bannière !

Mais revenons au *Reliquaire*.

§

Il y a eu — virtuellement — deux préfaces, l'une authentique, l'autre apocryphe.

La préface authentique n'a jamais vu le jour : c'est celle que Darzens projetait d'écrire, qu'il a commencée et qu'il n'a jamais terminée, que je sache ; celle pour laquelle il se documentait tantôt chez Demeny, tantôt chez moi, tantôt chez d'anciens condisciples de Rimbaud à qui il écrivait.

L'autre, c'est la préface truquée, frauduleusement éditée sous son nom. Elle a paru, celle-ci, mais pour disparaître aussitôt, car Darzens — il me l'a dit alors — a fait saisir tous les volumes sortis, pour maquillage de son texte et abus de son nom. Sur les 27 pages de cette préface-ci, il ne reconnaissait que les seize premières, et encore (1) ! Il faut dire que les onze autres n'étaient pas à prendre avec des pincettes... Naturellement, c'est celles-ci que Berrichon prétendait me faire encaisser. Il me l'a signifié dans son livre (p. 88), en ce style fluide dont il a emporté le secret :

> Indubitablement, ce singulier ami de Rimbaud fournit partie de la matière des notes constituant la préface du *Reliquaire* : Genonceaux, édit.

In-du-bi-ta-ble-ment, réponds-je. Et je m'en vante. Oui, j'ai fourni — verbalement — partie de la matière des notes qui... que... dont... mais c'était pour l'honnête préface n° 1, la seule prévue, et non pour l'autre, l'apocryphe (2) interpolée, ou ajoutée, ou substituée à la première. En tout cas j'avais bien le droit — je l'ai toujours et j'en use — de communiquer à qui bon me sem-

(1) Cf. La Chronique de M. Gaston Davenay, parue dans le *Figaro* du 12 novembre 1891. — Elle a été reproduite récemment, avec d'autres documents relatifs au *Reliquaire*, dans une notice de M. P. Dufay, parue dans l'*Intermédiaire* du 20 juin 1924.

(2) Me supposer l'auteur anonyme de ce faux, cela revient à dire que je me serais amusé, à l'insu et à l'encontre de l'auteur, à saboter moi-même les interviews que je lui avais accordées de mon plein gré... Il y a un précédent : Pénélope... Mais elle avait des raisons que je n'avais pas.

ble mes souvenirs de 1870, mes impressions d'ancien maître et d'ami, des lettres reçues, des poèmes à moi dédiés ou recopiés pour moi tout exprès. J'ai donc fait part de mes trésors, et sans compter, à Germain Nouveau (vers 1878), à Verlaine (après les *Poètes Maudits*), à Camille de Sainte-Croix, à Lepelletier, à Darzens... parfaitement !.. Après lui, à MM. Houin et Bourguignon qui utilisèrent mes confidences avec autant de sagacité que de goût. Avec Ernest Delahaye, il y eut de fréquents échanges de souvenirs,... mais il était plus riche que moi ; à Ernest Raynaud, j'ai donné la lettre curieuse du 29 août 1870... Et qui donc encore eut part à mes largesses ?.. Qui ? Berrichon lui-même, *ipsissimus* Berrichon, qui depuis... Mais au siècle dernier, à l'aurore de son rimbaldisme, il prenait encore la peine de les demander poliment, témoin sa lettre du 24 juin 1898 : « ...Je serais encore bien plus heureux de vous connaître personnellement, et de causer avec vous des années de collège du poète mort (1)... » Bref, à l'heure où Rimbaud était encore si peu connu, si discuté, j'ai la conscience d'avoir rempli un devoir moral en aidant à la propagation de ses œuvres...

... Halte-là ! me dit-on. Ce devoir-là n'est pas prévu par le Code. La mère conservait le droit d'interdire l'impression et elle parlait d'en user : « Arthur, disait-elle, avait détruit son œuvre imprimée, c'est qu'il n'en voulait pas laisser trace. Sa mère devait faire respecter ses volontés ». (Pierquin, *art. cit.*)

Si Mme Vitalie Rimbaud m'avait signifié cette « semonce » — défense d'imprimer ou de faire imprimer par d'autres — je n'aurais eu qu'à m'incliner, si absurde que m'eût paru ce *veto*... Rimbaud mort était chambré comme l'avait été Arthur enfant ; je mettais sous clef mon dossier : poèmes, lettres, devoirs d'élève, souvenirs de sa vie, et autres pièces documentaires *qui n'ont pu être connues que par moi*, sans compter mes ultimes trouvailles encore inédites... Mais comme, pour être efficace, l'excommunication aurait dû être générale, elle eût atteint du même coup tous ceux de ses amis qui savaient quelque chose, les Delahaye, les Pierquin, les Ernest Millot... et, par ricochet, elle eût con-

(1) C'est même au cours de cet interview, qui dura plusieurs heures, que Berrichon apprit *de ma bouche même* — car je n'avais rien à cacher — tout ce que je savais alors du *Reliquaire* : mes prêts d'autographes à Darzens, en vue du recueil ; mes renseignements biographiques, fournis de vive voix, pour sa Préface... Pour laquelle ? Pas pour celle d'un autre, j'imagine.

damné au chômage, la matière première n'arrivant plus, l'usine centrale Berrichon dont vous fûtes, messieurs, ainsi que moi, les bénévoles, les indispensables « pourvoyeurs ». Pour le coup, c'était fini de Rimbaud... Le calme règne à Varsovie !

§

Et je n'ai pas épuisé la liste de mes forfaits. J'ai enfreint « la consigne du Silence » toutes les fois que l'occasion s'est offerte. Non seulement j'ai parlé, mais j'ai écrit. Mes chroniques à la *Liberté* en témoignent. Faire « avaler » Rimbaud, à la fin du siècle dernier, dans des milieux intellectuels parfois gourmés, souvent hostiles, cela demandait quelque diplomatie : j'ai fait de mon mieux. Et quand a éclaté la trigauderie du *Reliquaire* et de sa pseudo-préface, « préface ignominieuse », a dit Darzens, « abominable », a dit Verlaine, sans compter ce qu'en ont écrit Remy de Gourmont dans le *Mercure*, Anatole France dans l'*Univers illustré* (1), X... dans le *Temps*, Gaston Davenay dans le *Figaro*, j'y ai été, moi aussi, de mon compte rendu contempteur et de mes épithètes péjoratives,.. (ce qui de la part d'un complice eût été au moins hasardeux). Ma chronique « Profils de plagiaires » a paru, sous ma signature, bien entendu, dans la *Liberté* du 11 décembre 1891. J'y racontais, d'après la version de Darzens, « l'acte de piraterie » dont il se proclamait victime ; comme quoi l'artificieux éditeur, ayant accepté de publier son livre, lui avait demandé au préalable communication de son dossier, et je poursuivais :

Une fois en possession de ces notes hâtives, parfois illisibles, de ces bouts de phrase crayonnés à la diable et non encore revisés, que fait notre bibliopole ? Il livre en catimini tout ce grimoire à l'impression et, un beau matin, sans crier gare, avec un aplomb qui confine à l'inconscience, il met en vente cette chose informe et attend l'acheteur en tournant ses pouces. C'est l'huissier qui se présente, avant-coureur du commissaire, car notre tire-laine avait manqué de souffle en route. Vaguement timoré dans son effronterie, il n'avait pas osé supprimer la signature du spolié... On n'est pas un plagiaire, n'est-ce pas ?... Alors quoi ? Une escroquerie ? Quand on fait le mouchoir, la plus simple prudence exige au moins qu'on le démarque... L'auteur a jeté les hauts cris et fait saisir les exemplaires parus de cette œuvre embryonnaire,

(1) L'article d'Anatole France a été reproduit dans l'*Eclair* du 21 octobre 1924 (communication de M. Armand Lods).

forcé de la désavouer en même temps qu'il la réclamait comme sienne. Quant au malandrin, déjà lorgné par la justice pour diverses publications graveleuses, il...

Et l'homme que j'arrangeais ainsi, c'est celui qu'on me donne pour complice! J'aurais été le rebouteux de sa prose, « le nègre » chargé d'ajouter à ses turpitudes le peu d'orthographe dont je disposais !..

Mais l'invraisemblance d'un tel soupçon n'était pas pour arrêter l'implacable Sherlock Holmes qui m'avait pris en filature : Oui, oui, c'est vous qui êtes le nègre, « indubitablement! » Car ses robustes convictions ne cédaient jamais à l'évidence ; qu'il s'agît de Rimbaud ou de moi, son imagination débridée allait son train; le mal, le bien, il déformait tout comme avec un verre grossissant. S'il n'y avait rien, il inventait. De là ces contes rocambolesques, où je joue les rôles de traître, ce conte-ci et d'autres encore ; si prenants, si vrais..., plus vrais que nature, « délicieusement faux... exprès ».

GEORGES IZAMBARD.

NOTES ET DOCUMENTS ÉSOTÉRIQUES

Empédocle, Plutarque et Ou-Tomo. — Il vaudrait la peine que les œuvres de Ou-Tomo, le poète maori dont nous entretint Lucien Bec dans le numéro du 15 avril du *Mercure*, fussent traduites en entier en français, non seulement à cause de leur valeur littéraire, qui est grande, mais surtout par les problèmes psychologiques et historiques que cette même œuvre soulève.

Il est en effet stupéfiant de trouver chez le poète maori des théories, que l'on retrouve exprimées presque dans les mêmes termes, soit chez Empédocle soit chez Plutarque. Comme l'a montré Lucien Bec, Ou-Tomo croit à la théorie de la « métempsychose-châtiment » ; l'âme du mort, le double, mène une existence heureuse jusqu'à ce qu'il vienne à regretter les jouissances matérielles, un dieu jaloux le force alors à se réincarner, mais il prend le corps d'un poète, d'un philosophe, d'un conducteur de peuples. Or Empédocle n'eut pas une conception bien différente; comme Ou-Tomo il se crut un daemon exilé du ciel pour quelque faute. C'est ce que montre le fragment 115 de son œuvre :

Il est un décret du destin, une décision des dieux, antique, éternelle, scellée de larges serments. Lorsque quelqu'un a souillé ses mains d'un meurtre, lorsque, dans son erreur, il a prêté un faux serment, parmi les daemons qui jouissent d'une vie éternelle, il devra errer pendant trois myriades d'heures loin des bienheureux, engendré, pendant ce temps, dans les apparences diverses et parcourant les routes pénibles de la vie.

La force de l'air le chasse vers la mer, la mer le crache vers les champs de la terre, la terre vers les rayons du soleil brillant, celui-ci le jette dans les tourbillons de l'air. Chacun le reçoit de l'autre et tous le haïssent. Je suis, moi, maintenant, un de ceux-là, un exilé de la divinité et un errant, car j'ai cédé à la folle discorde.

Mais ces daemons peuvent rejoindre leur patrie (frgt. 146) :

A la fin ils deviennent des devins, des poètes, des médecins et des chefs pour les hommes de la terre, et, de là, ils croissent comme des dieux, excellents en louanges.

On voit qu'il est une différence, cependant, entre Ou-Tomo et Empédocle. Empédocle estime qu'il faut un crime pour chasser les daemons de leur existence heureuse et les contraindre à se réincarner. Ou-Tomo croit qu'un simple regret des jouissances matérielles et grossières peut suffire. Or cette idée est celle de Plutarque. Les âmes, après avoir flotté pendant longtemps dans un espace lumineux qui ne semble pas être autre chose que le plan astral des théosophes, se souviennent des plaisirs et des jouissances de la terre, elles aspirent alors à reprendre un corps et à s'incarner de nouveau. La description que donne Plutarque de cette « Plaine de l'Oubli » où les âmes, oublieuses de leur destinée divine, se souviennent des plaisirs de la chair, est d'une grande beauté et serait digne d'inspirer le pinceau d'un peintre. L'âme du héros de Plutarque, auteur de cette description du plan astral, comme portée par les rayons lumineux, avait traversé un immense espace lorsqu'elle arriva près d'un grand gouffre où elle sentit soudain qu'elle était abandonnée par la force qui l'avait soutenue jusqu'alors. Elle vit les âmes tournoyer, comme des oiseaux, autour de ce gouffre sans qu'aucune osât le traverser. Et ce gouffre était semblable aux antres bachiques, orné de fleurs, de verdure. Une exhalaison douce et agréable s'en échappait, inspirant un étrange sentiment de volupté, semblable à l'ivresse que procure le vin. Et ce lieu était tout rempli du rire, de l'agitation et de la joie de ces âmes qui se souvenaient de la terre, de leur corps, s'emplissaient du doux

désir qui les entraînait vers une nouvelle naissance (*De ser. num. vind.*, chap. XXII).

D'où vient cette étrange parenté d'inspiration entre Ou-Tomo et ces deux auteurs grecs ? Ne serait ce pas un indice, entre bien d'autres, qu'il existe, comme l'affirment les Théosophes, une tradition occulte dont on peut retrouver les traces à différentes époques et dans des pays différents ? En tout état de cause, il est frappant de constater que l'idée de réincarnation est plus répandue, plus spontanée, plus naturelle à l'homme que l'idée d'un ciel et d'un enfer éternel.

PAUL BERTRAND.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Blaise Cendrars : *L'Or* ; Paris, Grasset. — Fred Bérence : *Le Parricide*, Paris, F. Rieder et Cie. — Paul Budry : *Pinget dans la cage aux lions et autres histoires pour dérider ces Vaudois* ; Lausanne, Gonin et Cie. — Georges Méautis : *Aspects ignorés de la religion grecque* ; Paris, E. de Boccard. — William Shakespeare : *La Tragédie d'Othello*, traduction de René Louis Piachaud, Genève, Editions de la Petite Fusterie. — Jean Choux : *La Louange des Arbres, des Eaux et des Monts*, Société d'imprimerie d'Ambilly.

Je vous ai parlé déjà de Blaise Cendrars, cinéaste et poète (1). Le voici devenu romancier. Ce moderne Alcibiade renonce désormais à couper la queue de ses chiens : entendez qu'il dépouille certaines singularités d'expression qui, sans altérer le fond de son robuste talent, l'aidèrent, durant quelques années, à recueillir, avec les suffrages de la vraie « avant-garde », l'admiration des snobs emboîtant le pas aux clairons de toutes les cliques.

L'Or, ou La merveilleuse histoire du général Johann August Suter, c'est le scénario d'un beau film. Ce scénario, Cendrars l'a écrit avec la syntaxe et le vocabulaire de tout le monde, mais sa langue, alerte et brève, ne ressemble en rien au jargon pesant dont se servent à l'accoutumée les adeptes du septième art. Découpé en images comme pour être projeté sur l'écran, le récit chemine à vive allure. Les décors se plantent, les personnages se meuvent avec une remarquable netteté. Rien d'inutile, rien non plus d'incomplet. Tout est dit, mais sans verbiage.

De bons esprits ont apporté quelque hâte à condamner le genre même du roman historique. Sans sortir de ma province romande, j'y trouve deux réussites, très différentes l'une de l'autre, qui

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er janvier 1925, page 250.

impliquent revision de ce jugement sommaire : *Monsieur Quatorze*, de François Fosca, et *L'Or*, de Blaise Cendrars.

Par la verve et la fantaisie, le premier de ces ouvrages s'apparente, avec des qualités plus littérairement ironiques, aux meilleures trouvailles de Pierre Benoît. Le second emprunte sa particulière saveur à l'évocation d'une époque romantique sur une terre et parmi des passions modernes.

Les Etats-Unis restent pour nous un pays neuf, mais les *movies* qu'ils nous envoient nous ont donné le sentiment, sinon la connaissance, d'une histoire américaine. D'autre part, comme en témoigne le roman de Fosca, le romantisme, tel qu'il s'affirmait sous le règne de Louis-Philippe, tel que nos pères le retrouvaient encore tout proche de leur cœur, est entré pour nous au musée des vieilleries, où déjà le rejoint pour nos cadets le symbolisme de Mallarmé et de Laforgue. Que l'on nous montre donc un aventurier suisse abandonnant sa famille et sa patrie, entre 1830 et 1840, pour faire fortune dans le Far West, nous croirons aussitôt plonger au confluent du vieux fleuve et du canal neuf. Lisez *L'Or* et dites-moi si ce n'est pas cela. Au surplus, vous goûterez certainement ce qu'il y a d'exceptionnel, d'unique peut-être, dans le ressort du drame. Un homme s'empare de territoires immenses, les peuple, les gouverne en despote, y crée de fabuleuses richesses agricoles. Au faîte de sa toute-puissance, il est brusquement ruiné par la découverte, dans ses domaines, de filons aurifères et par l'invasion qu'elle provoque : c'est un désastre si démesuré, si total, que le gouvernement de Washington, en dépit de sa bonne volonté, n'arrive pas à réparer, même partiellement, l'injustice subie.

L'histoire de ce Job helvétique et californien présente encore un intérêt d'une autre sorte : elle dessine l'aspect d'épopée que peuvent revêtir les grandes transformations économiques, à quoi beaucoup de romanciers ne songent guère.

Ainsi M. Fred Bérence, Suisse romand établi à Prague et jusqu'à ce jour ignoré en France comme dans son pays, ne quitte pas le terrain, vaste d'ailleurs, de la psychologie individuelle. L'éditeur du **Parricide** affirme que l'auteur du livre se montre « fidèle aux leçons de Flaubert et à l'exemple des grands Russes ». Hum ! les leçons de Flaubert, en matière de style, M. Bérence, n'en paraît guère pénétré. Pourtant, sa façon d'é-

crire me rappelle un passage de *Madame Bovary* qu'il suffira de citer pour me faire entendre : « La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient, dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie ». Cette platitude, perlée de provincialismes qui ne laissent aucun doute sur la nationalité de l'auteur, il la faut déplorer d'autant plus vivement que le livre témoigne d'un très sûr instinct dramatique et, malgré la terne tristesse de son atmosphère, se lit d'un bout à l'autre. Tout féru encore de ce freudisme dont nous commençons à revenir, M. Bérence nous semblerait sans doute plus original si nous n'avions jamais entendu parler du « refoulement » et du « complexe d'Œudipe », mais tout cela ne doit pas nous empêcher de faire sa part à l'observation personnelle et de reconnaître les dons du psychologue. Certaines insuffisances de forme n'empêchent pas toujours un écrivain de réussir assez bien au théâtre et c'est là, je crois, que notre homme prendra sa revanche.

Après ce cours de psychanalyse exposant la genèse d'un crime, il fait bon écouter les histoires que M. Paul Budry s'est diverti à coucher sur le papier « pour dérider ces Vaudois ». **Pinget dans la cage aux lions** et les autres récits de ce petit volume racontent, en termes drus et pittoresques, sans prétention à la littérature, l'existence de l'armée fédérale pendant la grande guerre. Les étrangers et les civils n'y prendront peut-être pas autant de plaisir que ceux qui ont servi avec l'auteur, durant cette interminable veillée d'armes, dans les troupes du canton de Vaud. Ils ne sauraient pourtant rester insensibles à la justesse du ton, modeste et narquois, militaire et pacifique. Ils accorderont quelque sympathie à de braves gens qui, sans parodier l'héroïsme pendant que d'autres se battaient, travaillaient avec bonhomie à tuer le cafard en exploitant tous les « filons » traditionnels : cette quotidienne victoire sur l'ennui n'était pas sans mérite. Que de ses impressions de la garde aux frontières, M. Paul Budry ait tiré un petit livre amusant, coloré, où tout est saisi par un regard d'artiste, cela ne surprendra point ceux qui se plaisent à saluer en lui le plus pénétrant de nos critiques d'art.

§

Du roman et des « choses vues », il s'agit de passer maintenant à l'érudition et à la poésie.

Voici, pour m'y aider, un souvenir d'autrefois. Je me retrouve, adolescent dont la voix commençait à muer, au collège de ma ville natale. Un de nos professeurs, excellent humaniste, avait écrit, pour nous la faire jouer, une version nouvelle d'*Antigone*. Il me confia le rôle de la vierge héroïque. Celui d'Ismène, sa sœur, était tenu par un garçon un peu plus jeune que moi, d'origine grecque, et qui se nommait Georges Méautis. La ferveur qu'il apportait à s'imprégner de Sophocle me frappa. Nous nous perdîmes de vue. J'ai néanmoins appris sans étonnement que mon petit camarade était devenu helléniste et professeur à la faculté des Lettres de Neuchâtel. Après d'intéressantes *Recherches sur le Pythagorisme*, il s'attaque aujourd'hui aux **Aspects ignorés de la religion grecque**.

L'appareil de la science moderne n'a pas éteint en lui la flamme mystique. C'est en dévot qu'il défend du reproche d'immoralité, contre ces Sémites que furent les Pères de l'Eglise, la foi de ses ancêtres. Avec raison, il observe que les qualités intellectuelles des Grecs et ce que nous pourrions appeler leur positivisme ne doivent pas nous faire négliger les côtés affectifs de leur nature. Si la civilisation hellénique demeure à nos yeux l'exemple de la perfection, c'est assurément parce que l'intelligence et la sensibilité s'y trouvent toujours en équilibre. On se trompe donc en exaltant aux dépens de l'autre l'un de ces éléments. M. Méautis s'efforce de rétablir la balance en étudiant l'aspect musical, puis l'aspect héroïque de la religion grecque ; enfin en définissant, d'après Platon, la figure idéale de Socrate, serviteur d'Apollon et prophète rattaché à toute une lignée de poètes. Il peut être assuré d'avoir fait œuvre utile et agréable, pour tous ceux du moins en qui la barbarie contemporaine n'a pas encore complètement écrasé la culture.

Réjouissons nous de voir que l'Hellade garde chez nous des zélateurs. Rendons hommage aussi à ceux qui se consacrent au génie de Shakespeare. J'en veux nommer deux. L'un, Guy de Pourtalès, traducteur de *Hamlet*, de la *Tempête* et de *Mesure pour Mesure*, est citoyen français, mais il reste des nôtres par mille liens robustes. L'autre, c'est le bon poète René-Louis Piachaud. Il nous avait donné déjà une version du *Songe d'une nuit d'été*, dont j'ai dit tout le bien que l'on en doit penser (1). Pour-

(1) *Mercure de France* du 1er juillet 1923, page 227.

talès et lui travaillent dans le même sens. Pour montrer qu'il en a pleine conscience, le second dédie au premier sa nouvelle version d'**Othello**. Tous deux savent que, pour servir le grand Anglais, il faut le traduire intégralement et poétiquement. La pensée de Shakespeare est assez puissante, assez souple, assez diversement humaine pour que l'on s'attache à n'en pas laisser perdre la nuance la plus subtile. Poète, il s'élève trop haut pour que l'on puisse accorder licence à des cuistres, même savants, d'alourdir son texte de leurs gloses, de s'essouffler à expliquer ses « jeux de mots intraduisibles » ou de lui couper les ailes et les c..... à grands coups de rasoir.

Le More de Venise a inspiré Piachaud d'aussi heureuse façon que naguère le *Songe*. Pourquoi ne tenteraient-ils pas, Guy de Pourtalès et lui, de nous donner l'œuvre dans son entier ? Voilà qui serait un monument ! Les gens de théâtre pourraient en accélérer l'achèvement, s'ils voulaient prendre la peine de considérer ce qui déjà est fait.

Pour finir, des poèmes. Ils sont d'un cinéaste, comme le roman dont nous parlions en commençant. Mais, tandis que l'art muet influence visiblement Cendrars, les vers de M. Jean Choux ne lui doivent exactement rien. Cet auteur, que son nom semblait promettre, comme Mme de Noailles, à la célébration des plantes potagères, entonne **La Louange des Arbres, des Eaux et des Monts**. Il y met un vif sentiment de la nature, qui le place sous la double caution des *Confessions* et des *Eblouissements*. On n'y trouvera rien à redire, puisque M. Choux vit sur ces beaux rivages du Léman où Jean-Jacques et la petite princesse roumaine passèrent leurs plus tendres années. On goûtera la sincérité de l'accent, la douceur fluide de certaines images, la belle qualité d'un lyrisme parfois étayé de rhétorique. Dommage que toutes ces vertus soient altérées en plus d'un endroit par des modulations un peu hésitantes et tremblées, de fâcheux pléonasmes et des mots de remplissage.

RENÉ DE WECK.

LETTRES CATALANES

Jean Amade : *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne au XIXe siècle*, Privat et Didier, 1924. — Mémento.

Le parallélisme de la Renaissance catalane et de la provençale

est bien surprenant. Mais celle-ci a été distancée par celle-là. Les travaux de M. Ripert nous rendaient plus accessibles les origines du félibrige, et voici que M. Jean Amade étudie avec une conscience au moins égale les **premières manifestations de la Renaissance catalane**. Il était préparé à de telles recherches par son *Anthologie des poètes roussillonnais* (1908), déjà remarquable par la netteté, l'esprit de justice et de conciliation, la prudence de la critique, enfin par mille qualités apparemment normales, mais que l'on trouve si rarement dans les recueils de ce genre. Les six cents pages de son nouvel ouvrage offrent au lecteur français les plus sûres informations sur un problème qui a trop préoccupé la politique espagnole pour ne pas dépasser le cadre péninsulaire. La Catalogne a su se donner au cours du dernier siècle un lyrisme original et une culture d'une orientation très moderne. Mais plus cette pensée est active et plus elle est menacée ; plus elle est réaliste et plus elle porte ombrage. Il n'est sans doute pas impossible de retrouver un équilibre entre la culture espagnole et la culture catalane ; c'est à cette harmonie que l'on doit tendre des deux côtés, puisqu'elle est en l'état actuel la seule solution équitable ; et on doit souhaiter une coopération intellectuelle entre les hommes de bonne foi, qu'ils soient madrilènes ou barcelonais. Si on enlève aux Catalans leurs moyens d'action et jusqu'à cet idéal qui a toujours animé et conduit la vraie Mancomunitat dans ses réalisations pratiques, — laboratoires, bibliothèques, instituts de recherches de tout ordre — toute l'Espagne se prive d'une source d'énergie et détruit des antennes suspendues sur l'avenir. C'est ainsi que se pose le problème. Si M. J. Amade ne l'a pas porté sur ce plan actuel, la nature de son sujet ne le comportait pas, la plus élémentaire diplomatie l'en détournait. Il ne devait examiner qu'en ses origines un mouvement dont on voit aujourd'hui les résultats. Mais la méthode qu'il a employée et les conclusions qui s'imposent à son débat nous ramènent à ce point. Et par ailleurs, comment étudier la renaissance catalane indépendamment des idées et des sentiments qui la soutiennent ? N'est-elle pas née dans le brouillard du romantisme, c'est-à-dire à la faveur d'un mouvement d'ordre général ? On peut isoler tel ou tel philosophe de la politique du royaume, et ne le considérer que dans ses rapports avec la pensée la plus abstraite, mais non point un groupe de

poètes lyriques, en qui bat le cœur du peuple et en qui se déclarent spontanément ses aspirations. C'est un fait bien surprenant que celui de ce peuple qui se décide à reprendre sa langue, et les influences du dehors sont insuffisantes à nous expliquer cette reviviscence. On en trouvera le secret dans la langue elle-même et dans l'esprit qui l'a conduite et maintenue. Cette idée est si naturelle qu'on oublie d'ordinaire de l'exposer; loin de la négliger, l'auteur lui a donné la première place, et si une telle méthode critique paraît simple dans ses traits larges, elle est féconde et elle pénètre l'ouvrage d'un mouvement égal et sûr; la fermeté de la conviction impose le même cadre à toutes ses parties.

Je ne reprocherai donc pas à l'auteur d'avoir d'abord essayé de définir la terre et la race catalanes, de nous avoir rendu sensible cet air de tradition que respiraient les premiers lyriques de ce pays. L'idée de race n'a jamais été combattue que par les trop nombreuses personnes qui ne sont pas capables de discerner les plus fines particularités des visages humains. Quand les notions de l'ethnographie restent obscures, les impressions de l'artiste, les formes que le sculpteur retrouve peuvent bien les éclairer. Les provinces de l'Espagne se distinguent nettement entre elles. La Catalogne est celle qui se particularise le plus. Comme le remarquait déjà Cadahalso dans ses *Cartas Marruecas*, les montagnes la séparent. Ces montagnes courent parallèlement à la Méditerranée, et c'est vers cette mer intérieure que s'inclinent les plaines avec leurs caroubiers. Le climat est soumis à cette double influence et uniformisé par les souffles contraires de la montagne et de la mer. Autrefois, les Phocéens ont abordé sur cette terre. Ils établirent la colonie d'Emporium, qui devint une métropole à l'époque de Tite-Live. On y retrouvera aussi des traces de la constitution romaine, avec l'organisation du travail agricole et des « villas » autour de la cité. De nombreux villages portent toujours le nom d'une famille latine, et le bonnet rouge qui fut attribué aux affranchis en signe de leur émancipation s'est perpétué jusqu'à notre âge. Peut-être ne sommes-nous pas le jouet d'une illusion quand nous affirmons que la tradition classique est ici plus vivante que dans le reste de l'Espagne, et qu'elle se révèle jusque dans l'eurythmie d'une danse aujourd'hui nationale, la sardane.

Mais les Grecs et les Latins trouvèrent dans ce pays une population autochtone, qui est demeurée vivace malgré les invasions, toujours accrochée au même sol, ferme et opiniâtre. Quiconque a parcouru les hautes vallées des Pyrénées a la certitude que des vieilles races y ont reçu la patine des âges. La fusion du sang latin et du sang ibérique semble avoir constitué cette race de bergers et de marchands. C'est pourquoi les Catalans peuvent retrouver la tradition classique sans effort. M. Jean Amade a ingénieusement, patiemment rassemblé quelques opinions qui ont été émises sur les Catalans. Celles de Cervantès et de Melo demeurent parmi les plus curieuses. On sait que les opinions de Cervantès ont souvent un caractère idéaliste, sans doute parce qu'elles sont disséminées dans un ouvrage romanesque comme *Persiles y Segismunda*. Sa phrase sur Barcelone est un jeu de symétries, où l'observateur s'efface devant l'artiste éloquent, mais lorsqu'il a montré la condition des Catalans, dont il dit qu'ils sont terribles dans la colère — et ce n'est pas là un éloge, — son témoignage est confirmé par l'historien d'origine portugaise, Melo, dont l'*Histoire de la guerre de Catalogne* (1645) est vraiment un beau livre : « Les Catalans sont, pour la plupart, des hommes d'un caractère très rude. Ils parlent peu, comme paraît les y inviter d'ailleurs leur propre langage, dont les phrases et expressions sont extrêmement brèves. » Remarque fort subtile et féconde, et qui établit déjà les rapports du langage et de la psychologie. Les remarques de Melo sont souvent très acérées, surtout lorsqu'il signale le banditisme de l'époque. M. Amade ne paraît pas toujours les accepter, car il ne supporte pas d'ombre au tableau qu'il a lui même tracé avec des couleurs tendres. Je m'étonne du peu d'enthousiasme qu'il manifeste pour un tel historien. Il reste que Melo a supérieurement défini l'esprit de liberté des Catalans, leur constitution républicaine, leur volonté de se gouverner eux-mêmes ; et cette manière d'écrire l'histoire à l'époque même du comte-duc d'Olivares est audacieuse et d'une stimulante énergie. Le caractère catalan, affirmé aux époques de décadence, est une source active de la renaissance du XIXe siècle, et devrait assurer la stabilité de ce mouvement. Reconnaissons bien vite que cette décadence n'a été que trop vive dès le XVIe siècle, du moins dans l'ordre strictement littéraire. On peut négliger les quelques œuvres qui sont un témoignage de la vitalité

linguistique. Cependant le peuple a conservé toutes les traditions. L'instruction est si peu répandue ! Les chansons populaires, les légendes, les contes ne cessent de fleurir en Catalogne. Il ne s'agit point ici de montrer les caractères du folklore catalan, où l'on retrouve, non sans surprise, plusieurs thèmes du Midi de la France. Constatons simplement que cette richesse inestimable demeure intacte au début du XIXe siècle. M. Amade a fort bien montré ces ressources de l'imagination populaire, de la « crédulité féconde » du peuple, et les différentes formes qu'elle revêt, et il n'écrit à ce sujet des pages pleines de goût que parce qu'il s'était déjà plu à recueillir quelques chansons du Vallespir (cf. *Revue catalane*, 1911), chansons de brigands ou de contrebandiers, chansons de la Saint-Jean que lui rapportait Jacques Viu, un bûcheron de Céret :

> Jo li'n dic : « Deu't guard, amor —
> rosa fresca i acolorada. »
> I ella'm diu : « Deu't guard, clavell, —
> cullit de la matinada. »

Je lui dis : « Dieu te garde, mon amour, rose fraîche et pourprée. » — Elle me dit : « Dieu te garde, bel œillet, cueilli au point du jour. »

Le premier des érudits catalans, Milá y Fontanals, a été surpris de ne pas trouver des chansons proprement héroïques dans le « cançoner » de Catalogne, et M. J. Amade pense comme lui qu'elles ont existé. Et cependant, c'est bien cette absence qui le distingue du « cancionero » ou du « romancero » castillan. La race catalane était surtout pastorale. C'est à l'isolement des cimes que ces chansons doivent leur nostalgie. Si la rumeur des batailles n'y parvient pas, pourquoi le regretter ? Ces regrets nous montrent bien le romantisme historique des premiers renaissants.

La position est donc bien nette au début du XIXe siècle. Si la littérature proprement dite est plus qu'affaiblie, presque éteinte, la littérature orale garde sa richesse frémissante. Il suffit que quelques esprits d'élite retrouvent ce miroir d'eau intacte, s'y réfléchissent et s'y reconnaissent pour que se forme un lyrisme nouveau. Les événements inclinent insensiblement la Catalogne à cette découverte d'elle-même. Evénements bien complexes, en vérité, et que M. J. Amade examine tour à tour avec précision, qu'ils soient d'ordre politique ou économique. Il convient surtout

de retenir la prospérité croissante de Barcelone, le négoce que, dès la fin du XVIIIe siècle, la vieille capitale entreprend par la voie marine, autrefois interdite. Rien n'est plus propre à fortifier l'orgueil régional que le spectacle de cette activité. Les guerres de la Révolution et de l'Empire servent sans doute à briser les cadres et à élever les consciences sur un autre plan. Elles ont montré comment les Catalans ont su réagir devant l'envahisseur, et avec quel esprit pratique ils ont organisé leurs « Juntes », — vrais modèles d'administration régionale.

Mais voici que souffle l'esprit romantique! Les traductions de Chateaubriand et de Walter Scott se répandent et suscitent des imitations. Des jeunes gens commencent à rechercher la solitude des monastères et ils la peuplent de spectres et de visions. Cet esprit romantique est venu en dernier lieu, nous dit M. J. Amade, qui établit cependant que la renaissance n'aurait pu s'accomplir sans le romantisme. A ne considérer que l'ordre purement littéraire, il n'a été précédé que par le réveil des études historiques. Mais le romantisme est Ariel et son vol invisible est partout.

Une grammaire comme celle de Ballot y Torres, un *Dictionnaire critique* des écrivains comme celui de Torres Amat, affirment sans doute la culture catalane, et précisent des idées qui avaient été exprimées par des devanciers plus obscurs encore. Mais la culture catalane n'apparaîtra qu'avec Milá y Fontanals, et ses larges études : *Los Trovadores en España* (1853), *Romancerillo* (1861). Cependant, sa *Font de Na Melior*, qui est peut-être la première poésie où la langue est maniée par un artiste conscient, est de 1843. Il est le véritable propagateur de cette culture. Plein de timidité et de réserve, il s'est trouvé entraîné par ceux qui ont reconnu leur âme et leur patrie dans les vieux textes qu'il publiait. Si les pages que M. J. Amade consacre au rôle de Milá y Fontanals peuvent être développées dans des travaux ultérieurs, le chapitre enthousiaste qu'il écrit sur C. Aribau et son *Oda à la Patria* (1833), remplit bien son objet. Il m'a paru qu'il formait le noyau central de cette thèse, et qu'il en éclairait les multiples analyses. L'*Oda à la Patria* est un premier monument. Elle est toute lyrique dans sa spontanéité. Tandis qu'elle se dégage des limbes de l'érudition — la langue catalane y est encore appelée « llengua llemosina », — elle dévoile une pensée purement romantique. Elle est née des regrets du

passé et des souvenirs de l'enfance. Elle fait appel à l'incantation des chants populaires. Elle est comme l'œuvre d'un sourcier, conduit par des fluides dont il ne soupçonne pas tout le pouvoir.

Cependant le rôle de l'érudition demeure toujours actif. Il ne serait pas difficile de montrer tout ce que la poésie historique de Catalogne doit au « romancero » ou même au « cancionero » espagnol, et cet ouvrage fournira sans doute les plus sûres indications pour étudier ce nouvel aspect du problème. En fait, ces influences castillanes seront de plus en plus éliminées, tandis qu'il faudra attendre la venue d'un vrai poète, Jacint Verdaguer, pour rencontrer une utilisation profonde, géniale, instinctive, de la chanson populaire. M. Jean Amade s'est trouvé dans l'obligation de limiter et de circonscrire son étude, et il est certain que la personnalité de Verdaguer aurait imprimé une confirmation plus éclatante aux idées qui l'ont soutenu, car l'idée de race et l'idée de tradition ne sont vivifiées que par l'originalité des talents. Mais on peut considérer son exposé des origines de la renaissance catalane comme une puissante contribution à l'étude du romantisme. Livre minutieux et tendre d'un érudit qui est aussi un écrivain ; on aimera le mouvement et la progression des divers chapitres, et la netteté d'un style sans vagabondages, où les courbes des périodes se rejoignent sagement sur la ligne toujours droite de la pensée.

Mémento. — Parmi les récentes revues barcelonaises, je dois citer : *La Mà Trencada*, qui reproduit des dessins fort décoratifs de Joseph Obiols, et *Quatre Coses*, dont le premier numéro est daté du 16 mars 1925.

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

OUVRAGE SUR LA GUERRE DE 1914

Pierre Renouvin : *Les Origines immédiates de la guerre*, A. Costes. — R. Grelling : *La Campagne « innocentiste » en Allemagne et le traité de Versailles*, A. Costes. — Ed. Vermeil : *L'Allemagne contemporaine*, Alcan.

Chaque historien a sa caractéristique. Celle de M. Renouvin, l'éminent professeur chargé du cours d'histoire de la guerre mondiale à la Sorbonne, est le désir d'être équitable et exact. Je crois qu'il y est arrivé dans ses **Origines immédiates de la guerre** (28 juin-4 août 1914). Ce succès lui a été possible, parce que les nombreuses révélations qui ont été faites sur cette

question n'ont presque rien laissé dans l'ombre. Aujourd'hui, ceux-là seuls qui le veulent bien soutiennent des thèses vraiment fausses sur ce sujet.

Quelles sont donc les conclusions de M. Renouvin ?

L'Autriche... était résolue avant l'attentat à s'opposer « énergiquement » au développement russe. Le meurtre de l'archiduc a décidé le c. Berchtold à brusquer cette action... L'Allemagne... traversait une « crise de puissance mondiale » : la faiblesse de l'Autriche l'irritait... Elle a cru nécessaire de « renflouer » l'alliée. Il ne fallait pas laisser passer l'occasion... L'Autriche savait qu'elle pouvait compter sur l'appui de l'Allemagne : elle voulut liquider l'affaire par la guerre. Dans l'esprit des Puissances Centrales, cette guerre était une affaire austro-serbe, qui pouvait, qui devait rester localisée... Mais l'action de la Russie, par le jeu des alliances, provoquerait sans doute la guerre générale... Tous les hommes d'Etat de Berlin et de Vienne étaient alors décidés à réaliser le plan d'action qui avait été établi le 5 juillet, même au prix d'un conflit européen... Les Puissances centrales eurent le choix entre deux solutions : l'exécution intégrale de leur plan (et la guerre *générale* vraisemblable) ou le compromis. Pour couper court aux tentatives de médiation, Berchtold décida de lancer le 28 juillet la déclaration de guerre à la Serbie. L'Allemagne, en pleine conscience des conséquences, laissa son alliée la lancer... Elle entraîna l'intervention militaire de la Russie. Le 29 juillet, celle-ci envoya l'ordre de mobilisation partielle contre l'Autriche... complété le 30 juillet dans l'après-midi, par la signature de l'ordre de mobilisation générale... Mais l'attitude de l'Allemagne s'était modifiée... Elle avait « freiné »... sur l'initiative de l'Empereur... Ce n'est pas la *mobilisation générale russe* qui a rendu vain cet effort... Combattu depuis deux jours par l'Etat-major... il succomba dans la soirée du 30 ; Bethmann annula les instructions énergiques qu'il avait expédiées le soir même à Tschirschky... L'agresseur est celui qui mobilise, dit-on. Or, parmi les grands Etats, c'est la Russie qui a, la première, exécuté sa mobilisation générale... Cette provocation militaire avait été déterminée par une provocation diplomatique, la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie.

A mon avis, ces conclusions sont en réalité injustes : elles ne mettent pas *suffisamment* en lumière : 1° l'ambition hypocrite de l'Autriche qui voulait vassaliser la Serbie et les autres Etats balkaniques ; 2° la politique de prestige de l'Allemagne, qui la poussa à soutenir et même à exciter son alliée ; 3° la modération de la Russie qui défendait le *statu quo*.

M. Renouvin ne se distingue pas seulement par son effort d'impartialité : la clarté de son exposition et l'élégance de son style rendent la lecture de son livre particulièrement agréable.

Le livre de M. Richard Grelling, **La Campagne « innocentiste » en Allemagne**, n'a pas trouvé d'éditeur dans ce pays, on le conçoit sans peine, car son auteur (célèbre par son *J'accuse* !) y soutient que « quiconque cause un dommage étant tenu de le réparer », l'art. 232 du traité de Versailles est « inattaquable en vertu des faits réels ». La Société d'histoire de la Guerre a donc bien fait d'en publier une traduction. La plus grande partie du livre est la réimpression d'articles où l'auteur défend son ami Kurt Eisner contre le reproche d'avoir falsifié des textes et secoue vigoureusement le comte Montgelas et ses autres adversaires allemands. M. Grelling a droit à la reconnaissance de tous les amis de la vérité pour avoir écrit cet ouvrage : sa diffusion à l'étranger ne pourra que contribuer à y faire comprendre la justice de notre cause.

De 1919 à 1924, l'Allemagne a vécu la période la plus agitée de son histoire. Menacée de subir la décomposition bolchevique, la société allemande s'est réorganisée peu à peu, d'abord pour s'en défendre, ensuite pour résister aux prétentions des Alliés et les discuter. M. Ed. Vermeil, professeur à l'Université de Strasbourg, dans **l'Allemagne contemporaine**, expose par quels enchaînements de cause à effet s'est produite l'évolution de notre voisine pendant cette période, et à quelle structure elle a abouti. On trouve dans son livre relativement peu de dates et beaucoup de déductions. C'est la déposition d'un observateur sagace.

ÉMILE LALOY.

VARIÉTÉS

Origine du mot « bagne ». — A propos de l'article de M. M. Garçon sur *Les Bagnes*, paru dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1925, permettez à un Algérois de vous donner ces quelques explications, qui intéresseront, je crois, vos lecteurs, sur l'origine du mot *bagne*. Dans son dictionnaire, Littré le fait dériver de l'espagnol *bano* ou de l'italien *bagno*. L'étymologie est exacte ; mais que penser du commentaire ?

Les Arabes le nomment ainsi, dit Cervantès. Mais le dire de Cervantès paraît erroné, et l'on ne trouve, ni dans l'arabe, ni dans le turc, aucun mot qui se rapproche de *bagne* en cette signification. On dit, et cela paraît vraisemblable, qu'à Constantinople, il y eut un local de bains employé accidentellement à renfermer des prisonniers, et que de là vient le nom de *bagne*.

Il n'y a rien de précis ni d'exact dans ces lignes de Littré. L'auteur de l'immortel *Don Quichotte de la Manche*, qui connut le bagne, n'a jamais prétendu que ce mot tirait son origine de l'arabe ou du turc. Dans ces deux langues, comme chacun sait, le bain se dit *hammam*. L'histoire d'Alger peut seule nous expliquer pour quelles raisons et dans quelles circonstances le mot *bagne* fut employé pour désigner le lieu où sont enfermés des prisonniers et des forçats.

Au début du XVIe siècle, les deux frères Barberousse (Kheir-ed-Din et Aroudj), fils d'un renégat grec installé dans l'île de Mytilène (l'antique Lesbos), établirent sur une grande partie de l'Afrique du Nord la domination turque et firent d'Alger leur capitale. Ces fameux corsaires, leurs compagnons, appelés *reïs* (de l'arabe *ras* = tête, chef), et leurs successeurs s'adonnèrent pendant de longs siècles à la piraterie. Montés sur leurs galères légères, il attaquaient en Méditerranée les vaisseaux étrangers et opéraient des descentes sur les côtes européennes; de leurs expéditions, ils rapportaient du butin et des personnes des deux sexes et de tout âge, qu'ils emmenaient ainsi en captivité, non point pour les faire travailler, mais surtout pour en retirer une bonne rançon. Depuis l'alliance de François Ier avec le sultan de Constantinople, ils épargnaient en général les Français et capturaient presque uniquement des Espagnols et des Italiens.

A plusieurs reprises, ces captifs fort nombreux atteignirent le chiffre énorme de 25.000. Parmi les plus illustres figure Cervantès, qui fut pris sur la galère *Sol* le 26 septembre 1575 et vécut en esclavage cinq ans; on sait qu'il a consigné des détails curieux sur sa captivité dans plusieurs de ses œuvres; il écrivit notamment, avec ses souvenirs personnels, la nouvelle du *Captif*, insérée dans le *Don Quichotte* (Ire Partie, chap. XXXIX et XL) et les deux drames : *La vie à Alger* (El trato de Argel) et *Les bagnes d'Alger* (Las banos de Argel), publiés en 1615 dans le recueil de *Ocho comedias y ocho entremeses nunca representados*

(Madrid, par la viuda de Alonso Martin). Il décrit minutieusement les mœurs de la population cosmopolite qui s'agitait dans les murs de la capitale africaine, ainsi que la condition des esclaves chrétiens. Pour garder tous ces gens ramenés par les pirates, comme l'espace manquait, *les établissements publics de bains furent convertis en prisons et l'on y entassa les pauvres captifs*. Le terme italien *bagno* et l'espagnol *baño*, qui signifient *bain*, ont donné en français *bagne*.

J'ai sous les yeux la copie d'un ancien plan, gravé en 1579 par un certain *Henricus van Schoel*, et représentant la ville d'Alger; il indique l'emplacement des sept principaux bains (ou bagnes). Les deux plus grands étaient celui de la *Bâtarde* et celui du *beglierbey* (ou vice-roi). Le premier, près de la porte Bab-El Oued, à l'ouest, qui était ainsi appelé parce qu'avec les plus robustes prisonniers qu'il contenait, en 1558, on avait armé une galère bâtarde (à voiles et à rames), ne recevait que les captifs appartenant à la municipalité. L'autre, beaucoup plus vaste, donnait sur la rue du *Souk*, la plus belle rue d'Alger, qui allait de la porte Bab-El-Oued, à l'ouest,. à la porte Bab-Azoun, à l'est (aujourd'hui rues Bab-el-Oued et Bab-Azoun), à cent pas de la *Place du Beglierbey* (actuellement : Place du Gouvernement). Il mesurait 70 pieds de long sur 40 de large. Là s'entassaient les chrétiens qui presque tous appartenaient au *Beglierbey* ou vice-roi. Cervantès passa plusieurs mois dans ses murs; il n'y était pas seul. « Je parie, dit un interlocuteur dans son drame *Los Baños de Argel*, qu'il y a plus de 2.000 personnes dans ce panier! » Beaucoup n'y restaient que la nuit; durant la journée, ils sortaient, soit pour exécuter divers travaux, soit pour se promener. On les soumettait à une étroite surveillance; des sentinelles et des gardiens faisaient l'appel matin et soir, organisaient des rondes fréquentes. Au centre du monument, était un grand patio, avec sa piscine et, sous la colonnade latérale, dans un enfoncement, un petit oratoire. Les dimanches et jours de fête, des prêtres catholiques, qui se trouvaient parmi ce bétail humain, y disaient la messe, confessaient et prêchaient. Les chrétiens pouvaient, de tous les coins de la ville, venir y assister aux offices divins, à condition de payer au portier un ou deux *âpres* (unité de monnaie algérienne). Pour se distraire et rompre un peu la monotonie des heures, ces pauvres malheureux inventaient

des jeux divers, engageaient de longues causeries, représentaient même parfois de petites pièces de théâtre.

Tous ces détails nous sont fournis par Cervantès et par un autre Espagnol qui connut aussi l'esclavage vers 1581, Diego de Haedo, abbé de Framesta, auteur d'un ouvrage fort curieux et fort rare intitulé : *Topographia e Historia general de Argel* (publié à Vallaiolid en 1612).

Ces bains d'Alger furent donc les premiers bagnes, et ainsi s'explique l'origine de notre mot français.

JEAN CAZENAVE

Professeur Agrégé au Lycée d'Alger.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

G. Huisman : *Pour comprendre les monuments de Paris.* Avec de très nombr. illust.; Hachette. 20 »

Esotérisme

Sir Oliver Lodge: *L'évolution biologique et spirituelle de l'homme, essai optimiste*, traduit de l'anglais par Louis Favre et Frédéric Stéphens; Edit. de la B. P. S. 7 »

Georges Muchery: *La mort, les maladies, l'intelligence, l'hérédité, indiquées immédiatement par l'analyse des empreintes des mains;* Edit. Astrale illustrée, 2 vol. « »

Camille Spiess : *L'amour platonique, la Connaissance de soi ou l'Homme normal;* Delpeuch. 0 30

Folklore

Joseph Bédier : *Les fabliaux*, études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge; Champion. 40 »

Histoire

Louis Batiffol: *La journée des dupes;* Hachette. 5 »

Gabriel Hanotaux: *Histoire de la fondation de la Troisième République. I : Le gouvernement de M. Thiers, 1870-1873;* Plon, 2 vol. 24 »

Albert Mathiez: *Autour de Robespierre;* Payot. 20 »

René Ristelhueber: *Les traditions françaises au Liban.* Préface de Gabriel Hanotaux; Alcan. 20 »

Littérature

Louis Barthou: *La vie amoureuse de Richard Wagner;* Flammarion. 7 »

Laurent Clarys: *Le jardin du Luxembourg intime;* Picart. 4 »

William C. Frierson : *L'influence du naturalisme français sur les romanciers anglais de 1885 à 1900;* Giard. 20 »

Abel Chevalley : *Herbert Trench, poète anglais, 1865-1923*, notice sur sa vie et ses œuvres, avec

texte et traduction de son poème *La Bataille de la Marne;* Presses universitaires de France. 4 50

Gérard-Gailly : *Gogol,* textes, avec introduction et notes par Gérard-Gailly ; Renaissance du livre. 5 »

Claude d'Habloville : *Grandes figures de l'Eglise contemporaine ;* Perrin. 7 50

Lamartine : *Œuvres choisies.*-Avant-propos et notes de Francisque Vial; Delagrave. 7 50

Legrand-Chabrier: *Remy de Gourmont, son œuvre.* Avec portrait et autographe; Nouv. Revue critique. 3 75

A. Morel-Fatio: *Etudes sur l'Espagne,* 4e série; Champion. 20 »

R. Yve Plessis : *La psychose de François Villon ;* Schemit, 52, rue Lafitte. « »

G. Prezzolini: *La culture italienne,* traduit par Georges Bourgin; Alcan. 10 »

André de Ridder: *Le génie du nord;* Edit. Sélection, Anvers. « »

Raymond Schwab: *Mathias Crismant;* Plon. 7 50

Simone Téry: *L'Ile des Bardes,* notes sur la littérature irlandaise contemporaine ; Flammarion. 7 95

Léon Treich: *L'Esprit de Tristan Bernard* (Collection d'Anas n° 2); Libr. Gallimard. 5 »

Jules Truffier: *Mélingue* (Collection: Acteurs et actrices d'autrefois). Avec des illust.; Alcan. 12 »

Pierre Veber : *Samson* (Collection: Acteurs et actrices d'autrefois). Avec des illust.; Alcan. 12 »

Musique

Igor Stravinsky: *Concerto pour piano suivi d'orchestre d'harmonie,* réduction pour deux pianos; Edit. russe de musique. 37 50

Henry Woolett: *Histoire de la musique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours,* 4e volume; Eschig. 6 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Comte Renaud de Briey : *L'épreuve du feu,* méditations sur les leçons politiques de la guerre. Préface de MM. Charles Maurras et Mussolini; Berger-Levrault. 7 50

Philosophie

Constant Bourquin: *Julien Benda ou le point de vue de Sirius.* Introduction de M. Jules de Gaultier; Edit. du Siècle. 8 50

Divers: *L'évolution psychiatrique. (Psychanalyse, Psychologie clinique);* Payot. 20 »

Alfred Espinas : *Descartes et la morale;* Bossard, 2 vol. 24 »

Jules Huré : *Les origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain.* Préface par M. André [illegible]; Delpeuch. 10 »

Maine de Biran: *Œuvres,* tome V: *Les discours philosophiques de Bergerac.* Notes et appendices, par Pierre Tisserand; Alcan. 20 »

Jacques Maritain : *Trois réformateurs: Luther, Descartes, Rousseau.* Avec 6 portraits; Plon. « »

Etienne Souriau: *L'abstraction sentimentale;* Hachette. 12 50

Etienne Souriau : *Pensée vivante et perfection formelle;* Hachette. 20 »

Poésie

Albert Aufremont : *Les crevaisons de Populo;* Chiberre. 10 »

Noël Bureau : *Ruptures ;* Le Soudier. 6 »

Oscar David: *Brindilles;* les Tablettes. « »

Maurice Diamantberger : *Les instants renouvelés;* La Belle édition. « »

Jean-Henri Fabre: *Poésies françaises et provençales;* Delagrave. « »

Francis Jammes: *Le quatrième livre des quatrains;* Mercure de France. 5 »

Pierre de La Batut : *Le cœur en deux;* Librairie française. 5 »

Yvan Lenain: *La maison dans les arbres;* Revue sincère. 3 50

Catulle Mendès: *Choix de poésies ;* Fasquelle. 7 50

Joseph Mélon : *Les soleils reviendront;* Perrin. 7 »

Yves Sablons : *Préludes en sourdi-*

ne; Cahiers libres. « »
André Veidaux: *Nouvelles fables ;* Vrin. 6 »

Politique

F. Ortiz Echagüe: *Une enquête en Allemagne.* Préface de Charles Maurras; Edit. Excelsior. 3 »
B.-E. Gueydan: *Les rois de la République;* Perrin, 2 vol. 15 »

Questions médicales

Dr Henri Bouquet: *La médecine du temps présent;* Hachette. 8 »
Docteur Cabanès: *Les curiosités de la médecine;* Le François. 10 »
Dr Ernest Dupré: *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité:* Préface de M. Paul Bourget. Notice biographique du Dr Achalme; Payot. 25 »

Roman

André Billy: *La Trentaine;* Messein. 5 »
Jean Bertheroy: *Dans la barque d'Isis;* Renaissance du livre. 7 50
Johan Bojer: *Dyrendal,* traduit du norvégien par P.-G. La Chesnais; Calmann-Lévy. 6 75
Sylvain Bonmariage : *Les vertus patriciennes,* histoire d'une famille républicaine, 1785-1852 ; Pensée française. 8 »
Henry Bordeaux : *Le cœur et le sang;* Plon. 7 50
Frédéric Boutet : *Les ruptures;* Flammarion. 7 95
Charles Boutin: *L'homme qui cherche son dieu;* Jouve. 6 »
Bouzinac-Cambon: *Echec et mat ;* Plon. 7 50
Marie Briquet: *La philosophie de Simplice;* Edit. de la Nef. 7 »
Ventura Garcia Calderon: *La vengeance du condor,* récits péruviens, traduits de l'espagnol par Max Daireaux et Francis de Miomandre. Préface de Gérard d'Houville; Edit. Excelsior. 7 50
David Cigalier : *Une Française ;* Pensée française. 8 »
Jean Dalcy : *La colombe rouge ;* Pensée française. 8 »
Albert Erlande : *Le crime et son excuse;* Férenczi. 7 50
Jean-José Frappa : *Le fils de Monsieur Poirier;* Flammarion. 7 95
J. Kessel et Hélène Iswolsky: *Les rois aveugles;* Edit. de France. 7 50
Alexandre Kouprine : *Olessia, la jeune sorcière,* traduction de Marc Séménoff ; Kra. « »
Paul Lebois: *La rédemption.* Préface de Mme Jeanne Perdriel-Vaissière; Pensée française. 8 »
Louis Lefebvre: *Les mouvements de la flamme;* Edit. de la Vraie France. 7 50
Marie Le Franc: *Grand-Louis l'innocent;* Cie de publication de la Patrie, Montréal. « »
André Madeline: *Nos vingt ans ;* Calmann Lévy. 6 75
Maurice Magre: *Priscilla d'Alexandrie;* Albin Michel. 7 50
G. Postel-Vinay: *En montant;* Editeurs associés. 5 »
G. Ribemont-Dessaignes : *Ariane;* Kra. « »
François Ribes: *L'archipel Coco ;* Edit. de la Nef. « »
Gil Robin: *La femme et la lune ;* Kra. 12 »
Léon Rola: *Le mariage impromptu;* Revue mondiale. 7 50
Louis Sauty : *Dans l'antre des dieux;* Figuière. 7 50
Raoul Stéphan: *La troublante rencontre;* Albin Michel. 7 50
Jacques Trève: *Les erreurs amoureuses;* Pensée française. 8 50
Auguste Vermeylen: *Le Juif-errant,* traduit du flamand par Gaby Vermeylen ;Renaissance du livre. 10 »

Sciences

Havelock Ellis : *Etudes de psychologie sexuelle.* V : *Le Symbolisme érotique. Le mécanisme de la Détumescence.* Edit. française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep ; Mercure de France. 15 »

Sociologie

G. H. Bousquet: *Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto*; Payot. 7 50

X. : *Pierre Goujon*. Avec un portrait; Presses universitaires de France. 7 50

Gustave Kass: *Le maintien à la terre*. Préface de M. Victor Boret; Revue des Indépendants. 4 »

Louis Latzarus: *La France veut-elle un roi?* Edit. du Siècle. 7 50

Théâtre

Marguerite Allotte de La Fuye: *La belle et la bête*, conte féerique en six tableaux; Plon. 5 »

Jules Romains: *Le mariage de Le Trouhadec, La Scintillante;* Nouv. Revue française. 7 50

Villiers de l'Isle Adam: *Œuvres complètes*, VII : *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 18 »

Varia

G. Cerfbeer de Midelsheim : *Cent vingt règles d'or pour le commerce;* Alcan. 6 50

Pierre Clerget: *Les industries de la soie en France* ; Colin. 6 »

A. Martinot: *Les délires de l'impérialisme et les folies marocaines*; Figuière. 7 50

Voyages

Paul Guiton : *Au cœur de la Savoie*. Nombr. illust. Préface de Henri Béraud; Rey, Grenoble. « »

Pochettes routières départementales de la France d'après les cartes d'Onésime Reclus. Pochette n° 1 : *Finistère, Morbihan, Côtes-du-Nord, Ile-et-Vilaine, Manche, Calvados, Orne, Mayenne, Sarthe, Eure-et-Loir, Eure, Seine-Inférieure, Seine-et-Oise, Seine, Seine-et-Marne;* Attinger. 8 »

Pochettes routières de la France d'après les cartes d'Onésime Reclus. Pochette n° 2 : *Oise, Somme, Pas-de-Calais, Nord, Aisne, Yonne, Aube, Haute-Marne, Marne, Ardennes, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Moselle, Vosges, Bas-Rhin, Haut-Rhin* ; Attinger. 8 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La commémoration Albert Samain. — Prix littéraires. — Le monument de Guy de Maupassant au château de Miromesnil. — A propos d'une pièce inédite de Guy de Maupassant et de Robert Pinchon : « la Maison turque ». — A propos de la place Paul-Verlaine. — Paranoïa, mythomanie et hyperémotivité. — A propos de suggestion. — Au sujet de l'invention de la T. S. F. — Le centenaire du Journal de Pepys. — A propos du président Brisson. — Le Dr Grenier, député musulman. — Sur une définition de Pascal. — Aristide Bruant et Toulouse-Lautrec. — Erratum. — Publications du « Mercure de France ».

La commémoration Albert Samain. — Les souscripteurs à la plaque et au monument inaugurés à Magny-les-Hameaux le 7 juin dernier, ainsi que toutes les personnes qui ont coopéré à l'hommage rendu au poète, recevront bientôt, en souvenir, une brochure où ils trouveront notamment un portrait d'Albert Samain, un autographe, les discours prononcés, la liste des souscripteurs.

Nous avions annoncé la clôture de la souscription. Le Comité d'organisation a cependant reçu depuis lors les sommes suivantes:

Cte et Comtesse de Fels....	300 »	M. Lucien Fender...........	100 »
M. et Mme George Blumenthal....................	300 »	M. Georges Leygues.........	100 »
			1.000 »
Baron Henri de Rothschild..	100 »	Listes précédentes.........	6.118 »
M. Joseph Bourdel.........	100 »	Total........	7.118 »

Le 25e anniversaire de la mort d'Albert Samain sera commémoré à Lille, sa ville natale, par la revue locale le *Mercure de Flandre*, dont la livraison d'août constituera un numéro spécial en vue duquel M. Jules Mouquet a réuni la collaboration des amis du poète et des écrivains qui l'ont connu.

§

Prix littéraires. — L'Académie française a attribué le grand prix de littérature au général Mangin, à titre posthume, pour l'ensemble de ses œuvres ; le grand prix du roman à M. François Duhourcau, pour son roman *L'Enfant de la Victoire*; et un grand prix spécial, de 10.000 francs, à M. Camille Mauclair.

§

Le monument de Guy de Maupassant au château de Miromesnil. — En même temps que nous donnions dans le *Mercure* du 1er janvier 1925 une description du monument qui sera érigé au château de Miromesnil, nous annoncions que l'inauguration était fixée au 19 juillet prochain.

Cette fête est reportée au dimanche 6 septembre. Le programme définitif en sera communiqué prochainement. Dès maintenant, on sait qu'un banquet organisé à Dieppe, dans la salle du Casino, terminera cette journée.

§

A propos d'une pièce inédite de Guy de Maupassant et de Robert Pinchon : « La Maison turque ». — La notice nécrologique sur *Un ami de Maupassant, M. Robert Pinchon* (*La Toque*) — *Mercure de France* du 15 mai 1925, page 276 — contenait une erreur que M. Léon Hennique veut bien rectifier dans la lettre ci-dessous. Sur un renseignement que je tiens d'Henry Céard, j'avais écrit que M. Léon Hennique jouait le rôle principal dans la farce de Maupassant et Pinchon, *La Maison turque à la feuille de rose*, qui fut représentée en 1875 chez le peintre Leloir et, en 1877, chez le peintre Becker.

M. Léon Hennique répond :

Paris, 10 juin 1925.

Mon cher Monsieur Deffoux,

Vous vous êtes trompé — ça vous arrive quelquefois — l'autre jour, au *Mercure*, en racontant que, dans cette farce de Maupassant, « Maison turque »,

je figurais le personnage principal. Je n'y figurais ni personnage principal, ni personnage secondaire ; *je n'avais pas accepté d'être de la pièce. Le* ou *les* personnages principaux furent tous tenus alternativement, exclusivement, par M. R. P., dont vous parlez. Quant aux rôles femmes — si j'ai bonne mémoire — je n'aperçois guère les tenant que M., l'auteur, et quelques peintres des amis. Je ne me reconnais point le droit de vous les nommer.

Voilà ! mon cher Monsieur Deffoux, je vous serais reconnaissant de rectifier.

Poignée de mains. LÉON HENNIQUE.

Il faut regretter, avec Edouard Maynial (*La vie et l'œuvre de Maupassant*, page 111), que l'on n'ait pas cru, jusqu'à présent, pouvoir éditer, même à tirage restreint, *La Maison turque à la feuille de rose*.

Flaubert fait allusion à la représentation de 1877 dans une lettre à Zola datée du 5 octobre, et Maupassant annonce le fait à son collaborateur Pinchon dans une lettre du 28 mars 1877. Henry Céard (*Evénement* du 22 août 1896), tout en se défendant de dire même le titre de la pièce, donne quelques détails sur la représentation de 1877 où l'on vit « Suzanne Lesser sortir, tant elle était offusquée dans la délicatesse de ses sentiments, Tourguéneff applaudir, Zola demeurer grave et Flaubert s'enthousiasmer du « rafraîchissement » que lui causait cette violente aventure d'amour ».

Le sujet de cette aventure ? On peut tout de même l'exposer brièvement.

Un jeune ménage provincial vient à Paris, cherche un hôtel et tombe, innocemment, dans une maison close dont les pensionnaires sont toutes plus ou moins avariées. Défilé de ces pensionnaires, puis de la clientèle. Passent successivement : un Anglais pour qui les femmes posent à la façon des statues de cire ; un vidangeur, fort occupé, car il mène de front son travail habituel (les cabinets de la maison débordent) et les divertissements particuliers à la maison turque ; le valet de chambre de cette maison — il se nomme « Crête de Coq » et a pour maîtresse une des femmes les plus demandées : Raphaële ; un bossu, client particulièrement exigeant et difficile à satisfaire, etc. A la faveur de ces allées et venues, le jeune ménage passe de mains en mains et finit — c'est la morale de l'histoire — par prendre goût à son aventure érotico-scatologique.

Une phrase de la lettre de M. Léon Hennique (« *le*, ou mieux *les* personnages principaux furent tous tenus alternativement et exclusivement par M. Robert Pinchon »...) donnerait à penser que l'Anglais, Crête-de-Coq, le vidangeur et le bossu, personnages ne paraissant chacun que dans une scène, furent tous incarnés par M. Robert Pinchon, lequel, par la suite, se montra, lui aussi, fort peu prodigue de renseignements sur cette œuvre de jeunesse. — L. DX.

§

A propos de la place Paul-Verlaine. — On peut lire dans le *Nouveau Dictionnaire historique de Paris*, par M. Hector Pessard (Paris, 1904, in-8) :

Par décision du Conseil Municipal, il a été décidé, le 12 juillet 1903, que le nom de Paul Verlaine serait donné à une nouvelle rue de Paris.

Paul Verlaine, poète français de l'école décadente, né à Metz le 30 mars 1844, est l'auteur des *Fêtes galantes* qu'il écrivit en 1869. En 1865, il avait fait les *Poèmes Saturniens* dans lequel (*sic*) il tirait sur lui-même ce fâcheux horoscope :

> *Car tous ceux* qui sont nés sous le signe Saturne,
> Pauvre planète, chère aux nécromanciens,
> Ont entre tous, d'après les grimoires anciens,
> Bonne part de malheur et bonne part de bile.

Le nom de Paul Verlaine a été donné, en effet, à une place du XIII[e] arrondissement que traverse la rue Bobillot et, à part que les *Poèmes Saturniens* datent de 1867 et non de 1865 (Paris, Lemerre, in-12) et qu'un vers sur quatre en est inexactement reproduit, il n'y a pas trop à dire jusque-là.

Il y a bien cette péjorative « école décadente »... Mais laissons ce jugement, — littéraire, peut-être ? — pour ce qu'il vaut. La suite nous réserve mieux :

Verlaine a été appelé « le petit-fils de Villon », car, en effet, comme lui, il se repent dans ses vers de sa « conduite inconsidérée ». (*Voir* FRANCOIS VILLON.)

Qu'il soit maintenant permis de substituer des italiques au romain :

Après avoir mené une existence misérable, errant d'hôpital en hôpital, de café en café, il se retira quelque temps avant sa mort à la Chartreuse de Montreuil-sur-Mer, où il mourut jeune encore, à 42 ans.

Ce qui ferait mourir Verlaine en 1886, attribuerait à une table tournante la « ballade » de *Dédicaces* « touchant, un point d'histoire », dédiée à Anatole France et datée de décembre 1887 :

> Je n'ai que quarante-trois ans,

et rangerait parmi les posthumes : *Amour* (1888), *Parallèlement* (1889), *Bonheur* (1891) et autres œuvres publiées de 1886 au 6 janvier 1896, date exacte, à l'âge de 51 ans, de la mort du pauvre Lélian.

Quant à la Chartreuse de Montreuil-sur-Mer, elle était sans doute située rue Descartes, où, à l'emplacement du 39 actuel, une plaque de marbre est destinée à en rappeler le souvenir aux Parisiens des siècles à venir.

Si jamais le dictionnaire Pessard compte une seconde édition, un carton s'impose à la page 1127. — P. D.

§

Paranoïa, mythomanie et hyperémotivité.

Paris, le 15 juin 1925.

Mon cher Directeur,

Le *Mercure* d'aujourd'hui m'apporte deux réponses, dont l'une mérite de retenir notre attention.

Quant à l'autre, elle a besoin de soixante lignes pour protester contre une de mes phrases, parue le 15 mai dans l'analyse d'un livre de Le Chatelier. Cette constatation suffirait à classer son auteur parmi les « paranoïaques », c'est-à-dire parmi les gens atteints de la manie de la persécution (il s'en aperçoit lui-même), puisqu'il n'admet à son sujet que l'éloge dithyrambique. M. Le Chatelier, « savant considérable », devant un compte rendu mitigé de réserves, n'éprouve pas le besoin puéril de fatiguer les lecteurs par l'insertion de larmoyantes récriminations ; même, il m'écrit, dans une lettre privée : « J'accepte volontiers vos critiques »...

Avec M. Gaston Danville, au contraire, nous sommes bien plus près de nous entendre. Cependant, il ne se doute pas qu'en parlant « d'interprétations abandonnées depuis vingt ans », je visais spécialement la production, sur le bras, « d'une vive rougeur, dessinant les lettres » : ces faits ultra-classiques de *dermographisme* sont incontestables, mais ils n'ont rien à voir avec l'hystérie; les phénomènes vasomoteurs (vasoconstriction et vasodilatation) sont des « réactifs » de la constitution hyperémotive, elle aussi lumineusement étudiée par Ernest Dupré. Pour ce qui est du suintement de sang, invoqué par mon contradicteur, c'est un phénomène proprement hystérique, une exagération *volontaire* de syndromes pathologiques.

M. Danville se réfère aussi à la collection du *Journal de Psychologie* pour conclure, grâce à des interprétations erronées, à la réalité du « vol hypnotique » : qu'il veuille bien reprendre ces amusantes anecdotes, et il se convaincra sans peine que l'hypnose a été inventée après coup, généralement par l'opérateur, parfois même par sa victime. Je me refuse à rediscuter *avec lui* la question du « pendule de Chevreul », tant qu'il n'aura pas des observations *personnelles* à me soumettre.

Au lieu de plaisanter si lourdement — ce qui étonne de sa part — la *vertu dormitive* de l'opium, il aurait mieux fait de comprendre la fécondité des classifications, ce qui aurait empêché un esprit sagace de tomber dans la confusion si commune (entre la mythomanie et l'hyperémotivité) et de poser des questions commençant par « pourquoi », parfaitement étrangères à la méthode scientifique *actuelle*. J'aurais pensé qu'il s'était mieux rendu compte que la science part du *fait expérimental* et qu'elle n'admet aucune autre tyrannie. Ce qui fait l'immense intérêt de la notion de « constitution morbide » (et aussi

de « disposition normale »), c'est qu'elles sont des données invariantes d'une même personnalité, qu'elles aident à prévoir le comportement quotidien et qu'elles groupent des individus d'apparences très dissemblables. Molière, sur tous ces points, n'a pas voix au chapitre.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL BOLL.

§

A propos de Suggestion.

Monsieur le Directeur,

M. Marcel Boll, me prenant de nouveau à partie dans le *Mercure de France* du 1er juin, me force à une nouvelle mise au point. Je la ferai aussi brève que possible, ne voulant pas être indiscret.

Je ne m'attarderai pas à reprocher à M. Boll le geste... peu délicat qui consiste à commenter publiquement des passages d'une de mes lettres privées. Cette lettre ne contient aucune idée essentielle que je n'aie exprimée maintes fois publiquement. La différence est que dans une lettre non destinée au public, et écrite au courant de la plume, on peut laisser échapper certaines impropriétés de termes que les intéressés ne manquent pas d'exploiter. Toujours est-il que M. Boll, avec un art consommé, parvient à présenter et à commenter mes phrases dans le sens le plus tendancieux. Ceux qui me connaissent ne seront pas dupes. Mais les autres ?

M. Boll prétend à tort que j'ai changé d'opinion ces derniers mois et que ma lettre du 19 février est en contradiction avec mon article paru dans le *Mercure* du 15 mai. Il serait au contraire bien facile de montrer que les principales idées qui, dans la lettre, furent rapidement jetées sur le papier, ont été développées et mises au point dans l'article. (Ce second texte est évidemment plus adéquat à ma pensée.) Mon opinion n'a pas varié à l'égard de ces légions de vulgarisateurs, souvent bien intentionnés mais incompétents, qui, un peu dans tous les pays, sous couleur de « couéisme » ou sous toute autre bannière, sont en train de ridiculiser la psychothérapie et tout particulièrement l'autosuggestion. J'ai maintes fois exprimé à M. Coué lui-même mes regrets de constater que, par excès de bonté et de confiance, il ne s'élevait pas résolument contre cette tapageuse et dangereuse propagande dont il ne me paraît pas, d'ailleurs, mesurer le danger, ce qui depuis longtemps m'a inquiété pour l'avenir de la méthode et m'a peiné.

C'est que mon sentiment à l'égard de M. Coué n'a pas varié lui non plus. C'est toujours celui d'une reconnaissance filiale, et je me plais à saluer en lui un homme de bien comme on n'en rencontre point, en même temps que le modeste initiateur d'une méthode très féconde, que j'ai été le premier à faire connaître (ce dont je ne me repens aucunement, comme on voudrait l'insinuer, mais ce dont je garde plutôt, je l'avoue, une certaine fierté), et que je suis indigné de voir saboter

comme on le fait aujourd'hui. M. Coué est, à présent entouré d'adulations tard venues et involontairement perfides. Quant à moi, je préfère jouer le rôle plus difficile de le défendre contre lui-même. Quand j'ai cru qu'il se trompait, je le lui ai toujours dit franchement, au risque de lui déplaire. Je le respecte et je l'aime trop pour agir autrement.

J'ajouterai que je suis très reconnaissant aux quelques praticiens distingués qui maintiennent et élaborent l'autosuggestion dans les cadres d'une saine méthode scientifique. Tels sont, entre autres, les médecins qui m'ont apporté leur précieuse collaboration à mon dernier livre : en Suisse les Drs Lestchinski et G. Richard ; à Paris les Drs Fauvel, Prost et Viriot ; en Allemagne le Dr Léonhardt Muller. Et ils ne sont pas les seuls.

Je ne voudrais point que l'on pût se méprendre sur mes sentiments à l'égard de personnes pour qui je professe une grande estime, et surtout à l'égard de M. Coué, pour qui mon affection ne s'est jamais démentie.

Après que vous avez — évidemment par inadvertance — inséré, dans vos colonnes, une de mes lettres privées qu'aucun prétexte n'autorisait à publier, je compte sur votre courtoisie, Monsieur le Directeur, pour insérer à son tour la présente lettre et, en vous remerciant de votre bon accueil, je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

Genève, le 6 juin 1925.

CHARLES BAUDOUIN.

§

Au sujet de l'invention de la T. S. F. — Ce n'est pas au *Mercure*, ni à moi, que M. le sénateur Guglielmo Marconi eût dû envoyer ses dénégations, mais à *La Libertad* et à M. le Dr d'Asteck Callery à Madrid, il y a un an. Je n'ai fait que traduire l'article de ce journal, dont la circulation, en Espagne et hors d'Espagne, est suffisamment connue, pour, en admettant même que son numéro du dimanche 25 mai 1924, que reproduisirent plusieurs autres feuilles, ne lui soit pas parvenu — il fut envoyé aux deux domiciles du sénateur : Marconi House, Strand, London W. C. 2, et Villa Griffone, Pontecchio, Italia, — admettre légitimement que l'intéressé en avait eu connaissance alors. S'il n'a pas jugé à propos d'y répondre, c'est qu'il avait ses raisons. Mais le Dr d'Asteck n'est pas une personnalité mythique et lui seul est responsable de ses dires, dont, si je m'en suis fait le truchement ici, je savais qu'ils émanaient d'un spécialiste de la T. S. F. digne de foi et très au courant des origines de cette science, pour avoir été l'élève de Righi à Bologne en 1894 et avoir connu ensuite, en Allemagne où il poursuivait ses études, un parent de ce professeur Calzecchi-Onesti qui fut l'un des précurseurs les plus remarquables de la radio-

télégraphie en Italie, et y avoir aussi eu vent des découvertes de Popoff à Cronstadt, dès avril 1895.

Mais il plaît à M. le sénateur Marconi de tout brouiller, dans cette riposte de son secrétaire. Ainsi nie-t-il avoir « jamais été élève du professeur Righi ». Or, dans la plus ancienne des notices sur sa personne qu'il ait inspirées en Angleterre — celle qui se lit à la page 720 de *Men and Women of the Time. A. Dictionary of Contemporaries*, dont l'auteur n'était nul autre que Victor G. Plarr, bibliothécaire du *Royal College of Surgeons of England* et qui parut à Londres en 1899 — il est dit en toutes lettres que « *he was educated.... at Bologna under Professor Righi* ». De même M. le sénateur Marconi semble dénier toute influence — notons qu'il lui plaît de dénaturer complètement le récit de M. d'Asteck en transformant en une « querelle dans un hôtel d'Antibes » la scène entre le cocher, son compatriote, et lui, qui eut lieu, selon M. d'Asteck, en pleine grande route solitaire — à sir William Preece sur ses heureux débuts en Angleterre, que, dit-il, sa « parenté à demi anglaise lui facilitait aisément ». Il est certain que M. le sénateur est fils de mère irlandaise — c'est lui-même qui le déclare à la page 1870 du *Who's is Who* pour 1924 (1), — mais, dans cette notice d'avant la gloire, on lit que, lorsqu'il « visita » l'Angleterre en 1896 et qu'il s'y « familiarisa *with the labours of Mr. W. H. Preece, C. B. F. R. S., Engineer-in-Chief of the Post Office* », il se rendit auprès de lui pour en recevoir les avis et que c'est seulement alors que son appareil fut mis à l'essai, non pas, comme il le dit, « à Westbourne Park », mais « entre Penarth et Weston », et que c'est seulement après le succès de ces expériences que M. le sénateur retourna dans sa patrie et, fort de ce triomphe, sut obtenir du ministre de la Marine italien un appui, d'où les expériences de Rome, puis celles de La Spezzia — sur lesquelles on peut voir A. Della Riccia : *Gli apparecchi di Marconi e le esperienze alla Spezia* (Roma, 1897). On sait, d'ailleurs, que la première patente prise en Angleterre, portant le nº 12.039, est seulement du 2 juin 1896. Mais, sur ces débuts de Marconi, la confusion qui règne permet toutes les légendes, ennemies de l'austère Histoire. L'actuel propriétaire de l'hôtel du Cap d'Antibes, lorsqu'en 1895 et 1896 il dirigeait l'établissement hydrothérapique d'Andorno Cacciorna, dans la province de Novara, y a très bien connu M. le sénateur et, pour y commémorer ses expériences de T. S. F. à cette lointaine époque, on a apposé, dans la cour de l'hôtel, une plaque commémorative. Voici un détail qu'on ignorait. Combien d'autres, remontant à la même époque, restent enfouis dans l'oubli ?

(1) Là aussi M. Marconi, en apprenant au monde qu'il a épousé la fille du 14ᵉ « Baron Inchiquin », dit être né à Bologne le 25 avril 1874. Sait-il que son premier biographe anglais le fait naître à Marzabotto en 1875 ?

M. le sénateur prétend que notre reproduction de l'article de M. d'Asteck est « une chose montée ». Nullement. Si des ingénieurs de sa *Wireless Telegraph and Signal Company* sont en effet allés faire des expériences de T. S. F. en avril 1901 entre Biot, près Antibes, et Calvi (Corse), nous n'avions aucune raison de croire que lui-même, à une période de sa vie sur laquelle on ne sait pas grand'chose, n'avait pas opéré en ces parages, puisqu'un excellent journal espagnol l'affirmait, sous la signature d'un homme qui, pendant la Guerre, a beaucoup fait parler de lui, parmi d'autres, qui avaient offert leurs services aux Alliés pour le repérage des sous-marins boches.

Quant à la réputation de M. le sénateur en tant que « vrai inventeur » de la télégraphie sans fil, loin de nous la sacrilège pensée d'y vouloir attenter. Il nous suffit de savoir ce qu'en pensent des savants italiens, ou professant en Italie, de la valeur de Righi, professeur à Bologne, et de Dessau, professeur à Pérouse, qui, à la deuxième édition de *Die Telegraphie ohne Draht* (Braunschweig, 1907), reconnaissent, page 570, que l'on ne saurait contester sérieusement que « *Marconis Erfindung in ihrer ursprünglichen Gestalt bald an der Grenze ihrer Leistungsfähigkeit gelangt war* », si Braun n'avait, le premier — son brevet allemand est du 14 octobre 1898, — indiqué les moyens de produire des ondes électriques de grande intensité et de période déterminée. Et ce sont aussi ces mêmes auteurs qui établissent, page 343 et suivantes, la complète dépendance de Marconi à l'endroit de Righi, Calzecchi-Onesti et Lodge. De Maxwell et de Hertz, naturellement, ainsi que de Popoff, ajouterons-nous, avec le comte von Klinckowstroem — voir son article : *Nationale Erfindungen*, dans la *Umschau* de Francfort, numéro du 19 janvier 1924, page 38. Et ce n'est pas, en France, M. Albert Turpain qui nous contredirait, lui qui, après tant de travaux sur la T. S. F., vient d'établir que la prétendue « trouvaille géniale, l'œuf de Colomb » de M. le sénateur — la mise à la terre de l'un des conducteurs de Hertz et l'élévation verticale de l'autre — n'étaient que des vieilleries depuis longtemps connues (voir A. Turpain : *Sur les origines de la T. S. F.*, aux Presses Universitaires de France.

CAMILLE PITOLLET.

§

Le Centenaire du Journal de Pepys. — Samuel Pepys, secrétaire de l'Amirauté sous deux règnes, ceux de Charles II et de James II, serait totalement oublié aujourd'hui, s'il n'avait laissé un journal, un « Diary », où il nota les événements les plus minces de sa vie, aussi bien les faits de sa vie politique ou administrative, que ceux de sa vie privée.

Toutefois, fonctionnaire prudent, il apporta à la rédaction de ce journal la même prudence qu'à l'exercice de sa charge, c'est-à-dire que pour

éviter les ennuis qu'aurait pu lui causer sa véracité au cas où son journal serait venu à être lu, il employa, pour l'écrire, un chiffre dont il était l'auteur et dont il se garda bien de donner le secret avant de mourir.

De telle sorte que son journal, déposé à la bibliothèque du Collège de Magdalene à Cambridge, garda son secret pendant bien des années jusqu'au jour où un clergyman, le révérend John Smith, parvint à percer le mystère de ses pages — il y a tout juste un siècle. Il fut aussitôt publié et devint classique en Angleterre.

C'est le fait d'un hasard si cette lecture et cette publication n'eurent pas lieu un siècle plus tôt.

En effet, au mois de mai 1728, un certain Pierre Leycester, cryptographe habile, de passage à Cambridge, y vit, à la bibliothèque, le journal de « M. Pepys ». Il était malheureusement pressé et craignait d'importuner le bibliothécaire, « autrement, écrivait-il à un de ses correspondants, j'aurais déchiffré quelques passages de ce journal ».

Et voilà comment trois générations plus tôt on aurait pu connaître la vie et les aventures de M. Samuel Pepys.

§

A propos du président Brinon. — Jean Brinon, dont M. E. Houth rappelait, dans le *Mercure* du 15 avril, « la mémoire éternisée par Dorat, Ronsard et les premiers de son siècle », ne fut pas seulement l'ami et le protecteur des poètes et des humanistes de la Renaissance. Les musiciens aussi lui firent leur cour; la preuve en est que l'illustre Claude Goudimel, qui devait finir si tragiquement, à Lyon, lors des massacres consécutifs à ceux de la Saint-Barthélemy parisienne, Goudimel, le musicien du Psautier huguenot, des *Amours* de Ronsard et des *Odes* d'Horace, dédia, le *6me jour d'aoust 1551*, son *Premier liure contenant huyct pseaulmes de David, traduictz par Clément Marot et mis en musique au long, en forme de mottets*, « à très noble et très illustre personnage, Monseigneur Jean Brinon, seigneur de Villaines et conseiller du Roy en son Parlement à Paris ».

Après avoir, comme il sied, cité ses auteurs anciens (le divin Platon et Strabon), Goudimel terminait sa dédicace au « très illustre Sénateur » par un éloge hyperbolique de ce dernier.

Cognoissant de long temps, dit il, qu'en vous atteint de l'esprit de Dieu, toutes singulières vertus, et exquises sciences comme un miracle, apparoissent, et sont par vous divinement soutenus, et qu'entre tous les arts la Musique par vostre moyen, et appuy de vostre noblesse bien née, a esté plus illustrée en ce pays de France qu'elle n'a jamais esté par cy devant : j'ay pris la hardiesse de vous offrir, et consacrer ce mien petit labeur, ne sachant à qui plus dignement ie le puisse dedier, ne qui par la multitude de ses graces et bienfaictz, n'ait plus obligé que vous : soubz le nom duquel mon present ouvrage se tien-

dra asseuré de la morsure des mesdisantz et envieux, et soubs un tel patron et défenseur, sera receu agreable des bons et vertueux. Vous suppliant le recevoir, et rendre digne de vostre seigneurie.

Il est probable que Goudimel ne fut pas le seul à dédier des œuvres musicales à ce « très honoré Seigneur » ; et il serait intéressant de retrouver quels furent les compositeurs qui se réunissaient avec les poètes amis de Jean Brinon. — J. G. P.

§

Le Dr Grenier, député musulman. — C'était une figure bien originale que celle du Dr Grenier, député de Pontarlier, qui s'était converti à la religion musulmane et siégeait à la Chambre, affublé d'un burnous. On ignorait ce qu'il était devenu. Il vit toujours, comme en témoigne la lettre suivante qu'a reçue notre collaborateur Ernest Raynaud et qu'il nous prie de publier, autant pour fixer un point d'histoire que pour rendre hommage à la vérité.

Monsieur,

Vous concluez dans votre livre de souvenirs : *Au Temps de Félix Faure*, le chapitre consacré au député musulman Dr Grenier par ces mots : « Je n'ai jamais pu découvrir si c'était un farceur ou un apôtre. »

C'était un apôtre. Si je me permets de vous en envoyer l'affirmation, c'est moins pour me donner le plaisir d'écrire à un auteur d'un livre qui m'a plu, que pour chasser de votre mémoire le souvenir plus ou moins critique que vous avez pu conserver du Dr Grenier.

J'étais trop jeune pour l'avoir connu député ; mais moi même originaire de Pontarlier, je l'ai vu souventes fois faire ses ablutions rituelles devant la fontaine qui ornait la place qu'habitaient mes parents, puis s'incliner, le front touchant terre, vers le soleil couchant, en prononçant le nom d'Allah! J'ai souri de cette dévotion quelque peu... singulière en mon pays; d'autres de ses compatriotes ont souri également; ils ont cru, comme vous l'avez pu croire, à une passade, à une originalité surprenante. Ils ont dû changer d'avis. Le Dr Grenier est croyant — car il vit encore, exerçant toujours sa profession de docteur dans sa ville, avec une conscience, un dévouement splendides. Homme de bien dans toute l'acception du terme, se ruinant presque pour obliger les pauvres. Il pourrait être cité en exemple à bien des jeunes de la nouvelle génération qui feraient volontiers profession de foi de l'égoïsme plutôt que de la bonté. Un des curés de Pontarlier, pour qui cet homme n'est qu'un apostat, ne m'a-t-il pas dit que s'il avait un vitrail à faire faire pour son église, il voudrait que l'effigie du Dr Grenier y figurât ?

Il est croyant. Il signe encore ses lettres de son nom musulman. Il y transcrit des versets du Coran, d'une pensée toujours élevée, car il en donne la traduction. Il vit, pour ainsi dire, en marge de tout, mais il vit comme un saint, comme un... apôtre, effacé, modeste, indifférent au passé, ne paraissant pas se souvenir d'avoir jamais défrayé tant la Chronique parisienne.

Ne voyez dans cette lettre que l'intention de défendre la réputation d'un homme pour qui j'ai le plus grand respect... ROBERT FERNIER
artiste peintre.

§

Sur une définition de Pascal.

Monsieur le Directeur,

M. F. Rondot, p. 207 du n° 646 du *Mercure de France*, parle d'une mésaventure étrange survenant au grand Pascal, oserai-je signaler à vos lecteurs que la définition : « Dieu est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part » n'est pas une de ses pensées *originales* ? Livre V, chap. XLVIII des cinq livres de F. Rabelais, édition G. Flammarion, p. 272, on peut lire : « Allez, amis, en protection de cette sphère intellectuelle de laquelle en tous lieux est le centre et n'a en lieu aucun circonférence, que nous appelons Dieu. » Que Pascal ait lu Rabelais, cela ne fait pour moi aucun doute, mais « il reste encore assez de preuves qu'il fut un homme de génie ».

Dr HENRY LA BONNE,
auteur du VIe livre de Rabelais.

§

Aristide Bruant et Toulouse-Lautrec. — Pour compléter la notice que nous avons publiée ici, le 1er mars, le libraire Eugène Rey nous rapporte l'anecdote suivante.

Vers 1895, Aristide Bruant fut engagé aux Ambassadeurs pour y donner un certain nombre d'auditions de ses œuvres. Le directeur de ce concert demanda au poète de faire dessiner une affiche par un de ses amis. Bruant choisit Toulouse-Lautrec, lequel fit l'affiche aujourd'hui célèbre et qui est l'une des mieux caractéristiques de son talent. Mais cette formule d'art n'allait pas sans choquer alors bien des gens. Le directeur des Ambassadeurs commença par refuser d'apposer l'affiche. Mais Bruant se montra irréductible : ou l'affiche — celle de Lautrec et non telle autre qui lui était proposée, — ou se priver de son concours. Le directeur s'inclina et, finalement, « découvrit » à son tour les beautés du Lautrec pour lequel il choisit les meilleurs emplacements de Paris.

§

Erratum. — Dans le numéro du 15 juin 1925, page 859 (écho *Un prédécesseur de Léonce Bénédite au musée du Luxembourg*), supprimer (lignes 37 et 38) *La Levrette en paletot* et lire *La Muse à Bibi.*

§

Publications du « Mercure de France ».

DU CRAN ! par Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16, 7 fr. 50. La première édition a été tirée à 550 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 38 à 587, à 20 fr. Il a été tiré : 12 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 12, à 100 fr. ; 25 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 13 à 37, à 75 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier

BULLETIN FINANCIER

L'attitude des socialistes à l'égard du Cabinet, l'instabilité politique, la crainte de nouvelle inflation, la baisse du franc... tout cela, on en conviendra, est peu fait pour engager la Bourse à poursuivre le mouvement de reprise qu'elle avait esquissé ; aussi trouvons-nous nombre de valeurs en régression. Les rentes françaises, particulièrement touchées, perdent derechef d'importantes fractions : 3 o/o perpétuel, 43.15 ; 4 o/o 1917, 44.95 ; 5 o/o 1920 amort., 66.40 ; 6 o/o 1920, 63.15 ; il en va de même des obligations du Crédit National : ob. 5 o/o 1919, 313 ; ob. 5 o/o 1920, 306.50 ; ob. 6 o/o 1924, 334. Aux fonds étrangers, les russes sont plus faibles, tandis que les Ottomans se raniment à l'approche de la réunion de la Commission de la Dette ottomane : Unifié, 62.40 ; 5 o/o 1914, 34.10.

Les banques françaises subissent l'effet de l'ambiance générale et perdent quelques fractions ; pourtant la Rente Foncière bondit à 3650 sur des bruits de vente de ses immeubles de la rue Marbeuf et sur le nouveau projet de loi relatif aux baux à long terme. Les charbonnages ont des fortunes diverses, selon qu'ils sont cotés au Parquet ou en Coulisse, les premiers se présentant sans changements, les seconds, profitant des dispositions plus optimistes du groupe où se négocient un grand nombre de valeurs internationales, naturellement bien influencées par les cours de la livre à 102.15 et du dollar à 21.08. Les affaires d'électricité sont résistantes, celles de textiles en constante amélioration, Dollfus progresse à 3510, le Comptoir de l'Industrie linière à 970.

Aux produits chimiques, Saint-Gobain, Chauny et Cirey cote 3900 contre 3775. Cette société procède, en ce moment, à l'émission au prix de 1000 fr. de 82.000 actions nouvelles de 500 francs, jouissance janvier 1925. La souscription est réservée à concurrence de 80.000 aux actionnaires actuels, à raison d'une action nouvelle pour trois actions anciennes, à titre irréductible, et sera close le 10 juillet.

Au marché en banque, le compartiment des pétroles n'a que peu varié : Royal Dutch, 33.750 ; Shell, 470. Les caoutchoutières, malgré des prises de bénéfices qui ne leur permettent pas de conserver intégralement les plus hauts cours cotés, terminent néanmoins avec de très importantes plus-values : Padang ex-coup. 555 contre 534 ; La Financière, 196 contre 185.50 ; les Terres Rouges font un nouveau bond de 358 à 400. Continuation d'une bonne fermeté des mines d'or et de diamants : De Beers, 1151, Jagersfontein 319 ; Rand Mines 311 ; Chartered 167.50.

LE MASQUE D'OR.

CRÉDIT NATIONAL

Réunis le 9 juin en assemblée ordinaire, les actionnaires ont approuvé les comptes de l'exercice 1924, se traduisant par un bénéfice net de 8.339.089 fr. 53, auxquels il y a lieu d'ajouter 949.334 fr. 75, montant du bénéfice reporté de l'exercice précédent, soit un bénéfice net total de 9.288.424 fr. 28.

Les réserves ont été dotées de 6.416.954 fr. 48, et 1.371.469 fr. 80 ont été reportés à nouveau. Le dividende, payable à partir du 10 juin 1925, a été fixé à 6 o/o brut.

MM. Brizon, Desforges, Lehideux, Georges-Picot, ont été réélus administrateurs, pour une durée de six ans. M. Gabriel Cordier, régent de la Banque de France, président de l'Energie Electrique du Littoral méditerranéen, a été élu administrateur en remplacement de M. Joanny Peytel, décédé. Les pouvoirs de MM. Despagnat, Machart, Rendu, censeurs, ont été renouvelés.

LES EMPRUNTS DU MÉTROPOLITAIN ET DU GAZ

Le Conseil municipal de Paris, dans sa séance du 11 juin, a voté les modalités d'émission de deux emprunts en instance : l'un de 250 millions, pour le Métropolitain ; l'autre de 100 millions, pour la régie du Gaz.

Ces émissions auront lieu, l'une après l'autre, d'ici la fin du mois, sous forme d'obligations de 500 francs, émises à 440 fr. pour le premier emprunt et à 450 francs pour le second. Le taux de placement sera dans le premier cas de 7,85 o/o et dans le second de 8.04 o/o. Le taux de revient pour l'emprunteur ressort respectivement à 10,23 o/o et 10,48 o/o.

L'assemblée a réservé l'émission d'un autre emprunt en instance, celui de la C. P. D. E., considérant l'impossibilité qu'il y aurait à émettre trois emprunts d'ici au 30 juin, dernier délai accordé par le ministre des Finances.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an	70 fr.	Un an	85.00
Six mois	38 »	Six mois	46.00
Trois mois	20 »	Trois mois	24.00
Un numéro	4 »	Un numéro	4.50

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris*. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

N° 650 36e Année. Tome CLXXXI 15 Juillet 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France........ *4 fr.* | *Etranger*...... *4 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

RENÉ DESCHARMES

ET

LA CORRESPONDANCE DE FLAUBERT

Avec le dernier tome de la *Correspondance* (lettres de janvier 1877 au 8 mai 1880), complété par les *Notes de Voyage* (Egypte et Orient), va s'achever la publication de l' « Edition du Centenaire » des Œuvres de Gustave Flaubert.

A mesure que paraissaient les volumes de la *Correspondance*, les mérites de l'édition nouvelle s'affirmèrent, et l'on connut davantage l'étendue du service que René Descharmes rendait à la littérature en ordonnant avec un soin pieux, une patience et une érudition dignes des plus grands éloges, ces textes réputés, mais jusqu'alors si incomplets, si mal classés, et si souvent fautifs. Une mort prématurée l'emporta au moment qu'il allait corriger les épreuves du dernier tome. Il avait donc terminé presque entièrement sa tâche, mais la joie de contempler dans son ensemble le monument qu'il avait édifié ne lui a pas été donnée, et ce fut le grand souci de ses derniers jours que d'en assurer jusqu'au bout la bonne exécution.

Son nom était depuis longtemps familier aux lecteurs de cette revue, qui l'accueillit dès ses débuts dans la carrière des lettres. Dans un article nécrologique paru au lendemain de sa mort, on y a déjà rendu hommage à la noblesse de son caractère et au désintéressement de ses travaux. Mais

il convient, maintenant que l'œuvre va être bientôt achevée, de revenir avec plus de détails sur les mérites de l'ouvrier et de montrer avec quelle perfection il a su la réaliser.

§

Ce sera sans doute un des traits caractéristiques de l'histoire littéraire de notre temps que certains critiques (et qui sont parmi les meilleurs) aient dévoué leur vie tout entière à la plus grande gloire d'un seul maître : Stendhal, privilégié, occupe à lui seul, à côté de M. Arbelet, plusieurs écrivains ; les fervents de Balzac, dans les siècles futurs, n'auront plus grand'chose à dire que M. Marcel Bouteron n'ait dit avant eux — et pareillement, il n'est rien de ce qui concerne la biographie ou l'œuvre de Flaubert que René Descharmes n'ait su et ne se soit appliqué à mettre heureusement en lumière. Pour lui, l'amour de Flaubert était une sorte de religion. Sans doute, la foi n'a pas besoin de raisons : mais on en trouverait aisément pour justifier celle qui l'animait, et qui fut agissante parce qu'elle fut profondément sincère.

Il y avait d'abord, entre le romancier et son commentateur, parité de goûts, d'idées et caractère. Le hasard d'une lecture, à l'âge des enthousiasmes où l'on se donne tout entier, avait révélé à Descharmes ces affinités profondes. La découverte de la *Correspondance* enflamma son zèle, et comme il aimait passionnément les lettres, il résolut d'entrer chaque jour un peu plus avant dans la pensée de l'écrivain qui, plus qu'aucun autre, a personnifié l'amour de la littérature, — un amour cruel, mais dont le tourment est aussi une jouissance. De ce moment, il commença de s'entourer de tout ce qui pouvait le faire mieux connaître : il suffisait qu'une chose lui rappelât Flaubert pour qu'elle prît à ses yeux de l'intérêt.

Il fut de l'intimité de ce maître, librement choisi ; il vécut auprès de lui par l'imagination, et comme Flaubert, reclus en sa maison du bord de l'eau, vivait la vie de ses

personnages, Descharmes vécut la vie du solitaire de Croisset, connut le milieu et la société d'alors mieux que son propre temps, et partagea les amitiés et les haines du romancier. Familièrement, il l'appelait le *Vieux* quand il en parlait (ainsi Flaubert signait-il souvent ses lettres intimes), et il en parlait toujours comme on fait d'un être vivant. Que de fois ne m'a-t-il pas dit en me quittant pour retourner à ses travaux : « Je vais retrouver le Vieux ! » Car il l'avait positivement ressuscité.

Imprégné du style épistolaire de Flaubert, il en avait adopté naturellement les tournures et les expressions et — je l'ai dit ailleurs — ce n'était point là du pastiche, même inconscient : il sentait toutes choses comme les eût senties Flaubert ; comme celui-ci les eût jugées, Descharmes les jugeait et les mêmes mots lui venaient pour exprimer sa pensée. De ce long commerce posthume avec son maître, il avait hérité jusqu'aux manies du *Vieux*, et comme lui, s'indignait où d'autres eussent souri. Il avait le même mépris un peu hautain de toutes les bassesses, la même pudeur à parler de soi, et la même répugnance, aussi, à en laisser parler. Il allait droit son chemin ; dédaignant les complaisances et les succès faciles, il eut peu d'amis et moins encore de « camarades » — et pourtant tous ceux qui vraiment le connurent ne purent se défendre de l'aimer...

Mais cette pudeur, dira-t-on, n'aurait-elle point dû lui interdire de violer l'intimité d'un maître qui s'était précisément si bien appliqué, selon le conseil du sage, à cacher sa vie, et professait que l'œuvre seule de l'écrivain appartient au public et non sa personne ? On a pu se demander ce qu'eût pensé Flaubert de ces livres où sont contées par le menu ses angoisses et ses joies, ses peines et ses amours. N'eût-il pas rugi de douleur à se voir ainsi livré tout saignant à la curiosité de la foule ?

Il n'est pas difficile de répondre. A peine Flaubert était-il mort — et Descharmes alors n'était pas né — que paraissait *Bouvard et Pécuchet*, roman inachevé, que Flaubert eût

préféré jeter aux flammes plutôt que de souffrir qu'il fût publié en cet état d'imperfection où il l'avait laissé. Nous sommes libres de penser qu'il aurait eu tort, mais il n'en demeure pas moins certain qu'il n'eût point hésité. Puis ce furent, six mois plus tard, les perfides révélations de Maxime du Camp dans la *Revue des Deux Mondes*, réimprimées dans les *Souvenirs Littéraires*, malgré la cinglante protestation de Maupassant ; et ce furent encore les *Lettres à George Sand*, les quatre tomes de la *Correspondance*, et puis des *Notes de Voyage*, des inédits, des œuvres de jeunesse, dont le volume dépasse de beaucoup celui des œuvres publiées du vivant et avec l'assentiment de leur auteur. Ah ! qu'il eût souffert, le *Vieux*, s'il avait pu croire à cette profanation ! Certes, la plupart de ces manuscrits, petit à petit exhumés des tiroirs où il les avait enfouis, sont pleins d'intérêt, et je me hâte de dire qu'il aurait été déplorable que la *Correspondance*, par exemple, demeurât ignorée, car je suis de ceux qui voient en elle le chef-d'œuvre de Flaubert. Mais en est-il moins vrai que jamais celui-ci n'eût consenti qu'on en imprîmât une seule ligne, non plus que des œuvres de jeunesse ?

Naturellement, ces publications suscitèrent des gloses — souvent un peu hâtives — des critiques souvent mal informées. Des erreurs, des demi-vérités, plus redoutables que des mensonges, virent le jour autour de ces textes, dont beaucoup étaient tronqués ou même altérés. Qui donc se fût soucié de consacrer de longs efforts à rétablir la vérité, à détruire les légendes qui, petit à petit, se formaient ? Et comment la dire, cette vérité, sans paraître, au surplus, blesser cette pudeur si farouche du maître disparu ? Mais comment oublier, aussi, qu'avant toutes choses il révérait la vérité ? Or Descharmes n'a rien fait qu'une œuvre de sincérité ; il aimait trop, il respectait trop l'objet de ses études pour être mû par une illégitime curiosité. Pourtant, qu'on ne s'y trompe pas : ses livres ne sont point pour cela une œuvre d'apologétique, mais une œuvre de patiente et sûre

exégèse, où l'on avance pas à pas, en tâtonnant parfois, mais toujours vers la lumière. Et si, finalement, le critique voit se fortifier son amour et grandir sa foi, c'est qu'en vérité l'homme qu'il étudie mérite pleinement d'être aimé.

Et c'est pourquoi je me plais à croire, maintenant que mon cher René Descharmes est allé retrouver son *Vieux* pour ne le plus quitter, que celui-ci l'accueillit sans amertume et le fit asseoir auprès de lui, sous les « ombres myrteux », à cette place choisie où les sages prennent leur repos et sourient avec indulgence de nos futiles querelles et de nos vains soucis.

§

Issu d'une vieille famille ardennaise, Eugène-Louis-René Descharmes était né à Charleville le 22 octobre 1881 (et non 1880, comme on l'a répété par erreur au moment de sa mort). Elevé dans un milieu où le culte des lettres restait en honneur, il poursuivit ses études au lycée de Mézières jusqu'au baccalauréat, puis entra en rhétorique supérieure au lycée de Lille, où il eut pour maître M. Paul Berret, le savant commentateur-éditeur de Victor Hugo. A Charleville, il avait eu pour condisciple Paul Acker, avec lequel il s'était lié d'amitié.

En même temps qu'il suivait les cours de la Faculté des Lettres, il fit son droit, puis, tout en travaillant à sa thèse sur Flaubert, il revint à Charleville et s'inscrivit au barreau, dont son père, avocat d'esprit fort distingué, avait été bâtonnier. L'année suivante, en 1909, il était reçu brillamment docteur devant la Faculté des Lettres de Lille. Sa thèse principale avait pour titre *Flaubert, sa vie, ses œuvres et ses idées avant 1857*, et sa thèse complémentaire *Un ami de Flaubert, Alfred Le Poittevin, œuvres inédites précédées d'une introduction sur sa vie et son caractère.*

1857, c'est la date de la publication de *Madame Bovary* chez Michel Lévy, suivant de quelques mois le procès fameux. Dans ce gros volume de plus de six cents pages,

édité à Paris chez Ferroud, nous allons trouver une biographie psychologique, un « essai », qui nous prépare à l'intelligence des œuvres de Flaubert. Voici, exposées dans leurs moindres détails, les influences familiales, les étapes de la formation intellectuelle du romancier, ses années d'apprentissage, ses années de voyage, et ses premières années de maîtrise, — car la vie de Flaubert se divise naturellement comme celle du héros gœthien. Voici les amis : Le Poittevin, Du Camp, Bouilhet, et voici l'amour : l'énigmatique figure de Mme Schlésinger, qui, plus tard sera Mme Arnoux de l'*Education Sentimentale*, et puis Louise Colet, la « muse » insupportable et tendre, tour à tour irritée et soumise, et voici les déceptions que les amitiés comme les amours laissent trop souvent derrière elles, sans doute parce qu'il n'est au monde que les rêves inachevés dont on peut être sûr qu'ils ne décevront pas quand, à l'avance, on s'est bien persuadé qu'on ne doit rencontrer au fond de toutes choses qu'amertume et désillusion. Et peu à peu, nous apparaît au cours de ces pages, une âme inquiète et tourmentée, assoiffée d'un idéal qu'elle sait inaccessible. Nous comprenons comment et pourquoi Flaubert qui, depuis son enfance, n'a cessé d'être un idéaliste, un lyrique rebuté par les vulgarités de l'existence, cherche dans les créations de l'art un moyen d'échapper à la réalité, comment il « se forge artificiellement une nature opposée à celle que, peut-être l'hérédité, et certainement son éducation première avait façonnée en lui. Et le plus remarquable, c'est de voir que concurremment et alternativement il a développé ses facultés et exercé son talent, tantôt dans le sens de ses tendances originelles, tantôt à l'encontre de ses tendances (1). »

Le jugement de la critique fut unanime : ces deux volumes, d'emblée, plaçaient leur auteur parmi les meilleurs historiens de la littérature :

(1) R. Descharmes : *Flaubert avant 1857*, p. 546-547.

On les quitte, écrivait M. Paul Berret (2), non seulement instruit, mais encore ému. Pas plus que chez Flaubert, l'érudition et la méthode n'ont tué chez M. René Descharmes le sens de la pitié. M. René Descharmes a diagnostiqué le cas de Flaubert avec toute la certitude expérimentale de ces médecins chez qui la curiosité professionnelle laisse vivre le don d'émotion.

Ces qualités, ce sens profond de l'humanité, que l'érudition n'étouffe pas, mais auquel elle sert au contraire de point d'appui, se retrouvent dans les autres ouvrages de René Descharmes ; car l'exercice de la profession d'avocat ne le détourne point d'écrire, et bientôt même il abandonne le droit pour venir à Paris où, de plus en plus, ses recherches littéraires et ses goûts l'attirent. Il entre à la Bibliothèque Nationale, et est attaché au département des Imprimés où il trouve un aliment à sa passion de lecture ; et comme, un instant rivaux dans le culte de Flaubert, nous nous étions, lui et moi, liés d'une amitié fraternelle que la mort seule a pu dénouer, nous publiâmes en collaboration les deux volumes intitulés *Autour de Flaubert*, dont la plupart des chapitres parurent dans cette revue, soit sous nos noms réunis, soit sous nos signatures séparées.

A la Nationale, Descharmes travailla à la rédaction du catalogue général, et fut chargé, entre autres, des articles Flaubert et Victor Hugo. Mais tout en se montrant un bibliothécaire modèle (son souvenir est gardé précieusement par tous ceux qui furent ses camarades ou ses chefs) (il poursuivait ses travaux personnels. Quand parut la thèse de M. E.-L. Ferrère sur *l'Esthétique de Flaubert et le Dictionnaire des Idées reçues* (3), Descharmes entreprit une étude approfondie de *Bouvard et Pécuchet*. M. Ferrère voyait dans le *Dictionnaire des idées reçues* un dossier de la bêtise humaine constitué par un homme qui avait à la fois la haine de cette bêtise et l'impérieux besoin de

(2) Paul Berret : *René Descharmes, Flaubert avant 1857 ; Alfred Le Poittevin*, in *L'Enseignement Secondaire*, août 1909.
(3) Paris, Conard, 1913.

la constater, de l'étudier, de s'en repaître. Et en cela, il avait raison. Mais il avait tort de penser qu'il fallait ajouter foi au passage des *Souvenirs littéraires* de Du Camp, si sujets à caution, selon lequel, en 1843, Flaubert avait déjà conçu le projet d'écrire un roman pour utiliser ses matériaux. Dans un article de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (avril-juin 1914), Descharmes démontra péremptoirement que le *Dictionnaire* ne pouvait trouver place dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet* et former ainsi la matière des « écritures » entreprises par les deux bonshommes lorsque, dégoûtés de leurs vaines tentatives et quand toutes leurs entreprises ont avorté, ils n'éprouvent plus qu'un désir: copier comme autrefois. Mais si ce n'est point ce catalogue des « idées reçues », que copient-ils donc ? Descharmes montra qu'il existait dans les papiers de Flaubert, à côté du *Dictionnaire*, une liasse de documents (qui d'ailleurs n'avait point échappé aux investigations de M. Ferrère, puisque celui-ci la désigne sous le nom d' « album ») et qui, tout entière, est composée de citations. Or, dans une lettre à Mme Roger des Genettes du 24 janvier 1880, Flaubert écrit :

Le dernier volume [de *Bouvard et Pécuchet*] ne sera presque composé que de citations.

Ces extraits sont empruntés aux auteurs les plus divers, mais ils ont tous ce caractère commun d'être ineptes. C'était là ce que devaient copier les deux bonshommes (4). Mais restait à savoir comment leur venait l'idée de ce choix, et comment, aussi, ils devenaient capables de discerner la bêtise, eux que les critiques s'acharnaient bien à tort à nous représenter comme de pauvres esprits, comme de parfaits crétins, et bien que Flaubert nous eût avertis que « par leur curiosité leur intelligence s'était développée »,

(4) Au surplus, Flaubert n'avait point attendu d'écrire *Bouvard et Pécuchet* pour utiliser le *Dictionnaire*, et Descharmes a montré que dans *Mme Bovary*, aussi bien que dans l'*Education sentimentale*, il avait largement tiré parti de cette mine de documents et en avait extrait de nombreux propos prêtés à ses personnages.

bien qu'il eût écrit cette phrase capitale et qui laisse voir le fond de sa pensée : « Alors une faculté pitoyable se développa dans leur esprit, celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer. Des choses insignifiantes les attristaient : les réclames des journaux, le profil d'un bourgeois, une sotte réflexion entendue au hasard. En songeant à ce qu'on disait dans leur village, et qu'il y avait jusqu'aux antipodes d'autres Coulon, d'autres Marescot, d'autres Foureau, ils sentaient peser sur eux comme la lourdeur de toute la terre ». Ah ! que Faguet avait donc eu tort de s'étonner qu'on pût « parler de Flaubert comme penseur ! » et de le tenir pour un esprit médiocre. *Bouvard et Pécuchet*, si ce livre eût été terminé, personne n'en eût pu nier la profondeur ni l'immense portée philosophique. De cela, beaucoup se doutaient ; mais l'honneur revient à Descharmes de l'avoir démontré avec une méthode rigoureuse et par des arguments sans réplique (5).

Entre temps, après avoir écrit, par manière de délassement, une notice sur les *Mémoires* de Voltaire, modèle de critique élégante et pleine d'aperçus nouveaux, Descharmes avait recherché les « sources » utilisées par Flaubert pour la composition de *Bouvard et Pécuchet*, et publié ici même un article sur Grégoire de Fenaigle, inventeur d'une méthode mnémotechnique, et « maître d'histoire » des deux bonshommes.

La guerre survint. Lieutenant de réserve au 91e de ligne, Descharmes rejoignit Mézières, fut envoyé à Nantes au dépôt après la retraite, puis revint au front sur sa demande. Très affaibli par un long séjour dans la région de Verdun, « commotionné » par l'éclatement d'un obus, qui, par miracle, ne le blessa point, il dut entrer au Val-de-Grâce, et, de ce jour, sa santé déclina. Promu capitaine, et employé pendant quelques mois à la Section Historique du Ministère de la Guerre, il dut être enfin réformé. Il n'était plus

(5) Cf. René Dumesnil : *Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles ?* « Mercure de France », 16 juillet 1914.

qu'une ombre, mais incapable de demeurer inactif, il reprit du service à la Nationale, et comme le poste de bibliothécaire en chef du Muséum d'Histoire Naturelle lui était offert, il l'accepta. Là, une tâche administrative très lourde l'attendait : le catalogue de ce riche dépôt restait à l'abandon depuis de longues années. Descharmes entreprit de le dresser. Puis, la guerre terminée, les périodiques arrivèrent par wagons des pays étrangers, et il fallut compléter les collections, correspondre avec les sociétés savantes de l'univers entier pour réclamer leurs publications. Cette besogne accablante ne l'empêcha point de continuer ses travaux personnels. Les matériaux amassés *autour de Bouvard et Pécuchet* formaient la matière d'un gros volume ; Descharmes le publia sous ce titre, au moment où l'on fêtait le centenaire du romancier, et comme, à ce propos la Librairie de France décidait de faire paraître une édition nouvelle des œuvres du maître, il accepta de reviser les textes et de classer la *Correspondance*. Depuis longtemps, il avait eu l'idée de procéder à ce classement ; il rêvait d'entreprendre une édition critique ; mais il lui avait fallu renoncer à ce projet devant le mauvais vouloir des détenteurs des autographes. L'occasion qui s'offrait lui sembla pourtant bonne à saisir, au moins comme travail de préparation, et, de ce jour, enfermé dans son cabinet au troisième étage du pavillon qui, jadis, avait été la demeure de Buffon, il vécut plus que jamais dans l'étroite intimité du « vieux » Flaubert. A peine avait-il terminé son service à la bibliothèque, qu'il montait chez lui et se remettait à la besogne. Jamais œuvre entreprise avec plus d'amour ne fut menée à bien avec plus de conscience.

Si la revision des textes imprimés du vivant de Flaubert était chose assez simple (il suffisait de les collationner sur la dernière édition corrigée par le romancier lui-même), il n'en était pas ainsi de la correspondance. Le traité qui liait les nouveaux éditeurs stipulait bien qu'aucun inédit ne devait être publié par eux ; mais Descharmes n'en avait pas

moins le devoir et le droit de rechercher les lettres jusqu'alors éparses dans les journaux et les revues et d'enrichir ainsi le recueil en préparation. En outre, comme les éditions précédentes fourmillent de fautes de lecture, comme de nombreux fragments semblaient manifestement interpolés, un contrôle rigoureux des manuscrits s'imposait. Enfin, il fallait reclasser ces lettres publiées sans souci des dates, parce que Flaubert, non plus que ses correspondants, n'avaient pris soin de les dater eux-mêmes.

On imagine ce que fut cette chasse aux documents, quelle correspondance avec les possesseurs d'autographes ou leurs héritiers, quelles innombrables démarches elle nécessita. Descharmes n'eut souvent pour le guider, dans ses investigations, qu'une allusion à un événement politique, à un décès, à un livre nouvellement paru, ou bien encore à une lecture faite par Flaubert au moment où celui-ci écrivait. Il dut donc dépouiller les journaux et les revues, la collection de la *Bibliographie française*, et lire jusqu'aux almanachs ; il dut inventorier les registres des prêts dans les bibliothèques publiques pour y relever la mention des ouvrages consultés par Flaubert. On comprend quels efforts a nécessités la moindre de ces courtes notes, mais si substantielles, justifiant le reclassement d'une lettre sous une date qui n'est point celle que les éditions antérieures lui ont assignée. Ainsi, bien rares sont les dates que Descharmes ne soit pas parvenu à fixer exactement, bien rares sont les points jusqu'alors obscurs de la biographie de Flaubert qu'un contrôle rigoureux des textes ne lui ait pas permis d'élucider.

En outre, ne pouvant rétablir les passages supprimés par les précédents éditeurs, il signala aux lecteurs les lacunes qui expliquent le caractère « décousu » de certaines lettres : « Si l'on peut se résigner, écrivait-il dans sa note liminaire, à ne posséder que d'une façon incomplète et imparfaite la *Correspondance* de Flaubert, c'est du moins à la condition d'être averti des mutilations fâcheuses

qu'elle a subies. » Scrupule qui n'avait guère embarrassé ses devanciers !

L'étendue du labeur que suppose l'accomplissement d'une pareille tâche, les articles que Descharmes publia, tandis qu'il préparait le classement de la *Correspondance*, nous la révèlent, car ces articles ne sont, en quelque sorte, qu'une mise au point des innombrables notes enfermées dans ses dossiers. Ainsi, dans la *Revue de la Semaine* des 9 et 16 décembre 1921 fit-il paraître une étude sur *Gustave Flaubert, Louis Bouilhet et Eugène Delattre*, et dans les *Marges* des 15 juillet et 15 août 1923, un article sur la *Publication de Salammbô*, où sont rapportés les pourparlers engagés entre Flaubert et son éditeur Michel Lévy, d'avril à novembre 1862. Or, si ce commentaire embrasse une période de six mois, la correspondance s'étend sur un demi-siècle, et cela donne une idée du travail entrepris par celui qui vint à bout de la classer. Mais avec l'extrême modestie qui était le trait essentiel de son caractère, Descharmes trouvait toute simple cette entreprise et toute naturelle sa réussite, comme si, pour accomplir pareil labeur, il n'eût pas fallu posséder, en même temps qu'une méthode et une conscience rigoureuses, une érudition hors de pair. Même, il regrettait de n'avoir pu mieux faire encore et, dans sa « note finale », il écrivait à la veille de sa mort :

> Là où la certitude ne pouvait être obtenue, j'ai dû me contenter d'une approximation aussi étroite que possible, et, en tous cas, vraisemblable. Ai-je réussi à mener à bien cette partie de ma tâche ? Que vaut cette édition nouvelle de la *Correspondance* quant à son classement ?

Ce qu'elle vaut ? Il était le seul à en douter encore, — et il est parti sans entendre la réponse que le public lettré a déjà faite à sa question (6).

(6) Quelques ouvrages de René Descharmes n'ont pas été réunis en volumes. Je crois utile de donner ici une liste de ses principales publications :

Saint-Julien l'Hospitalier et la Légende du beau Pécopin, « Revue de Biblio-Iconographie », janvier-février 1905.

Salammbô au théâtre : Folammbo ou les Cocasseries carthaginoises de

§

Il n'est guère de livres qui, à tant de points de vue, soient pour le lecteur d'un intérêt aussi divers que la *Cor-*

Laurencin et Clairville, « Annales Romantiques », VI, mai-août 1909 (reproduit avec modifications dans *Autour de Flaubert*).

Gustave Flaubert : Fragment inédit sur la Ville et le Château de Blois, Mémoires de la Société des Sciences et des Lettres du Loir-et-Cher, Blois, Ch. Migault, 8°, 1907, p. 83 et s.

Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857, Paris, Ferroud, 8°, 1909, XII-613 p.

Un ami de Flaubert : Alfred Le Poittevin. Œuvres inédites précédées d'une introduction sur sa vie et sur son caractère, Paris, 1909, Ferroud, 8°, LXXVI-160 p. Cet ouvrage a été publié à nouveau (avec modifications dans l'introduction), dans la Bibliothèque romantique, dirigée par M. Henri Girard, sous le titre de *Alfred Le Poittevin, Une Promenade de Bélial et œuvres inédites, précédées d'une introduction*, par René Descharmes, Paris, les Presses Françaises, in-12, 1924.

A propos d'une édition nouvelle de Par les Champs et par les Grèves, « Annales romantiques », VIII, pp. 26-36, janvier et février 1912.

Histoire cartographique des Pyrénées-Orientales. La carte de Roussel et La Blottière et sa légende inédite, extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, Paris, Imprimerie Nationale, n° 3, 1911.

Le Musée de Flaubert à Croisset, Supplément littéraire du *Figaro*, 1er juillet 1911 (reproduit *in* « Annales romantiques », VIII, 303, 1911).

Le Cœur de Flaubert, supplément littéraire du *Figaro*, 5 août 1911.

Flaubert et ses éditeurs Michel Lévy et Georges Charpentier, lettres inédites à Georges Charpentier, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, avril-juin et juillet-septembre 1911 (reproduit avec modifications dans *Autour de Flaubert*. Les lettres à Charpentier sont reproduites dans l'édition du Centenaire de la Correspondance).

Autour d'un petit livre oublié : A propos du Centenaire de Franz Liszt, « Mercure de France », 1er janvier 1912 (sur le voyage à Chamonix du major Pictet, de Genève, en compagnie de Litszt, George Sand et Mme d'Agoult).

Les dernières années de Gustave Flaubert, Edmond Laporte et la préparation de Bouvard et Pécuchet (en collaboration avec René Dumesnil), *La Revue*, 1er-15 mai 1912 (reproduit avec modifications dans *Autour de Flaubert*).

Les connaissances médicales de Gustave Flaubert ; Salammbô, le défilé de la Hache et le radeau de la Méduse, « Mercure de France », 1er septembre 1912 (reproduit avec modifications dans *Autour de Flaubert*).

Autour de Flaubert. Etudes historiques et critiques, suivies d'une biographie chronologique, d'un essai bibliographique des ouvrages et articles relatifs à Flaubert et d'un index des noms cités, Paris, « Mercure de France », 2 vol. in-12, 1912 (en collaboration avec René Dumesnil).

Gustave Flaubert et la Saint-Polycarpe. Essai de discussion critique, « Annales romantiques », X-101-106, mars-avril 1913.

Grégoire de Fenaigle, mnémoniste, maître d'histoire de Bouvard et Pécuchet, « Mercure de France », 1er mars 1914 (reproduit avec modification dans *Autour de Bouvard et Pécuchet*).

Le Dictionnaire des Idées reçues dans l'œuvre de Gustave Flaubert, « Re-

respondance de Flaubert. C'est la raison qui, d'emblée, et quelque imparfaite qu'ait été la première version, lui fit prendre rang parmi les œuvres capitales de la littérature française. Si variés que soient les sujets de l'aimer, on les peut réduire à trois chefs : le premier est qu'on trouve, dans ce recueil embrassant cinquante années de la vie littéraire, le tableau le plus achevé de toute une époque, et qu'il constitue ainsi un document historique d'une rare importance. En second lieu, c'est qu'il fait saisir sur le vif le mystérieux travail par lequel s'ordonne la pensée d'un écrivain de grande race, et qu'on y rencontre des jaillissements, des raccourcis, des images qui, en quelques mots, impriment aux sensations comme aux idées la marque d'un maître, et que c'est là sans doute qu'on peut le mieux deviner, sinon comprendre, le secret de ce style qui donne leur caractère aux créations du romancier. Ainsi, comme tout à l'heure pour l'histoire, la *Correspondance* offre pour l'esthétique la même importance, et qui est de premier ordre. En troisième lieu, enfin, la personne de Flaubert s'y livre tout entière, et son caractère est l'un des plus attachants qui se puissent rencontrer. Depuis les *Confessions* de Jean-Jacques, aucun témoignage aussi direct, aucune

vue d'Histoire Littéraire de la France », avril-juin 1914 (reproduit avec modifications dans *Autour de Bouvard et Pécuchet*).

Voltaire : *Mémoires*... Notice et notes par René Descharmes, Paris, Conard, 1914, in-12.

Flaubert et Madame Bovary, « Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux », 14 juillet 1917.

Louis Bouilhet et Louise Colet, documents inédits, « Revue d'Histoire littéraire de la France », octobre-décembre 1918.

Gustave Flaubert, Louis Bouilhet, Eugène Delattre et quelques amis, « Revue de la Semaine », 9-16 décembre 1921.

Le Centenaire de Gustave Flaubert. Autour de Bouvard et Pécuchet. Etudes documentaires et critiques, Librairie de France, 8°, 1921.

Bibliographie des œuvres scientifiques (sciences mathématiques, physiques et naturelles) publiée par les Sociétés Savantes de la France sous les auspices du ministre de l'Instruction publique, Paris, in-4, 1922.

La Publication de Salammbô, « Les Marges », 15 juillet-15 août 1923.

Œuvres complètes illustrées de Gustave Flaubert. Correspondance..., texte revisé et classé, notes, etc., par René Descharmes, Paris, Librairie de France, 4 vol. in-4, 1922-1925.

analyse psychologique aussi profonde n'avait été donnée en pâture à notre curiosité. Mais tandis que Rousseau ne se fait pas faute de déformer consciemment ou inconsciemment la vérité, parce qu'il écrit en songeant à l'opinion du lecteur, et parce que telle est au fond sa nature ; tandis que la sincérité dont son livre déborde ne vient point des faits presque toujours altérés, mais de leur expression qui trahit ses véritables sentiments, chez Flaubert c'est l'âme même qui nous est livrée à nu, une âme singulièrement tourmentée, mais toujours limpide. A un degré rare, elle souffre de porter en elle la conviction de « l'irrémédiable misère de tout ». Elle gémit d'avoir acquis, dès le plus jeune âge, cette certitude « qu'en ce monde, l'illusion est moins poétique que la désillusion » (7), et que les fruits amers soient les seuls dont le goût persiste. Elle est, cette correspondance, une sorte d'exutoire pour l'artiste qui, plus que nul autre, a voulu, toute sa vie, et avec un acharnement systématique, demeurer hors de son œuvre, et qui, par respect d'une discipline, par respect des « principes » qu'il avait adoptés, s'est volontairement condamné à l'impassibilité au prix d'un perpétuel et douloureux sacrifice. Certes, le secret qu'il avait cru si bien garder, son œuvre déjà nous l'avait livré, puisque lui-même y apparaît tout entier, et que, quelque soin qu'il prenne de la cacher, on y devine sa tendresse. Relisez *Un Cœur Simple*, relisez les derniers chapitres de l'*Education Sentimentale*, et voyez s'il est difficile d'apercevoir combien sensible est, au fond, ce bourreau de soi-même, qui a pourtant écrit : « Exprimer ce que je pense ? Chose douce, et dont je me suis toujours privé ! »

Dès 1884, à propos des lettres de Flaubert à George Sand, M. Paul Bourget signalait déjà l'intérêt d'un pareil document pour les curieux de psychologie. Affirmant l'identité qui existe entre l'homme et l'artiste, il s'écriait :

(7) *Correspondance*, I, p. 121. (Les citations de la *Correspondance de Flaubert* se réfèrent à l'Edition du Centenaire.)

Oh ! malheureux et noble écrivain ! Et vous croyez que vous pouvez être le prosateur que vous êtes, et ne pas vous confesser tout entier rien que dans le choix de vos épithètes, la qualité de votre éloquence, même contenue ? Cela est si vrai que, dans cette œuvre de volonté que vous avez rêvée impersonnelle et scientifique, c'est votre personne que nous allons rechercher, que nous découvrons, que nous aimons (8) !

Au vrai donc, cette pensée, il n'était pas besoin qu'on nous la confie pour que nous la devinions, et tout aussi sûrement que nous le pouvons faire dans ces documents intimes. Mais combien est attrayante, pourtant, cette lecture qui confirme nos inductions ! Là, plus besoin d'analyse, plus besoin d'efforts : l'âme se livre à notre curiosité, aiguisée sans doute par ce que nous savons de sa pudeur et du souci qu'elle prenait à se dérober. Car « l'objectivité » de Flaubert, c'est la pudeur de son âme, toute pareille à la pudeur féminine, et qui, comme elle, laisse deviner, sous les voiles dont elle se couvre, tout ce qu'elle s'efforce à cacher. Comment notre curiosité ne serait-elle point dès lors toute pleine de sympathie, et toute pleine de respect aussi ?

Ouvrons cette *Correspondance*. D'un bout à l'autre, Flaubert est pareil à lui-même. Il a quatorze ans quand il écrit à Chevalier :

Maintenant on retire à l'homme de lettres sa conscience, sa conscience d'artiste. Oui, notre siècle est fécond en sanglantes péripéties. Adieu, au revoir, et occupons-nous toujours de l'Art qui, plus grand que les peuples, les couronnes et les rois, est toujours là, suspendu dans l'enthousiasme avec son diadème de Dieu (9).

Il en a seize, à peine, quand il écrit au même confident :

Nous avons eu cinq jours de vacances pendant lesquels j'ai fait le métier que je fais depuis bientôt seize ans : j'ai vécu, c'est-à-dire je me suis ennuyé (10).

(8) *Essais de Psychologie contemporaine*, I, p. 195.
(9) *Correspondance*, I, p. 19.
(10) *Correspondance*, I, p. 21.

Et sans doute n'eût-il pas employé la même forme, mais il est bien sûr qu'à la veille de sa mort, il aurait exprimé les mêmes pensées. Elles remplissent à elles deux les quatre gros volumes de la *Correspondance*; l'une est le respect de l'Art, et l'autre le dégoût des médiocrités quotidiennes dont est faite la vie, même du plus pur artiste. C'est la profondeur de cette antinomie qui fait tout le drame, et c'est elle qui empêche qu'il soit à aucun moment monotone, car les plaintes qu'elle provoque, les cris qu'elle arrache sont d'une infinie variété, comme sont variées les péripéties. Dans l'amour même, quand il rencontre l'amour sur son chemin, Flaubert ne voit qu'une cause de souffrance, comme si, incapable de jouir du présent sans songer aux tristesses qui suivront et aux regrets de ce qui ne sera plus, il redoutait d'avance d'être consolé. Il ne se détourne point, mais il se retient tout juste de dire *noli me tangere*, et, au lendemain des étreintes, quand celle qui s'est donnée songe encore aux caresses échangées, il est déjà repris tout entier par une maîtresse insatiable, et qui, celle-là, mieux que la pauvre Louise Colet, a bien su l'envoûter. A l'amante qui lui crie le tourment de sa chair inapaisée, il répond en confessant ses angoisses devant la phrase qui se dérobe et devant l'expression qui le fuit.

Et voici une autre péripétie, plus tragique encore : depuis l'âge de vingt-deux ans, il faut qu'aux angoisses naturelles de ce grand tourmenté soit venue s'ajouter la menace d'un mal redoutable et qui en fait un être retranché du reste de l'humanité, à qui bien des joies, aux autres permises, demeureront toujours interdites. Il se résigne :

Je suis vraiment assez bien depuis que j'ai consenti à être toujours mal (11).

Mais est-ce qu'une pareille renonciation peut s'accomplir sans regrets ? Ecoutez sa plainte :

(11) *Correspondance*, I, p. 127.

Je suis passé devant [la maison], j'ai vu les marches et la porte, les volets étaient fermés. A peine si j'ai pu la reconnaître. N'est-ce pas un symbole? Qu'il y a longtemps déjà que mon cœur a ses volets fermés, ses marches désertes — hôtellerie tumultueuse autrefois, mais maintenant vide et sonore comme un grand sépulcre sans cadavre (12).

De se savoir ainsi, pour toujours, un être d'exception, son orgueil s'accroît en même temps que s'accroît sa défiance de soi-même, son doute d'arriver jamais à la perfection souhaitée :

Je doute bien souvent si jamais je ferai imprimer une ligne. Sais-tu que ce serait une belle idée que celle d'un gaillard qui, jusqu'à cinquante ans, n'aurait rien publié, et qui, d'un seul coup, ferait paraître un beau jour ses œuvres (13).

Combien de fois cette pensée va-t-elle revenir sous la plume avant qu'il se décide à donner *Madame Bovary* à la *Revue de Paris*, avant qu'il s'écrie, à la veille de sa mort :

Maudit soit le jour où j'ai eu la fatale idée de mettre mon nom sur un livre ! Sans ma mère et Bouilhet, je n'aurai jamais imprimé ! Comme je le regrette maintenant (14).

A dessein, j'ai choisi ces citations dans les premières et dans les dernières pages de la *Correspondance*, pour marquer que l'aboutissement rejoint le point de départ, et que, bien rarement, vie humaine offrit pareil exemple d'unité.

Aussi bien, ce pessimisme foncier, quelles qu'en soient les causes, n'a-t-il point pour effet, comme on l'affirma, de rétrécir ses jugements. Le prétendre après la lecture de ses romans, c'est avouer que cette lecture fut bien superficielle, mais le soutenir encore après avoir lu la *Correspondance*, c'est faire preuve d'un systématique aveuglement : autant l'oser dire de Goethe après avoir lu les *Entretiens*

(12) *Correspondance*, I, p. 123.
(13) *Correspondance*, I, p. 152.
(14) *Correspondance*, IV, p. 141.

avec Eckerman. L'une des plus grandes qualités de ces lettres, c'est leur humanité. L'écrivain qu'on nous représente comme une sorte d'ascète desséché, uniquement préoccupé de servir l'impassible et tyrannique divinité de l'Art, s'y montre un homme auquel rien de ce qui est humain ne demeure étranger. Et le document qu'il nous a laissé sur lui-même est peut-être l'un des plus complets qui soient sur l'humanité.

§

Les deux précédentes éditions de la *Correspondance* de Flaubert présentent respectivement dans leurs cinq gros volumes, la première 1.199 lettres (édition Charpentier), et la seconde 1.366 (édition Conard). L'Edition du Centenaire en offre 1.632.

L'écart entre ces chiffres tient à deux causes. C'est que tout d'abord, comme le remarque Descharmes lui-même dans sa Note finale, un contrôle minutieux des autographes, toutes les fois que leurs possesseurs ont bien voulu les communiquer, des recoupements très nombreux de faits précis, des comparaisons et des rapprochements ont permis de distinguer deux ou plusieurs lettres différentes là où jusqu'alors on n'en avait reconnu qu'une seule, soit, au contraire, ont obligé à fondre en une seule et même lettre des fragments considérés auparavant comme distincts. Mais surtout, Descharmes a pris à tâche de réunir dans cette édition, en les intercalant parmi la série des autres, toutes les lettres de Flaubert publiées un peu partout, et de même, recueillit-il le texte de plusieurs lettres dont les autographes sont déposés dans des bibliothèques, des musées ou des collections publiques, sans aucune prohibition de communication ni de transcription. Voilà comment, tout en ne donnant rien d'inédit — au sens exact du mot — l'édition nouvelle comprend pourtant 266 lettres de plus que la précédente.

J'ai déjà donné un exemple de l'importance que présente

pour l'histoire littéraire ce reclassement méthodique de la *Correspondance* de Flaubert, et cette distinction entre des fragments arbitrairement réunis jusqu'à ce jour : ainsi, telle de ces juxtapositions de textes laissait croire que Flaubert avait formulé sur Musset, poète, un jugement littéraire très malveillant et très injuste, alors qu'en réalité, les termes dont il s'est servi s'appliquent à l'homme, amoureux de Louise Colet, lui aussi, et non à l'écrivain (15). La collation des autographes et la mise à sa place du fragment en question est d'importance, on en conviendra.

L'intérêt que peuvent offrir les additions est aussi grand que celui des corrections. D'abord, pour qu'un document biographique et psychologique tel que la *Correspondance* prenne toute sa valeur, il importe qu'il soit aussi complet que possible, qu'il ressemble à un journal, comme le dit très bien Descharmes, afin qu'on y puisse suivre pas à pas la vie morale et intellectuelle de son auteur. Et il faut pour cela qu'il soit, en outre, établi sur des bases chronologiques solides. En second lieu, beaucoup des lettres nouvelles, sinon toutes, sont en elles-mêmes fort curieuses, et quelques-unes d'une importance capitale. Ainsi la lettre à J.-K. Huysmans (16), où Flaubert, formulant ses réserves sur les *Sœurs Vatard*, fait en même temps le procès de l'esthétique naturaliste et écrit :

L'Art n'est pas la réalité. Quoiqu'on fasse, on est obligé de choisir dans les éléments qu'elle fournit. Cela seul, on dépit de l'Ecole, est de l'idéal, d'où il résulte qu'il faut bien choisir... Quand c'est l'auteur qui parle, pourquoi parlez vous comme vos personnages ? Notez que vous affaiblissez par là l'idiome de vos personnages. Que je ne comprenne pas une locution employée par un voyou parisien, il n'y a pas de mal ; si vous trouvez cette locution typique indispensable, je m'incline, je n'accuse que mon ignorance. Mais quand l'écrivain emploie par malheur un tas de

(15) *Correspondance*, I, p. 461. Cf. *Flaubert et Musset*, le « Gaulois », Supplément 3 mars 1923).

(16) *Correspondance*, IV, p. 144.

mots qui ne sont dans aucun dictionnaire, alors j'ai le droit de me révolter contre lui, car vous me blessez, vous gâtez mon plaisir.

... Une esthétique se révèle dans cette pensée « que la tristesse des giroflées séchant dans un pot lui paraissait plus intéressante que le sourire ensoleillé des roses ».

Pourquoi ? Ni les giroflées ni les roses ne sont intéressantes par elles-mêmes, il n'y a d'intéressant que la manière de les peindre. Le Gange n'est pas plus poétique que la Bièvre, mais la Bièvre ne l'est pas plus que le Gange. Prenez garde, nous allons retomber comme au temps de la tragédie classique dans l'aristocratie des sujets et la préciosité des mots. On trouvera que les expressions canailles font bon effet dans le style, tout comme autrefois on l'enjolivait avec des termes choisis. La rhéthorique est retournée, mais c'est toujours la rhétorique...

Songeait-il encore à cette diatribe du « maître en écri ture », comme disait Daudet, quand, vingt-cinq ans plus tard, Huysmans m'écrivait, précisément à propos du style de Flaubert :

Ce qui m'a toujours étonné, ce fut le côté timide, presque peureux de cet héroïque, devant les mots qui ne figuraient pas dans les lexiques officiels.

Et l'auteur des *Sœurs Vatard*, qui, depuis, était devenu celui d'*A Rebours*, de *Là-Bas*, et d'*En Route*, mais avait toujours gardé sa foi dans ses convictions littéraires, constatait à son tour que l'*échenillement forcené* des *qui* et des *que* n'avait point empêché Flaubert d'abuser des *comme*. Mais tout écrivain, ajoutait-il, n'est-il point logé à la même enseigne ? Tel qui est clairvoyant pour certaines répétitions est aveugle pour d'autres, et ce qui est très certain, c'est que Flaubert, « avec un vocabulaire restreint, si on le compare à celui de Goncourt ou de Gautier, fut un merveilleux écrivain. Il fut aussi l'homme de lettres probe par excellence, et un grand cœur ».

§

Son cœur, en relisant cette correspondance, personne ne

peut douter qu'il fut grand. Et ceci nous ramène à René Descharmes, qui publia sur ce sujet et sous ce titre une page admirable dans le *Figaro* (17) :

Il n'est point enchâssé dans quelque reliquaire d'or ; aucune lampe suspendue à la voûte d'un temple scintillant dans l'ombre ne veille sur son repos éternel. Il a échappé cependant à la destruction lente... Il dort au fond d'une modeste caisse en bois, oblongue et brune, ornée de rayures grossièrement sculptées, qui dessinent en clair des triangles et des losanges... Une simple ficelle retenait le couvercle, et mes doigts tremblaient d'émotion l'autre matin en la dénouant... Dans l'intérieur, des feuillets jaunis, couverts d'une écriture droite, écrasée, irrégulière, soulignée par places à gros traits de plume qui s'allongent dans toutes les directions. A côté un paquet d'enveloppes vides, blanches et mauves, dont il semble qu'on vienne seulement de briser les cachets de cire rouge. Ce n'est rien d'apparence qu'un amas de vieux papiers sans valeur, mais on leur découvre soudain un prix inestimable, car sur le premier feuillet on lit une date : *4 août 1846*, sur toutes les enveloppes la même adresse : *Madame Colet*, 21, rue de Sèvres. Ce sont les lettres de Flaubert à celle qu'il appelait « la Muse »...

. . . .

L'enthousiasme de ce cœur généreux et ingénu, épris de la noblesse des idées autant que de la perfection des formes, survivait en René Descharmes. La flamme du maître animait le disciple.

Et maintenant qu'il nous a quittés lui aussi, il semble que, pour la seconde fois, ce soit un peu de Flaubert lui-même que nous ayons perdu.

RENÉ DUMESNIL.

(17) *Le Cœur de Flaubert*, Supplément du *Figaro*, 5 août 1911.

LES ARTS ET LES LETTRES DANS LA RUSSIE SOVIÉTIQUE

Les amis, aussi bien que les adversaires du gouvernement soviétique, s'accordent pour reconnaître sa maîtrise dans l'art de la propagande, surtout de la propagande à l'étranger. Le gouvernement soviétique dépense à cet effet sans compter; il a dans tous les pays des journaux et des revues à sa dévotion et des agents partout. Grâce à cette habile propagande, certaines versions concernant la vie littéraire et artistique en Russie, bien que fort éloignées de la réalité et parfois complètement fausses, sont admises comme axiomes. Parmi ces versions, l'une des plus répandues, même dans les milieux hostiles aux bolcheviks, est celle qui représente le gouvernement des soviets comme le protecteur des Lettres et des Arts, et, partant, des littérateurs et des artistes. Nous avons actuellement l'occasion de voir à l'Exposition des Arts décoratifs le pavillon russe, consacré en grande partie aux arts et aux lettres. C'est là aussi une œuvre de propagande destinée à éblouir les étrangers. Gœthe a dit que celui qui veut comprendre les poètes doit aller dans le pays des poètes. Pour savoir quelle est, en ce moment, la situation des lettres et des arts en Russie, il faut aller en Russie voir et interroger les artistes et les écrivains de là-bas. A défaut de ce voyage, ce sont les journaux bolchevistes eux-mêmes qui nous renseignent et, malgré toute la sévérité de la censure, il suffit de les lire pour se rendre compte de la vraie situation des écrivains et des artistes en Russie.

Parmi les écrivains célèbres restés en Russie qui, sans

adhérer au parti communiste, ont cependant reconnu l'état de choses actuel et ne font aucune opposition au gouvernement, se trouve Véressaiev, l'auteur du *Journal d'un médecin*, livre dont le succès, en son temps, fut retentissant, et qui a été traduit dans toutes les langues européennes. Véressaiev, qui est devenu l'un des écrivains les plus populaires en Russie, a publié dans la *Pravda* une série d'études très intéressantes sur la vie des hommes de lettres et des artistes dans la république soviétique. Nous trouvons dans ces études des documents et des chiffres très suggestifs.

Les travailleurs des arts, écrit Véressaiev, au point de vue fiscal sont classés dans la catégorie des gens de profession libérale et, comme tels, sont imposés tout à fait autrement que les ouvriers et les fonctionnaires soviétiques.

Un fonctionnaire qui touche, par exemple, 50 roubles par mois paie son logement à raison de 50 kopeks par mois par sagène carrée (environ 2 mètres q.) Un écrivain qui gagne ces mêmes 50 roubles par mois doit payer deux roubles par mois pour la même superficie. Un fonctionnaire de l'Etat qui reçoit par mois 150 roubles paie comme impôt 15 roubles par semestre ; un écrivain paie pour le même revenu 42 roubles 25 k., plus l'impôt progressif de 29 roubles, au total 71 r. 25 k. par semestre.

Evidemment, remarque Véressaiev, le travail de l'artiste est jugé moins méritant, moins digne d'intérêt et d'estime que le travail d'un employé de banque ou d'un contrôleur de tramway.

Et cela est si vrai que si un écrivain est doublé d'un fonctionnaire, alors il paiera pour le logement et pour l'impôt sur le revenu le tarif des fonctionnaires. Toutefois, il doit prouver que son travail d'écrivain n'est pour lui que secondaire et qu'il n'y consacre que ses loisirs.

Véressaiev cite toute une série d'exemples assez frappants. Un homme de lettres, qui était secrétaire d'une succursale des éditions de l'Etat, touchait de ce chef 90 rou-

bles par mois. On le remercia. Ce fut une catastrophe, parce que non seulement il ne lui restait que ses gains littéraires, très aléatoires, mais que du jour au lendemain tous ses impôts furent quintuplés. Véressaiev affirme qu'il n'y a guère plus d'une quinzaine de littérateurs qui gagnent à peu près leur vie, alors que tous les autres sont voués à l'existence la plus mesquine. Il n'y a pas longtemps, l'union des littérateurs à Leningrad a fait une enquête très approfondie sur la situation matérielle des écrivains : un homme de lettres gagne, en moyenne, 50 roubles par mois, un poète 2 tchernovetz ; la plupart vivent dans une grande misère et sont prêts à tendre la main. Certains n'ont pu changer de linge pendant six mois ; beaucoup doivent se contenter d'un repas tous les deux jours, et cependant tous sont imposés au plus haut tarif des professions libérales.

Un autre fait qu'on ignore à l'étranger, c'est qu'en Russie la personne qui désire faire de la littérature sa profession doit en obtenir licence, et cela lui coûte 32 roubles par semestre. Véressaiev a donné, dans ses études, le texte d'une de ces licences :

N° 764, 3e classe.

Licence pour l'occupation industrielle personnelle dans la zone de la capitale. *Pour six mois.*

Impôt industriel	210 r.
« local	210 r.
Timbre	4 r.
Total	424 r.

Est délivrée à M... B. homme de lettres.
Valable du 1er avril au 1er octobre 1924.

Véressaiev raconte à ce propos que le poète très connu J. B..., forcé de se procurer une licence, alla porter au secrétariat des finances de son arrondissement une déclaration dans laquelle il disait qu'au bout de quarante années de travail, il se voyait forcé de renoncer au titre honorable d'écrivain, n'ayant plus le moyen de se permettre ce luxe,

et s'engageait à ne plus rien écrire. Le vieil employé qui reçut cette déclaration, après l'avoir lue attentivement, demanda au visiteur :

— Alors maintenant je pense que vous n'avez plus besoin de l'autorisation d'acheter du papier et de l'encre ?

— Si je n'en ai pas le droit, je n'en achèterai pas.

— Cependant... Je pense que si chez vous vous écrivez pour vous-même, qui peut vous le défendre ?

— C'est aussi mon avis.

— Oui, certainement vous pouvez.

Le petit vieux se tut, se pencha vers le poète et lui dit à voix basse :

— Alors, achetez du papier et de l'encre et écrivez tout cela.

Au début du bolchevisme, la plupart des écrivains demeurés en Russie durent, pour subvenir à leur existence, se livrer aux travaux les plus durs : scier le bois, paver les rues, etc. Peu à peu, cependant, ils se sont adaptés aux nouvelles conditions de la vie et maintenant beaucoup sont fonctionnaires du gouvernement, et sont employés au dépouillement des nombreuses archives privées, que le gouvernement a nationalisées, et dans lesquelles on a découvert quantité de papiers d'un intérêt capital. Nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de signaler les documents précieux retrouvés dans les archives d'Etat et dans les archives privées nationalisées. Le butin a été considérable, surtout en ce qui concerne Dostoïevski. Rien que dans le coffre-fort loué par la veuve du grand écrivain, dans une banque, on a retrouvé 11 cahiers sur lesquels Dostoïevski avait noté plusieurs plans de romans, des variantes pour *Crime et châtiment*, *L'Idiot*, *L'Adolescent*, *Les Frères Karamazov*, *Les Possédés* ; des notes pour *Le Journal d'un écrivain*, 1876-1881, et pour une autobiographie.

Dans ce même coffre-fort il y avait également des lettres de Dostoïevski, datées de 1839 à 1855, la plupart adressées à son frère ; d'autres, de la période 1866-1880, adressées à sa femme.

En 1922, on a retrouvé le journal de la femme de Dostoïevski, ses souvenirs, et chez son fils, décédé à Sébastopol, une pleine malle de papiers et de lettres de Dostoïevski, entre autres toute sa correspondance avec Mlle Sousiova, qui joua un rôle considérable dans la vie du grand écrivain. Tous ces documents ont été remis aux Archives centrales et des savants comme Pokrovsky, directeur des Archives, Grousmann, Dolvinoff, Brodsky, etc., ont commencé à préparer la publication de tous ces inédits, dont quelques-uns ont paru dans *Les Archives rouges*. *Rousski Sovremennik* a publié toute une série de lettres inédites de Dostoïevski, des plans et brouillons de ses romans, avec des notes et des analyses très complètes et très importantes, et dans tous les journaux soviétiques a paru l'annonce que le *Gosisdat* préparait l'édition complète et définitive des œuvres de Dostoïevski. Mais, soudain, ces publications d'inédits préparées avec tant de zèle s'espacèrent, et enfin parut la nouvelle, d'abord dans la presse allemande, que la maison d'édition de Munich, Piper et Cie, éditerait les inédits de Dostoïevski, dont trois volumes étaient déjà parus. Dans une petite notice intitulée : *L'Héritage de Dostoïevski*, la maison Piper et Cie écrit :

Nous avons actuellement l'heureuse possibilité de donner des indications exactes sur le caractère et les dimensions de l'héritage littéraire de Dostoïevski, puisque nous avons réussi, après de longs pourparlers, à assurer à notre maison d'édition le droit de publier tout l'héritage littéraire de Dostoïevski, dans toutes les langues, y compris *la langue russe* (1). C'est l'écrivain bien connu René Miller qui a mené les pourparlers.

Suit la description de tous les écrits inédits de Dostoïevski retrouvés dans différentes archives, puis l'auteur de la notice continue :

Quelques petites parties (*einige belenglose Stücke*) de cet immense matériel ont paru déjà dans la presse, dispersées en

(1) C'est nous qui soulignons.

différentes revues russes, avant que les autorités russes aient traité avec nous. Cependant tout ce qui n'a pas encore été publié paraîtra, sur la base de notre traité, *d'abord en langue allemande* et ainsi tombera sous la protection de la loi (*urheberrechtlich geschützt*) comme une œuvre originale allemande.

D'après cette notice, l'édition complète de ces inédits aura 16 volumes de 4 à 500 pages chacun.

M. Bemm, un des critiques autorisés de Dostoïevski, a publié dans la presse russe une lettre que lui a adressée ce même négociateur, René Miller, dont il est fait mention dans la notice. Miller écrit entre autres :

Nous avons reçu en Russie même le droit absolu et exclusif de publier tout ce qui reste d'inédit de Dostoïevski, dans tous les pays et en toutes les langues, sur la base de notre traité pour lequel nous avons dépensé beaucoup d'argent.

Selon le traité passé entre le gouvernement des soviets et la maison Piper, toutes les archives — Musée historique de Moscou, Archives d'Etat à Moscou, maison de Pouchkine à Pétrograd, Bibliothèque nationale, Académie des sciences, etc. — doivent être largement ouvertes aux « concessionnaires » des droits d'éditer Dostoïevski. En outre, le gouvernement a donné l'assurance que les savants et commentateurs russes de Dostoïevski continueraient à mettre en ordre les papiers et à fournir les notes pour cette édition complète qui paraîtra d'abord en langue allemande *comme une œuvre originale allemande.*

C'est probablement un cas unique dans l'histoire de la littérature qu'un Etat cède à un éditeur étranger le droit exclusif d'éditer les œuvres d'un de ses plus grands écrivains. Envisage-t-on le gouvernement français cédant à une firme allemande ou anglaise le droit de faire paraître des œuvres inédites de Musset, de Victor Hugo ou de Balzac d'abord en langue allemande ou anglaise ? Ou le gouvernement anglais retrouvant des inédits de Shakespeare et cédant à une maison étrangère le droit de publier ces inédits ? Mais le gouvernement soviétique a évidemment trouvé plus

utile, au lieu de dépenser de l'argent pour éditer 16 volumes d'œuvres de Dostoïevski, d'éditer les œuvres complètes de Lénine, pour lesquelles il eût été difficile de trouver acheteur à l'étranger.

Parmi les derniers inédits de Dostoïevski, publiés dans la presse russe, se trouve une courte autobiographie, dont nous citerons quelques passages :

Moi, Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski, je vins au monde dans la famille d'un médecin ; j'avais « la chemise », ce qui, au dire des vieilles gens, était un gage de bonheur, alors que je n'ai eu que tracas et malheurs. Ceci dit en passant.

Mon père, médecin très expérimenté, ne vit point que, depuis ma tendre enfance, je commençais à manifester de la nervosité, et quand il le remarqua, il était déjà trop tard ; il ne put me guérir et je restai, si l'on peut dire, infirme pour toute la vie.

Rappelez-vous le poème de l'Anglais Wordsworth : *Nous sommes sept*. Eh bien, dans le petit logement de deux pièces que le médecin occupait à l'hôpital, il y avait sept enfants. Mon père s'adonnait avec passion à son service ; toutefois il ne nous oubliait pas et consacrait à ses enfants tous ses instants de liberté. Par l'âge j'étais le deuxième. J'étais vif, avide de savoir, obstiné dans cette curiosité, tout simplement assommant et doué. A trois ans, je commençais à inventer des contes assez compliqués, terribles ou drôles. Je les ai conservés dans ma mémoire et, plus tard, ils m'ont été utiles jusqu'à un certain point pour les sujets de mes œuvres. J'avais 9 ans quand mon père acheta une modeste propriété dans le district Kachinsky, du gouvernement de Toula, non loin de Moscou. Ma mère s'y installait avec nous dès que se montrait le soleil d'avril. Là nous jouissions de la nature et là on commença notre instruction. Ma mère enseignait très bien. Elle s'appliquait à nous rendre sensibles au sentiment de la beauté. J'étais follement enthousiaste de notre petit domaine et avec ma mère bonne, intelligente, inventive dans l'enseignement, je partageais mes impressions profondes. Croyant ses forces seules insuffisantes, ma mère, pour l'aider dans sa tâche pédagogique, invita un diacre et un professeur de français ; notre père nous inculquait ce qu'il savait de latin. Nous ne connaissions pas de punitions sévères et, si nous étions trop turbu-

lents, le châtiment consistait en ce que notre mère et notre père cessaient de nous faire travailler. Je dirai, en conscience, que cela m'attristait beaucoup. Comme je désirais savoir le plus possible, je fus très content quand, à notre retour à Moscou, on nous mit, mon frère Michel et moi, en pension chez Tchermak. La pension était célèbre par ses excellents professeurs et par sa méthode d'enseignement.

En été, le pensionnat fermait et c'est seulement alors, et pour les grandes fêtes, que les élèves étaient autorisés à retourner chez eux. Je dois dire qu'encore avant de nous mettre en pension chez nous, nos parents nous lisaient des extraits d'œuvres de nos grands écrivains, de relations de voyages et d'ouvrages scientifiques, et causaient de ces divers sujets avec nous. Cela me valut d'acquérir les connaissances les plus variées, et quand nous entrâmes, mon frère et moi, au pensionnat Tchermak, nous eûmes un champ immense pour nos lectures. Je lisais jour et nuit et, à 13 ans, je croyais savoir tout et en étais très fier. Ainsi ma vie s'écoulait agréablement. Mais à 15 ans je perdis ma mère. Cette perte, je l'ai pleurée passionnément et mon état d'âme resta infiniment triste.

C'est alors que nous nous sommes installés à Pétersbourg. D'abord nous entrâmes dans une pension préparatoire et ensuite à l'Ecole des Ingénieurs.

Là, c'étaient les sciences appliquées qui jouaient le principal rôle, mais cette science sèche ne disait rien à mon cœur, d'autant plus que l'instruction générale était négligée.

C'est de cette époque que datent mes premières tentatives littéraires. En même temps, avec un zèle extraordinaire, je me mis à lire et à étudier les classiques russes et étrangers, surtout Pouchkine, dont l'influence sur moi était énorme, et le demeura toute ma vie. J'avais 17 ans quand je perdis mon père. Je me suis trouvé sous tutelle. J'en ai souffert. A 21 ans, je terminai l'Ecole des Ingénieurs et fus inscrit au service dans la capitale...

Je fis partie des *Petrachevtzy*, qui furent les précurseurs des socialistes. J'admirais Fourier et, à la fin des fins, je me suis trouvé dans la maison des morts, en Sibérie. Là je n'étais pas triste, mais j'étais profondément affligé de la vie du bagne. Jugez-moi comme il vous plaira, mais ne m'accusez pas de manquer de franchise et de sincérité. Je ne puis supporter le men-

songe. Je l'ai toujours flétri, et dès mes œuvres de jeunesse. Dans ces œuvres, je suis un protestataire incorrigible et je l'ai payé cher. La leçon cruelle que j'ai reçue s'est reflétée sur toute ma vie et, chacun peut le remarquer, dans mes romans et mes œuvres de critique. C'est pourquoi je suis devenu « patriote parmi les patriotes » (3) et peut-être trop orgueilleux de moi-même.

Dostoïevski raconte, dans cette autobiographie, comment il joua à la roulette, à l'étranger, et perdit jusqu'à son dernier sou ; des amis durent lui procurer l'argent nécessaire pour son retour en Russie. Il rappelle une autre aventure malheureuse qui lui advint dans sa jeunesse. Malgré les avertissements de Dourov, du Dr Spechnev, du poète Plechtcheev, et d'autres amis encore, il s'était rendu dans une maison de jeu où il fut dépouillé par des Grecs. On lui prit sa montre, son veston, puis on le mit dehors. Désespéré, il voulait se jeter à l'eau. Jusqu'à l'aube il marcha le long des bords de la Néva. Enfin il résolut d'aller chercher secours chez des amis. L'un d'eux était en bons termes avec le commissaire de police de l'arrondissement où se trouvait le tripot, et le commissaire força les filous à rendre à Dostoïevski sa montre et ses vêtements.

Racontant cette aventure à un de ses amis, A.-E. Razine, Dostoïevski ajouta que, pour avoir un sujet de nouvelle, il s'était rendu un jour dans un débit où il avait trouvé une fille avec qui il avait passé la nuit, mais sans lui demander autre chose que des détails sur la vie des prostituées. Ce qu'il apprit cette nuit-là lui servit pour *Crime et Châtiment* : « Même dans ce cas, ajouta Dostoïevski, c'est le lucre qui m'a poussé. »

Dostoïevski avouait encore à cet ami un autre défaut, dont il ne pouvait, disait-il, se débarrasser : c'était l'amour des femmes. Non seulement dans sa jeunesse la vue d'un joli minois l'excitait, mais même dans l'âge mûr, il aimait voir les admiratrices de son talent, assises à ses pieds, les

(3) Vers de Nekrassov.

yeux fixés sur les siens, tandis qu'il leur caressait la tête.

Parmi les derniers documents publiés sur Dostoïevski, il en est qui projettent quelque lumière sur la femme qui a joué un rôle considérable dans la formation de son esprit et de son caractère, sur celle qu'il appelait son « amie éternelle », alors que le second époux de cette dame, le philosophe Roztanov, la surnommait Catherine de Médicis. Dans le deuxième volume—et probablement le dernier—consacré à Dostoïevski et publié par le savant critique russe Dolinoff, il y a un long et substantiel article sur cette Apollinaire Souslova. La maison allemande Piper annonce qu'un des premiers volumes à paraître sera précisément consacré à Mme Souslova et contiendra le journal de celle-ci et toute sa correspondance avec Dostoïevski. M. Dolinoff a eu les mêmes matériaux à sa disposition, et voici le résumé de ce qu'il en a tiré.

Le père de Souslova était un serf du comte Chérémétiev. Homme très énergique, il avait réussi à s'affranchir et à devenir gérant des domaines dudit comte. Il gagna une fortune. Il demeurait à Pétersbourg et fit élever ses deux filles dans le meilleur pensionnat de la capitale. La cadette, Nadiejda, fut la première femme en Russie qui obtint le grade de docteur en médecine. L'aînée, Apollinaire — Pauline comme l'appelaient ses amis — était née en 1840. Elle faisait partie de cette jeunesse qui lutta pour l'émancipation de la femme. Elle avait vingt ans à peine quand elle publia, dans la revue de Dostoïevski, *Vrémia*, sa première petite nouvelle, intitulée *En attendant*, œuvre assez faible sur la femme opprimée par le milieu. Souslova n'avait pas de talent et les quelques nouvelles qu'elle a écrites ne présentent guère qu'un intérêt autobiographique. C'est dans la rédaction du *Vrémia* que Dostoïevski fit sa connaissance, et c'est en l'été 1863 que commença leur liaison romanesque. Souslova était à Paris ; Dostoïevski, dont la première femme se mourait alors de phtisie à Moscou, vint l'y rejoindre. De la part de Dostoïevski, ce fut une passion très violente.

Sans doute Souslova avait-elle aussi pour lui un sentiment sérieux. Toutefois, comme il ressort de la lettre qui suit, elle ne le rendait pas heureux. Quelques mois après leur liaison, elle écrit à Dostoïevski :

Tu me pries de ne pas écrire que je rougis de mon amour pour toi. Non seulement je ne l'écrirai pas, mais je puis t'assurer que je ne l'ai jamais écrit et même n'ai jamais pensé le faire. J'ai pu t'écrire que j'avais honte de nos relations anciennes, mais en cela il ne doit y avoir rien de nouveau pour toi, car je ne t'ai jamais caché que maintes fois j'ai voulu rompre avec toi, avant mon départ pour l'étranger.

On ignore encore comment se sont renoués les rapports entre Dostoïevski et Souslova, mais, d'après M. Dolinoff, Dostoïevski se sentait « coupable d'un péché irréparable envers Souslova » Les reflets de cette liaison et des sentiments qui animaient Dostoïevski à cette époque, M. Dolinoff les voit dans les romans *Le sous-sol*, *l'Idiot*, et peut-être même dans la confession de Stavroguine. En général, le critique russe considère Souslova comme le prototype de plusieurs des héroïnes de Dostoïevski : Dounia, de *Crime et Châtiment* ; Pauline, dans la nouvelle *Le Joueur* ; Aglaé et peut-être Nastassia Philippovna de *l'Idiot*.

Au commencement de l'été 1863, Souslova se rend à Paris, « fuyant l'amour sombre, calculé et méthodique », ainsi qu'elle définit dans une de ses lettres la passion qu'elle inspire à Dostoïevski. A Paris elle connut un autre sentiment, plus violent, qui, d'après elle, fut le seul grand amour de sa vie. L'étudiant espagnol Salvador l'avait inspiré. Mais l'étudiant était volage et, quand Dostoïevski arriva à Paris, Salvador abandonna Souslova. Cette rupture affola la jeune femme. Elle voulait se venger d'une façon terrible de l'infidèle, le tuer, incendier sa demeure. Toutefois, avant d'agir, elle vint trouver Dostoïevski, pour prendre conseil. Cette fois, Dostoïevski se montra sévère avec elle, lui fit mesurer sa chute et s'efforça de lui démontrer l'insanité de la vengeance.

Dans son journal, Souslova a noté sa première rencontre avec Dostoïevski à Paris.

Durant tout le trajet, nous nous sommes tus ; seulement, par moment, il criait au cocher d'une voix désespérée et impatiente : Plus vite ! Plus vite ! — Le cocher se retournait et le regardait, l'air étonné. Je tâchais de ne pas regarder Dostoïevski, lui faisait de même, mais tout le temps il tenait ma main et parfois la serrait fébrilement.

— Calme-toi, je suis avec toi, lui dis-je.

Quand nous fûmes dans ma chambre, il tomba à mes pieds et, serrant mes genoux, répétait : « Je t'ai perdue, je le savais. »

Après avoir entendu la confession de Souslova, Dostoïevski lui proposa de partir avec lui en Italie, comme frère et sœur. Leur séjour en Italie dura deux mois, avec tantôt des élans de passion, tantôt des mouvements de haine.

Dans son journal, à la date du 17 septembre 1863, Souslova écrit :

Turin, 17 septembre.

Je sens de nouveau la tendresse de Feodor Mikhaïlovitch. Je lui ai fait des reproches, mais j'ai senti que j'avais tort, et, pour racheter cette faute, je suis devenue tendre avec lui. Il en manifesta une telle joie que j'en fus touchée et devins deux fois plus affectueuse. Comme j'étais assise près de lui et le regardais tendrement, il dit : « Ça, c'est un regard que je connais, mais il y a longtemps que je ne l'avais vu » Je me suis appuyée sur sa poitrine et j'ai pleuré longuement.

En Italie les amants rencontrèrent Herzen, qui fit sur Souslova une forte impression. Dostoïevski s'en aperçut et en conçut une vive jalousie.

Le jour du départ de Naples, note Mme Souslova dans son journal, nous nous sommes querellés sur le bateau, mais le même jour, sous l'influence de notre rencontre avec Herzen, qui nous a animés tous les deux, nous nous sommes expliqués et réconciliés. Depuis ce jour, nous ne nous sommes jamais querellés. J'étais avec lui presque comme auparavant et il m'était pénible de nous séparer.

A Berlin eut lieu la séparation. Souslova retournait à Paris, Dostoïevski se rendait à Hambourg. Le 27 octobre, elle écrit dans son journal :

Il a tout perdu au jeu et me prie de lui envoyer de l'argent ; je vais engager ma montre et ma chaîne.

A Paris, Souslova menait une vie assez dissipée et eut beaucoup de liaisons passagères. En 1865, elle se retrouva de nouveau avec Dostoïevski à Wiesbaden. Il était venu là, fuyant ses créanciers. Dans une des lettres de cette époque, il écrit à Souslova :

Aussitôt après ton départ, le lendemain de bonne heure, on m'a annoncé à l'hôtel qu'il y a l'ordre de ne me donner ni café, ni dîner, ni thé. Je suis allé demander une explication et le propriétaire de l'hôtel, un gros Allemand, m'a déclaré que je ne méritais pas le dîner et qu'il ne me ferait servir que le thé. Si donc Herzen ne m'envoie pas d'argent, je m'attends à de très grands désagréments : on peut saisir mes bagages ou me chasser, ou pire encore. Quelle honte !...

Pauline, mon amie, écrit-il deux jours plus tard, sauve-moi, trouve quelque part 150 gulden, je te les rendrai ; je ne voudrais pas te mettre en fâcheuse situation.

En automne 1865, Souslova retourna en Russie. Sa correspondance avec Dostoïevski dura très longtemps, et c'est même après le second mariage de celui-ci, en 1867, qu'elle reçut de lui une lettre dans laquelle il l'appelait son « amie éternelle ».

En 1880, Souslova, qui avait alors quarante ans, épousa un jeune et brillant écrivain, âgé de 24 ans, V. Rozanov. Pendant six ans, il supporta les fantaisies et les bizarreries de son caractère tourmenté, après quoi, elle l'abandonna. Mais sur l'œuvre de Rozanov, comme sur celle de Dostoïevski, Souslova a laissé une empreinte profonde.

§

Tolstoï n'est pas encore objet de négoce et ses œuvres ne sont pas encore cédées à une firme allemande ou autre.

Au contraire, le *Gossisdat* annonce pour le centenaire de la naissance de Tolstoï, qui sera célébré solennellement en 1928, la publication des œuvres complètes du grand écrivain.

Nous avons eu l'occasion, dans nos chroniques du *Mercure*, de signaler les coupures qu'inflige aux écrits de Tolstoï la censure bolcheviste, qui a interdit la plupart de ses œuvres philosophiques ; espérons que l'édition du centenaire, plus respectueuse du texte, sera vraiment complète et intégrale. En attendant la parution de cette édition, quelques revues russes publient des fragments inédits de l'œuvre du grand écrivain. Ainsi, dans son dernier numéro, le *Novy Mir* (Le monde nouveau) donne deux variantes du commencement d'un roman de l'époque de Pierre Ier, que Tolstoï n'a jamais achevé. Le 14 février 1870, la femme de Tolstoï note dans son journal :

Ce matin, Léon m'a appelée dans son cabinet de travail au moment où je passais. Il m'a parlé de l'histoire de Russie, de certains personnages historiques retrouvés en lisant l'histoire de Pierre le Grand d'Oustrialov. Les types de Pierre et de Menchikov l'intéressent beaucoup. Il dit de Menchikov que c'est un caractère fort, vraiment russe, et que seul un paysan russe peut avoir un caractère pareil. Quant à Pierre le Grand, il prouve qu'il a été l'instrument de son temps, que lui-même a souffert beaucoup, mais que le sort même l'avait destiné à établir un rapprochement entre la Russie et le monde européen.

Tolstoï ne se bornait pas à la lecture d'Oustrialov et aux conversations. Le 10 juin de la même année, la comtesse Tolstoï écrit :

Ce matin il a couvert de son écriture ronde toute une feuille de papier. L'action commence dans un couvent où se trouve une foule de gens, parmi lesquels les personnages qui joueront le rôle principal dans le roman.

Mais c'est seulement en 1873 que Tolstoï, enfin documenté sur l'époque de Pierre le Grand, se met à écrire le roman qui devait en rester aux deux variantes du premier chapitre

publiées par *Novy Mir*. Tolstoï avait songé, d'abord, à décrire la jeunesse de Pierre le Grand et, dans la première variante, nous assistons à la répression de la révolte des strelitz. Les scènes de l'interrogatoire sous la torture des principaux chefs de la révolte sont d'une grande puissance. Dans la deuxième variante, Tolstoï décrit la descente de Pierre avec sa flotte, sur l'Azov. Dans ces pages sont présentés les deux héros du roman projeté : Pierre le Grand et le soldat Alexis Stchepotev, qui, par hasard, devint un personnage très proche de l'empereur.

C'est d'abord la description d'une claire journée de printemps, succédant à un orage terrible. La flottille vogue sur le Don. Le tsar décide de passer en revue le régiment. Par un mouvement maladroit, il laisse tomber son chapeau dans l'eau. Le soldat Alexis Stchepotev se jette à la nage, rattrape le chapeau et le remet à l'empereur.

Alexis, qui avait déjà remarqué le tsar sur son galion, le reconnut. Mais maintenant, tandis que le tsar franchissait rapidement les dix pas qui les séparaient, il l'examinait tout autrement. Alexis était dans cet état de tension extrême, quand l'homme sent qu'en un instant toute sa vie prendra un autre cours et quand, en une seconde, l'on pense parfois plus que durant une année entière. Pendant que le tsar marchait, il le regardait de bas en haut et son image se gravait en lui de telle façon que, si ensuite on lui avait montré la jambe seule du tsar, il l'aurait reconnu. Il remarquait ses pommettes larges et proéminantes, son front bombé, ses yeux noirs, ternes et en même temps extraordinairement lumineux, sa bouche inquiète toujours en mouvement, son cou veineux, sa peau blanche derrière de grandes oreilles. Il remarquait ses cheveux noirs, ses sourcils, ses moustaches taillées et son menton large troué d'une fossette. Il remarquait sa voussure et l'ossature de toute sa personne, ses bras et ses jambes immenses et la nonchalance de sa démarche. Il remarquait encore la rapidité et l'inégalité de ses mouvements et surtout, quand il commença à parler, l'inégalité de sa voix, tantôt grave, tantôt aiguë. Mais quand le tsar se mit à rire et qu'au lieu d'être gai, ce fut terrible, Alexis comprit, et le portrait se grava en lui

pour toujours. Pendant que l'empereur se dirigeait vers lui, Alexis le regardait et, en même temps, se demandait ce qu'il devait lui dire. En voyant le tsar, il avait compris toutefois qu'il fallait dire quelque chose de tout à fait extravagant, quelque chose qui attirerait l'attention du tsar, après quoi il comprendrait que lui n'était pas un soldat comme tous les autres. Pierre eut ce rire, qui donnait le frisson, en regardant du côté d'Alexis, après que le boyard F. A... lui eut dit que le soldat avait refusé de remettre le chapeau à l'ordonnance en disant : Qu'il vienne le chercher lui-même.

Le tsar s'approcha, d'un mouvement brusque saisit le chapeau, le secoua pour égoutter l'eau, et, tout mouillé, le mit sur sa tête.

Tolstoï n'acheva pas ce roman ; d'une part, il était désorienté par les multiples versions contradictoires des historiens ; d'autre part, plus il étudiait le règne de Pierre, plus il était désenchanté du personnage. De nouvelles images hantaient sa pensée, et, en 1873, il commença *Anna Karénine*.

C'est le *Gosisdat* qui est chargé de mener à bien l'édition complète des œuvres de Tolstoï, qui comptera en tout 90 volumes de cinq à six cents pages, dont quinze ou seize volumes d'inédits. Pour la mise au point de cette édition, on a nommé une commission spéciale présidée par Lunatcharsky, et c'est le Musée Tolstoï, représenté par la fille de Tolstoï, Alexandra, et par V. Tchertkov, qui est chargé de reviser les textes.

Cette édition doit être commencée en automne de cette année et terminée en juillet 1927. On évalue à un million de roubles-or le coût de cette publication, dont le prix de vente sera toutefois très modique. Mais nous devons noter en passant qu'il n'y a pas longtemps encore la presse soviétique publiait des renseignements presque semblables sur l'édition complète des œuvres de Dostoïevski, vendue depuis dans les conditions que nous avons rapportées plus haut.

Malgré les conditions pénibles dans lesquelles les hom-

mes de lettres vivent et travaillent en Russie, la littérature, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, existe. On peut répartir en trois catégories les écrivains demeurés en Russie : 1° ceux qui étaient déjà connus avant la révolution de 1917 (1), par exemple Veressaiev, Zamiatine, Tremiev, Serafimovitch, Jassinski, etc. ; 2° ceux qui débutaient juste avant la révolution, mais dont le talent s'est affirmé depuis, tels que Pilniak et Kasatkine ; 3° enfin les écrivains nés, si l'on peut dire, de la révolution, qui est leur grande inspiratrice : Vsevolod Ivanov, Artème Vessely et d'autres. Dans chacun de ces trois groupes, il y a des communistes convaincus, qui exaltent les bienfaits du régime soviétique. Mais la majorité des écrivains russes, bien que s'inspirant de la vie actuelle, se tiennent à l'écart de toute politique. Quelques jeunes écrivains — comme, par exemple, Leonov — bien que nés à la littérature sous le nouveau régime, prennent leurs sujets dans la vie russe d'avant la révolution, tandis que des écrivains plus âgés, comme Veressaiev, ne s'inspirent plus que des conditions actuelles de la vie.

On constate qu'il y a en Russie un immense besoin de lecture, mais les lecteurs d'aujourd'hui sont en général très peu cultivés et on ne sait trop par quoi les satisfaire. Quand on y réussit, c'est le fort tirage assuré, dépassant parfois 100.000 exemplaires. Pour qu'un livre plaise au nouveau public, il ne doit contenir ni propagande communiste, ni propos antireligieux ; c'est un fait qu'a dû reconnaître la presse bolcheviste elle-même. Mais ceci ne faisant point l'affaire du parti dirigeant, on a recours à la ruse : on *corrige* les écrivains connus. Par exemple on publie des romans de Dickens, en y introduisant quelques idées révolutionnaires ; on biffe, dans *La Case de l'Oncle Tom*, tous les passages de caractère religieux. Enfin, pour faire ache-

(1) Nous ne parlons que des écrivains qui vivent et travaillent en Russie, et non des grands écrivains russes ayant acquis une réputation européenne et qui, du reste, à l'exception de Gorki, ont complètement rompu avec la Russie actuelle.

ter malgré tout les brochures de propagande et les livres à tendances communistes, on a recours aux mêmes moyens que ceux employés sous l'ancien régime pour répandre les brochures patriotiques du général Bogdanovitch ou les feuilles de propagande des « Cent noirs ».

Que le Théâtre souffre encore plus que le Livre, là-dessus tous sont d'accord. Il suffit de parcourir les publications consacrées au théâtre et aux arts pour constater le marasme dans lequel ils gisent.

Aucun théâtre sérieux ne peut plus exister par ses propres moyens. Le gouvernement des Soviets a promis au peuple, comme jadis Rome, *Panem et Circences*, mais ne pouvant toujours lui donner le pain, autant que possible il lui donne des spectacles, et chaque théâtre est obligé de mettre à la disposition des différentes organisations communistes un grand nombre de places gratuites, de sorte que, même avec des salles combles, les théâtres ne font pas leurs frais. En outre, la littérature théâtrale devient de plus en plus pauvre. La jeune génération, élevée dans des idées nouvelles, exige un théâtre nouveau reflétant la vie actuelle. Tchékov — sans parler déjà d'Ostrowski — paraît vieux et n'intéresse plus, et cependant, faute d'œuvres théâtrales nouvelles, les théâtres doivent s'en tenir au répertoire d'avant la révolution. On a bien essayé de moderniser les vieilles pièces, par exemple de *La vie pour le tsar* on a fait un opéra communiste, où Sousanine, qui sacrifiait sa vie pour sauver celle du tsar Mikhaïl Feodorovitch, devient un paysan qui donne sa vie pour les idées communistes ; mais on se doute de ce que peut produire un pareil tripatouillage. Il y a quelque temps, à Moscou, au Musée polytechnique, on a institué un débat — quelque chose d'analogue à ce qui se fait au *Faubourg* — pour juger la saison théâtrale écoulée. Nemirovitch-Dantchenko, l'un des fondateurs du Théâtre Artistique, présidait cette réunion. Les accusations furent sévères, et il fut généralement admis que le théâtre actuel ne répond pas du tout aux aspirations du public.

Le *Grand Théâtre*, dit l'un des orateurs, est une tache sombre. Quant au *Petit Théâtre*, il ne vaut pas la peine d'en parler, il en est encore à Ostrowski et bientôt, là-bas, tous seront artistes « émérites ». Le *Théâtre artistique* se fissure. *Kamerny* ! Il est fini depuis longtemps. Je sais qu'il avait voulu représenter, cette saison, deux pièces : *Le singe chevelu* et *Sainte Jeanne* de Shaw. Il a monté une de ces pièces, mais personne n'a pu dire si c'était *Jeanne la chevelue* ou le *Singe saint*.

La conclusion de l'orateur fut que le théâtre se meurt, mais que, du reste, l'art n'est plus nécessaire à personne et qu'il faut le supprimer. Cependant, quand fut mise aux voix la question : *Le théâtre est-il nécessaire ?* la réponse fut oui, à la presque unanimité ; mais personne ne put indiquer quel théâtre est nécessaire et comment sortir de l'impasse où se trouve actuellement l'art théâtral en Russie.

Au début du bolchevisme, quand Lunatcharsky, commissaire du peuple à l'Instruction publique, fort de l'amitié de Lénine, était tout puissant, l'art théâtral était particulièrement favorisé et, à la fin de la première période du communisme, avant l'apparition de la fameuse *Nep*, il y avait en Russie plus de théâtres et de studios artistiques que d'écoles, et le nombre des personnes possédant la carte d'identité de « L'Union des travailleurs des Arts » n'était pas moindre que celui des travailleurs métallurgistes. A cette époque, Lunatcharsky sut éloigner de la direction des Beaux-Arts et des Lettres la sœur même de Trotsky, Mme Kamenev, aujourd'hui déléguée officielle du gouvernement des soviets à l'Exposition des Arts décoratifs. Lénine avait un faible pour Lunatcharsky, qu'il jugeait le seul intelligent de ses collaborateurs. Mais cette amitié valut beaucoup d'ennemis à Lunatcharsky ; parmi ceux-ci Kamenev. Kamenev réussit à convaincre Lénine que, malgré toutes ses qualités, Lunatcharsky n'avait pas de capacités administratives et ne pouvait assurer l'organisation communiste complète de l'école. En outre, la fameuse Tcheka se plaignait que Lunatcharsky intervînt trop souvent en

faveur des bourgeois. Sur ce point, la Tcheka eut gain de cause et désormais les recommandations de Lunatcharsky ne firent que desservir ses protégés. Enfin Lénine mort, Lunatcharsky perdit presque complètement son pouvoir.

La fameuse Varvara Iakovleva, la femme qui a le plus contribué à la terreur sanglante du début du communisme, qui insista pour l'exécution des grands-ducs restés en Russie, dirige en fait depuis bientôt deux ans le Commissariat de l'Instruction publique, et un ancien petit reporter du journal *Outro Rossi*, Khodorevsky, et quelques autres chefs de service exécutent les ordres de Varvara, de qui dépend maintenant le sort des Arts et des Lettres en Russie.

J.-W. BIENSTOCK.

SUR LA TOMBE DE MORÉAS

—

La chaste et douce fleur dont tu dis la louange
Vient orner aujourd'hui ton tertre abandonné
Et son azur ajoute une tristesse étrange
A ce morne terrain de lierre couronné.

Mon âme vient aussi, tendre et mélancolique,
Pour songer à ta lyre, à ton esprit divin,
Et récitant tes vers j'entends une musique
Qui berce comme un rêve et grise comme un vin.

Ah! dis-moi le secret de ta forme impeccable,
Le rythme souverain qu'Apollon t'a dicté,
Le mystère profond de ton chant ineffable,
Mélange harmonieux d'ombres et de clarté.

Dis le frémissement de cette « feuille morte »
Qui tombait sur ton front courbé vers les tombeaux,
Et l'eau de l'antre obscur, plus vivante et plus forte
Que le calme miroir des célestes flambeaux;

L'adieu du train qui passe ou des flots sur la grève,
Le tabac qui console et « l'automne berceur »,
Et le sens de la vie, ombre étrange d'un rêve,
— Rien, beaucoup, doute, espoir, amertume et douceur;

La porte de ton « cher Paris » où tes « nuits lentes »
S'écoulaient, et « l'étang du moulin ruiné »,
Et les « lys orgueilleux » et les roses dolentes
Qui meurent dans l'oubli d'un vase abandonné;

Ton sonore premier berceau, la mer attique
Dont les flots te semblaient l'image de ton sort;
Les monts devant lesquels, superbe et magnifique,
Tu dis « tout est sottise, hélas ! même la mort ».

Dis-moi ce que Sophocle, « à l'ombre du platane »,
Te révélait un soir de détresse et d'effroi,
Et s'il te parle encor dans l'azur diaphane
D'un plus triste destin que celui de son Roi.

Dis enfin si le feu qui t'a brûlé consume
Avec la chair le germe infernal du désir,
Si ton esprit ne connaît plus notre amertume,
S'il est guéri de tout, même du souvenir.

Si, comme aux sombres jours de souffrances anciennes,
Dans la paix de l'oubli vibre ta lyre d'or
Et parmi le concert des harpes éoliennes
Elle sonne « plus pure et plus savante » encor...

Nulle réponse, hélas ! Ta tombe impénétrable
Et l'impassible azur gardent bien leur secret ;
Je n'entends que l'écho de ma voix misérable
Comme un petit enfant perdu dans la forêt.

Pourtant je saurai tout bientôt : déjà les voiles
Se gonflent sous le vent qui nous conduit au port.
A quoi bon mendier aux muettes étoiles
La vérité que doit nous révéler la mort ?

ARMAND GODOY.

LA CONVERSION DE LEUKAIONIA

Le Révérend Gabriel Ferra, vicaire d'une paroisse de l'évêché de Majorque, après avoir fait pèlerinage aux Saints Lieux, passa un hiver entier en Egypte. Notre curé était un homme jeune, lettré et grand amateur de l'histoire antique, à laquelle il ne pouvait se consacrer autant qu'il l'aurait désiré, dans l'atmosphère étroite du presbytère. C'est donc loin de son île natale qu'il se proposa d'écrire un livre sur la vie des anachorètes de la Thébaïde. Pour ce seul motif et non pour le plaisir de vagabonder, il vécut des mois entiers dans ce désert que tant d'illustres ermites avaient, en des temps très anciens, converti en une véritable ruche de Saints. Ces faits se passaient dans les derniers jours de l'année 1900, et c'est à son retour de Palestine que l'abbé Ferra avait fait la connaissance d'Albert Gayet, l'égyptologue français, directeur, depuis quatre ans, des fouilles d'Antinoé. Très épris l'un et l'autre des disputes philosophiques et des curiosités archéologiques, le savant et le curé se lièrent vite d'amitié, se témoignant mutuellement autant de respect que d'affection.

Le jeune prêtre parcourait villages, vallées et montagnes, mettant sens dessus dessous bibliothèques et archives, visitant les ruines et les lieux légendaires, tandis que Gayet, auprès de ses équipes de terrassiers, vérifiait chaque coup de pioche et examinait attentivement la terre et les décombres que ses hommes remuaient. Mossen (1) Ferra se trouvait sur l'antique Thèbes, quand il apprit que l'archéologue

(1) Mossen, titre familier donné aux prêtres.

français venait de découvrir la tombe du fameux anachorète Sérapion, contemporain de Macarius, d'Arsenius et du grand Antonin. Et il n'eut de cesse qu'il n'eût pris le chemin d'Antinoé pour contempler de ses propres yeux la merveilleuse trouvaille de son ami.

Rayonnant de joie, M. Gayet embrassa son hôte majorquin et lui montra ses découvertes. L'authenticité du tombeau ne pouvait être plus évidente. Un vase trouvé dans la tombe portait cette inscription grecque : « Sérapion, fils de Kornostalos. »

Et le savant souriait tandis que le père Gabriel sentait son cœur se comprimer devant ces vénérables dépouilles, devant ce tas d'ossements informes recouverts de suie, ainsi que les fers qui les tenaillaient encore. Et ses yeux s'embrumaient d'émotion à considérer ce squelette enveloppé de sa tunique de bure noire avec sa capuche sous laquelle, pour que le crâne reposât mieux, on avait disposé un énorme coussin. Le corps était emprisonné dans deux gros ceinturons de fer, larges de deux pouces, qui, du vivant de l'anachorète, devaient lui tourmenter les chairs. Un collier, de fer également ainsi que la croix pesante qui y était suspendue, émergeait de la clavicule et tombait sur la poitrine que recouvrait une broderie de cuir.

Le prêtre se rappela ce qu'un contemporain du solitaire avait écrit : « Quand ils surent sa mort, les étrangers de Rome et d'Athènes, les colons arrivés d'Europe, sortirent en foule de la ville et s'enfuirent au désert. Les femmes recluses dans les monastères les abandonnèrent et se mirent en chemin, elles aussi, vers le sépulcre du Saint. Nombreux étaient ceux qui prétendaient s'emparer de ses restes mortels pour les remporter dans leur patrie. Tous travaillèrent et peinèrent contre le sarcophage où avait été enterré le juste, mais il n'y eut pas moyen de l'ouvrir. »

M. Albert Gayet avait eu, certes, plus de chance que de ferveur religieuse. Et maintenant il se remémorait les textes syriens et grecs pour convaincre son ami de l'importance de

la découverte. Ayant admiré lentement l'austérité de Sérapion, le vicaire considérait une fois de plus la grâce abondante qui inondait les âmes de ces hommes, servant Dieu dans la faim et la soif, le froid et le dénuement, dans le travail et la fatigue, dans les veilles et les jeûnes, dans les prières et les saintes méditations, souffrant toutes sortes d'injures, de persécutions et d'opprobres.

Mais ces lieux contenaient d'autres restes mortels arrachés au sol avare par les équipes de M. Gayet, qui, orgueilleux de pouvoir les montrer à son hôte, lui disait :

— Voyez-vous, Père Ferra : celle-ci provient d'une tombe contiguë à celle de Sérapion, et par les conjectures et les hypothèses que je puis faire, je crois qu'il s'agit du corps de Thaïs, la courtisane renommée par sa beauté et ses talents de séduction, et qui, selon la tradition, fut ramenée par le vieil anachorète dans les chemins de la sainteté. Thaïs mourut pauvre, très misérable, mais il ne faut point s'étonner si nous la voyons enveloppée dans des vêtements magnifiques. Les dévots chrétiens voulurent que Dieu la reçût dans son sein richement parée.

En contemplant cette autre momie, Mosen Ferra pensait à la vanité des pompes humaines, puisqu'on avait vêtu le corps de la pénitente supposée de luxueuses étoffes surbrodées et tissées de soieries. Sur ses tout petits pieds, on avait placé une croix d'or. Un grand voile de gaze couleur de rose entourait la tête et sur sa gorge reposait un collier d'améthystes et de saphirs, avec des pendeloques de nacre, de rubis, d'émeraudes et de topazes. D'une de ses mains, elle soutenait une rose de Jéricho. Dans son sarcophage on avait trouvé une corbeille avec du pain, une jarre, deux croix, les vases de terre pour boire le vin de la communion et des palmes tressées comme un symbole de gloire.

Toutes ces choses épouvantaient le Père Ferra, car entre ces riches ornements on voyait des ossements noirs et rongés des vers et, à côté du collier de pierreries, les maxilaires mutilés ouvraient une bouche sans fond et sans nom,

qui enlevait toute harmonie à la tête et la défigurait monstrueusement.

— Venez ici, venez ici ! disait M. Gayet, les yeux allumés de joie et en prenant par le bras le futur historien des solitaires de la Thébaïde. Voyez ces deux autres momies qui, à vrai dire, n'en sont pas, puisque au lieu d'être deux corps momifiés, ce sont deux corps desséchés, admirablement conservés. Ce sont les cadavres de deux dames contemporaines de Sérapion : l'une chrétienne, l'autre païenne. Comme pour Thaïs, on a disposé des palmes tressées autour de celle qui mourut croyante. A en juger par les vêtements qui l'enveloppent, elle devait être de grande famille; mais je n'ai pas pu découvrir son nom. Tout ce que nous pouvons conjecturer, c'est qu'elle a dû être très aimée et très respectée par ses contemporains. Quelle paix, quelle résignation, quelle humilité chrétienne se lisent sur son front ! Si les croix et les pains eucharistiques trouvés dans sa tombe ne nous le disaient, son seul aspect nous convaincrait qu'elle mourut dans la foi du Christ.

Et M. Gayet ajouta :

— Cette autre, cher ami, était une dame païenne. Vous avez vu son laraire et, s'il vous plaît de compter : une, deux, quatre, six idoles en terre cuite, des lampes, des amulettes, un encensoir, des vases. Son nom, nous l'avons trouvé dans une poterie, chose caractéristique des sépultures égyptiennes. Elle s'appelait Leukyoné ou Leukaionia, comme vous voudrez. Nous ignorons son histoire, mais le fait de s'être conservée presque intacte suffira à sa gloire.

Et l'archéologue français, toujours souriant, montrant une double file de dents très blanches, continuait à parler, les yeux fixés sur le prêtre majorquin qui se bornait, en contemplant ces merveilles, à remuer légèrement la tête et à s'exclamer de temps à autre :

— Admirable, admirable !



Après un sommeil de quinze siècles dans l'obscurité, Leukaionia montrait à nouveau aux mortels le mystère de sa beauté. La grâce ondulante de son corps, la ferveur qu'avaient répandue ses mouvements et ses passions s'était évaporée, mais dans la rigidité squelettique que lui avait donnée le temps, il y avait encore de la féminité, de la séduction et de la coquetterie. La tête était une merveille. Couronnée de marjolaine et de feuilles de citronnier, ses cheveux ondulés encadraient l'ovale parfait de son visage. Sous une boucle qui cachait la moitié du front, une étoile d'or fulgurait, semblable à celles qui, à la façon d'un cachet, fermaient les paupières. Et le resplendissement de ce sceau d'or avait l'intensité d'un regard. La figure était blanche comme un papier blanc, comme une face retouchée à l'aide d'onguents et de pommades. Les pommettes plus prononcées laissaient passer la discrète projection du nez, avec une légère déviation à sa base, et sous lui s'ouvrait une bouche tendre, presque voluptueuse.

La bouche de Leukaionia troubla d'emblée l'âme de Mossen Ferra. Elle était tentante comme une bouche qui respirerait. Au milieu de la pâleur du visage, les lèvres fines conservaient encore une teinte rosée et paraissaient n'avoir jamais perdu leur sensibilité, car elles se repliaient sur des dents intactes, comme si elles s'offraient encore impudiquement. Et les cils, semblant peints de frais, affirmaient cette perfection que les siècles avaient respectée.

Du manteau déteint qui entourait la momie émergeaient les mains et les pieds nus, impudiques. Mains blanches, fragiles et petites, avec le geste un peu brutal de s'accrocher à la tunique comme craintives, mains presque enfantines, aux veines transparentes et aux os imperceptibles, avec des doigts fins et tendres, sans rides, et qui conservaient leurs ongles roses comme si le sang les colorait. Les pieds, tels quels, inanimés, c'était la chose la plus vi-

vante, parce que, le corps reposant sur la flexion dorsale, ils se levaient comme s'ils s'apprêtaient, non à cheminer, mais à danser. L'un d'eux, rigide, horizontal, prolongeant la ligne de la jambe, montrait sous la peau fragile la harpe métatarsique que les phalanges divisaient en cinq pistils délicats. Dans cette position, il semblait se reposer momentanément sur un plan imaginaire, tandis que l'autre se lèverait, évoluerait à la mesure d'un rythme en suspens. Cet autre était comme une fleur ouverte dans toute sa vigueur. Sa plante minuscule paraissait molle comme le ventre d'un lépidoptère, et ses cinq doigts s'ouvraient comme cinq tentacules palpitants. Et la nudité vivante et charnelle de ces pieds, prélude ou fin d'autres perfections occultes, troubla l'imagination de Mossen Ferra.

Le prêtre ferma les yeux un instant et, saisissant le bras de M. Gayet, le pria de lui montrer quelques-unes de ses autres découvertes.

Le savant égyptologue accéda volontiers à ce désir et mena le jeune Majorquin dans une cour encombrée de colonnes gisantes, de pierres et de statues mutilées.

Mais quand il se retira pour ses oraisons quotidiennes, le Père Ferra ne put arracher Leukaionia de sa pensée. Une intense tristesse envahissait son cœur. Il s'imaginait cette femme vivante, dans sa grâce première, avec toute la splendeur de sa beauté et de sa jeunesse, tantôt se promenant avec d'autres matrones à travers le forum, tantôt, dans le gynécée, brûlant de l'encens à ses dieux lares.

Cependant, ses idées lui faisaient horreur. Il pensait que l'âme de la morte n'avait pas été rachetée, puisqu'elle avait vécu postérieurement au grand mystère du Calvaire. Le pauvre homme en éprouvait une grande amertume. Et à ses prières quotidiennes il ajouta ce jour-là une fervente oraison en faveur de l'esprit de Leukaionia.

— Mais, se dit-il, si les conversions sont possibles ici sur la terre, pourquoi ne le seraient-elles pas au delà de la tombe ? Leukaionia, tu es encore telle qu'à ton dernier

soupir, et il est possible que, le jour du jugement dernier, ton corps mortel, pour se constituer de nouveau, n'ait pas besoin de la transmigration de mille matières diverses. Le Seigneur qui peut tout ne voudra-t-il pas qu'un éclat de ton esprit s'infiltre de nouveau dans ta chair intacte, afin que tu puisses écouter les sermons de ses ministres et cacher le péché de ces cendres que le baptême n'a point purifiées ?



Le lendemain, le jeune prêtre revint voir M. Gayet. Celui ci le laissa seul avec les momies, afin qu'il pût prendre toutes les notes qu'il désirait sur Sérapion et les instruments de martyre avec lesquels le solitaire se torturait. M. Gayet avait disposé ses trouvailles en sa propre maison, dans une vaste salle du rez-de-chaussée où personne n'entrait sans permission. Mossen Ferra pouvait travailler en toute tranquillité, sûr que personne ne viendrait l'interrompre.

Le prêtre mesurait les fers dans lesquels le bienheureux anachorète s'emprisonnait la taille, les bras et les jambes ; mais son regard et son cœur s'attachaient à Leukaionia. Et il se répétait à lui-même :

— Elle est l'unique qui mourut en l'état de péché. Si cette Thaïs, si cette horrible dépouille, qui est là gisante sous mes yeux, repose dans le sein de Dieu de par l'œuvre de ce Saint, ne pourrais-je pas, moi, à mon tour, arracher de l'enfer ou des limbes l'âme de cette créature ? Dieu t'aura-t-il conservé la beauté du visage, Leukaionia, pour te refuser l'éternelle félicité de ce qui est infiniment plus beau que le visage ? Comment se fait-il que tu aies passé par le monde sans recevoir la lumière de la véritable foi, alors que ton amour et tes craintes étaient réservés aux viles idoles que tu gardes encore à tes côtés ? Comment se fait-il que tu ne trouves point de guide vers le bon chemin, qu'aucune voix ne t'aie révélé les vérités écrites dans l'Evangile ? O infortunée Leukaionia !

Il s'agenouilla et dit :

— *Quid enim mortuus est, justificatus est a peccato.*

Et il ajouta les prières aux prières, les exorcismes aux exorcismes, appelant la miséricorde divine sur le front de l'irrachetée. Et se frappant la poitrine, avec une grande ferveur et beaucoup de continence, il s'écria :

— Par les maléfices que firent à son âme les idoles de fange, par l'erreur dans laquelle l'entraînèrent les faux prêtres de Moloch et les divinités impures, par les hérésies qu'elle entendit, par celles auxquelles elle crut, par celles qu'elles pratiqua, par le péché, dans lequel elle naquit, par les concupiscences dans lesquelles elle vécut, par les ténèbres dans lesquelles elle mourut, par les passions que jamais elle ne sut dominer, par les vices où elle sombra, par les abjections qui submergèrent son esprit, par les mensonges qu'elle prononça, par les aberrations dans lesquelles se complurent ses yeux, par les impudiques délices où son corps se plongea, Dieu tout puissant, pardonnez-lui ! Comme les Pharisiens au Calvaire, elle ne savait ce qu'elle faisait.

Ses yeux considéraient cette tête immobile couronnée de marjolaine et de feuilles de citronnier. Une fois encore, son imagination se la représenta animée et vivante.

Pour le Père Ferra, Leukaionia dormait d'un sommeil léger, que le bruit de ses prières pouvait interrompre. Le premier mouvement qu'elle ferait, comme le dernier qu'elle avait dû faire, serait sans doute pour arranger les cheveux de son front et, dans son sourire de salut, à l'instant où elle regarderait autour d'elle, les paupières scellées d'or s'ouvriraient à la lumière et, comme hier, ses yeux profonds et mystérieux diraient toute l'ardeur de son âme. Oh ! les yeux de Leukaionia ! Déjà l'air fulgurait avec leur regard, déjà Mossen Ferra sentait ce rayonnement lui perforer les entrailles ! Et au charme troublant du regard s'ajoutait le charme malin du sourire, tendre et lubrique, candide et pervers à la fois. Déjà les mains, ces blanches mains im-

pudiques ne retenaient plus le vêtement de bure fanée ; mais elles avaient des gestes qui caressaient, des gestes de douceur et de séduction, elles embaumaient comme les fleurs, elles palpitaient comme les libellules. Déjà les pieds poursuivaient leur léger chemin et reprenaient leurs danses profanes et diaboliques. Et ces pieds représentaient tout un mystère de finesse et de délicatesse. Sur le Forum, à l'ombre des colonnades, sa beauté brillait comme un astre neuf. Son peplum resplendissant enveloppait son corps svelte. Ses bras ballants, blancs comme le lait, étaient deux lys jumeaux, fragiles et parfumés. L'or et les pierreries jetaient des étincelles dans ses cheveux, sur sa poitrine, sur ses sandales. Et le sang bouillonnait dans ses veines, transparaissait sur son visage et colorait ses lèvres, enflammées comme le péché.

Une voix mystérieuse lui disait :

— Où vas-tu, Leukaionia, la belle entre les belles ? Vas-tu aux thermes, où l'eau folle éclaboussera la neige de ta chair, que dévoreront en silence les regards indiscrets et concupiscents de tes amis ? Vas-tu au théâtre, non pour écouter les déclamations des histrions, mais pour qu'on t'admire et qu'on te désire ? Vas-tu dans les cénacles des philosophes et des rhéteurs baigner ton esprit dans le mensonge ? Ou cours-tu dans un temple immoler un sang innocent aux pieds d'une déesse immonde ? Leukaionia, la belle entre les belles, tu crois être la plus heureuse d'entre les femmes et tu ne sais pas que pour laver tes fautes, pour effacer ton opprobre, pour corriger ton erreur, pour adoucir ta grande mésaventure, là-bas, dans les quartiers abjects de la cité, crient, jeûnent et se flagellent des milliers de chrétiens.

Mais elle passait allègrement, pleine d'enchantement et de volupté.

Peiné par le trouble où ces images le jetaient, le père Gabriel éleva son âme vers le Seigneur, et se promit de briser les idoles infâmes couchées aux côtés de la momie. C'étaient elles qui offusquaient sa raison, qui présentaient

devant son esprit d'abominables tentations, elles qui empêcheraient — qui sait ? — la rédemption de Leukaionia. Il était nécessaire de les détruire. Le prêtre en avait déjà élevé deux dans ses mains tremblantes, prêt à les sacrifier violemment, mais leur beauté profane aiguisa sa curiosité. Il les contemplait dans l'arrière lueur du crépuscule, se complaisant à retarder leur agonie, quand, tout joyeux, parut M. Gayet.

— Une nouvelle trouvaille, Monsieur, une nouvelle trouvaille !

Et il montra au prêtre un petit veau d'or, pareil à celui qui, tandis que Moïse était sur la montagne sainte, corrompit le peuple d'Israël.

Le Père Ferra reposa silencieusement les petites statues en terre cuite à côté de la tête de la momie et s'empressa de serrer les mains de son illustre ami.

*

Le lendemain, très content de n'avoir pas réalisé avec les fragiles figurines de Leukaionia le sacrifice que réclamait un aveuglement provisoire, le Père Ferra s'enferma de nouveau dans la salle où M. Gayet resserrait ses trésors exhumés. De nouveau, il s'appliqua à considérer les restes de Sérapion, les ferrailles qui les opprimaient et la grande capuche qui abritait sa tête des indiscrétions de la lumière, de même que, dans la vie, elle l'avait dissimulée aux regards des hommes.

En même temps, le prêtre fut éperonné par le souvenir de la fameuse conversion que l'ermite avait menée à bon terme, étant arrivé à faire d'une courtisane une sainte, et cette obsession l'invitait à persévérer dans sa proposition de racheter Leukaionia, grâce qu'il pouvait espérer de Dieu, du moment que pour Lui rien n'était impossible.

Et quand il eut achevé d'écrire sur son carnet ses dernières notes sur le pénitent exhumé par M. Gayet, le jeune Majorquin pria de nouveau pour l'âme de l'irrachetée.

— Comment aurait-elle pu invoquer Jésus, puisqu'elle l'ignorait? Comment aurait-elle pu se convertir, si elle n'avait entendu aucun prêcheur? Comment aurait-elle pu désirer la sacrée purification du baptême, vivant dans les images d'encens qui enveloppaient les idoles de fange?

Et Mossen Ferra s'exclamait :

— O vous qui, par ignorance ou perversité, avez offert votre corps à l'abjection et à l'immondice, quel jour allez-vous l'immoler à la gloire du Seigneur comme le firent les solitaires de ces parages ?

Et il ajoutait, pénétré de sainte conviction :

— *Qui autem in carne sunt, Deo placere non possunt.*

Le prêtre leva la tête et il crut voir se mouvoir les paupières de Leukaionia ; et ce qui brillait sous elles n'était plus une étoile dorée, mais un regard mortel, étincelle de l'âme. Ces yeux s'ouvrirent à une nouvelle vie, à une nouvelle lumière. C'étaient des yeux extatiques et contemplatifs, qui attendaient une révélation. D'un repli de sa soutane, le père Ferra tira un crucifix d'ivoire merveilleux, qu'il plaça sur la gorge de la catéchumène. Et alors il commença la prédication.

Et Leukaionia écouta, les yeux brillants et la bouche légèrement ouverte, tous les mystères chrétiens, depuis la chute de l'homme dans le paradis jusqu'à la rédemption du Calvaire. Et elle entendit l'histoire du crime de Caïn, celle de l'extermination de Sodome, celle de la chute de Babel, celle de la fidélité d'Abraham, celle de la captivité d'Egypte, celle de la révélation au Sinaï, celle de l'apostasie d'Israël, celle du fratricide d'Abimeleck, celle de la défaite de Samson, celle de la prospérité de David, celle du malheur de Salomon, celle de l'idolâtrie de Joram, celle de la cruauté d'Athalie, celle de l'abnégation de Nabuchodonosor, celle de la destruction du temple, et puis, dans toute ses phases glorieuses et tragiques, celle du divin rédempteur, martyr du Golgotha, dont le très pur sang avait été versé pour sauver l'âme de Leukaionia. Et ainsi elle apprit les tentations

de Jésus dans le désert, ses prodiges, la trahison de Judas, le reniement de Pierre, la sentence de Pilate, la fièvre sanguinaire du peuple, et la flagellation, et la crucifixion, et les coup de lance du légionnaire, et les sept paroles prononcées quand le soleil et les étoiles arrêtaient leur évolution, et la mort, et les pleurs des saintes femmes au pied de la croix. Elle apprit la résurrection, la prédication des Apôtres, la glorification des martyrs, l'instauration de l'Eglise et du sacrement du baptême qui communique aux âmes la grâce de Jésus-Christ. Et par les yeux, et par le sang, latents encore dans ces restes mortels, l'âme de Leukaionia se pénétrait de ces vérités et s'épurait.

— *Qui autem in carne sunt, Deo placere non possunt,* répéta le prêtre.

Et il s'agenouilla, remerciant le Seigneur pour le miracle qu'il venait de réaliser, mettant une fois encore en évidence sa miséricorde infinie.

Et étant à genoux, il jugea qu'il serait nécessaire, pour que la conversion fût véritable, que la catéchumène reçût l'eau du saint baptême.

Mais en levant ses yeux jusqu'à Leukaionia, qui avait de nouveau fermé les paupières avec une douce sérénité, il ne pensa plus au miracle efficace. Comme par l'effet d'un autre prodige, le Père Ferra oublia les choses du ciel. Leukaionia cessait d'être pour lui une âme convertie, non rachetée encore, pour devenir seulement une femme charnelle, la femme mortelle qui s'offre à la curiosité de tous : c'était un modèle pour l'artiste, une dépouille pour le philosophe, une momie pour l'archéologue, une femelle pour le psychologue, une trouvaille pour l'historien, un cadavre pour l'anatomiste. Mais, par dessus tout, c'était la beauté indestructible et immortelle du corps humain. Et le Père Ferra pensa un instant que c'était la grâce féminine avec toute sa séduction, et que, par le fait d'être insensible, elle pourrait s'offrir sans douleur ; que c'était l'enchanteresse, la très douce créature dépouillée de toute

tromperie et de toute perfidie, soumise, douce et tendre, se pliant à la volonté de son séducteur.

Le prêtre eut horreur de ses propres pensées et finit par les juger aussi folles que d'avoir voulu purifier ces cendres par l'eau baptismale. Mais le désir de savoir et d'étudier les choses dans leurs nombreux détails et particularités, pour contribuer à enrichir le domaine de la vérité, domina en lui toute autre considération et le rendit circonspect et sage.

Alors sereinement, sans trouble ni émotion, il retira de dessus le corsage de Leukaionia le petit crucifix d'ivoire et le replongea à nouveau dans les profondeurs de sa soutane. Il rangea les figurines du laraire, sans que la haine la plus légère animât son sang, et il écrivit sur la base de chacune d'elle le nom de la divinité qu'elle pouvait représenter, afin d'en discuter par la suite avec M. Gayet. Il rangea aussi le coussin où reposait la tête de la momie, vu qu'il était aplati sur un des côtés et donnait au crâne une attitude violente.

Ensuite l'âme tranquille, comme le ciel après la tempête, il contempla Leukaionia avec la même admiration qu'au premier moment, alors que ne le troublaient pas encore la volupté de la bouche ni la divine nudité des mains. Et comme le naturaliste examinant un escargot ou une perle, il fixa attentivement la blancheur et la petitesse des dents serrées. Comme un chimiste consommé, il regarda et considéra l'éclat de l'or qui soudait les paupières et la couleur et le soyeux de la chevelure ; et comme un anthropologue qui étudie les caractéristiques d'une race, il observa la structure du front et le parfait ovale du menton. Et il mit sa main rosée et chaude à côté de celle de la momie pour les comparer, se disant à lui-même que les femmes des païens avaient, malgré tout, de très petites et fines mains. Et le dessin, le tissu, la qualité, l'épaisseur de la tunique qu'enveloppait la momie, ainsi que les ravages que les siècles y avaient fait, rien n'échappa à la curiosité du Père Gabriel.

Déjà le prêtre s'éloignait de Leukaionia, quand il nota

quelque chose de particulier dans les pieds. Les doigts s'ouvraient lentement comme les fruits d'une graminée, et les os minuscules apparaissait blancs, luisants, ronds comme des amandes. Mossen Ferra s'approcha de ces deux merveilles, de ces deux harpes éoliennes qu'irradiaient encore des rythmes et des suavités, et il s'en approcha tant, il inclina tellement sa tête sur les pieds pour les examiner qu'on eût dit qu'il voulait les baiser.

Et il les touchait déjà, empoignait déjà le suaire qui couvrait cette nudité cadavérique. Sa main allait lever le lourd manteau... Mais, au moment, la convertie, la catéchumène, Leukaionia déjà rachetée, se dressa et, de sa dextre décharnée, fit le signe de la Croix.

ALFONS MASERAS.

Traduit du texte catalan par Adolphe Falgairolle

LES CAUSES DU MATRIARCAT

Les progrès actuels du féminisme remettent en question le problème du matriarcat, qui a déjà donné lieu à tant de controverses. Certains voient dans cette institution une coutume de l'humanité primitive à laquelle il convient de revenir, — si l'on admet qu'elle fait partie d'un ensemble d'éléments sociaux naturels qui ont été déformés peu à peu par l'action de certains facteurs artificiels, — ou d'où il est fatal que l'on s'éloigne par une évolution progressive. A ces théories s'oppose celle de l'antériorité de la famille patriarcale, qui voit dans l'apparition du matriarcat un phénomène plus ou moins anormal, ou un signe de désorganisation sociale. Les plus prudents s'abstiennent, un examen serré des arguments faisant apparaître tantôt des généralisations trop étendues, tantôt l'intrusion d'idées préconçues dans le raisonnement.

Bien souvent, on a manqué de méthode. On a, par exemple, envisagé le matriarcat comme un élément social se suffisant à lui-même, et dont l'examen peut montrer comment et dans quel sens il évolue, sans qu'il soit nécessaire de le rattacher aux différents milieux d'où on l'a extrait : autant chercher à trouver l'évolution du bec chez les oiseaux sans tenir compte du rôle qu'il doit remplir! Le plus souvent, on n'a pas vu que le matriarcat n'était pas un élément simple, mais un composé que l'on devait d'abord analyser, et dont chacune des parties pouvait subir des influences différentes.

Peut-on dire qu'un état social repose sur le matriarcat lorsque les enfants prennent le nom de leur mère et non

celui de leur père, si, par ailleurs, les femmes n'ont aucun droit, aucun pouvoir? Sans doute lorsque règne le matriarcat, la transmission du nom ou du totem suit la ligne féminine, mais il n'est pas logique de renverser la proposition : nous sommes bien certain que chaque fois que l'on brûle du charbon, il se dégage de la chaleur, mais personne ne pensera que lorsqu'un dégagement de chaleur se manifeste, la cause en soit toujours due à la combustion du charbon!

Par matriarcat, il faut entendre l'ensemble des faits qui concourent à faire prédominer l'influence de la mère et à lui donner le premier rôle dans la vie sociale. Encore conviendra-t-il de tenir compte des différences inhérentes aux sexes en ce qui concerne la mentalité, le tempérament et les aptitudes. Nous verrons du reste que le matriarcat n'est pas et ne peut pas être le contre-pied exact, absolu, du patriarcat.

Quoi qu'il en soit, il faut d'abord analyser la notion de matriarcat, voir de quels éléments elle est formée. On pourra ensuite rechercher les répercussions que ces divers éléments subissent, et ce n'est qu'alors que des théories pourront être édifiées et que l'on pourra essayer de résoudre les problèmes qui se rattachent à cette question. Mais auparavant, il ne sera pas inutile de rappeler succinctement les principales théories précédemment émises.

I. — Résumé historique

L'ÉCOLE ETHNOLOGISTE. — Les auteurs de l'antiquité ont signalé l'existence de coutumes matriarcales chez plusieurs peuples, mais il faut arriver aux temps modernes pour voir des observations détaillées et méthodiques s'organiser. A partir des grandes découvertes géographiques, et grâce à la multiplication des explorations et des missions, on a trouvé des traits de matriarcalité chez de nombreuses populations sauvages et demi-sauvages. Déjà le P. Lafitau fait

un rapprochement entre les Iroquois et les Lyciens, à tel point qu'il croit que les premiers pouraient être les descendants des derniers (1). Evidemment à cette époque on ne peut expliquer les choses que par la filiation ou la parenté des peuples ayant les mêmes coutumes.

C'est surtout Bachofen qui, en 1861, dans son ouvrage *Das Mutterrecht*, a mis cette idée en circulation que l'humanité a débuté par le matriarcat. Il en voit la preuve dans l'existence du mariage collectif chez certains peuples, et dont il cherche l'explication dans une survivance d'un état antérieur de promiscuité et qui aurait été l'état primitif de toute l'humanité.

Lorsque le père est inconnu, les enfants appartiennent nécessairement à la mère. La promiscuité serait du reste liée au communisme primitif, et sa disparition serait une conséquence de l'instauration de la propriété privée.

De 1871 à 1874, Lewis H. Morgan essaie d'établir le caractère primitif du matriarcat et du mariage collectif (ou mariage par groupes), par l'étude de la *Relationship* (système de parenté) chez les populations simples, qui ont en général une nomenclature beaucoup plus réduite que la nôtre, et du reste différente, pour indiquer les divers degrés de parenté. Par exemple, il n'y aura qu'un seul mot pour dire père et oncle paternel; un seul pour mère et tante maternelle; un pour frère et cousin, etc. Morgan y voit une survivance d'un état antérieur où existait le mariage par groupes, les frères ayant en commun plusieurs femmes, sœurs entre elles ou étroitement parentes, ou encore les mâles d'une même génération et d'un même groupe familial ayant pour épouses communes les femmes de la génération correspondante d'un autre groupe familial, et réciproquement.

De 1875 à 1895, un juge de Brême, Post, poussant très loin l'étude du droit comparé des peuples simples, arrive

(1) *Mœurs des sauvages amériquains comparées aux mœurs des premiers temps* (Paris, 1724, t. I, p. 87).

à douter de l'antériorité de la promiscuité, mais maintient celle du matriarcat, pour la raison qu'il est excessivement répandu chez les sauvages (2), sans pouvoir toutefois en trouver la cause. Pourtant il reconnaît que le but suprême de l'ethnologie juridique est la détermination des causes des faits juridiques; mais, ne disposant pas d'une méthode appropriée à ce but ultime, il ne lui a pas été possible d'effectuer des recherches sur les liens de causalité (3).

Ses disciples, sous l'impulsion de Kohler, de l'Université de Berlin, ont continué à amasser des documents et à les classer, ne développant par conséquent que la partie purement descriptive de la science (4).

Il était réservé à un professeur de Catane, J. Mazzarella, de pousser les études vers la recherche des causes, surtout de 1899 à 1908. Critiquant ses devanciers et faisant œuvre positive, il nous suffira d'examiner les résultats auxquels il est arrivé pour juger de la valeur des conclusions auxquelles peut conduire l'ethnologie juridique.

D'après lui, la démonstration de l'antériorité du matriarcat ne peut être basée sur celle du mariage collectif, ni sur l'examen des systèmes de parenté.

En effet, le mariage collectif n'existe que dans quelques cas particuliers et les conditions de son existence n'ont pas été clairement établies; de plus, ses rapports avec le matriarcat n'ont pas été démontrés. Quant à la parenté classificatrice, elle n'a pas encore été interprétée d'une façon plausible (5). Pour tout dire, on a fait des généralisations trop étendues, des inductions prématurées, des théories superficielles. La nomenclature des classes de parents la plus simple ne se trouve pas dans les sociétés les plus simples; et le mariage collectif n'est nullement concomitant du matriarcat, car les époux communs étant frères, ayant le même nom, peuvent très bien le transmettre aux enfants communs.

(2) J. Mazzarella, *Les types sociaux et le droit*, O. Doin, 1908, p. 10.
(3) *Id.*, p. 41.
(4) *Id.*, p. 41.
(5) *Id.*, p. 343-344.

M. J. Mazzarella, reprenant la question, base la démonstration de l'antériorité du matriarcat sur l'étude du *mariage ambilien* (6), forme matrimoniale dans laquelle le mari quitte le groupement dans lequel il est né pour entrer dans celui auquel appartient sa femme, les enfants appartenant à cette dernière. Après des recherches très approfondies sur un grand nombre de peuples sauvages et barbares, M. Mazzarella a trouvé l'existence du mariage ambilien dans 71 pour cent des cas (7), les autres restant douteux.

Malheureusement, les références sur lesquelles il s'appuie ne forment pas une série homogène, mais des cas divers qu'il faudrait analyser. Chez plusieurs peuples cités, le mariage ambilien est bien la forme principale d'union ou même unique, mais chez d'autres, il ne constitue qu'un type secondaire rare. Parfois, il ne s'agit que d'un subterfuge, d'un expédient employé dans certaines familles anormales d'un peuple par ailleurs profondément patriarcal : par exemple une famille sans enfant mâle adopte un gendre. Il y aurait donc des distinctions à faire.

Suivons du reste M. Mazzarella dans son raisonnement pour établir le caractère primitif du mariage ambilien, par la détermination de ses causes. Celles-ci seraient au nombre de trois :

1° Faible densité de la population, avec surabondance de sol vacant ;

2° Groupement en *gentes* autonomes, isolées, ayant chacune leur propriété communautaire ;

3° Nécessité pour chaque *gens* d'avoir le plus de main-d'œuvre masculine possible.

L'action simultanée de ces trois facteurs serait nécessaire pour faire naître les institutions ambiliennes (8), sinon on peut avoir des *gentes* patriarcales. Mais si l'on examine le troisième facteur, on ne comprend pas facilement pourquoi

(6) D'après l'expression malaise *ambil anak* qui désigne cette forme matrimoniale en usage à Sumatra et dans d'autres îles voisines.

(7) Mazzarella, p. 340.

(8) *Id.*, p. 314-315.

elle aboutit à l'*ambil*, car si, pour avoir des hommes, on cherche à attirer les gendres, on doit aussi essayer de retenir les fils en attirant leurs femmes. C'est du reste cette dernière solution qui prévaut chez un certain nombre de peuples qui subissent l'action des trois causes, comme les Groenlandais, les Guiliak, les Aïno, les Fang, les Mandja et bien d'autres.

En résumé, l'action simultanée des trois causes peut aboutir aussi bien à la formation de communautés patriarcales. La cause essentielle manque qui doit départager définitivement les deux types familiaux, et tant que cette cause reste indéterminée, on ne peut conclure à l'antériorité de l'un ou de l'autre.

La difficulté que rencontre l'école ethnologique dans la détermination des causes des faits juridiques provient de ce qu'elle isole ces faits des autres faits sociaux. Elle étudie le mariage, la parenté, la juridiction domestique, le régime de la propriété, les successions, les obligations, les institutions politiques et pénales et la procédure. Elle néglige l'analyse du Travail, du Mode d'existence, des Cultures intellectuelles, de la Religion, etc. La recherche des causes est au contraire beaucoup plus facile si l'on établit des monographies complètes comme le fait une école française dont nous allons maintenant nous occuper.

L'ÉCOLE DE LA SCIENCE SOCIALE. — Inaugurée par Le Play vers le milieu du siècle dernier et perfectionnée par Henri de Tourville vers 1882, la méthode monographique en science sociale a été employée à l'étude des familles ouvrières d'abord, pour s'élever peu à peu à celle des pays. Etudiant beaucoup plus les peuples civilisés que les peuples sauvages, elle n'a rencontré qu'exceptionnellement les types matriarcaux. Pourtant, la fécondité de cette méthode est telle que, à notre avis, elle a réussi à trouver la clé du problème qui nous occupe. Malheureusement, après avoir découvert la cause initiale du matriarcat dans quelques cas particuliers, elle s'est peu préoccupée d'en rechercher les

preuves par la généralisation des conclusions, ou par la vérification dans toute la série matriarcale.

C'est la raison pour laquelle de nombreux savants ont réservé leur jugement, et c'est cette lacune que nous voudrions essayer de combler. Mais auparavant il n'est pas inutile de résumer les résultats acquis jusqu'à ce jour par cette école.

Le Play avait noté, dans ses voyages, la grande indépendance dont jouit la femme en Norvège, mais l'idée d'en chercher la cause dans la séparation habituelle des hommes et des femmes, — occupés les uns à la pêche, les autres à la culture, — en revient vraisemblablement à de Tourville. Elle a été en tout cas indiquée par Edmond Demolins dans son cours de science sociale en 1886 (9), et elle devait être le point de départ de la détermination de la cause du matriarcat. En effet, de 1887 à 1890, Armand de Préville attribue au double atelier la raison d'être du matriarcat, jusqu'alors inexpliquée, des Touareg et de certains peuples demi-chasseurs, demi-cultivateurs de l'Afrique (Taveta, Balonda, etc), (10). A peu près à la même époque, Paul de Rousiers explique de la même façon le matriarcat des Iroquois (11).

Dans les pays civilisés, on trouve des catégories sociales basées sur le double atelier. Englobées dans une société où domine le simple atelier, les coutumes matriarcales ne peuvent s'inscrire dans la loi, mais on constate, dans ces catégories, un relèvement dans la situation de la femme C'est ce qu'observe E. Demolins en 1890, chez les marins des environs de Saint-Malo, et si l'autorité de la femme est plus grande chez eux que chez les Norvégiens, c'est que le marin s'absente beaucoup plus que le pêcheur côtier (12).

(9) *Science sociale*, t. I, (1886), p. 122.

(10) *Id.*, t. IV (1887, 2e sem.), p. 79 ; t. V (1888, 1er sem.), p. 100; t. VII (1889, 1er sem.), p. 182-183 ; t. IX (1890, 1er sem.), p. 229-230. — Voir aussi A. de Préville, *Les Sociétés africaines* (Firmin-Didot, 1894, p. 33-35, 91-92 200-201).

(11) *Sc. soc.*, t. IX, p. 158-159.

(12) *Id.*, t. X, p. 200-211.

J'ai moi-même pu vérifier cette répercussion plus tard sur les marins des environs de Dunkerque, avec cette constatation que chaque enfant porte un double nom, celui du père et celui de la mère, ajoutant ainsi la règle matriarcale à côté de l'obligation légale imposée par l'état civil (13).

En 1899, M. E. Picard explique encore de la même façon le grand rôle de la femme chez les Mincopies des îles Andaman (14).

Mais c'est surtout Philippe Champault qui devait pousser le plus loin les recherches sur la question. Tout d'abord, il voit, chez les patriarcaux, l'indépendance de la femme s'accroître avec la fréquence des absences du mari chez les bandits montagnards de l'*Iliade* et les pirates de l'*Odyssée* (15). Puis il voit le matriarcat véritable chez les caravaniers de la Scythie et du Caucase (Ases, Amazones, etc., (16) et enfin chez les Phéaciens, marins et fabricants de toiles (17).

Ajoutant à ces indications celles qui lui sont fournies sur les Grecs du littoral méridional de la Roumélie (commerçants-cultivateurs) (18), il donne une vue d'ensemble sur les résultats acquits, amorçant ainsi les recherches sur la généralisation des conclusions.

Il se rend compte alors que le degré d'absence du mari n'est pas le seul facteur agissant : il faut tenir compte aussi du degré d'importance du travail féminin. Si, chez les Scythes caravaniers, le rôle de la femme est plus grand que chez les bandits montagnards du Khorassan, c'est que d'un côté elle doit diriger un atelier de culture, tandis que, de l'autre, elle ne fait qu'administrer les biens pillés par le mari (19).

Dès lors, le développement des institutions matriarcales

(13) *Id.*, 2e sér. 79e fasc. (mars 1911), p. 31.
(14) *Sc. soc.*, t. XXVII (1899), 218.
(15) *Id.*, t. XVI (1893, 2e sem.), p. 69-76.
(16) *Id.*, t. XVIII (1894, 2e sem.), p. 28-29 ; — t. XVII (1er sem. 1894), p. 411-420.
(17) *Id.*, t. XXXV (1903, 1er sem.), p. 326-340.
(18) *Id.*, t. XVII (1895, 1er sem.), 428-429 ; — *Id.*, 2e ser., 2e fasc., p. 40 ; — *Id.* XXXV (1er sem.), 1903, p. 323-6.
(19) *Id.*, t. XVII.

n'est pas rigoureusement proportionnel au degré de séparation des ateliers masculin et féminin, puisqu'il faut tenir compte de l'action d'une autre cause, à savoir l'importance réciproque des deux ateliers.

Mais si la question est complexe de par ses causes, elle l'est aussi dans ses effets. Ph. Champault ne le dit pas d'une façon explicite, mais cela résulte du résumé qu'il fait, et du reste des travaux de ses prédécesseurs.

Chez le marin breton, c'est la femme qui administre le budget, qui touche la paye de son mari, qui a l'autorité au foyer.

Chez les Grecs du littoral de la Roumelie, c'est elle qui possède la maison ; c'est la mère surtout qui fait les mariages, et le mari vient s'établir dans la famille de sa femme.

Chez les Hurons Iroquois, on suit la règle matriarcale pour la transmission du nom, du totem et des biens ; de plus, les matrones ont un rôle à remplir dans les pouvoirs publics.

Chez les Touareg, les jeunes filles disposent de leur main et imposent la monogamie ; de plus, c'est la règle matriarcale qui prévaut pour les successions et pour l'état civil.

Mais, si le matriarcat est une notion complexe, il resterait à savoir comment chacun des éléments dont il se compose est influencé par les deux causes signalées.

D'autre part, si Champault a amorcé la vérification des répercussions, il n'a pas étendu bien loin cet essai de généralisation des conclusions.

Ces deux tâches restaient à remplir. Nous avons pensé que le moment était venu d'essayer de le faire.

Pour en terminer avec les résultats acquis par l'école de la Science sociale, ajoutons que A. de Préville a expliqué l'endogamie familiale des rois de l'ancienne Egypte comme un aboutissement du système matriarcal, et que Ph. Champault a étendu cette explication à l'endogamie des Mages et de certains rois de la Perse.

II. — Notre méthode

Si l'étude d'une monographie isolée, mais détaillée, est le moyen le plus propre pour la recherche des répercussions qui lient deux faits sociaux, la comparaison d'une série de monographies est indispensable pour doser les modalités diverses que revêtent ces répercussions. Selon nous, c'est de cette façon que l'on peut passer de la répercussion globale et purement qualitative à la répercussion dosée ayant un certain caractère quantitatif et susceptible, par conséquent, d'indiquer les étapes d'une évolution.

Puisque sont connues les deux répercussions globales, — celles de la Séparation et de l'Importance des deux ateliers, nous n'avons à nous occuper que de leur vérification et de leur dosage. Pour cela, il faut avoir une série de monographies relatives aux races matriarcales, et connaître les différents éléments dont se compose le matriarcat lui-même. Il est inutile toutefois, pour ne pas fatiguer le lecteur, de mettre sous ses yeux la série des monographies complètes ; il suffira d'indiquer les références.

Notre première tâche sera donc d'analyser la notion du matriarcat ; nous pourrons ensuite chercher comment chacune des deux causes agit sur chacun des éléments qui contribuent à former le matriarcat.

LES ÉLÉMENTS DU MATRIARCAT. — Les éléments indiqués plus haut ne sont pas les seuls à considérer. Pour trouver ceux qui manquent, les recherches pourraient être longues, si nous ne disposions d'aucun guide. Nous pouvons d'abord considérer le matriarcat comme la contre-partie exacte du patriarcat absolu ; ou plutôt le régime matriarcal comme l'antipode, en tous points, du régime dans lequel la femme est le moins bien traitée, en ce qui concerne le statut légal. Or ce régime n'est autre que celui qui découle du mariage par achat, qui fait tomber l'épouse au rang d'une esclave.

Nous savons que le véritable mariage par achat (20) se

(20) P. Descamps : *Revue internationale de sociologie* (sept.-oct. 1922), p. 449 et s.

distingue par les caractères suivants : absence de consentement de la fiancée ; versement d'une valeur mobilière par le fiancé aux parents de la fiancée ; autorité maritale absolue (droit de battre, de vendre, de tuer), polygamie, adultère de l'épouse seul puni ; la répudiation est la seule forme de divorce (et n'est souvent qu'une vente) ; la femme est incapable de posséder ; au contraire, elle est transmise en succession à l'héritier (lévirat) ; elle ne possède aucun droit civil et politique.

Soit neuf éléments. sans compter la transmission du nom ou du totem, ou pour tout dire de l'état civil, ce qui fait dix éléments, en tout.

En examinant ces neufs éléments, on se rend compte qu'on ne peut pas trouver un état social basé sur une forme matrimoniale qui serait complètement l'opposé du mariage par achat, et qui devrait être le mariage par achat renversé, c'est-à-dire l'achat d'un époux par une femme, ou tout au moins par sa famille, impliquant que la femme seule a le droit de divorcer, de posséder, de succéder, d'administrer et de gouverner. En admettant même qu'une union de ce genre soit trouvée dans quelques familles particulières, il est bien certain qu'elle ne peut s'étendre à tout un pays. Cela supposerait que le sexe faible aurait entre les mains tous les métiers lucratifs, ou du moins leur direction, et qu'il aurait aussi une force supérieure.

Le problème se présente donc d'une façon un peu différente, et l'on ne peut indiquer d'avance les limites que peut atteindre le pouvoir des femmes. Il faut prendre des sociétés réellement existantes ou ayant réellement existé, et voir dans chacune d'elles l'action des deux facteurs dont nous avons parlé plus haut, en classant ensemble les sociétés dans lesquelles ils produisent des effets identiques.

Un premier classement peut être fait au préalable, suivant qu'un seul facteur agit, ou les deux conjointement, et ce dernier cas étant celui qui engendre le matriarcat le plus

accusé, c'est lui que nous mettrons en tête. Nous aurons donc les catégories suivantes :

a) Ateliers très séparés et grande importance de l'atelier féminin ;

b) Ateliers très séparés et faible importance de l'atelier féminin ;

c) Ateliers peu séparés et grande importance de l'atelier féminin ;

d) Ateliers peu séparés et faible importance de l'atelier féminin.

Ce dernier cas ne figurant qu'autant que des survivances matriarcales sont constatées.

A un autre point de vue, nous aurons à distinguer entre les sociétés simples, n'ayant qu'une seule classe sociale, et les sociétés plus compliquées ayant plusieurs classes qui peuvent n'avoir pas toutes les mêmes coutumes. Nous étudierons d'abord les premières.

III. — Les populations simples

a) ATELIERS TRÈS SÉPARÉS ET GRANDE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Ce groupe comprend des populations sauvages et demi sauvages. Parmi les premières, signalons d'abord les *Mincopies* (21) des îles Andaman qui ont un atelier féminin de cueillette et de récolte des coquillages ; — ensuite les *Veddah* (22) de l'île Ceylan, qui vivent de chasse et de cueillette ; — enfin, les *Bushmen* (23) du Kalahari, qui vivent également de chasse et de cueillette.

Chez tous ces peuples, les hommes sont très souvent absents, parfois pour plusieurs jours, et du reste rarement présents pendant la journée.

Parmi les demi-sauvages, on trouve principalement les *Iroquois* (24), aujourd'hui disparus, mais dont l'état social

(21) Lapicque : *Tour du Monde* (1895), p. 434.

(22) C.-G. Seligmann: *The Veddas* (Cambridge, 1914, p. 87 ; — E. Deschamps : *Au pays des Veddas* Paris, 1892), p. 368.

(23) G. Stow: *The Native races of S. Africa* (London, 1905), p. 45.

(24) F. Lafitau, II, 169, 201, 241.

a pu être soigneusement décrit; il comportait un atelier masculin de chasse et de pêche, et un atelier féminin de culture, les hommes étant absents souvent pendant des mois entiers.

Il faut remarquer que les *Mincopies* vivent en communautés de villages basées sur la propriété collective des pirogues ; — que les *Veddah* vivent en petites communautés familiales comprenant ordinairement les ménages d'un beau-père et de ses gendres, et basées sur la propriété des terrains de cueillette d'ignames et de récolte de miel, qui se transmettent par les femmes : — que les *Bushmen* vivent probablement en simples ménages, les végétaux à récolter étant moins localisés ; — enfin que les *Iroquois* avaient de grandes communautés familiales basées sur l'exploitation collective de terrains temporairement défrichés et sur la possession d'un stock de provisions pour la consommation d'une année.

Nous constatons beaucoup de ressemblances entre les coutumes de ces différents peuples, mais aussi quelques différences qui sont dues à ce fait que la grandeur des groupements n'est pas la même.

1° *Le consentement de la fiancée est exigé.* — Il est évident qu'il doit en être ainsi chez les *Mincopies*, puisque la liberté des jeunes gens est assez grande avant le mariage, le rôle des gardiens de la jeunesse consistant surtout à forcer au mariage quand un enfant survient (25).

Exceptions : chez les *Veddah*, il existe des règles matrimoniales qui, vu la faiblesse et l'isolement des villages, aboutissent à destiner à peu près mathématiquement telle jeune fille à tel jeune homme, par rang d'âge (26). Chez les *Iroquois* (27), malgré la liberté dont jouissent les jeunes gens, les mariages définitifs sont conclus par les parents, parce qu'on a en vue principalement l'intérêt des familles,

(25) R. Verneau: *Les races humaines* (J.-B. Baillière et fils, 1891), p. 135.
(26) Seligmann, p. 64-65.
(27) P. Lafitau, I, 554.

mais ce sont surtout les matrones qui décident, et c'est en cela que l'influence matriarcale se fait sentir.

Nous ignorons ce qui en est chez les *Bushmen*, mais, par analogie, nous pensons que la jeune fille doit donner son consentement, à moins qu'il n'existe des règles matrimoniales, là où les groupes sont isolés.

2° *Forme de mariage.* — Puisque nous ne nous attendons pas à trouver le mariage par achat renversé, quelle forme d'union allons-nous trouver ? Il semble bien que la forme normale puisse être qualifiée de *mariage par épreuve* ; nous voulons dire par là que les jeunes gens ne peuvent prétendre au mariage avant d'avoir prouvé qu'il sont capables de gagner la vie et qu'ils connaissent les devoirs qu'ils auront à remplir. Cette épreuve se fait ordinairement pendant l'initiation, qui dure parfois plusieurs années et qui coïncide avec la nubilité, de sorte que les mariages d'enfants ne peuvent exister. Du reste, les fiançailles d'enfants seraient contradictoires avec le fait que le consentement réel des intéressés est exigé. En tout cas, chez les *Mincopies* (28) l'initiation, pour les deux sexes, a lieu entre 11 et 13 ans.

Chez les *Bushmen* (29) elle n'est subie que par les jeunes filles de 12 à 14 ans, mais les garçons doivent travailler avec leur beau-père pendant deux ans avant d'être agréés, ce qui, selon nous, doit être considéré comme une espèce d'épreuve. Chez les *Iroquois* (30), l'initiation a lieu à la puberté pour les deux sexes, mais elle dure moins longtemps ; seulement, comme il s'agit surtout d'une union entre deux familles, la coutume règle les clauses économiques : proportion des produits de la chasse que le gendre doit donner à la cabane de sa femme, et quantité de produits et de services que celle-ci doit en retour.

(28) Verneau, 136.

(29) Th. Baines : *Explorations in S. W. Africa*, London, 1864, p. 174 ; — *Encyclopaedia britannica* (art. *Bushmen*).

(30) Lafitau, I, 336 ; — Lahontan, II, 144.



Chez les *Veddah* (31), le gendre partage sa chasse avec son beau-père, mais celui-ci donne en dot le droit exclusif de récolte sur certains terrains.

3° *L'égalité des époux est reconnue* (32), chez les *Mincopies* et, chez ces derniers, dans les repas, c'est le beau sexe qui est servi d'abord.

Chez les *Iroquois* (33), chacun des conjoints continuant d'habiter dans sa propre famille, il est bien évident que l'autorité maritale ne peut guère s'exerçer.

Chez les *Bushmen* (34), la femme gronde son mari s'il ne rapporte pas une quantité de gibier suffisante, et, comme sanction, elle ne lui donne aucun produit de cueillette en retour, principalement ceux qui constituent un mets choisi, comme les fourmis.

4° *La monogamie est la règle absolue* (35) chez les *Veddah*, les *Mincopies* et la plupart des *Iroquois* ; parmi ces derniers, la seule exception est celle de la tribu des Tsonnontouan (ou Sénéca), mais ce n'est pas la polygamie qui est admise ; au contraire, c'est la polyandrie, coutume dont nous dirons quelques mots plus loin, à propos d'autres peuples.

Exception : chez les *Bushmen* (36), on a trouvé parfois un vieillard bigame chez certaines tribus, chez lesquelles sans doute l'atelier féminin a moins d'importance ; car dans la plupart des tribus, la femme est trop jalouse pour supporter la bigamie. Ce serait donc, selon nous, une exception qui confirmerait la règle.

5° *L'adultère est faiblement puni chez les deux époux.* — La chose est certaine chez les *Iroquois* (37) ou le pire châtiment consiste à rendre la pareille. Nous ignorons ce qui en est chez les autres peuples, car il paraîtrait que l'adul-

(31) Seligmann, 67, p. 97-106-107, 112.
(32) Verneau, 136 ; — *Sc. soc.*, XXVII, 219 ; — Seligmann, 88.
(33) P. Lafitau, I, 566.
(34) Stow, 45.
(35) Seligmann, 37 ; — Verneau, 135 ; — P. Lafitau, I, 555.
(36) Stow, 95.
(37) Lahontan, III, 145.

tère est à peu près inconnu chez les *Mincopies* (38) et les *Veddah* ; chez ces derniers la réprobation publique serait tellement forte que l'on a vu un mari coupable se suicider (39).

Lorsque le divorce est facile, c'est probablement la solution qui prévaut dans bien des cas.

6° *Les deux époux ont la même faculté de divorcer*, chez les *Iroquois* (40) et probablement chez les *Bushmen* (41). Là où l'adultère est exceptionnel, on constate que le divorce est rare : *Mincopies* (42) et *Veddah* (43).

7° *Les deux sexes sont également capables de posséder.* — Laissant de côté le sol et les provisions qui sont possédés par les communautés, les armes, les outils, les vêtements, les ustensiles sont possédés par des personnes de l'un ou l'autre sexe selon leur utilisation, mais tout cela se réduit à peu de choses. Les *Iroquois* (44) font exception, à cause de la traite des fourrures qui leur permet d'amasser une certaine richesse, et qui a nécessité l'usage d'une espèce de monnaie fabriquée avec des coquillages rares et que l'on appelle « wampum » ; or, chez eux, les époux vivent sous le régime de la séparation des biens et, à la mort de l'un d'eux, une partie de ses objets le suit dans la tombe, le reste étant distribué entre ses parents et ses amis.

8° *Le sort des veufs est le même chez les deux sexes.* — Ainsi on constate la coutume du lévirat double (45) chez les *Iroquois* et les *Veddah*, mais, à cause de la monogamie, il faut entendre le lévirat d'une façon large : un veuf épouse une femme non mariée de la même cabane ou du même clan que la défunte et réciproquement.

Chez les *Mincopies* et les *Bushmen*, les veufs et les

(38) Verneau, 138.
(39) Seligmann, 88.
(40) Lafitau, I, 591 ; — Lahontan, III, 45.
(41) Stow, 95.
(42) *Ecyclopaedia britannica* (art. *Andaman Islands*).
(43) Seligmann, 100.
(44) P. Lafitau, II, 332, 413-415.
(45) P. Lafitau, I, 560; — Seligmann, 69.

veuves sont libres de se remarier comme ils veulent (46), parce qu'il ne s'agit pas d'une union entre deux familles ou deux clans.

9° *La femme jouit de certains droits politiques.* — Chez les *Iroquois*, il existe un conseil des matrones qui élit les chefs et les adjoints et qui est consulté dans les débats publics. C'est souvent une matrone qui décide des expéditions et du sort des prisonniers (47).

Chez les *Mincopies* (48) la femme du chef a, parmi ses compagnes, un rang analogue à celui qu'occupe son mari parmi les hommes.

Chez les *Bushmen* (49), les matrones ont un pouvoir assez étendu et dirigent l'initiation des jeunes filles.

Exception : chez les *Veddah* (50), les hommes seuls sont chamans, mais à dire vrai les pouvoirs publics sont inexistants par suite de la petitesse et de l'isolement des villages.

10° *L'état civil se transmet par la mère.* Les enfants font partie du clan ou de la famille de leur mère ; ils ont le totem de celle-ci, et restent avec elle en cas de divorce. Du reste, la femme ne quitte pas ses parents, soit que le mari vienne s'établir chez elle, comme chez les *Veddah*, ou que chacun des époux continue à faire partie de la cabane de ses parents, comme chez les *Iroquois*. Il y a doute en ce qui concerne les *Bushmen*, qui semblent être sous le régime du simple ménage indépendant, et, pour les *Mincopies*, sous celui de communautés villageoises (51) dans lesquelles chaque ménage a une petite case à lui.

En résumé, dans ce groupe de population, on constate l'égalité des sexes, quant au consentement des fiancés, à la punition de l'adultère, au droit de divorce, à l'autorité au foyer, au droit de propriété et au sort des veufs ; la

(46) *Sc. soc.*, XXVII, 222; — Stow, 97.
(47) P. Lafitau, II, 163.
(48) Verneau, 136.
(49) Th. Baines, 174.
(50) Seligmann, 86, 123.
(51) *Sc. soc.*, t. XXVII, p. 217.

monogamie est de règle ; enfin, lorsque des pouvoirs publics sont établis, les femmes ont, non pas des droits égaux aux hommes, mais certains droits définis. En ce qui concerne la forme même des unions, on trouve deux cas, selon que la propriété joue ou non un certain rôle : dans le premier cas, c'est le mariage par épreuve, ou par initiation ; dans le second, il y a une espèce de contrat coutumier liant les deux parties. Enfin, c'est dans la transmission de l'état civil que l'influence maternelle est surtout prépondérante.

b. ATELIERS TRÈS SÉPARÉS ET FAIBLE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. Parmi les populations simples, le cas des *Cri des marais* ou Knisteneaux et de quelques tribus voisines est le seul sur lequel nous ayons quelques renseignements. Leurs mœurs nous apprennent que l'influence de la femme est moins grande que dans le groupe précédent, car ils vivent surtout de la chasse et de la pêche au loin.

1° *Le consentement de la fiancée est probablement exigé*, car les mœurs sont très libres, et le mariage n'est conclu que lorsqu'il y a un enfant (52) ;

2° *Le mariage par épreuve est probable*. — En effet, un homme n'est adopté dans la famille de sa femme que lorsqu'il a un enfant, sans doute parce que la race a un besoin particulier d'augmenter le chiffre de la population, car on constate qu'elle est douée d'une certaine force d'expansion (53) ;

3° *L'autorité paternelle est faible* (54). — Toutefois l'autorité du mari est plus grande que dans le groupe précédent, mais dans la mesure où le permettent ses fréquentes absences.

Ce qui est certain, c'est que les femmes sont malheureuses (55), et nous allons voir que leur mari possède le droit de disposer d'elles d'une façon étrange ;

(52) Mackenzie : *Voyages* (1798), t. I., p. 238.
(53) W. F. Butler : *The great Lone Land*, London, 187, p. 242, 375.
(54) Mackenzie, I., 238.
(55) *Id.*, I, 242.

4° *La polygamie est admise.* — Cela s'explique par la prépondérance de l'atelier masculin, lorsqu'un fort chasseur est capable de pourvoir à l'entretien de plusieurs femmes ; c'est ce qui explique évidemment l'usage fréquent d'épouser toutes les sœurs (56);

5° *L'adultère est probablement puni.* — En tout cas, il existe d'étranges coutumes, comme celle de l'échange temporaire des femmes et l'offre de femmes aux visiteurs étrangers (57). Sans doute, il faut en chercher la cause dans les longs voyages qui éloignent les hommes de leurs épouses, mais, comme de telles pratiques ne sont pas signalées dans le groupe précédent, il est certain qu'il faut y voir en outre un effet d'un état de dépendance plus grand du sexe faible. Cette régularisation de l'adultère peut être enregistrée comme des cas de polyandrie, mais d'une polyandrie subie et non voulue par la femme, mais au contraire imposée par l'homme ;

6° *Le divorce.* — Les renseignements nous manquent sur ce point. Peut-être n'est-il pas reconnu, sinon par une fuite au loin du mari, ou son bannissement par la famille de sa femme ;

7° *Le droit de propriété.* — On ne peut tirer aucune déduction, parce que les Cri rentrent dans la catégorie des populations qui détruisent les biens mobiliers à la mort de leur possesseur (58), et le sol, ainsi que les provisions, sont vraisemblablement propriétés collectives ;

8° *Le lévirat ambilien est de rigueur*, c'est-à-dire qu'un veuf doit épouser une sœur de la défunte (59), ou, sans doute, à défaut, une autre femme de la famille, tandis que la réciproque n'est pas vraie.

Cette espèce de lévirat renversé a été appelé lévirat ambilien, expression peu exacte au point de vue étymologique, mais qu'il est commode d'adopter.

(56) Mackenzie, I, 239.
(57) *Id.* I., 239.
(58) *Id.*, I, 243.
(59) *Id.*, I, 239.

Le lévirat ordinaire n'implique pas toujours le fait que la veuve est considérée comme un objet d'héritage ; ce caractère n'est tout à fait réel que dans le mariage par achat. Quant au lévirat ambilien, il n'implique pas la conséquence de l'esclavage du mari : la vraie raison est que le mari, étant incorporé dans la famille de son beau-père, a besoin d'une autre servante, prise dans le même groupe familial ;

9° *La femme ne jouit d'aucun droit politique.* — Les hommes seuls sont admis aux différents grades de la hiérarchie des sorciers (60). Toutefois, on a vu la veuve d'un chef prendre sa succession chez les *Saulteux* (61) ;

10° *L'état civil se transmet probablement par l'épouse.* — En effet, puisque l'homme est adopté par la famille de sa femme quand il a un enfant, il est probable qu'il prend alors le nom de cet enfant, comme cela a lieu chez certains peuples, comme les Kuakiutl, les Kadiak, les Dindjié. etc. S'il en est ainsi, le garçon a d'abord un nom qui lui vient de sa mère, qu'il change plus tard pour un autre qui lui vient de ses beaux-parents.

Pouvons-nous, de cet unique exemple, généraliser les caractères et les étendre au groupe qu'il représente ? Oui, mais à condition que les faits aient été bien interprétés, et que les répercussions indiquées soient justes. En tout cas, il y a une certitude que l'on peut avancer, c'est que la situation de la femme est moins bonne que dans le groupe précédent, ce qui est logique, selon notre théorie.

La prééminence de la femme n'existe qu'en ce qui concerne l'état civil, et, si l'égalité des sexes se maintient, il semble que ce soit sur le seul point du consentement au mariage. L'infériorité du beau sexe se manifeste dans la polygamie, avec cette aggravation d'une polyandrie imposée, et dans l'absence de droits politiques. Quant à l'épreuve subie par le mari, et au lévirat ambilien, ce sont des

(60) Maclean : *Canadian savage folk*, Toronto, 1896 (p. 81 82).

(61) E. R. Young : *En canot et à traineau à chiens parmi les Indiens Cree et Saulteux* (Toulouse, 1913, p. 352).

espèces de sujétions, mais envers la communauté familiale, et non un signe de soumission à l'épouse.

c. ATELIERS PEU SÉPARÉS ET GRANDE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Nous ne connaissons que le cas des *Muralug*, des *Arunta* et des *Urabunna*, qui vivent principalement, soit de la cueillette, soit de la récolte de petits animaux (62).

1° *L'égalité existe quant au consentement.* — Quelquefois, comme chez les *Muralug* (63), il faut le consentement de la jeune fille et de son père ; ailleurs, comme chez les *Arunta* et surtout les *Urabunna*, il existe des règles matrimoniales qui ne laissent guère plus de liberté à un sexe qu'à l'autre (64). La liberté de choisir, plus grande chez les Muralug, semble indiquer qu'ils sont moins cantonnés, quoique habitant une île, et que les campements sont plus grands.

2° *Le mariage par échange est en vigueur.* — Il est bon de noter que l'initiation existe toujours à la puberté (65), mais on y ajoute une autre coutume chez les *Urabunna* et les *Arunta*, deux garçons de clans différents échangent leurs sœurs (66). Chez les *Muralug* (67), il en était de même jadis, avec cette complication qu'on échange des présents, et qu'il y a une sorte d'achat des enfants, la cause devant en être cherchée dans l'apparition d'une certaine richesse mobilière.

3° *L'autorité maritale existe*, et comprend plus ou moins le droit de frapper et même de tuer (68), mais il semble que l'opinion publique limite plus ou moins ces droits.

(62) Haddon : *Report of the Cambridge anthropological expedition, the Torres straits* (1908), IV, 1,3, et V, 229.

(63) Haddon, V, 225, 231. Mais, parfois, le consentement de la jeune fille n'est pas exigé (226).

(64) Spencer et Gillen, 559.

(65) Pour les garçons chez les Muralug (Haddon, V. 147) ; pour les deux sexes chez les Arunta (Spencer et Gillen, 212 et 26,).

(66) Spencer et Gillen, 554.

(6,) Haddon, V, 231, 232.

(68) *Id.*, V, 229. — Thomas : *Natives of Australia*, 251.

4° *La polygamie est admise et parfois la polyandrie.* — La polygamie ne peut être le privilège des forts chasseurs, mais celui des vieillards (69), ou celui des riches (70) quand le commerce avec les Européens se développe.

Chez les *Arunta* et surtout chez les *Urabunna*, la polyandrie est assez fréquente, un homme pouvant devenir l'amant légal d'une femme, avec l'approbation des vieillards, s'il est influent et populaire, et du reste il existe des espèces de mariages collectifs (71).

Il est difficile de connaître la raison d'être de ces coutumes. Nous pensons que l'oisiveté des hommes tend à développer la régularisation de la polyandrie, pour éviter des désordres plus grands; si ces pratiques ne sont pas signalées chez les *Muralug*, il ne faut pas oublier que les unions ne se concluent pas de la même façon : au lieu du simple échange de sœurs, on donne aussi des présents qui sont rendus trois ans plus tard ; et on donne de plus des présents à la naissance des enfants, etc. Ce serait donc à l'apparition d'une certaine richesse des hommes qu'il faudrait attribuer la disparition de la polyandrie légale, si tant est qu'elle ait jamais existé ; il faudrait alors chercher du côté de l'origine de la race qui serait différente.

Ce qu'il faut surtout retenir, c'est que la polyandrie est plus ou moins subie par la femme, et n'a nullement le caractère d'un privilège.

5° *L'Adultère.* — Il semble être peu punissable chez les *Arunta* (72), qui sont peu jaloux et qui ont la coutume d'offrir leurs femmes aux visiteurs étrangers.

Au contraire, chez les *Muralug* (73), l'adultère de la femme est puni comme un vol, ce qui s'explique par ce que nous avons dit plus haut : les présents de noce seraient une espèce d'achat de la fidélité ;

(69) Spencer et Gillen, 18.
(70) Haddon, V, 230.
(71) Spencer et Gillen, 110.
(72) Spencer et Gillen, 99, 100.
(73) Haddon, V, 275.

6° *Le divorce* n'est pas signalé chez les *Arunta*, mais la répudiation motivée (pour stérilité ou mauvaise conduite) existe chez les *Muralug* (74) ce qui vient cadrer avec les remarques précédentes.

7° *La propriété.* — Elle n'est guère à considérer que chez les *Muralug* (75) où l'on partage également, semble-t-il, entre tous les enfants, ce qui impliquerait une égalité des sexes sur ce point.

8° *Le veuvage.* — Les veuves sont probablement libres de se remarier ou appartiennent à leur amant légal chez les *Muralug* (76) ; elles restent parfois avec leur fils aîné.

9° *La femme ne jouit d'aucun droit politique* (77) ni chez les *Muralug*, ni chez les *Arunta*, et il en était ainsi très probablement chez les *Urabunna.* Cela vient cadrer avec l'apparition du pouvoir marital.

10° *L'état civil.* — Il se transmet par la mère (78) chez les *Urabunna* et chez les *Muralug* ; chez ces derniers, le garçon est initié par son oncle maternel, qui, du reste, se charge de son éducation et de donner les présents nuptiaux, tandis que la jeune fille reste avec ses parents jusqu'à son mariage.

Chez les *Arunta*, on sait que chacun a l'état civil du lieu où il a été conçu, ce qui aboutit généralement à la transmission du totem en ligne paternelle, ce qui provient sans doute d'un état d'évolution plus éloigné du matriarcat véritable.

Ainsi, pour nous résumer, dans ce groupe de populations, la prééminence de la femme en ce qui concerne l'état civil est en voie de régression sur le précédent, ce qui s'explique logiquement par le fait que ce n'est plus l'homme qui vient s'établir chez ses beaux-parents, mais la femme.

L'égalité des sexes est également en voie de régression

(74) Haddon, V, 236. — Les enfants restent au père.
(75) *Id.*, V, 286.
(76) *Id.*, V, 283.
(77) Haddon, V, 266.
(78) Haddon, V, 136.

en ce qui concerne le consentement au mariage, la pénalité de l'adultère, le droit de divorce et les droits politiques.

Tout cela s'explique par la présence du mari; sans doute, c'est la femme qui récolte la plus grande partie des produits, mais elle est battue, si elle n'en rapporte pas suffisamment (79), car l'homme est naturellement plus fort et mieux armé. De là une évolution vers l'achat des enfants par le père, et l'achat de la fidélité de la femme.

En résumé, l'importance de l'atelier féminin a une action moins grande que l'éloignement du mari en ce qui concerne la genèse du matriarcat.

d. ATELIERS PEU SÉPARÉS ET FAIBLE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Dans ce groupe, on doit trouver normalement le patriarcat, et c'est bien ce qui a lieu chez de nombreuses populations. Chez quelques-unes cependant, on constate des survivances matriarcales. Elles ne peuvent, selon nous, s'expliquer que par l'existence dans le passé d'un régime où les ateliers étaient séparés : à un certain moment, pour une cause quelconque (disparition du gibier, changement de lieu, etc.), les hommes ne se sont plus absentés, d'où une évolution progressive vers le patriarcat, avec des survivances matriarcales.

C'est le cas de beaucoup de *Tribus australiennes*, dans lesquelles la situation de la femme est tout à fait abaissée, et où cependant le totem se transmet par la mère. Il arrive parfois aussi que l'autorité paternelle est réduite par ce fait que le mari ne peut pas punir directement sa femme, mais doit s'en remettre au jugement de la famille de celle ci (80).

Une situation plus ou moins analogue se rencontre chez un certain nombre de *Papouas*, où, par suite de l'importance de plus en plus grande de l'atelier agricole, celui-ci tend à ne plus être exclusivement entre les mains des femmes. Une évolution semblable peut être constatée chez d'autres peuples océaniens, mais ce serait sortir du cadre de

(79) Haddon, V, 229.
(80) Mazzarella, p. 193.

cette étude que de suivre les degrés de cette évolution. Il nous suffit d'avoir montré comment elle peut s'expliquer dans notre thèse.

IV. — Les peuples relativement complexes

a. ATELIERS TRÈS SÉPARÉS ET GRANDE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Dans ce groupe, nous trouvons d'abord les *Nicobariens*, chez lesquels les hommes s'absentent chaque printemps pour aller commercer aux îles Carnicobar, tandis que les femmes font la culture (81) ; les *Banyaï* de la région du Zambèze, qui ont un atelier masculin de chasse et un atelier féminin de culture (82) ; il en était de même chez les *Natchez*, avec cette différence que leur état social comporte une noblesse héréditaire (83).

Malheureusement, l'état social de ces diverses populations n'a pas été aussi complètement décrit que celui des précédentes. Néanmoins, on peut y retrouver les traits essentiels du matriarcat.

Ainsi pour les *Nicobariens* (84) nous savons que ce sont les jeunes filles qui choisissent leur mari, et que celui-ci entre dans la famille de ses beaux-parents ; que l'adultère est rare, le divorce n'existant que lorsque les conjoints ne sont pas de la même caste, ce qui suppose que la polygamie est probable chez les chefs, sous la forme du concubinat ; le chef est un homme, mais son autorité est limitée aux rapports commerciaux avec l'étranger.

Chez les *Banyaï* (85), il faut le consentement de la jeune fille et de sa mère, pour les mariages, et le gendre s'établit chez sa belle-mère et doit faire toutes les corvées ; le mari ne peut rien décider sans la permission de sa femme;

(81) *Bibliothèque académique*, t. I (1810), p. 39 et 43.
(82) D. Livingstone: *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, Hachette, 1858, 665 674.
(83) Chateaubriand: *Les Natchez*, Didot, 1850, p. 437, 25, 464.
(84) *Bibliothèque académique*, I, 39 ; — Elie Reclus, 189 ; — Verneau, 700.
(85) Livingstone, 675 976, 680-681 ; — E. Reclus: *Grande Géographie*, 675.

celle-ci conserve les enfants en cas de divorce. Le roi est élu, mais on choisit ordinairement le fils de la sœur du défunt, et il hérite des veuves, car la polygamie existe pour les riches et peut-être pour les forts chasseurs. Nous constatons donc une évolution vers le mariage par travail, dû sans doute à l'importance de la culture ; l'état guerrier donne le sceptre à un homme, et la différenciation des classes fait apparaître une polygamie restreinte, mais c'est une matrone qui gouverne chaque famille.

Chez les *Natchez* (86), c'était surtout la mère qui décidait des mariages et les formalités ressemblaient beaucoup à celles en usage chez les Iroquois, mais, à cause de l'existence d'une classe supérieure, les membres de la noblesse, pour échapper à la tyrannie d'un conjoint, ne contractaient de mariages qu'avec des personnes du peuple. Ainsi les hommes achetaient des concubines qu'ils pouvaient répudier. De leur côté, les femmes avaient chacune un époux en titre, qui était dispensé de tout travail, mais qui ne vivait pas avec elle, et qu'elle pouvait répudier, et même faire tuer en cas d'infidélité, tandis qu'elle se réservait le droit de prendre autant d'amants qu'elle voulait. Dans ces conditions, on comprend que la reine était, non pas l'épouse, mais le sœur du roi, et que c'était le fils de cette sœur qui succédait. A la mort de la reine, ses époux étaient étranglés, sans doute par sûreté d'Etat.

On voit donc que la complication sociale d'une société matriarcale peut amener l'établissement d'une forme matrimoniale qui se rapproche du mariage par achat renversé, impliquant pour la femme seule le droit de choisir son conjoint et de divorcer, avec le privilège d'une espèce de polyandrie, l'adultère du mari étant seul puni. Toutefois, il faut remarquer que l'autorité de l'épouse est bornée par le fait que le mari habite à part, de sorte qu'elle vise surtout le droit de punir les infidélités conjugales.

(86) Chateaubriand, 59, 460-465, 436-440.

D'autre part, les détails manquent en ce qui concerne le versement d'un prix d'achat à la famille du fiancé, le droit de vendre l'époux et de le transmettre en héritage. Enfin, cette forme d'union n'est possible que pour une fraction de la société; selon nous, il ne s'agirait pas d'un achat véritable faisant de l'homme un esclave complet, une espèce d'objet, mais d'un achat partiel, que l'on pourrait qualifier d'achat de la fidélité du mari pour désigner son caractère principal.

Ces vues sont corroborrées par ce fait que le mariage des hommes de la noblesse n'est pas, non plus, la contre-partie de celui des dames. En effet, ils ont toujours une de leurs épouses chez eux, quelquefois même deux, les autres restent chez leurs parents ; de plus ils ont le droit de les prêter. Enfin, il faut remarquer que la reine n'a pas de pouvoir politique réel.

L'état social des *Hurons* (87) était intermédiaire entre celui des Iroquois et celui des Natchez, en ce sens que beaucoup d'hommes, pour échapper à la domination d'une épouse en titre, se contentaient de louer des concubines, ce qui suppose au moins un début de différenciation des classes sociales. En s'accentuant l'évolution des Hurons aurait abouti au célibat des filles nobles, puis au mariage de celles-ci avec des roturiers, aboutissant ainsi au stade atteint par les Natchez.

Faisant un pas de plus dans la complication sociale, nous avons le cas des *Touareg du Nord* (88) qui ont trois classes : les nobles, les clients et les esclaves. Les hommes s'absentent souvent pour piller ou protéger les caravanes, tandis que les femmes soignent les troupeaux et administrent les biens accumulés par les hommes. La femme acquiert une individualité qu'elle ne possède pas dans les races précédentes, où elle est englobée dans un atelier cultural collectif.

(87) Duveyrier : *Les Touareg du Nord* (Challamel, 1864), p. 339-340, 429.
(88) M. Benhazera : *Six mois chez les Touareg du Ahaggar* (Alger 1908), p. 11-19.

De là résultent quelques différences avec celles-ci. Quoi qu'il en soit, chez les Touareg du Nord, les jeunes filles choisissent leur fiancé, mais le consentement de la famille est nécessaire pour empêcher les mésalliances et maintenir les castes. Avec les troupeaux apparaît le *douaire*, qui est une forme du mariage par gage, le gage étant donné non aux beaux-parents, mais à la femme elle-même. La monogamie est strictement imposée, mais les mœurs sont libres, et, en dehors du flagrant délit, l'adultère n'a guère d'autre sanction que le divorce. La femme divorcée emporte son douaire, légalement quand la faute en incombe au mari, pratiquement presque toujours. Il en résulte que le beau sexe détient la plus grande partie des richesses. La veuve est libre de se remarier comme elle l'entend, et les femmes remarquables sont admises à siéger dans les conseils de famille et de tribu.

Le pouvoir se transmet aux frères, puis aux fils de sœurs, car on fait partie de la tribu et de la caste de la mère. Bien souvent, on cherche une femme dans sa propre tribu. Dans le cas contraire, le nouveau ménage reste un an dans la tribu de la femme, puis vient s'installer dans celle du mari, mais les enfants font partie de la tribu de la mère et vont s'y installer avec celle-ci, quand elle divorce ou quand elle devient veuve; parfois même, ils sont élevés par leur grand'mère et leurs oncles maternels.

Comme chez les Hurons, et pour les mêmes causes, on voit beaucoup de célibataires qui vivent avec des concubines, qui ici sont recrutées parmi les esclaves.

Il est curieux de constater que les garçons sont désignés par l'appellation « fils d'un tel » et non « fils d'une telle ». Cela n'empêche pas qu'ils appartiennent, comme nous l'avons dit, à la tribu maternelle. Si la succession du pouvoir politique suit la ligne matriarcale, il n'en est pas de même de l'héritage, les enfants héritant aussi bien de leur père que de leur mère. Peut-être faut-il tenir compte de l'influence

du Koran, qui a pu agir dans une certaine mesure, et déformer en partie les institutions matriarcales.

b) ATELIERS SÉPARÉS ET FAIBLE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Dans ce groupe, nous avons d'abord quelques races sauvages chez lesquelles l'héritage est détruit à la mort, comme les *Kamtchadales* (89) qui vivent sous le régime de la séparation des ateliers au printemps et en automne, les hommes faisant la chasse ou la pêche, et les femmes la cueillette. Or, nous constatons que la jeune fille se marie sans le consentement de son père, et que le fiancé doit subir une épreuve singulière, qui consiste à lutter contre toutes les femmes de la famille de la fiancée, ce qui équivaut en somme à avoir leur consentement tacite. Cette coutume s'explique par le fait que le mari doit vivre chez ses beaux-parents.

L'épreuve comporte en outre un certain temps de travail pour la famille de la femme, sans être certain d'être agréé, ce qui constitue bien une épreuve et non une forme d'achat. Du reste, chez eux, le beau sexe est bien traité. La polygamie et la polyandrie étaient anciennement permises; probablement la polygamie d'un fort chasseur avec plusieurs sœurs ; et une polyandrie due, d'une part, aux fréquentes absences du mari, et d'autre part à la présence de prisonniers esclaves qui font les corvées. Nous savons que l'adultère est punissable et le divorce permis, sans savoir si les deux sexes sont traités sur un pied d'égalité en ces matières. Le lévirat ambilien est probable, tandis que la veuve ne peut se remarier qu'après avoir subi une purification singulière qui consiste à avoir des relations avec un étranger. L'influence des femmes est considérable par ce fait qu'elles apprennent toutes la sorcellerie, probablement grâce aux nombreux loisirs dont elles disposent, les corvées étant faites par les serviteurs.

L'état social des Kamtchadales est à rapprocher de celui

(89) Labarpe : *Abrégé de l'Histoire générale des voyages*, Paris, 1814, t. XX, p. 302 313 ; Verneau, 389.

des Cri des marais,avec cette différence qu'il comporte deux classes d'hommes. Les prisonniers, étant ici réduits en ser-servitude, ont relevé indirectement la condition de la femme.

c) FAIBLE ABSENCE DU MARI ET IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Le cas le plus typique est celui de certains indigènes du *Nicaragua*, au moment de la découverte, tout au moins, semble-t-il, ceux des villes, les femmes faisant le commerce et les hommes le ménage (90). C'est sans doute chez ceux-là que la jeune fille avait l'initiative du choix lors des fiançailles (91) et la femme celui du divorce (92). La monogamie était la règle (93) et, si le concubinat était admis, il est probable qu'il s'agissait d'une autre classe de la population.

Le douaire existait comme gage en faveur de la femme divorcée (94). Le lévirat était en usage (95), impliquant une bigamie exceptionnelle. Au surplus, d'une façon générale, la femme jouissait d'une grande indépendance, mais n'avait aucune part dans les affaires publiques.

On peut rapprocher le cas des *Baluba* (96), dans le sud-est du Congo belge, de celui des précédents. Les hommes libres sont surtout des guerriers ; ils font un peu de chasse, mais la culture est le moyen d'existence principal et il est fait par les femmes et les esclaves. Or, nous constatons que le consentement de la jeune fille est exigé, et que le mari verse un gage entre les mains des beaux-parents. La polygamie est permise, mais les femmes-chefs imposent la monogamie.

(90) H. Bancroft, *The native races of the Pacific states of N. America*, London, 1875, t. II, p. 685; E.-G. Squier, *Travels in central America*, New-York, 1853, t. II, p. 344.

(91) Baucroft, II, 667.

(92) Reclus, *Grande Géographie* XVII, 510.

(93) Baucroft, II, 671 ; — Squier, II, 343.

(94) Baucroft, II, 674.

(95) Baucroft, II, 671.

(96) R. P. Colle: *Les Baluba*, Bruxelles, 1913, p. 176, 181, 286, 317, 345, 349.

Le divorce existe pour les deux parties, les enfants étant partagés entre les deux époux, le gage étant rendu.

Le lévirat double existe, mais peut être racheté à condition de subir en plus une cérémonie de purification.

Les femmes peuvent être chefs et sorcières ; l'héritage passe aux fils des sœurs.

En résumé, on voit qu'il existe de grandes analogies entre les coutumes des Baluba et du Nicaragua, mais aussi des différences qui peuvent provenir d'une part d'un état antérieur différent, et d'autre part de l'importance un peu plus grande de l'atelier masculin chez les premiers.

d. FAIBLE ABSENCE DE L'HOMME ET FAIBLE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Certaines populations de ce groupe ont conservé des survivances matriarcales très nettes, comme les Tlinkit et les Naïr.

Les *Tlinkit* (ou Koloches) (97), des côtes méridionales de l'Alaska, vivent principalement de la pêche, et sont divisés en trois classes. La communauté familiale est très forte, de sorte que les mariages sont décidés surtout par la mère, les sœurs et les oncles. Le mariage par gage est probable, soit que le gage soit versé par le mari, soit au contraire (si celui-ci est trop pauvre), qu'il soit constitué par une dot donnée par la famille de la fiancée, mais alors le mari doit travailler pour cette famille pendant un certain temps. Toutefois nous n'avons pas de preuve explicite que les présents ou la dot constituent un gage, car les adultères et les divorces sont rares.

Quoi qu'il en soit les femmes ont une grande influence dans la vie privée, et elles peuvent être sorcières.

Les *Naïr* (ou Nayar) (98), de la côte de Malabar, formaient anciennement la caste des guerriers-propriétaires dans cette région, mais aujourd'hui beaucoup sont cultivateurs, ou font des métiers divers à la campagne. Les communautés

(97) Bancroft, I, 103, 104, 109, 112.

(98) F. Fawcett: *Madras government Museum*, Bulletin, Vol. III, Madras, 1900, p. 199, 224, 232, 236, 237.

familiales sont très solides, de sorte que, outre le consentement de la fiancée, il faut celui de la mère et de l'oncle maternel.

Chez les *Naïr du Sud* (Travancore, Cochin, Calicut), les époux vivent chacun dans leurs familles respectives, sous le régime de la séparation des biens et des intérêts ; le mari vient de temps en temps visiter sa femme et lui fait parfois un cadeau. La polyandrie existe, les femmes Naïr ayant des époux, non seulement de leur propre caste, mais aussi de celle des brahmanes, où par contre existe la polygamie. Les facilités de divorce sont telles que l'adultère n'existe pas, car il rentre dans la catégorie des mariages temporaires, mais les relations avec les castes inférieures sont punissables. De même, le veuvage n'a guère de sens. Les femmes n'ont aucun droit politique, ne vont jamais en ville, ni à l'étranger, mais les enfants appartiennent toujours à la mère.

Les *Naïr du Nord* (Mahé, Cannenora, etc.) (99) sont plus éloignés du matriarcat. La polyandrie est moins fréquente, et parfois la femme vient se fixer chez son mari. Celui-ci verse alors un gage important, rendu au divorce, l'adultère de la femme étant particulièrement punissable, et la veuve retournant dans sa famille. C'est vers cet état sans doute qu'évoluent peu à peu les Naïr du Sud, qui sont restés plus longtemps sous le régime du double atelier. Le nom de Naïr signifiant « conducteur » (100), on peut penser qu'anciennement ils s'occupaient de transports, les femmes restant pour cultiver. Plus tard, guerriers et propriétaires ruraux, les hommes ont fini par se mettre peu à peu à la culture, puis enfin, depuis les Anglais, à exercer divers métiers.

Les *Menangkabao* (101) de Sumatra sont également un peuple chez lequel les hommes se sont mis à la culture,

(99) Fawcett, 224, 235, 237.
(100) Elie Reclus, 173.
(101) Mazzarella, 187, 227-229, 239-242, 251, 268-269.

mais ont conservé une organisation matriarcale qui ressemble beaucoup à celle des Naïr, avec cette différence que les communautés familiales sont restées plus grandes, mais chacun des époux continue à rester dans sa propre famille.

Nous ignorons si le consentement des fiancés est nécessaire, mais savons que, comme chez les Iroquois, le mari doit travailler quelque temps pour ses beaux-parents, ceux-ci le nourrissant pendant cette période. C'est donc bien plus une épreuve qu'un achat, à moins qu'on ne le considère comme un achat de la fidélité de la femme, car l'adultère de celle-ci est seul punissable, ou mieux donne lieu à une composition. Toutefois, il faut comprendre que si l'adultère du mari ne donne pas droit à une composition, l'épouse peut divorcer avec beaucoup de facilité. La femme peut posséder et hériter, mais c'est la propriété familiale qui domine.

Les veuves sont libres de se remarier; les femmes n'ont aucun droit politique; et les enfants appartiennent toujours à la mère.

Les indigènes de *Bornéo* ont évolué de l'état social de la classe A vers celui de la classe D. Certains d'entre eux vivent encore d'une façon très nette sous le régime du double atelier, chasse ou pêche pour les hommes et culture pour les femmes. Tels sont les *Marout* (102), qui habitent dans le nord de l'île.

Chez la plupart, notamment les *Dayak* proprement dits, et les *Dusun*, la culture est surtout faite par les hommes (103), mais les survivances matriarcales sont nombreuses (104) : consentement de la fiancée, monogamie, égalité des sexes en ce qui concerne la pénalité de l'adultère (composition payée à l'époux outragé), et la faculté de divorcer (en payant un certain prix). La veuve peut se remarier en payant le

(102) H. L. Roth, *The Native of Sarawak and N. British Bornéo* (London, 1896), t. I, p. 366.

(103) Roth, I, 364-366 ; — E. H. Gomes, *Seventeen years among the Sea Dayaks* (London, 1911), p. 88.

(104) Roth, I, 108, 118, 126-130.

prix d'un divorce, ce qui suppose l'existence antérieure du lévirat ambilien. Les femmes peuvent exercer la sorcellerie aussi bien que les hommes.

Ajoutons que l'homme va ordinairement s'établir dans la famille de sa femme, mais l'inverse se voit parfois, par exemple lorsque le mari occupe un rang supérieur, ou encore s'il est fils unique.

Ajoutons que dans certaines peuplades de Bornéo, on trouve un clergé féminin.

V. — Conclusions

Si nous voulons résumer les constatations qui précèdent en les comparant entre elles, nous aurons le tableau suivant :

1° *Le consentement de la jeune fille* existe en général dans toute la série matriarcale, mais lorsque la famille communautaire est très cohérente, c'est l'avis de la mère ou de la matrone qui prévaut. — Il faut faire exception des petits groupes isolés, où les règles matrimoniales décident à peu près automatiquement des unions. Enfin, dans le groupe D, où le matriarcat n'est qu'une survivance, il arrive que la fiancée n'a d'autre moyen que la fuite, si elle veut éviter un mariage forcé. — Dans certaines sociétés compliquées, c'est la femme qui a l'initiative du choix, soit qu'une reine ou une princesse épouse un homme de caste inférieure, soit que la femme dirige l'atelier unique qui fait vivre (comme dans le cas des anciennes commerçantes du Nicaragua) ;

2° *Le mariage par épreuve* est la façon typique de conclure les unions chez les populations les plus matriarcales (classes A et B), mais il commence à évoluer vers le *mariage par travail* quand les hommes doivent aider à la culture.

Au contraire, il évolue vers le *mariage par gage* quand la richesse mobilière se développe, le gage étant constitué

soit par un domaine lorsque la femme est émancipée très tôt par l'établissement en simple ménage, soit par des valeurs versées à la famille, lorsque celle-ci forme une espèce de communauté. Le *mariage par échange* existe dans la classe C, lorsque les groupes sont peu importants et plus ou moins isolés.

Enfin, dans les classes C et D, on voit les mariages par *épreuve* ou par *gage* continuer selon que la richesse mobilière est faible ou non ;

3° *L'autorité maritale est faible*, soit que les époux continuent à vivre dans leurs familles respectives comme dans le *mariage semundien*, soit que les époux soient soumis tous deux à l'autorité du chef de la famille de la femme, comme dans le *mariage ambilien*. Lorsque le simple ménage existe, la faiblesse de l'autorité maritale crée peu de difficultés lorsque les ateliers sont très séparés (classes A et B), ou que les femmes détiennent complètement les moyens d'existence (comme les marchandes de l'ancien Nicaragua). — Lorsque le matriarcat n'est plus qu'une survivance (classe D), l'autorité maritale tend à reprendre peu à peu le dessus, selon que l'évolution est plus ou moins accentuée ;

4° La *monogamie* est la règle naturelle des populations matriarcales (classe A). La *polygamie* tend à s'établir lorsque l'atelier masculin prédomine (classes B, C et D) à moins que l'on ne soit pas éloigné d'un état antérieur rentrant dans la classe A. C'est du moins la seule façon d'expliquer les différences que l'on constate. La polygamie se rencontre même pour les chefs dans la classe A, lorsque l'état social va en se compliquant.

La *polyandrie* existe parfois, concurremment avec la polygamie, soit sous la forme du *mariage par groupes* comme dans certaines sociétés simples de la classe C, soit par un privilège de caste pour les princesses dans les sociétés compliquées, soit enfin comme une évolution extrême du semundo, comme chez les Naïr.

5° *L'adultère* est rare dans la classe A, à l'exception des Iroquois, qui ont à la fois le semundo et des bourgs importants et très agglomérés. En général, il est peu puni et se résout par le divorce. Lorsque le matriarcat n'est qu'une survivance (classe D), l'adultère devient peu à peu plus punissable à mesure qu'on s'écarte des origines. Il en est de même pour les unions entre personnes de classes sociales différentes;

6° Le *divorce* est rare là où l'adultère est rare ; il est fréquent et facile dans le cas contraire, et pour les deux sexes, lorsque les communautés familiales sont fortes, car elles peuvent recueillir la femme divorcée.

Avec le mariage par gage, la femme a une composition en cas de divorce, mais nous savons qu'il s'agit alors de sociétés où la richesse mobilière est développée.

Le droit des hommes au divorce est plus grand que celui des femmes, lorsque ce sont les premiers qui détiennent les moyens d'existence et que la richesse mobilière est faible.

7° Les deux sexes ont le *droit de propriété* dans la classe A et dans les sociétés où existe une certaine richesse mobilière;

8° Le *lévirat ambilien* est concomitant du véritable mariage ambilien (Cri et Kamtchadales). De même le *lévirat double* est concomitant du véritable semundo des sociétés simples (Iroquois), ou du mariage par échange entre clans (Veddah, Urabunna, Arunta, etc), ou enfin comme une survivance (Baluba). Le *lévirat ordinaire* ne se rencontre que dans les classes C et D, et il est une conséquence du mariage par gage dans ces sociétés éloignées des origines matriarcales. Dans les autres cas, *les veuves reprennent leur liberté*;

9° Les femmes jouissent de certains *droits politiques*, dans certains cas particuliers, comme chez les Iroquois où les bourgs sont agglomérés et le gouvernement représentatif. Parfois une femme chef a l'autorité sur les femmes, comme chez les Mincopies.

Il est plus difficile d'expliquer les cas où les femmes acquièrent le droit d'être sorcières, sinon qu'elles ont une certaine oisiveté (Kamtchadales) ;

10° L'*état civil* se transmet de beau-père à gendre par l'incorporation du mari dans la famille de sa femme, avec le véritable mariage ambilien ; — *de la mère à ses enfants* dans le véritable mariage semundien (Iroquois, Naïr (Menangkabao), dans les formes atténuées du mariage ambilien (Veddah, Banyaï, Touareg, Tlinkit), enfin comme survivance (Australiens, Papouas, etc.) ;

11° Il reste à déterminer les causes des différentes formes matrimoniales. Rappelons que, dans le mariage semundien, les deux époux continuent à vivre dans leurs familles respectives ; dans le mariage ambilien véritable, il est naturalisé dans cette famille, tandis que dans le mariage ambilien atténué, il conserve son état civil originaire, celui de sa mère.

En ce qui concerne le semundo, il est à son état normal dans la classe A chez les Iroquois, et il est dû à la rencontre de plusieurs conditions : grandes agglomérations dans lesquelles existent des communautés familiales solides, basées sur la transmission d'un bien collectif important. Chez les Menangkabao et les Naïr qui font partie de la classe D, le semundo est encore réel dans son organisation, mais les causes qui lui ont donné naissance ont disparu.

Le mariage ambilien réel existe chez les Cri et les Kamtchadales : les agglomérations sont plus petites, et l'héritage n'existe pas.

L'ambil atténué existe chez les Veddah, les Banyaï et les Touareg, qui font partie du groupe A : la succession existe, mais les agglomérations sont relativement petites.

Chez les Tlinkit, il a gardé ses institutions caractéristiques, quoique les causes génératrices n'existent plus. Au contraire, chez beaucoup d'Australiens et de Papouas il ne reste plus que des fragments de ces institutions.

Chez les Bushmen, les Mincopies et les Natchez, l'orga-

nisation en simple ménage fait apparaître les formes matriarcales sous diverses variétés.

Enfin, nous pouvons dire que les Dayak ont évolué de l'ambil vers le groupe D, tandis que les Baluba ont vraisemblablement passé du semundo vers le groupe C.

Parmi les sociétés très compliquées, on n'en trouve aucune qui soit basée sur le matriarcat, ce qui s'explique dans notre théorie. Dans ces sociétés, la spécialisation des métiers est très grande, et il est difficile que tous les métiers masculins soient des ateliers nomades, ou que la majeure partie des travaux puisse être faite par les femmes. Une partie de la population (marins, commis-voyageurs, etc.) est organisée sous le régime des classes A ou B, mais les effets sont déformés par les lois générales de la nation dans laquelle elle est englobée. Pourtant, si cette partie de la population forme une proportion notable, on conçoit qu'elle peut réagir sur l'ensemble et aider au mouvement qui tend à accroître l'influence de la femme.

La catégorie C agit dans le même sens, et elle est parfois nombreuse, si beaucoup de maisons de commerce sont dirigées par des femmes.

Or, le développement des transports dû à l'extension du machinisme a augmenté, en Europe, l'importance des classes A et B. D'autre part, la guerre a fait passer, temporairement il est vrai, une partie importante des familles dans la catégorie A. Ce sont là des faits qui ont facilité l'éclosion et le développement du mouvement féministe.

Il est bien certain toutefois que le féminisme actuel n'est pas identique au matriarcalisme. Celui-ci est une conséquence inéluctable de certaines conditions de vie. Dans le féminisme, il y a en outre un programme montrant un but idéal à atteindre. Pourtant, l'étude de l'un peut aider à comprendre l'autre.

Si maintenant, nous revenons aux questions de méthode, nous voyons clairement que ce n'est pas la promiscuité qui a engendré le matriarcat, ni même le mariage collectif, les

deux institutions étant loin de se superposer. D'autre part, nous voyons que M. Mazzarella, en négligeant l'analyse des ateliers de travail des deux sexes, n'a pu trouver les causes véritables du matriarcat, et que la société des Menangkabao qu'il a prise pour type ne contient pas les éléments les plus forts du phénomène, mais seulement de fortes survivances. Ses généralisations, en partie exactes, ont été ainsi faussées sur certains points ; par exemple, le fait que l'adultère de la femme est plus punissable que celui de l'homme ne peut être étendu à toutes les populations. Elles ont été surtout faussées en ce qui concerne *l'universalité* du mariage ambilien à l'origine de toutes les races.

Pour nous, la famille matriarcale résulte de certaines conditions de vie, aussi bien que la famille patriarcale. Pour affirmer que l'une est antérieure à l'autre, il faudrait connaître les conditions de vie des premiers groupements humains, savoir si elles étaient basées sur le double atelier ou non, et quelle était l'importance relative des travaux des deux sexes. La question est ainsi renversée : pour connaître l'organisation familiale primitive, il faut d'abord connaître l'organisation économique. En examinant les éléments sociaux de la famille à part, on ne peut aboutir : on ne peut reconstituer les effets d'un passé aussi lointain sans reconstituer les causes ; et les liens de causalité ne peuvent être déterminés que par l'établissement préalable de monographies complètes.

PAUL DESCAMPS.

EXISTE-T-IL UNE PEINTURE JUIVE ?

Monde, tu nous interroges, trala, trala, la...
L'on répond : trala trala la...
Si l'on veut, on peut répondre : tra la, tra la...
Monde, tu nous interroges : trala, trala, la...

Petite ronde juive.

Nous n'allons pas nous payer de mots, la chose est trop simple.

Allez visiter les galeries de peinture du Louvre, de bas en haut et d'un bout à l'autre, pendant autant d'heures que vous voudrez, examinez chaque toile ou panneau et chaque nom d'artiste écrit dessous, du XIIIe au XXe siècle, vous n'y trouverez pas une seule œuvre juive, exception faite — si vous voulez — pour une *Paysanne assise* et un *Effet de Givre* signés C. Pissarro qui, né en 1830 aux Antilles danoises, était le fils d'un colon « rattaché par son ascendance au sémitisme portugais » (1).

Dans le catalogue du Luxembourg, le moins complet des musées de peinture moderne du globe, vous trouverez encore le nom de Lévy-Dhurmer dont le mieux que l'on puisse dire, c'est qu'il possède de vagues dons d'illustrateur, comme en fait foi son *Rodenbach*, représenté sur un décor de Bruges la Morte.

On connaît, en outre, aux Pays-Bas, Josef Israëls, de six ans l'aîné de Pissarro. Originaire de Groningue, Israëls, qui peignit grand nombre d'*Intérieurs de Pêcheurs*, est mort à La Haye, il y a quelques années, couvert de gloire officielle.

(1) Ad. Tabarant : *Pissarro*, F. Rieder et Cie.

J'oublie peut-être deux ou trois cas de petits maîtres de race juive en Allemagne, en Pologne ou aux Pays-Bas... Au besoin, on peut encore citer le décorateur de ballets russes feu Léon Bakst, qui, cependant, appartient plutôt au nouveau siècle, comme son coreligionnaire français, Caro-Delvaille. Mais voilà bien alors tout ce que, depuis Moïse jusqu'à 1900, fidèle au verset de la Bible : « Tu ne feras point d'images taillées ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut aux cieux, ni ici bas sur la terre, ni dans les eaux sous la terre » (2), le peuple hébreu a donné au monde comme coloristes.

Or, soudain, on voit les peintres israélites foisonner. Dans les Salons d'après-guerre, les Lévy sont légions : Maxime Lévy, Irène et Flore Lévy, Simon Lévy, Géo Lévy-Say, Alkan-Lévy, Isadore Lévy, J. Benoît-Lévy, Claude Lévy, Lévy-Franckel, sans compter ceux des Lévy qui préfèrent exposer sous pseudonymes d'assonance moins hébraïque — ce qui est assez dans la manière du juif moderne — et sans parler des Kohn, des Bloch, des Weill, des Zadok, etc., que l'on glane à toutes les pages des catalogues.

D'où est venue, tout à coup, cette envie de peindre chez les descendants des douze tribus, cette passion pour les pinceaux et la palette que — malgré la Loi — l'on semble tolérer, voire encourager, dans les milieux les plus orthodoxes ?

Personne, je pense, ne niera qu'il n'y ait longtemps que le Juif s'occupe de peinture, aime le tableau comme il sait apprécier tout ce qui est rare, curieux et imprévu, que ce soit un don direct de la nature, telle la pierre précieuse, ou le résultat d'un patient et délicat travail humain. Ne détient-il pas une aussi grande part du commerce des antiquités et des objets d'art que du trafic des perles et des diamants ?

C'est qu'en général, doué scientifiquement et sentimen-

(2) Exode, XX-4.

talement, le Juif est bon critique. Et cela fait de rudes marchands, ces critiques, qui à l'échange des idées préfèrent — si la nécessité les y pousse — l'échange des choses.

Il n'est nullement dans mes intentions de résumer, après tant d'autres, l'histoire des Juifs en Occident. Pour peu que l'on y ait touché, on ne peut ignorer qu'à chacun des gestes juifs, il existe toujours une couche de lyrisme philosophique : Gobseck a en lui du David et du Spinoza...

La brocante, c'est-à-dire l'achat et la vente de marchandises sans valeur certaine ni cours précis, commerce intellectuel par excellence, exigeant des notions compliquées où interviennent le psychologue et le physionomiste, l'expert et l'historien, l'homme de goût, le rêveur et l'économiste, reste comme le métier juif type.

Le jour où la peinture est devenue, pour beaucoup, une science spéculative, le Juif a pu en faire. L'ancien calligraphe du Talmud s'est mis à acheter toiles et couleurs.

§

La peinture qui, de Byzance, pénètre en Italie, est uniquement religieuse. Malgré ses apparences païennes, elle reste telle pendant la Renaissance et pendant le XVIIe siècle : car c'est encore peindre pour Dieu que de peindre pour le Pape ou le Roy de France !

A part les rares primitifs suisses, on ne travaille guère dans un but démocratique. Même les soi-disant républicains Hollandais font leurs toiles pour plaire à des maîtres tout-puissants et singulièrement difficiles.

Mais voici que, petit à petit, l'Angleterre qui, jusqu'alors, n'a pu qu'emprunter décorateurs, enlumineurs et portraitistes — au moins ceux dignes de ces noms — à Florence, à l'Irlande, à la France, à l'Allemagne, aux Flandres,... voici que l'Angleterre vient s'en mêler.

Faisant suite à Addison et à son *Spectator*, Hogarth invente la « caricature morale » et réalise ce que, bien malgré lui, Léonard de Vinci avait laissé à l'état de rêve ainsi qu'à peu

près tout ce qu'il entreprit pendant sa vie mouvementée : le penseur entre dans l'atelier, non pas pour causer, pour enseigner, pour juger, pour admirer, pour... acheter peut-être... Non. Il prend en main le crayon, puis la brosse et prépare l'avènement de Géricault, mort trop jeune, de Daumier, de Degas, du détestable Rops, du génial bouffon Toulouse-Lautrec et de notre contemporain Rouault, qui n'emploie presque uniquement son indiscutable talent qu'à se venger du tourment que nous infligent même les femmes les plus adjectes et les plus ridicules.

Ce n'est cependant qu'un petit côté de l'influence puritaine dans l'art de la plastique. Il reste plus grave : l'Impressionnisme, non pas en tant que nouvelle technique, — Rubens, Hals, Fragonard en ont amplement usée, — mais en tant que technique... moralisante et moralisatrice. Je m'explique.

Si l'on en croyait les écrits sur les Impressionnistes et leur propre langage, personne n'aurait regardé la nature avant eux, avant eux pas un artiste n'aurait peint ce qu'il voyait ; tout n'était, avant eux, que convention et mensonge... Avait-on jamais possédé la vraie science de la couleur ? Avait-on eu conscience de l'heure du jour à laquelle on peignait? Avait-on étudié, avant eux, les variations chromatiques des matières exposées, par exemple au soleil ou dans la brume ? Les coloristes d'autrefois n'ont fait que se tromper ou mentir. Les hommes possédaient des yeux comme les idoles des païens — et ne voyaient pas.

Et voilà que des tubes qu'après Bonington ils pressent, les Monet, les Renoir, les Pissarro, les Sisley, avec le vert et le rouge, le bleu et le jaune, le noir et le blanc, sortent aussi de la vérité pure et de l'honnête esthétique, inconnues jusqu'à ce jour : c'est l'affaire Dreyfus de la peinture !

Et de deux... Mais ce n'est pas tout : il y a Hogarth, il y a Bonington, il y a aussi Ruskin, John Ruskin et son *préraphaélisme*, cette invention britannique, tout de plagiat et d'imitation, sans une trace de franchise picturale, cette boutique de fausse antiquaille toscane où l'on ne marchande

que de la littérature, néo-catholicisme en un pays protestant, espèce de folklore artificiel où manque le principal : une nationalité... un folklore pour touristes, pour philanthropes, pour vieilles filles, pour snobs : toute la *gentry*...

Notre stérile symbolisme, avec Gustave Moreau, Odilon Redon, Carrière, Gauguin, Ary Renan et le survivant Rochegrosse, en a été une des formes les moins agressives.

Plus ou moins en marge de l'*Ecole*, il existe donc, à la fin du XIXe siècle : 1° une peinture basée sur la charge et le sarcasme ; 2° une peinture de persécutés qui crient justice ; 3° une peinture de bric-à-brac importé d'Italie.

La foi de jadis (qui avait résisté aux encyclopédistes) est remplacée par la discussion, et — les nouveaux moyens de déplacement aidant — le sens local, l'esprit local, le sujet local, la couleur locale souffrent d'une décadence si certaine qu'une vague possibilité d'art international se fait jour.

Dès lors, la carrière de peintre commence à s'ouvrir aux Juifs.

§

« Qu'il nous suffise de dire que, répudiant l'art pour l'art, nous ne croyons pas à la gratuité et nous osons ne pas admettre que l'on puisse penser et créer avec désintéressement. »

Cette déclaration de guerre aux désarmés devant le mercantilisme, je la détache d'une préface, signée Albert Cohen, qui figure au début du premier numéro de la *Revue Juive*. Elle définit, exactement, le sentiment chez l'Hébreu, lorsqu'il s'agit d'un effort, qu'il soit manuel ou intellectuel.

Si, aujourd'hui, pour des mobiles multiples, la peinture n'était pas devenue marchandise indiscutée, article banal, malgré toutes les raisons données plus haut, la race sémite n'aurait pas tenu, dans les Salons et dans les ateliers de Montparnasse, Montmartre, Munich, Moscou, Vienne, le rôle qu'elle joue avec tant d'ardeur et — il faut bien le reconnaître — avec tant de science et d'habileté.

Les causes de cet engouement pour la peinture sont nombreuses : Balzac, dans l'*Illustre Gaudissart*, a prévu le règne de la force uniforme, mais niveleuse, égalisant les produits, les jetant par masses, et obéissant à une pensée unitaire, dernière expression des sociétés qui, ensuite, retombent dans « les ténèbres de la barbarie »... Quant on compte d'une part l'argent qui se dépense pour l'achat des tableaux et quand, d'autre part, on voit ces milliers et milliers de coloristes médiocres se vêtir, se nourrir et s'amuser grâce au produit de leur travail, il semble bien que nous courons à cet empire du bien-être universel.

Quant au but que nous nous proposons ici, il n'importe guère que ce soit l'enseignement obligatoire, la prospérité générale, l'instabilité du papier-monnaie ou, tout simplement, une mode provisoire qui fait se chiffrer, annuellement et pour Paris seul, par millions les sommes déboursées aux bureaux de vente des *Artistes Français*, de *la Nationale*, de l'*Automne*, des *Indépendants*, des *Tuileries* et autres expositions périodiques du même genre.

La peinture n'est plus une affaire de longue patience, de gloire tardive, sinon posthume, et, du moins pour la majorité, de gagne-petit : on y fait fortune aussi facilement que dans le charbon.

« Le temps est passé, constate M. F. Fels, dans l'*Art vivant* du 15 mai, le temps n'est plus où le chef de famille chassait de sa vue le jeune homme qui préférait les sacrés tourments de la vie d'artiste aux sages béatitudes d'une existence familiale », et plus loin : « On évoque maintenant la carrière d'Utrillo, un garçon de 40 ans dont les œuvres se vendent des soixante mille francs et s'enlèvent comme des petits pains »...

Laissons donc la raison « intérêt » qui a pu conduire le Juif vers la peinture ; elle est acceptée d'avance. Il en existe une autre, bien plus importante puisque bien plus initiale, l'influence orientale sur les Beaux-Arts en Europe

§

A mesure que l'entreprenant Occident épuise son originalité et son génie propre, à mesure qu'il s'approche matériellement et psychiquement des terres et des peuples d'Asie, notre continent cherche de plus en plus à se ravitailler — surtout spirituellement — dans le merveilleux réservoir de l'antique civilisation jaune...

Vers 1600, le Céleste Empire commence à donner. Après la *chinoiserie* de l'époque galante, le Japon, la Corée, successivement, ont eu leur influence sur notre goût. Parcourant l'Orient de l'est à l'ouest, nous avons fini par découvrir la Perse et l'artisannerie slave, qu'elle vienne de l'immense Russie, de la rustique et rude Bulgarie, de la romantique Pologne, de la latinisante Roumanie ou de la Bohême toute proche. Nous n'avons rien pris chez les Juifs parce qu'ils n'avaient rien à donner, ni dans un sens plastique, ni dans un sens décoratif. Mais cela pouvait-il les empêcher de se retrouver dans cette invasion de couleurs et de lignes, de se reconnaître dans le lyrisme qui en émane ?

C'est en fin de compte quelque chose comme le temple de Salomon qui, par bribes, renaît dans toutes les capitales des Aryens. Les *fidèles* hésiteraient-ils à aider à son ornementation ? Est-ce que l'esprit de la *Loi* — le sionisme intervenant — peut défendre de recréer le *lieu saint* qui doit abriter cette loi ? Peindre, pour les Juifs, ne va-t-il point devenir une obligation mystique ?

§

Si les noms de ses parents et la profession de son père ne suffisaient point à prouver que Rembrandt van Rijn, fils d'un meunier des environs de Leyde, était de descendance purement chrétienne et néerlandaise, vingt autres faits le démontreraient, comme, par exemple, le caveau que depuis plusieurs générations les membres de sa famille possédaient dans une église de leur ville natale. Du reste n'y-a-t-il pas, avant tout, l'esprit qui anime ses œuvres et qui représente

le Nazaréen aux moments les plus pathétique de sa rayonnante existence !

Qui croirait qu'un Juif ait pu graver la tragique *Descente de la Croix aux Flambeaux*, image d'une foi et d'une envolée aussi haute que les versets de Jean l'évangéliste, lui-même ?

Eh bien, deux ans ou deux ans et demi après la guerre, un mien ami attira mon attention sur un article d'une petite revue d'avant-garde (qui d'ailleurs depuis a cessé de paraître) et où l'on voyait un jeune Polonais du quartier Montparnasse appelé « le plus grand peintre juif après Rembrandt ».

Nous voulons supposer de la part de l'auteur, alors débutant, de l'ignorance plutôt qu'un pan-sémitisme qui tendrait à circoncire, trois siècles après sa naissance, le glorieux amant d'Hendrikje Stoffels.

Il a probablement confondu les origines du vieux maître et la rue qu'il habitait, à Amsterdam, en plein ghetto. Peut-être même a-t-il pris Rembrandt pour Spinoza. Le lapsus, néanmoins, est la marque d'une époque où, de façon soudaine, nous voyons choisir par des centaines d'Israélites le métier de peintre.

§

Depuis les premières manifestations des *fauves*, héritiers de l'Impressionnisme, aux *Indépendants*, c'est-à-dire depuis près de vingt ans, les neuf dixièmes des œuvres accrochées dans les expositions annuelles des grandes sociétés artistiques ou chez les marchands dévoués à la nouvelle Ecole, sont non seulement — tout comme aux *Artistes Français* et groupements similaires — d'une inévitable médiocrité (il y a eu des médiocres hier, il y en aura demain), non seulement d'un coloris sale et d'une pauvreté de matière antifrançaise, mais encore elles sont tristes et scatologiques, d'une laideur voulue, empreintes souvent d'obscénité sans la seule excuse du charme, basées sur des

formules géométriques et anatomiques qui vous poussent à vous demander pourquoi ces *jeunes* ont déserté l'Académie de la rue Bonaparte.

Léon Bloy, peu au courant du mouvement d'art moderne, mais d'instinct infaillible, sentait bien cette manie de se singulariser qui aboutit à la grimace et à l'ineptie, lorsque, dans l'*Invendable*, il appelle Willette — à propos de son *Enfant Jésus* — un *Botticelli de maison d'amour* : « Instinct de profanation vraiment démoniaque », conclut l'auteur de la *Femme Pauvre*.

La banalité d'âme qui chez les « traditionalistes » se rachète au moins grâce à une pauvre, mais honnête sincérité d'écolier, les « émancipés » la cachent aux yeux du public déconcerté, sous la *charge*, cette lèpre de l'œil, sous du réalisme sans inattendu, cette affection purulente de la pensée, sous une fausse simplicité, ressemblant au gâtisme précoce, si ce n'est à de la pure idiotie.

L'abus du *joli* a créé une réaction, personne ne l'ignore : rien n'est laid dans la nature. Mais le coloriste de vingtième ordre ne possède rien d'une force de la nature. Quand il fait l'aimable, il tombe dans le hideux ou dans l'imbécile.

Le Juif, mélancolique chercheur de vérité, juge sceptique de la chose établie, bourreau apitoyé, oiseleur des déshérités, a, sans doute, été tenté par ce nouvel axiome qui, niant le difforme dans la création, semble admettre toutes les déformations : c'était une raison de plus pour se faire peintre.

Ce qui est vrai pour le barbouilleur en particulier le reste pour tous les débutants, quels que soient leurs dons... et alors combien d'avantage pour l'Israélite, dont le cas présente à peu près celui du primitif.

Car s'il doit exister une peinture juive, elle ne pourra évoluer sans primitifs. Autrement, il en sera comme de l'Ecole anglaise, qui n'est que fiction nationaliste, quoiqu'il existe quelques bons peintres anglais.

Pour ma part, parmi la cohorte de Juifs qui peignent,

j'en connais quelques-uns de talent ; mais, à une seule exception près, je ne découvre chez aucun d'entre eux la moindre trace d'un art racé.

Si l'on ne savait, par ailleurs, que les Simon Lévy, les Pascin, les Léopold Lévy, les Kayser, les Mondzain, les Milich, les Samuel Halpert, les Zak, et tant d'autres sont juifs, ce n'est pas à leur peinture que nous le découvririons.

Une intelligente prudence dans la manière, un goût distingué dans le choix des couleurs, un dessin habile ou discret, permet à plus d'un de suppléer à une personnalité hypothétique.

Un isolé, né à Varsovie ou dans ses environs, se détache brutalement de cet anonyme milieu judaïque : en lui on découvre un fond assez oriental, une palette assez bariolée, un tempérament assez généreux en même temps qu'humoristique, assez idéaliste en même temps qu'utilitaire, une vision assez neuve aussi, pour lui attribuer le titre de *peintre juif*, le premier, non pas depuis Rembrandt, mais depuis que le monde est monde. Moïse Kisling ne doit pas être placé au-dessus ou au-dessous de ses coreligionnaires, mais à part, complètement à part. Certains m'objecteront ses origines slaves. Je ne crois pas qu'il faille en tenir compte : des milliers de Slaves peignent depuis deux cents ans et plus. Pourtant rien ne rattache, pour la forme ou pour le fond, Kisling aux précurseurs du *Mir Isskousstva* (3), ni à ses membres actuels que le bolchevisme a dispersés, ni à Chagall et à ses amis moscovites, ni à tout autre coloriste d'entre Oural et Vistule.

Cependant, je le répète : cela fait un cas et non pas une Ecole.

§

J'ai écrit cet article de bonne foi. Si certains de mes lecteurs croient s'y être heurtés à du parti pris, c'est malgré

(3) Le salon quasi-officiel de Saint-Pétersbourg avant la Révolution.

moi. J'ai osé prendre, si l'on me permet l'expression, la bête par les cornes.

Le talent de coloriste n'est pas venu au peuple élu, comme, au temps biblique, la manne dans le désert. J'ai cherché des raisons à leur soudaine invasion dans le royaume des Beaux-Arts. Si elles sont fausses, qu'on le dise. La discussion est ouverte.

VANDERPYL.

LES MOULINS A PAPIER D'AUVERGNE

Les premiers moulins à papier de France se sont élevés, au retour des Croisades, dans cette partie de l'Auvergne, qui touche au Forez, où l'on trouve les villages de la Dame (Damas), et d'Escalon (Ascalon), les deux premiers villages papetiers, aujourd'hui retournés à la vie pastorale. Il y a quelques années, on voyait encore, à Escalon, les pans de murs enlierrés d'un de ces moulins, aujourd'hui complètement écroulé, enseveli par les ronciers, les frênes triomphants du bord de l'eau. Mais combien d'autres moulins demeurent, pour attester la noblesse, l'ancienneté de cette fabrication !

L'industrie papetière d'Auvergne connut deux siècles de très grande prospérité : le XVIIe siècle et le XVIIIe.

A la Bibliothèque Nationale, section des manuscrits, on peut lire, au travers des feuilles où Louis XIV écrivit ses mémoires autographes, ou bien le nom du pays : Auvergne, ou bien les noms des fabricants de papier de nos petites vallées. Racine, historiographe, écrivait sur du papier de chez nous. A ce papier, imprimeurs et éditeurs d'estampes accordèrent longtemps la préférence. On connaît d'admirables éditions de Molière, de Massillon...

Quelques-uns des plus puissants papetiers du grand siècle se virent anoblir. Certains des membres de ces familles nobles occupèrent à la Cour des charges importantes, comme celle d'introducteur des ambassadeurs. Aussi a-t-on parfois la surprise de découvrir, chez leurs descendants, les portraits, faits par de grands peintres, de personnages en costume de gala, tout velours et dentelles, avec l'imposante perruque...

Au XVIIIe siècle, le Père Imberdis, savant jésuite, chantait dans un poème latin *L'Art de fabriquer le papier*, cet art qui faisait alors la renommée de l'Auvergne, et plus particulièrement celle de sa petite patrie, Ambert.

Là résonnent au loin environ trois cents moulins ; nulle part des ruisseaux plus purs et plus abondants ne déroulent leurs ondes par les prés ; en aucun lieu, vous ne trouverez de papier plus blanc, mieux fait pour les livres.

Il n'oublie pas un autre centre important de la région : celui de Chamalières, près de Clermont-Ferrand.

L'Auvergne fournissait non seulement la France, mais les pays étrangers, surtout les Pays-Bas. En 1688, par exemple, les marchés hollandais ont acheté pour deux millions de livres de papier.

Même après l'invention des cylindres à dents métalliques qui broyaient plus vite la pâte, la Hollande continua longtemps, la qualité du papier national étant par trop inférieure, à s'approvisionner en France. Avec le progrès de la fabrication, ce marché se perdit peu à peu. Cependant, on voit le papier de France, surtout le papier d'Auvergne, qui, lui aussi, s'était perfectionné, reprendre la vogue, et reparaître sur les presses des grands imprimeurs hollandais qui, au début du XVIIIe siècle, l'avaient délaissé pour le papier national.

La grande industrie mécanique devait, toutefois, tuer la petite industrie manuelle : depuis plus d'un siècle, on ne fabriquait plus, en Auvergne, sinon à titre de curiosité, de papier pour écrire ni pour imprimer. Les moulins s'étaient spécialisés, principalement pour la fabrication du papier joseph. C'est un papier mince, apprécié des pharmaciens à cause de ses qualités « chiffonneuses » : ils l'utilisent, au lieu d'éponges coûteuses, pour essuyer leurs bocaux. On l'employa longtemps, aussi, pour les cartes à jouer, les cartes de photographie et les rubans à Saint-Etienne. Dernièrement, on a fait surtout du papier filtre.

Dorénavant, grâce à des initiatives récentes, pourront

se maintenir, par une activité plus relevée, les quelques moulins subsistants.

§

Le papier fut inventé par un Chinois : les annalistes et les chroniqueurs de la Chine mentionnent tous le mortier où Tsai-Loun eut l'idée de broyer des débris de chanvre, de vieux chiffons, de l'écorce d'arbre, des filets de pêche, pour en faire les premières feuilles de papier. Ce modeste outil méritait, certes, tout honneur, puisque la formule dégagée de l'œuvre du premier qui eut l'idée de décomposer un certain nombre de matières premières et de les recomposer, résume et embrasse, à vingt siècles de distance (1), tous les procédés employés aujourd'hui.

Sur de bien curieuses estampes chinoises, on voit comment les Chinois font toujours la feuille, plongeant leur forme dans une cuve carrée, qui semble construite de brique ou de pierre. Puis, encore humide, pour en rendre la surface unie, ils l'étendent avec une brosse sur des planches soigneusement polies. On dirait des afficheurs.

En 751, des prisonniers chinois enseignèrent aux Abassides arabes les secrets de la fabrication. Du calife le plus célèbre d'alors, Haroun-al-Raschid, il est rapporté qu'il introduisit le premier l'usage du papier à la Chancellerie du califat. C'est alors que Bagdad, la ville des contes merveilleux, mais aussi l'asile des sciences et des lettres, où poètes et savants viendront en foule, remplace Damas (2) comme capitale.

§

Si le papier s'installa tout de suite dans un certain coin de l'Auvergne, c'est que les torrents y offraient leur force naturelle pour le broyage des chiffons.

Au début, le secret semble avoir été jalousement gardé.

(1) C'est en l'année 105 avant Jésus-Christ que Tsai-Loun présente à l'empereur Yuan-hin son rapport sur la fabrication du papier.

(2) Longtemps les papiers de Damas furent exportés en Europe, et longtemps le papier conserva le nom de *charta damascena*.

On raconte que les premiers papetiers emportaient la pâte à dos de mulets dans les bois, et là, loin de tous les regards, ils fabriquaient la feuille. Malheur à qui se serait avisé de les épier ! Des compagnons armés montaient la garde.

Le mystère, qui jadis ne se séparait pas de l'idée d'un art et d'un métier aux techniques anciennes, subsista ici des siècles durant. Les papetiers constituaient des familles, hors lesquelles il était défendu de former des ouvriers. Au XVIIIe siècle seulement, irrités par les réclamations incessantes de ceux-ci, les fabricants essayèrent de recruter parmi les paysans.

Les fabriques s'installèrent. La plupart, comme l'indiquent les dates gravées dans la pierre au-dessus des portes, furent reconstruites à la fin du XVIIe siècle ou au commencement du XVIIIe. Sans doute, alors, la « maison » — la pièce où l'on prenait les repas en commun et qui donnait directement sur le dehors — se fit-elle plus vaste et plus confortable. On agrandit aussi le « lichoir » ou « lissoir » où se lissait et où se triait, où se trie toujours, le papier ; et les « étendoirs », étage de planches embrunies, où l'on met le papier à sécher, aux quatre vents du ciel, sur trois rangs de cordes de chanvre. Mais on ne toucha pas à l'essentiel : aux assises de la construction, aux salles voûtées des pilons, maillets ou marteaux, et de la cuve.

Autant que les ruisseaux qui courent de toutes parts, rapides, affairés, autant que le bruit des marteaux frappant en cadence la pâte de chiffon dans les « piles » massives, ces papeteries noires et blanches, coiffées de tuiles sarrazines — les maisons de Syrie sont telles, dit-on, — un cadran solaire hors d'usage sur leur façade ouest, étonnent, surprennent le visiteur. Elles jettent, au flanc des montagnes ou à leur pied, campées par des prodiges d'équilibre sur les rives escarpées, tirant parti ingénieusement de l'inégalité du sol, une note artiste et pittoresque, que font valoir les prés, vergers verdoyants, couverts de noyers

et de pommiers, les frais feuillages de ce pays tout bruissant d'eaux...

§

Sur la petite roue noire, qui tourne à grande vitesse, se précipite le ruisseau, clair ruban d'argent guidé par l'homme. Il a été détourné de la « mère », le torrent primitif, qui se traîne, appauvri, dans son grand lit de pierres roulées, toutes moussues, chacune de ses rives ombragées d'un épais rideau d'ormes et de frênes.

L'eau semble danser, sauter sans plus de poids par-dessus la roue ; elle gicle en gais éventails mouvants et déchiquetés tout alentour. Lorsqu'on l'empêche, par un système de bâtons, de leviers, de faire tourner la roue, elle tombe lourde et roide sur les pierres luisantes et glissantes.

Cette roue entraîne l'arbre de couche, dont les « levées », morceaux de bois saillants de place en place, soulèvent la queue des marteaux broyeurs, puis l'arbre de couche, continuant de tourner, les laisse retomber. Il y a un art de bien disposer les levées sur l'arbre, de sorte que la roue soit chargée le moins possible à la fois.

§

C'était l'âge du bois. La charpente de leurs massifs bâtiments de granit, épaulés de contreforts pour soutenir le choc des marteaux qui ébranlent le sol, est faite de sapins entiers, à peine équarris. Les « étendoirs » — ils avaient une trentaine de mètres de long sur douze de large — sont en planches de sapin clouées sur des montants de chêne.

...J'ai vu, ces jours-ci, démolir des étendoirs. Afin de sauver quelques boiseries intérieures de la maison, il s'est agi de descendre le toit sur les murs d'une papeterie à demi écroulée. Quelle solidité de construction ! Les charpentiers-menuisiers (on est universel au village, et habile !) s'extasiaient sur la force des hommes qui avaient pu, sans machines, élever à douze mètres de hauteur des troncs de

sapins si longs et si lourds : pour éviter les raccords, on choisissait les plus longs arbres, et donc les plus gros...

Pour appareiller les moulins, ils utilisèrent pareillement le bois, un bois, plus dur : chênes et ormes.

Dans la longue salle voûtée, le plus souvent ruisselante d'eau, les « creux de piles », radoubés d'une épaisse barre de fer où retombent les marteaux, et qui, donc, font l'office du mortier de Tsai-Loun, sont pratiqués dans un tronc de chêne. Sur ce tronc, généralement, se trouvent, par paires, la « défileuse », la « raffineuse » et la solitaire « pile à fleurer » ou « affleureuse ». La tête des marteaux de celle-ci est en bois lisse sans aucune garniture de fer. Ils parachèvent la pâte.

Dans la lumière avare qui tombe des fenêtres à gros barreaux, rien de tel que ce fruste ensemble en mouvement, l'arbre de couche, les « piles », les lourds marteaux de bois armés de fer, au rythme pressé et régulier, pour donner l'impression des vieux temps.

Le long de la paroi opposée à l'arbre de couche, des blocs de granit, en feuilles épaisses, délimitent des compartiments où s'entasse la pâte, défilée ou raffinée, avant son passage dans la « pile » suivante.

Là aussi l'eau règne en maîtresse. Elle arrive, tamisée, dans des bacs de pierre où elle se dépose, s'épure encore, avant de pénétrer, par des conduits spéciaux, dans les « creux de piles », d'où elle sort par un fin grillage en emportant les impuretés de la pâte.

Dans la salle de la cuve, afin d'apprendre la fabrication, allons d'abord à celle-ci : rectangulaire, en planches, pleine d'un mélange d'eau et de pâte. On y a versé cette dernière par pleines bachollcs de bois, remplies à l'aide des bassines de cuivre rouge, larges et peu profondes, dans lesquelles le papetier va chercher, quand elle est à point, la pâte de l'« affleureuse ».

La cuve est clouée sur une sorte de chaudron de cuivre renversé, qui permet de la chauffer par le fond : le « pis-

tolet ». Sur une grille, on fait un petit feu de bûches, qui garde le contenu de la cuve à une douce température.

Afin d'empêcher que la pâte ne descende se déposer dans le fond, le mélange doit être remué complètement et souvent à l'aide d'un long et gros bâton, le « redable ».

Lorsqu'il s'agissait de fabriquer du papier joseph, la bouillie avait un aspect verdâtre : la pâte avait été faite de chiffons plus ou moins grossiers, blanchis au chlore et au vitriol. Mais si le papier est destiné aux livres, la bouillie est simplement blanchâtre, la pâte étant de chiffon propre, dans son état naturel. L'opération du tri, le « délissage », qui s'accomplit dans le « delidour », prend une grande importance. Non seulement on débarrasse le chiffon des boutons, des agrafes, des grosses coutures, des bouts de lainage, etc., mais on écarte soigneusement tout ce qui n'est pas blanc.

Avant de le porter dans la « défileuse », la première des « piles », on a aussi coupé le chiffon, mécaniquement aujourd'hui. Jadis on se servait d'une lame de faux ou d'un grand couteau fiché dans une table, le côté non tranchant tourné du côté de l'ouvrière chargée de ce travail.

Plus la bouillie de la cuve est épaisse, plus épais, nécessairement, est le papier.

L'ouvrier ou l'ouvreur plonge dans la cuve une forme, munie d'un cadre volant en bois. Cette forme est formée de fils de laiton, disposés en lignes parrallèles, sur des arêtes de bois, et maintenus d'intervalle en intervalle, par un fil de chanvre. (La forme du Chinois est faite de minces baguettes de bambou, rattachées par des fils de soie ou de chanvre.)

Comme dans un filet de pêcheur, l'ouvreur prend sur la forme un certain nombre des parties délayées dans l'eau de la cuve ; le surplus passe par-dessus bord. De petites secousses en long et en large font souder les parties de la pâte. A voir avec quelle dextérité travaille l'ouvreur, cela

semble assez facile ! C'est, en réalité, — on peut s'en rendre compte en essayant — la prouesse la plus difficile de la fabrication du papier. Le tour de main en est difficile à acquérir, et nécessite presque un don. Aussi les papetiers de jadis s'enorgueillissaient-ils fort quand ils savaient bien « faire la feuille ».

L'ouvreur ôte le cadre, lance sur une planche trouée qui traverse la cuve la forme chargée de pâte du côté du « coucheur », qui couche la feuille molle sur un feutre, et l'opération se répète, avec une grande rapidité. Une planche, un « drapan », supporte le tas de feuilles et de feutres.

Jadis, — autre singularité de cette si curieuse et antique industrie, — on travaillait de minuit à midi ; puis ce fut à partir de deux ou trois heures du matin. Aussi, le plus souvent, la salle de la cuve était-elle éclairée par la lueur douteuse d'un « chaleil », petite lampe de cuivre de forme étrusque, qui se suspendait par une crémaillère de bois.

Aujourd'hui, la journée commence seulement à la pique du jour, à l'aube. Il est bon de se réserver quelques heures de lumière solaire, soit pour vaquer aux besognes du moulin, ôter et remettre la pâte dans les différentes piles, laver les feutres,... soit pour cultiver son jardin.

Le « leveur » est celui qui retire le papier d'entre les feutres et superpose les feuilles sur une planche inclinée, devant lui. Un apprenti, ou un ouvrier, ôte les feutres à mesure.

Quand un certain nombre de « porces » est achevé, — une porce se composait de cent quatre-vingt-quatre feuilles de mince papier joseph, — c'est le moment de presser.

La formidable presse, faite de deux troncs d'arbre, avec les madriers pesants, le gros écrou de bois d'orme ! A côté, le cabestan, où s'enroule un câble.

On dispose les « porces », les tas de feuilles et de feutres, sous l'écrou ; on met dessus les madriers. Lorsque la main humaine ne peut plus faire descendre l'écrou, on déroule le câble du cabestan, on l'adapte à la presse, et les ouvriers

le font tourner à grand effort, en poussant, le front sur la main, les traverses qui rayonnent tout alentour. Leur piétinement régulier a creusé une piste dans la terre battue. La presse grince, crie, comme dit le Père Imberdis. L'eau sort, de moins en moins abondante.

L'effort nous a paru beaucoup moindre pour le papier actuel. Chaque porce, aussi, ne se compose que de quatre-vingt dix feuilles.

C'est la besogne des papetières d'étendre les feuilles sur les cordes des étendoirs. On se sert pour cela du « frelet », ou T de bois. Une ouvrière pose le « frelet » sur le tas de feuilles mouillées, le haut du T se trouvant au milieu, une autre rabat la moitié de feuille laissée libre. La feuille se trouve donc ainsi pliée en deux sur le T, et il est facile de l'étendre, sans la rompre, sur les cordes de chanvre.

Une fois la feuille sèche, on la récolte, on la trie ensuite dans le « lichoir ». Jadis, on y polissait chaque feuille, posée sur une peau de basane, avec un caillou poli ou une dent de loup, qui enlevait toutes les aspérités. Le papier était collé, aussi. C'était à la colle animale, opération qui demandait beaucoup de soins et de peines.

On recouvre les paquets d'un papier grossier, « maculature » ou « trace », de couleur grise ou brique, fabriqué avec le débris des chiffons.

§

La surface de la forme, fils de laiton et fils de chanvre, vergeures et pontuseaux, avec le filigrane, ornement de cuivre fixé sur la forme, donnait au papier son empreinte.

Porteur du sceau léger qui lui est propre, dit le Père Imberdis, le papier fait immédiatement connaître à tous son maître. Tel fabricant se plaît à marquer son papier avec les spires d'un serpent tordu; tel autre choisit pour lui le bachique raisin. Celui-ci préfère la rose; une petite cloche plaît davantage à celui-là; il en est à qui convient le coq avec la crête au chef.

Parfois l'on mettait ses initiales, son nom, le nom de

son pays. Sur le papier destiné aux éditions actuelles, on lira, comme autrefois : Auvergne. On a aussi repris « l'un des filigranes les plus amusants et les plus symboliques des papiers d'Ambert, un cœur d'où s'échappe une tige de brize, cette petite graminée indigène aux épillets tremblotants, qui s'agitent sans cesse au moindre vent et que j'ai souvent entendu appeler cœur de femme », disait M. Audin (1).

La belle feuille de papier, faite au moule, est donc un objet d'art, comparable aux médailles et aux monnaies.

Autrefois l'on fabriquait des formes dans le pays, à Valeyre et à la Forie. La technique s'en est perdue. Il fallut envoyer une forme comme modèle en Angleterre, et désormais celles-ci coûtèrent bien plus cher.

Les fabriques d'autrefois étaient des entreprises importantes pour l'époque. Au village papetier de Nouara, par exemple, il y avait six cuves, six moulins. A raison de quatre ouvriers (qui se reposaient à tour de rôle) et un apprenti par cuve, sans oublier le gouverneur, chargé de la surveillance du moulin, du bon état du chiffon et de la pâte, les papetières, et, en plus, la population de quelques moulins du voisinage, qui dépendaient de Nouara, cela représentait une agglomération de soixante ou soixante-dix personnes. Ce n'était pas une petite chose que de nourrir tou ce monde ! Mais, d'ordinaire, on n'était pas si nombreux.

Tous étaient fiers de leur travail, qui s'accomplissait en chantant. Il existe plusieurs chansons de papetiers. Ecoutez ce « leveur » :

Bon matin je me suis levé,
A la cuve je suis allé.

Vive les garçons papetiers
Qui font la feuille blanche,
Vive les garçons papetiers
Qui font le tour de France.

(1) M. Audin : *Le Papier à la forme*, Lyon, 1921.

Vingt-cinq porcelles j'ai levées,
De la belle ouvrage j'ai fait.

Il va ensuite dans son jardin :

Une rosette j'ai coupée,
A ma mie je l'ai donnée.

Les compagnons papetiers faisaient leur tour de France. Une autre chanson nous présente un compagnon d'un autre pays, venu à Ambert « tout droit sans s'arrêter ». C'est que, avec l'Auvergne, le Dauphiné était seul à posséder des papeteries en grand nombre.

Ils ne formaient pas, du reste, une corporation ordinaire. D'abord, ils possédaient une liberté inconnue à tous les autres corps de métier. Ils ne connaissaient pas la contrainte, les obligations. Ils étaient dispensés de payer la maîtrise, dispensés du chef-d'œuvre, partout ailleurs obligatoire. La nécessité d'être plusieurs pour parvenir à la confection d'une feuille rendait, en effet, ce chef-d'œuvre inutile, la négligence d'un seul suffisant à gâter tout l'ouvrage. L'expérience seule consacrait maître.

La corporation n'admettait pas les femmes. Or, les papetières avaient un rôle aussi important que celui des papetiers. Ainsi se trouvait constituée une petite société complète.

Les papetiers chantaient volontiers, aussi :

Si le roi savait
La vie que nous menons,
Quitterait son palais,
Se ferait compagnon.

Le travail, jamais trop rude, était parfois plaisant, facile pour qui était apprenti depuis l'enfance, et bien rétribué pour l'époque. Nourris, ils n'avaient pas de soucis.

Les saints chômés étaient nombreux, avec bombances obligatoires (de par une sorte de règlement, certains plats étaient dus, à certaines époques !) On dansait la bourrée auvergnate, pleine de force et d'entrain; on allait pêcher la truite dans le ruisseau, sauter les fougats, les feux de

joie du dimanche des brandons, premier dimanche de Carême, le jour aussi des « soupes dorées », tartines de pain trempées dans l'œuf, frites dans la poêle, et abondamment saupoudrées de sucre... Coutumes qui demeurent...

Les gens n'ont cessé de s'harmoniser à leur cadre antique. En devenant plus étroitement familiale, peut-être même cette industrie a-t-elle gagné. En honnêteté, certainement. En goût du travail bien fait. Trop gâtés, les anciens compagnons papetiers, presque uniquement artisans, étaient devenus, non seulement exigeants, mais un peu relâchés dans leur travail. Les artisans-paysans qui ont continué la tradition lui ont infusé une sève nouvelle, et, en même temps, le milieu, les vieux usages, leur ont façonné une âme libre et allègre.

Dans ce pays admirable, aux lignes longues et pures, mais de climat rude, le paysan, qui peine sur sa glèbe soumise à toutes les intempéries du ciel, est forcément taciturne, soucieux. L'artisan-paysan garde un peu de cette inquiétude, — il a un jardin, des prés, parfois, un champ, — mais la vertu de son gagne-pain régulier, agréable et propre agit sur son esprit et le façonne comme étaient façonnés les gais compagnons d'autrefois. Ses repos sont savoureux comme son travail. Il aime le bon vin, les repas plantureux aux jours de fête, les propos bien tournés, et les chansons. Il élève cochon, poules et lapins. Il est à l'aise, il est heureux.

S'il reste une vie presque idyllique, c'est parmi eux. Ils semblent préservés à tout jamais de ce qu'il y a d'odieux dans la fièvre moderne. Jamais ils ne sont pressés, et jamais le temps ne leur dure. Ce sont des sages.

En un sens, la fabrication d'aujourd'hui reste encore inférieure pour la qualité aux très beaux papiers du dix-septième et du dix-huitième siècle. C'est que le chiffon, — alors pur chiffon de toile : à présent, il y a plus de coton que de toile, — une fois trié, était mis à « pourrir », à macérer, pendant deux ou trois mois, dans le « pourrissoir »,

grande cuve de granit dont beaucoup sont devenus des bacs de fontaine. Le gouverneur était chargé de ce soin : il lui fallait arroser souvent la masse.

La besogne des piles se trouvait par là très facilitée, et les « boutons », les grumeaux étaient rares. On n'a plus le temps de recourir au vieux système : un épurateur fera désormais ce travail de perfectionnement de la pâte. Et l'on pourra fabriquer, aussi beau qu'autrefois, « le papier par excellence », comme il a été justement défini.

JEANNE LICHNEROWICZ.

DU VERT ET DU BLEU

—

BERTRANDE A TOFFEE

A bord du yacht *Saphir,* Le Havre,
23 juillet 19...

— Il faut m'écrire! — m'avez-vous déclaré, Toffee. La plume d'un chapeau beaucoup trop Reboux pour votre âge s'est agitée d'un air folâtre, démentant le sérieux de votre figure de gosse, grosse comme une noix muscade.

Ecrire ?... J'aurais trop envie de dire ce que je pense — et ça ne serait pas toujours drôle...

Mais vous ajoutez : — Ecrivez-moi quand vous serez triste.

Entendu, alors! Vos yeux de satin marron me caressent; une dernière fois je vous serre sur mon cœur, — Toffee, délicieux et frêle joujou pour enfant pas sage, — puis vous vous en allez.

Je vous écrirai donc, au petit bonheur ou au grand malheur de mes impressions. Vous les lirez, assise à votre table encombrée de dessins ; au repas suivant, vous direz à celui qui n'a pas eu peur d'être votre mari : — Elle en a une chance, cette Bertrande, de se promener en bateau, dans des pays extraordinaires avec un aussi beau garçon!... — et vous pousserez un gros soupir.

C'est vrai, j'ai de la chance. Il est beau. Je pars voir des choses dont j'ai rêvé depuis mon enfance — et je voudrais mourir. Mourir — mais pas du mal de mer. Il est vrai que, solidement amarrés au quai, nous ne bougeons pas. Cependant, puisqu'il m'est arrivé de me sentir « inconfor-

table » sur un ponton de bateau-mouche, j'eusse bien pu déshonorer ma réputation sportive, dans le paisible port du Havre!

Allongée sur le pont, je fume des cigarettes chiffrées de vert — couleur du Jeune Homme — en regardant se baigner des petits garçons tout nus. Jambes fines, gentils reins cambrés, ventres en cuiller — ils sont amusants à voir sortir de l'eau, ruisselants, crachant, essoufflés comme des chatons en colère. Il en faudrait quelques-uns sur le *Saphir* pour remplacer ces domestiques anglais, solennels et désapprobateurs.

Hier, à deux heures du matin l'automobile m'a débarquée sur un quai tout noir, le long duquel le yacht, « brillamment éclairé », ressemblait à un jouet pour enfant de millionnaire. L'Enfant était de mauvaise humeur, mais agréable à regarder. Mais bientôt — cependant, seul avec moi sur le pont, son sourire de faune a reparu. Le petit jour était mauve — ses yeux cernés aussi... Magie d'un beau visage! la vue de celui-ci anesthésie un peu mon chagrin. Mes regards boivent avidement cette beauté comme un philtre d'oubli.

L'oubli!... Oublie-t-on?... Je le veux pourtant, avec frénésie, la frénésie qu'on a de vivre, quand le médecin vous dit : — Vous êtes perdu.

Ce matin, je fais des frais avec le vieux secrétaire, le Baron Kirchner — gentilhomme hongrois naturalisé français (pourquoi!?), qui autrefois avait appris l'allemand et l'italien à mon mari (comme on se retrouve!) — J'inspecte minutieusement ma nouvelle maison. Je n'en ai jamais habité d'aussi bien astiquée. Partout le ripolin luit, les cuivres éblouissent, les bois vernis brillent, parmi — hélas! — trop de tentures fraise écrasée et vert Nil, rappel fâcheux des sorbets chimiques, en des foires de Neuilly d'antan.

Déjeuner — première désillusion : le poisson est mou, la viande sent le poisson, la compote de fruits « frais »

sort d'une boîte en zinc. En zinc également les deux stewarts, d'une majesté intimidante. Jamais je n'oserai avoir le mal de mer devant eux!

Nous nous sommes promenés au grand soleil, en fiacre, pour visiter la ville et la plage Dufauteuil, — celle-ci plus navrante encore que je ne présumais. Il faisait excessivement chaud, le Bel Enfant ne m'amusait pas, je pensais à l'Autre, qui ne m'ennuyait jamais, — et j'étais mortellement triste.

Aussi, je vous écris tout de suite, vous voyez. Deux invités provisoires jouent au piquet dans le petit salon fraise écrasée. L'Enfant, en minuscule caleçon vert (Adam appelait cela une feuille de vigne...), fume, étendu sur le pont, avec des gestes harmonieux et des yeux perdus dans le vide. Nous allons nous baigner, dîner tous ensemble. Ce sera très gai, paraît-il. Je vois cela d'ici! Puis chacun s'enfermera pour la nuit dans sa boîte ripolinée, une cuvette à portée de la main, — délicate attention qui me donne le froid dans le dos.

Que vous êtes déjà loin, Toffee!

Votre BERTRANDE.



Saphir, 25 juillet.
Le Havre.

Toujours là. Chaleur. Rien d'amusant.

Hier, à Etretat, baignade en chœur, à l'heure élégante.

Le soir, après avoir semé les autres, nous allons, l'Enfant et moi, à la foire. Tirs, loteries, militaires et boniches, friture. L'Enfant, baptisé « Lézard », je vous en préviens Toffee, — est d'une gentillesse folle. C'est bien ma chance : jamais je n'ai moins tenu à quelqu'un. Il se passe cependant un phénomène bizarre. Sa beauté m'émeut plus que je ne le pensais et ses regards ont sur moi un attrait, dont il est, Dieu merci, inconscient. Me désire-t-il? Veut-il me troubler simplement?... Quoi qu'il

en soit, mon calme apparent aguiche, agace cet enfant gâté par de trop faciles succès.

....

Et maintenant, adieu, belle terre! Nous partons ce soir, à la marée. Si elle pouvait retarder! Je meurs de peur. Voilà que l'on taquine la machine et que des choses grouillent sous mes pieds, avec de terribles râclements de chaînes... Ah! qu'on était bien le long du quai!

Pendant ce temps, Lézard fait des armes sur le pont. Il emmène son professeur d'escrime, un coiffeur, un valet de chambre, six malles et dit volontiers : — Moi? je n'ai aucun besoin!

La cuisine est décidément écœurante, le vin aussi — et les draps sont tellement cylindrés qu'on dirait des vitres. Pour coucher dedans, ça manque de moelleux. Le linge blanchi en Angleterre, est-ce cela?

Bonsoir, petite fille. Sans doute vers minuit voguerons-nous en pleine mer... Je vous embrasse donc, pendant que j'en ai encore envie.



En mer, 26 juillet.

Jusqu'à présent, j' « y » ai échappé à force de précautions. Mais quelle folie de m'être embarquée pour ce voyage au trop long cours! Jamais je ne m'habituerai à ce mouvement ridicule. J'ai le pied résolument terrien, comme le cœur.

Qu'il était beau, ce port du Havre! — La sortie m'a plu encore. Sous la petite pluie fine dénommée crachin dans les pays du Nord, une population amicale se pressait sur les quais, une femme en blouse rose agitait son mouchoir ; nos matelots en cirés jaunes exécutaient d'amusantes manœuvres pour ne pas râcler d'autres bateaux ni écraser les bouées. Kirchner expliquait des choses techniques que personne n'écoutait. Lézard,

tendre et ravi, arborait un fantaisiste uniforme de capitaine de frégate.

Pendant l'affreux dîner, rien n'a bougé encore. Pour fêter le départ, nous avons bu — moi, la peur au cœur — du Rœderer trop doux. Les banquettes, de magnifique cuir vert, sont d'une rigidité bien anglaise, et leur dossier est fait pour ne pas s'y appuyer. Vraiment, s'il est un endroit où le confortable devrait être exigé, c'est bien une salle à manger de bateau. Dans celui que je ferai construire — mais oui! ne vous ai-je pas dit, chérie, que nous devons nous marier, Lézard et moi?... — il y aura des divans partout et l'on mangera, allongés, des mets froids, pimentés et appétissants, servis par des esclaves belles à voir.

Nous avons causé ensuite, sous les étoiles — puis dans ma cabine, toute la nuit. Nuit dont ce Lézard a la spécialité.

Un foulard hindou voile la lampe du petit lit capitonné de cerise. Frôlement de pieds nus, parfum... C'est lui, en soyeuse gandourah blanche ou drapé dans un exquis kimono jaune, brodé de cerisiers en fleurs et doublé de noir. Mieux qu'une femme, il sait ce qui lui sied. Il est entré sans frapper, le malappris! Silencieux, il s'allonge au pied de mon lit. Son visage est grave, ses longs yeux verts ont un regard profond... Attachante tromperie de ces yeux! Il n'y a rien au fond, on le sait et il est impossible de ne pas chercher si, par hasard, juste une seconde, le rayon vert n'y luira pas, — le rayon magique qui donne le bonheur. Son sourire aussi est extraordinaire. Quand il sourit, les coins de sa bouche se retroussent en vrilles de vigne, son menton pointe, son nez se busque, ses yeux s'allongent jusqu'aux tempes, et je m'attends toujours à voir se dresser, dans ses cheveux drus, de fines cornes...

Mais tout cela fait partie du « travail ». Il n'est en lui

d'autre mystère qu'un désir maladif de séduire et une connaissance parfaite de ses dons naturels.

— Quel parfum, ce soir... Chypre?...

— *Mélange!...* vous savez que je ne suis discret que pour ce genre de secrets!

Il est donc allongé à mes pieds et nous causons — ou plutôt je parle... de l'Autre — et il m'écoute ou fait semblant, tout en essayant sur moi toute la gamme vénéneuse de ses regards. Vers le matin je m'endors, et je me réveille tard, collée à mon mur en fromage blanc, sans l'avoir entendu s'en aller.

J'ai pour cet Enfant un sentiment compliqué : reconnaissance d'être arrachée par lui à ma détresse solitaire, repos de cette camaraderie à peine un peu voluptueuse, joie de connaître par lui des choses nouvelles — et puis... je suis toujours l'affamée de beauté que vous connaissez, Toffee — et convenez que, cette fois, vraiment, j'ai de quoi repaître ma faim!

Ce matin, m'étant aperçue à la fois que mon chocolat était froid et que le bateau remuait, prudemment je suis restée au lit jusqu'à midi. J'y serais encore si Lézard n'était venu m'en arracher pour me traîner sur le pont, en chemise de voile rose et sweater.

Ça vous fera un bien énorme! — Je connais ça. Affalée sur une chaise longue, grelottant de froid sous mes couvertures, l'œil fixé sur l'horizon qui monte, descend, monte, descend, — je pensais à l'île déserte sur laquelle on pourrait me déposer. Je pensais: ne plus bouger! oh! ne plus bouger!...

Lézard, enchanté, trottait partout, sifflait faux et à tue-tête, me soignait fraternellement. Kirchner avait la migraine; — ah! s'il avait le mal de mer avant moi, comme cela me ferait plaisir!

Heures anxieuses! Je sommeille, l'estomac serré, le cœur aux dents, enfouie sous le plaid pour ne plus rien voir qui remue, guettant le moment où je succomberai...

Mais, cette fois encore, sans encombre, je redescend dans mon fromage. C'est égal, je ne me lèverai pas ce soir. Je ne veux plus me lever jamais, tant qu'un autre quai ne pointera pas à l'horizon.

Lézard, de plus en plus radieux, ne parle de rien que de faire le tour du monde. Quant à moi, je pense sérieusement m'établir à Lisbonne.



En mer.

Encore un jour sans cataclysme, — mais après quelle nuit, Toffee! — L'idée absurde m'étant venue de respirer un peu d'éther pour être sûre de m'endormir, Lézard en a naturellement profité pour se précipiter dans la saoûlerie la plus imbécile. Reniflements extasiés, râles de volupté, discours langoureux à d'anciennes maîtresses, rien n'a manqué à la fête. J'ai horreur de ce genre, horreur des hommes détraqués, horreur de ce bateau et je voudrais m'en aller.

Le reste de la nuit se passe à calmer l'Enfant énervé qui geint, demande pardon, s'agite, veut ma main sur son front et que je lui fasse en même temps des citronnades — problème assez difficile à résoudre, surtout avec un fort roulis. Comment ne suis-je pas malade moi-même ?... Ce bruit infernal suffirait. A chaque coup de roulis, les deux portes de la coiffeuse s'ouvrent, battent contre le mur, se referment violemment; une bouteille, dans un tiroir, roule au fond avec un grondement de tonnerre, le lit grince, quelque chose à l'extérieur pousse un sinistre aboiement... Une seconde de calme anxieux : on attend, la mâchoire crispée, l'angoisse au cœur, « le prochain... » qui vient, hélas! plus tôt encore qu'on ne l'attendait — et tout recommence!

Aujourd'hui, repos. Je l'ai bien gagné. Nous combinons notre mariage. Il aura lieu à Rome, sera béni par le Saint-Père lui-même; nous serons vêtus de splendides

costumes verts et argent — et un peu plus tard, deux enfants nous naîtrons : Prâline et Caméléon — à moins que ce ne soient Caméléone et Prâlin. Je vous en garderai un, si vous voulez, ils seront beaux comme un matin de printemps et une nuit d'Orient.

Kirchner est toujours invisible. Il ne nous gênera pas, si cela continue.



27 juillet.

Sauvée! je suis sauvée!... Ce matin, après un magnifique sommeil, je me suis sentie si extraordinairement marine que Lézard, à 8 heures, m'a trouvée en maillot de sport. Nous avons fait de la boxe — c'est-à-dire, il a boxé et je l'ai tapé, griffé, mordu, agoni d'injures, tant il m'exaspère avec son air de ne pas y toucher et sa grosse patte d'ours qui me crible de petites tapes sur le bout du nez, sur un doigt de pied ou sur le crâne! Nous avons bien ri. Ensuite, pour célébrer mon retour à la vie, je me suis confectionné une beauté assez « trente-ans-à-peine » — avec l'arsenal mystérieux de Lézard : rouge de pourpre pour les gencives, corail pour la langue, rouge des haies pour les lèvres et vermillon pour le coin de l'œil. Il y a aussi le rose « coquillage » pour les ongles de pieds, mais il est trop beau pour les miens, dit Lézard, toujours galant.

Encore craintive, je me suis assise devant le déjeuner Maple and C°. J'ai maudit — de loin — les œufs sur le plat sentant la vieille paille, les côtelettes de veau au minium (tomates, dit le menu), j'ai planté une dent méfiante dans le pigeon aux pas assez petits pois et j'en aurais repris si le sévère maître d'hôtel ne l'avait enlevé immédiatement. Jamais je n'ai osé lui en redemander et lui ai même laissé le Pears-Soap pudding tout entier. Il y avait, Dieu merci, des toasts et de la moutarde — ma seule nourriture depuis le départ. Quel bon petit dîner

je vais me faire offrir à Lisbonne, cette Terre promise!

Ma situation sur le *Saphir* s'améliore. La mer s'habitue à moi et réciproquement. Dire que je m'amuse beaucoup dessus serait prématuré. Elle est un peu déserte pour mon goût. J'y cherche vainement un cachalot, un oiseau, un naufragé. La vue d'un gros bateau à l'horizon m'arrache un cri de joie. Lézard ne daigne même pas le regarder. Pour un véritable yachtman — comme lui — il n'y a d'intéressant que la mer, son bateau et lui : lui, avec son complet vert-bouteille, sa casquette, sa pipe (elle lui fait un peu mal au cœur, je crois) — et ses locutions maritimes, qu'il emploie à tort, je le parierais, car le Captain Folms sourit quelquefois discrètement.

Après avoir admiré la façon dont le Jeune Homme tire à la carabine sur la crête des vagues, sans en manquer une, — je suis retournée à mon fromage blanc, que je commence à aimer. J'y ai lu du Jules Boissière pour la centième fois, j'ai dormi et coupé mes cheveux en frange, pour changer ma tête. Lézard, après la sieste, m'a aussitôt dit que cette nouvelle coiffure m'allait indignement — puis, voyant que je n'étais pas vexée, qu'il m'aimait beaucoup mieux ainsi. Nous sommes montés voir Kirchner, allongé sur le canapé du salon fraise, sans col, pas rasé, avec ses bottines à élastiques bâillant en vide-poches à côté de lui. Il jure ses grands Dieux qu'il n'a jamais eu quoi que ce fût qui ressemblât au mal de mer.

La mer est toujours aussi grande et grise, le ciel pareil à elle. Et nous sommes à la hauteur d'Oporto : voilà bien le Midi! A Paris, il faisait bleu.



En rade de Lisbonne,
27 juillet.

Le soleil m'a réveillée, ce matin. Un fougueux soleil, éclaboussant de cramoisi et d'or, une mer... d'émeraude, naturellement — et j'ai aussitôt bondi au hublot. Terre!

Terre! En découvrant l'Amérique, Christophe Colomb ne fut certes pas plus content que moi.

C'est l'estuaire, déjà, bordé d'une longue bande sèche, rèche et nue, d'où s'élève çà et là un vieux bastion crayeux, une maison basse, — tout cela très africain. Je cours secouer Lézard, qui grogne, indigné parce que je le réveille « pour ça »!... — Et ma toilette s'opère fiévreusement, avec de continuels regards vers la terre, pour me convaincre qu'elle y est toujours.

A 9 heures, le *Saphir* est enfin amarré à une bouée, assez loin du port. Vite, le canot et : *Go ahead, boys !* sur une mer agacée qui nous fait danser comme une coquille de noisette, ce qui m'est, cette fois, bien égal. Ah! que mon pied a frémi d'aise en se posant sur les grandes dalles cannelées de l'estacade!

C'est un vrai soleil du Midi qui brille ; l'air est chaud, mais plus respirable que celui du Havre — et tout me ravit immédiatement. Oui, même l'architecture pompeuse des maisons, même la pâtisserie ostentatoire des monuments. Les porteuses qui reviennent du marché suffiraient au bonheur des yeux. Elles ont de longues tailles fellah serrées aux hanches; des jupes très froncées, très raides et de couleur crue, souvent vert-pomme ou turquoise; de grands châles les drapent, rose-dragée, jaune canari, bleu-vif ou vert pois-cassé. Leurs pieds sont nus, leur peau en noyer ciré, elles ont d'énormes anneaux aux oreilles, et, sur leur tête, coiffée d'une assiette noire, elles portent de grands paniers plats débordants de pastèques vernies ou de poissons étincelants. Je les adore! J'adore Lisbonne et la terre entière — la terre, comprenez-vous, Toffee ? cette bonne terre qui ne remue pas.

Nous errons au hasard. Kirchner a l'idée fixe de la poste, Lézard celle du perruquier, — étrange idée, puisqu'il a son coiffeur à bord. Personne dans cette ville ne parle français, ce qui complique les conversations indispensables. Je préfère de beaucoup faire des gestes que

d'avoir un guide... Hélas! cela me pend au nez. Kirchner adore qu'on lui explique le Baedeker en détail : combien cube une église et quelle est l'exacte circonférence du grand baobab. Lézard, encore collégien, aime aussi s'instruire; il oublie tout cinq minutes après. Moi seule me complais dans mon ignorance. Je ne veux voir de l'église que sa couleur et du baobab que son architecture — ou le contraire.

Sur une petite place, où s'étagent des maisonnettes roses et bleues, nous prenons un fiacre — pareil aux fiacres de toutes les villes du monde ; comme leurs pareils, les chevaux, choisis par mon œil infaillible de sportswoman pour leur aspect fringant à la station, prennent aussitôt une allure d'enterrement propre au genre de promenade dénommée le tour de ville.

Lisbonne est énorme, propre, moderne, — point laide à cause du soleil et de l'inattendu fréquent de certains coins : une vieille maison « noble » entièrement revêtue de faïence pervenche, aux moucharabiehs de fer forgé, — une grille ouvragée devant la fusée d'un jet d'eau mince, luisant dans l'ombre d'un patio mystérieux. Plus loin, un bouquet pressé de maisons aux fraîches couleurs dégringole vers la mer. Puis, fleuris comme des reposoirs de Fête-Dieu, des buissons de lauriers-roses de chaque côté d'une fontaine. Et voici un paysan sur sa mule, chaussé d'immenses étriers de bois peint et portant, en travers de sa selle, un agneau — pattes liées...

. . . .

Nous regagnons le bord. Dieu, ce soleil! — avec un bon mal de tête. Il est bon de « rentrer », ma foi. Le *Saphir* est si beau, avec ses longues lignes fines, son élégance vigoureuse et nette! Je m'attache beaucoup à lui, quand il est attaché, lui aussi.

Sieste. C'est-à-dire : Lézard, nu dans sa robe jaune et noire, dort à poings fermés. Moi, j'écris, allongée à côté de lui. Si je bouge un peu, il pousse un son rauque et

doux, comme un chat en amour, glisse vers moi une main molle, un bras, une jambe, ou son jeune visage adouci par le sommeil. La mer clapote. Les turbines se taisent, ainsi que la dynamo. Calme exquis! En moi... Mais au fait, que se passe-t-il en moi?... La Waterman en l'air, je me tâte. Mon chagrin n'est plus à vif, ceci est incontestable. Comme après une opération, je suis endolorie tout au fond, mais apaisée, presque bien. Est-ce le charme de la beauté ambiante qui agit? Est-ce l'attrait d'un homme nouveau? ou simplement l'absence?...



En rade de Lisbonne, 28-7.

Pour vous finir ma journée d'hier : à 6 heures nous sommes retournés faire un second « tour de ville », — celui-là selon les règles, c'est-à-dire selon le goût de notre chauffeur. Ports, fabriques, docks, magasins, — tous les endroits les plus laids, les plus enfumés, qui témoignent de la richesse d'un pays. Dans l'endroit le plus puant, nous crevons et le chauffeur s'entête à regonfler un pneu, dont le trou béant laisse fuser l'air à grands sifflements. Cela pourrait durer la vie entière. Kirchner, indigné, exhibe toutes ses langues : l'italienne est celle qui a le plus de succès. Allongés dans la voiture, nous jouons, Lézard et moi, les souverains en exil. Remontés sur le trône, notre premier soin sera de faire couper la langue à Kirchner, pour lui apprendre à ne pas savoir le portugais.

Le pneu réparé, nous repartons à une allure inquiétante, pour arriver à l'admirable couvent des Jeronymes de Belem (sécularisé). Un petit télégraphiste (800 orphelins, élevés là, y préparent diverses carrières) nous en fait les honneurs en français, ce dont je me passerais volontiers. Je n'ai pas besoin de lui pour m'extasier sur ce marbre que le temps a velouté à souhait. L'aigu des sculptures s'est arrondi, les reliefs semblent avoir été

adoucis par la caresse de doigts amoureux; ils ont un flou, un moelleux de très vieille étoffe... J'ai l'impression d'une chose immatérielle qui va disparaître tout à l'heure, aspirée par la flamme du soleil couchant.

En escouades piaillantes, les orphelins dégringolent l'immense escalier — troupeau de petits singes aux yeux brillants, vêtus de bleu déteint — et se rangent militairement dans le réfectoire qui sent le lapin au vinaigre. Dortoir, pharmacie, chapelle, sont reluisants, majestueux même. Mais qui sait, ces 800 petits orphelins ne regrettent-ils pas la vermine familiale?

Un dernier regard au cloître, où un chien râpé — orphelin aussi ?... — creuse un magnifique terrier dans le parterre à la française qu'un jardinier plein de fantaisie a orné d'une mappemonde en plantes rouges et jaunes. Est-ce sur elle que les orphelins apprennent la géographie ?

Vite, au palais des Necessidadès! nous espérons y voir la chambre du roi en fuite. Le palais est rouge-sang lavé, triste, laid... Toujours romanesques, nous tenons à lui trouver un certain air dramatique. De vilains soldats gris montent, par habitude, la garde — et nous refusent l'entrée.

Les rues à pic du retour sont charmantes. De Lisbonne, Kirchner ne retiendra que ces deux choses : « Dieu ! quelle ville accidentée!... et comme on s'imagine dépenser de l'argent! »

Au restaurant portugais, j'obtiens enfin la cuisine du cru tant réclamée — à l'huile, naturellement. Le Porto 1815 est sensationnel, inouïe la soupe aux tomates, clovisses, piments, oignons étonnants ; les « rims » maître d'hôtel, aux herbes inconnues avec des fèves frites. (Ces « rims » sont des rognons, j'espère...) — Ne trouvez-vous pas, Toffee, que je commence à devenir un peu trop portée sur ma bouche?...

L'heure où il serait agréable de demeurer assis devant

un bon café, au frais, se passe à errer à la recherche du music-hall populaire où l'on danse des danses du pays. Doucement obstiné, Kirchner fonce de temps à autre sur un indigène et, de son plus pur français à l'accent allemand, demande :

— Pardon, Monsieur, pouvez-vous me dire où est le café-concert?

Et, comme l'indigène ne comprend pas, il ajoute :

— Miousic-Hall?...

Alors, toujours poliment, on répond quelque chose en portugais et nous repartons vers un Apollo quelconque. Hélas! c'est un pitoyable cinéma. Trois « jeunesses dorées », voyant notre déception, nous renseignent aimablement sur les ressources orgiaques de Lisbonne. « Y'en a pas moyen beaucoup! » — dirait-on à Saïgon. Néanmoins, allons aux Variétés, où les affiches annoncent : *El Pô dé Perlimpim!*

Ce peuple vient de conquérir sa liberté — ça se voit. Dans le vestibule, une foule hurlante casse les vitres et dévalise les femmes sous l'œil bénévole de la police. Et nous tombons, non pas sur « El Pô », mais sur une conférence populaire! Le plus drôle, c'est que nous y restons, hypnotisés par un diable barbu, tout noir, qui vocifère des choses dont nous ne comprenons qu'un seul mot qui revient souvent : *Libertade*. De temps en temps, nous applaudissons comme le populo et nous approuvons du chef, pour ne pas nous faire mal juger. Au bout d'une heure, cette petite fête finit par la Marseillaise portugaise chantée en chœur, — fleurs, drapeaux, délire. Pauvres bougres! En lune de miel avec leur jeune République, ils la trouvent belle, facile, et la serrent éperdument sur leur cœur...

Retour par une nuit adorable. J'aimerais me promener en canot, sous le croissant aigu de la lune... La mer est comme un drap d'argent. On doit pouvoir marcher dessus sans enfoncer. Mais Lézard est pressé de rentrer à bord...

La nuit est belle aussi sur le pont, doux le clapotis de l'eau et sympathiques quelques mots inattendus...

— Je voudrais vivre toujours avec toi... Il me semble que j'apprends le bonheur avec toi... Je ne savais pas, avant toi... Tout en toi m'attache si passionnément...

Toi, toi, toi... Engourdie, je n'entends que ce mot, qui tombe comme une lourde goutte d'eau, une claire goutte d'eau. « Toi, toi. » C'est joli. Je ne crois pas ce qu'il me dit, mais cette musique est tendre, elle m'amollit délicieusement, j'ai envie de ronronner, comme une chatte... Puis, brusquement, je fonds en larmes et je pleure, je pleure sans pouvoir m'arrêter. L'Autre aussi me disait cela. Ils disent tous cela. Et je le croyais. On les croit toujours.

*

Lisbonne, 29-7.

Est-ce la cuisine portugaise ou la fatigue? Je suis, ce matin, éreintée, nerveuse et je ne sais quoi avaler pour calmer une sorte de mal aux cheveux inaccoutumé. Pour comble, je ne m'étais endormie qu'à 4 heures du matin, et à 6 heures les matelots en sabots, lavant le pont, m'ont réveillée en sursaut. Sur mon yacht à moi, l'heure sera subordonnée à mon bon plaisir, et l'équipage aura les pieds nus comme sur les bateaux allemands, où on n'entend pas faire le ménage.

Notre chauffeur d'hier vient nous cueillir à quai et, dès ce moment, ne nous quitte plus. Il est beau gars, débrouillard; de plus, il comprend approximativement notre « pigeon-portuguese », curieux mélange de catalan et d'italien, avec un rien d'allemand.

Les jardins du paço d'Ajuda sont beaux, sans exagération. Eucalyptus, mimosas, cèdres, araucarias, magnolias, bref, toutes les essences qu'il serait inconvenant de ne pas y trouver, s'y pressent en forêts touffues, contour-

nées par de larges allées carrossables. Mais combien peu de fleurs !

Nonchalant, réservé, notre chauffeur nous précède. Il respire en passant une rose et caresse amicalement le tronc de gros palmiers, qui sont lisses et pareils à des trompes d'éléphants bien soignés. Au jardin de la *Rainha*, son sourire s'attendrit. — *E muito bonito!* — et il a raison. Ce petit jardin est plein de poésie, avec les terrasses étagées du jardin d'apparat. Il est enclos de verdure, à demi-ceinturé par un mur rose où des niches de faïence bleu-azur font des trouées de ciel.

Sur le mur grimpe une plante inconnue, aux minuscules feuilles, si pressée, si collée, qu'on la dirait peinte. Au milieu du jardin est un bassin couleur d'absinthe où la pluie d'un jet d'eau retombe sur des nymphéas roses, rose pâle, rose vif, rose de lèvres.

J'aimerais m'asseoir sur ce banc, là, contre ce massif sombre entrelacé de grappes flamboyantes... Ah! et puis non, non! Je ne peux plus aimer les endroits que j'aime... Il faut parler, marcher, faire du bruit, rire. Je ne peux plus me taire. Je ne veux pas m'écouter.

Où aller ensuite? Le chauffeur ne propose rien. Tiens! le cimetière! Il faut toujours, en voyage, aller, après les musées et le jardin zoologique, au cimetière. Ici, il est perché tout là-haut, au-dessus de la ville, le long de murs brûlants et il est extrêmement laid. Le dernier cri de l'art mortuaire portugais est l'obélisque à pattes — ou encore la colonne brisée à mille-pieds. Les morts ont heureusement de superbes cyprès pour les consoler de cette comique architecture.

Enfin, voici l'heure de la corrida. *Algès* est loin. Après de difficultueux pourparlers, nous jouons à la famille royale, dans une loge somptueuse à 2.000 réis — avec notre chauffeur, respectueusement ravi, comme chambellan. Le public est aussi laid, aussi terne que chez nous. La *cuadrilla* est misérable, en pyjamas jaunes et

rouges et bonnets napolitains vert-pomme. De toréadors, il n'y en a pas, puisque la mort est défendue — et il n'y a qu'un seul cavalier, sur une grande carne blanche recousue, sauvée des véritables corridas, sans doute; la pauvre bête connaît son métier.

Tout de même, l'attente est palpitante du *toril* qui va s'ouvrir! Le premier taureau — grand, brun, mal bâti, cornes emboulées — fonce droit sur le cavalier, puis s'arrête, hésite, recule en reniflant le sable. Les gens en pyjamas, blêmes de peur, agitent de loin leurs loques et décampent vivement dès que le taureau leur lance un coup d'œil. Le cavalier seul plante n'importe comment ses banderilles, et j'ai une profonde pitié du malheureux cheval blanc qui lève haut les pattes, caracole, renâcle et fait encore le beau, par habitude. D'autres taureaux... Quand l'un d'eux meugle par trop du côté de la sortie, signalant ainsi une envie immodérée de s'en aller, un troupeau de vaches accourt et il repart avec elles en trottinant, enchanté d'en être quitte à si bon compte. Deux bêtes plus méchantes bousculent légèrement les tristes pitres. Le picador tombe, le cheval blanc s'écorche les genoux : on les lui lave à l'office et il revient, steppant plus haut encore. Que je voudrais donc voir étriper un de ces imbéciles! A la longue, cette espèce d'envie maladive me ravage la figure; je la sens se crisper. La dernière course — humoristique — est assez drôle, avec une diablesse de petite vache, vive comme un fox-terrier et trois comiques nègres montant des « chevaux-jupons ». Ils sont, ma foi, plus courageux que les soi-disant professionnels.

Nous sortons de là à 7 heures, parmi une foule en délire. Ces Portugais sont contents de peu. En Espagne, le public aurait tout cassé et mis le feu au reste.

Au caboulot en face de Martinho, nous mangeons des choses bizarres à base de tomates et d'huile, accompa-

gnées d'un petit vinochon, râpeux à souhait. Voilà enfin quelque chose qui ne ressemble pas à du Porto!

Notre chauffeur nous mène ensuite à la foire, où grouille une foule sage et silencieuse. Tirs, friture, jeux de massacre, bistros, soldats et boniches, comme au Havre, comme partout. Nous abandonnons vite ces réjouissances connues, pour les jardins d'*Estrella*. On nous y a promis la vue des débordements portugais. Et nous tombons sur... un théâtre de verdure avec tragédie à l'antique, du comme-il-faut le plus navrant!... Je préfère la conférence populaire. Kirchner, désolé, demande : — Mais où sont donc les femmes en *dudus?* — Je suppose qu'elles émigrent à Paris, afin d'y rencontrer enfin des Portugais gais.

Une heure d'Estrella. Il fait bon. Les gens sont assis dans le noir, bien gentiment, et personne n'imite des bruits de baisers. Je ne sais comment se tenait le Portugais du temps des rois, mais le Portugais républicain est plutôt pudique.

Après un verre de sirop avalé dans un café quelconque, le canot nous ramène. Je meurs de fatigue.

Trop énervée pour dormir, j'écoute mes pensées, bercée par le flic-flac du Tage contre le ventre lisse du *Saphir*. Le Tage — je vogue sur le Tage!...

Voilà un mois déjà que je suis orpheline de mon cher-amour... C'est loin, loin... La vie continue — verte, bleue et de toutes les couleurs. Trop de couleurs. Je suis lasse, très lasse... Bonsoir, douce petite Toffee. Vous me comprenez, je le sais.

*

En mer.
En vue du cap Saint-Vincent,
1er août.

Hurrah! quel soulagement, Toffee! Je trotte sur le *Saphir* comme un vieux loup de mer, dévore comme une otarie et suis devenue sourde au bruit des turbines. Il est

vrai que la mer est un calme velours bleu-paon que seul raye notre passage. Que cela continue ainsi et je veux bien repartir en octobre pour la Chine et Ceylan; retour par les îles Polynésiennes — ou par le Mexique avec chasses en Californie. Mais alors, vous viendrez, Toffee?
— Le désespoir de votre absence inspirera votre mari qui composera, durant ce temps, un opéra de grande envergure.

Hier, journée éreintante, mal commencée dès l'aube, par l'arrivée du charbon — bruit infernal et saleté dépassant toute description. Malgré la chaleur, il a fallu tout fermer. Impossible de me faire une beauté. A peine posés sur ma figure brûlante, les Dorin, Mothiron et autres produits *ad hoc* y dessinent une carte de géographie effrayante.

A 11 heures, le canot nous dépose aux pieds du gentil Pedro, notre chauffeur, tout à fait de la famille à présent, et en route pour Cintra. Quinze kilomètres de poussière, en d'affreux pays. Enfin, une trouée lumineuse s'ouvre dans les coteaux nus : la mer, très loin. Haut perchée, une verdure dentelée se découpe sur un ciel éblouissant. Arrivée à grande allure. A gauche très sombre, très maure, le château de Maria-Pia; deux clochers, en forme de suppositoires, n'y ajoutent rien de particulièrement ornemental. Dans le vallon, à ses pieds, se cache le village rose et blanc. A droite, Cintra dont on n'aperçoit que les murs crénelés festonnant la crête de la montagne.

Mauvais déjeuner à l'hôtel Costa, tenu par une Anglaise. Le cuisinier du *Saphir* a dû y faire ses débuts. L'agressive beauté d'une touffe d'hortensia d'un bleu fulgurant fait ressortir la tristesse d'une salle à manger de pitchpin frisotté.

Dans le jardin poussiéreux, un pâle jeune homme « bien » écrit d'un air appliqué, sûrement à sa famille, et trois chats dorment, tout ronds, tout plats, sur un fauteuil d'osier. Je vais leur dire bonjour et leur parler

« chat ». Les deux tigrés dédaignent de bouger un seul poil du nez, mais le gros gris strié s'étire, bâille et lève vers moi d'énormes yeux de puma vert pistache, féroces et très hypnotisants — un peu comme ceux du Lézard : — « Une cliente!... aucun intérêt! » — et ravalant aussitôt ses yeux, se rendort, plus plat que jamais.

Que le château de Maria-Pia me plaît! Les salles sont revêtues de faïences, damiers noirs et blancs, verts bouteille et blancs, si délicats à côté du dallage de brique rose-fané. Des portes rondes ouvrent sur de minuscules terrasses d'un bleu de pot persan, où sont des niches, une fontaine entre deux sièges aux bras arrondis. Dans un panier de marbre s'étale un géranium pourpre. Ailleurs, d'un bassin de métal jaillit un jasmin à grandes étoiles.

Le long du salon coule un canal silencieux enfermé entre des murs de tuile vernie verte. Son eau sombre, rapide, entraîne les zig-zags capricieux de cent poissons rouges. Au milieu du patio, une colonne de marbre dresse d'étonnants entrelacs de derrières d'enfants, bien pommés, bien sains, à faire rêver une future jeune mère. Au fond, une amusante piscine en faïence dessine ses allégories pompeuses. En pressant un bouton, l'eau jaillit de partout : du plafond, des murs, du sol, en pluie pressée et bruissante. Ces Maures ne se refusaient rien! Se promener tout nu là-dedans serait délicieux. Aux quatre coins, je mettrais des négresses vêtues de leur seule peau noire, tenant sur leur tête des corbeilles de fleurs et de fruits — et de jeunes adolescents, un brin de jasmin derrière l'oreille, joueraient à qui serait le plus beau... La reine Maria-Pia s'offrait-elle de ces fantaisies? — Ah! non! Protégée par un collet monté, elle devait plutôt dire son chapelet dans la piscine, pour en chasser les fantômes damnés d'une époque voluptueuse.

Les suppositoires architecturaux ne sont pas des clochers, mais les cheminées d'une cuisine extrêmement moderne. Je la préfère aux appartements, où sévissent, à l'ex-

ception d'une jolie suite de tapisseries XVIIIe, le noyer ciré Henri II, le velours rouge à capitons et les poufs à grelots. Comment n'a-t-on pas éliminé les poissons rouges? Ils détonnent dans cette demeure de nouveaux riches.

Trois bons quarts d'heure de montée raide nous mènent à Cintra, à travers une « luxuriante » forêt parfumée. Parfois, une éclaircie s'entr'ouvre sur la mer. Un calme extraordinaire nous enveloppe. Lézard dort sur mon épaule, calme, beau comme le paysage.

A la Fontaine des Califes, nous descendons. Jardins, jardins... Désordre bariolé de fleurs rustiques, eaux dormantes au creux des bassins ombragés de fougères pleureuses, eaux courantes noires sous les arbres penchés, végétation touffue, sombre, immobile, tellement silencieuse que c'en est oppressant... Tout à coup, de ce fouillis de jungle, surgit, taillé à même le roc, un gigantesque bloc rose et gris aux coupoles rondes, aux fenêtres en trèfle, le château de la Belle au Bois Dormant. Que je voudrais pouvoir vous décrire ce décor pour conte de fée très mélancolique!

Quel spleen m'a saisie là, Toffee! — Je n'ai même pas pu le savourer à mon aise devant une de ces immenses baies ouvertes sur le paysage adouci par une brume légère, ou encore à l'ombre dans une de ces cours aux pavés roses et blancs, ronds, veloutés.

— Mais venez donc, Madame! s'écriait Kirchner aussitôt qu'il me voyait immobile. Ce point de vue n'est pas intéressant.

Ou :

— Regardez, Madame, cette pagode en ivoire, entièrement exécutée à la main!...

Et je sentais courir dans ma nuque le petit frisson acide de l'horripilation.

Comme chez Maria-Pia, tout ce que les derniers rois ont ajouté est d'un mauvais goût absolu. On a bien fait

de les flanquer à la porte! Mais personne n'a pu changer la grande terrasse aux arcades en dentelles, ni la vue... — Mon amour, mon amour, où es-tu?... Ne devrais-tu pas être ici auprès de moi, que tu aimais pourtant? Peux-tu donc être heureux auprès d'une autre?... Peux-tu lui dire exactement les mêmes mots d'amour que tu me disais, de ta voix violente et nuancée, ou si douce?... Sans doute, sans doute. C'est amusant de graver dans les âmes des eaux-fortes que rien n'effacera... Le regret m'étouffe, et l'amertume et la jalousie. J'ai mal, ciel limpide!.. j'ai mal, beau château endormi, — indifférent!

— Viens, ma Dorée! dit soudain une voix ironique que j'avais oubliée. Allons-nous en. Si ce pays te fait pleurer, il y en a d'autres qui te consoleront!

— Je ne pleure pas.

— Non. Mais — j'ignore comment cela se fait — tes yeux sont tout nus à présent et tu es pâle. Remets-toi du bleu, du blanc et du rouge, et la vie sera belle, tu verras.

Il a raison : un maquillage bien fait donne aux femmes une grande force morale.

La descente est courte, après une discussion orageuse au départ, à propos du pourboire trop mesquin donné au guide. J'ai le dessus — le guide aussi — et Kirchner me lance des regards venimeux, ce qui enchante le Lézard, que toute zizanie ravit.

Morne retour. Si je parlais, je sangloterais. Lézard, dans son coin, les yeux perdus, n'ouvre pas la bouche. Voit-il seulement ce village aussi rose qu'un bouquet d'églantines? et, plus loin ce cyprès, posé sur le ciel comme un long vase noir?.. Ou pense-t-il à un nouveau complet?

En passant devant la gare, je fais toujours la même plaisanterie, — il faut croire qu'elle n'est pas usée :

— C'est là que je prendrai le train un de ces jours!

L'éphèbe, furieux, me pince le bras jusqu'au sang. Je

ne dis rien. Je le hais si férocement en ce moment que c'en est presque une volupté.

Au Martinho, pendant le porto glacé, une nuée de gamins, aussi assommants que des mouches, veulent nous forcer à prendre qui des journaux, qui des cartes postales obscènes. Puis, nous dînons au Tabarès, rue São Roque. Kirchner me boude, — c'est autant de gagné, car il se tait. La tête empoisonnée du Lézard m'égaie. J'ai conscience d'y être pour quelque chose. « Bonne âme!... » dis-tu, Toffee? Pas si mauvaise que ça, ma chère. En somme, je fais, sans m'y appliquer certes, l'éducation sentimentale de ce blasé!

Après un quart d'heure passé à l'Apollo où, Dieu merci, nous ne comprenons rien à une comédie manifestement imbécile, adieu Lisboa! La coupe des plaisirs portugais est vidée.

Comme tous les soirs, la rentrée en canot est charmante. Le *Saphir* nous attend, mince et blanc, roulant à peine sous la lune, — vraiment le bateau rêvé pour deux amoureux qui s'aimeraient comme dans les romans.

Par la nuit douce, sur la mer immobile, suivent des heures agitées. Lézard, agacé de mon spleen, jaloux de ce qu'il devine de mes pensées, essaie, pour se venger, de me vexer, — ce qu'il rate. Ça m'est tout à fait égal de m'entendre dire que je ne suis pas jolie, qu'il est plus jeune que moi, que j'ai un sale caractère. Tout cela est vrai! Il me dit aussi que je lui suis complètement indifférente. Ça, c'est faux et je commence à m'amuser beaucoup. Je m'amuse si ostensiblement que ce jeune fauve en devient enragé et se précipite sur moi. « Bataille dans la jungle! » — Il exagère un peu. Je suis striée, tigrée, mouchetée, mon épaule saigne. Je ris. Quelle fureur! Il voudrait me voir demander grâce ou pleurer. Pauvre petit! il ne connaît pas mon orgueil. Il ne sait pas non plus que j'accueille ses violences d'enfant gâté com-

me une diversion, un peu brutale évidemment, mais bienfaisante à ma tristesse. Ne tord-t-on pas les naseaux d'un cheval pendant une opération, pour qu'il ne sente pas le bistouri? D'ailleurs, il est bien plus beau en colère. La gaieté le rend banal : il ne sait pas rire.



En mer.
En vue du cap Spartel,
2 août.

Adorable journée, hier. La mer ne bougeait pas plus qu'un ciel, qu'un ciel nu et tranquille. J'ai lu, flâné, tiré avec la petite carabine S... and W..., sur les dauphins qui nous suivaient en jouant et je les ai manqués, heureusement. J'ai pris une leçon de boxe et, sur la passerelle, bu de la lune, dangereuse boisson. J'avais ma tunique d'argent, mes cheveux serrés dans un turban violet, et Lézard me trouvait à son goût. Nous nous sommes amusés à ranger les gens par couleurs. Il est vert, n'est-ce pas? Je suis dorée, paraît-il, et vous, Toffee, vous êtes abricot. Il y a aussi la matière dont les gens sont faits. Il y en a en mie de pain, certains sont en viande pas assez cuite, d'autres en riz de veau, en chair de pêche, en vermicelle, en chiffons, — beaucoup sont de vieux croûtons... Ah! que de vieux croûtons!

Aujourd'hui Lézard est si délicieux, qu'il m'attendrirait s'il ne m'était si indifférent. Mais je trouve reposante cette atmosphère tendre et le calme du grand large où nous sommes seuls. Tout ce que j'ai dit sur le yachting, je le retire, vous savez! Par ce temps, c'est exquis. Une fois mariée au Prince Lézard, je n'habiterai plus que mon bateau qui sera vraiment magnifique. Il s'appellera *Vert-Vert*. J'en fais des plans. Ma chambre sera nacrée comme l'intérieur d'un coquillage, — ne riez pas, Toffee! — le salon-serre de l'avant, tout en plantes, en divans bas, en aquariums où les plus merveilleux poissons du monde

nageront parmi les algues multicolores. J'aurai des boys annamites, des nègres pour me servir, un cuisinier français, du linge blanchi par un Chinois, un silencieux équipage et, pour le commander, le Captain Holms, modèle de discrétion, de réserve et de correction. Le vieux loup de mer de chez nous, sans doute très amusant pour pêcher la sardine sur quelque *Saint-Yves* ou *Concarneau*, doit être intolérable sur la roulotte à nageoires que je rêve.

Dans deux heures, Tanger. Tanger! Toffee chérie, pensez donc! Je cours m'habiller, ne voulant pas en perdre une bouchée.

CLAUDE CENDRÉE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Francis Baumal : *Tartuffe et ses avatars. De Montufar à Don Juan. Histoire des relations de Molière avec la cabale des Dévots*, Emile Nourry. — *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, tome III, 7 planches hors-texte, Armand Colin. — *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau*, suivies de l'Inventaire des papiers de Rousseau conservés à la Bibliothèque de Neufchâtel par Théophile Dufour. Introduction de Pierre-Paul Plan, L. Giraud-Badin.

La vie et l'œuvre de Molière contiennent une part de mystère. Elles fourniront longtemps des thèmes aux historiens et aux critiques. Découvrira-t-on jamais, en l'absence des papiers intimes du poète, la clef de ce mystère? Peut-être. Les chasseurs d'archives et les analystes s'y évertuent.

Parmi les plus ardents, les plus pénétrants, les plus subtils de ces derniers, M. Francis Baumal mérite une attention particulière. Nous avons signalé, lors de leurs publications, ses curieux et remarquables ouvrages : *Molière et les Dévots*, *le Féminisme au temps de Molière* et *Molière, auteur précieux*, précisant quelles attachantes nouveautés, dans le domaine des idées et dans la connaissance des mœurs d'autrefois, nous apportaient ces travaux.

Aujourd'hui, avec **Tartuffe et ses avatars**, M. Francis Baumal aborde un aspect très particulier du problème moliéresque, ou plutôt il confirme, en le complétant de faits très nombreux et d'un grand intérêt, le sujet ébauché dans *Molière et les Dévots*. Pourquoi et dans quelles circonstances, se demande-t-il, Molière fut il amené à écrire *Tartuffe* ? Quel fut le véritable prototype de ce personnage ou plutôt quels furent les divers individus qui fournirent à l'écrivain les éléments de sa synthèse ?

Questions énormes, difficiles à élucider. On a proposé, d'après les dires des contemporains, plusieurs prototypes de Tartuffe. En

dernier lieu, M. Raoul Allier, dans un chapitre de sa fameuse *Cabale des Dévots*, assurait que Molière avait dessiné son personnage d'après la physionomie généralisée des confrères de la Compagnie du Saint-Sacrement. Il semble bien que cet auteur ait apporté la seule assertion à laquelle on puisse attacher quelque importance.

M. Francis Baumal, partant de cette donnée, l'illustre de faits nouveaux, entoure sa démonstration, écrite dans une langue sûre, vigoureuse et pittoresque, d'une si belle dialectique qu'il est difficile de résister à son argumentation. Disons toutefois que nous aurions préféré, en maintes pages de son livre, des preuves à des hypothèses, si approchées qu'elles fussent de la réalité.

M. Francis Baumal croit que la genèse de Tartuffe remonte aux premiers ans de la carrière théâtrale de Molière. On sait, en effet, que dès l'origine de cette carrière, l'écrivain subit la persécution des dévots, qu'il dut à celle-ci ses déboires parisiens et son long exil en province. De là, son premier grief contre les Confrères du Saint-Sacrement. Ceux-ci formaient, dans toute la France, une compagnie secrète, merveilleusement organisée, ayant partout des directeurs puissants, des juges à sa solde, toute une cohorte de chattemites, le plus souvent recrutés chez les jésuites, aux visages papelards, aux gestes pleins d'onction et qui aspiraient, sous couleur de religion, à dominer les foyers, les villes, les églises, les évêques, le roi.

Sans cesse, sur sa route, Molière les rencontra pourchassant la comédie, dressant leurs batteries d'inquisiteurs et de tortionnaires sous le masque de la piété. M. Francis Baumal croit que l'un des types les plus achevés de ces imposteurs que le poète envisagea au cours de ses pérégrinations, Lyon le lui présenta en la personne du barbier Crétenet dont il nous retrace la singulière et sinistre carrière. Ce Crétenet paraît bien lui avoir fourni des traits fort nets de son personnage futur. Le retrouve-t-on, comme le veut M. Francis Baumal, dans le Montufar de Scarron ? Cette question mérite examen. Nous ne pouvons la traiter ici.

Molière devait également envisager dans le prince de Conti, son ancien protecteur, libertin adonné à la débauche, scélérat à mine de bon apôtre, converti au temps où la vérole le retira de l'amour, un sujet digne de figurer pour une large part dans la

galerie des Jean-Fesse d'où il devait extraire Tartuffe. Ce prince, venu à résipiscence, monté au sommet de la Compagnie du Saint-Sacrement, le poursuivit d'une haine plus forte que n'avait été puissante, au temps de ses folies, son affection.

M. Francis Baumal nous présente d'autres confrères qui, aux quatre coins de la France, exerçaient leurs missions et qui, provoquant des violences et des scandales, purent également fournir à l'écrivain des touches de son portrait de l'hypocrite. Il nous dit ensuite par quelles diplomaties, procédant tout d'abord par travaux d'approche, Molière procéda à l'exécution de l'ennemi de toute sa vie, du faux dévot.

Celui-ci était parvenu à pulluler partout, à empoisonner l'atmosphère de la cour et de la ville. Les évêques, menacés dans leur autorité, le roi même gêné dans l'exercice de son pouvoir, le redoutaient et rêvaient d'en débarrasser la société. Mazarin, Colbert après lui, lui livrèrent le combat. Molière, sans l'appui des puissances, n'aurait pu affronter un adversaire que la reine Anne d'Autriche elle-même protégea de tout son prestige.

Le comédien attendit son heure. Louis XIV, sans aucun doute, approuva son action et la soutint. La religion n'était nullement attaquée dans Tartuffe. Une secte méprisable et dangereuse recevait simplement la stigmatisation du ridicule. On sait quelles ripostes les confrères opposèrent à l'audacieux critique et que, mettant en œuvre toute leur puissance, ils parvinrent à arrêter longtemps la représentation de la pièce. Molière, ayant contre le prince de Conti une vengeance spéciale à exercer, le souffleta de *Don Juan*, où il le montrait sous son véritable visage de cynique et de libertin.

M. Francis Baumal, dans cet ouvrage dont nous ne donnons, faute de place, qu'un résumé imparfait, se montre, comme à son ordinaire, fort bien documenté. Il ne cherche point à extraire des archives des papiers inédits. Sa tâche, c'est de comprendre les faits, de les assembler, d'en faire la synthèse, d'en dégager les idées générales. Nous pensons qu'il a donné à l'histoire si controversée de *Tartuffe* une direction très sûre vers la vérité et qu'il a jeté sur son obscurité de vives lumières.

Un autre ouvrage, bien différent, et qui vient aussi de paraître, sollicite autant, sinon davantage, l'admiration et la sympathie des lettrés : c'est le tome troisième de la **Correspondance**

nageront parmi les algues multicolores. J'aurai des boys annamites, des nègres pour me servir, un cuisinier français, du linge blanchi par un Chinois, un silencieux équipage et, pour le commander, le Captain Holms, modèle de discrétion, de réserve et de correction. Le vieux loup de mer de chez nous, sans doute très amusant pour pêcher la sardine sur quelque *Saint-Yves* ou *Concarneau*, doit être intolérable sur la roulotte à nageoires que je rêve.

Dans deux heures, Tanger. Tanger! Toffee chérie, pensez donc! Je cours m'habiller, ne voulant pas en perdre une bouchée.

CLAUDE CENDRÉE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Francis Baumal : *Tartuffe et ses avatars. De Montufar à Don Juan. Histoire des relations de Molière avec la cabale des Dévots*, Emile Nourry. — *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, tome III, 7 planches hors-texte, Armand Colin. — *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau*, suivies de l'Inventaire des papiers de Rousseau conservés à la Bibliothèque de Neufchâtel par Théophile Dufour. Introduction de Pierre-Paul Plan, L. Giraud-Badin.

La vie et l'œuvre de Molière contiennent une part de mystère. Elles fourniront longtemps des thèmes aux historiens et aux critiques. Découvrira-t-on jamais, en l'absence des papiers intimes du poète, la clef de ce mystère ? Peut-être. Les chasseurs d'archives et les analystes s'y évertuent.

Parmi les plus ardents, les plus pénétrants, les plus subtils de ces derniers, M. Francis Baumal mérite une attention particulière. Nous avons signalé, lors de leurs publications, ses curieux et remarquables ouvrages : *Molière et les Dévots*, *le Féminisme au temps de Molière* et *Molière, auteur précieux*, précisant quelles attachantes nouveautés, dans le domaine des idées et dans la connaissance des mœurs d'autrefois, nous apportaient ces travaux.

Aujourd'hui, avec **Tartuffe et ses avatars**, M. Francis Baumal aborde un aspect très particulier du problème moliéresque, ou plutôt il confirme, en le complétant de faits très nombreux et d'un grand intérêt, le sujet ébauché dans *Molière et les Dévots*. Pourquoi et dans quelles circonstances, se demande-t-il, Molière fut-il amené à écrire *Tartuffe* ? Quel fut le véritable prototype de ce personnage ou plutôt quels furent les divers individus qui fournirent à l'écrivain les éléments de sa synthèse ?

Questions énormes, difficiles à élucider. On a proposé, d'après les dires des contemporains, plusieurs prototypes de Tartuffe. En

générale de J.-J. Rousseau, collationnée, annotée et commentée par Théophile Dufour et publiée par M. Pierre-Paul Plan.

Nous avons par deux fois dit les qualités supérieures de cette œuvre gigantesque, jadis entreprise par un érudit passionné pour toutes les questions rousseauistes et qui mourut sans avoir pu terminer son labeur de cyclope. M. Pierre-Paul Plan sert bien sa mémoire. Il la sert d'autant mieux que, dans chaque volume où il semblait qu'on ne pût rien ajouter à l'enquête patiente de Théophile Dufour, il donne cependant sa part de nouveautés, consistant en lettres inédites et en notes substantielles. Par ses soins, maints textes dont on n'avait jusqu'à l'heure connu que des copies, sont transcrits d'après les originaux autographes et leur assurent, par suite, une parfaite valeur d'authenticité.

Nous pensons que ce volume connaîtra un très sérieux succès, car il est d'une lecture particulièrement attachante. Il situe Rousseau dans le groupe Epinay, Houdetot, Grimm, Diderot, Saint Lambert, c'est-à-dire à une période de sa vie particulièrement douloureuse et critique. Le philosophe y exprime la gamme complexe de ses sentiments, de l'amitié à la passion, avec un accent vraiment pathétique parfois. On le voit ballotté entre la fourbe Mme d'Epinay, dont l'affection tiédit sous l'influence de Grimm, et la frivole comtesse d'Houdetot qui, maîtresse de Saint-Lambert, s'amuse d'une tendresse dont elle ne saisit pas la force douloureuse, retenue par mille scrupules de conscience.

L'ouvrage permet de comprendre que le rôle de Rousseau à l'égard de Mme d'Epinay ne fut point, comme on l'a longtemps cru, sur la foi des *Mémoires* truqués de celle-ci, par l'œuvre de Grimm et de Diderot, de noire ingratitude. Il confirme pleinement les dires du philosophe dans ses *Confessions*, montre que celles-ci sont d'une absolue bonne foi.

Rousseau avait en Grimm et Diderot des ennemis dont il ne pouvait, dans sa candeur, soupçonner les desseins abominables. Il leur dut en grande partie les déboires qui endeuillèrent ses jours. La *Correspondance* prouve que son ardeur d'amitié ne s'éteignit, à l'égard de ces deux personnages, qu'à la suite des témoignages répétés de leur cautèle. Encore Rousseau conserva-t-il ses illusions, même quand il sentit l'évidence de leur animosité. Il fut une dupe admirable, digne de la pitié de la postérité.

La *Correspondance* le grandit en démontrant la sincérité de ses sentiments et en réduisant à néant les propos venimeux concentrés dans le milieu de Mme d'Epinay et insérés dans les *Mémoires* de celle-ci. Elle apporte une revanche posthume au grand méconnu. Elle détruit les légendes à l'aide desquelles son caractère apparaissait jusqu'à l'heure empreint de sournoiserie et de bassesse.

M. Pierre-Paul Plan a enrichi cette œuvre de sept belles planches, reproduisant le fameux portrait de Rousseau par Maurice Quentin de La Tour et les images originales du Dr Théodore Tronchin, de Diderot, Grimm, Saint-Lambert, Mme d'Houdetot et H.-J. Savalete de Buchelay.

Il ne s'est pas contenté de cette belle contribution à l'histoire morale et matérielle de Rousseau. Il fait, en outre, un sort brillant aux **Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau,** que Théophile Dufour laissa également, à sa mort, à l'état de manuscrit.

Théophile Dufour, son titre l'indique trop modestement, n'avait pas l'intention d'établir une bibliographie complète de Rousseau, mais simplement de préciser quelles furent les véritables éditions originales de ses œuvres, les éditions portant des modifications de texte, enfin les éditions publiées de son vivant sans modifications de texte, mais remarquables à un titre particulier. Il s'est souvent laissé entraîner bien au delà de son dessein primitif, puisqu'il a suivi, à maintes reprises, la destinée d'une œuvre jusqu'au XIXe siècle et puisque, voulant se rendre compte du progrès que faisaient les idées de son héros à travers le monde, il s'est également occupé des traductions en différentes langues.

Nous ne possédons encore de ces *Recherches bibliographiques* que le premier volume. Nous pouvons par lui nous rendre compte du magnifique travail accompli par Théophile Dufour à travers tant d'années et d'enquêtes. C'est, en réalité, une sorte de bibliographie historique. L'auteur mentionne dans tous leurs détails, et avec une rare minutie, la typographie des titres, fournit les indications de format, précise, si possible, l'importance du tirage, examine avec soin la pagination, décrit les fleurons et même, quand cela peut différencier deux éditions de même date, les bandeaux et les culs de-lampe, donne la mesure des pages,

la nature des caractères employés dans le texte, etc... Il fournit, en outre, les cotes des bibliothèques où le volume est conservé.

Pour découvrir et signaler les contrefaçons dont l'œuvre de Rousseau pullule, il a dû se livrer à des comparaisons d'une grande difficulté, étant donné la rareté de certains de ces volumes. Les frontispices, les planches qui manquent si souvent ont été par lui recherchés avec une admirable patience. Il a fait également, pour différencier des éditions, des confrontations de textes qui lui ont révélé, par la rectification de certaines fautes ou coquilles, des réimpressions inattendues.

Fréquemment il désigne le dépôt public ou la collection particulière qui possède le manuscrit original de l'œuvre. Tout cela ne s'apprend pas sans un labeur de bénédictin, dont le profane ne peut soupçonner l'importance. Ajoutons qu'à ces détails d'ordre matériel le bibliographe a joint, sur chaque volume, des renseignements d'ordre historique et littéraire, des références à mille ouvrages, revues ou manuscrits que sa grande érudition sur le sujet envisagé rend souvent très précieux.

Le volume que nous avons sous les yeux, arrangé, vérifié, complété par M. Pierre-Paul Plan, a été orné par lui d'innombrables fac-similés de titres en noir ou en deux couleurs, selon les conjonctures, qui forment l'illustration naturelle du texte et en accroissent l'intérêt.

Cette bibliographie de Rousseau n'existait pas, car on ne peut considérer comme telle la notice publiée en 1836 par Barbier et Quérard. L'incertitude dans laquelle on se trouvait toutes les fois qu'on devait citer un volume du citoyen de Genève véritablement en édition originale est signalée par les exemples typiques que M. Pierre-Paul Plan a insérés dans son introduction. On ne la connaîtra plus aujourd'hui.

Nous manquerions, croyons-nous, à notre devoir de critique si nous n'associions pas aux noms de Théophile Dufour et de Pierre-Paul Plan le nom de M. L. Giraud-Badin, éditeur de ces *Recherches Bibliographiques*, et si nous ne donnions pas à ce dernier sa part d'éloges. Avec un merveilleux désintéressement, à cette époque ou tant d'éditeurs enrichis par la littérature l'abandonnent avec une si grande lâcheté à son fâcheux destin, M. L. Giraud-Badin a entrepris de lancer toute une série de *Bibliographies* parmi lesquelles ont déjà paru celles de Pascal, de Scarron, de Ver-

laine, de Remy de Gourmont et paraîtront celles de Boileau, Chateaubriand, Casanova, etc... Ces œuvres sont tirées sur beau papier, établies avec un goût parfait, embellies de planches et de clichés variés. M. L. Giraud-Badin agit en amoureux du livre, en intellectuel soucieux de rendre service aux lettres. Rendons-lui l'hommage que mérite sa belle initiative.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Charles Maurras : *La Musique intérieure*, « les Cahiers Verts », Grasset.

« Peu d'hommes auront rimé autant, et sur plus de riens », nous enseigne en sa précieuse introduction, sa confession bien plutôt, M. Charles Maurras parlant de lui-même. Mais il ajoute aussitôt : « Au fur et à mesure que ces vanités s'entassaient dans mes tiroirs, les rectifications que la vie apportait à l'esprit malheureux qui les inspirait, la haute idée que je me reformais de la poésie, la rencontre de Mistral, de Moréas, d'Anatole France, celle de La Tailhède et de Le Goffic qu'habitaient de vraies muses, mes lectures et récitations des Anciens et des maîtres français, Villon, Ronsard, Malherbe, La Fontaine, la réflexion et enfin l'âge, faisaient une justice non partielle, mais complète, de ces pitoyables échos ».

Moréas surtout, en qui Charles Maurras se félicite d'avoir rencontré, égal à son génie inventeur, un esprit critique profondément sérieux et droit, l'avait aidé à faire bonne justice de ces mille essais où la prétention quant au fond se joignait à la manière, à l'imitation quant à la forme. Rares les poètes vrais qui n'ont pas commencé de la sorte, plus rares ceux qui ne craignent pas, plus tard, de l'avouer. Un jour, M. Maurras se hasarde enfin à réciter devant Moréas son essai de traduction, tenté après Ronsard, Belleau, Henri Estienne, de l'ode anacréontique :

Aux taureaux Dieu cornes donne
Et sabots durs aux chevaux
Et pieds lestes aux levreaux.
Ses dents montre la lionne :
Vois mes ailes, dit l'oiseau,
Et comme le poisson nage,
Par ainsi est l'homme sage.

Mais aux femmes il partage,
Ores qu'il a tout doté,
Quelle force ? La beauté.
Oui dà, pour toute rondelle,
Oui dà, contre tout épieu,
Et quelqu'une qui est belle
Ainsi passe fer et feu.

« C'est très bien », lui déclara Moréas, si discret qu'il fût de ses louanges. Mais, néanmoins, il ajoutait bientôt que son ami avait « beaucoup mieux à faire ». S'il rima désormais toujours, du moins se fit-il scrupule de rien publier de ses productions poétiques. Durant la guerre, toutefois, il ne put se tenir de donner la force du rythme, de l'image, la vigueur du chant enthousiaste et contenu à ses ferveurs de patriote, à ses indignations de Français, à ses lamentations d'ami désespéré par le trépas des êtres les plus chers. L'ardent Joachim Gasquet, son fidèle Xavier de Magallon forcèrent le secret, s'inquiétèrent, à chaque permission, de la suite donnée aux « poèmes en cours » arrachèrent à l'auteur la promesse de les livrer au public : Gasquet prit soin de rechercher, de réunir les vers épars dans d'anciennes publications, de préparer l'édition projetée, et, enfin, persuada M. Charles Maurras de consentir à l'impression d'*Inscriptions*, petit recueil, précieux entre les cahiers de poésie qu'a fait paraître, conformément à son choix, après la mort de Gasquet, la *Librairie de France*. Ces *Inscriptions* se retrouvent ici, jointes aux *Poèmes en cours*, aux vers de *Prime*, de *None*, au *Mystère d'Ulysse*, dialogues ou chants formant les échos sonores de **la Musique Intérieure** que ce maître écrivain a longtemps, jalousement, écoutée seul. Le journaliste n'a point fait tort au judicieux et souple essayiste et logicien, souvent un peu rusé et spécieux, d'*Anthinéa* ou de *l'Etang de Berre*. Le paradoxe politique, où il excelle, et qui perce par endroits encore dans cette sorte de confession poétique préparant à la lecture de ses poèmes, ne pèse pas, par bonheur, sur la composition ou la conduite des poèmes, qui sont, de plus en plus sûrement à mesure qu'on avance, des poèmes, d'homme de goût très averti, très sûr de sa forme et de sa pensée, d'un lettré à qui rien de la tradition n'est demeuré étranger, et qui sait écrire à son gré, dans la perfection, selon le tour et la couleur de ses idées ou de ses émotions, la

prose la plus savante ou les vers les plus habiles et les plus délicats. Je ne cacherai pas ma prédilection pour les rythmes virils, contenus et diversement agencés que le poète intitule *le Colloque des Morts* :

Sainte beauté qui doit être immortelle,
L'heure des dieux ne se consomme pas.
. . . .
Monte avec moi sur la nef magnifique :
Le saint flambeau qui ne se couche plus
Dore à jamais une seconde unique
D'espoirs comblés et de vœux révolus !...

L'important, le plus haut du livre formant le cinquante-deuxième des *Cahiers Verts* publiés sous la direction de M. Daniel Halévy, est moins, à mon sentiment, dans ces fins, éloquents poèmes d'humaniste que dans les pages qui les précèdent. Pages où le retour du penseur sur lui-même, sur la formation de son esprit, sur les hésitations et les incessantes conquêtes de son savoir et de sa conscience ne peuvent qu'attacher l'attention et la sensibilité du lecteur. Je n'en retiendrai que celles où M. Maurras cherche à éclaircir, à définir et délimiter nettement sa conception de l'*Art*, à justifier les moyens par lesquels il a résolu de s'exprimer en tant que poète

Sa chanson, il le reconnaît, participe du « plus bâtard de tous les genres littéraires, qui est le didactique ». Je perçois fort bien l'intention ironique que M. Maurras a enclose en une telle déclaration, mais n'importe, un écrivain raisonneur plutôt qu'inspiré, plus dialecticien qu'esthète, la pouvait seul risquer. Je ne contredis pas à son droit, je m'incline, mais on m'accordera, en retour, que le son, dans son chant, sera déterminé par le sens plus souvent que le sens ne jaillira du son. Je cherche à établir moins une préférence qu'une distinction entre deux modes d'expression poétique. M. Maurras a choisi sciemment, peut-être dans la direction qui lui fut dictée par son tempérament propre ; il ne serait pas sensé de lui en faire un grief ; néanmoins il demeure permis à d'autres d'en rester moins satisfait, malgré le degré de beauté où il a su élever sa conception particulière du chant subordonné à l entendement ou au sentiment. L'idée que nous nous faisons de la poésie comporte à présent, semble-t-il, quelque chose d'initial, quelque chose qui ressemble à un jet qu'on ne saurait

réprimer, si strictement qu'on le dirige ou le modère, et dont l'absence amène sans doute à trouver aux vers de M. Maurras un peu d'artifice, un peu d'arbitraire et souvent de désuet. C'est en cela que la poésie de M. Maurras, telle la poésie d'Anatole France par exemple, ou encore de Louis Ménard, pénètre moins que la poésie de Henri de Régnier ou de Madame de Noailles et, si l'on préfère, de Paul Valéry ou de Moréas, poètes plus apparemment guidés par les réflexions de la volonté, mais poètes avant tout.

Ce que représente M. Maurras des rapports de la poésie et de la science apparaît d'une sagesse incontestable ; ce qu'il reconnaît d'élan à la strophe lyrique de Malherbe, de Racine, de J.-B. Rousseau ne l'est pas moins, mais cette strophe a été employée encore par la plupart des autres poètes français, par Victor Hugo, par Lamartine, par Verlaine même et par Valéry avec non moins de succès ou de bonheur ; Gasquet l'a employée et, de nos jours, sans cesse, M. F.-P. Alibert, les néo-classiques, maint autre.

Je ne saisis pas très bien ce que dit M. Maurras d'une « forte différence » entre les sons, à la rime, des mots en *ent* et des mots en *ant*, ou entre *puissant* et *croyant* ; je n'en conçois pas davantage que n'en concevait sans doute Corneille et « ses illustres rivaux » ; M. Maurras dit cette « forte différence... familière aux hommes et aux femmes de notre siècle » cependant, et il trouve *anachronique* d'accoupler, comme il l'a fait plusieurs fois, *fervent* et *vivant*. Par contre, tout ce qu'il dit au sujet des singuliers et des pluriels rimant ensemble, au sujet de la prohibition purement arbitraire de la rimaison en vertu uniquement de différences orthographiques, je n'y puis, en tant que théorie, refuser ma complète adhésion, quitte au surplus, à ne pas user, par goût personnel et tout à fait irraisonné, j'en conviens, des libertés que je ne dispute ni n'interdis à personne. Et puis, enfin, pour ce qui concerne la fastidieuse question de l'*e* muet, — et cela suffirait à me faire rendre un hommage sympathique à la pensée de M. Maurras, — il est le premier écrivain qui, à ma connaissance, en ait parlé avec mesure, avec tact et selon le bon sens. Je ne suis pas du Midi, il s'en faut, et je le regrette, car, à l'heure actuelle, peut-être me serait-il loisible, selon mes vœux, d'habiter aux environs enchantés d'Aix ou d'Antibes ; je ne suis

pas du Midi, mais, autant que M. Maurras, j'estime que l'apport d'une infinité de nuances de prononciation est dû à l'existence de cet *e* muet tant méconnu par certains de nos pairs et de nos frères, et que la précellence du langage français sur la plupart des autres en provient pour la majeure part. Je songeais pleinement à cette appréciation finale : « l'*e* muet est l'un des secrets principes d'enchantement du discours, de tout discours français ; hormis peut-être la conversation toute familière [et encore ne serait-ce discutable ?] le langage français sollicite sa claire prononciation. L'étranger même peut sentir cela. »

Il convenait d'insister sur les pratiques et les principes de M. Charles Maurras, en raison de la prépondérance que lui-même y attache. Peut-être est-il un peu inconséquent avec lui-même, lorsque, sans motif que bien léger et d'émotion individuelle, non plus de logique ou de stricte observation historique, il rejette par-dessus bord ou omet de citer certains noms qui illustrent non moins que ceux des classiques, ou de Musset ou de Moréas, le trésor prodigieux du Parnasse français. Comment se résigne-t-il à servir d'écho aux préventions exclusives de certains, à l'égard de tous les Parnassiens par exemple, ou, Musset seul excepté, de tous les Romantiques, y compris, sans doute, Hugo ? Croit-il, par contre, que chez les poètes qu'avec raison il exalte, l'esprit critique ne trouverait rien à réprouver ? Qu'importe la part du déchet dans une œuvre humaine, et n'est-ce un prodige suffisant d'avoir doté du frisson souverain de la suprême beauté une sensation ou une idée ? N'est-ce assez pour éveiller chez tous ceux qui en héritent l'extase reconnaissante et fiévreuse d'une pleine et joyeuse admiration ?

M. Maurras, enfin, glisse, en passant, un plaidoyer en faveur du vers que, semble-t-il, ses plus proches amis n'ont pas craint de blâmer :

Toi qui brille enfoncée au plus tendre du cœur...

La suppression de la lettre *s* au bout du mot *brille* n'a pas manqué, comme nous-même, de les choquer. Or, prétend M. Maurras, ils lui auraient suggéré d'écrire « *luis* aux lieu et place de *brille* : tout rentrerait dans l'ordre ainsi. » Je me range incontinent à l'opinion de M. Maurras : « l'ordre ne peut pas consister à mettre le verbe *luire* quand la propriété du terme exige

le mot *briller.* » Et voilà qui suffit pour le justifier de n'avoir pas admis qu'il fallût écrire : *lais*, mais non pas pour l'absoudre d'avoir écrit *brille* où il eût fallu : *brilles*. Il a beau s'attacher au fait qu'il rime pour l'oreille. et que longtemps il se répète, il se chante ses vers avant de les écrire, et de refuser, comme il dit, à « subordonner à l'orthographe la chanson » ; j'estime que, dans le cas envisagé, il ne cesse pas d'avoir tort et d'avoir tort contre lui-même, si on veut bien se souvenir de ce qu'il écrit sur l'*e* muet. Dans ce passage, il est vrai, une allusion oppose à l'esprit de système les exigences de l'utilité et de la beauté : « Nous avons employé ce critère pour balayer la convention de l'*s* dont le rôle vocal est nul, dont nulle valeur ne découle. » Mais cette nullité de l'*s*, cette nullité de la valeur de l'*s*, c'est précisément l'objet du litige, et je ne vois pas qu'il ait démontré rien, sinon que personnellement il n'y attribue aucune valeur. A-t-il tort ? a-t-il raison ? On peut, en tout état de cause, n'être pas sur ce point d'un avis identique au sien. « Les expériences de M. Rousselot, affirme-t-il, arbitrent ce qui est... » Cela encore est-il bien sûr ? *Arbitrent*, n'est-ce un peu excessif ? *constatent* me paraîtrait suffisant, et non tant *ce qui est* de façon absolue ou indiscutable, que *ce qui est* généralement, ou dans la plupart des cas observés. Redoutons l'absolu en toutes matières, et surtout d'expériences.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Romans historiques. Joseph Delteil : *Jeanne d'Arc*, Bernard Grasset. — Jules Perrin : *Quand l'Anglais régnait en France*, E. Fasquelle. — Guillaume Gaulène : *Du sang sur la croix*, F. Rieder. — Léon Rola : *Le mariage impromptu*, Editions de « La Revue mondiale ». — Octave Aubry : *Le roi perdu*, A. Fayard. — Blaise Cendrars : *L'Or*, Bernard Grasset. — Mémento.

Jeanne d'Arc, par Joseph Delteil. On s'est élevé, dans les milieux catholiques, contre le nouveau roman de M. Delteil, et je suis bien obligé d'avouer que, non seulement ce roman n'a rien d'une hagiographie, mais qu'il est ce qu'on pouvait écrire — avec les meilleures intentions du monde — de plus sacrilège sur notre sainte nationale. Non que je fasse reproche à M. Delteil d'avoir voulu rompre avec la convention (l'irrespect est la première des vertus de l'historien, disait déjà Michelet) ; non que je

n'offusque, non plus, de son réalisme ou, plus exactement, de son naturalisme, quelque gros ou grossier qu'il soit. Mais l'image que M. Delteil nous présente de la Pucelle est si peu dans la vérité de son caractère, ou si l'on veut de sa légende, qu'elle en paraît bouffonne, plus que bouffonne même : outrageusement caricaturale. Il nous la montre inspirée de Dieu. Mais le Dieu de M. Delteil n'est pas le Dieu de l'Eglise. C'est le Dieu cosmique du panthéisme. Aussi Jeanne agit-elle comme une espèce de bacchante ou de ménade, qu'un furieux dynamisme emporte, et qui, parce qu'elle est Française, dépense ses forces au service de sa patrie, mais sans que nous retrouvions en elle aucun trait révélateur de *la formation chrétienne de son esprit*. Et voilà l'erreur profonde, essentielle, sinon l'hérésie de M. Delteil. Sa Jeanne est dionysiaque, elle n'est point mystique. Concevoir la Pucelle en dehors de la sensibilité, de la foi, et de la foi très particulière du Moyen Age, lui donner une âme moderne ou de tous les temps, rien de plus arbitraire, et même de plus faux ; et tous les anachronismes que se permet M. Delteil ne sont que vétilles auprès de cette énormité. Aussi bien, si aucune des Jeanne d'Arc que l'on a écrites ne sont des chefs-d'œuvre, cela tient-il à ceci que (exception faite pour celle de Péguy) elles n'ont jamais été conçues avec la piété nécessaire, et je dirai comme un sujet de vitrail, pour mieux préciser ma pensée. La dernière, celle du poète François Porché (*La Vierge au grand cœur*) malgré ses beautés, a précisément le tort d'hésiter entre la réalité commune et la divine légende ou le miracle, et de tendre plus à l'étude psychologique qu'à l'évocation d'un mythe merveilleux. Hé oui ! M. Delteil, Jeanne était une paysanne et une créature de chair, comme « la dactylo ou la vendeuse des Galeries Lafayette », mais cette paysanne entendait des voix, mais cette créature était assistée d'anges ou d'esprits, — et qu'on croie ou non à l'existence indépendante de ces anges, ce sont eux qu'il faut montrer, sans cesse, aux côtés de l'humble fille, la conseillant et la guidant pour nous rendre compréhensible ou seulement sensible l'action qu'elle accomplit et qui la dépasse. Notez, d'ailleurs, que dès qu'ils la quittent, elle hésite, trébuche, et bientôt tombe... Jeanne, sans ses anges, de quelque puissance surhumaine qu'on la doue, de quelque force surnaturelle qu'on l'anime, n'est plus Jeanne, cette fleur étonnante d'une

terre et d'un moment uniques, elle est une furie ou un beau monstre, *elle n'est plus une sainte*, — ce qu'on ne peut pas faire qu'elle ne soit pas, malgré qu'on en ait. Mais « on corrige ses mauvaises œuvres en en écrivant de nouvelles », disait Hugo, et M. Delteil, qui est de la lignée de ce grand poète, a des dons verbaux souvent magnifiques, de la verve, qu'il force, peut-être, enfin, « du tempérament ». Un large souffle rustique traverse son épopée, très inégale, sans doute, qui s'exalte sans pudeur, à la manière flamande, dans une suite d'événements ayant presque toujours l'allure de Kermesses.

Quand l'Anglais régnait en France, par Jules Perrin. On ne reprochera pas à M. Perrin, comme à M. Delteil, de s'être abandonné à une excessive fantaisie dans ce roman qui, à l'aide d'une minutieuse érudition, fait revivre les temps douloureux de la domination anglaise à Paris dans la première moitié du xv[e] siècle. En écrivant cette histoire d'une famille bourgeoise qui se trouve mêlée à une conspiration royaliste, et qui finit par y sombrer, M. Perrin s'est avec conscience efforcé, en effet, d'expliquer les événements ou de les rendre plausibles par l'étude des sentiments et des idées de ses personnages, et c'est un tableau moral autant que pittoresque qu'il a tracé d'un moment de notre histoire. Sans cesser d'être miraculeuse et d'une beauté qui défie la raison, la figure de Jeanne (que M. Perrin n'évoque pas, il est vrai, mais qui illumine son livre) se replace d'elle-même, ici, dans son cadre. Aussi bien, dans l'intimité familiale où il s'efforce de concentrer les inquiétudes et les aspirations d'une époque, et où il nous fait assister à la naissance et au développement de l'idée de patrie, M. Perrin imagine-t-il une jeune fille en qui l'on retrouve, à l'état d'ébauche, quelques-uns des aspects de l'immortelle héroïne... C'est qu'avec tous les traits qui, si divinement, la caractérisent, Jeanne exprime le génie de son siècle, comme un grand poète. Elle a été ce qu'elle ne pouvait être qu'en ce siècle, précisément où des prédictions couraient qui annonçaient sa venue, témoin celle attribuée à l'enchanteur Merlin, et selon laquelle le royaume, perdu par une femme, serait sauvé par une vierge. Peut-être M. Perrin s'est-il surtout appliqué à la description des mœurs, et n'entre-t-il pas assez dans l'analyse intime des âmes ? Mais sa reconstitution du vieux Paris est vivante, et c'est fort habilement, au reste, qu'il a rendu sen-

sible le divorce entre l'esprit libre de notre bourgeoisie et la froide et hautaine autorité britannique.

Du sang sur la croix, par Guillaume Gaulène. Dans un port de Toscane, quelques années après la Révocation de l'Edit de Nantes, six galères françaises sont à la veille de lever l'ancre, pour aller châtier les Barbaresques qui croisent au large. Une femme, épuisée et misérable, erre sur les quais de la ville où les marins du roi achèvent, chez des filles et des courtisanes, la nuit qui les sépare encore de l'heure du départ et de l'heure du combat, peut-être de la mort. Cette femme est l'épouse d'un forçat, Pierre Dormoy, médecin protestant du Languedoc, tout récemment enchaîné pour avoir refusé de se convertir. Elle vient pour l'émouvoir par le récit des souffrances qu'elle a endurées depuis que les dragons de Villars l'ont arrachée à sa tendresse passionnée, et pour le convaincre de dire le mot qui le rendra libre. Mais les galères partent sans qu'elle ait pu le voir, et ce n'est qu'au retour de leur victorieuse, mais meurtrière expédition, qu'elle parvient, grâce à la complicité d'un soldat, à s'approcher du banc d'infamie où le bien-aimé est rivé, et à lui arracher la promesse d'une abjuration sans délai, au milieu des rires et des plaisanteries ignobles de la chiourme. Hélas ! elle avait compté sans le compagnon de Pierre Dormoy, M. Mazel. En effet, ce vieux huguenot, depuis vingt-sept ans enchaîné sur les galères, ne peut assister à la cérémonie où son coreligionnaire renonce sa foi, sans clamer que cette foi est la seule conforme à la vérité divine. Il est supplicié et meurt en martyr, et son exemple, en convainquant Dormoy de commettre une apostasie, le fait spontanément reprendre sa place sur le pont de la galère que sa femme croyait qu'il avait quitté pour toujours. Cette brève analyse du roman de M. Gaulène ne prétend pas en traduire l'originalité saisissante. C'est qu'il y a mieux que du talent : une flamme, et comme le rayonnement d'une ardeur mystique inépuisable, dans cette œuvre où j'ai relevé des négligences et constaté des défauts même de composition, mais qui atteste chez son auteur une imagination de poète, et plus peut être un tempérament de dramaturge que de romancier. M. Gaulène excelle à créer autour de ses personnages une atmosphère en harmonie constante avec leurs sentiments et leurs actes, et cette atmosphère, toute chargée d'horreur et de mystère, de volupté fiévreuse et de

brutale sensualité m'a fait, à la fois, songer à quelques poèmes de Samain et à certaines scènes de Shakespeare. Au-dessus de ses évocations les plus charnelles, ne cesse de planer cette lumière diffuse et souverainement omniprésente qui est celle de l'esprit. Elle confère à son livre une très émouvante beauté.

Le mariage impromptu, par Léon Rola. Voilà un roman qui, sans intention de pastiche, avec une allègre liberté, transpose sur le plan plastique, en même temps que le charme sensuel et raffiné, la sentimentalité voilée ou masquée de scepticisme du XVIIIe siècle, et fait revivre, en se jouant, dans une suite d'images expressives, l'âme à la fois égoïste et généreuse, naïve et rouée de cette époque. Nul doute que M. Rola n'ait lu et relu les conteurs libertins qui florissaient autour de Voltaire, de Piron, de Crébillon et de Grécourt, et que ces esprits frivoles, mais si joliment distingués et malicieux, ne lui soient aussi familiers que les petits maîtres qui ornaient de peintures galantes les dessus des portes ou les panneaux des hôtels des princes et des « folies » des fermiers généraux. Il ne songe, cependant, à imiter ni les uns ni les autres ; et c'est avec fantaisie et une grande richesse d'invention que, s'étant assimilé leur tour d'esprit ou leur sensibilité, il les interprète ou fait à « leur manière » une allusion continuelle, joyeuse, et très pittoresquement variée. Rien, dans cette histoire piquante d'une jeune femme amoureuse de son mari, mais qui, par soumission aux obligations du bon ton, se résigne à une infidélité bi-latérale, de l'artifice commun à la plupart de ces récits où l'imagination se plie à la discipline d'un exercice purement littéraire. Qu'il décrive la bataille de Rosbach ou la chasse du roi dans la forêt de Sénart, qu'il montre son héroïne se baignant dans l'eau d'une rivière ou se glissant dans le lit conjugal, qu'il nous fasse assister à son lever et à ses ébats voluptueux, ce n'est jamais un chromo qu'il nous présente, mais une fête qu'il donne à nos yeux séduits. Il manie la plume comme un pinceau, avec, tour à tour, la verve endiablée d'un Fragonard et la grâce rêveuse d'un Watteau ; et je ne fais point, ce disant, de périphrase. Je n'ai jamais lu de récits (sauf, peut-être, certains contes de Théophile Gautier) dont le style me donnât comme celui-ci l'impression même de la peinture. C'est proprement par touches de couleurs que M. Rola procède en mettant les mots sur le papier, et il use, notamment, du terme abstrait avec une

audace parfois abusive, mais pour réaliser des effets toujours imprévus, et le plus souvent d'une très heureuse originalité.

Le roi perdu, par Octave Aubry. Il y a mieux que de l'ingéniosité, un sens historique indéniable, dans cette minutieuse et très vivante relation du drame de la Tour du Temple, c'est-à-dire dans cette étude de l'énigme qui entoure, et entourera probablement toujours, la captivité du fils de Louis XVI et son évasion présumée. Sous la forme d'un mémoire dont il attribue la rédaction à un certain comte de Vaisons, ami et collaborateur du ministre Decazes, M. Aubry mêle avec art à ses hypothèses personnelles les données historiques les plus rigoureuses, et l'impression de vraisemblance qui se dégage de l'enquête à laquelle il fait se livrer son diplomate est telle qu'il se pourrait fort bien que les choses se fussent passées comme il l'imagine. On suit avec un intérêt sans défaillance, la relation du comte de Vaisons, et l'on admire, autant que sa lucidité et sa patience à rassembler les éléments du problème, ses évocations des personnages, tels que Barras et Fouché, qui jouèrent un rôle dans la douloureuse tragédie du petit roi prisonnier. M. Aubry a de l'esprit et de la lecture, et ce n'est pas une médiocre réussite que de rendre indiscernable, comme il le fait, dans la trame de son récit, la part de la fiction et celle de la vérité. Je suis tenté de tenir son « témoignage » pour un modèle de ce que peut être, aujourd'hui, le roman historique.

L'Or, par Blaise Cendrars. Rien, que je sache, qui ne soit vrai dans cette histoire du général Johan August Suter ou Sutter, cet aventurier suisse dont les Américains honorent la mémoire en le rangeant parmi leurs *pioneers*, comme ils disent. Individu, certes, peu recommandable, mais audacieux, et doué d'une volonté inflexible, Suter, après s'être embarqué sans un rouge liard pour le Nouveau Monde, y devint vite un des plus grands propriétaires des riches territoires de la Californie, et quasiment le premier milliardaire américain. Mais le *rush* vers l'or devait avoir pour effet l'envahissement de ses domaines par une multitude d'aventuriers plus avides encore que lui, et sa dépossession, puis bientôt sa ruine, car la Cour Suprême, à laquelle il en appela, ne le défendit point contre la spoliation. M. Cendrars, qui est un poète de la lignée d'Apollinaire et de Rimbaud, pour remonter plus loin, a, sans doute, l'indépendance d'esprit et la verve puis-

sante et rude que réclamait le récit d'une existence aussi mouvementée. Il est sec ou schématique à souhait, et l'on sent toujours dans son style le muscle, sinon l'os même, sous la chair. Il ne semble pas qu'il vise à nous procurer d'autres impressions que celles des images qui se succèdent avec rapidité sur l'écran et dont il serait vain de vouloir retenir des beautés de détail. La répétition du mot qu'il charge de sens, ou rend explosif, est un de ses procédés. Art limité, à mon point de vue, mais qui ambitionne de se retremper dans le primitif, en se dépouillant de « littérature ».

Mémento. — M. Charles Nicolle, qui est homme de science, s'est amusé à écrire un élégant et spirituel roman (*Les menus plaisirs de l'ennui*, F. Rieder) dans la manière sceptique de notre « bon maître » Anatole France, et en pastichant le style du XVIIIe siècle finissant. Son maréchal en disgrâce, et que nous suivons à travers ses aventures amoureuses et ses pérégrinations campagnardes, est une manière, à la fois, de Jérôme Coignard et de M. Bergeret, mais de plus grande allure dans sa façon de semer à tout bout de champ les propos gaillards et philosophiques. C'est fort agréable; mais à la longue un tantinet monotone. — Quoique M. Charles de Bordeu se défende avec modestie d'avoir fait œuvre d'historien dans ce roman : *Un cadet de Béarn*, qu'il publie à la librairie Plon et où nous retrouvons son sympathique chevalier d'Ostabat, il a su y évoquer une époque, celle de la fin du XVIIe siècle, c'est-à-dire une des plus séduisantes qui aient été. Mais M. de Bordeu a fait mieux : en écrivant les mémoires du chevalier, il a su donner à ces souvenirs d'un loyal soldat un caractère tel qu'ils expriment l'esprit même de la vieille France. Le meilleur de notre noblesse provinciale semble s'être incarné en le capitaine d'Ostabat, et c'est très sincèrement que je rends hommage au talent qu'il a fallu à M. de Bordeu pour tracer ce portrait véridique en le replaçant dans son cadre. — On sait que Napoléon, après Waterloo, voulait s'exiler en Amérique. Ce n'est donc pas une idée qui lui soit étrangère que M. Paul Vimereu lui attribue dans ce roman (*César dans l'île de Pan*, Edition du Siècle) en le faisant s'embarquer sur la trace de Magellan, tandis que les Anglais emmènent en captivité son sosie, cet homme que la légende veut qu'il ait rencontré pour la première fois au lendemain de Marengo. Un naufrage le jette dans une île déserte. Et je m'attendais que, livré à lui-même, il déployât des qualités d'organisation qui révélassent un nouvel aspect de son génie, ou nous le montrassent, avec des moyens limités, enchaînant logiquement des actes simples, mais par là même d'une saisissante beauté classique. Point. M. Vimereu fait le héros retrouver les vestiges d'une civilisation disparue, des outils, des armes,

etc... à l'aide desquels il égale à peine Robinson Crusoé... M. Vimereu a réussi, toutefois, à pasticher joliment le style du romantisme à son aurore, et à éveiller dans ses descriptions le souvenir de Châteaubriand. — Tout le monde a vu représenter au cinéma *Le Miracle des Loups* de M. H. Dupuy-Mazuel (Albin Michel). Je me bornerai donc à dire ici que le roman, très documenté, suit de près le film ou le film le roman, et que l'un par l'autre se complète. Le récit a été composé en vue de l'écran, et c'est sur l'écran que ses meilleures scènes prennent tout leur sens.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Varin d'Ainvelle: *L'origine tourbillonnaire de l'atome et ses conséquences*, Gauthier-Villars. — F. Jollivet-Castelot : *La révolution chimique et la transmutation des métaux*, Chacornac.

Le « mouvement scientifique » du 15 juin dernier était consacré aux publications récentes sur la constitution de l'atome, aux ouvrages recommandables, sur lesquels on insistait particulièrement; quant *aux autres*, il est utile d'en parler aujourd'hui et de s'étendre longuement sur le danger des productions scientifiques médiocres : tel est le cas notamment d'un fort volume in-8 raisin de plus de 200 pages, signé par un inconnu, Jean Varin d'Ainvelle, et intitulé **L'origine tourbillonnaire de l'atome**.

Il suffit de feuilleter ces deux cents et quelques pages pour acquérir la certitude irréfutable que l'écrivain n'a aucune notion de la science actuelle ; on n'en prendra comme exemple que la suite de non-sens (p. 21) :

Le premier système, dû au « Potentiel A », est une attraction newtonienne; il représente l'attraction universelle. Son origine est le vecteur contraction; la qualité qui en découle pour chaque molécule (*sic*) de l'atome, donc pour l'atome tout entier, est la « Masse ».

Le second système, dû au « Potentiel B », est celui qui entourerait un aimant. Son origine est le vecteur translation. Il en résulte que l'atome et ses molécules (*sic*) sont chargés de « Magnétisme ».

Enfin le troisième système, dû au « Potentiel C », est celui des lignes de force magnétiques, que ferait naître un élément de courant. C'est l'effet du vecteur tourbillon. De ce fait, l'atome et ses molécules (*sic*) doivent être considérés comme porteurs d' « Electricité », étant entendu qu'elle est mesurée en unités électromagnétiques.

Voilà l'idée directrice de cet ouvrage, qui ignore les relations entre la molécule et *ses* atomes, les rapports entre l'électricité et le magnétisme, les éléments de la théorie de l'élasticité. Ailleurs (p. 106), c'est une confusion continue entre moment magnétique et quantité de magnétisme, entre champ électrique, intensité de courant et quantité d'électricité ; ou encore (p. 49) l'auteur s'aperçoit ingénument que la charge de l'électron (déterminée par vingt expérimentateurs, avec une précision supérieure à un centième de sa valeur) doit être diminuée de 50 0/0 !

Il y a à Paris une cinquantaine de physiciens qui, au premier coup d'œil, auraient reconnu que Jean Varin d'Ainvelle avait recopié, en les rendant incompréhensibles, une vingtaine de pages de calcul vectoriel, ajoutées après coup et sans rapport avec ce qui forme le corps de l'ouvrage.

Les ouvrages de science ont heureusement ce caractère de comporter des jugements objectifs, sur lesquels se fait l'unanimité des savants spécialisés.

§

Il reste à dire deux mots de **La révolution chimique et la transmutation des métaux** par « l'alchimiste » F. Jollivet-Castelot. Possédant à peu près les rudiments de chimie qu'on enseigne au collège, cet alchimiste en imposera peut-être aux occultistes plus ignorants encore. En fait, ce sont là les récriminations acerbes d'un mégalomane qui se réclame d'un ramassis de demi-savants et qui insulte successivement Marie Curie, Henry Le Chatelier, Georges Urbain, Jean Becquerel... coupables, les uns et les autres, de mépriser ses « découvertes ». La science française mérite qu'on la défende, surtout dans l'esprit du grand public cultivé.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Henry de Jouvenel et autres : *Les Réformes politiques de la France*, Alcan. — Emile Giraud : *La Crise de la Démocratie et les réformes nécessaires du pouvoir législatif*, Giard. — Masaryk : *Les Problèmes de la Démocratie*, Marcel Rivière. — Maxime Gorki : *Lenine et le paysan russe*, Le Sagittaire. — Mémento.

Le fonctionnement de nos institutions se montre, à l'usage, si fâcheux qu'il faut louer ceux qui étudient **Les Réformes**

politiques de la France. Ainsi firent, dans une série de conférences données à l'Ecole des Hautes Etudes sociales pendant le premier semestre de 1924, un certain nombre d'hommes d'État de valeur, M. Loucheur qui parla de la question monétaire, M. Georges Leygues qui étudia l'éducation nationale, M. Lémery la question coloniale, M. de Monzie la réforme administrative, M. Reynaud la réforme parlementaire et M. Henry de Jouvenel la réforme politique. Je parlerai seulement ici de ce qui fut proposé pour les trois dernières matières.

En matière administrative, M. de Monzie prône une concentration des services, six ou sept ministères au plus avec une présidence du conseil indépendante : 1° affaires extérieures, 2° sûreté nationale, 3° sécurité intérieure, 4° économie nationale, 5° colonies, 6° finances, 7° probablement instruction publique, avec un renouvellement des administrations centrales qui se recruteraient dans les services locaux de façon à avoir un va-et-vient incessant entre Paris et les départements, et d'autre part un régionalisme imposé de force « à coup de trique » et basé non pas sur des affinités de lieux ou de mœurs, mais simplement sur le chiffre de la population. Et tout cela peut se soutenir, mais il serait trop long de préciser jusqu'à quel point, car, tout de même, le coup de trique m'effraie un peu.

Pour la réforme parlementaire, M. Reynaud, député, propose d'abord, lui aussi, une présidence du conseil indépendante, logée à part (il suggère l'ancienne ambassade d'Autriche « qui a un si beau jardin ») et ayant véritablement action sur le Cabinet et sur le Parlement (il loue ici le système de Lloyd George qui avait organisé un Cabinet de guerre composé de quelques ministres sans portefeuille, tous jeunes et actifs, contrôlant et surveillant les 80 (?) ministres et secrétaires d'État à portefeuilles). Il souhaite ensuite maintes améliorations de détail : un programme d'ensemble des lois à voter, une sélection des orateurs, une limitation du temps de parole, un affichage des retards apportés au dépôt des rapports et au vote, une réglementation des interpellations, etc. Et tout ceci est excellent ! La meilleure preuve que c'est excellent, c'est qu'aucune de ces petites (au fond très grosses) réformes n'a encore été accomplie. Ah ! quand le seront-elles ? Et comme il faudrait entonner les louanges du Cartel des Gauches s'il arrivait à les réaliser !

Et pour la réforme politique, M. Henry de Jouvenel a de vastes idées. Il ne se contente pas, comme M. Reynaud, d'une réforme du règlement de la Chambre (pourtant, ce serait déjà bien beau !), il veut «établir» la constitution de 1875 qui, dit-il, n'existe pas, et l'observation est assez piquante pour ce que nous croyons exister depuis juste cinquante ans. Il faut pour cela, dit-il, supprimer le président de la République, qui n'a aucun pouvoir, et le remplacer par un président du conseil qui serait nommé par les Chambres et élu pour un an (ce dernier point est excellent !) Il faut ensuite joindre aux Chambres une Chambre technique issue des organisations professionnelles (et ceci peut très bien se soutenir, à condition que cette chambre technique ne soit que consultative). Mais comme on ne voit pas très bien un capharnaüm agricolo-industrio-banco-transporto-commercial, mieux vaudrait une série de chambres consultatives, techniques, avec même d'autres chambres du même genre non techniques, par exemple une chambre féminine, une chambre de pères de familles nombreuses, et une chambre, pourquoi pas ? de personnes désintéressées et magnanimes.

J'ai l'air de plaisanter et je ne plaisante pas. Qu'il me suffise de dire que dans ces trois conférences de MM. de Monzie, Raynaud et de Jouvenel, il y avait vraiment et il y a encore beaucoup d'idées à prendre! La Chambre de 1919-1924, qui aurait pu faire tant de bonnes choses, qui était composée, en majorité, justement de gens magnanimes et désintéressés, n'a rien fait du tout; elle s'est laissé guider et embourber par de vieux débris des politicianismes antérieurs, et elle qui aurait pu sauver, libérer, rajeunir, revigorer la France, n'a trouvé moyen que de se faire mettre à la porte! Mais qui sait si la Chambre nouvelle, quoique composée en majorité d'imbéciles dangereux, n'arrivera pas, au contraire, à faire beaucoup de bien ? Qu'elle suive à son tour ses guides, et que ceux-ci, au lieu de s'engager dans les marécages, obtiennent des sous-vétérinaires du clan renaudelien les réformes nécessaires, et tout sera sauvé! Nous devrons notre salut à M. Renaudel. Mon Dieu, nous avons bien dû notre salut politique à M. Clemenceau !

A la même préoccupation d'amélioration constitutionnelle se rattache le livre de M. Emile Giraud, **La Crise de la Démocratie et les Réformes nécessaires du pouvoir législatif.** Ce livre est soigneusement écrit, comme on peut

l'attendre d'un professeur agrégé des facultés de droit, mais les conclusions auxquelles l'auteur aboutit en matière de réformes politiques, n'auront certainement pas l'approbation de tous. Les unes, telles que la diminution du nombre des députés, sont sans grande importance, et d'autres, la constitution de grands partis politiques, dépendent, l'auteur le reconnaît, de l'initiative des citoyens et par conséquent ne sont pas exactement des réformes; depuis 50 ans, nous n'avons eu au pouvoir qu'un seul parti, toujours le même, sauf pendant la brève période 1919-1924, et ce parti n'a jamais eu à craindre sérieusement d'être délogé de sa niche, disposant contre ses adversaires de deux ou trois mots-talismans : réaction, cléricalisme, etc., d'une puissance magique invincible. Quant à la dernière idée de M. Giraud, une Chambre unique collaborant avec des Conseils professionnels (qui seraient les Syndicats) et un Conseil législatif (qui serait le Conseil d'Etat), elle est carrément mauvaise. La Chambre unique est si dangereuse, elle a fourni de si exécrables exemples historiques, elle est si unanimement rejetée par tout le monde (pas une seule Constitution existante ne l'admet) qu'on se demande comment un grave juriste peut ressusciter cette vieille lune. La collaboration des syndicats professionnels à l'œuvre législative soulève également les plus graves objections; aussi n'a-t-elle été jamais prônée que par des politiciens sans valeur ni morale; tout ce qu'on peut demander à ces syndicats, ce sont des avis, mais leur donner pouvoir de décision serait de la dernière imprudence. Et quant à remplacer (c'est peut-être ce que voudrait au fond l'auteur) notre Sénat politique par un Grand Conseil économique, ce serait également une idée déplorable et qu'aucun théoricicien sérieux de droit constitutionnel n'a admise. Mais vraiment si de pareilles hardiesses sont proposées par des professeurs agrégés de droit, comme il faut être indulgent pour les autres extravagances dont nous sommes assaillis !

Encore un livre sur **Les Problèmes de la Démocratie**. Mais celui-ci est de M. Thomas Garrigue Masaryk, président de la République tchéco-slovaque. Il mérite donc une attention toute particulière. Ce n'est pas un traité *ex professo*, mais un recueil d'articles sur des questions actuelles : la loi de huit heures, (l'éloge qu'en fait M. Masaryk date de 1900, il serait intéressant de savoir si ses idées n'ont pas évolué depuis) ; les difficultés de la

démocratie (M. Masaryk pense très justement que la démocratie est avant tout une règle de vie : c'est l'amour du prochain qui doit engendrer liberté, égalité et fraternité et non le contraire) ; le syndicalisme (il combat les tendances de Georges Sorel et Lagardelle en France, celles de Robert Michels en Allemagne) ; enfin le bolchévisme. La sentence que M. Masaryk porte contre le bolchévisme devrait être méditée par tous ceux qui, chez nous, acclament ce système, consciemment les communistes ou inconsciemment les socialistes unifiés ; car, il est bon de le rappeler, les socialistes unifiés sont des communistes honteux que les communistes ont le droit de tenir en mépris, car eux seuls sont des marxistes logiques et intégraux. Mais le vrai démocrate ne peut qu'être l'ennemi de cette doctrine de tyrannie et de mort ; tout ce qui est terrorisme est non seulement abominable, mais encore immensément stupide, et ce sera une des stupéfactions de l'avenir que ce bolchevisme qui a fait couler plus de sang russe que tous les tsarismes réunis, qui a entassé plus de morts dans un seul pays que la Grande Guerre dans le monde entier et qui a ramené la pauvre Russie à l'état où elle se trouvait du temps des Mongols, ait pu avoir quelques milliers de fanatiques enthousiastes dans nos démocraties d'Occident. « J'affirme, dit M. Masaryk, j'affirme en pleine conscience de cause, après de longues réflexions, que les bolcheviks sont dans une erreur fatale. » Le malheur, c'est que l'erreur n'empêche pas toujours de conquérir le pouvoir ni de subjuguer les autres. La civilisation moderne s'avance entre deux dangers égaux, le kaisérisme et le bolchevisme ; le kaisérisme a été vaincu et sera pour longtemps sans doute inoffensif, mais le bolchevisme est plus redoutable que jamais.

Justement, sur cette terrible palingénésie, on vient de traduire et publier un ouvrage de Maxime Gorki : **Lénine et le paysan russe**. Quel admirable livre ! Je ne parle pas de ce qui s'y rapporte à Lénine, simple flagornerie, mais de ce qui concerne le paysan russe. Il y a des pages d'une profondeur psychologique étonnante. L'auteur est sévère pour son peuple, qu'il représente comme paresseux, superstitieux, incapable de toute idée et de toute discipline, et surtout cruel. « On sent dans la cruauté russe, dit Gorki, un raffinement diabolique. » Et il ajoute : « Où donc est ce paysan russe bon et réfléchi, cet infatigable chercheur de vérité et de justice dont la littérature russe du XIXe siècle par-

lait à l'univers en termes si beaux et persuasifs ? » Le fait est que divers exemples de férocité sadique que donne Gorki sont à faire dresser les cheveux sur la tête. On voudrait savoir d'où vient un trait aussi odieux, et pour ma part je ne vois pas d'autre explication que l'origine tartare du peuple moscovite. Le Russe n'est pas un pur slave comme le Polonais, le Tchèque ou le Serbe, c'est un demi-kalmouk. Lénine, notamment, le fondateur de la nouvelle Russie sanguinaire et cruelle, avait un type tartare très accentué. C'est également de cet atavisme asiatique que le Russe d'aujourd'hui tire son fanatisme communiste ; les nomades de horde sont communistes, et le mir est un souvenir de la domination mongole. « Le moujik, dit un proverbe de là-bas, n'est pas bête, c'est le mir qui est sot. » Avec ces deux traits, la sottise du mir communiste et la cruauté du caractère tartare, on se rend compte de tout le bolchévisme. Il suffit d'y ajouter quelques autres traits que note aussi Gorki, l'inintelligence religieuse, le mépris de l'instruction, la haine de toute générosité ou dignité morale ; en vérité tout cela ne rend pas sympathique le peuple russe. Malgré tout, ne désespérons pas ; il y a dans l'âme aryenne tant de forces fécondes qu'on peut se dire qu'elles finiront par triompher des forces de destruction de l'âme touranienne. La Russie européenne aura raison de la Russie asiatique.

Mémento. — Arthur Fontaine : *L'Industrie française pendant la guerre*, Presses universitaires de France. Ce gros volume de 500 pages fait partie de l'*Histoire économique et sociale de la guerre mondiale*, poursuivie dans tous les pays par la *Dotation Carnégie pour la Paix internationale*. Son titre seul en indique l'importance, comme le nom de son auteur en garantit l'impartialité et la documentation. Je signale notamment le chapitre V de la 1re partie, qui résume les changements durables dus à la guerre. De pareils ouvrages honorent ceux qui les provoquent, ceux qui les écrivent, et j'ai envie d'ajouter ceux qui les lisent. — Marcel Sembat : *La Victoire en déroute*, Progrès civique. Ce titre un peu énigmatique est celui d'un livre posthume de l'ancien ministre ; il est bien entendu que pour l'auteur c'est M. Poincaré qui a gâché la victoire. Le livre date de 1922 (M. Sembat s'est suicidé le 5 septembre de cette année) ; on se demande si, écrit en 1925, il eût été le même. L'auteur avait l'art des titres frappants. Celui de son livre posthume pourrait bien rester éternellement collé à son parti ; il y a des chocs en retour inattendus. — *La Ligue française* qui vient de perdre son nouveau président, M. Hébrard de Villeneuve, peu de temps après

l'ancien, M. Emile Bertin, poursuit sa campagne en faveur du vote des femmes — Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin, M. Charles Benoist étudie les *Maladies de la Démocratie*, et préconise contre ce qu'il appelle l'électorite une organisation de dictatures limitées et temporaires. — M. Jollivet-Castelot dans *Le Communiste spiritualiste* (La Rose-Croix, Sin-le-Noble, Nord) propose une savoureuse combinaison d'occultisme, de fouriérisme, de saint-simonisme et même de marxisme, ce qui ôte toute valeur sérieuse à la thériaque; il y a contradiction absolue entre ledit marxisme, qui n'est qu'erreur, et tout le reste où il y a quelques vérités. — Le *Bulletin de la Ligue du Libre échange* de mai donne d'intéressants détails sur la surabondance des céréales aux Etats-Unis et sur leur carence en Russie, simple mais suggestive comparaison des régimes capitaliste et prolétarien. Les Soviets ont dû acheter au Canada pour 16.395.000 dollars de farine ; c'est, paraît-il, le plus gros achat de farine qui ait jamais été fait. Espérons que cela empêchera les pauvres moujiks de crever de faim. — Justement, l'*Economiste européen* du 22 mai donne le Budget soviétique, 2e semestre 1924-1925 ; il s'équilibre d'une façon merveilleuse : Recettes 2.459 millions de roubles-or. Dépenses, 2.427 millions. Il y a donc un excédent, au moins sur le papier. Certains chapitres de ce budget sont à noter. Un poste « Crédit communiste » s'élève à 28 millions de roubles or, soit 56 pour l'année entière, ce qui correspond à environ 200 millions de francs or ou 800 millions de francs papier. Le moujik crache donc 800 millions de notre monnaie pour frais de propagande de ses gouvernants. Ceci explique bien des agitations dans tous les pays du monde. A ce poste de 28 millions de roubles or pour le Crédit communiste, il faut peut-être ajouter le Fonds de subventions de 30 millions et le Fonds des réserves 43 millions ; cela ferait plus de 100 millions de roubles or par semestre, 200 par an, pour la propagande soviétique totale, soit 800 millions de francs or, ou plus de 3 milliards de francs papier ! A ce prix, on peut entretenir pas mal de noyaux et de cellules.

HENRI MAZEL.

DÉMOGRAPHIE

La population des colonies françaises. — Alors qu'en 1901 la population française de l'Algérie ne comptait que 358.174 membres, elle était de 562.931 âmes en 1911, et en 1921, malgré la guerre et ses pertes cruelles, elle atteignait 622.771 unités, dont 328.000 Français d'origine, 219.000 Européens naturalisés et 75.080 Israélites, sur une population globale

de 756.000 Européens (1), dont 148.000 Espagnols et 39.000 Italiens, et de 4.971.424 indigènes. Elle s'est donc accrue en vingt ans de 70 o/o, et aujourd'hui 219.000 étrangers seulement contrebalancent l'influence de nos 622.771 nationaux. Par suite des naturalisations, cette proportion s'agrandit chaque jour en notre faveur. Le département d'Alger compte 1.788.857 habitants, celui d'Oran 1.305.051, celui de Constantine, le plus peuplé, 2.162.512 et les Territoires du Sud 546,744 habitants, dont seulement 6.611 Européens. Au total, l'Algérie est donc peuplée de 5.802.464 habitants, chiffres du recensement de 1921.

Le recensement de la régence de Tunis indique, en 1921, une population d'origine européenne de 156.125 unités sur 2.100.000 habitants environ dont 48.000 Israélites. Les principaux éléments de la population européenne sont l'élément français, fort de 54.477 âmes, l'élément italien de 84.819, l'élément maltais de 13.409, l'espagnol de 664 et le grec de 920.

Le Maroc renferme près de 5 millions et demi d'habitants, dont 3 millions et demi environ dans la zone soumise en 1921. Sur ce total, les Israélites comptent pour 85.000 et les Européens pour 78.000 au moins, dont environ 50.000 Français. En 1911, il n'y avait que 9.000 Européens au Maroc et 5.000 Français seulement. En dix ans, malgré la guerre, les progrès ont été remarquables.

Les statistiques du mouvement de la population ne sont à peu près complètes qu'en Algérie, où l'état civil indigène a été institué en 1883. Encore ne sont-elles suffisamment exactes que pour les territoires civils du Nord. En Tunisie, la déclaration des naissances et des décès n'est obligatoire que depuis le premier janvier 1920. Au Maroc, la création d'un état civil dans la zone française date du 4 septembre 1915. Il n'est encore que facultatif pour les indigènes. En 1922, 66 bureaux d'état civil y avaient été créés.

Le recensement, effectué pour la première fois en 1921, n'a porté que sur les centres urbains et sur les agglomérations. Pour la population vivant hors de ces centres, on s'est borné à établir des états numériques basés sur le nombre des tentes et des familles existant dans chaque fraction du territoire.

Dans nos colonies de l'Afrique du Nord, la natalité est assez élevée, tant pour les Européens des diverses nationalités que pour

(1) Non compris les 75.000 Israélites naturalisés Français.

les indigènes. Etant donné le climat, la mortalité ne paraît pas excessive. Elle est inférieure le plus souvent à celle constatée dans les Etats de l'Europe méridionale. Des excédents de naissance importants y sont enregistrés et contribuent, avec l'immigration, à l'accroissement du nombre d'habitants.

Il ressort des chiffres que nous avons énumérés que la situation démographique des trois colonies est favorable et que, dans les vingt dernières années, la population totale de l'Afrique du Nord s'est accrue d'au moins 1.500.000 habitants, dont plus de 300.000 pour les populations d'origine européenne, non compris les Israélites.

Les mariages mixtes sont nombreux entre Européens d'une part, Européens et Israélites de l'autre. Une race nouvelle est en voie de formation. Par contre, les alliances entre Musulmans et Européens sont rares.

§

L'Indo Chine était peuplée en 1921 de 18.983.203 habitants, dont 16.256 Français, se répartissant ainsi : en Cochinchine 3.795.613 habitants et 6.790 Français, au Cambodge 2 402.585 et 1.271, en Annam 4.933.426 et 1.843, au Tonkin 6.850.453 et 5.920, au Laos 818.753 et 280, enfin au Kouang-Tchéou-Wan 182.373 et 142.

La densité de la population dans ce territoire est particulièrement forte, puisqu'elle atteint 126 habitants au kilomètre carré; elle est de 65 au Tonkin (73 en France), de 57 en Cochinchine, de 33 en Annam, de 13 au Cambodge et seulement de 4 au Laos.

Comme il fallait s'y attendre, l'augmentation de la population de la ville de Saïgon a été considérable : Saïgon qui, en 1901, comptait 47.500 habitants, en compte aujourd'hui plus de 83.000. Ce chiffre comprend 5.300 Français, 467 Européens étrangers, 43.500 Annamites et 22.500 Chinois.

Les établissements français de l'Inde dénombraient en 1921 269.575 habitants, pour une superficie de 512 kilomètres carrés, soit 520 au kilomètre.

A la même époque, la Côte française des Somalis comptait 64.420 habitants, dont 8.008 à Djibouti et 190 Français ou Européens. En 1911, la Réunion et ses dépendances avaient 173.822 habitants.

Madagascar avait en 1921 3.387.000 habitants pour une superficie de 582.180 kilomètres carrés, égale à celles de la France, de la Belgique et de la Hollande réunies. La densité moyenne de la population y est de 5 à 6. Sur ce nombre, on enregistrait 18.000 habitants d'origine européenne, dont 17.000 Français. L'augmentation de la population, par rapport à 1911, est de 400.000, chiffre vraiment énorme.

§

Le dénombrement opéré en 1921 dans notre Afrique Equatoriale, sans le Cameroun, y accuse une population de 2.847.936 indigènes et 1.632 Européens seulement, pour une superficie de 2.255.879 kilomètres carrés, soit une densité variant de 1 dans le Tchad à 2,5 dans le Moyen-Congo.

L'Afrique Occidentale avait, en 1921, 12.283.000 habitants dont 8.811 d'origine européenne, parmi lesquels 7.640 Français d'origine. Cette population se répartissait de la façon suivante dans les différents territoires :

262.000 en Mauritanie (densité : 0,6), 1.225.000 au Sénégal (6,4), 1.876.000 en Guinée (8), 2.475.000 au Soudan (2,6), 2.973.000 en Haute-Volta (9.9), 1.546.000 sur la Côte d'Ivoire (7,8), 1.084.000 au Niger (0,9), 842.000 au Dahomey (7,8) et enfin 670.000 au Togo (12,8).

En 1911, nos possessions d'Amérique accusaient 461.187 habitants, à savoir 4.652 à Saint-Pierre et Miquelon, 214.448 à la Guadeloupe et Dépendances, 193.087 à la Martinique et 49.000 à la Guyane.

En Océanie, nos colonies étaient peuplées, également en 1911, de 81.070 habitants, dont 50.608 à la Nouvelle-Calédonie et 30.462 sur les autres îles.

Il est vraisemblable que depuis ces chiffres n'ont subi que des variations sans grande portée.

Au total, nos colonies sont donc peuplées d'environ 51.685.000 habitants, chiffre évidemment plus ou moins hypothétique, dans lequel n'est pas comprise la population des régions du Cameroun soumises à notre mandat, mais dans lequel nous avons fait entrer celle du Maroc insoumis.

Le taux de la natalité dans nos colonies est assez élevé pour autoriser les plus belles espérances, d'autant plus que nos fonc-

tionnaires, civils et militaires, fournissent un gros effort pour amener un sérieux abaissement de la mortalité.

AMBROISE GOT.

PRÉHISTOIRE

M. C. Burkitt; *Prehistory, a study of early cultures in Europe and the Mediterranean basin*, Cambridge, University press, gr. 8°, XLVII planches. — W. J. Sollas: *Ancient Hunters and their modern representatives*, Londres, Macmillan, 8°, nombr. ill. et cartes.

Cette deuxième édition du traité de **Préhistoire** de M. Burkitt assure à ce livre une place à part dans notre littérature, juste à côté du traité de Boule sur les *Hommes fossiles*, qu'il complète; Boule n'a étudié que l'aspect anthropologique du problème de l'homme préhistorique; M. Burkitt en étudie les aspects culturels. Son point de départ est nécessairement le tome premier du *Manuel* de Déchelette, volume maintenant dépassé par suite d'un grand nombre de découvertes importantes sur lesquelles M. Burkitt, qui a visité en personne la plupart des stations préhistoriques et possède une belle collection d'objets typiques, insiste à la fois dans son texte et dans sa bibliographie.

Les découvertes faites en France nous sont aisément accessibles grâce à nos revues; mais les découvertes anglaises, polonaises, espagnoles, sont moins connues, et les exposés de M. Burkitt sont ici pour le lecteur français d'une utilité toute spéciale.

Parmi les chapitres qu'il importe de signaler je citerai : le tableau, avec descriptions en termes soigneusement pesés, des divers ustensiles de l'Homme paléolithique; la situation chronologique des stations dites aurignaciennes; l'explication des peintures et sculptures trouvées dans les grottes. M. Burkitt est un adepte résolu de l'explication de l'art paléolithique par la magie; il ne croit pas à la théorie de « l'art pour l'art » et dit que certainement ces Hommes primitifs n'auraient pas peint et sculpté avec tant de soin des animaux et des signes encore inintelligibles dans des coins aussi reculés et aussi difficiles d'accès rien que pour s'amuser; ces fonds de cavernes lui font l'effet de « temples primitifs ».

Cartailhac, Breuil, Capitan, Déchelette, S. Reinach ont tous admis cette explication, et récemment le comte Begouen a apporté en sa faveur sinon des arguments, du moins des faits nouveaux.

On est allé jusqu'à regarder certains personnages d'apparence à la fois humaine et animale comme des « sorciers » habillés de peaux de bêtes et de masques semblables aux masques animaux des Nègres modernes (cf. mon analyse de Maes, *Aniota Kifwebe*). Les danses représentées seraient des danses rituelles; et les animaux auraient été peints ou sculptés afin d'assurer magiquement le succès à la chasse.

Ces explications se fondent surtout sur des parallèles ethnographiques, et M. Burkitt semble regarder la preuve comme faite. Mais c'est comme ethnographe précisément que je reste sceptique. L'interprétation des masques, danses, déguisements, etc. et en général de toutes les pratiques dites magiques des « primitifs » ou « sauvages » actuels n'est pas chose aussi aisée que le croient les préhistoriens ; ils ont le droit de rester à la superficie des faits, nous pas ; et si l'on consulte nos grandes monographies, dont quelques-unes, notamment celles qui traitent des tribus indiennes des Plaines ou des diverses populations de la Nouvelle-Guinée, sont d'une précision et d'une minutie extrêmes, on constate que les processus psychiques qui sont à la base de l'art de ces sauvages sont bien plus complexes et surtout plus variables, plus fluides, que ne l'imaginent les archéologues préhistoriens ou classiques.

Les Hommes paléolithiques n'ont-ils vraiment agi artistiquement que dans un but utilitaire? Toute la question est là. Et la formule doit même être élargie : l'Homme n'est-il mû, à toutes les périodes de la civilisation, que par l'utilitarisme? On est obligé d'adopter une attitude ou une autre vis-à-vis de ce problème, puisque les documents directs manquent dans la plupart des cas. Or, il est lié à un autre encore, celui de la différence possible de mentalité : notre manière de penser, notre logique, est-elle une qualité spécifique de l'Homme; ou bien est-elle une acquisition récente? On sait que Lévy-Bruhl affirme que les « primitifs » ne raisonnent pas comme nous, que la mentalité dite primitive manœuvre sur la base de la « loi de participation ». Mais s'il en est ainsi, comment M. Burkitt, le comte Begouen et les autres savants européens cités, qui tous ont dépassé, par définition, ce stade de « participation », peuvent-ils reconstituer avec leur mentalité moderne le mécanisme selon lequel ont pensé

les Hommes paléolithiques, à plusieurs centaines de milliers d'années de nous?

Donc, ou bien ces hommes raisonnaient comme nous; et rien ne les a empêchés par suite d'agir comme nous, de faire de l'art pour l'art; ou bien ils raisonnaient autrement, et l'on n'a pas le droit d'interpréter les peintures qu'ils nous ont laissées à l'aide de la mentalité moderne. Cette attitude agnostique, ou hypercritique, qu'on m'a reprochée encore ces temps derniers, ne signifie pas que toute explication est interdite; elle signifie qu'il faut donner ces prétendues « explications » comme des hypothèses de travail dénuées de toute chance de contrôle ou de démonstration directs.

M. Burkitt est d'ailleurs, je me hâte de le dire, parmi les plus prudents. Il se pourrait que cette prudence lui ait été imposée par cette observation, qui termine sa *Préface*, « qu'il est beaucoup plus difficile qu'on ne croit de décrire un instrument en pierre ». J'ajoute qu'il est plus difficile encore d'en déterminer à coup sûr l'usage. J'ai dit déjà ici que j'ai trouvé plusieurs milliers de pierres taillées sur le plateau de l'Hay; les classer selon les catégories officielles, leur donner les noms adoptés de coups de poing, racloirs, scies, etc., n'est pas difficile; mais être certain que ces instruments servaient en effet à gratter, racler, scier, etc., l'est davantage et à ce point qu'on est étonné de la naïve assurance avec laquelle la plupart des préhistoriens décrivent, classent et décrètent. Si M. Burkitt, savant consciencieux, a éprouvé ces mêmes difficultés et ces mêmes appréhensions quand il s'agissait d'outils paléolithiques et néolithiques, combien plus devrait-il rester sur la défensive quand il s'agit d'activités esthétiques et mentales.

Trop peu prudents ont été Déchelette et Breuil, qui tous deux ont eu tendance à discerner dans les peintures préhistoriques des éléments de religiosité qui seraient intelligibles par raisonnement scientifique; mais il a été dit avec raison que, pour comprendre les « sauvages », il faut dépouiller l'Européen et se faire une « âme de sauvage »; que pour comprendre les Nègres, il « faut penser noir » (Dennett); ceci est l'expérience des missionnaires, des explorateurs, des linguistes, etc. Il faudrait donc, pour comprendre le but des outils, des dessins, des peintures, des sculptures paléolithiques et néolithiques, « penser préhistorique-

ment ». Je doute que, jusqu'ici, aucun de nos archéologues y ait réussi.

§

Comme j'ai déjà signalé, à mesure de leur publication, les deux premières éditions de l'excellent livre de W. J. Sollas sur les **Chasseurs anciens et leurs représentants modernes**, je n'insisterai pas longuement sur la troisième, au surplus considérablement augmentée et remaniée. Par « chasseurs anciens » il faut entendre les Hommes paléolithiques, qui, selon la théorie admise, ne vivaient que de chasse, alors que les Néolithiques auraient utilisé l'agriculture et l'élevage. Leurs « représentants modernes » sont les plus primitifs d'entre les peuples sauvages actuels. Mais sur la question fondamentale, M. Sollas a complètement changé d'attitude. Il avait d'abord, dans les éditions précédentes, regardé les Australiens comme les survivants de l'Homme Moustérien européen : il avoue franchement (p. 258) s'être trompé et reconnaît qu'il n'y a de ressemblance ni au point de vue anthropologique, ni au point de vue culturel : « l'industrie moustérienne de la pierre est relativement homogène et pure ; au lieu que l'industrie lithique des Australiens est une collection hétérogène d'instruments de divers types paléolithiques et même néolithiques ». M. Sollas maintient pourtant, surtout à cause de leur stéatopygie caractéristique, la théorie d'un lien physique et culturel entre Aurignaciens et Hottentots de l'Afrique du Sud ; les Eskimo sont encore culturellement à l'époque magdalénienne ; il serait utile que, dans la prochaine édition, M. Sollas ajoute une étude aussi de la civilisation magdalénienne des Hyperboréens de la Sibérie (Tchouktches, Koryaks, etc.) bien étudiés par la Jesup North Pacific Expedition.

Reste la chronologie : les recherches toutes récentes des savants suédois sur le recul des glaciers donneraient à la civilisation azilienne, la plus récente du paléolithique, approximativement 8.000 ans. Au delà, M. Sollas n'ose se prononcer. Boule a pourtant, dans ses *Hommes fossiles*, donné des faits et des conclusions qui dépassent ce terme chronologique. M. Sollas est géologue et paléontologiste de profession : son traité possède donc, dans les sections consacrées aux données géologiques, une valeur particulière ; il importe de le rappeler, ces données géologiques

sont fondamentales dans l'évaluation chronologique des civilisations prehistoriques ; à signaler aussi que M. Sollas a accepté la sériation des terrasses proposée par M. Charles Depéret.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Un Ministère de la Défense Nationale en Italie. — La guerre au Maroc. — L'Italie, qui a accompli tant de réformes heureuses dans son organisation militaire et navale depuis la guerre, vient de réaliser, par la volonté de son *Duce*, la constitution d'un Ministère de la Défense Nationale. L'opération n'a pas été faite sans douleur.

Elle a soulevé dans les milieux navals les protestations les plus vives. L'Amiral Thaon di Revel, ministre de la Marine, a démissionné avec éclat. M. Mussolini, jugeant avec raison qu'il n'est pas d'homme indispensable, lorsqu'il s'agit simplement d'administrer, ne s'est pas laissé arrêter par cette démission. Le projet de loi, malgré les résistances de l'Amiral ministre et sénateur, a été voté par le Sénat. Voilà aujourd'hui l'Italie dotée de l'institution militaire la plus moderne en même temps que la plus rationnelle et la plus économique. Nous ne sommes pas près, en France, de voir se réaliser une pareille réforme. Le gouvernement est, en effet, exercé chez nous par les puissantes administrations, jalouses de leurs prérogatives, attachées à leurs traditions, et qui crient, dès qu'on veut toucher à une pierre de l'édifice, que la maison va s'écrouler. Quant au gouvernement proprement dit, son rôle est de pure représentation et de verbalisme, surtout en ce qui concerne les questions d'ordre militaire ou naval. Au temps où M. André Lefèvre, ministre de la Guerre, ayant la faveur du Parlement et du public, se déclarait lui-même partisan d'un Ministère de la Défense Nationale, nous avions cru le moment favorable pour adresser une étude critique sur cette question à la *Revue militaire française*, organe de l'Etat-major général de l'Armée. A notre grand étonnement notre papier nous fut retourné, et nous pûmes savoir que l'insertion en avait été refusée pour éviter de causer la peine la plus légère aux camarades de la Marine. Autrefois les administrations de la Guerre et de la Marine étaient assez portées à se trouver divisées sur les questions fon-

damentales. Depuis la Guerre, elles font bloc pour la perpétuation des errements dont elles tirent une extension de pouvoir favorable à leurs intérêts. Cette petite déconvenue personnelle montre ce que j'ai soutenu bien des fois ici, que les ministres civils, aux Départements de la Guerre et de la Marine, comptent pour bien peu de chose dans les Directions imprimées à leurs services.

La réforme de M. Mussolini se résume en peu de mots. Un chef d'Etat-major général, choisi parmi les officiers généraux de l'armée, exerce son contrôle sur les opérations navales, ou, si l'on préfère, les conjugue avec les opérations terrestres. C'est la subordination de fait des forces maritimes et aériennes au haut commandement des forces terrestres. Le *Duce* a avancé avec raison, devant le Sénat, que la guerre, d'où qu'elle vienne, du bloc slave, allemand ou occidental, aura lieu surtout sur terre. Dès lors, il est logique que la ccordination de toutes les forces nationales se fasse par l'état-major de l'Armée de terre. C'est le bon sens. On accorde à M. Mussolini, parmi certains milieux en France, une volonté de réalisation dont il vient de donner une nouvelle preuve. Que penserait-on dans ces mêmes milieux si une égale volonté de réalisation s'appliquait à nous donner le bénéfice d'une aussi forte institution? A quelle tempête de protestations n'assisterions-nous pas?

Le rôle joué, pendant la Grande Guerre, par toutes les marines est cependant plein d'enseignements à ce sujet. Toutes ont conduit la guerre suivant leurs conceptions particularistes; elles ont poursuivi une guerre à elles, en se retranchant derrière des raisons techniques qui laissaient déconcertés les gouvernements civils, dont le rôle aurait dû consister à assurer la liaison des armes. La flotte qui en cette occurrence nous a donné le spectacle le plus étrange est la Flotte anglaise, la plus formidable, la plus puissante de toutes. Dans les derniers jours de juillet 1914, elle prenait définitivement ses quartiers, dans les eaux de Scapa-Flow, à 450 milles des bases allemandes.

Et lorsque le chef du gouvernement anglais déclarait à notre ambassadeur, le 1er août 1914, qu'il était autorisé à donner l'assurance que, si la Flotte allemande pénétrait dans la Manche, elle serait arrêtée par la Flotte Britannique, il faisait, sans doute de très bonne foi, une promesse que les marins anglais, malgré toute leur bonne volonté, n'auraient pas pu tenir. C'est que

l'Angleterre, quoi qu'on puisse en penser encore aujourd'hui, n'avait la Flotte ni de sa politique, ni de la stratégie que lui imposaient les conditions géographiques du théâtre des opérations. Sa Flotte de haut bord avait un champ d'action que limitait son excès même de puissance.

La Flotte allemande n'a pas marqué un plus grand souci de lier son action à celle des forces terrestres. Elle n'a rien tenté contre le débarquement du corps expéditionnaire anglais sur nos côtes. La Flotte Russe n'a pas davantage donné un signe d'activité dans le champ de la Baltique. Quant à notre Flotte, il fallut des ordres réitirés pour l'envoyer dans l'Adriatique, où d'aillleurs elle ne donna que des signes de son impuissance à rien tenter d'utile et d'où elle disparut définitivement au premier contre temps. Seule, la marine italienne eut, au début de son entrée en guerre, l'intuition que son action devait appuyer celle de l'armée de terre. Un de ses officiers généraux, le vice-amiral Cutinelli, proposa l'occupation du groupe sud des Iles Dalmates ; il ne demandait que le concours d'une brigade de l'armée de terre. Par une sorte d'ironie singulière, ce fut le général Cadorna qui s'y opposa, déclarant qu'il lui était impossible de distraire même une brigade de son armée. Le général Cadorna exagérait.

La tentative de forcement des Dardanelles, sans attendre le concours des troupes de terre, le 18 mars 1915, montre encore davantage le danger de cet esprit particulariste, qui animait toutes les marines. Il est juste de rappeler que Lord Fisher avait condamné d'avance avec éclat une pareille tentative et que le vice-amiral Garden, chargé de l'opération, déclina de la conduire, la jugeant sans résultats possibles. Il est inutile d'insister. Qu'il y ait eu des erreurs commises, soit ! C'est dans la nature humaine. Mais qu'on ne néglige pas au moins les enseignements qu'elles comportent. On parle beaucoup aujourd'hui, de liaison des armes dans les milieux maritimes. Et bien, qu'on s'applique à réaliser, comme on vient de le faire en Italie, la liaison indispensable entre les forces terrestres et les forces navales. Ce sera du travail utile. Nos hommes d'Etat, qui se donnent l'apparence de chercher des économies à la loupe, devraient bien s'inspirer des méthodes qui sont suivies de l'autre côté des Alpes, depuis la conclusion de la Paix.

§

Que se passe-t-il au Maroc ? Nous ne le savons pas exactement. Les communiqués de la résidence générale sont ambigus, réticents, tendancieux. Il en a toujours été ainsi. Mais si on ne peut pas savoir ce qui se passe d'une manière rigoureuse, il n'est pas besoin d'une particulière pénétration d'esprit pour le deviner. La situation n'est pas grave ; elle est simplement ennuyeuse. Pour des raisons sur lesquelles il est inutile d'épiloguer aujourd'hui, des harkas dissidentes, à l'instigation d'émissaires d'Abd-El-Krim, sont venues galoper jusque sur la route de Fez. Elles ont été refoulées. La situation a été assez rapidement redressée. Mais nous sommes aujourd'hui dans l'attente. Que faire ? Tout le monde parle des réguliers du Sultan du Rif comme d'une troupe redoutable ; personne ne les a cependant encore vus. Aussi bien, estimons-nous qu'Abd-El-Krim est un adversaire peu dangereux, si nous n'avons à craindre de lui que des incursions, hors de ses montagnes, à travers la vallée de l'Ouergha. Mais si nous prétendons aller le forcer dans son repaire de montagnes, alors la partie à jouer devient plus sérieuse.

Sommes-nous en présence d'une telle obligation ? Je ne le crois pas. On pourrait en tout cas l'éviter. Malheureusement, nous voici en conversations avec les Espagnols. Comment cela s'est-il produit ? Comme il a été question à la tribune du Parlement de la contrebande des armes qui s'exerçait librement sur toute la côte du Rif, notre gouvernement a pensé envoyer des navires de guerre pour en arrêter les effets. Mais l'Espagne s'est opposée à cette action en invoquant l'art. 30 de l'Acte d'Algésiras, qui est ainsi conçu :

> Dans la région frontière de l'Algérie, l'application du règlement sur la contrebande des armes restera l'affaire exclusive de la France et du Maroc.
>
> De même l'application du règlement sur la contrebande des armes dans le Rif, et en général dans les régions frontières des possessions espagnoles, restera l'affaire exclusive de l'Espagne et du Maroc.

Les textes sont clairs et précis. Dès lors, il a fallu, puisque nous voulions d'abord interdire toute arrivée de subsides à Abd-El Krim, prendre des arrangements avec l'Espagne. Les conversations ont commencé à Madrid au moment que nous écrivons. Les diplomates n'en sont encore qu'aux congratulations, et

déjà les experts militaires, qui ont l'oreille de la Résidence générale, parlent d'une action conjuguée, partant de Kiffane, au nord de Fez, et de Melilla. C'est ce que nous craignons.

En attendant, notre Président du Conseil a prescrit une mesure énergique, l'envoi d'un amiral et de deux de nos torpilleurs à Ceuta, pour commencer, en collaboration avec les camarades espagnols, le blocus des 120 milles de côte riffaine. Deux torpilleurs, ce n'est pas beaucoup, l'un étant au repos et l'autre au travail. Peut-être notre ministre de la Marine eût-il été mieux inspiré en envoyant à Ceuta deux amiraux et un seul torpilleur. C'eût été une meilleure économie de nos forces en vue des palabres qui vont se poursuivre, pendant une longue période, sur la côte du Rif.

Mémento. — *Revue militaire française* (juin). « L'Allemagne est une armée de milices. » — Colonel Normand : « Fortifications françaises et allemandes. » — R. Duche : « La Bataille de la Marne a-t-elle été engagée trop tôt ? » etc. — *Revue maritime*. Charcol : « La géologie du fond des mers ». — Commandant Chack : « L'histoire merveilleuse. » — Commandant Guette : « La Bataille du Jutland » (version officielle anglaise), etc.

JEAN NOREL.

GÉOGRAPHIE

Activité des sociétés et des organismes scientifiques : Société de Biogéographie ; Office scientifique et technique des pêches maritimes ; la Société de Géographie de Genève et les *Matériaux pour l'étude des calamités*. — D. W. Freshfield (traduction Louise Plan), *Horace Bénédict de Saussure*. 1 vol. in-8° de 434 p., éd. Atar, Genève (librairie Dartel Chambéry), s. d. [1925].

On ne saurait estimer trop haut, pour la géographie et pour les sciences connexes, surtout pour les sciences naturelles, l'importance du travail collectif.

Les recherches à faire dépassent souvent la portée et les ressources d'un seul homme, si bien doué et si indépendant qu'il puisse être. De plus, le spécialiste enfermé dans ses études, en contact insuffisant avec les spécialistes du même ordre et sans contact avec les voisins, risque, soit de s'égarer dangereusement dans la chimère, soit de perdre jusqu'au sens et au goût des idées générales : deux excès contraires que beaucoup d'hommes de science n'ont pas su éviter, et où l'on est d'autant plus exposé

à tomber que les données acquises se font plus complexes, plus touffues et plus inextricables.

Les naturalistes adonnés aux sciences descriptives sont peut-être ceux qui ont le plus à souffrir d'une excessive spécialisation. La géologie est devenue un monde tellement varié, que beaucoup de géologues se cantonnent dans l'étude minutieuse et micrographique d'un système et d'un ordre de terrains. La botanique et la zoologie invitent aussi leurs adeptes, sous peine de se perdre dans l'innombrable, à ne pas sortir d'une systématique bien encadrée, où courent risque de disparaître des notions de relations intéressantes et fécondes entre les règnes, les ordres, les familles et les genres.

Ces réflexions, et d'autres de même espèce, se présentaient à l'esprit de quelques naturalistes de Paris et de la province, et notamment de MM. Lemoine, Fage, Germain, Joleaud et Roman, lorsque, réunis en 1923, au Muséum, ils décidèrent de faire un effort pour secouer la torpeur des spécialistes et pour les inviter à coordonner leur action, dans le domaine si vaste et si riche de la distribution géographique des êtres vivants.

On pensa d'abord à fonder un journal ou une revue. Mais les conditions matérielles où vivent aujourd'hui les publications scientifiques sont tellement pénibles et précaires, que cette proposition fut écartée.

M. Lemoine eut l'idée de fonder une Société de libre discussion où des réunions mensuelles auraient lieu, sur ordres du jour préparés à l'avance, en prenant comme bases des communications faites par des membres de la Société.

Les vues de M. Lemoine furent adoptées. La **Société de Biogéographie** fut fondée sur ces bases et commença ses travaux au début de 1924.

Administrée par un Conseil de neuf membres et par un secrétaire général, M. Fage, elle comprenait cent membres appartenant à toutes les spécialités des sciences naturelles : botanistes, ethnologues, géographes, géologues, zoologistes.

Elle publie tous les mois un compte rendu très court et très substantiel de ses séances.

Bien que les fondateurs de la Société m'aient fait, dès le début, l'honneur de m'appeler à en faire partie, je n'avais pas grande confiance, je l'avoue, dans les résultats de leur initiative. J'ai vu

demeurer mort-nés tant d'efforts honnêtes et estimables de cet ordre, Je me rendis en sceptique aux premières réunions. Eh bien ! je me trompais complètement, je ne tardai pas à m'en apercevoir, et je le reconnais aujourd'hui sans la moindre mauvaise grâce.

La *Société de Biogéographie* est bien vivante. Elle restaure à nos yeux, et déjà avec un grand éclat, cette discipline si attrayante, un des plus nobles efforts de l'esprit humain, à laquelle notre dix-huitième siècle donnait le beau nom de *philosophie naturelle*.

Il y a eu telle de ces discussions, commencée à propos de la faune géologique et moderne de la Corse, de l'île de Juan Fernandez ou de l'influence du *p* H (exposant des ions hydrogène) sur la distribution géographique des êtres marins, où les vues s'élargissaient au fur et à mesure du choc des idées opposées, et où, dans la petite salle des Sociétés savantes ou du Muséum, on sentait pour un instant, comme un souffle, le coup d'aile de la vérité, insaisissable ou non encore saisie, mais entrevue.

Il y eut telle occasion où la discussion tourna court aux frontières d'un problème trop vaste pour l'intelligence humaine. Ainsi le jour où, à propos de la décalcification des eaux marines par les êtres comme les polypiers qui fixent le carbonate de chaux, M. Joleaud fit observer que cette décalcification s'est faite dans de formidables proportions, tout le long de l'immense durée des temps géologiques. On ne voit pas qu'il y ait eu, pour les eaux des mers, un moyen quelconque de recouvrer les sels calcaires distillés et fossilisés. Alors ? La composition même des eaux marines ne serait donc pas l'élément stable et permanent que nous croyons ?

Je suis convaincu que non seulement les naturalistes, mais tous les gens instruits sauront apprécier les efforts de la jeune et active *Société de Biogéographie*.

L'Office scientifique et technique des pêches maritimes, que dirige M. Joubin avec tant d'activité et de compétence, a continué en 1924 son œuvre utile à la fois à la science et aux intérêts économiques. Les publications de l'Office ont fait connaître d'intéressantes conclusions sur la pêche du banc de Terre-Neuve, les harengs des mers d'Europe, la conservation par le sel et le rouge de la morue, les déplacements du thon, la re-

production des huîtres, l'iode des algues. Les travaux sur Terre-Neuve ont une importance scientifique de premier ordre. Une croisière faite en Méditerranée, le long de la côte de Gabès à Gibraltar, a permis de dresser une bonne carte des fonds de pêche. L'étude des pêcheries fixes de la Baie du Mont Saint-Michel a été terminée après quinze mois d'observations. On a poursuivi les travaux sur l'utilisation industrielle des algues et sur la salubrité des établissements ostréicoles.

La *Société de Géographie* de Genève a entrepris, de concert avec le Comité international et la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, et sous la direction de M. Raoul Montandon, une œuvre très originale : l'étude systématique des catastrophes naturelles et des moyens, soit de les prévenir, soit de supprimer ou d'atténuer leurs conséquences. Cette étude a pris corps par la publication d'un périodique trimestriel qui a déjà (juin 1925) une année d'existence : les **Matériaux pour l'étude des calamités**.

L'idée première appartient à M. Ciraolo, président de la Croix-Rouge italienne, qui proposa en 1921 la création d'un organisme capable d'intervenir, en cas de catastrophe, dans toute région du globe, dès que se produit l'action destructive. Cela supposait l'étude préalable et méthodique de la distribution géographique des calamités, de leurs causes et de leur mécanisme. Le projet prit corps en septembre 1923, lorsqu'il eut été approuvé par l'assemblée générale de la Société des Nations. Il semble qu'il consistait d'abord, d'une manière exclusive, en un Atlas mondial de distribution des calamités. On s'est arrêté provisoirement à l'idée, plus immédiatement réalisable, d'une Revue illustrée de croquis géographiques, où des spécialistes autorisés étudient, en français ou en anglais, la géographie des calamités, en proposant les remèdes appropriés, au moins lorsque des remèdes paraissent possibles. Cette Revue, soigneusement imprimée, fait honneur à la Société de Géographie de Genève. Elle a publié jusqu'ici des travaux sur les tremblements de terre, les volcans, les éboulements en Italie, les ravages des sauterelles, les cyclones des tropiques, la construction des habitations dans les pays à tremblements de terre, le projet d'irrigation du Kalahari et les raz de marée.

Un des vétérans de l'alpinisme et de la géographie anglaise, M. Douglas W. Freshfield, vient d'élever un véritable monu-

ment à la gloire du grand naturaliste de Genève, **Horace-Bénédict de Saussure** (1740-1799). Le livre a été traduit par Mlle Louise Plan et préfacé par Léon W. Collet; il est joliment édité et illustré.

L'œuvre de M. Freshfield est conçue sur le plan de ces copieuses biographies anglaises où on ne fait grâce d'aucun détail, non seulement sur le héros, mais sur son entourage, sur son milieu, sur ses ascendants et descendants jusqu'à la quatrième ou à la cinquième génération. Tout cela est bien présenté et se lit avec intérêt ; il y a de bien séduisantes figures dans l'entourage du savant, notamment sa fille Albertine (Mme Necker de Saussure) ; on passe d'agréables heures en leur compagnie, par les soins de M. Freshfield ; on suit avec curiosité les épisodes de la vie politique de Genève à la fin du XVIIIe siècle ; de temps à autre, de grands souvenirs s'y mêlent, Voltaire à Ferney, Bonaparte avant Marengo. Tout cela sans que M. Freshfield tombe dans le défaut des écrivains touffus raillés par Macaulay, dont « le titre est aussi long qu'une préface ordinaire, la préface aussi longue qu'un livre ordinaire, avec un livre contenant la matière d'une bibliothèque ». Tout de même, dans ce cinéma chatoyant et varié, l'œuvre scientifique de Saussure disparaît un peu. Il est vrai que M. Freshfield, contrairement à la coutume des biographes, ne paraît pas disposé à en exagérer l'importance. Loin de moi la pensée de l'en blâmer. Saussure est une physionomie très sympathique, un admirable et consciencieux chercheur. Mais jamais ses observations ne l'ont mis sur la voie de ces éclairs de génie, de ces intuitions divinatrices où se révèle le grand savant et par où l'œuvre scientifique devient féconde. Saussure n'est ni Newton, ni Cuvier, ni Humboldt, ni Darwin.

Pour le grand public, Saussure est le premier savant qui soit arrivé au sommet du Mont-Blanc, atteint peu de temps avant lui par le guide Balmat et le docteur Paccard. Pour les naturalistes, Saussure est le précurseur de la géologie alpine et le premier qui ait appliqué à cette étude des instruments de mesure de nature diverse. Il a parcouru en tous sens les grandes Alpes, pendant de longues années. N'est-il pas étonnant qu'à un homme qui a tant vu et tant observé, la grandeur du phénomène glaciaire n'ait jamais apparu ? A peine admettait il le mouvement des glaciers actuels ; il n'a jamais soupçonné l'existence et l'extension

des anciens glaciers, il ne s'est jamais douté qu'il y avait eu là un des plus puissants agents de la sculpture des Alpes. Il ne voyait partout que des « phénomènes diluviens ». Peut-être des préjugés bibliques ont-ils nui à son observation. Ce n'est pas la première fois, ni la seule, où on serait obligé de constater la malfaisance de la Genèse et son rôle d'éteignoir des libres esprits.

CIAMLLE VALLAUX.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Paul Vulliaud : *La Kabbale juive*, Histoire et doctrine (Essai critique), 2 vol., E. Nourry, éditeur, 62, rue des Ecoles.— Mémento.

On a parlé beaucoup de la **Kabbale**. Mais peu de gens la connaissent réellement, à en juger par les bourdes et bévues de toute sorte, accumulées depuis des siècles par des érudits mal informés, et dont M. Vulliaud donne de complaisants extraits dans la partie préliminaire de son ouvrage. L'ignorance est à peu près générale, en matière d'hébraïsme, ésotérique ou non. Et cependant, pour bien pénétrer le sens du christianisme, l'examen du milieu juif où il s'est développé n'est pas chose inutile. La théologie chrétienne et la théologie hébraïque ayant suivi, au fond, deux marches parallèles, l'histoire de l'une ne peut être bien comprise sans l'histoire de l'autre. Il est indubitable que déjà à l'époque de Jésus, il existait un ensemble de doctrines et de spéculations qu'on cachait avec soin à la multitude. Cet ensemble portait le nom de *Kabbalah* (de *Kabbal*, recevoir, transmettre) et représentait la somme des traditions spirituelles, écrites ou orales, transmises depuis les premiers âges, mais auxquelles devait se mêler dans la suite des temps une foule d'éléments étrangers ou impurs.

Les juifs désignaient par le mot Kabbale toute tradition. Ce n'est qu'au moyen âge que ce mot comporta plus spécialement l'acception de tradition ésotérique, et c'est cette acception qui a prévalu depuis lors. La Kabbale, en résumé, doit s'entendre de la science des choses secrètes et mystiques, des vérités sublimes, propagée par voie d'initiation. On comprend sous ce terme le sens profond de la Sainte Ecriture caché sous la littéralité, et le sens mystérieux et véritable des paroles de la Tradition. Ces mystères formaient la *Loi orale* qu'en sus de la *Loi écrite*, Moïse recueillit

sur le Sinaï, de la bouche même de Dieu. C'est la science des Saints. Elle passa oralement des Patriarches aux Prophètes, prétendent les Kabbalistes, et sa transmission s'est opérée jusqu'ici sans interruption, sous une double forme : la *halacha*, règle de la route spirituelle, ayant pour objet la tradition législative et cultuelle ; et l'*aggada*, ayant le dogme et la morale. Le mysticisme juif existe en relation, non seulement avec le sentiment, mais encore et surtout avec l'intelligence. Selon la définition d'Harnack, il se présente comme « un rationalisme appliqué à la sphère supérieure de la raison ». C'est un système philosophique, prenant pour point d'appui la communication directe de l'âme avec Dieu, conçu comme lumière de l'intelligence. Le mysticisme juif, autrement dit la Kabbale, diffère donc essentiellement du mysticisme chrétien, fondé uniquement, lui, sur le sentiment.

Les uns, le plus grand nombre, s'en tenaient, chez les Hébreux à la simple connaissance des vérités transmises : le sens littéral des Ecritures leur suffisait. Les Kabbalistes, qui s'efforçaient, sous l'apparence des mots, de retrouver le sens interne de la parole divine, constituaient par leur savoir une importante aristocratie religieuse. S'assimiler la vérité révélée transmise par voie orale, l'approfondir et la vivifier par l'examen et la méditation ; bref, acquérir, par l'exercice de la raison, des lumières de plus en plus clairvoyantes sur les éléments de la Tradition, — tel fut, à travers les siècles, leur studieux et constant programme. Sublimes sont les résultats promis à ceux qui cherchent à comprendre les secrets de la Torah, c'est-à-dire de la tradition écrite et de la tradition orale. Ils ont la vision de Dieu, l'intelligence des mystères de la nature divine, le don de prophétie, de coopération avec les forces bonnes, de suprématie sur les forces mauvaises ; enfin, le don qui les résume tous, la *Kavanah*, l'absorption dans la signification occulte de chaque devoir, de chaque pratique religieuse, et la contemplation extatique des mystères cosmiques. Le Kabbaliste, pour atteindre à cette liaison spirituelle entre les sphères inférieures et supérieures, s'efforce donc de mener une vie sublimée, sanctifiée, — la vie en Dieu. Mais, si les doctrines de la Kabbale peuvent être jugées sans contredit pures et saintes, elles peuvent aussi, pour des esprits sans retenue, prêter à certaines déviations ridicules et même néfastes. C'est à ce point de vue que le Zohar se place pour condamner à maintes reprises la

magie et les sciences occultes. La Kabbale fonde une morale austère sur un symbolisme sexuel qui peut être aisément altéré par une intelligence perverse. Dans la représentation de « l'homme céleste », elle emploie, à décrire le paradis des dévots, des images qui se confondent avec le verger des amoureux, et les énergies divines y sont fréquemment symbolisées par les organes mâle et femelle de la génération. Il est vrai que saint Justin appelle bien quelque part le Verbe de Dieu σπερμὰ Θεου... Le symbolisme oriental, en employant le langage de l'amour, n'est indécent que pour nos conventions. Et, après tout, les livres ésotériques n'étaient point destinés à être mis entre les mains des jeunes vierges dont on coupe le pain en tartines... Et la Kabbale, dans son ensemble, n'a pas d'autre raison que de décrire l'amour de Dieu pour l'homme et d'exciter l'amour de l'homme pour Dieu. On ne peut qu'admirer, en tout cas, la grandiose signification de ses concepts et le rang sublime que l'hébraïsme ésotérique assigne à l'homme dans l'Univers. Modelé à l'image de l'exemplaire divin, sa forme même est composée d'organismes copiés sur sa forme supérieure. La forme humaine, ramenée à ses principaux organes, correspond aux types spirituels que la Kabbale désigne sous le nom de *Sephiroth*, et qui portent les noms de Sagesse, Intelligence, Clémence, Beauté, Majesté, Eternité, etc.

Dès lors, aucune pensée, aucune parole, aucune action de l'homme qui ne produise son retentissement, par suite du lien spirituel, jusqu'au plus profond des cieux. Associé dans l'œuvre de la création, il devient une pensée d'harmonie ou de désordre. A l'origine, la copie était conforme au paradygme. Cet état de sainteté a été détruit par le péché. Rétablir la sainteté dans l'homme est le but à poursuivre; il l'atteint par l'étude et la pratique de la Loi, les prières, depuis l'oraison jusqu'à la clameur, les œuvres de charité et la spiritualisation de ses organes. La religion est une ascèse dont l'application minutieuse fait réapparaître l'image sacrée d'en-haut, et l'homme redevient, par la physiologie et la mystique associées, une incarnation progressive de la divinité. On extrairait du Zohar une doctrine de la vie parfaite qui soutiendrait en excellence et en pureté la comparaison avec la mystique de l'*Imitation*. Ces doctrines, destinées à demeurer le privilège des initiés, et voilées sous différentes sortes d'énigmes ou de textes allégoriques, se trouvent éparses dans divers écrits ou trai-

tés, — notamment cet étrange petit traité qu'est le *Sepher Tetsirah*, explication à la fois physique et métaphysique de l'origine des choses ; la *Source de vie*, du grand philosophe Ibn Gebirol; enfin et surtout, le *Zohar*, trésor de la tradition ésotérique des Hébreux, et que les Kabbalistes nomment « la Clé du Ciel ». M. Vulliaud s'est plu à démontrer la haute antiquité de cette œuvre, dont on a prétendu, bien à tort, selon lui, qu'elle pouvait être le fruit d'une imposture.

Si imposture il y a, ce serait, en tout cas, une fraude incomparable, puisque le livre a été accepté par le judaïsme fidèle à l'orthodoxie, s'est imposé à sa liturgie, à sa pensée mystique, à ses coutumes et même à ses décisions canoniques. Après avoir analysé la tradition Kabbalistique sous le rapport dogmatique, M. Vulliaud l'étudie sous son aspect en quelque sorte cultuel, parfois superstitieux et ténébreux... Tout n'est pas assurément d'une limpidité absolue dans cette vieille théosophie hébraïque, et le mérite n'est pas petit de son consciencieux exégète d'avoir introduit quelque clarté cartésienne en ces arcanes. Il retrouve dans le messianisme l'action politico-mystique de la tradition ésotérique, et qui inspire au fond toute la ferveur Kabbaliste. La grande supériorité d'Israël sur le christianisme, c'est que celui-ci a eu son Messie, tandis que le peuple élu l'attend toujours. Il conserve la sourde, mais active espérance de connaître un jour une époque de toute-puissance et de prospérité. L'histoire de la Kabbale est, en grande partie, celle des espérances messianiques, qui prirent parfois la forme du fanatisme, et suscitèrent çà et là l'apparition de faux Messie : tel, au XVIIe siècle, Sabbataï Zévi, dont M. Vulliaud nous conte agréablement l'équipée, et plus récemment la fermentation religieuse des Hassidistes, ces fakirs de l'ascétisme.

Les derniers chapitres de l'ouvrage nous montrent l'influence profonde exercée par la Kabbale sur le christianisme d'abord, sur la philosophie, ancienne et moderne. Il y a toute une lignée de Kabbalistes chrétiens, à commencer par saint Paul et Jean de Pathmos, et un peu plus tard, Eusèbe, saint Justin et saint Jérôme. Kabbalistes, plus ou moins, Erigène et Raymond Lulle, Pic de la Mirandole et Marsile Ficin, Raymond Martini et Pascal même sous l'influence de ce dernier. Des traces de Kabbalisme sont sensibles chez Spinoza, bien que moins prononcées que ne le

prétendent ses commentateurs. Kabbalistes, également, l'humaniste allemand Reuchlin, le cardinal de Cusa, Leibnitz, Knorr de Rosenroth ; dans les temps modernes, Adolphe Franck et son fougueux adversaire Drach, et enfin Jacob Boehme, « le Kabbaliste qui n'est pas Kabbaliste ».

Bonne occasion pour M. Vulliaud d'égratigner en passant quelques Kabbalistes qui ne le furent guère, ou ont singulièrement dénaturé les enseignements de la Kabbale, comme Eliphas Lévi (*aliàs*, l'abbé Constant), le sâr Péladan (de son vrai nom, Gabriel Horny), Maeterlinck, Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre. La question des origines de la Kabbale, que l'auteur aborde dans l'ultime chapitre de son œuvre, est de l'ordre entièrement conjectural. Nonobstant les affirmations des maîtres kabbalistes, qui assurent que cet ésotérisme est l'organe traditionnel de la Révélation primitive, un écho de la Doctrine céleste qui nous est parvenu à travers Adam, Abraham et Moïse, — la critique positive est singulièrement embarrassée pour lui assigner historiquement une origine précise. On a trouvé successivement son berceau en Egypte (tel l'historien Basnage), chez les néo-platoniciens, en Chaldée ; on lui a attribué également des origines persanes ou hindoues, et des érudits ont souligné ses frappantes analogies avec la tradition chinoise. Les savants déclarent, en résumé, trouver l'origine de la Kabbale dans les traditions les plus diverses. Faut-il en conclure qu'elle est une expression de la Tradition universelle dont tous les peuples auraient plus ou moins, après la dispersion, conservé le souvenir ? La Kabbale juive, qui occupe une place médiocre, sinon tout à fait nulle, chez les historiens de la philosophie, est destinée sans nul doute à en recevoir une, à bref délai, qui sera mieux proportionnée à sa valeur et à sa considérable influence. L'œuvre de M. Vulliaud aura contribué grandement, à coup sûr, à ce juste rétablissement. Bien que parvenus généralement à un âge où les fantômes n'étonnent guère, les théologiens et les historiens des religions se troublent au seul énoncé du mot : « ésotérisme ». Peut-être, avec le temps, les doctes se familiariseront-ils davantage avec ce mot terrifiant, et en viendront-ils à considérer les traditions ésotériques comme une source précieuse de documents à utiliser.

Mémento. — Alphonse Momas : l'*Esprit dans la création universelle*, Ed. Rhéa. — Ernest Britt : *Gamme sidérale et gamme musi-*

cale (étude philosophique), Aux Ecoutes, 9, rue Volney. — *Revue Métapsychique* : La Télépathie expérimentale (exposé d'une technique psychologique de démonstration et de recherches), par le Dr. Eugène Osty. — *Revue Spirite* : Le monde inconnu à découvrir, par Camille Flammarion ; Les séances de clairvoyance à la *Maison des Spirites* (très curieuses expériences de « psychométrie » réalisées chaque semaine par notre confrère Pascal Forthuny) ; La Réincarnation dans l'Église, par Gabriel Gobron. — *Le Voile d'Isis* : Le temple incendié de Dornach et sa signification, par Edouard Schuré. (Notons que le Voile d'Isis vient de fêter son trentenaire et que notre excellent confrère, le poète Paul Redonnet, devient le rédacteur en chef de cette publication.) — *Bulletin de la société d'études pratiques de Nancy* : Le docteur Geley, par Gabriel Gobron. — *Revue du spiritisme* : Les pouvoirs peu connus de l'être humain, par Gabriel Delanne. — *La Rose-Croix* : un violent incendie ayant détruit dernièrement, à Douai, sa maison, avec sa bibliothèque et ses papiers, M. Jollivet-Castelot, directeur de cette publication, prie ses abonnés, lecteurs et correspondants, de bien vouloir lui faire connaître à nouveau leur adresse pour la reconstitution de ses archives. Lui écrire, 3, rue Victor-Hugo, à Douai.

PAUL OLIVIER.

GRAPHOLOGIE

Mort de M. J. Depoin, président de la Société de Graphologie. — J. Crépieux-Jamin : *L'âge et le sexe dans l'écriture*, Paris, « Adyar », 7, Square Rapp. — Jenny Deseyne : *La connaissance du caractère par l'écriture*, Garnier. — Professeur Raymond : *L'homme est dans son écriture*, « Société des Editions Fast ».

La Graphologie est très durement frappée par la mort de M. J. Depoin, Président de la *Société de Graphologie*, décédé le 8 décembre 1924. Il était l'âme de cette œuvre, fondée en 1871 par l'abbé Michon. Il lui donnait généreusement son temps, sa peine, et il contribuait largement à ses dépenses. Il avait eu bien des difficultés à surmonter pour parvenir à donner à la Société l'essor qu'elle avait pris lorsqu'il est mort. Pendant les dernières années, il avait réussi à lui amener le concours et l'appui d'hommes éminents. Je rappelle quelques noms : M. Charles Richet, qui a même accepté d'être son Président d'Honneur, M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, qui a publié, dans son curieux ouvrage sur Shakespeare, les observations des graphologues sur les autographes attribués à l'auteur d'Hamlet, et l'on sait qu'il les a jugées dignes de tout crédit ; M. Maurice Prou, Directeur de

l'Ecole des Chartes, M. Albert Maire, l'érudit chercheur, bien connu pour ses travaux sur Pascal, M. Gavary, ministre plénipotentiaire, M. Fortunat Strowski, etc. La Graphologie gagnait peu à peu la confiance et l'estime de l'élite intellectuelle. Afin de la faire connaître au grand public, M. Depoin avait inauguré des Conférences présidées par des hommes notoires. Il permettait ainsi aux conférenciers d'entrer en communication avec un public varié, et il leur rendait service en même temps qu'à la Graphologie. M. Depoin avait entrepris de publier ces conférences en éditions soignées et même luxueuses. Il faisait tous les sacrifices nécessaires pour que le volume fût attrayant, bien présenté et bien imprimé. Je puis en parler, puisque c'est grâce à lui que mes *Commentaires graphologiques sur Ch. Baudelaire* ont pu être si bien édités. La Société se développait donc de plus en plus, et ses bureaux du boulevard Saint-Germain voyaient venir tous les jours de nouveaux visiteurs, désireux de se renseigner sur la curieuse et captivante science des caractères.

M. Depoin qui dirigeait, en outre, l'*Institut sténographique de France* et s'occupait de la façon la plus active de la *Société historique du Vexin*, était un esprit extrêmement cultivé, un véritable humaniste, connaissant une foule de choses. C'était une joie pour l'intelligence que de causer avec lui. Il trouvait toujours des idées ingénieuses et des renseignements inédits sur les sujets les plus divers. Il avait des vues très originales sur les points d'histoire les plus disputés. Son intelligence, riche de connaissances variées, était pénétrante. Je me rappelle avec nostalgie certains voyages que nous avons faits ensemble, appelés par les tribunaux pour des expertises d'écritures, ou bien pour assister à des congrès. Les heures passaient vite en sa compagnie et il arrivait que les autres voyageurs se taisaient pour écouter ce savant qui parlait souvent les yeux clos, et la tête courbée, évoquant l'idée d'un sage antique... Il n'est plus. C'est M. Varinard qui a pris sa place et assume la tâche de présider aux destinée de la *Société de Graphologie*.

Heureusement, celle-ci possède toujours, comme vice-président d'Honneur, un homme plein de vie, malgré sa carrière déjà si remplie : M. Crépieux-Jamin. Il nous donne maintenant, presque chaque année, un livre nouveau ! Après *les Eléments de l'Ecriture des Canailles*, qui a eu un si légitime succès, voici maintenant un petit ouvrage édité avec un soin délicat : L'Age et

le Sexe dans l'écriture. Ce livre commence par une préface de M. Charles Richet qui contient de très curieuses observations sur le *geste vocal*. Il montre combien la voix, même réduite à une seule interjection, peut fournir d'indications variées sur celui qui la prononce.

Faites dire : « Ah ! » par cinquante individus divers, vous reconnaîtrez sans peine s'il s'agit d'un enfant, d'une femme, d'un étranger, d'un Parisien. « Ce que la vibration vocale fait si facilement, le geste du scripteur le fait presque avec une égale fécondité de nuances. L'analyse en est plus délicate, assurément, car il y a dans l'écriture beaucoup plus de convention que dans l'intonation verbale. Pourtant le principe est le même. Les hommes ayant beaucoup écrit ont pris des habitudes qui ne peuvent être différentes de leur mentalité profonde.

Le problème de l'âge et du sexe est un des plus difficiles à résoudre pour le graphologue. Cela surprend toujours les profanes. Et pourtant, aujourd'hui que les femmes coupent leurs cheveux comme ceux de l'homme, combien d'entre elles ont des têtes de garçons manqués.. On voit maintenant des jeunes gens imberbes portant de longs cheveux et des femmes aux cheveux courts. Si l'on ne nous montrait que les figures seules, combien d'erreurs ne commettrait-t-on pas en essayant de déterminer le sexe ! Dans une salle de spectacle, lorsqu'on ne voit émerger que les têtes, l'effet est parfois saisissant, et j'ai entendu mes voisins se demander : « Est-ce un homme ou une femme ? » C'est donc que, dépourvu des artifices habituels qui servent à les distinguer, on peut les confondre. Quand on y réfléchit, on comprend très bien que le geste graphique, *seul*, soit, dans certains cas, insuffisant pour révéler le sexe du scripteur. M. Crépieux-Jamin a procédé, dans son étude, selon la méthode expérimentale qu'il a introduite en graphologie avec tant de succès. Il a collectionné en grand nombre des documents d'enfants et d'adultes de toute catégorie et de tout âge, puis il les a comparés. Il nous démontre qu'il est presque impossible de reconnaître, dans une série de spécimens d'écritures d'enfants de 12 ans, celles des filles et des garçons. Les planches qu'il publie sont des plus suggestives et démonstratives. Nous assistons à toutes les recherches de l'auteur, et aux difficultés qu'il rencontre.

Il faut l'avouer, sans ambages, dit-il, le grand travail que représentent

ces dernières épreuves aboutit trop souvent à des données incertaines. Mais ce qui est indiscutable, c'est l'intérêt du contrôle et l'expérience qu'il confère au graphologue. On gagne toujours à labourer son champ.

Il nous donne cependant une nomenclature copieuse des « signes et des combinaisons graphologiques les plus habituelles chez l'homme et chez la femme ». Mais il nous les donne en les accompagnant de recommandations particulières :

Le secret des difficultés de la détermination du sexe par l'écriture consiste dans le manque de correspondance directe entre la cause et l'effet, c'est-à-dire entre l'écriture et l'organisme dans toutes ses particularités sexuelles. C'est *la résultante spirituelle du sexe* (souligné) qui seule se voit dans l'écriture. C'est pour cette raison souveraine que l'étude qui nous occupe sera toujours difficile pour tous et inaccessible à quelques-uns. Dans la nature humaine, tout est complexe, et s'il est vrai que la Graphologie est un merveilleux instrument d'investigation psychologique, elle ne révèle ses moyens synthétiques qu'à ceux qui comprennent l'infinie variété des caractères et l'infinie diversité des écritures (p. 33).

Si la recherche du texte d'un scripteur est difficile, celle de son aspect « physique » est illusoire, selon M. Crépieux-Jamin. Pour le démontrer, il a eu recours à d'ingénieuses expériences : il a réuni des écritures de jumeaux si ressemblants qu'on les confond : leurs écritures sont différentes ! Il nous donne l'écriture d'un géant de 2m28 qui pèse 374 livres et la rapproche de celle d'un nain mesurant 57 centimètres. L'écriture du géant est plus petite que celle du nain ! Voilà d'ingénieuses et d'irréfutables démonstrations.

Au sujet de l'âge, il a fait des recherches très curieuses. Il nous montre l'écriture d'une vieille domestique de 65 ans apprenant à écrire, puis les débuts calligraphiques de jeunes recrues, l'écriture des enfants et celle des centenaires, celle des malades et celle des êtres demeurés sains et vigoureux jusqu'à un âge avancé. Et il conclut que l'écriture ne montre pas toujours l'âge de l'état civil ; mais elle nous révèle parfaitement : 1° l'âge *physiologique*, le degré d'usure de l'organisme, et 2° l'âge de la *culture graphique*, pour les adultes apprenant à écrire ou bien ayant cessé d'écrire pendant très longtemps. Cette distinction est des plus heureuses et fécondes, aussi bien pour les graphologues que pour les experts en écritures. Lorsque nous avons à expertiser des actes provenant des gens de la campagne, nous pouvons avoir,

comme spécimens de l'écriture du *de cujus*, un texte tracé pendant le service militaire, par exemple, tandis que le document en question peut avoir été tracé 30 ans plus tard, le sujet n'ayant rien écrit entre temps, sinon quelques signatures. Les indications tirées de la culture graphique seront alors fort utiles à connaître.

On lira avec intérêt ce livre curieux et original, qui réussit à rendre attrayant pour tous un problème de graphologie supérieure très ardu.

Je n'en dirai pas autant de l'ouvrage de Mme Jenny Deseyne : **La Connaissance du Caractère par l'écriture**. Ce livre est fait par une femme qui connaît les bons traités de graphologie : elle les cite. Et elle parvient, partant de bases excellentes, à faire un livre absurde, ridicule et nuisible. Que nous sommes loin de la circonspection expérimentée du maître ! Nous rencontrons ici toutes les affirmations de l'incompétence prétentieuse. Cette dame nous donne, sans rire, le signe de l'arthritisme, du rachitisme, de la scrofule, de la dyspepsie, de l'entérite ! de la migraine ! de la méningite tuberculeuse ! ! de la syphilis ! ! ! du cancer, de la folie guérissable ! ! ! Tant d'assurance révèle, sans qu'il soit nécessaire de connaître l'écriture de l'auteur (qui éprouvera peut-être le besoin de me l'adresser...), la légèreté d'esprit et la sottise. C'est un très mauvais livre, que les graphologues sérieux ne peuvent que répudier.

Il en a paru un autre, qui ne vaut guère mieux : **L'homme est dans son écriture**. L'auteur, qui signe Professeur Raymond, s'appelle, en réalité, Tibor de Kuranda. Il paraît que c'est un Hongrois ruiné par la guerre, qui demande à la Graphologie, et aussi à l'Astrologie, et beaucoup, je pense, à la naïveté de ses « consultants », de lui rendre ses biens volatilisés.. C'est peut-être un excellent médium. On dit qu'il a « des songes », dont il possède, heureusement, la clé.. On dit qu'il a prédit la guerre. D'autres, qui ne se prétendaient pas « voyants », mais qui étaient clairvoyants, l'avaient aussi prédite. En tout cas, c'est sûrement un mauvais « professeur » de graphologie, et je déconseille vivement à ceux qui veulent s'instruire de recourir à ses recettes.

ÉDOUARD DE ROUGEMONT.

LES REVUES

La Renaissance: l'Amitié de Pierre Louys, par M. André Lebey. — *Le Monde nouveau* : des vers de M. Henri Jeanson. — *Europe* : d'un entretien d'Alexandre Blok avec Maxime Gorki ; vœux contre la raison ; les Russes et l'avenir de l'univers. — Naissance : *Le Navire d'argent.* — Mémento.

Un bel article de M. André Lebey — **La Renaissance** (13 juin) — rend hommage à ce que fut « l'amitié de Pierre Louys ». L'article, très émouvant de vérité, aboutit à cette amère et trop juste constatation :

La conception française de l'artiste est en train de disparaître devant une sorte d'évaluation à l'américaine.

Nous espérons bien que M. Lebey écrira quelque jour un Pierre Louys digne des belles pages que lui inspira Jean de Tinan. Le lecteur y puisera des raisons d'amitié pour Louys, d'apprendre tant de traits délicats de sa vie et le rayonnement d'une influence heureuse qui, par exemple, aida un Debussy à découvrir sa propre personnalité. Déjà, en peu de lignes, M. Lebey met en lumière ce Louys inconnu de beaucoup :

La rosserie des littérateurs, — il préférait cette désignation à celle d'homme de lettres, — est proverbiale. Je n'ai jamais connu la sienne, à moins qu'on ne dépassât la mesure. Alors, il s'amusait à des vers ou à des dossiers qui donnèrent à Marcel Schwob l'idée des *Diurnales*. A la suite d'un article terriblement injuste de Doumic, il avait composé un extrait de ses œuvres hilarant. Doderet s'en souvient et j'espère que ce recueil précieux sera retrouvé. Mais tout cela sans l'ombre même de méchanceté. C'est ainsi qu'ayant envoyé ses témoins à Doumic, et ses témoins, épouvantés, vu ce dont il s'agissait, à la pensée d'un accident toujours possible, ayant agi, peut être, trop brutalement et trop subtilement, de manière à ce qu'il ne se passât rien, il nous accueillit, Paul Robert et moi, — car j'étais le criminel, — avec d'amers reproches à la lecture du procès-verbal : « Mais c'est beaucoup trop dur pour l'autre » ! s'écria-t-il. Il me le répéta et m'en voulut pendant plus de huit jours.

Louys mettait en tout de l'élégance.

Qui ne l'a connu que dans ses dernières années ne peut se faire une idée de sa jeunesse et de son rayonnement. Il était magnifique, animait et recréait tout autour de lui, sans même y penser, spontanément. On pouvait alors être fastueux, avec modestie et perfection, et il n'y manquait point, de toutes manières, en tous lieux. Nulle part la littérature ne perdait ses droits et je me le représente encore chez Sylvain, une

nuit dite de plaisir — « mettons orgie », m'aurait-il soufflé alors, parce qu'il n'y en avait même pas eu l'ombre, mais pour se convaincre de ce que ces demoiselles n'avaient guère rendu praticable, — écrivant sur l'affreux papier des restaurants avec l'exécrable plume pointue Blanzy-Poure, qui le déchire, ces vers définitifs autant que parnassiens :

Les sylvains de chez Paillard
N'ont jamais suivi en vain
Pour leur vœu le plus paillard
Les nymphes de chez Sylvain.

De Séville, de Biskra, de chez Judith Gautier, aux environs de Dinard, ou de chez Ferdinand Herold, il nous envoyait, à Tinan et à moi, des poèmes de cet ordre, délicieux, comme lui-même, car il était le meilleur boute-en-train, toute la gaieté de notre petit groupe.

Et ceci, qu'on va lire, ne signifie pas — n'en déplaise à nos cadets — qu'une vieillesse précoce frappe la génération qui vient de passer la cinquantaine :

Voilà le merveilleux passé dont il était le prince, et qu'il emporte. Même de loin, immobile au fond de sa douloureuse retraite, il en demeurait la garantie vivante, et tout disparaît avec sa personne, qui ne le prolongera plus. Je ne retrouverai nulle part, auprès d'aucun autre, celte simultanéité du sentiment et de l'intelligence, toutes ces correspondances immédiates de la pensée que nous revivions ensemble et qui nous rajeunissaient. L'ombre monte autour de moi, autour de nous. Hier un petit malheureux s'étonnait presque de ma douleur et ne comprenait pas le reproche pourtant légitime que je lui murmurais parce qu'il avait négligé de venir à son enterrement : « Mais il n'était plus ! » finit-il par me dire. Décidément, le monde moderne n'a plus le temps d'avoir du cœur et, à force de n'en plus posséder, il n'a plus de raison. Il n'a pas davantage de force, car c'est la preuve de la faiblesse que de ne pouvoir ni souffrir, ni féconder la douleur. Il déserte, je le crains, en dépit de vagues hommages, rapides, le respect des grands hommes et des grands écrivains qui fait les grands peuples, — en même temps que cette culture désintéressée, aimable et profonde à la fois, toujours soucieuse de la perfection, dont Pierre Louys devient le symbole.

§

M. Henri Jeanson qui, lycéen, collaborait déjà à la presse quotidienne par des entrefilets au vinaigre, quelquefois cyniques, — souvent fort spirituels, — donne au **Monde nouveau** (16 juin) des poèmes qu'il raillerait volontiers, s'ils étaient d'un autre. On ne les lit pas sans songer à Coppée (qui tenait de Sainte-Beuve)

et au fameux *Toi et moi* de M. Paul Géraldy. L'accent manque de personnalité. On songe à Laforgue, aussi, un peu aux tableaux parisiens de Corbière. M. Jeanson n'a la distinction de l'un, ni l'incisive netteté du second. Mais, ces parrains divers qu'on lui reconnaît n'empêchent qu'il apporte du sien. S'il développe cette part, nul doute que nous ayons en lui un poète de qualité, — un poète des mœurs, un poète narquois, un peu nonchalant, aux grâces séduisantes, qui serait en ces années ce que fut M. Maurice Donnay au temps du *Chat noir*. Même ce titre : *Sourires mouillés*, qui est charmant, semble dater d'une quarantaine d'années. Dessous — c'est-à-dire : dans les vers négligés, pleins de vie, — il y a de la jeunesse, un talent que certains appelleraient du génie, si M. Henri Jeanson n'avait débuté vers sa seizième année dans les journaux.

a) Excuse.

Ce n'est pas ma faute, je n'ai pas aimé.
Vous m'en voulez ?... ce n'est pas ma faute.
J'avais un professeur. Il m'a appris le verbe aimer.
— Le futur seulement —
Puis il est parti brusquement
Et je n'ai pas eu le temps
D'apprendre le présent.
A présent, il est trop tard,
Passons au passé...
Madame ou Miss, je ne sais...
Comment vous appelle-t-on ?
— Emma, c'est un joli nom. —
— Non, c'est un passé défini.

L'à-peu-près final est un écho des *Complaintes* de Laforgue, peut-être ; toutefois, on trouve une saveur nouvelle à cette piécette, — dans « Jeux de mains » aussi, et « Aucun rapport » ou ce « Non » au début très heureux :

Je voudrais chanter l'humanité
Je voudrais chanter les remords
Qui s'en vont en grande vitesse
Dans les wagons des grands réseaux.
Je voudrais chanter les sanglots
Qui roulent, le soir, à minuit
Dans les taxis.
— Dans les taxis-autos,

Trois quatre-vingts, pourboire compris —
Je voudrais chanter le boulanger,
Le boulanger qui me vend à manger,
La fille qui me vend à aimer,
L'acteur qui me vend à pleurer,
Et le bouffon qui me fait rire comme,
Comme un bébé cadum.
Je voudrais chanter les peines des hommes.
Mais, pour chanter ces peines,
Ai-je le violon de Verlaine ?
Non, je n'ai que la bonne volonté
Du réputé
Monsieur Coppée.

M. Henri Jeanson termine son poème par ce trait familier :

Et le bout de mon nez
Est mon seul point de vue.

C'est le seul point de vue des lyriques. Il y a aussi « le nez de Cléopâtre » et le fameux conditionnel de Pascal.

§

Europe (15 juin) termine la publication des « Notes et Souvenirs de M. Maxime Gorki. Il y a là un bien curieux procès de la raison. Dès 1851, Tolstoï dénonçait, dans la connaissance, « le plus grand mal moral qui puisse atteindre l'homme » :

Dostoïevsky dit la même chose :

« ...Trop comprendre, c'est une maladie, une véritable, une entière maladie... beaucoup de connaissance, et même toute connaissance, est une maladie... »

Dans une lettre à Melnikov-Petchersky, le réaliste Pissemsky poussait ce cri :

« Que le diable emporte l'habitude de penser, cette gale de l'âme. »

L. Andreev disait :

« La raison a quelque chose d'un espion, d'un agent provocateur. »

Et il conjecturait :

« Il est fort probable que la raison est cette vieille sorcière masquée, la conscience. »

On peut chez les écrivains russes trouver par dizaines de tels aphorismes, qui tous témoignent très nettement d'un manque de confiance dans la puissance de la raison. C'est extrêmement significatif pour les hommes d'un pays dont la vie est construite aussi peu raisonnablement que possible.

Gorki évoque ensuite Montaigne chez qui l'on trouve à toute affirmation une contre-partie, et le fameux : « La pensée est un mal », de Tertullien. Tout cela, à propos d'un entretien de Gorki avec Alexandre Blok, la veille. Dans un rapport sur « la faillite de l'humanisme », Blok avait écrit, par exemple, qu'il est « impossible et inutile de civiliser la masse », et consigné maintes déclarations qui, pour Gorki, semblaient des concessions à « l'antiétatisme organique de la masse russe ». Blok était assez surexcité pour que son interlocuteur montrât quelque réserve dans ses objections.

Il semblait ne pas m'écouter, regardant la terre d'un air morne, mais, lorsque je me tus, il me parla de nouveau des hésitations des intellectuels russes dans leur attitude à l'égard du bolchevisme, et, entre autres choses, il me dit avec raison :

— Après avoir évoqué des ténèbres l'esprit de destruction, il est malhonnête de dire : ce n'est pas nous qui avons fait cela, mais ceux-ci. Le bolchevisme est l'inévitable conséquence de tout le travail des intellectuels dans l'enseignement, les journaux, de leur travail clandestin...

Suit un débat philosophique assez semblable à ceux des jeunes étudiants de tous les pays. Blok aboutit à ce rêve : l'homme, dans un avenir « incommensurablement éloigné, transformera l'univers en esprit pur ». Est-ce le « panpsychisme », demande Gorki. Et l'autre :

— Non. Car il n'y aura rien, sauf la pensée ; tout disparaîtra, transformé en pensée pure ; seule elle subsistera, incarnant en elle toute l'intelligence de l'humanité, depuis les premières lueurs jusqu'à l'ultime explosion de la pensée.

. . . .

Nous sommes devenus trop intelligents pour croire en Dieu et pas assez forts pour ne croire qu'en nous-mêmes. Comme soutien de la vie et de la foi, il n'existe que Dieu et moi. L'humanité ? Mais est-ce que l'on peut songer à la raison de l'humanité après cette guerre, et à la veille d'autres guerres inévitables et plus cruelles encore ?

...Si nous pouvions cesser complètement de penser, ne fût-ce que pendant dix ans... Eteindre ce feu follet trompeur qui nous attire toujours plus avant dans la nuit du monde, et écouter avec notre cœur l'harmonie universelle. Cerveau, le cerveau... C'est un organe peu sûr, monstrueusement gros, monstrueusement développé ! Enflé comme un goître...

...Que ne peut-on arrêter le mouvement, abolir le temps...

Gorki observe, après ces singulières déclarations d'un poète incontestablement grand :

Comme je venais de noter mon entretien avec Blok, un matelot de la flotte de la Baltique est venu chercher « des livres intéressants ». Il aime beaucoup la science, il attend d'elle la solution de toutes les complications de la vie, et il en parle toujours avec enthousiasme et avec foi. Aujourd'hui il m'a fait part, entre autres choses, d'une nouvelle bouleversante :

« Vous savez, on dit qu'un savant américain a inventé une petite machine d'une simplicité remarquable : un tuyau, une roue et une manivelle. On tourne la manivelle et on voit tout : l'analyse, la trigonométrie, la critique et en général le sens de toutes les histoires de la vie. La petite machine vous le montre, et elle se met à siffler. »

Ce qui me plaît surtout dans cette petite machine, c'est qu'elle siffle.

L'ironie quitte Gorki au moment de conclure ces « notes et souvenirs ». En voici les lignes suprêmes :

Bien que je sois absolument étranger au nationalisme, au patriotisme et autres maladies de la vue spirituelle, le peuple russe me semble cependant avoir des dons et une originalité exceptionnels, fantastiques. En Russie, les imbéciles eux-mêmes sont d'une bêtise originale, particulière ; quant aux paresseux, ils ont positivement du génie. Je suis convaincu que par la fantaisie, l'inattendu des détours, et pour ainsi dire par les enjolivements de la pensée et du sentiment, le peuple russe est pour un artiste la plus riche des matières.

Je pense que lorsque ce peuple étonnant aura fini de souffrir de tout ce qui lui pèse et l'entrave, lorsqu'il commencera à travailler avec la pleine conscience de la signification civilisatrice et pour ainsi dire religieuse du travail, il vivra d'une vie fabuleusement héroïque et apprendra beaucoup à cet univers fatigué et devenu fou de crimes.

. . . .

Ces « paresseux » qui « ont positivement du génie », — qu'en peut penser un occidental bien équilibré ? S'il est vrai que l'univers soit « fatigué et devenu fou de crimes », que saurait-il apprendre des Russes tels que nous les montre Gorki ? Ces mystiques n'ont jamais su que détruire, périodiquement, pour ensuite reconstruire, avec des matériaux et d'après des méthodes d'Occident. En ira-t-il différemment, demain ? L'intellectualité de Lénine a déchaîné les masses contre l'intelligence. L'Europe connaîtra-t-elle un semblable désastre ? Nous ne pouvons le croire. Gorki est trop Russe lui-même pour que son dilettantisme nous soit tout à fait intelligible. Et n'oublions pas que Blok a recouru

au suicide, pour ne pas assister au développement de la Révolution soviétique qu'il avait exaltée.

§

Naissance :

Le Navire d'Argent (nº 1, 1er juin, 7, rue de l'Odéon, Paris, 6e). — On dirait de la suite, sous un nouveau titre, de *Commerce*. Il y a une chronique, pleine de verve, de M. Valéry Larbaud, un poème de M. Supervielle, « le cahier B. 1910 de M. Paul Valéry », par M. Jean Prévost, — et une très précieuse Bibliographie de « la littérature anglaise traduite en français, des origines à la fin de la Renaissance ».

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (15 juin) : « Mangin », par M. G. Hanotaux. — « Lamartine en Orient », par M. Henry Bordeaux. — « L'automne à Charmes avec Claude Gellée », notes de Maurice Barrès, « mises en ordre », par M. F. Duhourcau.

La Revue Universelle (15 juin) : M. P. Termier : « A propos de l'ancienneté de l'homme ». — La suite de « Notre cher Péguy », où MM. J. et J. Tharaud se montrent des mémorialistes bien remarquables. — « Phaéton », un beau poème de Jean-Marc Bernard. — Un nouveau roman de M. René Bizet : « Anne en sabots ».

La Revue de France (15 juin) : « Sur la Crise de l'Intelligence », par M. Paul Valéry.

Les Lettres (juin) : « Alexandre Dumas fils », par M. F. Pascal. — « Miguel de Unamuno et la civilisation moderne », par M. J. Chevalier.

Partisans (15 juin) : « Sur Luigi Pirandello », par M. Léon Ruth. — « Saint-André », poème de M. André Salmon.

Les Marges (15 juin) : « Le théâtre de Curel », par M. Michel Puy. — « Cinq poèmes », de M. Jean Lebrau. — « La dame, à Toulon », par M. Marcel Millet. — « Le premier couple », nouvelle de M. Paul Jamati.

Revue Mondiale (15 juin) : « Lettres de Dostoïewski à Tourguenew ».

Revue hebdomadaire (13 juin) : « Reverrons-nous la guerre ? », enquête de M. H. Ruffin.

La Renaissance d'Occident (juin) : « Pour le centenaire de Charles de Coster ». — « Le miroir des roses spirituelles », de M. Pierre Broodcoorens. — « Le vitrail de feu », par M. Maurice Bladel.

Le Correspondant (10 juin) : *** « Les dernières épreuves de la Bulgarie ». — La fin du « Lady Hollond et ses amis », de M. A. Augustin-Thierry où, dans une lettre d'Augustin Thierry, de 1852, nous trouvons ce trait à retenir :

« Vous souffrirez du mal qu'ont ressenti les généraux et les officiers de l'ar-

mée française, à la fin des guerres de l'Empire. Leur ennui avait passé en proverbe et je me souviens que dans ma jeunesse nous disions : s'ennuyer comme un général de la Grande Armée.

La Renaissance (6 juin) : « Le véritable Abd-el-Krim », par Un Africain.

La Muse française (10 juin) : « Lamartine initiateur », par M. Maurice Levaillant. — « Lamartine et ses ailes », par M. Tristan Derème. — « M. de Lamartine et la gastronomie », par M. J. des Cognets. — « Lamartine et Victor Hugo », par M. Ad. Boschot. — « Lamartine, poète épigrammatiste », par M. J. Montagnac. — Une lettre inédite de Lamartine. — Poèmes de MM. Jean Lebrau, A. Marchon, M. Nouet, Maurice Pottecher, etc.

L'Europe Nouvelle (13 juin) : numéro consacré à La Pologne.

La Vie (15 juin) : « La Réunion, île des poètes », « Un siècle de littérature dans une colonie française », par MM. H. Potez, D. Helm, J. Royère, S.-Ch. Leconte, A. Ménabréa. — « La Réunion intellectuelle et économique », par MM. M.-A. Leblond, R. Didelot, C. Guy, Frappier de Montbenoit, J. Mélila et Louis Héry qui donne une fable créole : « La tortue et les deux canards ».

L'Alsace française (15 juin) : « Eugène Delacroix en Alsace », par M. H. Gillot.

Nos Poètes (15 juin) : Un « Paul Verlaine », de M. Ernest Raynaud qui apporte des clartés nouvelles sur le pauvre Lélian et la naissance de sa gloire.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Cinquante ans de peinture française : musée des Arts décoratifs. — C'est une excellente idée que d'entourer l'Exposition des Arts décoratifs d'expositions corollaires, dans les palais d'art de l'Etat et de la Ville. On compte ainsi montrer à nos visiteurs les merveilles de l'art français et c'est une occasion pour nous d'en connaître les raretés. A ce point de vue, l'Exposition du paysage, de Poussin à Corot, au Petit Palais, est fort bien faite. Elle permet aux Parisiens de se rendre compte de la valeur d'un paysagiste tel que Michel, si émouvant, et large, et dramatique, un de ceux qui ont le plus nettement formulé les états d'âme que crée le paysage dans la conscience, par le mouvement de ses lignes. Elle a aussi le mérite d'avoir ramené ici, pour un temps, des Musées de l'étranger les collections particulières de toiles d'une importante capitale. Poussin

surtout se magnifie pour nous de l'éclat d'œuvres dont nous ne connaissions que les reproductions. Un emprunt à une collection nous permet de voir un admirable paysage de Boucher, une claire vision de nature que la composition n'est pas venue gâter ; il fait songer à ces affinités de l'art de Boucher avec l'impressionnisme, similitudes que Berthe Morizot avait un jour accusée par une jolie copie. C'est un plaisir de mieux connaître Patel ; on pourrait faire plus fourni, plus détaillé. Mais telle qu'elle est, l'Exposition représente un très bel effort.

On en pourrait dire autant de la récente Exposition des cinquante ans de Peinture française au Musée des Arts décoratifs. Ici, les organisateurs se trouvaient en face d'une matière plus sensible. Un oubli n'y trouve point la même indulgence. Et si d'abord il faut rendre pleine justice au zèle des organisateurs, à la façon dont ils ont triomphé des difficultés de leur tâche, choisi de très beaux tableaux et de préférence parmi les chefs-d'œuvre les moins connus, il faut aussi les louer d'une présentation très claire et très spacieuse, donc très harmonieuse.

Il est entendu que les organisateurs n'ont pas voulu faire de sélection et nous imposer par leur choix la table des matières d'une histoire de la peinture française, pendant cinquante ans, les cinquante ans qui se sont écoulés tout près de nous, le plus près de nous et nous passionnent le plus.

Mais quoiqu'ils aient voulu faire, ils ont fait un choix, et un choix c'est une sélection, c'est donc une anthologie picturale qu'ils nous présentent. Est-elle parfaite. Sans oublis graves ?

Les oublis, les critiques et les bons amateurs les rectifient, ils y suppléent. Mais il faut songer que l'exposition a lieu dans un musée, qu'elle y est un enseignement pour beaucoup de jeunes gens qui y viennent prendre une leçon d'esthétique, et les oublis risquent de fausser l'excellent exposé d'esthétique contemporaine qu'ils viennent prendre là.

L'exposition du Petit Palais finit à Corot. Celle-ci reprend à Courbet.

Dans cette rétrospective des grands peintres morts, on s'étonne de voir J.-F. Raffaelli si peu représenté... un tableau rare, excellent : cette *Parade* résume une de ses séries. Il eût fallu une toile un peu plus importante, une notation de banlieue, par exemple, à côté de cette Parade.

On ne s'explique pas l'absence de Lepère. Voici un artiste considérable, dont l'œuvre picturale est nombreuse. Entendez-vous le réduire à la gravure et à l'illustration du livre, parce qu'il y a excellé : mais il n'est pas inférieur en son œuvre picturale à son œuvre de graveur: Ce n'est point un graveur qui s'est délassé à la peinture. C'est un peintre qui s'est longtemps adonné à la gravure. Ses paysages de Vendée expriment un art neuf, personnel. Dans sa façon de décrire l'arbre et le nuage, il a eu des adeptes. Il a exercé une influence, on ne peut l'omettre.

Alphonse Legros pourrait être représenté ; on a bien fait de rappeler Caillebotte pour un de ses bons tableaux, mais, pour figurer bien complètement l'histoire de l'impressionnisme, il eût fallu évoquer Bazille et aussi Zandomeneghi. Voilà un petit maître curieux et dont Degas faisait cas. Il est totalement oublié. C'était l'occasion de le rappeler. Un tableau de Zandomeneghi, une petite étude de Cals, qui compta au début de l'impressionnisme, cela n'eût rien gâté et eût certes contribué à l'aspect général d'exactitude de l'histoire de la peinture française dans ses dernières cinquante années, et puisque Degas et Pissarro, en même temps qu'ils appelaient Odilon Redon à participer à leurs expositions, y invitaient Ernest Serret, un très délicat petit maître dont les dessins rehaussés présentaient de jolis aspects des Tuileries, avec de jolis groupes d'enfants, on eût pu l'agréger à cette histoire abrégée de l'impressionnisme.

Il me semble qu'Alfred Dehodencq était un contemporain de Courbet. Il y a là un procès à reviser. Dehodencq, élève de Delacroix, est un magnifique peintre du Moghreb. Evidemment, dans une exposition il faut savoir se borner, mais pourquoi se borner aux notions universellement reçues ? Il y a eu un nommé Carrand et Vernay et Ravier et Seignemartin, groupe Lyonnais, capital.

Passons aux vivants. La question est là plus grave. Il peut y avoir préjudice pour des artistes de ne pas être comptés dans une sélection dont ils devraient faire partie. L'élasticité même de cette sélection, son accueil aux tons modernes, aux plus récents créateurs, en gage certain d'impartialité, est une preuve qu'on n'a rien voulu oublier et qu'on a cherché à représenter toutes les tendances. Il ne suffit pas de toucher savamment et au hasard à quelques notes du clavier. Il faut donner les accords principaux.

Et voici une exposition de peintres contemporains qui ne fait pas place à Louis Legrand.

Je ne connais guère d'artiste plus important et, si je comprends fort bien les raisons esthétiques qui ont déterminé les organisateurs à placer sur leur cimaise M. Derain, M. Deziré, M. Valdo Barbey et M. Boussingault, pour citer au hasard quelques choix heureux, je m'étonne qu'un des maîtres de l'art moderne, un évocateur aussi puissant de la vie de Paris que Louis Legrand ait été oublié. Certains artistes pensent que le dessin de Louis Legrand est le plus caractéristique de notre époque et son bouquet de couleurs des plus heureux. Son absence fausse l'anthologie.

Je ne veux pas écraser quelques jeunes gens de beaucoup de mérite et quelques Nestors admis par les marchands et les collectionneurs, jeunes adeptes de Matisse ou disciples de Gauguin, sous le poids de Valtat et d'Urbain. Voici deux artistes dont la modestie égale le talent. Les fleurs de Valtat, les paysages du midi d'Urbain, sont admirés des peintres. On les compte parmi les envois les plus significatifs de l'art actuel au Salon d'Automne ?

Nous ne nous trouvons pas évidemment en face d'une distribution par clan et groupes. Mais pourquoi l'admirable paysagiste et le puissant synthétiste qu'est Victor Charreton n'a-t-il pas été convié ? M. Suréda, notre meilleur orientaliste ? Pourquoi Quost est-il exilé, lui que les grands impressionnistes considéraient comme un vrai peintre ?

Evidemment il n'est pas d'une puissance extraordinaire, mai-il est doué d'une vraie finesse. Il est arbitraire de retrancher la représentation de la vie ouvrière d'Adler, le décor de Guillonnet, la peinture de Steinlen. Puisque Jongkind, Hollandais, est admis, pourquoi n'admet-on pas Zarraga, dont les œuvres donnent un tel accent de vraie peinture? Pourquoi à côté des jeunes peintres élus, William Malherbe n'est-il pas représenté par un portrait? J'en oublie ou plutôt j'en omets. Tout de même, puisqu'il y a des étrangers conviés, pourquoi Louise Breslau si vraiment peintre, si puissante interprète de figures mélancoliques, qui nous a donné le meilleur portrait qu'on a fait d'Anatole France, n'est-elle pas là ? Ne me dites pas que vous avez voulu surtout échantillonner des tendances. En voilà une, et claire et solide, avec sa

réalisation exceptionnelle, par exemple des portraits de fillettes.

Il y a des isolés qui comptent, Taquoy notre meilleur peintre animalier, paysagiste de premier ordre, et Paul-Emile Colin, qui a donné du travail rural de si sobres et solennelles images. Je ne parle pas de sa gravure, mais de sa peinture. S'il est question de tendances, puisqu'il y a Picasso et Bracque, gens de beaucoup de talent, pourquoi pas Gleizes, cubiste intégral?

Il y avait là une occasion de montrer un vrai Musée du Luxembourg, théorique et parfait. On ne s'en est pas préoccupé. Faut-il penser à des jeux de coterie ? Plutôt caprice, indifférence, goût particulier, dilettantisme.

Cette exposition prouve que les meilleurs peintres de figures, les meilleurs portraitistes étaient ceux qu'on reléguait au paysage, Corot, Monet. L'enseignement continue. Voilà une exposition qui représente à peu près le goût de l'amateur courant. Elle est pleine de trous. Pour les admis, parfois quelle insuffisance. Croit-on avoir représenté Seurat. Dans le groupe néo-impressionniste, à côté de Signac, représenté par une de ses belles œuvres, on a pu mettre un petit tableau d'Henry Cross, un dessin rehaussé d'Angrand.

Mais tout ce choix est arbitraire, dans des rigueurs qui décrètent la faillite de Carolus Duran, comme dans son palmarès, dont je ne voudrais effacer personne, mais où toutes les valeurs ne sont point représentées.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les nouveaux enrichissements du Musée du Louvre (antiquités orientales, peintures et dessins) ; dernière exposition des dessins donnés par Léon Bonnat au Musée de Bayonne. — Les expositions du Musée Guimet et du Musée Cernuschi.

Le département des antiquités orientales du **Musée du Louvre** a acquis dernièrement deux sculptures remarquables. L'une (exposée dans la salle chaldéenne du premier étage) est une statuette sumérienne découverte à Tello, taillée dans un albâtre de couleur brunâtre et d'un admirable travail ; malheureusement décapitée, elle représente le fils du *patési* Goudéa dont le Louvre, comme on sait, possède plusieurs statues : Our-Ningirsou (vers 2.500 avant J.-C.). Debout, les mains croisées l'une sur l'autre dans l'attitude de respect traditionnelle

qu'on observe dans les statues de Goudéa, le personnage se dresse sur une base sculptée qui n'est pas la partie la moins intéressante de ce monument : on y voit, en effet, une file de petits personnages barbus portant des corbeilles d'offrandes et fléchissant le genou, qui évoque sans doute le souvenir d'une ambassade venue d'un pays étranger. — L'autre sculpture, récemment découverte à Byblos par M. Montet, et placée dans la salle phénicienne du rez-de-chaussée du musée, est le buste, avec un fragment de la base, d'une statue du pharaon Osorkon Ier de la XXIIe dynastie. Ce qui le rend particulièrement intéressant, c'est l'inscription phénicienne qu'il porte et qu'y fit graver le roi de Byblos, Elibaal, en consacrant cette statue de son suzerain dans le temple de la grande déesse : « Que la déesse prolonge les jours d'Elibaal et ses années de règne sur Byblos ! »

Le département des peintures s'est enrichi, de son côté, de plusieurs belles pièces. Tout d'abord, une œuvre particulièrement précieuse, offerte par un Américain ami de la France, le colonel Michel Friedsam : une *Circoncision* peinte sur bois par un des élèves de Giovanni Bellini, Bartolommeo Veneziano, dont on ne connaît que de rares tableaux et qui n'était pas encore représenté au Louvre. L'œuvre a, par surcroît, le mérite d'être très importante ; elle ne comprend pas moins de dix personnages de grandeur naturelle vus plus qu'à mi-corps : faisant face à l'Enfant Jésus tenu par Marie, le grand-prêtre, à longue barbe blanche, en coiffe blanche et dalmatique ornées de broderies minutieusement détaillées, remplit son office, tandis qu'un acolyte relève sur sa manche le bord de sa chape ; en arrière sont groupés trois autres personnages masculins, dont deux coiffés de ces turbans que le frère de Giovanni Bellini, Gentile, avait observés à Constantinople ; à droite, leur faisant face, et derrière la Vierge, trois autres femmes : la vieille sainte Anne, une suivante et une figure énigmatique dont une résille et une couronne de feuillage enserrent les cheveux, se détachent sur la muraille, percée, à l'extrémité du tableau, d'une ouverture qui laisse apercevoir un riant paysage de montagnes avec, au pied, une petite ville italienne ou orientale. Au devant de la table, recouverte d'un linge damassé minutieusement rendu, se détache une pancarte portant la signature : « Bartolomaeus de Venezia, 1506 ». C'est donc

là une œuvre de la jeunesse de l'artiste encore fortement influencé par son maître et l'inexpérience s'y montre dans le groupement des figures, mais la sûreté du dessin, la recherche des belles harmonies de couleurs, le soin de l'exécution, confèrent à cette peinture une valeur d'art égale à son importance historique.

Deux autres tableaux sont venus enrichir les collections du XVIII[e] siècle : d'abord une belle toile de Lancret, *Le Duo*, léguée au Louvre par M[me] Bourceret avec réserve d'usufruit pour son mari, puis, acquis par le musée, un portrait d'homme en buste, vu de face dans un ovale, montrant dans un accoutrement d'intérieur un personnage à la physionomie ouverte où il semble — étant donné cette franchise d'expression — que l'auteur de la peinture se soit pris pour modèle. Mais quel est cet artiste ? Même si cette hypothèse était fausse, il ne nous semble pas, en tout cas, qu'on puisse donner cette œuvre à Watteau, comme certains l'avaient pensé.

Dans la section moderne, un don de M[me] Albert Lehmann a fait entrer un joli tableau de Boilly, *L'Averse*, et un legs de M[me] de Salvandy, née Rivet, deux tableaux importants : le portrait, peint en 1846 par Paul Delaroche, du comte de Salvandy représenté dans le costume de grand-maître de l'Université, et une toile infiniment précieuse par sa rare beauté et par ce qu'elle nous révèle du travail de la pensée du maître : l'esquisse par Delacroix de sa *Mort de Sardanapale*, ébauche fougueuse et rapide, d'un coloris magnifique, offrant avec la toile définitive beaucoup de différences de composition qu'il sera intéressant de constater lorsqu'on l'aura placée au Louvre en regard de celle-ci, et, pour notre goût, plus expressive et plus belle encore que la grande toile.

Le même département s'est enrichi également, par un don généreux de M[me] Hébert, veuve du célèbre peintre qui fut directeur de l'Académie Française à Rome, des tableaux et dessins qui garnissaient l'atelier de celui-ci. Les toiles, dont la plus ancienne, la *Demoiselle au piano*, date de 1836, et la dernière de 1895, permettent de suivre l'artiste à travers toute sa carrière ; avec des portraits de son père, de sa mère, de lui-même et d'une amie de sa famille, ce sont, pour la plupart, des compositions ou des études peintes en Italie et dont les personnages sont surtout ces belles filles de la Sabine qui lui servirent si sou-

vent de modèles ; la dernière en date de ces toiles, *Le Sommeil de l'Enfant Jésus*, nous offre encore une Madone pour laquelle posa une fille de Saracinesco. Tous ces types féminins, et aussi d'autres masculins, se retrouvent dans une série de dessins qu'accompagnent des paysages à l'aquarelle peints dans l'Italie méridionale et en Sicile et des relevés de fresques et de mosaïques décorant des églises de Rome et de Ravenne. Une autre série de dessins offre un genre d'intérêt différent : ce sont des études pour des portraits de Napoléon III, du prince et de la princesse Napoléon, de la princesse Bonaparte, de la princesse de Metternich et autres familiers des Tuileries.

Enfin, le même département a reçu en don, de M. André Joubin un carnet de croquis de la jeunesse de Delacroix, de M. Jannesson un *Portrait d'homme*, dessin rehaussé par Cals, et a acquis à des ventes récentes (dont celle de la collection Léon Michel-Lévy), deux albums de croquis par Corot, une étude au lavis de Delacroix pour la *Barque de Don Juan*, un important dessin de Gabriel de Saint-Aubin représentant Voltaire à sa table de travail méditant tandis qu'il écrit la *Pucelle* (dessins gravé par Ransonnette sous le titre *Le Rêve*), et un délicieux dessin du peintre parisien Louis Durameau, *La Partie de cartes aux bougies*, qui fit partie de la collection des Goncourt et qu'on avait admiré en 1920 à l'Exposition des petits maîtres du XVIII[e] siècle.

Mais le plus précieux enrichissement de ce département des peintures est la cession qui vient de lui être faite, et que nous avons annoncée succinctement il y a un mois, du *Portrait du roi Jean le Bon*, passé jadis de la collection Gaignières dans celle du roi Louis XV et conservé ensuite à la Bibliothèque Nationale, où bien peu de personnes se donnaient la peine d'aller le découvrir. Exécuté vers 1359 pendant la captivité du roi à Londres par son peintre de cour, Girard d'Orléans, qui l'avait suivi, c'est le plus ancien tableau français de chevalet que nous possédions, et il est bien juste qu'il aille enfin rejoindre au Louvre le *Parement de Narbonne* et les autres peintures de notre école française avec lesquelles il avait figuré à l'Exposition des Primitifs français en 1904. La Bibliothèque Nationale, qui cède, en outre au Musée du Louvre l'épée du grand-maître de l'ordre de Malte, pièce allemande de la Renaissance, donnée par Napo-

léon Ier (on l'a placée près de la dague de même provenance, dans la vitrine de la Galerie d'Apollon où sont les souvenirs des rois de France), reçoit, en échange, des musées nationaux plusieurs manuscrits précieux ayant fait partie de l'ancien Musée des Souverains : celui de Catherine de Médicis, celui de Marie Leczinska, une miniature du XIVe siècle représentant le Christ en croix, qui appartenait au Musée de Cluny et qui retrouve sa place dans le missel no 412 de la Bibliothèque Nationale d'où elle avait été enlevée autrefois (que de réparations semblables seraient à accomplir dans nos diverses collections!), enfin un lot de gravures du XVIIe siècle. Louons sans réserve le directeur des Beaux-Arts, celui des Musées nationaux et l'administrateur de la Bibliothèque Nationale de cette heureuse opération de reclassement qui, grâce à une bonne volonté réciproque, remet ces différentes œuvres à la place qui leur convient.

Enfin, à partir du 8 juillet, on pourra admirer au Louvre la dernière série des dessins donnés par Léon Bonnat au Musée de Bayonne ; elle comprendra, cette fois, les dessins italiens des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

§

Au Musée Guimet est ouverte depuis le 14 mars une exposition destinée, comme celles qui ont déjà été organisées là depuis quelques années et comme celles qui suivront, à tenir le public au courant du grand effort archéologique fourni par nos savants en Orient et Extrême-Orient et de leurs découvertes. La plus grande partie de cette nouvelle exposition est consacrée aux résultats des fouilles entreprises en Afghanistan depuis 1923 par M. et Mme André Godard, à la suite d'une convention, signée entre le gouvernement afghan et notre compatriote M. Foucher, qui réserve à la France le privilège des fouilles dans ce pays pour une période de trente ans. Cette première campagne, dans un pays non encore exploré, n'a guère consisté qu'en travaux de reconnaissance : photographies, établissement de plans, relevés de peintures et, çà et là, quelques sondages. Le résultat n'en est pas moins très intéressant. Ces travaux ont porté sur trois groupes de sites : l'un comprenant Jelalabâd, Hadda, Kâboul, où les créations sculpturales se rattachent à l'art mi-grec, mi-hindou, du Gandhâra ; le second formé par les sanctuaires de Bâmiyân, le

cité aux cent couvents et aux douze mille grottes où se dressent de colossales statues du Bouddha d'un art encore gréco-bouddhique ; enfin Gazna, l'ancien capitale du sultan Mahmoûd, conquérant de l'Inde au commencement du xie siècle, et pendant un temps la capitale intellectuelle et artistique de l'Islam, dont l'art sert de lien entre l'art de la Perse et l'art musulman de l'Inde. On observera avec intérêt, devant les documents rapportés par M. et Mme Godard, ces divers caractères et l'on s'arrêtera particulièrement devant les statuettes ou têtes de statuettes rapportées de Hadda, dont la grâce et la souplesse sont tout à fait charmantes et font vivement regretter la destruction, par les musulmans fanatiques de Hadda, d'une grande partie des statues découvertes par M. et Mme Godard, puis devant les photographies du site si curieux de Bâmiyân avec sa falaise percée de grottes et des deux Bouddhas colossaux de 35 et de 53 mètres, enfin devant les relevés très fidèles, exécutés par Mme Godard, des peintures qui décorent les niches de ces statues et où se combinent les influences des peintures sassanides et hindoues.

A cette intéressante vision d'un art qui nous était à peu près inconnu est jointe une contribution nouvelle à l'histoire de l'art chinois sous forme de photographies et d'estampages, rapportés par M. Lartigue et l'archéologue suédois Oswald Sirén, des grottes de T'ien-loung chan récemment découvertes et dont les sculptures (l'une, malheureusement décapitée, d'un Bouddha, rapportée par M. Lartigue, figure ici) révèlent un art chinois que des influences hindoues ont rendu plus gracieux et plus souple que d'ordinaire. D'autres photographies montrent des animaux frustes et réalistes qui décorent le tombeau de Hou-K'iu-ping, découvert en 1914 par notre compatriote Victor Ségalen. Ces hauts-reliefs sont d'un intérêt capital pour l'histoire des origines de la sculpture chinoise à cause de leur date (iie siècle avant J.-C.), antérieure de deux siècles aux plus anciennes sculptures chinoises connues jusqu'ici.

L'exposition annuelle du **Musée Cernuschi** (ouverte depuis le 15 mai et qui durera jusqu'au 31 juillet) est la suite de celle qui avait été consacrée, il y a deux ans, à l'art décoratif siamois (1). Aujourd'hui M. d'Ardenne de Tizac nous fait con-

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1923, p. 791 et 792.

naître, grâce surtout aux pièces recueillies par M. F. Pila, notre ministre au Siam, qui avait déjà fourni la plupart des éléments de l'exposition de 1923, la statuaire siamoise. Les sculptures réunies là sont, pour la plupart, des têtes en pierre ou en bronze où les artistes ont évoqué surtout la figure du Bouddha concentré dans sa méditation intérieure et ont réussi souvent à traduire de façon intense cette vie spirituelle. C'est de l'admirable art khmer, qui a produit, du IXe au XIIIe siècle, tant de chefs-d'œuvre de sereine et grave beauté comparables aux plus belles productions de notre Moyen âge (un masque d'homme du IXe siècle, offert récemment au musée par M. Adhémar Leclaire, en est ici une nouvelle preuve) que dérive cet art siamois. Aussi a-t-on eu raison de grouper en deux vitrines un choix de sculptures khmères (appartenant aux collections de M. Bouasse-Lebel et de M. Robert Ochsé) qui comprennent, à côté de têtes méditatives profondément émouvantes, d'autres d'une intensité de vérité et de vie tout à fait inattendue (comme celle, d'une conception toute moderne, d'un homme criant) qui montrent cette filiation. On peut suivre cet art du Siam dans toute son évolution, du XIe au XVIIIe siècle, mais ses plus belles productions datent de l'époque dite de Lopburi (ville importante de l'empire khmer, conquise par les Siamois au XIIIe siècle) ; il y eut là, du XIe au XVe siècle, une période dont les œuvres sont tout imprégnées de l'esprit khmer; mais, ensuite, comme partout, l'habileté des artistes tourne à la formule et à la sécheresse, et ce sont là les défauts des créations de l'époque d'Ayuthia à partir du XVe siècle jusqu'au XVIIIe.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Les grandes ventes de printemps. — Les ventes Jacques Seligmann et Lehmann. — Collection Léon Michel-Lévy : Tableaux, pastels, dessins, aquarelles. — Vente Durighiello : Antiques. — Collection Maurice Gangnat : Tableaux par Renoir, Cézanne et Vuillard. — Exposition d'Art oriental à la Chambre de la Curiosité.

Des ventes importantes marquent la saison de printemps 1925 : telles, la vente Jacques Seligmann (18 mai), la vente Lehmann (4, 5, 8, 11, 12, 13 juin), la vente Léon Michel-Lévy (17 et 18 juin), la vente Joseph Durighiello (20 juin), la vente Maurice Gangnat (24 et 25 juin).

Les circonstances m'ont empêché d'assister à la dispersion des collections **Jacques Seligmann et Lehmann**. Je préfère n'en point parler, ayant l'habitude de n'écrire que sur les choses que j'ai pu voir et juger. J'ai seulement entendu dire que les résultats de ces ventes avaient plutôt déçu les intéressés. Beaucoup d'estimations furent dépassées ? Sans doute ! Mais il faut oser convenir que les prix obtenus ne sont pas en rapport avec le coefficient d'augmentation de toutes choses.

En tous cas, j'en ai fait la constatation saisissante pour les ventes Michel-Lévy et Durighiello. J'ai étudié de près la **Collection Léon Michel-Lévy**. Tout y était de choix, et, même, dans ce choix, des pièces tranchaient par leur rare qualité. Prenons, par exemple, l'*Ile Enchantée*, de Watteau, estimée 500.000 fr. par l'expert, M. Féral, et adjugée 475.000 fr. à M. Wildenstein.

Ce morceau de peinture est un des plus typiques du Maître, des plus délicats, des plus raffinés, des plus parfaits. C'est du Watteau idéal, pour tout dire. Mise en vente avant la guerre, cette œuvre n'aurait pas manqué d'atteindre 300 et même 400.000 fr. Si vous multipliez par le coefficient 4, qui représente l'augmentation des choses, ou la diminution de notre franc, l'*Ile Enchantée* aurait dû monter à 12 ou 1.500.000 fr. Nous sommes donc loin de compte !

Je laisse de côté l'*Enseigne*, adjugée 470.000 fr. à M. Féral sur sa demande de 500.000 fr. La question de l'authenticité est encore controversée, et je n'ai pas à prendre parti. Mais les Chardin, les Hubert Robert, les Fragonard, pense-t-on sérieusement qu'ils firent le maximum ? Les *Prunes* et les *Pêches*, de Chardin, dépassèrent largement les estimations. Et puis après ? Plaçons-nous carrément au temps d'avant la guerre. Soutiendra-t-on que les *Prunes*, adjugées 220.000 fr., n'auraient pas dépassé 52.000 fr. et les *Pêches* 40.000 (adjugées 153.000 fr) ? M. Wildenstein, aujourd'hui acquéreur pour 415.000 fr. du *Philosophe*, de Fragonard, l'aurait-il obtenu en 1914 pour 100.000 fr. ?

A la **Vente Durighiello**, ce fut pire.

La délicieuse *Vénus accroupie*, bronze antique de 275 millimètres de hauteur, d'une conservation parfaite et d'une patine verte extraordinaire, revint par commission à M. Fritch-Estran-

gin pour 305.500 fr. Disons franchement que c'est pour rien ! Si nous vivions en des temps normaux, une pareille œuvre aurait approché du million. On m'a d'ailleurs raconté que, au moment de la guerre, M. Durighiello l'avait vendue 500.000 fr. à un musée d'Amérique. Les circonstances obligèrent ce musée à rompre le marché. A la même époque, M. Durighiello avait également vendu 300.000 fr. à M. Pierpont-Morgan son *Apollon citharède*, estimé aujourd'hui 150.000 fr. et acheté 143.000 fr. par l'expert, M. Sambon. Le grand collectionneur avait l'habitude de ne régler qu'une fois par an ses achats d'antiquités. Durighello, pressé de besoins d'argent, le fit harceler par un intermédiaire. Pierpont-Morgan, impatienté, fit rendre l'*Apollon* à son propriétaire. C'est ainsi que ce bronze a pu passer en vente le 20 juin. Le prix obtenu est modeste, sinon dérisoire.

Et cependant il faut rendre justice aux experts et aux commissaires-priseurs. Tous prodiguent travail et efforts. MM. Lair-Dubreuil et Baudoin s'occupent de leurs ventes avec un zèle et une activité incontestables, et ils les dirigent avec une maîtrise évidente. Les catalogues sont présentés avec un art, une science, et une conscience qui honorent les auteurs, MM. Paulme, Lasquin, Leman, Sambon, Féral, Catroux. Mais tout cela est impuissant contre un mal qui est d'ordre général, qui provient d'une politique néfaste, inaugurée après la guerre, s'accentuant chaque jour non seulement en France, mais dans tous les pays. Nulle part, personne n'a le courage d'écraser les punaises bolchevistes qui empoisonnent la vie de tout le monde, arrêtent l'élan au travail, détruisent la confiance, inquiètent la paix et même la sécurité de chacun. Nul n'ose plus rien risquer ni entreprendre devant l'audace impunie de toute une canaille internationale.

Dans les ventes, grands marchands et amateurs réputés s'abstiennent, se réservent, ou hasardent à peine des enchères timides.

M'objecterez-vous le succès de la **Vente Maurice Gangnat** ? Je dirai tout de suite que la vente Gangnat n'a rien à faire avec l'antiquité. Ceux qu'elle intéressait sont même les ennemis de l'antiquité, malgré la présence parmi les acquéreurs de MM. Ed. Jonas et Alphonse Kahn. Qui aime l'art d'un Renoir ne peut que détester l'art ancien. Et, réciproquement, celui qui admire la perfection d'un Chardin et la suprême distinction

d'un Watteau ne peut avoir qu'envie de vomir devant la gaucherie et la vulgarité d'un Renoir, dont toutes les femmes ressemblent à d'ignobles « pierreuses » des fortifs. Entre nous, avez vous vu des filles plus communes, plus épaisses, plus empâtées, plus lourdes, aux anatomies moins modelées, que la *Danseuse au tambourin* et la *Danseuse aux castagnettes*, adjugées 700.000 sur demande de 100.000 fr. ! Ça, des danseuses ?... Ah ! Zut ! qu'on foute enfin la paix avec cet art prétendu transcendant ! Et tant pis si les spéculateurs, les snobs et les nouveaux riches lui font un succès, d'ailleurs éphémère ! Car, dans cinquante ans, que restera-t-il de l'œuvre d'un Renoir ? Quelques natures-mortes. Dans ce genre, Renoir montre en effet du dessin, de la couleur, du goût, une composition agréable. De même, il y a bien des qualités dans les paysages de Cézanne. Les *Bords de l'Oise* sont remarquables d'expression frissonnante. Son *Grand arbre* (adjugé 528.000 fr.) se dresse dans un paysage bien ordonné, au coloris séduisant. Mais, prétendre que Cézanne est le plus grand peintre de tous les temps, c'est se payer notre tête !

Autant j'ai éprouvé d'agacement à parcourir l'exposition de la Collection Maurice Gangnat, autant j'ai ressenti de joie calme et délicieuse à visiter, sous la conduite de mon ami Charles Vignier, l'**Exposition d'Art Oriental** installée dans les salles de la Chambre syndicale de la Curiosité et des Beaux-Arts.

Ici le moindre objet parlait d'art et de poésie. Et, cependant, que de variété, en même temps que d'originalité, dans toutes ces manifestations d'un même art !

Nous voici devant une vitrine. Les objets les plus divers la garnissent. C'est une applique d'argent en forme de biche. L'animal semble courir. Le métal est d'une patine où s'harmonisent toutes les couleurs (Collection David Weil.)

Bien curieuse aussi, cette fibule en forme de scorpion fait d'une plaque d'argent gravée, avec incrustations de cabochons (collection Charles Vignier.)

Et qui ne voudrait posséder cette louche en argent en forme de feuille de bananier, ciselée de rinceaux, au manche terminé en tête de canard (même collection) ?

Plus loin, voici le n° 4. C'est un rouleau de soie d'époque Tang, sur lequel le peintre a tracé des femmes exquises d'élé-

gance (collection Berenson). Bronzes, pierres, jades, faïences rivalisent en richesse de décoration. J'ai vu des plats et des bols devant lesquels on passerait des heures à admirer les ornements et leurs coloris. Les Chinois et les Persans furent de grands artistes. M. Charles Vignier est un de ceux qui ont le plus contribué à nous les révéler. C'est lui qui a organisé cette précieuse exposition de la Chambre syndicale de la Curiosité. Il en a établi le catalogue, sans discuter d'ailleurs les attributions de collectionneurs. Son intention est de revenir sur cette question et de discuter ces attributions.

Il prépare sur ce sujet un ouvrage considérable qui sera un véritable monument de l'art extrême-oriental.

JACQUES DAURELLE.

LETTRES ANTIQUES

Platon : *Le Sophiste*, texte établi et traduit par Auguste Diès, Les Belles-Lettres. — Horace : *Odes, Epodes et Chant Séculaire*, publiés par Frédéric Plessis, Hachette. — Auguste Dupouy : *Rome et les Lettres latines*, Colin.

Le Sophiste, dont l'authenticité est suffisamment garantie par les seules allusions d'Aristote, est un des dialogues les plus subtils de Platon. Rebutés par la sécheresse apparente des problèmes qu'il discute, bon nombre de lecteurs, après en avoir commencé la lecture, n'ont point eu le courage de briser la coque pour parvenir à l'amande. Les uns ont avoué que toutes ces discussions sur l'être et le non-être n'étaient qu'un jeu puéril et qu'un tournoi scolaire. Les autres, « plus profondément enfoncés dans l'obscurité du non-être » et familiarisés avec ce manque de lumière, ont déclaré net ne rien comprendre à cette métaphysique, et ne voir que du galimatias dans cette longue et interminable série de déductions. Et pourtant le *Sophiste* compte au nombre de ces dialogues dont la lecture est indispensable à qui veut comprendre la métaphysique platonicienne et pénétrer jusqu'au cœur de la pensée, subtile certes, mais combien lumineuse et profonde, du fondateur de l'Académie. Ce dialogue est d'ailleurs écrit en une langue admirable. L'ironie platonicienne s'y donne libre cours ; elle voile, comme d'un léger sourire, le grave émoi d'une pensée qui se sert, pour se manifester, d'un style aussi ferme que net, aussi simple que précis. Toutefois, au cours de la discussion, si on rencontre de temps à autre des répétitions, des

redondances, des grandiloquences, des formules techniques et de déconcertantes métaphores, tout cet appareil, emprunté au comique d'école, n'est là que pour donner plus de vie à une discussion qui, en faisant état des habitudes de penser et de s'exprimer particulières à un temps, sait, avec un art sans égal et une aisance accomplie, se saisir du particulier pour s'élever au général et se servir du transitoire pour établir l'éternel. Effectivement, le but ostensible de l'enquête à laquelle se livrent les interlocuteurs du *Sophiste*, est d'arriver à obtenir une définition du sophiste. Pour plus de commodité et avec une ironie qui s'attache à tous les méandres de la pensée, on convient de chercher cette définition de la même façon qu'on s'y prendrait pour obtenir une définition aussi juste que possible du pêcheur à la ligne. De la même manière que le pêcheur donne la chasse aux poissons, le sophiste donne la chasse aux hommes. Il choisit de préférence les jeunes gens riches. Il leur vend, comme un commerçant, les connaissances relatives à la vertu et leur apprend, moyennant salaire, l'art de disputer, de tout mêler, de tout contredire et de profiter de tout. Or, la science du sophiste n'est qu'une science illusoire.

Au lieu de s'appliquer à connaître les choses mêmes, les réalités essentielles, elle ne s'occupe que de leurs apparences et prend ainsi des ombres pour des réalités. C'est ici que la seconde partie du dialogue se soude à la première. La transition est fournie par la question de savoir si l'erreur n'implique pas, malgré Parménide, la croyance au non-être. Définir le sophiste, en effet, un artisan de pensées fausses qui sait, par les images qu'évoque sa parole artificieuse, donner l'être à ce qui n'est pas, c'est manifestement supposer qu'il impose l'être à ce qui n'a point d'être, et que le non-être existe. On a beau se dire que le non-être est impensable et inexprimable, les formules mêmes qui nient le non-être ne le peuvent nier sans le penser et l'exprimer. Si nous disons, d'autre part, que le sophiste est un animateur de simulacres, force nous est de convenir qu'un simulacre est une apparence, c'est-à-dire, si on le compare à la réalité, un non-être, d'où il résulte que, un simulacre ayant une certaine existence, le non-être a par suite une certaine existence. Pour être logiques, il nous faut donc admettre que l'être n'est pas en quelque manière, et réciproquement que le non-être est en quelque manière.

Or, le non-être ne supprime pas l'être, mais le distingue; ce n'est point le contraire de l'être qu'il exprime, c'est simplement autre chose que lui.

Toute réalité qui s'affirme, en effet, présente deux faces : l'une par laquelle elle se pose et réalise le quantum défini de son être ; l'autre par laquelle elle s'oppose, nie de son être l'infinité des êtres qu'elle n'est pas, et s'enveloppe ainsi d'une zone illimitée de non-être.

Ainsi donc le non-être, ramené par Platon au simple concept de la *différence*, n'a qu'une extension relative : en opposition à un être déterminé, il désigne chaque fois le fait d'*être différent*. L'existence du non-être étant établi, un discours devient faux quand il affirme d'un sujet ce qui n'est point de lui, ce qui est autre que lui. Or, si les discours peuvent être faux, la pensée, ce dialogue intérieur de l'âme avec elle-même, peut être fausse aussi. Et, s'il y a des images fausses de la réalité, l'usage de ces fausses images peut constituer un art de duperie, de falsification, et cet art, c'est l'art même du sophiste.

Il faut savoir gré à M. Auguste Diès d'avoir compris et élucidé à souhait l'importance capitale de ce dialogue. Outre les indications historiques qu'il renferme, et qui sont d'un prix infini, le *Sophiste*, en effet, jette une lumière sur la théorie des idées. Il ne suffisait pas, en effet, de poser les idées ; mais, les idées posées, il importait de savoir si elles communiquent entre elles, comment elles s'interpénètrent et de quelle façon certaines d'entre elles s'attirent par une affinité naturelle et certaines autres se repoussent par une naturelle contradiction. La longue et intéressante notice qui précède le texte, si doctement établi, et la traduction de M. l'abbé Diès, nous renseignent parfaitement sur tout l'intérêt qu'a ce dialogue pour la connaissance de la dialectique platonicienne. Cette traduction, littérale et lisible, est tout à l'honneur de cet excellent helléniste.

Parallèlement au magnifique effort de l'Association Guillaume Budé, la Librairie Hachette continue la publication de sa *Collection des éditions savantes des principaux classiques grecs, latins et étrangers*. Le texte de toute l'œuvre d'Horace doit comprendre trois grands volumes in-8. Le premier : **Odes, Epodes et Chant Séculaire**, a été établi par l'éminent latiniste qu'est M. Frédéric Plessis. A la différence des éditions de la société des Belles-Lettres, les éditions savantes de la librai-

rie Hachette ne publient que le texte des grands auteurs. La traduction française y est remplacée par un commentaire critique et explicatif qui, suivant le texte pas à pas, l'éclaire, le précise et permet, en essayant de résoudre toutes les difficultés qui se présentent, ou d'indiquer tout au moins toutes les tentatives qui ont été proposées pour les trancher, de le lire avec suite, avec compréhension, et de tirer de son *contact* immédiat tout le fruit désirable. Bien des fois un tel commentaire remplace avantageusement tout essai de traduction. Tel est le cas du commentaire aussi savant qu'abondant, aussi précieux et intelligent que sensible, dont M. Frédéric Plessis accompagne le texte des Odes, des Epodes et du Chant Séculaire qu'il vient de nous donner. Grâce à lui, la lecture d'Horace se fait à la lumière de tous les commentateurs qui se sont occupés d'élucider sa pensée. Et, pour mieux préparer le lecteur à la compréhension pleine et entière du poète, M. Frédéric Plessis, en guise de préface, a écrit une *Vie d'Horace* qui, dans sa concision, nous renseigne avec tact et justesse sur la jeunesse campagnarde d'Horace, sur son éducation, sur sa vie. Dans l'*Etude Littéraire* qui suit, le savant et consciencieux éditeur s'élève contre la prétention moderne qui veut que, sous l'influence d'une mode qui fait de la poésie latine un simple reflet de la poésie grecque, les Odes d'Horace manquent d'invention, de sincérité, d'enthousiasme. Il n'est pas juste, en effet, de refuser à Horace le privilège de l'invention, sous prétexte qu'il a eu des modèles ; s'il a imité les Grecs, c'est aux poètes éoliens de Lesbos qu'il s'est particulièrement attaché. La lyrique dorienne de Pindare, sa fantaisie débordante, ne convenaient aucunement au génie pondéré et mesuré des Latins. Au contraire, le vers éolien qui, par le nombre fixe de syllabes, donnait une impression constante de mesure, le ton passionné des œuvres d'Alcée et de Sappho, les sujets qu'ils traitaient, si favorables à l'analyse et à l'expression de sentiments personnels, tout désignait les œuvres des poètes éoliens à l'attention romaine, tout les destinait à être un jour naturalisés dans le Latium. C'est ce que Catulle avait pressenti ; et c'est ce qu'Horace a réalisé.

Lisons donc les Odes d'Horace pour les admirer, ainsi qu'elles le méritent, non pour les critiquer et les dédaigner, comme on y est trop souvent enclin depuis près d'un demi-siècle. Ce qu'il a pris à ses devanciers grecs, il l'a *repensé* par lui-même ; et, dans cette poésie bien

romaine, il a mis des préoccupations, une morale, nombre de belles images qui demeurent son bien propre. Ce bonheur et ce soin d'expression que louait Pétrone, la finesse, l'animation et la variété, et, dans les grandes pièces, l'élévation de la pensée, la force et la droiture des sentiments patriotiques et religieux, font de ses Odes une des lectures les plus fécondes en nobles plaisirs littéraires. Le lieu commun dont on lui reproche d'user trop fréquemment, est au contraire quand il se revêt, comme chez lui, d'une forme ingénieuse, une condition d'intérêt durable et supérieur. On a dit avec raison qu'il est le fonds même de la poésie, et que Victor Hugo ne diffère pas en cela d'Horace. C'est une idée fausse, bien que répandue, que ce soit affaire aux poètes de trouver du nouveau : le génie, ou simplement le talent, sont toujours assez nouveaux par eux-mêmes et ne peuvent que perdre à rompre avec la tradition.

Puisque nous parlons des Lettres latines, signalons comme d'une lecture extrêmement attrayante et féconde, le petit livre que vient de publier M. Auguste Dupouy sur **Rome et les Lettres latines**. L'auteur n'a point voulu faire de cet ouvrage une histoire proprement dite de la littérature latine. Il s'est contenté, en s'attachant à la personnalité la plus vigoureuse, la plus attachante que puisse nous offrir la littérature des Romains, et qui n'est autre que celle de Rome, de considérer les auteurs latins dans la lumière de la vie et non dans l'ombre des écoles, à les présenter dans leurs rapports avec la politique, les croyances, les mœurs, tout en présentant cette politique, ces croyances, ces mœurs à travers des ouvrages qui deviennent ainsi les témoins très vivants des états successifs d'une culture qui dut une partie de sa grandeur à l'idée qu'elle se fit de la grandeur de Rome. Ecrit avec un goût éclairé, ce livre n'est pas celui d'un spécialiste qui sacrifierait tout à l'érudition : c'est l'œuvre d'un maître qui sait enseigner et d'un historien qui aime la poésie. Aussi, dès les premières pages, le lecteur est-il conquis et attaché. Dans sa fougue à défendre Rome contre ceux qui lui dénient le goût des arts et le sens naturel des lettres, il se peut que M. Auguste Dupouy épouse un peu trop les vieilles et irréductibles rancunes que l'austérité romaine, même en les couvrant de fleurs, garda toujours contre Athènes et la culture grecque, et soit enclin par là à diminuer, peut-être outre mesure, sa dette envers la Grèce. Cicéron n'a point, malgré tous ses efforts, arraché la gloire du genre philosophique à l'Hellade et « rendu ses bibliothèques inu-

tiles ». Est-il bien sûr d'ailleurs, quoi qu'en écrive M. Auguste Dupouy, « que ce n'est pas Athènes, l'artiste, mais Rome, la positive, qui a eu davantage le sentiment du divin » ? Nous ne le croyons pas.

MÉMENTO. — *Phidias et Socrate*, par Gérassimos Vocos. Une nouvelle édition, magnifiquement présentée, des *Epigrammes d'amour de Rufin*, tirées de l'Anthologie grecque et publiées en édition collective avec des notes, une traduction, des tables et un essai sur la vie du poète, par Paul-René Cousin et Thierry Sandre.

MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un essai de réhabilitation. Nouvelles recherches sur le « Rosier des Guerres » de Louis XI. — La science historique est paradoxale. Les vivants ne peuvent se raconter, faute de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, et la vérité attend, pour se révéler, que ses témoins aient disparu. On prétend ainsi la dégager des passions, sans se demander si l'on peut la comprendre sans elles. Cette vérité donc, fruit de la pensée vivante s'escrimant sur la pensée morte, impose peu à peu sa relativité comme un dogme absolu. On construit le passé comme on taille un marbre et l'on fait sauter les arêtes comme les éclats de pierre.

Le *Rosier des Guerres* est ainsi tombé sous le ciseau. Les historiens de Louis XI ne manquent jamais de citer ce mystérieux ouvrage (1). D'aucuns même ont pu en reproduire quelques lignes (2), mais la plupart n'en ont parlé que pour l'enfoncer plus profondément dans l'ombre. Cinq éditions en ont été données, toutes comprises entre les années 1521 et 1616. Deux d'entre elles ne sont connues que par ouy dire (3); sur les trois autres, l'une est très incomplète (4) et deux sont falsifiées (5). Depuis

(1) Il est cité ou étudié en particulier par Bayle, Colomies, Duchesne, Duclos, Duverdier, Fontette, Grigniaud, Hellot, Joly, Kaulek, Lelong, Lacroix du Maine, La Monnoye, Pierre Mathieu, Moreri, Gabriel Naudé, Paulin Pâris, Petit-Dutaillis, de Paulmy.

(2) Duclos, Paris, Petit-Dutaillis...

(3) 1521, Paris, chez la veuve de Michel Le Noir, petit in-4 ; 1553, Lyon Olivier Arnoullet.

(4) 1616, Paris, N. Buon, in-8.

(5) 1522 et 1528, Paris, François Regnault, in-4.

1616, plus rien. La fortune acharnée a voulu enfin que son authenticité soit mise en doute et son origine royale suspectée.

Si pourtant ce livre d'enseignements destinés au dauphin est l'œuvre de Louis XI, il est digne d'un autre sort. C'est ce que nous allons essayer de montrer, en nous appuyant sur les faits nouveaux que son examen nous a révélés.

Ouvrons l'un quelconque des manuscrits de la Bibliothèque Nationale (1) et lisons le prologue :

Pource que des choses qui sont sceües et congnües par experience, on scet mieulx et plus au vray parler que de celles que on ne scet que par ouy dire ; après ce que nous avons contemplé et ramené en memoire aucunes choses, qui en nostre temps sont advenües en nostre Royaulme de France, touchant le gouvernement, garde et deffense d'icelui, tant du vivant et regne de nostre feu pere de noble memoire le Roy Charles septiesme de ce nom, que Dieu absolve, que du nostre ; et sur ce, visité et conferé les choses advenües au temps de nos predecesseurs Roys de France et les appendances d'iceulx, precedens et subsequens et dependences, comme les Croniques le mettent, desirons que ceulx qui apres nous viendront et regneront, especiallement nostre très cher et très aymé fils Charles Daulphin de Viennois, qu'il puisse bien proffiter, regner et triumpher en l'accroissement de nostre dit Royaulme.

Nous voyons que Louis XI s'y nomme expressément, et s'en déclare l'auteur. Or en 1522 et en 1528, François Regnault transformait ainsi ce prologue :

...après ce que le feu Roy de noble memoire Loys XIe de ce nom eut contemplé et ramené en mémoire aucunes choses advenues en son Royaulme de France, tant de son temps que du vivant et regne du Roy Charles VIIe son père... etc.

On ne peut rien conclure de ce texte contre l'authenticité de l'œuvre, car elle est tout ainsi transformée et l'éditeur n'a peut-être changé le prologue que pour pouvoir se permettre sans lèse-majesté de changer le reste.

Jusqu'au siècle dernier, les commentateurs se partagèrent selon qu'ils connurent le prologue d'un manuscrit ou celui de Regnault.

En 1841, dans son étude sur les manuscrits français de la bibliothèque du Roy (2), Paulin Paris concluait à l'authenticité;

(1) Il y a huit manuscrits à la Bibliothèque nationale : fonds français, nos 442, 1.238, 1.239, 1.240, 1.965, 4.986, 17.278, 24.261.

(2) Tome IV, pages 116 à 133.

il s'appuyait pour cela sur le texte du prologue, analogue dans tous les manuscrits, et sur un passage de la table des chapitres spécifiant : « ...par Loys XIe... »

Quelques années après cependant, il revenait sur sa conclusion et se ralliait à l'avis de Kaulek, qui, en 1883, dans la *Revue historique* (1), venait de faire la démonstration contraire.

Cette démonstration, qui a eu jusqu'à ce jour force de loi, est fondée sur la présence, dans les manuscrits 1240 et 4986, de quatre vers faisant suite à un poème liminaire qui, lui, est donné par presque tous les autres manuscrits ; ces quatre vers

> De par son humble et obeissant subject
> Dont le nom est EN REPROCHE N'Y SIET ;
> Car qui à point les letres en assiet
> Trouver le peult, se ne fault en son giet.

donneraient en anagramme le nom du véritable auteur du rosier, le médecin astrologue Pierre Choysnet. Paris ne s'y était pas tout d'abord attardé, car ces vers ne sont pas dans le manuscrit 442, qu'il considérait comme l'original ; mais Kaulek retrouva le même anagramme dans une autre œuvre de Choysnet (2) ; il trouva même une autre pièce en vers, adressée par ce dernier au Roy et se terminant ainsi :

> Qui de ceste art, ditte chevalerie
> Veult plus savoir pour conquerir gransterres,
> Querir le fault ou *Rosier des Guerres*
> Que ay fait pieça pour vostre Seignorie.

Le doute ne semblait plus permis, et depuis, la personnalité de l'auteur n'a plus été remise en question. Pourtant, il nous a semblé utile d'y revenir, car la démonstration admise ne nous semble pas probante.

Sans considérer que, si l'œuvre appartenait réellement à Choysnet, son nom devrait être sur tous les manuscrits, nous allons montrer que la présence de cet anagramme prouve seulement qu'il a eu une part, importante sans doute, à la rédaction du *Rosier*, mais que Louis XI en a écrit ou dicté la partie la plus intéressante.

Le *Rosier des Guerres*, en effet, comprend deux parties bien

(1) Tome XXI, pages 312 à 332.
(2) *Le livre des trois âges de l'homme.*

distinctes : l'une, du chapitre I au chapitre VII inclus, contient « rozes et boutons de instructions et beaulx enseignemens pour roys, princes, chevaliers, cappitaines et gens de guerre... » ; la seconde partie ne comprend que deux chapitres, le VIIIe, « préparatif au suivant » ; le IXe enfin « ...par Loys XI... contenant Croniques abregées du Royaulme de France... »

Déjà Paris admettait que les maximes pouvaient ne pas être de Louis XI, mais que les Croniques étaient assurément de lui, le « par Loys XI » (1) étant en tête du IXe chapitre, consacré aux dites chroniques. Ce qui nous confirmerait d'abord dans cette opinion, c'est que le VIIIe chapitre « préparatif » est en somme un prologue analogue au premier. Le même auteur n'aurait pas jugé utile cette deuxième introduction ; on a plutôt l'impression d'être devant deux œuvres soudées. Mais il nous semble au contraire que, si une des deux parties seulement est de Louis XI, ce doit être la plus courte, la plus personnelle, la plus digne d'un souverain, les maximes. Cette conclusion est d'autant plus tentante que, en marge des chroniques, comme le note Paris, sont des notes de Louis XI. Pourquoi aurait-il annoté un texte de lui au lieu d'insérer ses remarques dans le texte ? Enfin, et ce qui détruirait l'argument de Kaulek, notant qu'il est inconcevable que Louis XI donne du « Monseigneur » à des ducs, ce terme déférent n'est que dans les Chroniques ; les maximes sont moins respectueuses. Il semble donc très possible à première vue que la première partie soit l'œuvre personnelle du roi et qu'il ait laissé à quelque autre, Choysnet par exemple, le travail de compilation qu'il n'avait pas le loisir de faire.

Cette idée *a priori* nous a été confirmée par l'étude des manuscrits. Le manuscrit 442 était considéré par Paris comme l'original ; Kaulek a montré depuis que quelques phrases y manquaient qui se retrouvaient dans d'autres. Ce manuscrit est pourtant particulier, tant par son luxe que par ce qu'il contient en plus du *Rosier*. Nous y trouvons d'abord un calendrier très complet, avec les noms des Saints et leurs villes d'origine ; les

(1) Ce « par Louis XI » se trouve dans tous les manuscrits, sauf dans le n° 24.261, qui, par erreur sans doute, porte « parle Louis XI ». Regnault même l'a respecté par inadvertance. Le président d'Espagnet, en donnant son édition tronquée de 1616, le reproduit aussi, bien que l'œuvre s'arrête au milieu du VIe chapitre ; il travaillait, du reste, sur un manuscrit original et ignorait les éditions précédentes, ainsi que les manuscrits complets.

mois avec indication du nombre d'or, de la lettre dominicale et du rapport des nones, des ides et des calendes avec notre système mensuel ; et une pieuse oraison pour chaque mois au bas de chaque page. Puis viennent des prières à la Vierge et à saint Georges, au milieu desquelles s'intercale une lettre de Louis XI à son fils, lui offrant le rosier et lui expliquant les raisons de cette offre. Enfin, au milieu des prières également, se trouvent les lignes suivantes :

Trois choses qui font le roy regner et estre riche et avoir renommée et benediction perpetuelle :

Bien garder et augmenter son domaine.

Tenir bonne justice, et ses gens d'armes en bon ordre et en crainte.

Garder et augmenter la chose publicque de son royaulme.

Pour le premier : Que pour tout amortissement en baillast au dit domaine autant de rente que monte le quart de l'amortissement. Et pour ennoblissement, le quint en rente de ce que vault ce pour quoy on vuelt estre anobly.

Par justice on est plus craint et plus amé, et gens d'armes tenuz en crainte servent mieulx leur prince et le prisent plus. Et de tant que font moins mal, le peuple est plus obéissant et a mieulx faculté de payer et aider à son seigneur, et l'ayment mieulx.

Et quant on deffendroit toutes doreures, ce ne serait que bien fait : car en ce est tout or perdu. Et aussi que nul ne portast ni usast de soie ; et que les foyres anciennes du royaume fussent revoquées. Et seroit toute richesse.

Or ce texte, qui se trouve là détaché du *Rosier* et mis en relief au milieu des prières, existe dans les manuscrits 17.273 et 24.261, et y est placé à la fin des maximes. Les autres manuscrits ne le contiennent pas. Le manuscrit 442 ne contenant pas les quelques phrases relevées par Kaulek et qui figurent aux 17.273 et 24.261, ces deux-là doivent être considérés comme les plus complets.

Or, à la fin des Chroniques, dans ces deux manuscrits seulement, est cette phrase :

Cy finit le noble rosier des guerres contenant les chroniques de tous les empereurs et Roys qui ont été ou Royaume de France et sont jusques au dit Roy noble Loys XI de ce nom, faites et abregées sur son commandement.

Les chroniques ont donc été composées *pour* Louis XI. Il en a ensuite adressé au dauphin un exemplaire de luxe, joignant à ses enseignements et aux chroniques des prières et sa lettre d'en-

voi, détachant en outre le texte qui lui semblait le plus pratiquement utile pour le mettre en relief ; enfin il a ajouté aux chroniques ses notes personnelles, constituant ainsi l'ensemble des connaissances indispensables au futur prince (1).

Ainsi, sans mettre en doute l'anagramme de Choysnet, nous voyons qu'il peut s'appliquer au texte seul des chroniques. Les conseils politiques sont de Louis XI, et c'est le plus intéressant de l'ouvrage (2).

Pour ce qui est de la différence entre ces conseils généraux et la précision des instructions données à son fils par Louis XI en 1482, rien de surprenant : le roi à ce moment était malade, inquiet, et donnait là ses dernières recommandations et non pas un enseignement d'ordre général. Il n'aurait pas attendu ses derniers moments pour faire ce que tous les souverains faisaient alors à l'usage de leur fils, un recueil d' « enseignemens », le résultat de leur expérience personnelle, des conseils d'ordre général exactement dans le genre du Rosier (3).

Nous pensons avoir suffisamment montré l'origine royale de cet ouvrage. Pour s'en convaincre d'avantage, on peut considérer ce qu'auraient d'audacieuses les pensées du *Rosier* sous la plume d'un courtisan, et ce qu'elles ont de naturel, venant de celui même qui cherche à racheter ses actes par ses paroles, habileté aussi humaine que politique.

Si le nom de l'auteur ne suffisait pas à attirer l'intérêt sur cette œuvre qui jette cependant un jour intéressant sur une des physionomies les plus curieuses, nous noterons encore un fait étrange et qui n'a pas jusqu'ici été signalé, à notre connaissance : c'est l'analogie entre certains passages du *Rosier* et de *L'Art de la guerre* de Machiavel. Cette analogie va parfois jusqu'à l'identité :

(1) Nous concluons donc que les manuscrits 17.273 et 24.461 sont les originaux. Vient ensuite le 442, manuscrit de luxe destiné au dauphin. Les autres doivent s'intercaler entre celui-là et le 1965, qui est de l'année 1498 et est certainement le dernier, puisque c'est le seul qui note l'avènement de Charles VIII.

(2) N'en déplaise à Kaulek, les Rois ne trouvaient pas ce genre d'ouvrages indigne d'eux. Voir la longue liste d'œuvres semblables dans la préface de Claude Jolly à sa traduction du Codicille d'Or, d'Erasme, 1665, in-12.

(3) Ainsi tombe aussi l'argument de Kaulek jugeant impossible que le Roi transporte un si lourd manuscrit au cours de ses longs voyages ; il lui a été facile, d'étapes en étapes, de jeter les maximes au scribe chargé de les colliger.

... qu'il ne s'esbahisse neant plus que s'il était seur de avoir la victoire... — *Rosier*, IV, 6.

..... n'engagez jamais une action que lorsqu'ils ont l'espérance de vaincre... — Mach., VII.

Car quant on a à faire en aucune autre chose et on y erre, on y peut bien amender après, mais quant on a mesprins en bataille, on ne la peut amender : ainçois tantost l'en la peine, qui ensuit ce que on a erré. — *Ros*., VI, 1.

Les fautes dans lesquelle on tombe à d'autres égards peuvent souvent se corriger ; mais pour celles que l'on commet à la guerre, on en porte la peine sur le champ. — Mach., II.

...qu'il ait et preigne par escript les chemins et les pas d'iceulx, par où l'on y peut aller plus court et plus seurement, et quels dangiers il y peut avoir et des remèdes à l'encontre... il doit avoir meneurs et guides, qui sache les voyes et preigne garde à eux, qu'ils ne facent traison, et en ce cas les menacer à mort, et leur promettre moult de biens s'il les maine bien. — *Ros*., VI, 3.

Il faut qu'un général ait des cartes de tout le pays qu'il traverse, qui lui fassent bien connaître les lieux... Il se fera précéder encore de guides, gardés par bonne escorte, en leur promettant de fortes récompenses pour leur fidélité, des peines terribles pour leur perfidie. — Mach., V.

Tu dois toujours faire ce qui est convenable à toy, et nuisible à ton adversaire, et penser que ce qui luy aide te nuist toujours. — *Ros*., VI, 7.

Tout ce qui sert votre ennemi vous nuit; tout ce qui lui nuit vous sert. — Mach., VIII.

Nuls conseils ne sont meilleurs que ceulx que ton adversaire ne peult savoir avant que tu les faces. — *Ros*., VI, 7.

Les meilleures résolutions sont celles qu'on cache à l'ennemi, jusqu'au moment de les exécuter. — Mach., VII.

Coustume peult plus ayder en bataille que vertu. — *Ros*., VI, 7.

La discipline vault mieulx à la guerre que l'impétuosité. — Mach., VII.

A peine peult-il estre vaincu, qui cognoist veritablement la force de ses gens et de ses adversaires. — *Ros*., VI, 7.

Il est difficile de vaincre celui qui connaît bien ses forces et celles de l'ennemi. — Mach., VII.

Vertu aide plus que ne fait multitude ; aucune fois aide plus le lieu que la vertu. — *Ros*., VI, 7.

A la guerre le courage vaut mieux que la multitude ; mais ce qui vaut mieux encore, ce sont des postes avantageux. — Mach., VII.

Nature crée peu de fors hommes, mais par bonne doctrine, plusieurs sont plus fors que par vertu corporelle. — *Ros.*, VI, 7.

La nature fait peu de braves : on les doit le plus souvent à l'éducation et à l'exercice. — Mach., VII.

Choses soudaines espouvantent les ennemis, et celles qui sont accoustumées sont mises en despit. — *Ros.*, VI, 7.

Les choses nouvelles et imprévues épouvantent une armée, mais avec le temps et l'habitude elle cesse de les craindre. — Mach., VII.

Celuy qui a ses gens espandus et suit ses ennemis follement, il leur vieult donner la victoire qu'il avait acquise. — *Ros.*, VI, 7.

Poursuivre en désordre un ennemi en déroute, c'est vouloir changer sa victoire contre une défaite. — Mach., VII.

Grant sens est de contraindre son ennemy plus par faim que par fer. — *Ros.*, VI. 9.

Il vaut mieux triompher de son ennemi par la faim que par le fer.— Mach., VII.

Ceulx qui ne font garnison de victailles avant que besoing en soit sont vaincus sans fer. — *Ros.*, VI, 9.

Un général qui ne fait pas de grandes provisions de vivre sera vaincu sans coup férir. — Mach., VII.

On doit moult garder que nul ne change son ordre en temps qu'on doit batailler ne que l'un en voise de lieu en l'autre, car tantost lieue noyse et confusion. — *Ros.*, VI, 9.

Pendant le combat, si vous ne voulez pas jeter le désordre dans votre armée, ne donnez jamais à un bataillon un autre emploi que celui qui lui était d'abord destiné. — Mach., VII.

Celluy qui se fie plus en ses gens à cheval doit querir les plus convenables lieux pour chevaucheurs... Celluy qui se fie plus aux gens à pié doit querir les lieux plus convenables aux gens à pié. — *Ros.*, VI, 9.

Il faut choisir son champ de bataille, selon qu'on a plus de confiance en sa cavalerie ou en son infanterie. — Mach., VII.

Quant on doubte que l'espie de ses ennemys ne s'embaste et tapisse es tentes, on doit commander et faire secrètement pour sçavoir que tous voisent par jour en leurs pavillons et tantost il sera congneu et prins. — *Ros.*, VI, 9.

Voulez-vous découvrir s'il y a quelque espion dans le camp : ordonnez à chaque soldat de se retirer à son quartier. — Mach., VII.

Quant tu sçauras que tes ennemys scevent ton conseil, il te convient muer l'ordonnance que tu avais faite. — *Ros.*, VI 9.

Changez subitement de dispositions, quand vous apercevrez que l'ennemi vous a pénétré. — Mach., VII.

Prens conseil à plusieurs de ce quest à faire, et de ce que tu voudras faire parle à peu de gens et loyaulx. — *Ros.*, VI, 9.

Interrogez beaucoup de gens sur le parti que vous avez à prendre ; ne confiez qu'à très peu d'amis le parti que vous avez pris. — Mach, VII.

Paour et peine chastient les chevaliers en leur hostel. Mais en lost lesperance et le loyer les font meilleurs. — *Ros.*, VI, 9.

Que pendant la paix, la crainte et le châtiment soient le mobile du soldat : pendant la guerre, que ce soit l'espérance et les récompenses. — Mach., VII.

Les bons duez si ne se combatent pas en bataille comme fors par aucune bonne achoisson ou par grande necessité. — *Ros.*, VI, 9.

Jamais un bon général ne risque une bataille, si la nécessité ne l'y force, ou si l'occasion ne l'appelle. — Mach., VII (1).

Nous n'avons pas besoin d'insister. Ces quelques exemples sont frappants. Qu'en peut-on conclure? L'*Art de la guerre* a paru en 1521. Machiavel avait-il eu connaissance du *Rosier* pendant les guerres d'Italie et en avait-il fait son profit? — Cela ne serait pas surprenant, puisque d'autre part il professe son admiration pour la science guerrière des Français. Ou bien Louis XI et lui ont-ils puisé à la même source? Il serait intéressant de le rechercher.

Nous laissons à d'autres, plus savants que nous, cette tâche, trop heureux si nous avons pu attirer l'attention de quelques-uns sur ce noble *Rosier des Guerres*.

Espérons qu'il lui sera enfin rendu justice et qu'il aura encore avec Machiavel une ressemblance : c'est de n'avoir été si longtemps méconnu que pour retrouver une gloire durable.

Car

Les beaulz faiz qui sont fais par la force des gens ne durent que tant que ceulx vivent qui les firent. Mais ce qui est mis en escript pour le profit commun est perdurable (2).

MAURICE DIAMANT-BERGER.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Lettre ouverte à M. E. Rabaud, professeur de biologie expérimentale à la Faculté des Sciences de Paris (3).

Monsieur,

Vous voulez que, dans les *Ennemis de J.-H. Fabre et Ferton*,

(1) Ne sachant pas l'italien, nous reproduisons une traduction. L'original est peut-être plus près encore du *Rosier*.

(2) *Ros.* VI, 9.

(3) V. le *Mercure de France* des 1er juin et 1er juillet.

je me sois « appliqué exclusivement à l'interprétation libre » de vos textes relatifs à Fabre, « agrémentée de copieuses injures ». Et vous ajoutez : « procédé facile, surtout, à qui n'a pas le choix ».

Le lecteur jugera si ma démonstration manque d'arguments. Mais, en tant qu'injurieux, plutôt que « copieux » je me suis montré d'une sobriété grande et vous auriez entendu autre chose si je ne m'étais pas gardé de porter la défense de J.-H. Fabre sur le terrain sentimental. Comment pouvais-je, cependant, ne pas appeler calomniateur un homme qui ose accuser un pareil modèle de probité et de scrupule d'avoir — pour qu'on lui pardonne de taire ses prédécesseurs et ses contemporains tant pillés par lui ! — inventé *le prétexte mensonger.... que son impécaniosité lui défendait l'achat de livres et de revues* ?

... Mais voyons un peu si vous n'auriez pas mieux fait de rester tranquille au lieu de vous décider à rompre le prudent silence où depuis deux ans vous vous teniez enfermé. J'ai quatre pages à vous consacrer ; les voici.

Vous attribuez à Réaumur, à Lepeletier, à Audoin, à Léon Dufour, dans l'étude du phénomène de la paralysation, une part telle que le mérite de Fabre, au lieu d'être éclatant, serait médiocre — et vous allez jusqu'à affirmer en italiques, qu'il se borne à *rien* (p. 31 de votre factum). *Depuis Réaumur, le fait* (de la paralysation) *est devenu d'observation banale* — répétez-vous. Réaumur, Monsieur, n'a rien à faire en cette question. Le seul passage duquel on puisse inférer que Réaumur a vaguement soupçonné l'existence du problème s'applique (tome VI, mémoire 8, p. 245 et s.) à une certaine « guêpe solitaire », remplissant le nid de ses larves de « vers verts », qui restaient vivants jusqu'à ce que la larve les dévorat. Or Réaumur n'a pas songé une minute que ces vers pouvaient avoir été piqués et, à plus forte raison, paralysés. Il a cru que « la disposition que ces vers ont à se rouler en anneaux donne de la facilité à la guêpe pour les bien arranger dans une cellule » et ce, d'autant plus, que « la guêpe qui les a apportés a évité autant qu'il était en elle de leur faire du mal ».

Lepeletier, cent ans après Réaumur, a découvert l'existence du problème. Il a su poser le problème, non, certes, avec la magnifique ampleur de Fabre, mais enfin dans ses éléments essentiels.

Quant à Audouin et Léon Dufour, qui en ont reçu l'énoncé de Lepeletier, et qui ont travaillé en commun à le résoudre, ils ont abouti à une conclusion toute différente de celle de Fabre, conclusion dont Fabre, à l'émerveillement de Dufour, a démontré, en 1855, l'inexactitude. Audoin et Dufour avaient cru que la proie de l'hyménoptère est morte et ils supposaient qu'elle se conserve fraîche parce que le venin de l'hyménoptère a des propriétés antiseptiques. Fabre a établi que la proie reste vivante et il a prouvé qu'elle se trouve paralysée en suite d'une ou plusieurs piqûres reçues dans le centre ou dans les centres nerveux, foyer des facultés motrices...

Vous et les vôtres, Monsieur, avez fini par persuader au public que (pour employer l'expression dont M. André Gide est redevable à M. Bohn) les observations de Fabre sur la paralysation sont, peu ou prou, *une mythologie*. Vous protestez, quant à vous, n'avoir jamais nié la réalité de la piqûre paralysante ; et si vous estimez (expliquez-vous) que l'apport de Fabre, en cette matière, se réduit à rien, c'est seulement parce que Fabre aurait prétendu que l'hyménoptère connaît, de façon rigoureusement précise, le point où doit pénétrer l'aiguillon ! ! Vous soutenez que cette précision absolue a été, dans tous les cas, proclamée et reproclamée par Fabre, qu'elle est l'axe de sa prétendue découverte et que cet axe renversé, la prétendue découverte choit de tout son long. Un pareil raisonnement (toujours en admettant, par politesse, votre bonne foi, encore qu'elle soit difficilement croyable) démontre une ignorance fantastique des travaux fabriens. Je vous renvoie, Monsieur, ou plutôt je renvoie le lecteur à la majeure partie du tome IV des *Souvenirs*. Et notamment aux deux chapitres intitulés *Objections et Réponses* et *Le Venin des Apiaires*. Il y lira des phrases comme celle-ci (p. 269) : les hyménoptères « blessent-ils réellement de leur dague les ganglions dont il faut abolir l'influence ? C'est possible. Se bornent-ils à déposer leur gouttelette de venin sur le ganglion, ou tout au moins dans son intime voisinage ? Je ne dis pas non ».

Allons ! Monsieur, votre procès est jugé, et bien jugé. Qu'il s'agisse du travail de Fabre sur la paralysation, qu'il s'agisse des autres travaux (parmi lesquels cinq ou six ne sont pas moins conséquents que ce travail-là), que trouvons-nous, de l'un et de

l'autre côté de la barricade ? — D'un côté nous trouvons, de Léon Dufour à M. Emile Bouvier, en passant par Milne Edwards, Darwin et ses disciples, par Dumeril et Blanchard, par Pérez, Edmond Perrier et le Commandant Ferton lui-même, tout ce qui porte un nom en matière d'entomologie et de psychologie animale. La plupart de ces savants sont transformistes et ils ont lutté âprement contre Fabre sur le terrain philosophique, mais ils ont tous proclamé, en la motivant, leur admiration pour son génie de savant pur. Et c'est justement le cas d'un éminent entomologiste actuel, qu'il faut bien que je vous cite, parce que les vôtres et vous vous usez, peu honnêtement (permettez-moi de vous le dire) de ses travaux. C'est le cas de M. Paul Marchal, directeur de la Station Entomologique de Paris, lequel ne manque jamais d'affirmer son profond respect pour celui dont il lui est arrivé de combattre (en observant à l'aide de la méthode qu'on doit à Fabre, certains paralysateurs) les théories antidarwiniennes.

En face de ces « incompétents béats », voici le bloc des « naturalistes avertis » au sommet duquel vous vous juchez : M. Rabaud, M. Picard, M. Bohn, plus deux ou trois individualités négligeables en la cause, puisque sans titres officiels. Et aussi, hélas ! un certain nombre de spécialistes de la nomenclature, lesquels ne pardonnent pas à l'auteur des *Souvenirs* sa boutade sur les naturalistes « pour qui l'entomologie consiste à placer l'insecte sur un bouchon en lui collant sous les pattes une étiquette à nom latin ». Certes, les boutades de Fabre lui coûtent cher. Celle-ci lui a valu la haine de l'excellent L. Bedel, ex-président de la *Société Entomologique de France* que votre factum (p. 27) ne manque pas d'appeler à la rescousse. Mais ce farouche et militant ennemi a tout de même rendu à Fabre, sans le vouloir, un bel hommage — et le seul qu'il pouvait lui rendre. Car quand, tome IV de sa *Faune des Coléoptères du bassin de la Seine* (p. 40 et 41) Bedel insinue que les observations de Fabre sur les Bousiers sont « peut être la partie la plus originale de son œuvre », comment ne pas remarquer que c'est un orfèvre, je veux dire un nomenclateur des Bousiers, qui parle !

Que n'ai je le loisir, Monsieur, de m'occuper de vous, non plus pour défendre Fabre, mais par amour de l'art et pour analyser votre cas clinique ! Je montrerais que le savant qui accompagne chez vous le critique reste en parfaite harmonie avec ce

dernier; et que vos travaux personnels, lorsque vous touchez, du moins, à la psychologie animale sont tout à fait ceux qu'on peut attendre d'un homme au jugement duquel l'auteur des *Souvenirs* ignore l'*a*, *b*, *c* de l'observation, d'un homme pour qui l'œuvre fabrienne n'est que *l'expression d'une fausse théologie*, d'un homme pour qui le style de Fabre constitue *un bavardage pédant et monotone*. Parbleu! celui qui a conçu, par exemple, les expériences rapportées dans votre étude *Le Retour au Nid de Vespa Silvestris* (« La Feuille des Naturalistes », mars 1924) est logique en méprisant celles de Fabre sur le sens de la direction des Chalicodomes et des Cerceris!!!

Mais je n'ai pas de temps à perdre et je ne suis pas sûr, en conséquence, de pouvoir répliquer à la réplique de M. Picard. Ayez donc l'obligeance, Monsieur, de lui dire (puisqu'il en prend texte pour m'accuser d'ignorer les « rudiments de la zoologie ») que c'est le typo qui a composé (page 324, dernière ligne de l'étude que vous jugez tous deux si cuisante) *goutte de glaise*. J'avais écrit cette fois comme plusieurs autres (v. notamment *Le Génie de J.-H. Fabre*, p. 122), *goutte de glaire*. — Et croyez-moi, je vous prie, l'un comme l'autre, votre serviteur.

MARCEL COULON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

A Anvers : Le Salon de « L'Art Contemporain » : Peintures de Constantin Meunier, Marcel Jefferys et Auguste Oleffe. — La réception d'Hubert Stiennet à l'Académie. — Louis Delattre et son œuvre. — Deux disparus : le Dr Antoine Depage et Gaston Furst. — Mémento.

Il existe une vieille rivalité entre Bruxelles et Anvers, l'une et l'autre se disputant la prééminence spirituelle du pays et toutes deux cherchant à l'affirmer par des manifestations esthétiques auxquelles le peuple et l'élite se trouvent tour à tour conviés.

Jadis, cortèges, expositions, salons de peinture et de sculpture, rétrospective de quelque artiste illustre attiraient, au moins une fois l'an, les foules belges dans les rues de la Capitale ou sur les bords de l'Escaut et, selon les goûts du jour et l'humeur du moment, Bruxelles ou Anvers marquait le point.

Malheureusement, la raréfaction des budgets est venue entraver cette émulation. Depuis l'armistice, les cortèges historiques, orgueil et gloire du peuple flamand, ont disparu des program-

mes et ce n'est pas sans peine que Bruxelles, soucieuse de fêter le centenaire de notre indépendance, a vaincu les résistances financières à son projet d'exposition universelle.

Privées de leurs meilleurs moyens de propagande, les deux cités, résignées à ne plus se disputer que l'élite, se sont rabattues sur les salons de peinture, et c'est dans la paisible atmosphère de leurs cercles d'art qu'en attendant des jours meilleurs, elles fixent actuellement rendez-vous à leurs partisans.

Pour être plus discrètes que les fêtes de la rue où le bon peuple trouvait motif à liesse, les joutes de lignes et de couleurs n'en suscitent pas moins d'ardentes polémiques, et il suffit qu'Anvers ou Bruxelles offre en spectacle telle ou telle œuvre controversée, pour qu'aussitôt les clans artistiques soient en rumeur.

Ce printemps, **L'Art Contemporain** d'Anvers ouvrit le feu en groupant autour de trois noms célèbres (Constantin Meunier, Marcel Jefferys et Auguste Oleffe) quelques personnalités belges et étrangères dont l'œuvre demeure, pour un grand nombre d'amateurs timorés, synonyme d'anarchie et de scandale.

A vrai dire, ces exposants nous étaient connus et les pires outrances de certains d'entre eux n'avaient rien qui pût nous surprendre. Tous les étrangers, qu'ils eussent nom Maria Blanchard, Braque, Chagall, Delaunay, Picasso, Rouault ou Zadkine, nous les avions rencontrés déjà à Bruxelles, chez Giroux, Manteau ou au *Centaure*. Quant aux Belges, ils étaient les habitués de nos salons d'avant-garde.

Sauf l'heureuse surprise d'une découverte comme celle de ce Marcel Stobbaerts, de qui les six toiles attestent un étonnant progrès, nous nous promenions en somme dans une contrée familière, sans chausse-trapes ni traquenards.

L'intérêt de ce salon résidait plutôt dans l'hommage rendu à trois de nos meilleurs artistes qui, bien que de tendances et d'époques différentes, rejoignaient par leur fidélité à des traditions d'école, la lignée de leurs illustres prédécesseurs.

On connaît peu ou mal la peinture de **Constantin Meunier**. Ce ne sont pas ses toiles des musées de Bruxelles (ses Cigarières exceptées) d'Anvers et de Courtrai qui donnent la mesure de son talent,

On y sent le sculpteur en lutte avec le peintre : d'où la pré-

dominance d'un style un peu sec sur les recherches de la couleur.

Pourtant le réalisme, auquel Meunier s'était allié dès 1857, les a marquées de sa griffe. Mais c'est un réalisme à tendances sentimentales, moins inspiré de Courbet que de Charles Degroux, et il faudra pour que Meunier donne toute sa mesure, qu'il force son destin et coure l'école buissonnière.

Dans la plupart des toiles révélées à Anvers, on le sent dédaigneux des théories et des influences. Peignant pour le plaisir, il a réveillé sa palette et c'est miracle de l'entendre chanter sa libre chanson.

Soit qu'il se promène en Espagne, dont la brûlante lumière le ravit, soit qu'il découvre le Borinage dont il deviendra l'aède, soit encore qu'il erre le long de la mer du Nord, où la sauvagerie de l'eau et du vent se confond à son exaltation secrète, il note d'un trait inspiré un visage en fièvre, quelques toits de village, un comptoir de cabaret ou une barque échouée, et ses croquis, sans qu'il le veuille peut-être, prennent allure de chefs-d'œuvre.

L'exposition d'Anvers aura définitivement classé Meunier parmi les premiers peintres de son temps.

Une telle révélation a son prix et l'on ne peut que remercier ceux qui nous en firent la surprise.

Auguste Oleffe, lui, n'est que peintre, mais peintre passionnément épris de son art : rien ne le démontre mieux que les cent et sept toiles exposées à *L'Art Contemporain*.

Flamand par son rude vouloir et sa puissance de travail, Oleffe en qui survivent les instincts de sa race, naît à l'art au moment où l'impressionnisme triomphe en France et où James Ensor, captif d'un rêve solitaire, confond dans des toiles prestigieuses, l'objectivité de ses modèles aux fantasmagories de son imagination.

Pour le lyrique un peu sauvage qu'il est, le monde apparaît aussitôt sous un aspect nouveau. Loin de le traduire selon les canons réalistes encore en honneur parmi ses contemporains, loin aussi d'extravaguer comme un catéchumène, à la suite des Maîtres français, il interroge froidement la nature, s'exalte de ses réponses et entonne à sa gloire un chant de joie qui ira croissant avec les années.

Qu'il peigne un portrait comme celui de sa mère, où transpa-

rait tout son amour filial, un groupe de rieuses jeunes filles ou ces ineffables bouquets dont il perpétue, avec une acuité quasi féminine, la vie merveilleuse et l'inexorable fragilité, on le découvre en proie à une sorte de frénésie, aussitôt traduite en fusées de couleurs, mais que maîtrise, contrôle et canalise une volonté ivre de perfection.

Aussi, bien que placé aux confins de deux écoles, l'impressionniste dont il dérive et la moderniste qu'il inspire, jamais il ne sacrifie l'une ou l'autre de ses qualités aux théories de l'heure. Son *Homme du phare* que l'on reverra, informe et caricatural, dans plus d'une toile de Permeke, garde, par sa stricte architecture, une virile et hautaine allure et, pour ne pas s'évader de leurs formes, ses natures mortes gardent autant, sinon plus de saveur que celles de ses disciples inavoués.

Aux côtés de ce grand lyrique, **Marcel Jefferys** fait figure de poète mineur. A la fougue il préfère la grâce, et le caprice aux dures lois.

Preste magicien de la ligne et des nuances, il les asservit à quelques rêves enchantés.

L'éclosion d'une fleur, la fuite d'un poisson d'or dans l'eau diamantée d'un bassin, l'éparpillement d'une fusée parmi les roses, le reflet d'un vase dans le ciel terni d'un vieux miroir, toutes les féeries de la lumière en somme, chantent, s'entrelacent et se dénouent dans les fascinantes toiles de ce fils de Whistler.

Marcel Jefferys, mort l'an dernier et dont il fut parlé naguère ici, partagea avec Constantin Meunier et Auguste Oleffe le succès du salon d'Anvers.

Cette victoire de la Métropole ne pouvait laisser la capitale indifférente : Bruxelles méditait une revanche. Elle se l'offrit en organisant une séance académique.

Quoique d'une qualité et d'un esprit différents, cette séance rallia à son tour tous les suffrages.

Il est vrai que le récipiendaire s'appelait Hubert Stiennet et que le discours de réception fut prononcé par **Louis Delattre**.

Le bon conteur Stiernet célébra comme il le fallait son prédécesseur Ernest Verlant, qui fut bon critique et prosateur savant.

Le bon conteur Louis Delattre eut la tâche plus aisée : Stiernet ayant signé quelques romans et contes excellents, Delattre

en prit prétexte pour tresser en l'honneur du conte une couronne de fleurs malicieuses et charmantes.

Certes, Louis Delattre se sent très fier et très heureux d'être de l'Académie, et son discours n'offensa en rien les traditions de la jeune et déjà solennelle assemblée.

Mais il est encore plus heureux de vivre :

« Le plus grand bonheur est de vivre, s'écrie-t-il, et aujourd'hui le plus beau moment de l'éternité. »

Aussi cet épicurien bon enfant doit-il parfois tirer la langue à la grave redingote qui lui servit d'habit vert l'autre après-midi.

On s'en aperçut dans sa harangue, comme on s'en aperçoit dans les vingt-deux volumes qu'il a signés.

Né à Fontaine-L'Evêque en 1870, il est resté, malgré son exil à Bruxelles où il exerce la médecine, marqué par le baiser d'une jolie fée rustique qui, dès sa dix-huitième année, lui dictait des *Croquis d'Ecolier* et dont le rire perlé, parfois embué de larmes, chante dans tous ses ouvrages.

Chacun de ses livres apparaît en effet comme une sorte d'herbier sentimental où une âme fleurie d'innocence exhale ses parfums tantôt suaves, tantôt poivrés, selon que Delattre, confident des paysages et des bonnes gens de son pays, célèbre des uns l'allègre sauvagerie, des autres la piquante malice.

Tendre et narquois, il recueille les aveux des amoureuses, des misérables, des tâcherons ou des animaux familiers et le pare d'indulgence, de bonté ou de bonne humeur. S'il s'attarde à écouter le langage subtil des choses, il saura devenir le poète exquis d'une maisonnette, d'un vieux clocher, d'une muraille veloutée de giroflées ou d'un tilleul en fleurs.

« Les choses, dira-t-il, n'est-ce pas que les choses ne sont qu'un baiser infini ? »

Muni de ces trésors, qu'il se penche alors, étant médecin de prison, sur ceux qui vivent *Du Côté de l'Ombre*, et il écrira l'un des livres les plus émouvants de notre littérature.

Mais qu'au sortir de la Gehenne où il a pénétré tant d'affreux secrets, il se retrouve devant une table bien dressée, les larmes glisseront de ses yeux, l'eau lui montera à la bouche et la main qui sut attarder sa caresse au front d'une voleuse ou d'un assassin, tendra, dans *L'Art de manger*, la recette du lièvre à la

royale ou de tel autre illustre plat à tous les gourmands de l'univers.

Tout cela, dosé avec un art délicieux, imprégna le discours que Delattre prononça devant de graves académiciens, dans une salle rigidide et solennelle.

Bien qu'il fût son confrère, il est certain que le **Docteur Antoine Depage** ignorait tout du docteur Louis Delattre. Car Depage était chirurgien et ne consacrait pas ses loisirs à la littérature.

Cela ne l'empêchait pas, du reste, d'être curieux de beaucoup de choses et de considérer la vie sous un angle assez particulier.

Ce grand chirurgien avait trouvé, au cours de la guerre, l'occasion de déployer son talent, son savoir et son génie d'organisation.

On a célébré dans la presse des deux mondes les Hôpitaux modèles de La Panne et de Vinckem, érigés en quelques semaines, non loin du front, et où Depage réalisa des miracles.

Ces asiles de la science et de la pitié étaient son œuvre et c'était merveille de l'y voir prodiguer la manne de ses connaissances et de sa bonté. Car ce géant un peu fruste, indifférent à la gloire et aux sollicitations mondaines, dissimulait sous sa rude écorce une âme exquise. Passionné de son métier, il en édulcorait les côtés tragiques d'une sensibilité sans cesse en éveil et, lorsque la guerre le rendit à la vie courante, c'est *La Croix Rouge* qui concentra toute son activité.

Sa disparition prématurée a mis en deuil le pays tout entier.

Moins connu parce qu'il avait concentré son effort dans une sphère plus réduite, **Gaston Furst** qui fut poète, commandant d'artillerie au front belge, et attaché à la Commission des Réparations, réalisa pourtant au cours de sa brève existence, une œuvre que nous ne pouvons oublier. Ecrivain parfait, il publia des vers, des contes et des critiques ; guerrier magnifique, il se couvrit de gloire tant à l'Yser qu'en Afrique; logicien impeccable, il fut l'une des plus éminentes personnalités belges qui, il y a quelques mois encore, siégeaient à l'Hôtel Astoria.

L'écrivain laisse un recueil de contes, *Yor*, d'acerbes et lucides portraits d'écrivains, publiés sous le titre de *Pointes sèches*, et des poèmes épars dans diverses revues.

Du soldat nous possédons un ouvrage sur l'*Artillerie Coloniale.*

Le logicien, doublé cette fois d'un historien précis, a signé un important manuscrit sur les *réparations*. Le bilan de la guerre, la faillite de Versailles, le plan Dawes et l'hallucinant problème de la paix y sont analysés avec une perspicacité et une rigueur d'autant plus émouvantes que l'on y retrouve, à côté de la fierté du soldat, cette double vue et ce sens prophétique que tant de savants envient aux poètes.

Un peu froid d'aspect, distant et avare de confidences, Gaston Furst brûlait cependant d'une inextinguible flamme. De sa race il possédait l'inquiétude, l'amour de l'absolu, l'orgueil de ne ressembler qu'à soi, la hantise des voyages et cette implacable tristesse qui l'incitait à chercher sans cesse au delà de lui-même, la paix du corps et de l'esprit.

> Il meurt à quarante ans, n'ayant pas endormi
> . . . . *son âme triste*
> *Dans la sérénité des rêves accomplis.*

Mémento. — Le monde des arts et des lettres a récemment fêté le Cinquantenaire professionnel de *M. Gérard Harry* qui, au cours de sa longue carrière, n'a jamais cessé d'être un brillant écrivain, un polémiste chevaleresque, un ami accompli, en un mot un honnête homme dans toute l'acception du terme.

Au *Centaure*, un jeune peintre, *M. Pierre de Vaucleroy* a exposé un ensemble de paysages et de figures du plus haut intérêt. Si les paysages se ressentent parfois d'une systématisation assez arbitraire, ses figures attestent une science des lignes et un sens de l'harmonie qu'il est exceptionnel de rencontrer chez un artiste d'aujourd'hui.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Le retour des cendres d'Angel Ganivet. — Melchor Fernandez Almagro ; *Vida y Obra de Angel Ganivet*, Sempere. — Quelques poètes : Pedro Salinas, Jorge Guillén, Diez Canedo, Gerardo Diego. — J. Gutierrez Solana : *Dos Pueblos de Castilla*, Cuadernos Literarios. — Une protestation de Ramon Gomez de la Serna. — Mémento.

Il est troublant de penser que deux suicidés sont à l'origine de cette reprise de la conscience espagnole qui a abouti à la renaissance actuelle : J.-M. de Larra, d'abord, qui, sous le romantisme, écrivit des chroniques de la vie sociale et morale des Espagnols,

et cet **Angel Ganivet**, qui fut l'ami et le compagnon d'Unamuno, que la carrière consulaire obligea à voyager et à établir ainsi le problème de l'Espagne devant l'Europe, qui se suicida à Riga en 1898 et dont on vient de ramener les cendres à Grenade, sa patrie.

Ganivet, Andalou, voyageur, lecteur de Barrès, d'Ibsen, de Nietzsche, a incarné pour l'Espagne quelques-unes des idées, ou plutôt des aspirations et des inquiétudes qui, un peu partout, en Europe, ont marqué la fin du XIXe siècle : nécessité de la formation d'une aristocratie intellectuelle, frémissante attente du surhomme, recherche de l'âme des villes, rêve d'une sorte de lyrisme municipal où l'esprit du décor et l'esprit du poète s'accordent, désir chez l'intellectuel de participer à la vie sociale et politique, de retrouver et de réveiller la conscience nationale, nationalisme, désespoir. Toutes ces aventures intellectuelles font l'objet des livres de Ganivet, de ses lettres à Navarro Ledesma et à Unamuno, de ses méditations sur Grenade, et surtout du fameux *Idearium Español*, paru en 1897, un an après le *En torno al Casticismo* (*L'Essence de l'Espagne*, traduction de Marcel Bataillon) d'Unamuno. Le langage de ces livres est désordonné, éloquent, passionné, avec ces vulgarités pittoresques et brutales qui paraissent souvent dans les ouvrages profondément espagnols. Mais l'œuvre maîtresse de Ganivet est son roman, *Les travaux de l'infatigable créateur Pio Cid*, qui fait partie d'un vaste cycle, roman influencé par les Russes, les Anglais, les Français, mais dont l'atmosphère et les personnages sont également d'un espagnolisme achevé. La pension de famille où vit Pio Cid, — l'éternelle *casa de huespedes* qu'on trouve dans tous les romans espagnols, et qu'on retrouve, par exemple, dans l'*Apollonius et Bellarmin* de Perez de Ayala, — les paradoxes de notre héros, ses entreprises, ses déceptions, tout ce que contient ce livre en fait un des plus caractéristiques et des plus féconds de la littérature espagnole : il suffit à expliquer bien des auteurs modernes, qui sont nés de lui. J'ajoute que le chapitre qui raconte comment Pio Cid rencontra dans un bal masqué la femme qu'il devait aimer, est d'une exceptionnelle beauté. Tout ce qu'il y a d'humanité profonde, stoïque et amère chez Ganivet se confie ici avec un ton singulièrement prenant, un accent d'une sobriété poignante et qui est d'un très grand romancier.

Ganivet reste actuellement le symbole de cette Espagne nouvelle, inquiète et consciente de son inquiétude. Aussi le retour de ses cendres et la station qu'elles firent à l'Université de Madrid ont-ils été le signal de cérémonies et de manifestations émouvantes. A Madrid, tandis que divers discours officiels ou littéraires étaient prononcés au cours d'une cérémonie universitaire, de petits feuillets rouges furent distribués : c'était le discours qu'Unamuno, exilé, ne pouvait prononcer, l'émouvant salut au compagnon de luttes et d'espoirs.

La jeunesse espagnole garde à Ganivet une reconnaissance dont l'article d'Antonio Espina dans la *Revista de Occidente* de mai et le livre de Melchor Fernàndez Almagro : **Vida y Obra de Angel Ganivet** sont d'excellents témoignages. Ce dernier livre, couronné par un jury composé des meilleurs maîtres, dénote un soin, une ferveur et une gravité qui n'empêchent point l'auteur d'être un homme de son temps et de sa génération. Un désir d'adapter les perspectives ganivétiennes à celles de nos jours y paraît discrètement et de la façon la plus prenante.

§

Le critique Enrique Diez Canedo, qui est venu à Paris, au Congrès des Pen Clubs, représenter l'Espagne, a consacré aux jeunes poètes espagnols une récente chronique du supplément littéraire de *la Verdad* de Murcie. Il nomme surtout l'andalou Federico Garcia Lorca, que la muse populaire inspire comme elle inspire Manuel de Falla, **Pedro Salinas** et **Jorge Guillén**.

Pedro Salinas et Jorge Guillén, que j'ai déjà souvent cités, sont les deux poètes qui ont peut-être su le mieux profiter de la leçon d'épuration et de décantation que leur a donnée leur maître Juan Ramon Jiménez. Le premier est l'auteur d'un pénétrant volume, *Presagios*, où la poésie, par simplicité, par familiarité, va parfois jusqu'à prendre un accent gnomique. J'en extrais ce poème infiniment émouvant et fait pour le cœur :

Ma tristesse, — la nuit me l'a volée. — Elle était à moi, bien à moi, — je pensais la dire en vers, — lui donner forme comme les larmes — donnent une forme tiède — à la douleur de dedans. Mais — la nuit était claire — et le papier attendit en vain, — J'errai à travers la ville, — et les étoiles et l'air — et les pierres des maisons — et l'odeur des acacias, tout — était comme un cœur — tendu vers la confidence. — Et ma

tristesse est à présent — loin, très loin, — parmi les étoiles hautes, — dans cette brise fraîche — que je ne puis captiver — bien que j'ouvre et ferme les mains ; — la voici loin de moi. — L'offrande que je t'apportais, — mère Tristesse, était parfum, — et le vent l'a emportée. — Ces paroles ne sont qu'ombre — de celles-là — que la nuit m'a dérobées.

Je veux encore citer ce poème, d'une intimité et d'une tendresse comme germaniques, à propos de quoi il faut rappeler que Salinas vit à Séville, patrie de Becquer :

La lune entra dans la maison — sans que nul le sût. — Elle entra par la fenêtre, mais la lampe — était allumée déjà, — et elle resta, ignorée, — très humble, dans un coin. — Le père dit : — « La lune va bientôt changer, — car la jambe me fait mal ». — La jeune fille se taisait, — toute en nostalgies romantiques — de ces châteaux de lune — des chromos allemands. — Et maman, qui n'avait idéals ni rhumatismes, — dit : « Allons nous coucher. — Nous éteindrons la lampe. » — Quand tous s'en furent allés, — les fleurs qui étaient posées — sur la table — virent leur âme dessinée — avec lune et ombre de lune — sur la blanche paix du mur.

Jorge Guillén cultive un art moins direct, et répond à une tradition différente, qui est celle de Gongora : il faut ajouter qu'il a pratiqué Mallarmé et M. Valéry. C'est dire qu'il s'exerce à établir ces équilibres entre l'abstrait et le concret en quoi cette forme de poésie est maîtresse. Tout un monde intérieur s'anime et se décore et se fixe en objets parfaitement délimités et radieux. Voici un de ces difficiles diamants, paru dans la *Revista de Occidente* (mai) :

Vers toi qui, nécessaire, — es encore beauté : blancheur — si réelle, plus imaginaire, — qui devant les yeux subsiste — après que l'a dérobée — le tact. Contact. Horreur ! — Cette plénitude ignore, — anonyme, la beauté ! — En toi ? En qui ?... Mais commence — le songe qui remémore.

Enrique Diez Canedo, qui nous a présenté ces poètes, est lui-même, un poète, à la fois simple et exquis, dont on sent qu'il a traduit, — et avec quelle perfection ! — Verlaine et Jammes. Dans une collection récente et de fort bonne compagnie, *Cuadernos Literarios*, il a donné, sous le titre modeste de *Algunos Versos*, un recueil plein de choses délicates et parfaites. Dans la même collection vient de paraître *Manuel de Espumas* de Ge-

rardo Diego. Avec ce volume, Gerardo Diego revient à l'esthétique ultraïste qu'il avait abandonnée avec *Soria*, recueil dont le titre suffit à indiquer l'influence d'Antonio Machado et l'inspiration exclusivement castillanes, Gerardo Diego peut faire penser à M. Reverdy et aux poètes de son école, mais sa poésie est plus construite ; des perspectives s'y établissent.

Les images de Gerardo Diego sont d'une délicieuse candeur :

.... La main sur la joue — les cheminées pensent qu'elles voleront un jour...

... Les maisons mélancoliques — peignent leurs toits. — Et une d'elles meurt — sans que nul y prenne garde...

... Pendant la nuit, la mer revient dans ma chambre — et dans mes draps meurent les plus jeunes vagues...

... C'est la première fois que le soleil se lève sans faire de bruit....

Ce poète si moderne, qui, comme Pedro Salinas et comme Jorge Guillén, appartient à l'Université, connaît et goûte merveilleusement les secrets de la poésie classique. Il vient de remettre en honneur, dans la revue *Alfar* et dans un petit volume paru à Santander, une longue et belle élégie d'un contemporain de Lope, Pedro de Medina Medinilla. Ce sont les écrivains qui, par leurs découvertes, ont toujours fait l'histoire littéraire : les manuels viennent ensuite confirmer leurs jugements et leurs mises au point. Ainsi, les manuels espagnols, dans cinquante ans, reconnaîtront l'estime qu'il faut faire d'un Gongora et d'un Gracian, — et d'un Medina Medinilla.

§

Dans cette même collection des *Cuadernos Literarios*, a paru **Dos Pueblos de Castilla** de J. Gutierrez Solana. Solana, que l'on ne connaît encore en France que par des reproductions, souvent publiées, de son portrait de Ramon, entouré de ses amis, autour d'une table de « Pombo », est un des meilleures peintres espagnols d'aujourd'hui. Ses qualités de peintre reparaissent dans ces quelques pages, écrites sans prétention, fortes, brutales et pleines. Les couleurs sombres, crues, excrémentielles de la palette espagnole, animent ces paysages ensoleillés, ces déserts, ces foires et cet inoubliable charnier des chevaux éventrés dans les corridas.

§

Il semble résulter d'un article, assez embrouillé, de la *Renaissance d'Occident*, que Ramon Gomez de la Serna aurait à Berlin un sosie qui se ferait passer pour lui. L'écrivain espagnol déclare qu'il n'a jamais été à Berlin. M. Dominique Braga, par ailleurs, fait connaître à ses lecteurs la même protestation.

Mémento. — V. Garcia Marti, présenté par Cansinos-Assens et par Valle-Inclan, publie à « l'Editorial Mundo Latino » deux charmants volumes d'essais : *Verdades Sentimentales* et *De la Felicidad*. — Excellente étude sur l'esthétique du cinéma, de Fernando Vela, dans la *Revista de Occidente* de mai.

JEAN CASSOU.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Hans E. Kinck : *Ungt Folk, Jeune peuple.* — Chr. Gjerlöff : *Kinck*, Aschehoug, Oslo. — Jörgen Buckdahl : *Norsk National Kunst, Art National norvégien*, Aschehoug, Oslo.

Va-t-on rendre enfin justice à Kinck ? Ce grand poète méconnu trouvera-t il bientôt auprès du public l'hommage d'admiration et de reconnaissance que seule une élite fidèle lui a témoigné jusqu'ici ? On voudrait le croire et quelques symptômes apparaissent. Récemment, le petit livre louable de Gjerlöff (Chr. Gjerlöff : **Kinck**, Aschechoug, Oslo, 1923), écrit avec chaleur, nous renseignait utilement sur l'enfance et la jeunesse du poète. Le critique danois Jörgen Buckdahl, traitant de l'art national norvégien (**Norsk National Kunst**, Aschehoug, Oslo, 1924), fait avec raison une place d'honneur à Kinck et tente une explication de ses œuvres les plus profondément norvégiennes. Kinck lui-même vient de réunir sous le titre : *Lieux et Peuples* (*Steder og Folk*, Aschehoug, Oslo, 1924) des articles et études qui nous font entrer pour ainsi dire dans l'atelier du poète, nous ouvrent en partie le trésor des impressions d'enfance dont son œuvre est nourrie. Bref, voici que s'offre aux plus rebelles des lecteurs l'initiation à cet art si fier et si riche. Elle est encore facilitée par la réédition d'une œuvre de jeunesse : *Ungt Folk*, qui nous révèle moins le chemin parcouru depuis 1893 que l'originalité puissante et la maîtrise de Kinck à ses débuts. Relisons-la,

§

Jeune Peuple est un roman paysan dont l'action se passe aux environs de 1880. Pendant longtemps, la politique et la littérature norvégiennes avaient à l'envi glorifié les paysans : la politique, par l'effet du mouvement démocratique qui se développe et grandit en Norvège au cours du XIXe siècle, — et la littérature, par enthousiasme national. Les célèbres contes de Björnson sont la perfection de ce genre. Ibsen, sans doute, avait écrit *Peer Gynt*; mais cette œuvre est encore très romantique et toute vibrante des passions d'Ibsen. Peer est ivrogne, batailleur, hâbleur et lâche ; mais la douce Solveig, sœur de Synnöve, jette sur le tout un voile d'idylle. Par la suite, l'étoile paysanne pâlit et la désillusion au cours des « années 80 » devint parfois cruelle. Chez personne pourtant elle ne s'exprime avec une rudesse et une violence comparables à celles de Kinck. Son roman est exactement l'envers et la caricature de l'idylle romantique. Trapu, roux, le front bas, le Sjur Björntveit de Kinck est doué d'un violent appétit de pouvoir. Son père s'est suicidé ; lui-même est pauvre et mal vu ; mais il n'est pas de ceux qui se résignent : il vend sa ferme et se fait marchand. Puis, comme l'argent ne vient pas assez vite, il met le feu à la boutique pour empocher la prime. Il chasse la femme qui est sa servante et sa maîtresse, pour épouser un laideron qu'il n'aime pas ; il est vrai que celle-ci est la fille du caissier de la paroisse, et il faut qu'il soit caissier un jour ; du coup, il sera le maître. Par la menace et la ruse et non sans frôler la prison, il y réussit. Il monterait plus haut encore, et, si sa femme voulait mourir en couches, il épouserait une fille de bourgeois. Toutefois son espoir est déçu. Il se contentera d'être le despote méprisant de son pays. Son fils continuera l'ascension commencée.

On a dit souvent que *Ungt Folk* est le tribut payé par Kinck au réalisme. Sa première œuvre : *Huldren* (*Le Loup-Garou*) est de 1891. *Ungt Folk*, en 1893, est la seconde. La suivante : *Flaggermusvinger* (*Ailes de Chauve-Souris*) ouvre dans la production de Kinck les voies fécondes de ce qu'il appelle la « mystique » du peuple et celle de l'individu. Il est certain que *Ungt Folk* est de tous les romans de Kinck celui qui serre de plus près la réalité immédiate. Kinck a vu les paysans comme les voyait son père, qui était médecin et n'avait guère d'illusion à

leur sujet. Il les a vus en outre de ses yeux sincères et impitoyables d'enfant, quand il quitta la romantique vallée du Setesdal où il avait vécu les meilleures années de sa jeunesse, pour le fjord où se passe *Ungt Folk*. Imaginez quelqu'un qui viendrait d'une rêveuse Bretagne à la Normandie de Maupassant. Kinck a comparé à un soufflet l'impression qu'il reçut ainsi tout enfant ; ce soufflet, il l'a rendu dans *Ungt Folk* et il résonne encore sur la joue des paysans du « Vestland ».

§

Oui, l'œuvre est sévère et le réalisme a passé par là. Et pourtant, à une lecture plus attentive, un doute vient. Les romans réalistes du temps, même ceux de Kielland, nous apparaissent maintenant aussi superficiels que brillants. Chez Kinck au contraire, quelle force, quelle âpreté ! Sjurd est un brutal parvenu. Jens Teigland, son rival, un tartuffe de village. Saebu, l'émissaire, a eu une vilaine affaire et c'est la prison qui l'a mené à la prédication. Les bourgeois ne valent guère mieux ; chacun d'eux a sa tare, physique ou morale, et les quelques braves gens dont la silhouette apparaît au fond du tableau sont inactifs et impuissants. C'est une passion et comme une rage de vérité qui possèdent Kinck. Il écarte les apparences, démasque les attitudes pour montrer à nu des hommes. Ce que les bonnes gens déclarent laid l'attire par sa vérité. Comme tous les livres de Kinck, celui-ci est déjà rempli de discordances, de fausses notes, de traits heurtés, d'où se dégage une beauté supérieure. Il excelle à peindre les sentiments dans leur forme primitive, les instincts et tout ce qui est « urkraft ». Sa clairvoyance aiguë a tiré de là des poèmes d'un accent nouveau. Déjà *Huldren*, dans plusieurs chapitres, atteignait, par delà le réalisme, à une poésie émouvante. Dans *Ungt Folk*, cette force tendue et frémissante, qui donne son unité à l'œuvre, c'est l'expression d'un lyrisme contenu, qui éclatera bientôt.

La même observation s'impose pour les chapitres du livre qui restent comme des témoignages classiques, et presque des « documents » sur la vie politique du temps. De grands événements s'étaient passés à Kristiania, dont les principaux sont le triomphe du parlementarisme et la mise en accusation des ministres conservateurs. Kinck, du fond de la province, en a recueilli l'écho.

Cette période très importante, certains diraient très bruyante, de la vie norvégienne n'est pas inconnue du public européen. Un dogme tenace veut aujourd'hui encore, au moins hors de Norvège, que la période la plus glorieuse de la littérature norvégienne, que son âge d'or ait été les « années 80 ». Qui n'a pas entrevu chez Ibsen et chez Björnson, — dans *les Soutiens de la Société*, *Maison de Poupée*, *Revenants*, etc., comme dans *le Roi*, *le Nouveau Système* ou *Un gant*, — l'espèce de tourmente qui traversa la conscience norvégienne ? Tous les problèmes religieux, philosophiques, moraux et sociaux, passant dans la discussion journalière par l'effet d'un conflit politique aigu, et revêtus par deux poètes de génie de tous les prestiges de l'art, firent naître l'illusion que la Norvège s'engageait solennellement sous la bannière du progrès, de l'évolution et de la démocratie, dans une ère nouvelle. « Norvège ! Norvège ! s'écriait Björnson dans une poème, tu es le pays de l'avenir ! » — Si cette illusion n'est pas tout à fait morte encore, ce n'est pas la faute de Kinck dès *Ungt Folk*. Il applique aux fantômes des « années 80 » la même critique qu'au dogme paysan, et il faut admirer sa clairvoyance à constater le désaccord des grands mots et de l'imparfaite réalité. Un « déluge d'idées » a submergé le pays ; une ivresse intellectuelle a sévi, mais les lendemains, hélas ! ne sont que misère et nausée. Et s'il en est ainsi dans la capitale, que sera-ce au fond d'un fjord ? Des fonctionnaires usés, c'est tout ce qui reste d'un passé cultivé ; des paysans sournois ou grossiers, voilà la démocratie et l'avenir. Liberté, progrès, droits du peuple : ces mots ne recouvrent que des appétits et des intérêts. Si Teigland exploite la religion, par un calcul semblable, Sjurd Björntveit se fait libre-penseur ! En vérité, l'idéal n'est plus ici que parodie et dérision amère.

On discutera sans doute, pendant longtemps encore, l'affirmation de Kinck. Mais ses adversaires eux-mêmes doivent reconnaître l'autorité avec laquelle ce débutant, suivant sa propre loi, revendique l'héritage d'Ibsen. Car il n'a rien d'un sceptique et d'un ironiste : Kinck était vers la vingtième année aussi « radical » que pouvait l'être un jeune Norvégien enthousiaste et indépendant. Dans cette réaction contre les « années » fameuses, à ses débuts mêmes et avec une vigueur sombre et magnifique, il s'affirme comme le poète des « illusions perdues », de l'envers du

rêve, bref, comme un idéaliste passionné et presque toujours déçu.

§

Décidément, nous voici loin du réalisme. Il faut le redire : la formule où l'on a voulu enfermer ce roman est infiniment trop étroite. Et nous n'avons pas encore indiqué comment la richesse du contenu, la variété des personnages, des observations et des sentiments risquent de briser le cadre, pourtant solide, du roman. Les paysans à eux seuls sont tout un monde : hommes et femmes, vieux et jeunes, les âmes sèches et les tourmentées. Et en face d'eux, voici un autre monde : celui des bourgeois et fonctionnaires, le pasteur, le médecin, le notaire, le juge, avec leurs familles, leurs fermiers et leurs servantes. Chez nous, ils se trouveraient réunis aux bourgs et dans les villes ; en Norvège, où les villes sont si rares et le pays si vaste, fonctionnaires et paysans vivent côte à côte et forment le contraste le plus savoureux. Et ce n'est rien moins qu'un chapitre de la vie norvégienne qui s'ouvre ici. Pendant longtemps, médecins et pasteurs ont mené au milieu des paysans une vie patriarcale, mais voici que les temps changent : la poussée démocratique amène au premier rang ces gens aux dents longues, les Björntveit et les Teigland, forces jeunes, d'une vitalité grossière et puissante. Ils se salissent les mains et tous les moyens leur sont bons : peu importe : c'est une classe qui se réveille. Dans cette épreuve de force, les bourgeois sont inférieurs : le juge est malade, le notaire n'a pas de sang, le docteur en a trop et son fils est gâté. Ils essaient bien de se rajeunir ; mais les autres leur passeront sur le dos. Et avec eux, ce sont trois siècles de civilisation norvégienne qui finissent.

Voir une classe monter, une autre descendre, observer cette loi des êtres vivants : quel spectacle passionnant pour Kinck ! Ses bourgeois en ont conscience. Ils renoncent, mais ils voient clair, et, après boire, ils jugent les choses sans illusion. Les Teigland, les Saebu sont-ils de simples tartuffes, un rebut, une racaille ? — Non, dit le juge, exprimant ici le sens du roman. Leur cas est une sorte d'ivresse, d'enthousiasme. Dans le déluge moral qui couvre la Norvège, ils s'excitent comme des enfants, ils jouent à colin-maillard avec la morale et, s'ils sont d'accord avec elle, c'est bien par hasard. Mais ils croient toujours avoir raison.... Cela passera. « Nous sommes un peuple jeune. »

Ces hommes du passé avaient un rôle à remplir, et autrefois ils l'ont tenu. Ils pouvaient être les guides, les éducateurs de ce peuple. Björnson l'a été, magnifiquement. A quoi bon, dit Kinck? Sauver les naufragés, aider les épaves populaires à se tirer d'affaires ? Politique, que tout cela, c'est-à-dire tâche médiocre et suspecte. Laissons à eux-mêmes ces vigoureux arrivistes. La vie d'un peuple est ainsi faite ; ils sauront trouver leur chemin. Une chose, toutefois, les dépasse, qu'ils seront incapables d'atteindre : c'est cette étrange et mystérieuse « culture » que les autres ont dans le sang, cette fleur de civilisation qui ne s'épanouit qu'au bout de plusieurs générations. Elle reste le suprême attrait d'une classe condamnée.

Ce conflit si violent et si nuancé, où les femmes aussi et les enfants ont leur rôle, tantôt ridicule et tantôt émouvant, Kinck l'aborde ici pour la première fois, et ce sera un des thèmes les plus riches de son œuvre. On voit sans peine ce qu'elle y gagne en portée et en profondeur. Des paysans de Maupassant, c'est à Balzac même, ni plus, ni moins, que Kinck nous ramène.

§

D'autres œuvres seront plus riches de mystère ou de fantaisie ; telle autre, comme *Sneskavlenbrast*, reprendra quelques-uns de ces thèmes et les orchestrera avec une ampleur déconcertante ; dans *Hermann Ek*, dans *Emigrants*, Kinck poussera plus loin son analyse ; chercheur obstiné et visionnaire, il retrouvera avec émerveillement dans son peuple des traits du pur moyen âge, des vestiges mêmes des temps païens ; il se plaira à relier le présent à l'époque des sagas dont il a une intelligence si vive. Dans *Ungt Folk*, cette comparaison n'intervient pas encore et l'on n'y trouve pas de perspective ouverte sur un passé lointain. En revanche, l'observation du présent et une sorte de divination lui font faire des découvertes qui vont loin. Sjurd Björntveit et Jens Teigland, opposés l'un à l'autre dans tout le roman, sont les portraits saisissants du rationaliste de village et du piétiste. Le paysan à peu près dénué de vie sentimentale, pratique, hardi, impudent, c'est Sjurd, le « libre-penseur ». Et le piétiste, c'est Jens, troublé par la crainte religieuse et les tentations de la chair, âme double, qui cherche en vain son équilibre. En ces deux hommes, selon Kinck, s'incarne le Vestland, avec son esprit positif,

d'une part, — et, de l'autre, le tourment moral des hommes du Nord, le retour maladif sur soi-même, les combats de la peur et du désir, — romantisme inférieur, terre malsaine et profonde, où pousse la fleur monstrueuse du piétisme. Kinck a plus tard raisonné sur ce cas et il l'a peint de cent façons ; ici, l'instinct seul du poète a parlé, mais avec une sûreté telle qu'il a créé des types.

Il a vu autre chose encore. Quand on lui reproche de faire laid et de se plaire aux faiblesses des hommes, on oublie les coins émouvants de son œuvre où paraissent des femmes et des enfants. La jeune fille que Sjurd aimerait, Emilie, ne fait que passer dans le roman ; mais avec ses désirs confus, ses appels à la vie, ses bouffées de fièvre, elle est une première ébauche de ce chef-d'œuvre, *Chrysanthemum*. Mais surtout Kinck excelle à retrouver l'enfant dans l'homme et à peindre les élans et les souffrances de ces jeunes âmes. Sjurd, fils de pendu, interrogé cruellement au catéchisme sur les commandements de Dieu, sa révolte qui lui fait incendier le chalet du voisin dans la montagne, son amour d'enfant pour la douce et moribonde Siri, sœur de Jens : — ces scènes, qui remplissent les premiers chapitres du roman, sont des pages de premier ordre. Plus tard, on croirait Sjurd endurci, fermé à toute émotion humaine : un jour, il remonte à la ferme natale qu'il a cédée trop cher à un naïf ; il va faire vendre les meubles et jeter l'homme sur la paille. Sjurd part comme une bête dangereuse, fonçant sur sa proie ; mais à mesure qu'il approche, son enfance lui remonte au cœur, les forces obscures du passé l'envahissent et le bouleversent. Et même si cette émotion se change en une fureur nouvelle, il redevient un instant homme et sensible. Pareillement, à la fin du roman, une lueur d'idéal apparaîtra dans cette âme de boue ; il aura un mouvement de pitié pour sa femme, qui a failli mourir en accouchant ; Sjurd a entrevu, dans un éclair, ce que peut être une âme plus haute. Pour des passages de cette sorte, pour avoir découvert dans un être bon à tout comme Sjurd et plus tard comme l'Arétin une étincelle d'humanité, Kinck éprouve une juste fierté et se venge du reproche d'exagération et de parti pris dans le pessimisme.

§

On n'épuise pas facilement une œuvre de Kinck. Elle offre à chaque lecture des aspects nouveaux. Nous n'avons mentionné

ni la force explosive de son art, ni son récit dramatique, ni la vigueur si norvégienne de sa langue, ni enfin les merveilleux paysages du Vestland. Il suffira de constater qu'au bout de trente ans, l'œuvre reste pleine, intacte et jeune. En vérité, la revanche du poète commence.

J. LESCOFFIER.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Quelques autres critiques. — Roberto Giusti : *Critica y Polemica*, éditions « Buenos Aires », Buenos-Ayres. — Armando Donoso : *Nuestros poetas* (Antologia Chilena Moderna), Nascimento, Santiago (Chili). — Mariano Antonio Barrenechea : *El Escepticismo Contemporaneo*, éditions « Argentina », Buenos-Ayres. — Alejandro Castanciras : *El Alma de Rusia*, éditions « Buenos Aires », Buenos-Ayres. — Mémento.

Bien que la critique n'ait pas, à l'ordinaire, un grand développement dans les littératures jeunes, nombreux sont les livres de ce genre publiés actuellement dans les républiques de l'Amérique espagnole. Après avoir traité de nos critiques des Lettres d'hier et de ceux des Lettres actuelles, je vais donc parler encore de **Quelques autres critiques**, qui ont publié récemment des ouvrages intéressants.

Roberto Giusti, Argentin, que j'ai déjà présenté comme un représentant de la critique intelligente et méthodique à propos de son livre **Critica y Polemica**, vient de nous donner, sous le même titre, une seconde série de ses travaux divers, dans lesquels se révèlent tantôt le critique tantôt le polémiste qui sont en cet écrivain. Dans l'intervalle, il a publié deux petits volumes : *Enrique Frederico Amiel en su Diario intimo*, et *Florencio Sanchez*, qui se distinguent par leurs qualités d'exposition ou d'investigation. Dans sa première série de *Critica y Polemica*, Giusti faisait uniquement de la critique littéraire. Dans la série actuelle, il s'adonne principalement à la « critique d'idées, de sentiments et de mœurs ». Il nous parle donc de certains écrivains de l'Argentine ou de l'Europe en les considérant particulièrement du point de vue sociologique ou simplement pragmatique. Ainsi, il étudie minutieusement le romancier et publiciste argentin Roberto Payro pour nous le présenter surtout comme un écrivain d'idées avancées et fécondes. Lorsqu'il le considère en tant que romancier, il s'arrête à ses protagonistes, dans lesquels il croit voir le type de « l'homme de proie », et il s'interroge sur

la préférence de l'auteur pour un tel type. Mais s'il avait envisagé le sujet du point de vue littéraire et esthétique, il aurait reconnu dans ces protagonistes le type de l'aventurier, et il aurait saisi la cause de la préférence de l'auteur dans la richesse en gestes et en nuances de ce personnage, lequel, pour cette raison, a été représenté par nos romanciers depuis l'époque lointaine du roman picaresque. Je sais bien que Payro, dans une lettre à Giusti, donne d'autres explications. Mais les auteurs se rendent-ils toujours compte de leurs véritables intentions ? L'exemple de Cervantès nous dit que non. Le protagoniste de *El Casamiento de Laucha* (une des plus belle œuvres de Payro), par exemple, n'est-il pas un héros achevé de roman picaresque ? Certainement Giusti s'occupe aussi, dans son livre, de diverses questions littéraires. Il répond aux critiques dont certains de ses livres ont été l'objet avec la précision et l'énergie d'un polémiste de premier ordre, disserte sur les valeurs de la littérature argentine, sur le vice de la « publicité » littéraire, sur « l'enfant dans le roman moderne », etc., avec la compétence et la sagacité d'un critique très intelligent. Mais il traite plus longuement de la signification idéologique des Lettres. Il consacre une étude développée à « l'aspect social » de l'œuvre d'Anatole France, et une autre non moins étendue à l'attitude de Romain Rolland, « au-dessus de la mêlée » pendant la guerre. Socialiste et internationaliste convaincu, Giusti déploie, à cette occasion, la plus grande ardeur pour nous parler des problèmes posés en Europe par la guerre et pour affirmer l'excellence du bolchevisme révolutionnaire. Cependant, cet écrivain argentin, si soucieux de politique internationale, ne se préoccupe pas du terrible problème qui pèse sur l'Amérique espag. ole, convoitée par la ploutocratie impérialiste des Etats-Unis, et qui, avec l'occupation de Saint-Domingue, la mainmise sur le Guatemala, la pénétration astucieuse en Bolivie a pris en ces dernières années des proportions plus qu'alarmantes. Dans son livre, il n'y a pas une ligne sur les ouvrages qui ont traité de ces événements : les volumes de Manuel Ugarte, Isidro Fabela, Max Henriquez Urena et le remarquable opuscule de José Ingenieros, dont je me suis occupé ici déjà. Il est vrai que Giusti désire « l'internationalisme » et croit à l'avènement d'une « culture universelle ». Mais cependant, ne juge-t-il pas nécessaire que nos peuples conservent leur indépendance et que

notre esprit échappe à l'avalanche anglo-américaine, au moins pour que la culture latine puisse intégrer en bonne proportion cette civilisation universelle de l'avenir? Jusqu'ici Giusti ne s'était occupé dans ses études que de la littérature de son pays, si l'on en excepte un article consacré à Jose Enrique Rodo, qui, d'ailleurs, est un auteur du Rio de la Plata. Dans son présent livre, il y a un chapitre sur le grand écrivain espagnol Benito Perez Galdos et un autre sur le poète brésilien Gonçalves Dias. Malheureusement ce ne sont là que des discours occasionnels, de la littérature de circonstance. Il ne traite, dans tout l'ouvrage, d'aucun écrivain des autres pays de l'Amérique espagnole, et, quand il aurait pu faire allusion à certaines œuvres hispano-américaines, il omet d'en profiter. Ainsi, dans son étude sur « l'enfant dans le roman moderne », il ne signale pas le livre de l'écrivain chilien Eduardo Barrios : *El Niño que enloquecio de Amor*, qui est un petit chef-d'œuvre. Notre critique reproche à ses compatriotes leur manque de curiosité intellectuelle. On pourrait lui faire grief à lui-même de son peu de curiosité pour les problèmes et pour les Lettres de l'Amérique espagnole. Heureux serais-je si, dans un livre ultérieur, il me montrait que je me suis trompé. *Critica y Polemica* se lit, néanmoins, avec beaucoup d'intérêt. C'est que Giusti, en même temps qu'un écrivain cultivé, est un homme intègre, et ce qu'il écrit paraît vivant et sincère.

Armando Donoso, Chilien, dont j'ai parlé et qui est, par sa culture et par sa ferveur, un des meilleurs critiques de l'Amérique espagnole, nous a donné une grande anthologie des poètes de son pays, sous le titre peu significatif de : **Nuestros Poetas.** C'est un ouvrage copieux, très documenté, mais malheureusement pas toujours sûr. Le choix des auteurs et de leurs œuvres est généralement réussi, les portraits et les notes critiques sont souvent heureux. Mais parmi les poètes choisis, on ne voit pas Miguel Luis Rocuant, auteur de trois recueils de vers, et Ricardo Prieto Molina, lyrique très délicat, qui appartiennent à la pléiade moderniste. Il est vrai que Prieto n'a pas publié de livres, mais d'autres poètes qui n'en n'ont pas publié non plus figurent dans l'anthologie. Puis il y a bien des erreurs dans la bibliographie des auteurs et dans la partie: « à consulter ». Enfin, dans les pages critiques, Donoso formule parfois des jugements

peu médités. Il considère les vieux poètes nationaux sans employer ce « critère historique » indispensable pour juger les auteurs anciens, surtout chez nous, et il essaie de démolir le précurseur de la poésie moderne, Pedro Antonio Gonzalez, en déniant tout mérite à ce qu'il y a de plus louable dans son œuvre : la rénovation du lexique, de l'image, de la rime. On dirait que le critique se fait l'écho des murmures des débutants des Lettres, toujours empressés pour dénigrer les grands aînés. Néanmoins, cette anthologie est un ouvrage qui a de la signification et de l'importance. Elle nous offre un tableau de la poésie chilienne moderne animé et détaillé, en même temps qu'elle nous fait connaître le mouvement de cette poésie pendant les trente dernières années. Nous y trouvons toute une phalange de poètes qu'il faut placer auprès des meilleurs lyriques de l'Amérique espagnole. Parmi les aînés, Pedro Antonio Gonzalez, Gustavo Valledor Sanchez, Dublé Urrutia, Pezoa Veliz, Magallanes Moure, Borquez Solar ; parmi les jeunes, Pedro Prado, Gabriela Mistral, Gonzalez Bastias, Carlos Mondaca, Lagos Lisboa, et parmi ceux qui ont débuté récemment, Prendez Saldias, Meza Fuentes, P. Neruda, Maria Monvel, S. Reyes, etc. Ne jugeons donc pas l'auteur avec rigueur. Rien n'est plus difficile que de faire une anthologie critique. Puis Donoso nous a promis de prendre note des observations qui lui seraient faites pour nous donner ensuite une nouvelle édition parachevée de son œuvre. Beau dessein, digne du critique avisé et fervent qu'est Donoso.

Parmi les critiques qui se sont adonnés à l'étude des Lettres étrangères, Mariano Antonio Barrenechea et Alejandro Castaneiras, Argentins tous deux, doivent être signalés. Barrenechea, qui s'est consacré depuis longtemps à étudier les penseurs européens, et qui nous a donné, entre divers travaux sur l'esthétique, un livre sur l'œuvre du grand philosophe français Jules de Gaultier : *Un idealismo Estetico*, a publié dernièrement, sous le titre de : **El Escepticismo Contemporaneo**, une série d'études sur différents penseurs ou écrivains européens : Remy de Gourmont, Nietzsche, Max Stirner, Dostoïewsky, suivies d'un essai sur le « Escepticismo Contemporaneo ». Œuvre d'analyse concentrée et de discernement, remplie d'idées et de ferveur, tout à fait intéressante. Plus jeune, Castaneiras, qui nous a déjà donné un livre vigoureux sur Maxime Gorki, envisagé du point

de vue sociologique, nous offre aujourd'hui une longue étude sur **El Alma de la Rusia**, considérée surtout dans l'œuvre de ses écrivains, particulièrement celle de Dostoïewsky. Travail poussé, méthodique et sagace, qui classe son auteur comme un excellent critique d'idées.

Mémento. — R. Brenes Mesen : *Las Categorías Literarias,* Garcia Monge, san José de Costa-Rica. Etude sur divers aspects de la rhétorique et de la grammaire, très subtile et audacieuse, qui formera un chapitre d'un livre futur ; quand cet ouvrage paraîtra, nous en parlerons en détail. — Ernest Laclaud : *Manuel Galvez et le Roman Argentin,* « Revue de l'Amérique Latine », Paris. Conférence prononcée par son auteur à la Sorbonne, très riche d'idées et d'aperçus sur les lettres argentines; annonce un critique excellent. — N. Olivari et L. Stanchina : *Manuel Galvez,* « Agencia de Libreria y Publicationes », Buenos-Aires. Etude pleine de ferveur de ces jeunes critiques. — Telmo Manacorda : *Los Poetas del Salto,* « Pegaso », Montevideo. Petite étude très renseignée et remplie de fougue juvénile. — Léon Fiel : *La Obra de Rafael Barrett,* éditions « Sol », Buenos-Ayres. — Anibal Ponce : *Avellaneda,* Coni, Buenos-Ayres. — Roberto Gache : *Baile y Filosofia,* Agencia de Libreria y Publicaciones, Buenos-Ayres. — Un hebdomadaire illustré, *Par-Sur-Am,* a commencé de paraître à Paris ; il se consacre à cultiver les relations entre la France et l'Amérique Latine. Dans le premier numéro, nous remarquons un curieux article du directeur, Louis Forest, expliquant le titre de cette publication, et de beaux souvenirs de Buenos-Ayres, de Marguerite Moreno.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

J. Haller : *Aus dem Leben des Fürsten Philipp zu Eulenburg-Hertefeld,* Berlin, Paetel.

Dans le *Mercure* du 1-XII-1923, nous avons rendu compte des *Mémoires* (*Aus 50 Jahren*) du prince Ph. d'Eulenburg. Ils se terminent presque exactement à la chute de Bismarck. La biographie publiée par J. Haller (**Vie du prince Ph. d'Eulenburg**) au contraire ne s'occupe guère que de la période suivante.

Pendant le long gouvernement de Bismarck, les idées parlementaires avaient fait de grands progrès en Allemagne ; seuls les conservateurs étaient encore partisans du pouvoir personnel, à la condition d'ailleurs d'être servis par lui, mais Guillaume II

ne pouvait se résigner à être purement un monarque constitutionnel. Il s'exagérait la fidélité et l'esprit d'obéissance du peuple allemand. De là, autour de lui, deux groupes : 1° ses aides-de-camp, imbus de l'ancien esprit prussien et dont certains, comme le général von Plessen, ne parlaient que de fusiller; 2° les hommes d'Etat et les diplomates qui avaient remplacé Bismarck. Eulenburg faisait naturellement partie de ce second groupe et était son porte-parole. C'est ainsi que le 7 octobre 1890, il conseilla à l'Empereur de ne pas provoquer de crise ministérielle six mois après le renvoi de Bismarck en refusant de confirmer la réélection d'un bourgmestre qui était en fonctions depuis 12 ans. « L'Allemagne philistine, lui écrivit-il, comprend difficilement la vie peu calme de V. Maj., mais trouve dans la stabilité des organes du gouvernement une certaine compensation. Sa perte aurait pour conséquence des états d'esprit fort graves à l'égard de V. Maj. »

Le 20 janvier suivant, Eulenburg écrivait :

J'ai trouvé l'état d'esprit à Berlin mauvais... Les partis conservateurs sont mécontents des nouveaux projets de loi. Il en est de même avec extravagance dans tous les cercles militaires où, avec l'entêtement accoutumé et avec les prétentions à l'infaillibilité d'un jugement borné, on met à la charge de l'Empereur des choses complètement imaginaires. A la base de ce mécontentement est la croyance que l'Empereur est profondément endetté et souffre de la folie des grandeurs. On est borné, aveuglément bismarckien et malveillant à l'égard de l'Empereur.

En janvier 1892, Eulenburg donna une preuve de son influence en faisant rejeter par Guillaume II le projet Zedlitz (introduction de l'école confessionnelle en Prusse). Il avait observé qu'en Bavière, ce projet avait enthousiasmé les particularistes et mécontenté les partisans de l'Empire.

Caprivi ayant commis l'indiscrétion de révéler la part d'Eulenburg dans le renvoi de Zedlitz, on attribua à tort à l'ami de l'Empereur le renversement de Caprivi, quoiqu'il eût essayé de l'empêcher. Voici comment il se produisit :

L'assassinat du président Carnot, le 25 juin 1894, avait fort agité Guillaume II. Par télégramme du 24 juillet, envoyé au comte Botho Eulenburg, président du Conseil des ministres prussiens, il exigea que le ministère propose des mesures législatives contre la Révolution (*Umsturzgesetz*). Botho déclara ne pouvoir

le faire en Prusse si on n'y procédait auparavant dans l'Empire. Pour y arriver,

on devait, d'après lui, dissoudre au besoin le Reichstag plusieurs fois et même, à la dernière extrémité, changer la loi électorale (c'est-à-dire faire ce que Bismarck projetait à la fin de son ministère). Caprivi rejeta bien loin un pareil projet. La question n'était pas encore éclaircie quand l'Empereur, dans un discours à Königsberg, le 5 septembre, lança le cri : « Au combat, pour la religion, la morale et l'ordre contre les partis du désordre ! » Il était résolu aux mesures les plus extrêmes, voire même à changer le chancelier, auquel cas, suivant lui, seul un général pourrait être nommé... Le 25 septembre, Ph. Eulenburg arrivant près de l'Empereur trouva la situation sérieuse : Caprivi décidé à partir si on entreprenait plus qu'une légère aggravation des dispositions pénales, Botho résolu à démissionner si des mesures énergiques n'étaient pas prises... Ph. Eulenburg fit de son mieux pour amener une entente... mais échoua complètement auprès de l'Empereur...La cause de Caprivi reçut même un nouveau coup quand l'Empereur apprit que le Chancelier ne lui avait pas communiqué que les trois royaumes avaient déclaré qu'ils étaient prêts à soutenir des mesures extrêmes... « Marschall et le Chancelier m'ont tenu systématiquement dans l'ignorance ! s'écria-t-il. J'y suis habitué, mais cette fois, c'est un comble. »

Le 12 octobre, la question fut discutée dans un conseil des ministres en présence de l'Empereur : ce dernier et Botho furent seuls pour une action énergique. Le lendemain, la situation parut s'améliorer, le député von Helldorff-Bedra ayant fait comprendre à Guillaume la situation parlementaire. Le 19, le ministère se mit d'accord sur les modifications du code pénal qu'il demanderait. Mais alors on apprit que Waldersee était arrivé à inspirer à Guillaume une autre exigence : compléter les quatrièmes bataillons. Découragement de Caprivi qui parla de nouveau de partir. Ph. Eulenburg se hâta de représenter à l'Empereur « les mauvaises conséquences » qu'aurait ce départ. La crise sembla de nouveau s'arranger, le grand duc de Bade ayant fait promettre à Caprivi de rester. Cependant, il était sûr que, si l'Empereur avait renoncé à nommer Botho chancelier, il n'attendait qu'une occasion pour laisser partir Caprivi. La candidature du statthalter Hohenlohe-Schillingsfürst, posée par le grand-duc de Bade à la fin de septembre, s'imposait de plus en plus.

Les amis de Caprivi croyaient à sa chute. Le 22, Eulenburg, qui soupa avec Marschall et Holstein, nota d'eux :

Découragement total : *finis Germaniæ*. Je leur laisse exhaler leurs lamentations... sur leur travail incessant et anonyme sous un empereur trop jeune qui, marchant entre des précipices, fait de la politique personnelle pendant que le grand homme d'Etat disgracié lui fait la guerre.

Le 23, Caprivi remit sa démission. L'Empereur la refusa d'abord par télégramme, puis vint lui-même chez son Chancelier et, télégraphia à Holstein, « lui fit une conférence magistrale sur les malheurs que son départ entraînerait... Il l'assura de sa pleine confiance et le chargea d'envoyer lui-même à Botho le texte de sa démission ». Le soir, arrivant à Lœwenberg chez Ph. Eulenburg pour chasser, le Kaiser lui dit : « Je t'annonce l'heureuse terminaison de la 9e crise », et il passa la soirée gaîment.

Le lendemain 24, l'empereur part à la chasse, puis déjeune. Il venait de finir quand Botho parut, visiblement préoccupé. L'Empereur se leva pour le saluer, puis alla se promener avec lui un peu plus loin pendant une grande heure, gesticulant vivement. Finalement, l'Empereur revint « avec le visage pâle et pincé » qu'il avait dans les moments d'anxiété. Il fit continuer la chasse, mais, quand il fut seul avec Ph. Eulenburg, lui dit : « Imagine-toi, ton cousin vient de me présenter sa démission ! » Dans la lettre de démission de Caprivi, il était parlé « de l'abîme infranchissable » qui le séparait de Botho et l'Empereur avait fait envoyer cette lettre à ce dernier ! Ph. Eulenburg dut avouer que réconcilier Caprivi et Botho était désormais impossible. « Qui me conseilles-tu de nommer ? » lui demanda Guillaume. — « Un homme, répondit Ph. Eulenburg, qui n'est ni conservateur, ni libéral, ni ultramontain, ni progressiste, ni dévot, ni athée, est difficile à trouver. » Finalement, il proposa le Statthalter Hohenlohe. Guillaume annonça l'intention de lui écrire s'il ne pouvait décider Caprivi à se réconcilier avec Botho. Ce dernier, le soir même (24 octobre), avait consenti à rester si Caprivi en exprimait le désir. « Il ne le pourra pas, déclara Ph. Eulenburg, car pendant que nous causions paisiblement ici, une danse du sabbat a commencé dans la presse qui rendra à Caprivi toute déclaration impossible. » Et en effet, quand le lendemain 25, pendant le retour, le Kaiser commença la lecture des coupures des journaux, il s'écria : « Ma conversation la plus intime avec

Caprivi est dans le journal! » Le bureau de la presse du chancelier venait de couler celui-ci.

Hohenlohe lui succéda et présenta « le petit projet contre la révolution » accepté par son prédécesseur. Malgré son rejet par le Reichstag, l'Empereur n'abandonna pas son idée de mesures de combat énergiques. Mais seul le ministre de l'Intérieur Kœller se montra disposé à proposer en Prusse des lois plus sévères sans tenir compte du vote du Reichstag. Peu après, « Kœller ayant communiqué à des aides-de-camp de l'Empereur le vote du ministère au sujet de la réforme du code pénal après que déjà (sans sa faute, comme on le sut plus tard) quelque chose en avait transpiré dans la presse, les autres ministres déclarèrent ne plus pouvoir travailler avec lui. » L'Empereur, qui regardait Kœller comme son homme de confiance et comme « l'homme fort », trouva leur procédé inconvenant. Placé devant l'alternative, ou renvoyer Kœller, ou renvoyer le Chancelier et les autres ministres, il hésita plus de trois mois. Le 1er octobre, Eulenburg, qui essayait de lui faire admettre la nécessité de renvoyer Kœller, écrivait : « J'ai épuisé tous mes moyens ». Ce n'est que le 8 décembre que Kœller fut sacrifié, mais simultanément, les autres ministres reçurent « un ordre sec désapprouvant leur procédé et réservant les droits de la couronne ».

Ainsi Guillaume, par ses interventions dans la politique, avait mécontenté successivement Bismarck, Caprivi et leurs partisans, puis Hohenlohe et ses collaborateurs. C'était surtout à la chancellerie que ces sentiments étaient vifs. Au reproche que lui fit Holstein (le chef de la section politique) de se joindre au « courant autocratique », Eulenburg répliqua : « La fatigue de la régularisation (des actes de l'Empereur) pendant des années vous a conduit à une sorte de haine. Le Holstein de 1888, avec sa romantique fidélité au Roi, n'est pas, il est vrai, devenu, en 1896, un antimonarchiste, mais il est déjà un parlementaire ». A quoi Holstein répondit : « Chaque année où l'on empêche l'Empereur de s'engager dans une impasse fait croître en lui la conviction qu'il n'en court pas le danger parce qu'il voit tout de haut... Réservez-vous, vous êtes encore jeune, votre heure peut venir. »

Les ministres en étaient arrivés à l'idée qu'il était moins dangereux pour eux d'essayer de faire marcher l'Empereur en s'ap-

puyant sur le Reichstag que de tenter de forcer le Reichstag à voter comme le désirait l'Empereur. C'est ce qu'expliquait Eulenburg à Bülow, le 10 mars 1896 :

La situation est la suivante : l'existence du groupe Holstein, Marschall, Bronsart est indiscutable. L'utilisation des situations difficiles pour garrotter l'Empereur est devenue un système... Holenlohe en est tombé d'accord avec moi et nous avons convenu que dans un cas aigu, il ne se solidarisera pas avec les autres. Cela pourra conduire à une crise partielle, mais pourra aussi ramener le groupe à la raison.

Les tiraillements entre l'Empereur et ses ministres continuèrent longtemps. Le 8 avril 1897, Eulenburg croyait nécessaire de rappeler à l'Empereur que le roi de Saxe avait déclaré « que les princes confédérés ne suivraient pas l'Empereur en cas de coup d'Etat » (il se garda d'ailleurs de dire que le Roi avait ajouté : « parce qu'il est trop peu stable »). Peu après, Marschall, malade, se retira et Bülow, sur la recommandation d'Eulenburg, lui succéda. C'est le seul personnage qu'il ait jamais recommandé. Mais sa nomination ne mit pas fin aux crises du genre de celles que je viens de raconter : elles se renouvelèrent chaque fois qu'une intervention impulsive du Kaiser mit les ministres en mauvaise posture devant l'opinion publique ou le Parlement.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Maurice Genevoix : *Sous Verdun*, Flammarion. — Marcel Millet : *Un militaire sans numéro*, « Mercure de Flandre ».

M. Maurice Genevoix, qui fut appelé, au début de la guerre, comme élève de l'Ecole Polytechnique et fut bombardé sous-lieutenant, vient de réimprimer un très intéressant récit des premiers mois du conflit : **Sous Verdun**, dont on ne sait trop s'il faut davantage recommander le brio, l'entrain, la sincérité ou l'esprit d'observation, le goût du détail précis, du fait typique et des circonstances qui en rendent la lecture surtout attrayante.

Après les événements des premiers jours, le livre de M. Maurice Genevoix nous conduit du côté de Verdun, et les troupes vont bientôt battre en retraite.

L'invasion commence ; les Allemands sont contenus dans la région qui devait être le pivot de l'immense mouvement tournant

qui allait les rabattre sur Paris; on entend le canon, dont les grondements se rapprochent, et bientôt les obus vont tomber parmi nos troupes en retraite. En même temps, on voit les routes s'encombrer de fuyards, de pauvres gens qui déménagent leur mobilier ou leurs nippes. Des voitures passent, des chariots traînés par un cheval maigre et galeux ; des ballots, des paniers d'osier, des cages à lapins s'y entassent, pêle-mêle avec des matelas, des oreillers, des édredons d'un rouge déteint, — parmi ce bric-à-brac sont installés des femmes ahuries, des mioches hirsutes et morveux, tandis que suivent des vaches qui meuglent en tirant sur la longe, des gars « épais » qui les poussent du pied ; — ailleurs ce sont encore des charrettes pleines de femmes et de « gosses » ; des voitures remplies de blessés, des camions de munitions, tandis que des groupes de fantassins éreintés, blancs de poussière, encombrent les routes qui ont ramené les nôtres sur les bords de la Marne. — On aperçoit cependant des patrouilles allemandes de dragons gris ; des coups de feu sont échangés. Les troupes en retraite passent par Malancourt, Avocourt et la forêt de Hesse. On traverse Bausée-sur-Aire et Sommaisne pour atteindre Rembercourt-aux-Pots qui possède une délicieuse église du XVIe siècle (5 septembre).

Peu après, la bataille s'engagea, — du côté de l'Aire, indique notre narrateur. Nous sommes près de Pretz-en-Argonne, que l'ennemi bombarda bientôt, et la bataille se déchaîna définitivement vers 9 heures. Elle se développa avec des alternatives diverses. Les hommes, au soir de la première journée, battent en retraite sur Rambercourt, que les Allemands bombardent bientôt et dont l'église brûle. Mais les combats se poursuivent longuement, avec des avances et des reculs, des alternatives diverses ; un moment, les troupes ont à traverser des terrains où l'on s'est déjà battu, et c'est le spectacle des cadavres déchiquetés par les obus, qui pourrissent déjà dans la grosse chaleur du jour. Un moment, les attaques des Allemands, qu'on a saoulés d'éther et d'alcool, paraissent l'emporter ; il ne reste à l'officier que vingt et un hommes sur soixante-dix qu'il avait au début des combats, qui durent déjà depuis trois ou quatre jours. Les autres compagnies du régiment sont aussi mal partagées.

Le temps s'est mis à la pluie et a favorisé un moment les attaques des Boches. Parmi les prisonniers, beaucoup avaient dans

leur sac des pastilles incendiaires, et l'on en vit qui prirent feu sous le choc des balles et flambèrent comme des torches. Mais, de ce côté, une batterie de 75 fit de terribles ravages parmi les assaillants dont l'attaque fut nettement arrêtée. On s'est en somme battu durant cinq jours ; mais la décision a été surtout obtenue, on le sait, aux combats des marais de Saint-Gond, aux batailles livrées sur la Marne et où le général Galliéni fit donner l'armée de Paris. L'invasion allemande avait été arrêtée net.

Cependant les Allemands battent en retraite et les nôtres les poursuivent. On passe à Marats-la-Grande, où l'on retrouve diverses tombes des soldats français tués pendant la retraite. M. Maurice Genevoix, en passant, ramasse un éclat d'obus qui a un demi-mètre de hauteur sur une largeur de 0,15 cent., avec des arêtes coupantes, des dents de scie et des pointes aiguës. C'est un bel échantillon de la production d'outre-Rhin. — On arrive à Erize-la-Petite. Au-delà se rencontrent beaucoup de cadavres français, restés dans les champs, sur les routes, tuméfiés et hideux. Les Allemands en ont ramassés et déposés dans des attitudes ridicules. Mais on aperçoit aussi des objets matériels divers que l'ennemi a abandonnés : casques bosselés, baïonnettes, cartouchières pleines encore de chargeurs ; des caissons éventrés, des avant-trains disloqués, des chevaux morts ; un affût de mitrailleuse fracassé par un coup de 75, etc...

De ce côté encore, on rencontre un cimetière ennemi, — fait assez rare, car le plus souvent les boches ont dissimulé les lieux de sépulture de leurs morts en nivelant et piétinant le terrain ; et des croix marquent ici la place de tombes surtout collectives, — qui viennent avouer que les assaillants ont fait, eux aussi, de lourdes pertes dans la bataille.

Les troupes parviennent cependant au village de Saint-André, où l'on retrouve les vestiges d'un poste de secours de l'ennemi et de multiples objets, armes, casques, munitions, pansements, etc., qui attestent le départ précipité des troupes ennemies. On atteint cependant Sivry-la-Perche, et bientôt le camp retranché de Verdun. M. Maurice Genevoix séjourne assez longuement de ce côté, et son livre rapporte encore de nombreux détails sur la vie en campagne, la guerre de tranchées qui commence. On sait, à la fin du volume, qu'il est dirigé sur les Eparges et que la vie sur le front continuera plusieurs années encore.

Ce récit avait été publié déjà durant les hostilités et dame censure y avait fait usage de ses grands ciseaux. Les passages supprimés ont été rétablis et je dois dire que le volume n'y avait perdu ni en attrait ni en sincérité. C'est un des beaux livres produits par la grande guerre et l'éditeur Flammarion a bien fait de le reprendre.

Après le volume de M. Maurice Genevoix, une publication curieuse peut être encore mentionnée, celle de M. Marcel Millet : **un Militaire sans numéro,** et dont la singularité retiendra sans doute le lecteur. M. Marcel Millet, comédien de son métier, fut mobilisé en février 1917. Il était plutôt de méchante humeur ; et dans les notes qui composent en somme presque tout son livre, il déclame avec véhémence.

M. Marcel Millet dut se rendre à l'Ecole Militaire, où il avait été convoqué avec tout un contingent, et comme « artiste » fut plutôt accueilli avec plaisir. A la révision, on lui reconnut une maladie de cœur ; mais on passa outre, car son personnage était alors très demandé. — C'était le moment où l'on organisait le théâtre du front, pour distraire un peu les « poilus » qui se morfondaient depuis de longs mois déjà dans la boue des tranchées et des avant-postes. M. Marcel Millet, après quelques jours d'attente et divers pourparlers, fut envoyé à Château-Thierry. Dans une tenue un brin fantaisiste, il arrive muni d'une grande valise, — sans doute pour son bagage de comédien.

Il devait attendre là quelques collègues et avec eux procéder à l'organisation d'un de ces fameux théâtres destinés aux armées. Cependant et malgré des *peines de cœur* dont il nous entretient de temps à autre, il fait la connaissance de la fille de sa propriétaire, personne plutôt replète et mûre, avec laquelle s'ébauche une intrigue. Les collègues arrivent bientôt et ce furent des conversations sur la détresse de l'art dramatique en ces années de guerre. Après un bombardement des avions allemands sur la gare, bombardement qui fait quatre-vingt-dix morts, la petite troupe, que suit désormais le chariot du *Roman Comique,* fut dirigé en arrière, sur la Ferté-sous-Jouarre, où l'on organisa une première représentation. M. Marcel Millet a encore une intrigue avec une petite Bretonne avenante, servante d'auberge, puis est envoyé à Paris, où il a d'autres aventures. A la Ferté-sous-Jouarre, le spectacle commence bientôt, concert, théâtre, où tout a été

improvisé. Il y eut trois représentations, puis ce fut le départ.

De la Ferté, on gagna Bergues, dans le Nord, en passant par la forêt de Compiègne, Senlis, Breteuil, s'arrêtant de temps à autre pour le casse-croûte et pour des choses diverses. Plus haut, la troupe arrive du côté de Saint-Pol, Amiens, Lille, pour gagner enfin Bergues, où l'auteur a des difficultés avec la gendarmerie, à cause de son livret militaire. — A Bergues, les chariots du matériel sont remisés, car le général commandant dans la région n'a pas de tendresse pour le cabotinage. Après quelques jours d'attente et des excursions à Dunkerque et Malo-les-Bains, la troupe est envoyée sur l'Yser, pour apporter quelques distractions aux soldats qui séjournent sur cette partie du front. Dans un village de ce côté, les comédiens sont logés dans un immeuble bizarre, un dépôt d'épiceries, cigares, etc. La chambre coûte 40 fr. par jour. Une représentation est donnée à West-Velteran, mais les poilus se montrent plutôt indifférents. L'auteur joue un gentilhomme plein d'élégance, mais avec des godasses dont il a voulu couvrir la difformité avec des guêtres. D'autres représentations sont données aux environs, puis la pluie arrive et suspend ces petites fêtes qu'interrompaient parfois le bombardement ou des chutes d'avions. Plus tard, M. Marcel Millet passe à Roussbrugghe et revient à Bergues. La troupe se rend ensuite à Crochte, mais où la réception est plutôt fraîche, car certains chefs considèrent, à tort ou à raison, les acteurs de la petite troupe comme des « fricoteurs ». D'ailleurs, les « artistes » de cette tournée, c'est une constatation qu'on peut faire bientôt, semblent tenus en suspicion par les troupes, comme par la population civile. Les tournées continuent avec Dunkerque et Bergues comme points d'attache. Je passerai sur quelques anecdotes, des impressions du moment; histoires de femmes, etc. Un moment, la troupe va jouer à l'hôpital belge de la frontière, où des femmes se mettent de la partie, ce qui permet de monter des pièces importantes, — épisode qui se termine encore par une aventure galante.

Le récit qui continue nous conduit à Rexpoède. — Enfin, en octobre 1917, se trouvant à Erxpode, il est rejoint par un ordre de partir pour l'Amérique, — où son art doit servir à la propagande antiallemande. Il va prendre le train à Dunkerque pour gagner Noisy-le-Sec-Paris, d'ailleurs assez malade et traînant la

lourde valise qui renferme son matériel. Il est houspillé dans le train par une bande de poilus hostiles au cabotinage destiné à la propagande américaine, et dont l'un même finit par le gratifier à la descente du wagon d'un coup de pied qui l'étale dans la boue. — Le volume d'ailleurs s'arrête à peu près sur ce fait. Le récit de la tournée en Amérique sera pour une autre fois.

Le volume de M. Marcel Millet est en somme une curiosité. Il nous fait passer en marge du front, comme son auteur reste à côté de la guerre. Mais ce sont souvent les à-côtés du drame qui intéressent ; et il y a bien à penser, — pour diverses raisons, — que l'ouvrage rencontrera un public nombreux.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Paul Choisnard : *Essai de Psychologie astrale*, accompagné d'un *Dictionnaire de Psychologie astrale* ; Alcan. 12 »

Dr Albert de Schrenck-Notzing : *Les phénomènes physiques de la médiumnité*. Préface du Dr Charles Richet ; Payot. 25 »

Histoire

N. Jorga : *Histoire des Etats balkaniques jusqu'à 1924* ; Gamber. » »

Comtesse H. de Reinach-Foussemagne : *Charlotte de Belgique, Impératrice du Mexique*. Préface de Pierre de La Gorce. Avec de nombr. illust. ; Plon. 20 »

Littérature

Aucassin et Nicolette, chantefable du XIIIe siècle, édité par Mario Roques ; Champion. » »

Camille Audigier : *Hégésippe Simon, homme politique*. Préfaces apocryphes d'Edouard Herriot et Léon Daudet ; Edit. Monde moderne. 7 95

Jacques Bacot : *Le poète tibétain Milarépa, ses crimes, ses épreuves, son nirvana*, traduit du tibétain avec une introduction et un index. Avec 40 bois de Jean Buhot ; Bossard. 30 »

Pierre Benoit : *Les guerres d'enfer et l'avenir de l'intelligence* ; Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. 5 »

Henri, Jean et André Brémond : *Le charme d'Athènes et autres essais* ; Bloud et Gay. 15 »

Lucien Dubech : *Les chefs de file de la jeune génération* ; Plon. 7 50

Emile Fenouillet : *L'art de trouver un mari* ; Edit. Montaigne. 10 »

Victor Giraud : *Le christianisme de Chateaubriand*. I : *Les origines* ; Hachette. 12 »

Lafcadio Hearn : *En glanant dans les champs de Bouddha*, traduit par Marc Logé ; Mercure de France. 7 50

Victor Hugo : *Légende des siècles*, nouvelle série, III. (Les grands

écrivains de la France.) Avec des variantes, une introduction, des notices et des notes ; Hachette. 35 »

Mgr E.-L. Julien : *Le prêtre.* (Les caractères de ce temps) ; Hachette. 6 »

A. de Lamartine : *Œuvres choisies,* prose. Introduction et notes par Georges Roth. Avec 2 gravures ; Larousse, 2 vol. Chaque 5 50

Louis Latzarus : *Eloge de la bêtise* ; Hachette. » »

Pierre Lièvre : *Maurras* ; Le Divan. » »

Francis de Miomandre : *Fumets et fumées.* Croquis de O. Fabrès ; Le Divan. » »

Jehanne d'Orliac : *Le drame de la Chavonnière* ; Flammarion. 7 95

Léon Pierre-Quint : *Marcel Proust, sa vie, son œuvre* ; Kra. » »

Plotin : *Ennéades,* III, texte établi et traduit par Emile Bréhier; Les Belles-Lettres. 18 »

Emile Pons : *Swift.* I : *Les années de jeunesse et le « Conte du Tonneau »* ; Libr. Istra. 25 »

J. J. Rousseau : *La nouvelle Héloïse,* I (Les grands écrivains de la France), édition publiée d'après les manuscrits et les éditions originales, avec des variantes, une introduction, des notices et des notes ; Hachette. 35 »

Saint-Augustin: *Confessions,* tome I, texte établi et traduit par Pierre de Labriolle ; Les Belles-Lettres. 18 »

Carl Sternheim: *Libussa, la jument de Guillaume II,* traduction de Marc Henry ; Kra. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Une Allemande : *Les atrocités allemandes de la grande guerre d'après des documents authentiques.* Traduit de l'allemand par Frédéric de Marwicz ; Bossard. 6 »

M. Boghitchevitch : *Les causes de la guerre.* Avant-propos par Georges Demartial ; Rieder. 7 50

Général Camon : *Ludendorff sur le front russe,* 1914-1915. *Manœuvres et batailles.* Avec 24 croquis ; Berger-Levrault. 6 75

Général de Castelli : *Le 8e corps en Lorraine, août-octobre 1914* ; Berger-Levrault. 12 »

Edouard Herriot : *Lyon pendant la guerre* ; Presses universitaires de France. 12 50

Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental,* XI : *Bataille de la Somme.* 1er *juillet* 1916, 1er *janvier* 1917. Avec 3 cartes ; Berger-Levrault. 20 »

Pédagogie

A Souché : *Le 1er livre de morale de la jeune Française* ; Libr. d'éducation nationale. » »

A. Souché : *Le 2e livre de morale du jeune Français.* Préface de M. Ferdinand Buisson ; Libr. d'éducation nationale. » »

A. Souché : *Le 2e livre de morale de la jeune Française.* Préface de M. Ferdinand Buisson ; Libr. d'éducation nationale. » »

Philosophie

René Guénon : *L'homme et son devenir selon le Védanta* ; Bossard. 18 »

Maurice Halbwachs: *Les cadres sociaux de la mémoire* ; Alcan. 25 »

James H. Leuba : *Psychologie et mysticisme religieux,* traduit par Lucien Herr ; Alcan. 30 »

G. Séailles : *L'origine et les destinées de l'art* ; Alcan. 9 »

Poésie

Emilie Arnal : *Les chansons d'Aëllo* ; Chiberre. 7 »

A. de Lamartine : *Jocelyn.* Introduction et notes par Georges Roth. Avec une gravure ; Larousse. 5 50

A. de Lamartine : *Œuvres choisies,* poésie. Introduction et notes par Georges Roth. Avec 2 gravures ; Larousse, 2 vol. Chaque 5 50

Robert de La Villehervé : *Poésie,* II, 1874-1899. *Le livre de misère.*

Blasons et vitraux. Poésies diverses. Jouvence. La chanson de midi ; Ollendorff. 15 »

Jules de Marthold : *Les feuilles du chêne* ; Chiberre. 6 »

Pierre-Henry Proust : *La maison aux mille fenêtres* ; Chiberre. 5 »

Jean Psichari : *Fioretti per Francesca* ; Librairia italiana, Paris. » »

Henri de Régnier : *Œuvres de Henri de Régnier*, V : *Poésies diverses. Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 18 »

Marguerite Yvane : *La lumière disparue* ; Chiberre. 6 »

Politique

Edward A. Filene : *Le problème européen et sa solution*, traduction française de Francis Delaisi. Préface de M. Paul Painlevé ; Payot. 10 »

N. Lénine : *La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky* ; Libr. de l'Humanité. 4 »

Charles Saroléa : *Ce que j'ai vu en Russie soviétique*. Préface du cardinal Mercier ; Hachette. 8 »

Whitney Warren : *Monténégro, le crime de la Conférence de la paix* ; Edit. Atar. » »

Questions coloniales

Georges Brousseau : *Souvenirs de la mission Savorgnan de Brazza*. Préface de Maurice Delafosse ; Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. 10 »

Dr Aug. Vallet : *Un nouvel aperçu du problème colonial* ; Berger-Levrault. 8 »

Questions médicales

Léon Daudet : *L'homme et le poison* ; Nouv. libr. nat. 5 »

Questions militaires

Général Camon : *La guerre napoléonienne. Précis des campagnes*; Berger-Levrault.
Tome I 12 »
Tome II 8 »

Ch. Cunat : *Histoire de Robert Surcouf, capitaine de corsaire*, d'après des documents authentiques ; Payot. 10 »

Questions religieuses

Le Livre du Zohar, pages traduites du chaldaïque par Jean de Pauly ; Rieder. 9 »

Roman

Robert Adelléria : *Le barbare* ; Edit. du Chevalier. 7 50

Alexandre Arnoux : *Suite variée*. (Cahiers verts n° 55) ; Grasset. 9 »

Georges Batault : *Sibyl* ; Flammarion. 7 95

Henri Béraud : *Au Capucin gourmand* ; Albin Michel. » »

André Beucler : *La ville anonyme* ; Nouv. Revue franç. 7 50

Johan Bojer: *La puissance du mensonge* ; Nelson. 4 50

Jean Duval : *Au centre de la terre*; Edit. de La Nef. 7 50

Marie Jade : *Le masque du génie* ; Renaissance du livre. 7 50

René Jouglet : *Les confessions amoureuses* ; Plon. » »

Rudyard Kipling : *Du cran !* traduit par Louis Fabulet ; Mercure de France. 7 50

A. de Lamartine : *Graziella*. Introduction et notes par Georges Roth ; Larousse. 5 50

A. de Lamartine : *Raphaël*. Notices et annotations par Georges Roth. Avec une gravure ; Larousse. 5 50

Jacques Lombard : *La confession nocturne* ; Lemerre. 7 50

Francis de Miomandre : *L'ombre et l'amour* ; Rasmussen. 7 50

Eugène Montfort : *La Turque*. Pré-

face de Francis Carco ; Flammarion. 7 95
Paul Morel : *Les contes de l'oiseau bleu* ; Peyronnet. 3 50
Charles Pettit : *Monsieur Fifrelet et son bâtard* ; Flammarion. 7 95
Rachilde : *Le meneur de Louves ;* Plon. 3 »
André Reuze : *Le tour de souffrance ;* Fayard. 7 50
Gil Robin : *La femme et la lune* ; Kra. 12 »
Arthur Schnitzler : *Mourir*. Traduit de l'allemand par Alzir Hella et O. Bournac ; Rieder. 6 75
W. Somerset Maugham : *L'archipel aux Sirènes*, texte français de Mme E.-R. Blanchet ; Edit. de France. 7 50
Philippe Soupault : *Voyage d'Horace Pirouelle ;* Kra. » »
Thiosse : *Légendes noires*, mœurs canaques ; Laubreaux, Nouméa. » »
Zell : *Tête de loup ;* Flammarion. 7 95

Sciences

Lucien Poincaré : *La physique moderne*, son évolution. Edit. refondue et augmentée de 3 chapitres par Maurice de Broglie ; Flammarion. 8 »

Sociologie

Edouard Milhaud : *Le journal d'un parlementaire*, publié et annoté par Louis Payen, tome IV ; Chiberre. 7 »
Taval : *Après la corbeille de mariage ;* Paris, 21, rue Cambon. 6 75

Théâtre

Divers : *Le théâtre au Palais :* Henry Buteau *: Le danseur*. Henri Falk : *Une femme de tête*. Raymond Hesse : *La plus heureuse des trois*. Alph. Jouet : *Mercure en maraude*. Lionel Nastorg : *Le tournant*. Louis Vaunois : *L'adieu ;* Peyronnet. 7 50
Marc Elder : *La farce des tripes ;* Figuière. 7 »
Molière : *Œuvres*, illustrées de gravures anciennes et publiées d'après les textes originaux, avec des notes par Bertrand Guégan. Tome I ; Payot. 10 »
Martial Perrier : *Ma version de « La maison cernée »*. Imp. de Montmartre. » »
Romain Rolland : *Le jeu de l'amour et de la mort ;* Albin Michel. 7 50

Varia

C. Leroux Cesbron : *Le palais de l'Elysée*, chronique d'un palais national. Avec des grav. ; Perrin. 12 »
Pierre B. Maybon : *Essai sur les Associations en Chine ;* Plon. 20 »
Léonard Rosenthal : *L'esprit des affaires*, réflexions d'un commerçant ; Payot. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Les fêtes de Verlaine à Metz. — Le monument Verlaine. — Le bicentenaire de l'ordre du Bain. — L'affaire de Tahiti. — A propos de suggestion. — Mythomanie et hyperémotivité. — Le titre d'Empereur pris par les rois de France. — Encore un plagiat d'Anatole France. — Théâtre du Peuple. — Erratum. — Publications du « Mercure de France ».

Les fêtes de Verlaine à Metz. — Un buste de Verlaine a été inauguré à Metz, le samedi 27 juin, sur l'Esplanade, du côté du jardin de Boufflers. C'est l'œuvre du sculpteur James Vibert, et il a pu être

érigé, à la suite de la souscription ouverte dans le *Mercure de France*, sous le patronage de la Société des Amis de Verlaine, dont le président est Gustave Kahn, et de la Fédération lorraine des Lettres et des Arts, présidée par le colonel Deville.

On sait que Paul Verlaine naquit à Metz, le 30 mai 1844, dans la maison portant le n° 2 de la rue de la Haute-Pierre. C'est une humble demeure dans une rue tranquille et provinciale; elle n'a pas dû changer beaucoup depuis la naissance du poète ; au rez-de-chaussée se trouve un débit de vins, avec cette enseigne : Restaurant du Palais-de-Justice. En 1919, la Fédération lorraine des Lettres et des Arts fit apposer une plaque sur la façade, avec cette inscription :

Dans cette maison
le poète
PAUL VERLAINE
est né le 30 mars 1844

Ce fut la première manifestation qui eut lieu à Metz, en l'honneur du poète, au lendemain de l'armistice. En 1921, la Fédération lorraine des Lettres et des Arts fit don au Musée du portrait de Verlaine par Aman-Jean, à la suite d'une souscription. Ce fut déjà l'occasion de fêtes messines qui avaient attiré à Metz Edmond Haraucourt, Fernand Gregh, Gustave Kahn, etc. L'érection du buste de Verlaine par Vibert, sur l'Esplanade, est la troisième manifestation de Metz en l'honneur du poète.

Metz, qui est la patrie de grands hommes de guerre comme Fabert et Custine, du savant physicien Pilâtre de Rozier, de Lacretelle, de Mme Tastu, des musiciens Ambroise Thomas et Gabriel Pierné, du sculpteur Hannaux, où est né aussi François de Curel, est très fière d'avoir donné le jour à Verlaine. Elle s'est souvenue de la fidélité que celui-ci avait gardée à sa ville natale, qu'il a chantée quatre ans avant sa mort dans une ode célèbre :

Metz aux campagnes magnifiques,
Rivière aux ondes prolifiques,
Coteaux boisés, vignes de feu,
Cathédrale toute en volute,
Où le vent chante sur la flûte,
Et qui lui répond par la Mutte,
Cette grosse voix du bon Dieu

Il prédisait sa délivrance :

Nous chasserons l'atroce engeance,
Et ce sera notre vengeance
De voir jusqu'aux petits enfants,
Dont ils voulaient — bêtise infâme ! —
Nous prendre la chair avec l'âme,

Sourire alors que l'on acclame
Nos drapeaux enfin triomphants !

Dans ses *Confessions,* Verlaine a parlé de ses souvenirs d'enfant à Metz où son père avait été amené à tenir garnison, comme capitaine adjudant-major au 2e régiment de génie. Peu de temps après la naissance de leur fils, les Verlaine avaient quitté la ville, pour aller à Montpellier, puis à Nîmes. Ils y étaient revenus habiter alors que leur petit garçon avait cinq ans. Il a raconté combien il avait été frappé par les spectacles militaires de Metz et qu'on l'amenait sur l'Esplanade pour jouer avec les enfants de son âge et écouter, les jeudis et dimanches, la musique du 2e régiment de génie :

L'Esplanade, sa musique du 2e génie, valses de Strauss, polkas de Musard (l'aîné), mosaïques et fantaisies sur des opéras d'Auber et de déjà Ambroise Thomas, ou ma mémoire me trahirait singulièrement, solis, duos, tutti; le tour de l'estrade ; les beaux officiers en plastrons de velours noir, en belles, franches et françaises épaulettes d'or, au lieu de ces torsades équivoques prises, hélas ! non empruntées aux Prussiens, les' dames en schalls de cachemire de l'Inde, en écharpes de crêpe de Chine, en volants gorge-de-pigeons, caca-dauphin, et toutes nuances comme il faut, soie, satin, moire, et toutes étoffes cossues, aux capotes panachées de plumes rares et dont le bavolet, grâce à de savantes inclinations, — le Tout-Metz ! — ne cachait pas autant la nuque et les frisons d'or clair ou rouge, d'ébène noir ou mordoré, qu'on eût pu le redouter, — ô remembrances enfantines de quand, insoucieux moutard, je poussais et tapais mon cerceau novice entre les pantalons à bandes rouges, à liserés noirs, des militaires, de nankin ou de casimir ou de coutil des citadins fumeurs de cigarilles.

L'Esplanade, « les fois » de musique ! Bon Dieu que j'y aspirais ! Et comme je hâtais le pas, aux jours tant souhaités, tirant ma mère par la manche !... (*Souvenirs et promenades.*)

C'est sur cette Esplanade que, tandis qu'il courait, sautait et se bousculait avec ses petits camarades, il distingua la fille d'un magistrat nommée Mathilde, qui pouvait avoir huit ans, tandis qu'il approchait de la septième année; tout de suite ils étaient devenus amis et ne dissimulaient pas qu'ils se plaisaient :

Notre amitié si démonstrative, a raconté Verlaine, avait été remarquée et l'on s'y intéressait; elle amusait fort, entre autres gens, les officiers qui formaient une bonne part du public de ces concerts. « Paul et Virginie », disaient les commandants et les capitaines, restés classiques immédiats, tandis que les lieutenants te les sous-lieutenants, plus lettrés et d'instinct plus vif, insinuaient en souriant : « Daphnis et Chloé ! » Le Colonel, lui-même, de mon père, qui devait être plus tard le maréchal Niel, se divertissait tout le premier à ces jeunes ardeurs, et nos parents, n'y voyant que ce qui était foncièrement naïveté et candeur, admettaient volontiers de tels gentils rapports. (*Confessions.*)

M. J.-J. B... écrit dans *Le Messin,* numéro du 26 juin 1925 :

Il nous a paru intéressant de rechercher quelle était cette jeune Mathilde

qui fut la première confidente de Verlaine. Aux archives municipales de Metz nous avons appris qu'en 1849, la famille Verlaine avait pour proche voisin (rue de la Haute-Pierre, numéro 6) un magistrat, ancien adjoint au maire de Metz, M. Leneveux, père d'une fillette de sept ans, nommée Mathilde. Elle devait être, croyons-nous, l'amie du jeune Verlaine, et ce qui paraît indiquer une intimité entre ces deux familles, c'est que Mme Leneveux et Mme Verlaine étaient compatriotes, l'une étant née à Arras et l'autre dans une commune toute proche de cette ville. M. Leneveux était conseiller à la préfecture de la Moselle lorsqu'il mourut en 1864. Sa veuve et sa fille Mathilde quittèrent la ville de Metz en 1871.

L'idylle de Mathilde et du petit Paul dura peu, la famille Verlaine n'ayant pas tardé à quitter Metz pour Paris, après la démission de capitaine adjudant-major du père Verlaine excédé des passe droits et des injustices qu'il voyait se commettre dans l'armée et dont il prétendait avoir été, lui-même, victime dans son avancement.

Le souvenir de Verlaine a été intimement mêlé, depuis le retour de Metz à la mère patrie, à toutes les manifestations de la renaissance de la culture française dans la grande cité lorraine. Il faut dire qu'un mouvement régionaliste littéraire s'est dessiné à Metz grâce à la Fédération lorraine des Lettres et des Arts présidée par le colonel Deville. Elle compte des hommes comme le poète Jacques Feschotte, qui a été son secrétaire général jusqu'au jour où il a été nommé sous-préfet de Bar-sur-Aube, M. Léon Beck, proviseur du lycée de garçons, qui a fait beaucoup pour la restauration de la langue et de la culture françaises à Metz, M. Geay, sous-préfet de Metz-Campagne, M. Roger Clément, conservateur du Musée, M. Maurice Salomon, etc... Une nouvelle société composée d'élément jeunes s'est encore formée, la Société littéraire de la Moselle, ayant à sa tête le poète Pierre Créange.

L'initiative de Gustave Kahn et de la Société des Amis de Verlaine d'élever un monument à Paul Verlaine, à Metz, a trouvé naturellement tous les encouragements et tout l'appui désirables de la part de la Cité lorraine, où Gustave Kahn, d'ailleurs Messin lui-même, est lui aussi justement chéri et admiré. Ce qui a donné à ces fêtes, en l'honneur de Verlaine, à l'occasion de l'inauguration de son monument, un caractère touchant, c'est qu'elles furent surtout messines ; elles n'eurent rien d'officiel, et elles furent noblement littéraires. Même les vers de Verlaine et les poèmes écrits en son honneur furent dits par des Messins. Outre M. et Mme Gustave Kahn, quelques amis de Verlaine étaient venus de Paris : M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, M. Louis Dumur, M. A.-Ferdinand Herold, M. Ernest Raynaud ; M. Georges Le Cardonnel représentait *le Journal*, M. Maurice Monda, *le Figaro*. Mme Florentin, rédactrice à *la Suisse*, et l'écrivain Albert Rheinwald avaient accompagné le sculpteur James Vibert, qui est Genevois, et Mme James Vibert.

Les journaux de Metz, *Le Lorrain* et *Le Messin*, ont publié pendant les fêtes d'excellents articles sur Verlaine, — Signalons particulièrement l'article très complet et très écrit de l'abbé Ritz au *Lorrain*, — et salué fort sympathiquement leurs hôtes de Paris et de Suisse :

Prenez et lisez les « poésies catholiques » que Huysmans a fait précéder d'une très belle préface, a écrit M. George Dumaine en tête du *Lorrain*, qui est l'organe catholique de Metz. Voilà qui vous réconciliera avec notre cher et grand Verlaine, qui fut un enfant comme tant de ses frères et qui, malgré toutes les apparences, garda toujours la belle candeur de ceux auxquels est réservé le royaume des Cieux.

Dans le même journal, M. Robert Bernier publiait un poème en l'honneur de l'inauguration du monument à l'Esplanade de Metz :

La misère, peut-être il la fallait ainsi !
La souffrance est souvent la rançon de la gloire.
Vois comme, à leur manière, ils ont souffert aussi
Ces grands arbres de Metz, chargés d'ombre et d'histoire.

Parlant de *l'Ode à Metz*, M. J.-J. B... disait dans *Le Messin* :

Cette mâle poésie, ce salut énergique aux bataillons futurs (à ceux de la Grande Guerre) surgissant pour venger les défaites des armées disparues, et cet espoir persistant de la revanche, ont placé Paul Verlaine au premier rang des poètes patriotes.

La veille de l'inauguration, Gustave Kahn a fait à l'hôtel de ville une conférence sur *Paul Verlaine et son œuvre*. Elle avait attiré dans la salle d'honneur de l'admirable Hôtel de Metz, bâti par Blondel au XVIIIe siècle, un nombreux public attentif, où l'on remarquait des prêtres, venus pour honorer le grand poète catholique que fut Verlaine.

La conférence était présidée par M. le colonel Deville, ayant à ses côtés M. Manceron, préfet de la Moselle, M. Vautrin, maire de Metz, et M. Léon Beck, proviseur du lycée, le poète Feschotte. M. Léon Beck souhaita la bienvenue à Gustave Kahn, en rappelant sa naissance messine, et en grand lettré qu'il est, initié à tous les secrets de la poésie contemporaine, il traça rapidement un tableau de l'œuvre de Gustave Kahn qui a, dit-il en terminant, illustré le vers libre et qui va nous parler de Verlaine qui, lui, a libéré le vers.

Gustave Kahn évoqua alors la vie de Verlaine depuis son enfance à Metz jusqu'à sa mort et ses obsèques à la fois humbles et grandioses, suivies, quand le cortège approcha du cimetière de Clichy, de tout le peuple de Paris. Il situa Verlaine à Paris parmi les poètes de son âge, les Parnassiens, dont il ne fut jamais, à proprement parler, et il le montra, voyant venir à lui, au milieu de sa misère, la jeunesse littéraire de son temps. Il émailla sa conférence d'anecdotes piquantes, la plupart peu connues et qui contribuent à fixer la véritable physionomie du poète. Ensuite MM. Léon Beck et Jacques Feschotte lurent des

vers de Verlaine et aussi de Gustave Kahn, avec un art, un sens des rythmes, auquel les professionnels ne nous ont pas habitués.

M. le colonel Deville remercia en termes charmants Gustave Kahn.

C'est le lendemain à 5 heures du soir qu'eut lieu l'inauguration, après une réception à l'hôtel de ville des amis de Verlaine par le maire de Metz, M. Vautrin, entouré de son conseil municipal.

Le buste de Verlaine par Vibert est placé à l'extrémité de l'Esplanade, dans un bosquet du jardin de Boufflers, à droite d'une statue du Poilu libérateur, qui fait face à la vallée de la Moselle et qui a remplacé, sur son socle de marbre, une statue équestre de Guillaume Ier.

Le Verlaine de Vibert est une fort belle œuvre, en bronze, d'un art robuste et vivant. Le poète est représenté avec sa légendaire pèlerine et son foulard ; l'expression du visage est méditative, légèrement narquoise. Des mains délicates et fines sont esquissées, vers le bas, dans le bronze, qui rappelent ces admirables vers de Verlaine :

> Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles
> Qui font souvent le bien et peuvent tout le mal.

Les autorités civiles et militaires étaient présentes avec tous ceux qui s'intéressent à Metz aux lettres et aux arts. Dans la nombreuse assistance se mêlaient des bourgeois, des ouvriers, des ouvrières, des artisans, des paysans ; tout le peuple de Metz et de ses environs était représenté pour honorer Verlaine, comme tout le peuple de Paris avait voulu suivre ses obsèques.

On remarquait notamment M. Manceron, préfet de la Moselle, M. Geay, sous-préfet de Metz-Campagne, M. Vautrin, maire de Metz, les généraux Brion et Schmidt, le général de Cugnac, président du Souvenir français de la Moselle, le consul d'Italie, M. René Ferry, les membres du Conseil municipal, le président du tribunal, M. le colonel Deville, président de la Fédération lorraine des Lettres et des Arts, M. Léon Beck, le bâtonnier Nicolaï, le grand rabbin Netter, le colonel Gréange, le baron de la Chaise, le maire de Montigny, etc.

Gustave Kahn, président de la Société des Amis de Verlaine, parla le premier.

> Ce monument, dit-il, marque le départ de sa vie, comme, dans les cirques romains, une colonne de pierre marquait le départ des chars de courses et aussi en indiquait le point de retour. Verlaine est parti d'ici, c'est ici qu'il revient, glacé mais éternel.

Puis exaltant la mission du poète, il s'écria :

> La vie du poète est un grand songe agité, où il parle sans trêve, où il explique à ses frères occupés de leurs devoirs terrestres ce que c'est que l'art, la poésie, l'idéal, l'infini, la vie supérieure de la contemplation. Il résume pour

eux ce qu'ils n'ont pas le temps de se formuler. Il est le bon jardinier qui leur apporte aux heures de repos, parmi le travail, les fruits qui désaltèrent et les fleurs qui charment.

Nous parlant de la vie intérieure de Verlaine :

Voilà Verlaine, grand, calme, doux, humble. Il possédait la simplicité d'âme des grands mystiques. Jamais jardin de la pensée ne fut plus riche que le sien. S'il l'arrosait de larmes, il le défrichait presque sans peine, et c'était à chaque détour de son travail régulier qu'il voyait jaillir tantôt une fleur éclatante, plus souvent parmi les mousses quelque extraordinaire violette, de contour très simple et d'accent si pénétrant qu'il en demeure inoubliable.

... Il semble avoir chanté tout de suite, comme l'oiselet sur le bord du nid.

En terminant, il définit ainsi « le grand Poète » :

Le grand Poète croit vraiment à la vanité du monde. Il ne croit qu'à la survie, à la survie d'un nom qui éclairera une face de tristesse, de méditation et de souci. Il est l'humble jardinier du jardin de la pensée. Il y récolte sans trêve, il y sème sans cesse. — C'est pourquoi, dans le jardin des hommes, le grand poète, après qu'il a tant semé pour les autres, jaillit en fleurs de bronze.

Gustave Kahn fut très applaudi.

M. Jacques Feschotte lut ensuite un sonnet d'Ernest Raynaud, en l'honneur de Verlaine :

Aussi longtemps les bois frémiront de tes vers,
Aussi longtemps, d'épis, d'olive et de feuillage,
De myrtes odorants, de lauriers toujours verts,
Les Filles de mémoire orneront ton image.

M. le colonel Deville remercia les « Amis de Verlaine » et leur président Gustave Kahn, M. Georges Lecomte, de l'Académie française, président de la Société des Gens de lettres, pour le concours apporté par la Société, le Maire et le Conseil municipal de Metz. Puis il parla de Verlaine qui n'avait jamais désespéré de la délivrance de sa ville.

Mutte, foin à la générale,
Ton tocsin, rumeur sépulcrale,
Prophétise à ces lourds bandits
Leur déroute absolue, entière,
Bien au delà de la frontière,
Que suivra la volée altière
Des *Te Deum* enfin redits !

M. A.-Ferdinand Herold dit un poème que nous avons déjà entendu devant le monument de Verlaine au Jardin de Luxembourg, dans lequel il montre la gloire venant au poète, au moment où il se demande s'il ne va pas mourir seul, abandonné :

Cependant au lointain grandit toujours le chœur
Dont la divine voix dissipe la ténèbre,

Le chœur dont l'oraison magnanime célèbre
Le nom immaculé du poète vainqueur.

M. Léon Beck nous parle de Verlaine lycéen, qui ne fut pas un mauvais élève, et fut même considéré par ses professeurs comme un sujet distingué ; il réussit très honorablement au baccalauréat. En un langage très pur, il nous le montre, non point paresseux, comme ses détracteurs pourraient le croire, mais, au contraire, ne cessant de développer, d'approfondir son talent, ce qui le conduisit à se détacher des Parnassiens pour faire œuvre originale, en s'intéressant à « ce qu'il y a de mystérieux et de fuyant toujours dans l'âme humaine ».

M. Jacques Feschotte reparut pour dire *l'Ode à Verlaine* de Saint-Georges de Bouhélier, qui avait été, elle aussi, déjà récitée devant le monument de Verlaine, au Jardin du Luxembourg.

M. Jacques Feschotte précisa ensuite, en qualité d'ancien secrétaire de la Fédération des Lettres et des Arts, quel fut exactement le rôle des « Amis de Verlaine » et de la Fédération lorraine des Lettres et des Arts, pour aboutir à mener à bien l'érection d'un monument à Verlaine, dans sa ville natale. Il fallut l'effort conjugué des deux sociétés qui dut se prolonger pendant plusieurs années : effort qui connaît sa récompense, puisque se trouve exalté sur la terre mosellane, avec la gloire de Verlaine :

Ce qu'il y a sans doute de plus haut et de plus pur dans l'esprit des hommes depuis qu'il y a sur terre des hommes et qui pensent : La Poésie, âme immortelle du monde.

Le Maire de Metz, M. Vautrin, reçut le buste au nom de la Ville de Metz, et prononça ce beau discours :

Messieurs,

Après les discours si éloquents que nous venons d'entendre, que pourrait-on ajouter encore à la louange de Verlaine, qui ne soit une redite ?

Tout a été dit, en effet, et nous n'avons, nous Messins, qu'à nous réjouir de la gloire de notre compatriote.

Au nom de la Ville de Metz, je remercie la Société des Amis de Verlaine qui a eu la pieuse et généreuse pensée d'élever ce monument destiné à perpétuer la mémoire du « Pauvre Lélian » au pied de cette Esplanade où il jouait, enfant.

Je remercie tout particulièrement M. Gustave Kahn, président des Amis de Verlaine, homme de lettres, poète, chef d'école, critique d'art faisant autorité.

En vous saluant de tous ces titres, cher Maître, je ne veux pas en oublier un autre, le meilleur, celui qui nous est le plus cher, parce qu'il donne à votre art, comme à toutes vos œuvres, un caractère qui les rend sacrés à nos yeux : Poète, élève et ami de Verlaine, comme lui... vous êtes Messin.

Merci aussi à tous ceux qui chantaient tout à l'heure si magnifiquement la gloire de Verlaine.

Merci tout particulièrement à la Fédération lorraine des Lettres et des Arts. Nous serait-il en effet permis d'oublier que, dès 1919, c'est sur son initiative

que la plaque commémorative marquant la maison où naquit notre poète a été apposée ? C'est également grâce à de longs efforts que la Fédération a pu offrir au Musée de Metz le beau portrait de Verlaine, par Aman-Jean, considéré à juste titre comme l'une des plus fidèles images du poète.

Au point de vue de la fidélité dans la ressemblance et de la vérité dans l'expression, la toile d'Aman-Jean n'a été égalée que par le bronze autour duquel nous sommes groupés en ce moment.

Grâce au merveilleux talent de M. James Vibert, nous possédons non seulement une œuvre d'art, mais aussi une œuvre de vérité, et nous en sommes infiniment reconnaissants à M. James Vibert.

Messieurs, lorsque, au XVIe siècle, Corneille Agrippa accusait la Ville de Metz d'être la marâtre des Arts, il n'a obéi qu'à un moment de mauvaise humeur. La cérémonie de ce jour n'est-elle pas un éclatant démenti donné à cette accusation ? Et sans remonter au delà du temps de Verlaine et d'Ambroise Thomas, si nous considérons seulement le présent, Metz n'est-elle pas aussi la ville natale de François de Curel, de l'Académie Française, — et dont l'œuvre dramatique, originale et puissante survivra à tant d'autres, — d'Emmanuel Hannaux, le statuaire, dont nous admirons à Metz plusieurs œuvres magnifiques, de Gabriel Pierné enfin, — qui s'est classé parmi les plus grands musiciens de notre époque ? Oui ! Metz peut s'enorgueillir d'avoir, malgré un demi-siècle d'annexion, enrichi les Lettres et les Arts de la Patrie, plus que beaucoup d'autres villes françaises, qui n'ont point connu nos souffrances ; et peut-être bien nos poètes, nos musiciens, nos auteurs dramatiques, nos statuaires ont-ils puisé le meilleur de leur talent et de leur inspiration dans l'idée même du sort tragique réservé à leur ville natale...

Honneur donc aux illustres fils de Metz-la-Pucelle, qui ont ajouté et ajoutent encore des fleurons de gloire à l'austère couronne murale surmontant les armoiries de notre vieille forteresse française.

Aux vivants comme aux morts j'adresse, au nom de leurs concitoyens, l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance.

Un banquet a clôturé les fêtes, au restaurant Moitrier. M. Manceron, préfet de la Moselle, y prit la parole ; il prononça un discours plein d'humour et d'esprit, pour parler du fonctionnaire irrégulier que fut Verlaine et qui justifia par son œuvre qu'il avait bien fait d'être irrégulier. Il y eut encore des toasts de Gustave Kahn, qui exalta en justes termes le beau talent de Vibert, de A.-Ferdinand Herold qui dit notamment :

Ç'aurait été une joie suprême pour Verlaine que de penser qu'on élèverait un jour un monument à sa gloire dans cette ville de Metz qu'il aimait tant ; et sa joie eût été doublée s'il avait deviné qu'à l'inauguration de ce monument présiderait un grand poète, son compatriote, un grand poète qui, comme lui, a gardé l'amour de la province natale.

M. Vautrin, maire de Metz, parla, enfin, pour remercier Gustave Kahn, et déclara que le buste de Verlaine attendait sur l'Esplanade un autre buste de poète : celui de Gustave Kahn lui-même, mais que nous souhaitions tous qu'il attendît longtemps.

Puis M. Jacques Feschotte dit des vers de Verlaine, de Gustave Kahn, de A.-Ferdinand-Herold et son *Hommage à Verlaine* qui fut récité, en 1921, devant le monument du Poète au Luxembourg :

Et c'est toujours l'âme émouvante de Lorraine
Que tu sus exprimer si pleinement Verlaine,
Qui palpite parmi les voix de ta cité ;
La Mutte tinte sourdement dans le ciel pâle ;
L'élan de la géante et sombre cathédrale
Ne cesse pas de t'exalter.

Si bien que moi — qui m'imaginais te connaître !
C'est maintenant enfin que je devine, ô Maître,
Les secrètes raisons de ton cœur arraché :
C'est pour avoir vécu au lieu de ton enfance
Que je comprends les souvenirs lourds de souffrance
Auxquels tu restes attaché.

. . . .

Et l'on se sépara en se donnant rendez-vous pour d'autres fêtes en l'honneur de Verlaine, auquel Metz voue un véritable culte.

§

Le monument Verlaine. — Les souscriptions suivantes nous sont parvenues après la publication de notre dernière liste :

M. Armand Godoy.....................	500 »
M. Louis Dumur.......................	100 »
M. Le Sidaner	50 »
M. Marinetti..........................	30 »
M. et Mme Gustave Fried...............	20 »
	700 »
Listes précédentes	6.213 »
Total	6.913 »

§

Le bicentenaire de l'ordre du Bain. — Cette année marque le deuxième centenaire de l'ordre du Bain — non de sa création, mais de sa reconstitution, en 1725, par le roi d'Angleterre George Ier. L'ordre était alors tombé en désuétude, bien qu'il fût un des plus anciens ordres de Chevalerie, peut-être même le plus ancien, si l'on en croit certains auteurs d'après lesquels il remonterait à Jules César.

D'autres, il est vrai, ne le font remonter qu'à Henri Ier qui l'aurait créé, en 1127, lors du mariage de sa fille avec Geoffroy d'Anjou. Ce dernier aurait même été le premier chevalier du Bain, avec cinq de ses compagnons.

Toutefois les documents authentiques relatifs à cet ordre ne permet-

tent de le dater de manière certaine que de 1339, époque où le roi d'Angleterre Henry IV créa quarante-six chevaliers du Bain à l'occasion de son couronnement — quarante-six chevaliers qui furent tous baignés, car c'était là une cérémonie essentielle et qui, d'ailleurs, était commune à presque tous les ordres de Chevalerie.

Par la suite, l'usage se maintint de créer des chevaliers du Bain lors du couronnement des souverains d'Angleterre et à l'occasion de certaines solennités. C'est ainsi qu'Henry IV aurait créé 16 chevaliers à la prise de Caen en 1416 et Charles II en aurait créé 68 lors de son avènement.

Il n'en avait pas moins disparu quand George Ier jugea à propos de le faire revivre. Depuis cette époque il n'a plus connu d'éclipse, mais, par contre, il a subi bien des modifications. C'est ainsi qu'après la chute de Napoléon Ier, le nombre de ses membres fut augmenté et ceux-ci divisés en trois classes : chevaliers-grands-croix, chevaliers-commandeurs et compagnons.

Tous ces membres étaient exclusivement recrutés parmi les militaires quand une nouvelle réforme, introduite en 1847, y admit également les civils — ceux-ci pour un nombre inférieur de moitié aux militaires dans les deux premières classes. Dans la dernière, celle des compagnons, elle devait comprendre 775 membres dont 525 militaires.

Depuis, presque toutes les modifications apportées aux statuts de cet ordre l'ont été en vue d'augmenter le nombre des titulaires, — la dernière en date ayant eu lieu immédiatement après la guerre, — de telle sorte que l'ordre du Bain compte aujourd'hui 2.700 membres contre 950 en 1847.

Le Duc de Connaught, oncle du Roi d'Angleterre George V, en est le grand maître depuis 1901. Parmi les « officiers », cet ordre comprend, en outre : un chapelain — qui est le doyen de Westminster, un juge d'armes, un archiviste-secrétaire et un gentilhomme huissier à baguette rouge.

La chapelle d'Henry IV à l'abbaye de Westminster est théoriquement celle de l'ordre du Bain qui, au cours d'une si longue existence, n'a gardé des temps où il fut instauré que son nom — bien que la cérémonie du bain n'ait plus lieu — et l'attrait qu'il exerce sur tous ceux qui l'envient.

§

L'affaire de Tahiti.

Paris, le 13 février 1925.

A Monsieur Jean Dorsenne

Monsieur,

Je viens seulement de lire, dans le *Mercure de France* du 15 janvier, l'article que vous avez consacré aux événements de Tahiti en 1914

et l'appréciation que vous faites du « chapitre de *La Bataille* » que M. Claude Farrère a écrit à ce sujet.

Il est certain que M. Claude Farrère a vu la chose en romancier et a en même temps trempé sa plume dans l'encrier de l'amitié.

Vous jugez très sainement le rôle de M. Destremau et, si je me permets de vous le dire, c'est que je suis cet amiral Huguet venu avec le *Montcalm* pour enquêter à ce sujet.

Toutefois, il me paraît que ni vous, ni M. Farrère dans son apothéose, n'avez expliqué comment les Allemands ne sont pas entrés à Papeete et pourquoi cet échec des Allemands peut réellement être porté à l'actif de M. Destremau.

Puisque vous connaissez Papeete, vous savez que la passe est étroite, enserrée entre deux bancs de coraux et qu'il faut manœuvrer assez rapidement pour en éviter un autre en avant.

Pour permettre aux navires de manœuvrer en toute sécurité, des balises marquent les accores des bancs et donnent la direction de l'entrée. Ces balises avaient été minées par les soins de M. Destremau.

Quand au petit jour les Allemands sont arrivés et se sont dirigés vers la passe, ils naviguaient sans pavillon.

M. Destremau avait choisi son poste de veille et de commandement au Mt. Faiéré dans la batterie qu'il y avait fait installer.

Quand les bâtiments allemands se sont approchés, M. Destremau a fait tirer les coups de canon de semonce qui ont obligé les Allemands à montrer leurs couleurs.

C'est alors que M. Destremau fit sauter et détruire les balises et fit mettre le feu au dépôt de charbon de la marine.

Les Allemands, n'ayant plus d'amers pour suivre la passe, n'ont pas osé entrer et ont viré de bord. Ils ont fait deux passes devant la côte, au large des coraux ; ils ont bombardé, sans aucun succès d'ailleurs, le Mt. Faiéré (80 coups), mais la batterie, ne répondant pas, ne put être repérée et n'a pas été touchée.

Chaque fois, les Allemands se sont dirigés vers la passe avec, sans doute, l'intention d'entrer, si cela était possible ; chaque fois, ils y ont renoncé.

Et c'est alors qu'ils ont tiré sur la *Zélée* et l'ont coulée. C'est donc bien aux dispositions prises par M. Destremau que Papeete doit de n'avoir pas vu les Allemands mouiller en rade.

Il faut ajouter également que cette batterie du Mt. Faiéré avait pour mission d'interdire la passe à toute tentative de débarquer des forces quelconques et que, si les Allemands avaient envoyé un corps de débarquement, la batterie l'eut certainement arrêté.

C'est tout ce que pouvait faire M. Destremau et, *s'il y avait borné son rôle, il n'y aurait eu que des éloges à lui adresser.*

On peut affirmer que si les Allemande avaient tenté un débarquement, ils l'auraient payé cher ; ils auraient subi des pertes beaucoup plus élevées que ne nous ont coûté les prises de possession des Samoa et de la Nouvelle-Guinée allemande. J'y ai assisté ; bien que les moyens de défense y fussent équivalents à ceux dont on disposait à Tahiti, les résistances ont été nulle aux Samoa et faible en Nouvelle-Guinée. Cette comparaison est, elle aussi, toute à l'honneur de l'action des Français en Océanie. En cela, le Gouverneur, M. Fawtier, et M. Destremau étaient parfaitement d'accord et ils avaient pris leurs dispositions pour faire toute la résistance possible.

L'avortement du coup de main sur Papeete est donc bien dû aux dispositions judicieusement prises et reste à notre honneur.

En présence de l'intérêt que vous portez à la question et du jugement que vous y apportez, je pense, Monsieur, que vous ne trouverez pas mauvais que je vous apporte le supplément d'information qui corrobore votre manière de voir,

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

CONTRE-AMIRAL HUGUET.

§

A propos de suggestion.

Paris, 21 juin 1925.

Monsieur le Directeur,

L'article de M. Boll sur la suggestion a suscité déjà quelques rectifications, qui se sont exprimées en termes, parfois, un peu vifs. Je présenterai, de la façon la plus simple et la plus mesurée, celle que j'ai à formuler.

> Un suggestionniste, écrit M. Boll (c'est, ou plutôt, ce serait moi-même, sans ambiguïté possible, d'après le texte et les citations faites), affirme que, quand il se suggestionne d'avoir des idées fausses, il est, le lendemain, incapable de travailler. Est-il bien sûr de ne pas s'être suggestionné, dans son enfance, d'avoir des idées fausses tout le long de sa vie ?

Et, ainsi prévenu, M. Boll s'élève contre un passage isolé, fort innocent, d'ailleurs, de mon *Education rationnelle de la Volonté et son emploi thérapeutique,* et que je n'éprouve, vraiment, nul besoin de défendre.

L'argumentation de M. Boll n'a qu'un tort : c'est de s'appuyer sur une citation erronée. La « suggestion d'idées fausses », qu'il blâme avec raison, n'est pas de moi, mais de C. de Lagrave, et je la critique, dans le livre indiqué, comme il le fait lui-même. Du diagnostic un

peu... précipité qu'il veut bien porter sur moi, et sur mon enfance, il ne reste donc rien.

Je dois dire, à sa décharge, qu'il n'a fait que reproduire l'erreur, singulière, commise à mon égard par M. Baudouin, dans son étude sur : *Suggestion et autosuggestion*. Il est regrettable qu'il ne se soit pas reporté à mon ouvrage même.

Cette erreur se justifie d'autant moins que, précisément, tout mon effort médical, depuis vingt-sept ans que j'ai compris tout le grand rôle de l'élément psychique dans les maladies, s'est employé à sortir la psychothérapie des extravagances et des brumes où elle s'enfermait et s'enferme encore trop souvent, et à l'établir sur des bases vraiment simples et scientifiques.

Mon premier livre sur l'*Education de la Volonté* fut publié en 1898, c'est-à-dire à une époque où nos traités classiques en étaient encore à l'hypnotisme de Charcot. Il exposait pour la première fois, dans son ensemble, la méthode autosuggestive, appuyée sur des faits, pour la plupart, d'observation commune, et de simple bon sens. C'est cette méthode que, dans ces dernières années, M. Coué a prétendu restreindre à une formule-panacée, ultra-simpliste et naïve, et en l'étendant, d'ailleurs, abusivement, à des cas où la psychothérapie n'a que faire. M. Baudouin, qui fut l'ardent protagoniste du Couéisme, s'en déclare aujourd'hui bien revenu. Je ne puis que l'en féliciter, et pour lui-même, — et pour la vérité.

Toutes mes publications, depuis lors, et, en particulier, mes ouvrages plus récents, *Neurasthénie et névroses*, paru en 1909, et le *Traitement moral*, paru cette année même, ont simplifié encore la psychothérapie en la débarrassant de tout « procédé », en en faisant, avant tout, une *Education psychique* ou *Cure de direction*. J'ose dire, en me fondant sur une observation prolongée, que l'importance de la psychothérapie, ainsi rationalisée, m'apparaît de plus en plus indiscutable : rien d'étonnant à cela, pour tout esprit logique, puisque les causes morales, ennuis, préoccupations, passions, etc., se retrouvent à l'origine, non seulement des névroses, mais d'un très grand nombre de maladies chroniques de tout ordre. — Il n'y a, d'ailleurs, nulle opposition entre la thérapeutique psychique et la thérapeutique classique. Toutes deux doivent toujours se joindre. Le domaine du médecin, je l'ai écrit bien souvent, doit être *l'homme tout entier*, physique et moral, corps et pensée.

Veuillez agréer, etc.

Pr PAUL-ÉMILE LÉVY
Ancien interne des Hôpitaux.

§

Mythomanie et hyperémotivité. — Que M. Marcel Boll consente à se soumettre à la « tyrannie » du *fait expérimental*, et nous

serons, comme il veut bien l'écrire (*Mercure de France*, 1er juillet 1925), très près de nous entendre.

Il admet déjà que « la production sur le bras d'une vive rougeur dessinant les lettres » est un fait où n'intervient pas la simulation ; il l'attribue à l'hyperémotivité.

Il reconnaît également, lorsque ce phénomène s'exagère, qu'il est « proprement hystérique » ; seulement, comme hystérie doit être, selon sa thèse, considéré pour un synonyme de mythomanie, il ajoute que « c'est... une exagération *volontaire* de syndromes pathologiques ».

En réalité, au cas où M. Marcel Boll a été témoin de la production de ce phénomène « ultra-classique », selon son expression, il a pu voir la rougeur s'accompagner parfois d'un suintement plus ou moins abondant de menues gouttelettes de sérosité, analogues à des gouttelettes de *sueur*, légèrement teintées de *sang* (d'où le nom d'*hématidrose*). A quel moment l'hyperémotivité se transformerait-elle en mythomanie ? L' « exagération volontaire », c'est-à-dire la simulation, ne serait possible qu'au moyen d'un grattement opéré par le sujet à l'aide d'une aiguille, par exemple, qui, repassant sur les lettres, les transformerait en une suite d'éraflures sanguinolentes. Mais, ce n'est pas du tout le cas.

Bien plus, à ce même sujet, hyperémotif, on peut, malgré ce que M. Marcel Boll appelle « les données invariantes d'une même personnalité », suggérer une anesthésie, soit l'absence de toute émotivité. Mon honorable contradicteur répondra probablement : « l'anesthésie est simulée ».

Malheureusement, pour un observateur non superficiel, un phénomène existe ou n'existe pas ; il n'y a pas de place pour un troisième aspect de la réalité qui serait le phénomène simulé. On ne saurait ainsi invoquer valablement une anesthésie simulée, car un expérimentateur attentif possède des moyens de contrôle qui lui permettent de juger s'il y a ou non anesthésie.

Un de ces moyens de contrôle réside dans le fait expérimental incontestable que nous ne pouvons agir *volontairement* sur nos *réflexes*.

Or, l'abolition des réflexes était généralement attribuée à la présence de lésions organiques graves ; c'est pourquoi Charcot avait été surpris de la rencontrer dans des cas de troubles fonctionnels sans lésions, et en avait fait un des éléments de diagnostic de l'hystérie.

Pour en revenir à l'anesthésie, on sait que sous l'influence de la douleur, il se produit normalement un réflexe pupillaire très net : la pupille se dilate. Si donc, quand on pique ou que l'on pince fortement le bras d'un sujet, on constate une dilatation de la pupille, cela signifie que la douleur est perçue, puisqu'elle provoque l'apparition du réflexe :

il n'y a pas anesthésie. Si la pupille ne réagit pas, on peut affirmer que la douleur n'est pas ressentie et qu'il y a anesthésie.

Eh bien ! ce dernier cas est celui de l'anesthésie hystérique. Cette absence de sensibilité, dûment constatée par un *fait expérimental*, l'abolition du réflexe normal, ne s'accorde ni avec une « constitution hyperémotive », ni avec l'assimilation totale de l'hystérie à la mythomanie.

M. Marcel Boll excusera, je l'espère, à présent, mes réserves au sujet de sa classification, en reconnaissant qu'elles m'avaient été dictées par cette soumission à la « tyrannie » du « fait expérimental », obéissance qu'il préconise également. — GASTON DANVILLE.

§

Le titre d'Empereur pris par les rois de France.

Kaudern (Bade), le 13 juin 1925.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi d'apporter à la controverse sur le « titre d'Empereur pris par les rois de France », engagée à la suite d'une note de votre savant collaborateur, M. Auriant (*Mercure de France*, 15-XII-1924, p. 795), une pièce prouvant que les souverains de France, depuis Napoléon, ont pris ce titre non seulement vis-à-vis du grand Seigneur et des Sultans du Maroc, mais aussi vis-à-vis d'autres puissances orientales.

Cette pièce, une lettre du roi Louis XVIII au roi de Cochinchine, Gia-Long, se trouve reproduite parmi les pièces justificatives ajoutées à l'intéressant ouvrage de M. de Joinville, *L'armateur Balguerie-Stuttenberg et son œuvre*, Paris, Champion, 1914.

Veuillez agréer, etc. J. M. GRODSENSKI.

§

Encore un plagiat d'Anatole France.

Paris, 27 juin 1925.

Monsieur le Directeur,

Un ouvrier mécanicien, habitué de la bibliothèque populaire du XIXe arrondissement, me signale la citation de M. Barthou (*Méditation sur les ruines de Palmyre*) d'Anatole France parue dans le *Mercure* du 1er juin, p. 516.

Il y a là un manque de mémoire ou autre de la part de M. Barthou. Cette Méditation est tout simplement tirée des *Ruines* de Volney, que les quinze ans d'Anatole France ont trouvé bon d'agrémenter un peu.

Recevez, etc. FORNERAY.

§

Théâtre du Peuple. — Le Théâtre du Peuple de Bussang annonce

le programme des représentations qui seront données cet été, à l'occasion de son trentième anniversaire.

Avec quelques-uns des plus récents succès de son répertoire, qui, on le sait, est écrit spécialement pour lui et interprété par une troupe d'acteurs formés à cette école et ne jouant que là, on donnera une œuvre nouvelle de son fondateur, M. Maurice Pottecher, *Le Miracle du sang*, « mystère » en 12 tableaux, suite de la légende d'*Amys et Amyle*.

Voici, au reste, les dates et l'indication des pièces représentées :

26 juillet : *Chacune à son tour !* comédie en 4 actes.
9 août : *Amys et Amyle*, légende dramatique en 5 actes.
16 août : *Chacune à son tour !*
23 août : *Le Miracle du sang*, mystère en XII tableaux.
30 août : *Le Château de Hans*, pièce fantastique en 4 actes.

§

Erratum. — Dans le numéro du 1er juillet 1925, page 51, dernières lignes (*La Poétique de Pierre Louys* par Henry Dérieux), au lieu de : « où les frissons les plus fugitifs se sont harmonisés dans la *glace* », lisez : « se sont harmonisés dans la *grâce*. »

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER. V. *Poésies diverses. Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe.* Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 18 fr. Il a été tiré 39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 50 fr., et 275 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 40 à 314, à 30 francs.

EN GLANANT DANS LES CHAMPS DE BOUDDHA, de Lafcadio Hearn, traduit par Marc Logé. Volume in-16, 7 fr. 50. Il a été tiré 110 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 110, à 20 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier

BULLETIN FINANCIER

Le fait le plus saillant survenu au cours de cette quinzaine réside en l'emprunt or o/o en rentes perpétuelles réservé aux porteurs des Bons de la Défense nationale. es rentes de cet emprunt à change garanti seront offertes à ces porteurs à partir du » juillet et jusqu'au 5 septembre prochain au soir.

En en exceptant, hélas ! les rentes françaises et les obligations du Crédit National, on eut dire que le marché est ferme dans tous ses compartiments, et présente une homo-énéité dont il était déshabitué depuis longtemps. Les hauts cours de la livre et du ollar provoquent des achats de valeurs internationales, ce qui n'empêche pas les valeurs ançaises de poursuivre leur mouvement de hausse sans interruption, mais aussi sans ucune exagération, ce qui est souvent une cause de durée.

Quelques cours : 3 o/o perpétuel, 42.90 ; 4 o/o 1917, 44.45 ; 5 o/o amortissable, 6.40 ; 6 o/o 1920, 61.45. Crédit National, 1919, 294 ; 1920, 290. Si l'on songe qu'une artie des 4 o/o 1917 et 1918 fut souscrite à l'aide de fonds provenant de la vente en erte de 3 o/o perpétuel, que ces deux 4 o/o fournirent une bonne fraction de la souscription au 6 o/o 1920 émis au pair et qui est lui-même en recul de près de 40 o/o, on e peut que s'apitoyer sur ces malheureux porteurs d'un fonds français dont ne nous ntretiennent même plus les journaux, tant il est monotone de constater une baisse uotidienne. Ils semblent cependant aussi intéressants que les détenteurs des Bons de la Défense, ne fera-t-on donc rien pour eux ?

Les titres de nos grandes banques conservent de meilleures dispositions : Crédit Lyonnais, 1425 ; Comptoir d'Escompte, 886 ; Société Générale, 783 ; reprise des charbonnages : Courrières s'avance à 398, Lens à 340. Valeurs d'électricité actives. On a echerché, parmi les textiles, l'action Dollfus-Mieg à 3690, le Comptoir de l'Industrie Linière à 920. Valeurs minières fermes : Rio, 4089 ; Tharsis, 374 ; Peñarroya, 1050. Les valeurs internationales de pétrole se redressent : Royal Dutch à 34.200, Shell à 179 et les caoutchoutières, stimulées par la hausse continue de la matière première, voient eurs cours franchir une nouvelle étape importante. On traite les caoutchoucs de l'Indo-Chine à 948, Padang à 592, les Terres rouges à 454, la clientèle conservant une confiance décidée, les stocks à Londres accusant une nouvelle diminution. Bonne tendance les valeurs industrielles françaises, certaines du groupe russe s'inscrivent aussi en reprise : Bakou, 1800, Platine, 670. Cours de la livre, 107.45 ; du dollar, 22.16.

Le Masque d'Or.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Banque Nationale Française du Commerce Extérieur.

L'Assemblée ordinaire s'est tenue le 24 juin et a entendu le rapport du Conseil sur le cinquième exercice social. Le bénéfice de 5.226.299 francs a été employé aux amortissements et le surplus des bénéfices de 1923 et 1924, abstraction faite de 33.385 francs reportés à nouveau, fait contrepoids, suivant l'expression des commissaires aux comptes, aux risques provenant d'un certain nombre de créances.

Le Conseil constate que l'établissement s'est associé aux progrès du commerce extérieur de la France en 1924 et que l'activité des services s'est accrue dans tous les domaines.

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

L'assemblée ordinaire a eu lieu le 23 juin, sous la présidence de M. René Boudon, président du Conseil d'administration, assisté de MM. Auburtin et Chassériaux comme scrutateurs. Elle a approuvé les comptes de l'exercice 1924, qui font ressortir un solde créditeur de 9.700.200 fr., auquel s'ajoute le report antérieur de 1.411.138 fr. Le dividende brut a été fixé à 22 fr. par action, dont il faut déduire l'acompte net de 7 fr. 50, distribué le 20 janvier 1925. Il reste un solde de 14 fr. 50 (soit 7 fr. 50 net et 7 fr. brut) à payer contre présentation du coupon 35 à partir du 24 juin, sous déduction des impôts, mais portant seulement sur la partie provenant de la rémunération complémentaire, c'est-à-dire sur 7 fr. Il a été en outre affecté une somme de 425.118 fr. 37 au fonds de prévoyance.

MM. H. Laurain et L. Rolland d'Estape ont été réélus administrateurs.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
UN AN...............	70 fr.	UN AN...............	85.00
SIX MOIS............	38 »	SIX MOIS............	46.00
TROIS MOIS..........	20 »	TROIS MOIS..........	24.00
UN NUMÉRO...........	4 »	UN NUMÉRO...........	4.50

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

N° 651 36e Année Tome CLXXXI 1er Août 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France . . . . . . 4 fr. | *Etranger* . . . . . 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

REIMPRESSIONS

J.-H. ROSNY AINÉ

Les Xipéhuz

1 vol. petit in-8. — Prix.. 6 fr.

Il a été tiré :

110 ex. sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à.. 15

SÉNANCOUR

De l'Amour

SELON LES LOIS PRIMORDIALES

ET

SELON LES CONVENANCES

DES SOCIÉTÉS MODERNES

1 vol. petit in-18. — Prix.. 7

HELLÉNISME
ET
CHRISTIANISME

Ernest Renan a écrit : « Pour un esprit philosophique, c'est-à-dire pour un esprit préoccupé des origines, il n'y a vraiment dans le passé de l'humanité que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, l'histoire romaine. » Il n'y a pas en tout cas d'heure plus solennelle que celle où l'Hellénisme et le Judaïsme, par l'effet de la conquête macédonienne et sous l'égide de la paix romaine, s'affrontent et se mesurent.

La Grèce a proclamé l'harmonie du Cosmos et l'excellence de la vie humaine, glorifiée par la sagesse et l'héroïsme. Elle a fondé la civilisation rationnelle, basée sur la science et la précellence des élites. Du problème social, elle a fourni une solution à la fois essentiellement libérale et éminemment aristocratique, favorisant chez un petit nombre le plus complet développement de la personnalité humaine, fût-ce au prix de la plus grande inégalité quant aux autres. En ménageant des loisirs à une poignée d'hommes libres, elle a détenu toutes les maîtrises ; elle a fait au monde l'épiphanie de la beauté ; elle a conçu un style de vie dont la qualité n'a pas été retrouvée depuis. Rome a réalisé « la paix auguste », l'organisation administrative et juridique de l'humanité civilisée, obtenue par le respect du Droit, la pratique de la tolérance et le dévouement actif de tous les citoyens à la chose publi-

que, l'*Imperium*, la formidable puissance gardienne de la légalité et de l'ordre public, incarnée dans la personne auguste de César. Elle a propagé l'Hellénisme, peuplant le monde de ses prétoires, de ses thermes, de ses bibliothèques, de ses théâtres et de ses basiliques. Elle a fait de la Méditerranée le forum immense et pacifique où, sous la tutelle de sa Loi, s'échangèrent les produits, les idées et les mœurs de trois continents.

Toute autre fut la vocation, selon les voies de Dieu, du Judaïsme et du Christianisme.

Israël a dénoncé « l'iniquité criante de ce monde »; il a donné une voix aux revendications du peuple, à la réclamation obstinée de ceux qui ont soif de justice. A ceux qui disent : « Le monde repose sur des injustices nécessaires, dont la première est la résignation du pauvre », il a répondu, comme les anarchistes de nos jours : « Périsse le monde, plutôt que l'iniquité soit. » Par une transvaluation de toutes les valeurs grecques, il a conçu « le jour d'Iahvé » comme l'avènement des miséreux, des gens de rien, des craignant-Dieu au gouvernement de ce monde : l'idéologie révolutionnaire, le socialisme, la dictature du prolétariat dérivent du paupérisme des Prophètes d'Israël. Dans la critique des abus de l'Ancien Régime par les orateurs de la Révolution, dans le procès du régime capitaliste par les communistes de nos jours, retentit l'écho des diatribes furibondes d'Amos et d'Osée contre le train de ce monde où l'insolence des riches opprime le juste, rançonne le pauvre, « change le droit en absinthe » ; de même que s'y répercute l'âpre vitupération des Apocalypses juives et chrétiennes contre la Rome impériale, la grande prostituée qui, sous le signe de la Bête, fornique avec les rois et les marchands de la terre et abreuve les nations du vin de son impudicité. Les anarchistes appellent « le grand soir rouge », venant inaugurer définitivement l'ère de la juste répartition des richesses, comme les premières générations chrétiennes

attendaient « la parousie », le retour imminent du Fils de l'Homme, venant à la droite du Père pour juger tous les hommes.

L'Evangile, lui aussi, semble écrit pour les pauvres. Jésus proclame que le Royaume de Dieu est réservé aux affligés, aux miséreux et non aux satisfaits : heureux les pauvres, car le Royaume de Dieu leur appartiendra ; heureux ceux qui ont faim, car ils seront rassasiés ; heureux ceux qui pleurent, car ils seront dans l'allégresse ; malheur aux riches, aux rassasiés, à ceux qui rient, car ils ont reçu leur contentement ici-bas. Il flétrit tous les facteurs du progrès économique, l'appât du profit et le travail salarié. Sa prédiction va à l'encontre de toute saine économie politique : le Père Céleste pourvoit à tout. Le Christianisme fut, par la suite, le plus grand dissolvant du capital qu'on vit jamais : en Orient, à partir du milieu du v[e] siècle, il n'y eut plus de riches, hormis les églises et les monastères, et, en Occident, la condamnation du prêt à intérêt, tarissant la source du crédit, empêcha l'essor de l'industrie pendant dix siècles. En cela, l'excuse de Jésus fut de croire à la fin du monde avant que sa génération ne passât. L'imminence du Royaume de Dieu rendait vaine toute préoccupation d'intérêt.

Devant l'ajournement indéfini de son espérance eschatologique, l'Eglise s'est résignée à faire passer le Royaume de Dieu du plan historique et terrestre sur un plan céleste et divin. Ce faisant, en continuant à proclamer l'éminente dignité du pauvre, vivante « image du Christ », elle s'est trouvée avoir finalement travaillé en faveur des riches contre lesquels Jésus et ses docteurs avaient tant déclamé. Enseignant que la justice n'est pas de ce monde, mais que tous les torts seront redressés en une autre vie, au lieu de fomenter la révolte contre l'iniquité sociale, elle a prêché la résignation des déshérités à leur condition. Faisant aimer aux pauvres leur pauvreté, aux humbles leur humilité, elle a préparé, pour

ceux qui veulent avoir leur royaume ici-bas, des sujets résignés et des victimes volontaires. Cette tare de la société antique, l'esclavage, que les jurisconsultes de Rome déclaraient contraire à la loi naturelle, l'Eglise l'a pleinement sanctionné. « Que chacun demeure dans l'état où il était lorsque Dieu l'a appelé », écrit Paul aux Corinthiens ; « que ceux qui sont sous le joug de la servitude regardent leur maître comme digne de tout honneur », écrit-il encore. Les empereurs chrétiens aggravent la condition de l'esclave, que les empereurs païens avaient adoucie : Constantin rapporte les lois humanitaires de Trajan et d'Antonin. Honorius et Arcadius renchérissent sur Constantin. La religion de Jésus, qui fit tant pour consoler l'esclave de sa misère morale, ne fit rien pour l'affranchir : elle n'inspira aucun Spartacus, et, paradoxe inouï, l'impossibilité d'aliéner les biens de l'Eglise fit que celle-ci se trouva la dernière à posséder des esclaves. En déclarant que « toute âme doit être soumise aux puissances supérieures, car il n'y a de puissance qui ne vienne de Dieu », l'Eglise est devenue la grande force de conservatisme social, qui a fourni à tous les régimes d'autorité l'appoint de son idéologie politique. En sanctionnant, comme providentiel, tout régime qui détient officiellement la puissance, elle en vint à justifier le succès, à prôner le culte de la force : le libéralisme, les droits de l'homme, ne doivent à peu près rien au Christianisme.

Par un effet tout contraire, en opposant les deux cités, la cité terrestre et la cité de Dieu, l'Eglise a désaffectionné l'individu de sa patrie d'un jour au bénéfice de la Jérusalem éternelle ; elle a relâché le civisme dont les républiques antiques avaient fait une religion. Il est beau, le serment des soldats de Fabius : ils jurèrent non de triompher ou de mourir, mais de revenir vainqueurs et tinrent leur serment ; jamais des Chrétiens n'en auraient fait de pareil : ils eussent pensé tenter Dieu et faire mon-

tre d'un attachement coupable à des intérêts passagers. Aussi, quand la croix eut chassé l'aigle, la valeur romaine disparut. Après avoir condamné le métier des armes comme incompatible avec la profession de chrétien, l'Eglise en vint à tolérer la guerre quand elle est défensive : mais elle eut soin de proclamer qu'il n'y a pas de quoi s'enorgueillir de tuer son prochain et que le soldat est tenu à être humble, s'en remettant à la Providence du soin de la décision des batailles. Avec de pareilles maximes, l'Empire chrétien d'Occident ne sut pas résister à l'assaut des Barbares ; et l'Empire d'Orient, affaibli par le monachisme, les querelles religieuses et la théocratie, fut une proie offerte à l'Islam. Les pays qui servirent de berceau au christianisme, la Palestine, la Syrie, l'Egypte, l'Asie Mineure, en furent les plus grandes victimes : perdus pour la civilisation, ils subirent le dur joug d'une race mécréante. C'est pour avoir affaibli le patriotisme que l'Eglise est entrée en conflit avec la raison d'Etat. Rome conquit le monde par un prodige de vertu civique : en contestant le messianisme de la conquête, en découronnant l'orgueil militaire, l'Eglise s'attaqua au ressort même de la civilisation antique. Dans les temps modernes, le parti pris des catholiques, à la suite de la Révolution, de ne pas se rallier à la République, a produit l'antagonisme des « deux Frances ». Le catholique apparaît à la fois comme le plus conservateur et, à l'occasion, le plus frondeur des citoyens. Il se reconnaît le droit de rejeter, parmi les lois publiques, celles qui lui paraissent léser les intérêts de la foi; et, si l'Etat périclite, il s'incline devant la main de Dieu qui s'appesantit sur son peuple. Ces deux effets du Christianisme, l'un sanctionnant l'ordre social, l'autre détachant l'individu de sa patrie et, au besoin, l'insurgeant contre l'Etat, expliquent maintes particularités de son histoire. Suivant les avances ou l'hostilité des gouvernements, c'est tour à tour l'un ou l'autre qui l'a emporté. Si la primi-

tive Eglise s'est dressée contre l'*Imperium* symbolisé par la Bête de l'Apocalypse, plus tard le Magistère romain a condamné l'œuvre de la Révolution et n'a composé avec la démocratie que sous la contrainte du fait accompli.

C'est ainsi que, dans la société contemporaine, l'aspiration avide des masses au nivellement des jouissances et « le procès de la démocratie », le nationalisme exaspéré et l'humanitarisme international, l'apologie de l'autorité et l'eschatologie révolutionnaire, apparaissent comme les résultantes, directes ou composées, de ces idées-forces qu'ont insérées dans la trame de l'histoire de l'ébionisme juif le libéralisme grec, le civisme romain, le messianisme judéo-chrétien, le conservatisme et le cosmopolitisme de l'Eglise catholique. Entre ces grandes directives de l'idéal humain, d'étranges associations et dissociations s'aventurent : Charles Maurras, parfait païen, se rallie à l'Eglise romaine par antichristianisme, parce qu'il voit dans « l'Eglise de l'ordre » la seule discipline capable d'endiguer l'anarchie, l'avilissement de la culture, l'insurrection de l'affectivité contre la raison que représente pour lui le « Noël évangélique » ; au lieu que tel de nos radicaux-socialistes, qui poursuit avec zèle une politique anticléricale, dérive très authentiquement des millénaristes juifs et chrétiens du premier et du second siècle, croyant au règne de la justice ici-bas, réalisé par la vertu du nombre sous les espèces de la sainte égalité, et recevant l'illumination de ce nouveau Paraclet qu'est le suffrage universel, au jour de Pentecôte des élections nationales.

§

L'idéal de la Grèce, c'est le sage qui s'élève à la contemplation de la vérité par l'exercice de la droite raison et qui fait bénéficier les hommes de ses merveilleuses découvertes : c'est Orphée, Pythagore, Empédocle, Socrate, Platon, Hippocrate. Il n'est vertus plus prééminentes que

celles qui se rapportent à la vie spéculative : « L'homme qui vit de la raison pure, déclare Aristote, mène une vie plus qu'humaine; il y a en lui quelque chose de divin ». L'idéal de Rome, c'est le héros, le soldat ou le magistrat qui a sauvé, servi, agrandi sa patrie. Aux grands citoyens, dont Scipion vit l'Assemblée en songe, est réservée l'immortalité stellaire. C'est par la pratique des vertus civiques qu'on parvient, après la mort, à l'apothéose des bienheureux. L'idéal du Christianisme, c'est le martyr et le saint. Le martyr est l'athlète du Christ, qui court à l'arène sanglante pour être le pur froment du Dieu moulu sous la dent des bêtes, faisant fi de la vie présente pour gagner la couronne de l'immortalité ; le saint, c'est le fol amour, qui, détaché volontairement de tous les intérêts du monde, tend à la parfaite imitation de la vie du Christ ; il n'est vertus plus cardinales que les vertus monastiques, la pauvreté, l'humilité, l'obéiss--ce, la foi, l'espérance et la charité. La Grèce proclame le primat de l'intelligence : la science, le rationalisme, le classicisme, la parfaite maîtrise de la pensée et de la forme, constituent son merveilleux magistère. Rome affirme le primat de la volonté militante mise au service de la civilisation : l'art de gouverner, l'administration, l'ordre civil, le droit qui fixe à chaque personne et à chaque condition un statut légal, voilà son impérissable héritage. Le Christianisme enseigne le primat de la vie du cœur : le mysticisme, le romantisme, le moralisme relèvent de lui.

La Grèce a divinisé la nature en raison de sa beauté. La science hellène repose sur la découverte de l'harmonie du Cosmos et le Cosmos paraît harmonieux à l'Hellène parce qu'il est soumis à des lois. Le Chrétien ne voit dans la nature que bassesse, corruption, occasion de péché. La science du monde extérieur qui, négligeant le Créateur, l'être nécessaire, la cause première, ne s'occupe que de la créature, des effets contingents, des causes secondes, n'est pour lui qu'une vaine curiosité, que les Pères

de l'Eglise ont mise sur le même pied que les autres concupiscences, et Port-Royal, au nombre des divertissements condamnables. Saint Augustin moque la ridicule science des philosophes, qui les rend capables « de compter les étoiles et les grains de la mer, de mesurer les vastes régions du ciel et de découvrir les routes des astres », mais non de trouver « le Seigneur et le Créateur ». L'indifférence chrétienne à l'égard de la science antique la stérilisa par désaffectation et dégénéra souvent en hostilité. L'astronomie parut suspecte du fait de son alliance avec l'astrologie, qui substitue au pouvoir discrétionnaire d'une providence omnipuissante l'ordre régulier d'un déterminisme astral. La cosmologie ne le fut pas moins, en enseignant l'éternité du monde, qui exclut l'idée du premier homme et d'une eschatologie finale. Les autres sciences, cultivées en majeure partie par les pires adversaires des Chrétiens, par les Néoplatoniciens, souffrirent de l'animadversion des premiers à l'égard des seconds. On en juge par ce qui se passa à Alexandrie et à Athènes, les deux refuges suprêmes de l'Hellénisme après Constantin. En 359, c'est la destruction du Serapeum où périt l'immense Bibliothèque d'Alexandrie; en 415, le massacre d'Hypathie, triplement sainte par sa science, sa vertu et sa beauté. En 519, la fermeture de l'Ecole d'Athènes vint mettre un terme à la *chaîne d'or* des scolarques qui s'y étaient succédé depuis Plutarque le Grand jusqu'à Demascius. L'essaim des moines iconoclastes brisa les temples où s'abritait un dernier rêve de beauté, renversa les statues divines sous prétexte qu'elles servaient de masques aux démons, gratta les manuscrits pour remplacer les vers d'Eschyle et de Sophocle, les comédies de Ménandre et de Philémon, les chants de Mimnerme et d'Alcée, par les poésies édifiantes de saint Grégoire de Nazianze. Les contempteurs de la beauté du monde et de ses joies païennes se replient sur eux-mêmes, pour exalter la délectation de

la vie intérieure. Le mystique païen est ravi en extase par le spectacle du ciel étoilé sur sa tête; le mystique chrétien parvient à l'union avec Dieu, les yeux hermétiquement clos, par les grâces d'oraison, la componction intérieure, les élans de l'âme, les secrètes effusions. A l'enchantement des sphères célestes, où l'entendement discernait le nombre et la mesure, succède le vertige de l'infini où s'abîme la pensée.

L'Hellène place la dignité de la personne humaine dans la maîtrise de la raison et la discipline de l'âme. Le génie grec apparaît en toutes ses manifestations comme une fière revendication des droits de l'intelligence en présence des traditions divines et humaines, souvent absurdes et cruelles. Le poème de Lucrèce exprime magnifiquement ce rationalisme scientifique, et les *Entretiens* d'Epictète cette haute tenue d'une âme qui se possède. Il semble que le Christianisme, en déliant l'homme nouveau des attaches de ce monde, en proclamant les droits imprescriptibles de la conscience devant la raison d'Etat, ait parachevé l'œuvre de libération de l'esprit humain. En réalité, il n'en est rien. Le Christianisme a répandu dans le monde une forme d'intolérance que l'antiquité gréco-romaine avait pratiquement ignorée, la pire de toutes, l'intolérance religieuse. La société païenne, parce que polythéiste, du fait qu'elle admet l'existence de plusieurs dieux, admet la légitimité de tous les cultes dans les limites de la police des bonnes mœurs. Les religions de la Grèce et de Rome furent des religions sans dogmes, sans castes sacerdotales détentrices d'une orthodoxie et intéressées à la faire respecter, consistant avant tout en des fêtes civiques, requérant une simple adhésion extérieure, sans viser jamais à régenter la pensée. Dans l'Athènes du v[e] siècle, les Sophistes risquèrent sur la religion les propos les plus irrévérencieux sans être autrement inquiétés. A Rome, on pouvait faire partie du Collège des Pontifes ou de celui des Augures et discuter paisiblement, comme

Cicéron, sur l'existence des Dieux ou la valeur de la divination. « Vous ne punissez que les crimes commis ; chez nous, la pensée même est un péché », s'écrie l'interlocuteur chrétien de l'*Octavius* de Minucius Félix, fier de cette glorieuse prérogative sur les païens. Voilà le grand mot lâché ! Le paganisme avait ignoré le délit d'opinion. Quelle lacune, et qui prouve combien peu il avait souci du salut des âmes! Désormais, la pensée qui n'est pas rigoureusement orthodoxe sera tenue pour un péché, le péché irrémissible, celui qui n'est pas pardonné. L'opinion singulière est nécessairement hérétique et l'hérétique sera exclu de la communion des fidèles, c'est-à-dire de la société des vivants, quand la société civile sera chrétienne. Le Christianisme se distingue radicalement par là des religions de l'antiquité, en ce qu'il impose, comme première condition d'adhésion et de salut, l'acquiescement à certaines propositions, qui ne sont ni des règles de conduite, ni des formules rituelles, mais qui prétendent posséder une valeur de connaissance, la plus certaine des connaissances, puisqu'elle est authentiquée par la parole même de Dieu. Or, dans son indifférence pour les sciences, le Christianisme n'a pris garde qu'il alliait sa dogmatique à une cosmogonie impossible, à une physique insensée, à une histoire chimérique, à une exégèse qui pousse le don du contresens jusqu'au génie. Le conflit de la science et de la religion date de l'époque où la religion, par les écrits de ses Docteurs et la décision de ses Conciles, a commencé à fixer sa dogmatique : Celse, contemporain de Marc-Aurèle, le signale déjà en son siècle, à propos de la cosmogonie mosaïque et des origines mythiques d'Israël.

Certes, Iahvé, le Dieu solitaire du Sinaï, le Dieu farouche des déserts d'Arabie, était un Dieu autoritaire, exclusif et jaloux, dénonçant les autres dieux comme de faux dieux et ordonnant à ses fidèles de lapider leurs fils et leurs frères coupables d'idolâtrie. Mais ce fanatisme resta

longtemps confiné dans les limites de la race. Iahvé est bien le Dieu universel, puisqu'il est le vrai Dieu, mais le peuple d'Israël le monopolise, en vertu d'un pacte ; les promesses d'Israël, sur lesquelles repose le messianisme juif, ne seraient plus que duperie si le monde venait à se convertir en son entier au judaïsme, car alors il n'y aurait plus un peuple élu appelé à régner sur les nations impies. Il y eut bien une active propagande juive à l'époque de la *Diaspora*, parmi les païens de petite condition, les femmes, les esclaves et les demi-civilisés. Mais la plupart des convertis, appelés les prosélytes de la porte, parmi lesquels se recrutèrent les premières phalanges chrétiennes, ne furent pas admis sur pied d'égalité avec les Juifs dans les synagogues. En ouvrant indistinctement le Royaume de Dieu aux Gentils comme aux Juifs, aux Barbares comme aux Hellènes, le Christianisme s'est donné pour vocation de convertir la terre sans distinction de races, ni de nationalités ; il est entré ainsi en conflit avec toutes les religions, tous les mystères et toutes les sagesses autres que lui. Il a étendu au monde entier l'intolérance qu'il tenait de ses origines judaïques. Pour retrouver la liberté de pensée, cette noblesse infinie de l'homme, il a fallu plaider la « liberté d'erreance » : c'est autour de cette modeste revendication que se sont ralliés les philosophes qui, depuis Spinoza, Locke et Bayle, ont défendu les droits imprescriptibles de la conscience. Entre les obligations civiques et les libertés d'esprit du païen antique, entre l'indépendance à l'égard de l'Etat et l'asservissement spirituel du chrétien pratiquant, l'opposition est saisissante.

§

L'Hellène trouve que l'existence mérite d'être vécue, même sans lendemain. La fragilité de ses joies n'est qu'un motif de les aimer mieux. En les cueillant avec choix et mesure, le sage en compose une œuvre d'art. En présence de l'inévitable, il pratique *l'amor fati*. Il

refuse d'imputer le sort contraire à une faute qu'il n'a pas conscience d'avoir commise. Ne pouvant se soustraire à la nécessité de souffrir, il garde le droit de s'estimer, en réduisant, par son impassibilité, les malheurs qui l'atteignent à la douleur du corps, sans se torturer l'âme par la recherche d'un crime chimérique. Il considère qu'il a une fonction à remplir dans sa cité et dans celle, plus vaste, de Zeus qui est le monde : il y est comme un invité à un banquet, comme un acteur dans un drame, et il s'efforce à bien tenir son rôle, sans jérémiade ni sotte jactance. Il acquiesce allègrement à l'ordre du Cosmos, dont la science lui a révélé l'harmonieuse nécessité, sans souhaiter le bouleverser en sa faveur par l'intervention d'une providence particulière, sans éprouver le besoin de le rectifier par la perspective d'une autre vie. « Ne te mets en peine, dit Marc-Aurèle, que de la vie que tu vis, c'est-à-dire du présent : alors tu pourras vivre tranquillement, noblement, raisonnablement »; et encore : « Tout ce qui t'accommode, ô Cosmos, m'accommode : rien n'est prématuré ou tardif de ce qui pour toi échoit à son heure ; je fais mon fruit de ce que portent tes saisons, ô nature ! De toi vient tout ; en toi est tout, vers toi va tout. » L'âme antique a glorifié l'ordre cosmique et le génie humain dans ses dieux et dans ses héros, et c'est pourquoi ses dieux sont ceux de la beauté et de la vie. Le Christianisme ne conçoit le bonheur que dans la possession de l'absolu. La vie terrestre n'a pas sa fin en elle-même, elle n'existe qu'en vue de sanctions d'outre-tombe. Prise en soi, elle est une vallée de larmes, une terre d'exil, où plus l'on souffre, plus on mérite, et dont l'unique raison d'être est la préparation d'une bonne mort, gage de félicité éternelle. Le plaisir que l'on trouve et le goût que l'on porte à la gent et aux choses d'ici-bas procèdent d'un singulier oubli de notre destinée. Seule la douleur est désirable, seule la souffrance est efficace et il y a des grâces particulières attachées à la privation

volontaire. La nature n'est plus l'adorable Cosmos, régi par une âme divine, que célèbre l'hymne de Cléanthe : elle est le domaine méprisable de la matière, où règnent les puissances des ténèbres et du mal. La morale ne consiste plus à céder aux vœux de la nature, conseillère de distinction et de droiture, en les coordonnant avec sagesse ; elle consiste à faire violence à nos penchants. La vertu cesse d'être la fleur d'une activité harmonieuse : elle est un effort, une tension, une conquête violente de la volonté sur la nature. Soumise à la tare originelle, l'humanité, que les Grecs avaient héroïsée, est tenue pour si corrompue que pour elle tout est occasion de péché : la curiosité de savoir, cet étonnement devant les choses où Aristote voyait le commencement de la sagesse, est blâmée comme dangereuse; la beauté est flétrie parce que passagère ; la volupté est condamnée, en tant que coupable. La femme, exclue du sacerdoce, est traitée en perpétuelle mineure, parce qu'elle porte le poids de la tare originelle. Aux dieux de la jeunesse et de la joie, au thiase sacré de Dionysos, au culte lauré d'Apollon, succèdent les funèbres mystères du Crucifié à son gibet et de l'*Addolorata* au pied de la croix! L'Hellène s'accommodait volontiers d'une justification esthétique de l'existence ; le Chrétien y voit une épreuve morale dont l'enjeu est infini.

La vie antique fut une vie d'hospitalité, de sociabilité, de volupté, d'illustration et de gloire, vie de forum, de théâtre, de gymnastique et de camps. La vie chrétienne est une vie isolée, humiliée, mortifiée, aimant l'ombre : elle trouve sa commodité dans la clôture, l'oraison et l'ascèse. La grande œuvre de la société païenne fut la civilisation, l'amélioration constante de la condition humaine : Athènes et Rome prirent au sérieux leur vocation d'institutrices du genre humain. A ce progrès le vrai dévot ne collabore que mollement : cette vie n'étant que le court préambule d'une autre qui sera éternelle, à quoi

bon s'évertuer à la rendre brillante et confortable pour si peu de jours ! Mais l'honneur impérissable du Christianisme, c'est d'avoir montré le côté relatif de tout progrès humain, la distance qui sépare nos aspirations les plus hautes de nos réussites les plus rares ; c'est d'avoir élevé une solennelle protestation contre la singularité du sort qui est fait à des êtres qui conçoivent le parfait et ne peuvent y atteindre ; c'est d'avoir dénoncé le scandale des apparences sensibles où le bien est sans cesse aux prises avec le mal, l'erreur aux aguets de la vérité, où la sottise bafoue la sagesse, où la prospérité flatte l'insolence de l'iniquité. Le monde apparaît à la logique des sentiments comme décidément trop injuste, trop laid et trop stupide pour qu'il puisse porter en lui-même sa propre justification. L'homme éprouve le besoin instinctif de prendre à témoin, en les objectivant, la Justice en soi, la Beauté subsistante, l'Intelligence essentielle. Dans cette familiarité avec l'idéal, la spiritualité chrétienne s'est développée en mystiques floraisons : elle a été, dans le grand désert moral des siècles de barbarie, une rosée de l'Hermon. La foi, l'irrationnel, le transcendant, l'absurde même ouvrent à l'imagination amoureuse un domaine propice où elle peut à son aise délirer et se perdre. Nietzsche disait de *Tristan* : « Qui n'a connu cet enfer, ignore la félicité de vivre ». Auprès des fulgurants transports, des suffocantes extases, des suaves pâmoisons du cœur transverbéré d'amour divin de Thérèse d'Avila, les terrestres plaisirs sont un sel insipide. La vie des Saints et la légende séraphique du *Poverello,* contée par le pinceau de Giotto et de Gozzoli, surpassent en délectation les plus beaux cycles poétiques. Renan disait : « Qu'est-ce que le Paradis ? — Six mois de prison avec les Bollandistes ». Le Christianisme n'a pas seulement conquis les âmes déficientes pour lesquelles le risque de vivre implique un trop pénible surmenage et qui attendent, dans une stérile léthargie, une chimérique visitation ; il n'a

pas seulement recueilli les âmes brisées qui, retirées au fond d'un ermitage, y adorent un pâle fantôme n'ayant de vie que dans le miroir terni de leurs yeux ; il a possédé des âmes de haute clergie, trop distinguées pour se commettre avec les vulgarités de l'action. Le désir d'exceller ici-bas implique qu'on ne soit point trop foncièrement aristocrate : il faut savoir composer avec la sottise qui veut être bernée, avec la méchanceté qui veut être matée. Les grands mystiques, prenant en pitié les séductions et les pompes de cet univers de clinquant, préfèrent renoncer à tout, plutôt que de se contenter de si peu de choses ; et, se chargeant des péchés du monde, ils goûtent l'ivresse insigne d'être l'hostie vivante choisie par la main de Dieu pour manifester sa gloire et parfaire l'œuvre de la Rédemption.

§

Il n'est pas possible de concevoir deux sensibilités, deux optiques du monde et de la vie, deux hiérarchies de valeurs plus antithétiques que celles de l'Hellénisme et du Christianisme. Henri Heine divisait les hommes en Nazaréens ou Hellènes.

Juifs et Chrétiens sont pour moi des termes tout à fait similaires par opposition aux Hellènes. Et, par ce dernier mot, je n'entends pas un peuple particulier, mais une direction d'esprit, une manière de voir innée et acquise tout ensemble. A ce point de vue, je dirais volontiers que tous les hommes sont Nazaréens ou Hellènes, les uns avec des tendances ascétiques, iconoclastes, spiritualistes ; les autres avec des tendances réalistes, tournées avec fierté. C'est ainsi qu'il y a eu des Hellènes dans les familles de pasteurs protestants, et des Juifs qui sont nés à Athènes et descendent peut-être en droite ligne de Thésée.

Pour prendre conscience de cette dualité, rien n'est plus suggestif que d'étudier les raisons intellectuelles, sentimentales, religieuses et sociales qui ont rendu le Christianisme inassimilable, au cours des siècles, à tant

d'esprits de haut lignage. Les écrits des maîtres de la pensée antichrétienne contiennent la clé de nos dissentiments intérieurs, de nos aspirations contradictoires, des antinomies de notre pensée. Ils nous invitent à un péremptoire examen de conscience. Nulle lecture n'est plus suggestive pour parvenir à se mettre d'accord avec soi-même, en se reconnaissant Nazaréen ou Hellène, Croisé du Golgotha, ou adorant de l'Acropole.

LOUIS ROUGIER.

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT EN ALLEMAGNE

Des voix de plus en plus nombreuses s'élèvent depuis quelques années en faveur d'une réforme de l'enseignement traditionnel selon les données de la pédagogie moderne ; mais, tandis qu'en Europe occidentale les novateurs font encore figure de révolutionnaires, en Allemagne, ils ont la Constitution pour eux, et ils luttent seulement pour le maintien et le respect de la loi.

L'Assemblée nationale de Weimar adoptait, le 11 août 1919, le principe d'une réorganisation totale de l'enseignement allemand dans ses buts, dans ses programmes et dans ses méthodes. Remettant à plus tard le soin de fixer les modalités de réalisation du projet, elle en traçait les grandes lignes, avec plus de bonne volonté et de hardiesse que de sens pratique. Peut-être les législateurs ont-ils laissé passer l'heure où une telle réforme eût été populaire ; elle rencontre depuis une opposition si vive que beaucoup d'Etats attendent encore les règlements particuliers qui la feront passer de la théorie dans la pratique. L'Allemagne rejette aujourd'hui, pour reprendre sa figure d'avant-guerre, le masque qu'elle se composa en 1919, à l'appel du Président Wilson et dans la lassitude d'une fin d'hostilités. Echappée à la double angoisse de la guerre et de la famine, ne sentant plus peser sur elle l'absolutisme de ses maîtres et l'insolence de ses officiers, elle s'éprenait alors de paix et de liberté, s'abandonnait à des rêves de réconciliation générale et de rénovation intérieure. Elle ne doutait pas qu'un baptême de démocratie ne la purifiât aux yeux de ses

vainqueurs et elle en attendait naïvement la rémission de ses péchés. Elle se mit en République, se donna une constitution libérale, réforma son école, encouragea le pacifisme (1). Mais les Alliés n'en parurent point attendris, ils dictèrent des conditions de paix plus irritantes que sévères, la France réclama des réparations et ne se départit point d'une défiance inquiète. Alors l'Allemand *moyen* cessa de comprendre ce qu'on attendait de lui, il ne garda de 1919 que le souvenir de l'humiliation devant l'étranger et du désordre dans le Reich ; il se détourna des hommes qui étaient alors au pouvoir et de leurs doctrines. Les partis de droite regagnent rapidement du terrain, et ces partis demeurent attachés à l'enseignement impérial. Ils lui savent gré d'avoir développé dans la nation allemande cet esprit d'absolue discipline et d'âpre réalisme qui sembla un moment devoir assurer son succès, et volontiers ils oublient que cet enseignement a sa part de responsabilité dans la défaite et la crise morale d'après-guerre, pour n'en plus considérer que ce qu'il offre de propice à la préparation d'une Revanche.

§

Les dépenses totales affectées en Europe à l'éducation publique s'élevaient avant guerre à quelque deux milliards. A ce total l'Allemagne participait pour 1/3, car elle ne marchandait à son école ni les crédits, ni les faveurs, en vertu sans doute de ce principe qu'il ne saurait nuire, pour récolter beaucoup, de semer à mains pleines.

Aussi bien venait-elle en tête des nations instruites, avec moins de 0,5 pour 1000 d'analphabètes, devant la Suède et la Suisse (1 pour 1000), devant l'Angleterre

(1) L'article 148 de la Constitution de Weimar prescrit que « dans toutes les écoles, on doit s'efforcer de développer le sens moral et civique... dans l'esprit de la tradition populaire allemande et de la réconciliation des peuples ».

(10 pour 1000), loin devant la France (35 pour 1000). L'Allemagne impériale pouvait être fière de son œuvre scolaire, et cependant ses meilleurs pédagogues ne ménageaient point leurs critiques à son enseignement officiel, dont ils dénonçaient l'organisation *régionaliste*, le caractère *confessionnel* et l'esprit abusivement *autoritaire*.

La puissante association des maîtres allemands (*deutscher Lehrerverein*) et le parti de la social-démocratie avaient élaboré un programme de réforme dont les trois principaux articles comportaient : l'établissement d'une *école fondamentale*, semblable pour tous les Etats du Reich et commune à toutes les classes sociales ; la *neutralité confessionnelle* et philosophique de cette école ; l'adoption des *méthodes dites actives*, propres à développer chez l'écolier le sens de l'autonomie et de la responsabilité morale.

§

Sur un point, les réformateurs se rencontrèrent avec les pangermanistes : ce fut pour doter le Reich d'un enseignement *uniforme*.

L'article 4 de la Constitution impériale ne citait pas l'éducation publique comme une matière relevant de l'autorité fédérale. Il existait bien une Commission scolaire d'Empire, mais qui ne connaissait que des questions d'admission, c'est-à-dire que son rôle se bornait à déterminer quels diplômes donnaient droit au volontariat d'un an, ouvraient la carrière médicale et certaines hautes situations administratives. Chaque province allemande organisait son enseignement à sa convenance, en fixait les programmes et les méthodes, recrutait et rétribuait ses maîtres. Le vivace esprit particulariste de certains Etats, notamment de la Saxe et de la Bavière, n'était pas sans inquiéter les politiciens, désireux de parfaire l'unité matérielle et morale de l'Empire ; et ceux-ci comptaient

sur l'école uniformisée pour élaborer cette âme commune sans laquelle il n'est point de vraie Patrie et qui manque encore à une nation dont l'unité politique ne date que d'un demi-siècle.

Déjà, en 1894, le Docteur Hirth avait proposé à la Diète la centralisation et l'unification de l'enseignement. Ses idées furent reprises par le *Deutscher Lehrerverein* et par les sociaux-démocrates qui portaient la question devant le Reichstag en 1912, après une campagne vigoureuse à travers le pays. Ils demandaient une loi commune pour tout l'Empire « sur la base de la centralisation, de la gratuité, de la laïcité et d'après les règles de la pédagogie moderne ». Les dernières revendications firent échouer la première, mais en février 1914 la Diète acceptait un texte timide des libéraux, et un an plus tard le ministre de l'Instruction publique de Prusse inaugurait à Berlin un Institut Central Guillaume-II pour l'Education et l'Enseignement. Pendant la guerre, les grands journaux prêchèrent la centralisation, mais une forte opposition persistait dans les milieux gouvernementaux, du fait que certains pédagogues et les politiciens de gauche avaient lié à la question de l'école uniforme celle de l'école unique et de la laïcité. C'est à l'Assemblée de Weimar qu'il appartenait enfin de jeter les bases d'une école nationale. La Constitution de 1919 s'exprime ainsi :

Art. 143. — L'éducation de la jeunesse incombe aux établissements publics. Le Reich, les Etats, les communes participent à leur organisation. La formation des maîtres doit être réglée uniformément pour tout le Reich d'après les principes qui président à l'enseignement supérieur...

Art. 144. — L'ensemble de l'organisation scolaire est placée sous la surveillance de l'Etat ; les communes y peuvent participer.

L'article 145, après avoir énoncé le caractère obligatoire de l'enseignement, en fixe la durée :

En principe, l'instruction est donnée aux enfants par

l'école populaire pendant au moins 8 ans, puis par les écoles de perfectionnement jusqu'à leur dix-huitième année révolue.

Le personnel de l'enseignement primaire et le parti social-démocrate désiraient que l'école nationale fût une école *unique* où les enfants de toutes les classes sociales reçussent en commun, des mêmes maîtres, la même éducation. L'article 146 de la Constitution leur donne pleine satisfaction :

Art. 146. — L'école publique doit être transformée organiquement. Elle doit comprendre à la base une école fondamentale (*Grundschule*) commune sur laquelle s'édifieront les écoles moyennes et supérieures. La différenciation des écoles doit être basée sur la diversité des professions. L'admission d'un enfant dans une certaine école doit dépendre de ses aptitudes et de ses goûts et non de la situation sociale ou de la confession des parents.

Entre adversaires et partisans de la réforme, la lutte fut et demeure extrêmement vive ; bien loin de s'apaiser, elle semble plutôt s'exaspérer, tandis que se prolonge la crise économique et morale d'après-guerre.

Certains sociologues redoutent qu'en poussant vers les hautes études et les situations en vue tous les enfants bien doués, on n'appauvrisse la classe ouvrière de ses plus belles intelligences pour créer à l'Etat une pléthore d'intellectuels, une turbulente légion de déclassés. Sans doute, on imagine des examens de sélection filtrant d'étape en étape les meilleurs élèves pour ne laisser parvenir aux diplômes supérieurs qu'un petit nombre de sujets d'élite ; mais il est difficile de retirer aux autres le droit de poursuivre leurs études à leurs frais. Et ne serait-il pas dangereux d'exciter chez les parents et les jeunes gens de grands espoirs qu'un examen de barrage briserait par la suite ?

L'enseignement secondaire tout entier est hostile à l'école unique, car il appréhende de perdre, avec ses

privilèges, sa clientèle de bonnes familles. Il se sent soutenu par l'aristocratie et la bourgeoisie aisée, qui n'acceptent pas que leurs enfants se mêlent aux enfants du peuple sur des bancs communs.

Par contre, les représentants de la classe ouvrière n'ont cessé de défendre, aux côtés du personnel de l'enseignement primaire, la cause de l'école unique. Le député socialiste Hoffmann la plaidait éloquemment, mais vainement, le 16 mars 1916, devant le Reichstag. La même année, les instituteurs réunis en Congrès à Eisenbach décidaient à une énorme majorité d'inviter le gouvernement à créer l'école unique avec une direction commune pour tout l'Empire. A son tour, l'association des maîtres catholiques demandait, en septembre 1919, en même temps que le monopole de l'enseignement et l'institution du Conseil des maîtres, l'établissement de la *Grundschule*. Tandis que des idéalistes invoquaient le droit égal de tous les enfants devant l'instruction, des politiciens, et parmi eux des impérialistes, inquiets de l'âpreté que revêt dans l'Allemagne industrielle la lutte des classes, tous ceux qui ne voient de remède au danger révolutionnaire que dans une collaboration, une pénétration réciproque des classes, mettaient dans l'école unique leur espoir de paix sociale. Ils attendaient d'elle qu'elle développât une conscience collective favorable à l'union de tous les citoyens dans l'intérêt commun de l'Etat. C'est dans cet esprit que des conservateurs se mêlèrent aux républicains et aux socialistes pour soutenir la réforme.

De plus, certains théoriciens voyaient dans l'école unique le seul terrain favorable à un renouvellement complet des méthodes pédagogiques et des buts mêmes de l'enseignement.

L'Ecole impériale s'appuyait sur le principe d'autorité ; elle imposait à l'élève une obéissance absolue et toute passive, une discipline extérieure aussi peu propre

que possible à exercer le sens intime de la vie morale et de la responsabilité personnelle. Des observateurs étrangers avaient maintes fois noté, dans l'enseignement allemand, comme un parti pris manifeste de paralyser tout essor des enfants, de briser toute velléité d'indépendance — si bien qu'au pays même de Gœthe et de Nietzsche le développement de la personnalité apparaissait presque comme subversif.

Les instructions prussiennes de 1872 demandaient au maître de faire de l'enfant qui lui était confié « un bon chrétien et un bon sujet de l'Empereur », mais il se trouvait des pédagogues pour revendiquer le droit de former des esprits libres. En éducation comme en politique et en morale, deux principes sont en conflit, de la solidarité sociale et du droit de l'individu à se réaliser lui-même ; il s'agit de savoir si chacun peut tendre à l'épanouissement total de son moi, avec ses aptitudes et ses tendances, ou si les conditions mêmes de la vie sociale n'exigent pas qu'il abdique une partie au moins de sa personnalité au profit de la collectivité.

Quelques novateurs semblent plus préoccupés de défendre aujourd'hui les droits de l'individu que ceux de la société. L'esprit fichtéen les anime qui voit dans le moi le centre et le créateur véritable de l'univers. Avant 1914, on se plaignait déjà de la lourde tyrannie prussienne ; depuis novembre 1918, la volonté d'indépendance s'est exaltée dans un rêve de libre expansion de toutes les facultés, qui rappelle parfois les élans généreux de la période de *Sturm und Drang*, d'orage et d'assaut. Mais il ne s'agit plus d'affiner la délicatesse d'un moi uniquement intellectuel ou sensible, s'immobilisant dans une contemplation olympienne, se jouant de toute chose et de soi-même dans un dilettantisme stérile ; c'est la personnalité entière qu'il faut libérer dans le sens de l'élan vital, de l'action spontanée et créatrice.

Les réformateurs s'engagent là dans une voie chère

aux penseurs allemands qui poursuivent depuis le XVIIe siècle l'édification d'une philosophie de la Volonté et de l'Action.

Depuis Leibniz faisant d'un besoin interne de s'accroître et d'agir l'essence de l'Univers et de la Vie, depuis Kant pour lequel la matière est essentiellement une force qui tend à l'action, depuis Schopenhauer qui, plus encore que le philosophe du pessimisme, fut le théoricien du primat de la Volonté, — jusqu'à Nietzsche, le poète épique du surhomme dont la volonté tendue au paroxysme et débarrassée de toute contrainte s'exaltera un jour jusqu'à réaliser Dieu, — la pensée allemande n'a cessé de progresser vers le culte de la Volonté et de l'Action.

Après avoir rejeté successivement chacune des interprétations :

Au Commencement était le Verbe,
Au Commencement était la Pensée,
Au Commencement était la Force,

Faust, dans sa traduction de l'Evangile selon saint Jean, s'arrête enfin à celle-ci, la plus allemande de toutes :

Au Commencement était l'Action.

Dans une revue pédagogique de septembre 1920, M. Dolles opposait au postulat de Descartes la formule : j'agis, donc je suis. Un groupe de Hambourg met l'effort libre à la base de sa pédagogie et proclame la nécessité du chaos. Un pédagogue saxon, Gaudig, recommande la liberté absolue du travail intellectuel, supprime programmes et horaires et laisse toute initiative aux élèves.

Des esprits moins chimériques essaient de concilier les deux principes de liberté et de discipline, de tenir compte à la fois des deux éléments en présence : l'individu avec ses aptitudes, la société avec ses exigences. De fortes individualités pourraient s'épanouir dans le cadre

ferme, mais souple, d'une société renouvelée; Jonas Cohn, de l'Université de Fribourg, demande aux maîtres de former des personnalités autonomes « aptes à participer à la vie d'une communauté historiquement unie dans la même civilisation ».

La plupart des novateurs reconnaissent à l'école une fonction sociale, mais ils substituent, au concept d'une société caporalisée à la prussienne, celui d'une communauté née du libre consentement de ses membres. L'esprit d'autorité fait place, dans l'Allemagne nouvelle, à l'esprit de collaboration. Wyneken, qui a créé à Wickersdorf de véritables coopératives scolaires, suscite partout d'enthousiastes imitateurs. La Ligue pour la réforme scolaire intégrale (*Bund entschiedener Schulreformer*) travaille à transformer l'école en un foyer où maîtres et élèves confondront leurs efforts dans une commune recherche. Sa revue, *Die neue Erziehung*, se répand rapidement. Le professeur Kawerau, qui en est, avec P, Oestreich, l'un des membres les plus éminents, a donné à ce mouvement pédagogique une solide base psycho-sociologique et montré qu'il est conforme aux aspirations des jeunes générations allemandes (2).

Pour ces réformateurs, la scolarité n'est qu'une préparation à la vie sociale. Le développement de l'individu n'est plus le but, mais le moyen d'une éducation qui se propose pour fin supérieure la vie de la communauté. Ne faut-il pas pour cela que l'école reproduise le milieu social tout entier, qu'elle en comprenne tous les éléments, qu'elle en soit comme une miniature ? L'école nouvelle ne pouvait être qu'une école unique.

L'enseignement impérial respectait et renforçait la hiérarchie des classes sociales, l'enseignement républicain développera peu à peu l'esprit d'égalité et de collaboration. C'est ainsi que la question de l'école unique, et

(2) J. Kawerau : *Soziologische Paedagogik*, Leipzig, 2e édit., 1924.

quoi qu'on fît pour la limiter, s'élargissait jusqu'à se confondre avec le grand problème social.

§

Si l'on attend de l'école qu'elle prépare à la vie de la communauté et qu'elle fortifie la conscience collective nationale, il est naturel d'y donner la première place à l'éducation civique.

Pendant quelque trente ans, le docteur Kerschensteiner, le distingué directeur de l'enseignement munichois, déploya une émouvante activité pour faire triompher le principe de l'éducation civique. Il a entraîné le personnel enseignant allemand, inspiré le gouvernement républicain dans sa réforme scolaire, créé et nourri dans le monde entier un puissant mouvement d'opinion. Il s'est retiré depuis, devant l'hostilité croissante des autorités bavaroises, mais son œuvre est vivante et féconde.

Kerschensteiner (3) veut faire de l'école un foyer de vie civique et sociale. Le défaut des établissements modernes est d'avoir toujours et exclusivement poursuivi l'éducation intellectuelle, artistique ou économique.

Comment peut-on développer chez l'enfant le sentiment de la solidarité sociale ? D'abord en agissant sur son caractère pour faire naître en lui le désintéressement et le dévouement, car « l'éducation civique est à peu près synonyme d'éducation du caractère dans le sens des vertus altruistes ». Ensuite, en transformant l'école traditionnelle en une école unique, fréquentée par toutes les classes sociales et qui soit une collectivité de travailleurs.

Et remarquant que les intérêts économiques sont à la fois ce qui rapproche le plus volontiers et le plus étroitement les hommes dans les sociétés modernes, et aussi ce qui les oppose le plus violemment en groupes rivaux d'une hostilité vibrante, Kerschensteiner glissa insensi-

(3) *Der Begriff der staatsburgerlichen Erziehung*, Leipzig, 1910.

blement de la conception de l'école unique vers celle de l'école du travail, vers l'*Arbeitsschule* que préconise la Constitution de Weimar :

> Dans toutes les écoles, on doit s'efforcer de développer le sens moral et civique et les aptitudes personnelles et professionnelles dans l'esprit de la tradition populaire allemande et de la réconciliation des peuples...
> L'éducation civique et le travail manuel sont des matières d'enseignement... (Art. 148.)

L'*Arbeitsschule* se propose trois buts, qui sont plutôt trois étapes vers le même but : enseigner un métier ; montrer que ce métier n'est qu'un rouage de l'organisation sociale et ne doit pas être exercé avec des vues égoïstes ; inspirer à l'élève le désir de travailler par son métier à ce que l'Etat devienne une communauté morale.

Cette éducation repose sur l'enseignement du travail manuel ; mieux que toute autre matière, il se prête à la collaboration, à l'activité en commun, et loin de contraindre l'enfant à la réceptivité passive, il favorise son activité spontanée et créatrice. L'atelier, le laboratoire, la cuisine ou le jardin, voilà la principale salle de classe. Est-ce à dire qu'il faille partout édifier de vastes et coûteux ateliers ? Ce n'est ni possible, ni souhaitable. Il s'agit moins d'acquérir un métier que d'en apprendre les conditions et de se former aux bonnes méthodes.

L'école primaire ne doit pas et ne peut pas être un atelier de l'Etat en rivalité avec celui du patron et lui disputant des apprentis ; elle se borne à une orientation professionnelle et à un préapprentissage.

Cette *Arbeitsschule* est proche parente de l'école active qui a tant de sympathie en Amérique, en Belgique et en Suisse, de l'école de Dewey, de Decroly, de Claparède et de Ferrière. Elle est une « communauté laborieuse » où toute étude est travail et travail en commun. Son avènement avait été préparé en Allemagne par de nombreuses tentatives souvent inspirées des idées de Kerschensteiner.

A Mannheim, à Dortmund, à Leipzig s'étaient ouvertes des classes expérimentales.

Sous l'impulsion de Paulsen, un personnel entreprenant avait essayé de réaliser à Hambourg la *Gemeinschaftsschule,* l'école de la communauté (4). Dès 1906, un Comité hambourgeois définissait les buts et les méthodes d'une éducation nouvelle, « sans obligation ni sanction ». Le mot d'ordre était *Von Kinde aus,* à partir de l'enfant, de l'enfant placé au centre de la classe et commandant par son développement naturel le rythme même de l'éducation. Un conseil des maîtres dirige la petite démocratie scolaire en collaboration avec un conseil de parents et d'anciens élèves. Les premières *Gemeinschaftsschulen* ont été fondées en avril 1919, et, depuis, le tiers du personnel enseignant de la ville s'est enrôlé dans l'œuvre d'éducation nouvelle. Paulsen, appelé à la direction de l'enseignement de Berlin, où d'ailleurs un Conseil municipal conservateur lui crée de sérieuses difficultés, a publié le 22 janvier 1922, dans la *Vossische Zeitung,* un plan d'organisation de l'école de la communauté à deux degrés, qui a un peu déçu les admirateurs du grand pédagogue.

L'Institut central pour l'Education, transformé le 1er janvier 1922 et flanqué d'un centre d'études de pédagogie scientifique, a entrepris une active campagne d'articles de presse et de conférences pour préparer l'opinion publique allemande à la réalisation de l'école nouvelle prévue par la Constitution de Weimar : école *nationale,* école *unique,* école du *travail.*

§

La Constitution esquissait les grandes lignes de la réforme, mais laissait à une Commission scolaire fédérale

(4) Cf. Henri Goy : *Revue pédagogique* de février 1923. A côté des publications allemandes, j'ai consulté avec profit les substantielles chroniques que M. Henri Goy donne à la *Revue pédagogique.*

(*Reichsschulkonferenz*) le soin d'en fixer le détail et les modalités d'application.

La *Reichsschulkonferenz*, qui comprend des représentants des Etats, des administrateurs, des théoriciens et des pédagogues, se mit au travail dès juin 1919, mais il devint bientôt évident qu'elle n'établirait qu'avec les plus grandes difficultés un plan précis de reconstruction. Les opinions contraires s'y heurtaient violemment, sans qu'aucune prît sur l'autre un avantage décisif. Toutefois, le 28 avril 1920, une loi dite *Grundschulgesetz* établissait par tout l'Empire l'école unique universelle pour les quatre premières années de scolarité. Toutes les classes parallèles, et particulièrement les classes élémentaires des Lycées, devaient disparaître. Le 16 mars 1921, la *Reichsschulkonferenz* rappelait le but de l'école unique : « donner aux enfants la base d'une culture sur laquelle s'édifieront soit l'enseignement des 4 années supérieures de l'école populaire, soit l'enseignement primaire supérieur, soit l'enseignement secondaire avec tous ses développements ». Elle fixait en même temps les programmes de cette école et en énumérait les matières d'enseignement, parmi lesquelles la religion, l'*Heimatkunde*, la langue allemande, l'instruction civique et le travail manuel.

L'*Heimatkunde*, ou science du lieu natal, est le point de départ des études ultérieures de géographie et d'histoire, de sciences physiques et naturelles.

L'école unique souleva l'opposition passionnée du personnel secondaire, de la bourgeoisie et de l'aristocratie ; aussi est-ce seulement le 4 mai 1923 que les Etats tombèrent d'accord pour publier un règlement commun portant application du *Grundschulgesetz*.

Jusqu'à présent, ce règlement n'est nulle part rigoureusement observé ; l'école unique ne progresse qu'avec peine, et partout l'école privée bénéficie du mécontentement des classes aisées qui s'efforcent de tourner la loi. Celle-ci prévoit la suppression progressive des écoles pri-

vées, dont les dernières fermeront leurs portes dans cinq ans, mais elle permet dans certains cas (pour des raisons de santé par exemple) l'éducation au sein de la famille, ou d'un « milieu familial ».

Et partout les écoles dites « familiales » se multiplient à l'usage des enfants de l'aristocratie. En dépit d'un arrêté de janvier 1923, par lequel il interdisait aux établissements privés de prendre de nouveaux élèves, le gouvernement prussien est contraint de fermer les yeux.

D'ailleurs, les méthodes mêmes de l'école unique éloignent d'elle les classes sociales attachées au principe d'autorité et élevées dans le mépris du travail manuel. Un règlement fédéral de mai 1923 transforme l'école publique en *Arbeitsschule*, conformément à la Constitution.

> Il convient, prescrit ce règlement, de mettre toute la vie de l'école au service des principes du travail... Le travail exécuté sur des objets matériels est un moyen général d'instruction et d'éducation. Il y a lieu de susciter les occasions où écoliers et écolières pourront exécuter un travail matériel régulier...

Les règlements fédéraux ne sont pas appliqués partout avec la même vigueur et la même sincérité. Cela tient quelque peu à ce qu'il n'existe pas encore de ministère fédéral de l'Instruction publique, le seul organe exécutif commun étant un sous-secrétariat d'Etat de la « Culture » auprès du ministère de l'Intérieur fédéral. Bien des incohérences subsistent d'une province à l'autre ; tandis que les établissements scolaires de Prusse et de Saxe dépendent de trois et de quatre ministères, ceux de Bavière ne ressortissent qu'à un seul.

La Saxe, la Saxe républicaine, est à l'avant-garde de la réforme. Dès juillet 1919, elle se donnait une loi scolaire très libérale. La Prusse, où la social-démocratie conserve une majorité, a supprimé l'inspection de l'école par le prêtre ou le pasteur, elle a organisé régulièrement les communautés d'instituteurs et fixé en 1923 les program-

mes d'études des quatre années supérieures de l'école primaire selon les données de la pédagogie scientifique. Par contre, au pays même de Kerschensteiner, en Bavière, l'école traditionnelle garde son prestige ; une loi organique du 12 août 1922 place l'enseignement religieux que dispense le maître sous le contrôle des représentants du culte (5).

En somme, l'enseignement du Reich est bien loin d'offrir cette unité d'esprit, d'organisation et de méthode que les législateurs de Weimar avaient voulu lui donner. La réforme scolaire apparaît partout d'une réalisation laborieuse, partout liée aux vicissitudes de la politique. D'importantes questions attendent toujours des réponses. Nulle part, sauf en Saxe, où s'est ouvert le 2 mai 1923 à Dresde un Institut pédagogique, la formation des instituteurs n'a été réglée, comme l'indique la Constitution, selon les principes de l'enseignement supérieur.

Et le problème le plus important n'a reçu qu'une solution provisoire, je veux parler de *l'enseignement religieux* à l'école primaire.

§

Jusqu'en 1919 l'école allemande était confessionnelle dans l'immense majorité des cas, dans 97 cas sur 100.

On peut s'en étonner si l'on songe que le peuple allemand n'est pas particulièrement religieux et que l'élite qui le dirige depuis 1870, si elle n'est pas profondément matérialiste, se contente du moins d'un vague panthéisme hégélien. Mais un axiome de politique intérieure germanique veut qu'une religion soit nécessaire au peuple, une religion conçue comme une force auxiliaire

(5) A Gotha-Sündhausen, en Thuringe, les paysans conservateurs ont organisé une grève scolaire qui a duré plus d'un an pour obliger une école nouvelle à fermer ses portes. Le gouvernement intervint pour empêcher les fonctionnaires scolaires de prendre contre les grévistes des mesures de coercition et le tribunal d'Iéna acquitta les organisateurs de la grève en déclarant que la fréquentation des écoles nouvelles n'était pas obligatoire (1924).

au service de l'autorité. D'ailleurs on ne constatait nulle part en Allemagne cet antagonisme aigu entre l'esprit laïque et l'esprit confessionnel qui envenime chez nous la question scolaire. L'enseignement religieux était généralement donné par l'instituteur lui-même et de telle façon que les enfants des confessions en minorité pouvaient y assister ; il était une sorte de christianisme interconfessionnel, dépouillé de tout dogmatisme et réduit aux notions morales essentielles. Aussi la conciliation se faisait aisément entre les confessions diverses, et la propagande en faveur de la neutralité scolaire se perdait dans l'indifférence générale.

La laïcité figurait cependant au programme de réformes du *Lehrerverein* et du parti social-démocrate ; mais elle ne put triompher à Weimar. Les conservateurs tenaient pour l'école confessionnelle, les démocrates pour l'école interconfessionnelle ou simultanée (*Simultanschule*), les socialistes pour l'école neutre. L'entente se fit en troisième lecture sur la motion présentée par les démocrates. La Constitution s'exprime ainsi :

La religion est une matière d'enseignement ordinaire de l'école, excepté dans les écoles neutres. L'organisation de l'enseignement religieux sera réglée par le code de législation scolaire ; il sera donné en accord avec les principes de la société religieuse qu'il concerne, sans préjudice de la surveillance de l'Etat.

Tous les députés de la droite et les socialistes gouvernementaux avaient voté pour l'école simultanée, à condition que la loi tolérât les écoles strictement confessionnelles ou laïques.

Dans chaque commune, à la demande des parents ou des personnes responsables de l'éducation des enfants, des écoles peuvent être organisées conformément à leur confession ou à leur conception philosophique (*Weltanschauung*). (Art. 146, § 2.)

Dans la pensée des législateurs, l'école nationale devait

être une école interconfessionnelle, commune à tous les enfants, avec un enseignement religieux séparé pour chaque confession. La majorité du personnel primaire protesta énergiquement contre cette disposition, la Ligue pour la réforme scolaire radicale dénonça la duplicité du parti social-démocrate, le professeur Oestreich alla jusqu'à qualifier le compromis de « Versailles intérieur ». Il est probable que les députés, résolus à fonder l'école unique, sentirent la nécessité d'apaiser à la fois les scrupules de conscience des libres-penseurs et ceux des partisans d'un enseignement confessionnel. Ils crurent que l'école simultanée donnerait satisfaction à tout le monde et que, sans recourir à un monopole impossible et peu souhaitable, elle deviendrait bientôt l'école universelle.

Qu'on le veuille ou non, l'école unique appelle en effet le monopole de l'enseignement. Sans doute ce sont deux choses absolument différentes et que seuls peuvent prendre l'une pour l'autre des journalistes mal informés ou des politiciens intéressés. Mais enfin l'école n'est vraiment unique que si elle est seule. Les bienfaits sociaux que l'on attend d'elle, bien naïvement peut-être, exigent la disparition de toute concurrence. Aussi la Constitution a-t-elle prévu la suppression des écoles privées qui font double emploi avec les écoles publiques (art. 147, § 2), pour ne plus tolérer que celles représentant les intérêts d'une minorité de parents à la conception religieuse ou philosophique desquels l'école publique ne donnerait pas satisfaction.

Le Reich attend depuis 1919 qu'une loi organique fixe les principes de l'enseignement religieux. Une telle loi n'a pas encore été votée et le projet publié en mai 1921 et connu sous le nom de *Schulgesetzentwurf* trahit le glissement de l'Etat allemand vers une politique conservatrice. Tandis que, dans l'esprit de la Constitution, l'école confessionnelle devait demeurer l'exception, le premier

article de ce projet semble la considérer comme une école tout à fait régulière :

Les écoles primaires sont des écoles simultanées (*Gemeinschaftsschulen*) pour autant qu'elles ne restent pas ou ne deviennent pas, d'après les dispositions de la présente loi, des écoles confessionnelles ou hors de toute confession...

Une commission du Reichstag discute depuis des mois autour de ce texte sans arriver à un compromis. Les nationalistes, le centre catholique, le parti populaire défendent le *Schulgesetzentwurf* dans l'espoir d'une « confessionalisation » de l'école ; et les communistes eux-mêmes parce qu'il leur reconnaît le droit d'ouvrir des établissements de leur credo. Il a contre lui les socialistes, les groupements ouvriers et l'immense majorité des instituteurs allemands, qui y voient un moyen de tourner la loi sur l'école unique par la création d'écoles parallèles de confessions différentes. Mais la social-démocratie n'a combattu que mollement, car elle n'aurait pu se maintenir au pouvoir jusqu'à ces derniers mois, comme elle l'a fait, sans l'appui du centre catholique.

Il semble d'ailleurs que l'école interconfessionnelle ait perdu beaucoup de ses partisans et qu'elle ne plaise plus ni aux républicains, qui ne l'ont jamais considérée que comme une transition vers l'école laïque, ni aux conservateurs qui craignent qu'elle ne soit en effet que cela.

Les partis en ont appelé à l'opinion publique devant laquelle se poursuit la polémique, passionnée et confuse, et il est bien malaisé de distinguer ce que veut exactement la nation allemande.

D'ailleurs, depuis 1923, de nouvelles préoccupations sollicitent le personnel enseignant du Reich. La politique extérieure, l'occupation de la Ruhr, l'effondrement du mark ont détourné l'attention des problèmes pédagogiques. Le *Deutscher Lehrerverein*, par un manifeste rédigé en commun avec l'Association philologique, a solennellement protesté contre l'occupation de la Ruhr et dé-

noncé le prétendu impérialisme de la France (février 1923). A plusieurs reprises, il a mené campagne contre l'article 231 du traité de Versailles, par lequel l'Allemagne s'est reconnue seule responsable de la guerre et de ses conséquences. Il faut d'autant plus le regretter que le corps des instituteurs, après avoir pris une part très active à la révolution de novembre 1918, n'avait cessé de témoigner de son esprit courageusement républicain.

Mais, à la suite de la résistance passive, la dépréciation du mark rendit chaque jour plus sévères les conditions de la vie. Les traitements ne furent point augmentés en proportion de la baisse vertigineuse de la monnaie; en novembre 1923, alors que le dollar dépassait à Berlin quatre mille milliards de marks-papier, la situation des fonctionnaires était tragique. Comment jugerait-on impartialement quand on est aigri par la faim et par l'inquiétude du lendemain?

Les maîtres républicains se taisaient, débordés par les événements, dans la crainte de mécontenter les familles de leurs élèves et d'irriter une administration conservatrice. Sur eux pesait déjà la menace du congédiement immédiat. La loi des pleins pouvoirs, votée le 13 octobre 1923 par le Reichstag, autorisait le gouvernement fédéral à prendre toutes les mesures qu'il jugerait utiles en vue de la restauration des finances, et la première de ces mesures était la suppression de 25 0/0 des fonctionnaires (27 octobre 1923). Le décret dit *Personel-Abbau*, démolition du Personnel, menaçait 50.000 instituteurs. Malgré les formidables protestations du *Deutscher Lehrerverein*, les mesures d'économie suivirent leur cours : les femmes fonctionnaires mariées, les maîtres âgés de plus de 60 ans furent mis d'office à la retraite, les débutants placés en disponibilité avec une indemnité. De novembre 1923 à août 1924, il y eut à Berlin 796 suppressions d'emplois d'instituteurs ou d'institutrices. De violentes polémiques divisèrent le personnel, dressant les jeunes

maîtres contre les vieux, les hommes contre les femmes mariées. Il fallut songer aux sacrifiés, créer pour eux des offices de placement, organiser une colonie rurale où de petits domaines leur furent concédés à des prix très réduits et avec des facilités de paiement.

Cependant l'instruction publique a été relativement ménagée. Tandis que dans les Postes et dans les Chemins de fer le pourcentage des suppressions atteignait 40 0/0, il semble qu'il n'ait pas dépassé 15 0/0 pour les divers ordres d'enseignement. Les congédiements ont à peu près pris fin aujourd'hui. Le mark-or a remplacé la monnaie de papier et les nouveaux traitements sont assez élevés pour permettre aux fonctionnaires de vivre dignement.

Toutefois la vie est sensiblement plus chère en Allemagne que chez nous, le malaise économique persiste, s'accentue même et les Alliés, et tout particulièrement la France, sont rendus responsables de cette situation. Aujourd'hui, comme aux heures délirantes de la guerre, la jeunesse allemande est systématiquement excitée à la haine et à la violence. Le temps est passé où le ministre prussien Haenisch organisait officiellement l'enseignement pacifiste!

Là, prescrivait-il en 1919, où il fut fait abus de l'enseignement de l'histoire et d'autres branches d'enseignement pour exciter les peuples à la haine, cela doit cesser complètement et au contraire faire place à un enseignement spécial de l'histoire de la civilisation...

Et il ajoutait :

Des bibliothèques scolaires, il faut éloigner tous les livres qui célèbrent la guerre...

Ces instructions commentaient noblement l'article 148 de la Constitution, invitant à instruire la jeunesse dans « l'esprit de la réconciliation des peuples », mais Haenisch n'en put jamais assurer le respect, et le 19 décembre 1923 un nouveau ministre remplaçait l'expression « réconciliation des peuples » par celle-ci qui prête à des

commentaires tendancieux : « l'esprit de l'humanité ».

Un chauvinisme haineux, qui n'a rien appris depuis 1914 et a tout oublié, répand sa rapide contagion, malgré la lutte courageuse que lui livrent la Ligue pour la réforme radicale de l'enseignement et quelques associations pacifistes. Et il faudrait peut-être désespérer de la nouvelle Allemagne si le « Mouvement des Jeunes » (*Jugendbewegung*) n'y justifiait toutefois les plus consolants espoirs.

La *Jugendbewegung* est partie de Berlin,où sont nés les *Wandervœgel*, et de Hambourg, la patrie des *Freideutsche* ; elle a gagné peu à peu toutes les provinces et tous les milieux, éveillant partout un écho frémissant dans le mysticisme inassouvi de l'âme allemande. Les groupements se multiplient, d'étudiants et d'ouvriers surtout, décidés à rompre avec le passé, protestants du *Neuwerk*, catholiques du *Quickborn*, du *Jungborn* et des *Grossdeutsche*... Tous ces « jeunes » communient dans un généreux idéal de pureté individuelle et de fraternité sociale. Ils prêchent la simplicité des mœurs, le pacifisme, le retour à l'art populaire. Comme ils se proposent d'instaurer dans l'éducation la discipline volontaire, le « self-control » seul capable d'exalter le sens de l'autonomie et de la dignité personnelle, ils sont d'ardents protagonistes de l'école de la communauté et de l'école du travail.

Les générations allemandes qui ont grandi sous l'ancien régime montrent une inaptitude irrémédiable à se plier aux nouvelles formules politiques et sociales ; mais la *Jugendbewegung* se croit capable de renouveler l'esprit de la jeunesse, de consolider et de parfaire l'œuvre ébauchée de reconstruction.

Espérons qu'elle ne présume pas trop de ses forces.

§

Le sort de la réforme scolaire est donc lié en Allemagne au mouvement général des idées. Dans l'enthousiasme

démocratique qui salua la chute du gouvernement impérial, les législateurs de Weimar évoquèrent une école nationale idéalement renouvelée. Leur foi généreuse s'est usée depuis au contact des réalités quotidiennes ; les lois fondamentales promises ne voient le jour que lentement et laborieusement ; certaines — et des principales — ne sont pas encore sorties du travail préparatoire des Commissions et tout fait prévoir qu'elles s'éloigneront sensiblement de l'esprit de la Constitution.

Le succès des partis conservateurs paralyse maintenant la volonté de réforme, et des événements d'ordre international ont imposé au peuple allemand de plus urgentes préoccupations.

Le 3 avril 1925, entre le premier et le second tour du scrutin qui devait élever Hindenburg à la présidence du Reich, une coalition des partis de droite faisait voter par le Reichstag une loi portant une grave atteinte au principe de l'école unique. En voici le texte :

« Le plan d'études de l'école fondamentale comprend quatre années.

« Dans des cas individuels, des élèves particulièrement bien doués peuvent, l'instituteur de l'école fondamentale ayant été entendu, et l'administration scolaire l'autorisant, être admis, après trois années seulement de scolarité, dans un établissement secondaire. »

Malgré l'opposition de la Prusse, le Conseil fédéral a donné son approbation à la loi, qui est entrée en vigueur dès la rentrée de Pâques et, de suite, des milliers d'élèves ont demandé le bénéfice de cette nouvelle disposition.

L'accourcissement de la période d'éducation commune ou fondamentale est interprétée comme un succès par les adversaires de la réforme scolaire et comme un échec par les républicains.

Toutefois, les difficultés que soulève l'application de la législation scolaire républicaine ne tiennent pas toutes aux conditions politiques et économiques du moment.

Partout l'école unique blesserait pareillement des traditions puissantes et assurément respectables. Les mœurs ne l'acceptent pas encore et, parce qu'elle méconnaît les intérêts d'une partie importante de la population, elle est génératrice de fraudes. L'exemple de l'Allemagne montre avec quelle extrême prudence il convient de retoucher l'organisation scolaire d'un pays moderne.

Dans le bruit des controverses et l'instabilité politique du Reich, il est malaisé de discerner les traits probables de l'école de demain.

On peut prévoir cependant qu'elle sera à peu près semblable pour tous les Etats. Au moment où l'Université française demande au régionalisme un renouveau d'activité, l'Université germanique réalise une centralisation jusque-là différée.

Elle se dégagera tout à fait de la discipline militaire à la prussienne pour poursuivre une œuvre d'éducation civique et morale dans le sens de l'autonomie, de la responsabilité et de la dignité personnelles.

Enfin elle sera une école du travail, et le labeur, le labeur en commun, avec ses tâtonnements, son émulation salutaire et ses enthousiasmes, remplacera les cours trop doctes et les examens assommants.

Alors que dans le monde entier un irrésistible courant d'opinion entraîne l'école traditionnelle vers des formes nouvelles, alors que partout se proposent à l'attention du pédagogue et du législateur les théories de l'école active et le problème de l'école unique, il n'est certes pas sans intérêt — ni peut-être sans profit — de suivre les efforts de l'Etat allemand pour moderniser son enseignement primaire. Attendons, pour juger l'œuvre accomplie, d'en voir les résultats. Soyons à la fois curieux et circonspects ; circonspects, sachant bien que tout ce qui se fait chez le voisin n'est pas nécessairement excellent ; curieux cependant, et tout disposés à prendre notre bien là où nous le trouverons — fût-ce en Allemagne.

JEAN MOREL.

POÈMES

—

PAROLES

Vos lèvres peuvent caresser des paroles mauves
vos pensées être grises comme des prières
la musique de vos paroles être un crépuscule...

— mon cœur se meurt de vains mirages comme le Cygne solitaire...

Vos mains peuvent être des feuilles mortes aux caresses tristes et lentes...
vos yeux des lacs déserts et immobiles de mystère
et vos cheveux des larmes d'or de lointaines étoiles...

— j'ai trop de larmes en allées aux soirées mortes...

Votre robe peut pleurer des larmes de soie
vos pieds faire crier le gravier de l'Allée...
et votre ombre grise s'étendre comme une prière...

— Je suis le Cygne indifférent et solitaire...

Pourtant vos paroles me sont douces, de crépuscule
vos paroles mauves en andante
et vos mains chères au cœur du Cygne las et triste...

— Vous êtes cette marquise discrète et tendre...

Les étangs de mon cœur sont des moires sans rides

mauves du rêve de toutes les marquises pensives,
qui bercent avec la tendresse de leurs paroles vaines

— l'alme Indifférence du Cygne...

—

DEUIL DU CYGNE

A André David.

Le Cygne pleure la marquise morte à son cœur
la marquise qui le berçait de paroles mauves
au son de crépuscule agonisant de violoncelles

— le Cygne pleure une chimère, un vain mirage...

Le Cygne pleure cette marquise d'après-midi...
aux ongles polis et brillants comme des bonbons roses,
avec dans les yeux des sons épars de cloches lointaines...

— Les fins d'après-midi se meurent en frissons de Cygnes...

La lune pleure des larmes d'améthyste sur le lac rose
le Cygne porte un nénuphar à l'âme blanche,
à la marquise défunte qui dort en robe de soirée...

— Sous les glycines qui se meurent en larmes mauves

Le Cygne rêve au bord des tombes une prière indifférente
voici des nénuphars, des roses, des glycines
voici mon cœur bordé de noir comme une lettre de deuil

— le Cygne blanc est un seigneur vain et futile

Le Cygne noir a mené le deuil de la marquise
avec des airs d'ordonnateur qui ont fait sourire
le Cygne blanc indifférent aux morts très chères

— que ces paroles cérémonieuses furent vaines...

Le Cygne blanc est solitaire dans le silence
il rêve à celle qui n'est plus en la mineur
Il n'a de larmes en bémol que pour les souvenances..

— le Cygne a du mauve à son cœur...

MAURICE-ANDRÉ SAINT-GEORGE.

AUTOPSIE

Le docteur leva le doigt et lut : *Le crime est pour les classes inférieures ce que l'art est pour nous, une méthode de se procurer d'extraordinaires sensations.*

— Par exemple ! De qui est-ce, docteur ? Une de vos pensées ?

— Non. C'est d'un Anglais pédéraste que vous ne connaissez pas.

Le docteur Signori remit soigneusement dans sa poche le petit carnet crasseux et il ajouta :

— Vous, bien entendu, vous êtes des aristocrates !

Les aristocrates se mirent à rire sans savoir pourquoi : c'étaient le procureur et le juge d'instruction.

Ils se trouvaient assis tous trois sur l'herbe fraîche dans un cimetière de petite ville entre deux cyprès, contre une chapelle tombale, au bas d'un talus. La matinée s'avançait, une matinée de mars pleine de cris d'oiseaux.

En face, on voyait la ville de Pietrarotta, grise, avec ses maisons hautes, percées de fenêtres étroites et coiffées de toits rouges, visages sévères et durs sous ces chapeaux de clown dont la couleur dansait au soleil.

Elle était cramponnée sur un piton, ceinte de murs croulants par endroits et par d'autres couverts de lierre. Son église, à façade rococo, était surmontée d'un clocher un peu trop décoré, autour duquel glissaient des vols de pigeons.

Tout autour, des jardins verts, pleins de figuiers, coupés de murs de clôture qui dévalaient la pente comme des serpents blancs, et au delà, la troupe des oliviers gris qui descendait jusqu'à la mer. Le cimetière, comme ils sont

tous en Ligurie, verdoyant, entouré d'un petit mur assez bas, planté de cyprès, avec çà et là, autour d'une vieille croix, l'assaut d'une branche de roses. La scène se passe du côté de Sarzane, sur la Riviera de Gênes.

Le docteur, le procureur et le juge d'instruction prenaient le frais après deux heures d'autopsie. Le docteur n'avait point retrouvé la balle vraisemblablement logée dans les muscles qui longent la colonne vertébrale, mais il avait au moins déterminé les causes de la mort : hémorragie intestinale assez massive par lésion d'une des artères mésentériques. Le procureur était barbu, grisonnant et hâlé avec des yeux à fleur de tête ; le juge mince, maigre et ratatiné, l'air timide et fin ; et le médecin court et trapu, avec un visage aux pommettes saillantes et aux joues rouges, éclairé par des yeux très mobiles, un type à la fois rural et lettré, mais qui devait tenir, on le sentait bien, par toutes ses fibres, à cette terre, un oiseau capable tout juste, malgré les muscles de ses ailes, d'un vol court et lourd. Et de la gaieté avec cela, qui sonnait haut.

Debout sur la crête du talus, en plein soleil, découpant sur le ciel leurs silhouettes affairées et leurs attitudes maladroites, des hommes silencieux achevaient de remettre en bière une grotesque apparence de femme : un ventre et des seins ballottant sous les lambeaux de la chemise courte, un visage étrangement touchant encore sous un dernier masque de résignation étonnée, celui que la morte avait porté durant les deux dernières heures de sa vie ; un enroulement de robe violette qui chantait dans la chaleur, des bas noirs qui donnaient la vie aux jambes et des cheveux qui s'accrochaient aux clous.

— *Povera Lucrezia* ! disait le plus sensible.

Les autres ne disaient rien, préoccupés de finir vite.

A cinquante pas, formant public d'amphithéâtre, grimpés sur les tertres, les murs, sur le toit des chapelles, deux cents enfants et jeunes gens, mêlés de quelques hommes et de filles chez qui la honte balançait mal la curiosité, regar-

daient, excités, trépidants, les plus profonds instincts leur sortant par les pores.

Les carabiniers maintenaient difficilement cette foule où chaque élément était honnête, laborieux, simple et qui depuis deux heures constituait une bête dont la folie grognait, raillait, riait et, de temps en temps, par une bouche d'enfant ou d'adolescent, lâchait un lazzi qui sifflait ou un mot obscène qui s'écrasait sur le cadavre.

— Sans doute, continua le docteur, le crime n'est pas ce que dit l'Anglais pour les criminels d'occasion, et les sensations extraordinaires qu'ils éprouvent, ils ne les ont point recherchées. Le crime, pour eux, c'est trop souvent le coup de patte ou de dent du tigre et du loup, un réflexe de défense en somme, et ils se trouvent criminels sans l'avoir voulu, mais il y a certainement...

— Il y a certainement... appuya le juge songeant à la sanglante vie des apaches, à ce besoin qu'ils ont, si artistique, de traduire en acte, pour ne pas être étouffés par elle, leur obsession meurtrière...

— Quoi ? demanda le procureur.

— Il y a, indépendamment des apaches à qui songe notre ami, poursuivit le médecin, des hommes intelligents, instruits, mais très plébéiens qui, n'ayant pu réussir dans l'art par foncière vulgarité, cessent un jour de viser une médiocre réalisation aristocratique et, se découvrant *peuple*, transposent démocratiquement leur souci d'art en tuant...

— Vous nous faites, dit le procureur, la paraphrase du titre de Quincey : *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*.

— Cela me rappelle, dit le juge, Rimbaud achevant la *Saison en Enfer* pour s'en aller en Abyssinie, et remplaçant l'art par l'action, une forme supérieure où il croyait n'avoir point réussi, par une inférieure où il pensait réussir davantage.

— Peut être bien, dit le docteur. Et c'est en ce sens que les militaires sont des artistes. L'assassinat n'est certes pas

à mettre sur le plan de la peinture, mais, schéma stylisé de l'action par excellence qui est l'action portant sur l'homme, on doit le considérer, si l'on élargit suffisamment la définition de l'art, comme le seul art accessible au peuple.

A droite et à gauche, les deux magistrats hochaient des têtes scandalisées. On voyait les ouvriers replacer le couvercle sur la bière. Déjà la foule s'écoulait. Les gens criaient et riaient sur la route. Les trois hommes songeaient silencieusement et les deux magistrats, leurs deux cerveaux d'accord comme bœufs liés au joug, repassaient méthodiquement l'histoire dans leurs cervelles et cherchaient le fil d'Ariane, désespérément.



Deux jours auparavant, un peu avant minuit, dans la partie haute de la *via Garibaldi* (révolutionnant six mille âmes torturées quotidiennement du souci de trouver autre chose que de quotidien) un coup de revolver avait éclaté, suivi d'un grand cri. Durant soixante secondes, rien... Car, encore faut-il comprendre que les mœurs de cette petite ville à l'écart de la grand'route suivie par les touristes, et encore aujourd'hui privée de chemin de fer, sont demeurées très provinciales. On s'y lève avec le soleil, et vers neuf heures, tout le monde ou à peu près est couché. Restent les buveurs, les joueurs et les amoureux. Jusqu'à dix ou onze heures, on entend donc résonner quelques mandolinades sous les balcons, et puis, les amoureux une fois au lit, les buveurs rentrés au gîte, la tête lourde, un par un, les coureurs de rues peuvent compter sur plusieurs heures de solitude (car les joueurs demeureront toute la nuit à leur table) et sur un grand silence rompu seulement par les abois des chiens. La *via Garibaldi* est tortueuse. Jadis, elle finissait en haut du Borgo, par un escalier, et débouchait sur la grand'place par un autre ; on a aplani tout cela à la moderne, mais le pavé est gros, raboteux, inégal, avec de vastes caniveaux où, les jours d'orage,

l'eau ruisselle en torrent. Vrai défilé de deux mètres de large fait pour les mules et pour les piétons qui viennent de la montagne les pieds nus, les souliers pendus à l'épaule, et certes personne n'aurait l'idée d'aller promener là sa mélancolie, surtout la nuit tombée, car des deux réverbères dont la municipalité un instant s'enorgueillit, l'un est aujourd'hui décapité et, pour le mieux conserver, on n'allume jamais l'autre.

Aucune voiture ne se hasarde dans la rue Garibaldi, sinon, parfois, le cabriolet d'un paysan dont les ridelles touchent, à droite et à gauche, les murs des maisons, et, lorsque des mulets chargés, attachés à la queue les uns des autres, la montent ou la descendent avec, derrière, leur muletier en bottes et en chemise rouge, le chapeau sur l'oreille, la fleur aux dents et faisant claquer son fouet, pour peu que deux ou trois gosses demi-nus s'effacent et qu'une grosse contadine déroule sur le pas d'une porte son chignon noir ; c'est une petite ville italienne d'il y a cent ans qui dresse brusquement son pittoresque dans l'air chaud, traversé soir et matin par la brise marine.

Donc, un peu avant minuit, un coup de revolver et un grand cri. Soixante secondes s'écoulèrent, puis ce fut un grand bruit de fenêtres ouvertes et vingt têtes surgirent, hirsutes, au-dessus de la rue.

— Quoi ! Quoi ? — Qu'y a-t-il ? — Savez-vous ? — O compère, qui a tiré ?

Deux ou trois minutes encore et les vingt têtes se retrouvaient, les yeux papillotants encore du réveil en sursaut, au rez-de chaussée du n° 7, chez Lucrezia Ricordi, dans une pièce éclairée par une fenêtre ouverte, près d'une femme qui, vêtue seulement de sa chemise, gisait au pied de son lit, une balle dans le ventre.

Le temps de coucher la blessée, Lucrezia elle-même, toute gémissante, survenait le médecin, le docteur Signori, l'œil vif sous les cheveux ébouriffés, et qui n'avait pas même pris le temps d'entrer dans ses souliers pour accourir plus

vite. Il était chaussé de pantoufles, et, parvenu silencieusement au chevet de Lucrezia, tout de suite il s'imposait, éloignait les curieux, examinait la blessée avec ces mains tendres qui l'avaient rendu tellement sympathique aux habitants de la petite ville. Puis, prenant à part l'oncle de la victime, un vieillard discret qui fourrageait dans sa barbe, et arrondissait de bonnes épaules ennuyées :

— *Caro*, dit-il à mi-voix, rien à faire. — Et il ajouta comme pour lui-même : — Signes de forte hémorragie interne.

Les autres demandaient si réellement on ne pouvait rien tenter. Mais quoi ? Impossibilité d'opérer à la maison, éloignement de tout chirurgien, faiblesse extrême de la blessée, cela se comprenait.

— Et puis, n'est-ce pas ? dit Signori, le temps nous manque, mes très chers !

La chambre s'emplissait peu à peu. Des vieilles, pieds nus, donnaient des conseils. Les parentes les plus proches, empressées, le fichu hâtivement noué, les yeux brillants sous des serre-têtes rouges ou noirs, s'affairaient autour de l'âtre et du lit. Dans la ruelle, la vieille mère de Lucrezia, aveugle, tenait sa fille par la main et parfois lui frôlait le visage comme pour chercher l'équivalence d'un regard. Les hommes groupés dans la première chambre, assis en rang d'oignons sur le banc ou bien debout contre les murs, se concertaient à voix basse et se jetaient des regards méfiants :

— Mais qui sera-ce ? — Eh ! comment le saurai-je ? — Il y a des choses qu'on ne comprend pas. — Dieu le sait, compère !

Et toute la prudence paysanne dans leurs gestes sournois et leurs propos balancés.

Entrées et sorties. Tous ces hommes se surveillent et tous sont sur leurs gardes. Les carabiniers vont et viennent, l'air tragi comique dans leurs grandes capes, le front mangé par leurs grands chapeaux. A la fin, voici le procureur du roi

et le juge d'instruction. On s'empresse devant leur importance. Ils font évacuer la chambre où demeure, seul avec eux, le médecin. Lucrezia est étendue à demi déshabillée, anhélante. Une sueur glacée la recouvre ; les bras écartés, elle s'agite, repousse les draps, et ses yeux cherchent à s'emplir de toute la lumière des lampes. Avant l'interrogatoire, tournée vers le docteur Signori, elle dit :

— Vous me sauverez, docteur ?

— Oui, Lucrezia, oui, je vous l'assure. Allons, calmez-vous, répondez tranquillement à ces messieurs.

Le ton est calme, et la voix tendre, mouillée de pitié. On sent à écouter Signori qu'il est un excellent médecin, un peu rustique, mais bonhomme et plus savant qu'il ne paraît, jeune encore d'ailleurs, sorti récemment de l'Ecole de Pise, et curieux de toutes choses.

— *Vero* ?

— Puisque je vous le dis, Lucrezia... Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?

Et une piqûre d'huile camphrée.

Il parut aux deux magistrats qu'il leur serait très difficile d'interroger la victime. Signori le leur permit pourtant sans difficulté, à la condition de demeurer là, le doigt tâtant le pouls. Car, l'arracher à sa blessée, ça non ! et d'ailleurs le juge et le procureur n'y songeaient pas.

Lucrezia Ricordi était une jeune veuve sans enfants, de réputation douteuse, en ce sens que les vieilles dames, gardiennes de la morale publique, et les commères à la langue bien pendue la soupçonnaient d'avoir un amant, sinon deux, mais enfin, elle était sans mari et cela après tout pouvait finir par un mariage. Elle vivait avec sa mère, la vieille aveugle qui, le visage dressé dans la lumière, tâtonnait cette nuit sur le bras et l'épaule de sa fille, en murmurant de petits mots très doux. On ne connaissait pas d'ennemis à Lucrezia. Il paraissait impossible qu'elle eût tenté de se suicider, et tout d'abord d'ailleurs elle nia avec horreur le suicide. Restait l'hypothèse de l'accident. Mais dès le mo-

ment où les premiers arrivés l'avaient trouvée à terre, roulée en boule et tenant son ventre à deux mains, elle avait secoué la tête :

— Non !

Et puis ce cri lui avait échappé :

— Il m'a tuée... Il m'a tuée... Oh ! mon Dieu, que lui ai-je fait ?... Il m'a tuée !...

Donc, un assassin, et semblait-il, un seul. Mais, qui ? Sur le sol, pas de revolver, l'assassin avait emporté son arme.

— Qui ? demandait le procureur, debout dans la ruelle du lit. *O carissima Lucrezia*, poursuivait-il avec l'adorable aisance des petites villes où la justice est volontiers familière, dites-nous qui ?

La respiration de la blessée était de plus en plus difficile. C'était la troisième fois qu'elle répétait avec une sauvage obstination :

— Je ne puis pas le dire...

— Pourquoi ? demanda le juge d'instruction, Bontempelli, qui avait la réputation d'un fin renard et qui, essayant de résoudre le problème à la manière de Conan Doyle, se disait *in petto* : « Elle tient donc à sauver l'assassin ! »

Il se tourna vers le docteur Signori et l'entraîna vers la croisée.

— Vous savez, docteur, elle ne veut rien dire parce qu'elle est persuadée qu'elle ne mourra pas... Alors, n'est-ce pas, ou elle craint des représailles, ou elle aime le meurtrier ; en tout cas, il est visible qu'elle est dominée par le souci de ne pas le compromettre... Vous me suivez... ?

Il rejeta sa tête en arrière, tout fier de sa trouvaille.

— Tout cela est bien possible, mon cher ami.

— Or, de vous à moi, votre opinion, docteur ? La sauverez-vous ?

— Elle sera morte avant demain matin, et peut-être avant une heure d'ici.

— *Per Bacco* ! et vous ne pourriez pas, comment dirais-je ? lui laisser entendre qu'elle est mal... bien mal... Elle

parlerait, vous savez, si elle avait le sentiment, mon Dieu ! qu'elle pourrait... mourir...

— Je ne puis pas, dit le docteur.

Le juge d'instruction fit craquer ses doigts en signe d'irritation et revint, l'air embarrassé, près du procureur qui grattait son menton barbu.

La blessée avait fermé les yeux. Le médecin, près d'elle, épiait la défense de plus en plus faible qu'elle offrait à la mort.

Soudain, Lucrezia sursauta. Ses yeux tournèrent dans ses orbites et son regard parut brusquement affolé...

— Oh ! murmura-t-elle, quelle horreur ! J'ai cru... que ça recommençait !

— Vous rêviez,Lucrezia ? Allons, essayez de dormir, ma bonne...

Et sa main se posa sur les yeux de la blessée, fermant les paupières, tandis que Lucrezia soupirait. Décidément, ce médecin était le plus doux des gardes-malades.

— Comment faire ? disait le procureur. Ah ! voilà le Père Francesco, grogna-t-il avec joie.

Le Père s'avançait, un capucin haut et large, les mains poilues, les pieds nus dans des sandales, la calotte en tête et une barbe rousse et blanche étalée sur sa bure.

— Oh ! dit Lucrezia, au cliquettement du chapelet, oh ! mon Dieu, je vais mourir. Maman, je vais mourir...

La vieille maman :

— Allons, tais-toi, tais-toi, ma fille. C'est le Père Francesco. Et le Père Francesco vient te voir, rien de plus !

Le Père :

— N'est-ce pas, Félicité ? Eh ! bien, elle va mieux, votre fille ! (Penché sur la blessée :) Comment, Lucrezia, tu as peur de moi ? Eh ! non, ma fille, tu ne vas pas mourir. Faire ses devoirs n'a jamais tué personne. Elle n'est pas si gravement blessée qu'on disait, n'est-ce pas, docteur ?

— Je réponds d'elle, dit le praticien d'une voix ferme.

La mourante étudia un instant le visage du docteur Signori

et son sourire, puis elle sourit à son tour difficilement...

— Et alors, Lucrezia, continua le père, vous allez vous confesser et je vais vous donner l'absolution, et puis ensuite, en paix avec Dieu, vous dormirez et tout cela s'arrangera. *Eh benedetta Vergine !* Vous avez le meilleur médecin de l'arrondissement !

— En tout cas, dit le médecin en souriant, recevoir l'absolution ne peut lui faire du mal. Faites vite seulement, mon Père, pour qu'elle ne se fatigue pas.

Les trois hommes et la maman sortirent.

Cinq minutes après, ils rentraient... Lucrezia paraissait une morte. La vieille se précipita la première, la bouche à l'oreille de sa fille, la main à sa joue, murmurant des mots très doux, et soupirant après son trésor et sa fille bénie. Le procureur prit le moine à part, lui parla longuement tout bas. Le capucin hésitait. Lucrezia eut une faiblesse, puis une seconde. Après chaque faiblesse, elle ouvrait sur le monde des yeux éblouis, et s'accrochait au veston du docteur Signori. Le procureur fit à celui-ci un signe interrogatif. Le médecin ne répondit pas. Enfin, le moine s'avança et un peu timidement :

— Ecoutez-moi bien, ma fille, dit-il, en prenant les deux mains de Lucrezia, car il aimait fort cette commère spirituelle et dévote, très bonne et très aumônière au surplus (le capucin quêteur en savait quelque chose et n'avait jamais heurté en vain à sa porte), écoutez-moi bien, Lucrezia, je vous en prie... Je viens de vous confesser et vous ne vous êtes pas accusée de vous être frappée vous-même. D'ailleurs, n'est-ce pas, vous le dites tout haut ?... Ce n'est pas vous qui avez tiré ?

— Oh ! non...

— Qui est-ce donc, Lucrezia ? Sans doute, Dieu le sait, mais il est juste que les hommes aussi le sachent. Remarquez bien que vous êtes libre de refuser de me répondre, ce n'est qu'un conseil que je vous donne et vous avez le

droit de ne rien dire, mais ne vaut-il pas mieux renseigner la justice ?

— *Padre*, dit Lucrezia, je le dirai demain.

Et elle s'évanouit de nouveau. Le docteur Signori fit une autre injection. Quand il releva le drap pour piquer dans la cuisse, on vit le ventre bandé, ce ventre plein et rond qu'une balle avait traversé. La chemise coula sur l'épaule et le sein droit jaillit soudain, faisant rêver le juge à des raisons sentimentales. Et puis, dans un soupir, Lucrezia revint à elle, mais le regard qu'elle promena sur les quatre hommes était glacé. Elle ne pouvait presque plus tenir les yeux ouverts. Elle se mouvait encore à la surface du monde, mais par le jeu de sa moelle, au-dessus de laquelle s'embrumait le cerveau.

— Dites-le tout de suite, Lucrezia, voyons, murmura le procureur en s'approchant. Il y a un assassin, ne faut-il pas qu'il soit puni ? Ne voulez-vous pas qu'il le soit ? C'était un jaloux, n'est-ce pas ?

— Non... non...

Les deux mots furent prononcés avec peine. La respiration devenait irrégulière. On sentait que d'un moment à l'autre, le râle allait prendre possession de cette gorge. Auprès du lit, le médecin tenait le pouls, sa montre dans sa paume gauche. Ils étaient tous quatre penchés sur elle, comprenant que peut-être cette mourante allait mêler des syllabes imprévues au souffle de son dernier soupir. Un carabinier maintenait la porte close. Derrière lui, des gens, flairant le tragique, essayaient d'entendre, s'efforçaient de voir la blessée à travers les fentes du bois.

— Lucrezia..., dit encore le moine.

Et son interrogatoire demeura en suspens, mais de la main il fit signe aux trois autres.

— Ecartons-nous, murmura le procureur à l'oreille du juge. Elle va parler à Padre Francesco. Venez, docteur. Félicité, vous aussi, venez, laissez un instant votre fille.

La barbe du moine se pencha sur l'agonisante. Ils ne

virent plus que le grand dos de bure. Le chapelet cliqueta.

— Allons, Lucrezia...

Silence. On entendait bouger les gens dans la pièce à côté. Alors, cette demi-morte se souleva un peu, prononça un nom (le moine sourit), essaya encore quelques paroles entrecoupées et puis retomba sur l'oreiller.

— Pauvre femme, murmura le moine, elle délire...

— Eh ! bien, dit le juge, eh ! bien, mon Père, qui ?

Padre Francesco haussa les épaules :

— Des bêtises. Des mots en l'air. Elle délire. Vous ne saurez jamais rien, monsieur le juge. Et je ne sais rien. Seul, Dieu sait.

Brusquement, le râle s'éteignit. L'aveugle, n'entendant plus rien, avançait à tâtons vers le lit.

— O Lucrezia, ma fille, parle à ta mère !

— Vous pouvez venir, les parents, dit encore le capucin d'une voix grave.

Et brusquement, la chambre fut pleine de cris.



L'événement datait de la nuit du vendredi au samedi, et maintenant encore, ce samedi matin, assis dans l'herbe et le dos à la chapelle, le procureur demandait au juge assis à ses côtés :

— Qui ?

Et le juge lui rétorquait :

— Oui, qui ? et pourquoi ?

— Messieurs, disait alors le docteur, laissez-moi vous expliquer : L'homme était là, en habitué, croyez-le bien, avec en lui l'idée impérieuse de tracer sur cette chair nue l'hiéroglyphe brusque et savant du crime. Rien de plus : nous sommes, comme vous voyez, en pleine esthétique. Peut être s'est-il approché de la fenêtre entr'ouverte, écoutant décroître le bruit des pas d'un noctambule. Il a dû songer qu'il aurait le temps de fuir par là, comme il était venu, que nul ne l'avait vu entrer, ni ne le verrait sortir, que le

coup avait toutes chances d'être mortel, mais que si Lucrezia survivait, elle serait discrète sans doute, d'abord par caractère, ensuite parce que... Ecoutez-moi bien. Supposons le meurtrier insoupçonnable, par exemple, procureur...

— Ou médecin, dit le procureur en riant.

— Ou juge d'instruction, continua le docteur Signori, qui avait réputation d'être un esprit paradoxal; supposons d'autre part l'impression rapidement établie chez tous les habitants de notre ville que c'était là un crime sans raison ni but apparents, un crime *inutile*. Lucrezia du coup devait comprendre que son accusation ne tiendrait pas. Elle ne pouvait manquer de sentir tant de probabilités contre son témoignage, qu'elle était réduite à se taire. Mais, messieurs, n'est-ce point là, justement, du grand art, l'œuvre de cet homme armé du revolver au lieu du pinceau, ébauchant sur une chair au lieu d'une toile, en rêve imprécis, une pensée originale mais qui, non traduite, n'avait point de valeur ? Emouvante par la rapidité, la sécurité, le mystère de l'exécution, n'est-ce point là l'œuvre personnelle dont on imagine la signature en tremblant, parce que cela est hardi et nuancé à la fois, et parce que les cerveaux ne peuvent supposer que d'étonnantes syllabes !...

Cependant, la seconde hypothèse est réalisée, la femme n'est pas morte, elle agonise, elle pourrait parler, elle devrait parler, elle va parler, donner le nom, mais lui, il arrive, il est là, nous avons dit procureur...

— Ou médecin, dit encore le procureur. Sacré docteur, vous allez me faire rire au cimetière !

— Ou juge d'instruction, pourquoi pas capucin, après tout ? et devant les témoins silencieux, il se penche gravement et demande : « Qui ? »

— Ou soigne, dit le juge, cette blessure qu'il a faite...

— Ou même confesse sa victime, continue le docteur, et vous comprenez maintenant ce regard navré, cette impossibilité de dire : « C'est lui ! » l'invraisemblable pour tous

de la chose, en admettant que quelqu'un l'ait sue... Allons, mon cher, on peut mettre Padre Francesco hors de cause, nous ne sommes que trois entre lesquels il faut choisir l'acteur... Est-ce vous ?

— Nous avons fini, cria une voix. Le cercueil est dans la fosse. Le fossoyeur n'a plus qu'à combler. Les hommes peuvent-ils partir ?

— Eh ! oui, cria le procureur. Allez déjeuner, les enfants ! Bon appétit !

— Merci, seigneur procureur ! Autant pour vous !

La foule avait quitté le cimetière. Les ouvriers remettaient leurs vestes.

— Ecoutez, docteur, vous allez loin, dit le juge. Les gens sont bêtes, savez-vous ? S'ils nous entendaient, ils pourraient croire...

— Eh quoi ! n'en seriez-vous capable, monsieur ? répliqua l'autre avec un peu d'humeur. Aristocrate qui ne pouvez faire de bonne musique ou de bonne peinture, manqueriez-vous du génie de l'action comme des autres ? ou trouveriez-vous indigne de votre état d'agir poétiquement sur la matière humaine ? Cherchez du moins, cherchez à saisir l'intime beauté de ce geste, car c'est l'équivalent plébéien du sonnet d'annunziesque, mystérieux et symbolique, mon cher, c'est le chef-d'œuvre d'un homme subtil qui n'avait point le génie d'écrire.

L'éclat de rire du procureur fit s'envoler les petits oiseaux et lever la tête du fossoyeur scandalisé.

— Docteur, dit-il, vous êtes un fou !

Ils s'étaient levés et montaient entre les cyprès.

— Un fou ? dit le docteur. Mais non, mon cher procureur, un paysan !

PIERRE DOMINIQUE.

LES ÉTRUSQUES

I

Les origines.

Malgré de très nombreux travaux, la « question étrusque » reste toujours posée et jusqu'à l'heure actuelle nul ne semble pouvoir dire d'où est venue la race qui a peuplé la Toscane.

Depuis 1732, grâce à un travail de Bourget, la science française put transcrire les textes étrusques (1) ; malgré cela, la signification de ces textes reste encore à peu près entièrement inconnue.

Les recherches ont été nombreuses en France et à l'étranger, et la bibliographie de la question demanderait à elle seule un cadre plus large que celui de cet article. Néanmoins, malgré tout, on en est réduit à discuter, au point de vue des origines, les opinions incertaines et contradictoires des auteurs grecs ou latins. Quant à la langue étrusque, après l'avoir comparée tour à tour au Finnois (Martha) ou à l'Egyptien antique (Barenton), on est bien obligé de conclure que les textes transcrits demeurent des énigmes dont on n'a pas la clef.

Ces deux questions, celle des origines et celle de la langue, sont distinctes mais connexes, car il est évident que Champollion n'aurait pu transcrire et traduire la langue sacrée de l'Egypte, sans la connaissance du copte.

Si l'on peut espérer éclaircir le sens des textes étrusques,

(1) Voir pour cet historique : Larzi : *Saggio di lingua etrusca*, Firenze, 1824. — Martha : *Dictionnaire des Antiquités de Daremberg*, art : *Etrusques*, Paris, 1892.

ce ne sera que le jour où l'on saura à quelle langue actuelle il faut s'adresser pour éclairer le sens des vocables étrusques et établir la comparaison nécessaire.

C'est donc tout d'abord à la question des origines qu'il convient de s'attaquer.

Pour résoudre ce problème, la méthode historique est infructueuse. On ne récolte dans cette voie que peu d'éléments de certitude. Les anciens ont émis des opinions souvent dubitatives, toujours discutables, et le seul point sur lequel on puisse raisonnablement s'appuyer est celui qui résulte des traditions étrusques. D'après les Etrusques eux-mêmes, leur arrivée en Italie daterait du XIe siècle environ et leur point de départ et d'origine serait la Lydie et par conséquent l'Asie mineure.

Discuter les opinions diverses émises au sujet de ce peuple par les anciens et les modernes est une besogne stérile et il est évident que, pour éclairer les controverses, il est nécessaire d'introduire dans le débat des éléments nouveaux.

Dans un autre travail du même ordre relatif à la Gaule, nous avons pu simplifier singulièrement l'étude de l'ethnographie, grâce à l'utilisation des données de l'anthropologie et de l'onomastique, et cela sans porter atteinte à la vraisemblance historique.

Il est remarquable de voir en effet avec quelle persistance se conservent à travers les siècles les caractères ethniques et les dénominations populaires.

Deux exemples suffiront à l'établir. Le premier est relatif à l'Abyssinie. Actuellement, ce pays est peuplé de noirs ; mais, malgré la couleur de la peau, les autres caractères ethniques nous montrent que ces peuples sont de souche japhétique, apparentés par conséquent aux Berbères et aux Himyarites leurs voisins.

Or ces Ethiopiens sont restés pour les Coptes les *ouobech*, pour les Arabes les *abyez*, c'est-à-dire les *blancs* ; et pourtant la chronologie égyptienne de Lesueur nous signale

que les dolichocéphales blonds, premiers habitants du pays, les *Horou*, ont envahi l'Egypte au CXVe siècle.

L'Italie peut nous fournir elle-même un deuxième exemple de cette persistance. Ce nom d'Italie est fort ancien et s'est conservé jusqu'à nos jours. Il semble avoir été donné par les premiers Ibères, les βρεττοι, aux peuples autochtones qu'ils rencontrèrent et dont l'existence n'est connue que depuis peu (Negritos).

La forme primitive, probablement nordique d'origine, peut s'exprimer : αιτια-αλια, c'est-à-dire le peuple aborigène ; la forme grecque proprement dite devait être αιθηαλια, c'est-à-dire αιθαλια, qui est resté le nom de l'île d'Elbe jusqu'aux temps historiques. Mais l'existence de ces peuples noirs primitifs (αιθος) est si ancienne que l'histoire n'en fait pas mention et que l'anthropologie seule nous permet d'affirmer leur présence depuis les découvertes récentes de la côte ligure (Menton).

On peut donc tirer des données onomastiques des éléments de présomption précieux, et on peut déduire des caractères anthropologiques des données précises et des éléments de preuve, pour établir les affinités de race qui peuvent exister entres les divers peuples signalés par les anciens historiens. Trop souvent on les trouve décrits sous des noms différents, quoique de même souche et de même origine.

Si l'on reprend sur des bases de ce genre l'histoire du peuplement de l'Italie, on peut arriver à une compréhension assez nette des grandes migrations ou infiltrations de peuples qui ont précédé ou suivi l'arrivée des Etrusques, et au milieu desquelles il s'agit de trouver la place de ce dernier peuple, ainsi que le courant dont il fait partie.

La première race dont on puisse déterminer l'existence sur le sol de l'Italie ne nous est connue que par l'anthropologie préhistorique.

C'est celle des négritos du type hottentot, découverts dans diverses grottes de la côte ligure et dont l'aspect rappelle

de très près les troglodytes de la côte de Pouânit sur la Mer Rouge, qui sont les Pygmées, les Ichthyophages des anciens. L'histoire n'en fait pas mention, mais il est facile de comprendre, grâce à eux, certaines dénominations anciennes.

Ces peuples par leur stéatopygie justifient le nom d'Iapygie (Yαπυγια) qui n'est sous sa forme grecque (Yα-πυγεσ) que la transcription nordique du chinois Ya-pi-Kou, qui exprime la même idée. Leur extension géographique devait être autrefois très grande, car les petits nains de l'Armorique (*Korri-gans*), les araignées (*gob-lin* ou *Kob-old*) des nordiques, les araignées de terre (*tsuchi-gumo*) des Japonais, les singes (*pug*) de la mer du Nord, dont le souvenir s'est conservé dans les légendes et le langage, ne sont que les Yapyges de l'Italie. On les retrouve dans les contrefaits (*ar-re-kamek*) ou Arecomici de la Narbonnaise, dans les Cavari des bords du Rhône. On peut les identifier avec les *Dauni*, les *Chaones*, les *Chônes* de l'Italie ou de la Grèce.

L'existence de ces négritos, aujourd'hui bien constatée, a pour l'étude des races ultérieures un grand intérêt, car elle permet d'expliquer pourquoi l'Italie préhistorique a compté parmi ses habitants des hommes noirs comme de la poix (*Picca*-πευκη), c'est-à-dire des Picentes, des Peocentes, et comme type de transition des Umbri. Ces populations à teint noir ou mulâtre résultaient évidemment du mélange des négritos autochtones avec le premier échelon d'envahisseurs : les Ibères, venus du Nord.

Ces Ibères sont les premiers peuples blancs colonisateurs de l'Italie. Les anciennes fresques égyptiennes nous les représentent, sous le nom de Tamahouc, comme des hommes blonds de grande taille, tatoués, parés de plumes, vêtus de peaux de bêtes taillées et ajustées. Ils offraient par conséquent tous les caractères de la race nordique actuelle : les dolichocéphales blonds.

Vivant de pêche, de chasse et du lait de leurs troupeaux, ils n'apportaient sur les rives de la Méditerranée qu'une

civilisation rudimentaire : celle de *Pan-Kou*, le premier homme de la Chine du Nord, leur pays d'origine. Cette civilisation, celle de la pierre taillée, consistait en l'art de faire un tranchant avec un disque aminci, selon la signification de l'idéogramme chinois Pan ou Fan. Nomades de la mer, ils sont venus de l'extrémité de l'Asie, des îles de la mer (*Hai-no*) : Chine, Mandchourie, Japon, transportant dans leurs esquifs (*skip*) la pierre *Yu* ou jade, les coquillages servant de monnaie (*pei*), les premiers métaux natifs, l'or et le cuivre. Ce sont ces peuples qui ont apporté sur les rives du monde ancien le langage et l'écriture. Depuis la Corée jusqu'au Yemen, en suivant la trace de leurs reliquats ethniques aujourd'hui très réduits, on retrouve chez les Finnois, chez les Armoricains, chez les Ibères d'Espagne, chez les Berbères, les Himyarites, les caractères carrés lapidaires imités de la Chine. Ce sont ces caractères finnois (*ti-fin-ar*) ou lybiques qui ont été la souche de l'alphabet phénicien, qui n'en représente qu'une variété sémitisée.

Chose curieuse et qui n'a pas encore été signalée, les chiffres romains, encore utilisés quelquefois, sont exactement calqués sur les types graphiques des chiffres chinois (2), avec le V et le X caractéristiques.

C'est à la race Ibère des Horou qu'appartient évidemment le premier souverain déifié de l'Egypte, Phthah Sokharis, inventeur de l'écriture alphabétique (*XVI*e *siècle*).

C'est à ces Ibères primitifs qu'il faut évidemment rapporter les premiers essais de culture, car l'histoire égyptienne nous montre en Kai, 4e souverain légendaire de l'Egypte, l'homme de la terre (*Kahi*), le laboureur (*Skai*), le type initial de la légende d'Hercule.

Cette légende transmise à Tyr (*Melqarth, XXVIII*e *siècle*) puis en Chaldée (*Gilgamès* ou *Nemrod*), puis en Perse (*Rustam*), au temps de Moïse (*XVI*e *siècle*), s'est propagée en Grèce (*Hercule, XIV*e *siècle*).

(2) Voir Perny : *Grammaire chinoise*, Paris, 1873.

Dans ces migrations préhistoriques, ces races ibères ont laissé en Italie des représentants qu'il n'est pas difficile d'identifier, car ils ont conservé, malgré quelques déformations, les dénominations nordiques qui les caractérisent.

Il est impossible de méconnaître que les βρεττοί ou βρουττοί de la Calabre actuelle étaient apparentés aux *Britt* de l'Angleterre, aux *Brez* de l'Armorique. D'autre part, les *Vénètes* et les *Padavii* rappellent nettement les *Vénètes* de la Gaule et les *Bataves* du Rhin.

On doit évidemment rattacher à la même race primitive les *Osques*, les *Volsques*, les *Opici*, les *Sallentini*, les *Chkipes* de l'Albanie, parents des Albains du centre de l'Italie.

Sans remonter au nordique initial, les mots *Sail*, *hop*, *skip* de l'anglais moderne, signifient à la fois sauter et naviguer sur mer (*sae-sjo-zee-see*). Les peuples ariens ultérieurs du Latium ont évidemment transcrit ces noms sans les comprendre et en leur donnant une signification analogue à celle d'Umbri, tout à fait arbitraire.

Quant au nom d'Osci, il correspond à la même idée, il s'applique aux peuples qui parlent *l'uskara*, le basque : la langue des bateaux (*u-aska = skip*), la langue des Arnautes, des Κραναοί ou Κυα-ναυτες, premiers habitants d'Athènes.

Non seulement ces Ibères ont apporté leurs noms, leur langue, leur écriture ; mais encore ils ont légué à l'antiquité latine leurs Dieux : *Tabiti et Jan*, c'est-à dire *Janus et Vesta*.

Janus est le dieu de la guerre des Romains, mais il est le *Her-jan*, le Dieu de la horde des Nordiques, le gardien (*Hjon*), le Janitor des Latins. Pour les Chinois, il est le seigneur *Kwan*, le maître des armes et des armées (*Jan*), le barbu (*Jan*), le Dieu à la longue barbe (*Mei-Jan-Kung*). Vesta est la déesse du foyer (ηστια), mais elle s'appelle chez les Scythes, d'après Hérodote : *Tabiti*. Or les Scythes nordiques désignent le domicile, le foyer, sous les vocables

vista et *topt* qui expriment bien la parenté entre Tabiti et Vesta.

Néanmoins, ces migrations primitives sont peu connues et en tous les cas très tardives, car si la fondation de Tyr remonte au xxviie siècle, la fondation d'Athènes par Cécrops est du xvie siècle, postérieure à la fondation d'Argos par Inachus au xixe siècle. Peut-être la migration terrestre représentée par les Thraces et les Centaures fut-elle plus récente; mais la migration maritime a demandé de longs siècles et dut être cependant la plus importante, si l'on en juge par la dénomination que les Grecs ont donnée à ces peuples.

Les Grecs les ont en effet désignés sous le nom générique de *Pélasges*, qui exprime surtout leurs caractères ethniques et leurs mœurs. Les noms équivalents de *Phocéens* et de *Phéniciens* indiquent surtout leur origine (Phocie et Palestine).

Le nom de Pélasges mérite d'être retenu, car il est un bel exemple de la signification variable des noms géographiques ou ethniques et de leurs origines multiples, qui toutefois concordent pour désigner une même race ou un même peuple. Rien que pour les Grecs, ce mot de Pélasges désignait les peuples d'à côté (πελας), les nomades comme les cigognes (πελαργοί), les marins de la haute mer (πελαγος) blancs de peau et noirs de cheveux (πελος + αργος) armés de la hache (πελεκυς), souvent de pierre (λααs).

Ces peuples ibères primitifs sont désignés d'une façon générale par des dénominations dont l'origine nordique est évidente. Ce sont les Ausones, les Aborigènes, qualifications grécisées ou latinisées de deux expressions nordiques, les *Ghizons* et les *Arboeri* ou *Arbaeri*, c'est-à-dire les impétueux (*Geis*), les premiers pasteurs (*boer*) ou possesseurs (*Baer*).

Les *Geis* des Nordiques, les *Ghiz-on-ac* basques, les *Ghazi* des Sémites, les *Ghez* d'Abyssinie marquent le trajet suivi par les dolichocéphales blonds venus du Nord, et servent de jalons pour retracer leur extension ancienne.

Ils ne forment plus aujourd'hui que des noyaux distincts, des groupes ou même des individus isolés, réfugiés dans les montagnes ou les parties les plus inaccessibles des pays où ils ont jadis dominé.

Telle est la première nappe d'invasion qui a recouvert le sol de l'Italie ; mais, venant du même foyer initial, une nouvelle race s'est montrée, formant un deuxième échelon historique d'envahisseurs.

Cette nouvelle race est celle des dolichocéphales bruns, dont les descendants, aujourd'hui dominants dans la Méditerranée, sont connus des anthropologistes modernes sous le nom de race littorale.

Le trajet de leurs migrations se marque encore aujourd'hui par les îlots ethniques que les invasions ultérieures ont écartés, mais non détruits. Les *Tatars* de l'Altaï, les *Persans*, les *Kurdes* de la montagne, les peuples de l'*Azur baijan*, les payens (*fughan*) de l'Afghanistan, les *Balouch*, les quelques îlots ethniques du Laristan, du Taurus et du Liban sont les restes de ceux qui furent autrefois les fils de Japhet de la Genèse, les fils de *Henoch*, les *Philistins*, les *Amorrhéens*, les *Amalécites*, les anciens *Gog* de l'Antiquité hébraïque. Ils représentent également les premiers *Hittites*, les *Daii*, les *Massagetes*, les anciens *Parthes*, les *Pactyes*, les anciens *Sogdiens*, les anciens *Chalybes*, les fondeurs (*Soghdi* ou *Galibi*).

Pour l'Egypte où ils arrivèrent, selon les traditions locales, vers le CVIe siècle, ils furent les θηβαί, les fils de *Seb*, leur dieu éponyme. Ils furent aussi les hommes du fer (*Sât*), les forgerons (*copetsi*) auxquels présidait le dieu *Seth* ou *Sutech*. Ils apportaient ces dénominations de leur pays d'origine, car ils tapaient sur le fer (*ta-tie* ou *tap-tie*) et le forgeaient (*Ko-tie* ou *Kop-tie*), d'où les noms de *Tat*, de *Teb*, de *Tobal*, de *Coptes*, qui se sont conservés jusqu'à nos jours et forment la base du nom de l'Egypte, malgré la transformation hiératique de Ha-Kou-Phthah, proposée par Maspero.

Ils venaient du pays de l'aurore (*Tchao*), du pays de *Tchao-sien*, d'où dérive le nom générique des Somalis et des Coptes, les *Sabii*. Ils représentaient les fils de la Chine (*Hai-no*), les fils de Caïn et de Hénoch, les hommes du Metal (*Kin*).

Par rapport à leurs précurseurs, ils étaient les hommes de l'industrie, les *Liao*, les *Kitans*, devenus les *Lehabim*, les *Lybiens*, les *Aquitains*.

Pour les peuples ariens, ils ont été les *Siklab* dont les Grecs semblent avoir fait les Cyclopes, les Sicules, les Sicanes, les Cecropides.

Ils ont porté également les noms d'Arimaspes, les cavaliers émérites (*arim-aspi*), de Bactriens (*Pactyes*), dompteurs de Chevaux (*zari-aspi*), d'où les Grecs ont tiré les Centaures (κινεω-ταυρος) en prenant le mot Κινεω dans le sens ibérique et sémitique, c'est-à-dire châtrer. Cette légende des Centaures vient des Arimaspes, d'après les auteurs grecs eux-mêmes (Hérodote), et elle s'explique ainsi que la dénomination Cyclopes (κυκλος+ωψ) par les orbites caves de la race Aino et leur épithète asiatique d'hommes velus (*mao-Ien* ou *Mao Hou*.)

De même que les Ibères avaient apporté avec eux la première écriture syllabique ou alphabétique, de même les nouveaux venus semblent avoir répandu à travers l'Asie centrale (*mo so*), l'Asie Antérieure (*Hittites*, *Chaldéens*, *Assyriens*), l'écriture figurative dont *Thot* aurait été, selon les Egyptiens, l'un des inventeurs.

Venus en Egypte vers le CVIe siècle, ces fils de la race littorale ne durent point tarder à se répandre sur le continent européen et, grands fondateurs de villes, à créer en Italie et en Grèce des colonies.

Toutes ces racines peuvent être invoquées pour expliquer le nom de Pélasges, sans compter les racines ibéro-sémitiques (*peleg*, *philistin*, *laaz*) qui ont évidemment influé sur la création du mot Pélasges.

Ces peuples pélasgiques ont évidemment envahi l'Italie,

puisqu'ils forment aujourd'hui, surtout au sud, le noyau ethnique prédominant.

Sous quel nom peut-on les retrouver ?

En Sicile, pays classique des Cyclopes et de Vulcain, leur présence est toute démontrée. Cyclopes, Sicanes, Sicules en représentent les couches successives et distinctes.

Sur le continent, succédant aux Yapyges, ils sont devenus les Καλα βροί superposés aux Βρεττοί. Dans le centre, on les retrouve sous le nom de *Sabelli*, de *Sabini*.

Corrélativement, sur la côte de la mauvaise terre ou Illyrie, ils se désignent sous le nom de *Lap*, de *Lyap* en langue *Skipe*. L'histoire ou la légende confirme ces données, car c'est un Αίνεας (αίνος) qui fonda Lavinie, mère d'Albe et de l'Albanie, comme Inachus avait fondé Argos.

Au nord de l'Italie, la race littorale est représentée par un peuple important, les Ligures (λίγυες). Ces hommes à la voix éclatante (λίγυες) s'apparentent évidemment aux λελεγες de l'Asie Mineure et de la Grèce, et l'histoire du prudent renard (Hou-li-tze) d'Ithaque semble justifier ces qualificatifs (λαλω-λίγυς).

Tous ces peuples semblent avoir conservé le culte de leur dieu éponyme, Seb ou Saturne ; père de tous les dieux de Grèce ou de Rome, ils confondaient, dans un dieu unique, *Seb* et *Seth*, le dieu de l'âge d'or et celui de l'âge de fer. De même que les Ibères semblent avoir pris pour totem de leur race l'ours (*Bear*, *Bern*, *Bearn*), de même les Pélasges semblent avoir voué un culte analogue au renard, au loup ou au chien, emblèmes de la prudence. En tous les cas, on est obligé de reconnaître une certaine analogie entre le chacal symbolique de la Chine et la louve romaine, et de comparer cette conception avec les emblèmes et le visage prêtés au dieu Seth par les Coptes.

Jusque vers le XVIe siècle, l'ethnographie de la Grèce et de Rome paraît s'être bornée à ces deux types initiaux : dolichocéphales blonds ou Ibères et dolichocéphales bruns ou Pélasges.

Mais vers cette époque, par un processus identique à celui des grandes invasions historiques, des peuples nouveaux venus de l'est, comme plus tard les Mongols, commencèrent à envahir l'Iran, c'est-à-dire la Perse ; et malgré la défense de *Mino-chihr* et de *Rustam*, les peuples de l'Arie commencèrent à être refoulés vers l'Europe.

Ces peuples de l'Arie, descendus du Thibet, représentaient une race nouvelle, celle des hyperbrachycéphales brune, dite aryenne ou cévenole. Cette race était répandue par toute l'Asie inférieure où elle avait précédé les Sémites. Depuis le Gilan (*gil*) jusqu'à l'Egypte où elle avait, sous le nom de *Roumi*, de *Thinites*, pénétré avec *Ménés* dès le LVIIIe siècle, elle s'était peu à peu répandue.

Elle formait en Syrie les *Araméens*, en Anatolie les *Phrygiens* et les *Arméniens*. Pasteurs à l'origine, agriculteurs et sédentaires ensuite, ils formaient le noyau stable et réformateur (*Ménès*) au milieu des peuples nomades (*Ibères*), ou migrateurs (*Pélasges*), qui les entouraient.

Mais pressés d'abord par les invasions sémites (*Assyrie*), par les invasions venues du Touran, leurs migrations introduisirent un nouvel élément dans le peuplement des rives de la Méditerranée : *Danaus* à Argos ou l'homme des grains (*danah*) ; *Deucalion* : le Dieu de l'abondance domestique (*div-Kalah*) ; *Prométhée* : le Dieu du feu, qui est la réplique grecque de *Caioumars* (*Kayum-ars*), le fondateur du feu ; *Erechthée*, le broyeur de grains, à Athènes, marquent les étapes successives de l'invasion aryenne.

Cette dernière semble avoir atteint son apogée vers le XIVe siècle avec Hercule de Tirynthe, que symbolise l'effort réformateur et civilisateur de la race aryenne.

A cette infiltration terrestre semble avoir correspondu le début d'une autre invasion maritime : l'invasion ionienne.

Mais il convient de le remarquer, cette invasion était complexe ; elle comprenait évidemment des hommes de teint violet (Ιων) à côté de peuples de race jaune, car Ιων était fils de Ξουθος (ξανθος).

Rien d'étonnant dans cette complexité, car vers le xve siècle les espions de Moïse décrivent dans la terre de Chanaan six peuples distincts et de souches diverses où dominaient cependant les fis de Hénoch (Pélasges ou Philistins).

En Italie, l'invasion aryenne doit être légèrement postérieure, mais nul élément ne permet d'en évaluer la date. Quoi qu'il en soit, l'identification des peuples de cette origine peut être faite assez facilement par l'onomastique, car les invasions gauloises n'ont constitué qu'un reflux de l'invasion primitive, et n'ont apporté aucun élément ethnique nouveau.

On peut considérer comme Aryens ou Celtes primitifs les Cenomans (*Heno-man ou Keno-man*), les Insubres (*en-soubl*), les Lingones (*Lin-gun*), les Samnites (*semenen*), les Latini (*Lata*).

Non seulement ces peuples portent des noms celtiques, mais encore à l'heure actuelle, dans les îlots comme le Latium, où ils sont restés purs, ils offrent nettement les caractères de la race aryenne.

Telle était, vers le xiii[e] siècle, la composition ethnique de l'Italie, au moment de l'arrivée des Etrusques.

Pour déchiffrer l'énigme que constitue encore aujourd'hui pour les historiens l'histoire de leurs origines, il faut définir tout d'abord leur type ethnique. C'est la base solide sur laquelle on peut s'appuyer. Ce type ethnique semble s'être conservé assez pur malgré les siècles. Il constitue le type d'une race de brachycéphales bruns et blonds, bien distincts des hyperbrachycéphales bruns de la race des Roums. On le désigne en général sous le nom de race adriatique ou dinarique de par sa prédominance dans le pays où habitent les Tosques d'Albanie ; mais il est le type essentiel et dominant de la Toscane, et constitue par conséquent le type étrusque. Déjà, de par cette première constatation, une parenté se trouve établie entre les populations qui peuplent

les plaines de l'Albanie et le cours de la Save, chemin classique d'invasion.

De plus, la race adriatique a des représentants au centre de l'Europe, et en France dans les pays autrefois peuplés par les *Turones* de Gaule ou de Germanie. A l'analogie onomastique (*Turones-Tyrrheni*) se joint une identité de race qui confirme la suggestion linguistique.

L'extension de cette race en Germanie ou en Gaule n'est qu'une propagation de l'invasion étrusque dans la péninsule.

Malgré les invasions ultérieures, ce type ethnique se retrouve vers l'est. Il est au fond, malgré les mélanges, celui de la race slave du sud , des Bulgares de la plaine, et se poursuit jusqu'en Asie Mineure avec le type turc qui est en somme le même.

Si l'on se reporte au xiie ou xiiie siècle pour appliquer ces constatations à la critique de l'histoire, on voit que vers cette époque, venus de l'Est, des envahisseurs ont menacé le monde Achéen et l'ont en partie pénétré. Ces envahisseurs étaient les *Doriens*, contre lesquels Αγριοί et Αχαιοί s'étaient ligués.

Mais ces Doriens venus de Thrace n'étaient eux-mêmes que des *Trères*, des Θυνοί, des Βιθυνοι c'est-à-dire au fond des *Cimmériens*, puisque les historiens anciens établissent eux-mêmes cette identification entre Trères et Cimmériens.

Donc, déjà la connexion est facile à établir entre les races du Touran et la race étrusque, et leur origine se trouve ainsi établie par l'anthropologie.

L'onomastique ne peut que confirmer cette vue première.

Leur nom particulier était les *Rasena*, qui s'apparente au *Roshen* (brillant) des Persans ou au *Rasin* (autochtones) des Arabes, mais qui paraît n'être au fond qu'une version favorable et adaptée du mot *Routhaini* des Arabes, *Ruthenes* des Latins et des Grecs, ou *Rou-tenou* des Egyptiens. Cette interprétation est d'autant plus vraisemblable que les Ruthè-

nes de Galice, les Ruthènes de Gaule offrent le type ethnique étrusque.

Ce mot de *Routhaini* signifie pour les Arabes les hommes au parler inintelligible. Pour les Egyptiens, les *Rou-tenou* sont des hommes à la face couleur de terre ou des autochtones, ce qui correspond au surnom que les Ariens leur ont donné : Tosques = Tosek, les poussiéreux, les crapauds.

Pour les historiens anciens, ils sont les *Telchines*, les *Tarquins*, c'est-à-dire pour les Persans, les instructeurs, les métallurgistes. On les désigne plus couramment sous le nom de *Turrhènes*, *Tursenes*, *Etrusques*, dans lequel il n'est guère difficile de retrouver les *Etrak* des Arabes, les *Tourani*, les *Turkan* des Persans, c'est-à-dire les Turcs, les Touraniens.

De cette étude on est donc conduit à conclure que les Etrusques, dont l'histoire ne peut à elle seule définir les origines, ne constituent en réalité que la première vague des invasions touraniennes, les Cimmériens de l'histoire ancienne venus de la steppe dans l'Asie mineure, refoulant devant eux les peuples sédentaires, provoquant les mouvements de population qui ont provoqué l'invasion ionienne dont la guerre de Troie ne fut qu'un épisode. Traversant le Bosphore, refoulés par les Scythes (*Yazigues*), longeant le Sud du Danube, ils se sont répandus le long de ce fleuve pour venir, en longeant la Save, pénétrer dans l'Istrie et, passant entre les Cénomans et les Vénètes, envahir le territoire des Aryens, et s'établir sur les rives de la mer à laquelle ils ont donné leur nom.

Ces peuples, au rapport des historiens grecs et latins, étaient à demi sauvages ; cependant ils furent victorieux des Achéens, des Ombriens, des Latins et se sont propagés jusqu'en Bretagne, formant les *Kymris* parlant la langue *erse*, la langue du feu.

Quelle était donc la supériorité qu'ils pouvaient posséder ? L'hypothèse la plus probable, justifiée à la fois par la légende et par le choix de leur habitat, est celle qui con-

siste à admettre qu'ils ont apporté le bronze et ont appris aux peuples conquis à utiliser l'étain.

On s'explique ainsi la légende du roi Ionus qui apprit aux Grecs à fabriquer l'airain. On comprend comment, sauvages de mœurs, ils furent néanmoins les instructeurs (*Tarquins ou Telchines*). On conçoit pourquoi leur noyau le plus compact s'est fait autour du mont *Dinara*, c'est-à-dire la montagne de l'étain (*tin-tien-tsin*).

Pour terminer cette étude et expliquer certaines contradictions entre les auteurs anciens, il convient d'expliquer comment les Etrusques et les Pélasges, si distincts les uns des autres, ont pu être confondus sous la dénomination de Pélasges-Tyrrhènes.

Quand les Grecs voyaient débarquer sur leurs côtes des pirates constituant un mélange de Pélasges (*Kikones de Thrace*) et d'Etrusques (*Thini et Trères*), ils étaient évidemment portés à voir et à constater le mélange. De même, quand les habitants du Picenum étaient victimes des déprédations dalmates (δηλεομαί) ils constataient de la même manière un mélange de Tosques et d'Albanais et étaient naturellement portés à établir une parenté de race, alors qu'il n'y avait entre les deux éléments qu'une connexion de hasard et une idée commune de pillage et de rapine.

D'ailleurs, de cette communauté d'habitat et de mœurs devaient découler nécessairement des métis qui ont pu contribuer à égarer les auteurs anciens et à justifier à leurs yeux les conclusions qu'ils avaient adoptées sur l'origine pélasgique des Tyrrhènes.

De l'ensemble de ces données semble sortir une conclusion conforme aux légendes étrusques, à savoir que l'origine de ce peuple, obscure pour les historiens, paraît pour l'anthropologiste devoir être recherchée dans le Touran, dans cette Transoxiane des Anciens qui était la *Cimmérie* d'Homère.

II

La langue étrusque

Si la question des origines étrusques a donné lieu à bien des controverses, on peut dire que la question linguistique a soulevé des discussions et des difficultés encore bien plus nombreuses.

Malgré des essais innombrables, des tentatives multiples, malgré le talent incontestable des auteurs qui ont traité le sujet, la langue étrusque est aujourd'hui encore aussi obscure et incompréhensible qu'en 1732, quand un savant français en commença la transcription.

En présence d'une bibliographie aussi confuse que celle de l'étrusque, et à l'obscurité de laquelle la science allemande et ses protagonistes français ont largement contribué, on est obligé en quelque sorte d'employer, pour conserver quelque liberté de jugement, la méthode de la table rase, surtout dans un travail de simplification et de synthèse comme celui-ci.

Quand on se trouve en présence d'un texte dont la signification est inconnue et dont on veut découvrir le sens, un travail primordial d'analyse s'impose :

Il faut tout d'abord dissocier les mots qui sont les matériaux du langage et ensuite identifier le ciment qui les unit, c'est-à-dire les habitudes, les méthodes de liaison qui constituent la grammaire.

C'est peut-être parce que, contrairement à la logique des faits, on a attribué à l'élément grammatical une trop large place que les essais de traduction de l'étrusque sont restés infructueux.

Il faut, en effet, noter que les langues primitives n'ont, à proprement parler, pas de grammaire, et l'étrusque appartient évidemment à cette catégorie de langues.

D'après l'étude ethnographique qui forme la première partie de ce travail, l'étrusque doit se rattacher aux langues touraniennes dont le turc actuel est le représentant moderne.

Or, il est notoire que les habitants primitifs du Turkestan, à l'époque envisagée, ont emprunté leur vocabulaire, partie au chinois par l'intermédiaire du Mongol (langue ouigour, ou hwvi kou), partie aux Aryens (persan), partie aux Ibères et aux Sémites (arabe).

Quant à leur grammaire, elle devait être à l'origine aussi rudimentaire que celle des Chinois, qui établissent la liaison des mots d'après leur ordre de succession. Plus tard, ils ont emprunté, sans discrimination bien nette, les procédés de la grammaire persane, ceux de la grammaire arabe. De sorte qu'à l'heure actuelle le mot Turk qui est leur nom générique a couramment trois pluriels :

1° Un pluriel turc qui est *Turk—ler* ;

2° Un pluriel persan qui est *Turk—an;*

3° Un pluriel interne arabe qui est *Etrak*.

Au point de vue de l'écriture, on constate un même éclectisme. Les Turcs ont employé tour à tour des caractères runiques (inscriptions de l'Orkhon), des caractères hétéens (1), des caractères arabes, des caractères persans ou sogdiens (caractères ouigours) et l'écriture est pour eux les caractères des Hia (*Hia-tze*), ou *yaze* en langue turque.

C'est ce qui explique pourquoi il est difficile d'apparenter les vocables étrusques à une langue quelconque, si l'on admet leur origine touranienne.

Les mots étrusques

Comme première vérification de ces vues générales, on peut tout d'abord envisager les mots étrusques signalés par les auteurs anciens, et tâcher de les rattacher à leur véritable origine (2).

1. Αγαλητοαρ = Enfant. — Se rattache facilement au turc *akli-tor* qui veut dire enfant blanc ou innocent.

(1) Gabriel Arthaud : *Etude sur les sceaux hétéens*, Paris, Leroux, 1920.
(2) Pour les références relatives à ces mots étrusques, voir : Martha : *La langue étrusque*, Paris, 1913.

2. Αισοι = Dieux. — Le vieux nom persan de Dieu est *ized*, en Chinois *Ai-sz-Ti* = le Dieu qui est par lui-même.
3. Ανδας = Nord. — En persan *andaz* = ce qui mesure ; en arabe *intiha* = le sommet ; en turc *en-dik* = l'extrême fin.
4. Ανταρ = Aigle. — En arabe l'aigle se dit *ans*, voisin de *an-tir* = bel oiseau des Persans, et de l'*anser* des Latins. Pour les Arabes, *antar* est ce qui vole et constitue le nom d'un héros national. Le grec αετος se rattache à l'hébreu *aeth*.
5. Αραχος ιεραξ = Vautour. Ce mot est une transcription évidente de l'arabe *arikh* ou de l'hébreu *arah* = celui qui déchire.
6. Αριμος = Singe. — L'arabe dit : *arim*, l'impudent ; *harim*, le vieil homme, le pourri.
7. LUCUMON = Chef. — Pour les Arabes *Lakhah* est une tribu noble ; *Logg* une assemblée (λογος). *Man* est le maître, le chef, l'homme. *Laghon*, *Lagha*, *Laghi* signifie discours. *Lucu-mon* ne serait donc que l'homme qui discourt ou qui commande.
8. Αταισον = Vitis : vigne. — Il est impossible de méconnaître la parenté avec le persan *wadaig* ou *wadig*, qui a la même signification.
9. ARSE. = Feu. — *Ars*, *iras*, *irr* en arabe, *hir* en persan sont des expressions similaires.
10. ATRIUM = *Atre*. — Ce qui est autour pour les Arabes.
11. Αυκηλος = Aube. — C'est le turc *akcel* ou *akgel*.
12. Βυρρος = Scarabée. — se rattache au grec πυρ.
13. CAMILLUS = Mercure. — Ce mot s'apparente à *hamil*, le porteur, à *Khamil* le parfait des Arabes ; à *Kemlik*, le malicieux des Turcs, et au γαμηλιος des Grecs.
14. CAPYS = Faucon. — Pour les Arabes, c'est l'animal

rapide, *Kabiz* ou *Kabis*, en abrégé *baz*, voisin du français *buse*.

15. CASSIS = Lamina = Galea. — En turc, *Kessek* veut dire mince ; *Kessich*, *Kassek*, signifie diviser. L'espace intermammaire s'appelle *Cassis* en arabe.

16. Δαμνος = ἵππος. — Ce mot se rattache trop étroitement au grec δαμναω, δαμαω, pour chercher plus loin son origine. Il est cependant voisin du persan *daman* (rapide), de l'arabe *tamn* (tranquille), et du grec τεμνω.

17. Αρουνα = αρχη. — Par conséquent, τυραννίσ.

18. FALADO = Cœlum. — L'arabe dit *felek* pour le Ciel, *falat* pour l'espace.

19. Γιωιε = Grue. — La démarche de cet oiseau représente l'arabe *ghanas* et le persan *kanyz*.

20. Γαπος = οχημα. — Support, char, barque. Ce mot à sens vague est semblable au *Kof* des Turcs et à des similaires arabes et persans.

21. ISTER = Histrion. — C'est le mot οἰστραω, οἰστρεω, des Grecs.

22. IDUS = Jovis fiducia. — Rappelle le turc *ay* = lune, l'arabe *Heyet*, *ayet*, Signe ou Symbole.

23. Kapra = Chèvre. — C'est l'animal qui se cabre et marche avec orgueil, *Kibr* (arabe et persan).

24. LANISTA = Gladiateur. — Il n'y a guère de doute sur l'origine du mot. C'est l'isolé, le maudit, le *Laanet*, *laanetli* des Arabes et des Turcs. C'est le *lean* des Celtes, d'où *leanti*, monastère.

25. LARE = Chef militaire. — L'audacieux, le puissant. S'exprime en persan par *Lori*.

26. LAENA = Manteau. — Le vêtement doux et court est

pour les Aryens et les Sémites *Layn*, *Laynet*.

27. MANTISA = Addimentum. — Supplément, reste. Se rattache à μενω, maneo. L'arabe exprime l'idée par *muntass*.

28. Ταγος = Chef. — Ce mot est répandu dans tout l'Orient. Sa forme première est *Ta-Koh*, la grande colline (chinois) ; ses dérivés se rattachent à *Taj* (couronne), *Taji* chez les peuples de langue arabe et persane.

Il est indiscutable, d'après cette courte nomenclature, que les mots étrusques offrent une parenté étroite avec les locutions turques, arabes ou persanes de sens identique.

Avant d'aborder l'étude des textes proprement dits, on peut joindre à cette nomenclature des mots transmis par les anciens comme étrusques les signes trouvés sur les dés à jouer, dont quelques auteurs ont voulu faire des adjectifs numéraux. En classant ces signes d'après leur ordre probable, on arrive à la série suivante de 1 à 9 :

As — Ci — ma X — Zal — Huθ — θu (3)
A — C — X — Z — H — Θ

Rangés dans cet ordre, les lettres qui semblent être la dominante de la syllabe correspondante ne semblent représenter qu'un alphabet numéral, sensiblement conforme à l'ordre possible des lettres peu nombreuses de l'alphabet étrusque.

Néanmoins il n'est pas impossible que ces syllabes aient servi d'adjectifs numéraux, car, en turc, *iki* = 2, *uch* = 3.

Il ne semble pas toutefois que les exemples donnés par Martha, de groupement de ces signes pour former des nombres complexes, soient bien démonstratifs.

(3) D'après Martha et la plupart des auteurs, le chiffre un serait représenté par Sa. Le sens de la lecture étant toujours plus ou moins incertain, il nous paraît plus logique de lire As, expression universelle de l'unité.

Les textes étrusques

Les textes aujourd'hui connus sont très nombreux, et l'on pourra évidemment les traduire dès que, contrairement à ce que l'on a fait jusqu'à ce jour, on aura constitué tout d'abord un vocabulaire assez étendu de mots définis dans leur sens vrai.

Il faut laisser de côté, momentanément, le côté grammatical qui a été, semble-t-il, la principale préoccupation de la plupart des auteurs.

Cette manière d'opérer s'impose d'autant plus que, même à un examen superficiel, la langue étrusque apparaît comme une langue primitive, à allure synthétique et à flexions rares. Par conséquent, l'ordre des mots et leur valeur sémantique sont les éléments les plus essentiels à considérer.

Pour apprécier la valeur des mots étrusques, en tenant compte des origines de ce peuple, il faut établir une comparaison avec les langues qui dérivent de l'étrusque ou celles aux dépens desquelles il s'est créé.

D'une part, il est notoire que le parler étrusque s'est fondu peu à peu dans le celte, le latin ou le grec, qui en ont conservé les matériaux.

D'autre part l'étude des origines conduit à en rechercher la source première dans les langues du Touran, et en particulier dans le turc.

On en arrive ainsi à retrouver la conception première de Lanzi, à savoir que le latin et le grec formaient l'ossature principale de la langue étrusque.

C'est la manière de voir qui semble en définitive la plus juste ; mais elle est nécessairement incomplète, car il y a des mots que le latin ou le grec n'ont pas conservés et que le turc ou le celte peuvent seuls permettre d'interpréter.

Nous en citerons deux exemples : le mot *tus*, et le mot *muluk*.

Sur un vase en forme d'oiseau on trouve

mi muluk Aviiesi.

Cette inscription ne peut prendre un sens qu'en interprétant le mot *muluk*. Or *malek* signifie, en turc : maître : d'où la traduction facile :

me domini Aviiesi

De même on trouve, sur des épitaphes tumulaires, le mot *tus* précédé d'un nom propre. On rencontre dans les mêmes conditions les variantes *tus-urθir*, *tus-urθi*, *tus-θi*, *tuz-l*.

Tout devient très clair si l'on admet pour le mot *tus* le sens turc. En effet *toz* veut dire poussière et *toz uratus*, *toz ustus* signifiera : cendres, en adoptant le barbarisme *toz*.

On peut dans le même ordre d'idées citer le mot *clan*, Ce mot, qui semble, d'après sa position dans les textes, indiquer des relations de famille, se retrouve dans toutes les langues celtiques avec le même sens.

Il s'apparente au *Klan-Glann* celtique, qui signifie : bord, rive, côte. Il trouve son équivalent en grec : Κλων, qui veut dire : branche, famille, rameau détaché (de κλαω, briser). Cette expression se rencontre dans les textes, tantôt isolée, tantôt sous forme de désinence d'un nom propre. Les variantes sont nombreuses et grammaticalement intéressantes : *clen*, *clan / c*, *clen / ar / clen / s*, *clen / si*.

Mais dans tous les cas le sens général de famille, de clan, semble rester le même, les désinences variables représentant vraisemblablement des suffixes casuels grammaticaux.

On pourrait ainsi dresser une liste de mots usuels d'interprétation difficile et discutée : *avil*, *ril*, *al*, *lupu*, *θui*, *vete*, *line*, *cesu*, etc., dont les connexions linguistiques sont multiples et dont la vraie signification ne peut être déterminée que par la traduction des textes où ces mots sont inclus.

Sans s'attarder à des discussions grammaticales, si l'on veut recréer le vocabulaire étrusque, il faut de toute évidence aborder d'emblée l'étude des textes et s'efforcer d'en

dégrossir le sens général en se guidant sur les analogies linguistiques avec les langues les plus voisines, grec, latin, celte, turc.

En opérant ainsi, la première remarque qui s'impose, c'est qu'il y a des textes dont la parenté latine est tout à fait évidente, mais où l'influence grecque se fait néanmoins sentir.

Dans d'autres textes au contraire, la plupart des mots sont nettement grecs, quoique parsemés de barbarismes.

Cette différence s'explique parfaitement, car l'étrusque est nécessairement à l'origine une langue touranienne pauvre, enrichie peu à peu au contact des Achéens, d'abord de vocables grecs, puis plus tard de termes latins. D'où il est permis de conclure que les textes les plus teintés de latinisme doivent être les plus récents et les textes à prédominance hellénique les plus anciens.

Pour bien marquer cette différence, il convient de citer des exemples :

A. Textes latinisés (4) :

1. **eca ersce nac aXrum flerΘrce**
hice erige nec acro fleretur
(Cette légende accompagne la scène d'adieux entre Admète et Alceste.)

2. **Fuflunsul paXies vel clθi**
Fuflunsul pacies vel clude
(Sur une coupe à boire.)

3. **Ituna Larθi Marcei curieas cluθi ivcie**
Idonea Larθi Marcei curias clude joce
(Sur une coupe à boire.)

Malgré la déformation des mots, la difficulté causée par une vocalisation insuffisante (*clθi=cluθi*), il semble évident que la traduction latine paraît s'imposer sans avoir recours à une langue étrangère. Cependant il faut noter « les bar-

(4) Pour tous ces textes et les suivants, nous donnons la transcription en caractères gras, partie latins, partie grecs, selon Martha.

barismes » : *turce*, *aχrum* qui rappelle l'ακρων grec, et *Fuflunsul* pour Bacchus, c'est-à-dire Θλυουσ, le Dieu de l'abondance.

L'origine barbare est évidente, la tendance à la latinisation certaine et l'influence grecque indéniable.

B. Textes hellénisés :

1. **Arnθ. Xurcles. Larθal. clan. Ramθas. Pevtnial. zilc. parXis .amce marunuXé. spurana. cepen. tenu. avils. mXs. semalXls. lupu.**

Arnθ χurcles Larθal, famille (χλων) Ramθas Pevtnial, à la pitié (ζηλος+ξενοσ) de ses voisins (παροικος), par suite de l'amaigrissement (emacio) de la cachexie (μαραινω) suppurative (πυω, πτυω, spuo, ρεω), demanda (καπω) la mort (θανος, θανατος). Années (*evayil* en turc) nombreuses (*magnus*) imparfaitement (ημι + *semi*) définies (*valor*) comme quantité (*qualis*). Lépreux (λωβος).

Laissant de côté toute considération grammaticale, il est évident que le contexte général de l'ensemble est plutôt grec que latin. D'autre part, il apparaît que certains mots sont écrits avec abréviations, par exemple, *zilc* pour *zilχenu*, que l'on retrouve dans d'autres textes. De plus, la désinence *χls* semble signifier *qualis* et la désinence *χe* ne doit être que la désinence latine *que*.

2. **Tutes. Seθre. Larθal. clan. Pumplialχ Vel+s. +il+χ++. zilcti purtsvavcti lupu avils maχs zaθrum s.**

Tute Seθre. Larθal, famille Pumplialχ Velus, devenu intolérable (ζηλος) aux étrangers (ξενος), fut mis de côté (*selectus*) et, l'inflammation (πυρατος) s'augmentant (ευ-*auctus*), une lèpre (λωβη) de date ancienne (*avayil* + *magnus*) le réduisit en pourriture (σαθρωμα).

Dans cette inscription, comme dans la précédente, la prédominance des racines grecques est très apparente ; le sens des mots paraît bien défini, mais il est difficile de dis-

cerner à quel mot il faut rattacher la fonction verbale, soit à *zelcti*, soit à *zaθrums*.

C'est une des raisons pour lesquelles nous avons été conduit à dégager d'abord le sens probable du texte en négligeant les flexions même connues et vérifiées, comme la désinence *s* et la désinence *al* dans les noms propres.

3. **Tatlanes. Larθ. Velus. lupu. avils XXXVI maru, paχaθuras. caθsc. lupu.**

Tatlanes Larθ. Velus, lépreux âgé de 26 ans mort (μορος) de pachydermie (παχυσ + *durus*) progressive (κατα + εισχεω) d'origine lupique (λωβος).

4. **Tute. Larθ. anc. farθnaχe. Tute Arnθals. lupu. avils. esals. cespelχals. haθlials, ravnθu. zilχenu, cespz, purts vana. θunz.**

Tute Larθ étroitement (αρχι) enlacée (φερετρον, *veretrum*, μαχη-*noise*) avec Tute Arnθals, lépreux, d'âge égal (ισος-*æqualis*) à celui de son complice (*cuspes-al-qualis*-ατλαω-*alis*), par raphanisation (ραφανιδωσσ) due à des témoins étrangers (ζηλος + ξενος), le fondement (*cuspes*, κυστις) enflammé (πυρατος) par septicémie (υχνος), fut sacrifiée (θυνω).

5. **Anc, farθnaχe. Marces, Tarnes. Ramθesc. Xaireals.**

Etroitement enlacés (ici reposent) : Marces Tarnes et Ramθesc Xaireals.

6. **Larθ. Arnθal. Plecus, clan. Ramθasc. Apatrual. eslz, zilaχnθas avil. θunem, muvalχls. Lupu.**

Larθ Arnθal. Plecus. famille Ramθasc Apatrual exil (εξιλασις) par l'hostilité des étrangers (ζηλοσ-ξενος). Age (*avil*) de la mort (θυνω) non estimé (μη + *valor* + *qualis*). Lépreux.

7. **Velθur. Larisal. Clan. Cuclnial θanχvilus, lupu. avils. XXV.**

Velθur Larisal — famille Cuclnial θanχvilus. Lépreux. Années 25.

Larθ. Ceisinis. Velus. clan. cizi.
Zilaχnuce. meani. municleθ. meθlem.
nuryzi. canθce. calus**. lupu.**

Larθ Ceisinis, famille (κλων) Velus, sacrifié (*cæsus*) par des étrangers (ςηλος + ξενος), devenu furieux (μανια-μαινομαι), enfermé et isolé (μονος + κλεισ) de force (μη-θελημα), lépreux (λωρβος) à forme nerveuse (νευρον-φασις) avec sclérodermie (*callosus*) blanchâtre (*canities, candesco*).

Ces épitaphes semblent bien nettement déterminer le sens du mot *lupu* sur lequel on a tant disserté. On ne peut qu'être frappé de retrouver dans les expressions connexes les caractères essentiels de cette maladie dans ses diverses formes : ulcéreuse, léonine, éléphantiasique, sclérodermique et maniaque.

Une de ces inscriptions paraît en outre montrer que les rapports sexuels avec un lépreux étaient punis comme l'adultère en Grèce, par la raphanisation.

Il s'agit en pareil cas d'une parenté de mœurs qui vient à l'appui de la parenté linguistique.

8. **Aleθnas. V.V. θelu. zilaθ. parχis.**
zilaθ. eterav. clenar. ci. acnanasa.
ulssi. zilaχnu. celusa.. ril. XXVIII.
papalser. acnanasa. VI. manim. arce.
ril LXVII.

Aleθnas. V. V. au loin (τηλυ) estimée (ςηλωτος) de ses voisins (παροικος) famille (κλωνιον) étrangère (ετεροσ), ici (*hic*, peut-être qui), la toute petite (ακρος + νανος) étant morte (ολισθουσα), par affection (ςηλος) les étrangers (ξενος) la mirent en terre (κλείω-κλειστος), morts : le père (παππας-*papalis er*) à 28 ans, la petite enfant à 6 ans. Le plus (μαλα) âgé (αρχαιος) mort à 67 ans.

Cette épitaphe, mieux que d'autres, montre de quel mé-

lange d'éléments hétérogènes les mots étrusques semblent formés.

Sans doute comme dans les autres, on rencontre une dominante de formes grecques avec inclusion de termes latins; mais on y trouve également des mots comme « *ril* ».

Ce mot n'est ni latin, ni grec; il est évidemment emprunté aux langues ibériques. Il a subi l'influence du turc : *evlu*, mort; mais il représente surtout le mot *hill* ou *ill* qui a le même sens, et qui s'est conservé dans les langues modernes comme préfixe, indiquant le mal, le mauvais. Il se confond dans bien des cas avec l'*in* privatif des latins.

Cette expression ne se rencontre d'ailleurs que dans une région limitée (Volterra) et est le plus souvent, dans les épitaphes, remplacée, par *avil* ou *avils* devant les chiffres indiquant l'âge.

9. **Fl. supri. manince vipinal. tra. ulχnisla. clz. tatanus.**

(Sur une colombe de bronze.)

Déploie (πλεω-φλεω) au-dessus de (*supra*) l'humanité (*humana gens*) son vol (*vis pennalis*), à travers (*trans*) les (*ul*) des îles lointaines (ξενος-*insula*) d'un effort rapide (*celer*) et soutenu (τιταινω).

Cette inscription est intéressante à divers titres. Le mot *manince* dans le sens d'humanité rappelle la forme persane et arabe *man-ins*. D'un autre côté, bien curieux est le mot *vipinal* comme structure et comme agglutination des mots *vis* et *penna*. Il se termine par la désinence *al* qui est la base première du suffixe *alis*. Pour comprendre la valeur vraie de « al », il faut remonter aux langues les plus primitives d'Extrême-Orient.

Toute racine première exprimant une qualité, une manière d'être, est en quelque sorte indifférente. Pour lui donner une valeur substantive, il faut y ajouter ou y adjoindre : *el*, *er* ou *tze*, qui constitue en quelque sorte un article en proposition. Cette manière de faire se conserve en français. La

racine *bon* devient le substantif *bon-heur* ; la racine *doux* devient *douceur* ; la racine *clément* devient *clémence*.

Dans les langues analytiques du sud, celtique, persan, sémite, l'article, *er el*, *tze* se place avant. Il en résulte quelquefois dans les langues dérivées des pléonasmes. Quand on dit par exemple *le bon-heur*, cette expression comprend : 1° l'article initial synthétique final et 2° l'article analytique antécédent ultérieurement introduit.

Cette inscription offre un exemple de ce genre qui montre une influence sémite : *tra-ul-χnisla*, qui veut dire : au delà de-*les*-îles étrangères.

En chinois, comme mot isolé et non comme désinence, *er*, *el*, *tze* veulent dire fils. C'est une ressemblance ancestrale avec l'étrusque qui, dans les noms propres, donne au suffixe *al* la valeur de fils, puisque des inscriptions bilingues donneront *natus* comme traduction.

10 **Afl. Hustnal. seχ. farθana.**

Afl. Hustnal, servante, vierge.

L'adaptation des mots grecs σηκις et παρθενοσ est trop facile pour qu'il soit utile d'insister. Le σηκις des Grecs se relie d'ailleurs au verbe *sequi* des Latins et au *saka* (suivante, échanson) des Persans.

11. **Larθi. Einanei. Seθres. seç. Ramθas. Urusla. Ecnatial. puca. Larθl. Cuclnies. Velθ++++. avils huθs. celχls.**

Larθi Einanei Seθres, servante de Ramθas Urusla Ecnatial, veuve de Larθl. Cuclnies Velθ++++ d'âge qui ne peut (οὐδε, οὐδείς) être déterminé (*qualisqualis*).

Cette inscription renferme également le terme *Seχ*, mais avec la variante *Sec*. Elle contient aussi le terme *puia* que l'on peut, semble-t-il, traduire par *vidua* en raison de l'analogie avec le persan *biwa*. En grec, cette expression se rattacherait à παυω. Il est à remarquer que cette épitaphe est rédigée avec une tournure plutôt analyti-

que, contrairement aux autres textes, ce qui rappelle les tournures celtiques.

12. **Larθi Velθurus seχ Velusla**
Velusla servante de Larθ Velθurus.

13. **Hermial. Capznasla. man. seχis. Capzna.**
Hermal Capznasla née de la servante Capzna.

Cette épitaphe mérite de fixer l'attention, car elle peut servir à éclairer les procédés grammaticaux étrusques : *Hermi-al* semble être un génitif en *i* et, comme *al* en turc signifie race, l'ensemble semble exprimer : fils ou fille de *Herm* ou *Hermus*. *Capzna* paraît être le nom de la mère et le mot *Capzn-asla* en est une confirmation, car *asla* s'apparente au turc arabe *asl* et à ses dérivés *assil*, *ussela*, qui expriment l'origine. *Capzn-asl* voudrait dire née de *Capzn-a*. D'autre part, la désinence *a* est probablement destinée à marquer le sexe féminin, de sorte qu'il s'agirait d'une fille naturelle de Hermus et de Capzna. Quant au mot *man*, il correspond trop bien à l'arabe *min*, au persan *man* et au latin *manatus-emanatus* pour qu'on puisse lui attribuer un autre sens que *natus*.

14. **Eit. piscri. sure. Arnθalitle. Pumpus.**
(Sur une statuette d'enfant.)

Formé (ειδω) d'un burin (ξερος), sûr (*securus*), un petit (λιτος) Arnθ, Pumpus!

15. **Camnas. Larθ. Larθals. Atnalc. clan. an. suθi. lautni. zivas. cerixυ. tesamsa. suθiθ. atrsrc. escuna. catri. suθiti. munθ zivas. mursl. XX.**

De Camnas Larθ, famille Larθals Atnalc, voici (*en*) le tombeau (*subtus-sedes*). De la défunte (ληθω-λανθανω), les joyaux (σεβασ) avec amour (*care*) amassés (τασσω-μαενεω) sont enterrés (*subdo*). Que, par une atroce (*atrox*, *ater*) effraction (ερεικω, ερειξισ), nul (*aliquis*) ne dérobe (*mundo-emundo*)

le trésor sacré (σέβας) soigneusement (*caute*) enterré (*subditus*). Morte à 20 ans.

Le mot grec σέβας mérite une mention spéciale. C'est le persan *shiwa-baz*, qui veut dire le bagage (*baz*) de l'amour, de *Civa*, dieu de l'amour et de la mort. C'est un mot d'origine franchement aryenne que l'on peut traduire exactement par joyaux, bijoux, etc.

On pourrait multiplier les textes et choisir d'autres exemples; mais ceux qui précèdent suffisent à donner un exemple des difficultés de la langue étrusque et de son mode de formation.

L'étrusque abonde en mots composés, comme le grec d'ailleurs. *Vipinal-semgal ls-zilcnu*, sont des exemples dont il n'est pas toujours facile d'établir la composition. Cette difficulté est d'autant plus grande que la vocalisation est imparfaite et que, comme dans les langues sémitiques, il faut deviner la vocalisation, et qu'il convient en outre, comme dans le turc et le nordique, d'harmoniser les voyelles.

Si l'on veut aller plus loin que l'étude du vocabulaire et ébaucher les rudiments d'une grammaire et d'une syntaxe, on s'aperçoit bien vite que, la plupart du temps, la dépendance des mots est surtout indiquée par leur position, ainsi que dans toutes les langues synthétiques.

Il y a évidemment une ébauche de déclinaison, mais fort rudimentaire, et surtout apparente dans les noms propres. On distingue vaguement des nominatifs en *us* et en *a*, des génitifs en *i* et en *s*.

Quant aux verbes, leur conjugaison semble encore plus incomplète, et même quand la fonction verbale est nettement établie comme dans les exemples, *flerθrce*, *capen*, θ*unz*. Il apparaît fort difficile de retrouver par comparaison avec le latin ou le grec un temps des verbes : θυνω, καπω, *fléo*.

Le mot *flerθrce* semble se décomposer en la racine *fler* et en un suffixe que l'on trouve dans d'autres textes avec le sens *d'iterum*, de δωρον, de *retour*.

Ce fait semblerait prouver qu'à l'exemple du turc, l'étrusque formeles modalités verbales par l'adjonction d'un suffixe adverbial postposé à la racine.

Toutefois les formes verbales sérieusement établies sont trop peu nombreuses pour qu'on puisse utilement s'appuyer sur elles.

En résumé, et tel est le but de ce travail, la première étape à franchir, si l'on veut arriver à interpréter l'étrusque, est celle qui consiste à établir un vocabulaire de mots, de racines, à sens bien déterminé.

Pour franchir cette première étape, il faut établir des comparaisons avec le grec, le latin, le turc, l'arabe et le persan, qui sont les sources des vocables étrusques. C'est en suivant cette voie que nous avons pu établir avec probabilités très grandes le sens des mots : *lupu*, *puia*, *secutus*, *avil*, *ril*, dont les auteurs ont donné des interprétations très variables.

Quand un vocabulaire suffisamment riche sera ainsi obtenu, on pourra dégrossir le sens d'une inscription étendue et ébaucher seulement à ce moment l'étude de la grammaire et de la syntaxe.

Si les essais de déchiffrement sont restés infructueux, c'est parce que l'ordre inverse a été suivi.

En voulant ainsi pousser à ses dernières limites l'analyse grammaticale, on en est arrivé à dissocier les mots étrusques, en racines monosyllabiques. Or les racines monosyllabiques sont en nombre limité et forment la base de toutes les langues. C'est ainsi, par une dissection trop profonde et trop hâtive, que l'on a pu être conduit à établir des connexions et des parentés fictives entre l'étrusque et les langues les plus disparates.

Ce défaut est nettement sensible dans le livre de Martha (5) qui compare, à l'exemple de quelques Allemands, l'étrusque aux langues du groupe finnois. Cette même erreur a

(5) Martha : *La langue étrusque*, Paris, 1919.

conduit H. de Barenton (6) à considérer l'étrusque comme un dialecte égyptien ancien.

Plus logique était le mode de procéder de Carra de Vaux (7), qui s'était borné à comparer les racines et qui avait été ainsi amené à constater des analogies turques, très évidentes, mais dont il n'a pas fait état dans les transcriptions.

D'ailleurs ces connexions n'ayant d'importance que pour expliquer certains termes manifestement étrangers, le plus important est d'établir les affinités grecques et latines, qui sont logiquement les plus proches et qui seules peuvent permettre de donner aux textes étudiés un sens véritablement logique, ainsi que nous nous sommes efforcé de le faire ressortir dans cette étude.

GABRIEL ARTHAUD.

(6) Barenton (Hilaire de) : *La langue étrusque, dialecte égyptien*, Paris, 1920.
(7) Carra de Vaux : *La langue étrusque*, Paris, 1911.

PIERRE LOUŸS
ET L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

MILLOT, SCARRON ET « L'ESCOLE DES FILLES », 1655

—

Pierre Louys n'a pas été seulement un grand prosateur de la lignée d'Anatole France et un poète remarquable, mais encore le bibliophile le plus érudit de son temps. Il aimait les livres avec passion, particulièrement les éditions rares et curieuses des XVIe et XVIIe siècles. Ses articles, dans la *Revue des livres anciens,* sont de petits chefs-d'œuvre de science et d'esprit. Mon projet de bibliographie des *Recueils de poésies libres et satiriques publiés depuis 1600 jusqu'à la mort de Théophile de Viau* (*1626*) m'a donné l'occasion de le connaître. Il l'a intéressé à tel point qu'il m'a envoyé spontanément nombre de renseignements précieux. A peine cette bibliographie achevée, il m'a demandé même d'en revoir les épreuves. J'ai subi tout de suite le charme qui se dégageait de sa personne. Son aménité, sa courtoisie, sa délicatesse le rendaient irrésistible. Ses connaissances bibliographiques — elles embrassaient toute notre ancienne littérature — vous tenaient dans la surprise et dans l'enchantement. Nul n'a su lire comme lui, rien ne lui échappait; aussi les ouvrages qu'il a annotés constituent des documents d'un prix inestimable. Cette expression imparfaite d'un enthousiasme sincère sera mieux traduite en apportant ici une preuve entre cent de sa sagacité. Pour ce faire, il n'y a qu'à publier une des nombreuses lettres qu'il m'a adressées.

Avant de reproduire cette lettre de Pierre Louys, quel-

ques mots d'explication sont nécessaires. Dans nos *Mélanges sur le libertinage au XVII[e] siècle,* un article sur le procès de *L'Escole des Filles,* le premier livre intentionnellement obscène écrit en français, avait retenu son attention. Pour saisir toute l'importance des déductions imprévues qu'il a tirées du texte des pièces originales, il nous faut mettre en parallèle le résumé que nous avions fait de ce procès et sa lettre :

Dans les premiers mois de 1655, avant Pâques, Michel Millot l'aîné, payeur ou contrôleur des Suisses, a achevé *L'Escole des Filles.* Il avait communiqué son travail à un « gentilhomme servant du roi » nommé Jean L'Ange, et à un jeune homme, frais émoulu du Collège de Clermont, Claude Le Petit. L'Ange, séduit par la nouveauté de l'ouvrage, qui répondait à ses goûts — c'était le premier livre intentionnellement obscène écrit en français — ou par l'appât du gain (*L'Escole des Filles,* en se vendant sous le manteau, avait chance de trouver de nombreux acheteurs) s'engagea à participer aux frais d'impression pour un quart et à corriger les épreuves; Millot supportait les trois autres quarts. Claude Le Petit, dont le tempérament était le plus libertin du monde, dut également revoir le texte et y mettre probablement du sien. Meilleur juge que quiconque, et pour cause, il se réserva de célébrer l'auteur : le madrigal à M. Militot, placé en tête de *L'Escole des Filles,* est de lui. Enfin L'Ange, ayant eu la pensée d'agrémenter le volume d'un frontispice, le commanda à Chauveau qui, bientôt, lui livra le dessin, puis la planche. Le manuscrit copié par L'Ange, celui-ci et Millot s'adressèrent au libraire-imprimeur Louis Piot, qui demeurait en la terre de Cambrai, paroisse Saint-Benoist, et traitèrent avec lui au prix de dix livres la feuille. Piot, pour la forme, leur demanda s'ils avaient le privilège. L'Ange s'engagea à lui en apporter un. Ce jour-là, les trois compères ne purent certainement pas se regarder sans rire. En tout cas, Piot ne montra aucun empressement à attacher son nom à *L'Escole des Filles.* Afin de laisser croire qu'elle avait été imprimée en Hollande, on tomba d'accord de mettre au titre non *Paris,* avec l'adresse de Piot, mais simplement *A Leyden.* Quant à l'auteur, il gardait aussi l'anonymat. A quoi eût rimé un privilège pour cette publication clandestine? L'impression

commença quelques jours après Pâques. Millot et L'Ange, conformément à leur promesse, versèrent chacun leur quote-part à Piot qui, au moment où se terminait le tirage des feuilles, dans le courant du mois de mai, était entièrement payé des trois cents exemplaires, dont deux cent cinquante sur papier ordinaire et cinquante sur papier fort, destinés à de notables personnages. La plus grande partie des exemplaires en feuilles fut portée dans l'appartement qu'habitait Millot sur le quai Notre-Dame, et le reste (soixante-quinze) remis à L'Ange. Ce dernier donna à Louis Framery vingt-deux exemplaires à relier en sa présence, sur lesquels il en préleva huit ou neuf qu'il offrit à Scarron, dont celui de Fouquet. Chauveau, le graveur du frontispice, en eut deux. Peu de jours après, L'Ange retourna chez Framery avec deux douzaines d'exemplaires et le pria de les relier d'urgence; mais Framery, probablement sur la suggestion de Piot, les porta chez Robert II Ballard, syndic des libraires.

Millot et L'Ange n'avaient aucune raison de s'inquiéter; ils comptaient sans leur imprimeur, fort vilain personnage. Une fois désintéressé, Piot n'avait eu qu'une pensée : celle d'échapper au châtiment si *L'Escole des Filles* venait à être connue de la justice. Un seul moyen s'offrait de prévenir ce péril : livrer ses complices en les dénonçant au Procureur général du Roi, à la condition d'obtenir pour lui-même la certitude de l'impunité. Le drôle n'hésita pas à l'adopter. Il se rendit sur l'heure chez Ballard et lui confia ses perplexités. Le syndic des libraires n'était pas assez sot pour croire à l'histoire du privilège, mais il y avait en jeu une question de solidarité professionnelle. Il accepta de prévenir le Procureur du Roi, si Piot s'obligeait à révéler le nom de l'auteur de *L'Escole des Filles* et à indiquer l'endroit où les exemplaires étaient déposés. Piot répondit affirmativement. Ballard avisa le Procureur du Roi de l'engagement du dénonciateur, mais sans le désigner, engagement lié à la promesse écrite que ce dernier ne serait inquiété « ni dans sa personne ni dans ses biens ». Le Procureur du Roi ayant acquiescé, Piot fournit à Ballard les renseignements promis, et il fut entendu entre eux qu'il les renouvellerait devant le Bailli du Palais; celui-ci, de son côté, confirmerait la promesse du Procureur du Roi. Le 12 juin, Piot prévint Claude Hourlier, bailli du Palais, que L'Ange devait, ce jour même, entre sept et huit heures du soir, se présenter chez Nicolas de La Vigne, sous l'escalier de la Cour des Aydes, pour lui

vendre cinquante exemplaires de *L'Escole des Filles*. De concert avec ce libraire, Piot avait tendu le piège. L'Ange, quoique exact au rendez-vous, n'apportait aucun exemplaire de *L'Escole des Filles*. Escorté du syndic des libraires et de ses adjoints, Hourlier arrêta « le gentilhomme du roi » au moment où il sortait du Palais de Justice et, sans désemparer, alla perquisitionner en sa présence dans la chambre qu'il occupait rue des Rosiers, chez la dame Faret : douze exemplaires reliés, le manuscrit relié en parchemin et quelques épreuves du frontispice, tel fut le butin. De là, le Bailli du Palais se transporta chez Millot; il y saisit des exemplaires en feuilles de *L'Escole des Filles*, assez nombreux pour former « la charge d'un crocheteur ». Devant l'attitude hostile de quelques personnes étrangères, amis ou voisins, il n'osa appréhender Millot, comme il en avait reçu l'ordre. Nous ne raconterons pas l'interrogatoire de L'Ange, les variations de son système de défense, ni les dépositions de Chauveau et de Framery, ni celle de Piot. Le 13 juin, le Procureur du Roi rendit une ordonnance de prise de corps contre Millot qui, bien entendu, fit la sourde oreille. L'Ange, interrogé à nouveau, reconnut que le manuscrit était de sa main, et le 22 juin, il était incarcéré définitivement à la Conciergerie. Le 25 juin, nouvelle ordonnance publiée à son de trompe à l'intention de Millot. Le 14 juillet, L'Ange fut confronté avec Chauveau et Framery; on oublia Piot volontairement. Le 4 août, Robert Ballard comparut devant Hourlier et ses conseillers. Sa déposition relata comment Piot s'était fait le pourvoyeur de la justice, à la condition d'être mis hors de cause. Un dernier interrogatoire de L'Ange porte sur la *Bulle orthodoxe* (elle tenait la place du privilège!); ce hors-d'œuvre, à défaut d'autre mérite, garde celui de ne laisser planer aucune équivoque sur les intentions de l'auteur. Le Procureur du Roi rédigea ses conclusions; les juges de la Cour du Bailliage du Palais ne les acceptèrent qu'en partie. Deux jours après, Millot, contumace, était condamné à être pendu en effigie à une potence placée sur le Pont-Neuf, à l'extrémité de l'île du Palais. Un tableau attaché à ladite potence portait les causes de la condamnation; et tous les exemplaires saisis de *L'Escole des Filles* devaient être brûlés avec la potence et l'effigie de Millot. De plus, les biens du condamné étaient confisqués et l'amende fixée à 400 livres parisis; Jean L'Ange s'en tirait avec trois années seulement de bannissement de la Prévôté de Paris et 200 livres parisis

d'amende; l'amende honorable, tête nue, devait être faite dans la Chambre du Bailliage du Palais.

Quant à Piot, la sentence disait qu'il serait pris « et appréhendé au corps » : c'était là une satisfaction platonique donnée à la loi. Elle ne pouvait que rester lettre morte.

La sentence fut exécutée le 9 août. C'est seulement le 8 octobre suivant que L'Ange fit son amende honorable et sortit de la Conciergerie.

Millot, caché à Paris, payant d'audace, interjeta appel deux jours après, le 13 août, alléguant qu'il était, à ce moment, avec les troupes du roi en Lombardie! Il a oublié de se constituer prisonnier pour permettre à l'instruction de se rouvrir et de réviser son procès.

Voici maintenant la lettre de Pierre Louys :

7 décembre 1920.

Cher Monsieur, les pièces du procès Millot valent mieux que *L'Escole des Filles*. Le procès de 1655 ne ressemble guère à celui de Claude Le Petit, et vous avez fait là une trouvaille d'un caractère singulier. L'impression générale que j'en garde est celle-ci :

Le procès n'est pas sérieux.

Millot se moque de la police, et lui ferme sa porte au nez. Contumax, il fait appel, étant au service du Roi, et pas une main ne l'appréhende. Il se moque de tout. Il sait qu'on n'osera même pas l'interroger.

L'accusation veut donc détruire le livre sans détruire Millot.

Millot n'est pas l'auteur.

Comment se fait-il que l'on ne soumette à la confrontation ni même à l'interrogatoire les deux dames qui avaient reç' en nombre *L'Escole des Filles* :

1° La dame Faret;

2° La dame Scarron.

La dame Faret se trouve en possession du manuscrit (original? ou copié).

La dame Scarron, mariée depuis quatre ans, accomplit sa vingtième année de créole mal assouvie. Elle ne s'appelle pas Maintenon, mais Fanchon pour les messieurs.

Comment son pauvre mari eût-il accepté *un seul* exemplaire de ce premier livre obscène, — et comment en a-t-il

reçu huit ou neuf, si Fanchon d'Aubigné n'est pas l'auteur ou la victime de *L'Escole?*

Scarron est un des rares auteurs qui démentiraient tristement la loi si juste et si tendre de Mallarmé : « Un volume de vers, c'est toujours très bien. »

Le travestissement de Virgile est une honte. Et pourtant, je ne crois pas que Scarron fût capable de prostituer le prénom de sa femme deux cent vingt-quatre pages durant.

Si oui, Scarron fut complice ou complaisant.

Si non, il fut accusateur.

De toute façon, les « huit ou neuf » exemplaires qu'il reçut paraissent être classés au cœur de cette histoire.

Qu'en pensez-vous? Ne croyez-vous pas qu'après avoir trouvé le dossier, vous seul pourriez élire le nom que la justice a dû connaître? Mes hypothèses ne sont ici qu'un prétexte à vous écrire la haute valeur de vos découvertes et la gratitude que l'histoire littéraire vous devra perpétuellement. Veuillez en agréer le témoignage personnel, au nom d'une amitié qui vous est dévouée.

Signé : PIERRE LOUYS.

J'ai l'exemplaire Auvillain-Béhague de 1668 avec le frontispice.

Pierre Louys, d'un premier coup d'œil, a dénoncé les lacunes volontaires de l'instruction du procès intenté à Millot et à L'Ange, en attirant l'attention sur le rôle capital de Scarron et de sa femme.

Toutes ses déductions sont exactes.

MILLOT N'EST PAS L'AUTEUR DE « L'ESCOLE DES FILLES »

Au moment où il est interrogé, le jour même de son arrestation (12 juin), Jean L'Ange ignore si Millot a été également « saisi au corps », aussi essaie-t-il de donner le change sur le nom de l'auteur de *L'Escole des Filles,* en désignant le comte de Solan ou le comte de Cramail mort neuf ans auparavant!) Puis, voyant l'invraisemblance de ces deux attributions, il se borne à dire : le manuscrit de cet ouvrage lui a été communiqué par Millot

qui l'aurait en mains depuis six ou sept mois et lui, L'Ange, n'a vu ledit manuscrit que depuis un mois.

Enquis s'il ne sçait pas bien l'auteur de L'Escole des Filles.

A dit qu'il est du comte de Solan ou du comte de Cramail et que le manuscrit a été donné audit Dumas.

Enquis s'il ne sçait pas à qui ledit Dumas a donné l'exemplaire et qui estoit l'imprimeur.

A dit que lorsque ledit Dumas luy a donné quelques escripts que la coppie avait été envoiée en Hollande pour en tirer des exemplaires.

Enquis s'il a veu ladite coppie entre les mains dudit Dumas.

A dit que ses précédentes réponses ont receu quelques desguisements et ne voudrait signer le présent interrogatoire, que ses réponses ne contiennent vérité et se sent obligé de dire que ledit manuscript luy a esté communiqué par le s^r Millot l'aisné, demeurant Isle Notre-Dame, sur le quay qui regarde le port au foin, proche le sieur Charon, trésorier.

Enquis si lesdits exemplaires qu'il a recogneus avoir eu entre les mains ne luy ont pas esté donnés par ledit Dumas ou par ledit Millot.

A dit que lesdits exemplaires luy ont esté donnés par ledit Dumas et non par un autre.

Enquis si ledit livre porte le nom de celui qui l'a intitulé.

A dit que non.

Enquis en quel temps ledit Millot l'aisné lui a fait veoir ledit manuscript de L'Escole des Filles. *Et s'il y a longtemps que les exemplaires que le respondant nous a recongneus avoir eus, combien il y a qu'ils lui ont esté donnés.*

A dit qu'il y a six ou sept mois que ledit manuscript est entre les mains dudit Millot et que depuis ung mois seulement, il luy en a fait veoir.

Enquis si ledit Millot a fait veoir au respondant ledit manuscript.

A dit que ledit Millot luy a porté chez luy ledit manuscript et qu'il l'a veu aussi en la maison dudit Millot.

Le lendemain, 13 juin, dans son second interrogatoire, L'Ange, obligé de préciser et ayant su peut-être que Millot avait fait faux bond à Claude Hourlier, ne craint plus de démenti; il reconnaît que le manuscrit, « relié en parche-

min » (1), est de sa main, bien que Millot en soit l'auteur. Celui-ci se serait borné à lui communiquer ce qu'il faisait. Le Bailli du Palais écoute placidement les explications de l'inculpé, il n'a pas l'air de suspecter sa sincérité!

Enquis s'il cognoist le manuscript intitulé L'Escole des Filles *sur la première page et plus bas* agere et pati *que luy avons représenté.*

A dit après luy avoir esté représenté que ledit manuscript est escript de sa main mais que les exemplaires ne comprenant pas tout ce qui est incéré dans ledit manuscript dont l'autheur et luy ont voulu suprimer quelques parties par ce qu'ilz l'ont cru trop libre et contraire à la discipline chrestienne.

Enquis s'il n'est l'autheur dudit livre.

A dit que non.

Enquis du nom de l'autheur et s'il n'a pas travaillé avec luy.

A dit que c'est le s[r] Millot l'aisné, payeur des Suisses du Roy, qui demeure Isle Notre-Dame sur le quay qui regarde le port au foin, qui est l'autheur dudit livre et n'a contribué en aucune façon à l'ouvrage dudit livre, sinon qu'il peult avoir assisté l'autheur à voir le livre et en considérer l'épreuve.

Enquis comment il sçait que ledit Millot est l'autheur dudit livre et l'a veu travailler audit livre.

A dict qu'il sçayt que ledit Millot est l'autheur dudit livre pour l'avoir veu travailler après et que de temps en temps il lui communiquoit ce qu'il faisoit.

Enquis si ledit respondant n'a pas esté trouver le nommé Piot, imprimeur, pour le prier d'entreprendre l'impression dudit livre.

A dict que le s[r] Millot et luy ont esté conjointement.

Enquis s'il a contribué aux frais nécessaires pour l'impression dudit livre.

A dit qu'il a avancé le quart des frais qu'il a convenu de faire et que le reste a été fourny par ledit Millot.

Un peu moins de deux mois après, le 4 août, au troisième interrogatoire, L'Ange se borne à confirmer à

(1) « Où estans (chez la dame Faret) nous aurions trouvé... le manuscrit du mesme livre aussi relié en parchemin... » (Procès-verbal de Claude Hourlier du 12 juin 1655.)

Claude Hourlier sa déposition précédente et affirme ne pas posséder une ligne de l'écriture de Millot, de façon à permettre de pouvoir la confronter avec les corrections du manuscrit.

Enquis sy le manuscript trouvé en sa chambre et qui luy a esté cy devant et à présent représenté n'est pas escript de sa main, s'il n'en est pas l'autheur et n'a pas donné charge au nommé Piot, libraire, d'insérer au bas dudit la Bulle orthodoxe.

A dict qu'il recognoist avoir escript mais c'est le nommé Millot qui en est l'auteur ou traducteur (2) et que les exemplaires ne sont pas conformes au manuscript.

Ce fait luy avons représenté deux feuilles de papier, l'une plyée et l'autre simple où sont escripts plusieurs noms et des sommes qui ont esté payées pour la relliure desdits livres qui ont esté distribués.

A dict qu'il recognoist avoir escript lesdits mémoires qui ont esté de luy à l'instant signez.

Enquis s'il n'a pas des lettres dudit Millot ou écritures par le moyen de quoi l'on peut cognoistre que la correction qu'il met en avant est de la main dudit Millot.

A dict qu'il n'en a point, mais lorsqu'il se trouvera de l'escriture dudit Millot, elle se cognoistra conforme à la correction dudit livre.

Aux yeux les moins prévenus, L'Ange charge Millot pour se décharger lui-même, et, on doit le reconnaître, ni l'un ni l'autre ne paraissent avoir composé ou traduit *L'Escole des Filles.*

D'où provient, en effet, ce manuscrit « relié en parchemin », de l'écriture de L'Ange, qui existait depuis « six ou sept mois »? Le Bailli du Palais s'en désintéresse, il se refuse à douter de la culpabilité de Millot.

Cette ligne de conduite est celle qu'il a suivie en per-

(2) La *Bulle orthodoxe* joue le rôle de privilège, son texte ne laisse aucun doute sur les intentions érotiques de l'auteur de *L'Escole des Filles.* Nous l'attribuons à Claude Le Petit à qui l'on doit incontestablement le madrigal *A M. Militot,* placé en tête de cet ouvrage.

L'Escole des Filles est peut-être imitée plutôt que traduite de l'italien de *Puttasio errante* ou de la *Creanza della donna.* Si Alcide Bonneau (Isidore Liseux) vivait encore, il pourrait nous fixer à ce sujet, grâce à sa connaissance des érotiques italiens.

mettant à Millot de s'échapper pour qu'il n'ait pas à s'expliquer avec L'Ange. Le Payeur des Suisses n'avait rien à craindre. Condamné par contumace le 9 août à être pendu et étranglé et, en attendant, brûlé en effigie, il fait appel de cette sentence, deux jours après, le 11 août, dans les formes régulières; et le 13 son appel est enregistré.

Nosseigneurs,

Je, Michel Millot, disant que le nommé Lange aiant esté accusé d'avoir fait imprimer un livre deshonneste pour raison de quoy aïant esté constitué prisonnier, il a pris le temps et occasion que le suppliant est employé dans les armées du Roy pour se descharger de son crime sur lui et soubz prétexte de l'accusation dudit L'Ange on a fait le procès criminel audit suppliant au bailliage du Palais où il a esté condamné par deffault et constumace par sentence du IX aoust dernier, de laquelle sentence le suppliant est conseillé d'interjeter appel. Ce considéré, nosseigneurs, il vous plaira recepvoir le suppliant appelant de ladite sentence du IX aoust dernier, le tenir pour rellevé, ordonner que sur ledit appel les parties procedderont devant la Cour en laquelle le procès, charges et informations seront apportées, à ce faire le greffier contraint par corps, cependant deffense de mettre ladite sentence à exécution et passer outre au préjudice dudit appel, offrant se mettre en estat dans tel temps qu'il plaira à la Cour, attendu que maintenant il est employé au service du Roy en son armée de Lombardie.

Soit monstré au Procureur général du Roy. Fait en Parlement le XI aoust 1655.

Je n'empesche pour le Roy le suppliant estre receu appelant, tenu pour bien rellevé, permis d'intimer qui bon luy semblera, audience sur l'appel, donné aux partyes au premier jour et au surplus seront les charges et informations apportées, à ce faire le greffier contraint pour icelles à moy communiquées prendre telles conclusions que de raison.

Soient les informations apportées à ce faire le greffier contraint par corps. Fait en Parlement le XIII aoust M. VIᵉ LV, sign. Gillet.

Signifié le XIII aoust M. VI. LV à Mᵉ Charpentier, greffier du bailliage du Palais, auquel j'ay fait commandement d'apporter incessamment au Greffe de la Cour les charges et

informations mentionnées, et pour son privilège ay laissé vingt solz. Signé : Tancard (?)

Pierre Louys a vu juste en disant que le Bailli du Palais « a voulu détruire le livre *L'Escole des Filles* sans détruire Millot ».

SCARRON ET SA FEMME AU CŒUR DU PROCÈS DE « L'ESCOLE DES FILLES »

Scarron est mis en cause dans le premier interrogatoire de L'Ange du 12 juin 1655 :

Enquis quel subjet ledit de Lavigne (*libraire*) *peut avoir été de le faire arrester prisonnier.*

A dit que ledit de Lavigne voulant avoir du respondant quelques livres et le respondant ne lui pouvant fournir ne les ayant pas, en haine de ce ledit de Lavigne peult avoir donné advis qu'il avoit donné des livres à quelques particuliers mesme au s[r] Scarron.

Enquis quel nombre de livres L'Escole des Filles *il peut avoir fourni au sieur Scarron.*

A dit que le s[r] Scarron en peut avoir de luy respondant huit ou neuf qu'il peut avoir donné à ses amis.

Enquis combien il y a qu'il cognoist le sieur Scarron et quelle habitude il a avec lui.

A dit qu'il y a cinq ou six mois et le veoit quelquefois.

Et il n'est plus question du malade de la Reine.

Cependant si le Bailli du Palais tenait à être fixé sur les relations de L'Ange, il n'avait qu'à interroger la « dame Faret » chez qui le gentilhomme du roi avait élu domicile... Il s'en est bien gardé. Pourquoi cette réserve dès le début de l'instruction ?

La rue des Rosiers n'était pas bien éloignée de la rue Neuve Saint-Louis où demeuraient Scarron et sa femme. La veuve de l'académicien n'aurait-elle pas été des amies de Fanchon d'Aubigné ?

Est-ce ce motif qui a empêché Hourlier de s'enquérir des destinataires des huit ou neuf exemplaires de *L'Escole des Filles* remis à Scarron ? Il est étrange que ce

magistrat n'ait pas eu la curiosité de connaître à quel titre Scarron les avait reçus. D'ordinaire, les premiers exemplaires d'un ouvrage vont à l'auteur ou au collaborateur principal. Cet auteur, ce collaborateur, en l'occurrence, serait-il Scarron? Si oui, Millot et L'Ange n'auraient été que les intermédiaires entre le « Malade de la Reine » et l'imprimeur. L'Ange a précisé que le manuscrit « relié en parchemin » datait de six à sept mois et la connaissance qu'il avait faite de Scarron de cinq à six mois. Une erreur de mémoire d'un mois serait possible. Le manuscrit aurait-il été simplement apporté par L'Ange de la rue Neuve Saint-Louis à la rue des Rosiers? etc.

Bien que ces questions restent sans réponse, le seul fait de les poser montre que Scarron, comme l'a pressenti Pierre Louys, est au cœur du procès de *L'Escole des Filles*. Et, à cet égard, aucune incertitude ne peut subsister.

L'attitude de Scarron à ce moment-là en apporte la preuve décisive.

Il publiait depuis le 14 janvier 1655, sous le titre *Epîtres* (3), une gazette burlesque hebdomadaire. A la fin de février, un grave mal d'oreilles, soigné par le chirurgien Cresset, lui fait tomber la plume des mains; il est guéri au début de mai. Dans les deux mois qu'a duré sa maladie, il a donné un seul numéro (8 avril) de sa gazette sur huit. Il la reprend le 5 mai et, jusqu'au 22 juin, il publie six numéros. Jamais il n'a été plus en forme. Le 22 juin, il apprend l'incarcération définitive de L'Ange à la Conciergerie du Palais, et, du coup, son imprimeur, Lesselin, attend inutilement sa copie! Lesselin improvise le numéro du 29 juin, qui est dédié à Scarron, puis la gazette cesse de paraître et reprend seulement le 4 août avec un nouveau gazetier : Julien. Celui-ci manifeste son inquiétude sur la cause du silence de Scarron :

(3) Le privilège du 9 janvier 1655 avait été accordé à Scarron pour ses *Epîtres en vers*, après le n° 4, le 2 février 1655, il cède son privilège à Lesselin.

D'où vient doncques, Monsieur Scarron,
Qu'un Esprit si bel et si bon,
Et tel que le vostre peut estre,
Ne fait plus à présent parestre
Quelque beau plat de son mestier?
Depuis plus d'un mois tout entier,
Et près de deux, que je ne mente,
Un chacun en est dans l'attente...
D'où vient que vos amis fidelles
N'apprennent plus de vos nouvelles,
Et que vous les laissez languir
Dedans un mortel desplaisir
Faute de leur daigner escrire?
Pour moy je n'en sçaurois que dire;
Et je ne comprends pas pourquoy
Vous négligez ce bel employ...
N'est-ce point quelque maladie
Dont vostre verve est refroidie?
Par exemple, un mal de costé,
Ou quelqu'autre incommodité,
La toux, la flèvre ou la migraine
Ou bien quelque douleur dans l'aine...
Ou bien si c'est quelqu'autre chose
Dont nous ne sçavons pas la cause...

En réalité, Scarron, affolé à la nouvelle de l'emprisonnement de L'Ange, met tant de hâte à se cacher qu'il oublie de prévenir Lesselin... et ses propres amis, et ce n'est qu'après l'arrêt du 9 août qu'il donne signe de vie ! Est-il aveu plus formel de sa participation à *L'Escole des Filles ?*

Pierre Louys met en cause Françoise d'Aubigné. La belle Indienne n'a pu ignorer les relations de son mari avec L'Ange et surtout l'existence des huit ou neuf exemplaires de *L'Escole des Filles* apportés rue Neuve Saint-Louis. Immobilisé par sa paralysie des membres inférieurs, Scarron ne pouvait guère dissimuler quoi que ce fût à sa femme des événements de sa vie journalière.

Il nous répugne d'insister sur les conséquences à tirer de cette situation de fait qu'il serait puéril de nier.

Ce simple exposé, témoignage éloquent de la perspicacité de Pierre Louys, serait incomplet si nous omettions le nom du puissant personnage qui a couvert Scarron et

assuré l'impunité à Millot : Nicolas Foucquet. Ce généreux Mécène faisait depuis 1653 une pension de 1600 livres à l'« Empereur du burlesque », et celui-ci lui a marqué, d'une façon ostensible, sa reconnaissance en lui offrant le premier exemplaire relié de *L'Escole des Filles* (4), et en lui dédiant le 15 juillet 1655, au moment critique du procès Millot-L'Ange, sa tragi-comédie, *Le Gardien de soy-même*. Le Surintendant des Finances méritait bien ce double hommage.

FRÉDÉRIC LACHÈVRE.

(4) Cet exemplaire a été saisi en 1661, au moment de l'arrestation de Foucquet, dans un tiroir de la table du cabinet secret d'une maison, avec entrée mystérieuse, que le Surintendant des finances avait fait meubler pour ses maitresses. Les inventaires légaux disent : « un seul petit livre : *L'Escole des Filles*, imprimé à Leyde (c'est la rubrique de l'édition originale) si sale, si impudent et si infâme que nous avons cru devoir le faire brûler ». (Feuillet de Conches : *Causeries d'un Curieux*. t. II, p. 144.)

LE "MERCURE" DE FRANCE

—

Si nous en croyons Jules César (*De Bello Gallico*), le dieu suprême de la Gaule était Mercure. « C'est de lui, écrit-il, qu'on trouve les statues les plus nombreuses, c'est lui qu'ils (les Gaulois) regardent comme l'inventeur de tous les arts ; c'est lui qui préside aux routes et aux voyages ; c'est à lui qu'on accorde la plus grande influence dans les affaires d'argent et de commerce... »

Comme l'a fait remarquer M. Renel (1), il existe d'ailleurs en France, d'après le dictionnaire des Postes, 36 localités dont le nom : Mercœur, Mercuire, Mercoire, Mercurey, Saint-Michel-Mont-Mercure (2), laisse supposer qu'il y eut là jadis un sanctuaire consacré à cette divinité.

Parmi les temples ainsi dédiés à Mercure, plusieurs se trouvaient sur des sommets comme le Puy-de-Dôme, le Donon en Alsace, le mont du Chat en Savoie, le mont Mercure à Andilly près de Langres, le Montmarte près Avallon, le Mont Martre de Paris.

Dans le Dauphiné et la Savoie, on a relevé l'emplacement de vingt-six de ces temples. Mais le plus magnifique de tous était celui du Puy de Dôme. D'après une inscription trouvée dans ses ruines, c'était un des principaux centres du culte national gaulois. On y voyait une statue colossale de Mercure qui, d'après Pline l'Ancien, égalait en grandeur le

(1) *Les religions de la Gaule avant le christianisme.*

(2) Dans toute la Gaule, le christianisme, lors de son évangélisation, a remplacé intentionnellement le culte de Mercure par celui de saint Michel. Le Mont Mercure en Vendée, point culminant des « Alpes Vendéennes » (285 m.), porte à son sommet une église consacrée à saint Michel. La double dénomination de la localité : Saint-Michel-Mont-Mercure, conserve le souvenir des deux cultes successifs. Mais Mi-cha-el, c'est encore l'hermétisme !

colosse de Rhodes. Elle avait été sculptée sous Néron par Xénodore, artiste grec. Elle fut renversée en l'année 264 et le temple détruit par une bande de Germains qui ravagèrent l'Auvergne.

Les fouilles pratiquées ont dégagé les substructions d'immenses constructions entremêlées d'escaliers monumentaux et de terrasses. Le temple, de forme carrée, se dressait sur la terrasse supérieure. Il était luxueusement décoré, les murs étaient construits extérieurement en grand appareil, et en petit appareil intérieurement. On a trouvé un grand nombre de pierres sculptées, de débris de colonnes, de chapiteaux ou de frises, ainsi que des morceaux de marbre fort divers et de provenance parfois lointaine, des objets en bronze, en ivoire, en os, des armes, des monnaies, etc.

D'autre part, M. Grenier, professeur à la faculté des lettres de Strasbourg, a signalé, dans une communication récente au Congrès des Sociétés savantes, l'existence en Alsace de sanctuaires consacrés à Mercure, très antérieurs aux Romains. Le plus célèbre de ces sanctuaires était celui qui s'élevait sur le Donon et dont se voient encore les restes. On y trouve un bas-relief représentant le dieu.

On a trouvé d'ailleurs un peu partout en France des statues, des bas-reliefs, des figurines en bronze ou en terre cuite, représentant Mercure. Le plus souvent, il est figuré sous l'aspect que les Grecs ont donné à Hermès : c'est un jeune homme imberbe, coiffé du pétase, avec des ailes aux chevilles. Il tient le caducée et une bourse, il est accompagné du bélier, de la tortue et du coq. On le trouve aussi parfois, dans ses plus anciennes représentations, accompagné d'un singulier serpent à cornes de bélier.

Toutefois, le plus ancien temple de Mercure en Gaule est très certainement le dolmen de Gavrinis dans le golfe du Morbihan, où se voient sculptés des serpents séparés par des baguettes. Ce nom de Gavrin-is est encore un de ceux qui proviennent de la plus lointaine antiquité et remontent

à la langue atlantéenne et à ses croyances religieuses (3). Il est évidemment le même que celui d'une autre localité morbihannaise : Gourin. Ce mot se rattache au mot hébreu *Goren* G.R.N. qui veut dire « grain » (on retrouve d'ailleurs les mêmes consonnes dans le mot gaulois, hébreu et français). Or, le grain de blé jouait un rôle important dans le symbolisme des mystères d'Eleusis et l'épopte devait comprendre non seulement le symbole profond de ce grain de blé, en tant que semence et germe, mais aussi de l'étymologie radicale des trois consonnes G. R. N., qui composent ce mot dans la kabale et se rattachent au nom divin d'Aor-Agni des traductions atlantéennes (3).



MERCURE. Musée de Saint-Germain (d'après S. Reinach, *Bronze*, p. 68).

Ceci nous prouve les étroits rapports existant entre les mythologies celtiques et grecques.

Nous pourrions d'ailleurs trouver en Gaule, antérieurement à la conquête romaine et aux rapports commerciaux avec la Grèce, d'autres noms sacrés de la mythologie grecque, tels que ceux de Vénus, de Latone, de Rhéa, etc.

Au nom romain de « Mercure », les Gaulois ajoutaient d'ailleurs des épithètes le rattachant à leurs propres traditions nationales ou locales. C'est ainsi que le Mercure du Puy de Dôme s'appelait Mercure Dumias et Mercure Arvernorix, c'est-à-dire Mercure du Dôme et Mercure chef ou roi des Arvernes. Ailleurs, on l'appelait Mercure Visucius (le sage, le savant). A Besançon, il portait le nom de Mercure Cissonius.

(3) Voir dans les *Cahiers du Mois*, février-mars 1925, notre article sur Aor-Agni et dans le *Mercure de France*, 1er mai 1925, notre article intitulé « la Résurrection d'Atlantis ».

Des statues antérieures à la conquête romaine le montrent barbu et drapé. Nous verrons tout à l'heure quels étaient ses noms gaulois et celtiques. Il n'est pas douteux en effet que les conquérants romains substituèrent les noms de leurs dieux à ceux des dieux gaulois, chaque fois que dans les caractères du dieu débaptisé ils avaient reconnu ceux d'une de leurs propres divinités. En réalité, les dieux des divers peuples de l'antiquité se rattachent souvent à des idées si analogues que l'on ne peut s'empêcher d'y voir un courant de traditions primitives.

Les divinités féminines ne sont, de leur côté, que des parèdres, tantôt femmes, tantôt épouses, tantôt mères des divinités masculines, si bien qu'en définitive la multitude de dieux de l'antiquité préchrétienne peut se ramener à un très petit nombre de personnages divins. Peut-être même, sous ces nombreux vocables, se cache-t-il une divinité unique, considérée sous ses multiples attributs. Le polythéisme antique serait dès lors en réalité un véritable monothéisme.

Contrairement à ce qu'il advint des divers dieux celtiques dont les noms se transformèrent en celui de Mercure, la déesse Rosmerta, leur parèdre, conserva longtemps son nom gaulois. Ce n'est pas cependant qu'elle n'ait pu être identifiée à une divinité romaine, car on la trouve tenant une corne d'abondance ou une corbeille remplie de fruits, ce qui l'assimile à la Terre-Mère, désignée par les Romains sous le nom de Maïa ou de Cybèle. La transformation du nom de Rosmerta en celui de Maïa se fit d'ailleurs par la suite, ainsi qu'en témoigne une inscription du musée de Lyon, dédiée à Mercurio Aug. et Maïae Augustæ.

En vertu de la tendance à modifier les rapports familiaux des parèdres, on considérait parfois Mercure non comme l'époux, mais comme le fils de Maïa-Rosmerta. Au XVIe siècle, l'écrivain nivernais Guy Coquille écrivait, à propos de l'antique foire du Beuvray : « Au temps du paganisme, les marchands venaient sacrifier et faire leurs vœux à Maïa,

déesse, *fille d'Atlas* (4), et à Mercure son fils, pour avoir leurs faveurs au trafic de leurs marchandises. »

Autun, où se tenait cette foire, était un centre religieux important. Dans cette antique capitale des Eduens, de même qu'aux alentours, il existait plusieurs temples de Mercure et de Maïa (Cybèle). Le Montmarte dont nous avons parlé plus haut se trouvait sur la route allant d'Autun à Sens ; il était spécialement consacré à Mercure, ainsi que le mont de Sens et le mont Saint-Jean. On a trouvé d'autre part à Mavilly, localité qui n'est pas très éloignée d'Autun, une sorte d'autel sur lequel figure Maïa et dont l'une des faces représente la guérison d'une maladie d'yeux. On y voit aussi le serpent à cornes de bélier. Cet autel provenait vraisemblablement d'un temple consacré à la fois à Maïa et à Mercure-Esculape (5).

Situé non loin de l'antique Bibracte, sinon à son emplacement même, Autun fut, comme Bibracte, un important centre d'enseignement. Dans ses écoles nombreuses venaient s'instruire les fils des plus nobles familles de la Gaule. Sans doute s'y faisaient-ils initier aux mystères de Mercure, dont les noms antiques, avec leurs significations, leur étaient probablement révélés. Ces noms, comme nous allons le voir, étaient d'ailleurs fort différents de celui de Mercure.

§

Sur un autel trouvé à Reims, figure entre Apollon et Mercure un dieu étrange, une de ces vieilles divinités semi-animales des peuples primitifs. Ce dieu est barbu, il est assis, les jambes croisées, sur une sorte de trône, et sa tête est surmontée d'une ramure de cerf ou plus vraisemblablement de renne. Ce dieu, que l'on a appelé Cernunnos en raison de ces cornes, est sans doute le dieu celte Ta-ran dont

(4) Sur la filiation atlantéenne de Maïa, voir notre article du *Mercure de France*, cité ci-dessus.

(5) Les légendes locales racontent qu'il y eut à Mavilly une communauté de druides. Près de là se trouve un petit vallon portant le nom de « baignoires des druides » (R. Gadant : *La religion des Eduens*).

le nom rappelle en effet le mot grec Tarandos qui veut dire « renne ».

Si sur le monument de Reims, qui date évidemment de la domination romaine, il est associé à Mercure et à Apollon, c'est très vraisemblablement parce que le dieu « R-enn » (dont le nom d'origine atlantéenne se retrouve dans celui du dieu Enn des Berbères) possédait, aux yeux des conquérants, des caractères qui l'identifiaient à la fois à Mercure, dieu de la vie, et à Apollon, dieu de la lumière.

Il semble qu'avec ce dieu renne nous remontions jusqu'à la religion des habitants des cavernes. Le renne était en effet dessiné et gravé fréquemment par les hommes de la préhistoire, et il était très certainement associé à des rites magiques ou religieux. A la vue du dieu de l'autel de Reims, notre pensée se remémore la gravure découverte récemment dans la grotte des Trois-Frères (Ariège) et qui représente un singulier personnage, mi-homme mi-animal, dont la tête est également surmontée d'une ramure de renne. On a voulu y voir un sorcier déguisé pour quelque cérémonie magique. Peut-être avait-il l'intention de représenter le dieu « renne ».

Le mot renne paraît provenir de la racine celtique *run* — « courir » (6), racine qui a donné son nom à la primitive écriture appelée écriture runique (runes scandinaves) ; or ces idées de course rapide et d'écriture s'associent bien aux caractères du dieu Mercure, inventeur de l'écriture et messager des dieux aux pieds rapides.

Une autre antique divinité gauloise est ce dieu tricéphale dont l'image figure sur un autel trouvé à Paris. Son identification avec Mercure est plus facile, car il tient de la main gauche une tête de bélier et de la main droite une bourse. Il est en outre accompagné d'une tortue, aussi M. Salomon Reinach n'a-t-il pas hésité à lui donner le nom de « Mercure gaulois ».

Le dieu Thot ou Teutatès des peuplades celtes s'apparente

(6) En allemand *rennen*, courir.

à la fois au dieu Thot-Ermès des Egyptiens et au Gwyddon des triades bardiques. C'est encore Mercure, car, suivant les triades, Gwyddon écrivit sur des pierres les arts et la science du monde, ce qui est précisément l'un des caractères auxquels se reconnaît Mercure. Toutefois Teútatès était une divinité altérée de sang humain, mais il semble, dit M. d'Arbois de Jubainville, que, de ce dieu sanguinaire, les druides ont fait un dieu de bonté. C'est probablement en son honneur que se célébrait chaque année la fête poétique de la cueillette du gui sacré.

Il est encore un autre dieu celtique présentant lui aussi les caractères de Mercure ; c'est le dieu Ogmius ou Ogmi, appelé aussi Ogham, lequel paraît également correspondre au Gwyddon des Triades (7). Lucien, le seul auteur ancien qui en parle, le représente sous l'aspect d'un vieillard revêtu d'une peau de lion et armé d'une massue. Ces attributs l'identifieraient à Hercule, mais Ogmius est suivi de captifs liés par les oreilles à des chaînes d'or et d'ambre partant de sa langue. Leur aspect joyeux montre d'ailleurs que ce sont des captifs volontaires, enchaînés uniquement par le charme et l'intérêt de sa parole, ce qui l'assimile à Mercure, dieu de l'éloquence. La composition de ces chaînes a une signification symbolique évidente. Si celle de l'or est facile à comprendre, il n'en est pas de même de celle de l'ambre. Pour la saisir, il est nécessaire de savoir que certaine variété d'ambre jaune s'appelle *carabé*, mot qui s'associe à *karabos* (scarabée en grec), symbole important de la religion égyptienne ; qu'en outre, l'ambre était recherché des anciens en raison de la force mystérieuse qu'il renferme. Son nom grec *électron* a d'ailleurs donné naissance au mot *électricité*. Remarquons encore que le coq, attribut d'Hermès, s'appelle en grec *alectron*. Cette façon de jouer sur les mots était fréquente chez les anciens qui se plaisaient aux rébus onomastiques (8). Il est donc vraisemblable que

(7-8) Camille Jullian : *Histoire de la Gaule*, tome VI.

les captifs volontaires d'Ogmius sont des initiés auxquels il communique ses enseignements.

Ainsi que Mercure, Ogmius ou Ogham est donné comme l'inventeur de l'écriture. L'ancienne écriture irlandaise s'appelle d'ailleurs écriture *ogamique*. Cette écriture, qui a toujours eu un caractère mystérieux, est uniquement composée de traits au nombre de un à cinq, disposés de part et d'autre d'une ligne principale. Chacune de ces lettres porte le nom d'un arbre différent. L'écriture ogamique est l'une des plus antiques écritures hiératiques. On a prétendu que c'est à elle que les Druides recouraient pour la transmission secrète de leurs doctrines et de leurs enseignements (9). Ils auraient donc eu la connaissance de signes phonétiques, alors que nombre d'autres peuples en étaient encore à l'écriture hiéroglyphique représentant les objets eux-mêmes (10).

Plus tard, ce fut l'écriture grecque qui devint l'écriture sacrée des druides. On découvrit en 1598 près de Dijon le tombeau d'un archi-druide nommé Chyndonax dont l'inscription était en caractères grecs.

Ici un problème se pose : l'écriture grecque a-t-elle été apportée en Gaule par les Grecs, comme on le prétend, ou bien provient-elle d'une primitive écriture celtique et, corrélativement, les mystères grecs dérivent-ils des mystères celtes ou inversement ?

(9) En quoi consistaient ces enseignements ? « Les druides, dit Pomponius Méla, enseignaient sous le secret une quantité de choses aux plus distingués de la nation. » Ces études, qui duraient parfois vingt ans, comportaient la théologie, la cosmologie, la théodicée, etc. L'homme, enseignaient les druides, est souverainement actif, l'activité est la loi suprême de l'univers, et la vie future, au lieu d'être une vie de contemplation et de repos, est une vie active.

Ici se marque nettement la différence entre les deux concepts de la vie : la méditation et l'action ; la première étant plus spécialement pratiquée en Orient où l'on voit des ascètes s'enfermer volontairement pendant des années, parfois même pendant leur vie entière, dans des cavernes murées pour y pratiquer la méditation. Les druides, comme les Grecs, enseignaient, au contraire, que la vie contemplative doit être associée à la vie active.

(10) L'écriture phonétique était également connue dans l'Amérique centrale 3.000 ans avant notre ère (cf. Brasseur de Bourboug, manuscrit Troano). Nous pouvons voir là les connaissances atlantéennes propagées de part et d'autre de l'Atlantique, après la disparition du fameux continent.

On a prétendu, en effet, que Zamolxis, disciple de Pythagore, aurait apporté en Gaule les doctrines pythagoriciennes et que l'écriture grecque y aurait également été introduite par les commerçants et navigateurs de la Grèce.

Ces croyances peuvent être combattues. La doctrine de l'immortalité de l'âme, telle que l'enseignaient les druides, différait notablement de la doctrine pythagoricienne; elle rappelait plutôt ce qu'écrivait Hésiode sur l'île des bienheureux deux siècles avant Pythagore et par conséquent antérieurement à l'enseignement de Zamolxis (11). Les doctrines de Pythagore, en harmonie sur plusieurs points avec celle des druides, constituaient en réalité un développement des idées druidiques.

Quant à la langue des Celtes, son antériorité sur celle des Grecs résulte de ce que cette dernière est également un perfectionnement de la langue celte (il en est de même pour le sanscrit, qui a tant d'affinité avec le celte). Comme l'avait déjà fait observer dom Pezrou en 1703, il y a de nombreux points de ressemblance entre les mots celtes et les mots grecs, mais les premiers sont plus simples que les seconds. Par exemple *forn* (four en celte) devient *fornos* en grec ; canab, chanvre, devient canabos, etc .. La plupart des mots celtes ne sont que d'une syllabe, tandis que les mots grecs qui en viennent ont deux syllabes et même trois. Or, s'il n'est pas de règle générale absolue que les mots les plus longs viennent des plus courts et des plus simples, on peut remarquer que Platon dans le *Cratyle*, cherchant l'origine de certains mots grecs tels que *pyr*, feu, et *udor*, eau, déclare qu'ils sont venus des barbares (12). Or *udor* vient de *dour* qui en celte veut dire eau (ce mot se retrouve dans le nom de plusieurs rivières, comme l'Adour par exemple).

Nous ne poursuivrons pas davantage cette démonstration, mais elle suffit pour nous inciter à voir dans la civilisation grecque un développement de la civilisation celtique ;

(11) Cf. d'Arbois de Jubainville.
(12) Remarquer la similitude entre barbares et berbères.

elle se trouve encore renforcée par cette constatation que le phénicien archaïque, d'où dérivent l'écriture grecque et l'écriture hébraïque, a une analogie remarquable avec les runes celtiques.

A Autun, à la fin du IIIe siècle, sous la domination romaine par conséquent, les cours de cette célèbre université se faisaient en langue grecque ; cette langue était donc devenue celle de l'enseignement de la doctrine druidique.

Ainsi la filiation des connaissances druidiques aux mystères grecs apparaît comme très probable, et l'étude approfondie de la langue grecque et de la construction de ses mots peut réserver plus d'une surprise...

§

Nous allons parler maintenant d'un autre dieu celtique très important et dont on s'est cependant fort peu occupé jusqu'ici, bien qu'il s'identifie plus nettement encore avec Mercure. Il s'agit du dieu Lug ou Lugus, dont M. d'Arbois de Jubainville dit : « Le Mercure gaulois n'est pas autre chose que le Lugus des Gaulois et de l'Irlande (13). »

Il est intéressant de rechercher si ce nom de Lug, antérieur à celui de Mercure, ne se retrouverait pas également dans celui de certaines localités. M. d'Arbois de Jubainville rapporte d'ailleurs à ce dieu Lug tous les noms gaulois en *lugu* ou *lugo*, mais nous pouvons lui rapporter également les noms en *Lag*, *Leg*, *Lig*, ou *Log*. En effet, dans la composition des mots et des noms sacrés, les consonnes seules ont une réelle importance, les voyelles n'y ajoutant qu'un sens complémentaire (14). Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* (Deuxième entretien), J. de Maistre, qui avait pressenti cette loi, écrivait : « Le véritable étymologiste doit faire une attention presque exclusive aux consonnes. Les voyelles représentent les tuyaux d'un or-

(13) D'Arbois de Jubainville : *Les Celtes*.

(14) La langue hébraïque, qui est une langue mère, ne comporte que des consonnes.

gue ; c'est la puissance animale qui ne peut que crier, mais les consonnes sont les touches, c'est-à-dire le signe de l'intelligence qui articule le cri. »

A notre avis, les voyelles (les voix) sont plutôt en quelque sorte la couleur de l'édifice dont l'ossature est constituée par les consonnes (15).

Or, nous trouvons en France un très grand nombre de localités dont le nom paraît dérivé du mot Lug ou plus exactement des consonnes L. et G. Dans le dictionnaire des Postes on trouve les noms des communes ou hameaux de Lugon, Lugo, Lugos, Lugan, Lugagnac, Lugagnan, Lugy, et aussi de Lagor, Loga, Ligugé, etc. On trouve 64 localités dénommées « Loge » et un nombre considérable de « Loges » (Les Loges), mot qui pour bien des raisons doit se rattacher au mot Lug. Parmi ces noms de lieux, il y a une forme constructive particulièrement intéressante, c'est celle qui combine successivement les consonnes L et G avec chacune des cinq voyelles en les faisant suivre de la terminaison « ny ». On trouve en effet les cinq formes ci-après :

Lagny:
Legny ;
Ligny ;
Logny ;
Lugny (14).

Il y a 7 Lugny, 4 Lagny, 18 Ligny, et le mot Lignières, dérivé de Ligny, s'y trouve 22 fois.

On voit combien ce nom de Lug se trouvait répandu sur le territoire de la Gaule, et comme nous sommes loin des 36 localités portant le nom du Mercure romain.

Cette forme du mot Lug, avec sa terminaison en « ny »,

(15) « Chaque mot, dit Bouché de Cluny, est un symbole : les Celtes aimaient à composer des mots à double signification : le sens des mots se trouve dans les monosyllabes qui les composent, c'est là toute la clef de la langue primitive. » En réalité, il faut pénétrer plus loin que les monosyllabes pour saisir le sens des mots formés sous l'action d'on ne sait quelles lois mystérieuses et inconnues, car l'arbre de la connaissance est formé d'écorces superposées.

(16) Je rattacherais volontiers le nom de Cluny au mot Lugny.

pose une curieuse énigme ; sans doute convient-il de la rattacher au mot latin *lignus* — « bois », d'autant plus que le mot celte *Loc* veut dire « bois » ; mais si l'on en veut déduire que cela indiquait l'existence de forêts dans le voisinage, cette explication par trop simpliste, étant donné que la Gaule était couverte de forêts, ne nous satisferait pas, et nous pensons plutôt que le mot bois a ici un caractère mystique comme dans l'expression chrétienne : « Le salut est par le bois » (sous-entendu « de la croix »), car en substituant au mot « bois » son équivalent celte, nous trouverons : « Le salut est par Lug ou Log », ce qui a un sens beaucoup plus profond.

D'après Cailleux (17), l'écriture cunéiforme de l'Orient viendrait des baguettes taillées jetées sur l'autel druidique et servant à l'interprétation augurale selon les figures qu'elles formaient. Or ces baguettes divinatoires se disaient en saxon *Log*. Il est curieux de constater aussi que les tinifars berbères évoquent également cette idée de baguettes.

A la racine L. G. nous rattacherons le mot *Ligure* qui est la plus ancienne appellation des peuples de l'Occident (Camille Jullian), et comme *ur*, équivalent de *our*, veut dire « lumière », Ligure devient *Lumière de Lig ou de Log*. Mais Log est l'abréviation de *Logos*, et quand on réfléchit à l'importance que les Alexandrins et les Pères de l'Eglise attachaient à ce dernier terme, on voit immédiatement qu'une continuité d'idées relie les plus anciens mystères celtiques et même préceltiques aux mystères grecs d'abord et à la religion chrétienne ensuite. Notre dieu « Lugus » apparaît alors comme une préfiguration du *Logos*, du Verbe de l'Evangile selon saint Jean, dont il reproduit exactement le nom.

D'autre part la racine « Lig » se retrouve en latin dans les mots *ligo*, *ligare*, — lier — d'où vient le mot « religion » ; dès lors, le mot « religion » ne peut s'appliquer qu'à Lug.

(17) Cailleux : *Origine celtique de tous les peuples.*

Lug est peut-être également cette autre curieuse divinité celtique qu'est le « dieu au maillet », le Thor scandinave. Sur les vêtements de ce dieu figurent parfois en effet des croix et certains signes dans lesquels M. Camille Jullian voit les lettres latines A et L, représentant le triangle et l'équerre des maçons et des charpentiers. J'inclinerais plutôt à y voir les lettres majuscules grecques Λ (lambda) et Γ (gamma), constitutives du nom de « Lug » ou « Log », puisque, comme nous l'avons dit, l'écriture grecque a été celle des Gaulois, et à voir en elles l'image du compas et de l'équerre des Franc-Maçons. Et si à ces rapprochements entre les mystères chrétiens, la franc-maçonnerie mystique et les anciennes traditions celtiques, nous ajoutions ceux qui existent entre eux et les mystères des Mayas du Yucatan américain, nous entreverrions une sorte de majestueuse unité de croyances et d'enseignements remontant vraisemblablement à l'Atlantide. Quel intérêt puissant présenterait dès lors une telle vision constituant la plus remarquable synthèse, base d'une conception esthétique de l'univers, capable d'apporter sans doute des réponses satisfaisantes aux questions qui se posent actuellement dans les consciences humaines et faute desquelles nous errons en quête d'on ne sait quelle révélation nouvelle !



Dieu au maillet de Vienne (Isère). (Sal. Reinach, *Bronzes figurés*, p. 175.)

En vertu d'une autre loi linguistique peu connue, celle de l'antinomie, au mot *Logos*, qui veut dire *parole* dans le sens de *vérité*, s'oppose le mot germanique *lugen*, qui signifie *mentir*. Remarquons que ce renversement de sens

vient uniquement du changement de la voyelle, ce qui appuie la définition du rôle des voyelles, donnée plus haut. Les consonnes L. G. forment l'armature ; la voyelle donne la nuance. En effet la racine celtique « Lug » veut dire *noir*, de même que le mot grec *lugaios*. Selon ce que je disais plus haut en parlant de la couleur donnée aux mots par les voyelles, l'idée de noirceur s'associe ici à celle du mensonge.

Cela ne veut pas dire qu'il y ait deux dieux, l'un *Log*, dieu de la vérité, et l'autre *Lug*, dieu du mensonge, mais que, d'accord avec la fable d'Esope, la *langue*, la *parole* est ce qu'il y a de meilleur ou de pire selon l'usage que l'on en fait.

Signalons, à ce propos, un nouveau rapprochement entre les symboles antiques du continent européen et ceux de l'Amérique centrale, rapprochement derrière lequel nous pouvons sans doute trouver encore l'Atlantide. Il s'agit de la Gorgone étrusque et de la Gorgone mexicaine, si semblables qu'il est impossible de ne pas leur attribuer une origine commune (18). Or, ces Gorgones sont caractérisées par ce détail que l'une et l'autre ont la langue allongée hors de la bouche ; c'est là un rapprochement avec Ogmius et avec les captifs enchaînés à sa langue. La langue est l'instrument de la parole. Ces deux Gorgones sont donc en réalité des préfigurations du Verbe.



GORGONE ÉTRUSQUE et GORGONE MEXICAINE
(Grav. extraite de l'*Atlantide* de Roger Dévigne.)

Considérons maintenant le retournement du mot « LUG » puisque les inversions étaient fréquentes dans la composition des mots à caractère religieux. Nous aurons alors :

(18) Les Atlantes auraient étendu leurs conquêtes jusqu'en Etrurie.

Gal, Gol, Gil, Gul. Or nous trouvons Gal dans le nom du pays de Galles, dans celui des Gaels, de la Gaule et également dans le nom des prêtres de Cybèle, les Galles (19).

Remarquons aussi que le mot latin *Gallus* désigne le coq, emblème de Mercure et symbole gaulois.

Le mot *Galgal* est à la fois celte et hébreu. En celte il désigne certains monuments druidiques, en hébreu il signifie « roue de feu » et s'applique aux chérubins, animateurs des astres.

Gil se retrouve dans Gilgamès, dieu assyrien.

Gol en celte veut dire crâne (siège de l'intelligence) et nous le trouvons dans le mot hébreu Golgotha, champ du crâne.

Gul étant le nom arabe et persan de la couleur rouge, qui est celle du sang, s'associe par conséquent aux initiations antiques où le sang jouait un rôle si important. En héraldique *gul*, couleur rouge, est devenu *gueules*.

D'autre part, le mot Lug est parfois accompagné de la terminaison *dunum* et forme alors « Lugdunum », nom antique de Lyon, de Laon et de Saint-Bertrand-de-Comminges (anciennement Lugdunum Convenarum) et aussi de Loudun, bien que cette dernière étymologie ne soit pas admise officiellement (20).

D'après M. Camille Jullian, le mot *dunum* signifierait « sommet ». M. d'Arbois de Jubainville l'interprète dans le sens de « forteresse » : Lugdunum, forteresse de Lug. La terminaison dunum se trouve également d'ailleurs dans Augustodunum (Autun), Neviodunum (Isachta), Carrodunum (Dniester), Singidunum (Belgrade), Eburodunum (Brunn en Moravie), Meliodunum, Tarodunum, Cambodu-

(19) Les Galles, qui ont joué un rôle si considérable dans l'antiquité, étaient des mystes ayant reçu l'initiation majeure et atteint le plus haut degré de l'échelle mystique (Graillot : *le Culte de Cybèle*.)

(20) Un archéologue de Loudun, M. Charbonneau-Lassay, m'informe que l'on trouve, en effet, sur des monnaies mérovingiennes, dans la région qu'il habite, les mots Leuduno, Lauduno, Lugduno, Laudunum.

num, etc. (21). On la trouve également dans Châteaudun, Verdun et sans doute aussi dans Donon (22)...

Si nous appliquons notre méthode d'investigation, nous remarquerons que *dunum* est composé essentiellement des trois consonnes D N M, constitutives des mots « DoMiNus » en latin, « DoMiNer » en français, et « DuNaMis » en grec. Or chacun de ces mots caractérise le dieu Mercure sous ses divers aspects mystiques ou philosophiques. Le mot « DuNaMis » notamment signifie *la toute puissance* ; « Dunamis théou », *la toute-puissance de Dieu* et, par extension, le *Tout-puissant, Dieu*. N'oublions pas que Mercure représente le dynamisme universel ; dès lors, la terminaison *dunum*, ajoutée au mot « Lug », lui ajoute un caractère à la fois religieux, sacré et occulte de nature à renforcer, s'il en était besoin, notre conviction que « Lugus » s'identifie bien avec Mercure. C'est donc à lui plus spécialement que convient le titre de « Mercure de France », et la France est bien le pays de *Gal*.

PAUL LE COUR.

(21) D'Arbois de Jubainville : *les Celtes*.

(22) Le mot « dôme » (dans Puy de Dôme où était le grand temple de Mercure dont nous avons parlé), semble aussi un abréviatif de dunum. On le trouve également dans Ven-dôme (Ven-Vénus ?)

RENÉ QUINTON

—

A quarante kilomètres de Troyes, aux confins de la Bourgogne et de la Champagne, dans une plaine que soulèvent de vastes mouvements de terrain, où flottent, dans un air vif, des lambeaux de forêts est, sur les bords de l'Ource, le village de Loches. C'est là que depuis plus de trois siècles se succèdent des générations de la famille maternelle de René Quinton, les Amyot, à laquelle se rattachent, à deux siècles d'intervalle, le traducteur de Plutarque et l'homme de ce propos illustre : On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers, — Danton. Et c'est là que, le 13 juillet dernier, le Dr Jarricot, au bord du caveau qui allait se refermer sur la dépouille de René Quinton, son beau-frère, prononçait les dernières paroles qui lui devaient être adressées à haute voix. Ce suprême colloque ne s'acheva pas par l'adieu coutumier. Combien j'en fus touché ! Quinton n'était pas de ceux à qui on dit adieu. Ses amis conserveront durant leur vie, les ayant gravées dans leur esprit, son image et sa pensée. L'histoire, après eux, fera le reste, l'histoire des idées, l'histoire des sciences, l'histoire aussi telle que la traduisait l'ancêtre Amyot sur le texte de Plutarque.

Ce souvenir de la personnalité de Quinton interdit à ses amis de s'attarder à l'expression de leur douleur. Il leur fait aussi une nécessité de méditer sur sa vie, sur ses idées, sur ce qu'il fut le plus expressément. J'obéis à cette nécessité, et si tout d'abord je recherche le reflet de sa personnalité dans l'image qu'en formèrent à son contact les autres hommes, je recueille ce témoignage apporté par Lucien

Corpechot : « Combien de fois, relate-t-il dans son bel article du *Gaulois*, Barrès m'a-t-il répété que personne ne lui avait donné l'impression du génie comme Quinton ! »

J'assistai au premier éveil de ce sentiment chez Maurice Barrès. C'est chez moi qu'au mois de mars de l'année 1900, il rencontra Quinton pour la première fois. Je reçus peu de jours après ses confidences. Dix ans plus tôt, j'avais moi-même éprouvé une impression identique à ma première entrevue avec Quinton. Quinton avait alors 23 ans. « Génie » est un terme dont je ne suis pas prodigue ; je le prends pourtant ici au sens étroit et physiologique et je tiens pour une bonne fortune exceptionnelle le fait d'avoir assisté à l'épanouissement de cette réussite humaine. Mais combien n'en ai-je pas vu, parmi ceux qui connurent Quinton, recevoir cette même impression que Barrès et moi ressentîmes ! Je n'évoquerai, parmi des souvenirs trop nombreux, que celui de Remy de Gourmont qui ajouta aux lois de constance de Quinton le beau chapitre des lois de constance intellectuelle, et ce n'est certes dans cette revue ni Alfred Vallette ni Louis Dumur qui récuseront mon témoignage.

N'est-ce pas d'ailleurs ce caractère d'exception dont il était marqué qui désigna Quinton à l'admiration et à l'amitié d'hommes aussi divers qu'un Maurras ou un Painlevé ?

N'est-ce pas à cette fascination que se montrèrent sensibles des êtres eux-mêmes exceptionnels, une Segond-Weber, une comtesse de Noailles, un Marey, un général Marchand ?

§

Mais ce que j'ai hâte de rechercher, après avoir constaté ce fait de fascination, c'est le principe d'où il émanait et en quoi consistait la force objective et réelle de cet esprit. Or, il semble qu'il résida en la richesse extraordinaire d'une énergie mentale prête à s'élancer dans toutes les directions de l'esprit et à associer les pouvoirs les plus contraires.

C'est ainsi que le sens critique le plus intransigeant s'unissait chez lui aux facultés créatrices les plus vives. L'enthousiasme et l'admiration étaient, selon une méthode inconsciente, sa manière de s'emparer des objets et des idées. Il les magnifiait, les exaltait jusqu'à la perfection de leur réalité et c'est après s'en être épris, après avoir pu paraître dominé par eux, qu'il les soumettait à une critique d'une impitoyable lucidité, et que, les comparant à d'autres objets, à d'autres idées de diverses grandeurs, il les situait à leur place exacte sur le plan du monde. Il était entraîné impétueusement dans toutes les directions de l'esprit, mais la rectitude de sa critique s'appliquait avec la même pertinence à quelque objet que ce fût et, qu'il s'agît de peinture, de musique, de poésie, de style ou d'art dramatique, procédait d'une telle hauteur que ses vues, empruntant à l'esprit ses lois les plus générales, dominaient toujours la matière particulière qu'il maniait.

Chez un tel esprit, sollicité vers de multiples orientations où il eût également excellé, une dispersion excessive de l'effort était à redouter. Aussi fût-ce un spectacle magnifique que d'assister à la conquête par une grande idée de toute cette richesse de l'énergie spirituelle, à cette dérivation vers un but unique de toutes ces virtualités divergentes. Ceux qui connurent Quinton vers sa vingt-troisième année se souviennent que sa vocation semblait être alors d'ordre littéraire. Je lui entendis à cette époque réciter un poème composé dans une langue d'un métal sonore et dans la manière tendue de quelques poèmes de Louis Bouilhet. Il avait entrepris un roman. Il me lut un acte qui, sous le titre de *Dampierre*, le nom du héros, apparaissait comme une contribution à la psychologie de Don Juan, et différentes scènes d'un drame inspiré par une cause judiciaire qui eut alors en Algérie quelque retentissement. On songe à Claude Bernard, qui préluda par des essais de comédies à ses beaux travaux de savant. J'ignore ce que valaient ces comédies du grand physiologiste, mais il n'est pas douteux

que les premières tentatives de Quinton étaient mieux que des promesses et qu'elles eussent pu retenir et orienter d'une façon définitive un esprit moins difficile à contenter que le sien.

Péripétie pathétique et où se joue un double destin, celui de l'homme et celui de l'Idée. Comment devient-on ce que l'on est? Ce en quoi quelque jour l'éternité vous change? Comment une grande idée parvient-elle à se rendre maîtresse dans un cerveau, à n'être pas étouffée par les autres végétations spirituelles qui se pressent autour d'elles, d'autant plus nombreuses et menaçantes que le cerveau est plus riche et plus fécond? Quelles circonstances mystérieuses interviennent et la font triompher?

Comment Quinton, qui eût pu s'illustrer comme romancier ou comme auteur dramatique, qui eût toujours été, en n'importe quel genre, le grand écrivain qu'il est, comment Quinton est-il devenu le créateur des lois de constance, de la plus belle hypothèse sur l'évolution qui ait été jamais proposée, et que les faits confirment avec une incroyable unanimité?

Cette idée, qui marque à mes yeux le point culminant de sa pensée, implique, ainsi que je l'ai précédemment exposé (1), une incidence absolument nouvelle de la science sur la philosophie.

En attribuant une cause positive et définie à l'évolution, une cause dont les effets s'y accomplissent sous nos yeux dans toute la suite de ses changements, elle met fin à ce messianisme laïque, succédané de l'autre, qui remplace le Paradis par le Progrès et voit, dans un mouvement ascendant de la vie se perfectionnant sans cesse en de nouvelles espèces, une prédestination, et qui se réalise, selon un automatisme miraculeux, vers un état de bonheur. La théorie du maintien ne laisse pas de place à l'avidité de cet espoir. Elle repose sur quelques conceptions très simples : celle

(1) *Une signification nouvelle de l'idée d'évolution* in *La dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*, 1 vol. in-18, « Mercure de France ».

d'une opposition et d'une corrélation entre la cellule vivante et le milieu dans lequel elle se développe, le fait que certains états du milieu correspondent à la prospérité de la cellule, états de température, de composition chimique,de concentration moléculaire, le fait que ces états se modifient, qu'en se modifiant ils compromettent la prospérité de la cellule et que celle-ci réagit. Cette réaction détermine les associations de cellules que sont les organismes et, au sein de ces organismes, cette série de modifications qui constitue la succession des espèces et en quoi consiste l'évolution.

Il s'est trouvé des esprits qui ont vu, dans les lois de constance, les uns un thème finaliste, les autres une pétition de fixité, quelques-uns même une négation de l'évolution.

Les lois de constance ne nient pas l'évolution, elles l'expliquent.

La part de fixité qui y est impliquée est un moyen du changement. Toute mystique finaliste est exclue, l'apparition des espèces, réalisant dans son intégralité le cycle du phénomène,ne permettant à aucune aspiration, à aucun messianisme de se formuler au delà.

Quinton n'a jamais apporté dans ses recherches de savant quelque souci philosophique que ce soit. Esprit strictement scientifique, il était constitutionnellement rebelle à toute métaphysique. Cette attitude est garante de l'objectivité de ses découvertes. Elle leur confère, aux yeux du philosophe, tout leur prix et c'est pourquoi, raisonnant en philosophe, en philosophe qui ne place rien au-dessus de la philosophie même la science, cette vue magnifique sur l'évolution, qui se situe au premier rang de son œuvre, me semble propre à transformer la sensibilité philosophique.

Quand l'humanité sera délivrée de la chimère du lendemain, quand elle saura que la vie tout entière tient dans le feu constamment renouvelé de l'instant, elle apprendra à

presser tout le suc dont regorge l'instant dans le moment qu'il s'écoule, à y distinguer et à y goûter cette saveur de la beauté par quoi toute vie est ennoblie.

§

Comment Quinton s'est-il détourné de travaux de cet ordre pour donner cours à d'autres modes très différents de l'activité? Cela tient à cette richesse dont je faisais, au début de ces pages, le trait caractéristique de sa personnalité. Cette richesse toujours prête à ruisseler, je ne l'ai considérée que dans le domaine de l'intelligence. Mais le cœur et la sensibilité n'étaient pas moins avides que les diverses modalités de l'esprit d'en réclamer leur part. C'est pourquoi, ayant découvert la persistance du milieu marin à travers toute la série animale comme condition du haut fonctionnement des cellules, il avait été amené à envisager l'action thérapeutique de l'eau de mer comme moyen curatif. Ce savant ne sut rester insensible au souci de guérir les hommes.

De là cette recherche d'une méthode de traitement, ces injections sous-cutanées d'eau de mer réduite à l'isotonie et ces créations de dispensaires qui devaient donner, dans la guérison des maladies infantiles, de si féconds résultats. Ces résultats devaient toucher Quinton dans son patriotisme. Il lui importait de conserver à son pays des corps sains et d'enrayer cette dépopulation qui appauvrit une des régions où l'espèce humaine développe, parmi le jeu de la diversité, quelques-unes de ses plus belles variétés.

Le même souci patriotique poussait un esprit inaccessible à l'illusion pacifiste à se passionner à cette science aéronautique dont il fut un des premiers à prévoir à quelles applications elle donnerait lieu, en un avenir que presque personne alors ne croyait aussi proche. De là cette carrière dans les milieux de l'aviation et ces fonctions de président de la Ligue nationale aérienne qu'il fonda et de vice-président de l'Aéro-Club de France. D'autres plus qualifiés que

moi ont exposé déjà avec quelle ardeur, avec quelle énergie perspicace il les accomplit.

§

Cette richesse de sensibilité, qui chez un autre eût risqué d'appauvrir les fruits de l'intelligence, se manifesta enfin sous sa forme la plus éclatante au cours de la guerre. Je ne sais quelle pudeur dont j'ai honte — ou est-ce la peur de l'invraisemblance? — m'empêche de relater ici des actions où l'audace et le courage du soldat et du chef le disputent en beauté à l'intelligence du savant. Aussi sais-je gré à M. le Président Painlevé, son ami, honorant sa mémoire sur le seuil de la maison mortuaire, d'avoir su dire, pour qualifier cette période de sa vie, que, pendant ces cinq années de guerre, le lieutenant-colonel Quinton inscrivit son nom aux pages de la Légende héroïque.

J'ai noté déjà que le nom de Quinton appartient à l'histoire. Il convient qu'ait été désigné le geste élancé par lequel une âme héroïque s'élève de l'Histoire à la Légende.

§

Cette irradiation de l'énergie dans les directions les plus diverses, ses amis la redoutaient comme pouvant être nuisible à ce qu'ils considéraient comme le plus important de son œuvre, ses recherches dans l'ordre de la biologie. Je ne lui célai pas tout d'abord, et à diverses reprises, mon sentiment à cet égard. Je cessai quand je compris la vanité qu'il y avait jusqu'au ridicule à vouloir qu'une activité de cette violence fût autre qu'elle n'était. Il savait bien, quant à lui, avec la sûreté parfaite de son sens critique, qu'il n'était pas libre et qu'il devait accomplir son destin, tel que l'ordre de ses énergies le lui avait façonné.

Le Dr Grangier, son ami, s'était heurté à la même résistance, quand, il y a quelque mois, il lui avait conseillé, avec toute l'insistance qu'il fallait, une diminution de son activité laborieuse. « Quinton, me disait-il le jour des obsè-

ques, a vécu six existences d'homme. Comment un organisme pourrait-il faire face indéfiniment à une telle dépense? » Quinton savait aussi cette impossibilité. Il savait encore mieux que restreindre sa dépense dans l'ordre de l'énergie lui était également impossible. La lucidité était sa vertu essentielle. A ceux qui, à la dernière heure, tentaient de faire luire quelque espoir de salut et d'en interposer l'écran entre ses yeux et la mort : « Ne m'enlevez pas mon honneur », disait-il.

S'il fut sourd à tout conseil quant à la disposition de son activité intellectuelle, c'est aussi peut-être qu'il en connaissait mieux les ressources et qu'elles pouvaient suffire à de multiples tâches...

J'ai appris avec joie par Lucien Corpechot, son parent et son ami, dans les bras de qui il mourut, qu'il laissait achevé, outre des *Maximes de Guerre* d'une grande beauté, un travail sur les Pôles, dont il m'avait prié avant la guerre de conserver la première ébauche.

Parallèllement à ses travaux d'ordre plus pratique, il n'avait donc cessé de développer une conception d'une extraordinaire importance et dont le manuscrit, m'a-t-on dit, forme la valeur d'un très gros volume.

On n'attend pas que je mette sur pied, en quelques pages, une personnalité aussi complexe que celle de René Quinton, ni que j'expose le cours d'une vie aussi remplie. Si le temps ne me manquait pour une pareille entreprise, la difficulté s'y opposerait aussi de contraindre une trop proche émotion pour ne laisser place qu'au souci d'une analyse et d'une observation objective.

A résumer pourtant en un trait général de physionomie, l'impression que peut susciter chez un « amateur d'âmes » le spectacle de cette vie humaine, je noterai qu'en René Quinton la fougue et la prodigalité du XVIe siècle s'alliaient à la raison du dix-septième.

JULES DE GAULTIER.

DU VERT ET DU BLEU[1]

En rade de Tanger,
3 août.

Je m'amuse, jolie Bête, je m'amuse ! Tout est différent de ce que je croyais, plus beau mille fois que je ne me l'imaginais. Et puis j'ai le sentiment — qui me rajeunit délicieusement — d'être en vacances : nous avons un peu semé notre pion, l'austère Kirchner. Il se console en relisant Virgile — en latin, bien entendu.

Hier matin, tandis que je vous écrivais, se déroulait une côte blonde et nue le long du flot invraisemblablement bleu. A dix heures, nous jetions l'ancre devant Tanger.

A gauche, bleu-lunaire, la Kasbah. En face de nous, le quartier européen qui enlaidit naturellement tout ce qu'il peut. A droite brusquement, le désert, en dunes mollement ondulées, dorées, veloutées... — je voudrais les caresser.

Deux pleines barques d'indigènes, de « néker », — ainsi les appelle, avec terreur, Marie, ma cameriste, dont les perles d'imbécillité vous amusent tant, — arrivent à tire de rames, nous envahissent. Lézard, exubérant, leur parle un arabe de Montmartre, dont ils ne comprennent pas un traître mot. Il parvient cependant à savoir que son ami Mohamed est mort d'une « mauvaise maladie, ti sais, Moussié Darcis, très mauvais... kif-kif pourri... » — et que le vieux Djilalli ne vaut guère mieux. Quels amis avait donc Lézard, l'année où il vint ici jouer au soldat ?

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 650.

Kirchner ayant déclaré que l'on déjeunerait à bord, nous décidons de descendre immédiatement. Je n'ai que le temps de rouler en pyramides des boucles sur mes oreilles — oui, Toffee, j'ai repris ma coiffure de fauve, tout à fait dans la note ici — et, par une chaleur accablante le canot nous mène à l'estacade. Elle est fruste, mais son bois vermoulu disparaît sous des grappes de bicots en djellabahs de couleurs merveilleuses qui font éclater mon enthousiasme. Oh ! le joli vert pistache ! et le cerise et bleu ! et celui-ci, rayé noir et blanc ! et cet homme dont le torse nu luit au soleil comme un bronze clair !... Lézard rit de ma joie et Kirchner dit, de sa voix plate de remetteur au point : — Ils sont pleins de poux, Madame.

Sans que nous l'ayons choisi, un assez bel adolescent s'attache à nos pas : il a cet air de chien battu qu'ont les guides de tous les pays, et s'appelle Abd-el-Kader : — Si tu veux, Moussié Darcis, moi toujours avec toi, kif-kif Mohammed... (kif-kif « mauvaise maladie » aussi, je suppose!) Désormais cet esclave ne nous quittera donc plus.

Passée la porte monumentale gardée par une sentinelle dépenaillée, nous grimpons, sur un pavé déchirant, jusqu'à la Poste — la Poste, attrait tragique pour le voyageur! Si Kirchner ne me l'avait rappelée, je n'y entrais pas. J'oubliais ma maison, mes amis, mon chien, dans ma hâte d'oublier mon amour... Pardon, Toffee ! Rien de vous, d'ailleurs. Suis-je déjà une vieille lune au rancart ?

Les employés de la Poste, des commerçants, quelques passants, reconnaissent Lézard et le saluent avec une amabilité toute orientale. Il a laissé le souvenir séduisant d'un beau roumi semant l'or à pleines mains, ce qui navre Kirchner. — Ce n'est pas moral, Madame... C'est un mauvais exemple...

Les ânes sont avancés, enfin. Il était temps : ces 38° à l'ombre m'enlèvent toute espèce de goût pour l'alpinisme sur tessons de bouteilles. Les vilains bourriquots

pelés disparaissent sous une sorte de double sac rembourré de noyaux de dattes, fort salé. S'y jucher, puis s'y maintenir assise « en dame », avec un sourire dégagé, nécessite un prodige d'équilibre et d'habitude. J'essaie, à la fois de cacher mes jambes marrons au Tout-Tanger européen — l'indigène s'en moque royalement — et de mener mon *asina! asinima!* où je veux... Il faut y renoncer. A coups de trique et de rauques *arrrrrhaâ!* seul l'ânier obtient de ces sales bêtes qu'elles tournent à gauche ou à droite, toujours violemment. Elles font exprès de vous raboter contre un mur ou de vous projeter dans le ruisseau, — et quel ruisseau!

Les rues de la ville neuve n'ont de spécial que le manque de véhicules : on circule soit à pied, soit à âne, les gens huppés à cheval. C'est un grouillement coloré parmi lequel disparaissent les rares vêtements européens. Evidemment, comme partout, des affiches de Maggi ou de thé Lipton déshonorent les murs. Mais les magasins sont presque tous faits sur le modèle des vieilles échoppes arabes, et je reste en contemplation devant le moindre café. Celui-ci, surtout, Toffee, vous l'aimeriez ! Peint à la chaux blanche et coiffé de tuiles vertes, il a une haie de bambous en caisses pour le protéger du soleil et une rangée de pots de basilic en boules pour le parer. De l'intérieur sombre, je ne vois qu'un fourneau primitif en faïence, de petites cafetières de cuivre à longues queues, une natte dans un coin où j'aimerais m'asseoir... Partout j'aimerais m'asseoir! — Hélas! un Lézard a le diable au corps...

Voilà le marché, autre joie. Dans un grand espace sablonneux qui monte, gisent des carrés d'étoffes vives dressés en tendelets, des piments verts, des tomates, de monstrueux oignons roses, des melons doux. Et ces tas éblouissants sont gardés par d'autres tas, d'aussi chatoyantes couleurs, qui sont des paysans de la montagne, génies veillant les trésors d'Aladin. Et tenez ! voici la

méchante princesse elle-même ! Derrière un panier de raisins dorés, d'un enroulement peluchenx au ton d'ivoire, sortent d'admirables bras sombres, des pieds fins cerclés d'or ; sous le chapeau de paille aussi grand qu'une ombrelle, aux bords relevés, aux guirlandes de pompons bigarrés, une ronde figure impassible, d'immenses yeux fixes, jaunes; au cou, un collier, de grosses chaînes d'or. Il faut pour m'arracher d'elle la vue d'un cavalier qui, tenant d'une main un long fusil et de l'autre un enfant encapuchonné de vert-pomme, traverse la place au grand galop.

Mon cœur bat. — Comme tu es jolie, tout d'un coup ! s'écrie Lézard.

Etonnement peu flatteur ! Ça m'est égal. Si j'ai ma figure des bons jours, c'est que je m'amuse.

La villa de France, seul hôtel chic, est sur la hauteur, derrière un jardin en terrasses. Lézard m'y m nire son ancienne chambre, comme on montre, dans les châteaux historiques, la chambre où l'Empereur a couché. Puis, par la chaleur accrue, nous repartons, oubliant à dessein Kirchner. Je veux montrer à cet Enfant, si fier de sa jeunesse et de sa force, que je ne suis pas en mie de pain, et je transpire — héroïquement ! Par des ruelles tortueuses où les ânes glissent et raclent les murs crasseux, de préférence du côté de vos jambes, nous allons au bazar. Il est plein de laides t rqueries déjà vues rue de Rivoli. Lézard achète pour dix francs de pipes à kif valant trois sous, ne m'achète pas des sandales qui me plaisent — et nous regrimpons sur *Asina! Asinima!* par une route brûlante, jusqu'à l'ancien *Dhar-Hanem*, où Lézard a logé, paraît-il, pendant cette fameuse période militaire. Je ne sais s'il y a fait du service, mais il avait une bien jolie vue sur la mer et la vaporeuse côte de Gibraltar.

Retour par la maison de Menebbi — autrefois gardien de cochons dans la montagne, à présent favori du Sultan. D'énormes murailles blanches, une vieille porte rébarba-

tive, une voûte d'où une sentinelle, allongée dans une niche, nous suit d'un œil méfiant, son fusil à portée de la main... Peu hospitalière, la demeure de Menebbi !

Lugubre déjeuner à la villa de France, dans une petite salle à manger aux volets clos. Quelques Européens minables. Un colonel sec, sévère, nous lance, au-dessus de ses lunettes noires, des regards désapprobateurs. On parle bas, comme aux enterrements. Les domestiques, pieds nus — tapoti, tapota — servent des choses indéfinissables. Ma voix incisive, réclamant de la moutarde anglaise, cause un véritable scandale : horrifiées, toutes les fourchettes se dressent... Jamais je n'ai eu autant envie de mal me tenir.

Et, dès la seconde cigarette fumée sur la terrasse, nous repartons... *Arrrrhâa !...* Ça a l'air d'une blague, Toffee, car il y a de quoi mourir, tout simplement. Sur le beau front du Lézard, cependant, pas une goutte de sueur ne perle. Animal à sang froid, je te le revaudrai ! Au moment de démarrer, arrive sur un cheval très Carle Vernet, à l'encolure en robinet de baignoire, Bel-Haout, lieutenant de spahis indigènes, ancien camarade du Lézard. Entendu : on ira le voir au Tabor tout à l'heure. Pour le moment, re-asininons !

Bientôt, c'est la Kasbah toute bleue. Toffee, que diriez-vous de ces trous, de la couleur des jacinthes sauvages, qui s'ouvrent dans un mur tout à coup ?... C'est une cour, petite et nue, où un chat rouge dort dans une flaque de soleil, c'est un escalier montant droit vers l'ardent ciel bleu, c'est une ruelle si étroite que les moucharabiehs ventrus vont se toucher, là-haut, et qu'il me semble sentir le souffle à la rose des femmes dévoilées qui nous regardent passer derrière leur cage; c'est une porte basse entr'ouverte sur une salle à colonnades, dont l'ombre fraîche est bleue de lune, une porte haute, marquée de la main de Fatma, qui a l'air de ne s'ouvrir jamais... Je

voudrais m'arrêter dans un de ces trous bleus et que l'on m'y oubliât...

Tout en haut de la Kasbah, Lézard rencontre un ami, — interprète du gouverneur arabe de Tanger. C'est un homme aimable, distingué, parlant admirablement français. Il tient à ce que son Excellence nous voie. Pendant qu'il va la préparer à cet honneur, nous visitons la prison, ravissante et fraîche comme un bouquet de pervenches. Sous le porche dorment des gardes loqueteux ; dans le mur est percé un trou rond garni de barreaux ; dans cette ouverture, la famille, s'il en a une, passe de la nourriture au prisonnier. S'il ne connaît personne, il jeûne. Dans une case à part sont les juifs. Et tous, juifs et mahométans, grimaçant, hurlant, puant, se battent pour passer leur tête par le trou, dans l'espoir que nous les nourrirons. Répugnant ! Certes, les ours du Jardin des Plantes sont mieux traités.

L'interprète revient nous chercher. Le « palais » du gouverneur est à deux pas. — C'est là! — Où?... Je ne vois rien, rien qu'un escalier de poulailler, entre des murs crépis à la chaux, puis une grande cour tapissée de fumier, un second escalier, plus escarpé encore, plus sale, une terrasse où picorent des poules rachitiques, une autre cour, énorme, autour de laquelle des mules sont attachées, un troisième escalier, — est-ce une plaisanterie ? — une troisième cour garnie d'une douzaine de chevaux mangés aux mouches, et là, dans un coin, sur un coussin de nattes, se tient un tas blanc : son Excellence elle-même! Elle se lève, fait deux pas à notre rencontre. O surprise! ce haut personnage est un gosse de vingt ans, joli et bien intimidé. Cette visite est la plus cocasse chose du monde. On nous fait asseoir sur des chaises de cuisine. Lézard cause avec l'interprète, sans s'occuper de l'Excellence, qui préfère cela, je crois. Assis auprès d'une tente où j'aperçois une selle de velours rouge râpée et un sac de vieux chiffons, il lève parfois ses grands yeux

doux, regarde ses chevaux, ou bien le sanglier familier vautré dans une flaque de boue au milieu de la cour, puis, vite, à la dérobée, il glisse un regard sournois vers la femme du roumi, qui lui sourit gentiment. Il sourit aussi, gêné, et baisse les yeux très vite, comme un écolier pris en faute. Et voici ce que j'entends, côté Lézard :

— Dites, je vous prie, à son Excellence que je compte rester huit jours à Tanger, mais que, s'il était de son bon plaisir ou de son utilité que je reste davantage, je suis entièrement à sa disposition.

L'interprète traduit — avec des fioritures, je pense, car cela dure dix minutes. L'Excellence sourit poliment, en murmurant deux mots (lesquels, nous ne le saurons jamais), puis, la conversation reprend sur Paris, Deauville, politique internationale, etc. Lézard met le comble à ma jubilation en distillant cette phrase :

— Dites, je vous prie, à son Excellence que, s'il me jugeait digne de porter son ordre du Croissant, je serais très honoré de le recevoir de Sa Munificence.

Et allez donc ! on n'est pas plus discret ! L'Excellence ne bronche pas d'ailleurs et promet. Pour ce que cela lui coûte !...

Une demi-heure de cette folle fête me suffit, et moi aussi je distille une phrase de départ, tout ce qu'il y a de plus Shéhérazade.

L'Excellence se lève, fait deux pas, me tend une douce main de femme, sourit et s'embarque dans un discours que j'espère tout de miel et de roses. Peut-être nous dit-il, simplement : — Voulez-vous filer, espèce de sales chrétiens ! Que je ne vous revoie jamais ! Décampez au trot ! ou je vous lâche dessus ma mule la plus vicieuse, mon sanglier et toutes les malédictions de Mahomet !...

Redescendus en ville, nous cherchons des chevaux, affaire difficile. Dans une infecte écurie de la ville neuve, Abd-el-Kader nous montre fièrement de tristes et maigres veaux dormant sur trois pattes. *Hospitalier,* mon grand

alezan, toi qui suivais les chasses les plus dures à la queue des chiens, et toi, mon *Etincelle*, aussi vive qu'une flamme, où êtes-vous ?... Mais Lézard est ravi et nous partons bientôt, lui sur un arabe noir moucheté de crasse héréditaire, moi, en jupe courte de flanelle blanche dévoilant mes jambes à plaisir, sur un bai qui tient de la sardine et du casoar. Abd-el-Kader s'est adjugé, naturellement, le meilleur cheval — d'un rose assez inattendu.

A force de taper dessus, nos montures, à un pénible galop, nous mènent le long de la plage, dans l'écume frisottée des calmes vagues, vers d'incertaines palmeraies... Ce n'est pas drôle. Je meurs de chaleur, mes épingles à cheveux tombent les unes après les autres, mon chapeau les suit, la partie inférieure de mon individu se blesse de minute en minute davantage — (grand comme une pièce de 20 sous... de 40 sous... A cent sous, je descendrai !). Je serre la mâchoire. Allons ! je ne suis pas là pour m'amuser. Considérons cette promenade comme une épreuve d'endurance.

Deux heures et demie de ce sport d'été nous amènent au Tabor — d'où Bel-Haout est parti, car nous sommes en retard d'une heure. Le maréchal-des-logis R... nous fait visiter le quartier des fameux noirs de Mangin, superbes dans leur kaki serré par une large ceinture rouge et coiffés de la chéchia. Il paraît qu'ils ne sont pas d'une utilisation très pratique : le froid les tue et ils sont très sensibles à la chaleur. Dans de longs bâtiments, les dortoirs sont nus et propres, une planche bien blanche sert de lit. L'atelier regorge de tailleurs cousant à la machine ; la boulangerie est bondée de pains de semoule plats et blonds. Dans les écuries, de vilains petits chevaux broutent, flanc-à-flanc, sagement, une maigre paille brûlée ; au jardin — orgueil du détachement — poussent des radis, des choux frisés et des œillets d'Inde.

— Les roses sont depuis longtemps grillées, dit mélancoliquement le margis en regardant d'informes squelet-

tes noirâtres,... mais les radis sont beaux, n'est-ce pas?...

Dans une des prisons, sortes de cabines de bain en crépi, sont enfermés, chacun dans son trou, un tirailleur voleur et sa femme, dont l'adroit coup de dent a coupé le doigt d'une amie qui la contredisait légèrement.

Au bureau des officiers, l'aimable maréchal des logis nous offre, assaisonné d'une conversation uniquement militaire, le thé marocain de l'hospitalité : celui que je déteste parce qu'il est impossible à refuser. Nous reprenons ensuite le chemin du retour, accompagnés par R...

— L'heure est exquise. Une lumière rose-thé baigne le sable ondulé, la mer fauve, les maisons bleues. Près de la mer, les dunes en corail rose s'ombrent de violet. Et pour comble, un arc-en-ciel !

— C'est beau !... dit la touriste.

— Ah ! Madame est sans doute peintre ?... dit le sous-officier.

Nous regagnons l'estacade, par la rue en pente aux dalles glissantes jonchées d'Arabes couchés, d'ânes vautrés, de chiens jaunes, de ballots et d'ordures. Je ne suis pas encore habituée à fouler tout cela sans essayer tout au moins d'en écarter mon cheval. Lézard, lui, écrase et personne ne bronche — pas même son âne.

Après le dîner à bord, nous retournons à terre. — Mais oui, Toffee, j'en mourrai, je vous dis ! — Abd-el-Kader nous attend avec les ânes, une énorme lanterne à cinq bougies à la main. Un second pouilleux excite les bêtes et Kirchner suit, sur ses grands pieds plats. Butant, glissant, se rattrapant sur les cailloux pointus, nos ânes vont à la file dans les ruelles sombres, pareilles à des serpents se faufilant dans la muraille. Du noir. Des puanteurs. Le quartier des prostituées. Brusquement, un quinquet éclaire un intérieur peint de rouge ou de bleu, ou tapissé de faïences, le lit gonflé d'un édredon rouge... Ces femmes attendent, assises sur le seuil, immobiles, silencieuses. Leur regard ne nous suit même pas.

Il me plaît infiniment, ce petit café où nous entrons. En haut d'un escalier vertigineux, s'ouvre une grande salle tendue de nattes, séparée en deux par des colonnettes. Sur des tapis d'alfa, des Arabes, assis en rond, font de la musique. D'autres, accroupis, les mains croisées sur leurs genoux, écoutent un conteur à barbe blanche. D'autres, allongés, fument du kif et rêvent. A côté d'eux, par terre, est un bouquet rond dans un verre — un bouquet pareil à celui de notre table, car pour les roumis il y a une table, hélas! — Et ce bouquet tout rond, tout serré, de roses, de géraniums rosas et de jasmins, exhale un parfum qui suffit à me griser. Le kif m'achève. Lézard en fume huit ou dix pipes, consciencieusement, comme il fait ce genre de choses. J'aime son visage tendu quand il respire le petit bouquet rond. Des yeux qui battent, un regard méchant... Je voudrais rester là, des heures, couchée sur la natte auprès des Arabes, qui chantent des choses tristes en tapotant leurs instruments d'une longue main languissante. Le vieux prophète raconterait des histoires que le nom d'Allah ponctue, je me griserais de kif, en regardant un beau visage plongé dans un bouquet... j'oublierais tout...

Mais non : cet être odieux a la folie du déplacement et il faut repartir encore. Kirchner nous quitte : — Là où vous allez, je serais de trop ! Il est toujours de trop, le brave homme, excepté dans les gares ou devant un livre de comptes.

Les rues rétrécissent de plus en plus. *Arrrrrhaâ !* — les grimpettes s'accentuent, les odeurs aussi. — *Chchchchaââ !* — les ânes s'arrêtent devant une porte ogivale, d'où jaillit une horrible vieille juive, coiffée d'un ravissant foulard. Elle reconnaît Lézard, se répand en glapissements de bienvenue dans le sabir le plus étonnant. Petites pièces peintes, odeur d'urine qui pique la gorge, chambre de bonnes au lit à rideaux de guipure recouvert du classique édredon rouge. Deux de ces dames

arrivent bientôt : l'une très laide — l'autre pire. Elles sont revêtues d'étoffes plutôt somptueuses, coiffées de foulards rutilants dont les franges leur retombent sur l'oreille. Elles sentent à plein nez le musc et le jasmin. Leur maintien est de la plus décevante pudeur et la dame qui les détaille derrière son face-à-main les effarouche, ce que je comprends. Yamina reconnaît « Moussié Darcis » et ce sont, avec mille gloussements et des rires aigus de pensionnaire, d'interminables explications à sa compagne. Lézard m'affirme n'en avoir jamais honoré de ses faveurs, ce que je crois sans peine. La vieille mégère, après avoir refermé sa griffe noire sur le « petit cadeau », s'asseoit et gratte une sorte de guitare à trois cordes, en chantant des cantiques tristes. Tour à tour les femmes dansent, d'abord vêtues, puis nues (ceci sans aucun enthousiasme, à cause de moi, sans doute?) Elles tournent, trépignent en cadence, les mains à hauteur des hanches, les coudes en dehors comme des ailes trop courtes. Toutes ont le buste grêle, la croupe basse, les genoux gras, des jambes de basset. Seuls les seins — en poire — sont assez jolis et souvent la tête est intéressante, petite, fine, avec des yeux fixes auxquels la danse donne une expression grave, presque hallucinée. La musique se précipite, le trépignement aussi, quelques coups de reins — soi-disant obscènes — pour finir, et vite la moukère se rhabille pudiquement, derrière un rideau. Ah ! que tout cela est peu troublant ! — Les Espagn les sont plus drôles, mais elles ne savent ni chanter ni danser, et leur familiarité devient rapidement fatigante.

Quant à Abd-el-Kader, il est là comme chez lui. Sa bonne amie — une gosse de 14 ans dont il a déjà un fils — est la seule jolie du lot, comme il a toujours le meilleur cheval. Il a commandé du vin de Champagne. On lui apporte heureusement du Manzanilla — et là se bornent les orgies... Nous rentrons à bord.

La nuit est bleu-foncé ; elle sent le jasmin. L'eau cla-

pote et brille comme une belle soie. Etre heureuse ici, ce doit pourtant être facile



En rade de Tanger.
4 août.

Il paraît, Toffee, qu'à Paris, il fait une accablante chaleur. Moi, aujourd'hui, j'ai failli mourir. Il est vrai que nous faisons ce que les indigènes eux-mêmes évitent. Mais comment raisonner ce toqué ?

A dix heures, à cheval ! moi, en riding-coat de gabardine fort élégant, sur un cheval qui l'est moins. Lézard monte un bai assez décent et Abd-el-Kader un noir à pois roses. Un esclave suit avec les provisions, sur une mule.

Dans la rue, ce matin, c'est un éblouissement de lumière et de couleurs, un pullulement splendide, à travers lequel il est difficile de se frayer un passage. La ville dépassée, un sentier rocailleux — entre des murs aveuglants, le long des villas laides et de jardins en cage — nous mène dans la campagne hérissée d'arbustes nains. Le terrain, de plus en plus mauvais, décourage mes efforts de trot. [Je dis *mes*, car, de ceux de ma bête, il vaut mieux ne pas parler.] Lézard galope et se moque de moi : Abd-el-Kader a disparu au loin. Après deux heures pénibles, le paysage devient magnifique : à droite la mer — fulgurante, — partout ailleurs, une immensité verte et rousse, pelucheuse comme un tapis de haute laine. Ce sont des rosiers sauvages; au printemps, ils recouvrent cette plaine d'une floraison couleur de flamme, qui monte jusqu'au poitrail des chevaux.

Au cap Spartel, il y a un phare, — semblable à tous les phares. Nous déjeunons sous un maigre olivier, devant la mer. Je pense mélancoliquement à la douceur de manger bien au frais, dans une pièce aux volets clos. Lézard est enchanté. Il s'endort, la tête sur mes genoux, — et le soleil, à travers les branches, s'amuse à dorer le bout de ses cils frisés.

Nous rentrons par Boubana, au soleil couchant. La plaine est fauve, nue, çà et là hérissée d'aloès et de cactus. Autour des villages arabes, des haies de géraniums géants font une clôture vert sombre et pourpre, si haute que les toits de chaume se devinent à peine. Des femmes puisent de l'eau à la fontaine et, lentement, s'en vont en files, portant sur leur tête une longue cruche, — très bibliques.

Adaptée aux allures de mon cheval, je pourrais encore faire 35 kilomètres avec le sourire. Mais décidément, le cheval arabe n'est vraiment intéressant que sur les gravures romantiques.

Vous croyez peut-être, Toffee, que je puis me reposer?... A peine rentrée, il me faut m'habiller et repartir pour dîner au Valentina — hôtel médiocre — où nous mangeons le couscouss envoyé par B l-Haout. Il est mauvais (bien assez bon pour ces chiens de chrétiens qui n'y connaissent rien !) — et d'abord, pourquoi ne l'avoir pas mangé tranquillement à bord ?...

Au retour, la mer est houleuse et le canot danse, mais c'est bon. Je suis heureuse de retrouver la nuit pure, la douceur de la lune. J'aime le jaillissement des vagues qui crépitent et cinglent le visage de gouttelettes fraîches !...



En rade de Tanger.
5 août.

Grâce à des prodiges de diplomatie, j'obtiens de rester à bord jusqu'à trois heures. Ensuite, à bourriquot, nous faisons des courses.

Echoués au Petit-Socco, place des cafés européens, je m'assois avec Kirchner, tandis que Lézard va voir des amis.

Pendant une heure, qui passe comme dix minutes, je jouis de l'ardent plaisir d'être seule, ou presque. Kirchner, accablé par la chaleur, sommeille, sans même sentir les

mouches qui jouent à chat-perché sur son crâne. Le grouillement bigarré des passants amuse mes yeux. Mais qu'est-ce donc, tout à coup, que ce joli garçon à cheval, en blanc, tête nue ?... Je le connais ! C'est Daniel de Valloris, le briseur de cœurs. A Paris, il m'était plutôt antipathique : ici, je le trouve charmant. Il me voit, assise à la terrasse du café de la Paix (!), lève un sourcil surpris et disparaît dans la foule. Dommage !

Après le dîner au Bristol, c'est à nouveau la traînaillerie dans les rues, avec Abd-el-Kader, Driss — le vieux nègre, — Djilali, à moitié mort et tout à fait idiot. Mêmes femmes, mêmes danses, même musique nostalgique. Quelque part, nous nous asseyons dans un grand vestibule dallé, aux murs carrelés de vert, bleu et jaune, au milieu des femmes. Accroupies sur les nattes, au centre de leurs robes de brocart étalées en rond, elles ont l'air de bouquets rustiques, posés la tige en haut. Nous prenons le café. D'abord intimidées, bientôt elles cessent de faire attention à moi et se remettent à raconter leurs petites histoires. Impression bizarre... Une Fathma tend vers moi une main couleur de châtaigne : — Donne, cigarette, Madame !... — Vaguement, j'entends une musique, là-haut, et Abd-el-Kader, sans doute, qui tape dans ses paumes ; dans la rue, quelque part, une flûte mélancolique.

— Viens ailleurs, ma Dorée. Ici, ce n'est pas drôle.

A l'Impérial — bouis-bouis européen — des femmes laides et vieilles chantent des inepties dans une atmosphère irrespirable. Lézard lui-même en a vite assez. Et nous rentrons. Il est tard. Sur une marche de l'estacade, Kirchner s'est endormi. Il a sûrement de moi une opinion fâcheuse, le pauvre homme ! Son œil bleu déteint se pose sur moi, plein d'une réprobation résignée. S'il savait !... La lune est belle ! Et j'ai un de ces spleens !...

*

En rade de Tanger.
6 août.

Nous avons déjeuné au Cecil avec Daniel de Valloris, ıarmant. Aurais-je une idée de flirt ? Hé ! hé ! quelle gure ferait mon Antinoüs ? Il tique déjà. On projette ›s excursions de plusieurs jours à Tetouan, Agadir. Bien ıe Lézard feigne un enthousiasme désordonné, je sens ı'il ne fera rien de tout cela. A peine sommes-nous ›ntrés que, d'un air trop indifférent, il émet l'intention ɘ partir tout seul à Malte, pour « me laisser plus tranaille ». Voilà qui ne fait pas du tout mon affaire : je ɘ me soucie nullement de coloniser ici, même avec le ɔquet Daniel, car, une fois parti, Dieu saît ce que ce ›une farceur de Lézard imaginerait comme mauvaise laisanterie ! Une discussion s'ensuit qui me gâte un mereilleux coucher de soleil sur la mer. Oh ! que je voudrais onc avoir la paix. Le dîner ne m'égaie pas. Jamais je 'ai compris qu'on mangeât en commun. Parlez-moi d'un on petit repas solitaire avalé en cinq minutes devant une ıble joliment décorée.

A âne nous allons ensuite cueillir Valloris, l'hypothéıque rival du Lézard, pour grimper en haut de la Kasah jusqu'au petit café arabe dont la terrasse domine la ille, douce et bleue sous la lune. La mer est un saphir toilé. De tous les toits se répondent des mélopées mélanoliques. Une voix grave chante une phrase qui monte, ›lane et s'évanouit tout à coup dans la nuit... Abd-el-Kader prépare nos pipes de kif, le café est délectable... Qu'attends-je pour être heureuse?

Vainement, Daniel insiste pour changer les projets de on ami : butté, mon *asina* a décidé qu'on partirait lemain et rien ne le fera changer d'avis.

En ce moment, il est là à bord, allongé sur un divan, n robe rose tendre et fume sa douzième pipe de kif, tout n sachant fort bien qu'il ne la supportera pas. Il sait

aussi qu'il m'exaspère et c'est un charme de plus. Ses yeux mi-clos ont un regard féroce et, parfois, le fameux sourire du faune aux aguets retrousse les coins de sa bouche. Me déteste-t-il ? Est-il jaloux pour de bon ? Tout à l'heure, il est capable de m'étouffer dans ses bras et de me dire — si bas que je pourrai à peine l'entendre :

— Je voudrais toujours rester ainsi... sur le cœur de ma Dorée... Seulement, je ne veux pas qu'elle le sache.

Et toute la nuit, sa bouche restera posée sur mon épaule — une bouche merveilleusement fraîche qui ne sait pas embrasser... M'aime-t-il à sa façon? — Dans tous les cas, mon calme l'agace. Toutes les femmes ne se sont-elles point toujours pâmées devant lui ?... Mon calme, je me demande quelquefois si je ne suis pas en train de le perdre. Lézard m'exaspère et m'attire. Mais toujours, le souvenir de l'Autre me hante, comme il y a huit jours, — comme depuis le jour où il m'a quittée... Je n'y comprends plus rien.



En rade de Tanger,
7 août.

Un temps divin n'empêche pas la journée de s'annoncer mauvaise, grâce à l'humeur épouvantable de Lézard.

A 11 heures, nous enfourchons nos chevaux. Lézard part de son côté. Je galope un instant sur la plage, avant de retrouver Daniel au Cecil. Dans le hall, causerie agréable jusqu'à l'arrivée du Lézard, accompagné de deux diplomates français. Le déjeuner n'est pas ennuyeux, mais exécrable : les anchois de Daniel ne contribuent pas à l'améliorer. Il a en effet entrepris une affaire de pêcheries d'anchois marocains destinés à concurrencer les Amiens. On pourrait appeler les anchois Valloris les « Apires... » (Ceci, Toffee, est un échantillon de mon esprit dans les pays chauds. Vous n'êtes pas obligée de rire.)

J'aime assez les diplomates. Ils savent cacher parfois

leur banalité sous des manières charmantes. La Carrière les maintient dans un frigorifique qui les préserve du sans-gêne et de la muflerie universels.

Une fois rentré à bord, Lézard est tellement odieux que je décide de lui donner une leçon. Voilà : à 6 heures je retourne à terre chercher Daniel, et nous partons à cheval tous les deux. Il m'a prêté son bon bai, une de ses amies sa selle ; si j'avais mon amazone, ce serait exquis. Mais ma jupe plissée, qui vole au vent et dévoile très haut les splendeurs de mes jambes, gâte mon plaisir. Nous galopons jusqu'au Bouhana le long de la grève rosée, puis à travers la campagne, par un sentier étroit comme un ruban comète et qui serpente en montagnes russes ; puis, longeant des coteaux blonds, nous montons, sous un berceau d'arbres à la villa White — maisonnette tapie dans le plus merveilleux des jardins. Le soleil est couché quand, après avoir attaché nos chevaux, nous arrivons à la plate-forme surplombant la mer. Il fait calme et tout est bleu d'outre-mer et bleu de lin. Assis côte à côte sur le tronc d'un eucalyptus tombé, nous philosophons. La lune se lève. Daniel a mis un collier de capucines autour de mon cou — et nous parlons d'amour, naturellement. De quoi parler, dans ce décor, sinon d'amour ?

— Tout cela serait divin, si j'étais amoureuse ! soupire la Dame.

— Si je croyais encore à l'amour, dit le Monsieur, c'est ici que j'essaierais d'être heureux.

Ce genre de conversation finit généralement par quelques privautés. — Mais ici, la Dame pense tristement à un absent et le Monsieur n'a, je crois, aucune envie de risquer un pugilat avec le jeune homme aux poings herculéens, en l'honneur d'une Dame qui lui est, en somme, fort indifférente. Le tournant dangereux reprend donc la ligne droite des généralités de tout repos et nous rentrons sous la lune trop belle, en effeuillant les plus reposantes banalités.

Nous dînons à bord avec Daniel qui n'a pas l'air de s'amuser. Il n'y a d'ailleurs pas de quoi. Lézard n'ouvre pas la bouche et me lance des regards vipérins, — tout va bien ! Je sais ce que je voulais savoir... Kirchner a dû sans doute supporter le contre-coup de mon ballon d'essai et il a du mal à le digérer. Je suis seule, par conséquent, à faire les frais de la conversation et cela me fatigue... Après, sur le pont, je fais des effets de robe verte sur nuit d'Orient, appuyée au bastingage et le bon Dieu me punit : est-ce le ravissant petit Corona-Corona fumé au dessert par bravade — la brise soudain fraîche, à travers la robe trop légère — ou la mer devenue méchante ? Toujours est-il que j'ai juste le temps de descendre pour me trouver mal décemment sur mon lit.

Je suppose, Toffee, que semblable chose ne vous est jamais arrivée ? C'est désagréable : un espèce de naufrage dans le néant, qui doit ressembler à la mort... Une voix tendre me réveille, un visage anxieux est penché sur moi. Surprise ! c'est un Lézard affolé que je retrouve, un Lézard qui me soigne admirablement, m'asperge d'eau de toilette au cédrat, m'étouffe à force de sels anglais et de Martel ***. Toute la nuit, il s'occupe de moi, le plus tendrement du monde, et je m'endors la tête sur son épaule.

Au bruit de l'ancre qu'on lève, je me réveille. Il ne s'est pas endormi pour ne pas me déranger.

*

Algésiras.
Hôtel Reina-Cristina.
8 août.

Dans un demi-sommeil, ce matin, j'ai entendu le branle-bas du départ et me suis endormie de nouveau, tandis que Lézard, à pas de velours, allait enfin se reposer. Dispose et d'excellente humeur, je me réveille devant Gibraltar, monstrueuse taupinière rocailleuse, flanquée d'énormes bâtiments militaires. Nous y descendons. Quelle

chaleur ! Un affreux petit panier, traîné par un affreux cheval, nous cahote à travers la ville. Le civil y est mal vu. A la grande porte du port, il nous faut montrer patte blanche, sous l'œil inquisiteur des sentinelles et d'un magnifique sous-officier que je prends pour un général. Sur une place incandescente, une compagnie de beaux gaillards, bien tenus, fait l'exercice. Dans la rue principale aux banaux magasins de pacotille internationale, des officiers en kaki, la courte pipe « B. C. » à la bouche, circulent à cheval ou à pied, la badine en mains. Après un assez joli jardin public, la route longue des docks bondés de matériel, des remparts formidables où de gros canons drôlement losangés de couleur — comme des mirlitons — sont tapis, la gueule fermée par une muselière de cuir bien ciré. A gauche, la taupinière géante s'est rapprochée : elle est percée comme une écumoire, dont chaque trou est une bouche de canon — démuselée, celle-là. Pas gaie, la résidence !

Au *Cecil*, déjeuner inconsistant, dans une salle à manger bien anglaise. Puis, au bazar, Lézard achète pour moi du crêpe de Chine brodé d'un beau blanc de magnolia — et, pour lui-même, de nombreuses idioties. Une fois sorti de l'art égyptien ou grec, ce garçon n'a aucun goût.

Nous quittons Gibraltar sans regret. Le canot nous mène à Algésiras. — Hélas ? (la suite vous le dira, Toffee) tous les deux seuls, sans pion, aubaine! La mer est d'huile, d'huile bouillante. Sous le soleil de plomb, elle grésille comme une friture, dont nous sommes les malheureux poissons. Lézard lui-même se liquéfie... C'est la première fois qu'il avoue : Il fait un peu chaud.

Enfin, voici la baie, charmante, le débarcadère primitif (on voit que nous ne sommes plus en Angleterre), là où un gendarme espagnol, aussi brun qu'un cigare, enfile des gants blancs pour fouiller ma malle, ce qui m'attendrit. Il borne là ses égards, d'ailleurs, sent mon eau dentifrice avec méfiance, palpe avec dégoût ma boule en

caoutchouc et secoue mon joli linge de tulle, comme pour en faire évaporer d'impurs parfums.

Des poneys fringants nous conduisent, le long de la mer et de vilaines villas, à l'hôtel Reina-Cristina, tout en faïences vertes et brunes et presque entièrement caché sous les fleurs grimpantes : jasmins blancs d'étoile, géraniums roses aux grasses feuilles en cœur, Bougainvilléas en somptueux rideaux amaranthe. Au centre du patio est un bassin vert ; un jet d'eau y retombe dans une vasque transparente et rose. Aux quatre coins, de gros pots de terre rouge, avec des orangers en fleurs taillés en boules.

Et le jardin, Toffee! Autour de la maison, des terrasses étagées disparaissent sous les géraniums, les roses-thé, les dahlias échevelés. Puis s'ouvrent un long tunnel de mimosas d'or, dédorés, qui marient leurs branches penchées, une allée en berceau de roses vermeilles et soufrées qui sentent le bonbon acidulé. Il y a une tonnelle qui n'en finit plus de Bougainvilléas et de raisins muscats — grappes glauques et touffes violettes entrelacées et, tout au fond du jardin, derrière des haies de dahlias diables, un champ de tubéreuses, tapis velouté pour les noces de la Princesse Bouldrouboudour...

La plage est encombrée de familles bien sages : travaux à l'aiguille, enfants, pâtés. Lézard, prenant son bain, fait un effet énorme. Les jeunes personnes rougissent et baissent le nez sur leur broderie, bien vite — pas assez vite ! — L'heure est sereine, rose et grise. Là-bas, une petite île crénelée émerge des vagues, uniquement pour l'amusement des yeux. Sur un fond de soleil couchant, montés par un gosse nu, des chevaux se baignent, éclaboussés d'or, et Lézard, sortant de l'eau dans une apothéose de lumière, a l'air d'un dieu marin prêt à ravir la mortelle assez folle pour ne pas fuir à son approche. Prudentes, les mères rappellent leurs filles, — mais n'est-ce pas pour le mieux regarder ?... Ce manège m'amuse beaucoup.

Après le dîner, bien servi, élégant, peuplé d'Anglais, — nous courons revoir la mer, par un sentier de douanier qui descend à la plage frangée de longues algues chevelues... Les sirènes se seraient-elles coupé les cheveux ?... La mer est gris-perle, très douce. Eblouissante, la pleine lune l'éclaire et joue avec de ronds nuages orageux...

Et là, Toffee — ouvrez tout grands vos yeux et relisez, si vous ne comprenez pas tout de suite — là, nous nous embrassons pour la première fois. Je ne sais comment cela se fait, je ne fais rien pour cela, lui non plus... Je ne sais rien, sinon que sa bouche sent le sel et le vent et qu'il tremble en me serrant dans ses bras.

Nous nous embrassons là, nous nous embrassons le long des lauriers-roses au parfum d'amande amère, nous nous embrassons sous la tonnelle amarante où pendent les raisins dorés de la Terre promise et, dans le champ de tubéreuses, nous nous embrassons si longtemps qu'il me semble, une fois réveillée, avoir été morte...

J'ignore combien de temps nous sommes restés là, ivres de parfums et de lune, étendus sur le tapis blanc de la Princesse Bouldrouboudour. Nos dents mordaient des pétales et des baisers, si bien que je ne savais plus si c'étaient mes lèvres ou les fleurs qui saignaient.

Puis, j'en ai rempli ma robe, avec des géraniums et des feuilles de verveine et j'en ai parsemé mon lit.

La lune épandait à flots par la fenêtre ouverte ses rayons d'argent parfumés.

Alors la Princesse Bouldrouboudour dit au jeune homme...

Mais ce morceau d'histoire n'est pas pour les petites filles.

*

En mer.
9 août.

Adieu, conte de fées... conte d'oubli !

Avant de partir, je vais revoir les tubéreuses : elles sen-

tent moins fort qu'hier soir... le vertige est passé. Et nous quittons la Reina-Cristina, Algésiras. Que ne quittons-nous pas ?

Soulagement de sauter de la terre crépitante de chaleur dans le canot, qui file comme une hirondelle au ras de l'eau. On lève l'ancre aussitôt, et la journée passe dans un calme heureux, le premier depuis mon départ. Un mois... En y songeant, il y a bien plus longtemps encore que j'ai perdu mon bonheur.

Avec complaisance, je regarde dormir Lézard, étalé sur la natte fraîche comme un jeune animal fatigué.

Plus tard, nous allons voir le soleil se coucher sur une mer opaline, nous boxons, dînons tête à tête et causons longtemps, à l'avant, sous une grosse lune ennuagée.

Plus tard encore, Lézard m'a prise dans ses bras. Avec un regard grave dont je le croyais incapable, il m'a dit :

— Ma Dorée, j'ai très peur. Aujourd'hui, je n'ai presque pas pensé à moi et, figure-toi, j'ai cherché ce qui pourrait te faire plaisir. Jamais il ne m'était arrivé de m'oublier... Je crois que je suis malade... Regarde-moi bien. Je ne vois que moi dans tes yeux. Tu es guérie. Tu es guérie et moi... Très drôle !...

Il a ri brusquement, puis s'est tu, m'a serrée sur sa poitrine.

Je ne veux pas l'aimer ! Avec rage, je me force à penser à l'Autre, mais ce n'est plus « ça ». J'ai du dégoût, de l'amertume, je suis humiliée, ulcérée, je n'ai plus de désespoir, plus d'amour. Je n'ai pas encore, hélas ! d'indifférence... puisque je compare.

CLAUDE CENDRÉE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Constant Bourquin : ***Julien Benda ou le point de vue de Sirius***, introduction de Jules de Gaultier, Editions du Siècle. — Julien Benda : ***Lettres à Mélisandre pour son éducation philosophique***, Le Livre. — Jean Royère : ***Clartés sur la poésie***, Messein. — Guillaume Apollinaire : *Il y a*, préface de Ramon Gomez de la Serna, Messein. — ***Vingt-cinq ans de Littérature française***, publié sous la direction de M. Eugène Montfort, Librairie de France. — Abel Hermant : ***L'Art d'écrire***, Hachette. — Pierre Mille : *Le Bel Art d'apprendre*, Hachette. — Abel Hermant : *Le Bourgeois*, Hachette. — Mgr. E.-L. Julien : *Le Prêtre*, Hachette. — ***Eloges de la Médisance***, par Abel Hermant, *de la Frivolité*, par André Beaunier, *de la Laideur*, par Francis de Miomandre, 3 vol , Hachette.

Cette étude de M. Constant Bourquin sur **Julien Benda ou le point de vue de Sirius**, en même temps qu'elle est un exposé d'une grande limpidité de l'œuvre philosophique de M. Benda, m'apparaît comme l'essai critique le plus caractéristique que l'on ait tenté, sur la philosophie contemporaine, qui est une sorte de négation de la philosophie. En tant que la philosophie est une activité purement spectaculaire, si on en excepte la spéculation de l'Inde brahmanique, ainsi que le constate M. Jules de Gaultier, « il n'y a pas eu jusqu'ici de philosophie ». Ce que nous appelons philosophie, la philosophie bergsonnienne par exemple, n'est qu'un mirage vers une perfection illusoire. Et cet interminable espoir, écrit M. Jules de Gaultier, dans la préface de cet ouvrage, « s'est traîné à travers tous les siècles de notre civilisation. Il y a tenu le rôle d'un messianisme moral ; il a inventé comme moyen de sa réalisation la croyance à la liberté, c'est-à-dire à notre pouvoir de nous reformer nous-mêmes par on ne sait quel miracle de la volonté et ainsi de changer le monde, de faire, selon un Bovarysme essentiel, que la réalité soit autre qu'elle n'est. Mais vouloir que la réalité soit autre qu'elle n'est, c'est vouloir qu'elle soit autre qu'elle ne peut être ». C'est contre cette illusion, cet inguérissable espoir que M. Benda, en même

temps que le philosophe du Bovarysme, ont intellectuellement réagi, et on pourrait dire, remarque M. Constant Bourquin, « que l'un a fait la théorie philosophique d'un point de vue que l'autre avait spontanément adopté ». Ce point de vue de Sirius, spontanément adopté par M. Benda dans ses jugements sur la vie et sur l'art contemporain et dans sa critique de la philosophie bergsonienne, rejoint en effet le point de vue spectaculaire de M. Jules de Gaultier. Mais ce qu'il faut encore admirer, c'est que, ainsi que l'observe le philosophe du bovarysme, jusqu'ici ces analogies n'avaient pas été distinguées par le public et par les critiques et que même les deux philosophes, « absorbés l'un et l'autre par leurs tâches respectives », n'y avaient point pris garde et n'avaient même « échangé aucun signe d'intelligence ». Et ceci, ajoute l'auteur de cette préface, souligne « la valeur de l'œuvre critique de M. Bourquin, la sûreté et l'acuité d'un esprit qui, parmi le concert et le conflit des idées de notre temps, a su entendre, en ce qui touche à des thèmes importants, tels accords complémentaires les uns des autres, qu'une autre oreille n'avait su jusque-là percevoir ».

Dans cette étude, M. Bourquin souligne cette violente antithèse que fait « éclater » toute l'œuvre de M. Benda entre *croire* et *connaître*. Et c'est là, dit-il, l'explication profonde de son horreur quasi physique des idées bergsonniennes. Mais, contrairement à la plupart des critiques, ajoute-t-il, M. Benda n'a pas défendu un système philosophique contre le bergsonnisme : « Il a défendu la philosophie contre M. Bergson. » On trouvera, dans le chapitre consacré à l'enquête sur la société contemporaine, une analyse critique de la philosophie bergsonnienne qui est d'une lecture réconfortante et qui nous fait bien comprendre en quoi cette philosophie est bien, selon le mot de Jules de Gaultier, « le dernier effort de grand ordre en vue de persuader aux hommes qu'ils peuvent atteindre la connaissance par des voies étrangères à la connaissance ».

Mais je ne puis résister au plaisir de relire et de souligner cette belle page de M. Benda, sur les raisons du succès de l'intuitionnisme bergsonnien. Page extraite d'*Une philosophie de la mobilité* :

Ce succès, dit-il, tient d'abord à ce qu'il institue le primat du sentiment sur l'idée, du féminin sur le viril, du trouble sur le sévère, du

musical sur le plastique. Il tient surtout à ce qu'il proclame la supériorité du vagissement sur la parole, du tâtonnement sur la maîtrise de l'esprit qui se cherche sur l'esprit qui se possède ; on conçoit que des docteurs brouillons, des bardes embourbés, des poétesses mobiles, que tous les incapables d'une pensée possédée se soient rués au triomphe d'une philosophie qui érige leur inquiétude en sommet esthétique et leur jette en pâture l'esprit maître de lui. Tous ces gens-là n'avaient pour eux que des pontifes de ruelle ou des archontes d'estaminet. Ils ont maintenant un « philosophe » ! Ils n'ont jamais été à pareille fête.

Mais ce succès de l'intuitionisme tient peut-être surtout à ce que cette philosophie s'adapte merveilleusement aux croyances religieuses. Or M. Bergson nous prouve scientifiquement que nous possédons une âme, sans doute une âme immortelle (ceci est démontré dans *Matière et Mémoire*) et que cette âme est libre. Notions philosophiques auxquelles peut sans effort se raccrocher la doctrine et la morale chrétiennes.

Mais il faut aussi qu'une vraie philosophie apporte aux hommes la vérité, la connaissance en soi. Cette connaissance est en effet en nous et réside dans l'instint, sous le tuff de l'intelligence : il n'y a qu'à creuser un peu pour l'atteindre : « Il y a des choses que l'intelligence seule est capable de chercher, écrit M. Bergson, mais que, par elle-même, elle ne trouvera jamais. Ces choses, l'instinct seul les trouverait, mais il ne les cherchera jamais. » Alors, s'écrie M. Bourquin, c'est cela la révolution philosophique annoncée ? M. Bergson n'est pas sérieux. Ou bien : c'est un poète.

On n'imagine guère, en effet, l'instinct cherchant ces « choses » mystérieuses, mais même s'il pouvait les chercher, ce qui serait déjà une opération intellectuelle, et s'il les trouvait, il ne pourrait en prendre connaissance que par l'intelligence. Si bien que l'intuitionisme bergsonnien demeure une sorte de lyrisme informulé et informulable, une lueur qui s'éteint au moment même où M. Bergson veut la capter.

Après avoir étudié l'œuvre de M. Benda et les divers personnages dans lesquels il s'est incarné selon ses diverses attitudes, M. Bourquin constate que de tous ces personnages tirés, dit-il, de sa propre substance, c'est à Eleuthère que va sa prédilection.

Eleuthère, c'est Julien Benda « projeté sur le plan de ses désirs, de ses possibilités ; c'est l'homme qu'il a voulu être, qu'il veut être, qu'il est peut-être devenu : l'homme libre, l'intelligence

libre, uniquement attachée au connaître, curieuse du spectacle des choses et non possédée du vain désir d'en modifier le paysage ».

« Personnage intemporel, note encore M. Bourquin, considérant les choses *sub specie æternitatis*, d'une dureté inouïe pour le monde séculier », Eleuthère ne compte que sur lui-même pour s'évaluer. Il y a, en effet, dans l'œuvre de M. Benda, associé à une maîtrise de pensée et de style, un profond dédain pour la critique, — parce qu'il n'écrit pas pour plaire aux autres, mais pour se plaire à lui-même. Alors que ceux qui furent ses contemporains, « presque tous, passeront, conclut M. Bourquin, lui, ayant conquis sa vraie demeure qui est dans l'absolu, il paraîtra ce qu'il est vraiment aux yeux des hommes des générations futures. Ceux-là, au moins, n'auront pas eu à subir son contact humain, et, voyant en lui le pur esprit, ne le déformeront pas au gré de passions mesquines ».

En un petit livre qui vient de paraître : **Lettres à Mélisandre**, *pour son éducation philosophique*, M. Julien Benda a réalisé ce tour de force de résumer avec grâce, quelle fine ironie et quel merveilleux sens critique, toute la philosophie et tous les systèmes de philosophie. Mais la véritable intuition n'est-elle pas dans l'âme des femmes ? Au bout de ces lettres qui constituent en somme une sorte de petit discours sur la méthode de penser, le professeur ironique s'excuse de n'avoir pas parlé du raisonnement par récurrence, des antinomies de la raison, de l'origine de l'idée d'espace, etc. En effet, écrit-il, je ne vous ai pas parlé de tout cela, et je me suis borné aux problèmes qui me semblaient vous importer directement.

Si directement que me voilà pris soudain à me convaincre que tout ce que je vous conte depuis quinze jours, vous vous l'êtes dit depuis longtemps. M'en voudrez-vous beaucoup, Mélisandre, si je vous ai permis de penser, une fois de plus, que les personnes de votre rang savent tout sans avoir rien appris

Dans ce beau livre : **Clartés sur la Poésie**, M. Jean Royère nous apporte le résumé de ses lentes et approfondies réflexions sur la poésie. Ainsi qu'il nous le dit, il est arrivé à se persuader que « la poésie est *une répétition et une catachrèse* et que l'élément essentiel en est la catachrèse », figure fondamen-

tale, inséparable elle-même de la phrase qu'il définit « la pensée verbale ». Elle est, écrit-il, l'âme de la poésie : « Tel est le *symbolisme* ou *mysticisme verbal* auquel m'ont conduit vingt-cinq ans de littérature. » Plutôt qu'un exposé dogmatique, M. Jean Royère nous donne dans ce livre quelques analyses de l'œuvre poétique de grands maîtres comme La Fontaine et Racine, et, ajoute-t-il, si mon esthétique est vraie, « la poésie fut toujours ce que je dis qu'elle est, et j'aurais pu m'adresser à Homère et à Virgile ». Mais les poètes qui représentent chez nous cette tradition de poésie pure, encore purifiée, Baudelaire et Mallarmé, seront, dans cet ouvrage, les deux grandes illustrations de cette théorie, dont je ne puis exposer ici qu'un petit raccourci. Le critique nous montrera Baudelaire inventant sans le vouloir et sans le chercher l'impressionnisme littéraire et anticipant sur l'art le plus actuel. C'est la *logique de l'impropriété* qui a créé la nouvelle esthétique. Et, citant le premier vers d'une strophe baudelairienne :

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues...

Cheveux bleus, c'est sans doute, observe Jean Royère, la première fois qu'un écrivain ose cette catachrèse picturale, qui renferme tout l'impressionnisme. Quand on pense à la postérité de ce texte et que Mallarmé en est issu, que les plus profonds et les plus neufs de nos poètes actuels, Francis Jammes et J.-A. Nau, en sont sortis, on ne saurait assez en exagérer l'importance. C'est une création, un point de départ, une date !

Or, explique encore M. Royère, Baudelaire a tiré ce procédé suprême de son art, de son érotologie même. Chez lui, les sens, les inclinations, l'intellect et le vouloir étaient les serviteurs d'un maître unique, l'Art : « Ce génie est donc le premier grand exemple de la destinée nouvelle de l'homme dont la vie et l'œuvre ne font qu'un. »

M. Royère trouvera encore ce mot lumineux pour définir la suprématie de la poésie mallarméenne qui « n'est autre chose que l'art envisagé dans l'absolu ». Mallarmé « fut poète comme Spinoza était philosophe, naturellement ». Et j'ajoute ce présage : il faudra bien que les professeurs s'habituent à ces jugements et qu'ils se décident à mettre ces noms à leur vraie place : la première et la plus haute.

§

Il y a... Sous ce titre un peu sibyllin et qui lui eût plu, M. Jean Royère a réuni, dans ce volume, la riche moisson des inédits encore éparpillés de Guillaume Apollinaire, poèmes et articles de critique : les études sur la peinture nouvelle et les articles de critique sur quelques jeunes maîtres comme Royère, Paul Fort, Alfred Jarry, etc.

Jean Royère a noté cette humilité qui est un des attraits d'Apollinaire. Attrait féminin, écrit-il ; Apollinaire, c'est la femme avec l'intelligence ! Et Ramon Gomez de la Serna, qui s'enorgueillit de se considérer lui même comme un Apollinaire espagnol, écrit dans une intuitive préface que M. Jean Cassou a traduite :

Apollinaire est plutôt le contraire de Mallarmé. Il est un de ces hommes si pleins de génie qu'ils demeurent en relations avec le passé, mais qui, par d'autres côtés, nous opposent de si incompréhensibles contrastes qu'ils en paraissent idiots. Au lieu de rechercher le ton rare, prestigieux, le terme qui éclate seul, bref tout ce qui défait le cliché, donnant à la prose et au vers l'aspect d'une langue créée par le poète, Apollinaire voulut remplir son œuvre des phrases courantes, des épithètes usées jusqu'à paraître un peu abîmées, des mots qu'emplirent constamment les journalistes. C'est ensuite qu'il entreprend le jeu difficile d'harmoniser tout cet ensemble de choses concrètes et vives.

C'est, en effet, cette simplicité qui fait le charme de la poésie d'Apollinaire, émouvante comme une vierge amoureuse. Il y a aussi dans cette poésie, d'une naïveté savante, quelque chose d'immuable, d'éternel ; on songe aux poésies populaires, non seulement de la France d'hier, mais de l'ancienne Egypte, de la Grèce, etc...

En un masque d'empereur romain (je lui dis un jour qu'il m'évoquait Vitellius), Apollinaire avait des yeux d'enfant, et la gravité de sa voix avait une douceur un peu féminine. Et par-dessus toutes les douleurs de l'homme et du poète, une parfaite sérénité : la joie de l'artiste philosophe pour qui la vie est une aventure et un phénomène esthétique.

§

Voici le tome II (le premier suivra prochainement) des **Vingt-cinq ans de littérature française**, publié sous

la direction de M. Eugène Montfort. Ouvrage à la fois de critique et de documentation qui nous apporte sur la littérature contemporaine une classification intéressante, sinon définitive, et des jugements sincères dans leur diversité.

Cet ouvrage est, en effet, l'œuvre d'une pléiade de critiques. On y trouvera particulièrement une étude de M. Maurice Le Blond sur les écoles littéraires depuis le symbolisme, et on ne sera pas trop surpris de la grande place qu'y tient le naturisme, si on se souvient que cette école fut fondée à la fois par MM. Le Blond, Eugène Montfort et Saint Georges de Bouhélier, en réaction contre les « hystéries décadentes », réaction qui s'imposait d'ailleurs et que les maîtres du symbolisme eux-mêmes s'étaient déjà imposée. Parmi les autres études, voici les salons, les cafés, les chapelles littéraires, la littérature féminine, une pléiade de types curieux et pittoresques, comme Apollinaire, Jarry, Germain Nouveau, Léautaud, Saint-Pol Roux, etc., les Revues littéraires, la bibliophilie, etc. Chacune de ces études est accompagnée d'illustrations documentaires, portraits, coins de Paris, reproductions de titres de livres et de revues en fac-similé, caricatures, etc. Ouvrage qui représente un gros effort de sincérité, de juste critique et de documentation.

§

Je veux signaler dans « la collection des Muses » qui nous a déjà donné, après l'*Art de lire* de Faguet, et **l'Art d'écrire**, par Abel Hermant, **le bel Art d'apprendre**, par Pierre Mille, qui se peut résumer dans cette belle formule : « Pour apprendre, pour garder sa réceptivité d'esprit, il faut rester jeune d'esprit. » Ainsi apprendre se confond avec vivre.

En une autre collection : « Les caractères de ce temps », où M. Abel Hermant (qui décidément travaille sur commande et sur mesure) a fait **Le Bourgeois**, voici un petit chef-d'œuvre de style et de pensée, **Le Prêtre**, par Mgr E.-L. Julien.

Il y a encore la collection des Eloges. M. Abel Hermant s'est chargé de la **Médisance**, M. André Beaunier de la **Frivolité**, une ironique frivolité, mais Francis de Miomandre a su faire, de son **Eloge de la laideur** le plus spirituel et vivant paradoxe. Après nous avoir évoqué la beauté officielle, celle des sculpteurs et des esthéticiens, — partout ailleurs et dans tous

les siècles, écrit-il, a régné un petit monstre trop mince ou trop gras, fragile, malade, détraqué : « la jolie femme ».

C'est-à-dire la laide.

Devant la persistance de son effort et la longueur de sa victoire, je ne puis que m'incliner, plein d'admiration.

Vive la jolie femme ! Louange à son irrésistible laideur !...

N'est-ce pas que c'est un joli tour de prestidigitation littéraire ?

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Laurent Tailhade : *Poésies Posthumes*, préface de A. t'Serstevens, portrait de Raoul Dufy, Messein. — François-Paul Alibert : *La Guirlande Lyrique*, Garnier. — Louis Pize : *Les Muses champêtres*, Garnier. — Charles-Théophile Féret : *La Barque de Cuir*, Garnier. — Pierre Jalabert : *Parmi les Roses des Légendes*, Garnier.

On sait que l'Académie des Jeux Floraux, en 1874, avait décerné une églantine à une ode de Laurent Tailhade. Sa réputation date de cette époque, puis l'amitié de Théodore de Banville le désigna à l'attention des lettrés et des artistes. Des recueils de poèmes diversement fervents et imagés se succédèrent et lui assurèrent une gloire durable avant que se fût décelée sa verve satirique, humoristique, cinglante, preste dans l'invective et prompte au trait caricatural, décisif. Les **Poésies Posthumes** que, précédées d'une préface émue et reconnaissante par M. A. t'Serstevens, ont réunies, comme il écrit, des mains pieuses, n'ajouteront pas un lustre nouveau à cette gloire. Ce sont, avec l'Ode couronnée par les Jeux Floraux et ornée d'une épigraphe prise à Gautier, quoique singulièrement altérée faute d'avoir corrigé les épreuves avec attention, — des *poèmes de jeunesse* que l'auteur avait négligés, des *poèmes satiriques* dont il n'était peut-être pas urgent de se souvenir, les *Louanges de Sophie Cottin* que le poète déclama dans une fête, en 1900, à Bagnères-de-Bigorre, et un *prologue à la Farce de la Marmite*, le plus intéressant du volume.

Certes, il y a piété à ne rien laisser perdre de ce qu'a écrit ou composé un tel artiste du verbe ; cependant n'aurait-il pas été plus judicieux d'attendre, plutôt que de livrer au public ces choses

secondaires, dans un moment où le nom de Tailhade subit l'épreuve inévitable, n'épargnant aucune mémoire, d'un silence plus ou moins prolongé et presque de l'oubli ? Que demeurera-t-il de son œuvre ? Le souvenir d'abord d'un écrivain, en vers et en prose, d'une abondance et d'une sûreté rares par l'étendue, la richesse du vocabulaire et la souplesse harmonieuse des tours qu'il sut donner à sa pensée. Je redoute un peu qu'en ce qui concerne l'invention ou la nouveauté soit des images soit des pensées (sauf dans ses ouvrages et ses vers aristophanesques), il apparaisse à la postérité plus concerté qu'ingénu, plus érudit, ingénieux et savant même que spontané ou véritablement audacieux. A coup sûr, on se pourrait contenter d'un renom d'humaniste haut de cœur, de vision et d'esprit, maître des plus profondes et sonores ressources du langage, et c'est ce que nul en aucun temps ne pourra méconnaître chez Tailhade.

Et que dira-t-elle, la postérité, en présence d'une œuvre sans cesse égale et unie comme l'œuvre que lui laissera à aimer le poète d'aujourd'hui, François-Paul Alibert ? L'occasion, je m'en félicite, maintes fois me fut tendue de louer son savoir, sa verve, sa perfection. Après ces séries admirables qui s'intitulent *Odes*, *Eglogues*, *Elégies Romaines*, *le Cantique sur la Colline*, **la Guirlande lyrique** qui prend place dans la *bibliothèque poétique de la Muse française*, loin de porter aucune trace de lassitude ou de défaillance, nous présente un ensemble nouveau de poèmes lumineux, vibrants, précis et solides dont la trame sonore et l'arabesque subtile combinent un tissu de beauté toujours sereine et d'un éclat, quoique uniforme, sans cesse splendide et soutenu. Des livres de M. Alibert, le lecteur pourra préférer l'un à sa convenance personnelle, mais les motifs de son choix ne sauraient essentiellement différer des motifs qu'aurait un autre lecteur à lui préférer un autre de ces livres. En réalité, c'est le même thème entonné par la même voix et sur un ton, toujours excellent, qui ne se plie à nulle nuance dont d'avance il n'ait éprouvé et soigneusement choisi la valeur de l'effet. Le domaine où se prélasse le génie de M. Alibert pourra même sembler étroit en dépit des riches vendanges dont il regorge, mais il s'y prélasse non seulement en connaisseur assidu, car sa science est si pleine, si ferme, que la notation s'en dissimule, mais en maître qui peut ce qu'il veut, quand et comme il veut. En vérité,

ce qui à la longue lasserait au milieu de cette perfection indéfectible, continue, c'est le manque d'un peu de risque, ne fût-ce que dans la mesure où la tentative dialoguée et plus ou moins mouvementée du *Marsyas* présenté sous la forme dramatique a enchanté ses fidèles et ses admirateurs. En d'autres termes, lorsque m'arrive un livre, un poème de M. François-Paul Alibert, je sais l'intérêt que j'y découvrirai et la joie qu'il m'apporte, mais j'en pressens d'emblée la nature et je ne sais pas si, à un certain degré, par là, elle ne s'appauvrit, ou ne s'épuise même, avant qu'elle soit née. Se peut-il que M. Alibert se contente à jamais de soumettre son chant à d'identiques ressources d'expression et ne songe à surprendre le secret de moyens inédits ou qu'il a sciemment dédaignés parce que, sans doute, il les a jugés moins sûrs, moins efficaces, moins prêts à l'effet lyrique auquel il a désiré atteindre ? Il y a atteint, et depuis longtemps ; on ne saurait, dans cette direction, gravir de cime plus haute que celle où il s'est établi. Est-ce qu'il manque de curiosité nouvelle ? Ne pourra-t-il jamais que se relire ? Il serait intéressant, avec sa maîtrise, me semble-t-il, de se soumettre enfin toutes les formes, toutes les possibilités en les épurant, les magnifiant par l'usage même qu'il en viendrait à faire, s'il voulait...

Et puis, qu'on ouvre *la Guirlande lyrique*, quelle page, quelle strophe n'en constitue pas un absolu enchantement ?

Avec M. Louis Pize, plus jeune, des appréhensions de nature analogue ne pourraient s'exprimer sans injustice. M. Pize, en dépit d'un métier captivant par sa sûreté et par sa tranquille ingéniosité, n'en est encore que dans la période heureuse où le talent se constitue et contrôle les ressources dont il dispose. Certes, des volumes tels que *le Cantique de Notre-Dame d'Ay* ou *les Pins et les Cyprès* dépassent, et de beaucoup, le niveau des simples ou des plus fortes promesses. **Les Muses champêtres**, recueil nouveau, marquent un épanouissement. Elles chantent d'une voix tranquille, cristalline et enchantée les croyances, les coutumes, le visage mélancolique ou joyeux que font les heures aux sites provinciaux qu'il aime et qu'il regrette. On a précédemment été frappé de son amour sensible pour le paysage cévenol, dont la rudesse rupestre ou boisée s'ensevelit sous les caresses profondes et variées des lumières merveilleuses. *Guirlande*

pour Jean-Marc Bernard ou hommage fier *à Ronsard*, c'est la forêt surtout, l'automne, les pâturages du Vivarais, avec cette éblouissante et grave vision de Viviers épiscopal et délaissé, qu'il célèbre sur des stèles rustiques ou à qui il adresse des poèmes votifs. Il n'est pas sourd aux souvenances classiques ; il voit passer aux enfers l'ombre glissante de Titus, il y surprend les souffrances de Diane, il reconnaît et adore l'éternel triomphe du Dieu chrétien sur les dieux mêmes dont les taillis sont pleins. Tout cela en lui émeut le poète, et son enchantement l'entraîne à rythmer songes et méditations en des strophes d'un charme délicieux. Son âme lyrique, n'est ce en vérité l'héroïne même dont son vers s'est épris :

Quelle enfant voyageuse aux bras lourds de rosée,
Laissant à l'onde obscure une image apaisée,
Partout de sa présence emplissait la forêt ?
Au front luisant des bois le jour divin paraît.
Que son souffle est léger, que sa lumière est douce !
Viens au devant de lui par les chemins de mousse,
Et, le cœur plein d'espoir, ô nymphe du matin,
Rends grâces à tes dieux, souris à ton destin.
Pour moi, ce jour trop clair n'est pas sans amertume...

...Et tout cet harmonieux, ce clair et ondulant poème, tant d'autres qui l'égalent ! Quand les accents lyriques s'élèvent à ce point de noblesse, à tant de pureté musicale, que valent les préceptes, les systèmes, et le blâme sans doute ou l'universelle et désirable louange ? M. Pize est un poète dont il est glorieux d'avoir vanté le jeune et frais talent. Je ne le connais point et ne sais rien de lui, sinon que je l'aime et que je l'admire en toute certitude.

Il doit être permis au poète, après s'être dispersé selon l'heure en des compositions nombreuses que l'homme a peu ouïes, de désirer survivre par le choix que la prudence lui dicte des œuvres vainement entassées. Pourquoi ne pourrait on réduire à un ensemble mieux ordonné et dont l'effort paraît se présenter en un groupement plus plaisant ou harmonieux, les moissons de naguère qui étaient décidément surchargées ou surabondantes ? M. Charles-Théophile Féret a prélevé de ses recueils précédents les vers que sans doute il aura préférés pour des motifs sensibles ou réfléchis, et y a joint, je pense, un certain nombre d'inédits. Ainsi équipée et gréée, **la Barque de Cuir** du Normand se livre à

l'aventure suprême, aborde aux rivages des Muses que jamais n'aura reniées ou maudites, bien qu'il en ait souffert, bien qu'elles ne lui aient pas toujours souri, propices ou bienveillantes. Et pourtant, on ignore mal avec quel élan dévoué il s'est sans rémission tendu à chanter non seulement la grandeur ou la grâce nourricière de la province natale et ses plus harmonieux enfants, mais toute la beauté, la tendresse universelle, la splendeur de la nature, la noblesse humaine et, par-dessus tout au monde, la gloire suprême de la poésie et de tous les poètes. Rivé à l'admiration des temps révolus, sans doute il a le tort, non de demeurer fermé à l'entendement des nouvelles ivresses, d'évangiles libérateurs, mais de ne leur ménager ses sarcasmes et ses railleries, par quoi il s'amoindrit sans que ses coups atteignent à leur but.

A cela, par bonheur, ne se réduit pas son effort, mais il convenait de signaler, si peu importante qu'elle soit, cette attitude, car, les dieux m'en sont témoins, je ne pense nullement ni en sympathie avec lui sur ces questions ou sur les hommes qu'il s'est cru de taille à pouvoir railler. La crispation qui pour moi en résulte ne m'empêchera jamais de rendre hommage à sa parfaite probité d'artiste, à l'exemple d'une vie sincère dédiée, sans arrière-pensée, à ce qu'il a toujours considéré comme vrai, comme juste, comme beau. Il a chanté son chant, et rencontré souvent d'émouvants, de beaux accents. Des vers de Charles-Théophile Féret se dégage par endroit un effluve de véritable émotion; le morceau *Pour une mère adoptive*, par exemple.

M. Pierre Jalabert se plaît aux histoires, aux histoires de jadis, aux longues et belles histoires. Volontiers au jardin fabuleux de sa province natale, il aime s'égarer **Parmi les Roses des Légendes**. Il le fait en poète averti, dont le métier accompli et la science d'imagier répète, arrange, prolonge à son gré ou accourcit avec grâce les thèmes ancestraux, les récits familiers, épiques ou populaires. Il évolue en se jouant à travers les âges. Le Pays qui de l'Alpe aux deux mers accueillit la venue des Romains et des Grecs et s'ouvrit au passage des Maures ou des hordes germaniques ou normandes, la Provence bénie s'illustra d'un don céleste, qui est la fleur lumineuse et d'or, la fleur ensoleillée du citronnier ; sans doute l'imagination de ses enfants s'en est-elle particulièrement embrasée et échauffée. De *la Geste de Guillaume au Court-Nez* ou de *la Légende de Maguelonne*, les trou-

badours, les princesses bergères, les amoureuses et les héros se sont succédé sans interruption jusqu'en nos temps rudes et barbares où se célèbre pourtant là-bas, encore, *la légende des Trois Rois Mages* et où naguère résonnait la belle chanson du poète Aubanel. Parfum et musique, dévotion du cœur et de l'esprit, mirage enchanté de tout dévouement et des gestes désintéressés, M. Pierre Jalabert les célèbre en des rythmes sincères, souvent beaux, sans crainte parfois du redoutable prosaïsme, lorsque par exemple il fait un appel superflu à ses références et aux traditions qu'il met en œuvre, — paroles de critique et d'érudit plutôt que de poète, — il entremêle le tout et, la plupart du temps, le résultat est heureux. D'autres fois, on y rencontre inutile redondance ou lourdeur, qui ne parvient jamais, au reste, à anéantir ce que sa poésie présente de fraîcheur, de candeur, de vertu amoureuse et chantante.

A côté de l'éloge dû aux réussites et rencontres de bonne poésie, je voudrais préciser la portée de la réserve que je hasarde. Le livre s'ouvre à la page 118, mon œil est attiré par le petit vers concluant chacune des strophes. Il suffit. J'ai lu : *Ce nom musical de Zani.* — Certes il est onduleux et musical, en effet, ce nom de Zani, mais pourquoi le poète m'en avertit-il, et ne me laisse-t-il la joie de m'en apercevoir, de m'en réjouir par moi-même ; pourquoi, avec cette insistance, détruit-il l'effet qu'il prétend provoquer ? Petite querelle, dira-t-on ; j'en demeure d'accord ; je ne doute pas qu'à M. Jalabert et à tout poète elle apparaisse de grande importance. Et il faut estimer fort un artiste pour se risquer à la lui faire.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Paul Morand : *L'Europe galante*, Bernard Grasset. — François Duhourcau : *L'Enfant de la Victoire*, Edition de la vraie France. — J.-H. Rosny jeune : *La pigeonne*, Edition de « la Nouvelle Revue Critique ». — Jean Variot : *L'homme qui avait un remords*, Editions de « la Nouvelle Revue française ». — Georges Oudard : *Une élection*, Bernard Grasset. — André Billy : *La trentaine*, Albert Messein. — Paul Lagrange : *L'Honneur du juge*, Librairie Perrin. — Maurice Level : *L'épouvante*, E. Flammarion. — Marcel Barrière : *Les Nouvelles liaisons dangereuses*, Albin Michel.

L'Europe galante, par Paul Morand. Chaque époque a ses petits mémorialistes scandaleux, et qui portent la marque des idées en faveur à cette époque, ou dont le principal mérite

consiste à en exprimer le goût, sinon l'engouement, et à en refléter la mode. Le XVIIe siècle a eu Bussy-Rabutin, si classique dans sa raillerie impertinente, encore qu'il affectât un profond mépris pour « les anciens », car le propre de ce genre d'écrivains est de se flatter, précisément, de n'obéir point à la dévotion du plus grand nombre, et de se tenir en dehors des traditions pour ne suivre que les convenances ou les manières. Ils s'intéressent surtout aux mœurs, et un Restif de la Bretonne peint admirablement, quoique à la diable, celles du XVIIIe siècle finissant. Toute la générosité et toute la sensiblerie, toute l'effrénée licence aussi, de ses contemporains, se retrouvent dans les œuvres de ce romancier prolixe, mais qui eut, peut-être, des parties de génie.

Plus près de nous, un Jean Lorrain — auquel on rendra un jour la justice qui lui est due — prolonge la lignée de ces écrivains bâtards, à la fois historiens et échotiers, ou nouvellistes, et M. Paul Morand me semble bien en représenter le dernier type. Il est, pour lui appliquer une expression que Restif de la Bretonne avait forgée pour lui-même, « la nature la plus fortement électrisée » de son temps ou plutôt par son temps. Il a ceci de commun avec l'auteur des *Contemporaines* et des *Nuits de Paris*, que son imagination ne s'excite que sur le document authentique ou le fait-divers, et qu'il lui faut le servir tout chaud, après l'avoir ramassé à la minute où il s'épanouissait monstrueusement, comme ces champignons qui demandent à être cueillis à leur heure. En outre, il est aussi intelligent que Restif, qui l'était beaucoup, et il a plus d'esprit, et c'est cet esprit qui, quelque intelligent qu'il soit, le sauve de dire des bêtises, comme il arrive aux mieux doués. Je sais bien, et je le déclare tout de suite, qu'il ne risque pas d'être pris en flagrant délit de contradiction avec la raison, parce qu'il ne s'attache à rien, qu'il ne plonge en aucun terrain ses racines, et si vous voulez qu'il n'est pas profond. C'est un sceptique, et tel qu'on se plaît à l'être de notre temps où l'on semble revenu de tout, lors même que, contrairement à M. Morand, on ne soit allé nulle part. Il a les idées de son style, qui est fait d'une juxtaposition de sensations ou d'une suite d'instantanés, si justement pris, et en si grand nombre, qu'il en peut intervertir l'ordre pour obtenir des effets imprévus de contraste ou d'opposition, sans qu'on ait jamais l'impression de se trouver en présence de quelque chose de faux. Un œil, une

mémoire. Voilà de quoi faire un artiste, et l'artiste le mieux approprié aux exigences de notre époque. Nul doute que cette chronique de *L'Europe galante* ne nous en présente (partiellement au moins) une image exacte dans son outrance même. Aussi bien, l'écrivais-je, ici, il y a quelques mois, et à propos de M. Morand, justement, rien de plus près de la caricature que le croquis pris sur le pouce. Les types des nouvelles de M. Morand sont vrais, soyons-en certains, et si ces types nous déplaisent ou nous offusquent, ce n'est pas à lui qu'il faut nous en prendre. Leur cosmopolitisme, qui semble avoir écumé les vices au lieu d'avoir écrémé les vertus des races qu'ils représentent, est bien ce que peut encore trouver de plus antipathique le Français, Mais M. Morand s'amuse malicieusement d'exaspérer les démangeaisons des derniers épidermes sensibles d'avant-guerre. Quel irrespect chez lui, sinon quel cynisme ! D'un des plus admirables vers de Mallarmé, par exemple, il fait un mot d'esprit à son usage, ou à l'usage de l'esprit de son temps. Et voyez sa femme d'officier en Allemagne occupée !... Tout lui est bon, le meilleur comme le pire. Surtout le pire. Rien de si naturel qu'il ne sache transformer en quelque chose qui ait l'air (mais l'air seulement) d'être artificiel. C'est grâce, au surplus, à cet artifice continuel (moins accusé, pourtant, que dans ses précédents livres) qu'il arrive à nous donner de notre époque une impression à la fois si juste et si satirique. On n'a rien écrit, notamment, de plus accablant dans sa légèreté pour le bolchevisme que telles pages de *L'Europe galante* sur la Russie rouge. Gageure ? Paradoxe ? Tout Paul Morand tient entre ces deux mots, comme l'équilibriste sur la corde raide, entre les deux extrémités du balancier. Et il s'y tient bien.

L'enfant de la victoire, par François Duhourcau. J'ai lu, avec l'attention qu'attirait sur lui le prix que vient de lui décerner l'Académie, le nouveau roman de M. Duhourcau. Je n'en demeure que plus frappé de son insignifiance ou de sa médiocrité, nonobstant l'excellence des intentions de son auteur, au patriotisme de qui je rends très volontiers hommage. Rien d'exceptionnel, en effet, ou seulement d'original dans cette histoire d'un jeune homme que la guerre fait orphelin de père, et que l'après-guerre déclasse, et qui, à la fois par dépit et par découragement, se résigne à devenir chauffeur d'automobile, mais se ressaisit

brusquement et opère son redressement moral en écoutant le discours d'un poilu et les sages et douces exhortations d'une vierge... Il paraît que M. Paul Bourget a trouvé *L'Enfant de la victoire* conforme à l'idée qu'il se fait du roman, et je sais par ce que l'auteur des *Pages de critique et de doctrine* a écrit de ce genre littéraire, qu'il en juge sainement. Mais, pas plus qu'il ne suffit de connaître les règles de la prosodie pour produire de beaux vers, il ne suffit d'observer celles de la composition romanesque pour créer de bons romans. Or, ni par la psychologie, ni par l'imagination, ni par l'invention dramatique, ni par le style, enfin, *L'Enfant de la victoire* ne s'impose. L'action en est languissante, les personnages insuffisamment caractérisés, et leurs réactions, en présence des événements, toujours prévues. Ce qu'ils disent — ou plutôt ce que M. Duhourcau leur fait dire, est honnête, certes ! Mais si fade !... Point de pittoresque dans l'expression. Une phrase grise, monotonement construite, de ci de là piquée de mots rares qui prétendent à lui donner du relief, mais paraissent seulement insolites... On reste confondu quand on pense qu'il a pu se trouver à l'Académie une majorité pour préférer ce livre au *Désert de l'amour*, de M. François Mauriac.

La pigeonne, par J.-H. Rosny jeune. Qu'une honnête fille, de sentiments délicats, d'âme religieuse même, mais de sens ardents, puisse céder à un entraînement purement animal, rien de plus navrant, hélas ! mais rien de plus vrai, aussi, et qui nous convainque autant de l'imperfection de « l'humaine nature », comme disait Montaigne. Avec une audace simple, chaste à l'égal du nu, — qu'il faut bien se garder de confondre avec le déshabillé, — M. J.-H. Rosny jeune expose, ici, ce cas troublant. Sa délicieuse Colette que, nubile à peine, la chaleur du sang jette, déjà, dans les bras d'une camarade de couvent, à des caresses frénétiques, ne sait pas, jeune fille, malgré les scrupules de la pudeur et les arguments de la raison, résister à la séduction grossière, mais sûre, d'un homme de proie. C'est, littéralement, comme on se suicide qu'elle sacrifie à l'instinct ce qu'il y a de plus fier et de plus tendre en elle, et elle ruinerait en une heure sa destinée si le hasard, ou la pitié de M. Rosny, ne la favorisait de l'amour d'un être assez intelligent et généreux pour comprendre sa faute et l'oublier ou l'excuser. Une grande poésie se dégage de ce petit roman, de cette longue nouvelle, plutôt, et

c'est avec un art très sûr que l'auteur de *La messe mondaine* a composé autour de son héroïne une atmosphère toute chargée de volupté, où il semble qu'elle palpite et se débatte comme une oiselle sous l'orage.

L'Homme qui avait un remords, par Jean Variot. Par son caractère légendaire, mais aussi par je ne sais quoi tout ensemble de précieux et de farouche, dans la manière des poètes du temps d'Elizabeth, le récit de M. Variot m'a rappelé les grands romans d'Elémir Bourges. Il ambitionne moins, d'ailleurs, ce récit, malgré son titre, de nous retenir par son intérêt psychologique que par la qualité morale de son merveilleux. Le comte Hugues d'Eguisheim, haut seigneur du Rhin, apprend d'une prophétesse qu'il lui faudra s'agenouiller un jour devant son enfant, parvenu au suprême sommet de la puissance. Dans une sorte d'hallucination, Hugues se voit jeté par lui dans une basse fosse, et il ordonne à son veneur de le tuer, pour échapper à son destin. Il partage, dès lors, la pourpre avec l'empereur Conrad, devient roi d'Arles, triomphe des Sarrazins et des Normands ; mais le remords le ronge. Sa torture est bientôt telle que, n'y tenant plus, il revêt la cagoule des pénitents et va à Rome implorer le pardon du pape Léon IX. Et c'est l'accomplissement de la prophétie : le pontife devant lequel il s'humilie n'est autre, en effet, que son propre fils, épargné par le veneur qui, à sa place, n'avait tué qu'un renard. M. Variot a composé une belle suite d'images, ou d'enluminures, avec un heureux sens de l'effet, à la fois épique et dramatique. Je le répète : il n'a point voulu s'attacher à une étude approfondie du remords, encore qu'il nous en présente un aspect inattendu dans sa spontanéité. Il serait donc vain de le chicaner sur ce qu'on ne trouve pas dans son récit.

Une élection, par Georges Oudard. C'est un tableau d'une rigoureuse exactitude que M. Oudard a tracé, ici, d'une campagne électorale parisienne, au temps du scrutin d'arrondissement, et je veux bien croire, comme il l'affirme, qu'aucun des personnages qu'il nous présente n'est sorti de son imagination. Mais si le respect de la réalité donne un caractère documentaire à son œuvre, il la prive, sans doute, d'agrément romanesque. Que M. Oudard ait volontairement sacrifié cet agrément au désir d'être véridique, j'en suis persuadé, et je ne ferais pas allusion à ce que son livre eût pu être si, par un abus singulier, l'on n'appelait,

aujourd'hui, romans quantité d'ouvrages, depuis le conte et les mémoires ou le journal, jusqu'à l'essai et au reportage qui n'ont avec ce genre littéraire aucun rapport. Cela dit, il convient de féliciter M. Oudard de la façon dont il a établi les scènes qui composent son livre, et qui fixent pour notre édification la laideur et l'absurdité des mœurs politiques populaires. Ces scènes commentent plus cruellement qu'une satire, ou illustrent, comme des planches anatomiques un traité de pathologie, la page admirable de Fustel de Coulanges que M. Oudard a reproduite, en manière d'épigraphe, et qui, si justement, condamne le suffrage universel.

La trentaine, par André Billy. Esprit incisif et lucide, et qui demande à une ironie vigilante de débarrasser son analyse de toute ratiocination, M. André Billy sait l'art de mener un récit avec précision à son but. Il y a du Stendhal et du Mérimée dans cet écrivain : du Mérimée par la réserve et du Stendhal par la densité, et son Olivier de Jabert, oisif élégant, qui oscille entre deux maîtresses, et accepterait indifféremment de rompre avec l'une ou l'autre, puis finit par se voir refuser la main de celle qu'il avait décidé d'épouser, est un personnage inquiet, à la fois sensuel et vaniteux, de la famille des faux hommes forts, qui sont les jouets des passions avec lesquelles ils croient jouer. M. Billy ne fait aucune concession aux préjugés des lecteurs pour qui la psychologie amoureuse n'est agréable qu'entourée d'une certaine convention. Il ose révéler les petits côtés de son héros, et montrer ce qu'il entre de mesquin, sinon de ridicule, dans les mouvements de l'égoïsme érotique, sans que sa peinture cesse pour cela d'intéresser et même d'émouvoir, parce qu'elle est profondément vraie.

L'honneur du juge, par Paul Lagrange. Un juge intègre se trouve dans l'alternative d'obéir à sa conscience en dénonçant sa belle-sœur, coupable d'un crime, ou, en ne la dénonçant pas, de céder à la pitié pour un neveu innocent sur qui rejaillirait le scandale ignominieux. Le sentiment de la justice doit-il l'emporter sur celui de la charité ? L'Eglise répond par l'affirmative et le juge va se résoudre, en bon chrétien, à remettre entre les mains de la loi sa parente indigne quand il tombe mortellement frappé — faut-il dire par la grâce divine ? — sur les marches du palais, au moment où il allait accomplir son devoir. Sujet émouvant, comme on voit, et dont une intention symbolique légitime

ce que peut paraître avoir de brutal le dénouement. M. Lagrange l'a traité d'une main ferme, en disciple attentif de M. Paul Bourget. Ses caractères sont vrais dans leur simplification un peu rigoureuse, et son évocation de Bordeaux, fidèle.

L'épouvante, par Maurice Level. Ce serait se montrer injuste pour M. Level, dont le roman se lit avec intérêt, que de se demander si Edgar Poe ou Villiers de l'Isle-Adam n'eussent pas tiré un meilleur parti de la donnée de ce roman où un homme, que le hasard rend témoin d'un crime, conçoit l'idée perverse de se laisser soupçonner d'en être l'auteur. M. Level enchaîne avec habileté les péripéties de son drame. Il traque et accule inflexiblement son héros à un dénouement fatal auquel un miracle seul le soustrait. Mais ce sont moins les ressorts intérieurs que les forces extérieures qu'il fait jouer.

Les nouvelles liaisons dangereuses, par Marcel Barrière. M. Barrière semble vouloir se spécialiser dans la peinture des mœurs scandaleuses de notre époque. Il y réussit assez bien, mais, en rappelant dans le titre de son nouveau roman le chef-d'œuvre de Laclos, peut-être ne laisse-t-il pas de commettre une imprudence ou de faire preuve de quelque présomption. Son héros et la maîtresse de son héros ne sont que de pâles fantômes de Valmont et sa complice. Ces aventuriers, qui entrent dans la catégorie des gens dont il convient d'éviter, même aujourd'hui, la fréquentation, se révèlent plus misérables que diaboliques. Ce n'est point de prendre part à ces petites saturnales, qu'un terme d'argot spécial désigne, qui leur confère une originalité...

JOHN CHARPENTIER.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Charles Foix : *Prométhée*, Jonquières et Cie. — Edouard Schuré : *Merlin l'enchanteur*, légende dramatique, trilogie, Perrin et Cie. — Henri Strentz : *Théâtre de Hans Pipp*, spectacles modernes du théâtre de la foire, Edgard Malfère.

De tous les mythes portés à la scène par les tragiques grecs, celui de **Prométhée**, plus que tout autre, excite la sagacité des penseurs. De la trilogie d'Eschyle, seul nous est parvenu le *Prométhée enchaîné* où nous voyons le Titan subir, dans toute sa rigueur, la colère de Jupiter. Par le jeu de subtiles concordan-

ces, les Pères de l'Eglise firent du supplice de l'immortel une préfiguration païenne de la passion du Christ, et de ses prédictions sur l'anéantissement de la puissance de Zeus une mystérieuse et prophétique allusion à l'avènement du Christianisme. De cette idée, Edgar Quinet a fait la substance de son poème dramatique en trois parties : *Prométhée créateur*, *Prométhée enchaîné*, *Prométhée délivré par le christianisme*. Il aspirait ainsi à compléter un mythe dont il voyait le couronnement lyrique dans l'avènement de la religion chrétienne.

De cette délivrance du Titan par le Nazaréen, M. Charles Foix a fait aussi le sujet de sa tragédie. Il y affronte deux humanités: celle de Prométhée, ravisseur, par la violence du feu céleste qui est le principe du génie créateur humain, — n'est-il pas écrit que le ciel est aux violents? — et celle du Christ, descendu du ciel pour apporter aux hommes le feu d'amour qui purifie de toute violence, — car il est également écrit : Le monde est aux doux.

La souveraine puissance de ce divin amour se manifeste dans l'Univers dès la naissance de l'enfant Jésus à Bethléem. Au sommet du Caucase les chaînes tombent qui attachaient encore Prométhée, et le démiurge se dresse, libre. Mercure l'aperçoit ainsi et se hâte d'en porter à Vulcain l'incroyable nouvelle. Les temps seraient donc venus où, comme l'avait annoncé le Titan pendant qu'on l'enchaînait, Zeus doit être dépossédé d'un pouvoir arraché à Saturne ? Non ! sa liberté, Prométhée la doit à l'insuffisance des liens forgés par Vulcain et les Cabires. Le malheur qui menace l'Olympe peut donc être conjuré. Il suffit que de nouvelles chaînes, aux mailles sans défaut, fixent au rocher celui qui ne doit d'être libre qu'à la faiblesse d'un airain mal travaillé. Cependant, dans un paysage convulsé, au bord d'une mer sombre et tourmentée, le Titan médite sur sa délivrance. Ni son courage, ni son orgueil n'ont fléchi dans le supplice, les siècles se sont ajoutés aux siècles sans que la tentation lui soit venue d'implorer Jupiter. Mais cette nuit, un chœur céleste, emplissant les espaces d'harmonie, a proclamé la naissance du

...Fils que Dieu nous a donné
Pour racheter le monde et régénérer la terre.

Et quand le chant de gloire a baigné de ses vibrations les sommets escarpés du Caucase, les liens du Titan se sont rompus. Or,

voici qu'apparaissent Mercure et Vulcain, suivis des Cabires. Ils viennent rattacher Prométhée à son roc. Celui-ci ne se révolte point. Comme autrefois il se soumet à la loi de violence, mais, quand Vulcain, de son bras puissant, frappe sur l'épieu qui traverse le nœud des chaînes, au troisième coup elles rompent. Nouvelle tentative suivie du même échec. Les dieux terrifiés se retirent et vont informer Jupiter de ce prodige.

Le développement logique de l'action doit, de toute nécessité, nous conduire au sommet de l'Olympe, devant le trône de Jupiter. Mais l'auteur a voulu réaliser davantage que la simple tragédie de la mort des dieux païens et, simultanément, il nous montre celle de l'avènement des temps nouveaux. Il nous transporte donc au palais du roi Hérode. La violence y règne comme dans l'Olympe, et les prophètes, qu'ils se nomment Jean ou Prométhée, sont traités avec la même rigueur épouvantée et craintive par le maître des dieux et par celui d'un peuple. Cependant, étouffer la voix de l'Annonciateur n'empêche point l'accomplissement de ce qui doit être et nous voyons, sur terre, évoqués par le poète, l'avènement des temps nouveaux, ouverts par l'étoile flamboyante que suivent les Rois Mages et les Bergers qui vont adorer, à Bethléem, l'Enfant-Dieu, dont un chœur céleste chante la naissance libératrice de Prométhée.

Le palais d'Hérode où passe, entre les lourdes et riches colonnes, le mugissement terrible du Précurseur, les longues caravanes des Rois Mages et des Bergers cheminant dans la nuit bleue où les conduit l'Etoile du nouveau cycle, l'adoration de l'Enfant-Dieu couché, dans l'étable, entre l'âne et le bœuf qui le réchauffent de leur souffle, ces tableaux familiers, dont M. Charles Foix ravive les couleurs fanées par le temps, prennent dans son ouvrage la sobre et pure grandeur propre à la tragédie. C'est que l'auteur les conçoit et les compose non selon la formule réaliste des mystères, mais selon la technique tragique, celle des Grecs et non celle de nos classiques, qui n'ont pris aux anciens que le nécessaire à l'analyse d'un caractère. M. Foix a donc rétabli le chœur dans la plénitude de son rôle, et il use avec habileté de la strophe, de l'antistrophe et de l'épode. Sans rien ôter aux scènes évangéliques de leur grâce naïve ou de leur ferveur mystique, il les revêt d'une majesté qui en renouvelle les effets poétiques et les fait

participer harmonieusement à la grande tragédie de la mort des Dieux antiques.

Et ceci fait, qui oppose aux divins habitants de l'Olympe la naissante humanité de la Révélation chrétienne, nous nous trouvons, comme le demande la logique de l'action, au pied du trône de Jupiter. Les dieux et les déesses entourent le maître céleste. Les Muses chantent sa gloire. Hermès paraît qui annonce la fatale nouvelle. Les temps sont révolus ; Prométhée est libre ; par l'effet d'un mystérieux prodige, ses chaînes se sont rompues. La crainte envahit les dieux. Apollon saisit sa lyre. Il veut consulter l'avenir. Mais, à peine ses doigts effleurent les cordes d'airain qu'elles éclatent. Pour connaître quel destin menace l'Olympe, Zeus en appelle à Saturne, qu'il tire des ténèbres où jadis il le plongea après l'avoir détrôné. Et le vieux Chronos de déclarer que l'heure est venue de la mort des dieux, de l'écroulement de l'Olympe, de tout ce qu'avaient annoncé les imprécations de Prométhée, alors que la Force et la Violence, aidées de Vulcain, l'enchaînaient au Caucase. Seul le Titan pourrait conjurer le destin, mais Zeus ne saurait consentir à s'abaisser jusqu'à supplier celui qu'il châtia si rudement.

C'est alors la mort des dieux, de tous les dieux. Et d'abord celle du Fils de Dieu, du Christ, qui est annoncée aux disciples chez Joseph d'Arimathie où nous sommes transportés ; après quoi nous voyons, parmi la foule injurieuse, Jésus monter au calvaire ; enfin le Christ expire sur sa croix, entre les deux larrons, et la croix est glorifiée par un chœur qui en exalte la toute-puissance.

Au même instant, dans l'Olympe, le palais des dieux puissants oscille sur sa base,, un cyclone effrayant se déchaîne, le vent hurle, la terre tremble, les éclairs sillonnent le ciel, et les dieux groupés autour de Jupiter frissonnent d'angoisse. Dans une suprême convulsion sismique, parmi le bruit d'un écroulement formidable, tous disparaissent. Et, sur l'Olympe désert, à la place du palais écroulé, seule et haute, se dresse la Croix.

Elle règne sur un monde renouvelé, et nous apparaît triomphante dans l'azur glorieux de Pâques. Aux cieux et sur la terre, une paix souveraine règne : le Christ est ressuscité, ainsi que le proclame un chœur céleste. Le Christ seul, car, de l'abîme où ils se sont jetés, aucun des dieux n'est remonté ayant vaincu la mort. L'Olympe désert est dominé par la croix debout sur les

ruines du temple. La nature a repris sa figure familière et vraie. Les vertes prairies des pentes moelleuses, où s'ébattaient les déesses et les dieux à qui Ganymède versait l'ambroisie, ne sont que des pacages où paissent des moutons veillés par un berger. La croix règne et ce n'est point avec un air de flûte que le pâtre honore son dieu, mais avec une prière qu'il va, prosterné, dire au pied de la croix. Cependant Prométhée paraît qui, libre, est, des bords de l'Océan, monté vers l'Olympe. La fatigue l'accable, mais son aspect ne laisse pas, cependant, d'être surhumain. Et comme le berger l'invite à s'agenouiller au pied de la Croix, dont l'avènenement l'a délivré, le Titan de répondre :

Et moi aussi je suis un dieu...

Hé ! oui, il est le dieu du génie humain, le dieu immortel de la pensée créatrice, le dieu de la connaissance du poids, du nombre, de la mesure, le dieu luciférien de volonté et d'orgueil, qui, auprès de l'homme de foi prosterné, demeure debout, pensif, face à la Croix, signe mystique du monde nouveau.

Et l'ouvrage s'achève par cette rentrée du génie antique dans le monde chrétien où, délivré par le Christ, Prométhée doit nécessairement prendre place.

En vérité, M. Charles Foix a réuni dans un même développement poétique deux prodigieuses tragédies : celle de la fin du monde païen et celle de l'avènement du monde chrétien. Rationaliste autant que poète, il les a considérées comme les termes d'un syllogisme et construit son ouvrage, non selon les exigences de l'esthétique dramatique, mais selon les règles de cette forme de raisonnement. Il a ainsi réalisé moins une tragédie qu'un poème tragique lourd de sens, riche de talent, où chaque péripétie prend force d'argument philosophique, où la pensée s'exprime par le moyen d'une prose savamment cadencée, de noble lyrisme et de très réelle valeur poétique. Au demeurant, une œuvre méritoire et de haute qualité littéraire.

Avec une formule dramatique et une matière poétique différentes, M. Edouard Schuré illustre, par son **Merlin l'enchanteur**, la même grande idée que M. Foix a mise en œuvre dans son *Prométhée* : celle de la permanence du génie humain et de l'assumation par le Christianisme d'une civilisation qui le précède. Il ne s'agit point ici de la civilisation grecque, mais de la celte qui, par la haute et curieuse figure de l'enchanteur Merlin,

entre dans le Christianisme après maintes dures épreuves, que le Destin commande et qui ne sont point sans analogies secrètes avec le cruel enchaînement de Prométhée, ou la douloureuse Passion du Christ.

M. Edouard Schuré, qui connaît jusque dans ses plus mystérieux arcanes la secrète sagesse des initiés antiques, nous en révèle ici la doctrine essentielle, touchant les destinées de l'homme. Car, s'il a pris aux vieux historiens ainsi qu'aux ménestrels anglo-normands et aux trouvères français la matière poétique de son œuvre, l'auteur l'a savamment disposée selon les données ésotériques, restaurant la figure de l'enchanteur jusqu'à lui restituer une valeur et un prestige équivalents à ceux des héros grecs. C'est ainsi qu'en accord avec des historiens, tels Mennius ou Geoffroy de Montmouth, et aussi avec les moyens de la mythologie, Edouard Schuré fera naître Merlin d'une nonne, fille de Roi, qui l'engendre de Lucifer.

L'origine de Merlin, dit l'auteur, contient le sens symbolique du personnage. Il aura de son père l'esprit de révolte, l'insatiable curiosité, la connaissance du monde naturel et le désir sans frein. De sa mère lui viendra l'instinct de douceur, de sympathie et d'espérance, enfin le don merveilleux par excellence, l'intuition angélique des âmes et du monde divin. Le génie païen et le génie chrétien, qui sont entrés dans la substance de son être, lutteront en lui sans pouvoir se vaincre. Il sera torturé à la fois par le désir de la terre et par la nostalgie du ciel, et mourra fou de ne pouvoir les étreindre dans une même possession.

Ayant à choisir entre le port tranquille sans le voyage que lui offre l'Eglise et « le frêle esquif sur l'Océan sans limite et la terre promise au risque du naufrage » de l'antique initiation celtique, Merlin n'hésite point et s'écrie :

Pour la harpe sacrée, pour le rayon céleste, pour la couronne du poète, je vous donne ma vie ! Que je roule aux abîmes ou que je monte au ciel, je tenterai le sort ! J'entends en moi d'étranges harmonies, j'entends gronder l'enfer, pleurer les hommes ; j'entends chanter les anges. Quel génie est le mien ? Quelle étoile est mon guide ? Je n'en sais rien, mais j'ai foi au Génie, j'ai foi en l'Etoile. Oui je chercherai mon Dieu dans les trois mondes, je pénétrerai le mystère et l'au-delà. Pour savoir et pouvoir, pour jouir et souffrir, pour vibrer avec toutes les âmes, je mets en gage mon corps, ma vie et ma raison !

Pour savoir et pouvoir, il accepte l'épreuve terrible de l'initiation.

Il en sort vainqueur, possédant la chaîne magique de Lucifer et la harpe d'argent qui n'ont jamais été réunies jusqu'alors. Magicien et prophète, il conseille et dirige l'action chevaleresque d'Artus selon les lois de la sagesse occulte. Et telle est la première partie de la trilogie de Merlin.

La seconde nous montre le principe du mal installé à la cour d'Artus et préparant la perte de Merlin, pendant que le Mage conduit le Roi à la conquête de l'Epée magique, qui assurera son triomphe sur ses ennemis. Sa mission accomplie, Merlin cède aux artifices du mal et se laisse tenter par la reine, qui l'envoie près de Viviane. La fée, épouse de Lucifer, le dépouille de sa sagesse, lui dérobe sa harpe sacrée et disparaît au moment même où une formidable clameur annonce l'irrémédiable défaite du malheureux Artus, que le magicien a abandonné à ses seules forces.

Ainsi s'achève la seconde partie de la trilogie de Merlin. La troisième nous montre d'abord le désarroi, puis la folie de l'Enchanteur, mais non sa mort comme dans la légende celte. En vérité, M. Edouard Schuré a transposé cette mort en la glorifiant par la résurrection. Mû par une profonde et noble idée, l'écrivain a conçu et réalisé une sorte de Pâque poétique, conforme aux doctrines occultes et dont il fait l'heureux dénouement de son ouvrage.

Si, comme je le crois, dit-il, la légende de Merlin est le miroir magique où le génie celtique a évoqué l'image de son âme et de sa destinée, *cette légende ne peut pas finir avec l'envoûtement de l'Enchanteur.* Autrement, elle signifierait la défaite du génie celtique par la faillite de son prophète à sa mission. Or, il n'en est pas ainsi, si l'on interroge l'histoire et la légende depuis un millier d'années.

... Merlin est le prophète celtique de la France. On lui attribue ce mot : *Multa renascentur,* « Beaucoup de choses ressusciteront ». Non, le génie celtique n'est pas mort, pas plus au XIIe qu'au XIXe et au XXe siècle. Il est plus fort que jamais, puisqu'il est en train de prendre conscience de lui-même. Il fallait donc donner à la légende une conclusion nouvelle, conforme au génie de la France...

Et comme Prométhée a survécu à l'anéantissement de l'Olympe et à la mort des dieux, Merlin, dans le drame de M. Schuré, survit à l'anéantissement de sa raison et à celui de ses pouvoirs. Echappant à l'étreinte de la matière, il remonte du fond des tragiques abîmes de la folie et retrouve dans la croix le principe

même de sa puissance magique. Il peut alors délivrer Lucifer, cette autre figure de Prométhée, et annoncer la prochaine purification de Viviane. Quant à lui Merlin, rentré en possession de la harpe sacrée, cette lyre orphique de l'initiation celtique, ayant arraché à Viviane l'anneau mystique qui l'unit à celle qui est plus que lui-même, qui est un double féminin, la moitié de son âme immortelle, ayant bu à pleine coupe la liqueur du divin Ressouvenir qui fait du Passé et de l'Avenir un éternel Présent qu'il embrasse d'un coup d'œil, être parfait ayant mérité la perfection par l'épreuve, il rejoint dans l'île d'Avalon le Roi Artus et ses douze pairs. Là, il attendra le moment marqué par le Temps où lui-même et celle qui est plus que lui-même se réincarneront pour venir prouver aux hommes que la route du Ciel à la Terre et de la Terre au Ciel est ouverte.

Tel est ce drame philosophique dont chaque réplique est lourde d'ésotérisme, dont chaque période symbolise toute une part de doctrine occulte. Ce qui l'anime, ce sont moins les sentiments de personnages, qui figurent au demeurant plutôt des arguments de raison que des êtres humains, que la foi ardente de l'auteur dans les destinées glorieuses de la France. Cette foi, toute une doctrine l'étaie, et qui ne manque ni de beauté logique, ni de séduction poétique.

L'auteur a demandé au drame les moyens de nous faire connaître et sa foi et les raisons qui la déterminent, mais il semble avoir réalisé plus un ouvrage de lecture qu'une œuvre de spectacle, car l'impeccable logique de sa démonstration, la vigueur de sa construction, où la raison l'emporte sur le sentiment et conduit à elle seule toute l'action, la pauvreté de la vie intérieure de chacun des personnages, le ton didactique du dialogue, toutes ces imperfections, résultantes fatales de la noble volonté de l'auteur de réaliser un théâtre d'enseignement ésotérique, nuiraient à son action sur la foule à qui il est destiné. Ainsi M. Edouard Schuré paierait la rançon qu'exige esthétiquement toute construction dramatique où l'auteur substitue aux mouvements de la vie l'ordre rigide d'une doctrine. Par contre, il trouvera auprès du lecteur attentif l'accueil que méritent les hautes qualités de probité littéraire, la noble profondeur de pensée, la foi courageuse dans le rôle de l'écrivain, que signifie cette poétique conclusion d'une œuvre mieux qu'estimable et qui impose le respect.

Ce n'est point avec d'aussi hautes ambitions philosophiques que Hans Pipp écrivit les quelques pièces d'un théâtre burlesque où il raillait le monde moderne. Ces œuvres singulières, dont l'ironie s'apparente à celle d'un Villiers de l'Isle-Adam, et qui sont réalistes selon la fantaisiste et populaire esthétique des parades foraines, ont été réunies en deux volumes par Henri Strentz, sous les titres de **Théâtre de Hans Pipp** et *Nouveau Théâtre de Hans Pipp.* Henri Strentz, qui est un poète délicat, a fait précéder les œuvres de son ami Hans Pipp d'une bibliographie où il est montré quelle étrange et poétique conception de soi-même et du monde faisait de cet homme, piqué de la tarentule littéraire, le plus amer contempteur de son époque. C'est qu'il avait une âme serviable de poète. L'abus de la raison, et les résultats qu'on en voyait se manifester sous les formes obsédantes du progrès le faisaient cruellement souffrir, lui qui ne vivait que par l'imagination. Sa souffrance, il l'exprimait ironiquement, à la manière d'un Gautier Garguille, en écrivant de petits ouvrages dramatiques qu'il voyait joués en plein air, avec, pour fond, la toile mouvante d'une baraque et pour plateau les planches d'un tréteau. Son but : la plus grande joie et la meilleure éducation des foules, qu'il conviait à rire avec lui des conquêtes morales du siècle. S'adressant au public des badauds, chez qui le rire emporte la conviction parce que rire est le propre de l'homme, il avait emprunté la technique de l'art populaire des parades foraines, où les seules règles à observer sont celles de l'arbitraire et de la fantaisie. C'est ainsi qu'il a réalisé cette farce énorme qu'est le jugement du *Docteur Monstre*, ayant oublié son parapluie dans le corps d'un malade qu'il opérait ; qu'il montre le dédain d'Apollon pour la poésie naturelle et les œuvres des poètes d'écoles variées auxquelles le dieu a préféré la lecture de la cote de la Bourse ; et la raison pure est elle-même prise à partie, non sans âpreté dans : *La ligne droite est morte*, catastrophe qui contraint l'humanité à ne se mouvoir qu'en rond ou selon les courbes les plus extraordinaires. Ces œuvres et quelques autres, pieusement recueillies par Henri Strentz, ami et confident de Hans Pipp, composent deux volumes par lesquels un poète aimable a ironiquement exprimé la déception amère que lui causait une époque où la poésie se voyait exclue de l'âme des hommes et chassée du monde par un grossier utilitarisme.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Mascart : *Notes sur la variabilité des climats*, documents lyonnais, études de climatologie ; 1re partie : introduction générale historique, Lyon, Audin. — P. Freundler, Y. Menager et Y. Laurent : *Recherches sur la variation, les transformations et la nature de l'iode chez les Laminaires de la côte bretonne*, Notes et Mémoires de l'Office scientifique et technique des pêches maritimes, 1923 et 1925. — Rémy Collin : *Physique et Métaphysique de la Vie*, G. Doin.

M. Jean Mascart, directeur de l'Observatoire de Lyon, vient de publier un ouvrage richement documenté sur **la variabilité des climats**. Le problème de la prévision du temps est, on le verra, encore loin d'être résolu. Mais doit-on pour cela se décourager ? et dire avec M. Esclangon : « Il faut avouer, malgré l'opinion de météorologistes trop ardents, que la Météorologie est encore actuellement composée de faits sans liens entre eux, présentant le spectacle d'un désordre extrême et sur lequel la science moderne n'a pu trouver de prise sérieuse. » Pour M. Mascart, c'est là un scepticisme exagéré et stérile.

Les questions relatives aux taches du Soleil, à leur nature, à leurs causes, à leur influence, restent très controversées. Plus d'une fois, on a invoqué des relations entre les taches du Soleil et les mouvements des planètes. On a affirmé par exemple que la surface moyenne des taches atteint son maximum dans la portion du Soleil directement opposée à Vénus et son minimum sur la portion qui regarde cette planète ; l'allure des taches dépendrait donc des positions relatives de la Terre et de Vénus. On s'est efforcé de mettre en évidence l'action de la Terre. Qu'est-ce qui intervient ? la forte densité de la Terre, son régime électrique ou magnétique ? On est encore en plein mystère. Mémery revient (1923) sur une remarque assez curieuse qu'il avait déjà faite : si, sur plusieurs périodes solaires, on établit la moyenne des taches pour chaque jour de l'année, on obtient une courbe qui, au lieu d'être sensiblement uniforme, présente des sortes de vagues périodiques ; et de même, alors qu'autour du 8 août on a les nombres relatifs les plus élevés de l'année, par contraste, autour du 24 août, se présentent les minimas absolus. L'étude systématique de pareilles oscillations reste à faire.

Les relations entre l'insolation à la surface de la Terre et la température de la surface et de l'atmosphère constituent égale-

ment un problème fondamental, soit pour la Météorologie, soit pour la seule Climatologie ; les recherches sur les variations séculaires de cette insolation conduisent nécessairement aux études paléoclimatiques et à la considération des périodes glaciaires. Dans l'introduction du livre, M. Jean Mascart passe en revue toutes les données sur le climat des diverses époques géologiques ; on est loin d'être d'accord : ainsi pour le jurassique supérieur, l'on discute encore pour savoir s'il fut caractérisé par un climat uniforme ou du moins peu différencié (Burckhardt), ou, au contraire, par des climats très différenciés (Gothan, E. Kayser, E. Haug). C'est surtout aux époques tertiaire et quaternaire que l'on trouve les vestiges de vastes oscillations dans le climat : grandes alternatives de sécheresse et d'humidité, périodes de refroidissement marqué. Dans une œuvre qui offre un grand intérêt pour la critique des diverses hypothèses qui ont été émises, Brooks (1921 à 1923) étudie plus spécialement les conditions du refroidissement de la Terre ; il conclut que le phénomène ne fut pas progressif, et il met en évidence diverses crises glaciaires, la dernière ayant duré environ 30.000 ans et se trouvant terminée depuis seulement 15 à 20.000 ans. Pour Spitaler, les périodes froides et chaudes se succèdent suivant un cycle de un million d'années, et une nouvelle période glaciaire commencera dans 480.000 ans !

Rémond affirme que l'Homme sait se façonner des instruments depuis plus de 1.200.000 ans et qu'il y a plus de trois milliards d'années que les cours d'eau ont commencé leur œuvre et que la terre est habitable. Mais ce n'est là qu'une dissertation purement académique.

Si le problème d'indiquer le temps à l'avance est peut-être le plus complexe et le plus difficile que l'Homme puisse se proposer, il faut bien reconnaître que, par leurs doutes autoritaires, les milieux scientifiques portent la lourde responsabilité d'en avoir retardé la solution. « Jamais, écrivait Arago, quels que puissent être les progrès des Sciences, les savants de bonne foi et soucieux de leur réputation ne se hasarderont à prédire le temps. » Et des savants aussi considérables que Biot et Regnault faisaient chorus pour ridiculiser les efforts sincères... A propos de prévision du temps à longue échéance, on voit Flammarion écrire : «... La théorie et l'observation s'accordent pour établir que, dans l'état actuel de nos connaissances, la prédiction du temps est une chimère. » Quelle théorie ?

De la sorte, l'organisation de la Météorologie fut nettement retardée de vingt-cinq ans *en France*.

§

Depuis quelques années, on a entrepris en grand l'exploitation industrielle des Algues, et on a été conduit à étudier celles-ci des points de vue océanographique, chimique et physiologique. Parmi les travaux les plus curieux qui ont été publiés à cet égard, sont ceux que M. Freundler, Maître de conférences à la Sorbonne, a faits avec la collaboration de Mlle Y. Ménager et de M. Y. Laurent ; ils sont relatifs à **la Variation de l'Iode chez les Laminaires**, ces grandes Algues rubannées qui apparaissent à mer basse lors des grandes marées. Or, la variation de la teneur en iode est liée étroitement à la vie même de la plante, et l'une et l'autre sont soumises aux conditions climatériques générales, aux influences saisonnières et au régime hydrographique, et en outre certains constituants chimiques, — sels, pigments, sucres : ... — présentent des relations plus ou moins directes avec la richesse en iode.

Pour la teneur en tous ces corps, il y a lieu de tenir compte des conditions météorologiques. A cet égard, il y a eu un contraste marqué entre les années 1921 et 1922. L'année 1921 a été caractérisée sur les côtes bretonnes par une sécheresse et une insolation anormales, surtout durant la période de juin à septembre; l'année 1922 s'est signalée au contraire par l'abondance des pluies en mars, avril et juillet, et par un temps généralement couvert en juin, août, septembre et octobre. Or, il s'est trouvé que la teneur en iode des Algues de 1922 a été notablement supérieure à celle des mêmes Algues en 1921, aux époques correspondantes, bien entendu ; la coloration brune des Laminaires a diminué également.

Un autre fait important est le suivant. Les Algues de surface que peuvent absorber presque constamment la majeure partie des radiations solaires et qui sont par conséquent le siège d'une assimilation chlorophyllienne régulière sont pauvres en iode ; parmi les Algues de profondeur, celles qui sont vivaces, qui présentent en fin d'hiver ou au début du printemps un phénomène de reprise végétative, sont seules riches en iode, les Algues annuelles étant aussi pauvres ou plus pauvres que les Algues de

surface. Il semble dès lors possible de considérer l'iode et les composés iodés comme un des facteurs nécessaires à la reprise végétative, comme une réserve d'énergie utilisable à une époque où il y a pénurie de radiations lumineuses.

M. Freundler est arrivé à la conception curieuse suivante : la matière colorante des Laminaires, le « pigment », résulterait de l'association de l'iode avec de l'étain, du sodium et de la matière protoplasmique; la formation et le fonctionnement du pigment nécessiterait l'intervention de la lumière : un de ses rôles consisterait à exciter l'assimilation chlorophyllienne lorsque, par suite de l'immersion profonde, du manque de lumière, ou pour toute autre raison, celle-ci est insuffisante. M. Freundler insiste sur les propriétés photo-chimiques de l'association iode-étain-sodium.

Chez les plantes, chez les animaux, l'iode, et un certain nombre de métaux (étain, zinc, manganèse, magnésium...) jouent un rôle important, et souvent à des doses infinitésimales.

§

D'une façon générale, le point de vue de la chimie se montre excessivement fécond en biologie et est susceptible d'en renouveler les aspects. On a souvent opposé les conceptions chimiques aux conceptions finalistes ; on a soutenu que le finalisme introduit dans la biologie un élément métaphysique et qu'il est une « doctrine paresseuse et inféconde ». M. Rémy Collin, professeur d'histologie à la Faculté de médecine de Nancy, dans un récent livre duquel on dit beaucoup de bien, **Physique et Métaphysique de la Vie**, proteste.

Je crois, au contraire, que la présence, sinon dans la science, du moins dans l'esprit du savant, d'une théorie renfermant quelques données encore *indéterminées* au sens positif, est un aiguillon qui suscite la recherche, celle-ci devant toujours d'ailleurs s'appuyer sur la méthode positive.

M. R. Collin place la finalité aux « confins de la biologie positive ». La vie apparaît au biologiste comme « une appropriation de certaines lois physico-chimiques à une fin particulière qui est la vie elle-même ».

Il est d'usage, dans la plupart des milieux scientifiques contemporains, de foncer sur le finalisme ou téléologisme. C'est même un poncif qui devient suspect à force d'avoir servi et qu'il est irritant de rencontrer

sous la plume de savants par ailleurs originaux... Qu'on ait usé et abusé des causes finales, c'est un fait, mais un fait périmé...

M. R. Collin reste toujours persuadé que la phobie du finalisme est souvent « génératrice de timidité intellectuelle et par conséquent néfaste aux grands coups d'ailes scientifiques ». Il souhaite que la philosophie et la biologie habitent plus souvent dans la même tête. Il parvient à une théorie *animiste*, et n'hésite pas à s'appuyer sur l'autorité du Père Sertillanges.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Catalogue du Musée d'Histoire et d'Art local de Clermont-Ferrand, s.l.n.d. (au Musée), in-18. — Maurice Busset : *Le Vieux Pays d'Auvergne, Recueil des Costumes, des Types et des Coutumes de Haute et Basse-Auvergne, notés et dessinés en 1923*, Clermont Ferrand, G. Mont-Louis, in-4. — Chanoine Pérennès : *La Mort en Basse-Bretagne*, Quimper, rue Feunteunikar-lez, in-8. — J. Mirc : *Les Contes du Martin-Pêcheur*, Marqueste et Guitard, Toulouse et Paris, in-18. — Ch. Fr. Ph. Masson : *La Nouvelle Astrée*, nouvelle édition par Fr. Macler, Paris, Leroux, in-8 carré, XXVI pl. et Carte.

Parmi les collections de folklore régional, celles du **Musée d'Histoire et d'Art local de Clermont-Ferrand** sont connues déjà depuis assez longtemps comme riches et intéressantes. Elles se sont augmentées encore ces années dernières, grâce à la libéralité systématique de l'un des principaux folkloristes auvergnats, M. Désaymards, comme on peut voir en consultant le **Catalogue** récemment publié par M.H. du Ranquet. Ce catalogue, qui décrit aussi avec soin le musée même, l'hôtel de Fonfreyde ou Maison des Architectes, est non seulement descriptif, mais aussi explicatif. Innovation heureuse et qui, pour les objets usuels, remplace partiellement la monographie technologique auvergnate qui manque à notre littérature spéciale.

La collection Désaymards a été donnée en novembre 1923 ; on peut la voir rangée dans une salle à part qui complète celles où sont exposés les mannequins en costumes auvergnats, déjà bien connus par une série de cartes postales éditées par le musée. A signaler entre autres une importante série de *passettes*, qui sont du même type que certains métiers à main à tisser des rubans et galons encore en usage en Suisse, Scandinavie, etc., type qui me paraît être une survivance de la civilisation néolithique (débuts du Bronze et Lacustres).

Un autre donateur, l'excellent graveur sur bois Maurice Busset, a exposé au Musée toute une série de gravures documentaires : le faucheur, le berger, le bouvier, etc., qui complète la série des anciennes lithographies. Maurice Busset vient d'ailleurs de publier en album la série complète de ses bois gravés sous le titre **Le Vieux Pays d'Auvergne** ; chaque planche est accompagnée d'une explication sommaire et d'un commentaire à la fois littéraire et documentaire. J'aurais, quant à moi, préféré des tirages en noir aux tirages en couleurs (vert, bistre, jaune, rouge et jaune, vert-olive, etc.) qui me semblent empâter le trait et diminuer le relief ; mais ces tirages en couleurs sont tellement à la mode maintenant que je n'ose insister. Les commentaires sont très utiles ; à signaler entre autres la série relative aux pèlerinages, ainsi que celle où sont étudiés les divers bonnets auvergnats et leurs éléments. Toutes les étapes de la vie rurale sont représentées, selon la manière de Busset, qui est brutalement synthétique et fixe les paysages, les personnages, les animaux dans une pose hiératique, par plans tranchés et par masses. Les commentaires, plus littéraires et scientifiques, se viennent situer auprès des belles pages de Gandilhon Gens d'Armes, de Pourrat (qui a donné au volume une alerte et sinueuse préface), et de l'œuvre du groupe d'écrivains qui jadis publia les *Veillées d'Auvergne*. Cette région, trop longtemps délaissée des folkloristes, tend maintenant, grâce à cette génération enthousiaste, à prendre un excellent rang, dans le folklore français.

Qu'il soit encore permis à un simple spécialiste de réclamer des monographies bien détaillées et vraiment scientifiques sur les cérémonies du mariage et des funérailles, et surtout sur les pèlerinages anciens et modernes en Auvergne.

§

Des documents de cet ordre sont en ce moment l'objet d'une enquête systématique en Bretagne par le chanoine Pérennès, qui complète d'abord, dans sa brochure sur **La mort en Basse-Bretagne**, les données jadis réunies par Anatole Le Braz pour d'autres régions bretonnes. Beaucoup de renseignements inédits ont été fournis par des prêtres, notamment en ce qui concerne certains rites de détail, de caractère très archaïque. Il est grand temps de poursuivre ces enquêtes puisque, comme le disait

un vieux paysan des environs de Quimper au chanoine Pérennès : « autrefois on priait beaucoup pour les trépassés ; aujourd'hui on pense surtout à se divertir ». Cette volte-face psychique collective n'est d'ailleurs pas spéciale aux campagnes bretonnes.

La *Bibliothèque occitane* s'enrichit d'un nouveau recueil de contes et légendes des pays d'Agen, de Condom, d'Auch, de Montauban, etc., que M. J. Mirc a réunis sous le titre de **Contes du Martin-Pêcheur.** Ce titre fait prévoir que les textes originaux ont été littérarisés ; ils l'ont été en effet selon la manière désuète de Souvestre et de Nodier, et à tel point qu'un page gascon qui fuit à travers bois en pays agenais rencontre des *korrigans*, fort étonnés, je suppose, de se trouver transplantés si loin de leur Bretagne natale ! Des noms comme Lilio, Myella, Flor sont difficilement populaires. Il conviendra donc, pour l'usage scientifique, d'extraire les thèmes publiés de leur enveloppe, que l'auteur a voulu chatoyante autant que le plumage du martin-pêcheur ; mais le lieu où le conte a été recueilli est scrupuleusement indiqué. Il y a quatre contes fériques, six contes mystiques, trois contes « gascons », sept contes « présents » ; plusieurs sont des légendes étiologiques de type connu (le lac sans fond, la ville engloutie, etc.) ; d'autres, des histoires facétieuses. Les « contes présents » sont des historiettes plus ou moins vécues, sans caractère folklorique. Dès qu'un critique dit « parisien » se permet de conseiller à des savants dits « locaux ou provinciaux » une méthode plus rigoureuse, il se fait rabrouer fortement. J'hésite donc à conseiller aux directeurs de la *Bibliothèque Occitane*, dont la tentative de décentralisation est louable à tant d'égards, de mieux faire le départ entre la littérature et la science folklorique.

J'ai fait allusion à Nodier : bien avant lui avait régné une mode semi-documentaire et semi-littéraire dont Walter Scott est le principal représentant et qui a fait des ravages en France. Peu de livres de cette période surnagent ; parmi eux, l'un des moins mauvais est la **Nouvelle Astrée**, de Ch. Fr. Ph. Masson, 1805, étrange mélange d'observations vraies, strictement localisées dans le pays de Montbéliard, d'arrangements littéraires et sentimentaux selon le type des chansons de geste d'imitation du début du XVIIe siècle, et de romantisme pseudo-médiéval. L'auteur de la *Nouvelle Astrée*, après avoir été général en Russie sous Catherine, eut toutes sortes d'aventures et voulut consacrer à son pays

natal un poème dans lequel devaient revivre les mœurs simples et idylliques d'autrefois. Mais encore eût-il fallu plus de souffle, une langue plus sonore et plus rythmée, bref, du talent.

Toute la partie documentaire est utilisable. Le général n'a pas su choisir entre deux genres, mais il est heureux que sous prétexte de littérature, il ait sauvé de l'oubli un grand nombre de faits (croyances, observances, cérémonies populaires, etc.) qui datent de son enfance, donc du milieu du XVIIIe siècle. Cette nouvelle édition (celle de 1805 étant devenue rarissime) a été faite par les soins de M. Frédéric Macler, l'orientaliste bien connu, qui a voulu rendre aussi hommage à son pays natal. Il a eu l'excellente idée d'accompagner le texte de Mason de nombreux clichés photographiques : le pays a si peu changé encore que la coïncidence est exacte. J'ajoute que l'édition actuelle est bien présentée, à peu de chose près une édition d'amateur, et que les notes explicatives et critiques ont été rédigées avec soin.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Albert Kammerer : *A Chypre*, Hachette. — Claude Farrère : *Mes Voyages*, Flammarion.

Parmi les publications récentes, je signalerai surtout celle de M. Albert Kammerer : **A Chypre**, qui apporte une contribution précieuse à l'histoire de l'île où régnèrent les Lusignan, et d'intéressants détails sur le pays, ses sites, ses localités, ses édifices, etc... Chypre est une grande île, au large de la côte syrienne et sous la vaste courbe que tracent les terres d'Asie Mineure. Elle fut occupée dès les vieux âges, car c'était une escale sur le trajet de l'Egypte. On sait qu'elle joua un certain rôle à l'époque grecque, surtout avec les successeurs d'Alexandre, et à l'époque romaine, où les exploits du préteur Caton sont restés célèbres. Au moyen âge, ce fut une possession byzantine, puis Richard Cœur de Lion s'en empara au moment de sa croisade et à la suite de démêlés qu'il eut avec le prince grec Isaac Comnène, qui s'était proclamé empereur de l'île ; et c'est là qu'il fit célébrer peu après son mariage avec Bérengère de Navarre, qui suivait l'expédition.

Chypre passa aux Templiers, puis aux Lusignan. C'est l'époque surtout de sa prospérité durant le moyen âge. La dynastie des

Lusignan dura trois siècles et compta seize rois et deux reines, — drames fastueux, aux péripéties nombreuses qui ont défrayé la chronique comme aux vieux âges les gestes des rois de Mycènes dans le Péloponèse. En 1375, les Génois s'emparèrent de Famagouste, qu'ils gardèrent près de cent ans. Le soudan d'Egypte envahit Chypre, qui dès lors dut lui payer tribut (1426). Le dernier des Lusignan épousa la belle Vénitienne Catherine Cornaro et mourut d'une mort mystérieuse en 1472. La République des Doges se hâta d'étendre les mains pour saisir cette riche proie.

Mais bientôt ce fut l'invasion turque, les sièges de Nicosie et de Famagouste, — puis la bataille de Lépante, qui arrêta net pour un temps l'expansion ottomane (1571). Les Turcs restèrent à Chypre, mais passèrent sous la domination anglaise en 1878.

Cependant, nous visitons avec M. Albert Kammerer les endroits les plus remarquables de l'île. On débarque à Famagouste; le port de Chypre, c'est une ville fortifiée du moyen âge, dont la puissante enceinte est en parfait état et baigne les pieds de son donjon dans la mer. Le port de ces vieilles époques est maintenant envasé. On entre à Famagouste par une porte monumentale surmontée du lion de Venise. De la ville du moyen âge, il demeure peu de chose. Elle eut autrefois de 40 à 50.000 habitants, il en reste deux ou trois mille. Il ne subsiste que des quartiers la plupart ruinés, et des carcasses d'églises; la cathédrale de Saint-Nicolas, — aujourd'hui mosquée, — est proche parente de celle de Reims, mais couverte en terrasse et coiffée d'un minaret (1). A côté de la cathédrale est une prison construite sur les ruines du palais royal des Lusignan, où l'on a entassé des pyramides de boulets en fer et surtout en pierre du dernier siège de l'île. Mais du palais il n'est resté que des bribes. A quelques pas enfin est la cathédrale des Grecs, bien délabrée, mais qui offre la curiosité d'avoir été construite en style ogival. — Il reste d'ailleurs à Famagouste de nombreux débris d'architecture, du XIIIe siècle surtout, églises, chapelles, vestiges d'habitations, etc., dont l'étude est de grand intérêt. A côté de Famagouste, on voit encore les ruines de l'antique Salamis, qui fut peut-être la plus ancienne ville de l'île. On ne retrouve que quelques restes de l'époque romaine. C'est dans cette ville que les légendes font naître

(1) Pour les monuments de l'île, on doit toujours renvoyer au grand travail de Camille Enlart : *L'Art gothique et la Renaissance en Chypre*.

Solon. — On arrive à Larnaca, qui est sur le site d'une ville antique, *Kitium*, ancienne colonie sémitique. Tout proche est le petit monastère musulman de Tekké, qui se mire dans les eaux d'un petit lac salé. Plus loin, c'est Kalokhorio, où se trouvent les décombres d'un autre monastère, dont l'église gothique est en assez bon état. A Pyrga est une petite chapelle dite de Sainte-Catherine, dont l'intérieur garde des peintures curieuses, avec des costumes français du milieu du xve siècle. On arrive à la presqu'île d'Akrotiri, où l'on remarque encore un monastère dont le cloître gothique est fort ruiné. L'itinéraire indique ensuite le massif donjon de Kolossi, tout ce qui reste de la Commanderie des Chevaliers Hospitaliers, et qui a joué un rôle dans toutes les guerres du moyen âge. Cette tour, avec des salles voûtées, des cheminées monumentales, a une trentaine de mètres de hauteur (1210). De ce côté était *Curium*, ville disparue, dont les souverains autrefois étaient indépendants. On y voit des tombeaux médiocres et un grand sanctuaire d'Apollon dans les rochers dominant la côte. Non loin était l'antique Paphos, où demeurent encore les restes vagues du temple d'Aphrodite. Ce lieu, aujourd'hui solitaire, est encore dominé par la haute tour carrée de Kouklia, une deuxième forteresse des Hospitaliers. — On parvient à Hagios Neophytos, petit monastère dont les légendes régionales parlent abondamment. — On remonte vers la côte nord à travers une région minière maintenant abandonnée. De ce côté, on rencontre encore une abbaye, celle de Yalia, aujourd'hui ruinée, située dans le district montagneux de Krysokhon, dont le fond de la baie est occupé par la forte bourgade de Poli, où fut l'escale antique de Marion. A travers la région très accidentée, on atteint le monastère de Kykkou, très retapé, avec une église à campanile rococo. L'itinéraire nous conduit ensuite au massif central de l'Olympe.

C'est ensuite la baie de Morphou, et de nouveau un autre monastère, celui d'Akhuopietos. C'est bientôt Kérynia ou Cérines, portant, à 800 m. au dessus du site, la superbe ruine féodale de Saint-Hilarion. Au delà, c'est encore un monastère, celui de Bellepais ou Lapais, qui garde des restes de fortifications.

C'est Buffavento ou le château de la Reine. On se trouve enfin à Nicosie, l'ancienne capitale de l'île, où les églises possèdent encore les dalles funéraires des chevaliers qui y furent ensevelis;

où chaque pas amène la découverte, parmi des maisons ottomanes, de restes d'architectures qui sont de véritables bijoux.

Les remparts et fortifications de Nicosie sont encore en partie debout, et M. Albert Kammerer raconte assez longuement le siège qui fit tomber la ville aux mains des Turcs.

Parmi les églises d'autrefois, on signale la cathédrale Sainte-Sophie, monument encore curieux, malgré l'outrage des siècles et des hommes. En face devant le parvis, c'est le beau portail de Saint-Nicolas, devenu un grenier à grains. — C'est l'ancienne église Saint-Jean des Chevaliers Hospitaliers; des traces encore de l'église Saint-Georges des Latins, située près de l'ancien palais royal et dont on a fait un bain turc (!), etc.

Ainsi sont évoqués les châteaux, les sites, les villes, les monastères, — l'histoire et la chronique de cette ancienne province française qu'est l'île de Chypre, et l'on peut suivre avec intérêt les promenades que raconte M. Albert Kammerer. Ce récit est d'ailleurs intéressant, même au simple point de vue pittoresque. On peut seulement regretter que la maison Hachette, dont les publications sont remarquables en général, n'ait pas cru devoir en donner une édition meilleure et méritant d'être conservée. Mais la librairie traverse actuellement une bien mauvaise passe.

§

M. Claude Farrère, qui nous entretient volontiers des choses de la mer et des pays lointains, comme autrefois Pierre Loti, publie un livre familier de causeries sur l'Extrême-Orient : **Mes Voyages**. C'est d'abord l'itinéraire si connu des Messageries, mais qui a été en partie modifié depuis le temps, autrefois, où nous faisions le voyage du Céleste Empire ; de même que les paquebots ont été refaits plus amples, mieux aménagés et confortables.

On passe aujourd'hui Naples, où la malle stationnait naguère quelques heures pour prendre le courrier et montrer aux voyageurs les fumées du Vésuve ; on file directement sur l'Egypte. Port-Saïd, où l'on va embarquer du charbon, n'est qu'un tripot et un lupanar ; mais il y a ensuite la délicieuse impression de la longue traversée du canal de Suez, décor étrange et figé, désert de sables que baigne la lune et qui semble vraiment d'un autre monde. A Suez, le paquebot s'arrête au large et dans la baie immense qui termine la mer Rouge de ce côté. — La station suivante, autre-

fois Aden, à la pointe de l'Arabie, a été remplacée par Djibouti, où les Arabes sont tellement rares, dit M. Claude Farrère, qu'on les « a tous réunis dans les jardins du gouverneur » ! Dans la mer Rouge l'auteur signale en passant la curiosité du rayon vert dont nous parla Jules Verne et qu'on retrouve chaque soir au moment où va disparaître le soleil. — Autre observation, concernant l'origine des Hébreux qui, aux vieilles époques historiques, auraient passé près de Djibouti en traversant le détroit de Bab-el-Mandeb, plutôt que de traverser l'isthme de Suez (?).

On arrive bientôt à Ceylan et le navire mouille devant Colombo, ville d'administration anglaise et ville indigène d'échoppes, avec une bizarre population de beaux hommes cuivrés, qui portent le chignon et harcèlent le voyageur en offrant des étoffes bariolées, des petits éléphants d'ivoire ou des pierreries en « vrac » dans le creux de leurs mains. Fort proche est une admirable plage, sous le couvert des palmiers ; un petit musée local relatif au bouddhisme; puis des routes admirablement ombragées se dirigent vers l'intérieur, vers Kandy, et les ruines de civilisations mortes que submergent les folles végétations équatoriales.

On traverse le golfe de Bengale et l'on descend le détroit de Sumatra, longeant la presqu'île de Malacca pour arriver bientôt à Singapoore, un carrefour des peuples en Extrême-Orient et où nous nous rappelons avoir vu les fêtes du *Thet* ou jour de l'an chinois.

Le navire reprend la mer et atteint enfin Saïgon, où doit séjourner le voyageur. C'est, on le sait, le point d'escale pour nos colonies d'Extrême-Orient, une ville mi-européenne, mi-indigène, mais où le climat ne permet guère un long séjour. La vie y est large et même opulente, et, dans les deux ou trois grandes rues du centre, on trouve les cafés de toutes les villes de garnison ; au delà, une cathédrale de briques qui est comme une caricature de Notre-Dame de Paris, un jardin zoologique où nous avons vu des tigres superbes, etc. Le Saïgon indigène, surtout curieux par sa population, s'étend à côté de la ville française toute proche. C'est la ville chinoise, — Cholen, — célèbre pour ses pagodes, mais où le désagrément de la température, horrible, est encore accru par les odeurs insupportables du lieu, — et surtout ce mélange d'opium, d'encens et de fiente brûlée qui constitue l'*odeur de Chinois*.

Après avoir raconté la traversée de Marseille à Saïgon, M. Claude Farrère pousse une pointe au Tonkin. Il nous décrit les monuments Khmers et les pagodes de l'Annam. — Nous arrivons en Chine par Hong-Kong, et l'on nous raconte longuement l'aspect du pays et les curiosités de sa population. C'est ensuite le Japon, qui est un bien autre monde, nous dit M. Claude Farrère, perdant son visage ancien, défiguré par les transformations modernes, etc...

Mais il n'y a pas que des paysages dans le livre de M. Claude Farrère, — des paysages souvent délicieux comme les approches de Hong-Kong, avec ses rochers chevelus d'herbes qui émergent de l'eau où voguent des jonques aux voiles de nattes ; il y a l'atmosphère sociale, qui nous intéresse surtout, — en une période où les esprits fermentent et où l'on peut toujours craindre que le monde immense d'Extrême-Orient ne se révolte contre la tutelle de l'envahissante, quoique minuscule Europe.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Rev. Maurice Jones : *The New testament in the twentieth century*, Londres Macmillan. — Emile Besson : *Les Logia agrapha*, Bibliothèque des Amitiés spirituelles. — Camille Pitollet and Mgr Pierre Batiffol : *The Oldest Text of Gospels*, Laurence Gomme, New-York. — G. Piepenbring : *Jésus historique*, Istra. — P.-L. Couchoud : *Le Mystère de Jésus*, Rieder. — M. Goguel : *Introduction au Nouveau Testament*. Tome II, *Le quatrième Evangile*, Ern. Leroux. — Eug. de Faye : *Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée*. Tome Ier, *Sa biographie et ses écrits*, Ernest Leroux. — E.-T. Merrill : *Essays in early christian history*, Macmillan. — Alain : *Propos sur le christianisme*, Rieder. — Gonzague Truc : *La pensée de saint Thomas d'Aquin*, Payot. — Grillot de Givry : *Le Christ et la patrie*, André Delpeuch.

Des livres comme celui du Rev. Jones, **le Nouveau Testament au vingtième siècle**, dont voici la seconde édition (la première était de 1924), rendent service aux travailleurs et surtout aux étudiants, en établissant périodiquement des paliers dans la production critique, et en tirant, de son détail, les indications générales que, seuls, les spécialistes sont en état d'apercevoir. Deux parties : la première consacrée surtout aux grands problèmes posés depuis vingt ans à propos de la personne de Jésus, de celle de Paul et de la langue du N. T. ; la seconde relative aux divers écrits du canon, examinés l'un après l'autre, Exposé clair et exact, mais incomplet. M. Jones, bien au courant

de la production anglaise et américaine, l'est moins de la littérature étrangère. Son index des auteurs et ses listes bibliographiques en tête de chaque chapitre affligent par d'étranges omissions. De Loisy, que l'auteur qualifie encore de *the French Roman Catholic Modernist*, il ignore les *Actes* et, semble-t-il, toute l'œuvre depuis les *Synoptiques* ; il ne nomme pas Goguel ; il ne nomme pas Eduard Meyer, ni Lagrange, ni Klostermann, ni W. Bauer, ni beaucoup d'autres. — M. E. Besson se défend d'aucune prétention scientifique. Il a seulement voulu expliquer au grand public qui s'intéresse aux origines chrétiennes qu'on appelle *agrapha* des paroles traditionnellement attribuées à Jésus, mais qui ne se trouvent pas dans les Evangiles canoniques, le renseigner sur les sources qui ont fourni ces documents rarement de bon aloi, les rassembler eux-mêmes et les traduire, en les accompagnant de quelques éclaircissements. Il s'est fort bien tiré d'une entreprise assez délicate, et il se trouvera avoir rendu service à d'autres lecteurs que ceux qu'il avait prévus. J'ai lu son livre avec plaisir et profit. — Les lecteurs du *Mercure* n'ont point oublié la polémique provoquée entre **M. Pitollet et Mgr Batiffol**, par la prétendue découverte du plus ancien texte des Evangiles dans un Palimpseste espagnol de Tarragone, par le Dr E.-S. Buchanan. Ce sont les pièces du procès qu'on nous présente en anglais et en français. En supposant que Buchanan ait réellement, positivement *lu* le texte dont M. Pitollet nous donne des extraits, il n'y a aucune raison de croire ce texte plus ancien que nos canoniques ; il y a même toutes les raisons de croire le contraire. Et je ne m'assurerai qu'il l'a exactement lu que lorsqu'il l'aura publié avec toutes les garanties que la critique est en droit de réclamer. D'ici là, il n'est pas, je pense, un seul exégète qui n'approuve la réserve de Mgr Batiffol et ne partage ses appréhensions. — **Le Jésus historique** de M. Piepenbring est un exposé très clair et très sympathique des thèses du protestantisme libéral sur la vie de Jésus et l'Evangile. Je le crois beaucoup plus conservateur que les résultats de la critique n'autorisent aujourd'hui à l'être, mais il est bien informé et très probe. Je le recommanderais volontiers comme point de départ d'une étude critique. — M. Couchoud, après avoir donné aux lecteurs du *Mercure* la primeur de ses thèses sur Jésus, les a reprises, à peu près dans les mêmes termes, pour le principal, dans un petit livre

(**le Mystère de Jésus**) qui inaugure la collection *Christianisme*, qu'il dirige. Il a mis à leur service infiniment de talent et de séduction ; je ne les en crois pas moins insoutenables. Certes, nous sommes très mal renseignés sur le Jésus de l'histoire, parce que la légende inévitable l'a recouvert très vite ; cette légende n'est pas faite de rien : elle a puisé dans la Bible, où nombre de textes réputés prophétiques se sont trouvés à propos pour combler des lacunes de la tradition, éclairer des ignorances, réparer des oublis ; elle a puisé dans l'ambiance saturée de mythes où le christianisme s'est formé durant sa période hellénistique. De ce que les auteurs anciens, juifs et païens, n'ont pas pris garde à un *nabi* galiléen qui n'avait laissé après lui qu'une poignée de disciples, de ce que les textes hiératisés qui nous restent ont mêlé de divin et de mystique les misérables souvenirs qu'ils pouvaient conserver encore de son humanité, ce n'est pas une raison pour croire que son existence même est un mythe. Dans les polémiques entre Juifs et Chrétiens, que nous saisissons dès la première moitié du second siècle, jamais les premiers, *qui pourraient savoir*, n'ont produit cet argument triomphant : *Il n'a pas existé* ! Ils ont raconté de vilaines histoires sur sa naissance, ils ne l'ont pas contestée. Ce n'est pas un argument recevable contre l'existence de Jésus que la disproportion entre son histoire et celle de la religion qui se réclame de lui : nous ne sommes pas dans le même plan ici et là. Toute l'argumentation de M. Couchoud repose sur une erreur fondamentale qui tient dans le raisonnement que voici : nos plus anciens documents écrits sont les lettres de Paul; donc, les lettres de Paul enferment la plus ancienne représentation chrétienne de Jésus ; or, cette représentation est celle d'un être divin, d'un Dieu et non celle d'un homme; donc, Jésus n'est qu'un Dieu *humanisé*. Ce qu'il faut dire, c'est : 1° que les lettres de Paul, quoique écrites plus tôt que les Evangiles, peuvent exprimer — je dis, moi, expriment — des idées *moins anciennes* que celles dont se nourrit la tradition synoptique ; 2° que ces lettres viennent d'un tout autre milieu que cette tradition, du milieu hellénistique, tout pénétré des représentations du dieu mourant et ressuscitant, familier aux Mystères. Ce qu'il faut dire encore, c'est que la christologie de Paul est inintelligible si l'on suppose qu'il n'a pas cru à l'humanité de Jésus. Ce qu'il faut dire enfin, c'est qu'il a cru à cette humanité en proclamant que le

Christ était né de la femme et de la semence de David, selon la chair. J'ajoute que l'explication de la naissance du christianisme selon M. Couchoud : une révélation qu'a reçue Pierre d'un aspect particulier de Jahwé : *Iahwé qui sauve et secourt* (c'est le sens de *Jeschouah*), est de l'ordre de la gnose, pas de celui de l'histoire. — **L'Introduction au N.T.** de M. Goguel, dont voici le tome II et dont quatre volumes sont déjà publiés, est un admirable instrument de travail, égal à ce qu'il a paru de meilleur en Allemagne dans ce genre. C'est le livre qui ne quitte pas la table du christianisant et où il est sûr de trouver à propos le secours dont il a besoin. Toutes les questions relatives au IVe évangile sont étudiées avec la plus grande compétence et dans un esprit scientifique irréprochable. L'auteur ne présente ses conclusions personnelles qu'avec la plus louable prudence ; elles sont, d'ailleurs, toujours raisonnables. Je ne les accepte pas toutes, mais toutes doivent être prises en considération et sérieusement discutées. C'est un bon et sérieux ouvrier qui a fait cet ouvrage. — M. Eugène de Faye mérite le même compliment pour son **Origène**, où viennent s'organiser les résultats des longues et patientes recherches d'un excellent érudit. Ce premier volume a pour but de replacer l'illustre Alexandrin dans son milieu, de le tirer de l'isolement où une sorte de demi-légende l'a mis. Origène n'est nullement le produit un peu monstrueux d'un caprice de la nature ; il est, en un sens, un aboutissement autant qu'un point de départ. M. de Faye nous explique sa formation intellectuelle et philosophique ; il rassemble et critique les trop rares renseignements que nous possédons sur sa vie ; il analyse et caractérise ce qui nous reste de son œuvre ; misérables débris d'un édifice somptueux. De cette étude attentive, il me semble qu'Origène ne sort pas grandi et qu'il tombe même quelque peu au-dessous de sa renommée, que son *génie* ne répond plus tout à fait à son influence. C'est fâcheux pour lui ; pour nous, l'essentiel est, grâce à M. de Faye, de le voir plus exactement que nous ne faisions. — Les **Essays** de M. Merrill tiennent en onze études, dont sept ont trait à l'histoire des persécutions du Ier et du IIe siècles (Néron, Domitien, Trajan, Hadrien). Les quatre autres intéressent les sources de l'histoire chrétienne et les méthodes qu'il convient de leur appliquer : Clément Romain, — quelques aspects de l'Eglise au IVe siècle, —

et saint Pierre et l'Eglise de Rome. De lecture facile et agréable, nullement encombré par un appareil d'érudition gênant pour les profanes et pourtant bien informé, le livre est à recommander au grand public instruit ; il y trouvera profit. — **Les Propos** d'Alain ont depuis longtemps leur réputation et leur public. Ceux que l'aimable philosophe consacre au christianisme plairont sans doute à ceux-là mêmes que leurs aînés ont charmés. Ils sont au nombre de cinquante et un et paraissent assez variés pour ne pas fatiguer, assez courts pour laisser, entre deux, le temps de la réflexion. Mon Dieu, il arrive qu'elle tourne le dos à celle de l'auteur, mais il n'est pas homme à s'en étonner, ni à s'en affliger : c'est un sage. — M. Truc, qui fréquente assidûment chez **saint Thomas**, a voulu apporter sa quote-part à la glorification du grand patron de la Nouvelle-Scolastique. Il a donc choisi, dans la *Somme théologique*, les pages qu'il a jugées particulièrement représentatives de la pensée thomiste et les a groupées sous trois chefs : *Dieu, la Création*, la *Vie surnaturelle*. En haut de la page la traduction, en bas le texte. En tête de tout, une Introduction courte (50 pages) et substantielle, sur la vie, le caractère, l'œuvre et la philosophie de saint Thomas. Le commun des curieux, qui recule devant les défenses de la *Somme*, prendra, en lisant ces extraits, une idée exacte et suffisante des formes d'esprit et des méthodes dialectiques de l'Ange de l'Ecole. — **Le Christ et la patrie**, de M. de Givry, est un livre âpre et violent, excessif quelquefois, mais sincère et courageux. Sa thèse, c'est que le christianisme exclut le nationalisme, que la foi au Christ, que la fidélité à l'esprit de l'Evangile supposent l'horreur de toutes les œuvres de violence accomplies au nom de la patrie et pour elle. Plus d'une affirmation de détail est contestable ou franchement erronée ; l'éloquence et la conviction de l'ensemble du plaidoyer entraînent et emportent l'estime, parfois même un peu plus. Il n'est pas indifférent de rappeler que l'auteur est un ardent catholique : il a fait preuve, en écrivant son livre, d'une singulière et admirable indépendance d'esprit.

CH. GUIGNEBERT.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Maurice Pernot : *Le Saint-Siège, l'Eglise catholique et la Politique mondiale*, Armand Colin. — Mme Claire Galichon : *Imitation de Jésus-Christ devant le spiritualisme moderne*, Bibliothèque de philosophie spiritualiste.

Dans un petit livre de 200 pages environ, M. Maurice Pernot a eu l'audace, on peut le dire, de traiter un sujet comme celui-ci : **Le Saint-Siège, l'Eglise catholique et la Politique mondiale**. Et quand, la lecture finie, on résume ses impressions, on ne peut s'empêcher de penser que l'auteur connaît admirablement son sujet, et de conseiller la lecture de ces quelques pages aux hommes d'Etat, trop souvent mal informés en ces matières, et aussi à tous les gens cultivés qui s'intéressent aux questions religieuses, non au point de vue *doctrine* que M. Maurice Pernot n'effleure même pas, mais sous l'angle des rapports, toujours si délicats, de l'État et du Saint-Siège.

Il est facile, répétant une parole célèbre de Jésus : Rendez à César..., de simplifier la donnée du problème. Dans la réalité, dans la pratique de chaque jour, aussi bien que dans les gros cas litigieux qui peuvent se dresser brusquement, inopinément entre les deux Pouvoirs, le spirituel et le temporel se compénètrent de telle manière qu'une séparation absolue ne peut se produire, ne peut exister, et que forcément, qu'on le veuille ou non, chacune de ces *espèces*, si l'on peut dire, doit être examinée et résolue, de part et d'autre, avec beaucoup de bonne volonté, d'intelligence et de souplesse. Depuis près de 20 siècles que l'Église catholique s'est établie, le caractère principal de cet organisme religieux a été une faculté d'adaptation merveilleuse à toutes les mutations politiques et sociales qui se sont produites dans le monde. Et ce qu'il s'en est produit ! M. Maurice Pernot, est-il besoin de l'écrire, l'a signalé fortement. Réfléchissons un peu.

Depuis la chute du grand Empire romain jusqu'à la guerre de 1914 que de changements politiques, que de bouleversements ! Invasions, dynasties successivement surgies et disparues, civilisations différentes, qui dénombrera tout cela ? Et l'Église catholique, toujours de plus en plus haute, toujours imposante, à la fois vieille et jeune, se dresse, triomphale dans son humilité, devant toutes les avenues, au grand carrefour des peuples. C'est un fait qui s'impose ; et même les ardents ouvriers qui s'avancent, parfois en grand nombre, pour démolir, une bonne fois, cette *archaïque* construction, aux premiers coup de pic s'arrêtent, un peu étonnés de la solidité de l'édifice.

M. Maurice Pernot, dans sa courte, mais substantielle étude, a dû se borner, bien entendu, à une période historique assez

brève, celle qui va de 1900 (année jubilaire) à 1924 (autre année jubilaire). C'est une époque riche en faits de tous genres, mais religieux surtout peut-être, et bien intéressante à *survoler*. Il a fait précéder ce qui constitue proprement son sujet d'une introduction à l'action politique du Saint-Siège après 1870, c'est-à-dire à l'époque où tomba, l'on pourrait presque dire s'effondra, le pouvoir temporel du pape Pie IX, qui en resta comme accablé.

Le second Empire avait, de tout son pouvoir, soutenu ces États de l'Eglise, survivance d'un long passé. L'entrée des troupes italiennes, par la porte *Pia*, apparaissait à beaucoup de croyants comme une sorte d'addition aux tableaux émouvants et sombres de l'Apocalypse. N'était-ce point la fin de tout ? Mais plus tard, et comme le note l'auteur, on pensa autrement, du moins chez certains penseurs religieux ou laïques : « C'est une opinion courante, dit-il, et très raisonnable, que l'abolition du pouvoir temporel, loin d'avoir réduit la puissance politique du Saint-Siège et de l'Église, a contribué au contraire à l'étendre et à l'affermir. » Et c'est fort juste. Sans doute, la Papauté, d'abord d'une façon farouchement hostile, puis plus doucement, mais toujours énergiquement, a sans cesse protesté contre ce que l'on peut appeler une spoliation. Malgré certaines apparences du début de son règne, le nouveau pape Pie XI maintient comme ses prédécesseurs et avec fermeté les prétentions de l'Église à ce sujet. On a pu croire, il n'y a pas très longtemps, qu'une solution allait se présenter. Il n'en fut rien. On peut cependant envisager qu'une entente finira par se produire, car elle est souhaitée par les deux parties, il est vrai pour des raisons assez différentes. Quoi qu'il en soit, on ne peut que constater que le Saint-Siège est le représentant d'une Eglise qui, aux yeux de l'historien, s'élève sans cesse en vertu d'une force acquise, laquelle, de plus en plus, la libère des entraves absolument nécessaires autrefois, mais qui la retiendraient aujourd'hui, en dépit des bonnes volontés du pays où elle se trouve, dans un lourd agglomérat d'intérêts matériels ne pouvant que gêner son action propre. Et ceci m'amène naturellement à l'examen de la conduite de Benoît XV pendant la Grande Guerre. Dans les pays alliés, mais en France surtout, on s'était imaginé que le Saint-Père, du haut de sa chaire doctrinale, allait foudroyer, d'une parole inspirée et décisive, les puissances agressives qui avaient déchaîné sur l'Europe et sur le

monde un fléau que d'aucuns considéraient comme *ne pouvant plus se produire de notre temps*. Le plus curieux, c'est que ceux qui attendaient cette haute intervention d'une puissance purement spirituelle n'étaient pas seulement des catholiques, mais bien souvent des indifférents en matière religieuse et même des libres-penseurs. L'attitude du Saint-Siège fut un peu différente. M. Maurice Pernot la juge sévèrement et à différentes reprises dans son travail. Il remarque cependant, après beaucoup d'autres, que, la France n'étant pas représentée au Vatican, le pape était mal renseigné en ce qui nous concernait. De plus, on ne peut nier l'influence déplorable à cette époque, auprès de la Curie et du Saint-Père lui-même, d'un prélat allemand, Mgr Von Gerbach, influence qui devait se terminer par une sorte de scandale. M. Pernot remarque aussi que la situation de l'Europe, au point de vue qui nous occupe, était favorable à nos ennemis. La monarchie austro-hongroise était chère au Saint Siège parce que, malgré quelques différends, elle avait une dynastie foncièrement catholique, bien que traitant en somme ses sujets protestants, musulmans et juifs avec une sorte de bienveillance hautaine. Elle était également une digue contre les orthodoxes de l'Est; et il faut bien convenir que Constantinople aux Russes (accord de mai 1915) était une pensée politique assez saugrenue pour la paix de l'Europe, et dont un Souverain Pontife ne devait guère s'accommoder. Et d'un autre côté, les défenseurs officieux du Saint Siège rappellent souvent, d'abord sa note du 1er août 1917, aux puissances belligérantes, pour expliquer son attitude de complète neutralité envers toutes les puissances ; ensuite sa protestation contre l'invasion de la Belgique dans le consistoire du 22 janvier 1915, qui provoqua des remontrances de la part du ministre de Prusse près le Saint-Siège ; et enfin l'autre protestation du Pape dans l'allocution consistoriale du 4 décembre 1914. Quant à l'accord de Londres (25 avril 1915, art. XV), qui n'était peut-être pas complètement ignoré au Vatican au moment où il fut signé (ou peu après) par l'Angleterre, la France et l'Italie, et qui écartait complètement et systématiquement le Saint-Père d'un rôle qu'il se considérait comme appelé spécialement à remplir, on doit bien penser qu'il n'ajouta rien à la cause des alliés auprès du Saint-Siège. Au surplus, M. Maurice Pernot, presque à la fin de son livre, résumant sa pensée à ce sujet, écrit : « De la dernière crise mondiale, en

dépit d'une neutralité et d'une inaction plus prudentes que généreuses, mais peut-être inévitables, la Papauté est sortie plus grande, plus prestigieuse, par comparaison. » Et ceci est un jugement plus compréhensif, encore qu'il contienne sans doute certaines épithètes un peu lourdes pour bien décrire l'attitude du Saint-Siège en ces circonstances. Mais malgré tout et en ce qui me concerne, comme Français je suis bien près d'en accepter les termes, car comme l'a dit un grand homme : Le cœur a aussi ses raisons.

Je ne puis, à mon grand regret, suivre M. Pernot dans tous les chapitres de son livre. Ce serait trop long ; et il faut bien terminer. Je me bornerai donc au rapide examen de la tâche principale qui s'impose au pontificat de Pie XI.

L'Union des Eglises se présente d'abord comme la plus délicate et la plus difficile. Certes, ce n'est pas d'hier que la question s'est posée. Elle s'offre, dès le début de l'Eglise, comme le principal travail à accomplir. Un seul berger, un seul troupeau. Mais à chaque époque, l'aspect change ; et si la *directive* est toujours la même, les méthodes diffèrent un peu. La chute du Tsar, la fin du *Césaropapisme*, avait fait concevoir à Rome de vastes espoirs qui ont été assez vite suivis de quelques désillusions. Le gouvernement des soviets, dont la pensée politique est foncièrement matérialiste, ne peut qu'être hostile à tout mouvement religieux, quel qu'il soit. De plus, il semble bien, quelque contradictoire que cela paraisse d'abord, que l'esprit du Saint-Synode ait survécu inconsciemment, même dans l'âme de ceux qui ne croient plus. Le *latinisme*, en Orient, reste l'ennemi instinctif. Cela, le Vatican l'a bien compris ; et il cherche, avec beaucoup de largeur d'esprit, à faire accepter, par son clergé latin employé là-bas, des rites et des cérémonies (même dans certains cas une discipline) qui répugnent à nos esprits occidentaux. Mais la Russie religieuse reste une forteresse difficile à réduire; et cependant presque tous les orthodoxes (et ils sont nombreux en Europe et ailleurs) restent le visage tourné vers ce vieux pays d'antiques traditions. Si l'on ajoute à cela le travail que l'*anglicanisme* tente d'exécuter pour réunir aussi à soi ces chrétiens d'Orient, on peut mesurer l'effort presque surhumain à réaliser.

Mais ce n'est pas tout. L'importance sans cesse croissante de

l'élément anglo saxon (principalement américain) dans l'Eglise catholique appelle sans cesse l'attention de cette dernière. L'*américanisme* est une force, mais aussi un danger. L'esprit *national* est un bien, mais il peut aussi apparaître comme suspect à des esprits prévenus. Et les idées du P. Hecker ont fait leur chemin. Rome a longtemps considéré ce prêtre avec une méfiance non dissimulée, qui se comprend si l'on se transporte au milieu de l'ambiance et des traditions latines de la Ville éternelle.

On le voit, le nouveau pontife Pie XI se doit d'être un bon pilote pour cette barque de saint Pierre qui, il est vrai, a déjà évité tant de récifs. Et l'Eglise catholique reste, comme l'écrit M. Maurice Pernot dans sa conclusion : « la plus universelle et la plus largement active des organisations religieuses ».

Mme Claire Galichon a ajouté au catalogue de la Bibliothèque des sciences psychiques, bien connue de certains lecteurs, un nouvel ouvrage : **Imitation de Jésus-Christ devant le spiritualisme moderne**. L'auteur nous dit, dans une préface, que « ce livre lui a toujours semblé précieux, malgré ses nombreuses erreurs et faiblesses de toutes sortes », et qu'on lui a aussi objecté, quand elle en préconisait la lecture, « qu'il contient de belles pages consolantes, respirant une paix profonde, mais que de contre-vérités, que d'exagérations, que de négations de la vie réelle, familiale et sociale ». En conséquence, Mme Claire Galichon décida « de faire œuvre utile en séparant le vrai du faux ». Et elle nous dit que pour mener à bien ce travail en effet assez délicat : « ce n'est pas dans sa propre sagesse qu'elle a puisé les modifications qu'elle a faites, mais qu'elle s'est *inspirée*, non seulement des enseignements des esprits supérieurs qui se sont manifestés dans les circonstances les plus diverses, mais qu'elle s'est appuyée sur les textes de la Bible, ainsi que sur la philosophie et les révélations de tous les grands Initiés ». En somme, si j'ai bien compris, c'est une sorte de revision des *Consolations intérieures* (on appela ainsi ce livre primitivement), entreprise par une adepte du spiritisme en vue de mettre au courant de la *science transcendentale actuelle* les idées du vieux moine inconnu qui les médita vraisemblablement au XIIIe siècle, et dont le vocabulaire me paraît avoir été beaucoup changé, — sans compter les profondes altérations de sens.

Il faut ajouter ici que Mme Claire Galichon a pris soin de dis-

tinguer les modifications et le texte nouveau du texte original, ce qui paraissait en effet nécessaire. Le critique, sur ce terrain, ne peut que présenter le livre, son examen s'arrêtant de toute nécessité au seuil de l'Au-Delà. L'Esprit souffle où il veut. Mais que peut bien penser de tout ceci le vieux moine qui écrivit ce livre ? Je serais curieux de le savoir.

AUGUSTE CHEYLACK.

CHRONIQUE DES MŒURS

Georges Anquetil : *Satan conduit le bal. L'Amant légitime. La Maîtresse légitime*, Editions Georges Anquetil.

La science des mœurs, pour n'être pas une vraie science comme la financière ou la sociale, n'en est pas moins un objet d'études intéressantes. Mais le fâcheux, c'est que par le genre d'intérêt qu'elle comporte, elle attire aussi bien de grands esprits comme La Bruyère, Duclos ou Stendhal, que d'impurs maniaques comme Verville, La Popelinière ou Restif de la Bretonne. Encore ces derniers noms sont-ils éclatants de mérite, en comparaison de leurs piteux continuateurs d'aujourd'hui. Ceux-ci non seulement n'ont aucun talent, mais encore n'ont aucune sincérité, puisqu'ils se croient obligés de feindre l'indignation, à propos des sensualités qu'ils se délectent de reproduire. Du moins, les auteurs de *Gamiani* et de *l'Examen de Flora* avaient-ils le courage de leurs goûts et ne se croyaient-il pas tenus, après avoir étalé leurs priapées, de traiter de crapuleuse la bourgeoisie de leur temps et de vomir de basses injures sur les Poincaré et les Millerand d'alors.

M Georges Anquetil, qui vise peut-être à la gloire d'être le Juvénal de son époque, n'en est que la caricature. Son dernier livre **Satan conduit le bal**, qu'il se permet de qualifier *roman pamphlétaire et philosophique des mœurs de ce temps*, d'abord n'est pas un roman, et ensuite n'est même pas un livre lisible, en dépit des obscénités et des méchancetés par quoi il voudrait le ravigoter.

Du moins, dans ses deux livres précédents, **l'Amant légitime** et **la Maîtresse légitime**, y avait-il, en sus de son habituelle exploitation de la paillardise humaine, une vague prétention au tableau de mœurs, tel qu'on l'aimait au temps de Laclos et de Sade, et cette entreprise de nous révéler le nouveau *Code d'amour du XXe siècle* avait de quoi piquer les curiosités. Chaque

siècle a son Code d'amour, et nous pensions avoir le nôtre définitif. Une voix autorisée avait même proclamé la formule salvatrice : *Pour en finir avec l'amant!* Tout semblait réglé. Or, pas du tout, semble-t-il, et nous revoici, patatras ! en plein recommencement de maîtresses et d'amants !

L'auteur avait débuté par réclamer *la Maîtresse légitime*, c'est-à-dire le droit pour l'homme marié d'avoir, tout en restant marié, quelques épouses accessoires, et, justifiant ce droit par les besoins génésiques plus exigeants de l'homme, il l'avait refusé à la femme. Là-dessus une dame de ses amies, Jane de Magny, s'est enflammée d'une noble indignation et, qualifiant d'odieuse la prétention de l'auteur, elle a cosigné avec lui un autre livre, *l'Amant légitime*, réclamant pour l'épouse le droit aux époux de rechange. C'est la réponse de la polygamie polyandrique à la polygamie polygénique. Rencontre angoissante ; de ce duel, qui sortira vainqueur ?

Mme de Magny a pour elle la logique, car, dans le système qu'elle combat, il y a vraiment un déséquilibre choquant. Si la nature veut qu'il y ait à peu près autant d'hommes que de femmes sur terre, c'est qu'aucun des deux sexes ne doit tirer la couverture de son côté. Ou monogamie double ou polygamie double, mais ni polyandrie seule ni polygénie seule. Autre nouveauté piquante : nos néo-Lycurgues restent quand même fidèles au mariage et n'ont que mépris pour cette union libre qu'on nous avait habitués à regarder comme l'étoile polaire du ciel conjugal. Enfin, qu'ils soient loués de n'être ni fémino ni homosexuels ; leur couple est de goût français et non boche.

Mais la question posée n'en est pas moins énorme et délicate, comme le moyen âge de Verlaine. L'homme et la femme sont-ils égaux devant l'amour ? Ont-ils les mêmes droits et devoirs ? Et le sexe faible va-t-il enfin se montrer aussi hérakléen que le sexe fort ? Déjà, un étrange sire, M. Léon Blum, dans un livre *Du Mariage*, dédié à sa femme ! avait demandé pour la jeune fille, avant les *justæ nuptiæ*, le droit à ce que le souriant Emile Faguet appelait la chiennerie ; et un autre coreligionnaire politique (tous ces gens-là sont de bons cégétistes), M. Victor Margueritte, avait, plus récemment et dans un autre livre qui n'a pas passé, paraît-il, absolument inaperçu, fait de sa *Garçonne* le pendant absolu du Garçon ; mais Mme de Magny les passe tous deux en

hardiesse, puisque c'est tout au long du mariage qu'elle accorde à la femme le droit de jeter, comme l'homme, une éternelle gourme.

Laissons de côté les autres points de vue moral, social, national, génital et théologal, et ne nous plaçons qu'à celui psycho-physiologique. Est-il exact que la femme soit aussi capable d'amour que l'homme ? J'avoue qu'ici les doutes les plus véhéments m'assiègent.

S'il s'agit d'amour, au sens très large et très beau du mot, de l'amour-affection, il est indéniable que la femme, dans ses rapports avec l'homme, en a peu, et ceci se comprend. La nature humaine étant limitée, chaque sexe doit avoir à peu près la même quantité de cette force affectueuse, mais la femme concentrant toute la sienne sur ses enfants, ce qui est très naturel et très juste, il ne lui en reste que faiblement pour l'époux ; alors à quoi bon lui octroyer des amants ? Elle n'a déjà pas assez d'affection pour un, que sera-ce si on est deux, quatre, six à se partager ce rogaton ?

S'agit-il de l'autre amour, l'amour passion, l'amour frénésie-poésie-jalousie, élégie ? Ici encore, la femme n'a pas grand'chose à voir. Cet amour poétique vit d'imagination, dont la femme a très peu, étant par nature, et c'est à son éloge, très réaliste, précise et pratique. La femme croit en être capable parce qu'elle est jalouse, mais la jalousie de l'amour-passion est le contraire même de l'amour-affection.

S'agirait-il de cet amour, secondaire et peut-être supérieur, qui s'appelle l'amitié ? Mais la femme est à peu près bouchée à l'amitié, même à la camaraderie, même à la sociabilité, même à la philanthropie, et sa charité est fortement suspecte d'intérêt vulgaire, quoique religieux. L'homme seul est capable d'un vrai dévoûment désintéressé à son art, à sa patrie, à ses frères, à ses dieux.

Il y a encore le plaisir, dont je ne nie certes pas l'importance, et que Mme de Magny s'efforce de nous démontrer aussi violent et exigeant chez la femme que chez l'homme. Hélas! nous vivons tous sur le *lassata nec satiata* de cette excellente Messaline ; la réalité est moins enthousiasmante. Un statisticien spécialiste que j'interrogeais sur cette matière, aussi pleine de précipices que la Savoie et son duc, me répondait : sur 10 femmes, il y en a 3 très médiocres, 6 à peine passables et 1 bien ou très bien. Mon igno-

rance personnelle ne me permet pas de contrôler ceci, mais physiologiquement parlant, il semble impossible que le désir passif de la femme soit aussi impérieux que le désir actif de l'homme.

Je sais bien que le désir féminin, pour être moins explosif, n'en est que plus dominateur, et que la continence, qui est sans danger pour l'homme, a de sérieux inconvénients pour la femme ; et ceci, entre parenthèses, est une juste tape qu'administre la bonne Mère Nature à toutes ces mijaurées qui nous traitent si dédaigneusement de créatures bestiales (je ne parle pas de Mme de Magny) ! Mais les non-mijaurées à leur tour ne vont-elles pas un peu loin, quand elles nous assurent qu'une douzaine de vigoureux gaillards leur sont indispensables et que pas un homme sur cent ne connaît l'art de leur procurer la satisfaction qu'elles attendent ?

Donc, ni au moral ni au physique la polyandrie ne semble justifiable, et j'ajouterais volontiers que la polygénie ne l'est pas davantage. L'homme et la femme sont faits pour être monogames et avoir beaucoup d'enfants. Contrairement à l'opinion courante, je crois qu'innombrables sont les femmes qui n'ont jamais trompé leurs maris et beaucoup plus nombreux qu'on le dit les maris qui n'ont pas relayé leurs femmes. Le bonheur ici-bas ne consiste pas à aller chercher l'amour où il n'est probablement pas, puisqu'il est en quantité si faible sur ce globe terraqué, mais à cultiver soigneusement le petit lumignon qu'on a allumé chez soi. Le proverbe dit : Aimez votre métier, votre métier vous aimera. De même votre foyer. Les gens qui pensent comme M. Anquetil et Mme de Magny feraient mieux d'appliquer leur zèle propagandiste à la guérison de quelques défauts plus graves que la monotonie du pot-au-feu conjugal, j'entends la grossièreté chez l'homme, l'acariâtreté chez la femme, la jalousie chez les deux. Ce dernier défaut, au surplus, serait certainement aggravé par la polyandrie comme par la polygénie ; et à défaut de cent autres raisons, ce serait pour celle-là seule qu'il faudrait se prononcer nettement contre le *Code d'amour du XXe siècle* qu'on nous apporte.

Que les auteurs se contentent donc de continuer leurs études, pour lesquelles j'ai idée que les collaborations ne leur manqueront pas. Ils en ont déjà eu pas mal, et quelques-unes des lettres qui précèdent ou qui suivent *la Maîtresse légitime*, celle par exemple qui porte la signature Claudine ou celle qu'envoie Mme Renée Dunan, étaient assez savoureuses. Quand on voit la

quantité d'enquêtes qui se poursuivent sur des sujets insipides, on se demande pourquoi un Musée sentimental, analogue au Musée social, ne distribuerait pas des questionnaires subtils et précis pour tâcher d'en tirer des réponses scientifiques à ces éternelles questions sur l'amour, le plaisir, la jalousie, questions auxquelles on répond toujours si volontiers, comme je viens un peu de le faire, ce qui a toujours le bon effet de faire monter à l'arbre les lectrices !...

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Revue de France : le boulevard et la rive gauche à la fin du XIXe siècle, ou les réserves de M. Fernand Vandérem sur l'œuvre de Pierre Louys. — *Clarté* : un Turc ingrat injurie Pierre Loti. — *Le Navire d'Argent* : poèmes de M. Georges Chennevière. — Mémento.

Dans **la Revue de France** (1er juillet), M. Fernand Vandérem rend cette justice à Pierre Louys : « Je ne connais guère d'écrivains qui aient fait rendre à notre prose ce qu'en a obtenu Pierre Louys. » Le fond vaut mieux que la forme de cet éloge. Plus loin, le critique reconnaît « la saveur, la clarté, l'harmonie » du style de Louys. Enfin, voici de bonnes raisons d'en admirer l'œuvre :

Malgré le nombre infime des vocables usuels où il puise, malgré l'impeccable structure des éléments, sujet, verbe, attribut, malgré l'étroite cohésion des paragraphes, jamais la moindre impression de gêne, d'effort, de fignolage, jamais une trace de suture ou de raccord. C'est une phrase fraîche comme un fruit, ferme comme l'acier, diaphane comme le cristal, et soutenue par une harmonie secrète, étrangère à toute prosodie. Ou bien il lui naît comme des ailes, et, de l'élan le plus naturel, elle prend son vol, plane, gagne les cimes...

Que ce soit dans les gracieuses et équivoques idylles de *Bilitis* ou dans les magnifiques évocations d'*Aphrodite*, toujours même aisance, même limpidité, même équilibre et même sereine aisance.

Comme il était « un peu l'aîné de Pierre Louys », raconte M. Vandérem, « aux environs de *la Femme et le Pantin* » (cela veut dire une date ?) « je me crus en droit non de lui donner des conseils, du moins de formuler certains regrets ». Mais voici la suite :

Avec de pareils dons d'écrivain, pourquoi s'obstinait-il aux sujets antiques ou exotiques ? Pourquoi n'orientait-il pas ses regards vers notre

société si féconde en types curieux, ou vers les problèmes de sentiment ou de caractères, si fertiles en remarques nouvelles ? Pierre Louys, avec beaucoup de modestie, me répondit que ses projets allaient dans ce sens et que, s'il avait tardé à s'y appliquer jusque-là, c'était faute d'expériences suffisantes...

Voilà, certes, une folie que je ne commettrais plus aujourd'hui ! Quelle absurdité, en effet, que de demander à un auteur autre chose que ce que lui inspire son tempérament ! Sans doute la critique ne sait guère que cela, mais nous savons aussi sa belle besogne !

Il ne fallait rien de moins que toute ma jeunesse pour réclamer observation et psychologie à ce prince de la beauté plastique et à ce magicien de la prose.

On est surpris que M. F. Vandérem, avant de mettre si haut les dons de Pierre Louys, ait cru devoir ressusciter l'ancien antagonisme de la rive droite et de la rive gauche. Son opinion actuelle sur *Aphrodite* demeure d'un jeune chroniqueur d'autrefois, de ceux qui admiraient l'atticisme de M. Henry Fouquier :

« Sans parler de Bilitis et de ses gentilles compagnes, dont plus d'un trait évoque les petites Montmartroises de naguère et leurs gracieux débuts hors du droit plaisir, relisez *Aphrodite*. En dépit de la précision et du relief des détails, en dépit du souffle de paganisme qui l'anime, presque pas un des personnages du livre qui n'éveille en nous quelque souvenir du monde galant d'entre 90 et 1900.

Chrysis, par exemple, ne résume-t-elle pas en elle la plupart des grandes « horizontales » de cette période, les Valtesse de la Bigne, les Fanny Robert, les Nelly Newstraeten ? Démétrios, malgré tout son romantisme, n'est-ce pas un de ces artistes de la Plaine-Monceau, qui ravageaient le demi-monde comme les salons, par leur prestige, leur notoriété, leur musculature, leurs aptitudes physiques, et dont le pastelliste Gilbert, un des plus beaux d'entre eux, réalisa peut-être le type accompli ? Les petites Rhodis et Myrtocléia, l'histoire, comme nous-mêmes, en a oublié les noms réels, mais combien n'en vîmes-nous pas de pareilles graviter, dociles et perverses, autour des étoiles fameuses que je citais plus haut ? Puis préludant aux intarissables bavards d'Anatole France, quoique avec moins de prolixité et moins de lapalissades, le philosophe Naucratès n'incarne-t-il pas cet athénianisme « modern style », issu de Renan, et où se distinguait Henry Fouquier ? Enfin la préface même de l'ouvrage, ses défis à la morale courante et aux préjugés bourgeois, ses odes à la suprématie de la sensualité en amour, tout cela ne sent-il la présidence Sadi-Carnot, l'anarchisme anodin qui sévissait dans les lettres d'alors et ces aphorismes de Schopenhauer récemment traduits ?

Tout cela est contestable. M. Fernand Vandérem voit une transposition facile, où il y eut une création inspirée du plus sincère amour des temps antiques. Il a beau citer quelques noms qui évoquent les échos du vieux *Gil Blas* boulevardier, Louys n'emprunta rien aux mœurs de ce demi-monde pour imaginer l'Alexandrie de son beau livre ni les *Chansons de Bilitis*. Et il est bien peu juste de parler d' « espagnolerie » à propos de *La Femme et le Pantin*, ce livre tragiquement humain, égal à *Carmen*, loin d'en être écrasé. Si l'on comprend ce que « philosophismes » veut dire, — qui échappa à la plume rapide de M. Vandérem et qu'il tient pour « un des éléments qui séduisent les jeunes générations littéraires », — louons Pierre Louys d'avoir préféré à ces « philosophismes » la clarté, la musique des mots, l'ordre dans la construction. L'importance de Louys dans notre littérature est incontestable. M. Fernand Vandérem, qui se divertit parfois à la revision des valeurs, s'abuse un peu, s'il pense que l'œuvre de Pierre Louys impose de mesurer à son auteur les dons d'un génie français fort heureusement imbu d'hellénisme et place cet artiste, maître de la plus belle et inaltérable prose, au-dessous d'un Alphonse Allais, par exemple, ou, même, de Jules Renard, ce pur et très grand écrivain.

§

Clarté (juin) contient un poème daté de janvier 1925 et que M. Nazim Hikmet écrivit à Constantinople, en français probablement, puisque la revue ne mentionne pas de traducteur.

Ce poème a pour titre : « Occident-Orient ». Il est violent, mais rassurant si son auteur est un prophète, car on y lit cette déclaration :

> L'Asie a déjà sa poitrine trop chargée.
> L'Orient
> N'avalera plus rien.
> Halte-là !
> Nous en avons trop déjà...

Est-ce là de la poésie ? On ne sait plus guère, aujourd'hui, ce qui en est ou n'en est pas. Et ainsi de bien des choses, d'ailleurs.

Nous croyons utile de citer ces deux strophes de M. Nazim Hikmet, à titre de curiosité, parce qu'elles mettent en cause Pierre Loti. Un Turc injuriant Pierre Loti, voilà un comble ! M. Hikmet est ce Turc-là.

La Turquie est privée d'abondance :

Si même quelqu'un d'entre vous
pouvait ranimer notre bœuf, mort de faim !
s'il est bourgeois,
qu'il ne se montre pas à nos yeux.

Tels sont les sentiments excessifs de M. Hikmet, quant à l'aide que des bourgeois pourraient apporter à ses compatriotes. Une virulente colère l'inspire contre Loti :

Même toi... Pierre Loti.
Le pou de typhus
qui, à travers notre peau basanée et durcie,
de l'un d'entre nous passe à l'autre,
est plus proche de nous
que toi, officier français.
Officier français !
Tu as oublié, plus vite qu'une putain,
Azyadé, aux yeux de raisin !
La pierre tombale d'Azyadé,
plantée par tes soins dans nos cœurs,
fut bombardée par toi,
comme une vulgaire cible en bois.
Que ceux qui l'ignorent l'apprennent :
Tu ne fus jamais qu'un charlatan.
Charlatan !
Tu n'étais là, Pierre Loti,
que pour nous vendre,
avec des bénéfices scandaleux,
de la camelote française.
Quel cochon de bourgeois tu étais...
nous en savons déjà quelque chose.

Si je croyais à l'existence de l'âme,
le jour de délivrance de l'Orient,
j'aurais cloué la tienne
sur une croix, au milieu du pont.
Et je me serais installé en face,
pour fumer paisiblement ma cigarette.

Pauvre Loti, qui protesta d'un si grand cœur — presque seul en France, avec Farrère — contre le hasard de la guerre et les abominables jeux de la diplomatie, qui mirent les Turcs aux côtés des empires centraux contre nos soldats ! Loti bombardant la

tombe d'Azyadé !! Que M. Henri Barbusse ait accepté un papier sali de cette image abominable, c'est étrange pour le moins! Même s'il y avait un talent, dans cette pièce indigente, on comprendrait mal que l'ingratitude de son auteur n'eût pas arrêté M. Henri Barbusse de publier ces vulgaires imprécations. Sans doute, le communisme fait table rase du passé. Cependant, M. Henri Barbusse demeure un poète et il invoque souvent la justice dans ses écrits et ses harangues. Pierre Loti, en vérité, était un peu plus qu'un « cochon de bourgeois ». Son insulteur se montre, qui fume paisiblement sa cigarette. C'est M. Nazim Hikmet tout entier qui fume, — dirons-nous par réticence. La laideur de la comparaison convient, dans ce cas d'espèce.

§

M. Georges Chennevière réunit XXI poèmes sous ce titre : « La légende du roi d'un jour ». Elles sont imprimées dans **Le navire d'Argent** (1er juillet). C'est un ensemble d'une rare valeur. On retrouve là, souvent, l'intensité d'expression de la rhapsodie populaire, le trait direct, l'image dont la vue reste longtemps frappée. Ce *Nocturne* nous a paru, de cette vingtaine de pièces, l'une des plus significatives par son heureuse harmonie et son sens d'éternité humaine :

Malgré l'heure, la nuit ne vient pas au jardin
Lorsque la saison touche à la Saint-Jean de Juin.

L'homme et la femme, après la besogne finie,
Vont s'asseoir sur un banc, en face de leur puits.

Hier, aujourd'hui, demain ne sont, quand on est vieux,
Qu'un même jour qui ferme et qui rouvre les yeux.

Elisa est si lasse et Gaspard si voûté
Qu'ils ont l'âme à l'hiver et ne voient plus l'été ;

Et le silence est tel, dans la campagne en fleurs,
Qu'ils s'endorment tous deux en écoutant leur cœur.

Le feuillage frémit, ébranlé par la brise
Et par le battement qui tombe de l'église.

La lune, brusquement, les couvre de blancheur,
Mais leurs cheveux n'ont plus à changer de couleur.

Dans l'ancienne écurie, un anneau de la crèche
Brille, et des trots menus froissent les feuilles sèches.

Le pas du voyageur, qu'un aboiement poursuit,
Emplit l'ombre des bois et le clair de la nuit.

Cependant les vieillards, secoués d'un frisson,
Sans cesser de dormir, rentrent dans la maison.

Mémento. — *Nouvelle Revue française* (1er juillet) : « C'est un des pouvoirs de la jalousie... », fragments inédits de Marcel Proust. — « Portraits de Bernard Shaw », par lui-même et M. Frank Harris.

L'Alsace française (27 juin) : « La propagande neutraliste », par M. J.-A. Jaeger. — « Le guignol des grands enfants », par M. Ch. Oulmont.

L'Europe nouvelle (27 juin) : *** : « Solutions pour la Trésorerie ». — « La Révolte contre l'Europe ». — D'un écho, nous détachons, à dessein de renseigner les amis français d'Abd-el-Krim, ces lignes rapportant une réponse du chef rifain à un reporter :

L'un d'eux lui a demandé pourquoi il continuait la guerre. « Et pourquoi, a-t-il répondu, ne la continuerais-je pas? Le Rif est un pays pauvre. Nous sommes devenus riches en combattant. Nous nous sommes procuré des vivres, des fusils et de l'or. La guerre est pour nous une très bonne affaire. »

Revue Bleue (20 juin) : D'Anton Tchékof, une étude dramatique en un acte : « Le chant du Cygne ». — « Impressions de Portugal », par M. P. Gaultier. — « Masséna, contrebandier », justification du maréchal par M. P. Sabor.

La Mouette (juillet) numéro consacré à Jean Revel.

Revue anglo-américaine (juin) : M. A. Koszul : « Les Océanides et le thème de l'amour dans le *Prométhée* de Shelley ». — « Swinburne et les dieux », par M. P. Dotin. — « La date de Cymbeline », par M. P. Reyher.

La Revue du Siècle (1er juillet) : « In Angello », aphorismes et fragments de M. Ch. Le Goffic. — « L'héritage paternel de Stendhal », par M. Henri Martineau.

Le Divan (juin) : « Vers de Jeunesse », de Tristan Corbière.

Revue des Deux Mondes (1er juillet) : « La présidence Hindenburg et la paix du monde », par M. de Saint-Aulaire.

La Revue de Paris (1er juillet) : « Barbey d'Aurevilly », par M. Henry Bordeaux.

Nouvelle Revue critique (15 juin) : « L'œuvre critique de Maupassant », par M. G. de Lacaze-Duthiers. — « L. Guitry ou le naturel tylisé », par M. P. Blanchart.

La Revue Mondiale (1er juillet) : M. J. de Bonnefon : « L'Ambassade de France au Vatican ».

Nouvelle Revue (1er juillet) : « Souvenirs et impressions du blocus de Metz, 1870 », par A. Maréchal.

La Revue hebdomadaire (27 juin) : « Les beaux songes de M. G. de Voisins », par M. C. Photiadès.

Les Marges (15 juillet) : M. Fagus : « Tradition et Poésie ». — « L'anarchie », nouvelle de M. Jean Cassou. — « Cimes », poème de M. R. A. Fleury. — « Victor Hugo », par M. Denis Saurat. — La chronique flaubertienne de M. René Dumesnil.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Des lettres de Wagner à Judith Gautier, « Le Temps », 30 juin. — *La dernière lettre de Barbey d'Aurevilly à l'Ange Blanc*, « Journal des Débats », 29 juin.

M. Emile Henriol, dans **le Temps**, nous apporte quelques révélations sur la vie amoureuse de Wagner : il s'agit d'une trentaine de lettres adressées, en français, de 1869 à 1878, par Richard Wagner à Judith Gautier, et que lui a communiquées l'expert M. Georges Andrieux. Nous avouerons, écrit M. Henriot, n'avoir pas examiné sans scrupule ces reliques émouvantes, destinées tôt ou tard à la publicité, comme tout ce qui touche l'histoire.

« Mais enfin leur destinataire n'a pas émis le vœu qu'elles fussent détruites après elle : ne pouvant ignorer le sort habituel aux papiers signés d'un grand nom, c'est donc qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elles fussent un jour connues... »

On sait, nous expose M. Henriot, l'affectueuse admiration que Judith Gautier avait, une des premières en France, vouée au célèbre musicien allemand. Avant même l'échec de *Tannhæuser*, à Paris, en 1861, le nom de Wagner lui devait être familier ; elle avait lu l'article enthousiaste de son père sur ce drame entendu à Wiesbaden quatre ans auparavant et l'éloquent plaidoyer de Baudelaire pour l'œuvre du nouveau génie. Dès cette époque, elle se sentait déjà « de cette milice sacrée qui combattait pour le triomphe de Richard Wagner... du petit groupe d'élus appelés à le comprendre, à former autour de lui ce bataillon dévoué qui doit le défendre, le consoler de la haine universelle et le soutenir dans sa montée au Golgotha, en lui affirmant sa divinité... » Un article enthousiaste, à l'occasion de *Rienzi*, lui avait valu des remerciements émus de son dieu ; un voyage à Lucerne en 1869, en compagnie de Villiers de l'Isle-Adam, allait lui permettre de l'approcher et même d'en recevoir, dans l'ermitage de Triebschen, une première hospitalité dont elle nous a conservé, dans ses jolis souvenirs, *le Troisième rang du collier*, une si vivante et si enthousiaste relation. Mais, dans son « juste orgueil d'une amitié si haute », Judith Gautier n'a rien révélé du senti-

ment que, l'âge venu, elle ne se défendait pas d'avoir inspiré à l'auteur de *Tristan* et dont nous retrouvons un évident écho dans les lettres que nous venons d'avoir entre les mains.

Elles ne permettent pas de conclure sur la nature exacte de l'affection nourrie par le musicien sexagénaire pour la jeune et belle poétesse. Peut-être celle-ci ne fut-elle pour lui, dans ce moment de sa vie agitée, qui touchait à peine à la gloire, que l'occasion d'un mélancolique regret. Les tendres, les brûlantes apostrophes de ces lettres ne font que de furtives allusions à la réalité ; mais, si elles n'en trahissent pas complètement le secret, elles révèlent, de la part de celui qui les a écrites, une véritable passion, que ne devaient affaiblir ni l'éloignement, ni l'absence.

Oh ! chère aimée !... Où êtes-vous ?... Je ne vous querelle pas, chère amie ! Et si vous ne m'aimez plus, envoyez-moi du moins de belles choses, puisque vous m'avez dit que c'était votre devoir... Ce papier, qui ne devait dire autre chose que ma grande, ma solennelle inquiétude à cause de votre silence... Rassurez-moi, chère cruelle. Je crois presque que vous mettez de la doute (*sic*) dans mon amour. Il était pourtant bien spontané ! Sans cela, à quoi bon, que pour me troubler. Chère âme ! Parlez, écrivez, hélas !... oh ! vous... — Votre lettre ! oh ! ces écrits, ces bons écrits de votre main si chaude, que je tenais pendant les *Nibelungen*... Oh ! chère ! chère ! et encore chère ! chère !... — Ma belle abondance !... Je devrais moins vous aimer puisque vous êtes encore souffrante, ce qui me prouve que mon amour n'a pas assez de pouvoir sur vous. Tâchez de vous guérir complètement pour me donner de la confiance en moi... — Oh ! vous, âme chaude et douce ! Que je me trouvais inspiré dans vos bras ! Faut-il l'oublier ? Non. Mais tout est tragique... — Je suis triste. Il y a encore réception ce soir, mais je ne descends pas. Je relis quelques pages de ma vie, dictées autrefois à Cosima... Hélas ! aurai-je vous pour la dernière fois embrassé ce matin ? Non. Je vous reverrai. Je le veux, puisque je vous aime. Adieu, soyez bonne pour moi... Judith, oh ! ma belle chaleur, je vous aime toujours... Je vous embrasse, belle aimée, chère et adorée âme ! Mon enfant ! Ma Judith !... Je vous vois toujours, ici de ma table à écrire, à droite sur une chaise longue, me regardant (Dieu ! avec quels yeux !), quand j'écrivais des souvenirs à mes pauvres cantatrices... Oh ! ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que vous êtes l'abondance de ma pauvre vie, si bien calmée et abritée (!) depuis que j'ai Cosima... Vous êtes ma richesse, mon superflu enivrant. Beau français, n'est-ce pas ? Mais c'est égal, vous me comprenez... Oh ! chère âme, bien-aimée âme ! Tout est si tragique ! Tout est réel. Mais vous m'aimerez toujours, et moi ! je ne saurais pas autrement, avec la plus forte volonté...

Entre temps, à travers ces lettres, coupant ce halètement de tendresse, où quelquefois on croit retrouver le dialogue pathétique et heurté des héros du drame qui hante son esprit, le musicien s'interrompt pour charger son amie de quelques menues commissions parisiennes : satins, lampas, chiffons à lui procurer pour la décoration de son atelier, bibelots chinois ou japonais qu'elle connaît si bien, essences rares et parfums

dont Wagner paraît avoir été, à travers cette correspondance, particulièrement gourmand. D'autres fois, ce sont des livres qu'il réclame : les traductions des *Upanishads*, du *Rig Véda* et du *Baghavat-Gita*, les œuvres de Mme Guyon, l'amie de Fénelon, l'*Histoire d'un crime*, de Victor Hugo. Peu d'allusions à la France, ni à la guerre, dans ces lettres intimes, si ce n'est, un jour, ce trait qui en dit long sur les choses non dites : « Je vois que vous êtes encore un peu bonne pour moi. Mais quelque amertume s'y mêle : vous rappelez vos souffrances pendant le siège. C'est horrible ! Evitons pour jamais toute querelle sur des choses qui ne valent pas la poudre à canon qu'elles ont coûtée... » Ou ceci, écrit en 1873 :

Je n'entends plus les nationalités ; moi, je ne veux plus d'irritations en ce genre. J'aime les Français, mais je déteste les Alsaciens, et veux garantir l'Allemagne de devenir une grande Alsace, ce d'où elle n'était pas très loin. Alors vous pouvez peut-être encore tirer quelque profit d'une culture vraiment allemande et originale... — Judith, oh ! ma belle chaleur, je vous aime toujours... J'aime vous voir défendre si vaillamment votre patrie en toute occasion, même quand il s'agit de reconnaître que Mme de Pompadour d'il y a treize ans était plus gracieuse que celle d'aujourd'hui (1878). Il n'était question que de cela quand je parlais d'un alourdissement du goût.... Mais je vous admire d'autant plus pour votre patriotisme, parce que j'en suis absolument dépourvu, me trouvant le seul Allemand dans cette population stupide qu'on appelle des Allemands. Ainsi, vous êtes plus heureuse que moi...

Nous relevons encore, parmi ces confidences, plusieurs intéressantes notes de Wagner sur la composition de ses ouvrages, et particulièrement sur *Parsifal*, qui l'absorbe à cette époque tout entier. « Ce nom est arabe. Les anciens trouvères ne l'ont plus compris. *Parsi fal* signifie *Parsi*, pensez aux Perses, adorateurs du feu, *par* ; *fal*, ou fou, dans le sens élevé, c'est-à-dire un homme sans érudition, mais de génie. *Fellow*, en anglais, me paraît être en rapport avec cette racine orientale. Vous connaîtrez (apprendrez, pardon !) pourquoi cet homme naïf portait ce nom arabe... » Et un peu plus tard, cet aveu : « Le dialecte arabe dans lequel devait se trouver *fal*, fou, brute, était de mon invention. Je voulais imposer ce mot à un dialecte quelconque parce qu'il me va... Je relis pourtant Goerres, il doit être sûr de son assertion. Probablement n'a-t-il pas connu l'arabe, mais il l'aura appris par un orientaliste. Du reste, cela ne me trouble pas. Je me moque de la signification des mots arabes et je pense que dans mon public de l'avenir il n'y aura pas trop d'orientalistes... Moi, je ne connais pas l'arabe. C'était un savant allemand, Goerres, qui traduisait le nom de *Parsifal* de la sorte. Le *prédestiné* est bon, mais il ne va plus : c'est le garçon fou, sans érudition, sans académie, ne comprenant rien que par la compassion, qu'il me faut... » Et de nouveau, dans un élan de tendresse, ce retour sur un rêve impossible : « Je rêve de passer encore en réfugié les rues boueuses

de Paris, abandonné par tout le monde. Soudain, je vous rencontre, ô vous, Judith ! Vous me prenez au bras, vous m'emmenez chez vous, vous me couvrez de vos baisers. Ah ! c'est très touchant ! très touchant ! O temps et espace ! Ennemis ! J'aurais dû vous trouver alors, — il y a longtemps de cela !... » Déjà, dans une autre lettre, il avait exprimé le même regret : « Pourquoi, au nom du ciel, ne vous ai-je pas trouvée aux jours qui suivirent la chute de *Tannhæuser* à Paris ? Etiez-vous trop jeune à cette époque ? Taisons ! taisons ! mais — aimons, aimons !... »

Parmi ces lettres, nous en avons retrouvé d'autres confondues : de la main de Cosima Wagner, celles-là, adressées également à la même Judith (qui en a utilisé des fragments dans ses Souvenirs). Ces lettres, qui font le plus grand honneur au caractère et aux qualités de cœur de la dernière compagne du musicien, sont pleines d'affection, de cordialité de confidences, de renseignements précieux sur la vie intime du maître, sur ses travaux, ses lectures, ses amitiés. Dans une de ces missives, Cosima demande à Judith Gautier d'intervenir auprès des éditeurs parisiens, en faveur de Gobineau, que Wagner admire et dont il voudrait voir réimprimer l'*Essai sur l'inégalité des races*... Mais nous avons aussi noté ces quelques lignes, qui n'aident pas à éclaircir le mystère des amours de Richard et de Judith :

Il est un point de votre correspondance avec mon mari qu'il m'est difficile de toucher et impossible de passer sous silence. Je me figure que les expressions très fortes dont il s'est servi vous ont induite en erreur sur son sentiment... Il se sert en français des premières expressions qui lui viennent sous la plume, de là peut-être un malentendu. Si vous l'entendiez comme moi répéter presque tous les jours : *Je ne suis pas musicien, je n'aime pas la musique*...

Faut il voir là, demande M. Henriot, une leçon, un avertissement ? Il ne manquerait pas de délicatesse — ni de malice féminines. Il faut peut-être seulement y voir de la candeur. Et à quelle réalité correspondaient les « expressions très fortes » de Wagner ?

§

A propos des fêtes de Saint-Sauveur-le-Vicomte, M. Henry Bordeaux publie, dans le **Journal des Débats**, un fragment du discours qu'il prononça à cette occasion. J'en extrais le texte encore inédit de la dernière lettre que Barbey d'Aurevilly adressa à l'Ange Blanc :

Jour de l'An 1887.
Never More.

Paris, 3 heures, vendredi.

Ma chère Ame, car vous l'êtes toujours, cette lettre, je pense, vous

arrivera le détestable *jour de l'an*. Vous le savez, j'ai toujours détesté ce jour, mais je vous aime, et voilà pourquoi je vous écris. Depuis ma dernière lettre, à laquelle, par parenthèse, vous n'avez pas encore répondu, j'ai mené une assez triste vie. Ces éternelles corrections des *Œuvres et des hommes* mangent tout mon temps et il s'y ajoute d'autres ennuis ; soit lassitude, soit dégoût naturel de moi-même, je ne m'intéresse plus guère à ce qui m'intéressait autrefois. Ma santé est bonne, mais mon esprit est malade, et je sens ce qu'exprimait si sublimement la pauvre Eugénie de Guérin quand elle disait : « Le ciel tomberait qu'il n'ajouterait pas à mon accablement. »

Avec cela, nous avons le plus horrible des hivers, un froid coupant, de la gelée, de la neige, qui semble vouloir tomber et qui ne tombe point. J'aimais mieux les brumes de Valognes. Elles avaient leur poésie mystérieuse, mais Paris, l'hiver, n'est bon que pour les mondains, et, si je l'ai été dans ces quelques dernières années, je n'en suis plus un ; d'ailleurs, mes bonnes amis, Mme de Poilly et Mme de Brigode, ne sont pas à Paris. Mme de Brigode passe l'hiver à Pau et Mme de Poilly, assez malade du cœur, est encore à Deauville. Je ne vais donc chez personne et je reste au coin de mon feu, livré à ce travail terrible de ces corrections dont je vous parlais plus haut, et qui ne sont pas près de finir ; mes volumes à publier étant nombreux et représentant toute l'œuvre critique de ma vie. Ah ! ma vie ! Elle a été une vie d'efforts, de luttes, de travail sans repos, mais, du moins, elle me sert dans ma vieillesse (cet affreux mot qu'il faut savoir dire !) et elle me fera peut-être une renommée, peut-être... qui sait ? Je n'ai pas grande croyance à la gloire et j'aurais mieux aimé un peu de bonheur avec vous.

Dieu ne l'a pas permis. Il faut se résigner, mais le moyen de ne pas penser aux rêves écoulés... quand on se retourne et qu'on regarde derrière soi...

Ma chère Ame, je vous demande pardon de vous envoyer, pour un *jour de l'an*, ces tristesses, mais je suis dominé par des pensées plus fortes que moi. A d'autres époques, j'avais plus de puissance sur moi-même ; je trouvais dans ce que j'écrivais une diversion, un arrachement à une idée fixe qui me faisait souffrir. C'était cela, avec l'impérieuse nécessité de vivre, qui expliquera mes ouvrages, bien plus que le désir de la gloire que je n'ai jamais beaucoup eu, et qu'une popularité que j'ai toujours méprisée, comme le siècle qui pouvait la donner et qui l'a donnée à des indignes ! Vous donc, mon Ange, ma véritable âme, êtes la raison et l'explication de ma vie et de ma pensée. Et si je vous le dis si tristement aujourd'hui, c'est que cette tristesse vous prouvera ce que vous m'avez été toujours et ce que vous m'êtes malgré le temps et la mort qui peut venir demain.

A vous donc, ma chère Ame, à qui je voudrais tant faire de bien, en lui disant ce que j'ai dans le cœur pour Elle, et qui n'y périra jamais.

Votre fidèle éternellement fidèle,

B.

« Je n'ai pas grande croyance à la gloire et j'aurais mieux aimé un peu de bonheur avec vous ! » C'est la dernière pensée, le suprême regret de l'homme.

R. DE BURY.

ART

Les Salons des Artistes Français et de la Société Nationale (2e série). Terrasse du Bord de l'Eau, Tuileries.

La présentation des œuvres d'art se multiplie et s'émiette. Cette année que les Arts décoratifs ont exilé des grands palais les expositions picturales et remplacé aux Champs-Elysées le tout venant, par un tri capricieux parmi les décorateurs, l'émiettement est plus éparpillé encore.

L'étroitesse relative des baraquements qui ont hospitalisé le Salon aux Tuileries ont réduit chaque artiste à une toile, à une sculpture, à une gravure par tournée. Il a paru opportun de redonner un tour de présentation à chacun, à une seconde tranche. Les Salons en sont assez modifiés pour qu'une nouvelle visite y soit attrayante et instructive.

Les Artistes français ont donné à leurs exposants la facilité de se représenter par une de leurs anciennes œuvres. Ce n'est point que leur bureau ait cru ses sociétaires dépourvus de toiles fraîches. Il faut sans doute interpréter cette autorisation et lui trouver, comme mobile le désir de lutter, dans la mesure du possible, avec ces expositions rétrospectives engendrées par les Arts décoratifs (tels les cinquante ans de peinture française), expositions où les gloires des A. F., surtout les anciennes, ne trouvent pas de place. Il y a assez longtemps que cette divergence absolue, entre le goût public et les peintres qu'on a pu qualifier, qui se sont qualifiés d'officiels et qui furent chamarrés d'honneurs et de médailles par leurs maîtres et leurs pareils, a commencé, mais elle s'est accentuée encore ces derniers temps et, s'il n'y avait plus d'ignorants en Amérique, il y a beau temps que les *pompiers* en seraient réduits aux décorations d'Etat qu'ils occupent, au détriment de vrais peintres, au grand dommage de notre

patrimoine national, qui pourrait s'enorgueillir de tant de belles œuvres si tant de grands peintres n'avaient été, à un temps jadis, encore tout proche, exilés des grandes commandes.

Ni Corot, ni Renoir, ni Courbet, ni Fantin, je ne parle pas des modernes. Et à côté des Puvis, des Henri-Martin, des Besnard, des Jaulmes et un peu plus anciennement de Jean-Paul Laurens, on trouve dans les listes d'Etat des Toudouze, des Gervais et des Flameng, et des Gorgnet qui ne rehaussent rien.

De sorte que l'attention publique depuis longtemps se porte sur le tableau de chevalet, sur le tableau poème, sur le tableau d'impression, et le goût public n'a pas tort.

§

D'un autre côté on ne saurait généraliser à l'excès. Entre les coteries académiques et la surenchère de nouveautés, il s'est créé aux Artistes Français, un peu par hasard, aussi par une certaine bienveillance dans l'accueil, un groupe de gens de talent, de beaucoup de talent, et si Henri-Martin et Ernest Laurent semblent s'en être détachés il leur demeure, en dehors de Quost, un de leur vétérans, Charreton, Guillonnet, Balande et quelques peintres de moindre valeur, mais bons peintres. La sculpture y compte un sculpteur tout à fait de premier ordre. Jean Boucher, et aussi Landowski, Bouchard et les jeunes n'y manquent point. Encore que, dans l'ensemble, les œuvres remarquables soient noyées, elles n'en existent pas moins et la présentation est en général bien faite.

§

Pour cette seconde tranche du Salon, l'aspect des salles et du jardin de sculpture a été à peine modifié. Un monument, une statue ne se transportent pas aussi facilement et aussi économiquement qu'un tableau. Nous retrouvons les même œuvres, sauf le beau groupe de Landowski : *la Becquée*. Additions : un groupe d'enfants de Mme Girardet, d'une jolie sensibilité, une danseuse aux castagnettes anguleuse et mouvementée de M. Langeron, un groupe de Terroir *Sainte-Barbe et le mineur*, un buste de M. Paul Léon de M. Cogniet, modelé avec adresse, un buste du général Dalstein, vigoureux et accentué de Hannaux, une pleureuse de Mengue... rien qui nous apprenne quoi que ce

soit d'important sur l'évolution de la sculpture ou sur leurs auteurs.

§

A la peinture, toutes les toiles ont été décrochées. Il semble que, parmi les Anglais venus au premier groupe, il n'en est guère qui aient renouvelé leur envoi.

Nous retrouvons Fernand Sabatté avec un solide portrait de femme âgée. Ulysse Caputo avec une loge au théâtre, curieusement aménagée pour laisser voir un diaprage de lumière sur l'orchestre, les harmonies lumineuses et pâles de la scène où quelque Roméo s'agenouille devant quelque Juliette, et, au premier plan, les auditeurs de la loge, en toilette un peu archaïque, participant par la date du costume à l'aspect, cherché dans la rareté, du tableau.

Un grand paysage de Gagliardini encadre des raccommodeurs de filets, au bord d'une crique de Provence, avec une intéressante graduation des tonalités des terrains, du premier plan caillouteux au mur versicolore des collines d'en face.

Un paysage de Montezin s'enlève en jolies fluidités vers un horizon frais et pâle. Parmi les paysages de ce salon, le plus beau est, sans aucun doute, celui de Victor Charreton, un coin de jardin, avec un arbuste fleuri, étonnamment coloré, d'une gamme de couleurs somptueuse et veloutée, mise en relief par l'harmonie sobre du fond, pelouse, corbeille de fleurs, architectures embuées de soleil frais. Foreau donne un mélancolique paysage des Charentes, Claude Foreau une vieille cour mangée de glycines, qui n'est pas sans accent, Graux une allée d'arbres au bord d'un canal.

De Mme Bonnet, un grand paysage décoratif ; un beau paysage de neige de Martin-Ferrières. Gaston Balande envoie un paysage composé où le ciel et les grands arbres à la ligne noble, à la frondaison floue ne sont que l'accompagnement d'un détail de vie de la route. L'automobile est arrêtée. Des dames en toilette de voyage en descendent. Il semble que c'est surtout leur démarche, le caractère moderniste de leur allure que le peintre a voulu rendre et déterminer avec une verve précise, accentuée de détails dans la sobriété voulue du paysage.

Notons quelques paysages de Marcel Bain, Claverie, un effet de neige de Dambeza, etc...

Parmi les orientalistes, Anna Morstadt : des cavaliers marocains près d'une porte de ville et des remparts dorés de soleil. L'étude physionomique des cavaliers, la structure de leurs chevaux sont forts intéressantes. Ce qu'ils comportent de mouvement s'harmonise avec la ligne tranquille de la figuration du fond. C'est d'une belle sensation d'Orient.

Dabat évoque un somptueux grouillement de Mauresques, vêtues d'étoffes aux belles couleurs, et atteint l'aspect de fête bruyante qu'il s'est proposé de susciter. Bouviolle dépeint, sous une splendeur blanche de lumière, le marché de Ghardaia. Dabadie nous représente un de ses bons tableaux ; une kouba blanche, bleuie d'ombre en des détails de sa construction, blottie au creux de grandes collines de Kabylie, d'où descend, étroite et rapide, une route qui oppose au sommeil religieux de la Kouba le témoignage de l'activité colonisatrice. Bascoulès continue sa synthèse brusque de murailles blanches et de personnages trop synthétisés et vêtus d'étoffes chatoyantes.

Du Gardier accroche un de ses paysages de Suez, intéressants par la sobre notation de l'eau et du ciel, et la vie familière de ses personnages, cette fois des âniers, poussant leurs bêtes, inscrites d'un joli dessin d'animalier.

Caniccioni nous emmène en Corse. Paysage clair, très chauffé, mer bleue ; des femmes au visage noyé de lumière jusqu'à l'indécision des traits, lavent du linge. L'éclat de la toile donne une impression de vérité d'une belle minute éclatante.

Fernand Maillaud campe, au coin d'une route, une halte de nomades, mélange de demi-nu et d'habillé, groupement adroit des personnages, très beaux arbres, une émotion naturiste sincère dans une sorte d'onction de la couleur.

Synave particularise une Léda, grasse fille rubénienne un peu lasse et contente.

Gustave Besson, bon peintre de la misère, nous montre un chemineau laissant tomber son chargement et butant du front contre un arbre de quelque boulevard extérieur.

Hervé et Buffin peignent, non sans détails heureux, des fêtes populaires et des marchés du nord flamand. Ferdinand Lambert nous montre, sous un ciel noirâtre, les coques des bateaux au repos dans un grand port. P.-M. Dupuy nous synthétise le Luxembourg non sans vigueur, jetant au premier plan de grandes figures de

servantes bretonnes dont les bonnets et les corsages lui fournissent l'aspect décoratif, sur un fond de jeux d'enfants et de corbeilles florales.

Citons le paysage de littoral breton de Mme Leuze-Hirschfeld, la bonne nature-morte de Mlle Gabrielle Guillot, un large paysage de M. de Fontaines, un paysage d'automne déjà frigide de M. Broyelle, d'une émotion réelle, la salle de danse en Bretagne de M. Silbert, un coin d'eau de Menneret.

Van Maldère est le peintre de la Provence d'été. Sa petite chapelle, étincelante de lumière crue sous un ciel d'un bleu sans variations, donne une note singulièrement juste et puissante dans sa facture graduée, harmonieuse et violente.

Des portraits : Jules Adler retrace un vieux paysan rougeaud, madré, ironique; de bons portraits de Fougerat, Bergès, Déchenaud, Bivel, une étude de jeune fille dans des harmonies discrètes et provinciales de Muenier, un portrait de Krier, un peu pâle mais bien serti d'un éparpillement ordonné de cuivres et de faïences paysannes.

§

A la Société Nationale, moins de modifications, nombre de toile, demeurent en plan.

La Sainte Famille, de Victor Koos, qui vient de mourir, n'est point sans qualités : un carton décoratif, dessin rehaussé de quelques teintes, et présentant un moment d'attention méditative des personnages de la Sainte Famille, les uns vis-à-vis des autres ; et si l'expression de leur émotion attendrie est un peu trop pareille, elle n'est point sans intimité.

André Chapuy donne une belle page décorative, une belle fille nue, dont la tête se perd dans le fouillis de branches florées qu'elle dépouille. L'attitude est juste et le thème s'encadre d'un beau luxe de fleurs et d'oiseaux au beau plumage pourpre et doré.

Un jugement de Pâris, de Paul Bret, est ingénieux. Pâris sortant d'un fleuve, tend la pomme d'or. L'artiste a voulu varier les aspects des décors : Minerve de facture un peu aiguë et casquée, Junon drapée; seule, Vénus est nue. Il y a certainement là des intentions littéraires, et le tableau n'est pas mal composé.

D'Eugène Cadel, une fuite en Egypte, dans un paysage de sable et de pins. Saint Joseph traité en figurine rustique.

Parmi les portraits, un dessin rehaussé, figure de jeune homme de Louise Breslau, revêtu de son extraordinaire puissance d'intimité expressive ; un assez bon portrait de femme de Miss Agnès Goodsir; de Louise Breslau un très beau tableau de fleurs.

Citons la fête foraine de M. René Olivier, avec des costumes exacts, des mouvements justes, un sens de l'atmosphère et un grouillement bien ordonné de personnages, le beau pays de Laurent Gsell, course de personnages allègres dans un décor de lumière dorée sur des eaux et des collines amènes, une danseuse d'Antoni, un lion fortement établi de Deluermoz, des reliures d'un joli caractère de finesse de Mme Malo-Renault.

Le renouvellement est ici de moindre intérêt que la première présentation.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le Musée de la Légion d'Honneur. — Installation de la Bibliothèque et du Musée de la Guerre au donjon de Vincennes. — Le nouveau Musée de San Francisco. — Mémento bibliographique.

Le **Musée de la Légion d'Honneur**, créé, en annexe du palais de la grande-chancellerie, sur la rue de Bellechasse, et qui avait été inauguré le 25 mars dernier, est ouvert depuis un mois au public. L'idée première de ce musée est née de l'exposition qui, en 1912, montrait au Musée des Arts décoratifs un ensemble de documents et souvenirs relatifs à notre ordre national. Elle prit corps définitivement lorsqu'en 1920 une généreuse donation de M. Maurice Bucquet apporta à la grande-chancellerie une collection d'environ 18.000 objets de toute espèce qu'il fallut trouver le moyen d'exposer. Une souscription ouverte parmi les légionnaires, et surtout la contribution généreuse de deux Américains, dont l'un a voulu demeurer obstinément anonyme et dont l'autre est M. William Nelson Cromwell, fournirent rapidement les fonds nécessaires à l'édification de l'annexe dont nous parlions tout à l'heure, simple et élégant bâtiment dû à l'architecte Jean de la Morinerie. La porte franchie, on se trouve dans un vestibule circulaire orné des bustes de Henri IV, fondateur de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, de Bonaparte, fondateur de la Légion d'Honneur, du premier grand-chancelier Lacépède et du grand-chancelier actuel, le général Dubail; le pavement de marbre

reproduit un dessin de l'architecte Peyre, approuvé jadis par Lacépède, mais resté inexécuté. A gauche, deux salles, de grandeur inégale, vont nous offrir l'histoire des anciens ordres de chevalerie française. Deux grandes et belles toiles de J.-B. Vanloo et J.-F. de Troy, cédées par le Musée du Louvre où on ne les remarquait guère, et qui ici prennent une importance et une signification plus considérables, représentent *L'Institution de l'ordre du Saint-Esprit par Henri III* et *Le premier chapitre de l'ordre du Saint-Esprit*. Un grand et un petit manteau de ce même ordre, venus du Musée de Cluny, un grand collier du Saint-Esprit, un magnifique habit de cour brodé du temps de Louis XV avec la plaque de l'ordre de Saint-Louis, le grand collier de cet ordre avec le grand cordon porté par Louis XVI, un costume brodé d'or porté au sacre de Charles X par le dauphin, s'admirent dans des vitrines, tandis qu'aux murs un portrait de Louis XIV de l'école d'Hyacinthe Rigaud, provenant du Musée de Versailles, et un portrait en pied de Philippe-Egalité par Larivière, accompagnent deux superbes tapisseries aux armes de France, l'une tissée aux Gobelins au XVIIe siècle, l'autre à Beauvais sous la Restauration. A ces pièces marquantes s'ajoute une nombreuse série de gravures et de documents retraçant l'histoire de nos ordres de chevalerie avant Napoléon Ier.

De l'autre côté du vestibule, une grande salle nous met en présence de l'Empereur. Au centre, sous un médaillon en broderie qui surmonta son trône et entre des sabres d'honneur qui furent, avant l'ordre qu'il devait fonder, les récompenses de la valeur, une copie du grand portrait d'Ingres appartenant à la ville de Liége nous le montre n'étant encore que Premier Consul ; et voici, surmontant les vitrines où des documents et les pièces innombrables de la donation Bucquet — modèles de croix, médailles commémoratives, objets de toute espèce — retracent l'histoire de la Légion d'Honneur et des autres ordres créés par l'Empereur ou par ses frères, d'autres œuvres d'art : le *Portrait de Lacépède*, par Hersent, *La Première distribution des croix de la Légion d'Honneur à l'église des Invalides*, par Debret, le célèbre tableau de Charlet : *Napoléon se reposant dans une chaumière le soir de la bataille de Champaubert*, don du comte de Chaffault, un très beau dessin de Gros : *La Mort de Lannes*, offert par M. David Weill, etc. Puis d'autres vitrines

renferment encore des sabres d'honneur, l'épée de Marmont, celle du maréchal Baraguey d'Hilliers, enfin des souvenirs émouvants de l'Empereur : un morceau du ruban rouge qu'il portait à Waterloo, une boucle de ses cheveux, un morceau du drap mortuaire qui recouvrit son cercueil. — La petite salle qui suit continue cette évocation : sur le mur du fond, une grande toile d'Yvon représente *Napoléon récompensant les artistes après le Salon de 1808*, et l'on voit David recevoir la croix de sa main : à gauche, un portrait en buste de Napoléon par Robert Lefèvre ; au-dessous, *Napoléon sur son lit de mort* par Horace Vernet, puis la cravache de l'Empereur et une aquarelle de Meissonier : *Napoléon à cheval*.

On entre ensuite dans une autre petite salle consacrée aux « amitiés américaines », et c'est un ensemble de documents ayant trait à la guerre de l'Indépendance : les maquettes de quatre tapisseries d'après Casanova, commémorant la *Capitulation de Yorktown*, la *Prise de la Grenade*, l'*Attaque de Brimsonhill* et la *Prise de Pensacola* ; une suite de très rares gravures de Ponce et Godefroy retraçant tous les épisodes de la lutte ; un grand portrait de Washington peint par Healy et, gravé par Debucourt, un portrait de Lafayette ; un livre d'Heures enluminé du xv[e] siècle ayant servi de missel à ce dernier ; bien d'autres souvenirs encore.

Une dernière salle, à laquelle conduisent quelques marches, a trait à l'époque du Second Empire et à la dernière guerre, et l'on devine bien que ce n'est pas la moins captivante. On y verra, entre autres curiosités, le portrait lithographié d'une ancienne cantinière, la veuve Brulon, qui fut la première femme décorée, la croix de Lamartine, les procès-verbaux de réception dans l'ordre de Renan et de Chevreul, la rosette de Pasteur, la médaille militaire de Napoléon III, enfin, avec la série des portraits de nos maréchaux et généraux de la Grande Guerre, peints par M. J.-F. Bouchor, et des pastels d'Eugène Burnand représentant les « Alliés dans la guerre des Nations », les décorations portées par nos grands chefs pendant la guerre et dont des lettres autographes attestent l'authenticité : la plaque de grand officier de Joffre et la croix de commandeur de Foch à la bataille de la Marne, les croix des généraux Lanrezac, Pétain, Mangin, Nivelle, Dubail, Maistre, Fayolle, Weygand, Gouraud, la croix

d'officier de Guynemer, etc., enfin la médaille de 1870 du général Maunoury. Un tel ensemble ne pourra certainement qu'inciter bien des personnes à enrichir de dons semblables cet émouvant Musée du Souvenir.

Le 27 juin a été inaugurée au château de Vincennes, dans le pavillon de la Reine, l'installation définitive de la Bibliothèque et du **Musée de la Guerre** qui, depuis leur fondation par M. et Mme Henri Leblanc, n'avaient trouvé, avenue Malakoff, puis rue du Colisée, que des abris provisoires où ils étouffaient (la bibliothèque, à elle seule, compte 105.000 volumes et 8.000 périodiques dans toutes les langues, et les collections du musée — encombrées d'ailleurs de quantité de peintures et d'aquarelles dont l'intérêt aussi bien documentaire qu'artistique est insignifiant — ne sont pas moins abondantes). Le *Mercure* ayant tout dernièrement parlé en détail de ce musée (1), nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs à cet article qui leur donnera sur cet ensemble tous les renseignements nécessaires.

§

La place nous a manqué jusqu'ici pour annoncer la création aux Etats-Unis d'un nouveau musée. On se souvient qu'en 1923 eut lieu à Paris, au palais de la Légion d'Honneur, une exposition d'œuvres d'art français offertes à la ville de San Francisco par M. et Mme Adolphe Spreckels pour être placées dans un musée, le **Californian Palace**, construit à leurs frais en mémoire des soldats de Californie tombés pendant la dernière guerre, et qui devait être la reproduction exacte du charmant hôtel de Salm-Kylburg devenu le palais du grand-chancelier de notre ordre national (2). Ce nouveau musée a été inauguré le 11 novembre dernier, anniversaire de l'armistice, par une exposition d'art du XIXe siècle organisée par M. Jean Guiffrey, conservateur des peintures au Musée du Louvre, et le regretté Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg et du Musée Rodin. Ce choix très judicieux comprenait 206 peintures, 320 sculptures et médailles, 170 gravures, et plus de 250 œuvres d'art de toute espèce. Parmi les peintures, on admirait notamment l'*Homme à la houe* de Millet, une *Danse des nymphes* et quatre autres

(1) V. *Mercure de France*, 1er juillet 1925, p. 108 et suiv.
(2) V. *Mercure de France*, 1er juillet 1923, p. 211-212.

toiles de Corot, une *Cour de maison au Maroc*, de Delacroix, le *Martyre de saint Symphorien*, d'Ingres, des paysages de Daubigny et de Boudin, la *Servense de bocks*, de Manet, plusieurs toiles de Sisley, de Claude Monet, de Pissarro, de Renoir, le *Portrait de Clemenceau*, par Carrière, celui de Fantin-Latour par lui-même, une réplique du *Pauvre Pêcheur*, de Puvis de Chavannes, un Monticelli, trois Cézanne, cinq Degas, un Toulouse-Lautrec, six Gauguin, deux Van Gogh, enfin des œuvres significatives de nos principaux peintres actuels. Une même heureuse sélection groupait des œuvres de Rodin (au nombre de 34), de Bourdelle, de Pierre Roche, de Théodore Rivière, de Bouchard, de nos médailleurs, de nos meilleurs graveurs : Meryon, Bracquemond, Carrière, Fantin-Latour, Degas, Toulouse-Lautrec, Odilon Redon, Forain, etc., de nos décorateurs et artisans : Brandt, Dunand, Dufrêne, Lalique, Marinot, Ruhlmann, etc. Enfin, ce qui n'était pas le témoignage le moins éloquent de notre génie artistique, 101 photographies— qui resteront, espérons-le, à demeure dans ce musée — reproduisaient les plus beaux monuments de notre architecture depuis l'époque romane jusqu'à nos jours. Enregistrons avec plaisir les sympathies que nous attirent de la part d'une élite un enseignement et une propagande si utiles ; mais regrettons en même temps que ces sympathies n'aient plus aucun pouvoir dès que, passant du domaine de l'art dans celui de la finance, nos ex-associés de la Grande Guerre, si tardivement entrés dans la lutte où nous combattions pour eux autant que pour nous et, en les attendant, offrions notre sang et notre sol en holocauste, font le compte de ce qu'ils appellent nos « dettes » et, tout gorgés d'or, moins soucieux de notre ruine que du relèvement de leurs anciens ennemis, réclament, avec l'âpreté qu'on sait, à leurs compagnons de guerre, les milliards dépensés pour la cause commune....

Mémento. — La célébration, qui eut lieu il y a deux ans et l'an dernier, des centenaires de Prudhon et de Géricault se continue dans deux ouvrages récents qui seront accueillis avec plaisir par les admirateurs de ces deux maîtres : simples catalogues de leur œuvre, mais catalogues dressés avec un soin, une conscience et une érudition où la critique la plus sévère ne trouverait rien à reprendre, ils servent la mémoire de ces deux artistes mieux que ne feraient les plus somptueux monuments. Le premier surtout, publié par la Société de l'Histoire de l'art français et dû à M. Jean Guiffrey, conservateur des peintures, des

dessins et de la Chalcographie au Musée du Louvre, *L'Œuvre de P.-P. Prud'hon* (Paris, Armand Colin ; in-8, XXII-546 p. av. 32 planches ; 50 fr.) est, par l'abondance de la documentation, qui épuise vraiment le sujet, l'instrument de travail le plus précieux qui existe sur le maître délicieux que M. Guiffrey appelle à juste titre le Chénier de la peinture française. Après une introduction où l'auteur résume le caractère de l'œuvre de Prud'hon, il rappelle les nombreux et divers travaux publiés sur lui et la belle exposition de ses œuvres organisée en 1874 par Camille et Eudoxe Marcille, suivie d'un essai par ce dernier d'un catalogue de l'œuvre du maître, qui ne fut pas publié et dont les notes, grâce à l'obligeance de la famille Chévrier-Marcille, ont servi de point de départ à M. Guiffrey dans la rédaction du sien où elles se trouvent révisées, complétées et augmentées considérablement par le dépouillement de tous les catalogues de musées, de galeries particulières, d'expositions et de ventes ; puis vient ce catalogue de l'œuvre : près de 500 pages où sont énumérées successivement les compositions peintes ou dessinées classées par sujets (scènes mythologiques, religieuses, historiques ou allégoriques, portraits, sujets de genre), les décorations peintes réalisées ou projetées, les projets de monuments, de décorations sculpturales, de médailles, les illustrations de livres, les diplômes et vignettes administratives, adresses, cartes d'invitation, enfin les études d'après l'antique, d'après les maîtres ou d'après nature, et les albums de croquis ; en un mot, tout ce qu'on connait d'œuvres de Prud'hon, soit, au total, 1311 numéros pour chacun desquels M. Guiffrey donne la description du sujet traité, ses dimensions, l'indication du mode d'exécution, enfin tous les renseignements souhaitables sur son histoire : les collections où il a passé, les expositions et les ventes où il a figuré, les ouvrages où il a été mentionné, etc. Les plus belles de ces œuvres, peintures ou dessins, au nombre d'une soixantaine, sont reproduits hors texte en phototypie, et un index par ordre alphabétique de tous les sujets et de tous les noms cités ajoute encore à la valeur de ce volume, que les historiens d'art placeront parmi les livres les plus utiles de leur bibliothèque.

L'autre catalogue, consacré à Géricault, s'il ne concerne que son œuvre gravé, n'est pas moins excellent. Il fait partie de ce grand ouvrage, *Le Peintre-graveur illustré* (*XIX*e *et XX*e *siècles*) où l'érudit expert et le parfait connaisseur des gravures anciennes et modernes qu'est M. Loys Delteil a voulu continuer, pour les productions de nos artistes contemporains, l'œuvre de Bartsch, de Mariette et de Georges Duplessis, et où il a déjà donné en dix-sept volumes, dont plusieurs sont épuisés et très recherchés des amateurs, le tableau de l'œuvre complet de Théodore Rousseau, Meryon, Ingres et Delacroix, Zorn, Corot, Rude, Barye, Carpeaux et Rodin, Paul Huet, Carrière,

Degas, Toulouse-Lautrec, Leheutre, Daubigny, Goya, Raffaëlli, Sisley et Renoir. Le caractère particulier de ces catalogues, qui les rend extrêmement précieux, est qu'ils ne se contentent pas de décrire chaque pièce en apportant sur elles toutes les références possibles avec la mention de tous ses « états » successifs, mais qu'ils en donnent, de plus, la reproduction : on a ainsi sous les yeux non seulement le catalogue, mais la collection en fac-similé de toutes les gravures du maître étudié. Le volume qui nous occupe (Paris, chez l'auteur 2, rue des Beaux-Arts ; in-4, av. 104 reprod. ; 60 fr.) renferme les lithographies où Géricault, soit seul (en 78 pièces), soit (pour les 19 autres) en collaboration avec d'autres artistes, s'est plu à traiter, comme en peinture, des scènes militaires (*Mameluck défendant un trompette blessé, Retour de Russie, Chariot chargé de soldats blessés, Trompette de hussards,* etc.) ou à tracer des études de chevaux à l'écurie, sur le champ de foire, chez le maréchal-ferrant ou sur la pelouse des courses avec une justesse d'observation, une maîtrise d'exécution dans le rendu des mouvements et de l'atmosphère, qu'on ne se lasse pas d'admirer. « N'eût-il laissé que ces estampes », remarque à juste titre M. Loys Delteil dans l'excellente préface dont il a fait précéder leur nomenclature et leur reproduction, « que celles-ci suffiraient amplement à lui assurer l'immortalité ».

Un dix-neuvième volume (120 fr.), qui paraît au moment où nous terminons cette chronique, nous apporte dans les mêmes conditions l'œuvre gravée, extrêmement intéressante, de trois artistes belges : le peintre d'histoire Henri Leys (20 planches), le délicieux intimiste H. de Braekeleer (80 planches), le fantaisiste et visionnaire James Ensor (132 planches), dont la *Cathédrale*, notamment, est une création inoubliable.

Deux nouveaux fascicules du *Catalogue-guide de la peinture au Musée du Louvre*, entrepris par l'*Illustration* sous la direction de M. Jean Guiffrey, conservateur du département des peintures, ont paru dernièrement, dus, comme les précédents, à des spécialistes que leurs études antérieures désignaient entre tous pour les rédiger et en faire des ouvrages excellents. L'un, consacré à *L'Ecole hollandaise* (80 p. av. 89 fig. et 1 planche en couleurs ; 12 fr.) est dû à Mlle Clotilde Misme; l'autre, *L'Ecole allemande* (30 p. av. 32 fig. et 1 planche en couleurs ; 8 fr.), à M. Louis Réau. Tous deux apportent sur les peintures de ces écoles — celles de la première particulièrement nombreuses et importantes, comme on sait, celles de la seconde moins abondantes, mais offrant pourtant de nombreux chefs-d'œuvre des maîtres rhénans, de Cranach, de Dürer et de Holbein — des notices savantes accompagnées de références historiques et bibliographiques très utiles, et de la reproduction en excellentes photogravures des principales toiles.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LES ARTS DÉCORATIFS

Une rétrospective au musée Galliéra. Peut-on parler d'un style nouveau? — Au musée Galliéra, sous les plus officiels auspices, — bien qu'en marge de la grande Exposition, — vient de s'ouvrir une rétrospective d'art décoratif, englobant la période à cheval sur deux siècles (de 1890 à 1910) et à laquelle se rattachent : 1° les précurseurs tels que l'illustrateur Emile Grasset, les impressionnistes Renoir et Monet, Henri Cros qui retrouva le secret de la fabrication des pâtes de verre, Jules Chéret, le plus spirituel et le plus gracieux des inventeurs de l'affiche parisienne, le génial Carriès, l'animalier Gardet, Braquemond, Carrière, Odilon Redon, Armand Point, Cazin et le sculpteur Alexandre Charpentier qui, sur le tard, choisit comme collaborateur Albert Besnard ;... 2° le ferronnier Dampt, le joaillier Nocq, Plumet, Aubert et Tony Selmersheim que je place à part, puisque — avec Etienne Moreau Nélaton — ils osèrent déjà, vers 1896, proposer à la ville de Paris (qui refusa) la construction, dans l'enceinte de la foire internationale de 1900, d'une maison-type du foyer moderne (1),... et 3° les Defeure, Gallé, Majorelle, Bigot, Benouville, Bellery-Desfontaine, Eugène Gaillard, Daum, Feuillâtre, Ch. Rivaud, Libérato-Zola, Massoul, Edgar Brandt, Delaherche, Lalique, Rumèbe, Decœur, Lenoble, Dunand, Jaulmes et beaucoup d'autres que l'on retrouve en grande partie parmi les exposants des différentes galeries à l'Esplanade des Invalides et au Grand Palais, si habilement métamorphosé par Charles Letrosne.

Il est donc inutile d'insister sur l'intérêt que les collections, réunies à Galliéra, présentent, pour ceux qui veulent une réponse à cette simple question : « Pouvons-nous parler en 1925 d'un style nouveau ? », sans tenir compte, bien entendu, du degré de valeur esthétique qui, pour nos yeux contemporains, émane de ce style.

Eh bien, oui... s'il y a eu un style 1900, il existe aussi du 1925. Il ne s'agit que de s'entendre sur le mot style et de savoir si on ne le confond pas avec mode et goût...

La recherche d'une stabilité élégante, du dépouillement ornemental qu'elle entraîne et d'une simplification correspondant au

(1) Voir l'*Essai sur l'Art décoratif français*, par Gab. Mourey.

sens mathématique, industriel et utilitaire de nos jours, ten[illegible] faire disparaître complètement la courbe essentielle de l'Ec[illegible] nancéenne, la courbe étirée, fragile, monotone à force de bo[illegible] souflures, en constante contradiction avec une application pra[illegible] tique à laquelle elle tendait, cette courbe macaronique enfin et les variantes qu'elle imposait... et qui, par exemple, fleurit aux entrées du métro.

Mais ce qui exaltait ses partisans, nourris de Ruskin — le prodigieux vulgarisateur —, mais ce qui, par eux, fit concevoir l'idée d'un style vivant, mais leur préoccupation de réagir contre les néophytes du genre *second-empire*, mais leur certitude que l'ère des ingénieurs — ces impitoyables conquérants des maîtres-maçons et des enlumineurs — méritait des formes propres, mais le fond même de la pensée d'inspirateurs comme Rodin, Roger Marx, Jean Lahor, Frantz Jourdain qui fonda le salon d'automne, Bing qui fonda la revue *L'Art Nouveau*, tout cela anime encore nos décorateurs...

La présente évolution s'est attaquée aux lignes, non aux bases... et il serait fou de s'imaginer qu'entre l'expression artistique de naguère et celle de 1925, il existe incompatibilité de sources et de buts. Pas plus que dans l'éblouissant *Louis XV* et le reposant *Louis XVI*.

Les preuves de cette continuité dans l'effort abondent à l'exposition des Arts Décoratifs ; souvent même on y découvre des restes discrets *d'Art nouveau*, comme on disait en 1900 : l'imprévu y est plus rare.

Si çà et là un vase, une coupe, un bijou, un bronze, une pièce d'argenterie, une faïence, un meuble flattent l'œil et le surprennent agréablement, en général artisans et ensembliers, victimes du rythme hâtif et simplifié de l'époque qui ne permet plus guère à l'imagination de mûrir pleinement, se rejoignent au même carrefour où règnent le mastoc que nous vaut le désir de résumer, le sommaire qui prend des airs de simplicité, l'étranglé qui veut être du trapu. Mais, en fin de compte, il existe dans tout cela assez d'homogénéité, de nouveauté et d'unité de pensée, pour que l'on puisse y reconnaître un mode nettement établi de traiter le bois, le fer, la soie, la toile, la pierre, le verre, la glaise, le papier, bref toutes les matières qui servent à la réalisation du confort d'aujourd'hui.

A nos arrière-petits-fils d'en saisir la beauté, de ressentir l'émotion qu'en fera dégager la patine des ans !

Pour confirmer cette règle de l'insensibilité, sinon de l'injustice, de la critique devant les essais contemporains, s'imposent, bien entendu, quelques rares exceptions auxquelles je limiterai mes citations. Car tout un volume du *Mercure* ne suffirait point pour traiter en détail les *classes* dans lesquelles sont répartis les envois.

C'est d'abord l'intérieur du pavillon Sue et Mare dont les cimaises, couvertes de tableaux par Derain, Segonzac, de la Fresnaye, Boussingault, Luc-Alb. Moreau et Jean Marchand, entourent — rotonde ajourée — un ameublement aux tapisseries d'après Charles Dufresne, des bronzes de Despiau et de Poisson, de la verrerie de Marinot, des céramiques de José Martin... Une richesse sans lourdeur n'empêche pas une suffisante intimité de régner, grâce aux justes proportions du tout, à sa lumière calme, à ses couleurs prudemment choisies.

A cette même catégorie de réussites décoratives, appartiennent encore la jolie, la claire, la soyeuse *Chambre de Madame* par André Groult qui, avec un goût sûr, a accroché aux parois — pour corriger leur monotonie — des esquisses signées Marie Laurencin... et enfin, dans une section étrangère, cette orgueilleuse petite pièce danoise, par Otton Meyer et Aage Rafn, au profond sofa couvert de *poulain*, au foyer en coquille, aux murs tapissés de toile rehaussée d'arabesque sépia.

Les Roumains qui, sans fausse honte, ont reconnu n'avoir, pour le moment, rien de nouveau à montrer, — quelle leçon pour certains ! — nous prouvent que leur folklore avec ses artisans a existé néanmoins, et ne peut pas ne pas bientôt revivre : qui n'a vu le superbe ensemble de vieilles étoffes, poteries, peintures murales et imagerie religieuse que vient de prêter Bucarest au Musée du Jeu de Paume ?

Par contre, nous qui avons des Raoul Dufy, — à peine représenté, même au Palais lyonnais, où figure un seul modèle de soierie de son invention — des Braque, des Maurice Vlaminck, nous les cachons. Les étrangers, dans ce sens, suivent : chez les Hollandais — dont on ne peut assez admirer les vitraux de R. N. Roland Holst, dans leur *Habitation Moderne* — on ignore Verhoeven et van Dongen ; chez les Espagnols, — où Mateo

Hernandez n'arrive point à nous faire oublier Manolo, — on cherche en vain les travaux de Pablo Picasso.

Les jurys sont moins blâmables quand il s'agit de ce qu'ils ont admis dans leurs rayons respectifs que pour ce qu'ils ont omis! Les éditeurs, pour ne parler que d'un seul cas, ont été obligés d'organiser des expositions supplémentaires du livre, les uns à la mairie du VI° arrondissement, d'autres, comme Bernouard, à la galerie Briant-Robert ou ailleurs...

C'est exprès si j'ai glissé sur le manque d'allure des entrées et portes de l'exposition qui semblent plutôt barrer la route au passant que l'appeler ; sur l'infâme pacotille qu'en des baraques le long du Cours la Reine et du quai d'Orsay, des boutiquiers débitent, sous le nom d'art populaire ; sur la bizarre exploitation de l'idéal régionaliste, sur le cimetière *modern style* et sur la présence de constructions exotiques qui firent le bonheur de la manifestation coloniale de Marseille, il y a trois ans.

Faut-il conclure ? Je pense que non. Que notre actuelle kermesse serve seulement à faire renaître un peu de franche fraternité entre les peuples qui affluent vers la capitale, et il y aura lieu de se réjouir...

On assisterait alors à l'éclosion d'un style auquel on pourrait donner le plus beau nom que jamais aucun aura porté, celui de *style de la paix*.

VANDERPYL.

ARCHÉOLOGIE

J. de Morgan : *La préhistoire orientale*, t. Ier, *Généralités*, Paris, Geuthner, 1925. — S. Langdon : *Excavations at Kish*, vol. I, Paris, Geuthner, 1924. — Charles Jean : *Le péché chez les Babyloniens et les Assyriens*, Piacenza, Collegio Alberoni, 1925.

Orientalisme. — J. de Morgan, qui mourut l'an passé, consacra les dernières années de sa vie à la préparation d'une mise au point de ses théories scientifiques : **la Préhistoire orientale**. Le premier volume est une véritable introduction générale aux résultats de ses multiples explorations. Tous ceux qui s'occupent d'orientalisme connaissent le nom de J. de Morgan, directeur des Antiquités en Egypte, puis directeur de la Délégation française en Perse. Une expérience de nombreuses années, acquise sur des terrains divers, jointe à des connaissances qui

manquent à beaucoup d'entre nous (J. de Morgan était géologue), avait dirigé son attention vers des problèmes qu'on aborde d'ordinaire de points de vue différents. Il s'intéressait à l'origine des civilisations anciennes et faisait, dans l'évolution de l'humanité, place à un facteur souvent négligé, les conditions climatériques des pays envisagés. Ce premier volume reflète la conviction de l'auteur sur un domaine où la part des hypothèses sera toujours prépondérante. Il étudie les origines de la vie, l'arrivée des phénomènes glaciaires qui ont séparé d'une façon presque absolue les populations les unes des autres, puis l'époque des alluvions quaternaires dont la conscience des hommes a gardé partout le souvenir sous forme d'un déluge. Cette période est suivie de repeuplement, d'un changement des habitats, de sorte que les groupes qui se sont formés alors ne se rattachent que d'une manière bien vague aux familles paléolithiques. « Après cette phase d'inondations, la division des peuples ne correspond plus avec la répartition primitive. » C'est un renouveau que caractérise l'association de la pierre polie et du métal dans le proche Orient, et J. de Morgan conclut : « Tout ce que nous pouvons espérer découvrir, ce sont les foyers secondaires et non les berceaux des groupes humains, car ces berceaux appartiennent aux temps antédiluviens. »

Le volume se termine par un chapitre sur la chronologie ; J. de Morgan reste fidèle à la chronologie « longue » qu'il a si souvent défendue. (Origine de la civilisation historique vers 4500 ou 5000.) Le problème est complexe. Ed. Meyer, qui a reconnu chez les Egyptiens l'existence d'un calendrier sothiaque (l'année solaire commençant avec le lever de l'étoile Sothis), applique cette donnée aux périodes antérieures à celle des Antonins, où nous la voyons manifestement adoptée en Egypte. J. de Morgan s'élève contre cette conception ; il n'admet pas les corrections que les archéologues ont fait subir aux textes pour justifier la chronologie courte. Je ne partage pas son opinion ; si, comme je le crois aussi, l'invention de la chronologie sothiaque ne doit pas être retenue en tant que système applicable aux hautes époques, il n'en reste pas moins que l'histoire de l'Egypte, de l'Egée, de l'Asie Occidentale, nous fournit des recoupements archéologiques ; que le calcul d'observations astronomiques notées par les anciens (éclipses par exemple) donne des dates qui imposent une chro-

nologie réduite. Enfin, ce que réclamait J. de Morgan lorsqu'il écrivait son volume : une liste complète de dynasties, qu'on n'avait pas jusqu'alors, a été trouvé depuis pour le pays de Sumer-Akkad ; cette liste royale ne donne place, elle aussi, qu'à la chronologie courte. (Aurore de l'histoire vers 3300 avant notre ère pour l'Egypte et l'Asie Occidentale.) Ce volume, qui n'est qu'une sorte de préface à l'étude détaillée des premières civilisations, soulève donc des problèmes d'un prodigieux intérêt.

Les premières fouilles régulières entreprises sur le site de Kish, en Mésopotamie, sont l'œuvre d'un Français, M. de Genouillac, et datent de 1911. Depuis la guerre, les travaux ont été repris par les Anglo-Saxons, et M. S. Langdon oppose les résultats de ces nouvelles fouilles de **Kish**, qui ne sont qu'à leurs débuts. La ville de Kish répond aux lieux dits El Oheimir et Inghara ; c'est une ville très ancienne du royaume d'Akkad (plus tard nommé Babylonie), dont les dynastie sont sémitiques ; mais la première couche de civilisation à Kish comme partout ailleurs en Asie Occidentale, n'est pas sémitique ; Kish fut occupée d'abord par les Sumériens. La ville que représentent aujourd'hui une série de collines de décombres dut être considérable ; elle était sans doute irriguée par le Shatt-en-Nil, dont le lit se trouve à quelque distance. A Oheimir, des sondages ont mis au jour des bâtiments et des tablettes de l'époque de Hammurabi (environ 2000 av. J. C.), tandis que dans la partie est des ruines doivent se trouver les palais des vieux rois sumériens et sémites. Les fouilles de Kish ont fourni des documents qui intéressent à la fois l'ethnographie et l'archéologie. Parmi ces derniers monuments, datant de la période la plus archaïque, sont des tombes sumériennes avec leur mobilier funéraire ; il consiste surtout en céramique. Dans un palais de la période sumérienne, on a recueilli une série de figurines découpées dans du calcaire blanc et destinées à être incrustées sur un fond noir bitumineux : personnages et animaux qui représentaient sans doute des scènes de la vie pastorale, en relation avec le culte naturiste des anciens Sumériens. Egalement sur le site de ce palais sumérien, les fouilles, ont fait découvrir une tablette écrite en caractères pictographiques. Tous les signes sont, en général (sauf les chiffres), d'une forme plus ancienne que ce qu'on possédait jusqu'à présent. Le signe qui signifie « tête », par exemple, est représenté par une véritable tête.

(On sait que l'écriture cunéiforme était, à l'origine, hiéroglyphique, comme celle des Egyptiens.) Cette tablette nous reporte à deux siècles au moins plus haut que les plus anciens spécimens connus d'écriture sumérienne. Une autre partie très importante des découvertes est l'exhumation de crânes provenant du site du palais sumérien (environ 3000 ans avant J. C.). Ils révèlent la présence en Sumer, à cette époque, de deux types distincts d'humanité, le type brachycéphale, le type dolichocéphale. Ce dernier caractérise les Sémites ; le premier, les Asianiques auxquels appartiennent les Sumériens. Il est vraisemblable que ce type dolichocéphale représente la variété orientale de la « race brune » qui est, à peu de choses près, ce qu'on a appelé la « race méditerranéenne ». Au type brachycéphale appartiennent la « race alpine », la « race dinarique » et l' « arménoïde » d'une part, la « race mongolique » de l'autre. L'aire de dispersion de ce stock de populations comprend une partie des côtes méditerranéennes, la Syrie, la côte de la Mer Rouge et une partie de l'Arabie du sud. Elle s'étend, en somme, de l'Inde au nord de la Mer Noire, par l'Asie Centrale, et à l'ouest touche les Balkans. Ces découvertes concordent avec les théories de Günther et de von Luschan. Ces premières recherches sur un des plus vieux sites où se soit développée la civilisation offrent des résultats aussi intéressants que variés.

Les Babyloniens ne nous ont pas laissé de livres didactiques, mais il est possible, de la multitude de documents que nous possédons, de dégager leur doctrine sur des points particuliers de leur religion. C'est ce qu'a fait M. Ch. Jean pour le **Péché**. Au physique comme au moral, le pécheur babylonien mène une vie misérable ; il est sans force, inquiet, sans contrôle de lui-même. C'est que son péché ayant irrité les dieux, ceux-ci se sont détournés de lui ; ils ont laissé la place libre aux démons et le pécheur est un « possédé ». La variété de ces démons est infinie, mais les plus redoutables, ceux que le pécheur rencontre le plus, sont les démons-maladies. Ils sont spécialisés dans leurs maléfices ; les uns s'attaquent à la tête, d'autres à la poitrine, d'autres aux pieds, etc., et la maladie provient de la possession par ces démons. Mais quel est l'acte qui occasionne à l'homme une condition si misérable? Avoir transgressé ce qui plaît au dieu, c'est-à-dire ne l'avoir point prié, ne lui avoir point fait de

sacrifice, n'être pas en état de pureté (bien plus matérielle que morale) ; en un mot, puisque tout sur cette terre appartient à la divinité, avoir commis un acte qui ne respecte pas ce pouvoir. Pour « apaiser le cœur du dieu », le pécheur devra réciter des psaumes de pénitence et offrir des sacrifices soit alimentaires, soit de substitution ; la fonction du prêtre était de l'aider par ses incantations, prières à vertu magique qui contraignaient le démon à la fuite et obligeaient un peu le dieu à pardonner et à réintégrer le corps qu'il avait éprouvé. M. Ch. Jean décrit en détail ces pratiques, qui découlent pour la plupart logiquement des prémisses qui les inspirent. Exposition très claire d'une des parties fondamentales de la religion babylonienne ; mais je ne suis pas tout à fait convaincu qu'on puisse qualifier péchés les fautes commises contre les lois, malgré que les lois, par leur révélation, soient en dernière analyse d'origine divine. M. Jean reconnaît d'ailleurs (p. 83, note 2) que l'extension du terme péché à de tels cas est plutôt théorique.

Dr G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le Théâtre érotique de la rue de la Santé. — Sur un catalogue récent de la librairie Margraff figurait, à un prix le mettant hors de la portée des bourses modestes, un exemplaire sur grand papier de Hollande, contenant un double tirage, noir et bistre, des deux frontispices de Félicien Rops, du *Théâtre érotique de la rue de la Santé.*

Ce n'était autre que l'exemplaire de Poulet-Malassis, l'éditeur et l'un des collaborateurs du volume, car il rédigea les avertissements qui précèdent chaque pièce, exemplaire bien connu des bibliophiles et des curieux, passé en juillet 1878, à la suite de la mort de Poulet-Malassis, survenue le 11 février précédent (1), dans le « grenier » de Charles Cousin, « le Toqué », et qui fut porté, en 1891, sous le numéro 697, sur le catalogue de sa vente (2).

(1) Cf. Comte G. de Contades : *Portraits et fantaisies*, Paris, Quantin, 1887, in-12. La plupart des études qui composent ce volume avaient d'abord paru dans *Le Livre*, la belle revue d'Octave Uzanne.

(2) *Collection de Livres et manuscrits, la plupart rares et précieux, provenant du « grenier » de Charles Cousin*, vice-président de la Société des

Une première édition avait paru à Bruxelles, sous la rubrique de « Partout et nulle part, l'an de joie 1864 » : *Le Théâtre érotique de la rue de la Santé, suivi de la Grande Symphonie des punaises*, 2 volumes in-8, de IV-144, IV-186 pp., précédés des mêmes frontispices à l'eau-forte, dessinés et gravés par Félicien Rops. Mais la seconde édition, dont le titre était légèrement modifié, est la plus recherchée : *Le Théâtre érotique de la rue de la Santé. Son histoire*, « Batignolles (Bruxelles), 1864-1866 » (1866), in-16, de 220 pp., un frontispice de Rops sur chine volant (numéros 485-486 du catalogue de l'œuvre de Félicien Rops) placé en tête de chaque partie.

La seconde partie comptait deux appendices, le premier contenant, comme pièces justificatives, le « Privilège du Théâtre érotique » et le fac-similé d'une invitation.

Un tirage à part de l'*Histoire du Théâtre érotique*, publié à Bruxelles en 1872, l'attribue, subterfuge de libraire, à Alfred Delvau, tandis que le Comte G. de Contades la range parmi les travaux de Poulet-Malassis lui-même (3) et que Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau, dans leur *Enfer de la Bibliothèque Nationale* (4), en prêtent la paternité, ainsi que celle des avertissements et des notes, au « spirituel Nadar à qui l'on doit la publication du recueil ».

Des documents manuscrits joints à l'exemplaire de Poulet-Malassis, dont suit la nomenclature, il résulte au contraire que les avertissements sont de l'éditeur lui-même ; et nous avons nos raisons pour imputer l'Histoire à... son signataire.

Les documents dont le « grand papier » de Coco mal perché était « truffé » sont les suivants :

I. Une grande lettre signée de Lemercier de Neuville, dans laquelle le fondateur du Théâtre érotique donne à un ami tous les détails désirables sur : l'origine du théâtre, les auteurs, décors, liste des pièces jouées, noms des spectateurs, etc. — II. Un feuillet ms. de la main d'Alb. Glatigny, donnant aussi des renseignements piquants : c'est Poulet-Malassis qui a rédigé les avertissements aux neuf pièces du re-

Amis des Livres et de la Société des Bibliophiles contemporains, Lille, impr. L. Danel, in-8.

(3) Auguste Poulet-Malassis : *Bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits ou publiés par lui*, par un Bibliophile Ornais, Paris, Rouquette, 1883, in-8.

(4) Paris, « Mercure de France », 1913, in-8.

cueil. Le nom d'Alfred Delvau, sur la réimpression de l'histoire du théâtre en 1872, est faux et y a été mis uniquement parce que les œuvres de Delvau, à cette époque, faisaient fureur. — III. Un billet signé de Lemercier de Neuville, Bruxelles, 1869 : « Je soussigné — est-ce à ma honte ? est-ce à ma gloire ? — déclare que dans le théâtre érotique (édition de 1866) tout est vrai, excepté que *Signe d'Argent* est de Jean Duboys seul et que les couplets de cette pièce sont de moi également seul », etc. — IV. Le manuscrit, de la main de Glatigny, des prologues de son *Scapin maquereau* (2 feuillets). — V. L'original d'un billet d'entrée pour *Signe d'argent* au nom de Poulet-Malassis, signé de Lemercier de Neuville avec « Bon pour un dessus de cheminée ». — VI. 3 pages de notes adressées à Poulet-Malassis, documents concernant le théâtre, décors, costumes, personnel, répertoire, assistance, etc... Terminées par cette note piquante : Roqueplan intrigue en ce moment pour se faire recevoir une pièce sur plan. — VII. Un second original de lettre d'entrée pour « *L'étudiant et la grisette*, signée de Lemercier de Neuville, est adressé à Ch. Monselet (avec le timbre oblitéré à la poste). — VIII. Un billet signé d'Amédée Rolland : « Par décret, etc., allouons pour les fonds du théâtre au sieur Lemercier de Neufville la somme de 8 francs dont usage devra être rendu compte, etc. ». — IX. Deux grands feuilles repliés avec les signatures d'Am. Rolland, Duboys, etc. « Nous, soussignés, seigneurs de Batignolles-sous-Banque et de la Monnaie, princes souverains de Tronquette et poil, ducs d'Aimée-la-Folie, etc..., accordons, par ces présentes, à notre amé et féal Lemercier de Neufville, le privilège du théâtre de la principauté avec les preuves y attenentes. Sous condition, etc. etc. »

Quant à l'*Histoire du Théâtre érotique*, on a eu la prudence de ne pas la faire figurer dans la *Bibliographie des livres et publications d'Alfred Delvau*, précédant la réimpression donnée par Pincebourde de *Au bord de la Bièvre* (5), et elle ne semble pas davantage imputable à Poulet-Malassis ou à Nadar.

La signature qu'elle porte de « l'illustre Brisacier » (6) désigne assez clairement Albert Glatigny pour qu'on puisse lui restituer ces pages joyeuses, encore que la prose ait remplacé les *flèches d'or* qui lui étaient coutumières. Ses *joyeusetés galantes et autres*, comme sa correspondance, attestent que ce n'était pas là

(5) *Au bord de La Bièvre. Impressions et souvenirs*. La première édition avait été imprimée par Prève, pour J. Bry aîné, 1854, in-18.

(6) En dehors de la version incomplète de Job Lazare, une autre version, et complète, reproduisant, en fac-similés, les épreuves corrigées par Albert Glatigny, a été donnée par Robert de la Villhervé, du *Testament de l'illustre Brisacier*, Paris, éditions de la *Revue Théâtrale*, 1906, in-8, pl.

sujet susceptible de l'effrayer, et sa présence à Bruxelles à cette époque suffit à expliquer sa part de collaboration dans la présentation du recueil.

Le Théâtre érotique fut, jugement du 6 mai 1868, condamné à la destruction par le Tribunal de Lille, farouche gardien de la morale publique et des bonnes mœurs et, le 25 février 1876, le Tribunal correctionnel de la Seine renouvela ces foudres, le vouant au pilon, sinon au bûcher (7). Une réédition en a été donnée chez Kistemaeckers en 1882, reprenant l'ancienne rubrique de « Partout et nulle part ». Une seule des eaux-fortes de Rops y a subsisté, un dessin d'Amédée Lynen précède chaque pièce.

La Grande Symphonie héroïque des punaises, paroles de MM. Nadar et Charles Bataille, avait été, par les soins de Poulet-Malassis, l'objet d'un nouveau tirage : « Paris, sous les piliers tournants de la vague demeure, c'est-à-dire sous les arcades de l'Odéon, l'an 1877 », impr. Motteroz, in-8, de 32 pp.) Le verso du faux-titre portait cet avertissement facétieux :

> Pour satisfaire les curieux, on a tiré cent exemplaires sur papier vergé de fil. Ils reviennent au même prix que les autres et se vendent une fois plus cher, comme de raison.

Les pièces formant le répertoire du théâtre de la rue de la Santé et réunies dans la seconde édition du volume étaient les suivantes :

La Grisette et l'Etudiant, pièce en un acte, en prose, par Henry Monnier.

Le Dernier Jour d'un condamné, drame philosophique en trois actes, en prose, par M. Jean-Hippolyte Tisserant.

Les Jeux de l'Amour et du Bazar, comédie de mœurs en un acte, en prose, par Lemercier de Neuville.

Un Caprice, vaudeville en prose mêlé de couplets, par Lemercier de Neuville.

Scapin Maquereau, drame en deux actes, en vers, par Albert Glatigny ; on verra quel aimable euphémisme trouvait Jules Claretie pour désigner cette pièce.

Signe d'argent, vaudeville en trois actes, lequel, d'après l'at-

(7) Cf. Fernand Brujon : *Catalogue des ouvrages, écrits et dessins poursuivis, supprimés ou condamnés*, Paris, E. Rouveyre, 1879, in-8.



testation de Glatigny, ne serait pas, comme l'indique l'avertissement, d'Amédée Rolland et de J. du Boys, mais de ce dernier seul, et de Glatigny lui-même pour les couplets.

Pièces auxquelles étaient joints, formant le deuxième appendice :

Le bout de l'an de la noce, parodie du *Bout de l'an de l'amour* de Théodore Barrière et Lambert Thiboust, par Lemercier de Neuville et J. du Boys, et *la Grande Symphonie des punaises.*

Les deux G..... ne faisaient pas partie du répertoire et ne prirent pas place dans le recueil. Si les nombreuses rééditions qui en furent données portent :

Ce dialogue a été copié, en 1863 (date postérieure à l'existence éphémère des marionnettes batignollaises), sur le manuscrit autographe appartenant alors à M. Nadar, également illustre comme littérateur, photographe et aéronaute,

aucune, en effet, ne parle de son interprétation sur la scène de la rue de la Santé.

Par contre, Ernest Maindron, dans ses *Marionnettes et Guignols* qui contiennent d'intéressants détails sur l' « Erotika Theatron », mentionne, d'après ses programmes mêmes, une pièce et un intermède qui y auraient été joués et que le volume imprimé ne recueillit point : *La Diligence*, étude réaliste sans nom d'auteur (sans doute s'agit-il de la « Diligence de Lyon ») et, également anonyme, le *Ballet des Gaz*, dont les premiers sujets avaient nom Napoléon Ier, Hydrogène et Petitpas. Un drame en cinq actes et dix-huit tableaux, *Le Suif de Venise ou la Chandelle des six*, offrit en outre cette particularité que seul le canevas en existait. Le texte du dialogue, improvisé à la représentation, avait été laissé à la fantaisie des récitants.

Enfin, à la Porte Saint Martin, lors de la deux centième représentation du *Bossu*, le drame de Paul Féval et d'Anicet Bourgeois, la troupe du Théâtre érotique conçut et donna, en manière de commémoration, une parodie où se chantaient des couplets comme celui-ci :

C'est le coup d'épatance,
J'en ris comme un bossu
Qu'a l'dos rempli d'écus ;
Anicet qui mal y pense (8).

(8) Cf. *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, t. LXXXV, p. 420.

Le Théâtre Erotique dont, après Glatigny, Lemercier de Neuville a sommairement esquissé l'histoire dans ses *Souvenirs d'un montreur de Marionnettes* (9), avait été installé, 54, rue de la Santé, à Batignolles (rue Saussure depuis 1867), au coin de la rue des Fermiers, dans une sorte de hall donnant sur le jardin de la maison qu'habitaient Amédée Rolland et ses amis Edmond Wittersheim et Camille Weinschenck. Le premier était auteur dramatique, le second industriel, et la fonction du troisième, avec ses « costumes étranges, rappelant à la fois les allures d'un Barbey d'Aurevilly et celles d'un dandy d'opérette, le chapeau gris planté de côté » (10), était d'admirer le premier.

Quelques amis des deux sexes, parmi lesquels Tisserant, de l'Odéon, Henry Monnier, Banville, Albert Glatigny, Carjat, Monselet, Durandeau, Champfleury, Pothey, Auguste de Châtillon, Charles Bataille, Jean du Boys et Suzanne Lagier, pour ne citer que les plus notoires, formaient une société qui n'engendrait nullement la mélancolie, surtout le dimanche où, pour l'ordinaire, se réunissait ce symposium.

L' « Ecole des Batignolles » préparait ainsi la voie à cette « Académie des Batignolles », appelée à parfaire, quinze ans après, rue des Moines, la célébrité de la pauvre Nina de Villard. Dans ce petit groupe naquit l'idée d'un « théâtre d'amour » renouvelé du XVIIIe siècle (11), théâtre excessivement libre, théâtre réaliste avant le fâcheux Frédéric de Chirac, où furent représentées « des œuvres d'un réalisme forcené ou d'un lyrisme échevelé ».

Théâtre non de « paradis » — ajoutait Jules Claretie — mais d'« enfer », il contient du moins deux chefs-d'œuvre, *La Dernière nuit d'un condamné*, de Jean Coutaudier (un cousin de Jean Hiroux), et le *Scapin, homme conciliant*, de Glatigny.

Toutes les pièces étaient jouées par des marionnettes. Le théâtre de Nohant de Maurice Sand était plus familial. Les bonshommes de Guillaume furent plus aristophanesques. Les marionnettes de Mme Forain sont

(9) Paris, Maurice Bauche, s. d. in-8.

(10) Jules Claretie : *La Vie à Paris, 1908*, Paris, Fasquelle, 1909; in-12.

(11) Cf. H. d'Alméras et d'Estrée : *Les théâtres libertins au XVIIIe siècle*, Paris, Daragon, 1906, in-8. — C. Capon et Yves Plessis : *Les Théâtres clandestins*, Paris, Plessis, 1905, in-8. — Hector Fleichsmann : *Le cénacle libertin de Mlle Raucourt*, Paris, Bibliothèque des curieux, 1912, in-8.

plus modernes et plus somptueuses. Les acteurs en bois du théâtre de la Santé avaient pour régisseur l'excellent « revuiste » Lemercier de Neuville (12), qui trouva là ses fameux « pupazzi », devenus bientôt populaires et aussi « demandés » dans les salons que Thérésa, alors en pleine vogue, et Coquelin cadet, encore au Conservatoire (13).

Un chassis, dessiné et peint par Darjou, formait le manteau d'Arlequin, cependant que Jean du Boys assumait la confection de la machinerie et que Demarsy sculptait dans des bûches les têtes des principaux personnages. Les amies de la maison s'étaient chargées de la confection des costumes.

Les représentations, au nombre d'une dizaine, furent toujours données dans l'intimité : le hall, considérablemement réduit par l'installation du théâtre, ne comprenait que vingt-et-une places, dont un « dessus de cheminée ». La première eut lieu le 27 mai 1862 et, dans le cours de l'hiver qui suivit, le Théâtre érotique ferma ses portes, qui n'avaient jamais été qu'entr'ouvertes. On n'y avait jamais été admis que sur invitation, et ce n'était pas là une formule.

PIERRE DUFAY.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Lettre ouverte à M. François Picard, maître de conférences à la Faculté des Sciences de Paris (1).

Monsieur,

Lorsque j'ai écrit mon étude, vous ne m'apparaissiez, en tant que diffamateur *public* de J.-H. Fabre, que pour avoir mis vos initiales sous la notice qui ouvre le recueil, établi par M. Rabaud et vous, des travaux de Ch. Ferton. Or, cette notice est l'ouvrage propre (si l'on peut dire) de M. Rabaud, ayant paru signée de lui seul dans les *Annales de la Société entomologique de France*, en 1921, au lendemain de la mort du bon Commandant. Je savais cela ; et vous voyant demeurer d'autant plus coi que M. Rabaud se montrait plus agité, j'admettais que vous éprouviez regret de vous être embarqué dans sa galère. On me

(12) Louis Lemercier de Neuville, le seul membre du groupe qui ait survécu à sa jeunesse, mort à Nice le 14 juin 1918, au seuil de sa quatre-vingt-neuvième année.

(13) Jules Claretie : *op. cit.*, p. 52-53.

(1) V. *Mercure de France* des 1er juin, 1er et 15 juillet.

'assurait ; pourquoi ne vous aurais-je pas fait l'honneur de le croire ? Je pensais aussi que vous sentiez le ridicule de la situation où vous place, votre co-compilateur et vous, l'article publié par M. Emile Bouvier au numéro du 15 octobre 1924 de la *Revue Générale des Sciences*.

Vous ne comprenez pas ce que j'ai voulu dire avec *la douche reçue d'une source non moins officielle que celle que vous représentez?* — On est « douché », monsieur, lorsque, soutenant mordicus que les travaux de Ferton laissent à cent lieues ceux de Fabre, on se voit répondre *qu'il faut vraiment examiner de bien près les taupinières pour qu'elles arrivent à masquer la montagne !* On est « douché », lorsque, ayant cru faire servir l'apologie tintamarresque de Ferton à la démolition de Fabre, l'on s'entend dire : *Nous devons Ferton à Fabre ; sans doute aussi M. Rabaud comme M. Picard, et rien, à mon sens, ne pouvait mieux magnifier la mémoire de Fabre que le juste hommage rendu par ces deux savants biologistes à la mémoire du regretté Ferton.*

Et la douche vous arrive « d'une source non moins officielle... etc. » lorsque, étant professeur et maître de conférences en Sorbonne, votre adversaire, lui, se trouve professeur au Muséum. Je comprends que vous hésitiez à accuser le coup droit que M. Bouvier vous porte. Si robuste que soit votre confiance en vous-même, vous savez trop bien que dans les milieux entomologiques votre réputation, ensemble celle de M. Rabaud, balancent mal la réputation de M. Bouvier. Mais moi qui n'ai jamais eu besoin de personne pour savoir ce que vaut Fabre, je ne suis tout de même pas fâché de l'appui polémique que M. Bouvier me procure. A officiels et à spécialistes, officiel et spécialiste et demi ! Je vous remercie, en conséquence, de m'avoir donné l'occasion de remettre les points sur les *i*. Et je répète que M. Bouvier, tenant de la chaire d'entomologie au Muséum, est l'auteur d'un ouvrage : *Habitudes et Métamorphoses des Insectes* (Flammarion, 1921), que tout le monde considère comme présentant de façon fidèle l'état actuel de l'Entomologie ; que cet ouvrage (émanant cependant d'un savant aux antipodes philosophiques de Fabre, puisque darwinien) est rempli de citations et de rappels de l'œuvre fabrienne, — si bien qu'il n'y a probablement pas, dans l'ouvrage de M. Bouvier, un entomologiste cité

aussi souvent que l'auteur des *Souvenirs*, Réaumur et Léon Dufour non exceptés.

La paralysie des proies était connue de tout le monde avant Fabre, écrivez-vous. — M. Rabaud n'est pas allé aussi loin ; il a voulu qu'elle fût connue, avant Fabre, des seuls Réaumur, Lepeletier, Audouin et Léon Dufour. Je suis dans l'obligation, Monsieur, de vous donner le démenti que je donnai l'autre jour à votre co-compilateur. Pour Audouin et Léon Dufour, — héritiers, ici, non de Réaumur (lequel est passé près du problème sans le voir) mais de Lepeletier, — la proie servie par l'hyménoptère à ses larves est une proie morte, qui ne se putréfie pas, parce que le venin de l'hyménoptère possède une propriété d'ordre antiseptique. Pas le moins du monde question, pour eux, de proie vivante et paralysée par la piqûre des centres nerveux. D'où l'exclamation de Dufour lorsque Fabre, en 1855 et 1857, lui apportera la solution du problème qui l'a (nous affirme Dufour) le plus intrigué : « Voilà des faits qui rehaussent singulièrement la véritable science entomologique ! La Science est donc redevable à M. Fabre de la solution physiologique de ce phénomène. »

Quarante ans après la découverte de Fabre, l'ancienne version d'Audoin et Léon Dufour gardait encore de chauds partisans, puisque, dans la IVe série des *Souvenirs*, l'Ermite de Sérignan termine ainsi un chapitre intitulé *Objections et Réponses :*

> Je compte bien qu'après cette résurrection (larves de Cétoine retrouvées par lui vivantes neuf mois après avoir été piquées par la Scolie), on ne parlera plus d'antiseptique, à moins que les harengs des usines à conserve ne se mettent à frétiller dans leur saumure.

J'ai raconté cette histoire plusieurs fois en citant mes références ; est-il malhonnête de feindre de l'ignorer ? — Mais en dehors des honnêtetés scientifiques dont votre campagne foisonne (je laisse les malhonnêtetés morales, comme quand M. Rabaud, plagiaire éhonté de Fabre, reproche à ce parangon d'originalité et de probité de chercher, par le mensonge, à dissimuler ses plagiats !) votre Campagne commet une grave malhonnêteté critique. Cette malhonnêteté consiste à parler en quelques mots ou quelques lignes de questions dont l'exposé seul, aussi condensé qu'on soit capable de le produire, exigerait un long chapitre. C'est le cas, notamment, du problème

de l'hypermétamorphose. Si vous aviez, Monsieur, l'idée de ce que doit être un critique, vous rougiriez d'expédier de la sorte des travaux aussi abondants en faits — et en faits d'une complication grande — que ceux de Fabre sur les Méloïdes. « L'hypermétamorphose a été découverte par Newport. Fabre n'a ajouté que quelques détails, *fort intéressants d'ailleurs*. » — Les mots que je souligne vous auront coûté à écrire et je vous défie de soutenir que vous les avez écrits du premier coup... Quoi qu'il en soit, l'hypermétamorphose découverte par Newport est celle des Méloés. Quand Fabre (1854-1858) a découvert celle des Sitaris — coléoptère bien différent du Méloé, encore que de la même famille, dite méloïdes — Fabre ignorait, dans sa solitude d'Avignon, le mémoire du savant anglais, mémoire relativement récent, et non traduit, sur lequel Dufour lui-même, qui le signale à Fabre lorsque celui-ci l'entretient de ses découvertes, n'a, il me semble, que des données assez vagues. Or, même sur les Méloés, Fabre a découvert des faits qui ne sont point des « détails », Monsieur, mais qu'on doit appeler, en effet, « fort intéressants... » Qu'il s'agisse des Méloés, qu'il s'agisse des Sitaris, et des Zonitis, Fabre a expliqué comment les Méloïdes savent faire pénétrer leur larve dans la cellule des hyménoptères qu'ils parasitent et il a résolu ainsi une des plus délicates énigmes que les parasites proposent. Ces mémoires sur les Méloïdes sont des modèles au point de vue de la morphologie, de l'anatomie, de la psychologie et du style. Ils sont aussi justement responsables que ceux sur la paralysation de la haute admiration que les naturalistes de 1855-1860 ont conçu pour l'*Observateur inimitable*.

Parmi « les faits absolument controuvés » dont se composent, selon vous, un gros tiers des *Souvenirs*, vous citez en premier lieu : *le cycle évolutif des Halictes*. — Ici encore, a beau mentir qui vient de loin. Le public ne sait pas que, touchant ces hyménoptères, Fabre a commencé par découvrir un fait essentiel. Jusqu'à lui, on croyait que l'Halicte n'a qu'une génération dans l'année. Il a démontré que l'Halicte a deux générations : l'une estivale, l'autre automnale. C'est là une de ces découvertes d'un intérêt capital, comme les *Souvenirs* en sont semés lorsqu'ils touchent, en dehors même de la paralysation, à la gent hyménoptère. Qui voudra se rendre compte du nombre et de l'importance de ces faits ouvrira l'ouvrage sur *Les Abeilles* (1889) de

l'hyménoptériste Charles Pérez. Il y verra Fabre constamment évoqué à grand renfort de louanges dont j'ai cité quelques marques. Eh ! bien, Fabre s'est-il vraiment trompé quand, après avoir découvert l'existence de deux générations chez l'Halicte, il a cru que la première génération est exclusivement composée de femelles ? Pérez l'affirme. A-t-il raison ? Je le veux bien. Mais si Fabre s'est trompé sur un point subsidiaire, le mérite de la découverte du fait principal ne lui en revient pas moins. — Voilà cependant comment M. Rabaud et vous, procédez !

Je reconnais que parmi ces « lamentables erreurs sur lesquelles les amis de Fabre feront mieux de ne pas insister », dont vous citez trois autres exemples en laissant entendre que vous avez eu l'embarras du choix, ne figure pas le fameux *fil suspenseur des Eumènes*. Mais dans votre co-compilation, vous ne manquez pas d'en parler, et sur quel ton ! Dans son factum, M. Rabaud le monte en épingle et je l'ai vu y revenir dans la réplique qu'il a cru devoir m'opposer. Ce fil suspenseur est le seul point de fait si je ne m'abuse (en dehors de la grrrande — n'est-ce pas ? — question de savoir si le nid de l'Odynerus alpestris renferme de la résine ! !) où Ferton, constamment d'accord avec son maître, le contrecarre nettement. L'auteur des *Souvenirs* a pensé que le fil au bout duquel l'œuf de l'Eumène se trouve suspendu est indispensable à l'éducation de la larve. Ferton dit : Non ; la larve peut se développer sans le secours de ce fil et il m'est arrivé d'en conduire jusqu'à la transformation, ce fil rompu. — Lequel a tort ? Vous voulez que ce soit Fabre ? — Bien. Mais, Monsieur, quand on veut attaquer Fabre à propos du fil suspenseur des Eumènes et des Odynères, il y a d'abord une chose à dire, si l'on est de bonne foi. C'est que, *ce fil suspenseur*, tout le monde, y compris Réaumur, Lepeletier, Léon Dufour, *tout le monde avant Fabre l'a ignoré.* Fabre a révélé son existence. Cela, l'honnête Ferton le sait ; il le dit ; il le redit. Le lecteur, lui, l'ignore — et ce n'est pas vous qui songez à le lui apprendre.

Lorsque vous parlez des « lamentables erreurs » fabriennes touchant le retour au nid, et le grand Paon, le lecteur croit, grâce à vous et suivant votre expression même, que Fabre, sur ces chapitres, a fait des observations *absolument controuvées*. En réalité, vous passez ici du terrain des faits à celui de l'interprétation de ces faits. Vous croyez, vous, que si le Chalicodome et

le Cerceris, enfermés dans une boîte et transportés à des kilomètres de leur nid, en un lieu où ils ne sont très évidemment jamais allés — les rues d'une ville, par exemple, — retrouvent leur nid, c'est parce qu'ils savent procéder par « repères visuels ». — Bien. Mais même dans le cas où vous auriez raison, le mérite des expériences de Fabre en serait-il diminué ? Est-ce qu'il ne resterait pas patent qu'il faut avoir été *l'observateur inimitable* pour concevoir ces expériences et pour avoir su les exécuter ? — Ah ! Monsieur, ici je voudrais avoir le temps d'opposer à ces merveille *celles* dont M. Rabaud a fait part aux lecteurs de *la Feuille des Naturalistes*, touchant la Vespa Sylvestris, et que je lui rappelais l'autre jour. Le lecteur ne s'ennuierait pas lorsque je comparerais au modèle que votre co-compilateur avait sous les yeux le « devoir » auquel il a abouti. Voyez vous Darwin, qui s'est émerveillé devant les expériences de Fabre, tenir le pauvre cahier d'écolier que votre susdit co-compilateur, brandit d'une triomphale main ?..

Je laisse de côté la partie de votre réplique où vous moquez ma façon d'écrire. Venant d'un homme qui juge le style de Fabre un « bavardage pédant et monotone », vos remarques me causeraient plus de plaisir que de peine. En écrivant mon étude, en tout cas, je n'ai pas tâché de briller, mais d'être clair. Je l'ai été même à vos yeux puisque, ayant juré depuis deux ans, M. Rabaud et vous, ayant fait publier partout que vous ne me répondriez pas parce qu'indigne, moi « inconnu » d'un regard des sublimes savants que vous êtes, il a fallu tout de même que vous descendiez de votre Olympe sorbonique. Disons la chose comme elle est : j'ai réussi à vous sortir du trou où vous retenait la prudence. Avez-vous à vous en féliciter maintenant ? Je ne veux pas me faire juge et partie, et l'aréopage jugera.

Mais, une politesse en vaut une autre. Je vous ai ouvert les colonnes du *Mercure* ; ouvrez-moi celles des revues scientifiques où vous opérez. Nommez-moi, désignez-moi, donnez-moi l'occasion d'invoquer le droit de réponse. J'accepte la discussion sur n'importe quel point de l'œuvre de Fabre : paralysation, hypermétamorphose, retour au nid, Halictes, Eumènes,... choisissez la position que vous croirez la plus avantageuse. Voulez-vous aussi que nous réglions un peu la question des rapports de Fabre avec sainte Nomenclature ? C'est parce que beaucoup d'entomolo-

gistes, sur une boutade de ce grand homme, s'imaginent qu'il a tenu leur Dame en mépris et ignorance qu'ils lui en veulent à mort. Vous faites ce qu'il faut, M. Rabaud et vous, pour jeter de l'huile sur ce feu. Voulez-vous me mettre à même de l'éteindre, s'il m'est possible... ou bien d'y brûler mes ailes d' « amateur nourri de littérature » ? pour employer l'expression de M. Bohn : celui qui a lu les *Souvenirs* sur les genoux de sa nourrice et qui a lu la critique des *Souvenirs* chez M. Rabaud et chez vous.

Adieu, Monsieur, ou au revoir pour peu qu'il vous plaise. — En attendant, laissez donc Pasteur tranquille et ne me traitez plus d'inconscient, lorsque je réclame pour J.-H. Fabre le traitement que Pasteur reçoit. Pasteur a eu ses Rabaud et ses Picard ; la page que voici le rappellera à ceux qui l'ont oublié :

... L'un des hommes qui honorent le plus la science italienne, l'illustre Mantegazza, dans des travaux qui resteront à jamais célèbres, a démontré victorieusement combien étaient erronées les théories des panspermistes. M. Musset, de Toulouse, et l'illustre professeur Joly, par leurs importantes recherches sur les générations spontanées, ont porté le dernier coup à cette prétendue dissémination des germes. M. Ezio Castoldi, de Milan, a aussi, dans un savant mémoire critique, démontré l'inanité des hypothèses de M. Pasteur.

Cette page est signée Pouchet ; elle a paru en 1872 alors que Pasteur, au sommet depuis vingt ans de la hiérarchie universitaire, atteignait le comble de la gloire et des honneurs mondiaux. Où en serait la réputation de Pasteur, qu'en eussent fait vos prédécesseurs, qu'en feriez-vous vous même aujourd'hui si ce grand homme, au lieu de représenter, d'un bout à l'autre de sa carrière, le génie encouragé et récompensé, le génie *officiel* au meilleur sens de ce mot, avait connu la moitié seulement des vicissitudes auxquelles l'Ermite de Sérignan a été plié ?

MARCEL COULON.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Cézanne collégien. Les prix de Cézanne. — Les notes parues ici même sur *Cézanne collégien* ont eu un heureux effet. Nous avions feuilleté les palmarès du Collège Bourbon d'Aix-en Provence et dit quels prix Paul Cézanne avait emportés.

Ces prix, les voici sur notre table ; c'est M. Oudin qui les y a portés. Un Aixois, M. Ernest Oudin, qui appartint longtemps à l'administration du Canal de Suez, a acquis des héritiers de feue Mlle Marie Cézanne la bastide et le grand jardin que possédait la sœur du peintre, aux quartiers de Sainte-Anne et de la Cible. Dans la maison, M. E. Oudin a retrouvé les prix que voici :

D'abord un *premier prix de version latine* : *1854, Cézanne Paul*. Le prix est fait de deux volumes : *Abrégé des voyages modernes*, réduit aux traits les plus curieux, pour servir de suite à l'*Abrégé de l'histoire générale des voyages*, par La Harpe, et par A. Caillot, membre de l'Ancienne Université. Huit gravures. A Paris, chez Ledentu, libraire, quai des Grands-Augustins, nº 31, 1834. Paul Cézanne qui n'alla jamais plus loin qu'Auvers-sur-Oise, d'une part, et le lac d'Annecy, de l'autre, a-t-il lu avec plaisir ces livres ? Il avait 15 ans et venait d'achever ses études de pensionnaire en quatrième. De cette année date aussi un *2e prix de version grecque* ; c'est un ouvrage grave du docteur Sancerotte, professeur de philosophie au collège de Lunéville, *Avant d'entrer dans le monde* ; c'est un démarquage des *Réformateurs* de Raybaud.

Voici un Cézanne de dix-sept ans, élève de seconde qui mérite ce bulletin :

UNIVERSITÉ IMPÉRIALE DE FRANCE
Collège Bourbon d'Aix
Distribution solennelle des Prix
10 Août 1857
Classe de 2e
1er prix de chimie et cosmographie
Remporté par l'élève CÉZANNE PAUL
Aix, le 10 août 1857.

Le Principal du Collège,
Officier de l'Instruction Publique,
L. AYMA.

Ce bulletin accompagne les *Beautés du spectacle de la nature*, par Pluche, chez Mame, à Tours, 1846. L'épigraphe, comme franciscaine, dut plaire au collégien, croyant et avide de courses campagnardes. « Interrogez les animaux des champs, et ils vous instruiront ; les oiseaux du ciel et ils vous apprendront ; parlez à la terre, et elle vous répondra ; et les poissons des mers vous

disent : Qui donc ignore que c'est la main du Seigneur qui a fait toutes choses ; qu'il a dans sa main la vie de tout ce qui respire et l'âme de toute créature ? Job, XII. »

Hélas ! les autres ouvrages n'ont pas de bulletin et nous ne pouvons savoir quels prix ils marquaient. Du moins portent-ils de larges paraphes du collégien : *Cézanne Paul*. C'est le cas des *Voyages et découvertes des compagnons de Colomb*, traduits de l'anglais de Washington Irving, par Henri Lebrun, chez Mame, 1846.

Peut-être le plus précieux ouvrage est-il un résumé de Marmontel, *les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou*, par Marmontel, édition revue et corrigée par M. l'abbé Ronsier, à Paris et Limoges, chez Martial Ardant frères, 1850. Il porte au crayon, sur la page de garde, le nom de H. Aubert, 1850. C'était la mère de Cézanne, la femme de grand cœur qui s'écriait : « Mon fils s'appelle Paul comme Véronèse ». Deux lignes ont été grattées, mais pas assez pour qu'on ne puisse lire : « Donné par Henri Davin ».

Mais le plus intéressant est à la dernière page, sur la couverture; trois caricatures et deux signatures de « Cézanne Paul ». Au dessin, on voit bien qu'il s'agit d'un enfant; ô merveille, cinquante ans plus tard, la signature est la même, sauf que le prénom précède le nom au lieu de le suivre ; les caractères, le *z* énergique, n'ont pas changé. On m'a assuré que deux des visages (l'un est charmant, rieur) sont les visages du père et de la mère de l'écolier ; je les ai fait photographier ; on pourra les comparer aux portraits existants. Je ne me prononce pas.



MARCEL PROVENCE.

LETTRES NÉERLANDAISES

P. Verhoog : *Op bruisende Golven*, Rotterdam, W.-L. et J. Brusse's Uitgevers, My. 1924. — Charles van Iersel : *Tamara Nasarowa et Izdubar*, Bussum, C. A. J. van Dishoeck, 1924. — Henri van Boven : *Naar de Diepte*, Amsterdam, M. vor Goede en Goedkoope Lectuur, 1924. — J. W. F. Werumeus Buning : *Enkele Gedichten*, Arnhem, Palladium-uitgave 1924. — J. Greshoff : *Diceder*, même éditeur, 1924. — H. Marsman : *Verzen*, Zeist, J. Ploegsma, 1923. — Johannes Tielrooy : *De Fransche Literatuur sinds 1880*, Amsterdam Uitgevers, M. Elsevier, 1924. — Dr G. Kalff : *Westeuropeesche Letterkunde, II*, Groningen, J. B. Wolters, 1924.

L'ouvrage de M. P. Verhoog : **Op bruisende Golven** (*Sur le Flot bruissant*) est écrit avec soin, avec une application louable, mais l'auteur manque absolument d'artisticité et sa langue offre trop de ces locutions usagées, de ces phrases toutes faites et à allures scolaires, qui découragent un lecteur un peu exigeant. Sans doute, P. Verhoog a un don d'observation très exercé et son livre n'est pas sans intérêt, loin de là. Il y a des notations très réussies de la langue populaire d'Amsterdam, des tableaux également bien venus de la vie en Amérique. Rien ne nous dit que l'auteur ne réussira pas, dans quelque œuvre prochaine, à dégager ses qualités et à écrire dans une langue plus châtiée et plus pittoresque.

Ce n'est pas l'artisticité qui manque à M. Charles van Iersel. Il en a à revendre ! Il possède une dextérité qui nous en impose et nous divertit tout à la fois. Son don de transformation fait songer à une sorte de Frégoli littéraire. Dans le premier des deux livres qu'il a publiés presque coup sur coup, **Tamara Nasarowa**, nous avons affaire à un décalque, involontaire ou de parti pris, de Dostoïevsky. L'auteur, à la page 239, déclare Rembrandt, Beethoven et Dostoïevsky les seuls artistes ayant créé de grands et parfaits chefs-d'œuvre, de sorte qu'on ne peut en tout cas reprocher à M. van Iersel de nous avoir dissimulé le modèle auquel il s'est conformé d'une façon si réussie. Il nous donne la biographie d'un peintre et le roman consiste dans une succession de visions incohérentes, fantastiques, que rattachent entre elles des liens bien précaires. Le second ouvrage, **Izdubar**, n'est plus du Dostoïevsky, mais du Couperus et du Couperus contrefait avec une habilité, une dextérité telle qu'elle en devient divertissante. Le sujet s'apparente à ceux que Couperus a traités dans ses quelques romans théogoniques ; les personnages ont l'allure, la dégaîne, les affectations des personnages de Coupe-

rus ; les jeunes femmes, les jeunes filles ont, de même, leur morbidesse, leur préciosité un peu décadente et, jusque dans le style, se retrouvent les tics, les tournures, toutes les particularités enfin de la syntaxe et du vocabulaire de Couperus. Pouvons-nous espérer que M. van Iersel, après ces deux avatars dont les réussites exigeaient une souplesse et un savoir-faire peu communs, nous donnera une œuvre personnelle, tirée entièrement de son fonds et dont la substance soit sans alliage ? Il m'est difficile de répondre à cette question, mais, en attendant, l'auteur me semble tout désigné pour nous donner, à l'instar de Reboux et Muller, un nouveau « à la manière de... » (il en existe déjà un de Sinclair) dont nos littérateurs néerlandais feraient les frais.

Avec Henri van Boven, nous avons affaire à un écrivain classé. Ayant publié, à ses débuts, un roman de sensations personnelles et exotiques, récit d'un séjour au Congo dans une factorerie belge : **Tropenwee** (*le Cafard*) il a entrepris dans la suite un cycle de *Opvoeding waaroan zorg besteed wordt* (l'Education « soignée ») dont voici le deuxième volume : **Naar de Diepte** (*la Déchéance*) qui vient de paraître et auquel *Tropenwee*, la première œuvre en date, doit servir de complément. Ces volumes nous décrivent les années de formation du héros Thomas de Maerl, son être intérieur avec ses doutes, ses élans, son existence dans un milieu qui le rebute, parce qu'il ne répond ni à ses exigences sentimentales, ni à ses ambitions. Ces états nous sont représentés par des notations toujours sincères et justes et, si elles sont trop répétées et avec quelque monotonie peut-être, elles contribuent à fixer avec une netteté toujours plus grande l'image du héros. Les romans biographiques ont un écueil, c'est que l'auteur est enclin à s'étendre sur des points, des incidents qui ont le plus grand attrait comme souvenirs personnels, mais qui sont oiseux pour le lecteur. M. van Boven n'a pu se garder de ce travers presque inhérent au genre, et il en résulte que l'intérêt fréquemment se prend à fléchir ; mais ces moments sont compensés et au delà par des pages toute d'intimité et de profondeur. La jeunesse de Thomas de Maerl, qui se déroule dans cette série de volumes, nous apparaît en définitive comme un bon document humain et aide à caractériser une époque déjà révolue.

Voici des poètes, J. W. F. Werumens Buning, Greshoff, H. Marsman, dont on trouve les œuvres énumérées en tête de cette

chronique. Le florilège de M. Werumeus Buning, qui nous est présenté dans la belle collection Palladium, est composé de huit poèmes seulement, mais de poèmes tous de premier ordre et portant le signe d'un bon poète. Ce sont des notations d'un sensitivisme des plus subtils, tandis que, d'autre part, quelque trait incisif et net habilement disposé complète l'ensemble et, faisant tableau, rappelle à l'esprit l'image d'une estampe japonaise.

M. J. Greshoff, dont j'ai déjà dit, dans une précédente chronique, les sympathies françaises et signalé les essais critiques, a réuni une dizaine de poèmes qui marquent une interprétation personnelle de la vie. La finesse des nuances s'y allie à l'intense ferveur des sentiments.

J'ai songé, en lisant le récent recueil de M. H. Marsman, aux visions d'Odilon Redon. Les éléments de ces visions sont juxtaposés sans qu'intervienne un lien logique et ils agissent puissamment sur l'esprit par leur force imagée et suggestive. Cette poésie montre une aperception extrêmement délicate des associations d'idées et de sentiments et cette même aperception est exigée du lecteur pour qu'il apprécie cet art qui à d'aucuns, non adaptés à ces modes d'expression, paraîtra sans doute obscur. Mais, quel que soit le point de vue dont on juge ces poèmes, il convient d'y reconnaître l'art et le tempérament d'un vrai artiste.

M. Johannes Tielrooy a publié, chez Elsevier à Amsterdam, un **Aperçu de la littérature française depuis 1880.** C'est un manuel presque indispensable à ceux qui abordent la littérature française actuelle. Je ne puis mieux faire que d'énumérer les chapitres, qui indiquent le point de vue à la fois historique et critique auquel l'auteur s'est placé : Le positivisme littéraire. Le positivisme mitigé d'idéalisme. La renaissance idéaliste 1880-90. La Poésie. L'inspiration catholique. Les tendances romantiques. Psychologues et moralistes. L'état actuel. Conclusion. Tous les écrivains marquants sont exactement caractérisés et leur valeur littéraire est non moins exactement notée.

M. le Dr G. Kalff, qui était professeur de littérature néerlandaise à l'Université de Leyde, a laissé une œuvre inachevée, **Westeuropeesche Letterkunde** (*La littérature de l'Europe occidentale*), œuvre des plus considérables dont son fils vient de publier le second volume consacré à la Réforme et à la Renaissance, œuvre de littérature comparée, œuvre de grande enver-

gure et telle que les éditeurs n'ont trouvé personne qui pût reprendre le travail et achever le monument, œuvre qui, je crois bien pouvoir l'affirmer, n'a aucun équivalent dans l'histoire littéraire de l'Europe. Le Dr G. Kalff Jr. a accompagné l'ouvrage de son père d'une conclusion et d'une biographie détaillée où il témoigne à la fois de sa grande piété filiale, de son amour de la vérité et de son sens historique.

JAN WALCH.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Mort d'Amy Lowell. — J'annonçais dans ma dernière chronique, à propos de son œuvre critique sur John Keats, que Miss Amy Lowell partait en Europe pour une série de conférences : Poésie anglaise, Poésie américaine, Keats, etc. Quelques semaines avant son départ projeté, Amy Lowell mourait à Brookline, banlieue aristocratique de Boston. C'était le 12 mai 1925. Elle y était née le 9 février 1874.

La nouvelle inattendue fit éclore dans les journaux des hommages, qui, s'ils n'étaient pas tous admiratifs, reconnaissaient en elle une artiste honorable et une théoricienne robuste. Ses amis, dont je m'honore d'avoir été, se souviendront toujours de son charmant caractère, de sa parole spirituelle et ardente, de sa sensibilité exquise. Amy Lowell était grande amie de la France, dont elle connaissait la poésie comme peu d'écrivains hors de nos frontières la connaissent sans doute. Ses traductions de H. de Régnier, de Paul Fort, etc., attestent qu'elle sentait, pensait et savait s'exprimer avec une égale vigueur d'imagination par le truchement des deux langues. Il y a bien d'autres raisons qui la rapprochent de nous : son œuvre d'un symbolisme clair, bien que complexe, son œuvre, la dernière, sur Keats, que d'aucuns ont, un peu inconsidérément maltraitée.

Sa vie fut, en somme, simple. Certains vers de ses livres feraient croire à quelque passion que la vie ne devait point satisfaire. Mais Amy Lowell s'est peu racontée dans ses vers. Elle a tendu, toujours, à cette objectivité que la poésie chinoise, d'elle fort bien connue, lui apprenait. Son premier livre (1) est de 1912, non point qu'elle n'ait pas commis de vers avant cette date.

(1) *A dome of many-coloured glass.*

Mais elle voulut oublier ses essais de jeunesse et se présenter au public avec un visage méditatif. Il y a dans ce premier volume, « l'Autel où fume l'orne du sacrifice, les Pommes des Hespérides, l'air de rose et d'or », avec l'arabesque des chants d'oiseaux, les « portes opalines des Châteaux du Rêve », des titres en italien et en français, tout l'attirail du symbolisme consciemment étalé. Il y manque ce qui fera l'attrait des livres qui suivront : le désir d'être « originale », lequel mena parfois Amy Lowell dans des sentiers nouveaux.

On sent que la poétesse (elle détestait ce mot et voulait qu'on l'appelât poète), a beaucoup fréquenté John Keats. Elle lui adresse d'ailleurs un fort méchant poème.

Great Master ! Boyish sympathetic man !

que je n'ose traduire, de peur de souligner sa médiocrité. Il y a aussi des images banales, qu'elle évitera plus tard,

The cloak of darkness

Ou bien

Illusions beating with their baffled wings,

etc..,

Il y a des clichés poétiques, contre lesquels, par la suite, elle luttera de toute sa force, *the distance dim, branches wide...*

Le second livre d'Amy Lowell c'est, en 1914, *Sword Blades and Poppy seed.* Nous avons déjà ici l'artiste mûrie par la pensée de son art, et aussi par les conditions hostiles où fleurissait alors la poésie américaine. Dans une préface nettement écrite, Amy Lowell réclame le droit de faire de la poésie une chose à part, indépendante de la morale, de la vie, de la réalité. Le symbolisme français était, à cette date, un bel enseignement. Aujourd'hui, cet enseignement et la préface d'Amy Lowell sont devenus lieux communs. Si nous parcourons ce second livre, nous nous apercevrons vite qu'Amy Lowell ne réalise que de très loin son idéal poétique. Est ce l'image curieuse et précisément dessinée qui est son objet ? On le croirait.

Vous êtes belle et fanée
Comme un air de vieil opéra
Joué sur un clavecin ;
Ou comme les soies lumineuses
D'un boudoir XVIIIe siècle...

Ma vigueur est un sou neuf
Que je jette à vos pieds.
Ramassez-le de la poussière,
Que son éclat vous puisse amuser.

Faut-il lire un accent personnel dans les vers suivants ou, au contraire, n'y a-t-il là qu'imagerie objective, « chose de beauté », comme le dit Keats, justement ?

Je me donne à vous, Bien-aimé !
Mes paroles sont de petites jarres
Qu'il vous faut mettre sur une étagère.
Leurs formes sont bizarres et belles
Et elles ont mainte nuance jolie.

Dans ce volume, Amy Lowell donne ses premiers essais de « vers libre » et de « prose polyphonique ». (Nous avons eu occasion d'en parler dans ces chroniques.) C'est, par ses innovations formelles, en effet, que désormais Amy Lowell fera parler d'elle. En 1915 paraît son premier livre de critique : *Six poètes français*, avec la traduction dont j'ai dit un mot. En 1916, elle manifeste par un nouveau livre de vers, *Men, Women and Ghosts*, qu'elle peut, si elle veut, raconter, décrire, épiloguer, sans symbolisme, à la manière, disons de Pope, encore que l'influence de Robert Browning soit maintenant visible partout dans ses écrits. Comme lui, elle fait de l'histoire monologuée. Comme lui, elle objective le cas de conscience. Seulement au lieu de marquises défuntes, ou d'artistes mélancoliques qui s'égarent dans les palais italiens, Amy Lowell met en scène les fermiers et les fermières de la Nouvelle-Angleterre. *Ghosts ?*... Elle n'y croit pas : Amy Lowell était, dans ce Boston entiché de théosophie et de tables tournantes, un esprit fort. Elle ne croit pas aux fantômes, aux apparitions, elle ne croit en aucune réalité supra-terrestre. Mais elle croit aux misères du cœur, aux conflits de la raison. Elle qui menait une existence splendide de loisir, qui s'entourait de livres rares et de fleurs exotiques, écoutait gémir l'âme puritaine de ce Massachussets qu'isole l'hiver et que dessèche l'été ! Elle notait le parler dialectal des gens des petites villes et des champs. D'ailleurs, elle aurait cru limiter son talent si elle s'était contentée de l'observation immédiate. Ce qu'elle recherche, c'est l'âme en action, fût-elle en proie à la douleur, qui est après tout la plus belle action de l'âme. Aussi le livre de

1916 est-il plein d'autres histoires; par exemple, elle narre l'épopée de Napoléon en petits tableaux dont l'ensemble forme une imposante fresque.

Et c'est en 1918 qu'elle nous donne son volume massif de « proses polyphoniques », qui deviendront jusqu'à sa mort avec le « blank verse » son instrument le plus parfait. Amy Lowell a longuement expliqué, dans une préface et dans mainte conférence, ce qu'elle entendait faire en transposant la forme que Paul Fort a popularisée en France en langage américain. Cette forme convient à l'histoire légendaire, à l'épopée, à la description : toutes choses que contient le nouveau volume *Can Grande's Castle*. Nous y trouvons l'histoire de Lord Nelson et de Lady Hamilton avec un luxe inouï de détails, nuances du ciel, le jour de la bataille, combat naval, entrée à Naples :

Holy Mother of God, the town has gone mad. Listen to the bells. They will crack the very doors of Heaven with thein jangling. The sky seems the hot half-hollow of a clanging bell. I verily believe they will rock the steeples off their foundations. Ding ! Dang ! Dong ! Jingle-jingle ! Clank ! Clink ! Twitter ! Half Naples is hanging on the ropes, I vow it is louder than when they crown the Pope. The lapis-lazuli pillars in Jesus Church positively larch with the noise...

Nous y trouvons une scène de diligence dans l'Angleterre du siècle dernier. Cela s'appelle joliment : *Hedge Island* (l'Ile des Haies). Puis — peut-être le chef-d'œuvre d'Amy Lowell — voici *Les Chevaux de bronze* qui sont ceux du quadrige de l'Arc de Néron à Rome, transportés à Byzance au moment de sa gloire, enlevés par les Croisés et par eux transportés à Venise, et, en 1915, pour éviter les taubes ennemis, mis en sécurité aux lieux mêmes où ils étaient nés, à Rome.

Sur ce thème banal du retour des choses, Amy Lowell a orchestré une symphonie de cent-dix pages. Tour à tour Rome, Venise, Byzance, le Doge, Napoléon,... sont décrits avec une richesse inouïe de vocabulaire. Amy Lowell écoule ses fiches :

Ah ! the beautiful palaces, with their gateways of gilded iron frilled into arms and coronets, quilled into shooting leaves and tendrils, filled with roses, fretted by heraldic emblems !... etc., etc.

Il est indéniable que l'ensemble a de l'unité, du poids, de la grandeur, et même de la poésie. La qualité dominante, c'est,

développé et précisé, le sens de l'effet dramatique. Il est mal[aisé] d'éviter, en semblable chose, le mélodramatique.

En 1921, *Legends* paraissent, mélange de vers libres et [de] prose polyphonique. Une très grande facilité d'imagination, [une] maîtrise du vocabulaire ; une orgie de rythmes : tels sont [les] qualités, parfois voisines de défauts regrettables, qu'Amy Low[ell] montre dans son dernier livre de vers. Nous y trouvons des pa[ges] de prose, mais de prose polyphonique (est-ce de la poésie, est[-ce] de la prose? secret qu'Amy Lowell a emporté dans la tom[be,] secret que seule une étude minutieuse pourrait percer) et nous trouvons aussi de longues pages de vers réguliers où l'influe[nce] de Pope et de Browning se manifestent. Ainsi revient-on à [ses] amours véritables, plutôt qu'aux premières.

It was not a large garden as gardens go,
But carefully patterned with row after row
Of flower-bed, edged by low, clipped box
In the quaintly prim and orthodox
Manner of seventeen-eight or there abouts,
A couple of dolphins sparted, etc...

Cette aisance ne s'arrête pas là. L'histoire a plus de quarante pages. Amy Lowell l'avoue dans sa préface : la moindre légende entendue dans une conversation, lue dans un livre oublié, sug-gérée par une phrase ou deux, s'empare irrésistiblement de son imagination. Elle m'a dit que même elle se surprenait à bâtir sur des mots sonores une histoire à laquelle elle finissait par croire. *The Ring and the Castle, a ballad* (page 164) est de sa part invention pure, jaillie spontanément d'un vers qui résonnait obstinément à son oreille, sans raison (mais avec rime) :

Benjamin Bailey, Benjamin Bailey, why do you wake at the stroke of three ?

(Benjamin Bailey, Benjamin Bailey, pourquoi vous éveillez-vous au coup de trois heures ?)

Ceci éclaire son œuvre. Elle a tout un côté artificiel, surajouté, conscient, et c'est le moins durable. Elle a au contraire une qua-lité que le temps ne lui fera nullement perdre et que la critique ne fera qu'éclairer : c'est la qualité rythmique. (On la sentait bien lorsqu'elle lisait elle-même ses vers.) Cela étant, il est natu-rel que ses meilleures réussites soient les poèmes où elle met en scène un caractère qui s'explique, se raconte par ses manières de

s'exprimer. Miss Amy Lowell était, au fond, une délicate humoriste égarée dans le lyrisme.

Je ne dirai rien de son œuvre critique, le plus caractéristique et le plus beau spécimen étant ce *John Keats* dont j'ai parlé dans ma dernière Chronique. Elle laisse en manuscrit des *Poèmes Yankee* (1), dont il faut souhaiter la publication prochaine, car ils illustrent bien son talent le plus sûr. La jeune génération de poètes lisait peu Amy Lowell, mais elle lui était attachée. C'est le premier poète de la Renaissance américaine qui disparaît. C'est une figure populaire qui s'efface. Tous ceux qui la connaissaient perdent un peu d'amitié.

JEAN CATEL.

LETTRES CHINOISES

La poésie chinoise au temps des Rann (du IIIe s. av. J.-C, au IIIe s. ap. J.-C.). — Mémento.

A partir de la dynastie Rann, les documents artistiques et épigraphiques sont nombreux : les fouilles opérées par des savants, comme Aurel Stein, au Turkestan, confirment les textes historiques. La civilisation chinoise est dès lors connue et certaine.

Parmi les très nombreux poèmes datant sans doute possible de ce temps lointain, il m'a paru intéressant de choisir ceux qui pouvaient donner une impression des sentiments et de la vie profonde de l'époque. Il s'est trouvé que c'était précisément les plus célèbres, ceux que tout lettré cite encore. L'ignorance, bien naturelle, où les lecteurs se trouvent des noms et des dates, m'oblige à faire précéder chaque poème d'une courte explication.

Kaé sia-ko, « Le chant de Kaé-sia ». — Ecrit en 202 av. J.-C. par Siang Yu, roi de Tchrou, l'un des héros de l'histoire, maître de la Chine du Sud contre Liou Pang, fondateur des Rann. Vaincu par ce dernier, investi dans Kaé-sia, il composa ce chant après avoir égorgé sa favorite, la belle Yu. Puis, monté sur son célèbre coursier Wé, il força le cercle à la tête de 800 cavaliers. Poursuivi de près, il perdit bientôt toute son escorte. Resté seul, il combattit sans arrêt pendant un jour et une nuit, tuant, dit-on, plusieurs centaines d'assaillants. Epuisé enfin, il cria à

(1) Le testament d'Amy Lowel prévoit leur publication sous le titre : *What's o'clock ?*

l'un des officiers ennemis qu'il lui donnait sa tête, et se coupa la gorge.

Ma force déracinait les montagnes, *si* ! Ma colère écrasait le Siècle.
Mais les temps ne me sont plus favorables, *si* ! Wé ne s'élancera plus [en avant.
Wé ne s'élancera plus en avant, *si* ! Que puis-je faire ?
Et toi, Yu, *Si !* ô Yu, *si* ! Comment s'opposer à ton sort ?

Paé-treou ynn, « Lamentation des têtes blanches ». — Adressée par la dame Tcho Wenn-tsiunn à son mari, le célèbre Sema Siang-jou, mort en 117 av. J.-C. La tradition veut que les premiers quatrains pentasyllabiques aient été inventés par Li Ling et Sou Wou vers la fin de la captivité de ce dernier chez les Siong nou (les Huns), de 100 à 80 av. J.-C. Telle est du moins l'opinion du critique Jenn Fang (ve s. ap. J.-C.) rapportée par M. Tsen Tsongming (*Essai*, etc., p. 59), et du critique Yènn Yu, rapportée par H. Giles (*Biog. Dict.*, p. 450). Il est étrange que ces deux autorités aient négligé le joli poème des Têtes Blanches, en quatre quatrains où les longues et les brèves, les sons doux ou rudes sont employés avec un art parfait en rapport avec le sens.

Immaculée comme la neige au sommet des montagnes,
Claire comme la lune au milieu des nuages,
J'apprends que mon Seigneur a deux pensées !
Nos vies mélangées depuis si longtemps sont arrachées l'une à l'autre.

Aujourd'hui encore, nous étions unis devant une amphore de vin.
Mais moi, demain, dès l'aube, tournée vers le courant de l'eau,
Je m'éloignerai, dignement, sur le fleuve,
Sur l'eau du fleuve qui, de l'Orient, s'écoule vers l'Occident.

Ma désolation s'ajoute à ma désolation.
Hélas ! une épouse ne doit jamais se plaindre !
Mon désir était de m'unir à un homme possédant un seul cœur,
Et que nos cheveux blanchissent sans que jamais nous nous soyons [quittés !

A quoi sert une tige de bambou trop flexible ?
Pourquoi la queue d'un poisson serait-elle quintuple ?
Un homme et une femme au caractère solide,
A quoi bon useraient-ils de sortilège avec un sabre de sapèques ?

Li Fou-jen Ko, « Le chant de la dame Li ». — Ces vers,

plus curieux que littéraires, sont dus à l'empereur Wou-ti (145-86 av. J.-C.), qui les composa dans une circonstance étrange. Il avait aimé passionnément une dame Li, morte prématurément. Ses regrets ne s'apaisant pas, un magicien proposa de lui faire revoir la beauté défunte. L'empereur fut dissimulé derrière une tenture. Le magicien fit condenser une vapeur blanche qui prit la forme de la disparue. Wou-ti composa ce court poème :

Est-elle ? N'est-elle pas ?
Elle est là, cependant, je la contemple
Se mouvant de son allure altière.
Comme elle est venue tard !

Lo-yé tsiou, « Feuilles tombées ». — Wou-ti composa encore, en revoyant le pavillon vide de la défunte, un sixtain plus poétique :

Ses manches de satin, *si* ! ne font plus aucun bruit.
Dans sa Cour de Jade, *si* ! la poussière est intacte.
Sa maison est vide et glaciale, *si* ! et les ombres y sont immobiles.
Des feuilles tombées reposent sur les pesants cadenas.
Je rêve toujours de sa beauté, *si* !
Comment distraire mon cœur qui ne peut s'apaiser ?

Tsiou fong tsié, « Le vent d'automne ». Composé par l'empereur Wouti vers la fin de sa vie (il mourut en 86 av. J.-C.), il rappelle encore la favorite disparue. Traduit poétiquement par Judith Gautier dans son *Livre de Jade*, il est cité assez inexactement par Grossène dans son *Essai de rythmique*. J'en donne une traduction simplement littérale :

Le vent d'automne s'élève, *si* ! ; de blancs nuages volent.
Herbes et feuillage jaunis tombent, *si* ! Les cygnes sauvages retournent vers le midi.
Déjà les colchiques ont leur élégance, *si* ! Les chrysanthèmes ont leur parfum.
Dans ma poitrine s'élève le souvenir de la beauté, *si* ! que je ne puis oublier.

A la dérive sur un pavillon flottant, *si* ! nous traversons la rivière Fenn,
Passant, transversalement, au milieu du courant, *si* ! nous nous élevons au sommet des vagues de soie blanche.
Hautbois et tambourins gazouillent, *si* ! un chant qui relance les avirons.
Hélas ! au plus profond des plaisir et des joies, *si* ! règne toujours un sentiment suprême d'angoisse :

Jeunesse et Force, quelle est votre durée, si ! Et comment arrêter la [vieillesse ?

Yuann ko, « chant mélancolique ». — Composé par Pann Tsié-yu, favorite de l'Empereur Tchreng-ti (30-6 av. J.-C.). Voyant la faveur du souverain se détacher d'elle pour aller à la belle Tchao Fei-yènn, elle composa ce poème pentasyllabique qui a perpétué l'épithète « éventail en automne » pour les abandonnées :

Nouvellement coupée, ta soie blanche et fine
Est éclatante et pure comme la gelée blanche et la neige.
Taillée, elle a fait de toi un éventail pour les réunions et les fêtes,
Où ta rondeur parfaite rappelle la lune éblouissante.

Allant et venant sur la poitrine et les manches du Seigneur,
Ton mouvement provoque l'envol d'une brise légère.

Mais je pense toujours avec crainte au temps où, l'automne venu,
Des coups de vent glacés emporteront la chaleur brûlante.
Négligemment, alors, tu seras jeté au fond de quelque coffre.
Nos sentiments attendris pour toi et ta carrière glorieuse seront vio- [lemment terminés.

La belle Tchao Fei-yènn fit une réponse plus que piquante, sous le titre *Koé-fong song yuann tsiao*, « la bise revenue emporte les sentiments lointains ». Ce petit tercet perfide est en heptasyllabes :

Quand les vents froids s'élèvent, *si*, et que du ciel tombe un fin grésil,
Je me blottis sur la poitrine de mon Seigneur, *si*, et mon éblouissement [s'oubliera difficilement,
En mon cœur bouleversé, *si*, où bouillonnent sentiments et loyauté.

Parmi les illustres poètes des deux premiers siècles, il faut citer Tsraé Yong (133-192 av. J.-C.) et sa fille Tsraé Yènn qui écrivit un admirable poème, trop long pour être cité ici, sur la désolation de son temps, sur les Cavaliers passant, des bouquets de têtes humaines pendant à leurs selles, des femmes liées à la queue de leurs chevaux. Krong Yong, descendant de Krong-dze (Confucius) à la vingtième génération, et qui fut exécuté en 208 av. J.-C. par le redoutable brigand devenu roi, Tsrao Tsrao, écrivit au milieu de ces temps troublés, une charmante ode à son enfant défunt :

Du lointain où j'avais escorté un hôte récemment parti,
Au crépuscule de mes années, comme je revenais,

Franchissant la porte, pour voir mon enfant bien-aimé,
Epouse et favorites tournèrent vers moi leur affliction.

Le fils que je demandais, je ne pourrais plus le voir !
Sous le soleil qui, déjà, cachait sa tournante clarté,
Le tombeau de l'enfant était là, dans le nord-ouest.
O regret éternel ! J'étais venu trop tard !

Relevant mes longues robes, je montai sur la colline,
Mais ne vis qu'armoises et fougères.
Ses os blancs étaient sous la terre jaune.
Sa chair et son corps volaient, mêlés à la poussière.

Vivant, il avait à peine connu son frère ;
Après la mort, me reconnaîtrait-il ?
Son âme enfantine errait dans le crépuscule désolé ;
Elle voltigeait, flottant dans l'air, cherchant à se poser.

Ma vie se reposait sur l'espoir de sa postérité.
Il est mort et mes regrets le poursuivent en vain !
Sans que je le sache, mes larmes roulent sur mes vêtements.
Hélas ! La vie de l'homme est commandée par le destin.

Je ne puis que haïr la rareté de ses jours !

Mémento. — Pendant que le fracas des armées retentit dans toute la Chine ; pendant que le général Fong Yu-Siang, chrétien rigide, trahit son chef Ou Pei-fou, dont il recueille les divisions pour aussitôt les baptiser toutes le même jour, sur le champ de manœuvre de Péking — avec une pompe à incendie (*détail authentique*) ; pendant que Soviets, Japon et Etats-Unis soutiennent et encouragent les différents partis, dans l'espoir de s'évincer les uns les autres ; pendant ce temps, M. Tsen Tsongming, de qui j'ai déjà signalé la rare culture française et l'esprit poétique, publie, avec une préface de M. Herriot, président du Conseil, un recueil philosophique fort intéressant, intitulé, *La Chine Pacifique*, ainsi qu'un autre ouvrage également curieux, recueil d'études diverses sur la civilisation chinoise, intitulé *Une Goutte d'eau*, modestement, par rapport à l'océan des connaissances.

M. Tsen Tsongming, qui a quitté la France pour rejoindre son poste de professeur à l'Université Nationale de Kongtou, saura sans nul doute donner à ses élèves et aux lettrés de son pays des aperçus de notre civilisation, aussi clairs et charmants que ceux publiés par lui sur la Chine avant son départ, et dont ses lecteurs français apprécieront l'érudition aimable et le choix heureux.

M. Aurousseau, professeur de chinois à l'Ecole Française d'Extrême-

Orient, vient de faire paraître, sous le titre *La Première conquête chinoise des pays annamites*, un ouvrage scientifique et historique du plus haut intérêt. Il y réunit et traduit avec une précision parfaite tous les anciens textes chinois connus sur cette conquête, opérée en 221 av. J.-C. par cinq armées de cent mille combattants, sur l'ordre du grand unificateur de la Chine, Tsrinn Che-roang-ti. Il redresse les erreurs géographiques commises, sur la foi de trois textes obscurs d'ailleurs, par un de nos collègues en sinologie, M. H. Maspéro, et permet ainsi de situer avec plus de précision les différents passages que l'histoire chinoise contient sur le Tonkin, l'Annam et les provinces Méridionales de la Chine dans ces temps lointains. Les notes abondantes dont s'accompagne chaque page sont constamment en relation directe avec le sujet, ce qui n'est pas toujours le cas pour les ouvrages de sinologie. Elles attestent ainsi, non seulement l'érudition de l'auteur, mais encore son sens historique, et achèvent de faire de ce livre la base indispensable de toute étude historique sur l'Indo-Chine du Nord et le sud de la Chine.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Giuseppe Prezzolini : *Le Fascisme*, Bossard. — *La Bulgarie sous le régime de l'assassinat*, le 7e jour. — Lieutenant-colonel P. G. Elgood : *Egypt and the Army*, Oxford University Press. — Murray Harris : *Egypt under the Egyptians*, Chapman and Hall, Ltd, 11, Henrietta Street, London, W. C. 2. — Sir Valentine Chirol : *The Occident and the Orient*, The University of Chicago Press, Chicago. — Henry Ford : *Ma Vie et mon Œuvre*, préface de M. V. Cambon, Payot.

Deviner quel sera l'avenir a toujours été le problème le plus palpitant. Où allons-nous? se demande-t-on partout. Le bolchevisme et le fascisme sont, en sens contraire, les deux réponses les plus sensationnelles. De là, l'intérêt qui s'attache à tout ce qui est écrit sur eux. On doit donc être reconnaissant aux éditions Bossard de nous donner sur **Le Fascisme** la déposition de l'éminent penseur qu'est M. Prezzolini. L'auteur, ayant écrit pour l'étranger (l'élégante traduction de M. G. Bourgin a été faite sur le manuscrit italien inédit), a pu se dispenser de flatter un mouvement où il compte d'ailleurs de nombreux amis : il l'a simplement décrit.

Il en trouve l'origine dans la tendance des Italiens à s'intéresser plus à la conquête du pouvoir qu'à la réalisation d'un programme, tendance exacerbée chez les combattants de la grande guerre sortis des classes moyennes. Ils voyaient l'idéal patriotique,

pour lequel ils s'étaient sacrifiés, et leurs intérêts les plus vitaux foulés aux pieds par les dirigeants socialistes. Leur résistance contre ceux-ci trouva son chef dans Mussolini, ancien socialiste lui-même, mais avant comme après la guerre, partisan avant tout de la discipline militaire et de l'action directe. Son passé le destinait à être un des chefs du communisme. M. Prezzolini le loue d'avoir suivi le chemin inverse sans parvenir à établir avec certitude les causes d'un changement dicté sans doute par l'ambition et les susceptibilités personnelles. Pour lui, Mussolini est « un homme sur le type du Napoléon conçu par Taine ».

C'est le 23 mars 1919 que Mussolini fonda le *fascio* au nom « des producteurs et des combattants ». Le nouveau parti végétait quand les violences des socialistes vinrent angoisser et indigner une grande partie de la nation. Le mouvement maximaliste avait échoué quand, à la fin de 1920, le fascisme prit l'offensive, créa le *squadrismo* (embrigadement) et effectua ses expéditions primitives sur les communistes et les socialistes, aux applaudissements du reste du pays. Ainsi devenus populaires, les fascistes purent entreprendre en octobre 1922 la marche sur Rome.

A partir de ce moment, l'ancienne organisation de l'Etat et celle du parti fonctionnent à côté l'une de l'autre sous la direction de Mussolini pour lequel, le terme de président ne suffisant pas, on a repris le terme dantesque de *duce*. Il est tout, mais tandis que pour la direction de l'Etat il est aidé du Conseil des ministres (il détient 3 ou 4 portefeuilles), pour la direction du Parti, il est assisté d'un secrétariat et d'un Grand Conseil, qu'il convoque quand il veut et dont il semble que fait partie qui il veut. De même pour les *Directions* des *fasci* locaux ; elles « ont pu sans doute être élues » autrefois ; aujourd'hui, c'est le système de la désignation *par en haut* qui prédomine. Les Fédérations provinciales et les *fasci* locaux, avec leurs assemblées, gardent seuls un caractère démocratique. Il suffit cependant d'un ordre du centre pour qu'un Congrès soit suspendu, un *fascio* dissous et reconstitué immédiatement après, avec des éléments dont le choix est approuvé par le pouvoir central. Les syndiqués même n'ont pas le droit d'élire leurs chefs et reçoivent du pouvoir central des hommes de confiance (*fiduciari*).

M. Prezzolini ne se fait pas d'illusions sur l'état-major fasciste. M. Mussolini est pour lui « une volonté et non une lumière ».

Le fascisme « étant formé en grande partie de gens sortis de rien, sans culture et sans éducation politique, il a fallu peu de temps de séjour dans la capitale pour ouvrir une facile brèche morale dans leurs habitudes... La corruption a été pratiquée, d'après la voix publique, durant le gouvernement fasciste. L'État n'intervient pas directement dans ces histoires, mais il semble qu'aucune grosse affaire ne s'accomplisse sans que l'entrepreneur ou le concessionnaire ne paie une commission à des membres du Parti fasciste, puissants dans les ministères. Il est curieux en effet de noter comment des fascistes pauvres d'avant la « marche sur Rome » sont devenus riches au bout d'une année de vie politique, lorsque la politique honnêtement faite a toujours appauvri ses protagonistes ».

Le fascisme « n'a pas eu une influence favorable sur les conditions intellectuelles de l'Italie. Les jeunes gens qu'il a attirés dans ses rangs ont été plus sportifs et belliqueux que studieux... Il est un symptôme de rudesse et d'appauvrissement intellectuel ».

Le fascisme, s'il a servi le patronat, ne se confond pas avec lui. Il a son syndicalisme basé sur deux principes : 1° lutte contre le monopole socialiste ; 2° dépendance du mouvement syndical à l'égard du mouvement politique. Sa *Confédération nationale des Coopératives syndicales* voit affluer à flots les masses qui abandonnent les autres partis. On estime à 1,500.000 le nombre de ses adhérents.

Le fascisme s'appuie avant tout sur sa milice, payée quand elle est convoquée et composée uniquement de fantassins et de mitrailleurs. Ses membres sont autorisés à porter un revolver dans la vie ordinaire. Ils sont divisés en deux bans (d'après l'âge).

Mais le fascisme, comme jadis le bonapartisme, s'appuie aussi sur le clergé. Mussolini a bien changé depuis le 25 mars 1904, jour où il disait : « Dieu n'existe pas ; la religion dans la science est une absurdité, dans la pratique une immoralité, dans les hommes une maladie ! » Le 27 juin 1922, il déclara au contraire :

Le fascisme ne s'est point proposé d'exiler Dieu du Ciel et la religion de la terre, comme prétendent le faire stupidement certains matérialistes. Il ne considère pas la religion comme une invention du curé ou un truc des puissants pour asservir le peuple à leurs lois.

Le 21 juin 1921, il avait déjà dit :

La tradition latine et impériale de Rome est maintenant représentée

par le catholicisme... La masse des 400 millions d'hommes qui regardent vers Rome constitue un objet d'intérêt et d'orgueil pour nous qui sommes Italiens.

Parvenu au pouvoir, il introduit l'enseignement religieux, « et précisément sous la forme catholique », dans les écoles primaires. Il sert l'Eglise et voudrait s'allier à elle. Il n'y arrive qu'imparfaitement :

Mais quand l'affaire Matteotti remua les catholiques qui espéraient dans le fascisme, le Vatican est du coup passé de la position de partie contractante à celle de *protecteur* du fascisme. Le premier cri d'alarme sur ce qui aurait pu se passer si Mussolini fût tombé après cette affaire, c'est le Vatican qui l'a poussé.

M. Prezzolini se défend « de vaticiner ». L'avenir du fascisme, dit-il,

est dans ses capacités d'adaptation aux exigences de la mentalité italienne... D'autre part, dans les limites mêmes du fascisme, l'individualisme des « ras » (chefs), servi par le régionalisme italien, peut aboutir à des réactions imprévues, utilisables par les survivants des anciens partis.

Enfin il pourrait succomber sous les réactions de la politique étrangère.

A ces conclusions de M. Prezzolini, j'ajouterai que j'ai toujours cru que l'avenir du fascisme repose sur l'union de sa milice et de l'armée régulière. M. Prezzolini ne signale comme pouvant la menacer que le mécontentement que l'avancement rapide des officiers fascistes cause parfois à ceux de l'armée régulière. C'est peu de chose et ça s'atténuera forcément avec le temps. En dépit donc de l'opinion si répandue en Italie et à l'étranger, je crois le fascisme très solide, s'il évite la guerre extérieure qui le priverait en grande partie de ses deux appuis.

La représentation de l'Union paysanne bulgare à l'étranger, dans **La Bulgarie sous le régime de l'assassinat**, publie un recueil d'articles et de documents sur la tyrannie que fait régner dans ce pays le régime inauguré par le coup d'Etat du 9 juin 1923. On sait qu'il amena le renversement de Stamboulïski et son remplacement par Tsankov. Ce dernier a fait peser une terreur croissante sur la Bulgarie. Les auteurs imprimés dans ce recueil évaluent de 10.000 à 18.000 le nombre des malheureux massacrés sous le nouveau régime.

Les confiscations de Stambouliski n'excusent pas ces cruautés. Mais l'attentat de la Cathédrale de Sofia est venu montrer à quel paroxysme horrible sont parvenues les passions politiques dans ce pays.

ÉMILE LALOY.

§

Le lieutenant-colonel P. G. Elgood, qui servit en Égypte sous les trois proconsuls Cromer, Gorst et Kitchener, puis, durant la guerre, dans les rangs britanniques, s'est proposé, au cours d'une étude fouillée, minutieusement documentée, d'expliquer impartialement « comment et pourquoi l'Égypte a secoué le joug ». Le joug, c'est une façon de parler. Jamais l'occupation ne fut cela.

Le lieutenant-colonel Elgood remonte au 4 août 1914 : à cette date l'histoire de l'Égypte entre, en effet, dans une phase nouvelle. Jusqu'aux troubles de mars 1919, l'auteur la suit pas à pas dans **the Army in Egypt**, notant et analysant la réaction produite par les événements sur les indigènes, effendis et fellahs. Chemin faisant, il s'évade vers le Canal de Suez que les Turcs alliés aux Allemands cherchent à franchir ; vers la frontière de Libye, menacée par le Senoussi, vers le camp des réfugiés arméniens. Ces diversions ne sont pas sans nuire à l'unité de l'ouvrage. Mais sa valeur ne s'en trouve pas diminuée : c'est une contribution importante à l'histoire de l'Égypte.

Mr Murray Harris reprend cette histoire où le lieutenant-colonel Elgood volontairement la laisse. Du Delta à Ouady-Halfa, et de Ouady-Halfa aux réservoirs de Bahr-el-Abiad (1), Mr Murray connaît la vallée du Nil dans tous ses recoins. On ne saurait imaginer connaissance plus étendue, et, en ce qui concerne l'Égypte proprement dite, plus profonde ni plus intime que la sienne. Depuis dix ans qu'il habite l'Égypte, en même temps qu'il observait les mœurs de ses habitants, Mr Murray s'est appliqué à étudier son passé, à s'initier à la religion du Prophète, à apprendre l'arabe. De la vie politique, sociale, économique du pays, nul détail ne lui a échappé. Qu'il parle du Canal de Suez, du Soudan, des capitulations, du coton, de l'irrigation, il est parfaitement à son aise avec tous ces « problèmes ». Il est renseigné sur la Résidence et sur le Palais, sur la Maison du Peuple (2), sur

(1) Le Nil blanc.
(2) La maison de Zaghloul Pacha.

la « Chambre » et les Ministères, sur les salons hébreux, les banques, les clubs, l' « Université » du Caire, sur les comptoirs, les « chounas », les usines d'égrenage d'Alexandrie, sur les villages et les campagnes, sur Toutankhamon, le service des Antiquités, les touristes et les bazars. Pachas, « hommes politiques » de tout poil et de toute nuance, modérés, nationalistes, extrémistes ; effendis, fellahs; moudirs, omdéhs, cheikhs, le copte, le bédouin, le Syrien, le Juif, l'Arménien, l'Anglais, le Français, l'Italien, le Grec, tous les éléments qui composent la moderne Égypte lui sont également familiers. Il a vécu parmi eux, il les a vus à l'œuvre, les a fréquentés, les a interrogés ; il sait exactement quelle part chacun d'eux prend aux affaires du pays.

On ne s'étonne pas que le *Times* ait choisi Mr Murray Harris comme son représentant en Égypte. Telle est cependant la modestie de Mr Harris qu'il néglige de rappeler ce titre, qui est aussi un titre à la reconnaissance de tous ceux qui ont lu les dépêches où, presque au jour le jour, il rendait compte de tout ce qui se passait au royaume de Zaghloul et de Fouad. C'est le suc de ses observations que Mr Harris distille aujourd'hui dans un livre, de la lignée des grands ouvrages de Lord Milner et de Lord Cromer, qu'il continue et complète, — un maître livre : **Egypt under the Egyptians**, l'Égypte sous l'administration des effendis. Prospero a rendu sa liberté à Caliban. L'expérience a été fatale à l'Egypte. La patrie d'Ismaïl « le Magnifique » cesse de faire partie de l'Europe, elle retourne à grands pas à l'Afrique. Le désordre, les abus de naguère reparaissent. Le naturel (le *kief*, le *malèche*, etc.), revient au galop, rien ne va plus. Les services publics se détraquent. La crasse commence à recouvrir le Caire. L'effendi est maître chez lui, et fleurissent le backchiche, autrement dit la corruption, le népotisme, le terrorisme et quelques autres bienfaits de la démocratie. Livrés à leurs propres ressources, les sujets de Zaghloul et de Fouad se sont montrés au dessous de la tâche qu'il se prétendaient capables d'accomplir pour le moins aussi bien que les Anglais. Nulle part, ni dans la politique, ni dans l'administration, ils n'ont su se débrouiller. Ils errent, ils s'enlisent dans le gâchis créé par leur incompétence. Mais de cela ils ne conviendront jamais. Ils sont dupes des apparences, comme le sont certains de leurs amis européens.

Des signes extérieurs et visibles de prospérité et de bon gouvernement sont souvent pris par des observateurs indulgents pour la manifestation d'une faculté spirituelle, note Mr Harris. Ils voient l'ordre qui règne dans le port d'Alexandrie, les chemins de fer fonctionnant à la perfection ; le Caire propre et prospère ; ils voient l'effendi volubile parlant couramment français, et de qui chaque phrase semble cueillie dans l'*Humanité* ou l'*Intransigeant*, et ils se disent : « Eh ! mais ces gens-là nous ressemblent : s'il est une race sujette à laquelle on devrait appliquer le droit de disposer d'elle-même, c'est bien celle-ci. »

Ils ne se donnent pas la peine de réfléchir que cet ordre, cette efficacité, cette prospérité ont été imposés au pays. Dans les grèves de la faim que fréquemment les Egyptiens déclarèrent pour la défense de leurs vieilles mœurs et croyances orientales, en maintes occasions leurs maîtres les contraignirent à rompre le jeûne. En fait, telle une oie de Strasbourg, le pays fut farci de réformes.

L'effendi est réfractaire aux conceptions et aux méthodes de l'Occident.

Le côté mathématique et mécanique de la vie moderne n'a point et jamais probablement n'aura d'attrait pour lui, assure Mr Harris ; il témoigne d'une aversion foncière pour la froide raison et la dure logique qui gouverne ses paroles et nos actes, et il ne comprend pas notre passion pour la précision.

L'Egyptien appartient, décidément, à une race inférieure. Nubar Pacha l'avait bien senti. Le 14 août 1870, rencontrant Berthelot chez Charles Edmond, il l'interroge

sur la race égyptienne et lui demande de quelle malédiction elle est frappée ? Pourquoi elle n'est pas perfectible ? Pourquoi les fils de fellah sont inférieurs aux fellahs ? Pourquoi le jeune Égyptien, qui apprend avec plus de rapidité que le jeune Européen, est arrêté, à quatorze ans, dans son développement intellectuel ? Pourquoi, dans tous les Égyptiens de talent qu'il a étudiés de près, depuis le gouvernement de Méhémet-Ali, il a toujours remarqué chez eux l'absence de l'*esprit juste* !

Le Goncourt qui nota ce questionnaire (1), ne nous a pas rapporté les réponses de Berthelot. Peut-être n'en fit-il point. Si l'on en juge par certaines remarques qu'il jette en passant, cet aspect guère banal du problème égyptien n'a pas échappé, non plus, à la perspicacité de Mr Murray Harris et, s'il ne s'y est pas attardé, c'est que l'économie de son ouvrage ne le lui permettait pas.

(1) *Journal des Goncourt*, 3e série, 1er vol., Paris, 1890, pp. 11-12.

Sir Valentine Chirol passe en revue les « relations entre l'Orient et l'Occident » depuis les origines jusqu'en 1924, dans un petit livre sans prétentions (1) : **The Orient and The Occident.** C'est moins un manuel d'histoire qu'une sorte d'exégèse des questions d'Orient, de l'Égypte et du problème de l'Inde, basée sur les derniers travaux de sir Valentine : *Egypt Old and New, India Past and Present* et les ch. XXIV à XXVIII de *the Turkish Empire*, ouvrage écrit en collaboration avec lord Eversley.

AURIANT.

§

La littérature des Mémoires a toujours eu un intérêt particulier. Comme on le sait, Stendhal et Taine, — encore plus peut-être ce dernier, — la considéraient comme la source la plus féconde de l'Histoire. Sans aller aussi loin, on peut dire que, outre le charme littéraire de beaucoup de *confessions*, le lecteur, pour peu qu'il ait de « l'entraînement », se laisse aller au plaisir très passionnant, pour certains, de *revivre* le passé, de coudoyer familièrement, si l'on peut dire, des personnages connus, ou même à peine entrevus dans les grands récits officiels déformés par les passions ou les intérêts des écrivains politiques, quels qu'ils soient d'ailleurs. Sans doute il y a encore ici une illusion : le passé ne peut guère être atteint. Et le narrateur donne à son temps et à ses contemporains une physionomie *personnelle* très peu objective, comme on dit maintenant. Mais l'objectivité n'est-elle pas aussi, dans beaucoup de cas, un fantôme de notre esprit.

Quoi qu'il en soit, j'ai lu avec grand intérêt le livre de M. Henry Ford : **Ma Vie et mon Œuvre**, non pas qu'il contienne rien à proprement parler des choses qui rendent si attachantes la lecture des ouvrages dont on parle plus haut. Ce n'est que le récit de l'existence et des luttes d'un grand industriel moderne qui a pris le soin, comme le recommandait un excellent poète du siècle dernier, de ne rien raconter au public de sa vie proprement intime, de son existence personnelle et quotidienne. C'est à peine, par exemple, si l'auteur parle de son mariage. Quelques lignes et c'est tout, un peu à la façon dont nos ancêtres mentionnaient les grands événements de la famille sur leur *livre de raison*. Mais en revanche il nous raconte ce qu'il a fait, ce qu'il a

(1) Recueil de six conférences faites en 1924 à l'Université de Chicago.

réalisé comme ils disent là-bas dans son pays ; et sa foi profonde dans l'avenir d'une humanité arrivée à la période industrielle, chargée de construire un monde nouveau. En cela M. Ford est bien Américain et mérite d'être lu avec attention, même par ceux que cet *idéal* n'enthousiasme pas trop.

Quelques mots de biographie.

M. H. Ford, né en 1863, à Dearborn (Etat de Michigan), d'un père très modeste agriculteur, ne reçut que l'enseignement primaire dont beaucoup de ses compatriotes, même célèbres, se contentèrent (surtout à cette époque). Adolescent, il manifesta un goût très vif pour la mécanique, se *cristallisa* à la vue d'une locomobile à vapeur rencontrée par hasard. Il avait alors 12 ans ! A 17, malgré les reproches de son père, il quitta la charrue et entra dans un atelier comme apprenti mécanicien. Il ne tarda pas à construire une voiture à vapeur, et, en 1883, répara un moteur à gaz Otto. Aussitôt après, il fit un moteur à explosion de son invention. Entré, en 1890, comme mécanicien à la Société Edison, à temps perdu il établit sa première automobile et, en 1896, constitua la *Société des Automobiles Ford*, ayant *réalisé* son rêve : le type unique de voiture « utilitaire ». La première année, on en vendit 1.700 ; en 1920, la production fut de 1.250.000.

Une pareille réussite suscita, comme on le pense bien, de nombreux envieux qui expliquèrent que le succès de M. Ford était dû uniquement à la nouveauté de cette industrie de l'automobile, ayant permis à l'audacieux qui l'avait entreprise des hardiesses et des improvisations qu'une vieille industrie n'aurait pas supportées. Certes, une part de vérité était contenue dans cette remarque. Mais M. Ford s'élève vivement contre cette explication. Ce qu'il a apporté surtout, selon lui, c'est une nouvelle conception de l'industrie, en général, laquelle, écartant le vieux système du profit qui ne tient aucun compte de l'intérêt du consommateur et de l'ouvrier, tend à introduire une nouvelle forme de production se subordonnant à l'intérêt général. Il faut, dit M. Ford, dédaigner l'esprit de concurrence, entendant par là que ledit esprit songe surtout, par ce moyen, à écarter la rivalité gênante de certains concurrents plus faibles qui, une fois disparus, laissent le champ libre aux industriels, plus riches et mieux armés, qui ne tardent pas à prendre leur revanche en constituant des *trusts*, vé-

ritables monopoles abusant naturellement de leur situation privilégiée — aux dépens de l'acheteur qui ne peut plus se défendre. C'est toute l'histoire de l'industrie mécanique, en Amérique — et ailleurs. Aussi M. Ford juge-t-il sévèrement le rôle de la banque moderne dans les entreprises, et aussi celui du juriste qui met sa science au service de certains gros détenteurs de capitaux sans scrupule.

Le profit, écrit-il, ne doit pas être le point de départ, mais le résultat des services que rend une industrie. Il faut faire passer l'intérêt de la production avant celui du producteur et ne pas réduire l'industrie au fait de vendre cher ce que l'on produit à bon marché.

C'est que M. Ford a tenté, répétons-le, de s'élever jusqu'aux vues générales d'une organisation moderne de l'industrie s'établissant sur un plan supérieur de vie. « L'industrie deviendra un jour honnête », proclama-t-il.

Personne de plus éloigné que M. Ford cependant des idées socialistes actuelles. En un sens, il serait plutôt « aristocrate », bien que cette expression, s'il lisait ceci, lui serait certainement désagréable. Il se croit uniquement démocrate. Mais c'est une question de mots. Il y a en lui une *mystique*, assez courante en Amérique, — et aussi ailleurs, qui se représente les sociétés humaines se dirigeant dans la direction rigide du Progrès indéfini avec la rigueur d'un théorème en marche, selon l'expression d'un grand écrivain français. Mais ce progrès doit se réaliser par une élite. Et comment sélectionner cette élite ? Ce souci, qui faisait songer Renan, n'embarrasse guère cet Américain optimiste.

« Qui doit être le patron ? » écrit-il quelque part. Et sa réponse à cette interrogation embarrassante, semble-t-il, est celle-ci : « Qui fera le ténor dans tel morceau de chant? N'est-ce pas celui qui a une voix de ténor. » Pour M. Ford, la chose va donc de soi. Je crains que ce ne soit un peu plus compliqué ; mais, l'idée directive est que la collectivité, si elle veut vivre, se développer, doit obéir à une *élite* et en ceci cet industriel se rencontre, au moins sur ce point (capital, il est vrai), avec le Dr Lebon, dont il n'a sans doute jamais entendu parler.

M. Ford a écrit de fortes pages sur l'organisation industrielle, technique et financière, dont tout le monde peut faire son profit sans doute, mais qui intéresseront surtout les spécialistes.

Au demeurant, ce livre, bien de son époque, représente assez

exactement l'esprit américain pratique, utilitaire et aussi puritain, mais avec une forme spéciale. Je n'ai donc pas eu tort de le placer, dès le début, dans la littérature des « mémoires », car il est bien loin de ne représenter qu'un écrit purement « technique », quoique son sujet ne soit en grande partie que l'histoire du développement d'une industrie spéciale. Il déborde son cadre. Il nous livre l'âme d'un peuple, d'une race, la race anglo-saxonne, cherchant à organiser la planète. Il est l'apologie d'une forme nouvelle de la vie sociale s'élevant des bas instincts de la lutte vitale à la justice supérieure et raisonnable, en même temps d'une humanité ayant enfin dompté ses appétits violents et mauvais, et tout cela pour le plus grand bien de tous.

On pourrait faire quelques objections à M. Ford. Mais à quoi bon ? Il a la *foi*. Aussi me suis-je permis un enfantillage après la lecture de son œuvre : à la suite du titre de l'auteur, j'en ai ajouté un autre, d'un livre célèbre d'ailleurs : *Les Paroles d'un croyant*.

AUGUSTE CHEYLACK.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Elie Lambert : *Tolède*. Avec 113 grav. (Les villes d'art célèbres) ; Laurens. 12 »

Art

Luisa Chatrousse : *La femme dans les industries d'art* ; Eyrolles. » »

Loys Delteil : *Le peintre graveur illustré*, tome XIX : *H. Leys, H. de Brackeler, J. Ensor* ; chez l'auteur, 2, rue des Beaux-Arts, Paris. » »

Maurice Fenaille : *F. Boucher*. Préface de Gustave Geffroy. Avec des reprod. ; Edit. Nilsson. 10 »

Le Corbusier : *L'art décoratif d'aujourd'hui*. Nombr. illust. ; Crès. 30 »

Bibliophilie

Ch. Mortet : *Le format des livres*, notions pratiques suivies de recherches historiques. Avec 4 planches ; Champion. 5 »

Cinématographie

Pola Negri : *La vie et le rêve au cinéma* ; Albin Michel. 8 »

Esotérisme

Henri Durville : *Mystères initiatiques* ; Durville. 20 »

René Guénon : *L'ésotérisme de Dante* ; Bosse. 6 50

Félix Remo : *La traversée de la vie* ; Edit. de la B. P. S. 6 »

Etnographie

Marc Chadourne et Maurice Guierre : *Marehurehu*, entre le jour et la nuit, croyances, légendes, coutumes et textes pratiques des Maoris d'O-Tahiti, avec 14 illust. de Gauguin ; Libr. de France. » »

Géographie

L. Gallouédec : *Le Maine*. Avec des illust. ; Hachette. 12 50

Robert Villate : *Les conditions géographiques de la guerre*, étude de géographie militaire sur le front français de 1914 à 1918. Avec 73 illust. ; Payot. 35 »

Histoire

Captn Albancelli : *La guerre occulte. Les sociétés secrètes contre les nations* ; Perrin. 8 »

Marquis de Noailles : *Le Comte Molé, 1781-1855. Sa vie, ses Mémoires*, tome IV ; Champion. 25 »

Gabriel de Pimodan : *La mère des Guises : Antoinette de Bourbon, 1494-1583*, nouv. édit. avec 2 portraits et un fac-similé. Préface de M. Louis Madelin ; Champion. 20 »

Littérature

Léon Bérard : *Alfred de Vigny*, essai ; Le 7e jour. 3 »

Pierre Coutras et Georges Finaud : *Anthologie de Pro Arte* ; Edit. Pro Arte. 8 »

Jean Dornis : *Essai sur Gabriele d'Annunzio* ; Perrin. 7 50

Paul Dottin : *La vie et les aventures étranges de Daniel de Foe, natif de Londres, qui vécut septante années dans l'île de Grande Bretagne, donna de nombreux conseils à plusieurs ministres et à un Roi, fut, à diverses reprises, jeté en prison et mille fois condamné à mort par d'implacables ennemis, avec un récit de la manière non moins étrange dont il écrivit* Robinson *et d'autres chefs-d'œuvre* ; Perrin. 7 50

Frédéric Empaytaz : *Reconnaissance à Barrès* ; Presses françaises. 10 »

Pierre Flotter : *Alfred de Vigny*, nombreux documents inédits, avec un portrait ; Perrin. 7 50

Victor Giraud : *Passions et romans d'autrefois. (La jeune captive. Madame de Duras. Lucile de Chateaubriand. Les amours de René. L'Occitanienne)* ; Champion. 15 »

Camille Latreille : *Les dernières années de Lamartine, 1852-1869* ; Perrin. 7 50

Christian Maréchal : *La Mennais, La dispute de « l'Essai sur l'Indifférence »* d'après des documents nouveaux et inédits ; Champion. 40 »

Octave Navarre : *Le théâtre grec*. (L'Edifice. L'organisation matérielle. Les représentations.) Avec 38 figures ; Payot. 12 »

Vladimir d'Ormesson : *Portraits d'hier et d'aujourd'hui* ; Champion. 8 »

Giovanni Pascoli : *Poèmes conviviaux*, traduits et annotés par Albert Valentin ; Hachette. 12 »

Jean Michel Renaitour : *Mes coups de griffe*, essais critiques ; La Griffe. 8 75

Elie Richard : *Le guide des grands ducs* ; Edit. du Monde moderne. 10 »

Ernest Seillière : *Le romantisme* ; Stock. 2 »

Robert Siegfried : *Lettres et discours sur les passions* ; Crès. 15 »

Albert Valentin : *Giovanni Pascoli, poète lyrique, 1855-1912. Les thèmes de son inspiration* ; Hachette. 35 »

Chr.-J.-C. Van der Meulen : *L'idéa-*

lisme de Villiers de l'Isle-Adam; Paris, Amsterdam. » »

Alfred de Vigny : *Lettres inédites à Victor Hugo, 1820-1831,* publiées par M. Louis Barthou ; Emile-Paul. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Georges Gromaire : *L'occupation allemande en France, 1914-1918.* Avec une carte ; Payot. 20 »

Henri Prost : *La liquidation financière de la guerre en Bulgarie.* Préface de Victor Bérard ; Giard. 15 »

Contre-Amiral William Sowden Sims et Burton J. Hendrick : *La victoire sur mer,* le rôle de la marine américaine pendant la guerre, traduit de l'anglais par H. Le Masson. Préface de M. J. de Lacour-Gayet ; Payot. 20 »

Pédagogie

Dorothy Canfield Fisher : *Les enfants et les mères,* adaptation française de Madeleine T. Guéritte ; Flammarion. 7 95

Léopold Goiran : *Lettres sur l'éducation ;* Alcan. 2 vol. Chaque, 10 »

Paul Guillaume : *L'imitation chez l'enfant;* Alcan. 15 »

Emm. Harraca : *Des conditions d'existence à Paris de l'étudiant autrefois et aujourd'hui ;* Presses universitaires de France. 7 50

Docteur H. Wallon : *L'enfant turbulent,* études sur les retards et les anomalies du développement moteur et mental ; Alcan. 40 »

Philosophie

Julien Pacotte : *La pensée mathématique contemporaine ;* Alcan. 9 »

Jacques Paliard : *Intuition et réflexion,* esquisse d'une dialectique de la conscience ; Alcan. 25 »

Jacques Paliard : *Le raisonnement selon Maine de Biran ;* Alcan 7 »

Fr. Wittels : *Freud, l'homme, la doctrine,* traduit de l'allemand par Mlle L.-C. Herbert ; Alcan. 9 »

Poésie

Guillaume Apollinaire : *Il y a.* Préface de Ramon Gomez de La Serna ; Messein. 12 »

Guillaume Apollinaire : *Calligrammes,* poèmes de la paix et de la guerre, 1913-1916. Avec un portrait par Pablo Picasso, gravé sur bois par R. Jaudon ; Nouv. Revue franç. 7 50

Marcel Aubry : *Poésies ferventes ;* Imp. Herbelin, Belfort. 6 »

Eugène Autric : *L'urne d'ivoire ;* Chiberre. 6 »

André Foulon de Vaulx : *Œuvres. Poésies 1900-1910. L'allée du silence. La statue mutilée. La fontaine de Diane;* Lemerre. 15 »

André Foulon de Vaulx : *Œuvres. Poésies 1910-1923. Les eaux grises. Le vent dans la nuit. Le parc aux agonies ;* Lemerre. 15 »

Alphonse Gaillard : *Les espérances chrétiennes.* Lettre-préface de Henri Ghéon ; Jouve. 5 »

Ernest Jaubert : *Cent rondels, cent quatrains ;* Lemerre. 6 »

Camille Quiévreux : *La divine tragédie ;* Imp. Yvert et Tellier, Amiens. 10 »

Moto Voutcheticht : *Les torches.* Préface de M. Henri Barbusse ; Jouve. 4 »

Politique

V. Blasco Ibanez : *Ce que sera la république espagnole,* traduit de l'espagnol par Renée Lafont ; Flammarion. 3 50

Mme Edouard Claparède-Spir: *Pour l'entente des peuples,* voix de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Préface de M. Ferdinand Buisson. Postface du prof. Th. Ruyssen ; Presses universitaires de France. 4 »

Léon Daudet : *L'agonie du régime,*

panorama des hommes, des clans et des crimes, 1919-1925 ; Nouv. libr. nat. 10 »

J. Doriot, A. Berthon, M. Cachin : *Contre la guerre au Maroc*, discours à la Chambre, 27, 28 et 29 mai 1925 ; Libr. de l'Humanité. 1 50

Abel Mansuy : *La Pologne* ; Rieder. 6 50

Questions juridiques

Raymond Hesse et Lionel Nastorg : *Leurs manières*, plaidoiries à la manière de..., Grasset. 7 50

Questions médicales

C.-J. Duchamp (de Marseille) : *La tuberculose, comment la reconnaître, l'éviter, la traiter* ; Jouve. 6 »

Docteur Paul Hauduroy : *Le bactériophage de d'Hérelle*. Préface du Prof. Fernand Bezançon ; Libr. Le François. 10 »

Questions militaires

Rabeau et Laurens : *Les submersibles* ; Colin. 6 »

R. Surcouf : *Un capitaine corsaire: Robert Surcouf*, d'après les livres de bord de ses bâtiments, les archives de sa famille et les documents de la marine de Saint-Malo. Avec 3 gravures ; Plon. 10 »

Questions religieuses

Robert Will : *Le culte*, essai d'histoire et de philosophie religieuses, tome I; Libr. Istra. 30 »

Roman

Aragonnès : *La loi du faible* ; Calmann-Lévy. 6 75

Paul Beaufils : *Le Domanier de Toul an Diaoul*, roman d'un cœur breton. Préface de Charles Le Goffic ; Les Gémeaux. 7 50

Paul Bruzon : *Nausicaa sous les palmes* ; Figuière. 7 50

Louis Codet : *La petite Chiquette* ; Nouv. Revue franç. 7 50

Lucie Delarue-Mardrus : *A côté de l'amour* ; Férenczi. 7 50

Léon Deutsch : *J'ai acheté cette femme* ; Grasset. 7 50

Georges Dolley : *Le Cupidon joufflu* ; Edit. de France. 7 50

Claude Farrère : *Une jeune fille voyagea* ; Flammarion. 7 95

Georges Finaud : *Herma*. Préface de Thierry Sandre ; Soc. mut. d'édition. 7 »

Léon Frapié : *Gamins de Paris. Les ligues de bonté* ; Rasmussen. 7 50

George Isarlov : *L'Annonciation*, illust. de E. Chimot, A. Dignimont, N. Gontcharova et M. Larionow ; Soc. d'édit. et de libr. Henri Reynaud. » »

Jaroslaw Iwaszkiewicz : *Hilaire, fils de comptable*, traduit du polonais par Marie Depuichault ; Rieder. 7 50

Paul Ladurelle : *Femelle* ; Figuière. 7 50

Paul Margueritte : *Tante Million* ; Flammarion. 7 95

René Maur : *Cheikis El Djenoun*; Lib. Aux Enfants, Bourges. 7 50

Bernard de Naillac : *Le cœur et les rides* ; Edit. du Monde moderne. » »

Salomon Poliakov : *Le Messie sans peuple*, version française de J. Kessel ; Nouv. Revue franç. 7 50

René Puaux : *La grande vague* ; L'Ile de France. 7 50

Paul Reboux : *Pour Jasmine* ; Flammarion. 7 95

Georges Rivollet : *Les trois grâces*; Fasquelle. 7 50

Marcel Rouff : *L'homme et la montagne* ; Emile Paul. 7 50

Isabelle Sandy : *L'homme et la sauvageonne* ; Plon. 7 50

Carl Sternheim : *Napoléon*, traduit par Marc Henry ; Kra. » »

Rabindranath Tagore : *Mashi*, tra-

duit de l'anglais par Mme Hélène du Pasquier ; Nouv. Revue franç. 7 50

Charles Tardieu : *Maison meublée* ; Férenczi. 7 50

Claude Winz : *La part du feu* ; Le 7e jour. 7 50

Simeon Youchkiévitch : *Dans la peur*, épisodes de la vie bourgeoise en Russie soviétique, traduit par André Pierre ; Plon. 7 50

Sciences

Jacques Fischer : *L'amour et la morale*, essai d'interprétation physiologique de la pensée humaine. Préface du Docteur Stéphen Chauvet ; Payot. 12 »

Emile Gau : *Calculs numériques et graphiques* ; Colin. 6 »

Docteur Ferdinand Henrich : *Les théories de la chimie organique*, traduit de l'allemand, édition revue, augmentée et refondue par Marcel Thiers ; Payot. 40 »

Pierre Sève : *Les courants alternatifs* ; Colin. 6 »

Sociologie

Georges Brunet : *Le mysticisme social de Saint-Simon* ; Presses françaises. 8 »

Emile Guillaumin : *Notes paysannes et villageoises* ; Bibl. d'éducation. 6 »

M.-T. Laurin : *L'école rurale et la profession agricole* ; Bibl. d'éducation. 7 50

Saint-Simon : *De la réorganisation de la société européenne*, avec une introduction et des notes par Alfred Péreire. Préface de Henri de Jouvenel ; Presses françaises. 8 50

Sports

H. Georget : *L'automobiliste pratique* ; Hachette. 7 50

Varia

Jules Anspach : *Un citoyen de Genève (mon bisaïeul J.-S. Anspach, 1746-1825)* ; Renaissance du livre, Bruxelles. 7 50

Paul M. Atkins : *L'enseignement de la comptabilité des prix de revient dans les Universités et Ecoles supérieures aux Etats-Unis* ; Eyrolles. » »

Olof Hoijer : *Le trafic de l'opium et d'autres stupéfiants*, étude de droit international et d'histoire diplomatique ; Edit. Spes. 14 »

Paris-Guide 1925, le guide de la vie à Paris ; Crès. » »

Michel Riquet : *Sa Majesté la loi. Le droit contre la loi* ; Ligue des droits du religieux ancien combattant. 2 50

Voyages

Suzanne Peuteuil : *Ecrit sur le garde-fou du clocher de mon pays*. Avec 40 grav. au canif, sur bois de fil, de René Paille ; Edit. Franche-Comté et Monts Jura, Besançon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de G.-A. Le Roy. — A propos des « New Schools ». — Chateaubriand jugé par Paul-Louis Courier. — Le procès Eden contre Whistler. — Origine de deux images. — La question Fabre. — Une protestation. — Le philosophe du parc Montsouris. — Le Melon n'était pas Louis Veuillot. — Une dédicace documentaire. — Et le monument Phil'at-Saverin ? — Les vers néo-alexandrins. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de G.-A. Le Roy. — Les flaubertistes sont, depuis quelques mois, fort éprouvés : après René Descharmes, Jean Revel et Robert Pinchon, voici que disparaît un érudit dont le nom était bien connu des lecteurs du *Mercure de France*, Georges-Auguste Le Roy, directeur du Laboratoire municipal de Rouen, conservateur du Pavillon Gustave-Flaubert à Croisset. Il est mort le dimanche 10 juillet, à 8 heures du matin, dans une des chambres de l'Hôtel-Dieu de Rouen, la vieille maison où son père, le docteur Roy, avait rencontré le père de Flaubert avant de se lier d'amitié avec l'auteur de *Madame Bovary* et avec Louis Bouilhet.

Esprit scientifique des plus originaux, le chimiste G.-A. Leroy, dont l'activité principale était consacrée aux recherches de laboratoires et spécialement, depuis 1907, à la répression des falsifications alimentaires, avait rendu à ses compatriotes d'éminents services dans ce domaine. Plusieurs de ses travaux furent communiqués et commentés à l'Académie des Sciences. Il contribua à faire rendre justice au créateur de l'industrie frigorifique : Charles Tellier.

Un autre aspect curieux de la personnalité de G.-A. Le Roy se révéla dans ses notes à la Commission des Antiquités, notes portant sur les sujets les plus divers : la reproduction des sceaux, le damasquinage des armes au moyen âge, un mode d'embaumement mercuriel à la même époque (nous avons analysé ici même ce dernier travail le 16 mai 1919), etc., etc.

Le lettré n'était pas moins sympathique, chez Le Roy, que le savant.

Nommé, en 1904, conservateur du Musée Flaubert, à Croisset, par le Comité que présidait Jean Revel, G.-A. Le Roy s'attacha tout d'abord à reconstituer le pavillon du bord de l'eau dans le caractère qu'il avait du vivant de Flaubert. Puis il sut provoquer de très nombreux dons : dessins, peintures, portraits, manuscrits ; il faut notamment lui savoir un gré infini d'avoir fait rentrer dans les archives de ce petit musée quantité de lettres inédites.

Son dernier article, publié dans nos « notes et documents littéraires », le 1er avril 1925, était une étude sur une série de lettres de Flaubert au biologiste Georges Pouchet ; nous rappellerons également : *Un hôte de Flaubert en Egypte* (1er avril 1924) ; *Une reconstitution du « Zaïmph » ou voile de Tanit de* « Salammbo » (1er décembre 1923) ; *Le discours de réception du père de Flaubert à l'Académie de Rouen* (1er décembre 1921) ; *A propos de la correspondance de Gustave Flaubert* (15 décembre 1920) ; *Quelques souvenirs sur Louis Bouilhet* (16 août 1919).

On le voit, ce Rouennais de Rouen (il était né dans cette ville le 7 février 1863 et y avait toujours vécu) demeurait flaubertiste jusqu'aux moelles. Il était de ces hommes qui se grandissent dans l'étude d'un

illustre modèle. Flaubert, que d'aucuns ont qualifié (on ne sait trop pourquoi) de « mauvais maître », eut beaucoup de fidèles comme celui-là, des esprits charmants et érudits, tout entiers consacrés à son souvenir et à l'amour des lettres. Enviable postérité pour un « mauvais maître »... — L. DX.

§

A propos des « New Schools ».

7 juillet 1925.

Monsieur le Directeur,

Ce n'est que tout récemment que j'ai lu la lettre envoyée au *Mercure* par M. Guéritte, à la suite de mon étude sur les New Schools, lettre que vous avez publiée le 1er juin. Voulez-vous me permettre d'y répondre ?

M. Guéritte laisse supposer que je n'ai fait qu'un court séjour en Angleterre ; or, j'y réside depuis 1914 ; mes onze années de présence en ce pays sont suffisantes, il me semble, pour que je connaisse son peuple.

Les deux seuls traits de la mentalité anglaise auxquels j'ai fait allusion sont l'individualisme et le mysticisme. C'est donc de ces deux caractéristiques que M. Guéritte conteste la réalité. Elles sont cependant bien connues et admises de tous ceux qui ont étudié le caractère anglais.

En ce qui concerne la première, je ne citerai qu'un fait, mais qui est suffisamment éloquent, à l'appui de mon dire : l'existence en Grande-Bretagne, durant la guerre, de 16.000 objecteurs de conscience se refusant à accomplir le service militaire (beaucoup d'entre eux en vertu de motifs mystiques, soit dit en passant) et l'insertion par le Parlement, dans la loi de conscription, d'articles reconnaissant comme légitime l'objection de conscience. N'est-ce pas là un irréfragable témoignage de l'individualisme anglais ?

Quant au mysticisme, c'est un fait non moins patent. Dans son livre paru récemment : *The English Secret*, Mr Basil de Selincourt, un Anglais descendant d'émigrés français, dit : « Nous sommes à la fois pratiques et mystiques. » Mais je crains qu'en qualité de conseiller du commerce extérieur de la France, M. Guéritte n'ait été en relation qu'avec des Anglais chez qui ce trait de la race est atrophié : les *businessmen* de la Cité ou d'ailleurs n'ont pas précisément une réputation de grands mystiques !

Passons au mouvement des New Schools. Pour en donner une idée complète, il eût fallu non un article de revue, mais un volume. Je me

suis donc limité à des faits essentiels et actuels; j'ai même dû, comme je l'ai dit, écourter l'analyse de divers régimes scolaires et en omettre d'autres, les uns et les autres cependant intéressants. Ce qu'il importait, c'était de dire ce qu'étaient les New Schools et en quoi consistait l'éducation nouvelle, tâche que j'ai accomplie. Suivant cette manière, qui s'imposait à moi, de traiter le sujet, le fait que certaines personnes avaient préparé cette évolution était secondaire. En tout mouvement qui se cristallise en institutions il y a eu des précurseurs, évidemment. Je n'ai pas manqué, au cours de mes recherches, de rencontrer le titre de The New Ideals in Education, ainsi que le nom de Mr Holmes, mais, comme beaucoup d'autres détails, j'ai dû laisser celui-là de côté dans la composition de mon étude, que le *Mercure* a déjà trouvée trop étendue pour être aisément publiée. Et d'ailleurs, pourquoi s'arrêter à juin 1914 ? On pourrait remonter beaucoup plus loin, par exemple jusqu'à la fondation par les Quakers d'écoles coéducatives en 1780. Ou jusqu'à cette théoricienne de l'éducation nouvelle que fut Mary Wollstone Craft (1759-1797). Mais il faut savoir se borner. Toutefois, je n'ai pas manqué de parler du vrai précurseur et initiateur du mouvement, qui ne s'est pas borné à parler et à écrire, qui a *fait* : le docteur Reddie, principal d'Abbotsholme.

Au surplus, j'ai écrit : « C'est en 1920 que le mouvement des New Schools ou Ecoles nouvelles *a pris corps* en Angleterre, etc. » Qu'est-ce que « prendre corps » pour un mouvement, sinon se personnifier en une corporation, en une association ? La première association qui a incorporé le mouvement et les New Schools elle-mêmes, c'est le New Education Fellowship. Quant à The New Ideals in Education, cette société ne groupait que des personnalités aspirant à une éducation nouvelle, non des New Schools. Elle n'était pas pour les New Schools le « lien » dont parle M. Guéritte et ce n'est que le New Education Fellowship qui les a *liées*.

J'espère que ces brèves, trop brèves explications feront sentir au lecteur combien l'expression d' « erreur considérable et inexplicable qui vicie le fond même de son étude » employée par M. Guéritte est injustifiée. En quoi cette omission nécessitée par le manque de place et sans grande importance vicie le *fond* de mon étude, lequel fond est uniquement l'éducation nouvelle elle-même, la méthode et les écoles, je n'arrive pas à le comprendre.

De même, quelle importance y a-t-il dans ce détail que c'est M. Ferrière — d'ailleurs membre de la Ligue internationale pour l'Education nouvelle dont le New Education Fellowship est une unité — qui s'est occupé de définir les trente points auxquels se reconnaît une New School complète ? Le nom de l'auteur est chose insignifiante. Il a évidemment bien fallu que quelqu'un s'en occupât. Le seul détail vraiment intéres-

sant est que les trente points sont les critériums auxquels se reconnaît une New School.

Mais si j'avais dû dire *tout* sur le sujet, le *Mercure* entier n'y eût pas suffi.

Enfin, si j'ai insisté, comme je le devais, sur le caractère individualiste des New Schools, c'est parce que c'est une réalité, et j'en ai donné de nombreuses preuves. J'ai fait aussi allusion, en d'autres termes, à l'« esprit de service » dont parle M. Guéritte. Il pense que l'emploi du vocable « individualiste » peut donner une idée erronée du but poursuivi par les New Schools. Crainte vaine : pour qui a une conception saine de l'individualisme, celui-ci se confond avec la solidarité sociale, — pourvu, naturellement, que la société ne soit pas anti individualiste, auquel cas l'individualisme doit nécessairement s'affirmer par la révolte. J'ai d'ailleurs eu soin de faire la distinction entre la vieille conception égoïste de l'individualisme, qui disparaît progressivement, et la conception nouvelle, égo-altruiste, qui se substitue à la première.

J'espère, Monsieur le Directeur, que vous voudrez bien porter ces explications à la connaissance des lecteurs de votre revue et je vous en remercie d'avance.

Veuillez agréez, etc. MANUEL DEVALDÈS.

§

Chateaubriand jugé par Paul Louis Courier. — D'une lettre (alors inédite) de P. L. Courier, que publia la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* du 15 novembre 1888, nous extrayons ce curieux jugement sur Chateaubriand :

> Quant à moi, foi de vigneron, c'est parce que Chateaubriand n'écrit pas comme les autres, encore qu'il imite le Genevois, que j'ai ses livres dans ma bibliothèque, pas tous s'entend, mais les meilleurs.
>
> Quelques Attiques, mes frères aînés, au temps de César, louèrent Cicéron. Le vicomte n'est pas Cicéron ; mais, comme l'avocat d'Arpinum, c'est un Asiatique, entendez-vous, mon bon, un Asiatique, ou, comme nous disons, nous autres hellénistes jurés, un Rhodien.
>
> Quand je lus le *Génie du Christianisme*, j'étais en Italie. On tuait et on était tué ; on se battait, on pillait ; ainsi voulait le grand homme, et tous d'obéir. Forteresses, statues, argent, femmes, tableaux, nous prenions tout, et nous brisions le reste. Lorsqu'il fallut courir en de nouveaux pays, nous laissâmes les musées et les femmes dans un état bien différent. Ces dernières, il est vrai, se vengeaient quelquefois, et j'en connais qui rapportèrent de Naples bien autre chose que des lauriers. Bref, nous vivions en pendards et en pendards dignes d'être pendus ; quelques-uns sentent encore la corde, pas moi qui suis votre serviteur.
>
> C'est en de pareils moments que le livre du vicomte me tomba entre les mains, comme vous dites dans votre patois. Vous faire croire qu'il me convertit, ce serait embrasser à Sparte une femme de Corinthe. Mais il me plut, mon

comme œuvre savante mais poétique. Ce n'est pas un ouvrage à toujours, mais on le lira et surtout on en parlera longtemps. Là où il faut discuter, Chateaubriand court la poste, là où il faut dépeindre, il s'arrête, prend ses crayons, ses pinceaux, ses couleurs, ses manchettes et commence pour ne pas finir de sitôt.

Le disciple de Socrate nous raconte que les premiers chanteurs, trop remplis de leur art, oublièrent le boire et le dormir. Le vicomte ne va pas jusque-là, d'aucuns disaient même qu'il n'oublie pas assez sa divine personne; autres temps, autres mœurs, mais il chante plus qu'il ne raisonne. Il aurait pu intituler son œuvre :

« *Tableau de l'Univers et de tout ce qu'il contient, peint par un jeune noble pour prouver que l'Art chrétien surpasse l'Art antique.* »

Quand il se mêle de critique littéraire, il voit juste, et l'on reconnaît un homme de métier.

Il devine Homère et les Grecs, il comprend bien Virgile, il goûte fort Racine et dit de belles choses sur Pascal ; mais venu aux Pères, son érudition s'évanouit, et il est de la force de M. de Laharpe. Ah! vicomte, vicomte, tout chrétien que vous êtes et, qui plus est, chrétien de fraîche date, vous ne lisez pas les Pères ! Ah! les Pères, les Pères !

Chateaubriand, puisqu'enfin vous voulez mon sentiment tout net, est un écrivain véritable ; quand il ne monte pas sur son destrier du moyen âge, quand il est de son temps et de son pays, il est poète, comme nul en prose ne le fut jamais. Comme Horace disait de je ne sais quel Grec, il parle grandement.

Ah, vicomte ! Si vous eussiez été, comme moi, disciple d'Isocrate, apprenant de lui, expert en cette matière, à écrire peu et à retoucher sans cesse, quel écrivain nous aurions en vous !

Mais non, vous copiez Rousseau, vous apprenez Bernardin par cœur, vous croyez au génie de Ducis, vous traduisez je ne sais quel poème d'un fanatique anglais, vous nous habituez aux violences de Shakespeare, et vous pensez que, de ces terres funestes, vous reviendrez, voyageur protégé du ciel, sain et sauf. Non, non, il n'en est pas ainsi : qui quitte les classiques, les classiques le renient.

§

Le procès Eden contre Whistler.

Londres, 6 juillet.

Monsieur,

Sous la rubrique «Questions juridiques» de votre numéro du 1er juillet dernier, M. Coulon, en parlant de l'affaire Eden et Whistler, donne le titre de lord à Eden. Le fait est que ce dernier n'était que baronnet : Sir William Eden Bart.

Pour ceux que la question intéresse le pamphlet de Whistler sur le procès est à lire. Le titre est : *Eden versus Whistler, the Baronet and the Butterfly. A Valentine with a Verdict* (Paris, chez Louis Henry May, 11, rue Saint-Benoît, 1899). Whistler, dont la signature était un papillon, maniait la plume plutôt comme une guêpe, et le baronnet a

dû, à moins d'être pachyderme, passer des moments cuisants à la lecture de la prose *piquante* et cruelle du peintre américain.

D[r] G. P.

§

Origine de deux images. — Si le D[r] Henry Labonne (échos du *Mercure* du 1[er] juillet) avait consulté l'édition la plus répandue des *Pensées* de Pascal, celle d'Ernest Havet, revue par son fils Louis, à l'usage des lycéens, il y eût vu, p. 99, que la pensée faussement attribuée à Pascal était connue du monde latin dès le XII[e] siècle ; on l'attribuait à Empédocle. Selon Ernest Havet, — et voici qui donne satisfaction pour moitié au D[r] Labonne, — Pascal l'aurait lue dans la préface qu'écrivit M[lle] de Gournay pour l'édition de 1635 des *Essais*, où elle la cite, d'après Rabelais, sous le nom du Trismégiste.

Autre chose. Barbey d'Aurevilly, qui revient à la surface de l'actualité, écrivit jadis une étude sur Siméon Pécontal, auteur du *Volberg*, poème, et de *Légendes et Ballades*. [*Les Œuvres et les Hommes, 3e partie. Les Poètes. Paris, 1867*.] Il fait grand mérite à Pécontal d'avoir écrit, sur la naissance du Christ, ces deux strophes à cause de l'image de la fin :

Il naîtra sur un lit de chaume,
Et celle qui l'aura porté,
Ce roi du céleste royaume,
Gardera sa virginité,
Car, à travers sa chaste mère
Passera l'enfant radieux (1),
Comme à travers l'azur des cieux
Passe un doux rayon de lumière.

Or, La Monnoye avait écrit, dans ses *Noëls bourguignons* : « *Ce n'est, disent-ils, qu'un Enfant | Frais sorti des flancs de sa mère | Sans briser porte ni verrous | Comme, au travers d'une fenêtre, | Passe la clarté du soleil.* »

On lit, dans une *Passion* du XV[e] siècle, d'un auteur inconnu : « *Mais tout ainsy com la verrière | Du soleil qui demeure entière | Quand son ray par my oultre passe | Qui ne la brise ne ne quasse, | Ainsi demoura ton corps sain.* »

Rutebeuf avait écrit, dans le *Miracle de Théophile* : « *Si com en la verrière | Entre et reva arrière | Li solans que n'entame, | Ainsinc fus virge entière | Quant Diex, qui ès ciex ière, | Fist de toi mère et dame.* »

Selon un manuscrit du XIII[e] siècle d'un drame, en latin, de la Nativité, saint Augustin répond au chef de la Synagogue :

(1) *Trait raphaëlesque !* écrit ici Barbey.

Ut specular solidum solis intrat radius
Et sincere transitus servit ei pervius,
Sic in aulam Virginis Summi Patris filius
Lapsum quidem faciet, et tamen innoxius.

On lit encore, dans la Prose *Lætabundus*, attribuée à saint Bernard (XIIe siècle) : « *Sicut sidus radium,* | *Profert virgo filium* | *Pari forma.* | *Neque sidus radio,* | *Neque mater filio* | *Fit corrupta.* » Le même saint Bernard dit dans une de ses homélies : « *Sicut sine sui corruptione sidus suum emittit radium, sic absque sui Laesione Virgo parturit filium.* »

Et peut-être retrouverait-on cette image dans une antiquité plus reculée encore. — HENRI BACHELIN.

§

La question Fabre.

Monsieur le Directeur,

A la nouvelle diatribe de M. Marcel Coulon, je ne répondrai qu'un mot : C'est, paraît-il, de *glaire* que l'homme a été formé ; *glaise* était imputable au typo. Eh bien ! c'est encore pis : en soutenant que l'homme a été façonné avec de l'argile, on a au moins la Bible pour soi. Mais en affirmant qu'il a été fabriqué avec des crachats ou du blanc d'œuf, on est sûr d'être seul de son avis.

Le typographe a donc fait une correction intelligente ; c'est bien dommage qu'il ait cru devoir s'en tenir là.

M. Marcel Coulon n'a-t-il pas des amis charitables pour lui faire comprendre que les rieurs ne sont pas de son côté et que c'est sans mandat qu'il prononce ses réquisitoires ? A quel titre est-il défenseur de Fabre ? Du reste, on ne défend pas un naturaliste par le principe d'autorité, surtout en citant Maeterlinck ou André Gide. Le procédé n'est de mise que pour le vin Mariani. Que n'invoque-t-il aussi Carpentier, Mistinguett ou Mussolini ? — F. PICARD.

§

Une protestation.

Vincennes, 7 juillet 1925.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro de juillet du *Mercure de France,* votre collaborateur Hirsch parle des combattants de 1914-1918 « qui aimaient la vie et sont morts *sans savoir au juste pourquoi* ».

Je me permets de protester contre une telle assertion qui eût paru sacrilège au lendemain de l'armistice.

La grande majorité des combattants savaient qu'ils se battaient pour

épargner à la France le sort de la Pologne asservie et ruinée. Leur courage avait d'autant plus de mérite que tous, ils détestaient la guerre. Mais la guerre ne leur faisait pas peur.

Au lieu que chez nos pacifistes d'aujourd'hui l'amour de la paix semble n'être plus que la peur des coups.

Veuillez agréez, etc. GUY DORBEZ.

§

Le philosophe du Parc Montsouris. — Sur les indications de M. Louis de Gonzague-Frick, nous avons consacré ici même (*Mercure de France* du 15 janvier 1921) une notice à M. Emile Sauvage, dit « le philosophe du parc Montsouris » parce que, depuis 1872, cet homme disert reçoit ses disciples et donne audience à ses pensées dans une des allées de ce jardin public.

Ces jours-ci, M. Henri Simoni, rédacteur à l'*Œuvre*, et qui a fait visite à M. Emile Sauvage à l'occasion de son 93e anniversaire, a appris, de la bouche du philosophe, quelle avait été l'unique déception de celui-ci au cours de sa longue vie :

> En 1859, dit M. Sauvage, j'ai inventé le tout-à-l'égoût. J'en ai pris le brevet. 50.000 francs devaient être la récompense de cette invention! Je ne les ai point touchés. Qui les a touchés à ma place ? J'en réclame hautement la restitution.

Mais qu'on n'aille pas prendre à la lettre cette dernière phrase. C'est une protestation toute platonique. Le « philosophe du parc Montsouris » est bien trop sage pour s'engager dans un procès. Il préfère revoir, pour une nouvelle édition, son *Essai de controverse chrétienne au XIXe siècle* et mettre la dernière main à son *Vade-mecum du libre-penseur* qu'il compte faire paraître cet hiver. — L. DX.

§

Le Melon n'était pas Louis Veuillot. — Les notes et documents littéraires, publiés dans le *Mercure* du 1er octobre 1924, sur les pseudonymes employés durant la deuxième moitié du siècle dernier, ou plutôt sous le second Empire, ont provoqué d'assez nombreux échos.

Au sujet de Colombine et de la caricature qu'en fit André Gill dans l'*Eclipse*, M. Georges Tiret-Bognet rappelait l'histoire du refus de Louis Veuillot d'autoriser la publication du portrait charge qu'avait fait de lui André Gill. Celui-ci, ajoutait Tiret-Bognet, se vengea en donnant à l'*Eclipse* le dessin d'un melon dont les aspérités de la peau et les lignes des tranches donnaient la physionomie du polémiste de l'*Univers* (1).

(1) *Mercure de France*, 1er nov. 1924.

Ce à quoi, quelques jours plus tard (1), M. Louis Constant (de Nîmes) répondait :

Il y a là une erreur. Gill a représenté Louis Veuillot, dans l'*Eclipse*, sous l'aspect d'un boxeur, vêtu d'un caleçon, et les deux poings en garde, avec des ailes d'ange dans le dos.

En effet, Tiret-Bognet se trompait ou, plutôt, avait pris comme histoire une légende qui, il y a une quarantaine d'années, courait sur les boulevards, dans les cafés littéraires et dans les bureaux de rédaction (2).

Nous venons de trouver un témoignage indiscutable, celui d'André Gill lui-même. Le hasard — ce Dieu des échotiers — nous a mis dans la main un livre charmant d'André Gill, *Vingt années de Paris*, publié en 1883, entre les deux séjours que le malheureux artiste fit à la maison de Charenton, où il mourut en 1885.

Sous le titre : *Histoire d'un Melon*, Gill raconte que par une matinée du mois d'août 1868, à l'angle des rues d'Assas et Vavin, il tomba en extase devant un melon. Après quelques instants de contemplation il pénétra dans la boutique, déposa sur le comptoir quelque menue monnaie, saisit l'objet de sa convoitise, et s'en fut radieux, par les rues, avec son achat.....

Mais laissons André Gill conter lui-même l'histoire qu'il attribue tout d'abord à son meilleur ami.

Mon ami se promena donc tranquillement humant la brise tiède, flânant aux enseignes, regardant les passants ; il se croisa peut-être avec M. Littré qui a le bon goût de demeurer par là, peut-être avec M. Michelet son voisin, avec Sainte-Beuve, lancé au trot derrière une fillette...

Puis, tout à coup, il se souvint que c'était mardi, qu'il avait à faire, comme chaque mardi, son dessin de la *Lune* ; il s'élança vers son domicile.

Maintenant que je crois être reconnu, je reprends mon pronom personnel :

J'habitais alors rue d'Assas, dans une maison en briques, un étage au-dessus du logement de Vallès, qui serait bien l'homme le plus tendre, le plus spirituel, le plus charmant et éloquent du monde, n'était la manie qui le tient de ne se croire à l'aise que dans la fumée des batailles ou la gueulée des faubourgs. On allait de l'un chez l'autre, on avait des grands rires, des espoirs fous...

J'arrivai avec mon melon, pour le moment du déjeuner. Nous nous trouvâmes trois — peut-être quatre : la Chanson des *Fraises*, *Mamzelle Thérèse*, avait déconsidéré le nombre trois. La table était dressée, mon acquisition eut les honneurs de la séance et comme, entre soi, quand les nerfs sont détendus, on est aise, quelquefois, de se laisser aller à la simplicité de l'esprit, comme

(1) *Mercure de France*, 1er déc. 1924.

(2) La légende, d'ailleurs, était née d'une vague ressemblance entre Louis Veuillot et le melon dont les aspérités, au dessin, avaient un aspect de grains de variole.

les grosses plaisanteries sont alors les plus goûtées, tout le chapelet des niaiseries qui se peuvent dire à propos d'un melon fut égrené.

En fin de compte, on tomba d'accord qu'il fallait publier son portrait.

Le portrait du Melon ? Oui. — Dans le journal ? Parfaitement. Puisque la Censure interdisait tout, puisqu'on ne pouvait rien risquer d'expressif, il fallait dessiner le melon. Cela ne voudrait rien dire.

Et je le fis.

Le dessin fut présenté le lendemain au ministère, la censure fut magnanime. l'autorisation de paraître fut accordée.

Néanmoins le surlendemain André Gill reçut l'ordre de se présenter devant le Juge d'Instruction. En effet, Henri Rochefort, dans l'une de ses *Lanternes*, avait cru dans le melon reconnaître le président Delesvaux, de la 6e chambre.

A la suite d'un article de Francisque Sarcey, la poursuite fut abandonnée.

Le Melon d'André Gill se trouve dans le no 29 *bis* de la première année de l'*Eclipse*, qui se dénommait, par intérim, la *Lune*.

> La *Lune* était l'*Eclipse* alors, dit André Gill, ayant été, quelques mois auparavant, contrainte à s'éclipser par la jurisprudence de l'Empire.

LÉON ROUX.

§

Une dédicace documentaire. — C'est la dédicace qui se trouve sur un exemplaire, récemment mis en vente par Bosse, des *Soliloques du Pauvre* de Jehan Rictus (1897, in-12, Editions du *Mercure de France*). On lit sur la page de garde l'amusant envoi autographe suivant :

> Pour Léon Durocher, bien cordialement, son ex-voisin et confrère Jehan Rictus (avril 1898). *Les Soliloques du Pauvre* ont été écrits, 59, rue Lepic, à Paris, forteresse des Poètes, demeure actuelle de Léon Durocher, ex-turne de Jehan Rictus qui y occupait une petite piaule au sixième étage qu'il avait bien du mal à payer d'ailleurs. — J. R.

§

Et le monument Brillat-Savarin ? — A la fin de l'année 1921, il se constitua, à Paris, un comité pour élever un monument à Brillat-Savarin, dans sa ville natale, à Belley (Ain). Ce comité était exceptionnellement brillant. On y comptait plus de deux cents sommités ou notabilités, parmi lesquelles cinq membres de l'Académie française, un membre de l'Académie Goncourt, le président de la cour de cassation, le président du Conseil municipal, une dizaine de ministres ou anciens ministres, des sénateurs, des députés, des conseillers généraux, des professeurs, des hommes de lettres, des directeurs de journaux, des ministres plénipotentiaires, des présidents de chambres de commerce, un

sociétaire de la Comédie Française, les chefs de cuisine des Rois d'Angleterre, de Norvège, etc..., etc...

A la présidence, MM. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et Robert de Flers, de l'Académie française, président de la Société des auteurs dramatiques.

Cet incomparable comité, où figuraient également les noms les plus illustres de la cuisine française : Escoffier, Mourier, Montagné, etc., organisa, en l'honneur de l'écrivain de *La Physiologie du goût*, des manifestations auxquelles il est impossible de penser sans gratitude, lorsqu'on y a assisté.

Le déjeuner du 3 décembre 1921 suffirait seul à justifier la gloire de dix comités comme celui-là. M. André Billy estima (cf. *Vie intellectuelle* du 15 décembre 1921) que le menu de ce déjeuner constituait « un document historique » ; il le publia « comme étant le menu du plus beau déjeuner qu'il soit actuellement possible de faire dans le monde ; déjeuner strictement conforme à la doctrine de Brillat-Savarin ; déjeuner irréprochable ; déjeuner qui fut une accumulation de perfections et de délices : *Les Caprices de Madame Récamier* ; *Les filets de sole Belle Aurore* ; *les selles d'agneau à la mode du Bugey* ; *les bécasses du baron Richerand* ; *le parfait de foie gras au porto en gelée* ; *la salade Valroney* ; *les cœurs d'artichauts Parisienne* ; *la glace Triomphe* ; *les feuillets d'Anthelme* ; *le turban de reinettes Brillat-Savarin* ; *les corbeilles de friandises* ; *tous les fruits*.

Je ne crains pas, ajoutait M. Billy, que ce poème ne rencontre, parmi mes lecteurs, des poètes dont la sensibilité en puisse être touchée ; et c'est pourquoi je mentionnerai aussi les vins. Ah ! les vins ! *Champagne nature brut 1911* ; *Château Haut-Brion en Jéroboam* (*cachet du château 1899*) ; *La Tache Romanée 1904* ; *Pommery et Greno nature 1906* ; *Porto da Sira 1815* ; *Grande Fine Champagne 1800*...

On s'imagine bien qu'après de telles agapes on parla peu de la statue de Brillat-Savarin. Ne s'élevait-elle pas, idéale et indestructible, dans la salle même où étaient réunis les convives ?

Mais il y a de cela près de quatre ans aujourd'hui. Et voici que, dans quelques mois (2 février 1926), tombe le centième anniversaire de la mort de Brillat-Savarin. Alors, ne conviendrait-il pas de reparler, dès maintenant, du monument de Belley ? Ne serait-il pas opportun d'organiser quelque réunion, quelque déjeuner préparatoire ? — L. DX.

§

Les vers néo-alexandrins. — Un seul spécimen en est connu. Il est dû à Alphonse Allais et est emprunté à l' « Album du cercle dramatique, le Gardenia ». Cette note en accompagne la publication :

Le vers néo-alexandrin se distingue de l'ancien en ce que, au lieu d'être à la fin, la rime se trouve au commencement (c'est bien son tour).

Ce nouveau vers doit se composer d'une moyenne de douze pieds : je dis d'une *moyenne* parce qu'il n'est pas nécessaire que chaque vers ait personnellement douze pieds.

Cher ami Gardeniste, amateur de bonne	11
Chère, on t'appelle à l'appareil téléphonique.	12
Allo ! Qu'y a-t-il ? Voici :	7
A l'Hôtel Terminus (le fameux Terminus !)	12
Nous nous réunirons	6
(*Nounous*, le présent avis n'est pas pour votre fiole)	15
Samedi... (non lundi) 20 mars, à 7 heures précises.	13
Ça me dit, cette proposition, et à toi aussi, j'espère.	17
Lundi 20 mars donc.... non samedi, mais non lundi.	13
L'un dit une chose, l'autre une autre, voilà comme on se trompe.	16
On se les calera bien, foi d'Alph	9
Onse Allais ! après quoi suivront	8
Concert varié, danses macabres, bref le programme	14
Qu'on sert d'habitude dans nos cordiales, — charmantes petites soir'es.	20
Amène ta bonne humeur, ça nous fera plaisir	13
Amen !	2
	192
	16 = 12

C. Q. F. D.

A part que l'addition est fausse, ce spécimen de vers néo-alexandrins laisse loin derrière lui le fameux sonnet au général Boulanger, où les majuscules terminaient les vers et la ponctuation les commençait, par quoi le *Décadent* de Baju tenta une réforme qui ne fut pas suivie, voire le sonnet olorime adressé par Jean Goudezki audit Alphonse Allais.

P. D.

§

Publications du « Mercure de France » :

RÉIMPRESSIONS

LES XIPÉHUZ, par J.-H. Rosny aîné. Vol. petit in-8, 6 fr. Il a été tiré 110 ex. sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 15 francs.

DE L'AMOUR, *selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes*, par Sénancour. Vol. petit in-18, 7 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier



TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXXXI

CLXXXI — N° 649. — 1er JUILLET

CLXXXI — N° 650. — 15 JUILLET

BULLETIN FINANCIER

…us avons encore assisté à d'intéressantes séances, tant par l'ampleur des affaires …y sont traitées que par l'excellente tendance dont tous les groupes de la cote ont …talage. Constatons une reprise sensible de nos rentes et des obligations du Crédit …onal.

…s grandes banques accentuent leurs progrès avec un marché élargi ; Crédit Lyon… 1545; Comptoir d'Escompte, 950; Banque de Paris, 1320. Aux banques étrangères, …se de la Banque Ottomane à 927, de la Banque Nationale du Mexique à 594, du …it Foncier égyptien à 3094. Bonnes dispositions des valeurs d'électricité qui ont …narché assez calme ; des mines, principalement des cuprifères et d'étain ; des char…nages, parmi lesquels nous trouvons Lens à 385, Courrières à 644. Au groupe des …res textiles, Dollfus Mieg s'inscrit à 3900 contre 3990 ; le Comptoir de l'Industrie …ère à 975. Participent également à la hausse quasi-générale les titres de produits …iiques : Bozel-Lamotte, 315, Usines du Rhône, 450 ; les valeurs d'alimentation, de …ents, de grands magasins et parmi ces derniers des Magasins modernes à 240, et …i la plupart des obligations de villes, de chemins de fer, du Crédit foncier, et en …éral de presque tous les titres à revenu fixe émis exempts d'impôts présents et futurs.

Le Masque d'Or

EMPRUNT 4 0/0 A GARANTIE DE CHANGE

…e prix d'émission de ces nouvelles Rentes est fixé au pair, jouissance 5 septem… 1925. L'intérêt sera payable semestriellement les 5 mars et 5 septembre de chaque …iée. Ces nouvelles Rentes sont **exemptes d'impôts, y compris l'impôt gé…ral sur le revenu.** Elles bénéficient, en outre, d'une **garantie de change.**

…hacun des coupons semestriels sera de 2 francs au minimum pour un capital de … francs. Si le cours moyen de la livre sterling pendant le semestre précédant l'échéance … supérieur à 95 francs, le coupon sera augmenté proportionnellement.

…)'autre part, l'Etat ne pourra procéder au remboursement du capital qu'à raison de …quante fois le montant du dernier coupon semestriel, c'est-à-dire sur la base du cours …oyen de la livre sterling, établi comme il est dit ci-dessus pour le paiement des coupons, …ec un minimum de 100 francs pour un capital de 100 francs.

La souscription est ouverte du 20 juillet au 5 septembre prochain. Elle est réservée …x porteurs de Bons de la Défense Nationale émis avant le 6 septembre 1925. Ces Bons …ont repris pour leur prix de remboursement, sous déduction des intérêts restant à …urir entre la date du 6 septembre 1925 et la date d'échéance desdits Bons.

Par un arrêté du ministre des Finances du 12 juillet, il peut être établi, sur leur …mande, en vue de la souscription à l'emprunt 4 0/0 :

1° Au profit des détenteurs de bons du Trésor à trois et cinq ans 1922 déposés aux …s de remboursement au 26 septembre 1925, des bons de la Défense nationale à un mois …échéance portant jouissance du 25 août 1925 ;

2° Au profit des détenteurs de bons du Trésor à trois, six et dix ans 1923 (1re série), …posés aux fins de remboursement au 8 décembre 1925, des bons de la Défense natio…ale à trois mois d'échéance portant jouissance du 8 septembre 1925.

Les bons de la Défense nationale ainsi établis resteront bloqués dans les caisses des …mptables ou des banques qui les auront délivrés.

La clôture de l'émission des rentes 4 0/0 perpétuelles, fixée au 5 septembre 1925 par …arrêté du 4 juillet 1925, est prorogée jusqu'au 8 septembre pour les détenteurs des bons …e la Défense nationale visés au paragraphe 2 ci-dessus.

Les bons de la Défense nationale livrés dans les conditions sus-indiquées seront admis …n souscription à l'emprunt aux taux suivants : les bons de 500 fr. et 5.000 fr. à …n mois à l'échéance du 25 septembre 1925 seront repris pour leur montant total ; ceux … trois mois à l'échéance du 8 décembre 1925 seront repris pour 495 et 4950 fr.

L'arrêté est suivi d'un décret aux termes duquel les porteurs de bons de la Défense …ationale délivrés en échange de bons du Trésor à trois, six et dix ans 1923 (1re série), …ui auront demandé l'échange de ces bons de la Défense nationale contre des titres de …ente 4 0/0 1925, pourront obtenir, à la date du 8 septembre 1925, l'avance des arrérages …fférents au semestre 8 juin-8 décembre 1925, des bons du Trésor échangés.

Cette avance sera constatée au débit d'un compte qui sera soldé par l'encaissement des …rrérages au 8 décembre 1925.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoi. · Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

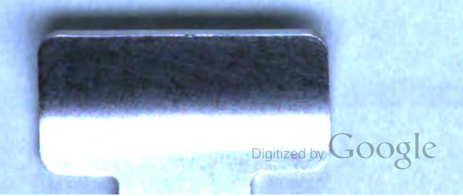
Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an	70 fr.	Un an	85.00
Six mois	38 »	Six mois	46.00
Trois mois	20 »	Trois mois	24.00
Un numéro	4 »	Un numéro	4.50

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.


Digitized by Google

